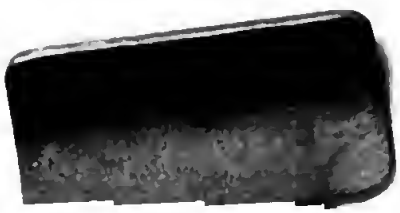


Digitized by Google

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME VINGT-SIXIEME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE,

ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, Professeur Émérite au College de Châlons-sur-Marne, Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville, Associé de l'Académie Étrusque de Cortone, de l'Académie Royale de Prusse, &c.

TOME VINGT-SIXIEME.

A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui ſe trouvent chez le même Libraire.

1.° Eſſai Hiſtorique-Critique ſur l'Origine de la Puiſſance temporelle des Papes ; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Pruſſe. Nouvelle édition.

2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illuſtres de Plutarque. 1. *Vol. in*-12.

3.° Recueil de Diſſertations ſur divers ſujets de l'Hiſtoire de France. 1. *Vol. in*-12.

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Uſages des anciens Peuples. 3. *Vol. in*-12. & 1. *Vol. in*-4.°

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens. 2. *Vol. in*-12. & 2. *Vol. in*-8.°

6.° Recueil de Planches pour l'Intelligence de ce Dictionnaire. 1.e, 2.e, 3.e, 4.e, 5.e, 6.e, 7.e & 8.e Livraiſon.

DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES,
GRECS ET LATINS,
TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE
ET LES ANTIQUITÉS.

LONGS PONTS, *Longi Pontes*, ou *Pontes Longi*. (*a*) C'étoit une digue, élevée en Germanie par L. Domitius, dans la longueur d'une lieue, entre des marais vaſtes & profonds. Tout le terrein à droite & à gauche étoit rempli d'une boue gluante dont il étoit difficile de s'arracher, ou de courans encore plus dangereux. Ces marais étoient entourés de forêts qui deſcendoient en pente juſqu'à la plaine.

LONGUE, terme de Grammaire. On appelle longue une ſyllabe relativement à une autre que l'on appelle breve, & dont la durée eſt de moitié plus courte. La longueur & la brieveté n'appartiennent jamais qu'au ſon qui eſt l'ame de la ſyllabe; les articulations ſont eſſentiellement inſtantanées & indiviſibles.

Les Longues, c'eſt-à-dire,

(*a*) Tacit. Annal. L. I. c. 63 *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I p. 344. 345.

les voyelles des Syllabes longues, ſe marquent par une petite ligne horizontale, tirée ſur la voyelle Longue.

C'eſt dans ce ſens qu'on dit d'un homme extrêmement circonſpect, & exact en tout ce qu'il fait, qu'il obſerve les Longues & les breves; & d'un homme habile & intelligent en quelque affaire, qu'il en ſçait les Longues & les breves.

LONGUEMAIN, *Longimanus*, Μακρόχειρ, (*a*) ſurnom donné à un Roi de Perſe, du nombre de ceux qui porterent le nom d'Artaxerxe.

Dans tous les tems on a donné aux Princes des ſurnoms tirés non ſeulement des vices ou des vertus de l'ame, mais encore des défauts & des bonnes qualités du corps. Les exemples en ſont fréquens. Cet Artaxerxe fut appellé Longuemain, parce qu'il avoit un main plus longue que l'autre, ou, comme Strabon le prétend dans ſon quinzieme livre, parce qu'il avoit les bras ſi longs que, quand il les étendoit tout de bout, ils touchoient à ſes genoux. Le même Strabon eſt tombé ſur ce ſujet dans une grande faute de mémoire, comme Ruauld le lui a reproché; il a dit de Darius ce qu'on n'a jamais dit que d'Artaxerxe, car jamais Darius n'a été appellé Longuemain.

LONGULA, *Longula*, (*b*) ville d'Italie dans le Latium, ſituée auprès de Corioles. Tite-Live raconte qu'un des deux Conſuls mit les Antiates Volſques en déroute, & que les ayant pouſſés juſqu'à Longula, il prit cette Ville, & celle de Poluſca, qui appartenoit auſſi aux Volſques; que de-là il alla attaquer vivement Corioles. Il dit ailleurs en parlant de Coriolan, qu'il enleva Satricum, Longula, Poluſca, & Corioles. Denys d'Halicarnaſſe aſſure que Poluſca n'eſt pas éloignée de Longula. Quelques-uns liſent dans cet Auteur Longola, d'autres Longela. Pline en nomme les habitans *Longulani*.

LONGULAINS, *Longulani*, les habitans de Longula. *Voyez* Longula.

LONGUNTIQUE, *Longuntica*, (*c*) ville maritime d'Eſpagne. Tite-Live dit que les Romains, ayant défait la flotte des Carthaginois, firent une deſcente en Eſpagne à Honoſca; que l'ayant priſe & pillée, ils allerent à Carthagène, ſaccagerent toute la campagne, & mirent le feu aux maiſons qui étoient près de la porte & des murailles; que la flotte, chargée de butin, ſe rendit de-là à Longuntique, où Aſdrubal avoit fait un grand amas de ſparte, ſorte de jonc, qui ſervoit à faire des cordes & autres choſes pour le ſervice de la marine; qu'ils en prirent ce qu'il leur en falloit, & mirent le feu au reſte. Il paroît par ce

(*a*) Plut. T. I. p. 1011. Strab. p. 735.
(*b*) Tit. Liv. L. II. c. 33, 39. L. IX. c. 39. Plin. T. I. p. 157.
(*c*) Tit. Liv. L. XXII. c. 20.

paſſage, que Longuntique n'étoit pas loin de Carthagène.

Quelques-uns croyent que c'eſt aujourd'hui Guardamar, place ſur la côte du Royaume de Valence.

LONIBARE, *Lonibare*, (*a*) Λωνιβάρη, nom que Ptolémée donne à la ſeptieme bouche de l'Indus, c'eſt à-dire, à la plus orientale.

LOOMIM, *Loomim*, (*b*) Λαωμείμ, fut le troiſieme fils de Dadan, petit-fils d'Abraham.

LOPADUSE, *Lopaduſa*, (*c*) Λοπαδοῦσα, iſle de la mer d'Afrique, ſituée à ſoixante-dix milles du continent, & à cent de l'iſle de Malthe. Pline lui donne ſix mille pas de longueur. C'eſt aujourd'hui Lampadouſe ou Lampédouſe.

LOPHIS, *Lophis*, Λόφις. (*d*) fleuve de Grece dans la Béotie, arroſoit le territoire d'Haliarte. Pauſanias raconte une petite fable ſur l'origine de ce fleuve. » Ce païs, dit-il, manquoit » autrefois d'eau, & les habi» tans étoient fort en peine. Un » des principaux alla conſulter » l'oracle de Delphes, ſur le » moyen qu'ils devoient em» ployer pour s'en procurer. » La réponſe fut qu'il devoit » retourner à Haliarte, & tuer » le premier qu'il rencontreroit » en s'en retournant. Un jeune » garçon, nommé Lophis, fils » de Parthénomene, fut le premier qu'il trouva dans ſon » chemin; il tire auſſi-tôt ſon » épée & le perce; le jeune » garçon bleſſé courut çà & là; » & par tout où il tomba de » ſon ſang, il en ſortit des fon» taines, & de-là venoit le » nom de ce fleuve. » Cette fable nous apprend du moins que ce fleuve ſe formoit de pluſieurs ſources ſéparées l'une de l'autre.

LOPHIS, *Lophis*, Λόφις, (*e*) fils de Parthénomene. *Voyez* l'article précédent.

LORACINE, *Loracina*, (*f*) petite riviere d'Italie auprès d'Antium, ſelon Tite-Live, ou du moins elle n'en devoit pas être fort éloignée, puiſque le préteur Lucrétius pouvoit en conduire l'eau à Antium.

LORARIUS, *Lorarius*; homme armé de fouets, qui animoit au combat les Gladiateurs, & qui les puniſſoit lorſqu'ils ne montroient pas aſſez de courage; on l'appelloit auſſi pour châtier les eſclaves pareſſeux ou coupables.

LORGITES, *Lorgitæ*, nom d'un peuple entre les troupes qu'Annibal laiſſa à ſon frere Aſdrubal, pour défendre l'Eſpagne contre les Romains, ſelon Polybe.

Ortélius a eu raiſon de dire que c'étoit un peuple d'Afrique. Cependant, quelques interpretes de Polybe ont voulu dépayſer

(*a*) Ptolem. L. VII. c. 1.
(*b*) Geneſ. c. 25. v. 3. Paral. L. I. c. 1. v. 32.
(*c*) Ptolem. L. IV. c. 3. Plin. T. I. p. 164, 252.
(*d*) Pauſ. p. 592.
(*e*) Plin. T. I. p. 178.
(*f*) Tit. Liv. L. XLIII. c. 4.

ces Lorgites pour en faire des Ilergetes, peuple d'Eſpagne. Mais, en ce cas, Polybe les auroit déplacés; car, il dit qu'il lui laiſſa de la cavalerie de Libyphœniciens & d'Africains, au nombre de quatre cens cinquante Maîtres, trois cens Lorgites, des Numides, des Maſſyliens, des Maſſéſyliens, des Maciens, des Maures, habitans des bords de l'Océan, au nombre de dix-huit cens hommes de cavalerie; & pour l'infanterie, onze mille huit cens cinquante Africains. Juſqu'ici Polybe n'a nommé que des nations d'Afrique. Il paſſe enſuite aux troupes étrangeres, parmi leſquelles il met trois cens Liguriens & cinq cens Baléares. Si les Lorgites étoient un peuple d'Eſpagne, pourquoi Polybe les auroit-il nommés entre les Africains?

LORI, (*a*) maiſon de plaiſance de l'Empereur Tite-Antonin. Ce Prince aimoit beaucoup ce lieu-là, parce qu'il y avoit été élevé. Ce fut auſſi le lieu de ſa mort.

LORICA. La cuiraſſe s'appelloit en Grec Θώραξ, & en Latin *Thorax*, mais plus communément *Lorica*, mot qui vient de *Lorum*, courroie & piece de cuir, parce qu'anciennement on faiſoit des cuiraſſes de cuir de bêtes; & c'eſt de-là auſſi que vient le nom de Cuiraſſe, parce qu'on les fit dans les tems bas de même matiere

LORYMA, *Loryma*, Λώρυμα, (*b*) ville de l'Aſie mineure dans la Carie, ſelon Étienne de Byzance. Elle eſt nommée Lorimna dans la table de Peutinger. Strabon n'y met point de Ville. » Loryma, dit-il, rivage hériſſé de hauteurs, & montagne la plus haute de toutes » celles de ce canton-là; au » ſommet eſt la forteresſe Phœnix. » Pline dit ſimplement que Loryma eſt un lieu. Cette Ville dont Étienne de Byzance parle, fut une Ville Épiſcopale, & eſt appellée Hylaréma dans la notice de Hiérocles. Au Concile nommé *Quiniſextum*, il eſt fait mention de George, évêque d'hylarima dans la Carie.

Cette Ville étoit vis-à-vis de l'iſle de Rhode, & à plus de vingt mille pas de la Ville qui portoit le nom de l'iſle.

LOT, *Lot*, Λὼτ (*c*) fils d'Aran & neveu d'Abraham, ſuivit ſon oncle, lorſqu'il ſortit de la ville d'Ur, & enſuite lorſqu'il ſortit de Haran pour ſe retirer en la terre de Chanaan. Mais, ils ne purent demeurer plus long-tems enſemble: ils furent obligés de ſe ſéparer, parce que comme ils avoient en commun de grands troupeaux,

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 363, 364.

(*b*) Strab. p. 652, 655. Plin. Tom. I. p. 274. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 17. L. XLV. c. 10. Thucyd. p. 583.

(*c*) Geneſ. c. 11. v. 24, 31. c. 12. v. 4, 5. c. 13. v. 1. *& ſeq.* c. 14. v. 12. *& ſeq.* c. 18. v. 20. *& ſeq.* c. 19. v. 1. *& ſeq.*

quelquefois les paſteurs d'Abraham & ceux de Lot prenoient querelle enſemble. Abraham dit donc à Lot: » Qu'il n'y ait point » de diſpute entre nous, puiſ- » que nous ſommes freres. Tout » le païs eſt devant vous. Choi- » ſiſſez quelle part vous vou- » drez. Si vous prenez la gau- » che, je prendrai la droite; » & ſi vous choiſiſſez la droite, » je prendrai la gauche. » Lot choiſit donc pour ſa demeure Sodome, dont les environs étoient très-beaux & trés-agréables.

Environ huit ans après, le roi Chodorlahomor & ſes alliés ayant attaqué celui de Sodome, & ceux des Villes voiſines, les mirent en fuite, pillerent Sodome, firent beaucoup de captifs, & emmenerent en particulier Lot neveu d'Abraham. Ce Patriarche en ayant été informé, choiſit entre ſes ſerviteurs trois cens dix-huit hommes réſolus & bien armés; & ayant pourſuivi les Rois ligués, il les atteignit vers les ſources du Jourdain, les battit, les mit en fuite, recouvra le butin qu'ils avoient pris, & ramena les captifs, entr'autres Lot ſon neveu.

Quelques années après, les crimes de ceux de Sodome & des quatre Villes voiſines étant montés à leur comble, Dieu envoya trois Anges, pour les punir & pour les exterminer. Ces trois Anges vinrent dans les plaines de Mambré, où demeuroit alors Abraham, & ce Patriarche eut l'avantage de les recevoir dans ſa tente. Comme il les reconduiſoit du côté de Sodome, un d'eux lui découvrit le ſujet de leur voyage; & Abraham, craignant pour ſon neveu, lui demanda ſi Dieu envelopperoit l'innocent avec le coupable dans la ruine de cette Ville, & s'il la feroit périr, ſuppoſé qu'il s'y trouvât ſeulement vingt ou dix Juſtes. L'Ange lui ayant dit qu'il épargneroit Sodome, s'il s'y rencontroit ſeulement dix Juſtes, Abraham s'en retourna, eſpérant qu'il y auroit au moins ce nombre de gens de bien dans une ſi grande Ville, & que Lot ne manqueroit pas d'être de ce nombre.

Sur le ſoir, deux des Anges étant arrivés à Sodome, Lot qui étoit aſſis à la porte de la Ville, les apperçut, alla au devant d'eux, ſe proſterna juſqu'en terre, & les ſupplia d'entrer dans ſa maiſon. Les Anges s'en défendirent d'abord, diſant qu'ils vouloient paſſer la nuit dans la place publique; mais, Lot les ayant preſſés avec beaucoup d'inſtance d'entrer chez lui, ils y entrerent, & il leur fit un feſtin. Mais, avant qu'ils ſe fuſſent retirés pour ſe coucher, tous les habitans de la Ville vinrent aſſiéger la maiſon de Lot, & lui dirent: » Où ſont ces » hommes, qui ſont entrés ce » ſoir chez vous? Faites les » ſortir, afin que nous les con- » noiſſions. Lot leur dit: Ne » faites point, je vous prie, » mes freres, ne faites point un » ſi grand mal. J'ai deux filles

» qui ſont encore Vierges ; je » vous les amenerai ; uſez-en » comme il vous plaira, pourvu » que vous ne faſſiez point de » mal à ces hommes-là, qui » ſont entrés dans ma maiſon, » comme dans un lieu de ſûreté. » Mais ils lui dirent : Retirez-» vous ; vous êtes venu ici » comme un étranger, & vous » prétendez être notre Juge. » Nous vous traiterons vous-» même avec violence. » Et comme ils étoient ſur le point de rompre la porte, les deux Anges tendirent la main à Lot, le retirerent dans ſa maiſon, fermerent la porte, & frapperent d'aveuglement tous ceux qui étoient au tour ; enſorte qu'ils ne purent plus trouver la porte.

Alors, les Anges dirent à Lot : » Faites ſortir de cette » Ville tous ceux qui vous ap-» partiennent ; car, nous allons » renverſer ce lieu, parce que » le cri des crimes de cette » Ville eſt monté juſqu'au Sei-» gneur ; & il nous a envoyés » pour la détruire. » Lot alla donc avertir ſes gendres qui devoient épouſer ſes filles, & leur dit qu'ils euſſent à ſortir promptement de Sodome, parce que le Seigneur alloit détruire la Ville. Mais, ils traiterent ces avis de viſions, & n'en tinrent aucun compte. Dès le matin, les Anges prirent Lot, ſa femme & ſes filles par la main, & les arracherent en quelque ſorte de leur maiſon, parce qu'ils différoient toujours d'en ſortir. Alors, ils leur dirent : » Sau-» vez-vous au plûs vîte ; ne » regardez pas derriere vous, » gagnez la montagne, de peur » que vous ne ſoyez enveloppés » dans le malheur des autres. » Lot pria les Anges de trouver bon qu'il ſe retirât dans Ségor, qui étoit une des cinq Villes condamnées à périr. Les Anges uſerent donc de condeſcendance à ſon égard, & lui permirent de ſe ſauver à Ségor. Mais, la femme de Lot ayant regardé derriere, fut ſurpriſe dans la flamme qui tomba du Ciel, & qui embraſa tout le terrein de Sodome, & fut changée en une ſtatue de ſel.

Lot, ayant vu le malheur de Sodome & des Villes voiſines, n'oſa demeurer dans Ségor. Il en ſortit, & ſe retira dans une caverne de la montagne voiſine avec ſes deux filles ; celles-ci s'étant imaginées que tous les hommes étoient péris, & que le monde finiroit, ſi elles ne lui donnoient de nouveaux habitans, enivrerent leur pere, & l'aînée coucha avec lui, ſans qu'il s'en apperçût ; en ſorte qu'elle en conçut un fils, qu'elle nomma Moab, & qui fut pere des Moabites. La ſeconde s'approcha de lui la nuit ſuivante, après l'avoir encore enivré, & en eut Ammon, qui fut pere des Ammonites. On peut voir les Commentateurs ſur le Chapitre XIX. de la Géneſe, pour ſçavoir quel jugement l'on doit porter de toute la conduite de Lot, de ſes filles & de ſa femme. Saint Pierre dit que Dieu tira

le juſte Lot de l'oppreſſion & de la vexarion de ceux de Sodome.

LOTAN, *Lotan*, Λωτὰν, (*a*) l'aîné des enfans de Séir le Horréen, fut pere d'Hori & d'Héman.

LOTARIUS, *Lotarius*, homme qui ſe rendoit de bonne heure aux ſpectacles & prenoit une place commode, qu'il cédoit enſuite à quelques perſonnes riches pour une légere rétribution.

LOTOPHAGES, *Lotophagi*, Λωτοφάγοι, (*b*) peuple d'Afrique, ſelon Hérodote. » Sur les frontieres des Gindames, qui s'étendent le long de la mer, » dit cet Hiſtorien, habitent » les Lotophages qui ne vivent » que du fruit d'un arbre appellé Lotos, fruit qui reſſemble à celui du Lentiſque, & » eſt auſſi agréable à manger » que la datte. Les Lotophages » font même du vin de ce fruit. » Ils ont pour voiſins du côté » de la mer, les Machlyes qui » mangent le fruit de l'alizier, » mais non pas ordinairement » comme les autres. »

Ces Lotophages ſont ſans doute les Lotophages Libyens, dont parle Scylax dans ſon Périple; & leur païs étoit la côte des Lotophages, qui, au rapport de Pline, étoient nommés *Alachroes*. Cette côte étoit au fond du Golfe, près de l'autel des Philenes.

LOTOPHAGITIS, *Lotophagitis*, Λωτοφαγῖτις, (*c*) iſle ſur la côte d'Afrique. Polybe l'appelle l'iſle des Lotophages, Λωτοφάγων νῆσος. C'eſt la même qu'on nomme auſſi Ménix.

LOTOS, *Lotos*, (*d*) Nymphe fille de Neptune. Cette Nymphe fuyant les pourſuites de Priape, fut changée en un arbre qui porta ſon nom.

LOUP, *Lupus*, Λύκος, (*e*) animal, qui étoit conſacré à Apollon & à Mars. Il étoit en grande vénération parmi les Egyptiens & ſur tout parmi les Lycopolitains. *Voyez* Lycopolite.

Le Loup fut anciennement un des ſignes militaires des Romains, & il ſe trouve comme tel dans la colomne Trajane.

LOUS, *Loüs*, Λώος, (*f*) nom d'un des mois des Macédoniens & des Grecs de Pergame, d'Épheſe, &c. Philippe, roi de Macédoine, en parle dans une lettre à ceux du Péloponnèſe. Sur quoi on peut voir l'oraiſon de Démoſthène ſur la Couronne. Plutarque, dans la vie d'Alexandre, fait répondre le Loüs des Macédoniens à l'Hécatombéon des Athéniens, c'eſt-à-dire, à peu près à notre mois de Juin. Chez les Tyriens, le

(*a*) Geneſ. c. 36. v. 20. *& ſeq.*

(*b*) Herod. L. IV. c. 177, 178. Xenoph. p. 303. Plin. Tom. I. p. 247. Strab. p. 157, 829, 834. Ptolem. L. IV. c. 3.

(*c*) Ptolom. L. IV. c. 3. Strab. pag. 834. Plin. T. I. p. 251.

(*d*) Ovid. Metam. L. IX. c. 10.

(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 458. Tom. II. p. 357. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. IV. p 89, 92, 105. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 88, 129, 152. T. IX. p. 32.

(*f*) Plut. T. I. pag. 665.

mois Loüs répondoit à une grande partie de notre mois de Septembre ; & chez les Lyciens, ainſi que chez les Sidoniens, il répondoit à peu près à notre mois d'Octobre. Enfin, chez les Achéens ; il répondoit à notre mois d'Août.

LOUVE, *Lupa*, (*a*) nourrice de Rémus & de Romulus. Ces deux freres jumeaux, dit Virgile, d'après la tradition populaire, ſuçoient les mammelles de cet animal féroce, qu'ils regardoient comme leur mere, & qui les traitoit comme ſes enfans.

Cette Louve ſe trouve ſouvent dans les anciens monumens de Rome avec les deux enfans qui tettent. Telle eſt cette belle ſtatue du Tibre copiée ſur l'antique, & que l'on voit dans le jardin des Tuileries. Plutarque, bien ou mal inſtruit, raconte dans ſes Paralleles un fait à peu près ſemblable à celui de Rome, arrivé dans l'Arcadie ; mais, ſur les médailles, un Loup ou une Louve ſignifient toujours l'origine de la ville de Rome, ou la domination Romaine à laquelle les peuples étoient ſoumis.

LOXIAS, *Loxias*, (*b*) un des ſurnoms qu'on donnoit à Apollon. Ce mot veut dire qui a un cours oblique. En ce ſens on le prend pour le Soleil.

LOXITES, *Loxitæ*, Λοξῖται, (*c*) peuple qui, ſelon Pauſanias, habitoit vers le mont Atlas, à l'extrêmité de la Libye. C'étoient des peuples ſauvages qui ne ſemoient rien de ce qui étoit néceſſaire à la vie, & qui n'avoient pour nourriture que ce mauvais raiſin que produit la vigne, quand elle n'eſt pas cultivée.

L U

LUA, *Lua*, (*d*) divinité Romaine, qu'on invoquoit à la guerre. Il n'en eſt parlé que dans Tite-Live, & ce qu'il en dit ne nous rend pas trop ſçavans. Cet Hiſtorien rapporte qu'après un combat contre les Volſques, le Conſul qui commandoit l'armée des Romains, conſacra à la déeſſe Lua les armes des morts qui ſe trouverent ſur le champ de bataille. Lomeier infere de-là, dans ſon ſçavant traité *de Luſtrationibus Gentilium*, qu'il étoit d'uſage de faire des expiations après un combat ; & que l'offrande des armes des morts ſe fit par le Conſul, pour expier ſon armée du ſang humain répandu. Selon ce ſyſtême, Lua étoit la déeſſe des expiations, du moins ſon nom le déſigneroit aſſez clairement ; il eſt tiré de *luere*, expier.

LUBENTÉA, *Lubentea*, déeſſe du déſir. C'étoit elle qui l'exécutoit.

LUBENTINA, *Lubentina*. *Voyez* Libentina.

(*a*) Juſt. L. XLIII. c. 2. Tit. Liv. L. I. c. 4. Antiq. expliq. par D. Bern. de Monſf. T. I. p. 202.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Monſf. Tom. I. p. 108.

(*c*) Pauſ. p. 63.

(*d*) Tit. Liv. L. VIII. c. 2.

LUC (St.), *Lucas*, (*a*) ou, ſelon quelques-uns *Lucius*, & *Lucanus*, l'un des quatre Évangéliſtes, étoit Syrien, natif d'Antioche, & Médecin de profeſſion. Ceux, qui croyent que c'eſt lui qui eſt nommé Lucius dans l'Épître aux Romains, doivent reconnoître auſſi qu'il étoit parent de ſaint Paul. On n'eſt pas d'accord s'il étoit Juif, ou Payen de naiſſance. Ceux, qui ſoutiennent qu'il étoit du nombre des ſoixante-dix diſciples, croyent qu'il étoit auſſi Juif de religion & d'origine, puiſque notre Sauveur n'en choiſit point d'autres. Saint Épiphane penſe qu'il fut un de ceux qui quitterent Jeſus-Chriſt, après lui avoir entendu dire ces paroles : *celui qui ne mange pas ma chair, & ne boit pas mon ſang, n'eſt pas digne de moi ;* mais qu'il revint à la foi, ayant oui les prédications de ſaint Paul à Antioche. Saint Grégoire le Grand, & quelques autres dans Théophylacte, croyent que ſaint Luc étoit le compagnon de Cléophas, & qu'il alloit avec lui à Emmaüs, lorſque Jeſus-Chriſt ſe joignit à eux. On lit dans une addition qui ſe trouve à la fin des Hommes illuſtres de ſaint Jérôme, que ſaint Luc a toujours vécu vierge, n'ayant eu ni femme ni enfans.

Il fût le compagnon des voyages & de la prédication de ſaint Paul ; mais, on ignore en quel lieu & en quel tems il commeuça à ſe joindre à lui. Ceux qui penſent qu'il fut converti par ſaint Paul à Antioche, croyent que depuis ce tems, il ne le quitta plus. D'autres veulent qu'il ſe ſoit joint à lui en Troade ; & ſaint Luc inſinue lui-même cette opinion, lorſqu'il dit dans les Actes : *Nous cherchâmes auſſi-tôt le moyen de paſſer de Troade en Macédoine.* Il commence en cet endroit à parler en premiere perſonne, comme étant alors de la compagnie de ſaint Paul. On croit communément que ſaint Luc étoit Peintre, & on montre en quelques endroits des portraits de la Vierge de ſa façon, ou du moins des copies priſes ſur des portraits de ſa main. Les Anciens n'ont point connu cette qualité de S. Luc, & Nicéphore eſt le premier Auteur qui en ait fait mention. Mais, s'il n'a pas peint le viſage de la Vierge & de ſon Fils, il nous a laiſſé pluſieurs particularités de la ſainte Vierge, & de l'enfance de Jeſus-Chriſt, qui font juger qu'il avoit pu voir & connoître cette admirable Vierge, & qu'il avoit même eu part à ſa confidence.

Saint Épiphane croit qu'il annonça l'Évangile dans la Dalmatie, dans les Gaules, dans l'Italie, & dans la Macédoine. Métaphraſte veut qu'il ait prêché dans l'Égypte, dans la Libye, & dans la Thébaïde. On croit qu'il ſurvécut de pluſieurs années à ſaint Paul, étant mort en Achaïe,

(*a*) Acta. Apoſt. c. 16. v. 10. ad Rom. Epiſt. c. 16. v. 21.

dans une extrême vieilleſſe, âgé de quatre-vingts ou quatre-vingt-quatre ans. Nicéphore dit qu'il mourut à Thebes en Béotie, où l'on voit encore aujourd'hui un tombeau, que l'on croit être celui de ſaint Luc. Saint Hippolyte prétend qu'il fut crucifié à Élée, dans le Péloponnèſe. Dorothée, dans ſa Synopſe, dit qu'il mourut & fut enterré à Épheſe. Bede, Uſuard, Adon, & le Martyrologe Romain aſſurent qu'il mourut en Bithynie. On eſt partagé ſur le genre de ſa mort. Les uns croyent qu'il ſouffrit le martyre; & les nouveaux Grecs veulent qu'il ait été crucifié à un olivier. Élie de Crete au contraire ſuppoſe comme conſtant, qu'il ne mourut pas d'une mort violente, & c'eſt le ſentiment de pluſieurs Modernes.

Outre l'Évangile de ſaint Luc & les Actes des Apôtres, on lui attribue encore quelques autres ouvrages, comme la traduction, ou même la compoſition, quant au ſtyle, de l'Épître aux Hébreux. Saint Clément d'Alexandrie croit qu'il eſt auteur de la diſpute de Jaſon & de Papiſque, que nous n'avons plus. D'autres enſeignent que l'Évangile même de ſaint Luc étoit proprement l'Évangile de ſaint Paul, & que cet Apôtre l'avoit dicté à ſaint Luc; & que quand ſaint Paul parle de ſon Évangile, il entend l'Évangile de ſaint Luc. Mais, ſaint Irénée dit ſimplement que ſaint Luc rédigea par écrit ce que ſaint Paul prêchoit aux nations; & ſaint Grégoire de Naziance, que l'Évangeliſte écrivit, appuyé du ſecours de ſaint Paul. Il eſt certain que ſaint Paul cite ordinairement l'Évangile de ſaint Luc; mais, ſaint Luc ne dit nulle part qu'il ait été aidé par ſaint Paul. Il adreſſe l'Évangile & les Actes à un certain Théophile, que nous ne connoiſſons point; & pluſieurs Anciens mêmes ont pris ce nom dans un ſens appellatif, pour un homme qui aime Dieu. Les Marcionites ne recevoient que le ſeul Évangile de ſaint Luc; & encore le tronquoient-ils en pluſieurs endroits, comme l'ont remarqué Tertullien & ſaint Épiphane.

Quant aux Actes des Apôtres, nous en avons déjà parlé, ſous l'article d'Actes. Le ſtyle de ſaint Luc eſt plus pur que celui des autres Évangéliſtes; mais, on ne laiſſe pas d'y remarquer pluſieurs expreſſions propres aux Juifs Helléniſtes, pluſieurs traits qui tiennent du génie de la langue Syriaque, & même de la langue Latine, au jugement de Grotius. On peut voir M. de Tillemont pour la vie de ſaint Luc & la préface de D. Calmet, ſur ſon Évangile, & ſur les Actes des Apôtres.

LUCA, *Luca*, Λοῦκα, (*a*) ville d'Italie dans l'Étrurie,

(*a*) Strab. p. 217. Plin. T. I. p. 150. Tit. Liv. L. XXI. c. 59. Ptolem. L. III. c. 1. Vell. Pater. L. I. c. 15. Plut. T. I. p. 551, 646, 718.

ſituée près de l'Auſer, aujourd'hui le Serchio. Tit. Sempronius Longus, après avoir combattu contre Annibal, l'an 218 avant J. C., ſe retira à Luca.

Cette ville, qui a conſervé juſqu'à nos jours ſon ancien nom dans celui de Lucques qu'elle prend à préſent, fut déclarée Colonie Romaine, vers l'an de Rome 576. Ce fut-là que ſe fit le premier Triumvirat entre Jules Céſar, Cn. Pompée & M. Craſſus. A la décadence de cet Empire, elle tomba au pouvoir des Goths, & fut enſuite ſoumiſe aux Lombards, qui la garderent juſqu'au regne de Charlemagne. Des Seigneurs particuliers, comme Boniface, pere de la comteſſe Mathilde, & Caſtracani, la gouvernerent pendant quelque tems; après quoi, elle fut vendue à Gérard Spinola de Genes, par les gens de l'Empereur Louis de Baviere. Elle fut auſſi vendue aux florentins, ſous l'obéiſſance deſquels elle demeura juſqu'à ce qu'un cardinal François, que l'Empereur Charles IV y avoit laiſſé pour Gouverneur, donna la liberté aux Lucquois. Ils la perdirent de nouveau par les entrepriſes d'un de leurs citoyens, appellé Paul de Guinigi; & l'ayant recouvrée, vers l'an 1450, ils l'ont conſervée depuis, avec grand ſoin, ſous la protection de l'Empereur.

La ville de Lucques eſt aſſez bien fortifiée. Didier, dernier roi des Lombards, l'avoit fait environner de murailles, partie de briques & partie de pierres; mais, les habitans les firent abattre, en 1626, & la firent revêtir d'onze baſtions de briques, qui la rendroient très-forte, s'ils étoient couverts par des dehors. Ses remparts, qui ſont plantés, ſervent de promenades aux bourgeois. Les arbres en ſont ſi touffus, que ceux qui ne voyent cette ville que de loin, auroient de la peine à croire que ce fût autre choſe qu'un petit bois. On ne découvre que la pointe du clocher de la grande Égliſe. On dit à l'avantage de Lucques, que lorſqu'il s'agit de juger un procès de conſéquence, on fait venir des Juriſconſultes étrangers, qui n'en ſont pas moins éloignés que de cinquante milles, afin que ces juges n'étant portés ni par amour ni par haine, pour nuire aux parties, ou pour les favoriſer, rendent leur ſentence avec équité.

Dans la ville de Lucques on voit les reſtes d'un amphithéâtre; & hors de la ville, à une diſtance peu conſidérable, ſur le penchant d'une colline qui borde le lac Maſſicucoli, ſont les reſtes d'un temple qu'on croit avoir été conſacré à Hercule. On croit que ce temple étoit autrefois ſur le bord de la mer, dont il eſt aujourd'hui éloigné de pluſieurs milles. Entre les choſes curieuſes qu'on remarque au tour de Lucques, on compte le pont de Serri, qu'on dit avoir été bâti par le Diable, & celui de Borgo-Nuovo. Ils

ſont tous deux ſur le chemin de Modène. Il y en a deux autres, ſur la riviere de Serchio, qui ſont admirables par leur hauteur; l'un ſe nomme le pont de Mariano, & l'autre le pont della Madalena. On y trouve auſſi des bains chauds & ſalutaires.

LUCAGUS, *Lucagus*, capitaine Latin, frere de Liger. *Voyez* Liger.

LUCAIN [ACILIUS], *Acilius Lucanus*, célebre Orateur, eut une fille nommée Acilia, qui fut mere du poëte Lucain.

LUCAIN [M. ANNÉUS], (a) *M. Annæus Lucanus*, naquit à Cordoue en Eſpagne, le trois de Novembre de l'an de Jeſus-Chriſt 42, ſous le ſecond conſulat de Germanicus, la premiere année de l'Empire de Claude. Il étoit fils de M. Annéus Méla, illuſtre chevalier Romain, & d'Acilia fille de Lucain orateur très-eſtimé, & neveu de Sénequele Philoſophe, & de Gallien proconſul d'Achaïe.

Il eut pour précepteur Polémon, Virginius & Cornutus, le premier, habile Grammairien, & les deux autres, célebres par la connoiſſance qu'ils avoient des Belles Lettres & de la Philoſophie. A peine Lucain avoit-il atteint l'âge de quatorze ans, qu'il ſe ſignala par ſes déclamations en Grec & en Latin. Appuyé de la faveur de Néron, il fut élevé avant l'âge aux charges d'Augure & de Queſteur. Il épouſa Polla Argentaria, auſſi illuſtre par ſon érudition & par ſa naiſſance, que par ſa beauté, comme Stace, Martial, Sidoine-Apollinaire, &c. nous l'apprennent.

Lucain entra depuis dans une conjuration contre Néron, & un motif perſonnel l'animoit à prendre ce parti. Infiniment jaloux de la gloire de ſes Poëſies, il ſouffroit avec peine d'en voir les ſuccès traverſés par Néron, qui ſe piquoit, auſſi, comme l'on ſçait, de faire des vers. Il fut ſur-tout bleſſé de ce que l'Empereur étant un jour venu pour l'entendre réciter un de ſes ouvrages, avoit eu la malice de chercher à le déconcerter en ſe retirant au milieu de la ſéance, ſous prétexte d'aller au Sénat. Lucain employa d'abord, pour ſe venger, les armes que les Poëtes ont toujours ſous la main; & après avoir flatté baſſement ce cruel Prince dans ſa Pharſale, juſqu'à dire que ſi les horreurs des guerres civiles étoient néceſſaires pour préparer les voies à Néron, les crimes & les déſaſtres deviennent des biens à ce prix, il le déchira par des vers injurieux & ſatyriques. Mais, cette vengeance ne lui ſuffit pas; il voulut ſe faire raiſon avec l'épée des outrages pré-

(a) Tacit. Annal. L. XVI c. 17. Quintil. L. X. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 201, 202. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 109, 415. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett Tom. IV. pag. 386. Tom. V. p. 187. T. VII. p. 138.

tendus qu'il avoit reçus, & il y périt.

En effet, la conjuration ayant été découverte, il fut arrêté avec deux des principaux complices. Ils nierent pendant long-tems. Mais enfin, gagnés par l'eſpérance de l'impunité, qu'on leur promit, ils ſe réſolurent à parler ; & pour juſtifier leur longue obſtination à ſe taire, ils accuſerent des perſonnes qu'ils avoient toute ſorte de raiſons d'épargner. Lucain nomma Acilia ſa mere, & les deux autres nommerent d'intimes amis. Mais, on ne leur tint pas pour cela parole. Le Prince ayant ordonné qu'on fît mourir Lucain, on lui coupa les veines.

Lorſqu'il avoit déjà perdu une quantité de ſang, ſentant ſes pieds & ſes mains ſe réfroidir peu à peu, & les extrêmités du corps preſque déjà mortes, pendant que les parties voiſines du cœur conſervoient encore leur chaleur naturelle, il ſe rappella une deſcription qu'il avoit faite dans ſa Pharſale d'une mort à peu près ſemblable, & il en récita les vers, que Juſte Lipſe juge avec raiſon être ceux dont nous allons donner la traduction : » Ce n'eſt point une » ſeule bleſſure dont le ſang » ſorte avec lenteur, il tombe » de toutes les veines ouvertes » & rompues. L'extrêmité du » tronc a déjà livré à la mort » les membres deſtitués de la » chaleur vitale. Mais, à l'en- » droit où le poulmon & le » cœur ont établi leur demeu- » re, où le principe de la vie » réſide comme dans ſon cen- » tre, les deſtins éprouvent » une longue réſiſtance ; & ce » n'eſt qu'après avoir lutté long- » tems que la mort acheve plei- » nement ſa conquête. » Telles furent les dernieres paroles de Lucain, qui juſqu'à la fin comme l'on voit, fut très-occupé de ſes vers. Dans un Codicile il marqua à ſon pere, quelques corrections à faire dans ſes Poëſies. Il n'avoit pas trente ans lorſqu'il mourut, ſous le Conſulat de P. Silius Nerva & de M. Veſtinus Atticus, l'an de J. C. 65.

Sa Pharſale, où il décrit la guerre Civile de Jule Céſar & de Cn. Pompée, eſt ſans doute l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'eſprit ; mais, c'eſt une Hiſtoire, & non pas un Poëme. Le ſtyle même n'a d'autre mérite que la vigueur, & l'on n'y trouve point du tout les graces de la Poëſie. Quintilien croit devoir mettre plutôt Lucain au rang des Orateurs que parmi les Poëtes. Ajoutons qu'il n'eſt Orateur que par l'énergie, & l'audace de ſes penſées & de ſes expreſſions, & que la ſimplicité, le naturel, & la douceur, lui manquent abſolument.

Égaler Lucain à Virgile, comme quelques-uns l'ont voulu faire, ce n'eſt pas relever Lucain, mais faire voir qu'on a peu de diſcernement. Ce qu'on peut dire, c'eſt que ſi l'âge eût pu mûrir l'eſprit de Lucain, & joindre à ſon feu & à ſon éléva-

tion le jugement de Virgile, on auroit pu voir en lui un Poëte achevé.

La vie de Lucain qu'on attribue à Suétone, l'accuſe d'avoir eu la langue légere & intempérante. Outre la Pharſale, il avoit compoſé pluſieurs autres ouvrages, un Poëme de la deſcente d'Orphée aux enfers, un de l'embraſement de Rome, des louanges de ſa femme Polla, des Saturnales, dix livres de Sylves, pluſieurs Épitres, une harangue contre Octavius Sagitta, qu'il fit condamner à mort pour avoir tué Pontia, &c.

Quelques-uns aſſurent que cette inſcription ſe lit encore dans l'Égliſe de ſaint Paul, *Marco-Annæo-Lucano, Cordubenſi Poëtæ, beneficio Neronis fama ſervata.*

LUCANI MONTES, (*a*) les montagnes de Lucanie, ſelon Tite-Live.

LUCANIE, *Lucania*, Λευκανία, (*b*) contrée d'Italie, qui étoit bornée au nord par le Silarus & par le Bradanus, deux fleuves dont le premier la ſéparoit des Picentins, & le ſecond des Apuliens; à l'orient par le golfe de Tarente, au midi par le Laüs & par le Sibaris, & à l'occident par la mer Tyrrhène. Elle confinoit du côté du midi au païs des Bruttiens. Voilà les bornes que l'on doit aſſigner à cette contrée, d'après Strabon. » La Lucanie, dit-il, » eſt ſituée entre la mer Tyr» rhène & la mer de Sicile, » d'un côté depuis le Silarus » juſqu'au Laüs, de l'autre de» puis Métaponte juſqu'à Thu» ries, & ſur le continent de» puis les Samnites juſqu'à l'Iſth» me qui s'étend depuis Thu» ries juſqu'à Cérilles. »

Pomponius Méla étend la Lucanie juſqu'au promontoire de Minerve, & renferme dans ces bornes les Picentins que Pline, Ptolémée & Strabon en reculent. Il y a des Géographes qui comprennent dans les bornes de la Lucanie tout ce qu'il y a de païs juſqu'au Golfe Scyllacéus; mais, les bornes que donne Strabon, font voir que cette côte appartenoit aux Bruttiens.

Pour Ptolémée, il ne connoît point de Lucaniens ſur la côte du golfe de Tarente; il attribue tout ce quartier-là à la grande Grece. Cela vient de ce qu'il ne diſtingue point ordinairement l'état ancien d'un païs, de l'état où il ſe trouvoit de ſon tems.

» Avant que les Grecs fuſſent

(*a*) Tit Liv. L. IX. c. 17.

(*b*) Strab. p. 211, 228, 252. *& ſeq.* Plin. Tom. I. pag. 101, 157, 158, 167. Ptolem. L. III. c. 1. Pomp. Mel. p. 130, 131. Corn. Nep. in Annib. c. 5. Tit. Liv L. VIII. c, 17, 19, 24. *& ſeq.* L. IX. c. 19, 20. L. X. c. 11, 12, 18. L. XXV, c. 1, 16. L. XXVII. c. 15. Juſt. L. XII. c. 2. L. XVIII. c. 1. L. XXI. c. 3. L. XXIII. c. 1. Diod Sicul. pag. 448, 449. Cæſ. de Bell. Civil. L. I. pag. 469. Juven. Satyr. 8. v 180. Roll. Hiſt. Rom. T. II. p. 202. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 43.

» venus en Italie, dit Strabon, » il n'y avoit point de Lucanien » (dans le païs appellé depuis » Lucanie). Les Chones & les » Œnotriens poſſédoient ce païs- » là. Mais, lorſque les Samni- » tes, ayant accru leurs forces, » eurent chaſſé les Chones & » les Œnotriens, & eurent con- » duit dans ce païs une colonie » de Lucaniens, & que les » Grecs en même tems ſe furent » emparés des deux côtes mari- » times juſqu'au détroit, les » Barbares & les Grecs ſe fi- » rent long-tems la guerre. » Enſuite, les Tyrans de Sicile » & après eux les Carthaginois, » venant porter les armes con- » tre les Romains, tantôt de la » Sicile, tantôt de l'Italie mê- » me, firent de grands maux à » tous ceux qui habitoient le » païs. » Strabon ajoute quel- ques lignes plus bas : » Les Lu- » caniens tirent leur origine » des Samnites, & ayant vaincu » les Poſidoniates & leurs al- » liés, ils s'emparerent de leurs » villes. Depuis ce tems-là, » leur Gouvernement fut dé- » mocratique ; mais, en tems » de guerre, ils créoient un » Roi, qui nommoit les Magiſ- » trats. Maintenant ils ſont Ro- » mains. » Pline fait auſſi ſortir les Lucaniens des Samnites, & prétend qu'ils partirent ſous la conduite d'un certain Lucius.

Les Lucaniens, l'an 390 avant Jeſus-Chriſt, ayant fait quelques courſes ſur les terres qui appar- tenoient aux Thuriens, ceux-ci avertirent leurs alliés de venir inceſſamment à leur défenſe ; car, il y avoit un traité en- tre les villes Grecques d'Ita- lie, par lequel elles étoient obligées de ſe prêter toutes un ſecours mutuel & réciproque, dès que les Lucaniens feroient du tort à leurs campagnes ; & ſi quelqu'une de ces villes man- quoit à ce devoir, le chef de ſa milice devoit être puni de mort. Ainſi, au premier avertiſ- ſement que l'on reçut de la part des Thuriens, toutes les villes alliées ſe diſpoſerent à venir à leur ſecours. Mais, les Thu- riens ſe preſſant encore davan- tage, & ſans attendre leurs alliés, allerent au devant de leurs en- nemis au nombre de quatorze mille hommes d'infanterie, & de près de mille cavaliers. A leur approche, les Lucaniens ſe retirerent chez eux ; & les Thuriens à leur tour ſe jettant dans la Lucanie y enleverent un fort, & firent aux environs un pillage abondant qui devint pour eux un appât funeſte. Car, attri- rés par ce premier ſuccès, ils s'engagerent indiſcrétement dans des chemins étroits & difficiles, dans la penſée de ſurprendre une ville & un peuple qui paſ- ſoient pour être fort riches. Ils arriverent par cette route dans un fond environné, en forme d'amphithéatre, d'un terrein élevé & inacceſſible. Tous les Lucaniens, qui parurent en ar- mes ſur ces hauteurs, leur ôterent de-là toute eſpérance de revoir jamais leur patrie. Les Grecs furent d'abord étonnés de dé-

couvrir des hommes à cette élévation, où l'on auroit cru d'en bas qu'il ne pouvoit tenir perſonne; & leurs ennemis affectoient eux-mêmes de ſe montrer ſur tous les bords pour effrayer tous ceux qui étoient dans ce fond. Les Lucaniens avoient trente mille fantaſſins & trois mille cavaliers. Pendant que les Grecs déſeſpéroient de leur ſalut, ſans être attaqués encore, cette armée deſcendit dans le vallon où ils etoient enfermés; & le combat s'étant donné-là, les Grecs d'Italie, accablés par le nombre, perdirent juſqu'à dix mille hommes; car les Lucaniens étoient convenus de n'en prendre aucun en vie. Le reſte trouva le moyen de s'échapper par deſſus une colline dont l'autre côté donnoit ſur la mer. Ils apperçurent de-là quelques vaiſſeaux longs qu'ils crurent appartenir aux Rhéginois. Sur cette idée, ils ſe jetterent dans la mer, croyant pouvoir arriver juſqu'à eux. Quelques-uns même eurent aſſez de force pour ſoutenir ce trajet. Mais, c'étoit la flotte de Dènys que le Tyran envoyoit ſous les ordres de Leptine ſon frere au ſecours des Lucaniens. Leptine reçut pourtant avec bonté ceux qui arriverent à bord; & quand il les eut conduits à terre, il conſeilla aux Lucaniens de ſe contenter d'une mine d'argent par tête, pour chacun de ces priſonniers qui ſe trouverent au nombre de mille. Il ſe rendit lui-même leur caution, & il travailla ſincerement à la concluſion d'une paix ſolide entre les Grecs d'Italie & les Lucaniens. Les uns & les autres lui en ſçurent beaucoup de gré.

Les Lucaniens eurent d'autres guerres à ſoutenir, mais elles ne ſont pas abſolument connues. Nous apprenons de Tite-Live, qu'ils furent attaqués par Alexandre, roi d'Epire, l'an de Rome 422. Ce Prince, d'abord vainqueur, fit bientôt une paix, dont on ne ſçait pas, dit l'Auteur cité, quelles auroient été les ſuites, s'il eût toujours réuſſi auſſi heureuſement. Mais, étant paſſé de nouveau en Italie quelque tems après, il y fut tué par un exilé de Lucanie.

L'an de Rome 429, les Lucaniens qui juſques-là n'avoient eu aucune liaiſon avec le peuple Romain, envoyerent lui demander ſon amitié, & lui offrir des armes & des troupes. Ainſi, on fit avec eux un traité d'alliance. Dès que les Tarentins en eurent reçu la nouvelle, ils en furent fort fâchés. Ils voyoient que la domination de cette République s'étendoit preſque juſqu'à eux; qu'inceſſamment ils ne pourroient éviter d'avoir les Romains, ou pour maîtres ou pour ennemis; que toute leur ſûreté dépendoit de la guerre des Samnites, & du ſuccès qu'ils auroient contre leurs ennemis communs; que c'étoit la ſeule nation qui n'eût point reçu le joug; & que même elle n'etoit guere en état de ſe défendre, depuis que les Lucaniens s'en étoient

étoient détachés ; qu'il n'étoit pas impoſſible de les rappeller, & de les engager à renoncer à l'alliance des Romains, pourvu qu'on trouvât quelque ſecret, quelque ruſe capable de les aigrir & de les ſoulever contr'eux. Les amateurs de la nouveauté ayant goûté ces raiſons, on gagna par argent quelques jeunes Lucaniens plus diſtingués entre leurs compatriotes, par leur naiſſance que par leur probité. Ces Jeunes gens, après s'être eux-mêmes fait battre de verges d'une manière outrée, ſe dépouillerent dans l'aſſemblée de leur nation ; & montrant leurs corps déchirés de coups, ils ſe plaignirent, en pouſſant de grands cris, que pour avoir oſé entrer dans le camp des Romains, le Conſul les avoit fait fouetter d'une manière cruelle, & s'étoit à peine abſtenu de leur faire couper la tête. Un objet ſi difforme qui parut être la ſuite d'une cruauté étrangère, non du ſtratagême des complaignans, excita l'indignation des aſſiſtans. Tous à force de crier, obligent les Magiſtrats de convoquer le Sénat ; les uns parcourant l'aſſemblée demandent qu'on déclare la guerre aux Romains ; d'autres ſe répandent dans la campagne pour faire prendre les armes aux païſans. Enfin, le tumulte qui regne par tout inſpirant la fureur aux plus modérés, on ordonné qu'il ſoit envoyé une ambaſſade aux Samnites, pour renouveller avec eux l'ancienne alliance. Les Samnites, qui ne voyoient pas la raiſon que pouvoient avoir les Lucaniens de prendre un parti ſi extraordinaire, les ſoupçonnant de mauvaiſe foi, les obligerent de leur donner des ôtages, & de recevoir garniſon dans leurs plus fortes places ; & ils furent tellement aveuglés par la ruſe dont on s'étoit ſervi pour les tromper, & par la colere qui les tranſportoit, qu'ils ne refuſerent ni l'un ni l'autre. Ils s'apperçurent enfin de la fraude, quand ils virent que ceux de leurs Citoyens qui avoient fauſſement accuſé les Romains, s'étoient retirés à Tarente. Mais, s'étant eux-mêmes lié les bras, il ne leur reſta plus que de s'abandonner à un repentir inutile.

Il paroît pourtant que les Lucaniens ne furent pas long-tems attachés au parti des Samnites ; & même au commencement de l'année 454, il vint aux Conſuls des députés de la part des Lucaniens, pour ſe plaindre à eux des incurſions que les Samnites faiſoient ſur leurs terres, indignés de ce qu'ils n'avoient pu les engager, à quelque condition que ce fût, à prendre les armes avec eux contre les Romains. Ils avouoient, » que les » Lucaniens, après les fautes » qu'ils avoient commiſes par le » paſſé, étoient dans la ferme » réſolution de tout ſouffrir à l'a- » venir, plutôt que de faire la » moindre injure au peuple Ro-

» main. Qu'ils prioient le Sé-
» nat de les prendre ſous ſa
» protection, & de les défen-
» dre contre la violence des
» Samnites. Que quoiqu'en s'en-
» gageant à faire la guerre con-
» tre ces peuples, ils ſe fuſſent
» abſolument mis dans la néceſ-
» ſité de demeurer fideles aux
» Romains, ils étoient cepen-
» dant prêts à leur donner des
» ôtages. »

La délibération du Sénat ne fut ni longue ni difficile. Tous, depuis le premier juſqu'au dernier, furent d'avis qu'on s'unît avec les Lucaniens, & qu'on demandât réparation aux Samnites. Ainſi, dès qu'on eut donné une réponſe favorable aux premiers, & qu'on leur eût accordé le traité qu'ils demandoient, on envoya aux derniers des féciaux, pour les ſommer de retirer leurs troupes de deſſus les terres des Lucaniens, amis & alliés du peuple Romain. Mais, les Samnites envoyerent au devant d'eux des gens qui avoient ordre de leur déclarer que, s'ils ſe préſentoient dans quelque aſſemblée du Samnium, ils auroient lieu de s'en repentir. Dès qu'on eut appris cette réponſe menaçante à Rome, la guerre fut décernée contre les Samnites, tant par le Sénat que par le peuple.

Nous trouvons dans Ptolémée une liſte des villes, que les Lucaniens poſſédoient ſur la côte de la mer Tyrrhène. C'étoient Pæſtum, Hélia & Buxentum. Ces villes marquent les bornes du païs de ce côté-là, ſous l'Empire des Romains. Il y avoit ſur la côte oppoſée, ſelon les Cartes de M. d'Anville, Métaponte, Héraclée, Siris & Sybaris ou Thuries; & dans l'intérieur du païs, Muranum, Laüs, Nérulum, Grumentum, Anxia, Potentia, Opinum, Atinum, &c. Cette contrée étoit coupée par pluſieurs montagnes, & arroſée par quantité de fleuves, dont les principaux étoient le Caſuentum, l'Acalandrum, l'Aciris, le Siris, le Tanagre, & les autres que nous avons nommés ci-deſſus.

Le P. Briet diviſe la Lucanie en Lucanie en deçà de l'Apennin, & en Lucanie au-delà de l'Apennin. Sous la première il comprend le païs des anciens Poſidoniates, aujourd'hui une partie de la Calabre citérieure. Sous la ſeconde, il comprend l'ancien païs des Sybarites, aujourd'hui une grande partie de la Baſilicate, & une partie de la Calabre citérieure.

Nous remarquerons que Bochart paroit prouver aſſez bien que la Lucanie comprenoit autrefois le païs des Bruttiens. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Strabon donne aux Lucaniens la ville de Pétilie, qui étoit bien avant dans le Bruttium, au deſſus du promontoire de Criſmiſa. Cette ville, ſelon ce Géographe, étoit cenſée la première de ce peuple

Nous ne devons pas oublier

de faire mention d'une loi qu'il y avoit parmi les Lucaniens, au rapport d'Élien, & qui fait beaucoup d'honneur aux ſentimens d'humanité de ce peuple. Cette loi condamnoit à l'amende ceux qui auroient refuſé de loger les étrangers qui arrivoient dans leur ville après le ſoleil couché.

LUCANIENS, *Lucani*, Λευκανοὶ, nom des habitans de la Lucanie. *Voyez* Lucanie.

LUCANIUS [Q.], *Q. Lucanius*, (*a*) premier capitaine d'une Légion, fut tué dans les Gaules en combattant vaillamment, comme il vouloit dégager ſon fils.

LUCANUS LACUS, (*b*) Λευκανὶς Λίμνη, lac de la Lucanie. Plutarque remarque que les eaux de ce lac avoient cette merveilleuſe propriété, qu'elles changeoient ſouvent de nature; qu'elles étoient douces un tems, & qu'enſuite elles devenoient ſi ſalées qu'on n'en pouvoit boire.

LUCAR, *Lucar*, (*c*) terme qui ſignifioit, ſelon quelques-uns, l'argent qu'on tiroit des bois ſacrés, d'où eſt venu le nom de *lucrum*, gain, profit, &c. Selon d'autres, c'étoit l'argent qu'on dépenſoit pour les ſpectacles, & ſur-tout pour les gages des acteurs; & ce mot vient de *locus*, place, ou ce que chaque ſpectateur payoit pour ſa place. Le ſalaire d'un acteur étoit de cinq ou ſept deniers; Tibère le diminua. Sous Antonin, il alla juſqu'à ſept *aurei*; il étoit défendu d'en donner plus de dix. Peut-être faut-il entendre que ſept ou cinq *denarii* furent le ſalaire du jour ou d'une repréſentation; & ſept ou dix *aurei*, celui du mois. On prenoit les frais du fiſc, & ils étoient avancés par ceux qui donnoient les jeux.

LUCARIES, *Lucaria*, (*d*) fêtes des Romains qui tomboient le 18 Juillet, & qui prenoient leur nom d'un bois ſacré, en Latin *lucus*, ſitué entre le Tibre & le chemin appellé *via Salaria*. Les Romains célébroient les Lucaries dans ce lieu-là, en mémoire de ce qu'ayant été battus par les Gaulois, ils s'étoient ſauvés dans ce bois, & y avoient trouvé un heureux aſyle. D'autres tirent l'origine de cette fête des offrandes en argent qu'on faiſoit aux bois ſacrés, & qu'on appelloit *luci*. Plutarque obſerve que le jour de la célébration des Lucaries, on payoit les comédiens des deniers qui provenoient des coupes réglées qu'on faiſoit dans le bois ſacré dont nous venons de parler.

LUCCEIUS [L.], (*e*) *L.*

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. V. p. 189.
(*b*) Plut. T. I. p. 549.
(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 231.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 542. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 231.
(*e*) Cicer. ad Amic. L. V. Epiſt. 12. ad T. Pomp. Attic. L. I. Epiſt. 16. L. IV. Epiſt. 10. Cæſ. de Bell. Civil. L. III. pag. 596. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VI. pag. 559, 560.

Lucceius, fils de Quintus ſe rendit célebre, par l'hiſtoire qu'il compoſa de la guerre entre les Romains & les Marſes, joints à d'autres peuples d'Italie. Il réuſſiſſoit tellement dans le genre hiſtorique, que Cicéron déſira de l'avoir pour hiſtorien de ſon Conſulat, & des évenemens qui ſuivirent juſqu'à ſon retour d'exil. Tout le monde connoît la lettre que notre Orateur lui écrivit à ce ſujet, fameux monument, comme l'appelle M. Rollin, de l'éloquence, & en même-tems de la vanité de ſon Auteur. En effet, Cicéron propoſe à L. Lucceius d'écrire l'hiſtoire de ſon Conſulat dans un volume ſéparé, afin qu'elle ait plus d'éclat, & d'y relever pour cela ſes actions avec plus d'éloge, que le ſtyle, ou les loix de l'Hiſtorien, & la vérité même ne le permettent. Il lui propoſe pour le ſujet de cette hiſtoire, ce qui s'eſt paſſé depuis le commencement de la conſpiration de L. Catilina, juſqu'à ce qu'il fut rappellé de ſon exil, & retourné à Rome. Et il lui fait voir tant par des raiſons probables, que par l'exemple des hiſtoires particulières de Thémiſtocle & d'Epaminondas, que l'on trouve un merveilleux plaiſir dans cette variété d'évenemens agréables & fâcheux, dont ſa vie a été agitée. Pour obtenir ce qu'il déſire, il tâche de le gagner par des louanges artificieuſes. Enfin, il lui déclare que s'il ne peut pas lui accorder cette grace, il ſera contraint d'être lui-même ſon Panégyriſte.

Cette lettre eſt parfaitement bien écrite, & hors la trop grande avidité de louanges, qui étoit le vice de Cicéron, elle a des agrémens ſi extraordinaires, qu'on ne ſçauroit ſe laſſer de la lire. C'eſt pourquoi il dit, dans ſa ſixième lettre du quatrième livre à T. Pomp Atticus : » Tâchez de tirer des » mains de L. Lucceius, la let» tre que je lui ai envoyée, » pour le prier de faire une » hiſtoire particulière de mes ac» tions & de mes diverſes aven» tures, car elle eſt fort belle. » On voit par cette lettre à T. Pomp. Atticus, que L. Lucceius a répondu à celle-ci, & qu'elle a été écrite ſous le Conſulat de Cn. Cornél. Marcellinus & de L. Philippe, mais cette réponſe ne ſe trouve point.

Pour ce qui eſt du caractère de L. Lucceius, ſi nous en jugeons par la conduite qu'il tint, lorſqu'il brigua le Conſulat avec Jule Céſar, pour l'année 59 avant Jeſus-Chriſt, il paroît qu'il n'avoit ni des vues bien droites, ni une grande ſupériorité de génie, en matière d'affaires. Comme il étoit de tous les concurrens celui que Jule Céſar goûtoit le plus, il ſe lia avec lui. Jule Céſar avoit plus de crédit que L. Lucceius, mais moins d'argent. Il fut donc convenu entr'eux que Jule Céſar prêteroit à L. Lucceius le ſecours des ſes amis, & que L. Lucceius diſtribueroit

au nom des deux dans les Tribus des ſommes conſidérables. Mais, L. Lucceius perdit ſon argent, & un autre fut nommé Conſul avec Jule Céſar.

Depuis, L. Lucceius ſuivit le parti de Cn. Pompée, pendant les guerres civiles; & il fut un de ceux qui lui conſeillerent de quitter l'Italie, l'an de Rome 705, & 49 avant Jeſus-Chriſt. Après la bataille de Pharſale, Jule Céſar pardonna à L. Lucceius, & le reçut dans ſes bonnes graces. Cicéron s'employa, pour le réconcilier avec T. Pomp. Atticus qui avoit eu quelque démêlé avec lui. Nous avons perdu les ouvrages de L. Lucceius. Il avoit été Préteur.

LUCCEIUS [C.] HIRRUS, *C. Lucceius Hirrus*, (*a*) étoit Tribun du peuple, l'an 53 avant Jeſus-Chriſt. Il voulut cette année entreprendre d'élever Cn. Pompée à la Dictature, dont le nom étoit devenu odieux depuis L. Sylla. Mais, il n'eut pas plutôt jetté quelques propos qui tendoient à cet objet, que Caton l'entreprit ſi rudement, que peu s'en fallut qu'il ne le réduiſît à être obligé de ſe démettre.

Quelques années après, C. Lucceius Hirrus étant en Grece dans l'armée de Cn. Pompée, fut député vers les Parthes; & cette députation donna lieu à une grande querelle, parce que Cn. Pompée pour l'engager à s'en charger, lui avoit promis qu'il ſeroit nommé à la Préture quoiqu'abſent. Ceux qui prétendoient à cette même charge, trouverent fort mauvais & ſe plaignirent hautement que l'on aſſurât une place à l'un des concurrens, pendant que les autres ſeroient obligés de ſe donner bien des mouvemens, auriſque de ne point réuſſir.

LUCÉE, *ou* LUCEIE. *Voyez* Luceie.

LUCEIE, *Luceia*, Λουκεία, (*b*) ville d'Italie dans l'Apulie, ſelon Diodore de Sicile. C'eſt la même que d'autres appellent Lucérie. *Voyez* Lucérie.

LUCEIUM, *Luceium*, (*c*) fortereſſe du roi Déjotare, ſelon Cicéron. Il la nomme dans ſon oraiſon pour ce Prince, & c'eſt tout ce que nous en ſçavons.

LUCEIUS [Q.], *Q. Luceius*, (*d*) qui exerçoit la banque à Rhégium.

LUCERES, *Luceres*, (*e*) nom de la troiſième Tribu du peuple Romain, au commencement de la fondation de Rome. Romulus, dit Varron, diviſa les habitans de la nouvelle ville en trois Tribus; la première fut appellée les Tatiens, qui prirent ce nom de Tatius; la ſeconde, les Rhamnes, ainſi nommés de Romulus; & la troiſième, les Luceres, qui tiroient

(*a*) Crév. Hiſt. Rom. T. VII. p. 233, 479.
(*b*) Diod. Sicul. p. 711.
(*c*) Cicer. Orat. pro Reg. Dejotar. §. 29.
(*d*) Cicer. in Verr. L. VII. c. 129.
(*e*) Plut. Tom. I. pag. 30. Tit. Liv. L. I. c. 13, 36. L. X. c. 6. Roll. Hiſt. Rom. Tom. III. p. 57.

leur nom de Lucumon. Plutarque prétend que les Luceres avoient été ainſi appellés à cauſe du bois ſacré où l'on avoit ouvert un aſyle à ceux qui s'y étoient retirés, car les Romains appelloient les bois ſacrés *lucos*. S'il en faut croire Tite-Live, l'origine du nom des Lucetes eſt une choſe incertaine.

LUCÉRIE, *Luceria*, (*a*) Λουκερία, ville d'Italie dans l'Apulie. Il y avoit une voie Romaine qui paſſoit par cette ville, & qui delà conduiſoit à Arpi, qui n'en étoit pas abſolument éloignée.

Dans l'intervalle depuis la paix de Caudium, Lucérie avoit paſſé entre les mains des Samnites, qui y avoient enfermé les ſix cens cavaliers Romains qu'on leur avoit donnés en ôtages. Le Conſul L. Papirius, s'étant campé devant cette place, l'obligea bientôt, en lui coupant tous les convois qui venoient du Samnium, de capituler. La garniſon envoya donc des députés au Conſul, pour lui demander qu'il levât le ſiege, après qu'on lui auroit remis les cavaliers Romains, qui étoient la cauſe de la guerre. Il y conſentit aux conditions ſuivantes: » Qu'on laiſſeroit dans la ville » les armes, les bagages, les » bêtes de ſomme & toute la » multitude incapable de porter les armes; que les ſoldats en » ſortiroient avec un ſimple ha» bit chacun, & qu'il les feroit » tous paſſer ſous le joug, trai» tement qu'ils avoient les pre» miers fait ſouffrir aux Ro» mains. » Toutes ces conditions furent acceptées. Sept mille ſoldats paſſerent ſous le joug. Le butin fut fort conſidérable. On reprit tous les drapeaux & toutes les armes qu'on avoit perdues à Caudium; &, ce qui cauſa la plus ſenſible joie, on recouvra les ſix cens cavaliers qui étoient gardés à Lucérie. Dans toute l'hiſtoire du peuple Romain, il n'y a guère eu de victoire plus glorieuſe, ni plus remarquable par un retour ſubit de fortune; ſurtout, s'il eſt vrai, comme quelques Hiſtoriens l'ont marqué, que Pontius, Général des Samnites, paſſa lui-même auſſi ſous le joug.

Quelque-tems après, les Lucériens livrerent aux Samnites leur ville avec la garniſon Romaine qui étoit dedans; mais, leur trahiſon ne reſta pas long-tems impunie. Les Romains, qui n'étoient pas loin de-là, vinrent auſſi-tôt attaquer la ville rebelle; & comme elle étoit ſituée dans une plaine, ils la prirent dès le premier aſſaut, & tuerent les Samnites & les habitans, ſans faire quartier à un ſeul. Le déſir de la vengeance alla ſi loin, que quand on délibéra à Rome dans le Sénat, ſi on

(*a*) Strab. pag. 284. Tit. Liv. L. IX. c. 2, 12. *& ſeq.* L. X. c. 35. L. XXVII. c. 10. Cæſ. de Bell. Civil. L. I. p. 461. Plin. Tom. I. pag. 167. Ptolem. L. III. c. 1. Vellei. Patere. L. I. c. 14. Roll. Hiſt. Tom. II. pag. 264. *& ſuiv.*

enverroit une nouvelle colonie à Lucérie, la plus grande partie des Sénateurs furent d'avis qu'on rasât cette ville. Outre la haine implacable qu'avoit excitée en eux le soulevement réitéré de ce peuple, ils étoient encore frappés de la distance, & craignoient de reléguer leurs citoyens si loin de leur patrie, entre des nations si infidelles & si ennemies. Cependant, tout bien considéré, ils prirent le parti de rétablir cette colonie; & pour cet effet, ils y envoyerent deux mille cinq cens citoyens.

La ville de Lucérie étoit bien déchue du tems de Strabon, qui l'attribue aux Dauniens qui étoit un peuple particulier de l'Apulie. Outre le nom de *Luceria*, on lui donne encore en Latin ceux de *Nocera*, *Nuceria*, *Luceria Paganorum*, ou *Nuceria Saracenorum*, & en Italien, Lucera Delli Pagani. Ce surnom vient de ce que l'empereur Constance l'ayant ruinée, l'empereur Frédéric II la donna aux Sarrazins, à condition qu'ils la répareroient. Charles II, roi de Naples, les en chassa, à la réserve de ceux qui voulurent bien se faire Chrétiens. Il la fit nommer Cité de sainte Marie, à cause de l'Église de sainte Marie de la Victoire, qu'il y bâtit; mais enfin, son ancien nom de Lucérie lui fut rendu. Elle est dans la Capitanate, à huit lieues de Mafrédonia. C'est le siege du Gouverneur de la Province, & d'un Évêque suffragant de Bénévent. Elle est considérable par ses belles laines.

LUCÉRIES, *ou* LUCARIES. *Voyez* Lucaries.

LUCÉRINIENS, *Lucerini*; les habitans de Lucérie. *Voyez* Lucérie.

LUCÉRIUS, *Lucerius*, (*a*) surnom de Jupiter, le même que celui de Diespiter. *Voyez* Diespiter.

LUCÉTIUS, *Lucetius*, (*b*) Capitaine Latin. Dans le tems qu'il mettoit le feu à une des portes du camp des Troyens, Ilionée fit tomber sur sa tête une pierre énorme qui l'écrasa.

LUCÉTIUS, *Lucetius*, (*c*) surnom de Jupiter, selon quelques-uns. C'est apparemment le même que Lucérius. *Voyez* Lucérius.

LUCI LUCUS, Λύκου ἄλσος, (*d*) bois du Péloponnèse, dans la Messénie. Ce fut dans ce bois que l'on dit que Lycus, fils de Pandion, purifia tous ceux qui étoient initiés aux mystères des grandes Déesses.

LUCIDUS, *Lucidus*, un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

LUCIEN, *Lucianus*, (*e*) Λουκιανός, auteur Grec, naquit à Samosate, capitale de la Co-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 361.
(*b*) Virg. Æneid. L. IX. v. 569, 570.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 34.
(*d*) Paus. p. 217.
(*e*) Suid. Tom. II. p. 55, 56. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 35. *& suiv.*

magène, province de Syrie. Il étoit d'une condition fort médiocre. Son pere, n'ayant pas le moyen de l'entretenir, réſolut de lui faire apprendre un métier. Mais, les commencemens ne lui ayant pas été favorables, il ſe jetta dans les lettres ſur un ſonge vrai ou ſuppoſé qui eſt rapporté au commencement de ſes ouvrages. Nous en donnerons ici l'extrait, qui pourra contribuer à faire connoître ſon génie & ſon ſtyle.

» J'avois près de quinze ans, » dit-il, & je n'allois plus à » l'école, lorſque mon pere » délibéra avec ſes amis ſur ce » qu'il vouloit faire de moi. » Pluſieurs n'approuvoient pas » qu'on me jettât dans les lettres, parce que, pour y » réuſſir, il faut beaucoup de » tems & de dépenſe. Ils conſidéroient que je n'étois pas » riche, & qu'en apprenant » quelque métier, j'aurois le » moyen de me fournir moi-» même en peu de tems de-» quoi vivre, ſans être à charge à mon pere, ni à ma famille. Cet avis fut ſuivi, & » l'on me mit entre les mains » d'un oncle, qui étoit un excellent ſculpteur. Cet art ne » me déplaiſoit pas, parce que » je m'étois amuſé de bonne » heure à faire de petits ouvrages de cire où je réuſſiſſois » aſſez; d'ailleurs, la ſculpture » ne me paroiſſoit pas tant un » métier, qu'un divertiſſement » honnête. On me mit donc à » l'ouvrage, pour voir comment je m'y prendrois. Mais, » comme je commençai par appuyer ſi lourdement le ciſeau » ſur la pierre qu'on m'avoit » donnée à travailler, & qui » étoit fort délicate, qu'elle ſe » rompit ſous mes mains; mon » oncle entra dans une telle » colère, qu'il ne put s'empêcher de me frapper, & de me » donner pluſieurs coups. Ainſi, » mon apprentiſſage commença » par les larmes.

» Je coutus au logis tout pleurant, & je racontai ma triſte » aventure, montrant les marques des coups que j'avois » reçus; ce qui affligea extrêmement ma mere. Le ſoir » étant venu je me couchai, » & je ne fis que rêver toute la » nuit. J'eus, pendant mon ſommeil, un ſonge, dont l'image » me demeura vivement empreinte dans la mémoire. Je » crus voir deux femmes, l'une » groſſière & mal peignée, qui » avoit les mains craſſeuſes, » les bras retrouſſés, le viſage » tout couvert de ſueur & de » pouſſière, enfin telle qu'étoit mon oncle lorſqu'il travailloit de ſon métier. L'autre » avoit un air gracieux, un viſage doux & riant, un habit » fort propre, mais modeſte. » Après m'avoir bien tiraillé, » pour m'attirer chacune à leur

Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 384, 400 *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 94. *& ſuiv.* T. IV. pag. 116, 125, 140. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 108.

» parti, enfin elles remirent à » mon choix la déciſion de leur » différent, & plaiderent leur » cauſe ſucceſſivement.

» La première commença ainſi. Mon fils, je ſuis la Sculpture que tu viens d'embraſſer, & qui t'eſt connue dès ton enfance, ton oncle s'y étant rendu très-célebre. Si tu veux me ſuivre, ſans t'arrêter aux cajoleries de ma rivale, je te rendrai illuſtre, non, comme elle, par des paroles, mais par des effets. Car, outre que tu deviendras robuſte & vigoureux comme moi, tu remporteras une eſtime qui ne ſera point ſujette à l'envie, ni cauſe un jour de ta perte, comme les charmes de celle qui te veut ſuborner. Du reſte, que mon habit ne te faſſe point de peine; c'eſt celui de Phidias & de Polyclete, & des autres grands ſculpteurs qui ſe ſont fait adorer dans leurs ouvrages, & qu'on révère encore avec les Dieux qu'ils ont faits. Conſidere combien, en ſuivant leurs traces, tu acquerras de gloire & de louange, & de quelle joie tu combleras ton pere & ta famille. Voilà à peu près ce que me dit cette Dame, d'un ton rude & groſſier, comme parlent les artiſans, mais avec force & vivacité. Après quoi l'autre me parla ainſi.

» Je ſuis l'Erudition, qui préſide à toutes les belles connoiſſances. La Sculpture t'a étalé les avantages que tu aurois avec elle. Mais, ſi tu l'écoutes, tu ne ſeras jamais qu'un miſérable artiſan, expoſé au mépris & aux injures de tout le monde, & contraint de faire la cour aux grands pour ſubſiſter. Quand tu deviendrois des plus excellens en ton art, on ſe contenteroit de t'admirer, ſans porter d'envie à ta condition. Mais, ſi tu veux me ſuivre, je t'apprendrai tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'univers, & tout ce qu'il y a de remarquable dans l'antiquité. J'ornerai ton ame des vertus les plus eſtimables, telles que ſont la modeſtie, la juſtice, la piété, la douceur, l'équité, la prudence, la patience, & l'amour de tout ce qui eſt honnête & louable, car ce ſont-là les véritables ornemens de l'ame. Au lieu de ce méchant habit que tu as, je t'en donnerai un majeſtueux, comme celui que tu me vois; & de pauvre & inconnu, je te rendrai illuſtre & opulent, digne des plus grands emplois, & en état d'y parvenir. S'il te prend envie de voyager dans les païs étrangers, je ferai marcher ta renommée devant toi. Par-tout on viendra te conſulter comme un oracle; tu ſeras adoré & reſpecté de tout le monde. Je te donnerai même l'immortalité tant vantée, & je te ferai vivre à jamais dans la mémoire des hommes. Conſidere ce qu'Eſchine & Démoſthène

» l'admiration de tous les siè-
» cles, sont devenus par mon
» moyen. Socrate, qui avoit
» suivi d'abord la Sculpture ma
» rivale, ne m'eut pas plutôt
» connue, qu'il l'abandonna
» pour moi. A-t-il eu sujet de
» s'en repentir? Quitteras-tu
» tant d'honneur, de richesses,
» de crédit, pour suivre une
» pauvre inconnue, qui, le
» marteau & le ciseau à la main,
» n'a que ces vils instrumens à
» t'offrir, qui est contrainte de
» travailler de ses mains pour
» vivre, & de songer plutôt à
» polir un marbre, qu'à se
» polir soi-même?

» Elle n'eut pas plutôt pro-
» noncé ces poroles, que tou-
» ché de ses promesses, & n'a-
» yant pas encore oublié les
» coups que j'avois reçus, je
» courus l'embrasser, sans atten-
» dre qu'elle eût achevé son
» discours. L'autre, transpor-
» tée de colère & de dépit,
» fut changée sur le champ en
» statue, comme on le dit de
» Niobé. Alors, l'Erudition,
» pour me récompenser de mon
» choix, me fit monter avec
» elle sur son char, & touchant
» ses cheveaux aîlés, me pro-
» mena d'Orient en Occident,
» me faisant répandre par-tout
» je ne sçais quoi de céleste
» & de divin, qui faisoit regar-
» der les hommes en haut avec
» étonnement, & me combler
» de louanges. Elle me ramena
» ensuite dans mon païs cou-
» ronné d'honneur & de gloire;
» & me rendant à mon pere,
» qui m'attendoit avec grande
» impatience: *Vois*, lui dit-elle
» en lui montrant l'habit dont
» son fils étoit revêtu, *de quel*
» *bonheur tu l'eusses privé sans*
» *moi*. Telle fut la fin de mon
» songe. »

Lucien termine ce petit dis-cours, en marquant que son des-sein, dans le récit de ce songe, qui a tout l'air d'être de son in-vention, a été de porter la jeu-nesse à l'amour de la vertu, & de l'encourager par son exem-ple à surmonter toutes les dif-ficultés qui se rencontrent dans cette carrière, & à ne point re-garder la pauvreté, comme un obstacle au vrai mérite.

L'effet de ce songe fut d'al-lumer en lui un vif désir de se distinguer par l'étude des Bel-les-Lettres, & il s'y livra tout entier. On peut juger du pro-grès qu'il y fit par l'érudition qui paroît dans ses Écrits sur toutes sortes de matières.

Il dit lui-même qu'il embras-sa la profession d'Avocat; mais qu'ayant en horreur les criail-leries & les autres vices du barreau, il eut recours à la Philosophie comme à un asyle.

Il paroît aussi par ses Écrits, que c'étoit un Rhéteur, qui fai-soit profession d'éloquence, & qui composoit des déclamations & des harangues sur divers sujets, & même des plaidoyers, quoi-qu'il ne nous en reste point de sa façon. Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il passa en Ionie & en Grece, puis en Gaule & en Italie; mais, son plus

long ſéjour fut à Athènes.

On rapporte que Lucien prit pluſieurs fois le devin Alexandre en défaut, & qu'il fit trophée des bévues dans leſquelles il l'avoit fait tomber. De plus, il eſſaya, quoiqu'inutilement, de déſabuſer Rutilien, & de le détourner d'une alliance indécente avec la fille d'un Charlatan. Après de ſi graves offenſes, il oſa néanmoins venir à Abonotique, où il devoit s'embarquer pour un voyage. Il eſt vrai qu'il étoit accompagné de deux ſoldats, que le Gouverneur de Cappadoce lui avoit donnés pour eſcorte juſqu'à la mer.

Quand Alexandre ſçut que Lucien étoit arrivé dans la ville où il regnoit, il forma le deſſein de le perdre, mais par la ruſe. Il le manda fort poliment, & Lucien étant venu avec ſes deux ſoldats, le trouva environné d'une cour nombreuſe. Le Prophete, ſuivant ſon uſage faſtueux, lui ayant préſenté ſa main à baiſer, Lucien, par un trait de malice plus convenable à un jeune écolier qu'à un homme grave, lui mordit la main très-violemment. Toute l'aſſemblée entra en fureur, & il ne s'agiſſoit de rien moins que d'étouffer un impie, qui outrageoit le Prophete. Alexandre ſe poſſéda; il appaiſa même la colère de ſes adorateurs, & il leur dit qu'ils alloient voir un effet de la puiſſance de Glycon, qui ſçavoit changer en amis ceux qui lui avoient déclaré une guerre irréconciliable. Alors, il fit ſortir tout le monde, & prenant Lucien en particulier, il lui dit: » Je ſçais quels conſeils » vous avez donnés à Rutilien » contre moi. Pourquoi me trai» tez-vous ainſi, pendant que » je puis vous rendre ſervice » auprès de ce Sénateur? » Lucien ſentit quel danger il y avoit pour lui à ſe refuſer à de pareilles avances. Il témoigna donc s'y prêter avec joie, & la converſation finit par des marques réciproques d'amitié. En gage de réconciliation, Alexandre lui envoya des préſens, & lorſqu'il le ſçut prêt à partir, il lui offrit de lui fournir un vaiſſeau & des rameurs. Lucien avoit oublié la maxime qui récommande de ſe défier d'un ennemi réconcilié. Il accepta l'offre du fourbe, & s'embarqua.

Quand il fut avancé en mer, il remarqua que le pilote pleuroit, & diſputoit avec un air de myſtère contre les matelots. L'inquiétude le ſaiſit, mais elle ne dura pas long-tems. Le pilote vint à lui les larmes aux yeux, & lui dit qu'ayant vécu juſqu'à l'âge de ſoixante ans ſans crime, il ne pouvoit ſe réſoudre à déshonorer ſes vieux jours, & à attirer ſur lui & ſur ſa famille la colère des Dieux par un homicide. Il s'expliqua enſuite, & lui déclara qu'il avoit reçu ordre d'Alexandre de le jetter dans la mer. Mais, il ajouta qu'il étoit réſolu de ne point exécuter cette cruelle commiſſion, & qu'il alloit le mettre à bord. Telle étoit la ſcélérateſſe

de l'impoſteur ; & Lucien, trop heureux d'avoir évité un ſi grand péril, ne put jamais obtenir juſtice contre un ennemi trop bien appuyé, & que la protection de Rutilien mettoit à l'abri de toute pourſuite.

Lucien vécut quatre-vingt-dix ans, depuis le regne de Trajan juſqu'à celui de Commode. Il fut en grande eſtime du tems de Marc-Aurele, qui le fit intendant d'Égypte.

Suidas prétend qu'il fut déchiré par les chiens ; mais, c'eſt apparemment une calomnie, pour ſe venger de ce qu'il n'a pas épargné dans ſes railleries les premiers Chrétiens, non plus que les autres. Toutefois, ce qu'il en dit peut ſe rapporter à leur charité & à leur ſimplicité, ce qui eſt plutôt une louange qu'une injure ; d'ailleurs, on ne doit pas attendre d'un Payen, l'éloge du Chriſtianiſme. Quelques-uns ont cru qu'il avoit été Chrétien ; mais, cela ne paroît point dans ſes livres. Il eſt vrai qu'il ſçait beaucoup de nos myſtères pour un étranger. Mais, le voiſinage de la Judée, & le commerce des Chrétiens, joint à ſa curioſité naturelle, lui ont pu acquérir cette connoiſſance. D'autres le veulent faire paſſer pour un modele de ſageſſe & de doctrine ; mais, outre l'amour des garçons, auquel il a été ſujet, & le peu de ſentiment qu'il a eu de la Divinité, on ne ſçauroit lui pardonner d'avoir déchiré la réputation des plus grands hommes, ſur le rapport de la renommée, ou plutôt ſur celui de leurs ennemis. Car quoiqu'on puiſſe l'excuſer, en diſant que ce n'eſt pas à eux qu'il en veut, mais à ceux qui abuſent de leur nom, pour couvrir leurs vices, on voit bien qu'il ne laiſſe échapper aucune occaſion d'en médire, & qu'il leur donne toujours quelque coup de dent en paſſant.

Au reſte, la manière dont il traite les matières les plus importantes, fait aſſez voir qu'il n'étoit pas fort profond dans la Philoſophie, & qu'il n'en avoit appris que ce qui ſervoit à ſa profeſſion de Rhéteur, qui étoit de parler pour & contre, ſur toutes ſortes de ſujets. Mais, on ne peut nier que ce ne ſoit un des plus beaux eſprits de ſon ſiecle, qui a par-tout de la délicateſſe & de l'agrément, avec une humeur gaie & enjouée, & cet air galant que les Anciens nommoient urbanité, ſans parler de la netteté & de la pureté de ſon ſtyle, jointes à ſon élégance & à ſa politeſſe. On le trouve ſeulement un peu groſſier dans les choſes de l'amour, ſoit que cela doive s'imputer au génie de ſon tems, ou au ſien ; car, lorſqu'il en veut parler, il ſort des bornes de l'honnêteté, & tombe incontinent dans le ſale, ce qui eſt plutôt la marque d'un eſprit débauché que galant. Il a cela auſſi des déclamateurs, qu'il veut tout dire, & qu'il ne finit pas toujours où il faut, ce qui eſt un vice qui vient de trop d'eſprit

& de ſçavoir. Mais, c'eſt une grande preuve du mérite & de l'excellence de ſes ouvrages, qu'ils ſe ſoient conſervés juſqu'à nous, malgré le peu d'affection qu'on avoit pour leur Auteur, & le naufrage de tant d'autres pièces de l'antiquité qui ſe ſont perdues, ſoit par malheur ou par négligence. Et il faut bien que les Chrétiens aient trouvé qu'ils pouvoient beaucoup plus profiter que nuire. Auſſi jamais homme n'a mieux découvert la vanité & l'impoſture des faux-Dieux, ni l'orgueil & l'ignorance des Philoſophes, avec la foibleſſe & l'inconſtance des choſes humaines, & nous doutons qu'il y ait de meilleurs livres à cet égard. Car, il s'inſinue doucement dans les eſprits par la raillerie; & ſa morale eſt d'autant plus utile, qu'elle eſt agréable. D'ailleurs, on peut apprendre ici mille choſes très-curieuſes; & c'eſt comme un bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens.

Lucien nous a laiſſé une ſage & ingénieuſe critique des Écrivains malhabiles & ſans goût. Il ſeroit à ſouhaiter que ce Cenſeur délicat & éclairé ne ſe fût pas contenté de relever les défauts des autres, & qu'il eût voulu, en traitant une ſi belle matière, nous donner un modele d'une hiſtoire judicieuſement & agréablement écrite.

Les Modernes ne s'accordent pas entièrement dans le jugement qu'ils portent de Lucien. » Il a laiſſé, dit M. Rollin, » beaucoup d'écrits & ſur différentes matières. La pureté » de la langue Grecque, & le » ſtyle net, agréable, vif, & » plein d'eſprit, les font lire » avec beaucoup de plaiſir. Il » a attrapé dans ſon Dialogue » des Morts cette ſimplicité fi- » ne, & cet enjouement naïf, » qui ſont ſi propres à ce genre » d'écrire, très-difficile, quoi- » qu'il ne le paroiſſe pas, parce » qu'il faut y faire parler une » infinité de perſonnages, d'â- » ge & d'état fort différens, » chacun ſelon ſon caractère » particulier.

» Il a cet avantage, que » Quintilien a remarqué dans » Cicéron, qu'il peut être utile » à ceux qui commencent, & » qu'il n'eſt pas inutile aux » plus avancés. Il eſt merveil- » leux pour la narration, & a » une fécondité qui peut être » d'un grand ſecours aux eſprits » naturellement ſecs & ſtériles.

» Il traite la fable d'une ma- » nière agréable, & fort propre » à la faire retenir, ce qui n'eſt » pas un petit avantage pour » l'intelligence des Poëtes. Il » fait, en mille endroits, une » peinture admirable de la mi- » ſere de cette vie, de la va- » nité des hommes, du faſte » des Philoſophes, & de l'arro- » gance des Sçavans.

» Il eſt vrai néanmoins qu'il » faut du choix & du diſcerne- » ment dans cet Auteur, qui, » dans pluſieurs de ſes ouvra- » ges, marque peu de reſpect

» pour la pudeur, & fait une » profeſſion ouverte d'impiété, » ſe moquant également & de » la religion Chrétienne dont » il parle en différens endroits » avec un ſouverain mépris, & » des ſuperſtitions payennes » dont il fait voir le ridicule. » C'eſt ce qui lui a fait donner le ſurnom de Blaſphémateur & d'Athée. Auſſi il ſuivoit la philoſophie d'Epicure » qui n'eſt guère éloignée de » l'Athéiſme; ou plutôt il n'avoit ni religion, ni dogme » fixe & conſtant, regardant » tout comme incertain & problématique, & voulant ſe rire » de tout.

» Il ne faut pas compter, dit » M. Crévier, parmi les Philoſophes, mais parmi leurs ennemis, l'aimable & enjoué » Lucien, le meilleur Écrivain » ſans contredit des tems dont » nous parlons, & comparable » aux Anciens, pour la pureté » du langage, pour la netteté du » ſtyle, pour l'urbanité & l'agrément d'une plume légère, » qui répand les graces ſur-tout » ce qu'elle traite, & qui ôtant » à la raiſon ſon viſage ſévère, » lui fait prendre une forme » attrayante, & ſçait mêler » l'amuſement avec la ſolidité. » Il ſeroit pleinement louable, » s'il n'avoit employé ſon talent exquis & la fineſſe de » ſon eſprit, qu'à décéler les » vices des faux-Philoſophes, » & à faire ſentir tout le ridicule des folies qu'ils débitoient gravement. Mais, rien » ne lui fut ſacré, ni les mœurs, » ni la Religion. Il a ſemé des » obſcénités dans ſes ouvrages; » il a blaſphémé le Chriſtianiſme; il a même attaqué les » principes de la Religion naturelle. Déterminé railleur, » il lui ſuffit de mettre les rieurs » de ſon côté. Habile à ſaiſir le » ridicule, incapable d'établir » rien de ſérieux, le vrai, le » faux, l'honnête & le honteux, » lui ſont indifférens. Ses Dialogues des Morts & quelques autres de ſes écrits peuvent être lus utilement par » la jeuneſſe. En général, la » lecture de cet Auteur demande des têtes mûres & déja » affermies dans le bien. Il fut » le fléau des impoſteurs de ſon » tems.

» Ceux qui ont fait paſſer, » dit un autre Moderne, Lucien pour un impie & un » homme ſans religion, ont eu » raiſon, s'ils ont fait conſiſter la Religion dans la Théologie des Poëtes Payens, ou » dans les opinions extravagantes des Philoſophes. Mais, on » n'eſt pas en droit de l'accuſer » d'impiété ni d'athéiſme, par » rapport à l'exiſtence & au » culte du vrai Dieu, puiſqu'il » n'a jamais combattu ni l'un » ni l'autre dans ſes écrits. »

Les ouvrages de Lucien ont été donnés en Grec & en Latin, par Jean Bourdelot, & imprimés à Paris *in-folio*, l'an 1615. Il y a eu d'autres éditions poſtérieures à celle-là. La traduction Françoiſe de Lucien par M.

d'Ablancourt eſt connue de tout le monde.

LUCIFER, *Lucifer*, (*a*) fils de Perſé, ou, ſelon d'autres, de Jupiter & de l'Aurore. C'eſt une brillante étoile, nommée auſſi Vénus, qui précede le matin, le lever du Soleil, & paroît avec l'Aurore. La même étoile ſe voit le ſoir après le coucher du Soleil, & ſe nomme *Heſper*, c'eſt-à-dire, l'étoile du ſoir.

Les Poëtes qui ont diviniſé le fils de la belle Aurore, le diſent chef & conducteur des aſtres. Il prend ſoin des courſiers & du char du Soleil, qu'il attele & détele avec les Heures. On le reconnoît à ſes cheveux blancs dans la voûte azurée; & c'eſt pour lors qu'il annonce aux mortels l'agréable nouvelle de l'arrivée de ſa mere. Les chevaux de main, *deſultorii*, n'étoient conſacrés qu'à ce Dieu. Milton n'a pas oublié de le ſaluer ſur ſon paſſage.

LUCIFER, *Lucifer*, (*b*) nom de l'eſprit qui préſidoit à l'Orient, ſelon l'opinion des Magiciens. Lucifer étoit évoqué le Lundi dans un cercle, au milieu duquel étoit ſon nom. Il ſe contentoit d'une ſouris.

LUCIFÉRA, *Lucifera*, (*c*) ſurnom de Diane. Les Grecs invoquoient Diane Luciféra pour l'accouchement, dit Cicéron, de même que nous invoquons Junon Lucine. Diane Luciféra eſt repréſentée, couverte d'un grand voile, parſemé d'étoiles, portant un croiſſant ſur ſa tête, & tenant à la main un flambeau élevé.

Pindare nous la décrit dans ſa ſixième Olympionique, où il lui donne l'épithete de λευκίπωλος, à cauſe des chevaux blancs qu'elle atteloit toujours à ſon char, qui eſt celui que les Poëtes ont feint que Jupiter lui envoya dans le ſombre royaume de Pluton, pour la ramener pendant quelque tems ſur l'Olympe; la plupart de nos médailles portent le nom de *Diana Lucifera*.

LUCILIUS [C.], *C. Lucilius*, Γ. Λουκιλιος, (*d*) chevalier Romain, naquit à Sueſſa au païs des Aurunces, en la 158ᵉ Olympiade, l'an de Rome 605, dans le tems que Pacuve étoit dans ſa force. On dit qu'il porta les armes ſous le ſecond Scipion l'Africain à la guerre de Numance. Il n'avoit alors que quinze ans; & c'eſt ce qui rend ce fait douteux.

Il eut beaucoup de part à

(*a*) Virg. Eclog. 8. v. 17. Ovid. Metam. L. II. c. 3. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 197.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 54, 55.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. pag. 154, 155.

(*d*) Vellei. Patere. L. II. c. 9. Cicer. ad Herenn. L. II. c. 53. L. IV. c. 161. de Orator. L. II. c. 15, 157. L. III. c. 94. ad Amic. L. XII. Epiſt. 16. Plin. T. I. pag. 476. Quintil. L. X. c. 1. Horat. L. I. Satyr. 4. v. 6. *& ſeq.* Satyr. 10. v. 1. *& ſeq.* L. II. Satyr. 1. v. 70. *& ſeq.* Juven. Satyr. 1. v. 165. *& ſeq.* Perſi. Satyr. 1. v. 128. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 162. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. II. p. 142, 207. *& ſuiv.* Tom. V. pag. 53.

l'amitié de ce fameux Général; & à celle de Lélius. Ils l'aſſocioient aux amuſemens & aux jeux innocens auxquels ils ne dédédaignoient pas de ſe rabaiſſer, & où ces grands hommes, dans des momens de loiſir, cherchoient à ſe délaſſer de leurs importantes & ſérieuſes occupations. S'implicité admirable dans des perſonnes de ce rang & de cette gravité!

Quin, ubi ſe à vulgo & ſcenâ, in ſecreta remôrant
Virtus Scipiadæ, & mitis ſapientia Læli,
Nugari cum illo, & diſcinctli ludere, donec
Decoqueretur olus, ſoliti.

Il s'acquit de la réputation par ſes Satyres, & il paſſe même pour avoir été l'inventeur de cette eſpèce de Poëme; c'eſt-à-dire, qu'il donna à ſes Satyres un tour nouveau, & tâcha d'imiter de plus près le caractère de la vieille comédie Grecque, dont on n'avoit dans l'ancienne ſatyre Romaine qu'une idée très-imparfaite, & telle qu'on pouvoit la trouver dans un Poëme que la nature ſeule avoit dicté, avant que les Romains euſſent penſé à imiter les Grecs, & à s'enrichir de leurs dépouilles. C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage d'Horace:

. . . . . *Quid cùm eſt Lucilius Auſus*
Primus in hunc operis Componere Carmina morem!

» Eh quoi, quand Lucilius oſa » le premier faire de cette ſorte de vers! » Horace n'a eu garde de vouloir dire qu'on n'eût pas fait des Satyres avant C. Lucilius, puiſqu'il n'ignoroit pas que C. Lucilius avoit été précédé pat Ennius & par Pacuve, dont il n'avoit fait que ſuivre l'exemple. Il a voulu ſeulement faire entendre que C. Lucilius avoit donné une nouvelle façon à ce Poëme, qu'il l'avoit embelli, & pour cette raiſon il en devoit être conſidéré comme le premier Auteur. Quintilien a eu la même penſée, quand il a écrit: » La Satyre eſt toute entière à nous; » Lucilius eſt le premier qui » y ait acquis un fort grand » nom. » Il faut donc bien prendre garde de donner dans le ſentiment de Caſaubon, qui, ſur la foi de Diomède, a cru que la ſatyre d'Ennius & celle de C. Lucilius étoient entièrement différentes.

» La Satyre, dit ce Grammairien, eſt chez les Romains, » & non pas chez les Grecs, » un Poëme mordant, & compoſé ſur le modele de la vieille Comédie, pour reprendre » les vices, tel que les poëſies » de Lucilius, d'Horace & de » Perſe. Mais autrefois, on » donnoit le nom de Satyre à » des Poëmes, mêlés de diverſes ſortes de vers, comme » Ennius & Pacuve en ont compoſés. » On voit manifeſtement que Diomède ſépare la ſatyre de C. Lucilius, de celle d'Ennius

d'Ennius & de Pacuve. La raiſon, qu'il donne de cette diſtinction, eſt ridicule & abſolument fauſſe. Ce Grammairien n'avoit pas aſſez examiné la nature & l'origine de ces deux Satyres, qui étoient entièrement ſemblables, & par la matière, & par la forme. Car, C. Lucilius n'avoit fait qu'y ajouter un peu plus de politeſſe & plus de ſel, ſans preſque y rien changer; il avoit mis enſemble pluſieurs ſortes de vers dans la même pièce, comme Ennius; il avoit fait diverſes pièces, dont les unes étoient tout entières de vers Hexametres, & les autres de vers Iambes & de vers Trochaïques, comme on peut le voir par ſes fragmens. En un mot, ſi les Satyres de C. Lucilius ſont différentes de celles d'Ennius, parce que le premier a beaucoup ajouté au travail de l'autre, il s'enſuivra de là que celles d'Horace & celles de C. Lucilius ſeront auſſi entièrement différentes, puiſqu'Horace n'a pas moins enchéri ſur les Satyres de C. Lucilius, que celui-ci avoit enchéri ſur celles d'Ennius & de Pacuve.

Nous trouvons trente Satyres de C. Lucilius, citées dans les Anciens. Il nous en reſte même des fragmens, que Douza le fils a ramaſſés avec grand ſoin, & qu'il a accompagnés de judicieuſes remarques. Mais, parmi ces fragmens, on en trouve fort peu qui faſſent un ſens ſuivi. En voici trois ou quatre aſſez entiers, pour faire juger de ſa compoſition & du caractère de ce Poëte, qui étoit homme conſidérable par ſa naiſſance, puiſque ſa niece Lucilia fut mere du grand Cn. Pompée.

Il décrit la vie des Romains, & cette vie eſt celle de preſque tous les hommes. Voici leur portrait tiré d'après nature, & très-reſſemblant:

Nunc verò à mane ad noctem feſto atque profeſto,

Toto itidem pariterque die, populuſque patreſque.

Jactare indu foro ſe omnes, decedere nuſquam,

Uni ſe atque eidem ſtudio omnes dedere & arti,

Verba dare ut cautè poſſint, pugnare doloſe,

Blanditiâ certare, bonum ſimulare virum ſe,

Inſidias facere, ut ſi hoſtes ſint omnibus omnes.

» C'eſt-à-dire, au lieu que » préſentement depuis le matin » juſqu'au ſoir, & jour de fête & jour ouvrier, en un » mot tous les jours, on voit » le peuple & les Sénateurs ſe » promener faſtueuſement dans » la place, & tous ne s'étudier » & n'avoir d'autre application » qu'à tromper finement, & qu'à » employer dans toutes leurs » actions la ruſe & la fraude, » qu'à s'accabler de politeſſe & » de civilités, qu'à contrefaire » les gens de bien, & qu'à ſe » dreſſer ſecrétement des embûches, comme s'ils étoient,

» non pas citoyens, mais véri-
» tables ennemis. »

Dans une autre Satyre, il se moque de la superstition de ceux qui adoroient les idoles, & qui les prenoient pour de véritables Dieux :

Terriculas Lamias, Fauni quas Pompiliique
Instituere Numæ, tremit has, hîc omnia ponit.
Ut pueri infantes credunt signa omnia ahena
Vivere & esse homines, sic istice omnia ficta.
Vera putant, credunt signis cor ineſſe ahenis.
Pergula pictorum, veri nihil, omnia ficta.

» C'est-à-dire, & toutes les
» effroyables Lamies, que les
» Faunus & les Numa Pompi-
» lius ont inventées, il les
» craint; il croit que tous ses
» biens & tous ses maux dé-
» pendent d'elles. Comme les
» petits enfans croient que tou-
» tes leurs poupées, toutes les
» statues sont vivantes, que ce
» sont de véritables hommes,
» de même ces superstitieux
» prennent des fictions pour
» des vérités, & s'imaginent
» que les idoles ont sentiment
» & vie. Mais, il en est de ces
» idoles, comme de l'attelier
» des peintres, fictions & cou-
» leurs pures, rien de vrai. »

Dans une autre Satyre, il établissoit ce que c'étoit que la vertu, & voici les traits qu'il lui donne;

Virtus, Albine, est pretium persolvere verum
Queis inversamur, queis vivimus rebus posse;
Virtus est homini, scire id quod quæque habeat res;
Virtus scire homini rectum, utile, quid sit honestum;
Quæ bona, quæ mala item, quid inutile, turpe, inhonestum.
Virtus, quærendæ rei finem scire modumque;
Virtus, divitiis pretium persolvere posse;
Virtus id dare quod reipsa debetur honori;
Hostem esse atque inimicum hominum morumque malorum,
Contrà defensorem hominum morumque bonorum;
Magnificare hos, his benè velle, his vivere amicum;
Commoda præterea patriæ sibi prima putare,
Deinde parentum, tertia jam postremaque nostra.

» C'est-à-dire, la vertu,
» cher Albinus, consiste à sça-
» voir donner le véritable prix
» à toutes les choses qui nous
» environnent, & parmi les-
» quelles nous vivons. La ver-
» tu de l'homme, c'est de sça-
» voir ce que chaque chose est
» en elle-même, de connoître
» ce qui est juste, utile & hon-
» nête, & ce qui est injuste,
» inutile, malhonnête & hon-
» teux, en un mot de discerner

» le bien d'avec le mal. La » vertu, c'eſt de mettre des » bornes & une fin à l'envie » d'amaſſer du bien, de ne pas » confondre le néceſſaire avec » le ſuperflu, & de connoître » le prix & l'uſage des richeſ- » ſes. La vertu, c'eſt d'honorer » ce qui mérite nos honneurs & » nos reſpects; c'eſt d'être l'en- » nemi des méchans, & l'ami » des gens de bien; d'eſtimer, » élever, & favoriſer en tout » ces derniers. Enfin la vertu, » c'eſt de rechercher premiè- » rement le bien & l'avantage » de notre patrie, enſuite celui » de nos peres & de nos meres, » & d'être bien perſuadé que » le nôtre ne doit tenir que le » troiſième rang. »

C'eſt en vain que Lactance a voulu cenſurer cette définition; ſes reproches paroiſſent plutôt des chicanes, qu'une critique juſte & fondée.

C. Lucilius ne ſe contenta pas d'attaquer les vicieux, il porta plus haut ſes vues, il déclara la guerre aux faux Dieux, dont il combattit la pluralité, en ſe moquant publiquement de la ſimplicité des peuples, qui donnoient à une infinité de Dieux le vénérable nom de pere, qui n'appartient qu'à un ſeul, parce qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu qui puiſſe être le pere des hommes. Il ſuppoſoit donc fort plaiſamment dans ſa première Satyre un conſeil des Dieux, qui délibéroient des affaires des hommes.

Conſilium ſummis hominum de rebus agebant.

Il s'agiſſoit ſur-tout de convenir de la punition qu'on devoit faire de Rutilius Lupus, homme très-conſidérable dans la République, mais très-méchant, très-impie & très-factieux. Jupiter parloit le premier, comme de raiſon, & commençoit par ſe plaindre de n'avoir pas été à un premier Conſeil que les Dieux avoient déja tenu ſur ce ſujet.

Vellem Conſilio veſtrûm, quod dicitis olim,

Cœlicolæ, vellem, inquam, adfuiſſemu' priore

Conſilio veſtrûm.

C'eſt-à-dire, » je voudrois » de tous mon cœur, Divinités » qui habitez l'Olympe, oui » je voudrois de tout mon cœur » avoir aſſiſté au premier Con- » ſeil que vous avez tenu. »

Cela eſt déja aſſez plaiſant de faire dire par Jupiter qu'il voudroit de tout ſon cœur avoir fait une choſe qu'il n'a pas faite, mais la ſuite eſt encore plus ridicule. Le Poëte feint que dans ce Conſeil les Dieux s'arrogent eux-mêmes les honneurs, qu'ils veulent que les hommes leur rendent, & c'eſt Jupiter même qui regle que les hommes leur donneront le nom de pere.

Ut nemo ſit noſtrûm, quin pater, optimu' Divûm,

Ut Neptunu' pater, Liber, Saturnu' pater, Mars,

Janu', Quirinu', pater omnes dicamur ad unum.

C'eſt-à-dire, » qu'il n'y ait » aucun de nous autres Dieux » qui ne ſoit appellé pere très- » bon ; que l'on diſe par-tout » pere Neptune, pere Bac- » chus peres Saturne, pere » Mars, pere Janus, pere Qui- » rinus, tous pere depuis le plus » grand juſqu'au plus petit. » Ce trait eſt très-fin & hardi. Horace ne l'a pas mal imité dans la Satyre 8. du l. 1. où il ſe moque de la vanité des Idoles qui ne ſont faites que d'une matière vile, & qui ne doivent leur naiſſance qu'à la main de l'ouvrier qui les a formées, & qui ſouvent n'a fait un Dieu, que parce que la matière qu'il travailloit ne pouvoit être propre à aucun autre uſage.

Pour revenir à C. Lucilius, il pouſſoit encore plus loin le ridicule, car dans ce même Conſeil des Dieux, après que Jupiter a parlé, il fait prendre la parole à Neptune, qui s'engage dans ſon avis à expliquer quelque point ſi embrouillé & ſi difficile, qu'il n'en peut venir à bout, & que réduit enfin à avouer ſa foibleſſe, il s'excuſe, en diſant que quand on feroit revenir des enfers Carnéade même, qui étoit le plus éloquent & le plus ſubtil des Philoſophes, il ne ſe tireroit pas de cette difficulté.

Nec ſi Carneadem ipſum ad nos orcu' remittat.

Voilà d'aſſez bons reſtes des plaiſanteries & du ſel que les Anciens ont trouvés dans C. Lucilius.

Sa plume faiſoit trembler les coupables, comme s'il les eût pourſuivis l'épée à la main :

Enſe velut ſtricto quoties Lucilius ardens

Infremuit, rubet auditor cui frigida mens eſt

Criminibus, tacitâ ſudant præcordia culpâ

C. Lucilius avoit coutume de dire qu'il ne ſouhaitoit ni des Lecteurs ignorans, ni des Lecteurs trop ſçavans. En effet, ces deux ſortes de Lecteurs ſont quelquefois également redoutables. Les uns ne voyent pas aſſez & les autres voyent trop. Les uns ne connoiſſent pas ce qu'on leur préſente de bon, on n'a aucune juſtice à en attendre ; & on ne ſçauroit cacher aux autres ce qu'on a d'imparfait.

Il n'y a pas d'apparence qu'il ſoit mort à l'âge de 46 ans, comme quelques-uns l'aſſurent. Horace l'appelle vieillard, lorſqu'il dit que C. Lucilius confioit à ſes livres, comme à de fideles amis, tous ſes ſecrets, & tout ce qui lui arrivoit dans la vie.

Ce Poëte, comme nous l'avons déja dit, eut de la réputation de ſon vivant même, & il conſerva cette réputation

long-temps après ſa mort. Il avoit aſſez de ſel & de plaiſanterie, mais nul badinage, nulle gentilleſſe dans l'eſprit. Ses Satyres n'étoient pas proprement des railleries, mais des libelles. Sa compoſition étoit encore dure & peu travaillée ; il chargeoit ſes vers de paroles inutiles & de repriſes, qui jettoient ſon Lecteur dans un labyrinthe, dont il ne pouvoit ſortir. Un autre vice encore de ſa compoſition, c'eſt qu'il y avoit fait un mêlange fort bizarre de Grec & de Latin. Cette nouveauté ne lui avoit pourtant pas été inutile, car elle lui avoit attiré des admirateurs ſi zélés, qu'ils le préféroient à tous les Poëtes, & qu'il y en avoit même qui portoient des fouets ſous leurs robes, pour en frapper ceux qui oſeroient s'oppoſer à leur ſentiment.

Horace en jugeoit bien autrement ; il nous repréſente à la vérité C. Lucilius comme un Poëte d'un goût fin & délicat pour la raillerie, mais dur & forcé, ne pouvant ſe donner la peine qu'il faut prendre pour écrire, c'eſt-à-dire, pour écrire bien, car d'écrire beaucoup, c'étoit ſon grand défaut. Il étoit fort content de lui-même, & croyoit avoir fait merveilles, quand il avoit dicté deux cens vers en moins de tems qu'il n'en falloit pour les jetter ſur le papier. En un mot, Horace le compare à un fleuve, qui parmi beaucoup de boue roule néanmoins un ſable précieux.

Le jugement qu'Horace avoit porté de C. Lucilius, excita dans Rome de grandes clameurs. Les partiſans de ce dernier, outrés de voir qu'on eût oſé parler de la ſorte de leur Héros, publierent qu'Horace n'avoit médit de C. Lucilius que par envie, & pour ſe mettre par-là au deſſus de lui. Nous ne devons pas leur ſçavoir mauvais gré de leurs plaintes, quelque injuſtes qu'elles fuſſent ; car, elles nous ont valu une excellente Satyre, dans laquelle Horace, en rendant à C. Lucilius toute la juſtice qui lui eſt due, confirme & ſoutient par de ſolides preuves le jugement qu'il en a porté.

Nous ſommes fâchés, pour l'honneur de Quintilien, qu'un critique auſſi ſenſé que lui, & d'un goût ſi exact, s'écarte ici du ſentiment d'Horace. Il ne peut lui pardonner d'avoir comparé les écrits de C. Lucilius à des eaux bourbeuſes, d'où l'on peut pourtant tirer quelque choſe de bon. » Je trouve, dit-il, en » lui une érudition merveilleu» ſe, & une très-grande liber» té, qui rend ſes ouvrages pi» quans & pleins de ſel. » Horace lui accorde ces dernières qualités, qui n'empêchoient pas qu'il n'y eût dans C. Lucilius beaucoup d'endroits vicieux, qui méritoient d'être retranchés ou réformés. Pour l'érudition, Quintilien heurte ici directement le ſentiment de Cicéron. » Ses Ouvrages, dit-il en par» lant de C. Lucilius, ſont aſſez

» légers ; on y trouve beaucoup » de plaiſanteries, mais peu d'é» rudition. » Au reſte, nous ne pouvons pas bien juger aujourd'hui d'un Poëte dont il ne nous reſte preſque plus rien.

LUCILIUS, *Lucilius*, (*a*) Λουκίλιος, ami généreux. Un jour qu'une troupe de Thraces s'étoit acharnée ſur M. Brutus, & le pourſuivoit de fort près, Lucilius qui l'accompagnoit dans ſa fuite, voulant lui donner le tems de s'éloigner, s'arrêta, & ſe laiſſa prendre par ces barbares, à qui il dit qu'il étoit M. Brutus. Et pour les confirmer dans leur erreur, il les pria de le mener à M. Antoine, comme à un ancien ami, au lieu qu'Octavien étoit pour M. Brutus un ennemi implacable. Les Thraces, joieux & triomphans d'une ſi bonne capture, revinrent vers M. Antoine, à qui ils dépêcherent quelques-uns de leurs camarades pour lui annoncer qu'ils lui amenoient M. Brutus. M. Antoine marcha à leur rencontre, ſuivi d'un grand nombre d'Officiers & de ſoldats, que cette nouvelle avoit raſſemblés, & dont les uns plaignoient le malheureux ſort d'un homme ſi vertueux, les autres l'accuſoient de dégénérer de ſa propre gloire, en ſe réduiſant, par un amour immodéré de la vie, à devenir la proie d'une troupe de Barbares. Lorſque M. Antoine vit approcher les Thraces, il demeura un peu embarraſſé, ne ſçachant pas trop comment il recevroit M. Brutus. Mais, Lucilius s'avançant d'un air de confiance : » Non, M. » Brutus n'eſt pas pris, lui dit» il. La fortune n'a pas eu le » pouvoir d'outrager juſqu'à ce » point la vertu. On le trou» vera mort ou vivant, tou» jours digne de lui - même. » Pour moi, j'ai trompé vos » gens, & je me préſente devant » vous prêt à ſubir telle peine » qu'il vous plaira d'impoſer » à mon audace. » A ce diſcours, la joie des Thraces qui avoient fait priſonnier Lucilius, ſe changea en honte & en dépit, & la confuſion éclata ſur leurs viſages. » Ne ſoyez pas fâchés » de l'erreur, leur dit M. An» toine. Vous avez fait une » meilleure priſe que celle que » vous cherchiez. Vous vou» liez prendre un ennemi, & » & c'eſt un ami que vous m'a» menez. J'atteſte les Dieux » que j'aurois été bien en peine » du traitement qu'il eût fallu » faire à M. Brutus. Mais, des » hommes tels que celui-ci, » j'aime bien mieux les avoir » pour amis que pour ennemis. » En finiſſant ces mots, M. Antoine tendit la main à Lucilius, il l'embraſſa cordialement, & le confia à la garde d'un de ſes amis qu'il chargea d'en avoir ſoin. Lucilius demeura depuis

(*a*) Plut. Tom. I. p. 948, 1007, 1008. Ciév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. p. 264, 265, 487.

ce moment attaché à M. Antoine ; il eut pour lui la même fidélité qu'il avoit gardée à M. Brutus, & avec le même malheur.

LUCILIUS [SEXT.], *Sext. Lucilius*, (*a*) après avoir été Tribun du peuple, fut précipité du haut de la roche Tarpeia, par l'ordre du Tribun P. Lénas.

LUCILIUS, *Lucilius*, (*b*) Λουκίλιος, centurion, qui fut assommé en Pannonie par des soldats révoltés, l'an de J.C. 14. Ces séditieux l'appelloient par moquerie, *Une autre*, parce qu'ordinairement quand il châtioit quelque soldat, après avoir rompu sur son dos la baguette dont il le frappoit, il en demandoit à haute voix une seconde, puis une troisième, en disant à chaque fois *une autre, une autre.*

LUCILIUS CAPITO, *Lucilius Capito*, (*c*) procurateur de l'Asie, fut accusé par les Députés de cette Province, l'an de Jesus-Christ 23. Tibère protesta à cette occasion, qu'il ne lui avoit point donné d'autre pouvoir que celui de percevoir ses revenus particuliers, ni d'autorité que sur ses esclaves; & que s'il avoir usurpé celle de Préteur, & qu'il eût employé le ministère des soldats, il avoit abusé de son nom, & passé ses ordres; qu'ainsi il laissoit au Sénat la liberté d'écouter les plaintes des alliés. Ayant donc été convaincu de malversation, il fut condamné à l'exil. Cet acte de justice, & celui qu'on avoit exercé l'année précédente contre C. Silanus, porterent la reconnoissance des villes d'Asie, à décerner un Temple à Tibère, à Livie, & au Sénat, & à le faire construire, après en avoir obtenu la permission.

LUCILIUS LONGUS, *Lucilius Longus*, (*d*) ami fidele de Tibère, mourut l'an de Jesus-Christ 23, & fut extrêmement regretté de ce Prince. C'étoit le compagnon de sa bonne & de sa mauvaise fortune, & le seul des Sénateurs qui l'eût suivi dans sa retraire de Rhodes. Ainsi, quoiqu'il fût homme nouveau, le Sénat ordonna qu'il seroit inhumé avec les mêmes distinctions que les Censeurs, & qu'on lui éleveroit une statue dans la place d'Auguste, le tout aux dépens du public.

LUCILLE, *Lucilla*, Λουκίλλα, mere de l'empereur Marc-Aurele.

LUCILLE, *Lucilla*, Λουκίλλα, (*e*) fille de Marc-Aurele & de Faustine, fut mariée en premières noces à l'empereur Vérus, & devint ainsi l'épouse de celui qui dans le premier plan devoit

(*a*) Vell. Paterc. L. II. c. 24.
(*b*) Tacit. Annal. L. I. c. 23. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 297.
(*c*) Tacit. Annal. L. IV. c. 15. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 481.
(*d*) Tacit. Annal. L. IV. c. 15. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 482.
(*e*) Dio. Cass. pag. 802, 818. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 360, 378, 386, 415, 481, 482. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 8.

epouſer ſa mere. Il ne paroît pas que Vérus ait eu des enfans de Lucille. Cette Princeſſe, après la mort de ſon mari, fut remariée par ſon pere à Pompeien, homme de mérite, mais d'un âge peu proportionné à celui de l'épouſe qu'on lui donnoit, & qui d'ailleurs étant fils d'un ſimple chevalier Romain d'Antioche, ne paroiſſoit pas être né pour devenir le mari de la fille de l'Empereur. Auſſi ce mariage ne fut-il du goût ni de la Princeſſe, ni de ſa mère, mais Marc-Aurele donnoit tout à la vertu.

Malgré le rang inférieur de Pompeien, Lucille conſerva, par une conceſſion expreſſe de ſon pere, tous les honneurs de la dignité impériale. Elle garda le titre d'Auguſta; on portoit le feu devant elle; après la mort de Fauſtine ſa mere, elle fut pendant quelque-tems la premiere Princeſſe de la Cour. Le mariage de Commode ſon frere la fit déchoir; il fallut qu'elle cédât le pas à Criſpine, impératrice règnante; & ce fut pour elle un levain d'aigreur & d'animoſité contre ſon frere. Pour venger cette injure prétendue, elle ne s'adreſſa pas à Pompeien ſon mari, qu'elle n'aimoit pas, & qu'elle ſçavoit être fidele à Commode. Elle confia ſes douleurs à un jeune Sénateur d'illuſtre naiſſance & fort riche, nommé Quadratus, avec lequel elle avoit d'ailleurs des liaiſons très-ſuſpectes, car digne fille de Fauſtine, elle marchoit ſur les pas de ſa mere. Quadratus ſe laiſſa éblouir par l'eſpérance de la premiere place. Il trouva pluſieurs Sénateurs diſpoſés à entrer dans ſes vues, & à délivrer l'empire de l'indigne joug de Commode.

Il s'en fallut peu que le complot ne réuſsit, & s'il manqua, ce ne fut que par l'indiſcrétion de celui qui devoit porter le premier coup. Quadratus paya de ſa tête ſes folles eſpérances, & Lucille fut reléguée dans l'iſle de Caprées, & peu après miſe à mort, l'an de Jeſus-Chriſt 183.

Il nous reſte un vœu de Lucille, où Cybele aſſiſe tient ſous la main un globe qui marque la terre. Les fruits & les feuilles de toute eſpece ſe voyent à droite & à gauche de Cybele, qui a un ſphinx de chaque côté.

LUCILLIANUM [VALLUM], (*a*) dont parle Cicéron, dans une de ſes lettres à T. Pomponius Atticus.

LUCILLIUS. *Voyez* Lucilius.

LUCILLIUS, *Lucillius*, (*b*) Λουκίλλιος, poëte Grec, dont on trouve pluſieurs Épigrammes dans l'Anthologie.

LUCILLIUS [BASSUS], (*c*) *Baſſus Lucillius*, dont il eſt fait mention dans une lettre de Cicéron à T. Pomponius Atticus.

(*a*) Cicer. ad Tit. Pomp. Attic. L. XVI. Epiſt. 11.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 249, 250. & *ſuiv.*

(*c*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. XII. Epiſt. 5.

LUCILLUS, *Lucillus*, (*a*) étoit un des patens de l'empereur Gallien.

LUCINE, *Lucina*, (*b*) Déeſſe qui préſidoit aux accouchemens des femmes & à la naiſſance des enfans. Souvent c'eſt Diane, comme dans une inſcription recueillie par Gruter, qui porte *Diana Lucina invicta*; mais plus communément c'eſt Junon. Térence ne dit que *Juno Lucina.*

Olen de Lycie, un des plus anciens Poëtes de la Grece, donne cette Déeſſe pour mere de Cupidon, dans un hymne qu'il avoit fait en ſon honneur, & dont parle Pauſanias, mais Olen eſt le ſeul qui ait imaginé cette fiction.

Dès que les femmes en travail invoquoient Lucine, elle venoit pour les aſſiſter, & leur procurer une heureuſe délivrance. Les Parques accouroient auſſi de leur côté, mais c'étoit pour ſe rendre maîtreſſes de la deſtinée de l'enfant au moment de ſa naiſſance.

On connoît les formules de prieres des femmes en couche, lorſqu'elles appelloient Lucine à leur ſecours. Elles s'écrioient: *Caſta fave Lucina! Juno Lucina fer opem! Serva me, obſecro!* Mais, Ovide qu'on peut regarder comme un grand Prêtre, initié dans les myſtères les plus ſecrets de Lucine, ou plutôt inſtruit par elle-même, apprend aux femmes en travail la conduite importante qu'elles doivent tenir dans ces momens, lorſqu'il leur dit:

Ferte Deæ flores, gaudet florentibus herbis

Hæc Dea; de tenero cingite flore caput;

Dicite: Tu lumen nobis, Lucina, dediſti,

Dicite: Tu voto parturientis ades.

Le même Ovide nous décrit toutes les fonctions de Lucine; mais, c'eſt aſſez pour nous de voir que les couronnes & les guirlandes entroient dans les cérémonies de ſon culte. Tantôt on repréſentoit cette Déeſſe comme une Matrone, qui tenoit une coupe de la main droite, & une lance de la gauche; tantôt elle eſt figurée aſſiſe ſur une chaiſe, tenant de la main gauche un enfant emmaillotté, & de la droite une fleur faite en lys. Quelquefois on lui donnoit une couronne de dictamne, parce qu'on croyoit que cette plante produiſoit une prompte & heureuſe délivrance.

On appelloit cette Déeſſe Ilithyie, Zygie, Naralis, Opigene, Olympique; & ſous ce dernier nom, elle avoit un temple en Élide, dont la Prêtreſſe étoit annuelle.

Le nom de Lucine vient,

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 455.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 344. Tom. III. pag. 399. Tom. IV. pag. 211. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf Tom. I. pag. 152. T. III. p 220. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 30, 38, 39.

dit Ovide, de *lux*, lumière, parce que c'eſt cette Divinité qui donne par ſa puiſſance, le jour, la lumière aux enfans.

Nous trouvons dans Pauſanias trois ou quatre ſurnoms de Lucine que nous placerons ici

LUCINE ENGONASI, *Lucina Engonaſi*, (*a*) c'eſt comme qui diroit Lucine l'agenouillée. Elle avoit un temple & une ſtatue à Tégée dans la place. Ce ſurnom venoit de ce qu'Aléus ayant marié ſa fille Augé à Nauplius, & donné ordre à celui qui la menoit à ſon mari de la jetter dans la mer, cette Princeſſe étant tombée ſur ſes genoux accoucha en chemin dans le lieu même où l'on bâtit depuis le temple de Lucine. Mais, d'autres diſent qu'Augé à l'inſçu de ſon pere accoucha de Téléphus, qui fut expoſé ſur le mont Parthénius & allaité par une biche; & les Tégéates eux mêmes avoient donné cours à cette dernière tradition.

LUCINE EULINOS, *Lucina Eulinos*, (*b*) ſurnom qui veut dire la fileuſe de laine. C'eſt le poëte Olen de Lycie qui donne ce ſurnom à Lucine.

LUCINE OLYMPIENNE, *Lucina Olympia*, (*c*) avoit à Élis un temple où l'on rendoit auſſi un certain culte à Soſipolis divinité originaire du païs. Les Éléens donnoient à Lucine le ſurnom d'Olympienne, & chaque année ils nommoient une Prêtreſſe qui préſidoit à ſon culte. *Voyez* Soſipolis.

LUCINE TÆDIFÉRA, *Lucina Tædifera*, (*d*) c'eſt-à-dire, Lucine qui porte ou tient un flambeau. Lucine Tædiféra avoit un temple à Égium. Cette Déeſſe y étoit couverte d'un voile fort fin depuis la tête juſqu'aux pieds; ſa ſtatue étoit de bois à la réſerve du viſage, des mains & des pieds, qui étoient de ce beau marbre du mont Pentélique; elle avoit une main étendue, & de l'autre elle tenoit un flambeau, apparemment pour ſignifier ou que les douleurs de l'enfantement ſont cuiſantes comme le feu, ou que c'eſt la Déeſſe elle même qui fait jouir les enfans de la lumière du jour; cette ſtatue étoit l'ouvrage de Damophon Meſſénien.

LUCINIENNE, ſurnom de Junon Lucine chez les Romains; c'eſt auſſi ſous ce ſurnom de Lucinienne qu'elle avoit un autel à Rome, où l'on ſacrifioit en ſon honneur, & où les femmes groſſes portoient leur encenſement.

LUCINUS, *Lucinus*, un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

LUCIPORES, MARCIPORES, c'eſt-à-dire, *Lucii Marci pueri*, (*e*) Eſclaves de Lucius & de Marcus. C'eſt ainſi que dans les premiers tems, les Eſclaves des Romains portoient le prénom de leur Maître un peu chan-

(*a*) Pauſ. p. 532, 533.
(*b*) Pauſ. pag. 487.
(*c*) Pauſ. p. 380.
(*d*) Pauſ. p. 443.
(*e*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 332.

gé. Mais, dans la ſuite, on leur donna des noms Grecs, ou Latins ſuivant la volonté de leur Maître, ou bien ceux de la nation dont ils étoient, ou de quelques évenemens. Dans les Comédies de Térence, on les nomme Syrus, Géta, &c. & dans Cicéron, Tiro, Lauréa, Dardanus.

LUCIUS LE CYRÉNÉEN, *Lucius Cyrenenſis*, Λεύκιος ὁ Κυρηναῖος, (*a*) dont il eſt parlé dans les actes des Apôtres, étoit un des Prophetes de l'égliſe Chrétienne d'Antioche. Pendant qu'il étoit occupé à ſon miniſtère avec les autres Prophetes, le Saint Eſprit leur dit : » Séparez-moi Paul & Barnabé, » pour l'œuvre à laquelle je » les ai appellés. » Et après qu'ils eurent jeûné & prié, ils leur impoſerent les mains, & les laiſſerent aller. On croit que Lucius eſt un des ſoixante-dix Diſciples de notre Seigneur. Uſuard & Adon prétendent que les Apôtres l'ordonnerent premier Apôtre de Cyrene. L'égliſe Latine l'honore le ſixieme jour de Mai.

LUCIUS, *Lucius*, Λεύκιος, (*b*) dont il eſt fait mention dans l'Épître aux Romains, & qui y eſt qualifié parent de ſaint Paul, eſt, ſelon quelques-uns, le même que Lucius le Cyrénéen, dont on vient de parler. Mais, la plupart les diſtinguent avec raiſon. On ne ſçait rien de la vie, ni de la mort de ce Lucius ; à moins que l'on ne diſe qu'il eſt le même que ſaint Luc, ce qui nous paroît fort croyable.

LUCIUS MANILIUS, *Lucius Manilius*, (*c*) Proconſul d'une partie de l'Eſpagne, fut battu par le Queſteur de Sertorius. Le texte Grec de Plutarque porte Luſius, & la traduction Latine L. Manlius. C'eſt M. Dacier, qui lit Lucius Manilius dans ſa traduction Françoiſe.

LUCIUS ARRUNTIUS, *Lucius Arruntius*, Λ. Ἀρρούντιος, (*d*) fut créé Conſul avec M. Claudius Marcellus Eſerninus, l'an 22 avant Jeſus-Chriſt. Il avoit bien ſervi Auguſte, & dans la bataille d'Actium il commandoit la gauche de ſa flotte. Il fut ſans doute pere de celui qui ſuit.

LUCIUS ARRUNTIUS, *Lucius Arruntius*, Λ. Ἀρρούντιος, (*e*) fut élevé au Conſulat avec M. Émilius Lépidus, l'an de Jeſus-Chriſt 6. Quelques années après, il tint dans une circonſtance délicate, un diſcours qui choqua extrêmement Tibere. Ce n'eſt pas que Tibere eût aucun ſujet de haïr ce Séna-

(*a*) Actu. Apoſt. c. 13. v. 1, 2.
(*b*) Ad Roman. Epiſt. c. 16. v. 21.
(*c*) Plut. T. I. p. 574.
(*d*) Plut. Tom. I. p. 946. Dio. Caſſ. pag. 621. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 58.
(*e*) Dio. Caſſ. pag. 638. Tacit. Annal. L. I. c. 8, 13, 79. L. III. c. 31. L. VI. c. 5, 7, 47, 48. L. XI. c. 6, 7. Hiſt. L. II. c. 65. Crév. Hiſt. des Emp. T. I. pag. 217, 286, 287, 570, 588, 607, *& ſuiv.* T. II. p. 161.

teur ; mais, ſes grandes richeſſes, ſon caractère entreprenant, ſes rares qualités, l'autorité & la réputation qu'elles lui avoient acquiſes dans le public, étoient autant de raiſons qu'il avoit de le craindre. Car, Auguſte dans ſes derniers entretiens, parlant des Grands de Rome qui étoient capables de lui ſuccéder, ſans en avoir l'ambition, de ceux qui y aſpiroient ſans en être dignes, enfin de quelques autres qui réuniſſoient dans leurs perſonnes la cupidité & les talens, avoit cité M. Émilius Lépidus comme un exemple de la première eſpèce ; Gallus Aſinius lui en avoit fourni un de la ſeconde ; mais, Lucius Arruntius lui avoit paru tout à la fois & aſſez habile pour gouverner l'Empire, & aſſez entreprenant pour s'en ſaiſir, s'il en trouvoit l'occaſion. Tacite dit cependant quelque part, que Lucius Arruntius étoit le plus honnête homme & le plus integre qu'il y eût dans la République.

Vers l'an de Jeſus-Chriſt 32, il fut accuſé ſans que nous puiſſions dire de quoi il s'agiſſoit, parce que l'endroit où Tacite en faiſoit mention eſt perdu. Ses délateurs furent punis comme coupables de calomnie. Quatre ou cinq ans après, il fut accuſé de rechef avec Cn. Domitius, mari d'Agrippine, & Vibius Marſus. Ces deux derniers gagnerent du tems, & faignant, l'un de préparer ſes moyens de défenſe, l'autre de vouloir s'ôter la vie par l'abſtinence de toute nourriture, ils ſe conſerverent ainſi juſqu'à la mort de Tibere.

Les amis de Lucius Arruntius lui conſeilloient d'imiter ſes co-accuſés, mais il répondit avec fermeté : » Une même » conduite ne convient pas » également à tous. J'ai aſſez » vécu ; & je ne dois me repentir que d'avoir trop long-» tems traîné une vie inquiete » parmi les inſultes & les périls, » haï long-tems de Séjan, aujourd'hui de Macron, toujours de quelqu'un des puiſſans, ſans qu'il y ait de ma » faute, mais uniquement parce » que je ne puis ſupporter les » indignités & les baſſeſſes. Il » eſt vrai, je pourrois ſauver ce » peu de jours qui reſte à Tibere ; mais, comment échapperai-je à la jeuneſſe de ſon » ſucceſſeur. Après que Tibere, malgré toute l'expérience » poſſible dans les affaires, malgré la maturité de l'âge, a » cependant été entraîné par la » violente ſéduction du pouvoir ſouverain, doit-on eſpérer que C. Céſar à peine » ſortant de l'enfance, profondément ignorant, ou n'ayant » rien appris que de mauvais, » ſuive une meilleure route, » guidé par Macron, qui choiſi » pour détruire Séjan, comme » plus méchant encore que lui, » a cauſé plus de maux & fait » de plus grandes plaies à la » République ? Je prévois une » ſervitude plus dure que jamais ; & c'eſt ce qui me dé-

» termine à me dérober au paſ-
» ſé que je hais, & à la crain-
» te de l'avenir. » Après ce diſcours, que l'on pouvoit regarder comme une eſpèce d'oracle, & qui ne fut que trop vérifié par l'évenement, Lucius Arruntius ſe fit ouvrir les veines. Il étoit homme d'eſprit & de talens, & il avoit tenu un rang diſtingué parmi les Orateurs, puiſque Cn. Piſon le demanda pour ſon Avocat. On peut douter ſi c'eſt lui ou ſon pere, qui avoit écrit une hiſtoire de la première guerre Punique, en imitant le ſtyle de Salluſte juſqu'à l'affectation.

LUCIUS APRONIUS, *Lucius Apronius*, (*a*) chevalier Romain, attaché à Dtuſus, fut un de ceux que les Légions de Pannonie députerent à Tibere, l'an de Jeſus-Chriſt 14, pour obtenir de ce Prince le pardon de leur mutinerie.

LUCIUS APRONIUS, *Lucius Apronius*, (*b*) Lieutenant de Germanicus, fut honoré des ornemens du Triomphe, l'an de Jeſus-Chriſt 15. Ayant ſuccédé depuis à Furius Camillus au Proconſulat d'Afrique, il fit dans une occaſion un acte de ſévérité, dont les exemples devenoient rares depuis bien des années; il décima une cohorte qui avoit fui devant l'ennemi, & fit mourir ſous le bâton ceux ſur qui le ſort étoit tombé.

Il fut nommé dans la ſuite au Gouvernement de la baſſe Germanie; & ayant deſcendu le Rhin avec des forces conſidérables, l'an de Jeſus-Chriſt 28, il entra dans le païs des Friſons, après avoir jetté des ponts ſur les marécages qui en rendoient l'abord difficile & périlleux. Bientôt il joignit l'ennemi, & livra un combat, dans lequel il fit une faute capitale; car, au lieu d'envoyer tout d'un coup un corps de troupes capable de produire un grand effet, il ne détacha que de petits pelotons de cavalerie & d'infanterie légères, qui venant les uns après les autres ne manquoient pas d'être battus, & de porter enſuite le déſordre & le trouble parmi ceux qui avançoient pour les ſoutenir. Il fallut enſuite que la cinquième Légion marchât toute entière contre les rebelles, & tirât de leurs mains tous ces différens détachemens qui couroient riſque d'être détruits. Les Friſons furent repouſſés; mais, la perte ne laiſſa pas d'être conſidérable du côté des Romains, qui laiſſerent ſur le champ de bataille pluſieurs de leurs Officiers, Tribuns, Préfets & Centurions.

Cet échec ne fut pas le ſeul qu'ils ſouffrirent de la part des Friſons. A quelque diſtance delà, neuf cens ſoldats furent en-

(*a*) Tacit. Annal. L. I. c. 29. Crév. Hiſt. des Emp. T. I. pag. 302.

(*b*) Tacit. Annal. L. I. c. 56, 72. L. II. c. 32. L. III. c. 21, 64. L. IV. 13, 22, 73. L. VI. c. 30. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 339, 350, 453, 487, 513, 514, 590.

tièrement taillés en pièces. Dans un autre endroit, quatre cens ſe virent réduits à ſe tuer les uns les autres, pour ne pas tomber au pouvoir des ennemis, & les choſes en demeurent-là. Lucius Apronius négligea de tirer vengeance de ces affronts & de ces pertes.

Il eut une fille, nommée Apronia, & mariée à Plautius Silvanus, qui eut l'inhumanité de la précipiter par la fenêtre.

LUCIUS ARUSEIUS, *Lucius Aruſcius*, (*a*) fut puni l'an de Jeſus-Chriſt 32, pour avoir accuſé mal à propos Lucius Arruntius.

LUCIUS ARUSEIUS, *Lucius Aruſeius*, (*b*) fut mis à mort l'an de Jeſus-Chriſt 36. Tacite remarque que l'on ne regarda point comme un malheur atroce le meurtre de ce Sénateur, tant on étoit accoutumé à voir des ſupplices.

LUCIUS AURÉLIUS COMMODE ANTONIN, *Lucius Aurelius Commodus Antoninus*, (*c*) fils de Marc-Aurele & de Fauſtine, & frere jumeau d'Antoninus Géminus, naquit le 31 d'Août l'an de Jeſus-Chriſt 161, ſous le troiſième Conſulat de ſon pere & le ſecond de ſon oncle. Aux noms que nous venons de marquer, il y en a qui ajoutent celui d'Élius; & quelques-uns mettent Marcus pour Lucius. Les inclinations baſſes & ſanguinaires de L. Commode, le firent juger plus digne fils de quelque Gladiateur que de Marc-Aurele, & les déréglemens de ſa mere ne donnerent en effet que trop lieu de ſoupçonner la légitimité de ſa naiſſance.

Il n'eſt point de précautions que Marc-Aurele ne prît pour aſſurer le trône à ſon fils L. Commode, & il fit même pour lui ce qui étoit juſques-là ſans exemple. Après l'avoir nommé Céſar, lorſqu'il étoit encore enfant, l'avoir introduit, dès qu'il commença ſa quatorzième année, dans tous les Colleges des Prêtres publics, en lui donnant la même année la robe virile, il le déclara Prince de la jeuneſſe. Cette cérémonie ſe fit le ſept Juillet de l'an de J. C. 175, au milieu de l'armée de Pannonie, où Marc-Aurele avoit mandé ſon fils, ſur la première nouvelle de la révolte de Caſſius, voulant ſans doute montrer aux mal intentionnés un ſucceſſeur ſorti de l'enfance, & déja en âge de lui ſervir de ſoutien. Juſques-là, Marc-Aurele ne faiſoit qu'imiter ce qui avoit été pratiqué par Auguſte & par pluſieurs autres Empereurs, & L. Com-

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 7.
(*b*) Tacit. Annal. L. VI. c. 40.
(*c*) Herodian. p. 4. *& ſeq.* Dio. Caſſ. p. 814 *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. T. IV. pag. 380, 387, 441. *& ſuiv.* T. V. pag. 2, 3. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 241, 246, 329. Tom. IV. pag 234. Tom. IX pag. 120. Tom. X. pag. 489, 490. Tom. XII. p. 411, 412. Tom. XV. pag. 39, 48. Tom. XVII. pag. 6. Tom. XXI. pag. 305, 465. *& ſuiv.*

mode étoit encore ſi jeune, que l'on pouvoit n'en pas déſeſpérer.

En partant pour la Syrie & l'Orient, Marc-Aurele emmena ſon fils avec lui, & il lui communiqua alors, ou durant le voyage, la puiſſance Tribunicienne, conformément au déſir que le Sénat en avoit témoigné dans ſes acclamations. L. Commode fut donc revêtu de ce titre qui caractériſoit le pouvoir ſuprême, n'ayant pas quinze ans accomplis. C'étoit-là une nouveauté. Jamais aucun Prince n'avoit été porté ſi jeune à une telle élévation. Marc-Aurele alla encore plus loin. Il fit proclamer ſon fils *Imperator* avec lui, à l'occaſion de quelques victoires dont nous n'avons pas de connoiſſance certaine; il l'aſſocia au Triomphe qu'il célébra, le vingt-trois Décembre de l'an de Jeſus-Chriſt 176. Et l'ayant nommé Conſul pour l'année ſuivante, après une diſpenſe d'âge obtenue du Sénat, enfin pour ne laiſſer aucune diſtinction de titres entre lui & ſon fils, il le fit déclarer Auguſte. C'eſt ce qui étoit abſolument ſans exemple, & ce qu'il eſt impoſſible d'excuſer.

Il eut bientôt lieu de s'en repentir; car, ce jeune Prince ſe voyant élevé ſi haut, prétendit être devenu le maître de ſa conduite. Il ne voulut plus ſouffrir les Moniteurs exacts & vertueux, que ſon pere avoit mis auprès de lui; il s'attacha des hommes ſans mœurs, & qui flattoient ſes mauvais penchans. Marc-Aurele entreprit de les lui ôter; il les fit ſortir du Palais. Mais, la douleur qu'en eut L. Commode l'ayant rendu malade, ce pere foible eut la molleſſe de remettre auprès de ſon fils des Conſeillers de corruption & de débauche. Le Jeune Prince ſe livra alors à toute ſorte d'excès. Le vin, les femmes, le jeu, furent ſes ſeules occupations. Non content de remplir la ville de ſes déſordres, il changea le Palais même en un lieu d'infamie. Il fit, au moins dans le ſecret, les indignes perſonnages de Cocher & de Gladiateur; il s'avilit par les plus ſerviles & les plus honteux miniſtères; en ſorte qu'il paroiſſoit plutôt né pour l'opprobre, que pour la haute fortune à laquelle le ſort l'avoit deſtiné. Et Marc-Aurele ſe crut obligé de ſouffrir ce qu'il s'étoit mis hors d'état d'empêcher.

Après la mort de ce Prince, arrivée à Vienne ſur le Danube, l'an de Jeſus-Chriſt 180, il ne fut beſoin d'aucun cérémonial préliminaire, ni du vœu des ſoldats, ni de la délibération du Sénat, pour inſtaller L. Commode dans la dignité Impériale, à laquelle il avoit été aſſocié par ſon pere. L. Commode entra tout d'un coup en exercice de la ſouveraine puiſſance; & il ne tarda pas à faire voir ce qu'on devoit attendre de lui, par la précipitation avec laquelle il prit le parti de retourner à Rome, contre le ſen-

timent de tous les amis de ſon pere, laiſſant l'entrepriſe de la guerre imparfaite.

Marc-Aurele lui avoit formé un Conſeil, compoſé des meilleures & des plus ſages têtes du Sénat, qui l'avoient accompagné dans ſon expédition. Le jeune Empereur écouta leurs avis pendant quelques jours; & après les premiers ſoins donnés aux obſeques de ſon pere, il eut la docilité de prononcer devant l'armée aſſemblée par ſon ordre, le diſcours qu'ils lui avoient dreſſé, & qu'Hérodien rapporte en ces termes :

» Braves Camarades, nous » venons de faire une perte » commune, & je ſuis intime- » ment perſuadé que votre dou- » leur égale la mienne; car, » du vivant de mon pere, je » n'avois ſur vous aucun avan- » tage auprès de lui. Il nous » aimoit tous comme un ſeul; » & il ſe plaiſoit plutôt à m'ap- » peller ſon Camarade de guer- » re, que ſon fils, préférant » une ſociété de vertu à la liai- » ſon de la nature. Souvent » dans mon enfance, il me » prenoit entre ſes bras, pour » me recommander à votre fidé- » lité. Je puis donc compter ſur » votre affection à bien des » titres. Les vieux ſoldats me » regarderont comme leur nour- » riſſon; & je me ferai un plai- » ſir de traiter ceux de mon » âge, comme les compagnons » de mes travaux militaires.

» Je n'arrive point au rang » ſuprême, comme mes prédé- » ceſſeurs, en vertu d'un droit » acquis par des circonſtances » étrangères. Seul de tous ceux » qui vous ont jamais comman- » dés, je ſuis né dans le Palais » d'un pere Empereur; les » langes de mon enfance ont » été la pourpre impériale; & » le ſoleil m'a vu deſtiné à » l'Empire, au même moment » où j'ai apperçu ſa lumière. » Comment donc n'aimeriez- » vous pas avec tendreſſe celui » qui n'a pas été établi, mais » qui eſt né votre Prince ?

» C'eſt ce que mon pere at- » tend de vous. Élevé main- » tenant au ciel, il partage le » ſort & la gloire des Dieux, » & il nous a laiſſé le ſoin des » choſes humaines. Votre de- » voir eſt d'achever ſon ouvra- » ge, en terminant tout ce qui » reſte de la guerre, & en éten- » dant la puiſſance du nom Ro- » main, juſqu'à la mer qui bai- » gne les côtes Septentrionales » de la Germanie. Vous trouve- » rez votre gloire dans l'exé- » cution de ce plan, & en mê- » me-tems vous témoignerez » votre reconnoiſſance à la mé- » moire de notre pere com- » mun, qui du haut des cieux » entend ce que nous diſons, » voit ce que nous faiſons. Quel » bonheur pour nous d'avoir » un ſi reſpectable témoin de » nos faits glorieux ? Les ſuc- » cès que vous avez eus ſous » ſon commandement, étoient » attribués à ſa ſageſſe, & aux » ordres par leſquels il diri- » geoit vos bras. Il n'en ſera

» pas

» pas de même de ce que vous » ſerez avec moi, jeune & » nouvel Empereur; tout l'hon- » neur en ſera pour vous; tout » ſera dû à votre fidélité & » à votre courage. Vous cou- » vrirez ma jeuneſſe de gloire » & de majeſté par les exploits » de votre bravoure; & les » Barbares, vaincus dans les » commencemens d'un nouvel » Empire, apprendront à quit- » ter pour le préſent la fauſſe » confiance que leur inſpire la » foibleſſe de mon âge, & à » craindre pour l'avenir par » l'expérience du paſſé. »

A ce diſcours flatteur L. Commode ajouta les largeſſes qui étoient en uſage au commencement d'un nouveau regne, & il les fit avec magnificence.

Juſques-là tout étoit louable. Ceux, que ſon pere lui avoit donnés pour Conſeillers, & en quelque façon pour Tuteurs, gouvernoient l'Empire ſous ſon autorité & en ſon nom. Ils ne le quittoient point; ils l'accoutumoient à prendre connoiſſance des affaires, & ils diſtribuoient ſa journée de maniere qu'une grande partie fût remplie d'occupations ſérieuſes, lui laiſſant cependant un tems convenable pour les délaſſemens néceſſaires à un jeune Prince.

Une telle vie parut bientôt à L. Commode trop gênante & trop tendue. Il ſe laſſa d'écouter des Conſeillers ſi ſéveres, & il prêta des oreilles avides à des flatteurs, à des valets de Cour, auxquels dès ſon enfance il n'avoit donné que trop de crédit ſur ſon eſprit; gens ſans honneur & ſans aucun ſentiment, qui meſuroient la félicité ſur les occaſions que l'on peut avoir d'aſſouvir la gourmandiſe & les plus honteux déſirs, & qui lui rappelloient le ſouvenir des délices de Rome, des ſpectacles, des concerts, & de l'abondance de tous les plaiſirs qu'offroit cette grande ville. » Que faites- » vous ici, lui diſoient-ils, ſur » les bords du Danube, dans » un climat de brouillards & de » frimats, dans une terre in- » grate & ſtérile? Juſqu'à quand » boirez-vous de l'eau glacée, » qu'il faut fendre à coups de » hache, & vous apporter en » maſſes ſolides, pendant que » vos heureux ſujets jouiſſent » des bains chauds, des eaux » courantes, de la douce tem- » pérature, & de la fertilité » de l'Italie? »

Ces diſcours étoient trop bien aſſortis au génie de L. Commode, pour ne pas faire une profonde impreſſion ſur lui. Il aſſemble ſon Conſeil, & cachant les vrais motifs de ſa détermination, il déclare que l'amour de la patrie le rappelle à Rome; que d'ailleurs l'intérêt de ſa ſûreté demande ſon retour, & qu'il eſt à craindre que quelqu'un des Grands ne profite de ſon abſence pour s'emparer du Palais & de l'Empire, & ne trouve dans cette multitude immenſe qui habite la Capitale, des forces ſuffiſantes pour ſe faire redouter.

Aucun de ceux qui étoient préſens ne fut la dupe des prétextes groſſiers qu'alléguoit le jeune Empereur. Tous virent du premier coup d'œil les vraies raiſons qui le décidoient, & ils en demeurerent conſternés, immobiles, baiſſant les yeux en terre, & témoignant leur improbation par la triſteſſe qui paroiſſoit ſur leur viſage. Pompeien, gendre de Marc-Aurele & beau-frere de L. Commode, d'ailleurs vénérable par ſon âge, prit la parole pour exprimer ce que tous les autres penſoient ſans oſer le dire, & ſon diſcours embarraſſa L. Commode. Ce Prince reſpectoit l'âge & la vertu de ſon beau-frere; il ne pouvoit rien oppoſer de raiſonnable à ſon diſcours, & il n'avoit pas encore appris à braver la raiſon & l'autorité réunies enſemble. D'un autre côté, il ne vouloit pas renoncer à un parti dicté par l'amour du plaiſir. Il répondit donc qu'il penſeroit à ce qu'on venoit de lui repréſenter. Les flatteurs revinrent à la charge; ils l'enhardirent à ſe mettre au deſſus de ces maîtres orgueilleux qui vouloient le dominer; & L. Commode, ſans en rien communiquer à ſon Conſeil, ſe prépara au départ.

Il conclut des traités avec les Barbares, qu'il lui étoit aiſé de ſubjuguer. Les Marcomans manquoient & de vivres & de troupes. Les pertes qu'ils venoient de faire dans pluſieurs combats, & les ravages exercés ſur leurs terres, les avoient réduits à une foibleſſe qui ne leur permettoit plus de ſoutenir la guerre, & qui ne leur laiſſoit de reſſource que dans la paix. L. Commode la leur accorda aux mêmes conditions à peu près qui leur avoient été impoſées par ſon pere. Il exigea qu'ils donnaſſent des ôtages, qu'ils rendiſſent les priſonniers, qu'ils payaſſent tous les ans un tribut en bled, dont la quantité fut fixée, & qu'ils lui fourniſſent un certain nombre de troupes auxiliaires. Il leur interdit toute aſſemblée, ſi ce n'eſt une fois le mois, en un lieu marqué, & en préſence d'un centurion Romain. Il leur défendit de faire la guerre aux Jazyges & aux Vandales. A ces conditions il abandonna les forts conſtruits dans leur païs, & en retira les garniſons. Ainſi, il renonçoit à une conquête bien avancée; il privoit les Romains de la gloire infiniment précieuſe pour eux d'étendre leur Empire; & ce qui mettoit le ſceau de l'ignominie à cette paix, c'eſt qu'il l'achetoit par d'abondantes diſtributions d'argent faites à des peuples près de ſubir le joug.

Il négocia pareillement & dans le même eſprit avec les Bures, qui habitoient vers les ſources de l'Oder & de la Viſtule. Une clauſe remarquable du traité qu'il fit avec ceux-ci, c'eſt qu'il exigea qu'ils laiſſaſſent entr'eux & la Dace quarante ſtades de païs déſert, ſans habitation & ſans culture. Enfin, un

corps de douze mille Daces, qui chaſſés de leurs païs pouvoient devenir un renfort conſidérable pour les nations voiſines, ſuppoſé qu'elles vouluſſent tenter une révolte, furent engagés par Sabinien, l'un des Généraux en qui L. Commode avoit confiance, à ſe ſoumettre à l'Empire, moyennant des terres qui leur furent données dans la Dace Romaine.

Toutes ces différentes négociations ayant été réglées en peu de tems, L. Commode libre de tout ſoin, & comptant avoir pacifié & aſſuré la rive du Danube, ne ſongea plus qu'à un prompt retour, & ſans demander avis à perſonne, il annonça publiquement ſon départ. Cet ordre cauſa un mouvement dans l'armée. L'exemple du Prince fit naître dans le cœur des ſoldats le déſir de s'éloigner, comme lui, d'un climat rigoureux, & d'aller chercher le repos & les plaiſirs en Italie. Hérodien, qui nous inſtruit de cette diſpoſition des eſprits, ne nous apprend pas quelles en furent les ſuites. Mais, il fallut bien ſans doute que les légions deſtinées à la garde de la Pannonie & des Provinces voiſines, reſtaſſent ſur les lieux. L. Commode n'emmena avec lui que les Prétoriens, & les troupes qui avoient ſuivi ſon pere pour la guerre.

Quoique ce départ fût précipité, indécent, réſolu contre l'avis des têtes les plus ſages, cependant la faveur d'un jeune Prince étoit telle, que par tout ſur ſon paſſage L. Commode fut reçu avec des applaudiſſemens & des acclamations vives & ſinceres. On aimoit le fils de Marc-Aurele, on s'en promettoit mille biens & la continuation de la félicité publique. Quand il approcha de Rome, le Sénat en corps, & toute la multitude des habitans, allerent bien loin au devant de lui, portant des branches de laurier, couronnées de fleurs. Toutes ſortes de motifs extérieurs concouroient à lui gagner les cœurs; ſa nobleſſe, avantage rare parmi les Empereurs Romains, les graces de l'âge, ſa bonne mine. Il étoit bienfait de ſa perſonne, un viſage charmant, des yeux pleins de feu, une belle chevelure. Chacun donc vantoit à l'envi un Prince né dans la pourpre, fils & petit-fils d'Empereurs, dont la jeuneſſe aimable ſembloit n'annoncer que les ris & les jeux. On faiſoit des vœux ardens pour ſa proſpérité, on le couvroit de fleurs & de guirlandes. Ce fut au milieu de ces témoignages d'une joie univerſelle, que L. Commode entra dans Rome.

Cette joie étoit bien vaine, & toute la conduite précédente du Prince ſuffiſoit pour en prévenir l'erreur. Il fit voir dans ſon triomphe qu'il n'étoit point changé; car, il triompha des Germains, quoiqu'il n'eût guère mérité cet honneur. Et dans une pompe ſi auguſte, il plaça ſur ſon char un vil & miſérable

compagnon de ſes honteuſes débauches, vers lequel il ſe retournoit ſans ceſſe pour le baiſer à la bouche. Il monta ainſi au Capitole ; il viſita quelques autres Temples ; & enſuite il rendit graces au Sénat & aux troupes reſtées dans la Ville, de la fidélité qu'on lui avoit gardée en ſon abſence. Dans la harangue qu'il fit au Sénat ; il manifeſta ſon peu de génie par les puérilités & les baſſes fanfaronades dont il la remplit. Il cita en particulier comme un grand exploit le ſecours qu'il avoit donné à ſon pere pour ſe tirer d'un amas de boue, dans lequel il le voyoit s'enfoncer. La cérémonie de ce Triomphe s'exécuta le ving-deux Octobre de l'an de J. C. 180.

Hérodien témoigne que L. Commode revenu à Rome laiſſa encore pendant un petit nombre d'années le gouvernement de l'État entre les mains du Conſeil que ſon pere lui avoit donné. Pour lui, nous ne dirons pas le plaiſir, mais la licence des plus horribles débauches l'occupoit tout entier. Le Lecteur ſage nous diſpenſera aiſément de lui tracer des images qui révolteroient ſa pudeur. Seulement, nous dirons que L. Commode abuſa de toutes ſes ſœurs ; qu'il paſſa ſa vie dans un Serrail de ſix cens victimes de proſtitution, de l'un & de l'autre ſexe ; & qu'il n'eſt point de ſi monſtrueuſes débauches, dont il ne tînt à honneur de ſe ſouiller.

Son avidité pour répandre le ſang ne laiſſoit pas de paroître au milieu de ſes voluptueuſes infamies. Il ſe faiſoit un plaiſir d'égorger des victimes, en prenant l'habillement des bas officiers que l'uſage deſtinoit à ces ſortes de fonctions. Il combattoit contre les gladiateurs ; & auſſi lâche que cruel, il employoit dans ces combats une épée bien acérée, pendant que ſes adverſaires n'avoient que des fleurets garnis de plomb à la pointe. Une conduite ſi baſſe ne pouvoit que lui attirer le mépris de tout ce qu'il y avoit de gens d'honneur dans Rome ; & il prit ſoin d'y ajouter la haine, en ſe livrant aux mauvais conſeils d'un flatteur intéreſſé & ambitieux, qui vouloit élever ſa fortune ſur la ruine des vrais amis que Marc-Aurele avoit laiſſés à ſon fils. Ce favori étoit Pérennis. Toute la vieille Cour fut allarmée ; & Lucille, ſœur de L. Commode, vint joindre des piques & des intrigues de femme au mécontentement général contre le mauvais gouvernement. Il ſe forma un complot, & peu s'en fallut qu'il ne réuſsît. S'il manqua, ce ne fut que par l'indiſcrétion de celui qui devoit porter le premier coup. Lorſque L. Commode entroit au théâtre par une allée obſcure, Quintianus s'approche, tire ſon poignard & lui crie : *Voilà ce que le Sénat t'envoie.* Cette menace avertiſſoit le Prince de ſe précautionner, & les gardes dont il étoit accompagné

saisissent Quintianus, le désarment & l'emmenent prisonnier.

Pérennis, aux vues duquel cet évenement étoit si favorable, se chargea avec joie d'informer de la conjuration. Les chefs furent tout d'un coup découverts & condamnés. Mais, ce qu'il y eut de fâcheux, c'est que le mot de Quintianus resta profondément gravé dans la mémoire de L. Commode, & laissa dans son cœur une plaie qui ne se ferma jamais. Toujours il regarda le Sénat comme ennemi de sa personne & de sa vie, & cette persuasion funeste, aidée & aigrie par les instigations de Pérennis, lui fit verser bien du sang illustre & innocent.

Cette conspiration ne fut pas plutôt étouffée, qu'il s'en forma une autre. Celle-ci, à la tête de laquelle étoit Paternus préfet du Prétoire, ayant été aussi découverte, fit également périr une infinité de personnes des plus qualifiées.

Cependant, Pérennis réunissant en lui seul toute l'autorité du gouvernement, le fit dégénérer en une horrible tyrannie. Il renversa toutes les Loix; il se défit de tous ceux qui lui faisoient ombrage, tuant les uns, exilant les autres, & s'appropriant la dépouille de tous. Aucun ordre, aucune condition n'étoit à l'abri de sa cruelle avarice. En un mot, il comptoit qu'après qu'il auroit ôté la vie à L. Commode, ce qui lui paroissoit fort aisé, les troupes commandées par son fils l'établiroient en pleine & solide possession de la souveraine puissance.

Ses desseins criminels furent mis au jour par une voie bien singuliere. Pendant que l'Empereur assistoit aux jeux Capitolins, établis par Domitien, un philosophe Cynique avec le bâton & la besace, se présente au milieu de l'assemblée, monte sur le théâtre, & d'un geste de la main imposant silence à la multitude des spectateurs, il adresse ces paroles à L. Commode: » Ce n'est pas ici le tems » pour vous de vous amuser à » des jeux, ni de célébrer des » fêtes. L'épée de Pérennis me- » nace votre tête, & si vous » ne vous précautionnez contre » un danger qui n'est pas pro- » chain, mais présent, vous » périrez au moment où vous » vous y attendrez le moins. » Pérennis assemble ici des for- « ces, & fait des amas d'argent » contre vous; son fils séduit » les armées d'Illyrie, dont il » a le commandement. Si vous » ne le prévenez, vous êtes » mort. » L. Commode fut troublé; les assistans, qui trouvoient ce discours très-vraisemblable, feignirent pourtant de n'en rien croire. Pérennis, qui étoit présent, paya d'audace; & traitant de fou ce Philosophe, il le fit prendre & brûler vif. Telle fut la récompense que reçut le malheureux Cynique pour un avis fidele, mais inconsidérément hazardé.

Cependant, le coup étoit

porté. Quoique L. Commode n'eût point empêché le ſupplice de celui qui avoit voulu lui inſpirer des ſoupçons contre ſon Miniſtre, il lui en étoit reſté quelque nuage dans l'eſprit. Les ennemis de Pérennis s'en apperçurent, & vinrent à l'appui. Il en avoit beaucoup. Il s'étoit rendu odieux à toute la Cour. Le Prince, ébranlé par les diſcours qui retentiſſoient de toutes parts à ſes oreilles, reçut dans le même tems des preuves palpables & ſenſibles de l'infidélité de ſon Miniſtre. Quelques ſoldats de l'armée d'Illyrie, s'étant échappés du camp, lui apporterent des monnoies frappées par l'ordre du fils de Pérennis avec l'empreinte de ſon viſage & de ſon nom.

C'en étoit ſans doute aſſez pour le perdre. Une députation militaire, envoyée contre lui, acheva ſa ruine. Quinze cens ſoldats arriverent à Rome, chargés par l'armée de la grande Bretagne, dont ils faiſoient partie, de ſe plaindre de la tyrannie que Pérennis exerçoit ſur les troupes, de l'accuſer d'intrigues tramées par lui pour faire ſon fils Empereur, & en conſéquence de demander ſon ſupplice & ſa mort. L. Commode ouvrit enfin les yeux. Pérennis fut déclaré ennemi public, & livré aux ſoldats, qui l'outragerent en mille façons & le mirent en pieces.

Le danger, que L. Commode avoit couru par l'entrepriſe ambitieuſe de Pérennis, le tira un peu de ſa léthargie. Car, tant qu'avoit duré le miniſtere de ſon favori, le Prince ſe repoſoit de tout ſur lui, ne voyant que par les yeux de Pérennis, & ne prenant connoiſſance d'aucune affaire, qu'autant qu'il plaiſoit au Préfet du Prétoire de l'en inſtruire. Il paroiſſoit même peu en public, depuis l'attentat de Quintianus ſur ſa perſonne. Renfermé dans le Palais, il partageoit tout ſon tems entre la débauche, & les méptiſables combats auxquels il s'exerçoit contre des Gladiateurs & contre des bêtes. Il y réuſſiſſoit, joignant la force du corps à l'adreſſe. On rapporte qu'il tua cinq hippopotames à la fois, deux éléphans en deux jours différens, un rhinocéros, un animal mêlé de la forme de chameau & de panthere. Il tiroit avec tant de juſteſſe & de dextérité, qu'un jour dans un ſpectacle voyant une panthere qui s'élançoit ſur un malheureux deſtiné à combattre contre elle, d'une fleche lancée ſubitement il abattit la bête ſans toucher à l'homme. C'étoit par ces indignes exploits qu'il ſe plaiſoit à briller, & il en tiroit vanité comme d'un héroïſme qui l'eût égalé à Hercule & à Jule Céſar. Pérennis l'avoit entretenu dans ce goût, très-favorable à l'ambition d'un Miniſtre qui conſidere ſes intérêts plus que la gloire de ſon Maître.

L'éclat, que firent les projets audacieux de ce Préfet du Prétoire, rompit pour quelques mo-

mens le charme, comme nous venons de le dire. L. Commode parut ſortir de ſon ivreſſe. Il témoigna vouloir s'appliquer aux affaires. Il répara pluſieurs des injuſtices commiſes par Pérennis. Mais, ce n'étoit là que les efforts impuiſſans d'un homme dompté par le ſommeil, & qui après quelques légeres ſecouſſes qu'il s'eſt données, ſe laiſſe vaincre & ſe rendort. La réſipiſcence de L. Commode ne dura que trente jours, au bout deſquels il retomba dans ſa molleſſe, & laiſſa Cléandre ſimple affranchi prendre ſur lui le même aſcendant qu'avoit eu Pérennis.

Héritier du pouvoir de ce dernier, Cléandre en abuſa avec toute l'indignité d'une ame baſſe, & il porta dans le miniſtere tous les vices de la condition ſervile. Tout étoit à vendre auprès de lui, les places de Sénateurs, les commandemens des armées, les gouvernemens de Provinces, les Intendances, & il ſe faiſoit payer fort cher. Les excès énormes de cet inſolent affranchi ſoulevérent le peuple; & l'Empereur, inſtruit de ſes vues ambitieuſes & criminelles, n'héſita pas; il le manda, & lui fit couper la tête en ſa préſence. Dans le moment le tumulte ceſſa. Mais, L. Commode avoit été tellement intimidé par le ſoulevement du peuple, & ſans doute par le ſentiment qui lui apprenoit combien il méritoit peu d'être aimé, qu'il n'oſa, lors même que la ſédition fut appaiſée, reparoître dans la Ville. Il eut beſoin d'être encouragé par ceux qui l'approchoient pour prendre la réſolution de retourner au Palais. Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Le peuple, qui venoit d'être délivré d'un Miniſtre odieux, reçut ſon Empereur avec de grandes acclamations de joie, & lui donna tous les témoignages poſſibles d'attachement & de reſpect.

Néanmoins, tant de dangers auxquels L. Commode s'étoit vu expoſé coup ſur coup, le rendirent non ſeulement timide, mais défiant, &, par une conſéquence naturelle, cruel envers tous ceux qui eurent le malheur de lui devenir ſuſpects. Il n'avoit déjà que trop de pente à ces vices. Mais, les circonſtances les fortifierent, les accrurent, & les porterent aux derniers excès. Voici le tableau que fait Hérodien de ſa conduite en général après la mort de Cléandre. L. Commode, dit cet Hiſtorien, depuis ce moment ſe défia de tout le monde, répandant des flots de ſang, ouvrant une oreille facile à toutes les calomnies, & ne donnant accès auprès de lui à aucun homme d'eſtime. Ses cruautés, ajoute Hérodien, ne firent aucune interruption aux plaiſirs & aux débauches dont il s'étoit rendu l'eſclave. Tout homme ſage, quiconque étoit même médiocrement initié dans les belles connoiſſances, devoit s'attendre à être chaſſé de la

Cour comme un ennemi dangereux. Des farceurs, d'obscenes pantomimes gouvernoient & dominoient le Prince, dont toutes les occupations se réduisoient à mener des chars, & à combattre contre des bêtes; & les flatteurs lui exaltoient ces indignes exercices comme de grands & glorieux exploits. Ainsi cruautés d'une part, infamies, extravagances, & indécences de l'autre, voilà ce qui compose le portrait de L. Commode, & ce que nous avons à rapporter de lui jusqu'à sa mort, en ménageant toujours la pudeur du Lecteur & la nôtre.

Il créa, en la place de Cléandre, deux Préfets du Prétoire, Julianus & Régillus, & peu après il les fit mourir. Il avoit pourtant donné de grandes marques de considération à Julianus; il le baisoit à la bouche, au lieu de recevoir simplement ses respects, & il l'appelloit son pere. Mais, après l'avoir déshonoré, en le forçant de danser devant ses concubines comme un Saltimbanque, en le faisant jetter par maniére de jeu dans un vivier, il lui ôta la vie par le fer. En général, aucun de ses Préfets du Prétoire ne jouit long-tems d'un poste aussi dangereux qu'élevé, aucun ne demeura en place plus de trois ans, & presque tous perdirent la vie avec leur charge.

Lampride nomme plusieurs autres illustres victimes de la cruauté de L. Commode, six Consulaires à la fois, Pétronius Mamertinus, beau-frere de l'Empereur, & Antonin, son neveu, Annia Faustina, cousine germaine de son pere. Il fit brûler vifs les enfans & descendans d'Avidius Cassius, que Marc-Aurele avoit épargnés. D'autres fois, il employoit le poison, lorsqu'il vouloit éviter un trop grand éclat; & ce n'étoient pas seulement des soupçons & des défiances ombrageuses qui le portoient à ces barbaries, l'avidité de l'argent y avoit grande part. Les revenus de l'Empire ne suffisoient pas à ses folles dépenses; & pour y fournir, il ordonnoit la mort des personnes les plus riches, hommes & femmes, pour s'emparer de leurs biens.

Par quelque endroit que l'on pût lui déplaire, la mort étoit l'infaillible salaire de tout ce qu'il prenoit pour offense. Il condamnoit aux bêtes ceux qui faisoient contre lui des plaisanteries. Il punit pareillement de cet affreux supplice la simple lecture de la vie de Caligula écrite par Suétone. Il avoit raison de s'intéresser à la réputation d'un Prince auquel il ressembloit si fort. Le moindre trait de convenance entr'eux est celui qui est cité par Lampride, qu'ils étoient tous deux nés à un pareil jour, le trente-un d'Août.

Telles étoient les vengeances sanguinaires que tiroit L. Commode, soit de simples paroles, soit d'actions tout-à-fait innocentes. Il faisoit plus. C'étoit pour lui un jeu, à la lettre, que

de tuer & d'eſtropier les hommes. S'il ſçavoit que quelqu'un eût déclaré être las de vivre, il le prenoit au mot, & le faiſoit jetter malgré lui dans des précipices. Il fit ouvrir le ventre d'un homme fort gras, pour ſe donner le plaiſir de voir ſes entrailles ſe répandre. Par forme d'amuſement il privoit les uns d'un œil, les autres d'une jambe, & il en faiſoit enſuite des railleries. Il ſe divertiſſoit à abattre avec le raſoir le nez ou les oreilles des malheureux officiers de ſa maiſon, qu'il forçoit de ſe prêter à lui, comme s'il eût voulu leur faire la barbe. Quelquefois c'étoit le miniſtere de Chirurgien qu'il prétendoit remplir, & ſous le prétexte de faire une ſaignée & d'ouvrir la veine, il tailladoit les bras, & épuiſoit de ſang toute la perſonne.

Nous finirons ce détail horrible, par un dernier trait qui paſſe tous les autres. Comme il ſe prétendoit le rival d'Hercule, il voulut, ainſi que ce Héros, combatre contre des géans & des monſtres. Pour cet effet, il raſſembla tous ceux qui dans la ville avoient perdu l'uſage de leurs jambes par maladies ou autrement, & il les fit envelopper depuis les genoux de draps & de linges, qui s'étendoient en longueur, figurés en queues de dragon. Il leur donna pour armes des éponges, au lieu de pierres, & enſuite il courut ſur eux, & les aſſomma tous à coups de maſſue. On auroit peine à ajouter foi à ce bizarre mêlange d'extravagance & de cruauté, s'il n'étoit atteſté par Dion Caſſius, témoin oculaire. Cet Hiſtorien obſerve que lui & tous les ſpectateurs eurent grande peur; & c'eſt ce qu'il eſt aiſé de concevoir.

Pour achever le tableau de L. Commode, il faut ajouter ici ce qui regarde la honteuſe baſſeſſe de ſa conduite. Tout ſentiment étoit tellement éteint en lui, qu'il tiroit vanité de ſon propre déshonneur. Il avoit toujours eu une folle paſſion de ſe donner en ſpectacle, ſoit menant des chars, ſoit combattant contre les bêtes ou comme gladiateur. Cependant, un reſte de pudeur l'engagea d'abord, ſinon à s'interdire des exercices ſi peu dignes de ſon rang, du moins à les renfermer dans l'enceinte de ſon Palais. Mais enfin, il ſecoua toute retenue, & il rendit les yeux du public témoins de toute ſa honte. Il alloit ſouvent paſſer un tems conſidérable dans les écoles où l'on dreſſoit les gladiateurs. Il en ſortoit avec eux, il paroiſſoit au milieu d'eux ſur l'arene, il combattoit, il ſe faiſoit proclamer vainqueur, il vouloit être applaudi par le peuple & par le Sénat, & les plus graves Sénateurs ſe prêtoient, quoiqu'à regret, à cette miſérable adulation; il exigeoit ſon ſalaire, comme gladiateur, ſi ce n'eſt qu'il le faiſoit monter à un plus haut prix que les autres; & pour comble d'impu-

dence, il travailloit à perpétuer le souvenir de son ignominie.

Toutes les fois qu'il faisoit quelque chose de bas, de honteux, de cruel, quelque acte de gladiateur, de maître de débauche, il ordonnoit qu'il en fût fait mention dans les registres journaux que l'on tenoit exactement de tout ce qui se passoit de mémorable dans la Ville. C'est par cette voie que nous sçavons qu'il a combattu trois cens soixante-cinq fois du vivant de son pere, & sept cens trente-cinq fois depuis sa mort, & qu'il a remporté mille palmes, mille victoires dans ces indignes combats. Il en étoit si glorieux, que s'étant approprié le colosse du Soleil, dont il fit ôter la tête pour y mettre la sienne, il voulut que l'on inscrivît sur la base, au lieu des titres de la Souveraine puissance, celui de *Vainqueur de mille gladiateurs.*

Par le même goût d'indécence, & non sans doute par superstition, il se voua aux mystères d'Isis, & il les célébra avec les Prêtres de cette Divinité Égyptienne. Comme eux il se faisoit raser la tête, il portoit avec eux le simulacre d'Anubis; & n'oubliant pas même dans cette cérémonie religieuse ses inclinations malfaisantes, il agitoit le brancard qui soutenoit la statue, de façon que la gueule & les dents de ce dieu chien frapassent de rudes coups sur la tête rase de ses Ministres.

Aussi bas dans ses procédés avides pour avoir de l'argent, que dans tout le reste de sa conduite, L. Commode, au jour anniversaire de sa naissance, changeoit les présens qu'il étoit d'usage de lui apporter en contributions fixées & détetminées. Les Sénateurs de Rome, leurs femmes & leurs enfans, étoient taxés à deux pieces d'or par tête, valant cinquante deniers. Dans les autres Villes, les Sénateurs en étoient quittes pour cinq deniers ou dragmes, qui peuvent s'évaluer à cinquante sols de notre monnoie. Dans une occasion où l'argent lui manquoit, il feignit de vouloir aller en Afrique, & il exigea sous ce prétexte les sommes nécessaires pour un grand voyage. Lorsqu'il les eut touchées, il les dissipa en festins de débauche, & ne partit point, supposant que le Sénat & le peuple ne pouvoient se résoudre à le voir s'éloigner de Rome.

Avec cette indignité de mœurs, qui le couvroit d'opprobre, L. Commmode étoit plein de vanité, amateur de titres fastueux; & il en accumuloit sur sa tête une multitude qui ne servoit qu'à le rendre pleinement ridicule, & qui fait bien sentir le peu de prix de ce qui n'est que décoration extérieure, appanage de la fortune, & non du mérite. Voici quelle étoit la souscription de ses lettres au Sénat, telle que Dion Cassius la rapporte: *L'Empereur César, Lucius Élius Aure-*

lius Commode Auguſte, le Pieux, l'Heureux, le Sarmatique, le très-grand Germanique, le Britannique, le Pacificateur de l'univers, l'Invincible, l'Hercule Romain, Grand Pontife, jouiſſant de la puiſſance Tribunicienne pour la dix-huitieme fois, huit fois Impérator, ſept fois Conſul, Pere de la Patrie, aux Conſuls, aux Préteurs, aux Tribuns du peuple, & à l'heureux Sénat Commodien, Salut. Pluſieurs de ces titres ont beſoin de quelque explication, & il eſt utile de les bien entendre pour ſe faire une idée plus juſte & plus complette de la vanité abſurde qui portoit L. Commode à les rechercher.

Il pouvoit s'attribuer le ſurnom de Pieux comme héréditaire, puiſque ſon ayeul adoptif Tite Antonin l'avoit porté. Celui d'Heureux étoit renouvellé en ſa perſonne d'après l'exemple de L. Sylla, modele odieux, & qu'un bon Prince ne ſe ſeroit pas propoſé d'imiter. L. Commode eſt le premier qui ait réuni ces deux titres qu'il méritoit ſi peu. Ils furent adoptés par la plûpart de ſes ſucceſſeurs, ſur les médailles deſquels on les trouve très-communément.

L. Commode prenoit les titres de Sarmatique, de Germanique, de Britannique, pour des victoires aſſez peu conſidérables, gagnées par ſes Lieutenans ſur les nations auxquelles ces noms ſe rapportent. On doit remarquer que celui de Germanique avoit été employé par un ſi grand nombre d'Empereurs, que la gloire en paroiſſoit alors uſée. Il falloit le relever, & pour ainſi dire le rajeunir par l'épithete *très-grand*, auſſi aiſée à copier que le nom même.

Nous ne trouvons dans le regne de L. Commode aucun fondement au titre de Pacificateur de l'univers. La paix qu'il avoit conclue après la mort de ſon pere, avec les Barbares voiſins du Danube, ne fut pas honorable à l'Empire, & elle ne regardoit que la moitié des frontieres. Celle dont jouiſſoit l'Etat au dedans, n'étoit point ſon ouvrage, mais l'effet de la valeur & de la ſageſſe de ceux qui l'avoient précédé; & par ſes cruautés il la rendit plus ſanglante que la guerre même. Le nom d'ennemi du genre humain lui eût mieux convenu que celui de Pacificateur

Il s'attribuoit celui d'Invincible à raiſon de ſes combats contre les bêtes & contre les gladiateurs. Il n'y réuſſiſſoit que trop bien; & rien ne prouve mieux la baſſeſſe de ſes ſentimens, que les trophées qu'il faiſoit de ces honteuſes victoires.

C'étoit aux mêmes titres qu'il s'appelloit l'Hercule Romain. Imitateur des travaux d'Hercule, il ſe croyoit en droit de prendre le nom de ce Dieu, & les ſymboles qui le caractériſoient. Il paroiſſoit ſouvent revêtu d'une peau de lion, & tenant en main une maſſue; ou bien il faiſoit porter devant lui ces marques glorieuſes de ſa

divinité. Il en étoit si jaloux, que lors même qu'il n'assistoit point aux jeux, il vouloit qu'on les plaçât sur le trône qui lui étoit destiné. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est qu'en même-tems il s'habilloit des étoffes les plus fines & les plus riches; en sorte qu'il étaloit dans sa personne un bizarre assemblage de la molleſſe des femmes & de la vigueur des Héros. Il réunissoit aussi quelquefois sur sa personne les attributs de Mercure à ceux d'Hercule; composition dont il n'étoit pas l'inventeur, & dans laquelle il imitoit les Herméracles, que l'on plaçoit communément dans les Palestres.

L. Commode, s'étant ainsi fait Dieu, voulut être honoré comme tel. Il exigeoit les adorations & le culte des sacrifices. Il établit un Prêtre consacré à son nom. Il remplit Rome de ses statues; & portant jusques dans l'exercice de sa vanité sacrilege son caractère cruel & féroce, il se fit dresser vis-à-vis du lieu où le Sénat s'assembloit, une statue dans une attitude menaçante, tenant un arc bandé & dirigé contre le Sénat. On abattit cette statue après sa mort, & l'on y en substitua une de la Liberté.

Ce Sénat, que L. Commode haïssoit si violemment, avoit pourtant été appellé de son nom Sénat Commodien, comme il paroît par la suscription que nous en avons rapportée, tant il y avoit d'inconséquence & de contradiction dans les vues ou plutôt dans les fantaisies de cet Empereur insensé. Il vouloit voir son nom par tout. Le Sénat fut donc appellé Commodien; la ville de Rome, Colonie Commodienne; les légions & les armées, Commodiennes; le jour où tout cela fut réglé & arrêté, Commodien. Enfin, le siecle où il vivoit, & qu'il prétendoit être le siecle d'or, fut appellé Commodien.

L'Empire Romain eut à souffrir sous L. Commode toutes les especes de malheurs, excepté néanmoins ceux de la guerre. La paix fut peu troublée au dedans; sur les frontieres les Barbares furent contenus, non par les exploits du Prince, mais par la valeur & l'habileté de ses Lieutenans. Car il en eut plusieurs d'un mérite distingué dans le métier des armes.

Il provoqua & hâta sa perte par de nouvelles fureurs, qui enchérirent encore sur les précédentes. Ce fut peu de tems avant sa mort, que pendant une fête qui dura quatorze jours il se donna en spectacle, avec moins de pudeur & de retenue que jamais, tuant à coups de fleches & de javelots des bêtes de toute espece, qu'il avoit amassées de toutes les parties de la terre, & combattant contre les gladiateurs.

On l'accabloit d'applaudissemens; les Sénateurs eux-mêmes, comme le témoigne Dion Cassius qui étoit du nombre, répétoient les acclama-

tions qui leur étoient dictées ; & tout retentiſſoit de louanges, pendant qu'il n'étoit aucun des ſpectateurs qui ne rougît juſqu'au fond de l'ame du déshonneur dont ſe couvroit le chef de l'Empire. Il faut qu'à travers ces applaudiſſemens concertés il ait échappé quelques marques involontaires des ſentimens intérieurs qui les démentoient. Car, L. Commode ſoupçonna qu'on ſe moquoit de lui ; & il en conçut tant d'indignation, qu'il fut près de donner ordre à une troupe de ſoldats de faire main-baſſe ſur le peuple. Il vouloit auſſi mettre le feu à la Ville, qu'il regardoit comme d'autant plus coupable envers lui, qu'étant ſa Colonie, elle lui devoit à ce titre un nouveau degré d'attachement & de reſpect. Lætus, Préfet du Prétoire, le détourna de ces deſſeins furieux ; mais, ils tranſpirerent dans le public, & il eſt aiſé de juger quel ſurcroit de haine ils exciterent contre le Prince qui les avoit formés.

L. Commode n'en ſuivit pas moins ſes idées folles & ſanguinaires ; & le dernier Décembre il arrangea un plan digne de lui. Il réſolut de faire tuer le lendemain matin les deux Conſuls qui devoient entrer en charge, Érucius Clarus & Soſius Falco, de ſe faire lui-même Conſul, & de réunir ſur ſa perſonne avec les ornemens de la dignité Conſulaire l'équipage de gladiateur. Afin que la ſcene fût complette, il prétendoit aller paſſer la nuit dans la demeure des gladiateurs, où il avoit depuis long-tems une loge, comme l'un d'entr'eux ; en ſorte que pour prendre poſſeſſion du Conſulat, il ſeroit ſorti, non du Palais Impérial, mais de cet infame domicile, Gladiateur & Conſul tout à la fois, & auroit été s'acquitter, ainſi traveſti, des auguſtes cérémonies du premier jour de l'année.

Il communiqua cet horrible deſſein à Marcia, ſa concubine chérie, qui eut aſſez de ſens pour entreprendre de l'en diſſuader. Elle employa les prieres & les larmes, le conjurant de ne point déshonorer le rang ſuprême par de ſemblables excès, & lui repréſentant quel danger il y avoit pour lui à confier ſa perſonne & ſa vie à des gladiateurs, à des hommes qui, n'ayant ni éducation ni ſentiment, étoient capables de ſe porter aux plus lâches & aux plus noirs attentats. L. Commode fut ſi peu touché de ces remontrances, que ſur le champ il manda le Préfet du Prétoire Lætus, & Électus ſon Chambellan, & leur donna ordre de faire les préparatifs néceſſaires afin qu'il pût aller coucher dans l'école des gladiateurs. Le Préfet du Prétoire & le Chambellan ne furent pas moins étonnés ni moins confus que ne l'avoit été Marcia, & ils oſerent témoigner au Prince leur improbation.

L. Commode, fatigué de tant de contradictions, renvoya ces

importuns Cenſeurs avec hauteur & dureté, & il entra dans ſa chambre comme pour faire ſa méridienne ſelon ſa coutume. Étant ſeul il prit ſes tablettes, ſur leſquelles il mit les noms de ceux qu'il ſe propoſoit de faire tuer la nuit ſuivante. A la tête étoit le nom de Marcia; enſuite venoient Lætus & Électus; & il y avoit joint pluſieurs des principaux du Sénat, voulant ſe délivrer une bonne fois de tout ce qui reſtoit encore d'adminiſtrateurs zélés de ſon pere, dont la vue le gênoit, & partager leurs dépouilles entre les ſoldats de ſa garde & les gladiateurs. Après avoir achevé ſa liſte, il renferma ces funeſtes tablettes, & par une négligence de Prince il les laiſſa ſur un petit lit de repos, pendant qu'il alloit prendre le bain.

Un enfant, dont L. Commode ſe faiſoit un jouét, ſuivant un uſage bien peu modeſte, pratiqué par les Romains voluptueux, qui avoient dans leurs maiſons de petits enfans nus & ſeulement décorés de colliers & de braſſelets où brilloient l'or & les pierreries, un enfant, dis-je, de cette eſpece, que L. Commode aimoit tellement qu'il l'appelloit Philocommodus, ami de Commode, vint dans la chambre de l'Empereur, où il avoit ſes entrées, & ayant trouvé ces tablettes, il les prit par badinage & pour s'en amuſer. Comme il ſortoit, Marcia le rencontra, & après l'avoir embraſſé & careſſé, lui voyant en main des tablettes, qu'elle ſoupçonna pouvoir être quelque piece d'importance, qu'il ne falloit point laiſſer égarer par un enfant, elle les lui ôta. En les ouvrant, elle reconnut l'écriture de L. Commode, & piquée de curioſité elle lut, & fut bien étonnée de lire une liſte fatale de perſonnes condamnées à mourir, à la tête deſquelles étoit ſon nom, avec ceux de Lætus & d'Électus. » Je te loue, L. » Commode, dit-elle en elle-» même. Voilà la digne récom-» penſe de ma tendreſſe pour » toi, & de la patience avec » laquelle je ſupporte depuis » tant d'années tes brutalités. » Mais, ivre perpétuellement » de vin & de débauche, com-» me tu fais gloire de l'être, » tu ne réuſſiras pas contre une » femme qui a toute ſa tête & » toute ſa raiſon. »

Elle mande auſſitôt Électus, qu'elle aimoit, dit-on, plus que L. Commode; & lui préſentant les tablettes: *Voyez*, lui dit-elle, *quelle fête on nous prépare pour cette nuit.* Électus étoit un Égyptien capable de tout oſer. Il ne balança pas un moment, il fait avertir Lætus, & tous deux enſemble ils vont tenir conſeil chez Marcia, ſous prétexte de préparer l'exécution des ordres que l'Empereur avoit donnés pour la nuit. Le danger preſſoit; il falloit prévenir L. Commode, ou périr. Marcia ſe chargea de l'empoiſonner au ſortir du bain. La choſe étoit

ſiſée, & pouvoit s'exécuter ſans donner de ſoupçon; car, Marcia avoit coutume de lui préſenter elle-même à boire lorſqu'il rentroit, ſoit après le bain, ſoit après les exercices violens auxquels il ſe plaiſoit.

Le poiſon fut préparé, mêlé avec un vin exquis, & donné par Marcia à L. Commode, qui après le bain ayant combattu contre des bêtes revenoit fort altéré. Il le prit ſans aucune défiance, & peu après il ſe ſentit la tête peſante & voulut dormir. Lætus & Marcia firent retirer tout le monde, comme pour laiſſer repoſer l'Empereur; & on n'en fut point étonné. L. Commode n'obſervoit aucun ordre dans ſon régime. Il prenoit le bain ſept à huit fois par jour: il mangeoit à toute heure, dormoit de même. Ainſi, il ne reſta perſonne auprès de lui que les Conjurés, qui ſe trouverent abſolument maîtres de ſa vie.

Après quelques momens de ſommeil, il s'éveilla avec des convulſions & de violentes tranchées. Il vomit beaucoup, & Marcia appréhenda que le poiſon ou ne ſortît tout entier, ou ne reſtât en ſi petite quantité dans le corps qu'il ne pût pas produire ſon effet. Le Médecin, qu'elle avoit mis dans ſa confidence, perſuada à l'Empereur, que pour diſſiper l'engourdiſſement qu'il ſe ſentoit, il devoit prendre l'exercice de la lutte. On lui donna pour adverſaire l'athlete Narciſſe, que l'on avoit bien inſtruit de ce qu'il auroit à faire. Celui-ci, en luttant contre L. Commode, le ſaiſit à la gorge, & la lui ſerra tellement, qu'il l'étouffa, l'an de J. C. 192.

Dès que L. Commode fut mort, les conjurés qui vouloient dérober aux ſoldats de la garde la connoiſſance de ce qui venoit d'arriver, envelopperent ſon corps dans quelques méchantes hardes, & ils en chargerent deux Eſclaves affidés, comme d'un paquet de choſes inutiles qu'il falloit emporter hors du Palais. Ce cadavre fut dépoſé à la hâte dans un lieu inconnu, d'où Pertinax, ſucceſſeur de L. Commode le fit tranſférer au tombeau de ſes ancêtres.

Il y a quelques variations dans les différens Hiſtoriens ſur les circonſtances de cet évenement tragique. Mais, tous conviennent ſur le fond, tous rapportent que L. Commode fut empoiſonné & étranglé, & ils aſſignent pour auteur de ſa mort Marcia, Lætus & Électus.

L. Commode périt âgé de trente-un ans & quatre mois, ayant regné depuis la mort de ſon pere douze ans neuf mois & quelques jours. Quoique ceux qui attenterent à ſa vie, aient commis un très-grand crime, il faut convenir d'un autre côté que jamais homme ne mérita mieux une fin funeſte. Son malheur fut comme un ſignal & un préſage pour ſes ſucceſſeurs, qui preſque tous périrent de mort

violente. Il avoit anéanti les Loix, qui font la ſûreté des Souverains comme celle des peuples. Il porta le premier la peine de ſa folie. Mais, le mal ſe perpétua, & le mépris qu'il avoit attiré ſur ſa perſonne, rejaillit ſur la majeſté Impériale, qui ne ſe releva plus de l'aviliſſement où il l'avoit fait tomber, & qui devint le jouet des gens de guerre, dont il avoit nourri la licence.

Sa mémoire fut déteſtée. Le Sénat, dans des acclamations que Lampride rapporte fort au long, lui prodigua les titres les plus injurieux, le traitant d'ennemi des dieux, de parricide, de tyran plus cruel que Domitien, plus impur que Néron. Il demanda que l'on traînât ſon corps avec le croc dans les rues, qu'on le privât de la ſépulture; & après que Pertinax l'eût fait inhumer, le Sénat vouloit qu'on le déterrât & qu'on jettât ſes cendres au vent. On renverſa ſes ſtatues, on effaça des monumens publics toutes les inſcriptions qui pouvoient lui être honorables; & on lui rendit ainſi la pareille pour l'ignominie injuſte qu'il avoit fait ſubir à un grand nombre d'innocens, dont il ôtoit les noms des faſtes, après leur avoir ôté la vie. Le peuple entroit avec tranſport dans les ſentimens du Sénat. Les ſoldats ſeuls regretterent un Prince qui les combloit de ſes dons, & les laiſſoit vivre dans la molleſſe.

Il ne fit aucun ouvrage public pour l'embelliſſement ou pour l'utilité, ſoit de Rome, ſoit des autres Villes de l'Empire; & il eut l'indécente vanité de faire mettre ſon nom ſur des édifices que d'autres avoient conſtruits.

On lui fait honneur néanmoins d'un établiſſement avantageux pour l'approviſionnement de Rome & de l'Italie. La flotte d'Alexandrie y apportoit les bleds de l'Égypte. L. Commode en établit une ſemblable à Carthage pour le tranſport des bleds de l'Afrique, afin que dans le beſoin l'une ſuppléât à l'autre. Mais, il gâta encore cette inſtitution louable par la vanité ridicule qu'il y mêla, en changeant le nom de Carthage en celui d'Alexandrie Commodienne, & en voulant que la flotte fût appellée flotte de L. Commode Hercule.

Ce Prince, ſi digne de mépris & d'horreur, ne fut point contraire aux Chrétiens. L'Égliſe jouit de la paix ſous ſon regne, & elle prit de grands accroiſſemens. L. Commode étoit trop occupé de ſes plaiſirs pour être capable d'aucune autre attention. Dieu ſe ſert ainſi des vices mêmes des hommes pour l'accompliſſement de ſes deſſeins.

DIGRESSION

Sur le caractère de L. Commode.

On trouvoit en lui l'aſſemblage de tous les vices, ſans mêlange d'aucune qualité eſtimable. Nulle regle, nul principe de conduite, non ſeulement par rapport

rapport au bien de l'État, mais en ce qui regardoit ſes intérêts propres & perſonnels. Une vie toute de caprice, un attrait inſenſé pour la débauche la plus honteuſe, une prodigalité inouie, une barbarie qui fait horreur, voilà ce qui compoſoit le caractère de ce Prince. Haï des grands & des Sénateurs, dont il verſoit le ſang à flots, il n'eut pas même l'attention de ſe gagner l'affection du peuple. Les citoyens de Rome étoient accoutumés à recevoir des largeſſes de leurs Empereurs. L. Commode, à qui les revenus de l'Empire ne ſuffiſoient pas, & qui étoit toujours aux expédiens pour trouver de l'argent, n'avoit point dequoi donner ; & dans les diſtributions de deniers, ou de vivres, que l'uſage rendoit néceſſaires, à l'exception d'une ſeule fois, il ſe montra toujours avare & ſordide. Les Sujets de la République dans les provinces, maltraités & vexés, ne demandoient qu'à ſecouer le joug. Enfin, les Officiers de ſa maiſon, entre les mains deſquels étoit ſa vie, devenoient ſouvent les victimes de ſa cruauté, & il fit mourir un grand nombre de ſes Chambellans.

Se voyant l'objet d'une haine univerſelle, il comprit le danger ; mais, il ne vouloit pas y oppoſer la ſeule ſauve-garde efficace, qui eût été le changement de conduite ; & il recourut à des précautions inſuffiſantes, ſe cachant dans ſes maiſons de plaiſance, d'où il ſortoit rarement, & portant la défiance juſqu'à employer, à l'exemple de Denys le Tyran, une flamme légère pour ſe brûler les poils de la barbe & les extrêmités des cheveux, de peur de confier ſa tête au raſoir d'un barbier.

Il ne put néanmoins éviter le malheur qu'il s'efforçoit de mériter ; & après treize ans de regne, ou plutôt de tyrannie, il trouva enfin parmi ceux qui approchoient le plus de ſa perſonne, des ennemis qui vengerent l'Univers.

LUCIUS, *Lucius*, Λεύκιος, un des compagnons d'Artorius, *Voyez* Artorius.

LUCIUS, *Lucius*, Λεύκιος, (*a*) titre d'un dialogue de Lucien. C'eſt le même qui eſt auſſi intitulé *l'Ane*. *Voyez* Ane.

LUCRECE, *Lucretia*, (*b*) fut, ſelon quelques-uns, une des femmes de Numa Pompilius. Ce Prince l'épouſa après qu'il eut été élu Roi.

LUCRECE, *Lucretia*, (*c*) étoit une des plus belles & des plus vertueuſes femmes de ſon tems.

Pendant que Tarquin le Superbe étoit occupé au ſiege d'Ardée, ville ſituée à quelques ſix ou ſept lieues de Rome, les Princes ſes fils paſſoient le tems

(*a*) Lucian. T. II. p. 110.
(*b*) Plut. T. I. p. 74.
(*c*) Tit. Liv. L. I. c. 57. *& ſeq.* Dionyſ. d'Halicar. I. IV. c. 15. Plut. T. I. p. 97. Geneſ. c. 20. v. 9. c. 26. v. 10. Roll. Hiſt. Rom. Tom. I. pag. 175. *& ſuiv.*

en ſeſtins & en divertiſſemens. Un jour qu'ils étoient à ſouper chez Sext. Tarquin avec L. Collatin mari de Lucrece, la converſation tomba ſur le mérite de leurs femmes. Chacun donnoit à la ſienne les plus grands éloges. » A quoi bon » tant de diſcours, dit L. Col- » latin? Vous pouvez dans peu » de tems, ſi vous le voulez, » vous convaincre par vos pro- » pres yeux combien Lucrece » l'emporte ſur toutes les au- » tres. Nous ſommes jeunes; » montons à cheval, & allons » les ſurprendre. Rien de plus » ſûr pour décider notre diſ- » pute que l'état où nous les » trouverons dans un tems, » où très-certainement elles » ne nous attendent point. » Ils étoient un peu échauffés par le vin. *Allons*, *partons*, s'écrient-ils tous enſemble. Ils montent à cheval, & bientôt ils arrivent à Rome, où ils trouverent les Princeſſes, femmes des jeunes Tarquins, en grande compagnie, dans le plaiſir & la bonne chère. De-là ils vont droit à Collatie, où ils virent Lucrece dans une ſituation bien différente. Enfermée avec ſes femmes, elle travailloit à des ouvrages de laine dans le ſecret de ſa maiſon. D'un conſentement unanime, on lui adjugea la victoire. Elle reçut ſes hôtes avec toute la politeſſe & l'honnêteté poſſibles.

La vertu de Lucrece, qui devoit imprimer le reſpect, fut préciſément ce qui fit naître dans le cœur de Sext. Tarquin, Prince corrompu à l'excès, une paſſion violente & déteſtable. Peu de jours après, il revint à Collatie; & après avoir inutilement employé toutes ſortes de voies pour la ſéduire, enfin il lui déclare que non-ſeulement il l'égorgera elle-même, mais que pour lui faire perdre la réputation avec la vie, il tuera enſuite un Eſclave qu'il mettra à côté d'elle dans ſon lit. La conſtance de Lucrece qui avoit été à l'épreuve de la crainte de la mort, ne put tenir contre celle de l'infamie. Le jeune Prince, ayant ſatisfait ſa paſſion, retourna chez lui comme en triomphe.

Le lendemain Lucrèce, accablée de douleur & de déſeſpoir, envoya dès le matin prier ſon pere & ſon mari de la venir trouver, & d'amener avec eux chacun un ami fidele; qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Ils accoururent, accompagnés, l'un de P. Valérius, & l'autre de L. Brutus. Dès qu'elle les vit entrer, elle ne put retenir ſes larmes; & lorſque ſon mari lui demanda ſi tout alloit bien: » Il s'en faut beaucoup, » dit-elle. Car quel bien reſte-t- » il à une femme, après qu'elle » a perdu l'honneur? Oui, Col- » latin, un téméraire a ſouillé » votre lit. Au reſte, il n'y a » que mon corps de criminel, » mon cœur eſt innocent; ma » mort en ſera la preuve. Pro- » mettez-moi ſeulement, que » vous ne laiſſerez pas l'adul-

» tère jouir impunément de ſon » crime. C'eſt Sext. Tarquin, » qui la nuit précédente, hô- » te perfide, ou plutôt cruel » ennemi, m'a fait violence, » & a emporté d'ici une joie » funeſte pour moi, mais ſi » vous êtes gens de courage, » plus funeſte encore pour lui. » tous lui promirent de la venger, & tâcherent en même-tems de la conſoler, en lui repréſentant que l'ame ſeule péchoit, & non le corps; qu'il n'y avoit point de faute, où il n'y avoit point de conſentement. » Ce que mérite » Sext. Tarquin, reprit Lu- » crece, je vous en laiſſe les » juges; mais, pour moi, quoi- » que je me déclare innocente » du crime, je ne m'exempte » pas du ſupplice. Nulle impu- » dique ne s'autoriſera de l'ex- » emple de Lucrece, pour ſur- » vivre à ſon déshonneur. » En même-tems, elle s'enfonce dans le ſein un poignard qu'elle avoit caché ſous ſa robe. Son pere & ſon mari jetterent un grand cri. Mais, L. Brutus, ſans perdre le tems à répandre des larmes inutiles, tire du ſein de Lucrece le poignard tout ſanglant, & le tenant élevé : *Je jure*, dit-il, *par ce ſang ſi pur & ſi chaſte avant l'outrage de Tarquin, & je vous en prends à témoin grands Dieux, que le fer & le feu, à la main, j'en pourſuivrai la vengeance ſur le Tyran, ſur ſa femme, ſur toute ſa race criminelle; & que je ne ſouffrirai point que déſormais perſonne regne dans Rome.* Il préſente enſuite le poignard à L. Collatin, à Sp. Lucrétius, & à P. Valérius, qui étoient tous ſurpris de trouver dans L. Brutus une préſence d'eſprit & une élévation de courage ſi différentes de ce qu'ils avoient vu en lui juſqu'alors. Tous firent le même ſerment, qui fut comme le ſignal d'un ſoulevement général, qui procura la liberté aux Romains; car, Tarquin le Superbe, ſa femme & ſes enfans furent proſcrits à jamais.

La mort tragique de Lucrece a été louée & vantée, par le Paganiſme, comme le dernier & le plus noble effort de l'héroïſme. L'Évangile n'en juge pas ainſi; c'eſt un meurtre injuſte, même ſelon les principes de Lucrece, puiſqu'elle punit de mort une innocente, du moins reconnue de ſa part pour telle. Elle ignoroit que nous ne ſommes pas maîtres de notre vie, & qu'il n'y a que celui de qui nous la tenons qui ait droit d'en diſpoſer.

Saint Auguſtin, qui examine avec ſoin dans les livres de la Cité de Dieu, ce qu'il faut penſer de la mort de Lucrece, ne la regarde point comme une action de courage, partie d'un véritable amour de la chaſteté, mais comme une foibleſſe d'une femme trop ſenſible à la gloire & à la réputation humaines, & qui, dans la crainte de paroître aux yeux des hommes complice d'une violence qu'elle déteſtoit, & d'un crime qui lui étoit tout à fait étranger, en commet un véritable

ſur elle-même volontairement & de propos délibéré.

Mais, ce que nous ne pouvons trop admirer dans cette Dame Romaine, c'eſt l'horreur qu'elle a de l'adultère, qu'elle regarde comme un vice ſi affreux, ſi déteſtable, qu'elle n'en peut ſoutenir l'idée. Tel étoit le jugement qu'en portoient les Payens mêmes. Qu'il nous ſuffiſe de citer ici l'exemple de deux Princes Idolâtres, qui portoient tous deux le même nom, & que nous voyons dans l'hiſtoire de la Génèſe ſaiſis de frayeur & de tremblement à la vue du danger qu'ils avoient couru de commettre un adultere par ignorance. Ils reconnoiſſent qu'un péché ſi énorme auroit attiré ſur eux & ſur tout leur Royaume la malédiction du Ciel. *Quid peccavimus in te*, dit Abimélech à Abraham, *quia induxiſti ſuper me & ſuper regnum meum peccatum grande* ?

LUCRECE [TIT.] CARUS, *Tit. Lucretius Carus*, (*a*) chevalier Romain, d'une famille ancienne & célebre, fut un des plus grands Philoſophes de ſon ſiecle & un des meilleurs Poëtes de l'antiquité. Il naquit, ſelon la chronique d'Euſebe, la 2e. année de la 171e. Olympiade, douze ans après Cicéron, ſous le Conſulat de L. Licinius Craſſus & de Q. Mutius Scævola, l'an de Rome 658.

On croit que ſes parens l'envoyerent étudier à Athènes, où apparemment il eut pour maîtres Zénon & Phédrus, qui étoient en ce tems-là l'ornement de la ſecte d'Epicure, à laquelle Lucrece s'attacha. Il fut fort eſtimé pour ſon ſçavoir & pour ſon éloquence. Il eſt à préſumer, dit un Auteur moderne, qu'avec la réputation qu'il s'étoit acquiſe, il n'eût laiſſé à la poſtérité que le déſir d'imiter ſes productions & la gloire de les ſuivre, s'il eût vécu long-tems ; mais, il mourut à la fleur de ſon âge, d'une frénéſie que lui cauſa, dit-on, un philtre amoureux qui lui fut donné, à ce qu'on prétend, par ſa femme nommée Lucilia, qui l'aimoit trop éperdument. Ce fut pendant les intervalles de ſa maladie, que pour ſe divertir, il compoſa les ſix livres de la nature des choſes, qui nous reſtent de lui, & dans leſquels il explique fort au long la phyſique d'Epicure. On dit qu'il ſe donna enſuite la mort, n'étant âgé que de quarante-quatre ans. Il dédia ſon Poëme à C. Memmius, qui avoit eu les mêmes Maîtres que lui, & qui ſans doute étoit dans les mêmes ſentimens. La même chronique d'Euſebe nous apprend que cet

(*a*) Vell. Patercul. L. II. c. 36. Corn. Nep. in Tit. Pomp. Attic. c. 12. Cicer. ad Q. Frat. L. II. Epiſt. 11. Quintilian. L. III. c. 1. L. X. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 168. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. T. V. pag. 475. Bougainv. Traduct. de Lanti-Lucre Tom. I. pag. 9. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 623. *& ſuiv.* T. VII. p. 315. Tom. XII. p. 126. *& ſuiv.*

ouvrage fut corrigé par Cicéron, après la mort de l'Auteur. Cicéron néanmoins ne parle qu'une seule fois de Lucrece, cependant il a eu souvent lieu d'en faire mention; & cet endroit, d'ailleurs assez obscur, est lu différemment.

Jamais homme ne nia plus hardiment que ce Poëte la Providence, & ne parla de la Divinité avec plus d'insolence & d'audace. Il entre en matière par ce début, en faisant l'éloge d'Epicure. » Pendant, dit-il, que le » genre humain gémissoit, asser- » vi honteusement sous le dur » joug d'une religion impérieu- » se, qui se disoit descendue » du Ciel, & qui faisoit trem- » bler toute la terre; un mor- » tel, né dans la Grece, osa » le premier, d'un air hardi » & intrépide, lever contre » elle l'étendard de la guerre, » sans que ni l'autorité des » Dieux, ni la crainte des » foudres, ni le Ciel avec le » bruit effrayant de ses ton- » nerres fussent capables de » l'arrêter. Tous ces objets, » au contraire, ne servirent » qu'à animer son courage, & » à le fortifier dans le dessein » qu'il avoit de forcer les bar- » rières de la nature, & de pé- » nétrer dans ses mystères les » plus secrets. »

Lucrece, dans tout son ouvrage, établit pour principe que les Dieux ne se soucient & ne se mêlent de rien; & il prend à tâche d'expliquer les effets de la nature, la formation & la conservation du monde, par le seul mouvement des Atomes, & de réfuter ceux qui reconnoissent pour première cause la puissance & la sagesse d'une Divinité. Ce Poëte a beaucoup de noblesse, de force, & de génie; mais, ces vers sont si fort éloignés de la douceur & de l'harmonie de ceux de Virgile, qu'on croiroit qu'il auroit vécu des siecles avant lui.

M. de Bougainville s'exprime ainsi, au sujet de Lucrece: » Ce Poëte Romain, dit-il, » né dans un siecle & dans une » ville, où la corruption des » mœurs donnoit une foule de » partisans à la philosophie d'E- » picure, en adopta les prin- » cipes avec une espèce de » fanatisme. Trop éclairé pour » ne pas mépriser les objets » qu'adoroit le Vulgaire, mais » n'ayant ni l'esprit assez juste, » ni le cœur assez droit, pour » se tenir dans le milieu qui » sépare la superstition & l'im- » piété, il confondit avec les » extravagances du Paganisme, » les Dogmes sacrés de la re- » ligion naturelle. Zélé disci- » ple d'Epicure, il ne se bor- » na pas à suivre la doctrine » de ce fameux Matérialiste. » Malgré la difficulté du sujet, » il fit un Poëme qui en renferme » l'exposition & les détails; Poë- » me écrit avec art, semé d'i- » mages, quelquefois éloquent » toujours méthodique, plein » de ces traits qui caractérisent » le génie, mais où l'on trouve

» plus de force que de clarté dans » le ſtyle, beaucoup de hardieſſe » & peu de ſolidité dans le rai- » ſonnement. Toute fois, ſi nous » l'en croyons, c'eſt la nature, » c'eſt la vérité même, qui s'ex- » priment par ſa bouche. Au » ton qu'il prend pour débiter » ſes Dogmes, pour donner à » la plupart des phénomènes, » une explication plus ſouvent » ingénieuſe que véritable, on » croit entendre, non l'inter- » prete d'un Philoſophe pro- » poſer une hypothèſe qu'il » adopte, mais le Miniſtre » d'une Divinité prononcer des » Oracles. Que Lucrece parle » avec orgueil, je n'en ſuis pas » ſurpris; il étoit Poëte, & ſe » prétendoit eſprit fort. Mais, » qu'un homme qui profeſſe » hautement l'athéiſme ſoit an- » thouſiaſte, c'eſt une incon- » ſéquence que le délire poëti- » que peut à peine excuſer. » Lucrece l'étoit à l'égard du » ſyſtême & de la perſonne d'E- » picure. Panégyriſte éternel, » & preſque adorateur de ſon » maître, il lui prodigue par- » tout les noms de ſage & de » génie ſublime, de bienfai- » teur des humains; il en fait » l'apothéoſe; il ſemble ne » vouloir renverſer tous les » autels de l'Univers, que pour » bâtir de leurs débris un tem- » ple à ce Grec fameux.

» Lucrece n'eſt pas le ſeul qui » le comble d'éloges. Tous les » diſciples d'Epicure avoient » pour ſa mémoire un reſpect » profond. Tant que ſon école » ſubſiſta, le jour de ſa naiſ- » ſance fut célébré comme un » jour de Fête; & depuis le » renouvellement des lettres, » ſa conduite & ſa morale ont » trouvé parmi les Modernes » un grand nombre d'appro- » bateurs.

» Lucrece partage les éloges » prodigués à ſon maître. Si » les Matérialiſtes reconnoiſ- » ſent Epicure pour leur chef, » ils regardent Lucrece comme » leur Poëte. Charmés d'un » ouvrage où ſont raſſemblées » les difficultés les plus ſpé- » cieuſes, que l'athéiſme op- » poſe à la religion, ils en ché- » riſſent, ils en admirent l'au- » teur. La pureté de ſa diction » les flatte moins, que l'au- » dace avec laquelle il atta- » que & défie la Providence. » C'eſt, à les entendre, une » ame noble, un eſprit mâle » & courageux. Ils aiment à » s'élever avec lui dans cette » région ſupérieure, d'où, plein » d'une pitié dédaigneuſe, il » abaiſſe ſes regards ſur le » reſte des mortels. Quelques » réflexions ſur le néant des » Grandeurs humaines, quel- » ques maximes ſévères & dès » lors inconſéquentes, ſemées » dans ſon Poëme, leur ſer- » vent de prétexte pour ériger » en ouvrage de morale ce » Poëme où l'obſcénité regne, » & qui ne reſpire que l'irréli- » gion. »

Tout le monde connoît le Poëme, que M. le Cardinal de Polignac a compoſé contre

Lucrece, & qu'il a intitulé pour cette raiſon *l'Anti-Lucrece*. Le même M. de Bougainville dans le diſcours préliminaire qu'il a mis à la tête de la traduction qu'il nous a donnée de ce Poëme, nous fournit un précis de la doctrine qu'il contient.

» Elle a, dit-il, pour fondement la diſtinction de l'intelligence & de la matière; » principe inconteſtable, qui » nous éclaire à la fois ſur la » nature de l'homme & ſur » l'origine de l'Univers. Tout » ce qui exiſte eſt eſprit ou » corps. Les êtres de la premiè- » re claſſe ont la penſée pour » attribut eſſentiel; l'étendue » eſt la qualité primitive de » ceux de la ſeconde. Ces deux » propriétés ſont tellement op- » poſées l'une à l'autre, qu'el- » les s'excluent réciproque- » ment, & ne peuvent ſe trou- » ver réunies dans la mê- » me ſubſtance. De ce que » la matière eſt incapable de » penſer, il ſuit que paſſive » par eſſence elle ne peut » ni ſe mouvoir, ni ſe don- » ner aucune des modifica- » tions dont elle eſt ſuſcepti- » ble. Elle a donc un moteur, » une cauſe toute puiſſante; & » ce moteur, cette cauſe eſt » l'intelligence ſouveraine.

» Ainſi, la nature des corps » fournit une démonſtration ſen- » ſible de l'exiſtence d'un Dieu. » Mais, cette importante vé- » rité ſe trouve encore établie » par d'autres preuves, toutes » de genres différens. Telles » ſont l'idée de cet Etre gra- » vée dans notre eſprit, l'u- » nion de l'ame avec le corps, » les merveilles de l'Univers, » enfin l'accord unanime de » tous les hommes.

» Ce Principe infini, éternel, » immuable, a tiré la matière » du néant, parce qu'il l'a voulu » & quand il l'a voulu. Le mon- » de matériel eſt ſon ouvrage, & » c'eſt la copie du monde intelli- » gible, qui a toujours exiſté » dans ſes idées. Auteur de la » nature, il a, pour en régler le » cours, établi des Loix géné- » rales, auſſi ſages que conſtan- » tes. Sa Providence embraſſe » l'Univers & veille ſur chaque » être en particulier.

» L'homme eſt le plus par- » fait de tous. Compoſé de deux » ſubſtances étroitement unies, » malgré l'oppoſition de leur » nature, il tient par le corps » aux objets ſenſibles; mais, » il peut s'élever par l'ame juſ- » qu'à la Divinité dont il eſt » l'image. Son corps eſt une » machine ſçavamment organi- » ſée. C'eſt l'aſſemblage d'une » multitude de reſſorts, dont le » concert & la délicateſſe for- » ment un tout en même-tems » parfait & deſtructible. Son » ame eſt ſimple, dès lors in- » diſſoluble, & par conſéquent » immortelle. La liaiſon de ces » deux parties de nous mêmes, » produit entr'elles une cor- » reſpondance intime. Certains » mouvemens excités dans le » corps occaſionnent dans l'ame

» certaines penſées ; telle ou
» telle penſée de la part de
» l'ame fait naître dans le corps
» tel ou tel mouvement. Une
» ſubſtance ſpirituelle ne peut
» agir, il eſt vrai, par elle-
» même ſur une portion de ma-
» tière ; mais, l'Être ſouverain,
» dont la volonté les unit, eſt,
» ſi je l'oſe dire, le milieu qui
» tranſmet de l'un à l'autre
» ces impreſſions réciproques.
» Dieu eſt l'agent univerſel ;
» c'eſt lui qui meut le corps
» à l'occaſion des déſirs de l'a-
» me. C'eſt lui qui fait répon-
» dre les penſées de l'ame aux
» mouvemens du corps. L'im-
» mortalité de l'ame eſt auſſi
» généralement reconnue que
» l'exiſtence de Dieu. Les hom-
» mes naiſſent tous avec le
» germe de ces deux vérités.
» C'eſt, pour me ſervir de l'ex-
» preſſion d'un de nos meilleurs
» Écrivains, le Dogme du gen-
» re humain & la foi de la na-
» ture.

» Sur ces deux points rou-
» lent toutes les ſpéculations
» de la Métaphyſique, & tous
» les préceptes de la morale.
» En effet, l'auteur de l'Uni-
» vers en eſt le Souverain. Il
» a gravé dans nos cœurs en
» traits ineffaçables une Loi qui
» ne nous impoſe des devoirs,
» que pour nous rendre heu-
» reux ; Loi ſimple, pure, im-
» muable, univerſelle & dont
» tous les caractères répondent
» aux attributs de ſon auteur.
» Elle unit tous les peuples ;
» elle fait de tous les hommes
» autant de freres ; ils ne ſont
» vraiment libres, que lorſ-
» qu'ils reſpectent les bornes
» qu'elle preſcrit à leur li-
» berté. Interpretes de cette
» Loi primitive, les plus ſages
» Légiſlateurs n'ont fait que
» la développer. Leurs règle-
» mens ne ſont reſpectables,
» qu'autant qu'ils ont pour baſe
» ceux du droit naturel. La diſ-
» tinction du juſte & de l'injuſte,
» n'eſt donc pas l'ouvrage des
» hommes. Elle a pour princi-
» pe la nature des Etres, ou
» plutôt celle de la Divinité
» même. Dieu eſt la verité, la
» juſtice, le bien par eſſence ;
» & cet amour du vrai, ces ſe-
» mences d'équité, qui réſident
» dans notre cœur, ſont les ti-
» tres précieux de notre ori-
» gine ; c'eſt l'empreinte de la
» main qui nous a tirés du
» néant.

» Il eſt donc des vices & des
» vertus, & par conſéquent
» des peines & des récompenſes
» après cette vie. En effet, les
» hommes étant libres, leurs
» actions doivent recevoir le
» prix qu'elles méritent. Elles
» ne le reçoivent preſque ja-
» mais en ce monde, où l'on
» voit ſouvent les coupables
» proſpérer, & les amis de la
» vertu gémir dans l'infortune.
» Le tems eſt un cahos ; mais,
» l'ordre doit être rétabli dans
» l'éternité. La juſtice ſuprême
» y punira le crime ; un bon-
» heur ineffable y ſera le par-
» tage des juſtes.

» Ce bonheur eſt la poſſeſ-

» sion de Dieu même. Le désir
» d'être heureux est essentiel
» aux hommes. Leurs pensées,
» leurs actions tendent toutes à
» ce but. Ils se trompent sou-
» vent sur la route, qui peut
» les y conduire. Les richesses,
» les honneurs, les plaisirs, les
» sciences, le repos, ce phan-
» tôme qu'ils appellent la gloi-
» re, usurpent leurs hommages,
» & les attirent par des char-
» mes trompeurs; biens chimé-
» riques, insuffisans, mêlés d'a-
» mertume, quelquefois em-
» poisonnés par les remords,
» & dont les moins frivoles
» n'ont comme les autres, que
» la durée d'un instant. Tous
» sont indignes d'attacher une
» ame immortelle. Unique ob-
» jet de nos contemplations &
» de nos désirs, Dieu seul peut
» rassasier notre esprit & notre
» cœur. Seul il peut fixer les
» regards & les vœux d'une
» ame, née pour connoître &
» pour aimer. Il est le bien
» suprême, la dernière fin de
» l'homme; mais, que l'hom-
» me n'espere pas y parvenir,
» s'il ne s'acquitte de ce qu'il
» doit à son Créateur, de ce
» qu'il se doit à soi-même, de
» ce qu'il doit à la société.

» Voilà quel est en abrégé
» tout le système de la religion
» naturelle; système dont les
» diverses parties se soutien-
» nent par leur accord, se prê-
» tent un jour mutuel, & con-
» courent à former un tout
» inébranlable. Cette religion
» ne suffit pas sans le Christia-
» nisme; mais, elle ne fait avec
» lui qu'un même corps. Les
» vérités dont elle nous instruit,
» intimement liées à celles que
» Dieu nous a révélées, en
» sont, pour ainsi dire, la base
» & le fondement. Sans elle
» tout n'est que chimère, qu'il-
» lusion, que désordre. Si no-
» tre ame n'est pas immortelle,
» nous sommes les plus mal-
» heureux & les plus mépriса-
» bles de tous les Etres. Jouets
» du mensonge, ennemis de
» nous-mêmes par un excès
» d'amour propre, confondant
» les besoins de nos passions
» avec ceux de la nature, en-
» vironnés de maux réels, &
» dénués de véritables ressour-
» ces; vertueux sans objet,
» sans principes, sans espoir;
» forcés de sacrifier les plus
» doux penchans de nos cœurs,
» à de chimériques devoirs,
» à de vains remords; rampant
» avec peine d'un objet à l'au-
» tre; amas monstrueux de con-
» tradictions, nous traînons
» dans l'ignorance & la misere
» quelques momens qui se per-
» dent dans l'abîme du passé.
» Vils mortels, quel est donc
» le fondement de l'orgueil qui
» vous enfle? Est-ce cette rai-
» son, que vous regardez com-
» me votre apanage? Mais,
» elle ne peut que vous éga-
» rer? Elle n'enfante que des
» doutes ou des erreurs. Est-ce
» votre liberté? C'est le prin-
» cipe de vos maux & la sour-
» ce de vos désordres. Ce sont
» peut-être vos connoissances.

» Rarement utiles, ſouvent incertaines, & toujours achetées par l'étude, ſont-elles préférables à cet inſtinct qui conduit les animaux ? Enfans de la nature, dociles à ſes loix, guidés par ſa lumière, ils ſuivent ſans écart la route qu'elle leur trace. Fruits d'un travail opiniâtre, vos arts ſont des preuves de vos beſoins. Vos générations s'écoulent comme les flots, & tant d'êtres inſenſibles triomphent de la durée des ſiecles. Déplorons notre deſtinée, je le répete, ſi ce qui penſe en nous périt avec notre corps. Mais non. Mon ame ſe ſent née pour vivre à jamais, & ce ſentiment intérieur ne peut me tromper. Ma vie n'eſt que le paſſage du néant à l'éternité. La terre eſt mon exil, & la mort doit me rendre à ma patrie. Dans ce ſéjour heureux habite un Dieu, Pere & Légiſlateur des hommes. Sa Loi ſuprême m'ordonne de pratiquer des vertus dont il ſera l'éternelle récompenſe. Mes paſſions s'élevent, il eſt vrai, contre le joug qu'elle leur impoſe; mais, quel droit auroient-elles de m'entraîner dans leur révolte? Leurs intérêts ne ſont pas les miens. Périſſe à jamais cette affreuſe Philoſophie, qui prenant leur parti contre nous-mêmes nous dégrade pour les affranchir !

» Deſcartes eſt peut-être le premier des Modernes, qui ait ſolidement démontré la diſtinction de l'ame & du corps. Ce grand homme, né pour éclairer les hommes, pour les inſtruire dans l'art de penſer, ne dut qu'à lui-même ſes ſublimes découvertes. Dans un ſiecle où la raiſon gémiſſoit ſous le joug de l'ignorance, où le Péripatétiſme exerçoit ſur les eſprits un empire deſpotique, où la nouveauté, ce titre aujourd'hui ſi favorable, ſuffiſoit pour décrier une opinion, au milieu d'un peuple d'eſclaves il arbora l'étendard de la liberté. Avec ce courage qui triomphe de tous les obſtacles, il combattit des erreurs établies par une longue poſſeſſion, & défendues par une foule de partiſans opiniâtres. On le traita de rebelle ; on proſcrivit ſa doctrine; on la peignit des couleurs les plus noires, & ce nouveau Socrate trouva dans ſa patrie des perſécuteurs. Mais, ſupérieur aux préjugés par ſon génie, aux contradictions par ſa conſtance, Deſcartes aimoit plus la vérité, que les ames vulgaires n'aiment les objets ſenſibles. Digne du nom de Philoſophe, il avoit pour elle cette paſſion vive & ſincère, qui rend capable de tout ſacrifier. Il continua de marcher dans la route qu'il s'étoit frayée. Par un doute raiſonnable, il ſçut s'élever à l'évidence; & conduit par de

» profondes méditations, à » quelques principes auſſi ſimples que féconds, il en fit la » baſe d'une Métaphyſique ſolide, lumineuſe & vraiment » utile aux hommes, puiſque » la plus pure morale en eſt » une conſéquence néceſſaire. » C'eſt principalement ſous ce » point de vue, qu'il me paroît mériter nos hommages & » notre reconnoiſſance. Il eut » un génie vaſte. Grand Géometre, excellent Phyſicien, » il connut la liaiſon de la Géométrie & de la Phyſique. En » réduiſant le premier les courbes en équation, il mérita de » partager avec les inventeurs » des nouveaux calculs la gloire de ces admirables découvertes. Son œil éclairé perça » les profondeurs de la nature, » en dévoila le méchaniſme, » en découvrit quelques myſtères. Auteur d'une méthode » inconnue juſqu'à lui, il répandit parmi nous les germes » de cet eſprit Philoſophique, » également applicable à tous » les genres d'études & de recherches, qui procede toujours avec ordre, qui lie toutes les idées, enfin qui donne aux bons ouvrages modernes tant de préciſion & de » clarté. Mais, le plus noble » uſage qu'il ait fait de ſes lumières, celui qui doit le » mettre au nombre des bienfaiteurs des hommes, c'eſt de » nous avoir appris à nous » connoître; c'eſt d'avoir établi d'une manière inconteſtable la ſpiritualité de notre » ame; cet attribut glorieux, » le fondement de nos devoirs » & de nos eſpérances. En vain » Locke, en ſoutenant que la » matière peut devenir penſante, & que l'eſprit ne penſe » pas toujours, a prétendu détruire les bornes qui ſéparent à jamais ces deux ſubſtances. Son aſſertion, dénuée » de preuves, quoique reçue » de nos jours avec cette » faveur qu'ont parmi nous » les opinions étrangeres, n'ébranlera jamais le principe » ſur lequel eſt établie la Métaphyſique de Deſcartes.

» C'eſt cette Métaphyſique, » immortelle comme le nom de » de ſon Auteur, indépendante du ſort de ſes autres idées, » que M. le Cardinal de Polignac, développe dans l'Anti-Lucrece. Il a raſſemblé » les preuves qui l'établiſſent, » & réfuté les objections qui » la combattent. Le ſecond livre de ce Poëme forme avec » les deux ſuivans un traité » complet ſur l'eſſence de la » matière; celle de l'ame eſt » approfondie dans le cinquième & le ſixième. La plupart » des raiſonnemens qu'il employe ne ſont pas nouveaux; » mais, il les préſente dans un » nouveau jour. D'ailleurs, » ſont-ils moins ſolides, pour » avoir été déja mis en œuvre? « Doivent-ils faire une moindre » impreſſion ſur des eſprits raiſonnables? Que des fictions » brillantes perdent tout à nos

» yeux, en ceſſant d'être nou-
» velles. Fleurs paſſageres, elles
» n'ont d'autre mérite qu'un
» éclat inutile, & quelquefois
» dangereux. Mais, d'impor-
» tantes vérités doivent-elles
» être aſſujetties à de pareilles
» loix? Les paſſions ne rougiſ-
» ſent point de recourir ſans
» ceſſe aux mêmes armes. Pour-
» quoi la raiſon n'auroit-elle
» pas un droit qu'elles oſent
» s'arroger? »

Tel eſt le précis de la doctrine, contenue dans le Poëme de l'Anti-Lucrece.

LUCRETILIS, *Lucretilis*, (*a*) montagne d'Italie dans le païs des Sabins. Horace en fait mention. Acron, ſon Commentateur, dit qu'elle étoit auprès de Gabies.

LUCRÉTIUS, *Lucretius*, famille Romaine. Elle étoit diviſée en pluſieurs branches, elle comprenoit les Tricipitinus, les Cinna, les Veſpillions, & les Oſella. Cicéron parle avec éloge de Q. Lucrétius Veſpillo, Juriſconſulte, & de Lucrétius Oſella qui étoit plus propre à faire des harangues qu'à plaider.

LUCRÉTIUS [SP.], *Sp. Lucretius*, (*b*) pere de Lucrece, étoit, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, un des plus illuſtres de Rome. Comme Tarquin l'avoit établi, au rapport de quelques Auteurs, Gouverneur de la ville, lorſqu'il partit pour le ſiege d'Ardée, il préſida à l'aſſemblée où l'on élut les premiers Conſuls. Suivant Denys d'Halicarnaſſe, il y préſida comme Interroi, ayant été établi par L. Junius Brutus, Magiſtrat de l'Interregne. Il falloit donc qu'il fût en même-tems & Interroi & Gouverneur de la ville.

Sp. Lucrétius fut nommé enſuite Conſul lui-même en la place de L. Junius Brutus, & ſon Collegue lui céda la premiere place, & lui donna les faiſceaux parce qu'il étoit le plus âgé; honneur qui fut toujours déféré depuis à la prérogative de l'âge. Mais, comme Sp. Lucrétius n'avoit pas aſſez de force, à cauſe de ſon grand âge, pour porter le poids de cette Magiſtrature, il en fut accablé, & mourut quelques jours après.

LUCRÉTIUS [TIT.], *Tit. Lucretius*, (*c*) fut créé Conſul avec P. Valérius, l'an de Rome 246, & avant Jeſus-Chriſt 506. Les Toſcans étant venus cette année attaquer les Romains, T. Lucrétius ne contribua pas peu à leur défaite. Il fut créé Conſul de nouveau trois ans après, & eut encore pour collegue P. Valérius.

LUCRÉTIUS [P.], *P. Lucretius*, (*d*) fut créé Conſul, avec P. Valérius Publicola, l'an de Rome 247, & 505 avant Jeſus-Chriſt.

(*a*) Horat. L. I. Ode 15. v. 1.
(*b*) Tacit. Annal. L. VI. c. 11. Tit. Liv. L. I. c. 58, 59. L. II. c. 8. Dionyſ. Halicarn. L. IV, c. 15. Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 206.
(*c*) Tit. Liv. L. II. c. 8, 11, 16.
(*d*) Tit. Liv. L. II, c. 15.

LUCRÉTIUS [L.] TRICIPITINUS, *L. Lucretius Tricipitinus*, (*a*) géra le Conſulat avec T. Véturius Géminus, l'an de Rome 292, & 460 avant Jeſus-Chriſt.

LUCRÉTIUS [P.] *P. Lucretius*, (*b*) étoit gouverneur de Rome, l'an 295 de la fondation de cette ville, & 457 avant Jeſus-Chriſt.

LUCRÉTIUS [HOSTUS] TRICIPITINUS, *Hoſtus Lucretius Tricipitinus*, (*c*) étoit Conſul avec L. Sergius Fidénas l'an de Rome 326, & 426 avant Jeſus-Chriſt. Il ne ſe paſſa rien de mémorable ſous leur Conſulat.

LUCRÉTIUS [P.] TRICIPITINUS, *P. Lucretius Tricipitinus*, (*d*) fut créé Tribun militaire, avec Agrippa Ménénius Lanatus, Sp. Nautius & C. Servilius, l'an de Rome 336, 416 avant J. C. Il le fut encore deux ans après avec le même Agrippa Ménénius Lanatus, Lélius Servilius Structus, & Sp. Rutilius Craſſus.

LUCRÉTIUS [L.] FLAVUS, *L. Lucretius Flavus*, (*e*) fut élevé au Conſulat, avec Servius Sulpicius Camérinus, l'an de Rome 362, & 390 avant Jeſus-Chriſt. Chargé de marcher contre les Eques, il les vainquit en bataille rangée, & s'en retourna à Rome triomphant. Deux ans après, L. Lucrétius Flavus fut créé Tribun militaire, & eut avec un de ſes Collegues la commiſſion de faire la guerre aux Volſiniens, qui furent mis en fuite dès le premier choc.

LUCRÉTIUS [L.] TRICIPITINUS, *L. Lucretius Tricipitinus*, (*f*) fut revêtu trois fois de la charge de Tribun militaire avec une puiſſance conſulaire; la premiere fois ce fut l'an de Rome 367; la ſeconde, l'an de Rome 372, & la troiſieme l'année ſuivante.

LUCRÉTIUS [L.], *L. Lucretius*, (*g*) Queſteur Romain, fut livré à Annibal par les Liguriens, l'an de Rome 534, & 218 avant Jeſus-Chriſt.

LUCRÉTIUS [M.], *M. Lucretius*, (*h*) étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 542, & 210 avant Jeſus-Chriſt.

LUCRÉTIUS [SP.], *Sp. Lucretius*, (*i*) fut créé Préteur, l'an de Rome 547, & 205 avant Jeſus-Chriſt. Il étoit alors Edile. Il eut pour département la Gaule, qui lui fut continuée les deux années ſuivantes. La troiſieme année, il eut ordre de rebâtir la ville de Genes, que Magon avoit détruite.

LUCRÉTIUS [P.], *P. Lucretius*, (*k*) fut député en Afri-

(*a*) Tit. Liv. L. III. c. 8, 10.
(*b*) Tit. Liv. L. III. c. 24.
(*c*) Tit. Liv. IV. c. 30.
(*d*) Tit. Liv. L. IV. c. 45, 47.
(*e*) Tit. Liv. L. V. c. 29, 32.
(*f*) Tit. Liv. L. VI. c. 4, 21, 22.
(*g*) Tit. Liv. L. XXI. c. 59.
(*h*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 5.
(*i*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 38. L. XXIX. c. 13. L. XXX. c. 1.
(*k*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 11.

que, avec C. Térentius Varron & Cn. Octavius, l'an de Rome 552, & 200 avant Jesus-Christ.

LUCRÉTIUS [C.], *C. Lucretius*, (*a*) fut créé Duumvir naval avec C. Matiénus, l'an de Rome 571, & 181 avant Jesus-Christ.

LUCRÉTIUS [C.], GALLUS, *C. Lucretius Gallus*, (*b*) fut nommé Préteur, l'an de Rome 581, & 171 avant Jesus-Christ. Comme le sort l'avoit réservé pour exécuter les ordres que lui donneroit le Sénat, il fut envoyé à Brundusium, pour y faire la revue de ceux qui devoient servir sur mer, congédier ceux qui ne lui sembleroient pas propres à ce métier, & mettre des affranchis en leur place, de façon qu'il y eût deux tiers de citoyens Romains, & un tiers d'alliés.

Un jour, comme C. Lucrétius Gallus étoit avec sa flotte auprès de Céphallénie, & que depuis peu il avoit fait partir devant lui son frere M. Lucrétius, pour aller à Chalcis, en passant au dessus de Malée, il s'embarqua lui-même sur une trireme, & navigea vers le golfe de Corinthe, pour s'emparer le premier de la Béotie. Sa mauvaise santé retarda son voyage. Mais, M. Lucrétius ayant appris en arrivant à Chalcis, que P. Lentulus assiégeoit Haliarte, lui envoya ordonner de la part du Préteur, d'abandonner cette entreprise. P. Lentulus, qui avoit attaqué cette place, avec cette partie de la jeunesse Béotienne, qui tenoit pour les Romains, obéit & se retira. Mais, ce siege ne fut levé que pour faire place à un autre. Car sur le champ M. Lucrétius investit cette ville avec l'armée navale, dans laquelle il y avoit dix mille hommes armés, auxquels il avoit joint les deux mille hommes d'Eumène que commandoit Athénée; & avec ces forces il se disposoit à lui donner l'assaut, lorsque le Préteur y arriva de Créuse. Après une longue & vigoureuse résistance, la place fut prise enfin d'assaut, livrée au pillage, puis ruinée de fond en comble.

De-là C. Lucrétius Gallus conduisit ses troupes à Thebes, & s'en étant rendu maître sans coup férir, il livra la ville aux exilés & aux autres partisans des Romains. Pour ceux qui avoient suivi le parti de Persée & des Macédoniens, il vendit à l'encan & leurs personnes & leurs effets. Voilà ce qu'il exécuta dans la Béotie; après quoi il remonta sur ses galeres, & s'en retourna à Rome.

L'année suivante, il y vint des députés de Chalcis, pour se plaindre des excès d'avarice & de cruauté, auxquels s'étoit porté C. Lucrétius Gallus contre leurs compatriotes. Ils lui

(*a*) Tit. Liv. L. XL. c. 16.
(*b*) Tit. Liv. L. XLII, c. 28, 31, 56, 63. L. XLIII. c. 7, 8. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 21, 35.

reprochoient que par un horrible ſacrilege, il avoit pillé leurs temples, & en avoit fait porter à Antium tous les ornemens; qu'après avoir privé de leurs biens des alliés du peuple Romain, il avoit réduit leurs perſonnes dans la ſervitude. Le Sénat crut qu'il étoit à propos de faire venir C. Lucrétius Gallus, afin qu'il entendît lui-même tout ce qu'on avançoit contre lui, & le réfutât, s'il pouvoit. Mais, les reproches qu'on lui fit en face, étoient encore plus ſanglans que tout ce qu'on avoit dit en ſon abſence; & il eut à ſoutenir deux accuſateurs beaucoup plus puiſſans & plus redoutables, dans la perſonne des deux Tribuns du Peuple, M. Juventius Thalna & Cn. Aufidius. Ces deux Magiſtrats, non contens de le déchirer en plein Sénat, le traînerent devant le peuple, & après l'avoir accablé de reproches, lui donnerent jour pour comparoître devant ſon Tribunal, & répondre à leurs accuſations.

LUCRÉTIUS [M.], *M. Lucretius*, frere du précédent. *Voyez* ſon article.

LUCRÉTIUS [Q.], *Q. Lucretius* (*a*) officier qui s'étoit emparé de Sulmone; mais, ayant appris que Jule Céſar y envoyoit cinq cohortes de la huitieme légion, il ſe jetta en bas du mur, & s'enfuit.

LUCRÉTIUS [M.] *M. Lucretius*, (*b*) juge, dont Cicéron fait mention.

LUCRIN [LE LAC], *Lucrinus lacus*, (*c*) lac d'Italie, dans la Campanie, auprès de Baies, de Putéoles & du lac d'Averne. Pomponius Mela, Pline, Virgile, Horace, Tacite, &c. font mention de ce lac.

Les Romains mettoient les huitres du lac Lucrin au nombre des mets les plus délicieux. Horace parle du lac Lucrin en pluſieurs endroits. Dans ſes Épodes il dit:

Non me Lucrina juverint conchylia.

Il dit ailleurs, à l'occaſion des étangs & des vivres, que le luxe faiſoit creuſer dans les maiſons de plaiſance:

Undique Latiùs
Extenta viſentur Lucrino
Stagna lacu.

C'eſt-à-dire, » on verra bientôt, de tous côtés, des étangs » plus larges que le lac Lucrin. »

M. Dacier remarque très-bien qu'Auguſte joignit ce lac avec celui d'Averne, & en fit un port, qui fut appellé le port Julien. Le 29 Septembre, jour de ſaint Michel de l'an 1538, un tremblement de terre dé-

(*a*) Cæſ. de Bell. Civil. L. I. p. 455.
(*b*) Cicer. in Verr. L. III. c. 12.
(*c*) Pomp. Mel. p. 131. Plin. Tom. I. pag. 154, 502, 534. Virg. Georg. L. II. v. 161. *& ſeq.* Strab. pag. 245. Tacit. Annal. L. XIV. c. 5. Horat. L. II. Ode 12. v. 2. *& ſeq.* L. Epod. Ode 2, v. 49. Sueton. in Auguſt. c. 16.

rangea ce lac. Il s'éleva du fond une montagne, que l'on appella alors *monte Nuovo cenere*, la nouvelle montagne de Cendre. Elle eſt décrite par Jule Céſar Cappaci, dans ſes antiquités de Pouzzole. Ce n'eſt plus qu'un marais fangeux & plein de roſeaux; ce marais s'appelle Licoſa.

LUCRIN [LE GOLFE], *Lucrinus ſinus*, Λυκρῖνος κόλπος, (*a*) golfe d'Italie, dans la Campanie, près duquel étoit ſituée la ville de Baies, ſelon Strabon. Ce Géographe appelle golfe ce que d'autres appellent lac; ainſi, le golfe Lucrin n'eſt autre choſe que le lac Lucrin.

» Le golfe Lucrin, dit Stra-» bon, s'étend en large juſ-» qu'à Baies, & eſt ſéparé de » la mer extérieure par une di-» gue qui a huit ſtades de long, » & autant d'eſpace de largeur » que peut en occuper un large » char. On dit que ce fut Her-» cule qui fit faire cette digue, » lorſqu'il emmenoit les bœufs » de Géryon. Mais, comme » lorſque la mer étoit agitée, » l'eau couloit par deſſus en » pluſieurs endroits, ce qui » étoit cauſe qu'on ne pouvoit » y paſſer à pied que très-diffi-» cilement, Agrippa y a fait » ajouter ce qui manquoit. Ce » golfe porte de petits bateaux, » & on y pêche une grande » quantité d'huitres. Quelques-» uns croyent que c'eſt le lac » Achéruſia; & Artémidore, » le lac Averne. »

LUCRINUM SAXUM, (*b*) la roche de Lucrin. Ortelius ſemble en faire un lieu particulier, & cite Juvénal, dont voici les vers. Il s'y agit d'un homme qui, en mangeant des huitres, connoiſſoit au goût en quel lieu elles avoient été pêchées.

Circæis nata forent, an
Lucrinum ad ſaxum, Rutupinove edita fundo
Oſtrea, callebat primo deprendere morſu.

On voit bien qu'il s'agit ici des huitres du lac Lucrin; elles avoient la réputation d'être bonnes.

LUCTATIENS [LES JEUX], *Ludi Luctatii*, (*c*) jeux dont parle Cicéron dans ſon Brutus.

LUCTATIUS [Q.], *Q. Luctatius*, (*d*) nous eſt connu par un monument qu'il avoit fait élever au dieu Sylvain.

LUCTÉRIUS, *Luctherius*, *ou* Lutérius. *Voyez* Lutérius.

LUCULARIS, *Lucularis*, (*e*) nom d'un Flamine. Il n'en eſt fait mention nulle part que dans quelques Epigrammes.

LUCULLÉE, *Luculleum*, (*f*) Λευκόλλειον, ſorte de monnoie. Voici ce que Plutarque nous en apprend. » L. Corn. Sylla

(*a*) Strab. p. 244, 245. Virg. Georg. L. II. v. 161.
(*b*) Juven. Satyr. 4. v. 140, *& ſeq.*
(*c*) Cicer. Brut. c. 36.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. T. I pag. 275.
(*e*) Roſin de Antiq. Rom. p. 296.
(*f*) Plut. Tom. I. p. 492.

» ſe

» ſe ſervit toujours de L. Li-
» cinius Lucullus dans ſes af-
» faires les plus importantes,
» parmi leſquelles la fabrique de
» la monnoie tenoit un des pre-
» miers rangs. Il le choiſit pour
» lui donner cette commiſſion.
» Toute la monnoie, dont on
» ſe ſervit dans la guerre con-
» tre Mithridate, fut frappée
» dans le Péloponèſe ſous ſes
» ordres & par ſes ſoins; on
» l'appella de ſon nom Lucul-
» lée, & elle continua long-
» tems d'avoir cours à la guer-
» re pour les beſoins des ſol-
» dats, parce que perſonne ne
» faiſoit difficulté de la rece-
» voir. »

LUCULLI VILLA, (*a*) la maiſon de campagne de Lucullus. Elle eſt nommée *Lucullana Villa*, par Suétone, qui dit que l'Empereur Tibere y mourut. Dion Caſſius prétend que ce Prince mourut à Miſène. Tacite fournit de quoi les mettre d'accord, en nous apprenant que Tibere mourut près du promontoire de Miſene, dans la maiſon de campagne de Lucullus. On croit que le lieu, où étoit cette maiſon, s'appelle préſentement Bagni d'Agnano.

Ce même Lucullus, le plus riche & le plus magnifique de tous les Romains, avoit une autre maiſon de campagne dans le Latium. Le comte Marcellin l'appelle *Lucullanum Caſtellum*, au rapport d'Ortélius, qui confond cette place avec le Lucullanum d'Auguſte; cependant, il dit que le Bionda & Léandre croyent que c'eſt Freſcati.

LUCULLIANA VILLA. *Voyez* Luculli Villa.

LUCULLIANI HORTI, Λουκουλλιανοὶ κῆποι, (*b*) les jardins de L. Lucullus, jardins d'Italie, dans la Campanie. Ces jardins étoient comptés parmi les plus ſuperbes jardins des Rois. Il en eſt fait mention dans la vie de L. Lucullus écrite par Plutarque; & l'on croit qu'ils étoient à l'endroit qu'on nomme aujourd'hui Cento Camerelle.

LUCULLIENS [JEUX], *Ludi Luculliani*, jeux publics, que la province d'Aſie décerna à L. Lucullus, en mémoire de ſes bienfaits. On les appelle auſſi les fêtes Lucullies. *Voyez* Lucullies.

LUCULLIES, *Lucullia*, Λουκούλλια, (*c*) fêtes en l'honneur de L. Lucullus. Ce Général, dit Plutarque, après avoir rétabli la paix & la bonne police en Aſie, ne négligea point ce qui regardoit les jeux & les plaiſirs; mais, pendant qu'il fut à Ephèſe, il fit de grandes aſſemblées, donna des fêtes magnifiques pour célébrer ſes victoires, les accompagna de combats de Lutteurs & de Gladiateurs, & n'oublia rien pour le divertiſſement de ces villes qui,

(*a*) Sueton. in Tiber. c. 73. Dio. Caſſ. p. 638. Tacit. Annal. L. VI. c. 50.
(*b*) Plut T. I. p. 528.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 506. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 354.

en revanche pour lui faire honneur, célebrerent des fêtes appellées de ſon nom Lucullies, & lui témoignerent une affection très-véritable & très-ſincere, beaucoup plus agréable, que tous les honneurs.

Il ne doit pas paroître ſurprenant que les villes d'Aſie aient établi des fêtes en l'honneur de L. Lucullus. Il les avoit délivrées de la tyrannie des traitans & des uſuriers, & de l'accablement où toutes les villes étoient réduites par les grands empruns qu'elles avoient été obligées de faire pour payer les vingt mille talens que L. Sylla avoit exigés d'elles, & qui, par les uſures exorbitantes, étoient déja montés juſqu'à cent vingt mille talens.

LUCULLUS [P. LICINIUS], *P. Licinius Lucullus*, Π. Λικίνιος Λεύκουλλος, (*a*) étoit Edile Curule avec Q. Fulvius, l'an de Rome 550, & 202 avant Jeſus-Chriſt. Ces deux Magiſtrats firent repréſenter pendant trois jours les jeux Romains avec toute leur pompe. Les Scribes & les Licteurs des Ediles, ayant été accuſés & convaincus d'avoir tiré ſecrétement de l'argent du tréſor public, furent condamnés pour ce vol, auquel l'Edile P. Licinius Lucullus fut ſoupçonné d'avoir trempé.

LUCULLUS [C. LICINIUS], *C. Licinius Lucullus*, Γ. Λικίνιος Λεύκουλλος, (*b*) un des Triumvirs Epulons, que l'on créa, l'an de Rome 556, & 196 avant Jeſus-Chriſt. Il étoit Tribun, lorſqu'on l'éleva à cette Magiſtrature, & il avoit lui-même porté la loi pour la créer. Cette Loi donnoit aux Triumvirs Epulons, ainſi qu'aux Pontifes, le droit de porter la robe prétexte.

LUCULLUS [L. LICINIUS], *L. Licinius Lucullus*, Λ. Λικίνιος Λεύκουλλος, (*c*) fut créé Conſul, avec A. Poſtumius Albinus, l'an de Rome 601, & 151 avant Jeſus-Chriſt. Ayant été chargé de la guerre d'Eſpagne, il y vint dans le deſſein de profiter des dépouilles d'une ſi riche province. En arrivant il vit avec douleur que la paix étoit conclue avec les Celtibériens. Il n'oſa pas donner atteinte à un traité tout récent, & il tourna ſes vues d'un autre côté. Il réſolut d'attaquer les Vaccéens, voiſins des Arvaques, quoiqu'il n'eût ni ordre du Sénat, ni aucun ſujet légitime de leur faire la guerre. Il ne laiſſa pas de venir mettre le ſiege devant Cauca, une de leurs villes principales. Après une légere & courte réſiſtance, les habitans ſe rendirent. Il exigea d'eux des ôtages, & cent talens, & voulut que leur cavalerie entrât au ſervice des Romains. Il introduiſit auſſi dans la ville une garniſon de deux mille hommes. Les Cau-

(*a*) Tit. Liv. L. XXX. c. 39.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 42.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 491. Flor. L. II. c. 17. Appian. pag. 282. *& ſeq.* Crév. Hiſt. Rom. T. V. pag. 105. *& ſuiv.*

céens ne ſe refuſerent à rien. Auſſi-tôt la garniſon ouvre les portes à l'armée entiere, qui fait main-baſſe ſur toute la jeuneſſe capable de porter les armes; il y en eut vingt mille de tués; les vieillards, les femmes, les enfans furent vendus & réduits en captivité, & preſque perſonne ne put ſe ſauver. Le bruit d'une ſi barbare exécution répandit l'effroi dans tout le païs, & fit abhorrer & déteſter par-tout le nom Romain.

De-là, L. Licinius Lucullus paſſa à Intercalie, autre ville des Vaccéens très-forte, où les Eſpagnols avoient vingt mille hommes de pied & deux mille chevaux. Le Conſul, les exhortant à ſe rendre à des conditions raiſonnables: » Il faudroit donc ignorer, répliquerent-ils en lui inſultant, la » bonne foi dont vous avez » fait preuve à Cauca. » Les aſſiégés donnoient de fréquentes eſcarmouches, mais évitoient d'en venir à un combat dans les formes. Un Eſpagnol, l'un des principaux du païs d'une taille extraordinaire, & couvert d'armes brillantes, ſe préſenta devant l'armée des Romains, défiant le plus brave d'entr'eux de venir ſe meſurer avec lui; & comme perſonne n'oſoit accepter le défi, il inſultoit d'un air inſolent & mocqueur à toute l'armée. Le jeune Scipion, qui ſervoit ſous L. Licinius Lucullus en qualité de Tribun, ne pouvant ſouffrir un opprobre ſi outrageant, s'avance hardiment, & en étant venu aux mains, perce ſon ennemi, & le renverſe mort par terre. Après cette glorieuſe victoire, on ne ſongea plus qu'à preſſer le ſiege. Scipion donna encore ici des preuves de ſon courage intrépide, étant monté le premier ſur le mur quand on donna l'aſſaut à la ville. Elle ne fut pourtant pas emportée. Le ſiege enſuite traînant en longueur, & la maladie ſe mettant dans les troupes de part & d'autre, on parla d'accommodement. Les aſſiégés ne voulurent ſe fier qu'à la parole de Scipion. L'accord fut fait. Les habitans fournirent au Conſul dix mille caſaques de ſoldats, certain nombre de gros & menu bétail, avec cinquante ôtages; c'étoit dequoi l'on étoit convenu. Car, pour de l'or & de l'argent, unique objet que cherchoit L. Licinius Lucullus dans ce païs, il ne s'en trouva point. Il rendit à Scipion tout l'honneur qui lui étoit dû en préſence de l'armée, & le décora d'une couronne Murale. C'eſt par ces degrés qu'on arrive enfin au premier rang, & c'eſt ainſi que ſe forment les grands hommes.

L. Licinius Lucullus, dont l'eſpérance avoit été trompée à la priſe d'Intercalie, chercha à ſe dédommager en attaquant Pallantie, ville très-forte & très-opulente. On lui repréſenta en vain que cette entrepriſe, dans la ſaiſon où l'on étoit, pouvoit devenir fort dangereuſe; l'avarice n'écoute point de

ſages conſeils. Il en reconnut enfin la vérité, mais à ſa honte, étant obligé faute de vivres, de lever le ſiege. Les aſſiégés le pourſuivirent & le harcellerent dans ſa marche, juſqu'à ce qu'il fut arrivé au fleuve Durius. Les Eſpagnols s'étant retirés, le Conſul alla prendre ſes quartiers d'hiver dans la Turdétanie.

S'étant apperçu que les troupes des Luſitaniens, qui étoient dans le voiſinage, ne gardoient aucune diſcipline, il envoya contre eNes un aſſez fort détachement, & en tua quatre mille. Ayant attaqué l'armée des mêmes ennemis près de Cadix, il en fit périr quinze cens, pouſſa les autres ſur une hauteur, où bientôt après, faute de vivres, il furent obligés de ſe rendre. Il ne trouva plus de réſiſtance dans la Luſitanie, après ces heureux ſuccès, & ravagea tout le païs impunément.

LUCULLUS [L. LICINIUS], *L. Licinius Lucullus*, Λ. Λικίνιος Λούκουλλος, (*a*) fils du précédent, fut envoyé en Sicile, contre les Eſclaves révoltés, l'an de Rome 649, & 103 avant Jeſus-Chriſt. On croit que c'eſt le même qui l'année précédente étant Préteur avoit diſſipé la petite armée de Vettius, & qui après l'année de ſa Préture paſſée à Rome, devoit, ſelon l'uſage établi déja depuis longtems, avoir un Gouvernement de Province. Il amena avec lui quatorze mille hommes, tant Romains que Latins, & deux mille Auxiliaires. Avec ces troupes il marcha contre les rebelles.

A ſon approche, Tryphon tint conſeil. Il étoit d'avis de ſe renfermer dans Triocales, & d'y attendre l'ennemi. Athénion crut qu'il falloit hazarder le combat. Cet avis l'emporta. Ils s'avancerent donc au nombre de plus de quarante mille hommes, & dreſſerent leur camp à quinze cens pas de celui des Romains. Après pluſieurs jours, qui ſe paſſerent en eſcarmouches, on en vint à une action générale. Athénion juſtifia le Conſeil qu'il avoit donné par des prodiges de valeur. Mais, lorſqu'il fut mis hors de combat par trois bleſſures, les Eſclaves perdirent courage, & prirent la fuite, laiſſant ſur la place vingt mille des leurs. Les autres avec Tryphon ſe retirerent dans Triocales. Athénion demeura caché parmi les morts, & enſuite, à la faveur de la nuit, il ſe ſauva auſſi dans la place.

Il eût été aiſé à L. Licinius Lucullus de terminer la guerre, s'il eût attaqué ſur le champ ce reſte de rebelles entierement découragés par leur défaite. Ils l'étoient au point, qu'ils délibérerent s'ils ne prendroient point le parti de retourner chez leurs Maîtres, &

(*a*) Flor, L. III, c. 19, Plut. T. I. p. 491, Crév. Hiſt. Rom. T. V. p. 436, 437.

de ſe remettre à leur diſcrétion. Mais, L. Licinius Lucullus leur ayant donné le tems de revenir de leur premiere frayeur, ils ſe ranimerent de nouveau, & réſolurent de combattre juſqu'à la mort, plutôt que de ſe livrer eux-mêmes à leurs cruels tyrans. L. Licinius Lucullus vint au bout de neuf jours mettre le ſiege devant Triocales; & après y avoir perdu bien du monde, il fut obligé de le lever. Depuis ce tems, il laiſſa les rebelles aſſez tranquilles, & il fut ſoupçonné d'avoir plus ſongé à s'enrichir dans ſa Province qu'à la pacifier. Il y eut même plus que des ſoupçons; car, lorſqu'il fut retourné à Rome, il fut accuſé & condamné comme concuſſionnaire.

LUCULLUS [L. LICINIUS], *L. Licinius Lucullus*, Λ. Λικίνιος Λούκουλλος, (*a*) fils de celui qui précede, & de Cécilia ſa femme, eſt un des plus illuſtres d'entre les Romains, & il ne dut point aux exemples domeſtiques les vertus qui l'ont rendu recommandable. Son pere, qui avoit été Préteur en Sicile, fut accuſé & condamné pour crime de concuſſion; & la premiere action d'éclat qui fit connoître L. Licinius Lucullus, & d'une façon très-honorable, ce fut qu'étant encore très-jeune, il accuſa à ſon tour Servilius Augur l'accuſateur de ſon pere. Sa mere, ſœur de Métellus Numidicus, ne répondit pas par la ſageſſe de ſa conduite au ſang dont elle ſortoit. L. Licinius Lucullus n'en eſt que plus louable d'avoir pu ſe préſerver de la contagion du vice, qui s'offroit à lui de ſi près & avec une ſorte d'autorité.

Il fit ſes premieres armes, ſous la conduite de L. Sylla. Ce dernier, étant occupé l'an 87 avant Jeſus-Chriſt, au ſiege d'Athènes pour ôter cette importante place à Mithridate, fit partir un jour L. Licinius Lucullus avec ordre d'aller chez les Rois & les peuples alliés de Rome demander des vaiſſeaux, & raſſembler une flotte. L. Licinius Lucullus trouva bien des obſtacles & des retardemens; & avant qu'il eût pu exécuter ſa commiſſion, L. Sylla eut le tems de mettre à fin ſon entrepriſe. Ce n'étoit point négligence qui avoit empêché L. Licinius Lucullus d'exécuter promptement la commiſſion dont il avoit été chargé. Divers obſtacles arrêterent ſon activité. Étant parti d'Athènes avec quelques petits

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 491, 492. *& ſeq.* Corn. Nep. in T. Pomp. Attic. c. 5. Appian. p. 192. *& ſeq.* Dio. Caſſ. p. 1. *& ſeq.* Plin. Tom. I. pag. 122, 481, 534, 721, 722, 751. T. II. p. 102, 392, 454, 659, 703. Horat. L. I. Epiſt. 6. v. 40. *& ſeq.* L. II. Epiſt. 2. v. 26. *& ſeq.* Juſt. L. XXXVII. c. 1. L. XL. c. 2. Vell. Paterc. L. II. 33, 34, 40, 49. Flor. L. III. c. 5. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 344. *& ſuiv.* Crév. Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 619, 632. *& ſuiv.* T. VI. pag. 180. *& ſuiv.* Mem. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 314, 335, 354. Tom. V. pag. 179. *& ſuiv.* Tom. VII. pag. 135, 136. Tom. X. pag. 480. *& ſuiv.*

bâtimens légers, il traversa heureusement la flotte ennemie, & vint d'abord en Crete, puis à Cyrène. En arrivant dans cette derniere ville, il trouva tout en désordre. Elle étoit en proie aux dissentions entre les premiers citoyens. Avant que de lui donner les vaisseaux qu'il demandoit, ils le conjurerent de rétablir parmi eux la tranquillité & le bon ordre. Il ne put se refuser à une priere si juste. Il les trouvoit dans une situation qui lui promettoit du succès; car autrefois, ceux de Cyrene ayant fait la même demande à Platon, ce Philosophe leur répondit qu'il n'étoit guere possible de leur donner des loix dans l'état de prospérité dont ils jouissoient. En effet, rien n'est si difficile à gouverner & à plier que l'homme, lorsqu'il est dans la bonne fortune; & rien au contraire de plus souple & de plus docile, lorsqu'il est battu de la disgrace. C'est-là ce qui disposa les Cyrénéens dans l'occasion dont nous parlons à se soumettre volontiers aux ordonnances de L. Licinius Lucullus. Il séjourna quelque tems parmi eux; & ayant fait revivre les loix de leur ancien Législateur, & ajouté les réglemens convenables aux besoins de leur situation présente, il se remit en mer & passa en Égypte. Son trajet ne fut pas heureux. Plusieurs de ses vaisseaux furent pris ou coulés à fond par les Pirates, qui commençoient à infester toutes ces mers. L. Licinius Lucullus leur échappa & arriva à Alexandrie.

Il entra dans cette ville avec magnificence, toute la flotte royale étant sortie de ses ports au devant de lui en bel ordre, & dans le plus pompeux appareil, comme elle avoit accoutumé de sortir au devant de son Roi, quand il revenoit de quelque voyage. Le roi Ptolémée Lathyre le reçut avec toutes les marques les plus singulieres de sa bienveillance, jusqu'à lui donner un appartement & une table dans son Palais, honneur qui n'avoit encore jamais été fait à aucun autre Capitaine étranger. De plus, le fonds qu'il ordonna pour l'état de sa maison & pour toute sa dépense, ne fut pas sur le pied de celui qu'on ordonnoit pour les autres, mais quatre fois plus grand. L. Licinius Lucullus n'en abusa point; il ne prit que ce qui lui étoit absolument nécessaire, & & refusa tous ces présens, quoiqu'ils fussent très-considérables & de la valeur de plus de quatre-vingts talens. On dit aussi qu'il n'eut pas la curiosité d'aller à Memphis, & de visiter toutes les merveilles que l'on voyoit en Égypte, & qui étoient si vantées dans tout l'Univers, & qu'il allégua pour excuse, que c'étoit-là l'occupation d'un homme oisif qui voyageoit pour son plaisir, & nullement celle d'un homme de guerre, qui avoit laissé son Général attaché à un siege & campé près des

retranchemens des ennemis.

Ptolémée Lathyre refusa d'entrer dans l'alliance de L. Sylla, & de lui donner des troupes & des vaisseaux, de peur de s'attirer la guerre ; mais, il donna à L. Licinius Lucullus des vaisseaux pour l'escorter jusqu'à Cypre. Quand il fut sur le point de s'embarquer, le Roi lui fit toutes sortes de caresses ; & en l'embrassant pour lui dire le dernier adieu, il lui présenta une émeraude très-grosse & très-précieuse enchassée dans de l'or. L. Licinius Lucullus la refusa d'abord ; mais, le Roi lui ayant fait voir que c'étoit son portrait très-ressemblant qui étoit gravé sur cette pierre, alors craignant que s'il la refusoit, le Roi ne crût qu'il partoit dans des dispositions ennemies, & qu'il ne lui fît dresser des embûches sur mer, il la reçut avec beaucoup de respect & de grandes marques de reconnoissance.

En s'en retournant, il ramassa quantité de vaisseaux de toutes les villes maritimes, excepté de celles qui donnoient retraite aux Corsaires, & qui partageoient avec eux leurs prises, & en cet état il arriva à Cypre. Là il apprit que les ennemis, cachés avec leur flotte à l'abri de quelque pointe de terre, épioient son retour. A cette nouvelle il tira à terre tous ses vaisseaux, & écrivit en même-tems aux villes pour leur donner ordre de lui envoyer les vivres & les autres provisions nécessaires, parce qu'il avoit résolu de passer là l'hiver, & d'attendre le printems pour faire voile.

Quand ce bruit se fut répandu, au premier vent favorable qu'il fit, il tira tout à coup ses vaisseaux en mer, s'embarqua avec toute sa flotte, & voguant le jour à voiles basses & demi ployées, & la nuit à pleines voiles, il arriva ainsi à Rhodes sans aucun accident. Les Rhodiens lui ayant fourni des vaisseaux, il persuada à ceux de Cos & de Cnide de quitter le parti de Mithridate, & de venir avec lui contre les Samiens. Il chassa lui seul de Chio la garnison que ce Prince y avoit mise, & mit les Colophoniens en liberté, après avoir fait prisonnier le tyran Épigonus, qui les tenoit dans une cruelle servitude.

En ce tems-là, Mithridate forcé d'abandonner Pergame, venoit de se retirer à Pitane, où Flavius Fimbria le tenoit étroitement assiégé par terre. Voyant donc qu'il ne pouvoit attendre aucun secours que de la mer, il fit venir & rassembla les différens vaisseaux qu'il avoit en plusieurs lieux. Flavius Fimbria en fut informé ; & voyant qu'il seroit inférieur en forces de mer, il envoya sur le champ vers L. Licinius Lucullus le prier de venir avec toute sa flotte, afin que Mithridate, le plus redoutable & le plus dangereux ennemi des Romains, étant heureusement tombé entre leurs mains, & s'étant jetté

de lui-même dans leurs filets, ne pût leur échapper & tromper leurs espérances; que du reste personne ne retireroit plus de gloire de cette prise, que celui qui se seroit opposé à sa fuite, & qui auroit mis la main sur lui lorsqu'il vouloit se dérober; que lui Flavius Fimbria l'ayant chassé de la terre, & lui L. Licinius Lucullus l'ayant empêché de s'échapper par mer, ils partageroient tous deux l'honneur de ce grand exploit, & qu'en comparaison de cette capture les Romains ne feroient plus tant de cas des victoires si vantées, que L. Sylla venoit de remporter à Orchomène & à Chéronée.

Dans tout ce que Flavius Fimbria mandoit à L. Licinius Lucullus, il n'y avoit rien qui fût éloigné de la vraisemblance; car, il est visible que si L. Licinius Lucullus l'avoit cru, qu'il lui eût amené ses vaisseaux puisqu'il étoit dans le voisinage, & qu'il eût fermé le port avec sa flotte, la guerre étoit entièrement finie, & ils étoient tous délivrés d'une infinité de maux qui les attendoient. Mais, soit que L. Licinius Lucullus préférât d'exécuter les ordres de L. Sylla, dont il étoit Lieutenant, à tous les avantages publics & particuliers dont on le flattoit, soit qu'il regardât Flavius Fimbria comme un scélérat, qui par une ambition détestable venoit de tremper ses mains dans le sang de son ami, qui étoit en même-tems son Général, soit enfin que par un effet de la Providence, il épargnât Mithridate, & qu'il le regardât comme un adversaire digne de lui, il ne voulut jamais entendre à ce qu'il lui mandoit; mais, il donna le tems à Mithridate de s'échapper & de se mocquer de toutes les forces de Flavius Fimbria, après quoi il eut la gloire de battre seul deux fois la flotte de ce Prince.

Il la battit d'abord près de Lectum, qui étoit un promontoire de Troade; & ensuite ayant été averti que Néoptolème, lieutenant de Mithridate, étoit à l'ancre à la rade de Ténédos, où il l'attendoit avec une flotte fort supérieure à la premiere, il vogua contre lui; & après avoir fait des actions dignes d'une éternelle mémoire, il mit les ennemis en fuite, & poursuivit long-tems Néoptolème, qui eut beaucoup de peine à se sauver. Ensuite il alla joindre L. Sylla, qui étoit sur le point de quitter la Chersonnèse & de s'embarquer; il assura son passage, & lui aida à transporter son armée. La paix ayant été faite peu de tems après, Mithridate se retira dans son royaume de Pont, & L. Sylla condamna l'Asie à une amende de vingt mille talens. L. Licinius Lucullus fut chargé de la commission de lever cette taxe & d'en faire frapper la monnoie au coin Romain; ce qui ne parut pas une médiocre consolation aux malheureux Asiatiques, après la grande dureté que L. Sylla

avoit exercée à leur égard; car, dans la levée L. Licinius Lucullus ne ſe montra pas ſeulement plein de juſtice, mais encore auſſi doux & auſſi humain que le pouvoit permettre un emploi ſi odieux & ſi difficile.

Ceux de Mitylène s'étant révoltés contre lui, il ſouhaitoit fort qu'ils ſe repentiſſent & qu'ils ne fuſſent punis que légerement de la faute qu'ils avoient faite de ſuivre le parti de C. Marius. Mais, voyant qu'entraînés par leur mauvais génie, ils s'opiniâtroient dans leur rébellion, il alla contre eux avec ſa flotte, les battit dans un grand combat, les obligea de ſe renfermer dans leur ville, & les aſſiégea. Quelques jours après, il eut recours à ce ſtratageme. Un beau jour, il ſe rembarqua en plein midi à la vue de toute la ville qui étoit ſur les murailles, fit ſemblant de ſe retirer vers la ville d'Élée, & dès que la nuit fut venue, il retourna ſur ſes pas très-ſecrétement & ſans faire de bruit, & ſe mit en embuſcade près de la ville.

Le lendemain matin, les Mityléniens ſortent en déſordre & avec une folle audace ſans aucune précaution pour piller le camp, qu'ils eſpéroient de trouver abandonné. Alors, L. Licinius Lucullus ſortant de ſon embuſcade, tombe ſur eux, en fait la plus grande partie priſonniers, en tue cinq cens qui veulent ſe mettre en défenſe, & leur enleve ſix mille Eſclaves avec une quantité innombrable de toute ſorte de butin.

Du reſte, il n'eut aucune part aux divers maux ſans nombre, que L. Sylla & C. Marius firent ſouffrir aux hommes dans toute l'étendue de l'Italie. Il fut préſervé de ce malheur, dit Plutarque, par un ſoin particulier de la Providence qui le retint & l'occupa à ces grands exploits dans les provinces de l'Aſie. Cependant, quoiqu'abſent, il n'eut pas moins de crédit auprès de L. Sylla que tous ſes autres amis. On voit même que L. Sylla le diſtingua; car, en mourant, il le nomma tuteur de ſon fils par préférence à Cn. Pompée même. Il ſemble que cette prédilection ſi marquée fut la premiere cauſe du différend & de la jalouſie qui s'éleverent entr'eux; car, ils étoient tous deux jeunes, & tous deux enflammés du déſir de la gloire.

Quelque-tems après la mort de L. Sylla, L. Licinius Lucullus fut créé Conſul, l'an de Rome 678, & 74 avant Jeſus-Chriſt, & eut pour Collegue M. Aurélius Cotta. Il ne fit rien de conſidérable dans la ville, ſi ce n'eſt qu'il réprima le Tribun L. Quintius, qui avoit entrepris de relever le Tribunat de l'humiliation à laquelle L. Sylla l'avoit réduit. Notre Conſul s'éleva contre lui publiquement; il lui fit même en particulier des remontrances; & enfin il engagea ce Tribun ſéditeux à ſe calmer, & à laiſſer jouir la Ré-

publique de quelque tranquillité.

Tout étant ainſi paiſible au dedans, il n'eut à penſer qu'à ſe faire donner le commandement de la guerre contre Mithridate. Les départements des Conſuls étoient déjà déterminés ; & la Gaule Ciſalpine lui étoit échue, province où il n'avoit nulle gloire à acquérir. Dans ces circonſtances, la nouvelle vint à Rome, que le Gouvernement de Cilicie étoit vacant par la mort de L. Octavius, qui y avoit ſuccédé à Servilius Iſauricus. C'étoit une belle occaſion pour L. Licinius Lucullus ; car, comme la Cappadoce étoit voiſine de la Cilicie, s'il obtenoit ce département, la guerre contre Mithridate en devenoit une ſuite naturelle. Mais, il avoit un grand obſtacle à vaincre.

Un certain Céthégus, qui n'eſt guere connu d'ailleurs dans l'hiſtoire, s'étoit rendu tout puiſſant dans Rome en flattant la multitude, & en étudiant tout ce qui pouvoit lui plaire. L. Licinius Lucullus n'avoit point du tout ménagé cet homme, qu'il mépriſoit & haïſſoit également, comme factieux, inſolent, & déſangé dans ſes mœurs. Il fallut pourtant qu'il eût recours à ſon crédit dans le deſſein qu'il avoit d'obtenir la Cilicie : & pour ajouter baſſeſſes ſur baſſeſſes, il força ſon généreux courage à aller faire ſa cour à la maîtreſſe de Céthégus ; tant l'ambition avilit & dégrade les ames mêmes les plus hautes & les plus vertueuſes. Cette femme qui ſe nommoit Précia, dominoit alors abſolument dans la ville, parce que rien ne s'y faiſoit que par Céthégus, & l'on n'avoit accès auprès de Céthégus que par Précia. L. Licinius Lucullus lui fit des préſens ; & c'étoit déjà par ſoi-même quelque choſe de bien flatteur pour une femme vaine & arrogante, de voir un Conſul, & un homme tel que L. Licinius Lucullus, dépendre d'elle & implorer ſa protection. Elle ſe fit donc un plaiſir & un honneur de le ſervir. La province de Cilicie fut donnée par le peuple à L. Licinius Lucullus ; & comme il l'avoit prévu, il fut chargé en conſéquence de la guerre contre Mithridate. Son Collegue néanmoins voulut partager avec lui cet emploi, & ſe fit envoyer par le Sénat avec une flotte pour garder la Propontide & défendre la Bithynie.

L. Licinius Lucullus n'emmena d'Italie qu'une ſeule légion. Il en trouva quatre en Aſie ; ce qui lui fit une armée de trente mille hommes de pied, & de ſeize cens chevaux. Ce nombre de troupes n'étoit pas conſidérable. Mais, de plus, entre les quatre légions qui étoient ſur les lieux avant lui, il y en eut deux qui lui donnerent bien de la peine. C'étoient celles de Flavius Fimbria, qui autrefois avoient tué un de leurs Généraux, & qui enſuite avoient tué Flavius Fimbria lui-même ; toutes compoſées de braves ſoldats,

ſçachant la guerre & endurcis aux fatigues ; mais indociles, ſeditieux, & accoutumés non à obéir à leurs Commandans, mais à en être flattés. L. Licinius Lucullus leur fit ſentir pour la premiere fois ce que c'étoit que d'avoir un Général ; il les réduiſit au devoir, & ſçut les rendre ſouples & obéiſſantes. Nous verrons néanmoins dans la ſuite que ces mêmes troupes lui arracherent par leur mutinerie le fruit de ſes victoires.

Un autre ſoin qui l'occupa encore beaucoup dans les commencemens, ce fut d'empêcher les révoltes des villes de l'Aſie. Cette Province, condamnée par L. Sylla à payer des ſommes exceſſives, tourmentée par les Publicains & les Uſuriers, trouvoit le joug Romain inſupportable ; & à l'arrivée de Mithridate tous les eſprits s'étoient tournés de nouveau vers lui, comme vers un libérateur. L. Licinius Lucullus commença, autant que le lui permirent les beſoins de la guerre qui l'appelloient ailleurs, à remédier au mal. Il modéra les injuſtices des gens d'affaires, en attendant qu'il pût chaſſer entiérement ces Harpyes, comme les appelle Plutarque ; ce qu'il fit quelque tems après. Il s'attira l'amour des peuples par ſa douceur & par ſon équité. L'Aſie demeura tranquille, & lui laiſſa la liberté de marcher ſans crainte au ſecours de ſon Collegue.

M. Aurélius Cotta étoit dans un très-grand danger, où il s'étoit jetté par ſon imprudence. Etant venu en Bithynie, & ſe trouvant vis-à-vis de Mithridate, qui avoit auſſi fait entrer ſon armée dans ce Royaume, il vouloit avoir ſeul la gloire de vaincre l'ennemi. Il crut que les occupations qui retenoient L. Licinius Lucullus dans la province d'Aſie, étoient une circonſtance favorable dont il devoit profiter pour s'aſſurer le triomphe. Mais, auſſi lâche dans l'exécution que téméraire dans le projet, il ſe fit battre auprès de Chalcédoine par mer & par terre en un même jour, & perdit dans ces deux malheureuſes actions quatre mille Romains & plus de ſoixante vaiſſeaux. Obligé donc de ſe renfermer dans les murs de Chalcédoine, il n'avoit plus de reſſource qu'en celui à qui il avoit voulu enlever l'honneur de la victoire.

Bien des gens diſſuadoient L. Licinius Lucullus de marcher de ce côté-là, & vouloient l'engager à tourner vers le Pont, qu'il trouveroit, diſoient-ils, dégarni & ſans défenſe. Mais, Mithridate y avoit laiſſé des troupes ſous la conduite de Diophante, en cas d'inſulte. Ce ne fut pourtant pas ce motif qui détermina L. Licinius Lucullus. Sçachant que ſes ſoldats murmuroient beaucoup, & trouvoient tout à fait indigne que M. Aurélius Cotta, non-ſeulement ſe fût perdu lui-même par ſa té-

mérité, mais qu'il les privât de l'avantage de vaincre ſans coup férir, L. Licinius Lucullus les aſſembla, & leur déclara qu'il aimeroit mieux ſauver du péril un ſeul citoyen Romain, que de conquérir tous les États de Mithridate. Parole bien digne d'une grande ame, & qui exprime le vrai goût de la ſolide gloire! Archélaüs, qui avoit paſſé dans le parti des Romains du tems de la guerre de Muréna, inſiſta dans le particulier auprès de L. Licinius Lucullus, l'aſſurant que dès qu'il paroîtroit dans le Pont, tout plieroit devant lui. Mais, le Conſul lui répondit qu'il ne prétendoit pas être plus timide que les chaſſeurs, ni laiſſer la bête pour courir à la taniere demeurée vuide. Il s'avança donc vers la Bithynie; cette marche eut ſon effet. Mithridate laiſſa Chalcédoine & M. Aurélius Cotta, & vint à la rencontre de L. Licinius Lucullus, qu'il joignit auprès d'Otryes, ville de Phrygie.

Le Général Romain, conſidérant la multitude des ennemis, crut devoir éviter le combat & traîner la guerre en longueur. Cependant, M. Marius, que Sertorius avoit envoyé d'Eſpagne à Mithridate avec la qualité de Proconſul, s'étant avancé près du camp de L. Licinius Lucullus pour engager une action, il ne voulut pas refuſer le défi. Mais, lorſqu'ils étoient près d'en venir aux mains, un phénomène ſurprenant les arrêta. Tout d'un coup le Ciel parut s'ouvrir, & il en tomba entre les deux armées une groſſe maſſe de feu, ſemblable pour la figure à un tonneau, & pour la couleur à de l'argent qui ſeroit enflammé. Ce phénomène, qui fut pris pour un prodige, effraya les deux armées; & elles ſe ſéparerent comme de concert.

Du reſte, L. Licinius Lucullus ſuivit conſtamment ſon ſyſtême, perſuadé qu'il n'y avoit ni magaſins, ni richeſſes, qui puſſent ſuffire à nourrir pendant long-tems près de trois cens mille hommes qu'avoit Mithridate, en préſence d'une armée ennemie. Pour agir plus ſûrement, il ſe fit amener un priſonnier, & lui demanda combien il avoit de camarades avec qui il fît chambrée, & combien il avoit laiſſé de bled dans ſa tente. Il en interrogea pareillement un ſecond, puis un troiſieme; & comparant enſemble leurs réponſes, il reconnut que dans trois ou quatre jours les vivres manqueroient à Mithridate. Il ſe fortifia donc de plus en plus dans la réſolution qu'il avoit priſe de gagner du tems, & il eut ſoin de faire amener de toutes parts des proviſions dans ſon camp, afin de pouvoir attendre tranquillement dans l'abondance le moment où la diſette obligeroit l'ennemi de ſe retirer.

Ce moment ne tarda pas; & bientôt Mithridate forcé de décamper, ſe rabattit ſur Cyzique, ville importante & qui étoit

une des clefs de l'Aſie. Il comptoit l'emporter aiſément, parce que les Cyzicéniens avoient reçu un échec conſidérable dans la bataille navale de Chalcédoine, où ils avoient perdu trois mille hommes & dix vaiſſeaux. Le Roi de Pont déroba habilement ſa marche à L. Licinius Lucullus, étant parti pendant une nuit obſcure & pluvieuſe. Il arriva devant Cyzique ſans obſtacle ; & tout ce que put faire le Général Romain, ce fut de venir ſe camper à peu de diſtance ſur une hauteur, qui le mettoit & à l'abri de toute inſulte de la part de l'ennemi, & en même-tems à portée de lui couper les vivres.

Ce n'étoit pas une petite entrepriſe pour Mithridate, que d'aſſiéger cette ville ; & la double circonſtance de l'approche de l'hiver, & de la préſence d'une armée ennemie, en augmentoit encore étrangement la difficulté. Mais, le Roi de Pont, ſe fiant ſur la grandeur de ſes forces de terre & de mer, crut que rien ne pouvoit lui réſiſter. Il forma par terre dix camps autour de la ville ; & par mer il fit environner de ſa flotte les deux iſſues du détroit qui ſéparoit l'iſle du continent.

L. Licinius Lucullus ne s'effraya point de ces immenſes préparatifs ; & ſe fondant ſur l'impoſſibilité de faire ſubſiſter une ſi grande armée, il ſe regarda comme ſûr de vaincre ſans tirer l'épée, & il oſa même le promettre à ſes ſoldats. Les Cyzicéniens le ſeconderent au mieux par le courage avec lequel ils ſoutinrent le ſiege. Une ſeule choſe les allarmoit ; c'eſt qu'ils n'avoient point de nouvelles du Général Romain. Ils voyoient ſon camp, qui étoit, comme nous l'avons dit, placé ſur une hauteur. Mais, les ennemis leur faiſoient croire que c'étoient des troupes d'Arméniens & de Medes, que Tigrane avoit envoyées au ſecours de Mithridate. L. Licinius Lucullus ne laiſſa pas long-tems les Cyzicéniens dans cette inquiétude, & il leur fit porter de ſes nouvelles par un ſoldat adroit & courageux, qui ſe ſervit pour paſſer le bras de mer d'une invention ſinguliere. Il fit une eſpèce de petit radeau, compoſé d'une planche légere & de deux outres pleins de vent qui la ſoutenoient. Ces deux outres étoient aſſujetties par deux regles, qui alloient de l'un à l'autre, & les empêchoient de ſe rapprocher. Le Courrier, aſſis ſur ce radeau, & le gouvernant avec ſes pieds, avoit de loin plutôt l'air d'un monſtre de la mer que d'un homme. Sa figure trompa en effet les vaiſſeaux ennemis, dont il eut grand ſoin de ne pas trop s'approcher ; & il fit ainſi heureuſement un trajet de deux lieues.

Sa préſence & les lettres mêmes de L. Licinius Lucullus, ne raſſurerent pas entierement les aſſiégés. Ils craignoient qu'on

n'eût voulu les consoler par un mensonge. Dans le moment arriva un jeune enfant, qui avoit été fait prisonnier par les troupes de Mithridate, & qui ensuite s'étoit sauvé. Ils lui demanderent où étoit L. Licinius Lucullus. D'abord l'enfant se mit à rire, croyant qu'ils se mocquoient. Mais, lorsqu'il vit qu'ils parloient sérieusement, il leur montra du doigt le camp des Romains. Les Cyzicéniens alors sûrs d'un secours voisin redoublerent de courage; & bientôt L. Licinius Lucullus fit même passer quelques troupes dans la ville pour les renforcer.

Cependant, la disette se faisoit vivement sentir dans l'armée de Mithridate. Ce Prince l'ignora pendant un tems, trompé par ceux qui l'approchoient. Mais enfin, le mal devint si pressant, qu'il fallut de nécessité l'en avertir. Alors tomberent ces fieres bravades, qui lui faisoient traiter d'insolence la résistance des Cyzicéniens; il fut effrayé, voyant qu'il avoit affaire à un Général, qui ne cherchoit point l'éclat & le brillant dans sa façon de faire la guerre, mais qui alloit au solide, en lui coupant les vivres & l'attaquant par la famine.

Il ne voulut pas néanmoins encore abandonner son entreprise, & il se contenta de chercher quelque soulagement à la disette, en envoyant en Bithynie presque toute sa cavalerie, les bêtes de charge, & la partie de son infanterie qui avoit le plus souffert, & étoit moins en état de faire le service. Il choisit pour faire partir ce détachement le moment de l'absence de L. Licinius Lucullus, qui étoit allé attaquer un fort dans le voisinage. Mais, le Général Romain, ayant été promptement averti de ce qui se passoit, revint dès la nuit même dans son camp; & au point du jour ayant pris dix cohortes avec toute sa cavalerie, malgré la neige & les frimats, il se mit à la poursuite de ce corps d'ennemis. Il les atteignit auprès du fleuve Rhyndacus, les tailla en pièces, & les dissipa tellement que les femmes d'une ville voisine en sortirent pour enlever les bagages & dépouiller les morts. Il en resta beaucoup sur la place; quatre mille furent faits prisonniers, avec six mille chevaux, & une multitude innombrable de bêtes de somme. L. Licinius Lucullus ramena le tout dans son camp, passant comme en triomphe à la vue des assiégeans.

La famine augmentoit toujours parmi eux; & pour comble de malheurs, la mer, qui jusqu'alors leur avoit fourni quelques provisions, devenoit impraticable à cause des mauvais tems. Ainsi, plusieurs mouroient de faim, quelques-uns se nourrissoient de chair humaine, & les autres, qui avoient horreur de cette barbarie, réduits à manger des herbes, tomboient de foiblesse; enfin, la

multitude des morts que l'on laiſſoit ſans ſépulture, amena la peſte dans le camp. Mithridate s'acharnoit cependant encore à continuer le ſiege, & attendoit le ſuccès des batteries qu'il avoit dreſſées ſur une montagne qui dominoit la ville. Mais, les Cyzicéniens qui ſçavoient le mauvais état des ſes troupes, ayant fait une ſortie vigoureuſe, eurent bon marché de gens à demi-morts de maladie & de miſere, détruiſirent les ouvrages, & brûlerent ce qui reſtoit de machines. Ainſi, ce fut une néceſſité pour le Roi de Pont, de prendre enfin le parti de la fuite.

Cependant, pour amuſer L. Licinius Lucullus, & l'attirer d'un autre côté, il imagina d'envoyer dans les mers de Grece Ariſtonicus, qui commandoit la flotte. Mais, comme Ariſtonicus étoit ſur le point de s'embarquer, ſes gens mêmes le trahirent & le livrerent entre les mains de L. Licinius Lucullus avec dix mille pieces d'or qu'il portoit pour corrompre quelque partie de l'armée Romaine. Dès ce moment, Mithridate s'enfuit par mer, & ſes Lieutenans ramenerent ſon armée par terre. L. Licinius Lucullus ſe mit à les pourſuivre; & les ayant atteints près du Granique, il en tua vingt mille ſur la place, & fit une infinité de priſonniers. On dit que dans cette guerre il périt bien près de trois cens mille hommes, tant ſoldats que valets ou autres gens qui ſuivoient l'armée. Après ce nouveau ſuccès, L. Licinius Lucullus reprit le chemin de Cyzique, entra dans la ville & y jouit pendant quelques jours du plaiſir de l'avoir ſauvée, & des honneurs que cette gloire lui attiroit.

Enſuite, ſans perdre de tems, il ſe mit en devoir de profiter de ſa victoire, & de chaſſer entiérement Mithridate de la Bithynie. Mais, il avoit beſoin d'une flotte contre un ennemi, qui étoit maître de la mer. Pour en équiper une, le Sénat lui offroit trois mille talens. Il les refuſa généreuſement, & répondit que ſans être à charge au treſor public, il trouveroit des reſſources ſuffiſantes dans le zele & la fidélité des alliés de l'Empire. En effet, il raſſembla des villes d'Aſie un grand nombre de vaiſſeaux, & ſe vit ainſi en état de pouſſer Mithridate par mer & par terre en même-tems. Ses Lieutenans Généraux, Voconius Barba & Valérius Triarius, prirent les principales villes de Bithynie, Apamée, Pruſe, Pruſias, Nicée, & Mithridate, après un naufrage, qui lui avoit fait perdre un grand nombre de vaiſſeaux près de Parium, fut obligé de ſe renfermer dans Nicomédie, où M. Aurélius Cotta, qui vouloit réparer l'affront qu'il avoit reçu auprès de Chalcédoine, & enſuite Valérius Triarius, vinrent l'aſſiéger.

Ce Prince, craignoit peu leurs efforts; & bien loin d'être découragé par tant de mauvais

L'évacuation entiere de la Bithynie par Mithridate, fut auſſi une ſuite de cette même victoire; car ce Prince, qui étoit dans Nicomédie, ayant appris que L. Licinius Lucullus venoit à lui en toute diligence, ne jugea pas à propos de l'attendre, & ſe mit en mer pour regagner ſon Royaume. Il ne l'auroit pu faire ſi les ordres de L. Licinius Lucullus euſſent été exécutés. Ce Général avoit chargé Voconius Barba de fermer le port de Nicomédie avec l'eſcadre qu'il commandoit, pendant que M. Aurélius Cotta & Valérius Triarius bloquoient la ville du côté de la mer. Mais, Voconius Barba, par une ſuperſtition tout-à-fait déplacée, étoit allé en Samothrace ſe faire initier aux myſteres des grands Dieux. Mithridate partit donc ſans obſtacle; mais, lorſqu'il approchoit d'Héraclée, il fut aſſailli d'une ſi furieuſe tempête, qu'un grand nombre de ſes vaiſſeaux furent diſperſés & écartés, d'autres coulerent bas, & pendant pluſieurs jours toute la côte fut couverte des débris de ce naufrage, qui acheva de ruiner ſes forces maritimes. Ce Prince fut donc réduit à paſſer dans un briganti, de pirate, & trop heureux de ſe ſauver ainſi à Héraclée.

L. Licinius Lucullus ayant ainſi reconquis la Bithynie; pluſieurs lui conſeilloient de ſe repoſer au moins quelque tems ſur ſes lauriers. Il ne les écouta pas; & ayant conféré avec M. Aurélius Cotta, il lui laiſſa le ſoin de mettre le ſiege devant Héraclée, donna à Valérius Triarius le commandement de ſa flotte; & pour lui, il réſolut de pourſuivre Mithridate par terre, & de porter la guerre dans ſes États. Ce Prince ne s'oublia pas dans un ſi preſſant danger. Il envoya, & des Ambaſſadeurs & des lettres pour demander du ſecours aux Rois des Scythes, à Tigrane, au Roi des Parthes. Mais, outre que toutes ces reſſources étoient bien éloignées, la plupart lui manquerent. Ainſi, le Roi de Pont, réduit à mettre toutes ſes eſpérances en ſoi-même, entreprit de traverſer la marche de L. Licinius Lucullus, envoyant des troupes légeres qui le harceloient & lui enlevoient ſes convois. Il paroît même qu'il avoit fait faire le dégât dans le païs par où les Romains devoient paſſer. Car, L. Licinius Lucullus, pour avoir des vivres, fut obligé de faire marcher avec ſon armée, trente mille Gallogrecs, qui portoient chacun ſur leurs épaules un médimne de bled. Mais, cette diſette dura peu. Bientôt, l'armée Romaine ſe trouva dans un païs riche, & qui depuis long-tems n'ayant point éprouvé les maux de la guerre, mit ſes vainqueurs dans une telle abondance, qu'un bœuf ſe vendoit une dragme, un Eſclave quatre dragmes, & que le reſte du butin étoit compté pour rien,

» battus en toute occaſion, & » non pas à des Arméniens & » à des Medes, que nous ne » connoiſſons pas. »

Par toutes ces raiſons L. Licinius Lucullus laiſſa paſſer le reſte de la campagne ſans faire d'entrepriſe conſidérable ; & réellement Mithridate profita de ce tems de relâche pour raſſembler pendant l'hiver quarante mille hommes de pied & quatre mille chevaux, avec leſquels au commencement du printems il paſſa le Lycus, & marcha à la rencontre des Romains, qui de leur côté s'étoient avancés pour venir le chercher.

Les deux armées furent aſſez long-tems en préſence, & elles ſembloient ſe craindre réciproquement ; car, il n'y eut point d'action générale. Il ſe donna ſeulement quelques combats, & d'abord un de cavalerie, où Mithridate eut tout l'avantage. L'évenement de ce combat fit comprendre à L. Licinius Lucullus que les ennemis lui étoient ſupérieurs pour la cavalerie, & que par conſéquent il devoit éviter la plaine. Inſtruit par ceux qui connoiſſoient le païs, il tranſporta ſon camp ſur une hauteur, d'où il étoit à portée d'attaquer, & ne pouvoit être forcé de combattre malgré lui. Le hazard engagea pourtant encore une action, ſans l'ordre des chefs. Comme quelques Officiers de Mithridate pourſuivoient un cerf, des Romains qui ſe trouverent ſur le chemin, les couperent. De-là on en vint aux mains. Les pelotons, qui étoient d'abord peu conſidérables, ſe groſſirent par les renforts que chacun recevoit ; & les Cappadociens avoient la ſupériorité. Les Romains, qui du camp voyoient fuir leurs camarades, étoient fort indignés, & demandoient à L. Licinius Lucullus le ſignal de la bataille. Mais, il voulut leur faire comprendre ce que peut la préſence d'un Général habile & reſpecté. Il leur donna ordre de ſe tenir en repos ; & pour lui, deſcendant dans la plaine avec peu de monde, il cria aux premiers fuyards qu'il rencontra de s'arrêter, & de retourner au combat. Ils obeirent, & leur exemple ayant encouragé les autres, il repouſſa ſans peine les ennemis dans leur camp. L. Licinius Lucullus, ſévere obſervateur de la diſcipline, impoſa à ceux qui avoient fui une peine militaire uſitée chez les Romains, & les condamna à creuſer en tuniques & ſans armes ni ceintures, un foſſé de douze pieds.

Dans ce même-tems, ſa bonne fortune le préſerva d'un péril, que toute ſa prudence n'auroit pu ni prévoir ni éviter. Il avoit reçu dans ſon camp un tranſfuge d'importance, qui ſe nommoit Olthacus, Prince des Dardaniens, nation voiſine des Palus-Méotides. Ce tranſfuge étoit un traître, qui avoit promis à Mithridate de le défaire de L. Licinius Lucullus, d'ailleurs bravehomme, intelligent, actif,

insinuant ; de sorte que le Général Romain, qui reconnut bientôt en lui ces qualités, l'admettoit souvent à sa table, & même au Conseil. Lorsque le Dardanien crut avoir trouvé l'occasion qu'il cherchoit, il commanda à ses gens de lui tenir son cheval prêt hors du camp; & sur l'heure de midi, pendant que la chaleur, qui étoit très-grande, invitoit tout le monde, soldats & officiers, à prendre quelque repos, il va à la tente de L. Licinius Lucullus, comptant entrer sans obstacle par droit de familiarité. C'en étoit fait; si le sommeil, qui a causé la perte de tant de Généraux, n'eût sauvé L. Licinius Lucullus. Comme il s'étoit beaucoup fatigué les jours précédens, & qu'il avoit passé les nuits sans dormir, il reposoit alors; & son valet de chambre refusa de laisser entrer Olthacus. Celui ci insista, disant qu'il étoit nécessaire qu'il parlât au Général pour affaires pressées. Mais, l'Esclave lui répondit qu'il n'y avoit rien de si nécessaire que la santé de son maître, & sans vouloir l'écouter il le poussa dehors par les épaules. Olthacus craignit d'être soupçonné, & ne croyant pas qu'il fût sûr pour lui de rester plus long-tems dans le camp de celui qu'il avoit voulu assassiner, il se retira promptement auprès de Mithridate, qui n'eut ainsi que la honte d'avoir donné son consentement à une trahison criminelle, & contraire à toutes les loix de la guerre.

Cependant, les deux armées commençoient à se sentir de la disette. Le païs qu'elles occupoient étoit mangé; les Romains ne tiroient leurs vivres que du royaume d'Ariobarzane, & ils étoient obligés de faire de gros détachemens, pour accompagner & assurer leurs convois. Mithridate comprit que, s'il pouvoit enlever ces convois, il rendroit le change à L. Licinius Lucullus, & le réduiroit dans un état pareil à celui où il s'étoit vu lui-même devant Cyzique. Il envoyoit donc des troupes sur les chemins par où devoient arriver les vivres de l'armée Romaine. Il y eut à ce sujet deux grands combats, dans lesquels les Romains furent vainqueurs. Le second sur-tout fut important & décisif. Les Cappadociens étoient au nombre de six mille, quatre mille hommes de pied & deux mille chevaux. Les Généraux qui les commandoient, eurent l'imprudence d'attaquer les Romains dans un défilé, où leur cavalerie qui faisoit leur principale force, ne pouvoit être d'aucun usage. Fabius Adrianus, qui étoit à la tête des Romains, sçut profiter parfaitement de l'avantage des lieux. La défaite des gens de Mithridate fut entiere; & à peine s'en sauva-t-il assez pour aller porter à leur maître la nouvelle de ce désastre. Le Roi de Pont effrayé voulut au moins empêcher que le bruit ne s'en répandît dans

ſon armée. Mais, le vainqueur paſſa fierement devant ſon camp, faiſant filer un grand nombre de charrettes chargées de proviſions & de dépouilles.

Cette vue jetta la conſternation parmi les troupes de Mithridate; & le Roi lui-même qui voyoit que ſon camp manquoit de vivres, & qu'il ne lui étoit pas poſſible de compter ſur le ſervice de ſoldats découragés, prit un parti, excuſable peut-être par la néceſſité, mais peu digne de la hauteur qu'il avoit affectée juſqu'alors. Il réſolut de ſe dérober par la fuite, & d'abandonner ſon armée. Il fit même confidence de cette réſolution aux principaux de ſon Conſeil, qui ſur le champ ſongerent à ſauver leurs équipages en les faiſant partir diligemment. Ses ſoldats, qui virent les préparatifs de cette fuite déſeſpérée, voulurent retenir les équipages. De-là naquit une querelle. La multitude irritée pille les chariots, & tue ceux à qui ils appartenoient. A ce tumulte le Roi ſort de ſa tente, & veut appaiſer les troupes. Mais, perſonne ne lui prête l'oreille; & forcé de ſe ſauver par la fuite, n'ayant auprès de lui ni Officier ni Eſclave, il fut lui-même renverſé par terre; & il auroit couru riſque de périr, ſi un de ſes eunuques, qui l'apperçut dans ce triſte état, ne lui eût donné ſon cheval pour l'aider à ſe mettre promptement en ſûreté. Il étoit tems; car, L. Licinius Lucullus, inſtruit de ce qui ſe paſſoit, avoit envoyé ſa cavalerie à la pourſuite des fuyards, pendant que lui-même avec les légions entroit dans le camp, & y faiſoit main baſſe ſur tous ceux que le déſir d'emporter au moins ce qu'ils avoient de plus précieux, y avoient encore retenus. Mithridate cependant ſe ſauva en Arménie, auprès de Tigrane.

En entrant dans le camp des ennemis, L. Licinius Lucullus donna ordre de tuer tout, & de ne point piller. Son but étoit ſans doute, ſelon l'ancienne diſcipline, de faire apporter tout le butin en un monceau, & d'en faire une diſtribution égale entre toutes les troupes. Mais, ce n'étoit plus le tems où les ſoldats Romains gardoient fidélement un riche butin par eſprit d'équité pour leurs camarades, & de ſoumiſſion pour leurs Généraux. La vue des vaſes d'or & d'argent, des tapis de pourpre, & de tant de riches dépouilles, fit oublier aiſément les défenſes de L. Licinius Lucullus; & tout fut pillé.

Du reſte, la victoire fut complette, & ſoumit aux Romains tout le Pont. L. Licinius Lucullus prit la ville de Cabires, où Mithridate avoit paſſé l'hiver précédent; & de toutes parts ceux qui commandoient dans les châteaux & les forts, s'empreſſoient d'en apporter les clefs au vainqueur. Le Général Romain trouva dans ces châteaux de grands tréſors; il

y trouva auſſi des priſons affreuſes, où étoient enfermés depuis pluſieurs années bien des Grecs, bien des Princes de la famille Royale, qui paſſoient la plupart pour morts, & à qui l'arrivée & les bontés de L. Licinius Lucullus procurerent non pas la liberté, mais comme une nouvelle vie, & une eſpece de réſurrection. Nyſa, ſœur de Mithridate, & veuve de Nicomède, devint auſſi priſonniere de L. Licinius Lucullus en cette occaſion; ce qui fut un grand bonheur pour elle. Car, les ſœurs & les femmes de Mithridate, qui paroiſſoient fort loin du danger, & qui étoient gardées près de Pharnacie, périrent miſérablement, pour n'être point tombées ſous la puiſſance de leur généreux ennemi.

Cela affligea extrêmement L. Licinius Lucullus, qui avoit toute la douceur d'une belle ame. Mais, il n'étoit pas en ſon pouvoir d'y apporter ni obſtacle ni remede. Il ſuivit Mithridate à la trace, juſqu'à ce qu'il eut appris que ce Prince étoit entré ſur les terres de Tigrane. Alors, il revint ſur ſes pas, & après avoir réduit la petite Arménie, & quelques nations voiſines de la Colchide, il ſe rabattit ſur les villes d'Amiſus & d'Eupatorie, qui réſiſtoient encore, n'ayant été que bloquées pendant l'abſence du Général.

Eupatorie ne tint pas longtems contre L. Licinius Lucullus; il la prit par eſcalade & la raſa. Amiſus avoit un Gouverneur qui donna plus de peine aux Romains, [il ſe nommoit Callimaque] bon machiniſte & habile ingénieur, ſçachant parfaitement employer tous les moyens connus alors pour la défenſe des places. Il ſe laiſſa cependant ſurprendre par une ruſe aſſez ſimple & aſſez uſitée. L. Licinius Lucullus l'avoit accoutumé à voir pendant pluſieurs jours conſécutifs livrer l'attaque à peu près à la même heure; au bout d'un certain tems les aſſiégeans ſe retiroient, & la garniſon prenoit du repos. Ce fut ce moment de repos que le Général Romain choiſit, pour donner un aſſaut furieux à la place. Callimaque, qui ne s'y attendoit pas, n'avoit pas eu ſoin de ſe tenir ſur ſes gardes; & la muraille fut forcée. Le mal n'étoit peut-être pas ſans reſſource, ſi le Gouverneur eût raſſemblé promptement ſon monde, & qu'il eût fait ferme avec courage. Mais, il ne penſa qu'à s'enfuir promptement par mer, & en partant il mit le feu à la ville, ſoit pour empêcher les Romains de s'enrichir par le pillage, ſoit pour aſſurer ſa retraite.

Ce fut une vraie douleur pour L. Licinius Lucullus, lorſqu'il vit la flamme s'élever en l'air. En effet, Amiſus étoit une ville, non-ſeulement très-belle, mais Grecque d'origine, colonie d'Athènes; & par ces raiſons le vainqueur n'épargna rien pour la ſauver. Il voulut exiger de

ſes ſoldats qu'ils éteigniſſent le feu, & qu'ils ne pillaſſent point; mais, comme il les vit prêts à ſe mutiner, & frappant de leurs lances contre leurs boucliers, en même-tems qu'ils jettoient des cris d'indignation, il leur permit le pillage, dans la penſée qu'au moins le déſir du butin les engageroit à arrêter l'incendie. Il ſe trompa. La plupart au contraire prenant en main des flambeaux, & viſitant curieuſement tous les endroits où ils s'imaginoient que l'on pouvoit avoir caché des choſes de prix, mirent eux-mêmes le feu à un grand nombre d'édifices. Heureuſement pour cette ville infortunée, il ſurvint une groſſe pluie qui ſauva les reſtes. L. Licinius Lucullus fut inconſolable de cet évenement; & lorſqu'il entra le lendemain pour prendre poſſeſſion de ſa conquête, il dit à ſes amis les larmes aux yeux: » Qu'il avoit » toujours admiré le bonheur » de L. Sylla, mais que ſur- » tout en ce jour il le trouvoit » tout-à-fait heureux d'avoir » pu ſauver Athènes comme il » le déſiroit; au lieu que moi » ajouta-t-il, qui voulois être » ſon imitateur, je me trouve » réduit à la gloire de L. Mum- » mius, qui a pris Corinthe, » mais qui l'a détruite. »

Ce vainqueur ſi plein d'humanité fit tout ce qui dépendoit de lui, pour réparer au moins le déſaſtre qu'il n'avoit pu prévenir. Il donna ſes ordres pour rebâtir ce qui avoit été brûlé. Il recueillit avec bonté tous ceux des habitans qui avoient pu échapper au fer & aux flammes; il invita les autres Grecs à venir repeupler la ville; & pour les y attirer, il en augmenta le territoire d'un eſpace de quinze mille pas. Il prit un ſoin particulier des Athéniens qui s'y étoient réfugiés du tems de la tyrannie d'Ariſtion. Car, comme Amiſus étoit une colonie Athénienne, elle avoit paru à pluſieurs une retraite favorable, & ils étoient venus s'y établir en aſſez grand nombre, ne s'attendant pas que les mêmes maux qu'ils auroient eu à ſouffrir dans leur patrie, les pourſuivroient juſques dans l'Aſyle qu'ils alloient chercher ſi loin. L. Licinius Lucullus leur donna à chacun des habits honnêtes & deux cens dragmes, & les renvoya ainſi à Athènes.

L'Aſie étoit en ce tems-là dans un état d'oppreſſion & de calamité, qui avoit grand beſoin de la ſageſſe & des bontés de L. Licinius Lucullus. L'amende de vingt mille talens à laquelle L. Sylla l'avoit condamnée, avoit donné lieu à une infinité de vexations de la part des Financiers & Uſuriers Romains, toutes plus horribles les unes que les autres. Les villes étoient obligées de vendre les ornemens de leurs Temples, les tableaux & les ſtatues ſacrées qui décoroient les édifices publics. Les peres vendoient leurs fils & leurs filles. Eux-mêmes, après toutes ces

miſeres, n'avoient à attendre pour fin que l'eſclavage; mais, avant que d'en venir là, il leur falloit ſouffrir des traitemens encore plus rigoureux, les eſtrapades, les chevalets, les tortures de différentes eſpèces; on les forçoit de demeurer au grand ſoleil dans les plus fortes chaleurs, ou au contraire pendant les froids, on les tenoit enfoncés dans la boue, ou ſur la glace; enſorte que la ſervitude où ils tomboient enfin, leur paroiſſoit une délivrance & un état de paix.

L. Licinius Lucullus s'appliqua efficacement à remédier à tant de maux, & à ſoulager les peuples. Pour cela il fit pluſieurs ordonnances, qui toutes reſpiroient la ſageſſe & la douceur. Premierement il défendit d'exiger les intérêts au-delà de douze pour cent, ce qui étoit ſelon l'uſage des Romains le denier légitime de l'argent prêté. En ſecond lieu, il abolit totalement les dettes dont les intérêts avoient excédé le principal. Enfin, le réglement le plus utile & le plus important, fut qu'il ſtatua que le quart du revenu du débiteur ſeroit abandonné au créancier juſqu'à fin de paiement; déclarant en outre que quiconque joindroit les intérêts au principal pour exiger la rente des deux réunis enſemble, perdroit ſa créance en entier. Par ces tempéramens en moins de quatre ans les dettes ſe trouverent payées; & les biens revinrent francs & quittes à leurs premiers poſſeſſeurs. Les Uſuriers ne laiſſerent pas de retirer le double de la ſomme principale; mais, ils l'avoient portée juſqu'au ſextuple, & prétendoient qu'il leur étoit dû ſix vingt mille talens, c'eſt-à-dire, ſuivant notre façon de compter, trois cens ſoixante millions de livres Tournois.

Auſſi s'éleverent-ils avec fureur contre L. Licinius Lucullus, & non-ſeulement en Aſie, où ils ne pouvoient lui faire aucun mal, mais à Rome où ils ſuſciterent contre lui des Orateurs mercénaires; & comme ceux qui ont l'argent à commandement, ne manquent jamais de crédit & d'amis, nous verrons dans la ſuite qu'ils lui nuiſirent beaucoup; tant les actions les plus juſtes & les plus louables ſont ſouvent ſujettes à être mal récompenſées. L. Licinius Lucullus mépriſa ces clameurs, & ſe livra à la douce joie d'être comblé de bénédictions, par les peuples qu'il avoit tirés de la miſere. La renommée de ſa juſtice ſe répandit dans les villes voiſines, qui toutes portoient envie au bonheur de celles qui avoient un tel Commandant.

Aux ſages réglemens par leſquels il rétabliſſoit le bon ordre & la tranquillité dans l'Aſie, L. Licinius Lucullus joignit même les divertiſſemens publics & les ſpectacles; & pour célébrer ſa victoire, il donna des jeux à Éphèſe, où il fit com-

battre des athletes & des gladiateurs. Ces jeux attirerent un nombre infini de peuples, qui chantoient avec des tranſports de joie les louanges de leur Libérateur. Ils célébrerent auſſi de leur côté avec grande pompe dans toutes leurs villes des fêtes qu'ils inſtituerent en ſon honneur, comme avoient déjà fait les Cyzicéniens, ſous le nom de Lucullies, & l'affection ſincere d'où partoient ces honneurs & ces reſpects, avoit quelque choſe de plus doux pour L. Licinius Lucullus, que les honneurs mêmes.

Cependant, Appius Claudius, qui avoit été envoyé à la Cour de Tigrane, pour redemander Mithridate, revint trouver L. Licinius Lucullus; & la réponſe qu'il lui rapporta n'ayant pas été favorable, notre Général partit de l'Aſie pour aller rejoindre ſon armée dans le Ponr, & trouva en arrivant que M. Aurélius Cotta avoit enfin pris Héraclée, après un ſiege de deux ans. Peu de tems après qu'il fut rentré dans le Pont, il prit Sinope, ville importante, dans laquelle Mithridate étoit né & avoit paſſé ſon enfance, & donr il avoit fait pour cette raiſon la Capitale de ſes États. La multiplicité des Commandans qu'il y avoit mis, en facilita la conquête à L. Licinius Lucullus. L'un d'eux, ſans attendre que le Général Romain fût arrivé devant la place, entama une négociation avec lui. Mais, il fut découvert & égorgé par ſes Collegues. Les deux reſtans, Cléocharès eunuque, & Séleucus chef de Pirates, ſe préparerent d'abord à ſe bien défendre; & même ayant attaqué un convoi qui venoit aux Romains par mer avec une eſcorte de quinze vaiſſeaux de guerre, ils eurent l'avantage dans le combat, & emmenerent les bâtimens de charge. Mais, lorſque L. Licinius Lucullus ſe fut rendu en perſonne devant Sinope, & qu'il eut commencé à battre vigoureuſement la place, les deux Commandans déſeſpérerent de pouvoir réſiſter. Ils prirent donc le parti de s'enfuir par mer, ſans oublier de faire auparavant piller la ville par leurs troupes pendant la nuit, & de charger ſur leurs vaiſſeaux tout ce qu'ils purent emporter de richeſſes. En partant ils mirent le feu aux bâtimens qu'ils étoient obligés de laiſſer. L. Licinius Lucullus, voyant la flamme s'élever en l'air, fit appliquer les échelles aux murailles, & s'en rendit abſolument le maître. Il ne put empêcher que ſes ſoldats ne fiſſent d'abord bien du dégât & du carnage dans une place priſe par eſcalade, mais enfin il arrêta la fougue du ſoldat, empêcha la ruine entiere de la ville, & ſoulagea autant qu'il lui fut poſſible ceux des habitans qui avoient pu ſe ſauver.

Plutarque ajoute à ce récit une de ces circonſtances que cet Auteur rapporte volontiers,

L. Licinius Lucullus, dit-il, la veille de la priſe de Sinope, avoit eu pendant la nuit un ſonge dans lequel il crut entendre quelqu'un qui lui diſoit : *Avance un peu ; Autolycus vient à ta rencontre.* Il ne comprit point ce que ſignifioient ces paroles. Mais, après avoir forcé la ville, s'étant mis à la pourſuire de quelques pirates traîneurs, qui n'éroient pas encore ſortis du port, il vit ſur le rivage une belle ſtatue, que les pirates n'avoient pas eu le tems de mettre dans leurs vaiſſeaux. Il demanda qui repréſentoit cette ſtatue ; & il lui fut répondu que c'étoit Autolycus, fondateur de Sinope. L. Licinius Lucullus ſe rappella alors, continue Plutarque, ce que L. Sylla lui avoit recommandé dans ſes mémoires, & l'avertiſſement qu'il lui avoit donné, de ne regarder rien comme plus ſûr & plus digne d'une entiere créance, que ce qui lui ſeroit prédir en ſonge. Belle Philoſophie, & digne de la ſuperſtition Payenne ! L. Licinius Lucullus emporta la ſtatue d'Autylocus ; du reſte, il laiſſa à la ville tout ce qu'elle avoit de pareils ornemens.

Sinope étant priſe, il ne reſtoit plus de place conſidérable qui tînt encore pour Mithridate, que la ville d'Amaſée. Bientôt elle ſe ſoumit, & le Pont fut entierement ſubjugué. Il paroît que L. Licinius Lucullus paſſa l'hiver dans ce païs pour affermir ſa conquête, & accoutumer les peuples à la domination Romaine. Pendant qu'il y étoit, il reçut des Ambaſſadeurs d'un des fils de Mithridate, Macharès, qui regnoit dans le Boſphore. Ce Prince voyant ſon pere abandonné de tous ſes ſujets, l'abandonna auſſi lui-même, & ayant déjà recherché l'amitié de L. Licinius Lucullus pendant le ſiege de Sinope, il lui envoya dans le rems dont nous parlons une couronne d'or. L. Licinius Lucullus de ſon côté le reconnut Roi allié & ami du peuple Romain.

Cependant, on ne parloit que des préparatifs de Tigrane, & l'on publioit qu'on le verroit inceſſamment entrer en Lycaonie & en Cilicie avec Mithridate, pour venir enſuite attaquer les Romains juſques dans leur province d'Aſie. L. Licinius Lucullus fut peu effrayé de ces bruits, auxquels il ne voyoit nul fondement. Mais, il étoit fort étonné de la conduite de Tigrane, & trouvoit avec raiſon tout-à-fait étrange, que ce Prince eût attendu, pour ſecourir Mithridate, qu'il le vît entierement ruiné, s'expoſant ainſi à s'envelopper dans un même naufrage avec lui ; au lieu qu'il eût dû l'appuyer pendant qu'il ſe ſoutenoit encore, & joignant les forces de l'Arménie à celle du Pont, prévenir & empêcher le déſaſtre de ſon allié.

L. Licinius Lucullus, mépriſant un tel ennemi, ne crut pas qu'il lui convînt de ſe te-

nir ſur la défenſive ; & voyant la premiere guerre finie, par la ſoumiſſion entiere du royaume de Pont, & par l'alliance de Macharès, il laiſſa un de ſes Lieutenans avec ſix mille hommes dans le païs, pour le tenir dans le devoir, & pour réſiſter à Mithridate, en cas que ce Prince voulût tenter de rentrer dans ſes États, à la tête de dix mille hommes que Tigrane lui avoit donnés ; & pour lui, n'ayant pas plus de douze mille hommes d'infanterie & trois mille chevaux, il ſe prépara à aller attaquer dans le cœur de ſon Royaume un des plus puiſſans Souverains qu'il y eût alors au monde.

Son entrepriſe parut téméraire à pluſieurs. On ne concevoit pas comment avec ſi peu de troupes il alloit ſe jetter au milieu de nations belliqueuſes, dont la cavalerie étoit innombrable, & s'engager dans un païs immenſe, coupé de fleuves profonds, & environné de montagnes toujours couvertes de neiges. Ses ſoldats, qui d'ailleurs n'étoient pas dociles, ne le ſuivoient qu'avec peine, & il eut beſoin de toute ſon autorité pour les obliger de marcher. Dans Rome, lorſqu'on fut informé de ſon deſſein, les Orateurs gagés par ſes ennemis crioient que L. Licinius Lucullus faiſoit naître guerre ſur guerre, non pour le beſoin ou le ſervice de la République, mais afin d'être toujours à la tête des armées, de ſe perpétuer dans le commandement & de ne ceſſer de s'enrichir en expoſant l'Empire à de grands dangers. Ces clameurs ne furent que trop écoutées, & eurent leur effet dans la ſuite.

Cependant, L. Licinius Lucullus ſuivoit ſon plan, & après avoir traverſé le royaume d'Ariobarzane, Prince allié & ami des Romains, il s'avança vers l'Euphrate. On ſortoit de l'hiver; & il trouva ce fleuve enflé & bourbeux à cauſe des nieges fondues, ce qui l'affligea fort dans la penſée qu'il eut, qu'il lui faudroit beaucoup de tems & de travail, pour ramaſſer des barques & conſtruire des radeaux. Mais, ſur le ſoir, les eaux commencerent à baiſſer, & elles s'écoulerent ſi bien pendant la nuit, qu'au point du jour non-ſeulement le fleuve étoit rentré dans ſon lit, mais on découvroit de petites iſles qui marquoient que les eaux étoient fort baſſes. Cet évenement parut un prodige aux gens du païs; ils regarderent L. Licinius Lucullus comme un homme divin, aux déſirs duquel le fleuve ſembloit ſe ranger contre toute apparence, pour lui procurer un trajet facile & commode. Le Général Romain ſe hâta de profiter du moment, & paſſa l'Euphrate ſans difficulté. Il campa ce jour-là ſur le bord du fleuve. Le lendemain & les jours ſuivans, il traverſa la Sophène, ne faiſant aucun dégât dans le païs, ce qui lui concilia l'affection des habitans,

en ſorte qu'ils recevoient les troupes Romaines avec joie, & leur fourniſſoient toutes les proviſions dont elles avoient beſoin. Il ſe preſſoit d'aller en avant; & ſes ſoldats ayant témoigné déſirer d'attaquer un fort, qui paſſoit pour être rempli de richeſſes: » Voici le fort » qu'il s'agit d'emporter, leur » dit L. Licinius Lucullus en » leur montrant le mont Tau- » rus, qui étoit fort loin. Ce » que nous laiſſons derriere » nous, ſera le prix de notre » victoire. » Il continua donc ſa marche, & ayant paſſé le Tigre, il ſe mit à portée de tomber ſur Tigranocerte.

Il n'eſt pas poſſible qu'on ne ſoit étonné de voir L. Licinius Lucullus pénétrer ainſi ſans obſtacle dans le centre du païs ennemi. Le ſot & incroyable orgueil de Tigrane en eſt la cauſe. Le premier qui lui apporta la nouvelle de l'approche de L. Licinius Lucullus, pour récompenſe de ſon bon office, eût la tête tranchée. Après un tel exemple, on ne ſe preſſa pas ſans doute de donner avis à ce Prince des mouvemens de l'armée Romaine; & pendant que ſes États étoient déjà en proie à l'ennemi, il étoit flatté des diſcours de ſes courtiſans, qui lui diſoient que L. Licinius Lucullus ſeroit un grand Général, s'il oſoit l'attendre à Ephèſe, & s'il ne s'enfuyoit pas promptement de l'Aſie, dès qu'il verroit la multitude immenſe de combattans qu'il auroit en tête. Tel étoit l'aveuglement dont étoit frappée cette ame, trop foible, dit Plutarque, pour ſoutenir le poids de ſa fortune, comme ces tempéramens peu robuſtes que le vin altere & fait ſuccomber.

Enfin, l'un de ceux qui avoient le plus d'accès auprès de lui, Mithrobarzane, oſa lui dire la vérité, & lui annoncer l'arrivée de L. Licinius Lucullus. Tigrane, toujours ivre de ſa grandeur, lui donna trois mille chevaux & un corps nombreux de fantaſſins, avec ordre de lui amener vif le Général des ennemis, & de marcher ſur le ventre aux autres. La commiſſion étoit plus aiſée à donner qu'à exécuter. Mithrobarzane s'y comporta en brave homme. Il alla fondre ſur un corps de troupes, que le Général Romain avoit envoyé contre lui, & le força de ſe mettre en défenſe. Le combat s'engagea; Mithrobarzane y fut tué ſur la place; le reſte s'enfuit & fut taillé en pieces.

Tigrane commença alors à concevoir qu'il pouvoit y avoir du danger pour lui; & contraint d'abandonner Tigranocerte, il ſe retira vers le mont Taurus, pour raſſembler ſes forces de toutes les parties de ſes États, envoyant en même-tems avertir Mithridate de ſe rendre auprès de lui. L. Licinius Lucullus fit divers détachemens, ſoit pour empêcher, autant qu'il ſeroit poſſible, la jonction des corps de troupes

qui arrivoient de tous côtés à Tigrane, ſoit pour le harceler lui-même dans ſa retraite. Muréna tomba ſur lui dans une gorge où il étoit obligé de faire filer les troupes qui l'accompagnoient: Il les mit en déſordre, en tua un grand nombre, & força le Roi lui-même à prendre la fuite avec précipitation, laiſſant tous ſes bagages au pouvoir du vainqueur.

Ces avantages remportés par les Romains étoient d'heureux commencemens, mais ne ſuffiſoient pas pour leur donner une ſupériorité décidée. L. Licinius Lucullus ne craignoit rien tant que de n'avoir pas occaſion de combattre; car, il ne pouvoit ſe ſoutenir dans un païs ennemi que par des victoires continuelles. Ainſi, pour engager Tigrane à une bataille générale, il réſolut d'aſſiéger Tigranocerte, qui étoit la ville chérie de ce Prince, ſon ouvrage, ſa gloire, perſuadé qu'il ne ſouffriroit jamais tranquillement le danger d'une place qui lui étoit ſi précieuſe. Il penſoit juſte, & l'évenement fut tel qu'il l'avoit prévu. Tigrane d'abord un peu humilié par les échecs qu'il avoit reçus, prêtoit l'oreille aux conſeils de Mithridate, qui lui écrivoit & lui faiſoit dire par Taxile, l'un de ſes meilleurs Généraux, qu'il ne falloit point livrer bataille aux Romains; qu'ils étoient invincibles dans une action; mais qu'il les feroit périr en ſe ſervant de ſa nombreuſe cavalerie pour leur couper les vivres. Rien n'étoit plus ſage, ni mieux entendu. Mais, lorſque Tigrane vit ſe raſſembler autour de lui un grand nombre de peuples differens, alors il reprit confiance. Il voulut même faire diligence, de peur que le Roi de Pont ne vînt partager avec lui la gloire d'avoir vaincu les Romains; & bien fâché, diſoit-il, de n'avoir à combatre que le ſeul L. Licinius Lucullus, & non pas tous les Généraux Romains réunis enſemble, il ſe mit en marche avec toute ſon armée.

Ses forces étoient en effet ſi nombreuſes, qu'il eſt moins étonnant qu'elles lui inſpiraſſent une grande confiance. Il avoit vingt mille archers & frondeurs, & cinquante-cinq mille hommes de cavalerie dont dix-ſept mille étoient bardés de fer. Son infanterie ſe montoit à cent cinquante mille hommes, & les pionniers & autres travailleurs à trente-cinq mille. Lorſque cette multitude prodigieuſe eut paſſé le mont Taurus, & fut à portée d'être apperçue de Tigranocerte, les aſſiégés pouſſerent des cris de joie, & de deſſus leurs murailles ils menaçoient les Romains en leur montrant cette nuée de vengeurs. Mais, leur joie fut de courte durée.

L. Licinius Lucullus tint Conſeil ſur le parti qu'il convenoit de prendre. Les uns vouloient qu'il levât le ſiege & marchât à Tigrane; les autres, qu'il con-

tinuât de preſſer la ville, & ne laiſſât pas derriere lui une place ſi importante & une ſi forte garniſon. Il leur dit que chacun des deux avis étoit mauvais, & que les deux enſemble étoient bons. Il partagea ſon armée, laiſſa Muréna devant Tigranocerte avec ſix mille hommes de pied; & prenant avec lui le reſte de l'infanterie qui ne ſe montoit guere à plus de dix mille hommes, toute ſa cavalerie, & les gens de trait au nombre d'environ mille, il alla hardiment au devant des Arméniens, & ſe campa dans une grande plaine ſur le bord d'un fleuve qui n'eſt pas nommé.

Quand les ennemis découvrirent cette petite troupe, ce fut à qui en feroit des railleries. Il y en avoit qui déjà ſûrs des dépouilles jouoient entr'eux aux dés à qui les auroit. Chacun des Généraux & des Rois qui compoſoient la cour de Tigrane, venoit s'offrir pour aller ſeul avec ſon monde attaquer cette poignée de Romains, contre laquelle il ne convenoit pas, diſoient-ils, au Roi des Rois de ſe meſurer. Tigrane lui-même voulut faire le bel eſprit, & dit ce mot qui eſt devenu célebre: *En voilà trop, ſi ce ſont des Ambaſſadeurs; & trop peu, ſi ce ſont des ſoldats.* La journée ſe paſſa ainſi en bons mots & en bravades.

Le lendemain matin, L. Licinius Lucullus ayant fait prendre les armes à ſes troupes, ſe prépara à paſſer le fleuve. Comme il étoit près de le traverſer, quelqu'un lui fit obſerver qu'il alloit combattre en un jour malheureux. C'étoit le ſix d'Octobre, jour auquel Q. Cépion autrefois avoit été défait par les Cimbres, & qui depuis ce tems paſſoit pour être de mauvais préſage, & étoit marqué comme tel dans le calendrier Romain. *Eh bien*, dit L. Licinius Lucullus, *je vais en faire un jour heureux.* En même-tems, il paſſa le fleuve, & marcha le premier aux ennemis, ayant une cuiraſſe travaillée en façon d'écailles couchées les unes ſur les autres, & une cotte d'armes à grandes franges. Il tenoit ſon épée nue à la main, pour montrer aux ſiens qu'il falloit joindre de près un ennemi accoutumé à cambattre de loin; & lui ôter, par une approche prompte & vigoureuſe, l'eſpace dont il avoit beſoin pour lancer ſes traits & ſes fleches.

Il tourna tout d'un coup vers ces cavaliers bardés de fer, qui paroiſſoient à la droite des ennemis; & ayant obſervé qu'ils occupoient le pied d'une colline, au haut de laquelle ſe trouvoit un eſpace de terrein uni, & donc l'accès n'étoit pas difficile, il donna ordre à ce qu'il avoit de cavaliers Thraces & Gaulois, de prendre cette peſante cavalerie en flanc, & de tâcher avec leurs épées de leur faire tomber des mains les longues piques qu'ils portoient, & qui faiſoient toute leur force. Car, du reſte, empriſonnés en

quelque façon dans leur armure, ils ne pouvoient ſans leurs piques ni s'aider eux-mêmes, ni faire aucun mal aux ennemis. En même tems, L. Licinius Lucullus ſe mettant à la tête de deux cohortes, s'efforce de gagner le haut de la colline, ſecondé de l'ardeur de ſes ſoldats, qui voyant leur Général marcher le premier à pied, & ne craindre ni la fatigue ni le péril, le ſuivoient avec courage & avec une pleine confiance.

Quand il ſe vit arrivé au haut, il s'écria par deux fois: *La victoire eſt à nous, ſoldats, la victoire eſt à nous*; & il donna ordre à ceux qui l'accompagnoient de ne point lancer leurs javelines, mais de les tenir à la main pour en frapper les ennemis aux jambes & aux cuiſſes, qui étoient les ſeules parties du corps qu'ils euſſent découvertes. Il ne fut pas beſoin d'en venir là. Ces braves cavaliers tout couverts de fer, n'eurent pas même le courage d'attendre les Romains; & dès qu'ils les virent s'approcher, ils s'enfuirent honteuſement en pouſſant de grands cris. Ce n'eſt pas tout encore, éperdus & déconcertés ils ſe jetterent eux & leurs chevaux tout à travers leur infanterie, qu'ils renverſerent & mirent en déſordre; en ſorte que ſans qu'il y eût ni bleſſure, ni ſang de répandu, cette multitude infinie d'hommes ſe trouva diſſipée & vaincue. Les Romains n'eurent la peine que de tuer ces Barbares, qui fuyoient devant eux, ou plutôt qui vouloient fuir. Car, ils ne le pouvoient pas, parce que leurs rangs étant ſerrés & ayant beaucoup de profondeur, ils s'embarraſſoient eux-mêmes & ne pouvoient ſe démêler les uns d'avec les autres.

Tigrane s'étoit enfui des premiers avec peu de monde; & voyant ſon fils qui couroit la même fortune que lui, il ôta ſon Diadême, & le lui donna en pleurant, l'exhortant en même-tems à ſe ſauver par une autre route. Le jeune Prince n'oſa pas ceindre le Diadême, & le remit à l'un de ſes pages, en qui il avoit le plus de confiance. Ce page, ayant été fait priſonnier, fut mené à L. Licinius Lucullus; & le Diadême de Tigrane fit partie du butin, & paſſa entre les mains des vainqueurs.

Le carnage fut horrible, d'autant plus que L. Licinius Lucullus avoit pris la précaution de défendre à ſes ſoldats de s'amuſer à dépouiller les morts. Ainſi, marchant ſur les braſſelets & les hauſſecols enrichis de pierreries, ils pourſuivirent les Barbares très-loin, tuant toujours, juſqu'à ce que leur Général, voyant la victoire bien aſſurée, donna le ſignal de la retraite. Alors, les Romains revenant ſur leurs pas ramaſſerent à l'aiſe les dépouilles. On prétend qu'il périt du côté des Arméniens plus de cent mille hommes de pied, & preſque toute leur cavalerie. Du côté des Romains,

cent furent bleſſés, & cinq ſeulement tués.

On eſt ici tenté de croire de deux choſes l'une, ou que la perte des Arméniens a été étrangement exagérée, ou celle des Romains diminuée à plaiſir. ce qui eſt certain, c'eſt que les Anciens, qui ont parlé de cet évenement, ſe ſont épuiſés en expreſſions énergiques pour témoigner leur ſurpriſe. L'un diſoit, au rapport de Plutarque, que jamais le Soleil n'avoit éclairé une ſemblable journée; l'autre, que les Romains avoient eu honte eux-mêmes d'avoir tiré l'épée contre d'auſſi mépriſables eſclaves. Tite-Live remarquoit que jamais les Romains n'avoient remporté de victoire, où leur nombre fût autant inférieur à celui des ennemis. Car, il s'en falloit beaucoup que les vainqueurs ne ſuſſent la vingtieme partie des vaincus.

Mais, une obſervation plus importante eſt celle que faiſoient les gens du métier ſur la conduite de L. Licinius Lucullus. Ils admiroient comment, ayant eu ſucceſſivement à combattre deux grands & puiſſans Rois, il les avoit vaincus par deux voies tout oppoſées, la lenteur & la célérité. Car, il conſuma Mithridate d'abord auprès de Cyzique, & enſuite ſous Cabires, en temporiſant & preſque ſans combattre; & il écraſa Tigrane en ſe hâtant. Ainſi, il a la gloire, peu commune parmi les Généraux, d'avoir ſçu employer, ſoit une lenteur agiſſante, ſoit une audace qui écarte le danger en le prévenant.

La ſuite naturelle de la victoire fut la priſe de Tigranocerte. L. Licinius Lucullus mit ſous la garde du Queſteur les tréſors du Roi ſeulement, & abandonna la Ville au pillage. Il s'y trouva, ſans compter le reſte, huit mille talens d'argent ou d'or monnoyé; & le Général diſtribua encore huit cens deniers à chaque ſoldat. Tigrane avoit amaſſé beaucoup de comédiens, de muſiciens, de danſeurs pour la dédicace d'un théatre qu'il avoit fait conſtruire. Le vainqueur les deſtina pour célébrer les jeux qu'il donneroit lors de ſon triomphe. Il renvoya tous les Grecs, chacun dans leur patrie, en leur fourniſſant de quoi faire le voyage. Il traita de même les Barbares, que Tigrane avoit forcés, malgré eux, de venir s'établir dans Tigranocerte, qui fut ainſi détruite avant que d'être entierement achevée. L. Licinius Lucullus la réduiſit à l'état d'une chétive bourgade; & en diſperſant les habitans d'une ſeule ville, il en repeupla un grand nombre, qui le regarderent comme leur bienfaiteur & leur ſecond fondateur.

Tout le reſte réuſſiſſoit à ce Général, plus curieux de la gloire de la juſtice & de l'humanité, que de celle qui s'acquiert par les armes. En effet, dit Plutarque, ſon armée, & encore plus la fortune, partageoient la derniere

niere avec lui ; au lieu que l'autre étoit due toute entiere à ſes qualités perſonnelles, à la douceur d'une ame généreuſe, perfectionnée encore par l'étude & par les connoiſſances. Auſſi ſoumettoit-il par cette voie les Barbares, ſans même employer la force. Il avoit trouvé dans Tigranocerte pluſieurs illuſtres Princeſſes, qu'il traita avec tous les égards dûs à leur ſexe & à leur rang ; & par-là il gagna l'amitié des Princes leurs époux, qui étoient au ſervice de Tigrane. Les Rois Arabes vinrent d'eux-mêmes le trouver pour remettre tous leurs intérêts entre ſes mains. La nation des Sophéniens lui promit obéiſſance ; & celle des Gordyéniens conçut pour lui une telle affection, qu'ils vouloient laiſſer leur païs & leur Ville, pour le ſuivre avec leurs femmes & leurs enfans.

Cependant, Tigrane & Mithridate travailloient à attirer dans leur alliance le Roi des Parthes. L. Licinius Lucullus, informé de cette négociation, chercha à la traverſer. Le Roi des Parthes prêta l'oreille aux propoſitions des deux partis, réſolu de ne ſe livrer ni à l'un ni à l'autre, mais de demeurer neutre. Il craignoit trop les Romains, ſoit pour ſe les attirer ſur les bras, ſoit pour travailler à les agrandir & à les rendre exceſſivement puiſſans dans ſon voiſinage. L. Licinius Lucullus, mécontant de cette conduite flottante & ambigue, & d'ailleurs avide de gloire, réſolut de l'attaquer. Il lui ſembloit beau de détrôner trois Rois par une ſuite d'une même guerre, & de faire paſſer ſucceſſivement ſes armes, toujours invincibles, toujours victorieuſes, à travers les trois plus grands Empires qu'il y eût alors ſous le Ciel.

Il envoya donc ordre à Sornatius, qu'il avoit laiſſé dans le Pont, comme il a été dit, avec ſix mille hommes, de lui amener ces troupes dans la Gordyene, d'où il prétendoit entrer dans le païs des Parthes. Mais, les ſoldats de Sornatius, depuis long-tems difficiles à gouverner & mutins, montrerent alors à découvert leur inſolence. Car, il n'y eut ni perſuaſion, ni autorité, qui pût les forcer à marcher. Au contraire, ils déclaroient qu'ils ne demeureroient pas même dans le Pont, mais qu'ils l'abandonneroient pour s'en retourner en Italie. L'exemple de cette déſobéiſſance fut comme une contagion qui gagna le camp de L. Licinius Lucullus. Ses ſoldats, enrichis & accoutumés aux délices, vouloient enfin renoncer aux fatigues de la guerre, & jouir du repos. Ainſi dès qu'ils furent inſtruits de la révolte de ceux du Pont, ils ſe mirent à les louer comme gens de cœur. Imitons-les, diſoient-ils. N'avons-nous pas ſervi aſſez long-tems & avec aſſez de gloire pour mériter notre congé, & pour ſonger à une douce & honorable

retraite? Ces murmures forcerent L. Licinius Lucullus à renoncer au deſſein de faire la guerre aux Parthes, & il ſe diſpoſa à marcher contre Tigrane.

Il partit en plein été, & fut bien ſurpris, lorſqu'il eut paſſé les montagnes, de trouver de l'autre côté les campagnes encore toutes vertes. Les montagnes & les bois dont l'Arménie eſt pleine, y rendent la belle ſaiſon plus tardive. Ces reſtes d'hiver ne l'empêcherent point d'agir, & ſuivant toujours ſon plan d'attirer les ennemis à la bataille, il ſe mit à ravager le païs, & tâcha auſſi de s'emparer des magaſins que les deux Rois avoient faits pour leurs armées. Il y eut à ce ſujet différens petits combats, dans leſquels l'infanterie Romaine garda toujours la ſupériorité. Mais, la cavalerie Arménienne incommodoit fort les Romains, ſe battant à la maniere des Parthes, & devenant ſouvent plus terrible lorſqu'elle prenoit la fuite. Ils ſe ſervoient de fleches, dont les bleſſures étoient tout-à-fait fâcheuſes, parce que ces fleches avoient un double fer, dont l'un attaché foiblement à la principale lame, entroit dans la plaie; mais, comme il étoit fort petit, & garni de dents, on ne pouvoit l'en tirer qu'avec beaucoup de difficulté & de péril.

L. Licinius Lucullus, à tout prendre, avoit néanmoins l'avantage; il étoit maître du plat-païs; & Mithridate, campé ſur une hauteur, évitoit conſtamment une action générale, pendant que Tigrane, avec ſa cavalerie, harceloit les Romains dans la plaine. Cette façon de faire la guerre ne convenoit point du tout au général Romain. Il ſe détermina donc à uſer du même expédient qu'il avoit employé l'année précédente pour forcer les ennemis à hazarder la bataille; & il ſe mit en marche pour aller aſſiéger Artaxate, l'une des Villes royales de Tigrane, où étoient ſes femmes & ſes enfans en bas âge. Il comptoit avec raiſon qu'un intérêt ſi cher ne permettroit pas au roi d'Arménie de demeurer tranquille. En effet, Tigrane n'eut pas plutôt reconnu le deſſein de L. Licinius Lucullus, qu'il marcha à ſa rencontre, & vint ſe camper ſur le bord du fleuve Arſanias, que les Romains devoient paſſer pour aller à Artaxate.

L. Licinius Lucullus penſoit que voir les ennemis & les vaincre c'étoit la même choſe. Ainſi, plein de confiance, il paſſa le fleuve, & rangea ſon armée en bataille. Son front étoit de douze cohortes, faiſant ſix mille hommes d'infanterie. Ses autres cohortes formoient le corps de réſerve, pour ſe porter par tout où il ſeroit beſoin; car, la multitude des ennemis faiſoit craindre au général Romain qu'ils n'entrepriſſent de l'envelopper. Lorſqu'on en vint aux mains, l'infanterie Romaine eut bientôt décidé la victoire. Les Barbares, ſoit gens de pied, ſoit mê-

me cavaliers, ne pouvoient tenir contre elle, & dès qu'elle paroiſſoit ils prenoient auſſi-tôt la fuite. Trois Rois furent préſens à cette bataille, Tigrane, Mithridate, roi de Pont, & un autre Mithridate, Roi des Medes. Des trois aucun ne montra moins de fermeté que le roi de Pont; il s'enfuit honteuſement, accoutumé de longue main à ne point réſiſter à L. Licinius Lucullus. La déroute des Barbares fut entiere. Le carnage néanmoins ne fut pas ſi grand, que dans la bataille de l'année précédente; mais, il y eut plus de gens de marque parmi les morts.

C'en étoit fait de Tigrane, ſi les troupes Romaines euſſent répondu à l'ardeur & à l'activité de leur chef. L. Licinius Lucullus vouloit pouſſer l'ennemi vaincu, & achever la conquête des vaſtes États du roi d'Arménie. La ſaiſon fâcheuſe rebuta totalement ſes ſoldats. On en étoit à l'équinoxe d'automne, & déjà les neiges & les glaces couvroient les campagnes, & rendoient les rivieres impraticables. Ces difficultés n'arrêtoient point L. Licinius Lucullus. Mais, une armée indocile, & qui avoit donné une premiere fois la loi à ſon Général, ne pouvoit manquer de ſe prévaloir d'un prétexte auſſi ſpécieux. Ainſi, après avoir marché avec aſſez de tranquillité pendant peu de jours, bientôt ils commencerent à montrer de la réſiſtance. Ils s'y prirent d'abord avec quelque ſorte de modeſtie, envoyant leurs Tribuns porter leurs repréſentations à L. Licinius Lucullus. Lorſqu'ils virent qu'ils n'obtenoient rien par cette voie, ils s'attrouperent tumultueuſement, & pendant la nuit on entendoit des cris confus & menaçans ſortir de leurs tentes; de façon que le Général, voyant tous les apprêts d'une révolte, ſe trouva fort embarraſſé.

Il eut recours aux exhortations & aux prieres, conjurant ſes ſoldats de prendre un peu de patience, juſqu'à ce qu'ils euſſent pu détruire la Carthage d'Arménie. C'étoit ainſi qu'il appelloit la ville d'Arraxate, que l'on diſoit avoir été bâtie par Annibal, lorſque cet illuſtre fugitif, après la défaite d'Antiochus, ſe fut retiré à la cour d'Artaxias, le chef de la maiſon d'où Tigrane deſcendoit. L. Licinius Lucullus vouloit donc animer ſes troupes par le motif de renverſer le monument du plus grand ennemi que jamais euſſent eu les Romains. Mais, rien ne fut capable de les fléchir; il fallut qu'il repaſſât le mont Taurus, & qu'il vînt ſe rabattre ſur Niſibe, ville ſituée ſous un climat doux, & au milieu d'un païs fertile.

Dans cette place, dès-lors importante, & qui dans la ſuite eſt devenue bien célebre ſous les Empereurs, Guras frere de Tigrane avoit les honneurs du commandement; mais, celui qui en faiſoit réellement les fonctions, étoit ce même Callima-

que qui avoit défendu Amiſus contre les Romains, & qui en l'abandonnant y avoit mis le feu. L. Licinius Lucullus fit battre vigoureuſement Niſibe, & au bout de peu de jours il l'emporta de vive force. Guras qui devint ſon priſonnier, fut traité avec douceur & humanité. Mais Callimaque, quoiqu'il promît de découvrir des tréſors cachés, ne put obtenir ſa grace. Le vainqueur le fit charger de chaînes, & garder en cet état à la ſuite de l'armée juſqu'à ſon triomphe, réſolu de lui faire ſubir alors la juſte peine qu'il méritoit pour l'incendie d'Amiſus. Il ne pouvoit lui pardonner de l'avoir privé de la ſatisfaction de témoigner ſa clémence & ſa généroſité à l'égard d'une ville Grecque des plus illuſtres.

L'armée Romaine prit ſes quartiers d'hiver dans ſa nouvelle conquête, & paſſa commodément & tranquillement la mauvaiſe ſaiſon daos une bonne ville & un beau païs.

Juſqu'ici une proſpérité éclatante avoit par tout accompagné L. Licinius Lucullus. Mais, de ce moment, comme ſi le vent favorable, qui l'avoit fidélement ſecondé, l'eût abandonné tout à coup, il lui fallut lutter ſans ceſſe contre les obſtacles, & il trouva par tout des écueils. Sa vertu ſe ſoutint; c'étoit toujours le même homme, & le même courage; mais, ce brillant, cette grace de ſuccès manqua à toutes ſes entrepriſes; & peu s'en fallut qu'échouant dans tout ce qu'il tentoit, il ne perdît même la gloire de ſes victoires paſſées.

Il pouvoit s'en prendre à lui-même en grande partie, n'ayant eu aucun ſoin de ſe concilier l'affection de ſes ſoldats. Il ne ſçavoit point ſe rendre aimable, & il regardoit toute démarche faite pour plaire à ceux qui devoient lui obéir, comme un aviliſſement & une dégradation du Commandement. Sa hauteur alloit juſqu'à ne ménager pas même les premiers Officiers de ſon armée, & ceux qui pouvoient devenir ſes égaux. C'eſt ainſi que nulle vertu humaine n'eſt ſans quelque tache. L. Licinius Lucullus, à le conſidérer par tout autre endroit, paroît un homme accompli, grand Général, grand Orateur, aimant & cultivant les ſciences, plein de probité & de nobles ſentimens, capable de ſe faire eſtimer & même admirer, ſoit dans la guerre, ſoit dans la paix. Rien ne lui eût manqué, s'il eût eu l'art de ſe faire aimer.

Les mécontentemens de ſes ſoldats venoient de fort loin. Deux hivers conſécutifs, où ils avoient éprouvé de grandes fatigues, d'abord auprès de Cyzique, puis devant Amiſus, avoient commencé à donner lieu à leurs plaintes. Les hivers qui ſuivirent ne leur apporterent pas beaucoup d'adouciſſement. Il les leur avoit fallu tous paſſer ou en terre ennemie, ou, s'ils étoient en païs ami, ſous des tentes; car, jamais L. Licinius

Lucullus ne diſtribua ſes troupes en quartiers dans aucune ville Grecque ou alliée de l'Empire. Cette diſcipline étoit certainement ſévere ; & ſe trouvant accompagnée de manieres hautaines, il n'étoit pas poſſible qu'elle n'aliénât des ſoldats qui ſçavoient qu'ils n'étoient ſoumis que pour le tems de leur ſervice, & que retournés dans leur patrie, & de ſoldats redevenus citoyens, ils rentroient dans une eſpece d'égalité avec leur Général.

Ces eſprits, ainſi aigris, apprenoient qu'ils étoient ſoutenus dans Rome par des harangueurs que l'envie ſuſcitoit contre L. Licinius Lucullus, & qui l'accuſoient publiquement d'une avidité inſatiable de commander & de s'enrichir. On faiſoit entendre au peuple, que L. Licinius Lucullus n'avoit pourſuivi vivement ni Mithridate, ni Tigrane, après les avoir vaincus, afin de laiſſer à ces Rois le tems de ſe relever : ce qui le rendoit néceſſaire, & lui donnoit un prétexte de garder pendant une longue ſuite d'années un commandement immenſe, qui embraſſoit la Cilicie, la province d'Aſie, la Bithynie, la Paphlagonie, la Galatie, le Pont, l'Arménie, & la Colchide, juſqu'au Phaſe. » Il vient encore » en dernier lieu, diſoit un de » ces miſérables déclamateurs, » de piller la ville royale de » Tigrane, comme ſi nous l'a- » vions envoyé pour dépouiller » les Rois, & non pour les » vaincre. » Un autre étaloit aux yeux du peuple un tableau, où étoit peinte la maiſon de campagne que L. Licinius Lucullus s'étoit fait bâtir ; digne cenſeur d'un luxe qu'il ſurpaſſa bientôt lui-même, & qu'il ne blâmoit que par envie. Ces diſcours, ces manœuvres firent leur effet ; & le peuple ordonna premièrement que les plus vieilles troupes de L. Licinius Lucullus auroient leur congé ; en ſecond lieu, qu'on lui nommeroit des ſucceſſeurs, qui furent Q. Marcius Rex, Conſul de l'année précédente, pour la Cilicie, & Man. Acilius Glabrio, actuellement Conſul, pour la Bithynie, le Pont, & la conduite de la guerre contre les rois Mithridate & Tigrane.

Enfin, ce qui porta le dernier coup à l'autorité de L. Licinius Lucullus, & qui contribua peut-être plus que tout autre choſe à révolter ſes ſoldats, ce furent les diſcours & les intrigues de P. Clodius que ſes inimitiés contre Cicéron ont rendu ſi célebre. Cet homme étoit fort mécontent de n'être pas conſidéré de L. Licinius Lucullus autant qu'il l'auroit ſouhaité. Il avoit aſſez d'ambition pour vouloir primer ; & néanmoins ſes mauvaiſes mœurs & ſon indignité déterminoient L. Licinius Lucullus à lui en préférer pluſieurs autres. Ce factieux chercha donc à ſe venger, en ſoulevant les ſoldats contre leur Général, & il ne réuſſit que trop bien ; en ſorte que L. Licinius Lucullus n'en

fut plus le maître, & leur désobéissance le réduisit à se laisser enlever ses conquêtes par des ennemis vaincus. Car, Tigrane & Mithridate ne manquerent pas de profiter de son inaction involontaire. Le premier rentra dans l'Arménie, & obligea L. Fannius, qui commandoit pour les Romains, de se renfermer dans un château, où il l'assiégea, & où il l'auroit bientôt forcé, si L. Licinius Lucullus n'y eût envoyé du secours.

Mithridate, de son côté, avec quatre mille hommes de ses propres troupes, & un égal nombre d'Arméniens que lui fournit Tigrane, se mit en devoir de reconquérir ses États, & il y réussit en partie, aidé moins encore de son courage, & de l'affection des peuples pour leur Roi légitime & naturel, que des vices de ses ennemis; car, les Commandans que L. Licinius Lucullus avoit laissés dans ces païs nouvellement soumis, s'y conduisirent avec négligence, & de plus firent haïr par leurs exactions le gouvernement Romain. Ainsi, Mithridate trouva une entrée facile dans le Pont, d'où il entreprit bientôt de chasser C. Valérius Triarius, avant que L. Licinius Lucullus eût le tems de venir à son secours. Le Romain se tint quelque tems sur la défensive, & il évitoit le combat. Mais, le Roi l'y ayant forcé, son armée fut taillée en pieces. Cicéron nous donne une grande idée de la perte que firent les Romains en cette occasion, lorsqu'il dit que L. Licinius Lucullus en apprit la nouvelle par le bruit public, & non par aucun soldat qui fût échappé de la bataille.

L. Licinius Lucullus n'avoit pu empêcher ni prévenir ces malheurs, parce que ses soldats avoient refusé de le suivre. Quand ils sçurent que C. Valérius Triarius étoit en danger, la honte les rendit dociles, & ils consentirent à se mettre en marche. Mais, il étoit trop tard, & L. Licinius Lucullus n'arriva dans le Pont qu'après le désastre. Il eut bien de la peine à sauver C. Valérius Triarius de la fureur des soldats, qui vouloient le mettre en pieces. Il lui procura les moyens de le dérober par la fuite.

Mithridate avoit toujours craint L. Licinius Lucullus, & dès qu'il l'eut en tête, il chercha à temporiser, se contentant de se mettre hors d'insulte; d'autant plus qu'il attendoit Tigrane, qui étant rentré en possession de la plus grande partie de ses États, avoit rassemblé un corps d'armée considérable, & venoit à son secours. Le général Romain, ne pouvant forcer Mithridate à hazarder une action, résolut d'aller au devant de Tigrane, dans l'espérance de trouver ses troupes fatiguées d'une longue marche, & de les défaire aisément, en les attaquant subitement & lorsqu'elles ne s'y attendroient point. Ce plan étoit bien pris, mais les soldats Romains le dérangerent par leur

indocile opiniâtreté. Car, après avoir ſuivi leur chef pendant quelque tems, lorſqu'ils virent qu'il tournoit vers la Cappadoce, ils refuſerent obſtinément de marcher. Il n'y eut point de baſſeſſe à laquelle ne ſe ſoumît L. Licinius Lucullus pour tâcher de les fléchir. Il alloit de tente en tente les ſuppliant avec larmes, leur prenant les mains, les careſſant en toutes les manieres dont il pouvoit s'aviſer. Mais, le mal étoit fait, & déſormais ſans remede. Ils lui préſentoient, avec des reproches amers, leurs bourſes vuides, & lui diſoient qu'il devoit faire lui ſeul une guerre, dont il ſçavoit ſeul s'enrichir.

Ce qui nourriſſoit l'inſolence ſur tout de quelques légions, c'eſt qu'elles étoient informées du décret qui leur donnoit leur congé, & qui nommoit Man. Acilius Glabrio pour ſuccéder à L. Licinius Lucullus. Ce Conſul étoit déjà en Bithynie, & faiſoit publier dans tous les païs circonvoiſins, que le peuple Romain avoit mis fin au commandement de L. Licinius Lucullus, & qu'il défendoit de le ſuivre & d'obéir à ſes ordres, ſous peine de confiſcation de biens. Ainſi, les ſoldats mutinés ne regardoient plus L. Licinius Lucullus que comme un particulier, ſans pouvoir & ſans autorité légitime. Tout ce que purent obtenir de ces mutins les ſoldats des autres légions, qui reſpectoient encore leur Général, ce fut qu'ils reſteroient juſqu'à la fin de la campagne, ſous la condition expreſſe que ſi l'ennemi ne paroiſſoit pas dans cet intervalle, ils auroient pleine liberté de ſe retirer.

Il fallut que L. Licinius Lucullus agréât ce qu'on lui accordoit, s'il ne vouloit être entiérement abandonné, & voir tout le païs retourner ſous la puiſſance des Barbares. Ainſi, trop heureux d'avoir autour de lui un corps d'armée, dont il ne tiroit néanmoins aucun ſervice, il fut contraint de laiſſer ravager la Cappadoce par Tigrane, & de ſouffrir les inſultes de Mithridate, après avoir écrit au Sénat qu'il avoit vaincu & dépouillé ces deux Rois, & qu'il étoit à propos de lui envoyer, ſelon l'uſage, dix Commiſſaires pour régler avec lui l'état de ſes nouvelles conquêtes. Ils arriverent en effet dans le tems dont nous parlons, & ils trouverent L. Licinius Lucullus ſi peu maître du païs ennemi, qu'il n'étoit pas même maître de ſes troupes, qui le dominoient au contraire & lui faiſoient la loi. Il étoit réduit à dire que les ſuites de la guerre ne le regardoient plus, mais regardoient celui qui avoit été nommé pour lui ſuccéder, pendant que Man. Acilius Glabrio de ſon côté, qui avoit montré beaucoup d'empreſſement, lorſqu'il croyoit n'avoir qu'à recueillir le fruit des victoires de ſon devancier, reculoit & demeuroit en arriere, depuis qu'il avoit ſenti la difficulté & le danger.

Cependant, arriva la fin de l'été, qui étoit le terme que les ſoldats rebelles avoient marqué à L. Licinius Lucullus. Ils ne ſe contenterent pas d'exécuter leur menace, mais ils braverent leur Général avec une inſolence qui eſt à peine croyable. Ils ſortirent du camp, & ayant tiré leurs épées, ils appellerent à grands cris l'ennemi, qui ne paroiſſoit point; & après s'être eſcrimés en l'air & avoir fait tous les mouvemens de gens qui combattent, ils prétendirent avoir rempli leurs engagemens, & déclarerent qu'ils vouloient ſe retirer. Ce fut une néceſſité pour L. Licinius Lucullus de leur donner leur congé. Il envoya auſſi à Man. Acilius Glabrio une partie des autres troupes, & ne garda auprès de lui qu'un aſſez petit nombre de ſoldats, avec leſquels il ne lui étoit plus poſſible de rien entreprendre.

Voilà à quoi ſe terminerent toutes les victoires de L. Licinius Lucullus. Un ſeul défaut lui fit perdre le fruit d'un grand nombre de vertus; & ſans avoir jamais éprouvé perſonnellement aucune défaite, ſa hauteur lui nuiſit plus que n'auroit fait la perte de pluſieurs batailles. Si à toutes les grandes qualités qu'il avoit, dit Plutarque, la bravoure, l'activité, l'intelligence, l'amour de la juſtice, il eût joint la plus eſſentielle de toutes, qui eſt l'art de ſe faire aimer, l'empire des Romains n'auroit pas eu pour bornes l'Euphrate, mais les extrêmités de l'Orient & la mer Caſpienne. Car, en vainquant Tigrane, ils profitoient de ſes victoires, & ſoumettoient toutes les nations que ce Prince avoit domptées. Pour ce qui eſt des Parthes, ils n'étoient pas alors auſſi puiſſans, que lorſque dans la ſuite M. Craſſus les attaqua. Déchirés par des guerres civiles, & harcelés par leurs voiſins, ils n'étoient pas même capables de réſiſter à un roi d'Arménie.

Les avantages, que remporta L. Licinius Lucullus tournerent dans la ſuite au malheur du nom Romain; car, comme l'obſerve le même Hiſtorien, dont les réflexions ſont toujours juſtes & toujours intéreſſantes, les trophées érigés en Arménie, les conquêtes de Tigranocerte & de Niſibe, les richeſſes immenſes qui furent apportées de ces païs à Rome, & le Diadême de Tigrane porté en pompe dans le triomphe de L. Licinius Lucullus, voilà ce qui fit naître à M. Craſſus l'idée & le déſir de porter les armes Romaines du côté de l'Orient. Il s'imagina que ces Barbares n'étoient qu'une proie toute prête pour quiconque iroit ſeulement l'enlever. Mais bientôt les fleches des Parthes lui prouverent le contraire; & ſa défaite déplorable fait voir que L. Licinius Lucullus devoit ſes victoires, non pas à l'imprudence & à la molleſſe des ennemis, mais à ſon propre courage & à ſon habileté.

Cependant, tout demeuroit

comme en ſuſpens dans l'Aſie. L. Licinius Lucullus ne pouvoit plus agir; Man. Acilius Glabrio avoit, à ce qu'il paroît, peu de tête & de capacité. Un nouveau Géneral réchauffa la guerre & enfin la termina. C'eſt Cn. Pompée. Rien ne pouvoit être plus déſagréable à L. Licinius Lucullus que d'avoir Cn. Pompée pour ſucceſſeur. Il y avoit eu entr'eux de tout tems, & du vivant même de L. Sylla, une émulation, qui approchoit fort de la pique & de la jalouſie. Juſqu'ici L. Licinius Lucullus avoit pu prétendre à l'égalité. Mais maintenant, Cn. Pompée triomphoit, & ſe plaiſoit même à profiter de tous ſes avantages pour humilier L. Licinius Lucullus ſon rival. Ainſi, faiſant afficher des Ordonnances dans toutes les villes, il enjoignit aux troupes Romaines de ſe rendre auprès de lui, en quoi il fut obéi ponctuellement, & au-delà même de ce qu'il avoit droit de prétendre.

Il en étoit de même de tout le reſte. Cn. Pompée mandoit les Princes & les Magiſtrats des nations Aſiatiques, & leur défendoit d'avoir aucun égard aux ordres de L. Licinius Lucullus. Celui-ci, avec le conſeil des dix Commiſſaires, avoit fait quelques arrangemens, décerné des récompenſes aux uns, des peines contre les autres, ſelon qu'ils avoient bien ou mal mérité de la République. Cn. Pompée caſſoit ces décrets, & par tout où il alloit, il ne laiſſoit rien ſubſiſter de ce qu'avoit ordonné L. Licinius Lucullus, affectant en tout de le rendre, s'il eût pu, mépriſable, & de ſe faire regarder comme le ſeul arbitre de toutes choſes.

L. Licinius Lucullus, pouſſé à bout, fit faire des plaintes à Cn. Pompée par des amis communs; & à ce ſujet les deux Généraux ſe virent près d'une bourgade de Galatie. Là il arriva une choſe de peu d'importance, mais qui fut regardée comme un préſage. Comme ils avoient l'un & l'autre remporté de grandes victoires, les faiſceaux de leurs Licteurs étoient entourés de lauriers. Ceux de L. Licinius Lucullus ſe trouvoient être frais & verds, parce qu'ils venoient d'un païs couvert & rempli d'arbres; ceux de Cn. Pompée au contraire étoient fanés, parce que le païs par où il avoit paſſé étoit ſec & ſans aucune verdure. Les Licteurs de L. Licinius Lucullus s'étant donc piqués de politeſſe envers ceux de Cn. Pompée, & leur ayant fait part des belles branches de laurier qu'ils portoient, cela fut remarqué, & pris pour un augure qui annonçoit que les trophées de L. Licinius Lucullus ſerviroient à rehauſſer la gloire de Cn. Pompée.

La converſation commença entre les deux Généraux par des complimens. Ils ſe félicitérent réciproquement ſur leurs victoires; la matiere étoit riche de part & d'autre. Ils avoient mê-

me des motifs de ſe reſpecter mutuellement. L. Licinius Lucullus étoit le plus âgé & le plus ancien Conſul; Cn. Pompée avoit par devers lui plus de commandemens différens, & deux triomphes. Mais, lorſqu'ils vinrent à parler d'affaires, bientôt ils changerent de ton. La converſation dégénéra en reproches pleins d'aigreur, & peu dignes de la gravité de deux ſi grands perſonnages. Cn. Pompée reprocha à L. Licinius Lucullus ſa paſſion pour l'argent, & les richeſſes prodigieuſes qu'il avoit amaſſées pendant la guerre; L. Licinius Lucullus faiſoit honte à Cn. Pompée de ſon ambition effrénée, qui vouloit tout envahir. Un Hiſtorien obſerve qu'ils avoient tous deux raiſon. Il fallut que leurs amis les ſéparaſſent, & ils partirent plus acharnés que jamais l'un contre l'autre. L. Licinius Lucullus voulut continuer à agir en arbitre des graces & des peines; Cn. Pompée annulla toutes ſes Ordonnances, & lui enleva toutes ſes troupes, hors ſeize cens hommes, qui étoient les plus intraitables, & qu'il jugea pour cette raiſon inutiles pour lui, & déſagréables à L. Licinius Lucullus.

Leur animoſité ne pouvoit ſe contenir, & éclatoit dans tous les diſcours qu'ils tenoient l'un contre l'autre. Cn. Pompée rabaiſſoit les exploits de ſon prédéceſſeur, diſant qu'il n'avoit eu à combattre qu'un vain appareil, plein de pompe & de faſte, mais ſans aucune force véritable; au lieu que lui, il auroit à vaincre de bonnes troupes, bien armées, que Mithridate, devenu ſage par ſes malheurs, avoit appris à ne plus décorer d'or & d'argent, mais à hériſſer de fer, ne mettant plus ſa confiance que dans les boucliers, les épées, les chevaux, & dans tout ce qui donne le moyen de faire une vigoureuſe réſiſtance. L. Licinius Lucullus lui rendoit bien le change. Il traitoit d'ombre & de fantôme de guerre ce qu'il laiſſoit à faire à Cn. Pompée, & ne craignoit point de comparer ce Général à ces oiſeaux également avides & lâches, qui ſe jettent ſur les corps tués par d'autres, & en déchirent les reſtes. » C'eſt ainſi, ajoutoit-il, » qu'il eſt venu achever les » guerres de Lépidus, de Sertorius, de Spartacus, & qu'il » s'en eſt attribué la gloire, qui » appartenoit à Catulus, à Métellus, à Craſſus. Et comment » l'éclat des trophées d'Arménie & de Pont ne le tenteroit-il pas, lui qui n'a pas eu » honte de vouloir s'approprier » une part dans un triomphe » ſur les eſclaves. »

Quel honneur ne ſe ſeroient pas fait ces deux grands hommes, ſi au lieu de chercher à ſe décrier l'un l'autre par une baſſe malignité, ils s'étoient étudiés au contraire à relever mutuellement leurs exploits! Mais, la paſſion aveugle les hommes, & fait qu'on ſe nuit à ſoi-même

en voulant nuire à ſes adverſaires.

L. Licinius Lucullus, de retour en Italie, trouva toutes choſes préparées par ſon adverſaire pour le harceler & le chagriner. Un Tribun, qui ſe nommoit C. Memmius, pourſuivoit M. Lucullus ſon frere pour de prétendus délits commis par lui pendant la Queſture en vertu des ordres de L. Sylla. Cette affaire fut bientôt terminée à l'avantage de l'accuſé. Mais, le même Tribun entreprit enſuite d'arrêter le triomphe du vainqueur de Mithridate & de Tigrane, & il réuſſit au moins, lui ou ceux qui ſuivirent ce qu'il avoit commencé, à le reculer de trois ans. Enfin, le mérite appuyé des ſollicitations des premiers & des plus puiſſans citoyens, vainquit d'indignes obſtacles, & le triomphe fut accordé à L. Licinius Lucullus.

La pompe de ce triomphe ne fut point remarquable par la multitude des dépouilles & des priſonniers. La plus grande partie des fruits de la victoire de L. Licinius Lucullus étoit au pouvoir de Cn. Pompée. On n'y vit donc qu'un petit nombre de cavaliers bardés de fer, dix chariots armés de faux, & ſoixante amis ou Généraux de Mithridate. Le reſte du ſpectacle avoit quelque choſe de plus magnifique ; cent dix vaiſſeaux de guerre avec leurs éperons d'airain, une ſtatue d'or de Mithridate de ſix pieds de haut, & un bouclier orné de pierreries, vingt brancards chargés de vaiſſelle d'argent, & trente-deux de vaſes d'or, d'armes, & de monnoies du même métal. Ces brancards étoient portés par des hommes. Huits mulets portoient des lits d'or, & cinquante-ſix, de l'argent en linguots. Cent ſept autres étoient chargés d'argent monnoyé, dont la ſomme ſe montoit à deux millions ſept cens mille dragmes. On voyoit auſſi des écritaux, qui marquoient les ſommes fournies par L. Licinius Lucullus à Cn. Pompée pour la guerre des Pirates, & celles qu'il avoit remiſes en différens tems aux Queſteurs qui avoient la garde du tréſor public, outre neuf cens cinquante dragmes diſtribuées à chaque ſoldat.

L. Licinius Lucullus donna un repas à tout le peuple, ayant fait dreſſer des tables & des buffets dans les rues ; & il y diſtribua plus de cent mille barils de vin Grec. Il orna les lieux & les édifices publics d'un grand nombre de ſtatues, dont les plus renommées étoient un Hercule revêtu de la fatale tunique, qui lui faiſoit ſentir les approches de la mort, & un coloſſe d'Apollon de trente coudées de hauteur, & du poids de cent talens. Tout cela paroît magnifique. Mais, un préſent plus eſtimable qu'il fit à toute l'Europe, c'eſt le ceriſier, arbre inconnu juſqu'alors dans nos contrées, & que L. Licinius Lucullus apporta des campagnes de Céraſonte dans le Pont,

où il croît ſans culture.

Le jour du triomphe de L. Licinius Lucullus fut le dernier de ſes beaux jours. Le reſte de ſa vie, ce n'eſt plus que luxe, faſte, dépenſes folles, en un mot vrais jeux d'enfans, attachés à la ſuite d'exploits, de combats, de victoires; de preuves de ſageſſe, de bonne conduite, de magnanimité. C'eſt d'après Plutarque que nous traitons de jeux d'enfans, des édifices ſuperbes, des jardins, des bains délicieux, & ſur tout les tableaux & les ſtatues, qu'il amaſſoit à grands frais, diſſipant ſans aucune meſure, pour ſe procurer ces curieuſes bagatelles, les richeſſes qu'il avoit acquiſes par les armes. Il falloit que ſes jardins fuſſent d'une étonnante magnificence, puiſqu'encore du tems de Plutarque, malgré les étranges accroiſſemens que le luxe avoit reçus, les jardins de L. Licinius Lucullus étoient eſtimés les plus beaux de tous ceux qui appartenoient à l'Empereur.

Les ouvrages, qu'il fit ſur les côtes de la mer de Campanie & aux environs de Naples, ſont quelque choſe de prodigieux & preſque d'incroyable dans un particulier. Il creuſa des voûtes ſous des collines, qui demeuroient ainſi en quelque façon ſuſpendues; il conduiſit des canaux au tour de ces édifices pour y recevoir l'eau de la mer, & y nourrir du poiſſon, qu'il y raſſembla en une ſi prodigieuſe quantité, qu'après ſa mort il en fut vendu pour quatre-vingt millions de ſeſterces. Il bâtit enfin des cabinets de plaiſance au milieu de la mer même. C'eſt ce qui le fit appeller à juſte titre par Tubéron, d'autres diſent par Cn. Pompée, un Xerxès Romain.

La vie voluptueuſe de L. Licinius Lucullus trompa beaucoup les eſpérances du Sénat & des Zélateurs de l'Ariſtocratie, qui avoient compté trouver en lui un chef qu'ils pourroient oppoſer à Cn. Pompée pour l'empêcher de tout envahir. L. Licinius Lucullus avoit aſſurément tout ce qui étoit néceſſaire pour remplir l'attente que l'on avoit conçue de lui. Mais, ſoit qu'il ne crût pas poſſible de ſoutenir la République, trop malade pour être ſuſceptible de guériſon, ſoit que raſſaſié de gloire il voulût jouir des douceurs de la vie, il ſe conſola par les plaiſirs du ſuccès aſſez peu heureux auquel s'étoient terminés ſes combats & ſes travaux.

Il ſemble qu'il ait voulu imiter ce ſoldat de ſon armée, dont Horace nous décrit ſi agréablement l'aventure. » Un » ſoldat de L. Licinius Lucul- » lus, dit ce Poëte, après avoir » amaſſé avec bien des ſoins & » bien des peines une petite » ſomme, fut volé pendant qu'il » dormoit. De ce moment, ce » fut un loup famélique, fu- » rieux & contre lui-même & » contre l'ennemi; & dans l'at- » taque d'un château Royal, » très-bien fortifié & très-ri-

» che, il fit merveille, & con-
» tribua plus qu'aucun à la priſe
» de la place. Son Général le
» combla d'éloges, & de plus
» lui fit compter vingt mille
» ſeſterces. Quelque tems après,
» une occaſion périlleuſe s'é-
» tant préſentée, L. Licinius
» Lucullus jetta les yeux ſur ce
» même ſoldat, dont il avoit
» admiré la bravoure, & il
» l'exhortoit en des termes qui
» auroient pu donner du cou-
» rage même à un lâche. *Allez*,
» lui diſoit-il, *où vous appelle*
» *votre valeur ; allez vous cou-*
» *vrir d'une nouvelle gloire. Quoi!*
» *Vous balancez !* mais, c'étoit
» un ruſé que ce ſoldat, quoi-
» que bon payſan; & il ſouhaitoit
» de conſerver ſes vingt mille
» ſeſterces. *Choiſiſſez mieux*,
» dit-il à ſon Général, *& char-*
» *gez de cette commiſſion quelqu'un*
» *qui ait été dévaliſé.*» On pour-
roit ſoupçonner de même L. Li-
cinius Lucullus de n'avoir com-
battu que pour acquérir des ri-
cheſſes, & jouir enſuite des
plaiſirs & des commodités qu'el-
les procurent.

Quelques-uns l'en louerent, comme d'un trait de prudence, qui prévenoit les cataſtrophes tragiques de la vieilleſſe ambi-tieuſe de C. Marius, & de tant d'autres qui n'ont pas ſçu ſe repoſer ſur leurs lauriers. Mais, Cn. Pompée & M. Craſſus ſe moquoient beaucoup de lui, prétendant que les délices & les voluptés ſeyoient encore moins à la vieilleſſe, que l'embarras & les ſoins des affaires publiques. Ce qu'il y a de vrai c'eſt que les hommes ſont toujours blâmables, à quelque paſſion qu'ils ſe livrent, & que ſi la vie épicurienne de L. Licinius Lucullus eſt bien indécente, l'ambition de ſes cenſeurs étoit forcenée.

L. Licinius Lucullus portoit le luxe à un excès intolérable, & en faiſoit gloire. Il avoit près de Tuſculum une maiſon de campagne, ſituée en belle vue, bien percée pour recevoir le jour & l'air, & avec des promenades très-étendues. Cn. Pompée l'y étant venu voir, (car malgré leurs anciennes brouilleries, ils gardoient entr'eux les bienſéances & les dehors de la politeſſe,) n'y remarqua qu'un défaut, mais grand, à ce qu'il lui ſembloit. C'étoit que cette maiſon, très-commode pour l'été, étoit inhabitable en hiver. L. Licinius Lucullus ſe mit à rire. *Penſez-vous donc*, lui répondit-il, *que j'aie moins d'eſprit que les hirondelles, & que je ne ſçache pas changer de demeure ſuivant les ſaiſons ?*

Un Préteur, qui vouloit donner des jeux magnifiques, le pria de lui prêter cent caſaques pour habiller ſes perſonnages. *Comment pourrai-je*, dit L. Licinius Lucullus, *vous en fournir un ſi grand nombre ? Cependant je ferai viſiter ma garde-robe, & je vous enverrai ce que j'en aurai.* Peu de jours après, il écrit à ce Préteur qu'il a cinq mille caſaques à ſon ſervice. » C'eſt

» ainſi, dit Horace dans ſon » goût de morale enjouée, c'eſt » ainſi qu'il faut être riche. » Une maiſon eſt chétive, lorſ- » qu'elle ne renferme pas un » ſuperflu, qui échappe à la » connoiſſance du Maître, & » qui tourne au profit des vo- » leurs. »

La dépenſe de ſa table ſe ſentoit, dit Plutarque, du faſte & de l'inſolence des nouveaux riches. Il n'y cherchoit pas ſeulement la magnificence de l'appareil, les lits de pourpre, un buffet garni de vaſes précieux & tous brillans de pierreries; il étoit curieux de bonne chere, de mets exquis, de ragoûts fins, qu'il aſſaiſonnoit encore de la muſique & de la danſe; heureux au jugement de ceux qui ne connoiſſent point les ſolides plaiſirs de l'eſprit & de la vertu!

Cn. Pompée étoit bien éloigné de ce goût, & il ſe fit honneur par l'averſion qu'il en témoigna. Son Médecin lui avoit ordonné, dans une convaleſcence, de manger une grive; & ſes gens lui ayant dit que pendant l'été, où l'on étoit alors, on n'en trouvoit point ailleurs que chez L. Licinius Lucullus, qui en faiſoit engraiſſer. *Comment donc*, répondit-il avec vivacité? *Eſt-ce que ſi L. Licinius Lucullus n'étoit pas gourmand, Cn. Pompée ne pourroit pas vivre?* Et il voulut qu'on lui donnât quelque choſe de commun, & qui fût aiſé à trouver.

L. Licinius Lucullus, comme nous l'avons déjà dit, ſe faiſoit gloire de ſon intempérance & de ſes profuſions. Des Grecs étant venus à Rome, il les régala magnifiquement pendant pluſieurs jours. A la fin, ces bonnes gens, ſimples & provinciaux, furent honteux de ſe voir ſi bien traités; & ils le prierent de les diſpenſer de venir manger chez lui, ne voulant pas, diſoient-ils, lui être à charge, & lui occaſionner tant de dépenſes. L. Licinius Lucullus leur répondit en ſouriant: *Il y a bien quelque choſe de tout ceci qui ſe fait pour vous, mais la plus grande partie eſt pour L. Licinius Lucullus.*

Un jour qu'il mangeoit ſeul, on lui ſervoit un ſouper médiocre. Il ſe fâcha, & gronda ſon maître d'hôtel. Celui-ci s'étant excuſé ſur ce que, comme perſonne n'étoit invité, il avoit cru qu'il ne ſeroit pas beſoin d'un repas magnifique: *Que dis-tu*, reprit-il en colere? *Ne ſçavois tu pas qu'aujourd'hui L. Licinius Lucullus ſoupe chez L. Licinius Lucullus.*

On ne parloit dans Rome que de la bonne chere de L. Licinius Lucullus. Cicéron & Cn. Pompée voulurent s'en éclaircir par eux-mêmes. L'ayant donc trouvé dans la place publique, ils lui dirent: *Nous vous demandons à ſouper pour aujourd'hui; mais, nous ne voulons que votre ordinaire.* L. Licinius Lucullus s'en défendit d'abord, & les pria de remettre la partie à un autre jour, afin qu'il eût le tems de ſe préparer à les recevoir. *Ils*

ioſiſterent, vinrent chez lui ſur le champ, & même le garderent a vue, de peur qu'il ne donnât quelques ordres à ſes gens. Seulement, avec leur permiſſion & en leur préſence, il dit à ſon maître d'hôtel, qu'il vouloit ſouper dans la ſalle d'Apollon; & par-là il trompa toute la vigilance de ſes deux convives. Car, chaque ſalle chez lui avoit ſa dépenſe marquée; & en diſant ſeulement à ſes gens dans quelle ſalle il prétendoit ſouper, il leur faiſoit connoître ce qu'il falloit dépenſer, & comment il vouloit être ſervi. Or, la dépenſe d'un repas dans la ſalle d'Apollon étoit de cinquante mille dragmes, c'eſt-à-dire, vingt-cinq mille francs. Cela paroît incroyable; mais, nous ne faiſons que copier l'Hiſtorien. Cicéron & Cn. Pompée furent donc extrêmement ſurpris, & de la magnificence du ſervice, & de la diligence de l'apprêt.

C'eſt ainſi que L. Licinius Lucullus ſe jouoit de ſes richeſſes, les traitant, comme l'obſerve Plutarque, en vraies dépouilles de Barbares, auxquelles le droit de la guerre lui permettoit d'inſulter. Mais, il lui eſt dû des éloges pour une autre ſorte de dépenſe plus noble & mieux entendue. Il fut curieux en livres, & en amaſſa un très-grand nombre, n'épargnant rien pour s'en procurer les plus beaux exemplaires. L'uſage qu'il faiſoit de ſa bibliotheque, étoit encore plus louable que le ſoin qu'il prit de la former. Les ſalles où étoient les livres, les jardins auxquels elles répondoient, les cabinets d'étude étoient ouverts à tous; & les Grecs qui étoient à Rome, s'y rendoient de toutes parts comme dans un hoſpice des muſes, où ils paſſoient des journées délicieuſes, & ſe délaſſoient, par les lettres, du tumulte & du tracas de leurs autres affaires. L. Licinius Lucullus venoit ſouvent ſe promener avec eux dans ſes jardins, s'entretenant de quelque matiere de littérature; car il avoit l'eſprit fort orné; & il ſervoit auſſi de ſon crédit ceux qui étoient chargés des intérêts de leurs petites Républiques; en ſorte que ſa maiſon étoit comme un aſyle commun, & un Prytanée pour tous les Grecs qui venoient à Rome.

Les plaiſirs & les lettres ne remplirent pas tellement les dernieres années de la vie de L. Licinius Lucullus, qu'il ne prît auſſi quelque part aux affaires publiques. Mais, ce ne fut que mollement & par intervalles.

Cn. Pompée ayant demandé la confirmation de tout ce qu'il avoit fait, réglé, ordonné dans les Provinces dont il avoit eu le commandement, en un mot de tous les actes de ſon Généralat, cette affaire tira L. Licinius Lucullus de ſon aſſoupiſſement, parce qu'elle l'intéreſſoit perſonnellement. Ainſi, lorſqu'il s'agit de délibérer dans le Sénat à ce ſujet, il repréſenta que

Cn. Pompée devoit rendre compte article par article, & demander l'approbation de chacun en particulier; que prétendre que l'on approuvât en gros tout ce qu'il avoit fait & réglé, ſans que l'on ſçût le détail de chaque nature d'affaire, c'étoit agir en maître, & non pas en citoyen; qu'enfin Cn. Pompée ayant fait beaucoup de changemens dans ce que lui (L. Licinius Lucullus) avoit ordonné, il étoit juſte que le Sénat fût juge entr'eux, & décidât duquel des deux les réglemens ſeroient exécutés. Ce diſcours ſi équitable fut applaudi, & la demande de Cn. Pompée rejettée pour le préſent. Ce ne fut que l'année ſuivante qu'elle eût ſon effet. Jule Céſar, agiſſant alors en tout comme maître abſolu de la République, fit ratifier les actes du généralat de Cn. Pompée. L. Licinius Lucullus ayant oſé lui faire encore quelque réſiſtance, il l'effraya tellement en le menaçant de toutes ſortes d'avanies & de vexations, que ce grand perſonnage, qui commençoit alors à perdre beaucoup de ſon ancienne vigueur, ſe jetta à ſes genoux pour lui demander grace.

Il mourut deux ans après, l'an 57 avant Jeſus-Chriſt, ou environ, d'une façon déplorable dans un homme d'un tel mérite, s'il n'étoit à propos que nous ſçuſſions qu'il n'y a ni talens, ni exploits, qui mettent à l'abri des miſeres de l'humanité. Il tomba en démence, ſoit par maladie, ſoit par l'effet de quelques breuvages qu'un de ſes affranchis lui avoit donnés. Il fallut que ſon frere M. Lucullus devînt ſon Curateur, & prit l'adminiſtration de ſes biens & de ſa perſonne. L. Licinius Lucullus ne vécut pas long-tems dans ce triſte état, qui ne s'étoit pleinement déclaré qu'après l'exil de Cicéron. Sa mort ne laiſſa pas de toucher le peuple; ſes funérailles furent célébrées avec un grand concours & de grands temoignages d'eſtime; juſques-là que la multitude vouloit qu'il fût enterré dans le champ de Mars, comme l'avoit été L. Sylla. Son frere eut bien de la peine à obtenir qu'on le tranſportât au lieu qui avoit été deſtiné pour ſa ſépulture dans le territoire de Tuſculum. M. Lucullus ne lui ſurvécut pas de beaucoup, & ſuivit de près un frere qu'il avoit toujours tendrement aimé.

L. Licinius Lucullus avoit été marié pluſieurs fois. Après avoir répudié ſa femme Clodia, ſœur de P. Clodius, pour ſon impudicité & ſes autres vices, il épouſa Servilie, ſœur de Caton, & ce ſecond mariage ne fut pas plus heureux que le premier. Car, de tous les vices de Clodia, il n'en manquoit qu'un ſeul à Servilie, qui étoit d'avoir été entretenue par ſes freres; du reſte, elle étoit auſſi débauchée & auſſi abominable. Malgré ſon intempérance, L. Licinius Lucullus la ſupporta aſſez longtems par le ſeul reſpect qu'il avoit

avoit pour Caton ; mais enfin, il la répudia comme la premiere.

DIGRESSION

ſur le portrait de L. Licinius Lucullus.

Il joignit enſemble, comme la plûpart des grands perſonnages de ſon tems, la guerre & les lettres, la ſcience militaire & l'étude des beaux arts. Pour commencer par ce dernier article, Cicéron releve par les expreſſions les plus fortes la grandeur de ſon génie, ſon zele pour l'étude, l'étendue de ſes connoiſſances ; & il atteſte que non ſeulement dans ſes premières années, & lorſqu'il étoit à Rome, mais dans ſa Queſture en Grece & en Aſie, & lors même qu'il fut chargé de la guerre contre Mithridate, dans un tems où les occupations militaires ſemblent ne pas laiſſer à un Général le moment de reſpirer, il étudioit beaucoup, ſingulierement la philoſophie, & avoit auprès de ſa perſonne un Philoſophe célebre, qui ſe nommoit Antiochus, & dans la converſation duquel il ſe délaſſoit des fatigues des combats. Avec cette ardeur, il avoit l'avantage d'une mémoire excellente, plus encore pour les choſes que pour les mots ; ce qui fait que Cicéron préfere avec raiſon ſa mémoire à celle d'Hortenſius, qui étoit plus heureuſe pour les mots que pour les choſes. Ainſi, L. Licinius Lucullus comprenant avec facilité, & retenant tout ce qu'il avoit appris une fois, ſe trouva avoir l'eſprit fort orné, quoiqu'il ne fût pas rompu dans ces matieres comme un Sçavant de profeſſion. Plutarque ajoute que la Philoſophie, qui avoit fait le délaſſement de L. Licinius Lucullus dans le tumulte des affaires, devint ſa conſolation & ſa reſſource, lorſque la vieilleſſe & encore plus le dégoût l'eurent obligé de renoncer à l'adminiſtration de la République. Mais de plus, cet Hiſtorien nous donne ſur les talens littéraires de L. Licinius Lucullus un détail qui mérite de n'être pas omis.

Il ne lui attribue pas ſeulement une éloquence propre aux actions publiques ; il le loue encore comme capable de parler & d'écrire également bien dans les deux langues, la Grecque & la Latine. L. Sylla, qui s'y connoiſſoit, faiſoit une ſi grande eſtime du mérite de L. Licinius Lucullus en ce genre, qu'il lui adreſſa ſes mémoires, comme des matériaux qui, en paſſant par ſes mains, recevroient une meilleure forme qu'il n'auroit pu leur donner lui-même. L. Licinius Lucullus avoit auſſi compoſé en Grec l'hiſtoire de la guerre des Marſes ; & cet ouvrage étoit le fruit d'une gageure, dont il ſeroit à ſouhaiter que notre Nobleſſe nous fournît bien des exemples. Étant encore jeune, en plaiſantant avec l'orateur Hortenſius & l'hiſtorien Siſenna, il s'engagea à écrire cette hiſtoire, ſoit en vers, ſoit en

proſe Grecque ou Latine, ſelon que le ſort en décideroit. De pareils jeux ne ruinent pas la fortune, & décorent la réputation.

Quant à ce qui appartient à la ſcience militaire, Cicéron aſſure qu'on n'attendoit pas beaucoup de L. Licinius Lucullus ſur ce point avant ſon Conſulat ; il prétend même que les occaſions de l'acquérir lui avoient manqué. Enfin, il ne craint point d'avancer que L. Licinius Lucullus ayant employé tout le tems du trajet de Rome en Aſie à lire les hiſtoires, & à s'inſtruire en interrogeant les gens du métier, il arriva en Aſie Général tout formé, quoiqu'il fût parti de Rome avec très-peu d'expérience dans la guerre. Mais, que l'on nous pardonne, ſi nous mettons ici quelque reſtriction aux expreſſions trop fortes de Cicéron. Qui croira qu'un homme puiſſe, uniquement par la lecture & par la converſation, devenir Général, & un Général digne de l'admiration de Mithridate, qui déclaroit que dans tout ce qu'il avoit jamais lu il n'avoit point trouvé de guerrier comparable à L. Licinius Lucullus? Dans le fait, il eſt conſtant que L. Licinius Lucullus, après avoir ſervi dans la guerre des alliés, avec beaucoup de diſtinction, fit ſon apprentiſſage du commandement ſous un grand maître, lorſqu'il fut Queſteur de L. Sylla. Encore revêtu de cet emploi, il commanda même en chef la flotte qu'il avoit eu ordre de raſſembler, & il livra pluſieurs combats, dont il ſortit toujours victorieux. On peut dire néanmoins que L. Licinius Lucullus n'avoit pas eu aſſez d'occaſions de ſe ſignaler par les armes, pour que l'on attendît de lui d'auſſi grandes choſes qu'il en a faites, ſi par le talent naturel, joint à l'étude, il n'eût ſuppléé à ce qui pouvoit lui manquer du côté de l'expérience.

Le portrait de L. Licinius Lucullus ſeroit imparfait, ſi nous ne parlions point des qualités de ſon cœur. Il l'avoit très-noble & très-généreux, & par une conſéquence néceſſaire tout-à-fait porté à la douceur. L'amitié conſtante & parfaite, qui regna toujours entre ſon frere & lui, fait l'éloge de l'un & de l'autre. Sa fidélité pour L. Sylla & pour le parti de l'Ariſtocratie, prouve un caractère ſolide & élevé. Et pour ce qui regarde l'argent, il effaça la tache paternelle par une intégrité au-deſſus de tout ſoupçon. Il eſt vrai qu'il s'enrichit beaucoup à la guerre ; mais, ce fut aux dépens des ennemis de la République. Les alliés n'eurent jamais qu'à ſe louer de ſon Gouvernement. L'Aſie, & pendant ſa Queſture, & enſuite lorſqu'il y eut le ſuprême commandement en qualité de Proconſul, le vit ſi éloigné d'exercer aucune rapine, qu'il vengeoit même avec ſévérité les injuſtices de l'avide financier ; &

il gouverna de même l'Afrique après ſa Préture avec beaucoup de juſtice. Avant tout cela il avoit déjà fait preuve de déſintéreſſement, lorſque chargé par L. Sylla de lui former une flotte, il alla en Égypte demander des vaiſſeaux à Ptolémée Lathyre. Ce Prince le reçut avec une extrême magnificence, & lui aſſigna pour ſa dépenſe le quadruple de ce qu'on avoit coutume de donner aux Miniſtres étrangers. L. Licinius Lucullus n'accepta que le ſimple néceſſaire. Il refuſa les préſens que le Roi lui offroit, & dont la valeur étoit de quatre-vingts talens. Enfin, lorſqu'il partoit, Ptolémée Lathyre lui ayant préſenté une émeraude montée en or, il vouloit ſe diſpenſer de la recevoir; & il ne ſe rendit, que parce que ce Prince lui fit obſerver que c'étoit ſon portrait qui étoit gravé ſur cette pierre; de ſorte que L. Licinius Lucullus, qui n'avoit point obtenu le ſecours qu'il demandoit, craignit de paroître mécontent, & d'être en conſéquence traité comme ennemi.

LUCULLUS [M. LICINIUS], *M. Licinius Lucullus*, Μ. Λικίνιος Λεύκουλλος, (*a*) frere du précédent. Il regna entr'eux pendant toute leur vie, une amitié parfaite. De toutes les marques de tendreſſe que L. Licinius Lucullus donna à ſon frere, & qui ſont en très-grand nombre, on parle ſur-tout de la premiere, comme de la plus remarquable. Il étoit beaucoup plus âgé, cependant il ne voulut jamais recevoir aucune charge ſeul; mais, pour attendre le tems de ſon frere, il laiſſa toujours paſſer le ſien, afin de ne monter qu'avec lui aux honneurs & aux dignités de la République. Cet amour fraternel charma tellement le peuple, que L. Licinius Lucullus, quoiqu'abſent, eut le plaiſir d'être nommé Édile conjointement avec ce frere, qui lui étoit ſi cher.

M. Licinius Lucullus fut accuſé, l'an 63 avant Jeſus-Chriſt, par le tribun C. Memmius d'avoir malverſé dans ſa charge de Queſteur, & d'avoir ſuivi trop fidelement les ordres de L. Sylla. Mais, il fut juſtifié & renvoyé abſous. Après la mort de ſon frere, il obtint du peuple à force de prieres, que ſes funérailles ſe fiſſent dans ſa maiſon de Tuſculum, où on lui avoit préparé ſon tombeau. Il ne lui ſurvécut pas long tems; comme il l'avoit ſuivi de fort près dans la courſe de l'âge & des honneurs, il le ſuivit auſſi de près dans le tombeau où il emporta la réputation d'avoir aimé ſon frere avec une extrême tendreſſe.

LUCULLUS [L. LICINIUS], *L. Licinius Lucullus*, Λ. Λικίνιος Λεύκουλλος, (*b*) neveu du précédent, étoit fils du fameux

(*a*) Flor. L. III. c. 4. Vellei. Paterc. L. II. c. 28, 49. Plut. T. I. pag. 492, 517, 520. Crév. Hiſt. Rom. T. VI. pag. 183, 440, 660, 661.

(*b*) Vellei. Paterc. L. II. c. 71.

L. Licinius Lucullus. Il fut tué à la ſeconde bataille de Philippes.

LUCULLUS, [P.] *P. Lucullus*, Π. Λούκουλλος, (*a*) étoit Tribun du peuple, l'an 110 avant Jeſus-Chriſt. Ce Tribun & un autre nommé L. Annius, donnerent de grandes ſecouſſes à la République, parce qu'ils vouloient, malgré leurs Collegues, ſe faire continuer dans leurs charges.

LUCULLUS [M. TÉRENTIUS VARRO], *M. Terentius Varro Lucullus*, (*b*) fut élevé au Conſulat avec C. Caſſius Varus, l'an de Rome 679, & 73 avant Jeſus-Chriſt.

LUCULLUS [M.], *M. Lucullus*, M. Λούκουλλος, (*c*) un des Capitaines de L. Sylla. On raconte que s'étant oppoſé avec ſeize cohortes, à cinquante cohortes des ennemis près de la ville de Fidentie, il ne ſe défioit ni de la bonne volonté ni du courage de ſes ſoldats, mais parce que la plupart étoient ſans armes, il balançoit à engager le combat. Comme il délibéroit ſur le parti qu'il avoit à prendre, & qu'il différoit de donner le ſignal, un petit vent doux ſe leva tout à coup, & enleva d'une prairie voiſine une grande quantité de fleurs qu'il porta ſur les boucliers & ſur les caſques de ſes ſoldats où elles s'arrêterent & ſe placerent d'elles-mêmes, de façon qu'ils parurent à leurs ennemis comme couronnés de chapeaux de fleurs. Cet accident ſi merveilleux leur enfla tellement le courage, que, ſe regardant déjà comme victorieux, ils chargerent fiérement les ennemis, les défirent, leur tuerent dix-huit mille hommes & ſe rendirent maîtres de leur camp. Ce M. Lucullus étoit le frere propre de L. Licinius Lucullus qui, quelques années après, vainquit Mithridate & Tigrane.

LUCUMON, *Lucumo*. *Voyez* Tarquin.

LUCUMON, *Lucumo*, (*d*) jeune homme très-riche & très-puiſſant, corrompit la femme d'Aruns qui avoit été ſon tuteur. *Voyez* Aruns.

LUCUS, terme Latin, qui veut dire un bois ſacré; & comme l'Antiquité avoit l'uſage de conſacrer les bois à des Dieux ou à des Déeſſes, il eſt arrivé en Géographie, qu'il y a des noms de Divinités, même des noms d'Empereurs, joints à Lucus, qui déſignent des villes ou lieux autrefois célebres, comme Lucus Auguſti, dont nous dirons un mot, Lucus Aſturum, qui eſt Oviedo, ville d'Eſpagne en Aſturie, & autres ſemblables.

L'étymologie du mot *Lucus*, bois conſacré aux Dieux, vient de ce qu'on éclairoit ces ſortes de bois au jour de fêtes, *quòd in illis maximè lucebat*; du moins

(*a*) Salluſt. in Jugurth. c. 26.
(*b*) Crév. Hiſt. Rom. T. VI. p. 195.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 469.
(*d*) Plut. T. I. p. 136. Tit. Liv. L. V. c. 33.

cette étymologie nous ſemble préférable à celle de Quintilien & de Servius, qui ont recours à l'antiphraſe, figure de l'invention des Grammairiens, que les habiles Critiques ne goûtent guere, & dont ils ont fort ſujet de ſe moquer.

LUCUS AUGUSTI, (*a*) nom d'une ville des Gaules, au païs des Vocontiens. Pline donne à ce peuple deux capitales, Vaſio & Lucus Auguſti, qui étoient, dit-il, deux villes alliées des Romains. Tacite ne fait de Lucus Auguſti qu'un municipe.

L'itinéraire d'Antonin, la table Théodoſienne, & l'itinéraire de Bordeaux à Jéruſalem, indiquent la poſition de Lucus Auguſti comme immédiate à celle de Déa Vocontiorum, en s'accordant à marquer XII pour la diſtance. Cette ville a été détruite par la chûte d'un rocher, qui ayant arrêté le cours de la Drome, a donné lieu à cette rivière de s'épancher & de former des lacs, qui ont couvert une partie de ſon territoire. Il ſubſiſte néanmoins dans le voiſinage, & à l'iſſue de ces lacs, un petit lieu qui conſerve le nom de Luc.

LUD, *Lud*, Λουδ, (*b*) quatrieme fils de Sem, paſſe, ſelon quelques-uns, pour avoir peuplé la Lydie. *Voyez* Lydie.

LUD, *Lud*. *Voyez* Dioſpolis.

LUDIM, *Ludim*, (*c*) le premier des enfans de Meſraïm, fut le chef des Lydiens d'Égypte.

Joſephe a prétendu que les deſcendans de Ludim ne ſubſiſtoient plus il y avoit longtems, & qu'ils avoient été détruits dans les guerres d'Éthiopie. Le paraphraſte Jéroſolymitain traduit *Ludim*, par *les habitans de la Maréote*, partie d'Égypte; mais, Bochart ſoutient qu'il faut lire le païs de Méroé, ou de Méroïte. Le paraphraſte Jonathan le traduit par *ceux du canton de Neut* ou *Neout*, dans l'Égypte; l'Arabe, par *ceux de Ténèſe*, près de Péluſe. Ézéchiel met les Ludim avec Chus & Phul; & ailleurs, avec Phul & Pharas, ou peut-être Patros. Ces peuples étoient dans l'Égypte; mais, il n'eſt pas aiſé de marquer préciſément le lieu de la demeure des Ludim.

LUDIUS, *Ludius*. (*d*) Pline, après avoir fait mention d'un Peintre nommé Ludius, qui avoit orné de peintures un Temple de Junon dans la ville d'Ardée, qui étoit déjà détruite avant le fondation de Rome, parle d'un autre Peintre du même nom, qui rétablit à Rome du tems d'Auguſte, l'uſage de cette peinture.

LUÉRIUS, *Luerius*, Λουέριος,

(*a*) Plin. Tom. I. p. 148. Tacit. Hiſt. L. I. c. 66. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 422, 423.

(*b*) Geneſ. c. 10. v. 22.

(*c*) Geneſ. c. 10. v. 13. Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 13, 14.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 300.

(*a*) roi des Arvernes. On rapporte de ce Prince, que pour faire parade de ſes richeſſes & gagner la faveur de la multitude, il ſemoit en traverſant une plaine, monté ſur un char, les pieces d'or & d'argent, que ramaſſoient les milliers de Gaulois qui le ſuivoient. On ajoute que voulant donner une fête, il forma une enceinte de quinze cens pas en quarré, dans laquelle il fit placer des cuves pleines d'une liqueur précieuſe, & une ſi prodigieuſe quantité de viandes de toute eſpèce, que pendant pluſieurs jours ceux qui voulurent, trouverent de quoi manger, ſans que jamais le ſervice manquât d'un inſtant.

Luérius fut pere de Bituitus, qui lui ſuccéda au royaume des Arvernes.

LUGDA, *Lugda*, nom d'une légion de Jule-Céſar, ſelon quelques-uns. *Voyez* Lugdunum.

LUGDUNENSIS. *Voyez* l'Article ſuivant.

LUGDUNUM, *Lugdunum*, Λούγδουνον (*b*) ville des Gaules au païs des Séguſiains.

Le nom de Lugdunum a été commun à pluſieurs villes, & s'écrit très-différemment, dans les Auteurs & ſur les monumens. On trouve, outre Lugdunum, Lugodinum, Lugdunus, Lugudunum, Lygdunum, Lugodunum, Lucdunum.

Pour diſtinguer la ville dont il s'agit dans cet article, & que nous appellons aujourd'hui Lyon, des autres qui portoient le même nom, on diſoit *Lugdunum Seguſianorum* & *Lugdunum Celtarum*.

Les Hiſtoriens ne conviennent pas de l'origine du nom & de la ville de Lyon. Quelques-uns attribuent l'un & l'autre à un certain Roi des Celtes, nommé Lugdus, dont on prétend que la ville & les provinces voiſines ont tiré le nom qu'elles portent; car, de Lugdus, & de Dunum, qui ſignifie montagne ou éminence, on avoit fait, dit-on, Lugdi-Dunum, puis Lugdunum. Plutarque, Strabon, & quelques autres diſent que Mormo, prince Gaulois, fut conſeillé par un Oracle, de bâtir ſur le confluent du Rhône & de la Saône une ville qui devoit être conſidérable dans la ſuite des tems; & qu'ayant vu des corbeaux qui voloient ſur une montagne voiſine, il y bâtit cette ville, qui de cet évenement & du lieu de ſon aſſiette, fut nommée Lugdunum, colline des corbeaux. D'autres, en plus grand nombre, donnent à Lyon Lucius Munatius Plancus pour fondateur, &

(*a*) Strab. pag. 191. Athen. p. 152. Crév. Hiſt. Rom. Tom. V. p. 273, 274.

(*b*) Strab. p. 186. Ptolem. L. II. c. 8. Plin. T. I. p. 203, 225. Tacit. Annal. L. III. c. 41. L. XVI. c. 13. Hiſt. L. I. c. 51, 64, 65. L. II. c. 59. L. IV. c. 85. Sueton. in Caligul. c. 20. Dio. Caſſ. p. 323. Juv. Satyr. 1. v. 44. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. pag. 423, 424. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 212. *& ſuiv.* Tom. II. pag. 454. Tom. III. pag. 200. *& ſuiv.* Tom. V. pag. 204. *& ſuiv.* Tom. XVIII. pag. 241. *& ſuiv.*

tirent le nom de la ville de celui de Lucius; *Lucidunum* ou *Lugdunum*, l'éminence de Lucius; mais, il eſt ſûr que Lyon eſt plus ancien que L. Munatius Plancus. On aſſure même que les Druides y avoient tenu leurs aſſemblées, & que les Phéniciens & les Grecs s'y étoient établis, avant que les Romains y menaſſent des colonies. On croit qu'alors elle n'eut que le nom d'iſle, parce qu'elle étoit bâtie ſur cette pointe de terre, où les deux fleuves s'uniſſent au deſſus d'Ainai. Quelques Auteurs ſe ſont perſuadés que les divers accidens qui ont ruiné cette ville juſqu'à trois fois, lui avoient fait un nom de deuil, & qu'elle avoit été nommée Lugudunum ou Lugdunum, comme ſi on eût voulu dire, *Lugens Dunum*, la montagne pleurante, ou *Luctûs Dunum*, la montagne du deuil. Mais, cette interprétation eſt plutôt une application faite à ſes divers malheurs, qu'une étymologie primitive, puiſque Séneque, parlant de l'embraſement de Lyon, au même-tems qu'il arriva, lui donne le nom de Lugdunum. Des Auteurs, plus anciens que cet incendie, lui ont donné le même nom, qui ſe trouve ſur un marbre qui eſt à Gaïette en Italie, gravé du tems-même de L. Munatius Plancus, en ces termes :

L. MUNATIUS. L. F. L. N. L. PRON. PLANCUS. COS. ACENS. IMP. ITER. VII. VIR. EPUL. TRIUMP. EX RHÆTIS ÆDEM SATURNI FECIT, DE MANIBIS AGROS DIVISIT. IN ITALIA BENEVENTI. IN GALLIA COLONIAS DEDUXIT, LUGDUNUM ET RAURICAM.

M. de Valois la rapporte ainſi : *L. MUNACIO. PLANCO. ET DECIMO. JUNIO. BRUTO. COSS. L. MUNACIUS. L. F. L. N. L. P. PLANCUS. COS. IMP. ITER. VII. VIR. EPULONUM. TRIUMPH. EX RHÆTIS. ÆDEM. DIVISIT. IN ITALIA. BENEVENTI. IN GALLIA. COLONIAS. DEDUXIT. LUGDUNUM. ET RAURICAM.*

On trouve auſſi quelques anciens marbres, ſur leſquels on lit : *COL. LUGD.* ou *COL. ROM. LUGD.* C'eſt-à-dire, *Colonia Lugdunum*, & *Colonia Romana Lugdunum.*

Dans une ancienne Inſcription, on trouve ces mots : *Cohors XX. Seguſianorum & Cogors IX. Lugdunenſis ;* ce qui a fait croire à M. de Valois, qu'il y avoit faute dans cet endroit de Tacite, où il eſt dit : *Cohortes XVIII. Lugduni ſolitis ibi hibernis relinqui placuit.* Il voudroit qu'on lût *Cohortem IX*, au lieu de *Cohortes XVIII.* En effet, il n'eſt guere vraiſemblable qu'une colonie Romaine fût chargée, tous les hivers, de dix-huit cohortes, ſur-tout dans un tems où il n'y avoit aucun trouble dans le païs.

Quelques Auteurs, ayant trouvé qu'une légion de Jule-Ceſar avoit eu le nom de Lugda, ſe ſont imaginés qu'elle pouvoit avoir campé en ce païs, & y avoir laiſſé ſon nom. Gerope Bécan, dans le livre de ſes remarques Françoiſes, croit que Lyon avoit été nommé Lugdunum, éminence de la fortune, de *Lug*, qui ſignifie fortune, en langue Cambrique. Un vieux Itinéraire de Bordeaux à Jéruſalem, cité par M. de Sainte Marthe, nomme Lyon le mont deſiré, & aſſure que c'eſt ſon nom en vieille langue Gauloiſe. Les auteurs Eccleſiaſtiques tirent le mot Latin *Lugdunum*, de *Lucis Dunum*, mont Luiſant, ou éminence, & écrivent *Lucdunum*. Éric, religieux de l'Abbaye de ſaint Germain d'Auxerre, ſuit cette opinion au livre IV de la vie de ſaint Germain, dans ces vers:

In Lugdunenſes æquis proceſſibus arces

Venit Arar, Rhodano ſeſe ſub mœnibus addens.

Lucduno celebrant Gallorum ſtamine nomen,

Impoſitum quondam, quòd ſit mons Lucidus idem.

Ces vers nous font voir que c'étoit du tems d'Éric, qui vivoit l'an de Jeſus-Chriſt 880, l'étymologie la plus commune que l'on donnât au nom de cette ville. Cette origine paroît aſſez raiſonnable, parce que la ſituation de Lyon la favoriſe, & qu'elle eſt confirmée par l'autorité de Sénèque, qui l'a ſi bien décrite dans ces vers de la pompe funebre de l'empereur Claude, où il fait parler un Dieu à ce Prince né à Lyon, de cette ſorte:

Vidi duobus imminens fluviis Lugum,

Quod Phœbus ortu ſemper obſervo videt,

Ubi Rhodanus ingens amne prærapido fluit,

Ararque dubitans quò ſuos flectus agat,

Tacitus quietis alluit ripas vadis,

Eſt-ne illa tellus ſpiritûs altrix tui? &c.

Le pere Meneſtrier, auteur d'un éloge hiſtorique de la ville de Lyon, ajoute deux ou trois conjectures à ces étymologies du nom primitif de cette ville ſa patrie. Il croit qu'elle pourroit avoir été nommée par les Grecs Λόγου Δοῦνον, la montagne du diſcours, à cauſe de l'autel célebre où les Orateurs diſputoient pour le prix de l'éloquence, ou *Luci Dunum*, la colline du bois ſacré, où les Anciens faiſoient leurs ſacrifices. On a cru que les Druides demeuroient dans le Lyonnois, & que le nom de Guillotiere, qu'on a donné à un de ſes fauxbourgs, vient du *Gui de l'an neuf*, que ces prêtres Gaulois y dépoſoient. Au reſte, la ſituation de cette ville eſt ſi

agréable, ſon climat ſi doux, ſes places ſi magnifiques, ſes édifices Saints & Profanes ſi ſomptueux, & ſes habitans ſi honnêtes & ſi civils, qu'elle doit être conſidérée comme une des plus belles de France.

Dans les vieilles inſcriptions, elle eſt nommée en divers endroits, *Colonia Claudia Copia*, la colonie de Claude, & *l'abondance des Gaules*. Elles eſt nommée colonie de Claude, parce que cet Empereur y étoit né, & qu'il avoit mêlé cette colonie avec celle des Viennois. On lui donne le nom d'abondance, parce qu'elle étoit le grenier de toutes les Gaules, ſituée au milieu de la Breſſe, de la Bourgogne, du Dauphiné, de l'Auvergne, du Velais & du Vivarais, dont elle reçoit les grains, les vins, le bétail & toute ſorte de denrées, par le moyen des deux fleuves qui l'arroſent. Hérodien l'appelle grande & heureuſe ville.

Ptolémée la qualifie illuſtre Métropole, parce qu'elle étoit chef d'une partie des Gaules. Sidoine Apollinaire la nomme *Rhodanuſia*, comme la plus belle ville qui ſoit ſur le Rhône.

Les Romains, étant maîtres de Lyon, en firent le centre de tout le commerce qu'ils établirent dans les Gaules. On établit alors des Intendans de voitures & des marchandiſes qu'on y portoit ſur des rivieres. Les foires y furent franches, & les fabriques de draps & de toiles ſi bien établies, que cette ville en devint célebre parmi tous les peuples étrangers. Les plus grands hommes de Rome firent gloire, ou de contribuer à ſa grandeur, ou d'y reſter quelque tems. L. Munatius Plancus y mena la premiere colonie l'an de Rome 711 ou 712, & 41 ou 42 de Jeſus-Chriſt; Auguſte y demeura trois ans, & y eut depuis un temple dédié, dont les Prêtres furent nommés *Sodales Auguſtales*. Caligula y inſtitua toutes ſortes de jeux, comme nous l'apprenons de Suétone. Du tems de Néron, la ville de Lyon ayant été brûlée, l'an de Jeſus-Chriſt 59, par le feu du Ciel, fut rebâtie par ce Prince. C'eſt de cet embraſement que parle Sénèque dans une de ſes Épîtres à Lucius, au ſujet du déplaiſir qu'en avoit témoigné Libéralis qui étoit Lyonnois. Tacite fait mention de la libéralité de Néron, & en parle ainſi dans ſes annales : » L'Empereur fit un » préſent de cent mille écus » à la ville de Lyon, conſu- » mée par un embraſement. » Elle nous avoit fait les mêmes » faveurs pendant nos guerres » civiles. » L'empereur Claude y naquit l'an de Rome 744, le même jour que l'on conſacra à Auguſte l'autel dont nous avons parlé; & que ſoixante nations en avoient fait dreſſer un à Germanicus, frere de Claude. Caracalla & Géta y naquirent auſſi.

Cette ville a été la patrie

de pluſieurs grands hommes, célebres, ou par leur nobleſſe, ou par leur dignité, ou par leur ſcience, ou par leur courage. Cependant, elle a été ſouvent expoſée à de grands malheurs. Outre l'incendie dont nous avons fait mention, Sévere la fit piller, & la brûla en partie l'an de Jeſus-Chriſt 198, pour ſe venger des Lyonnois qui avoient donné retraite à Albin ſon ennemi. Il y perſécuta depuis, l'an 202, les Chrétiens avec tant de cruauté, que les rivieres y furent teintes de leur ſang, & les places publiques remplies de leurs cadavres. Le tyran Magnence s'y tua l'an de Jeſus-Chriſt 353, de ſes propres mains, ayant appris la venue de Conſtance; & Gratien y fut tué par Andragathe, l'an 383. Ces déſordres & diverſes autres guerres cauſerent de grands maux à cette ville; mais, Majorien, empereur d'Occident, en fut le reſtaurateur à la priere de Sidoine Apollinaire. Elle fut encore expoſée aux courſes des Allemands, des Goths, & enfin à celles des Sarraſins dans le VIII ſiecle, pour ne rien dire des déſordres que les guerres civiles y cauſerent dans le XVI.

Suétone, parlant des jeux que l'empereur Caligula établit à Lyon, fait mention de la célebre Académie d'Éloquence qui y étoit, & qu'on nomma l'Athénée, où eſt préſentement l'abbaye d'Ainai. Cet Auteur en parle ainſi : » Entr'autres » choſes, il y propoſa des prix » pour l'éloquence Grecque & » Latine, ordonnant que les » vaincus en donneroient aux » vainqueurs, & qu'ils ſeroient » contraints d'écrire à leur » louange. Quant à ceux qui » n'auroient rien fait de bon, » il les condamnoit à effacer » leurs compoſitions avec leurs » langues, comme avec une » éponge, s'il n'aimoient mieux » avoir le fouet, ou être plon» gés dans la riviere. » Juvénal fait alluſion à cette coutume, dans ſa premiere ſatyre.

Après qu'Auguſte eut retranché des Celtes pluſieurs peuples qu'il joignit à l'Aquitaine, il voulut que Lyon fût la capitale de la Celtique; &, pour cela, cette province fut nommée la Lyonnoiſe. Lorſque, dans le cinquieme ſiecle, les Gaules furent envahies par pluſieurs nations Barbares, Lyon fut pris par les Bourguignons, dont le Roi devint feudataire de Clovis I, ſur la fin du même ſiecle, comme Alcime Avitus le reconnoît, dans ſa lettre au dernier Prince, en des termes très-expreſſifs, *Domnum meum ſuæ quidem gentis regem, ſed militem veſtrum;* mais, les fils de Clovis détruiſirent enſuite cet État des Bourguignons, & ſe rendirent maîtres de Lyon.

Dans le partage que firent les enfans de Louis le Débonnaire, Lyon, avec la plus grande partie du royaume de Bourgogne, échut à l'empereur Lothaire,

qui le laiſſa à ſon fils Charles, dont le frere, nommé auſſi Lothaire, fut héritier. Après la mort de ce dernier, Charles le Chauve, ſon oncle, s'empara du royaume de Bourgogne, au préjudice de l'empereur Louis II, frere des rois Lothaire & Charles, & laiſſa tous ſes États à ſon fils Louis le Begue, qui vécut fort peu. Celui-ci étant mort, un Seigneur appellé Boſon ſe fit proclamer roi de Bourgogne, à Mantale près de Vienne l'an de Jeſus-Chriſt 879; ce qui excita de grandes guerres entre cet uſurpateur & les enfans de Louis le Begue; de ſorte que Lyon changea pluſieurs fois de maître juſqu'au regne de Louis d'Outremer. Le détail de ces évenemens appartient plutôt à l'hiſtoire des Rois de France, qu'à cet ouvrage. Il nous ſuffira de dire ici, que le roi Lothaire, fils de Louis d'Outremer, céda Lyon à Conrad, roi de Bourgogne, en lui donnant Mathilde ſa ſœur en mariage. Conrad eut un fils nommé Rodolphe, dit le Lâche, qui laiſſa uſurper toute ſon autorité. On voit que, ſur la fin de la vie de ce Roi, Burcard, Archêveque de Lyon, s'étoit rendu maître de la ville & du païs voiſin, & que l'empereur Conrad le Salique, inſtitué premier héritier par le dernier roi Rodolphe, mort l'an 1032, fut obligé d'employer la force des armes, pour ſoumettre l'archêveque Burcard, qui ne lui fit hommage que l'an 1034, comme nous l'apprenons du Chroniqueur Hermannus Contractus, qui vivoit dans ce tems-là.

L'Égliſe de Lyon a été une des plus célebres de la Chrétienté. Son évêque Potin, ou Photin, ſouffrit le martyre ſous l'empire de Mar-Aurele, & eut pour ſucceſſeur le grand ſaint Irénée, qui avoit vu ſaint Polycarpe, diſciple de ſaint Jean l'Évangéliſte. Les avantages de la ville de Lyon, autrefois capitale de la Celtique, n'engagerent pas ſes Prélats à étendre fort loin leur pouvoir & leur juriſdiction pendant pluſieurs ſiecles; mais, Gébuin, archevêque de Lyon, ayant fait entendre à Gregoire VII, que les Papes, ſes prédéceſſeurs, avoient donné aux archevêques de Lyon la primatie ſur quatre provinces des Gaules, dont ils avoient joui paiſiblement obtint de ce Souverain Pontife une bulle en ſa faveur.

Lyon eſt la ſeconde ville de France, & ne cede qu'à Paris. Elle eſt comme au centre de l'Europe; & par le moyen de ſes deux rivieres, elle peut faire un commerce très-floriſſant. On croit qu'il y a dans Lyon environ cinq mille maiſons, le plus grand nombre de quatre étages, pluſieurs de cinq & même juſqu'à ſix. On y compte près de cent cinquante mille habitans, cinq Égliſes collégiales, treize Paroiſſes, quatre Abbayes, quatre Prieurés, en

viron cinquante Maiſons régulieres, deux Hôpitaux, ſix portes, quatre fauxbourgs, celui de Vaize ſur la route de Paris, celui de la Croix-Rouſſe vers la Breſſe, celui de la Guillotiere vers le Dauphiné, & celui de Trion & de ſaint Irénée ſur le chemin de Montbriſſon.

LUGDUNUM, *Lugdunum*, Λούγδουνος, (*a*) ville de la Gaule Belgique au païs des Bataves.

On trouve cette ville dans Ptolémée, comme dans l'itinéraire d'Antonin, & dans la table Théodoſienne. Les poſitions données par Ptolémée n'ayant pas le degré de préciſion qui puiſſe exiger qu'on les adopte en rigueur, nous ne ſuppoſerons point avec Menſo Alting, deux villes du même nom, au lieu d'une ſeule, en nous fondant uniquement ſur ce que le point de Lugodinum des Bataves dans Ptolémée, ne répond pas exactement à la poſition actuelle de Leyde. L'expreſſion de *Caput Germaniarum*, qui accompagne la mention qui eſt faite de Lugdunum dans l'Itinéraire, ne ſignifie pas que cette ville fût la capitale des Germanies, mais le commencement de cette frontiere des Gaules, qui avoit pris le nom de Germanie, ce que pluſieurs Sçavans ont déjà entendu de cette maniere. On peut néanmoins faire attention à la poſition qu'a Lugdunum qui eſt figurée dans la Table, comme celle des villes que l'on ſçait avoir dominé ſur le diſtrict d'une Cité particuliere.

Dans les Actes du moyen âge, ſon nom eſt communément Leithis. Ainſi, on a dit Leithen, avant que de prononcer comme aujourd'hui Leyde.

On reconnoît le *Dunum*, qui a fait partie de l'ancienne dénomination, dans une éminence au milieu de l'emplacement qu'occupe la ville, mais ſur la rive Gauloiſe du rhin, comme on le juge plus convenable, & ſervant d'aſſiette à une ancienne tour.

La ville de Leyde eſt ſituée très-avantageuſement, quoiqu'au milieu des autres villes de Hollande. Delft & la Haye n'en ſont qu'à trois lieues; Harlem & Tergouw, à cinq, Utrecht & Dort, à ſept; & Amſterdam, à huit. Elle eſt dans une plaine, & entourée, de tous côtés, de canaux, de prairies & de jardins. Son enceinte renferme cinquante iſles, & dans ce nombre il y en a trente-une, autour deſquelles les barques peuvent paſſer. On y compte cent quarante-cinq ponts, dont plûs des deux tiers ſont bâtis de pierre, les autres ſont de bois.

Leyde eſt cenſée une des ſix premieres villes de la Hollande. Elle eſt la capitale du Rhinland, & quarante-cinq bourgs ou villages en dépendent. Les habitans de ces villages y apportent

(*a*) Ptolém. L. II. c. 9. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. pag. 424.

leurs denrées; ce qui fait que la ville eſt abondamment pourvue de toutes les choſes que la terre produit. La proximité de la mer, [car Leyde n'en eſt éloignée que d'une lieue] fait qu'elle ſe trouve bien fournie de poiſſon. On y a auſſi en grande abondance du poiſſon d'eau douce & des oiſeaux aquatiques de toute eſpece. En un mot, rien de ce que le païs fournit ne manque dans cette ville, l'une des plus propres & des plus agréables des païs-bas.

Anciennement, Leyde n'étoit pas ſi grande qu'elle l'eſt aujourd'hui. D'un côté elle étoit bordée par le rhin, & de l'autre par le Rapen-burg & le Stéen-ſcheuyr. Elle contenoit à peine quarante-cinq arpens, meſure de Rhinland. On l'avoit partagée en quatre quartiers. Le premier étoit celui de Sainte Catherine, du nom d'un monaſtere qui eſt aujourd'hui un Hôpital; le ſecond tire ſon nom de la Manufacture où l'on faiſoit des draps; la Manufacture de laine avoit donné le nom au troiſieme, comme le marché public avoit donné le ſien au quatrieme. En 1351, on élut dans chacun de ces quartiers un Bourg-meſtre, pour gouverner la ville conjointement avec le Préteur & le Sénat.

L'enceinte de cette ville a été augmentée juſqu'à quatre fois différentes, dans les années 1249, 1355, 1399, & 1611, de ſorte qu'elle eſt aujourd'hui preſque de figure ronde, & contient cent ſoixante-douze arpens, meſure de Rhinland. D'un côté, ſon enceinte eſt formée par une muraille ſoutenue d'un rempart de terre, & à laquelle on a ajouté de grands boulevards; mais, du côté que l'on a augmenté la ville en dernier lieu, on a élevé un bon rempart de gazons, fortifié de quelques baſtions, & tout autour de la ville regne un large foſſé. Après Amſterdam, Leyde eſt la ville la plus peuplée de la Hollande. Une quantité prodigieuſe d'Étrangers venus de Flandre, d'Artois & du païs de Liege, l'ont accrue conſidérablement, & ont augmenté ſes richeſſes.

Le château ſert aujourd'hui d'ornement; autrefois c'étoit une forteresſe. Il fut bâti en 439, par Engiſte, duc des Saxons, ou, ſuivant d'autres, roi des Friſons, à ſon retour de la conquête de la grande Bretagne. Il eſt ſur le bord du Rhin, ſur une élévation de terres rapportées. Cette eſpèce de colline a au bas trois cens toiſes de circuit, & cent quarante à ſon ſommet. Ce château, communément appellé le Burght, n'eſt qu'une ſeule enceinte de pierres ſans maiſons. Il eſt bordé en dehors de pluſieurs arbres fruitiers. La figure de l'enceinte eſt ronde. On y monte par un eſcalier d'environ cinquante marches; & ſa muraille eſt fort épaiſſe, & a en dedans vingt-un pieds de hauteur. Il y a tout à l'entour une ga-

lerie voûtée, de deſſus laquelle on a une très-belle vue qui s'étend ſur la ville & la campagne. Dans le voiſinage du château, on voit une pierre fameuſe par ſon ancienneté qui approche de celle du château. On l'appelle la pierre Bleue. C'eſt dans cet endroit que ſe faiſoient les exécutions. Mais, Philippe de Bourgogne donna en 1464, la permiſſion aux habitans de faire les exécutions à Sgraveſtein. On conſerva pourtant une ancienne coutume, qui vouloit que les bourgeois, lorſque le cas ſe préſentoit, fuſſent dépouillés, dans ce lieu, de leur droit de bourgeoiſie. Il y a plus de cent ans que cet uſage a été aboli.

On voit encore pluſieurs édifices remarquables. De ce nombre eſt la Maiſon de Ville. Dans le bas ſe tiennent les Tribunaux, celui de l'Académie, celui de la Ville & celui du Rhinland. On y voit auſſi l'Arſenal & la Boucherie, de même que la grande & petite Tréſoretie. Dans l'étage du haut, où l'on monte par un double eſcalier de vingt-deux marches, on trouve une grande ſalle qui conduit à diverſes chambres, où les Bourg-meſtres, les Curateurs de l'Académie, les Juges & autres Officiers de juſtice s'aſſemblent.

LUGDUNUM, *Lugdunum*, Λούγδουνον, (*a*) ville des Gaules dans l'Aquitaine, au païs des Convenes. Strabon parle de cette ville. Il en eſt auſſi fait mention dans Ptolémée; mais, la qualification de Colonie que porte la verſion Latine, n'eſt point dans le texte Grec. On ſçait ſeulement par Strabon, qu'entre les peuples de l'Aquitaine, les Convenes ainſi que les Auſces, avoient obtenu les prérogatives dont jouiſſoient les villes Latines.

L'itinéraire d'Antonin place Lugdunum des Convenes ſur la route d'*Aquæ Tarbellicæ*, ou d'Aqs, à Toulouſe, & il y a une autre route qui d'Aginnum conduit à Lugdunum.

Cette ville avoit pris le nom des Convenes, avant qu'elle fût détruite par le roi Gontran l'an de Jeſus-Chriſt 585. Dans la Notice des provinces de la Gaule, *civitas Convenarum* eſt une de celles de la Novempopulanie. Le même nom ſe trouve dans Sidoine Apollinaire, & dans Grégoire de Tours, qui décrit la ſituation de cette ville en ces termes: *Eſt enim urbs in cacumine montis ſita, nullique monti contigua.* C'eſt dans le même emplacement que Bertrand, évêque de Comminges, & fils d'Arton-Raimond, ſeigneur de l'Iſle-Jourdain, rebâtit une ville dans les premieres années du douzieme ſiecle; & cette ville a pris le nom de Saint Bertrand. Les plus grands

(*a*) Strab. p. 190. Ptolem. L. II. c. 7. Notice de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 424, 425. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. V. pag. 291. *& ſuiv.* Tom. XIX. pag. 511.

veſtiges d'antiquité ſubſiſtent néanmoins dans un lieu ſitué au pied de la montagne, près de la Garonne, & dont le nom de Val-Crabere vient de *Vallis Capraria*.

M. Weſſeling remarque qu'un fragment d'inſcription ſur une porte de la ville, & où on lit *CIVIT. CONVEN.* appartient au tems de l'empereur Claude, & non à celui d'Auguſte ou de Tibere, comme on l'avoit jugé auparavant.

LUGDUS, *Lugdus*, que les Auteurs fabuleux font Roi des Gaulois, après Narbon ſon pere, auquel il ſuccéda, fit bâtir, à ce qu'on dit, la ville de Lyon, qui pour cela fut nommée Lugdunum. C'eſt une fable impertinente.

LUGI. *Voyez* Lygiens.

LUGOTORIX, *Lugotorix*, (*a*) un des principaux chefs des habitans de la Grande-Bretagne, du tems de Jule Céſar. Il fut fait priſonnier dans un combat contre le Romains.

LUIENS, *Luii*, Λούϊοι. *Voyez* Lygiens.

LUMBÉRITAINS, *Lumberitani*, (*b*) peuple d'Eſpagne, dont la ville de Lumbier ou Lombier conſerve encore le nom.

LUNÆ PORTUS, le port de Lune. *Voyez* Lune.

LUNAIRE [Année]. *Voyez* Année.

Dans les premiers âges, toutes les nations ſe ſervoient de l'année Lunaire. Les variétés du cours de la Lune étant plus fréquentes, & par conſéquent mieux connues aux hommes que celles de toutes les autres planetes, les Romains réglerent leurs années par la Lune, juſqu'au tems de Jule Céſar.

Les Juifs avoient auſſi leur mois Lunaire. Quelques Rabbins prétendent que le mois Lunaire ne commençoit pas au premier moment où la Lune paroiſſoit, mais qu'il y avoit une Loi qui obligeoit la premiere perſonne qui la verroit paroître, d'en aller avertir le Sanhedrin; ſur quoi le préſident du Sanhedrin prononçoit ſolemnellement que le mois étoit commencé, & on en donnoit avis au peuple par des feux qu'on allumoit au haut des montagnes; mais, ce fait ne paroît pas trop certain.

LUNE, *Luna*, Λούνα, (*c*) ville d'Italie, ſituée ſur le bord oriental de la Macra, près de l'embouchure de ce fleuve. Elle étoit dans l'Étrurie ſur les confins de cette Province, du côté de la Ligurie.

Il ne faut pas confondre la ville & le port de Lune: » La » ville n'eſt pas grande, dit » Strabon; mais, le port eſt » très-grand & très-beau; il » enferme pluſieurs ports, qui » ſont tous profonds auprès du

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. V. p. 179.
(*b*) Plin. T. I. p. 143.
(*c*) Strab. p. 217, 222. Tit. Liv. L. XXXIV. c. 8, 56. L. XXXIX. c. 21, 32. L. XLIII. c. 9. L. XLV. c. 13. Plin. Tom. I. p. 150, 638, 716. Ptolem. L. III. c. 1. Sili. Ital. L. VIII. v. 482. *& ſeq.*

» rivage; il eſt enfin tel qu'il » convient qu'il ſoit pour des » hommes qui ont eu ſi long- » tems l'empire d'une ſi grande » mer. Le port eſt environné » de hautes montagnes, d'où » l'on peut appercevoir les » mers, la Sardaigne & une » grande partie du rivage de » chaque côté. Il y a des car- » rieres de pierres de différente » couleur; on en tire des co- » lomnes & de grandes tables » d'une ſeule piece. C'eſt de- » là que viennent la plupart » des beaux ouvrages qui ſe » voyent à Rome & dans les » autres villes. Car, on tranſ- » porte facilement la pierre, » parce que les carrieres ſont » près de la mer, & que de » la mer, on la fait entrer » dans le Tibre. »

Il eſt ſouvent fait mention du port & de la ville de Lune dans Tite-Live. La voie Æmilia paſſoit par cette ville. Malgré la célébrité dont elle a joui anciennement, il n'en reſte plus aujourd'hui que des ruines, qu'on appelle Luna Diſtrutta. Cependant, elle donne encore ſon nom à un canton appellé la Lunégiane.

LUNE [LE PROMONTOIRE DE], *Lunæ Promontorium*, (*a*) Promontoire d'Italie, auprès du port de Lune, ſelon Ptolémée; il étoit de quarante-cinq minutes plus méridional que la ville même de Lune.

LUNE, *Luna*, Σελήνη, (*b*) dans un Dialogue de Lucien, s'entretient avec Vénus.

LUNE, *Luna*, Σελήνη, (*c*) l'un des Corps céleſtes que l'on met ordinairement au nombre des planetes, mais qu'on doit regarder plutôt comme un ſatellite, ou comme une planete ſecondaire.

Pindare appelle ingénieuſement la Lune l'œil de la nuit; & Horace, la Reine du ſilence. C'étoit après le Soleil la plus grande Divinité du Paganiſme. Héſiode la fait fille d'Hypérion & de Théa. Une partie des peuples Orientaux l'honoroient ſous le titre d'Uranie, ou de Céleſte. C'eſt-elle que les Égypriens adoroient ſous le ſymbole du bœuf Apis, & ſelon d'autres, ſous celui d'Iſis; les Phéniciens, ſous le nom d'Aſtarté, ainſi que les Hébreux, qui l'adoroient auſſi ſous celui de Méni; les Perſes, ſous le nom de Mylitta; les Arabes, ſous le nom d'Alilat; les Grecs & les Romains, ſous le nom de Diane, de Vénus, de Junon, &c.

Un Auteur ancien a prétendu que toutes les Divinités des Payens, pouvoient ſe rappor-

(*a*) Ptolem. L. III. c. 1.
(*b*) Lucian. T. I. p. 143, 144.
(*c*) Heſiod. Deor. Generat. v. 371. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 177. *& ſuiv.* Tom. II. pag. 276. Tom. III. pag. 10. *& ſuiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 154. *& ſuiv.* T. II. p. 390. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag 202. Tom. III. pag. 89. T. IV. pag. 657. Tom. V. pag. 69. *& ſuiv.* Tom. IX. p. 11. *& ſuiv.* Tom. X. pag. 28, 29. Tom. XVI. pag. 103. Tom. XVIII. pag. 3.

ter au Soleil & à la Lune. Du moins, il eſt certain qu'ils firent l'un & l'autre les premiers objets de l'Idolâtrie, chez la plupart des peuples de la terre.

Les hommes, frappés de ces deux globes lumineux qui brilloient ſur tous les autres avec tant de grandeur & de régularité, ſe perſuaderent aiſément qu'ils étoient les maîtres du monde, & les premiers Dieux qui les gouvernoient. Ils les crurent animés; & comme ils les voyoient toujours les mêmes, & ſans aucune altération, ils jugerent qu'ils étoient immuables & éternels.

Dès-lors, on commença à ſe proſterner devant eux, à leur bâtir des temples découverts, & à leur adreſſer mille hommages, pour ſe les rendre favorables.

Mais, la Lune ne paroiſſant que la nuit, inſpira le plus de craintes & de frayeurs aux hommes; ſes influences furent extrêmement redoutées; de-là vinrent les conjurations des magiciennes de Theſſalie, celles des femmes de Crotone, les ſortileges, & tant d'autres ſuperſtitions de divers genres, qui n'ont pas encore diſparu de deſſus notre Hémiſphere.

Jule Céſar ne donne point d'autres Divinités aux peuples du nord & aux anciens Germains, que le Feu, le Soleil & la Lune. Le Culte de ce dernier Aſtre franchit les bornes de l'océan Germanique, & paſſa de la Saxe dans la Grande-Bretagne.

Il ne fut pas moins répandu dans les Gaules; & ſi nous en croyons l'auteur de la religion des Gaulois, il y avoit un oracle de la Lune deſſervi par des Druideſſes dans l'iſle de Saïn, ſituée ſur la côte méridionale de la Baſſe-Bretagne.

Anaxagore peut être mis à la tête de ceux qui, en ſoutenant que notre monde étoit unique, donnoient des habitans à la Lune. Il faiſoit cette planete auſſi grande que le Péloponnèſe. Nous ne voyons pas cependant comment on peut allier le ſyſtême de la Lune habitée avec ce que ce Philoſophe diſoit, que c'étoit une maſſe enflammée, à moins qu'il n'ait entendu par-là une grande lumiere qui environnoit ſa ſuperficie. Dans ce cas, il ne ſeroit pas incroyable, ſelon Plutarque, que la Lune, jouiſſant d'une lumiere pure, & étant pleine d'une chaleur, non d'un feu brûlant & âpre, mais doux & modéré, eût des lieux agréables.

Il ſemble que la Lune ait été la planete favorite des Anciens. Ceux, qui ont cru l'infinité des Mondes, comme ceux qui en ont cru la pluralité, lui ont donné des habitans; on les appelloit peuples Lunaires, & la Lune, terre Céleſte, ce que les Phyſiciens, dit Macrobe, s'efforçoient d'établir par un grand nombre de preuves qu'il ſeroit trop long de rapporter. Ce que l'on dit aujourd'hui des taches de

la Lune, que les Aſtranomes ſoupçonnent être des mers ou de profondes vallées, on le diſoit auſſi du tems de Plutarque ; mais, afin que rien ne manquât à la Lune, pour reſſembler à notre terre, on y mettoit des fleuves, des bocages & des forêts, où Diane s'exerçoit à la chaſſe. Orphée & les Pythagoriciens parlent de ſes montagnes & de ſes villes ; Xénophane y en mettoit auſſi un grand nombre, & croyoit qu'on y menoit la même vie que nous menons ſur la terre. Lactance s'eſt exprimé, par rapport au ſentiment de Xénophane, d'une maniere qui a fait douter à M. Bayle, que cet auteur Chretien eût bien compris ce que vouloit dire Xénophane. Mais, il eſt aiſé de ſe convaincre par ce qu'ajoute Lactance, qu'il n'a pas cru que Xénophane ait voulu dire que les hommes Lunaires fuſſent renfermés dans le ſein de cette planete, mais ſeulement dans de vaſtes & profondes vallées. Si Lactance avoit pris autrement ſa penſée, comment auroit-il pu lui oppoſer, comme il a fait, que ces hommes Lunaires ont donc une autre Lune qui les éclaire la nuit, de même que la Lune nous éclaire, & que notre terre eſt peut-être la Lune d'une terre plus baſſe ?

Xénophane n'auroit certainement pas nié la conſéquence que Lactance tiroit de ſon ſentiment, & M. Bayle aſſure que de fort grands Philoſophes de ce dernier ſiecle ſe ſeroient moqués de ce que Lactance s'en eſt moqué.

La Lune n'étoit pas ſeulement la demeure des hommes, elle l'étoit encore des ames ; c'étoit de-là qu'elles deſcendoient pour animer les corps de notre terre, & c'étoit dans la Lune auſſi que les ames des hommes pieux alloient faire leur ſéjour après la mort ; les champs Élyſées y étoient.

Nous ne comptons point Lucien au nombre des Auteurs qui ont cru la Lune habitée ; il faudroit mettre auſſi parmi nos Modernes l'Arioſte & Cyrano de Bergerac.

Ceux qui voudront ſçavoir plus en détail, ce que les Anciens penſoient de l'état de la Lune, comment les hommes y pouvoient vivre, & ce qui y donnoit la nourriture aux arbres & aux plantes, pourront lire le traité de Plutarque intitulé *des apparences de la Lune* ; on y remarquera que les Philoſophes de l'antiquité étoient auſſi féconds que nous en conjectures, & qu'une des difficultés qu'on propoſoit contre l'habitation de cette planete, étoit le défaut d'atmoſphere. Les réponſes de Plutarque à ces difficultés, nous font voir combien les Anciens s'accordent avec les Modernes, dans des choſes auxquelles ſouvent nous ne ſoupçonnons pas même qu'ils aient penſé.

Selon Anaximandre, la Lune n'étoit qu'un feu renfermé dans la concavité de l'orbite d'un

cercle dix-neuf fois plus grand que la terre ; cette eſpèce de canal circulaire, étoit percé dans l'un de ſes points. C'étoit par cette ouverture que ſe dégorgeoit une portion de la ſubſtance enflammée de la Lune, qui venoit à diſparoître quand le cercle qui la portoit, préſentoit au ſpectateur tout autre point que celui qui ſervoit de paſſage à ſes feux. Il s'en ſuivoit de cette hypotheſe, que la Lune étoit un corps lumineux eſſentiellement & par lui-même, comme le Soleil ; auſſi Anaximandre ne mettoit-il d'autre différence entre la lumiere de l'un & de l'autre, que celle du plus ou du moins de vivacité, du moins Plutarque nous l'aſſure ainſi. Diogène-Laërce, au contraire, dit que ce Philoſophe appelloit la Lune ψευδοφαῆ, parce que, ſelon lui, elle empruntoit du Soleil tout l'éclat dont elle brilloit.

LUNÉENS, *Lunenſes*, les habitans de Lune. *Voyez* Lune.

LUNENSIS AGER, le territoire de Lune. *Voyez* Lune.

LUNULE, *Lunula*, (*a*) ornement que les Patriciens portoient ſur leurs ſouliers, comme une marque de leur qualité & de l'ancienneté de leur race. Martial nous le prouve, lorſque pour caractériſer une vieille nobleſſe il dit :

Non heſterna ſede limatâ lingulâ plantâ.

Cet ornement inventé par Numa Pompilius, étoit, ſuivant l'opinion généralement reçue, une eſpèce d'anneau de boucle d'ivoire qu'on attachoit ſur la cheville du pied. Plutarque, dans ſes queſtions Romaines, regardoit cette boucle Lunaire comme un ſymbole qui ſignifioit l'inconſtance de la fortune, ou que ceux qui portoient de ces Lunules, ſeroient après leur mort élevés au deſſus de l'Aſtre dont elles étoient l'image ; mais, Iſidore prétend plus ſimplement que cet ornement repréſentoit la lettre C, pour conſerver le ſouvenir de cent Sénateurs établis par Romulus.

La Lunule étoit ainſi appellée, parce qu'elle avoit la figure d'un croiſſant, telle que nous la voyons dans une figure publiée par le P. Bonanni, tirée du cabinet du P. Kirker. Rubénius contre le ſentiment commun a cru qu'on la mettoit au bas de la jambe ſur le devant ; mais, outre que c'eſt une opinion nouvelle, la forme de cette Lunule qui convient parfaitement à ſa dénomination, ſemble prouver qu'elle ne pouvoit pas ſe mettre ſur le devant de la jambe près du pied, & qu'elle s'enchaſſoit facilement au deſſus du talon. En effet, c'eſt au deſſus du talon que Braduas, frere d'Hérode Atticus, mettoit cette Lunule,

(*a*) Judic. c. 8. v. 21, 26. Iſaï. c. 3. v. 18. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 58.

comme dit Philoſtrate dans la vie du même Hérode Atticus. Elle étoit d'ivoire, & ſe mettoit, dit-il, ſur la cheville; ſa forme étoit celle d'un croiſſant.

Dieu menace dans Iſaïe d'ôter aux filles de Sion leurs chauſſures précieuſes, & leurs Lunules, qui ſervoient à orner leurs chauſſures. Le terme Hébreu, que ſaint Jérôme a rendu par *Lunulas*, ſignifie en effet une Lune; & *Meniſcos*, dont ſe ſervent les Septante, peut auſſi ſignifier la même choſe. L'Écriture ſe ſert du même terme dans l'endroit des Juges, où l'on parle des carcans qui étoient au cou des chameaux Madianites. Il y avoit des croiſſans d'or.

A l'égard des Lunules, que portoient les filles de Jéruſalem, les uns croyent qu'elles les portoient ſur le front; d'autres, aux oreilles; d'autres, ſur les ſouliers; & d'autres enfin, en maniere de boucle ou de collier. On n'a rien de certain ſur cela. Je croirois plutôt, dit D. Calmet, qu'elles les portoient au cou attachées à leur collier, ou pendantes ſur le front.

LUNUS, *Lunus*, Myth. (*a*) divinité Payenne qui n'eſt autre choſe que la Lune; c'eſt Spartien qui nous l'apprend dans la vie de Caracalla.

Dans pluſieurs langues de l'Orient, cet Aſtre a un nom Maſculin; dans d'autres, un Féminin; & dans quelques-unes; comme en Hébreu, il a deux genres, un Maſculin & un Féminin. De-là vient que pluſieurs peuples en ont fait un Dieu, d'autres une Déeſſe, & quelques-uns une Divinité hermaphrodite.

On peut en voir les preuves en liſant les recherches curieuſes d'antiquités de M. Spon. Car nous n'oſons adreſſer nos lecteurs à Saumaiſe, ils ſeroient trop effarouchés de l'érudition qu'il a pris plaiſir de prodiguer à ce ſujet dans ſes notes ſur Spartien, ſur Trébellius Pollion, & ſur Vopiſcus.

C'eſt aſſez pour nous de remarquer que les Egyptiens ſont les premiers qui de la même Divinité aient fait un Dieu & une Déeſſe; & leur exemple ayant été ſuivi par les autres nations, une partie des habitans de l'Aſie & ceux de la Méſopotamie en particulier, honorerent la Lune comme Dieu, tandis que les Grecs, qui lui avoient donné place entre les Déeſſes, l'adoroient ſous le nom de Diane.

Mais, entre les peuples qui mirent la Lune au rang des Divinités mâles, les habitans de Carrhes en Méſopotamie, ne doivent pas être oubliés; ils lui rendoient de ſi grands honneurs, que Caracalla fit un voyage exprès dans cette ville pour en être témoin.

Les médailles, frappées en

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. III. p. 10, 112, 113 T. IV. p. 219, 220. T. V. p. 168. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 365. Tom. II. p. 390. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 135.

Carie, en Phrygie, en Piſidie; nous offrent aſſez ſouvent le dieu Lunus, repréſenté ſous la forme d'un jeune homme, portant ſur ſa tête un bonnet à l'Arménienne, un croiſſant ſur le dos, tenant de la main droite une bride, de la main gauche un flambeau, & ayant un coq à ſes pieds.

Triſtan a eu raiſon de croire qu'une figure toute ſemblable, qu'il trouva ſur une médaille d'Adrien, devoit être le dieu Lunus; cet Auteur n'a pas toujours ſi bien rencontré. C'eſt auſſi ſans doute le dieu Lunus, qu'on voit ſur une pierre gravée du cabinet du Roi; ce dieu eſt en habit Phrygien; ſon bonnet, ſa tunique, ſon manteau, ſa chauſſure, indiquent le païs où ſon culte a dû prendre naiſſance; & le croiſſant qui eſt derriere ſa tête le caractériſe de maniere à ne pas le méconnoître. Une longue haſte ſur laquelle il s'appuie, eſt une marque de ſa puiſſance. Il porte dans ſa main une petite montagne, ou parce que c'eſt derriere les montagnes que le dieu Lunus diſparoît à nos yeux, ou parce que c'eſt toujours ſur les hauteurs que ſe font les obſervations Aſtronomiques.

Le dieu Lunus paroît ſur pluſieurs médailles de Sardes; il eſt repréſenté avec un bonnet Phrygien ſur la tête & une pomme de Pin à la main; il porte quelquefois un croiſſant ſur les épaules. Sur deux médailles décrites par Haym, on voit d'un côté la tête du dieu Lunus, avec le bonnet Phrygien & le croiſſant; on lit autour MHN ACKHNOC; de l'autre côté, un fleuve couché & appuyé ſur ſon urne, tient de la main droite un roſeau, & de la gauche une corne d'abondance, avec la légende CAPΔIANΩN B. NEΩKOPΩN, & à l'exergue EPMOC. L'autre médaille a la même tête avec la même légende, & au revers un gouvernail & une corne d'abondance poſés l'un ſur l'autre en ſautoir, avec la légende, CAPΔANΩN B. NEΩKOPΩN. Ces deux médailles ont été frappées ſous le regne de Septime Sévère, à cauſe du titre de Néocores pour la ſeconde fois, que prennent les habitans de Sardes ſur ces monnoies. Le nom d'ACKHNOC eſt une épithète du dieu Lunus, à qui les peuples de l'Aſie donnoient différens ſurnoms, comme ΦΑRNAKOΣ dans le Pont, KAROΣ *ou* KAPHΣ en Carie, KAMAPEITHΣ à Nyſa en Carie, APKAIOΣ en Piſidie, & ſuivant ces médailles, AΣHNOΣ en Lydie. Haym penſe que ce nom eſt compoſé d'un A privatif & de ΣKHNH, *tentorium*, & qu'il ſignifie *Menſis* ou *Lunus ſine tentorio*, parce que la Lune ne s'arrête jamais, & eſt toujours en mouvement. Tous ces noms paroiſſent être des noms Barbares, dont il eſt inutile de rechercher l'étymologie dans la langue Grecque.

Quoi qu'il en ſoit, le culte

du dieu Lunus étoit établi en Syrie, en Méſopotamie, dans le Pont, & en pluſieurs autres provinces de l'Orient.

LUPERCAL, *Lupercal*, (*a*) nom d'un lieu particulier de la ville de Rome, près du Tibre, au pied du mont Aventin. Il étoit dédié au dieu Pan, dont les ſacrifices étoient appellés *Lupercalia*. & les prêtres *Luperci*.

LUPERCALES, *Lupercalia*, (*b*) fête inſtituée à Rome en l'honneur de Pan, elle ſe célébroit, ſelon Ovide, le troiſieme jour après les ides de Février.

Romulus n'a pas été l'inventeur de cette fête, quoi qu'en diſe Valere Maxime; ce fut Évandre qui l'établit en Italie, où il ſe retira ſoixante ans après la guerre de Troie. Comme Pan étoit la grande divinité de l'Arcadie, Évandre, natif d'Arcadie, fonda la fête des Lupercales en l'honneur de cette divinité, dans l'endroit où il bâtit des maiſons pour la colonie qu'il avoit menée, c'eſt-à-dire, ſur le mont Palatin. Voilà le lieu qu'il choiſit pour élever un temple au dieu Pan, enſuite il ordonna une fête ſolemnelle qui ſe célébroit par des ſacrifices offerts à ce Dieu, & par des courſes de gens nûs, portant des fouets à la main, dont ils frappoient par amuſement ceux qu'ils rencontroient ſur leur route. Nous apprenons ces détails d'un paſſage curieux de Juſtin. *In hujus (montis Palatini) radicibus templum Lycæo, quem Græci Pana, Romani Lupercum appellant, conſtituit Evander. Ipſum dei ſimulacrum nudum, caprina pelle amictum eſt, quo habitu nunc Romæ Lupercalibus decurritur.*

Tout cela ſe paſſoit avant que Romulus & Rémus aient pu ſonger à la fondation de Rome; mais, comme l'on prétendoit qu'une louve les avoit nourris dans l'endroit même qu'Évandre avoit conſacré au dieu Pan, il ne faut pas douter que ce hazard n'ait engagé Romulus à continuer la fête des Lupercales, & à la rendre plus célebre.

Evandre avoit tiré cette fête de la Grece avec ſon indécence groſſiere, puiſque des bergers nus, couroient laſcivement de côté & d'autre, en frappant les ſpectateurs de leurs fouets. Romulus inſtitua des Luperques exprès pour les prépoſer au culte particulier de Pan; il les érigea en colleges; il habilla ces Prêtres, & les peaux des victimes immolées leur formoient des ceintures. Les Luperques devoient donc être vêtus & ceints de peaux, pour être autoriſés, en courant par les rues, à pouvoir inſulter les curieux ſur leur paſſage, ce qui

(*a*) Cicer ad Amic. L. VII. Epiſt. 20.
(*b*) Juſt. L. XLIII. c. 1. Plut. T. I. p. 136 Thucyd. p. 249. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 535, 536. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 37, 231, 232. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. I. pag. 119. T. III. p. 208, 267.

faiſoit ce jour-là l'amuſement du petit peuple.

Cependant, la cérémonie des Lupercales tombant de mode ſur la fin de la République, quoique les deux colleges des Luperques ſubſiſtaſſent avec tous leurs biens, & que Jule Céſar eût créé un nouveau college des mêmes Prêtres, Auguſte ordonna que les Lupercales fuſſent remiſes en vigueur, & défendit ſeulement aux jeunes gens qui n'avoient point encore de barbe, de courir les rues avec les Luperques un fouet à la main.

On ne devine point la raiſon qui put déterminer Auguſte à rétablir une fête ridicule, puiſqu'elle s'aboliſſoit d'elle-même; mais, il eſt encore plus étrange de voir que cette fête vint à reprendre une telle vogue, qu'elle ait été continuée ſous les Empereurs Chrétiens; & que lorſqu'enfin le pape Gélaſe ne voulut plus la tolérer, l'an de Jeſus-Chriſt 496, il ſe trouva des Chrétiens parmi les Sénateurs mêmes qui tâcherent de la maintenir, comme il paroît par l'apologie que ce Pape écrivit contre eux, & que Baronius nous a conſervée toute entiere.

Nous finirons par remarquer avec Plutarque, que pluſieurs femmes ne ſe ſauvoient point devant les Luperques, & que loin de craindre les coups de fouet de leurs courroies, elles s'y expoſoient au contraire volontairement, dans l'eſpérance de devenir fécondes ſi elles étoient ſtériles, ou d'accoucher plus heureuſement ſi elles étoient groſſes.

Le mot *Lupercale* vient peut-être de *lupus*, un loup, parce qu'on ſacrifioit au dieu Pan un chien, ennemi du Loup, pour prier ce dieu de garantir les troupeaux contre les loups.

L'uſage de quelques jeunes gens qui couroient dans cette fête preſque nus, s'établit, dit-on, en mémoire de ce qu'un jour qu'on célébroit les Lupercales, on vint avertir le peuple que quelques voleurs s'étoient jettés ſur les troupeaux de la campagne; à ce récit pluſieurs ſpectateurs ſe déshabillerent pour courir plus vite après ces voleurs, & eurent le bonheur de les atteindre & de ſauver leur bétail.

LUPERCUS, *Lupercus*, un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

LUPERCUS, *Lupercus*. *Voyez* Lycéus.

LUPERQUES, *Luperci*, (*a*) Prêtres prépoſés au culte particulier du dieu Pan, & qui célébroient les Lupercales. Comme on attribuoit leur inſtitution à Romulus, ces Prêtres paſſoient pour les plus anciens qui aient été établis à Rome.

Ils étoient diviſés en deux Communautés, celle des Quin-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 37, 231, 232. T. III. p. 297. Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 183, 211, 212.

tiliens & celle des Fabiens, pour perpétuer, dit-on, la mémoire d'un Quintilius & d'un Fabius, qui avoient été les chefs, l'un du parti de Romulus, l'autre de celui de Rémus. Cicéron, dans son discours pour Cœlius, traite le corps des Luperques de société agreste, formée avant que les hommes fussent humanisés & policés. Cependant, Jule César, qui avoit besoin de créatures dans tous les ordres, fit ériger par son crédit & en son honneur, un troisième college de Luperques, auquel il attribua de bons revenus. Cette troisième communauté fut nommée celle des Juliens, à la gloire du fondateur; c'est ce que nous apprennent Dion Cassius & Suétone.

Marc-Antoine, pour flatter son ami, se fit aggréger à ce troisième college; & quoiqu'il fût Consul, il se rendit, graissé d'onguens & ceint par le corps d'une peau de brebis, à la place publique, où il monta sur la tribune dans cet ajustement, pour y haranguer le peuple. Cicéron, en plein Sénat, lui reprocha cette indécence, que n'avoit jamais commise avant lui, non seulement aucun Consul, mais pas même aucun Préteur, Édile ou Tribun du peuple. Marc Antoine tâcha de justifier sa conduite par sa qualité de Luperque. Mais, Cicéron lui répondit que la qualité de Consul qu'il avoit alors, devoit l'emporter sur celle de Luperque, & que personne n'ignoroit que le Consulat ne fût une dignité de tout le peuple, dont il falloit conserver par tout la majesté, sans la déshonorer comme il avoit fait.

Pour ce qui regarde les cérémonies, que les Luperques devoient observer, en sacrifiant, elles étoient sans doute assez singulieres, puisqu'entr'autres choses il y falloit deux jeunes garçons de famille noble qui se missent à rire avec éclat, lorsque l'un des Luperques leur avoit touché le front avec un couteau sanglant, & que l'autre le leur avoit essuyé avec de la laine trempée dans du lait.

Quant aux raisons pourquoi ces Prêtres étoient nus avec une simple ceinture pendant le service divin, on peut voir Ovide qui en rapporte un grand nombre. Il y en a une plaisante, tirée de la mépriſe de Faunus, c'est-à-dire, du dieu Pan, amoureux d'Omphale, qui voyageoit avec Hercule. Elle s'amusa le soir à changer d'habit avec ce Héros. Faunus, dit Ovide, après avoir fait le récit de cette aventure, prit en horreur les habits qui l'avoient trompé, & voulut que ses Prêtres n'en portassent point pendant la cérémonie de son culte.

LUPIA, *Lupia*. *Voyez* Lippe.

LUPUS, *Lupus*, surnom de la famille des Rutilius. *Voyez* Rutilius.

LUPUS, *Lupus*, (*a*) fut char-

(*a*) Cicer. ad Quint. Fratr. L. II. Epist. 1.

gé de plaider une cauſe qui intéreſſoit la Province de Campanie, & il s'en acquitta aſſez bien. Cicéron dit qu'on l'écouta avec un grand ſilence.

LUPUS [CURTIUS], *Curtius Lupus*, (*a*) Queſteur, avoit le Gouvernement de Cales, l'an de Jeſus-Chriſt 24. Il diſſipa la conjuration que T. Curtiſius avoit excitée cette année aux environs de Brunduſium.

LUPUS [CORNÉLIUS], (*b*) *Cornelius Lupus*, un de ceux dont on attribue la mort à P. Suilius.

LUPUS, *Lupus*, Λοῦπος, (*c*) Tribun, fut chargé, après que Caligula eut été tué, l'an de Jeſus-Chriſt 41, de mettre à mort Milonia Céſonia, ſa femme. On choiſit Lupus pour cette exécution, parce qu'il étoit parent de Clémens, Préfet du Prétoire, & qu'on ſouhaitoit que par-là cet Officier prît au moins quelque part au dernier acte de la conſpiration, qui venoit de délivrer l'empire d'un Prince monſtrueux, puiſqu'il s'étoit contenté de s'intéreſſer par des vœux ſecrets au premier & au principal. Mais, comme une conſpiration, quoique formée contre un homme déteſtable, n'en eſt pas pour cela plus légitime, les principaux complices de celle-ci ne tarderent pas à porter la peine qu'ils méritoient. Ce fut Claude, ſucceſſeur de Caligula, qui les fit condamner. Il y en eut qui ſouffrirent la mort avec conſtance, & qui eurent la tête abattue d'un ſeul coup. Mais Lupus, timide & irréſolu, par ſes mouvemens incertains, fit ſi bien qu'il fallut s'y reprendre à pluſieurs fois; & ſans pouvoir éviter la mort qu'il craignoit, il prolongea & multiplia ſes douleurs.

LUPUS, *Lupus*, Λοῦπος. (*d*) Gouverneur d'Alexandrie, donna avis à Veſpaſien des ſoulevemens, que les Juifs de la ſecte des Sicaires y avoient excités, en refuſant avec opiniâtreté de donner le nom de maître à l'Empereur. Veſpaſien, voyant combien cette nation étoit portée à la révolte, commanda à ce Gouverneur de ruiner le temple qu'elle avoit dans la ville d'Onion. Lupus y alla, prit une partie des ornemens, & ſe contenta de le faire fermer.

LUPUS, *Lupus*, Λοῦπος, (*e*) autre Gouverneur d'Alexandrie, ayant voulu, avec les forces qu'il avoit ſous ſon commandement, réprimer les Juifs rebelles de Cyrène, fut battu, & obligé de s'enfermer dans Alexandrie. Là il ſe vengea ſur les Juifs établis dans cette grande Ville, dont il tua un grand

(*a*) Tacit. Annal. L. IV. c. 27. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 485, 486.
(*b*) Tacit. Annal L. XIII. c. 43.
(*c*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 90. *& ſuiv.*
(*d*) Joſeph. de Bell. Judaïc. pag. 995. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. pag. 498, 499.
(*e*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 251.

nombre, & réduiſit les autres en ſervitude.

LUPUS, *Lupus*, Λούπος. (*a*) l'un des Généraux de l'empereur Sévere, fut défait par Décimus Clodius Albinus, & perdit beaucoup de monde dans cette action. On croit que ce Lupus eſt le même qui, commandant depuis dans la grande Bretagne, fut obligé d'acheter la paix de quelques peuples du païs par de groſſes ſommes d'argent.

LUPUS, *Lupus*, Λούπος, (*b*) un des noms que porta Héliogabale, avant que de parvenir à l'Empire.

LUPUS, *Lupus*, un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

LURCO [M.], *M. Lurco*, (*c*) dont il eſt parlé dans l'oraiſon de Cicéron pour L. Flaccus.

LURCON, *Lurco*, (*d*) Tribun du peuple. Cicéron en fait mention dans une de ſes lettres à T. Pomponius Atticus.

LUSA, *ou plutôt* LUSSA, *Luſſa*, Λοῦσσα. *Voyez* Léſa.

LUSCINIE, *Luſcinia*, c'eſt la même qu'Aëdon. *Voyez* Aëdon.

LUSCINUS, *Luſcinus*, (*e*) Roi d'un canton d'Eſpagne, ſe ſouleva contre les Romains, vers l'an 197 avant Jeſus-Chriſt, & entraîna dans ſa révolte Cardone & Bardone, les deux plus puiſſantes Villes du païs.

LUSCIUS [C.] OCRÉA, *C. Luſcius Ocrea*, (*f*) illuſtre Sénateur Romain, dont parle Cicéron dans ſon Oraiſon pour Q. Roſcius.

LUSCUS [AUFIDIUS], (*g*) *Aufidius Luſcus*, Préteur de la ville de Fundi, ſelon Horace dans la ſatyre où il raconte le voyage qu'il fit à Brunduſium l'an de Rome 717. » Nous laiſſâmes » volontiers, dit-il, Fundi & » Aufidius Luſcius, ſon Pré- » teur; ce fat, jadis Greffier, » nous fit rire avec ſa robe de » pourpre qu'il étaloit, & ſa » laticlave, & la caſſolette que » nous ſçavions qu'il faiſoit » porter devant lui. »

LUSIA, *Luſia*, Λουσία, (*h*) c'eſt-à-dire, qui s'eſt lavée, ſurnom de Cérès. Elle fut ſurnommée ainſi, parce qu'elle s'étoit baignée dans le fleuve du Ladon.

LUSIS, *Luſis*, Λουσὶς, fleuve. *Voyez* Lyſis.

LUSITANIE, *Luſitania*, (*i*)

(*a*) Dio. Caſſ. pag. 851. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 82, 122.

(*b*) Dio. Caſſ. pag. 888.

(*c*) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 8, 66. *& ſeq.*

(*d*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. 1. Epiſt. 15.

(*e*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 21.

(*f*) Cicer. Orat. pro Q. Roſc. c. 25, 26.

(*g*) Horat. L. 1. Satyr. 5. v. 34. *& ſeq.*

(*h*) Pauſ. pag. 495.

(*i*) Strab. p. 120, 147, 152. *& ſeq.* Plin. T. I. p. 137, 228, 229. Ptolem. L. II. c. 5. Pomp. Mel. pag. 138, 139. Corn. Nep. in M. Porc. Caton. c. 2. Tit. Liv. L. XXI. c. 43. L. XXVII. c. 20. L. XXXV. c. 1. L. XXXVII. c. 46, 57. L. XXXIX. c. 21. L. XLI. c. 7. Juſt. L. XLIV. c. 3. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 215. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 134. Hiſt. Rom. T. IV. p. 343.

Λυσιτανία, l'une des trois parties qui compoſoient l'Eſpagne.

I. Les limites de la Luſitanie n'ont pas toujours été les mêmes, ce qu'il eſt important de bien remarquer. Cette Province, ſelon Strabon, s'étendoit depuis le Tage, en tirant vers le ſeptentrion. En effet, les anciens Géographes ont donné le Tage pour la borne méridionale de la Luſitanie ; &, du côté du ſeptentrion, ils pouſſoient les limites de cette Province juſqu'à l'océan Cantabrique, ou du moins juſqu'au Promontoire Celtique, Nérius ou Artabre. Cependant, le païs, qui étoit entre le fleuve Anas & le Tage, ſe nommoit la Celtique, comme l'a obſervé Is. Voſſius. Mais, lorſque les Romains ſe furent rendu maîtres de toute l'Eſpagne, Auguſte fit une nouvelle diviſion des Provinces ; & la Luſitanie fut bornée alors au nord par le fleuve Durius, au midi par le fleuve Anas, & toute l'étendue des terres, qui eſt entre le Durius & l'océan Cantabrique, fut ajoûtée à la province de Tarragone.

Pline fait commencer la Luſitanie au Durius, limites que lui donne pareillement Ptolémée ; mais, les bornes que les Géographes marquent du côté des peuples Vettones & Carpétains, ne ſont pas toujours les mêmes. Cette différence vient de ce que l'on a confondu la province de Luſitanie avec le païs qu'habitoient les Luſitaniens proprement dits, quoique la Province fût beaucoup plus étendue. Outre le païs des Luſitaniens, elle comprenoit pluſieurs autres peuples. Pline nomme les Celtiques, les Turdules & les Vettones, & Ptolémée y ajoûte les Turdétains. Enfin, cette différence eſt encore venue des changemens que les Empereurs firent aux limites des provinces, ſelon qu'ils le jugerent à propos ; de ſorte que, du tems de Pline, les bornes de la Luſitanie pouvoient n'être pas les mêmes que du tems de Ptolémée.

Ce dernier Géographe attribue aux Luſitaniens, proprement dits, les villes ſuivantes, dont les trois premieres étoient ſur le bord de la mer, & les autres dans l'intérieur du païs. Barbarium Promontorium, Oliopipon, Lunæ montis promontorium, Lavara, Aritium, Selium, Elbocoris, Araducta, Verurium, Velladis, Æminium, Chretina, Arabriga, Scalabiſcus, Tocubis, Concordia, Talabriga, Ruſticana, Mendeculia, Caurium, Turmogum, Burdua, Colarnum, Iſallæcus, Ammæa, Ebura, Norba Cæſarea, Licinniana, Auguſta Emérita, Evandria, Geræa, Cecilia Gemillina, Capaſa.

II. Les premiers habitans de la Luſitanie étoient diviſés en divers peuples indépendans les uns des autres, & ſe gouvernoient chacun ſelon leurs loix & coutumes. Peu obéiſſoient à des Rois ; ce nom leur déplaiſoit. Ils formoient preſque tous

autant de Républiques ; leurs Capitaines étoient ſimples particuliers en tems de paix, & Souverains en tems de guerre. On prétend néanmoins que la Luſitanie obéit à un ſeul Roi, juſqu'à une grande ſéchereſſe, qui dépeupla toute l'Eſpagne, & qui dura trente ans, ſelon quelques-uns, & trente mois, ſelon d'autres. Après cette ſéchereſſe, diverſes colonies ſe jetterent dans le païs, & ne voulurent pas reconnoître l'autorité des anciens habitans. Ces peuples prirent ſouvent les armes les uns contre les autres, & ne s'unirent que ſous Viriatus & ſous Sertorius. Leurs coutumes & leurs mœurs n'eurent rien de commun qu'après une longue ſuite de ſiecles, mais leur culte étoit le même ; leurs dieux étoient Mars, Minerve & Hercule. Ils leur ſacrifioient les mains droites de leurs priſonniers de guerre, qu'ils égorgeoient aux pieds des autels. La veille d'une bataille, ils tuoient un de leurs ennemis, & jugeoient par ſes entrailles du bon ou du mauvais ſuccès de l'entrepriſe. Vouloient-ils jurer une alliance qui pût être inviolable, ou faire une promeſſe ſolemnelle ? Ils tuoient un cheval & un ennemi, leur fendoient le ventre aux pieds d'un autel de Mars ou d'Hercule, puis mettoient leurs mains dans le ventre de ces deux victimes, & les poſoient enſuite toutes ſanglantes ſur l'autel. Les réſolutions pour le bien de l'État ſe prenoient dans des aſſemblées générales. On approuvoit les propoſitions, en frappant de l'épée ſur le bouclier, ou on les rejettoit par un murmure univerſel. Tout le monde portoit des habits longs, les ſeuls eſclaves en avoient de courts. Cette mode ne s'eſt perdue dans le païs, que depuis environ deux ſiecles. Les hommes ne s'occupoient que de la guerre, de la chaſſe & de la garde des troupeaux. Les femmes avoient ſoin du ménage, des habits & du commerce. Les eſclaves étoient employés à l'agriculture. Les Luſitaniens ont ſouvent paru les armes à la main.

Les Luſitaniens portoient à la guerre de très-petits boucliers, faits de cordes de boyau aſſez ſerrées pour garantir parfaitement le corps ; ils s'en ſervoient adroitement dans les batailles, pour parer de tous côtés les traits qu'on leur lançoit. Leurs ſaunies étoient toutes de fer & faites en forme d'hameçon ; mais, leurs caſques & leurs épées étoient ſemblables à ceux des Celtibériens. Ils lançoient leurs traits avec une grande juſteſſe, & quoiqu'ils fuſſent fort éloignés de leurs ennemis, les bleſſures qu'ils leur faiſoient, étoient toujours conſidérables. De plus, ils étoient légers à la courſe, ſoit qu'il s'agît d'éviter ou d'atteindre leur adverſaire ; mais, ces mêmes hommes faiſoient paroître dans les adverſités moins de courage que les Celtibériens.

En tems de paix, ils s'exerçoient à une eſpece de danſe fort légere, & qui demandoit une grande foupleſſe dans les jarrets. Quand ils alloient à la guerre, ils obſervoient toujours la cadence dans leur marche, & ils chantoient ordinairement des Hymnes dans le moment de l'attaque.

Ces peuples aimoient mieux faire des courſes ſur leurs voiſins, & vivre de brigandage, que de labourer la terre, quoiqu'elle fût très-fertile dans leur païs. Leur maniere de vivre étoit d'ailleurs aſſez ſimple; ils s'échauffoient avec des cailloux qu'ils faiſoient rougir; ils ſe baignoient dans de l'eau froide; ils n'uſoient que d'un ſeul mets à leurs repas, & ils mangeoient fort ſobrement. Leur habillement étoit noir. Au lieu d'argent monnoyé, ils faiſoient des échanges; quelques-uns ſe ſervoient pour leurs achats, de lames d'argent, dont ils coupoient des morceaux comme les Égyptiens. Ils expoſoient leurs malades dans les chemins publics, afin que les paſſans qui ſçauroient des remedes à leur maladie, puſſent les leur indiquer. Enfin, ces peuples étoient pleins de valeur, & les Romains les ſoumirent moins par la force, que par la ruſe & l'artifice.

III. On ne ſçait point la véritable origine des Luſitaniens; il eſt probable que les Égyptiens entrerent dans la Luſitanie, avant que les Carthaginois occupaſſent ce païs. En effet, les Luſitaniens comptoient leurs années de quatre en quatre mois, comme les Égyptiens, uſage qu'ils conſerverent juſqu'au tems d'Auguſte. Ainſi, l'on pourroit recevoir la tradition, qui porte qu'Oſiris, célebre dans l'hiſtoire des dieux, paſſa dans la Luſitanie, & y défit le fameux Géryon qui y étoit venu de l'Afrique & qui y regnoit. On regarde comme conſtant, que l'Hercule de Libye, qu'on croit fils d'Oſiris, vint auſſi dans la Luſitanie, où il battit les trois fils de Géryon. Long-tems après, un certain Gargoris regna dans la Luſitanie, & ſa fille unique eut d'un amant un fils nommé Habis, qui, ſi l'on en croit Juſtin, fut expoſé aux bêtes, & élevé par une chevre. Ce fut ſous le regne de cet Habis, qu'arriva cette fameuſe ſéchereſſe qui tarit les fleuves, brûla les herbes & les arbres, & fit mourir la plus grande partie des habitans du païs. Habis fut, à ce qu'on croit, le dernier Roi des Luſitaniens.

Peu de tems après ſa mort, les Phéniciens aborderent ſur les côtes de la Luſitanie, ſe fortifierent dans l'iſle de Cadix, d'où ils paſſerent dans le continent, & y firent des conquêtes. Les Luſitaniens & les Gaulois, qui s'étoient habitués dans le païs, les battirent ſouvent & les auroient entiérement chaſſés, ſans le ſecours de Carthage, l'une de leurs colonies. Les Carthaginois leur amenerent du renfort, environ 510 ans avant

la naiſſance du Sauveur. Meherbal, leur chef, s'empara de quelques places, où il ſe fortifia ſi bien, qu'il ne fut pas poſſible de le chaſſer. Les Luſitaniens furent amis des Carthaginois pendant plus de deux ſiecles, & enſuite leurs alliés. Barcino, pere d'Annibal, fit alliance avec la plus grande partie de ces peuples, environ 310 ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Annibal eut dans ſes intérêts la Luſitanie entière, & en tira les meilleures troupes avec leſquelles il mit Rome à deux doigts de ſa ruine.

Les Romains, ayant fait la conquête de l'Eſpagne, trouverent dans les Luſitaniens des ennemis terribles, & qu'ils n'auroient jamais ſoumis, ſi ceux-ci avoient eu ſoin de profiter de leurs victoires, ou ſeulement de ſe tenir ſur leurs gardes, après avoir battu l'ennemi; mais, s'abandonnant à la joie & aux plaiſirs, ils étoient ſurpris & défaits à leur tour. Le préteur Galba, déſeſpérant de ſoumettre les Luſitaniens par les armes, en fit aſſembler neuf à dix mille dans trois vallées, où il les fit preſque tous égorger, environ 133 ans avant Jeſus-Chriſt. Il affoiblit les Luſitaniens, mais au lieu de les réduire, il les rendit ennemis irréconciliables des Romains; ni la force ni la douceur ne purent rien ſur leur eſprit, & ils ne furent entierement ſoumis que ſous Auguſte, deux ans avant la naiſſance de J. C.

La Luſitanie fut aſſez tranquille ſous les Romains. Les habitans qui, juſqu'alors s'étoient adonnés aux armes, ne s'occuperent plus que du ſoin de parvenir aux charges de la cour des Empereurs, ou de celui de s'enrichir par le commerce. Ainſi, il n'eſt pas ſurprenant que les Alains, les Sueves & les Vandales aient trouvé tant de facilité à ſe rendre maîtres du païs. Les Sueves s'y maintinrent; & les autres en furent chaſſés, & paſſerent en Afrique. On dit que la Luſitanie fut quelquefois appellée Suévoſie ou Suévie, ſous les Rois Sueves, & qu'elle ne perdit ce nom qu'après l'extinction de la Monarchie des Sueves par les Goths. Il ne ſe paſſa rien de remarquable, depuis l'union de la Luſitanie à la Monarchie des Goths, juſqu'à la fin de cette Monarchie, qui dura trois cens un ans, ſous trente-trois Rois, & finit en Dom Rodrigue, que les Maures, venus d'Afrique, défirent entierement. Ces peuples s'emparerent de la plus grande partie de l'Eſpagne & de la Luſitanie. Les vainqueurs y établirent des Gouverneurs qui ſe firent Rois; & les Gouverneurs particuliers s'emparerent des places qui leur avoient été confiées.

Il y en a qui prétendent que les Luſitaniens furent ainſi appellés de Luſus ou Lyſa, un des fils ou des compagnons de Bacchus.

IV. La Luſitanie produiſoit beaucoup d'or. Pline dit que cette Province, avec celles de Galice & des Aſturies, payoit vingt mille livres d'or tous les ans; & il eſt conſtant que l'on trouve encore de nos jours, des paillettes d'or d'ans le Tage. Elle étoit auſſi très-fertile. Athénée remarque, après Polybe, qu'un cochon de cent livres peſant ne ſe vendoit, dans cette Province, que cinq dragmes; qu'un veau étoit du même prix; qu'on donnoit une brebis pour deux dragmes; un talent de figues pour trois oboles; un bœuf capable de tirer la charrue pour dix dragmes; & que les animaux, que l'on tuoit dans les forêts, ſe donnoient pour rien.

Cette contrée eſt connue à préſent ſous le nom de Portugal. Cependant, la Luſitanie comprenoit des païs qui ne ſont point aujourd'hui du Portugal, & le Portugal renferme quelques contrées qui n'étoient point de la Luſitanie.

V. Ce païs abonde en tout ce qu'on peut ſouhaiter pour les beſoins de la vie. L'air y eſt tempéré. La chaleur eſt modérée par des vents rafraîchiſſans, & des pluies douces qui fertiliſent les terres. Ce terroir ſeroit très-fertile, ſi les habitans avoient ſoin de le cultiver. Tout le monde ſçait que depuis le regne de Dom Denys, juſqu'à celui de Dom Ferdinand, le Portugal fourniſſoit des grains à beaucoup d'étrangers; mais, les Portugais aiment mieux s'occuper aux ſciences & au commerce dans les Indes, que de cultiver la terre, & vont chercher leurs denrées chez l'étranger. Le païs eſt arroſé d'un grand nombre de rivieres, & entrecoupé de montagnes fertiles.

Il y a peu de maiſons qui n'aient des bois d'orangers, de cedres, de lauriers, &c. qui ſont continuellement couverts de fruits, de fleurs & de feuilles. On ne finiroit point, s'il falloit parler des diverſes autres ſortes d'arbres qui ſe trouvent dans le païs. Les herbes y ſont toujours dans leur force. Le printems y regne perpétuellement, & l'on y voit de très-belles roſes au mois de Décembre. Il y a dans la province d'entre le Duero & le Minho, des ceps de vigne qui rendent juſqu'à cinquante arobes de vin, & un homme peut aiſément ſe repoſer à l'ombrage qu'ils font. Les herbes odoriférantes ne manquent point, non plus que celles qui ſervent à la teinture. Pline fait mention de la bonté de la graine d'écarlate de ce païs. Les montagnes d'Arabida, de S. Louis, de Cézimbre & de Beja, en produiſent quantité. Les mines des métaux ſont auſſi en grand nombre dans le Portugal.

La religion Catholique eſt la ſeule dominante dans le Portugal. On nomme nouveaux chrétiens les Juifs qui reçurent autrefois le baptême & leurs deſcendans; & comme parmi ces

derniers, il s'en trouve qui ne ſont Chrétiens que de nom, lorſqu'on apprend qu'ils ont judaïſé, l'inquiſition les punit ſéverement Elle a trois Tribunaux dans le Portugal ; l'un à Lisbonne, un autre à Coimbre, & le troiſième à Evora. Il y en a un quatrième à Goa. Celui-ci étend ſa juriſdiction dans tous les païs dépendans du roi de Portugal, au-delà du Cap de de Bonne Eſpérance.

Les Portugais paſſent pour être polis, généreux & braves. Ils ſe mettent en colere avec peine, mais irrités, ils veulent ſe venger. Ils ſont honnêtes & affables avec les étrangers. Ils réuſſiſſent également à l'étude des ſciences & à l'exercice des armes, & ont un attachement inviolable à la Religion, avec un grand amour pour le Souverain. Les Dames n'y cedent en rien aux hommes, ni pour l'eſprit ni pour le mérite. On en trouve dans l'Hiſtoire un grand nombre qui ſe ſont fait admirer par leurs profondes connoiſſances dans les belles Lettres & dans les Langues. Les Romains ont ſouvent éprouvé leur valeur, & les infideles les ont mille fois admirées.

La langue Portugaiſe eſt compoſée de la Latine, de la Françoiſe & de la Caſtillane. Lorſque le comte Dom Henri paſſa dans le Portugal, on y parloit un Latin corrompu. Le grand nombre de François qui rempliſſoient ſa Cour, & les Caſtillans, qui avoient ſervi la Princeſſe ſon épouſe en Caſtille, formerent une ſeule langue, des trois qui leur étoient particulières. Cette langue eſt ſi excellente, qu'elle renferme en ſoi des propriétés qui ſembleroient incompatibles. Elle eſt également grave & élégante ; elle a de la pompe & de l'élévation pour les ſujets héroïques, & une grande douceur pour les délicateſſes de l'amour.

LUSITANIENS, *Luſitani*, Λυσιτανοὶ ; c'étoient les habitans de la Luſitanie. *Voyez* Luſitanie.

LUSIUS, *Luſius*, Λούσιος. *Voyez* Lucius Manilius.

LUSIUS [C.], *C. Luſius*, Γ. Λούσιος. (*a*) neveu de C. Marius, étoit capitaine d'une compagnie d'hommes d'armes. Son grand vice étoit d'aimer les beaux garçons. Étant donc devenu amoureux d'un jeune homme appellé Trébonius, qui étoit dans ſa compagnie, il le ſollicita pluſieurs fois, & tâcha de le gagner, mais il n'en put jamais rien obtenir. Enfin, laſſé de ſes refus, une nuit il lui envoya, par un de ſes domeſtiques, un ordre de venir ſur le champ. Le jeune homme y alla ; car il n'étoit pas permis à un ſubalterne de déſobéir à ſon Officier. Il ne fut pas plutôt entré dans ſa tente, que C. Luſius ſe mit en devoir de le forcer. Mais, Trébonius tira ſon

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 413.

épée

épée & le tua. Cela ſe paſſa pendant l'abſence de C. Marius.

A ſon retour dans le camp, il apprit la mort de ſon neveu, & en même-tems il fit citer Trébonius pour venir être jugé devant lui. Il comparut, beaucoup de gens ſe préſenterent pour l'accuſer, & perſonne ne ſe préſenta pour le défendre. Le jeune homme ne ſe découragea point; il s'avança hardiment, déduiſit le fait tel qu'il s'étoit paſſé, & nomma pluſieurs témoins qui ſçavoient & avoient vu que C. Luſius l'avoit ſollicité pluſieurs fois de répondre à ſon infâme déſir, mais qu'il l'avoit toujours refuſé; qu'il lui avoit ſouvent offert de grands préſens, & qu'il les avoit rejettés, préférant l'honnêteté à toutes les richeſſes. C. Marius, plein d'admiration, commanda qu'on lui apportât la Couronne, dont Rome récompenſoit les plus grands exploits; & l'ayant priſe, il en couronna lui-même Trébonius, comme celui qui avoit fait une très-belle action dans un tems qui demandoit de ſi grands exemples.

LUSIUS GÉTA, (*a*) *Luſius Geta*, Préfet des cohortes Prétoriennes ſous l'empire de Claude. Ce Prince ne ſe fioit pas beaucoup à lui, parce que ſon inconſtance naturelle pouvoit aiſément l'engager dans le crime, en lui faiſant trahir ſon devoir.

Rufus Criſpinus partageoit le commandement des cohortes Prétoriennes avec Luſius Géta. Agrippine voulut les priver l'un & l'autre de leur charge, parce qu'ils étoient attachés à Britannicus par reconnoiſſance pour les faveurs qu'ils avoient reçues de Meſſaline, ſa mere. Elle fit donc entendre à l'Empereur que les cohortes Prétoriennes étoient comme partagées entre les deux chefs qui les commandoient, & que la diſcipline ſeroit beaucoup plus exactement obſervée ſi elles n'en avoient qu'un. Sur ces remontrances, Luſius Géta & Rufus Criſpinus furent deſtitués, & Burrhus Afranius nommé à leur place, l'an de Jeſus-Chriſt 21.

LUSIUS VARIUS, *Luſius Varius*, (*b*) perſonnage Conſulaire, qui autrefois condamné pour cauſe de péculat ou de concuſſion, fut rétabli dans ſa dignité de Sénateur, ſous l'empire de Néron, l'an de Jeſus-Chriſt 57.

LUSIUS SATURNINUS, (*c*) *Luſius Saturninus*, un de ceux dont on attribuoit la mort à P. Suilius.

LUSIUS QUIÉTUS, (*d*)

(*a*) Tacit. Annal. L. XI. c. 31, 33. L. XII. 42. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 182, 183, 199.
(*b*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 31.
(*c*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 43.
(*d*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 203, 241, 249. & ſuiv. Antiq. expliq. par D. Bern de Montf. T. III. p. 90, 91. T. IV. p. 86, 110.

Lusius Quietus, un des plus illustres Généraux de Trajan, étoit Maure de naissance. Ayant commencé par l'état de simple cavalier, il s'étoit élevé par son mérite jusqu'à devenir commandant en chef de toutes les troupes auxiliaires de sa nation que les Romains entretenoient dans leurs armées. Convaincu de quelques malversations, il fut renvoyé ignominieusement. Mais, lorsque Trajan entreprit la guerre contre les Daces, Lusius Quiétus vint lui offrir ses services, qui furent acceptés. Il se signala par plusieurs belles actions, qui effacerent si bien la tache de ses fautes passées, qu'il mérita toute l'estime & la confiance de Trajan; il suivit cet Empereur en Orient, & c'est lui qui prit la ville de Singares. Trajan continua de l'employer jusqu'à la fin de sa vie & de son regne; il le fit Préteur, & ensuite Consul; & on prétend qu'il eut la pensée de le nommer son successeur à l'Empire.

Depuis bien des siecles, la Mésopotamie étoit remplie de Juifs; & Trajan, les soupçonnant non sans fondement de former des projets de rébellion, chargea Lusius Quiétus d'en purger la Province; c'est l'expression d'Eusebe. Les Juifs se mirent en défense; il se livra une bataille, dans laquelle ils furent défaits. Lusius Quiétus en extermina un très-grand nombre, & s'étant ainsi acquitté de sa commission au gré de Trajan, il en fut récompensé par le gouvernement de la Palestine.

Il conservoit encore ce Gouvernement à la mort de Trajan; mais, Adrien, qui se défioit de lui, l'en dépouilla, & le désarma en lui ôtant le commandement des auxiliaires Maures ses compatriotes. Ce fut apparemment pour se venger, que Lusius Quiétus entra peu de tems après dans une conspiration contre Adrien; mais, le complot fut découvert, & les complices condamnés au dernier supplice.

LUSTRAL [Jour], *Lustrius dies*, Ἀμφιδρομία. C'est ainsi qu'on appelloit chez les Grecs & les Romains le jour dans lequel les enfans nouveaux nés recevoient leur nom & la cérémonie de leur lustration. La plûpart des Auteurs assurent que c'étoit pour les mâles le neuvième jour après leur naissance, & le huitième pour les femelles. D'autres prétendent que c'étoit le cinquième jour après la naissance, sans aucune distinction pour le sexe; d'autres établissent que le jour Lustral étoit le dernier jour de la semaine où l'enfant étoit né.

Quoi qu'il en soit, cette cérémonie se pratiquoit ainsi. Les accoucheuses, après s'être purifiées elles-mêmes, en lavant leurs mains, faisoient trois fois le tour du foyer avec l'enfant dans leurs bras; ce qui désignoit d'un côté son entrée dans la famille, & de l'autre, qu'on le mettoit sous la protection des dieux de la maison à laquelle le foyer servoit d'autel;

enſuite on jettoit par aſperſion quelques gouttes d'eau ſur l'enfant.

On célébroit ce même jour un feſtin, avec de grands témoignages de joie, & on recevoit des préſens de ſes amis à cette occaſion. Si l'enfant étoit un mâle, la porte du logis étoit couronnée d'une guirlande d'olive; ſi c'étoit une femelle, la porte étoit ornée d'échevaux de laine, ſymbole de l'ouvrage auquel le beau ſexe devoit s'occuper.

LUSTRALE [Eau], *Aqua Luſtralis*, Eau ſacrée qu'on mettoit dans un vaſe à la porte des temples. Nous ajouterons ſeulement que c'étoit parmi les Grecs une ſorte d'excommunication, que d'être privé de cette Eau luſtrale. C'eſt pourquoi dans Sophocle, Œdipe défend expreſſément de faire aucune part de cette Eau ſacrée aux meurtriers de Laius. *Voyez* Eau Luſtrale.

LUSTRATION, *Luſtratio*, (a) cérémonies ſacrées accompagnées de ſacrifices, par leſquelles cérémonies les Anciens purifioient les villes, les champs, les troupeaux, les maiſons, les armées, les enfans, les perſonnes ſouillées de quelque crime, par l'infection d'un cadavre ou par quelqu'autre impureté.

On faiſoit les Luſtrations de trois manieres différentes, ou par le feu, le ſoufre allumé & les parfums, ou par l'eau qu'on répandoit, ou par l'air qu'on agitoit autour de la choſe qu'on vouloit purifier.

Les Luſtrations étoient ou publiques ou particulieres. Les premieres ſe faiſoient à l'égard d'un lieu public, comme d'une ville, d'un temple, d'un camp, & l'on brûloit des parfums dans le lieu du ſacrifice.

Les Luſtrations particulieres ſe pratiquoient pour l'expiation d'un homme, la purification d'une maiſon, d'un troupeau. A tous ces égards il y avoit des Luſtrations dont on ne pouvoit ſe diſpenſer, comme celles d'un camp, d'une armée, des perſonnes dans certaines conjonctures, & des maiſons en tems de peſte, &c. Il y en avoit d'autres dont on s'acquittoit par un ſimple eſprit de dévotion.

Dans les Armiluſtres qui étoient les plus célebres des Luſtrations publiques, on aſſembloit tout le peuple en armes, au champ de Mars, on en faiſoit la revue, & on l'expioit par un ſacrifice au dieu Mars; cela s'appelloit *condere Luſtrum*, & le ſacrifice ſe nommoit *Solitaurilia*, parce que les victimes étoient une truie, une brebis, & un taureau. Cette cérémonie du luſtre ſe faiſoit ou devoit ſe faire tous les cinq ans le 19 Octobre; mais, on la reculoit fort ſouvent, ſur-tout s'il étoit arrivé quelque malheur à la République, com-

(a) Tit. Liv. L. III. c. 22. Roll. Hiſt. Rom. T. I. pag. 146. 480.

me nous l'apprenons de Tite-Live. *Eo anno*, dit-il, *Luſtrum, propter Capitolium captum & Conſulem occiſum, condi religioſum fuit.* C'eſt-à-dire, » On ſe fit » ſcrupule cette année de ter- » miner le luſtre à cauſe de la » priſe du Capitole & de la » mort d'un des Conſuls. »

Les Macédoniens purifioient chaque année le Roi, la famille Royale, & toute l'armée, par une ſorte de Luſtration qu'ils faiſoient dans leur mois Xanthus. Les troupes s'aſſembloient dans une plaine, & ſe partageoient en deux corps, qui après quelques évolutions s'attaquoient l'un l'autre, en imitation d'un vrai combat.

Dans les Luſtrations des troupeaux chez les Romains, le Berger arroſoit une partie choiſie de ſon bétail, avec de l'eau, brûloit de la ſabine, du laurier & du ſoufre, faiſoit trois fois le tour de ſon parc ou de ſa bergerie, & offroit enſuite en ſacrifice à la déeſſe Palès, du lait, du vin cuit, un gâteau, ou du millet.

A l'égard des maiſons particulieres, on les purifioit avec de l'eau & avec des parfums, compoſés de laurier, de genievre, d'olivier, de ſabine, & autres plantes ſemblables. Si l'on y joignoit le ſacrifice de quelque victime, c'étoit ordinairement celui d'un cochon de lait.

Les Luſtrations que l'on employoit pour les perſonnes, étoient proprement appellées des expiations, & la victime ſe nommoit *Hoſtia Piacularis.*

Il y avoit encore une ſorte de Luſtration, ou de purification pour les enfans nouveaux nés, qu'on pratiquoit un certain jour après leur naiſſance, & ce jour s'appelloit chez les Romains *Luſtricus dies*, jour Luſtral.

Il paroît donc que Luſtration ſignifie proprement expiation ou purification. Lucain a dit *purgare mœnia Luſtro*; ce qui ſignifie purifier le camp en marchant tout autour en forme de proceſſion.

LUSTRE, *Luſtrum*, (*a*) eſpace que les Anciens & les Modernes ont conſtamment regardé comme un intervalle de cinq ans. En effet, comme le Cens devoit naturellement avoir lieu tous les cinq ans, cet eſpace de tems prit le nom de Luſtre, à cauſe d'un ſacrifice expiatoire que les Cenſeurs faiſoient à la clôture du Cens pour purifier le peuple.

Si nous approfondiſſions cependant le véritable état de la choſe, nous ne trouverions point de raiſon ſuffiſante pour donner au Luſtre la ſignification préciſe de cinq ans; nous verrions au contraire que le Cens & le Luſtre furent célébrés le plus ſouvent ſans regle, dans des tems incertains & indifférens, ſuivant l'exigence particuliere

(*a*) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 39, 40. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. pag. 166. T. VIII. p. 170.

& les beſoins de la République.

Ce fait réſulte invinciblement, & du témoignage des anciens Auteurs, & des monumens antiques, tels que les faſtes gravés ſur le marbre & conſervés au Capitole, où l'on voit une ſuite de Magiſtrats de la République, ainſi qu'un abrégé de leurs actions, depuis les premiers ſiecles de Rome. Par exemple, Servius Tullius qui établit le Cens, qui adopta le Luſtre, & qui ne fit que quatre fois l'eſtimation des biens & le dénombrement des citoyens, commença à régner l'an de Rome 175, & ſon regne dura trente-quatre ans. Tarquin le ſuperbe ſon ſucceſſeur ne tint point de Cens.

Les conſuls P. Valérius & T. Lucrétius rétablirent l'inſtitution de Servius Tullius, & tinrent le cinquieme Cens l'an de Rome 245. Les marbres du Capitole manquent à cette époque, & l'on y voit une lacune qui comprend les ſept premiers Luſtres; mais, ils marquent que le huitieme fut fait l'an de Rome 279, de ſorte que les trois premiers Luſtres célébrés par les Conſuls, forment un intervalle de 34 ans.

Ce fut à la création des Cenſeurs l'an de Rome 311, qu'on célébra le onzieme Luſtre qui, à un an près, a le même intervalle que les trois derniers tenus par les Conſuls.

Le douzieme Luſtre, ſelon les marbres du Capitole, ſe rapporte à l'an de Rome 390; ce qui montre que ſous les Cenſeurs créés afin de faire le dénombrement du peuple, & d'en eſtimer les biens, les neuf premiers Luſtres l'un dans l'autre, embraſſent chacun d'eux à peu près l'eſpace de neuf années.

Le dernier Luſtre fut fait par les cenſeurs Appius Claudius & L. Piſon l'an de Rome 703, & ce fut le 71e. Luſtre. Si donc on compte les Luſtres, depuis le premier célébré par les Cenſeurs juſqu'au dernier, on trouve entre chacun des 60 Luſtres intermédiaires, un intervalle d'environ ſix ans & demi; tel eſt le véritable état des choſes. Il en réſulte avec évidence, que quoique le tems & l'uſage aient attaché l'idée d'un intervalle de cinq ans au mot *Luſtre*, c'eſt ſans fondement que cet uſage s'eſt établi.

Au reſte, l'on n'a pas eu moins de tort d'écrire, que Servius Tullius eſt l'auteur du Luſtre, pris pour le ſacrifice expiatoire du peuple. Servius Tullius n'inventa que le Cens ou le dénombrement. Le Luſtre, la Luſtration, le *ſacrificium Luſtrale*, étoient d'uſage avant ce Prince; on le prouve par un paſſage de Tite-Live qui dit, que Tullus Hoſtilius ayant gagné la bataille contre les habitans d'Albe, prépara un ſacrifice Luſtral ou expiatoire pour le lendemain à la pointe du jour. Après que tout fut préparé ſelon la coutume, il fit aſſembler les deux armées, &c.

Servius Tullius adopta ſeu-

lement pour la clôture du Cens le même ſacrifice Luſtral, pratiqué avant lui par Tullus Hoſtilius, lors de ſa bataille contre les Albains.

Si le mot *Luſtrum*, Luſtre, ne vient pas de *luſtrare*, purifier, peut-être eſt-il dérivé de *lucre* qui ſignifioit payer la taxe, à laquelle chaque citoyen étoit impoſé par les Cenſeurs; c'eſt du moins le ſentiment de Varron.

LUSTRICA, (*a*) un des noms que l'on donnoit à l'Aſperſoir dont on ſe ſervoit pour répandre l'eau Luſtrale.

LUTADIUS. *Voyez* Lutatius.

LUTARIUS, *Lutarius*, (*b*) un des chefs des Gaulois qui s'établirent dans l'Aſie mineure. *Voyez* Galatie.

LUTATIUS, *Lutatius*, Λουτάτιος, famille Romaine qui donna pluſieurs grands hommes à la République. Elle étoit diviſée en pluſieurs branches. Il y avoit les Catulus, les Cercon, &c.

LUTATIUS [C.] CATULUS, *C. Lutatius Catulus*, (*c*) Γ. Λουτάτιος Κάτλος, fut créé Conſul avec A. Poſtumius Albinus, l'an de Rome 510, & 242 avant Jeſus-Chriſt. Comme ces Magiſtrats ne pouvoient pas partir tous deux pour la Sicile, & qu'un ſeul Général ne ſuffiſoit pas pour ſoutenir le poids de la guerre qu'on avoit alors contre les Carthaginois, on créa deux Préteurs, dont l'un Q. Valérius eut ordre d'accompagner C. Lutatius Catulus, & de partager avec lui ſous ſes ordres les ſoins de la guerre. Dès que l'hiver fut fini, ils partirent à la tête d'une flotte de trois cens galeres, & de ſept cens vaiſſeaux de charge.

C. Lutatius Catulus aborda en Sicile, lorſqu'on l'y attendoit le moins; la flotte ennemie s'étoit retirée en Afrique, parce qu'on ne croyoit pas que les Romains ſongeaſſent à ſe remettre en mer. Il ſe rendit maître du port de Drépane, & de tous les poſtes avantageux qui étoient aux environs de Lilybée, & que la retraite des vaiſſeaux Carthaginois laiſſoit ſans défenſe. Il fit ſes approches autour de Drépane, & diſpoſa tout pour le ſiege. Les machines eurent bientôt fait breche, & déjà il ſe préparoit à donner l'aſſaut, lorſqu'il fut dangereuſement bleſſé à la cuiſſe. Les ſoldats dont il étoit fort aimé, abandonnerent la breche pour lui rendre ſervice, & le ſuivirent en foule au camp où il fut tranſporté. Pendant qu'on penſoit ſa bleſſure, il ne perdit pas ſon tems. Prévoyant que la flotte ennemie ne tarderoit pas à venir, & ayant

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 150.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 16.
(*c*) Corn. Nep. in Amilc. c. 1. Tit. Liv. L. XIX. Epitom. Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 183. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. T. II. p. 562. *& ſuiv.*

toujours devant les yeux ce qu'on avoit penſé d'abord, que la guerre ne finiroit que par un combat naval; ſans perdre un moment, tous les jours il dreſſoit ſon équipage aux exercices qui le rendoient propre au deſſein qu'il avoit d'attaquer les ennemis, & par ſon aſſiduité à l'exercer en tout genre, de ſimples matelots il fit en peu de tems d'excellens ſoldats. Les Carthaginois, fort ſurpris que les Romains oſaſſent reparoître en mer, & ne voulant pas que le camp qu'ils avoient à Eryx, manquât d'aucune des munitions néceſſaires, équiperent ſur le champ des vaiſſeaux, & les ayant fournis de grains & d'autres proviſions, ils firent partir cette flotte, dont ils donnerent le commandement à Hannon.

C. Lutatius Catulus n'étoit pas encore bien guéri de ſa bleſſure, lorſqu'il apprit que la flotte ennemie approchoit. Conjecturant en lui-même quelles pouvoient être les vues de l'amiral Carthaginois, il choiſit dans ſon armée de terre les troupes les plus braves & les plus aguerries, & fit voile vers Éguſe, iſle ſituée devant Lilybée. Là, après avoir excité ſon monde à bien faire, il averiit les Pilotes qu'il y auroit combat le lendemain matin.

Au point du jour, voyant que le vent, favorable aux Carthaginois, lui étoit fort contraire, & que la mer étoit extrêmement agitée, il héſita d'abord ſur le parti qu'il devoit prendre. Mais, il fit enſuite réflexion, que s'il donnoit le combat pendant ce gros tems, il n'auroit affaire qu'à l'armée navale, & à des vaiſſeaux chargés & peſans; qu'au contraire, s'il attendoit le calme, & laiſſoit Hannon ſe joindre avec le camp d'Eryx, il auroit à combattre contre des vaiſſeaux devenus légers par la décharge de leurs fardeaux, contre l'élite de l'armée de terre, &, ce qui étoit alors plus formidable que tout le reſte, contre l'intrépidité d'Amilcar. Toutes ces raiſons le déterminerent à ſaiſir l'occaſion préſente. Ces motifs de la conduite d'un Général, expoſés de la ſorte par un homme plus habile encore comme Guerrier, que comme Écrivain, tel que Polybe, ajoutent un prix infini au récit des faits, & en ſont comme l'ame.

Le Conſul avoit des troupes d'élite, de bons matelots qui avoient été fort exercés, & d'excellens vaiſſeaux. C'étoit tout le contraire du côté des Carthaginois. Comme depuis quelques années ils s'étoient vu ſeuls maîtres de la mer, & que les Romains n'oſoient paroître devant eux, ils comptoient leur marine pour rien, & ſe regardoient eux-mêmes comme invincibles en cette partie. Au premier bruit du mouvement que ceux-ci ſe donnerent, Carthage avoit mis en mer une flotte équipée à la hâte, & où tout ſentoit la précipitation; ſoldats & matelots,

tous mercénaires, nouvellement levés, ſans expérience, ſans courage, ſans zele pour la patrie, comme ſans intérêt pour la cauſe commune. Il y parut bien dans le combat. Ils ne purent pas ſoutenir la premiere attaque. Cinquante de leurs vaiſſeaux furent coulés à fond, & ſoixante-dix furent pris avec tout l'équipage. Le reſte, à la faveur d'un vent qui ſe leva fort à propos pour eux, ſe rerira vers la petite iſle d'où ils étoient partis. Le nombre des priſonniers paſſa dix mille.

C. Lutatius Catulus, après l'action, s'avança vers Lilybée, & joingnit ſes troupes à celles des aſſiégeans. Après les y avoir fait repoſer quelque-tems, il les mena à Éryx, où il remporta un avantage ſur Amilcar, ſans doute dans un combat ſur terre, & lui tua deux mille hommes.

Quand ces triſtes nouvelles furent portées à Carthage, elles y cauſerent d'autant plus de ſurpriſe & d'effroi, qu'on s'y étoit moins attendu. Le Sénat ſe trouva étrangement embarraſſé. Le déſir de continuer la guerre ne leur manquoit pas; mais l'état de leurs affaires s'y refuſoit. Les Romains tenant la mer, il n'étoit plus poſſible d'envoyer ni vivres, ni ſecours aux armées de Sicile. Ils dépêcherent donc au plutôt vers Amilcar qui y commandoit, & laiſſerent à ſa prudence de prendre tel parti qu'il jugeroit à propos. Ce grand homme, tant qu'il avoit vu quelque rayon d'eſpérance, avoit fait tout ce qu'on pouvoit attendre du courage le plus intrépide, & de la ſageſſe la plus conſommée. Mais, comme il ne lui reſtoit plus de reſſources, il députa vers le Conſul pour traiter d'alliance & de paix; la prudence, dit Polybe, conſiſtant à ſçavoir & réſiſter & céder à propos.

C. Lutatius Catulus, outre l'intérêt particulier de ne point laiſſer à ſon ſucceſſeur la gloire d'avoir terminé une guerre ſi importante, ſçavoit combien le peuple Romain étoit las d'une guerre ſi ruineuſe qui avoit épuiſé ſes forces & ſes finances, & il n'avoit pas oublié les malheureuſes ſuites de la hauteur inexorable & imprudente de Régulus. Il ne ſe rendit donc point difficile, & dicta le traité ſuivant. *Il y aura, ſi le peuple Romain l'approuve, amitié entre Rome & Carthage aux conditions qui ſuivent. Les Carthaginois évacueront toute la Sicile. Ils ne feront point la guerre à Hiéron, & ne porteront point les armes contre les Syracuſains, ni contre leurs alliés. Ils rendront aux Romains ſans rançon tous les priſonniers qu'ils ont faits ſur eux. Ils leurs payeront dans l'eſpace de vingt ans, deux mille deux cens talens Euboïques d'argent.* Il eſt bon de remarquer en paſſant la ſimplicité, la préciſion, la clarté de ce traité, qui dit tant de choſes en ſi peu de mots, & qui regle en ſi peu de lignes tous les intérêts de deux puiſſans peuples & de

leurs alliés ſur terre & ſur mer

Le Conſul avoit demandé que les troupes qui étoient dans Éryx, livraſſent leurs armes. Amilcar tint ferme ſur cet article, & déclara qu'il s'expoſeroit aux dernieres extrêmités & périroit plutôt que de conſentir à une telle infamie. Il convint ſeulement de payer dix-huit deniers Romains, ou neuf livres pour chacun des ſoldats qui compoſoient cette garniſon.

Quand on eut porté ces conditions à Rome, le peuple ne les approuvant point dans leur tout, envoya dix députés ſur les lieux pour régler l'affaire en dernier reſſort. Ils ne changerent rien dans le fond du traité. Ils abrégerent ſeulement les termes du paiement en les réduiſant à dix années, ajouterent à la ſomme impoſée par le Conſul mille talens, qui ſeroient payés ſur le champ pour les frais de la guerre, & exigerent des Carthaginois qu'ils ſortiroient de toutes les iſles, ſituées entre l'Italie & la Sicile.

L'année ſuivante, C. Lutatius Catulus & Q. Valérius reſterent en Sicile, le premier en qualité de Proconſul, l'autre comme Propréteur. Ils firent de concert tous les réglemens néceſſaires pour y établir un bon ordre, & fixerent les droits & les tributs que chaque ville devoit payer à la République. Il s'appliquerent ſur-tout à écarter toute cauſe & toute occaſion de trouble & de remuement. Pour cela ils ôterent les armes à ceux des Siciliens qui s'étoient déclarés pour Amilcar, & ils ordonnerent aux Gaulois qui avoient quitté le parti du même Amilcar pendant qu'ils étoient en garniſon ſur le mont Éryx, pour embraſſer celui des Romains, de ſortir de l'iſle, & d'aller s'établir ailleurs, leur fourniſſant pour cet effet les vaiſſeaux qui leur étoient néceſſaires. Ils prirent pour prétexte de cet ordre, qui devoit leur paroître fort dur, le crime qu'ils avoient commis en pillant le temple de Vénus bâti ſur le mont Éryx, crime qui les avoit rendus odieux à toute l'iſle. Depuis ce temps-là, la partie de la Sicile qui avoit obéi aux Carthaginois, devint Province du peuple Romain. Le reſte de l'iſle formoit le royaume d'Hiéron.

Après que tout eut été réglé, C. Lutatius Catulus & Q. Valérius retournerent à Rome. Le Triomphe fut décerné à C. Lutatius Catulus. Pour lors Q. Valérius ayant repréſenté qu'il avoit contribué également à l'heureux ſuccès des armes Romaines, ajouta qu'il paroiſſoit juſte qu'ayant partagé avec C. Lutatius Catulus les ſoins & les dangers du combat, il en partageât auſſi avec lui l'honneur & les récompenſes. Ce qui rendoit la cauſe du Propréteur encore plus favorable,

& ce qu'il ne manqua pas de faire valoir, c'eſt que dans la bataille le Conſul, qui n'étoit pas encore bien guéri de ſa bleſſure, n'avoit pas pu agir; de ſorte que Q. Valérius avoit fait les fonctions de Général dans cette action. C. Lutatius Catulus s'oppoſa à ſa demande comme inſolite & injuſte, prétendant qu'il étoit contre l'uſage & contre les loix d'égaler, dans la diſtribution des honneurs, deux puiſſances, dont l'une étoit inférieure & ſubordonnée à l'autre. La diſpute s'échauffant des deux côtés, ils convinrent de prendre pour arbitre Atilius Calatinus, qui, ſur le titre de ſupériorité de pouvoir dans C. Lutatius Catulus que ſon adverſaire ne pouvoit pas lui conteſter, donna gain de cauſe au premier. Malgré ce jugement, comme Q. Valérius avoit fait paroître en cette guerre un mérite ſingulier, l'honneur du triomphe lui fut auſſi accordé.

Nous remarquerons qu'Aurélius Victor, dans ſes hommes illuſtres, donne à C. Lutatius Catulus le prénom de Quintus, au lieu de celui de Caius que lui attribuent les autres Écrivains.

LUTATIUS [Q.] CERCON, *Q. Lutatius Cerco*, (*a*) parvint au Conſulat avec A. Manlius Torquatus, l'an de Rome 511, & 241 avant Jeſus-Chriſt. Cinq ans après, il exerça la Cenſure avec L. Cornélius Lentulus Caudinus, & mourut pendant ſa Magiſtrature; ce qui fut cauſe qu'on ne fit pas cette année la clôture du dénombrement.

LUTATIUS [C.], *C. Lutatius*, (*b*) l'un des Triumvirs qu'on envoya de Rome dans la Gaule Ciſalpine, l'an 218 avant Jeſus-Chriſt, pour partager aux colonies de Crémone & de Plaiſance les terres qu'on leur avoit deſtinées. Il fut fait priſonnier par les Boiens, & reſta entre leurs mains pendant ſeize ans. Au bout de ce tems-là, il fut délivré par le conſul C. Servilius.

LUTATIUS [Q.] CATULUS, *Q. Lutatius Catulus*, (*c*) homme d'un vrai mérite, & qui avoit beaucoup de crédit parmi la Nobleſſe, ſans être déſagréable au peuple, fut créé Conſul avec C. Marius, l'an de Rome 650, & 102 avant Jeſus-Chriſt. Ces deux Généraux partirent enſemble de Rome pour aller à la rencontre des Cimbres & des Teutons; mais, ayant appris que ces Barbares s'étoient ſéparés & s'avançoient par deux routes différentes, ils ſe ſéparerent auſſi.

(*a*) Freinſ. Suppl. in Tit. Liv. L. XX. c. 10. Roll. Hiſt. Rom. T. II. pag. 569. T. III. p. 9.

(*b*) Tit. Liv. L. XXI. c. 25. L. XXX. c. 19.

(*c*) Vell. Paterc. L. II. c. 12, 22. Plut. T. I. p. 413. *& ſeq.* Cicer. Brut. c. 140. Roll. Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 401. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 441. T. VI. pag. 211, 213.

Q. Lutatius Catulus ſe poſta du côté des Alpes Noriques pour y attendre les Cimbres ; & C. Marius alla camper au confluent de l'Iſere & du Rhône, pour s'oppoſer aux Teutons & aux Ambrons. La marche des Cimbres fut longue ; mais, les Teutons ſe trouverent bientôt en préſence de C. Marius qui les défit entierement près de la ville d'Aix.

Ce ne fut que l'année ſuivante que les Cimbres arriverent près des Alpes du côté du Trentin, par où ils ſe préparoient à entrer en Italie. Q. Lutatius Catulus, à qui on avoit continué le commandement ſous le titre de Proconſul, & qui s'étoit d'abord ſaiſi des hauteurs pour y arrêter les Barbares, craignit que forcé de ſéparer ſon armée en pluſieurs poſtes, il n'en fût trop affoibli. Il prit donc le parti de deſcendre en Italie, mit devant lui la riviere d'Athéſis, & forma ſur les deux rives deux camps pour en défendre le paſſage, le plus grand en deçà de la riviere, & l'autre au delà, du côté par où arrivoient les Cimbres ; & pour la communication de ces deux camps il jetta ſur l'Athéſis un pont, qui le mettoit en état d'aller au ſecours de tout ce qui pourroit être attaqué par les ennemis. Ces Barbares avoient tant de mépris pour les Romains, & étoient ſi pleins d'une folle arrogance, que pour montrer ſeulement leur force & leur audace, ſans aucune utilité, ils s'expoſoient à la neige tous nus, grimpoient aux ſommets des montagnes au travers des monceaux de neige & de glace, & quand ils étoient au haut, mettant leurs boucliers ſous eux, ils s'abandonnoient ainſi aux penchans de ces monts, & ſe laiſſoient couler le long des rochers, dont la pente étoit fort roide, & qui avoient ſous eux des fondrieres & des abîmes épouvantables.

Enfin, après qu'ils ſe furent campés près des Romains, & & qu'ayant ſondé la riviere ils eurent vu qu'ils ne pouvoient la paſſer, ils entreprirent de la combler. Déracinant donc les plus gros arbres, détachant d'énormes maſſes de rochers, & roulant de groſſes buttes de terre, ils les traînoient dans le fleuve, dont ils reſſerroient par-là le cours ; & pour ébranler les poutres qui ſervoient comme de fondement au pont des Romains, ils jettoient dans la riviere de groſſes maſſes, qui étant rapidement entraînées par le fil de l'eau, battoient rudement le pont, & lui donnoient des ſecouſſes ſi terribles, qu'il ne pouvoit réſiſter long-tems.

La plupart des ſoldats Romains, ſaiſis de frayeur à cette manœuvre des ennemis, abandonnerent le grand camp, & ſe retirerent. Q. Lutatius Catulus tint en cette occaſion une conduite, qui a été louée par Plutarque, mais qui néanmoins eſt ſuſceptible d'une interpré-

tation peu avantageuſe. Voyant qu'il ne pouvoit retenir les fuyards, il ſe mit lui-même à leur tête, afin de ſauver l'honneur de la nation, & ne voulant pas qu'il fût dit que les Romains euſſent fui devant les Cimbres, mais qu'ils paruſſent plutôt avoir ſuivi leur Général. Q. Lutatius Catulus ſacrifia donc ici ſa gloire à l'honneur du nom Romain; & on ne peut ſe diſpenſer de l'en louer, s'il ne pouvoit mieux faire. Mais, il eût mieux valu ſans doute ranimer le courage de ſes ſoldats, que de ſauver ainſi leur honneur; & il n'eſt pas à croire que C. Marius en une pareille occaſion eût voulu mériter une pareille louange. Auſſi Plutarque dit.il ailleurs que Q. Lutatius Catulus étoit peu guerrier.

Ceux qui étoient dans le petit camp au delà de la riviere, quoique plus expoſés, montrerent plus de réſolution. Ils ſe défendirent ſi vigoureuſement, que les Barbares admirant leur valeur, leur permirent de ſe retirer en leur accordant une capitulation honorable.

Cependant, C. Marius, qui avoit été rappellé à Rome, eut ordre de marcher en diligence au ſecours de Q. Lutatius Catulus; & il partit auſſi-tôt pour l'aller joindre. Il fit venir ſes troupes de la Gaule Narbonnoiſe, où il les avoit laiſſées après la défaite des Teutons. Il paroît que Q. Lutatius Catulus avoit mis le Pô entre lui & les Barbares, puiſqu'il eſt dit que C. Marius, lorſqu'il ſe fut joint avec lui, paſſa ce fleuve, & que ce fut auprès de Verceil que la bataille ſe donna.

Ces deux Généraux ſe reſſembloient bien peu, Q. Lutatius Catulus avoit autant de douceur & d'aménité dans l'eſprit & dans les mœurs, que C. Marius étoit ruſtique & féroce. C'étoit-là une premiere ſource de déſunion. Mais, de plus C. Marius, malgré ſa ſupériorité infinie pour le mérite guerrier, étoit jaloux juſqu'à la petiteſſe de tout l'honneur qu'auroit pu s'attirer ſon compagnon. L. Sylla donna encore occaſion à cette méſintelligence de croître & de s'aigrir. Il avoit quitté C. Marius pour s'attacher à Q. Lutatius Catulus, & même il rendit un ſervice ſignalé dans la circonſtance préſente. Quoique le païs fût ravagé, il trouva le moyen de mettre l'abondance dans l'armée de Q. Lutatius Catulus, au point que les ſoldats de C. Marius ſe trouverent heureux de ſoulager par ce ſecours la diſette dans laquelle ils étoient. C. Marius n'en fut que plus piqué, d'avoir cette obligation à un ennemi. Toutefois ces diviſions n'éclaterent point alors. Le danger commun réuniſſoit au moins pour un tems des eſprits ſi diſpoſés à la diſcorde.

La bataille ſe donna dans la plaine de Verceil qui paroiſſoit commode aux Romains pour

déployer leur cavalerie, & aux Barbares pour y étendre leurs nombreux bataillons. Les uns & les autres ſe mettent en bataille. Q. Lutatius Catulus avoit ſous lui un peu plus de vingt mille hommes d'infanterie, & C. Marius trente-deux mille. Q. Lutatius Catulus fut placé au centre & les troupes de C. Marius furent rangées ſur les deux aîles. Nous ne pouvons guere annoncer comme certain le détail de cette grande journée; car, nous n'avons pour ce détail que Plutarque; & Plutarque lui-même ne cite que Q. Lutatius Catulus & L. Sylla, tous deux ennemis de C. Marius. Q. Lutatius Catulus avoit compoſé une hiſtoire de ſon Conſulat, que Cicéron loue comme écrite avec beaucoup de douceur & dans le goût de Xénophon. L. Sylla avoit laiſſé des mémoires de ſa vie, qui ſont ſouvent cités par Plutarque. Ces deux ouvrages ſeroient des monumens bien authiques, s'il n'étoit à craindre que ſouvent l'animoſité n'eût conduit la plume des Écrivains. Mais, d'un autre côté, & c'eſt préciſément ce qui augmente l'incertitude, C. Marius étoit ſi immodérément avide de gloire, ſi violemment jaloux de quiconque s'élevoit à côté de lui, que rien n'eſt difficile à croire de ce qui lui ſera attribué comme partant de ce principe. Ici par exemple l'ordonnance de ſes troupes, rangées de façon qu'elles environnaſſent des deux côtés celles de Q. Lutatius Catulus, avoit pour motif, ſelon Q. Lutatius Catulus & L. Sylla, l'eſpérance qu'il avoit conçue qu'avec ſes deux aîles il tomberoit ſur les ennemis, & les romproit, & qu'ainſi la victoire ſeroit entierement due à ſes ſoldats, ſans que l'autre armée y eût aucune part.

Si l'on en doit croire L. Sylla, ſa baſſe jalouſie fut bien punie par un accident qu'il n'avoit pas prévu; car, quand on ſe fut ébranlé pour en venir aux mains, une ſi grande pouſſiere s'éleva, que les deux armées en furent couvertes, & cachées l'une à l'autre. C. Marius, qui s'étoit avancé le premier pour charger avec ſes troupes, eut le malheur de manquer l'ennemi dans cette obſcurité où les deux armées étoient enſevelies, & ayant pouſſé fort loin au delà de leur bataille, il fut long-tems errant dans la plaine ſans pouvoir ſe retrouver.

La fortune fut auſſi favorable à Q. Lutatius Catulus, qu'elle étoit contraire à C. Marius. Il joignit les Barbares, & ſon armée, où L. Sylla avoit un commandement diſtingué, ſoutint preſque ſeule tout l'effort de la bataille. La chaleur du jour qui étoit très-grande, & le ſoleil qui donnoit dans le viſage des Cimbres, aiderent beaucoup aux Romains; car, ces Barbares accoutumés à ſupporter les plus grandes gélées, & nourris dans des lieux froids & cou-

verts de bois, ne pouvoient réſiſter au chaud, mais fondoient tout en eau, étoient tout haletans, & n'avoient que la force de mettre leurs boucliers devant leurs viſages pour ſe garantir du Soleil. On étoit alors dans les plus grandes chaleurs de l'été, ſur la fin du mois de Juillet.

La pouſſiere fit encore un grand bien aux troupes de Q. Lutatius Catulus, & ſervit beaucoup à augmenter leur audace & leur confiance, en leur cachant la plus grande partie des ennemis; car, il s'en fallut beaucoup qu'ils ne viſſent leur multitude innombrable. Mais, chaque corps ayant couru avec viteſſe charger ce qui étoit devant lui, ils en étoient aux mains, avant que le ſpectacle de toute l'armée ennemie eût pu frapper leurs yeux & les effrayer. D'ailleurs, ils étoient ſi endurcis à la fatigue & au travail, qu'au rapport de Q. Lutatius Catulus, on ne vit pas un ſeul Romain ſuant ou haletant, quoique la chaleur fût extrême, l'attaque très-vive, & qu'ils euſſent couru de toutes leurs forces pour charger. La plupart donc des Barbares, & les plus braves furent taillés en pièces. Car tous ceux des premiers rangs, afin qu'ils ne puſſent rompre leur ordonnance, étoient liés les uns aux autres, par de longues chaînes qui tenoient à leurs boucliers; précaution bien ſinguliere, & tout à fait bizarre. Tous les autres furent renverſés, & pouſſés juſqu'à leur camp.

Le nombre des priſonniers fut fort grand, on le fait monter à ſoixante mille, & celui des morts au double. Les ſoldats de C. Marius prirent les bagages; mais les dépouilles, les enſeignes, & les trompettes furent portées dans le camp de Q. Lutatius Catulus; ce qu'il fit valoir comme une preuve que c'étoit à lui ſeul que la victoire étoit due. Il n'eſt point dit quelle part C. Marius prit à cette querelle, qui devoit l'intéreſſer ſi vivement. Mais, la diſpute s'échauffant entre les ſoldats des deux armées, on choiſit pour arbitres les Ambaſſadeurs de Parme, qui ſe trouverent préſens. Les ſoldats de Q. Lutatius Catulus les menerent ſur le champ de bataille viſiter les morts; & ils leur firent voir qu'ils étoient tous percés de leurs javelots, qui étoient aiſément reconnoiſſables, parce que Q. Lutatius Catulus avoit pris ſoin de faire graver ſon nom ſur le bois de toutes les piques de ſes ſoldats. Si ces faits ſont conſtans, on ne peut douter que Q. Lutatius Catulus ne ſoit le véritable vainqueur des Cimbres. Mais, la renommée en a autrement décidé. Tout l'honneur de cette grande journée eſt reſté à C. Marius; & Q. Lutatius Catulus n'eſt connu que des Sçavans. Lors même que l'évenement étoit tout récent, on crut lui faire aſſez d'honneur de l'aſſocier

en ſecond à la gloire de C. Marius

Le peuple, déclaré depuis long-tems pour ce dernier, vouloit qu'il triomphât ſeul; & même on lui décernoit deux triomphes, l'un pour ſa victoire ſur les Teutons, l'autre pour celle ſur les Cimbres. C. Marius ſe montra modéré dans cette occaſion. Il n'accepta qu'un triomphe, & il y aſſocia Q. Lutatius Catulus. Il ſentit qu'il y auroit de l'injuſtice à priver un ſi illuſtre compagnon d'un honneur qui lui étoit certainement dû; & de plus il craignit d'être troublé dans ſon propre triomphe, par les troupes de Q. Lutatius Catulus, ſi l'on faiſoit un ſi cruel affront à leur Général.

Q. Lutatius Catulus bâtit un Temple, ſelon le vœu qu'il avoit fait dans la bataille même, à la Fortune de ce jour. L'inſcription, miſe ſur la façade, portoit ces propres termes, *Fortunæ hujuſce diei.* Ainſi, quoique dans la premiere intention il s'agît du jour du combat contre les Cimbres, l'inſcription étoit applicable à chaque jour à perpétuité.

Il fut enveloppé depuis dans le malheur de ceux à qui C. Marius fit ſouffrir le dernier ſupplice. Il eſſaya d'abord de le fléchir, & lui fit demander pour lui par ſes amis la liberté de ſortir de Rome, & de s'en aller en exil. Mais, il avoit affaire au plus impitoyable de tous les hommes; & toutes les prieres qu'on lui fit n'en purent tirer que cette ſeule parole, répétée par pluſieurs fois, *qu'il meure.* Q. Lutatius Catulus, donc s'étant enfermé dans une petite chambre nouvellement enduite de chaux, y fit allumer un grand feu, & s'étouffa ainſi lui-même.

C'eſt de lui que parle Cicéron. » Q. Lutatius Catulus, » dit-il, fut un homme ſçavant; » il ne le fut pas ſeulement à » la maniere des Anciens; ſes » connoiſſances étoient dignes » de notre ſiecle, & même d'un » ſiecle plus docte, ſi toutefois » il s'en peut trouver. Il avoit » fait un grand progrès dans » les Belles-lettres. Son diſ- » cours, comme ſon naturel » & toute ſa conduite, étoit » accompagné de beaucoup de » douceur. Il parloit avec une » merveilleuſe pureté, comme » on le reconnoît par ſes orai- » ſons, & par le livre qu'il » a compoſé de ſon Conſulat, » dont le ſtyle eſt doux & » agréable, & a de l'air de » Xénophon. Il l'a dédié à » Aulus Furius ſon ami, qui » étoit Poëte. »

LUTATIUS [Q.] CATULUS, *Q. Lutatius Catulus*, (*a*) fils du précédent, fut élevé au Conſulat avec M. Lépidus, l'an

(*a*) Tacit. Hiſt. L. III. c. 72. Vell. Paterc. L. II. c. 31, 49. Plut. Tom. I. pag. 104, 473, 626. *& ſeq.* Salluſt. in Catili. c. 21, 32. Dio, Caſſ. p. 14. *& ſeq.* Crév. Hiſt. Rom. T. VI. p. 78, 88. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 232, 233. Tom. XXI. p. 52. *& ſuiv.*

de Rome 674, & 78 avant Jesus-Christ. M. Lépidus voulant faire casser tout ce qu'avoit fait L. Sylla, tous les gens de bien, & Q. Lutatius Catulus à leur tête, s'opposerent à ses desseins, dès qu'il commença à les manifester. Mais, comme il arrive assez communément, ils agirent d'abord avec molleſſe : & au lieu qu'un peu de vigueur auroit tout d'un coup arrêté le mal dans sa naissance, ils lui donnerent par leurs ménagemens le tems de s'accroître & de se rendre formidable.

Dans ces circonstances, l'orateur Philippe fit contre M. Lépidus un discours dans lequel il conclut ainsi : » Puisque M. » Lépidus s'avance avec une » armée contre la ville, s'étant » associé avec des scélérats & » des ennemis publics, au mé» pris de l'autorité de cette » compagnie, je suis d'avis » qu'Ap. Claudius, actuellement » Interroi, avec Q. Lutatius » Catulus, Proconsul, & avec » les autres qui sont revêtus » du commandement, défende » la ville, & veille à la sûreté » de la République. »

L'avis de Philippe fut suivi, & le Sénat rendit contre M. Lépidus un décret, qui, dans la formule que nous venons de rapporter, donnoient une puissance presque illimitée à ceux que l'on chargeoit de s'opposer à ses entreprises. Q. Lutatius Catulus se mit donc en état de le combattre. Et comme il excelloit plus dans les vertus civiles, que dans la science militaire, on lui joignit Pompée, qui avoit contribué à élever M. Lépidus au Consulat, mais qui préféra sans balancer l'intérêt du repos public à ses liaisons particulieres. La bataille se donna sous les murs de Rome, près du pont Milvius. La victoire ne fut pas long-tems incertaine; & M. Lépidus, ayant été défait sans beaucoup de résistance, se retira en Étrurie. Il fut sur le champ déclaré ennemi public, & Q. Lutatius Catulus envoyé pour le poursuivre. L'ayant acculé près de Cosa, il le força d'en venir au combat. Il paroît que l'armée de M. Lépidus étoit considérable, & pour le nombre & pour la valeur, & qu'elle auroit été capable sous un autre chef de donner bien de l'inquiétude au parti contraire. Elle combattit dans l'occasion présente avec vigueur, & elle avoit même quelque avantage. Mais, Pompée, qui arrivoit de la Gaule Cisalpine, détermina la victoire en faveur de Q. Lutatius Catulus.

Le Capitole ayant été achevé, quatorze ans après l'incendie qui l'avoit détruit, Q. Lutatius Catulus, qui avoit présidé à la reconstruction de ce superbe édifice, eut l'honneur d'en faire la dédicace. Nous disons l'honneur, car c'est ainsi que pensoient les Romains. Les plus graves Écrivains ont cru qu'il a manqué quelque chose au bon-

heur

heur de L. Sylla, en ce qu'il n'a pas dédié le Capitole; & on peut se rappeller combien Publicola ambitionna cette fonction religieuse, la premiere fois que le Capitole fut bâti; & combien ses proches furent jaloux de la voir déférée à M. Horatius son Collegue. Le nom de celui qui avoit fait la dédicace, étoit gravé sur le frontispice du Temple; & cette circonstance n'étoit pas indifférente pour des hommes si curieux de transporter leur souvenir à la postérité. Q. Lutatius Catulus, dans les jeux qu'il donna pour accompagner cette cérémonie, introduisit un luxe jusqu'alors inconnu dans Rome. Comme leurs théâtres étoient en plein air, il couvrit le sien de voiles de fin lin teints en diverses couleurs. Cet exemple fut suivi, & porté bien plus loin.

Q. Lutatius Catulus fut un de ceux qui s'opposerent le plus à la loi Gabinia, qui donnoit à Cn. Pompée le commandement des mers. Nous placerons ici quelques extraits du discours que Dion Cassius lui attribue. Il représenta d'abord qu'il ne convenoit point d'accumuler les emplois & les honneurs sur la tête d'un même homme. » C'est une chose, dit-il, contraire à nos loix; & l'expérience doit nous en avoir » assez fait connoître le danger. Ce sont les six Consulats » de C. Marius, ce sont plusieurs » années consécutives de commandement prorogé à L. Sylla, qui ont inspiré à l'un » & à l'autre ces vues ambitieuses dont nous avons ressenti les effets funestes. Il » n'est pas possible, non-seulement qu'un jeune homme, » mais que les têtes les plus » mûres & les plus sages, lorsqu'elles ont goûté durant un » trop long-tems de l'autorité, » rentrent volontiers sous la » puissance des Loix. Ce n'est » pas, ajouta-t-il, que je prétende taxer Cn. Pompée. Je parle » de la chose en général. Or » quoiqu'on la considere comme un honneur, il faut que » tous ceux qui ont droit d'y » aspirer, y parviennent à leur » tour, car c'est en cela que » consiste l'égalité Républicaine. Soit qu'on la considere » comme un travail & une fatigue, il faut que tous portent leur part du fardeau, » car c'est-là l'obligation commune à tous les citoyens. »

Le second motif allégué par Q. Lutatius Catulus n'est pas moins solide. » Vous avez, » disoit-il au peuple, des Magistrats & des Généraux établis par les Loix. Vous avez » des Consuls, des Préteurs, » & ceux à qui, au sortir de » ces charges, on en continue » l'autorité. Convient-il de les » laisser tous oisifs pour introduire une nouvelle forme de » commandement? Pourquoi » donc créez-vous des Magistrats annuels? Est-ce afin » qu'ils se promenent dans la

» ville avec leurs robes bordées » de pourpre ? Prétendez-vous » que revêtus du seul nom de » Magistrats, ils n'en fassent » aucune fonction ? Ne voyez-» vous pas que par cette con-» duite vous vous attirez leur » haine, & que vous donnez à » tous ceux qui peuvent aspi-» rer aux charges un juste su-» jet de se plaindre, si vous » anéantissez les Magistratures » établies par vos ancêtres, si » vous ne donnez aucun em-» ploi à ceux qui sont créés » selon les Loix, & que vous » alliez chercher un particulier » pour lui confier une autorité » toute nouvelle, & dont il n'y » a jusqu'ici aucun exemple ? »

Q. Lutatius Catulus proposa ensuite de partager le commandement entre plusieurs Généraux. Mais, ce plan, plus conforme sans doute à l'esprit du gouvernement Républicain, étoit d'un autre côté moins avantageux pour l'objet que l'on avoit en vue. Et de plus, l'estime & l'admiration pour Pompée rempliſſoit entierement l'esprit du peuple. Ce fut cette estime même qui fournit à Q. Lutatius Catulus un dernier moyen. Il dit au peuple en finissant : » Vous » aimez Pompée, & vous avez » raison. Mais, votre affection » pour lui vous emporte au-» delà des bornes. Vous le » chargez de toutes les com-» missions les plus hazardeuses, » vous l'exposez à tous les plus » grands périls. Si vous veniez » malheureusement à le perdre, » en qui désormais mettriez-vous » votre confiance ? » Toute l'assemblée se récria : *Ce sera en vous, Q. Lutatius Catulus.* Cette réponse si flatteuse, & qui marquoit en même-tems une résolution si déterminée, ferma la bouche à Q. Lutatius Catulus ; & il descendit de la tribune aux harangues.

Ce peu de succès ne l'empêcha pas de s'opposer encore l'année suivante à une autre loi, connue sous le nom de loi Manilia, qui chargeoit le même Pompée de la guerre contre le roi Mithridate. Il employa des raisons déjà usées, & dont le peuple qui en étoit rebatu ne se laissoit nullement toucher ; ensorte que voyant qu'il ne gagnoit rien, il s'écria, avec la plus grande indignation, & répéta plus d'une fois du haut de la tribune aux harangues, qu'il ne restoit de ressource au Sénat que d'imiter l'exemple que lui avoit autrefois donné le peuple, & de se retirer sur quelque nouveau mont sacré pour sauver la liberté & les loix.

L'on ne sera pas surpris qu'un citoyen Romain de ce caractère ait été sourd aux invitations qu'on lui fit d'entrer dans la conjuration de Catilina, & qu'il ne se soit point laissé gagner à l'opinion flatteuse que Catilina lui-même témoigna avoir de lui, en lui révélant son secret. Il produisit & lut en plein Sénat les lettres qu'il en avoit reçues, & fut des premiers à opiner pour le supplice des conjurés.

Mais, un trait qui ne lui fait point d'honneur, c'eſt qu'il voulut profiter de cette circonſtance pour perdre Céſar, en l'accuſant fauſſement d'avoir eu part à la conjuration. Il lui en vouloit depuis qu'il l'avoit eu pour concurrent du Sacerdoce; car, ni ſon grand âge, ni les emplois honorables qu'il avoit exercés, n'empêcherent pas que Céſar, quoique fort jeune, ne lui donnât du deſſous. L'occaſion donc lui parut favorable, car Céſar avoit contracté de groſſes dettes par une dépenſe magnifique dans ſa maiſon, & par les immenſes largeſſes qu'il faiſoit au peuple. Q. Lutatius Catulus ſe mit à débiter des menſonges qu'il diſoit, mais fauſſement, avoir appris des Allobroges ou de Volturtius, en ſorte qu'il rendit Céſar ſi odieux que quelques chevaliers Romains, que la crainte du péril ou la légereté avoit attroupés ſous prétexte de faire la ſentinelle autour du temple de la Concorde, lui mirent l'épée ſur la gorge, afin de marquer par-là leur zele & leur affection pour la République.

Quelque tems après, Céſar fit placer dans le Capitole pendant la nuit, des ſtatues de C. Marius qu'il avoit fait faire en ſecret, avec des victoires ornées de trophées & des inſcriptions qui célébroient le vainqueur des Cimbres. Cette affaire, qui fit beaucoup de bruit, fut portée au Sénat; & c'eſt à cette occaſion que Q. Lutatius Catulus dit ce mot célebre: *Il eſt tems, Meſſieurs, de penſer à nous; car, ce n'eſt plus par des mines & par des ſouterreins, c'eſt en dreſſant ouvertement ſes batteries, que Céſar attaque la République.* La reflexion étoit juſte. Le Gouvernement étoit alors fondé ſur les Loix & les établiſſemens de L. Sylla; & il n'étoit pas poſſible de ranimer le parti de C. Marius, ſans produire un renverſement général de toutes choſes. Mais, Céſar, avec cette éloquence forte & perſuaſive, qu'il ſçavoit ſi bien manier, détruiſit les reproches de Q. Lutatius Catulus, & vint à bout d'être approuvé même dans le Sénat.

Q. Lutarius Catulus fut cenſeur avec M. Craſſus; mais, ils ne firent aucune fonction de leur Magiſtrature. Il n'y eut ni dénombrement du peuple, ni revue des Chevaliers, ni tableau dreſſé des Senateurs. La diſcorde s'étoit miſe entre eux.

Q. Lutatius Catulus, étant encore cenſeur, s'attira un déſagrément de la part de Caton, qui cette même année géroit la Queſture. Caton avoit entrepris de réduire & de réformer le corps des Greffiers, qui ſouvent ſous ſes prédéceſſeurs s'en étoient fait beaucoup accroire, & avoient commis bien des injuſtices. Il en entreprit un en particulier, qui avoit la protection de Q. Lutatius Catulus, & qui ergagea ce grave Magiſtrat à venir à la chambre des Queſteurs ſolliciter Caton pour

lui. Q. Lutatius Catulus, qui étoit cenſeur, très-reſpecté perſonnellement pour ſa vertu, & ami de Caton, en conſéquence de la conformité des ſentimens & de la conduite, compta qu'il obtiendroit ſans peine ce qu'il ſouhaitoit. Mais, Caton lui repréſenta, & lui prouva que celui pour lequel il s'intéreſſoit, étoit coupable. Q. Lutatius Catulus n'ayant rien à répliquer, ne laiſſa pas de demander qu'en ſa conſidération on fît grace à ce Greffier. Un tel langage, bien éloigné des principes de Caton, donna lieu au jeune Queſteur de lui faire une ſérieuſe remontrance ſur ce qu'il ne gardoit pas les bienſéances qu'exigeoient ſa vertu & ſa dignité. Mais enfin, comme Q. Lutatius Catulus ne ſe rendoit point, Caton éleva la voix, & lui dit: » Il vous ſe» roit honteux, Q. Lutatius » Catulus, cenſeur comme vous » êtes, & chargé de l'inſpec» tion ſur nos mœurs, de vous » faire chaſſer d'ici par mes » huiſſiers. » A ces mos Q. Lutatius Catulus, troublé & irrité en même-tems, ouvrit la bouche comme pour répondre; & ne trouvant rien de raiſonnable à dire, il ſe retira tout confus. Il fit cependant ſi bien, que le Greffier fut abſous. Mais, Caton n'en perſiſta pas moins à ne plus ſe ſervir du miniſtere de cet Officier, & il lui retrancha même ſes gages.

Nous avons rapporté de quelle maniere Q. Lutatius Catulus avoit cherché à ſe venger de Céſar, en l'impliquant dans l'affaire de la conjuration. Céſar ne fut pas long-tems ſans lui rendre le change; & dès le premier Janvier, où il entroit en exercice pour la Préture, il entreprit de le citer devant le peuple, & de l'obliger à rendre compte des deniers qui avoient paſſé par ſes mains pour la reconſtruction du Capitole, dont il avoit été chargé, comme nous l'avons dit ci-deſſus. Il prétendoit que Q. Lutatius Catulus avoit détourné à ſon profit une partie de ces deniers, & il demandoit en conſéquence que l'on effaçât ſon nom de deſſus le frontiſpice du Temple, & que l'on tranſportât à Pompée l'intendance de ce grand édifice, & le ſoin de mettre la derniere main à ce qui reſtoit encore à achever. Céſar avoit pris ſon tems pour bruſquer cette affaire, pendant que les premiers du Sénat faiſoient cortege aux nouveaux Conſuls, & aſſiſtoient à leur priſe de poſſeſſion dans le Capitole. La nouvelle de ce qui ſe paſſoit étant venue à Q. Lutatius Catulus, il accourt dans la place pour ſe défendre; & il ſe préparoit à monter à la Tribune. Mais, Céſar ne craignit point d'outrager un ſi illuſtre perſonnage en lui ordonnant de reſter en bas, comme un accuſé prévenu de crime. Cependant, les Sénateurs quittent la cérémonie du Capitole, & viennent ſe ranger autour de Q. Lutatius Catulus;

& ils s'opposerent si résolument à l'injustice que l'on vouloit faire à l'un des principaux ornemens de l'ordre, que César fut obligé d'abandonner son dessein.

Q. Lutatius Catulus mourut l'an 61 avant Jesus-Christ. Sans avoir brillé par des talens supérieurs, une conduite uniforme, des vues toujours pures & toujours dirigées vers le bien public, un attachement constant aux maximes Aristocratiques, en un mot toutes les qualités d'un excellent citoyen, & d'un sage Sénateur, lui avoient acquis une grande autorité. Cicéron, qui le loue en plusieurs endroits de ses ouvrages, releve particulierement sa fermeté, qui fut à l'épreuve & des tempêtes les plus menaçantes, & de la séduction des honneurs que dispense la faveur populaire; ensorte que jamais ni la crainte, ni l'espérance, ne purent l'écarter de la route qu'il s'étoit tracée. Si Q. Lutatius Catulus eût vécu plus longtems, c'eût été pour lui une vive douleur de voir César, son ennemi déclaré, prendre des accroissemens rapides, & se frayer ouvertement le chemin à l'oppression de la liberté.

LUTATIUS [Q.] DIODORUS, *Q. Lutatius Diodorus*, (*a*) fut fait citoyen Romain par L. Sylla à la sollicitation de Q. Catulus. Verrès lui enleva à Lilybée une grande & magnifique table de bois de citronnier. Il y a des éditions qui portent Lutadius, au lieu de Lutatius.

LUTATIUS [Q.], *Q. Lutatius*, auteur d'un livre intitulé *Communes Historiæ*. On ne sçait pas en quel tems il a vécu.

LUTÉCIE, *Leutecià*, *Leutetia*, (*b*) ville des Gaules, située dans une isle de la Seine, selon César. Strabon le dit aussi, à quelque différence près, dans la dénomination, qui est Lucotocie. Ptolémée, que l'on peut juger mieux instruit sur les *Parisii* que sur d'autres peuples de la Gaule, par une circonstance particuliere, qui est de les placer sur la Seine, nomme leur capitale Lucotécie. Julien, dans son Miso-pogon, a écrit Leucétie comme par affectation de faire dériver ce nom d'un terme pris dans la langue Grecque, dont il se servoit en écrivant cet ouvrage.

M. de Valois ne veut point que le *locus Locotitius*, où selon un ancien titre Childebert I fonda l'Église de S. Vincent, ait aucun rapport de dénomination à Lutécie; non plus que le *collis Leucticius*, sur lequel l'ancienne Basilique de S. Pierre & de S. Paul, aujourd'hui Ste. Geneviève, est située. On ne

(*a*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 32.

(*b*) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. pag. 325. *& seq.* Strab. pag. 194. Ptolem. L. II. c. 8. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. pag. 416, *& suiv.* Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 174, 175, 286, 287. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 429. *& suiv.* Tom. XV. pag. 656. *& suiv.* Tom. XIX. pag. 510, 668, *& suiv.*

ſçauroit diſconvenir que dans Strabon & dans Ptolémée le nom de Lutécie ne paroiſſe ſous une forme preſque ſemblable à celle que des lieux adhérans à cette Ville conſervoient dans le moyen âge. C'eſt ſous le nom du peuple, devenu propre en qualité de Ville capitale, qu'elle eſt citée dans la Notice des Provinces & compriſe dans la Sénonoiſe, ou la quatrieme des Lyonnoiſes, & appellée *civitas Pariſiorum*.

On lit dans le ſeptième livre des Commentaires de Céſar, le premier des Auteurs anciens, qui ait parlé de cette Ville, qu'il transféra l'aſſemblée générale de la Gaule dans la ville de Lutécie des Pariſiens. Céſar la nomme *oppidum*; ainſi, en prenant ce mot pour exprimer une petite ville, on ne ſçauroit au moins refuſer à Paris le nom de ville, déjà la capitale d'un peuple, avant que les Romains en euſſent fait la conquête. Il falloit que cette ville fût importante par ſa ſituation, & par la facilité d'y vivre, pour qu'on y tînt une aſſemblée générale de la Gaule. Les habitans ne méritoient pas moins de conſidération que leur ville; ils donnerent une preuve de leur courage. On lit dans le ſeptième livre des Commentaires, que Labiénus s'étant approché de Lutécie, les habitans mirent le feu à la ville, rompirent les ponts, quitterent le marais, ſe camperent ſur les bords de la Seine, vis-à-vis de Lutécie, ayant la riviere entr'eux & le général Romain, & qu'ils montrerent une grande valeur.

Strabon & Ptolémée, qui ont écrit depuis Céſar, décorent auſſi Lutécie du nom de ville. Quelques Écrivains, peu inſtruits de l'Antiquité, font dériver le nom de Lutécie du Latin *lutum*, qui ſignifie de la boue, comme ſi les Romains l'avoient nommée Lutécie; mais, ils ont parlé de Lutécie conformément au nom qu'elle portoit, lorſqu'ils s'en ſont emparés. *Lutetia* eſt ou Gaulois ou Celtique, & n'avoit aucun rapport avec le Latin; c'eſt pourquoi on peut dire avec vérité que *Lutetia* ne vient pas plus de *lutum*, que *Pariſii* ou *Parrhiſii*, de Pâris, fils de Priam. Un Auteur, dans une diſſertation ſur les quatre Déeſſes, filles de Cadmus, rapporte que Leucothoé avoit ſon culte à Leutécie & que c'eſt de là que cette Ville tiroit ſon nom. On ne doit pas plus s'arrêter à ce ſentiment qu'à celui de ceux qui ſe ſont imaginés, d'après une Inſcription gravée du tems de l'empereur Tibere, ſur une pierre qui fut trouvée en 1711, ſous l'Égliſe Métropolitaine de Notre Dame, ſur laquelle on lit ces mots *Nautæ Pariſiaci*, que les habitans de Lutecie n'étoient que des Nautonniers. On n'ignore pas que les Nautonniers & les Mariniers étoient fort conſidérés dans les villes de commerce.

Sous l'empire de Tibere, Lu-

técie n'avoit point encore changé ſon nom en celui de *Pariſii*, ou Paris ; ainſi le *Nautæ Pariſiaci* doit s'entendre des Nautonniers de la provioce des Pariſiens, qui, formant un corps de communauté à Lutécie, avoient conſacré un monument pour conſerver à la poſtérité la mémoire de quelque évenement ſingulier. Toute l'Inſcription peut ſervir de preuve ſur ce que nous avançons ; en voici les paroles :

TIB. CÆSARE
AUG. JOVI OPTUMO
MAXUMO
NAUTÆ PARISIACI
PUBLICE POSUERUNT.

Ou bien pour quelques actions de graces de quelque bienfait, obtenu après un ou pluſieurs ſacrifices offerts à Jupiter ſous le regne de Tibere.

Les rivieres de la Seine & de la Marne arroſant le païs des Pariſiens, il n'eſt pas étonnant qu'il y eût un corps de Mariniers pour l'utilité du commerce par eau. L'Inſcription ne porte pont *Nautæ Lutetiaci*, les Nautonniers de Lutécie. Si on liſoit ces mots, cela ne ſignifieroit encore que la communauté des Nautonniers de Lutécie. Les Lutéciens étoient les habitans de la capitale du païs des Pariſiens ; on ne ſçauroit le révoquer en doute ; mais, ce qui eſt inconnu juſqu'à préſent, & qui mériteroit bien quelques recherches, c'eſt le tems où le nom de ce païs eſt devenu celui de la Capitale. La déeſſe Iſis, ſelon certains Auteurs, étant la principale divinité, ſous la protection de laquelle étoient les peuples qui reconnoiſſoient Lutécie pour leur capitale, l'étymologie la plus vraiſemblable de *Pariſii*, vient de παρὰ & d'ὁις. peuples ſous la protection d'Iſis. Mais, ſur quelle autorité peut-on ſe fonder, puiſque nous n'avons point d'auteur plus ancien que Céſar, qui nous parle des Pariſiens, & qui ne dit rien de l'origine & du culte de ces peuples ?

L'empereur Julien, cherchant un aſyle dans les Gaules, choiſit Paris pour y faire ſa demeure ordinaire. Il eſt probable que ce fut dans ce tems qu'on bâtit le palais des Thermes ou des Bains, dont on voit encore les reſtes à la Croix de fer, rue de la Harpe. Clovis, après avoir tué Alaric, roi des Viſigoths, y fit ſa réſidence en 508, ſelon l'abbé de Longuerue, dans ſa deſcription de la France. Ce Palais étoit ſur la montagne, aux environs du lieu où l'on a bâti depuis la maiſon de Sorbonne. Saint Louis, dans ſes Lettres, témoigne que ce lieu étoit *ante palatium Thermarum*, devant le palais des Thermes, d'où l'on voit qu'il ſubſiſtoit encore alors, de maniere à mériter même la dénomination de Palais.

Les Rois de Neuſtrie, Mérovingiens, demeuroient aux

environs de Paris, & habitoient pluſieurs maiſons qu'ils avoient dans des bourgades ; mais, on ne voit pas qu'ils demeuraſſent ordinairement dans l'enceinte de la ville. Ceux de la race des Carlovingiens demeurerent rarement à Paris. Robert, frere du roi Eudes, étant comte ou gouverneur de Paris, s'en rendit le maître abſolu, & laiſſa ſa ſucceſſion à ſon fils Hugues le grand. Ces Princes avoient un Palais dans cette ville, dans l'endroit où l'on rend la juſtice. Auprès il y avoit une Chapelle dédiée à Saint Barthelemi, où Hugues Capet, avant que de parvenir à la Couronne, établit, pour y faire le ſervice, les moines de Saint Magloire, qui étoient errans, ayant été chaſſés de Bretagne par les Normans. Hugues Capet, qui fut comte de Paris, ayant été élu Roi en 987, & n'ayant preſque d'autre domaine que celui dont il avoit hérité de ſon pere, continua de réſider à Paris, comme il avoit fait avant que de monter ſur le trône, ce qui a été ſuivi par ſes ſucceſſeurs ; ainſi, il y a plus de ſept cens quarante ans que la ville de Paris eſt continuellement la Capitale du Royaume & la réſidence des Rois ; c'eſt ce qui l'a fait parvenir au point de grandeur où elle eſt aujourd'hui par le moyen des grands fauxbourgs qui furent bâtis au midi, & au ſeptentrion de la Seine, & qui demeurerent tout ouverts plus de deux cens ans après la mort de Hugues Capet. Ce fut Philippe Auguſte, qui le premier fit fermer de murailles ces fauxbourgs, ce qui forma deux nouvelles villes, dont l'une ſituée du côté du midi, fut nommée l'Univerſité, parce que les Maîtres, qui y enſeignoient les ſciences, s'y étoient établis avec leurs écoliers, quoiqu'il n'y eût point alors de college fondé. Cette partie fut conſidérablement augmentée, ſous le regne de Charles V, dit le Sage, qui enferma les Égliſes de Saint Paul, de Saint Germain l'Auxerrois, de Saint Euſtache, de Saint Martin, de Saint Nicolas des Champs, & quelques autres, dans la nouvelle enceinte qu'il fit faire. Du tems de Louis XIII, on enferma les Tuileries & S. Roch dans la ville, & on fit bâtir les portes de la Conférence, de Saint Honoré, de Richelieu & de Montmartre, leſquelles ſont actuellement détruites. Celle de la Conférence le fut en 1730, & celle de Saint Honoré en 1732.

On lit dans l'édition de la deſcription de Paris par Germain Brice, imprimée en 1717 : » Qu'on peut hardiment aſſurer » qu'il n'eſt point de ville dans » toute l'Europe qui contienne » un ſi grand nombre d'habitans, puiſque, ſelon l'exacte » recherche de pluſieurs perſonnes verſées dans ces ſortes de choſes, on a trouvé » qu'il y avoit plus de ſept » cens cinquante mille perſonnes, malgré les diminutions

» conſidérables arrivées dans » ces dernieres années de guer- » re, de maladies & de diſettes » extrêmes cauſées par l'affreux » hiver de 1709, entre leſquel- » les on doit mettre cent cin- » quante mille domeſtiques. »

Le Louvre doit être regardé comme le principal ornement de la ville de Paris. Il fut commencé ou rétabli en 1214 ſous Philippe Auguſte, & hors de la ville. Près du château, on bâtit ſur la riviere une groſſe tour nommée la tour du Louvre. Elle défendoit l'entrée de la riviere, conjointement avec celle de Neſle, qui étoit vis-à-vis. Ce fut dans la tour du Louvre que Ferrand, comte de Flandre, fut mis en priſon après la bataille de Bovines, que Philippe Auguſte gagna ſur ce Comte, ſon feudataire, qui s'étoit révolté contre lui. Cette groſſe tour ſervit depuis à garder les tréſors de quelques Rois, & fut renverſée lorſque François I fit jetter les fondemens des ouvrages qu'on appelle le vieux Louvre. Henri II, ſon fils, employa les Architectes les plus renommés de ſon tems, pour rendre ce bâtiment auſſi régulier que magnifique. Ce qu'on nomme particulierement le vieux Louvre, conſiſte en deux corps de bâtiment, qui forment un angle intérieur, dont les faces ſont décorées d'une très-belle architecture. Tout l'édifice eſt à trois étages. Le premier eſt orné de l'ordre corinthien; le ſecond du compoſite; & le troiſième eſt un ordre attique. Les avant-corps ſont avec des colomnes cannelées, & le reſte eſt en pilaſtre du même ordre que les colomnes. On eſtime ſur-tout la proportion des fenêtres. Elles ſe trouvent dans le ſecond étage, & ſont renfermées dans un chambranle, & couronnées d'un fronton triangulaire & rond alternativement. L'attique a auſſi ſes ornemens particuliers, qui ſont des trophées d'armes en bas reliefs, adoſſés aux côtés des chambranles des fenêtres, avec des lampes antiques ſur les entablemens. Le toit qui couvre cet édifice eſt briſé, & l'on voit dans la ſalle des cens Suiſſes, qui eſt élevée de trois marches plus que le rez-de-chauſſée, une eſpece de tribune ſoutenue par quatre cariatides giganteſques. Cette ſalle ſervoit autrefois à donner des feſtins, & la Reine Catherine de Médicis y faiſoit auſſi repréſenter la comédie & danſer des ballets, pour amuſer la Cour de ſon tems. Voici l'inſcription qui fut gravée ſur du marbre au deſſus des portes par ordre du roi Henri II:

HENRICUS II. CHRISTIANISS. VETUSTATE COLLAPSUM REFICI CŒP. A PAT. FRANCISCO I. R. CHRISTIANISS. MORTUI SANCTISS. PARENT. MEMOR,

FILIUS ABSOLVIT. ANN. SAL. CHRISTI M. D. XXXXVIII.

On lit ces mots sur l'une des deux portes des côtés :

VIRTUTI REGIS INVICTISSIMI,

Et sur l'autre :

DONEC TOTUM IMPLEAT ORBEM.

Le roi Louis XIII a fait élever le gros pavillon du milieu couvert en dôme carré. Il est de la même ordonnance que le vieux Louvre, si ce n'est que, comme il est plus élevé que le reste, on a mis sur l'attique des cariatides qui soutiennent un fronton, & copiées de celles de la salle des cens Suisses. Sous ce pavillon est le grand vestibule qui sert aujourd'hui d'entrée au Louvre, du côté des Tuileries, sur lequel est une chapelle entre les deux escaliers, qui conduisent aux appartemens d'enhaut. Ce grand vestibule est soutenu de deux rangs de colomnes couplées, d'un ordre ionique composé. Ensuite de ce pavillon du milieu, on fit continuer en même-tems le corps de logis, où est à présent l'Académie Françoise, & commencer le pavillon du côté de la rue Saint Honoré. La Cour qui se trouve au milieu de ce vaste bâtiment, est de soixante-trois toises en quarré. Les quatre faces sont composées de huit corps de logis, qui enferment cette grande cour. L'architecture, de la maniere dont elle est commencée, est de trois ordres de colomnes avec des piédestaux. Le premier est corinthien, le second & le troisième sont composites, & ce qui donne une grande apparence à tout cet ouvrage, c'est qu'au lieu de toit, on a fait regner sur les combles une terrasse avec une balustrade, dont les piédestaux seront chargés de trophées.

La grande façade du Louvre, qui est à l'orient, du côté de Saint Germain l'Auxerrois, est composée d'un premier étage simple, pareil à celui des autres façades de l'ancien bâtiment, & elle a au dessus un grand ordre de colomnes corinthiennes couplées, & de pilastres de même. Cette façade, longue de quatre-vingt-sept toises & demie, se partage en trois avant-corps, un au milieu & deux aux extrêmités. L'avant-corps du milieu est orné de huit colomnes couplées, & terminé par un grand fronton, dont la cimaise est de deux seules pierres d'une grandeur prodigieuse, qui ont chacune cinquante-quatre pieds de longueur, huit de largeur, quatorze pouces d'épaisseur. Entre ces trois avant-corps, sont, comme on l'a remarqué, deux péristyles de colomnes corinthiennes couplées pour une plus grande solidité, qui se communiquent par un petit corridor, pratiqué dans l'épaisseur du gros mur, au dessus de la porte quarrée du milieu. Ces colomnes, qui sont

cannelées, ont trois pieds sept pouces de diamettre, & forment deux grands péristyles de douze pieds de largeur, sur vingt-sept toises de longueur chacun, dont les plafonds sont d'une grande beauté, non seulement par la hardiesse des architraves de douze pieds d'étendue qui les soutiennent, mais encore par les sculptures, & par la propreté avec laquelle tout cet ouvrage a été exécuté.

Dans l'intérieur du Louvre, on voit l'appartement des bains de la Reine mere, qui est de plein pied, avec la salle des cens Suisses, & composé d'un grand nombre de chambres, dont les plafonds sont enrichis d'un grand nombre de très-belles peintures. Dans celles qu'on a bâties les dernieres, au dessous de la galerie d'Apollon, en retournant sur le petit jardin du côté de la riviere, Francesco Romanelli, Italien, a peint des plafonds & des lambris d'une excellente maniere. Mais, rien n'égale en richesse d'ornement le petit cabinet de ce même appartement qui donne sur la riviere, où tout paroît d'une magnificence exquise, jusqu'au parquet qui est d'une marquetterie très-bien travaillée. La salle des Antiques, qu'on trouve près de ce cabinet, est incrustée de divers compartimens de marbre rare, avec des niches ornées de colomnes de marbres les plus précieux, dans lesquelles on conservoit les statues les plus antiques qui sont présentement à Versailles. La salle particuliere des bains attire l'admiration des curieux, par la beauté des ornemens qui s'y trouvent, par les colomnes de marbre, avec leurs chapitaux de bronze doré par les balustrades de même, par le plafond enrichi de sujets peints de tapis en camaieu sur des fonds d'or, & par tout ce qui peut rendre un lieu très-brillant. La galerie d'Apollon, qui est dans l'appartement d'en haut, conserve encore de grandes beautés, quoiqu'elle ait été presque toute consumée par le feu en 1661. On l'a rétablie autant qu'on a pu dans sa première magnificence. Le Brun, premier Peintre du Roi, avoit donné tous les desseins des ouvrages que l'on y voit. Il a peint, dans le grand cartouche qui se trouve au milieu du plafond, le Soleil tiré dans son char, avec tous les attributs qui lui conviennent. Les autres cartouches qui accompagnent celui-ci, représentent les quatre saisons de l'année dans des bordures très riches. Le lieu où l'on conserve les tableaux du Roi, est adossé à la galerie d'Apollon. Quoique la plus grande partie des beaux ouvrages qu'ils contenoient autrefois, ait été transportée à Versailles, il y reste encore quantité de choses dignes de l'attention des connoisseurs.

L'Académie Françoise, celle des belles Lettres, & celle des Sciences, ont chacune un appartement dans le vieux Lou-

vre, où elles tiennent leurs assemblées. Ceux qui composent l'Académie d'Architecture, & celle de Peinture, ont aussi dans le vieux Louvre un lieu établi pour leurs conférences. Sur le bord de la riviere, au coin de la rue du petit Bourbon, est le garde-meuble du Roi, dans une vieille maison nommée autrefois l'Hôtel du petit Bourbon. On y voit une quantité de riches tapisseries anciennes & nouvelles, dont les plus belles ont été faites sous François I. Les batailles & les triomphes de Scipion, faits pour Henri II, sont de ce nombre. Ces deux tentures sont ensemble cent vingt-deux aunes en vingt-deux pieces. Les tapisseries du dessein de Raphaël, sont l'histoire de Josué, de quarante-trois aunes en huit pieces; Psiché, en vingt-six de cent six aunes; les actes des Apôtres, en dix pieces de cinquante trois aunes; & l'histoire de S. Paul, de quarante-deux aunes, en sept pieces. Lion en a fait faire plusieurs aux Gobelins, enrichies d'or & d'argent, sur les desseins de le Brun. Il y en a une quantité si grande, qu'on en compte jusqu'à vingt-quatre mille aunes. On conserve quantité d'armes dans une chambre particuliere, & entr'autres celles que François I avoit à la fameuse journée de Pavie, où l'on voit sur la cuirasse les coups qu'il reçut, avant que de se rendre aux Espagnols.

Les premiers fondemens du Palais des Tuileries furent jettés l'an 1564 par l'ordre de la reine Catherine de Médicis, en un lieu fort négligé, où pendant long tems on avoit fait de la tuile. Elle prit pour exécuter son dessein Philibert de Lorme & Jean Bulan, tous deux François, & les plus habiles de ce tems. Il ne fut composé que du gros pavillon carré du milieu, de deux corps de logis, qui ont une terrasse sur le jardin, & de deux autres petits pavillons qui les suivent. Ces cinq pieces, qui formoient ce Palais, avoient de la régularité & de la proportion. Les faces des deux côtés, qui regardent la cour, ou la principale entrée du côté du Carrousel, sont décorées d'une architecture de très-bon goût. Le gros pavillon du milieu, couvert en dôme quarré, est orné de trois ordres de colomnes de marbre, de l'ionique, du corinthien & du composite, avec un attique encore au dessus; les colomnes du premier ordre sont bandées & ornées sur les bandes de diverses sculptures, travaillées sur le marbre. Du côté du jardin ces mêmes ordres ne sont que de pierre. Dans la restauration que Louis XIV fit faire de ce Palais en 1664, sur les desseins de Louis le Vau, dont François d'Orbay a eu toute la conduite, on ajouta à ce pavillon le troisième ordre, avec un attique, afin que l'exhaussement répondit à tout le reste. Ce Palais se trouve à présent disposé de cette sorte.

Toute la face de l'édifice eſt compoſée de cinq pavillons, & de quatre corps de logis, de cent ſoixante-huit toiſes, trois pieds de longueur, dont l'architecture eſt traitée diverſement; ce qui n'empêche pas que le tout enſemble n'ait une grande & magnifique apparence, qui embellit infiniment toutes les vues du jardin des Tuileries, dont l'étendue a été diſtribuée d'une maniere ſi ingénieuſe, que dans un eſpace de trois cens ſoixante toiſes de longueur, ſur cent ſoixante-huit de largeur, on trouve tout ce qu'on peut ſouhaiter dans les plus charmantes promenades. On y a fait des changemens, qui n'ont pas peu contribué à le rendre plus agréable, ſoit par l'art avec lequel il eſt deſſiné, ſoit par les morceaux de ſculpture des plus grands maîtres, dont les uns ſont hiſtoriques, & les autres mythologiques. On y entre en ſortant du château, & on traverſe une eſplanade bordée de groupes de figures de marbre blanc ſur des piédeſtaux, & de deux grands vaſes fort bien ſculptés. Du côté de la riviere, on voit un chaſſeur qui ſe repoſe avec ſon chien; à l'autre bout du côté de Saint Roch, eſt un dieu Pan, ayant un Faune derriere lui. Ce Dieu eſt repréſenté jouant de la flûte, la délicateſſe de l'ouvrage prouve tout l'art de l'ouvrier. Au milieu ſont quatre Hamadryades ou divinités des bois, avec leurs attributs. Les trois du côté de la riviere ſont de Couſtou, & les trois autres ſont de Coizevox. De l'eſplanade on deſcend dans le parterre deſſiné par allées qui aboutiſſent tant à la grande, qu'aux contre-allées. Les deſſeins en ſont très-bien entendus; ce ſont des compartimens de différentes eſpeces, avec des fleurs ſuivant la ſaiſon, entre leſquelles on remarque trois jets d'eau, bordés de gazon. Tout ce parterre eſt orné par les figures de l'enlevement d'Orithie par Borée, d'Énée qui ſauve ſon pere Anchiſe, chargé de ſes dieux Pénates, & ſon fils Aſcagne; d'un côté & de l'autre par l'enlevement de l'Occaſion par le tems, & par une héroïne, qui, après s'être percé le ſein, préſente à ſon mari, le poignard, en lui diſant qu'il ne ſait point de mal.

Ce jardin eſt enſuite diviſé en pluſieurs allées, qui ſe rapportent à trois principales bien plus longues & plus larges que les autres, celle du milieu eſt de cent ſoixante-cinq toiſes de longueur, & large de ſeize, plantée de marronniers d'Inde; il y avoit autrefois des Ifs entre deux; elle eſt accompagnée de deux contre-allées, qu'on voit remplies du plus beau monde de Paris dans les heures de la promenade. Les deux autres, paralleles à celle-ci, ont un peu moins de largeur, & ſont formées ſeulement par des tilleuls. Entre ces trois grandes allées, & dans les eſpaces qui ſe trouvent juſqu'aux terraſſes, on

avoit disposé des bosquets & des boulingrins de toutes sortes de figures, avec des pieces de gazon rond & ovale, creusées en pente douce, entourées de marronniers; mais, il ne reste plus que les pieces de gazon, & même entre les allées & la terrasse du côté de Saint Roch, il y en a de magnifiques qui forment des tapis. Il y avoit une salle des festins, & fort près de-là un théatre découvert, dont les décorations étoient formées par des ifs & par des marronniers d'Inde. En 1716 tout cela fut détruit pour y construire un mail fermé par une grille de fer, qui en faisoit l'enceinte. Louis XV alloit prendre sa récréation dans ce mail dans le tems de sa minorité, qu'il demeura à Paris. Il y avoit au milieu une salle de billard. On y avoit planté aussi des allées d'arbres. Depuis on a défait le mail & on a continué les allées pour la promenade. La terrasse du côté de la riviere est un grand embellissement pour les Tuileries; sa longueur est de deux cens quatre-vingt-six toises, & sa largeur de quatorze. Cette terrasse est plantée de deux rangs d'ormes & d'Ifs entre deux, & est revêtue d'une très-belle maçonnerie, & ornée d'avant-corps & de bocages du côté du grand chemin; & d'espace en espace on trouve de grands perrons disposés pour descendre commodément dans des allées de traverse, qui coupent toute l'étendue du jardin. On y voit d'un côté les plus beaux bâtimens de la ville, & de l'autre, les Invalides & la riviere, une campagne terminée par les montagnes de Meudon & de S. Cloud. C'est avoir parlé de la terrasse du côté de Saint Roch, que d'avoir décrit celle du côté de la riviere. Les allées de ce jardin sont terminées par un treillage, au devant duquel sont plusieurs figures, dont la premiere à main droite est Annibal, qui compte dans un boisseau les anneaux des Chevaliers Romains, après la bataille de Cannes. A main gauche on voit Jules César, le premier des empereurs Romains. A droite & à gauche on voit les génies des quatre saisons, en forme de Thermes. Aux deux extrémités sont deux Prêtresses vêtues à l'antique, & copiées d'après l'antique. C'est ainsi qu'on entre dans une fort belle place en fer à cheval, au milieu de laquelle est un bassin octogone, d'une grandeur considérable. Dans les côtés, au pied des deux terrasses, on remarque sur quatre piédestaux le Nil, le Rhône, la Seine & le Tibre, avec les attributs qui les distinguent. Ces morceaux sont de Coustou & de Coizevox. Sur les deux bouts des terrasses, en face des Champs Élysées, on voit d'un côté Mercure à cheval, & de l'autre la Renommée. On les a fait venir de Marly. On sort enfin par un pont tournant, coupé en deux parties, qui se rejoignent pour commu-

niquer avec les Champs Élyſées.

Au-delà des Tuileries, eſt une place dans laquelle on a élevé la ſtatue équeſtre de Louis XV. Au-deſſus, ſur le bord de la riviere eſt le Cours la Reine. Ce fut Marie de Médicis qui le fit planter, comme on le voit à préſent, pour ſervir de promenade. Il eſt long de dix-huit cens pas, & compoſé de trois allées, que forment quatre rangées d'ormes, qui ſont enſemble vingt toiſes de largeur. Celle du milieu eſt plus large que les deux autres, & pluſieurs carroſſes peuvent y rouler de front. Le milieu du Cours eſt marqué par une grande eſplanade ronde, autour de laquelle les rangées d'arbres conſervent leur ſymmétrie & leur diſtance, & les extrêmités étoient ci-devant terminées par deux grandes portes de fer, appuyées ſur des corps de maçonnerie ruſtique, au haut deſquels étoient quelques figures couchées; mais, la grille du côté des Tuileries a été ôtée, & on l'a détruite.

Le Palais des Tuileries communique au vieux Louvre, par le moyen de la grande galerie, qui a de longueur deux cens vingt-une toiſes, ſur quatre toiſes cinq pieds de largeur. L'architecture de cette galerie n'eſt pas égale par tout. Depuis le gros pavillon, qui fait le coin, juſqu'au premier paſſage, qui en marque le milieu, elle eſt en pilaſtres compoſites cannelés & couplés, d'une grandeur gigantesque. On regarde particulierement les huit derniers de ces pilaſtres, où l'on trouve que les chapiteaux ſont d'un meilleur goût & d'une proportion plus élégante. La lettre H à la place de la roſe dans le chapiteau, fait connoître que cet édifice a été élevé ſous le regne de Henri IV. Tout l'entablement de cette partie de la galerie, eſt couronné de frontons angulaires & ſphériques alternativement, dont les tympans ſont enrichis de ſculpture, qui repréſente les Arts, les Sciences & autres objets ſemblables. Dans la même ſuite, après le petit dôme ſous lequel ſe trouve le paſſage, eſt un gros ouvrage de maçonnerie de la même hauteur, mais d'une ſtructure fort ſimple. Tout le reſte, juſqu'au vieux Louvre, eſt d'un deſſein aſſez ſingulier, orné de petits pilaſtres couplés, chargés de quantité de ſculpture, dont la plus grande partie n'a pas été achevée, non plus que le dedans de cette longue galerie, qui eſt de deux cens vingt-une toiſes, depuis une porte juſqu'à l'autre, & de quatre toiſes, cinq pieds de largeur.

Près du guichet, on trouvoit deux Égliſes, dont l'une Saint Nicolas du Louvre, deſſervie par des Chanoines, & l'autre S. Thomas du Louvre, avec un Chapitre dans la rue de ce nom, ſont aujourd'hui réunies ſous un même titre. Dans l'Égliſe de S. Louis du Louvre, bâtie à la

place de celle de Saint Thomas, qui tomba par un accident imprévu en 1739, pendant qu'on y tenoit le Chapitre, il y eut plusieurs Chanoines d'écrasés sous les ruines. Melin de Saint Gelais, Poëte célebre sous le regne de Henri II, y a été enterré.

LUTÉRIUS, *Luterius*, (*a*) Prince, ou du moins l'un des premiers Seigneurs du païs des Cadurces, du tems de César. C'étoit un ennemi irréconciliable des Romains, qui sous les ordres de Vercingétorix avoit tenté une irruption dans la Province Romaine, & qui ensuite enfermé dans Alise, & s'en étant sauvé, sans que nous puissions dire comment, se tenoit toujours en armes, & ne pouvoit se résoudre à fléchir sous la loi du vainqueur.

Lutérius, dont les conseils, dit César, étoient fort respectés parmi les Barbares, se saisit d'une place qui avoit été autrefois sous sa protection. C. Caninius y étant accouru avec ses troupes, & voyant la ville assise sur un roc escarpé, où un soldat eût eu de la peine à monter, quand personne ne l'eût défendue; & ayant appris qu'on y avoit enfermé quantité de bagages qui ne pouvoient sortir, sans s'exposer à devenir la proie de son armée, se campa sur les trois plus hautes montagnes d'alentour, qu'il joignit ensuite par une circonvallation, sans embrasser plus d'espace qu'il n'en pouvoit garder. Les habitans, étonnés & craignant le destin d'Alise, & principalement Lutérius qui, comme nous l'avons déjà dit, s'y étoit trouvé, résolurent qu'il sortiroit avec Drapès du païs des Sénonois, pour essayer de jetter des vivres dans la place; ils se retirerent donc la nuit suivante avec tous leurs gens, à la réserve de deux mille. Ils amasserent en peu de tems quantité de bled dans le païs, qui sous main les favorisoit, & ne laisserent pas cependant d'attaquer quelquefois la nuit C. Caninius, ce qui l'empêcha d'achever sa circonvallation. Ensuite, ils vinrent se camper à deux ou trois lieues de lui, pour faciliter l'entrée du convoi, que Lutérius entreprit de faire passer tandis que Drapès gardoit le camp. Après avoir disposé ses troupes dans les lieux les plus commodes, il les fit marcher deux heures avant le jour, par des routes qui étoient dans le bois; mais, il fut découvert par les sentinelles du camp des Romains, & C. Caninius envoya aussitôt pour le reconnoître; sur le rapport de ses gens, il sortit avec les troupes qui étoient de garde aux quartiers voisins, & vers le point du jour il attaqua le convoi, qui se retira vers son escorte. Il

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. p. 271, 273, 395. *& seq.* Crév. Hist. Rom. T. VII. p. 308, 309.

l'enfonça

l'enfonça avec d'autant plus de vigueur qu'elle pouvoit faire plus de réſiſtance. Lutérius ſe ſauva avec quelques-uns, ſans tirer droit au camp. C. Caninius ayant appris des priſonniers que Drapès y étoit enfermé avec une partie des troupes, & que le lieu n'étoit pas loin, crut en avoir bon marché après la défaite de ſon compagnon, & il ne ſe trompa pas. Lutérius, étant contraint de changer ſouvent de demeure, & n'oſant ſe fier à perſonne, tomba entre les mains d'un Arverne qui étoit très-affectionné au peuple Romain, & qui le livra à Céſar.

LUTI. *Voyez* Lygiens.

LUTORIUS [C.] PRISCUS, *C. Lutorius Priſcus*, (*a*) Chevalier Romain, obtint de Tibere une ſomme d'argent, pour avoir déploré la mort de Germanicus par un Poëme qui fut trouvé excellent. Mais, il fut auſſitôt appellé en jugement par un delateur qui l'accuſoit de l'avoir compoſé pendant la maladie de Druſus, dans l'eſpérance de recevoir une plus grande récompenſe, ſi ce Prince venoit à mourir. Il avoit eu la vanité & l'indiſcrétion de le lire dans la maiſon de Pub. Pétronius, en préſence de Vitellia ſa belle-mere, & de pluſieurs autres Dames illuſtres. L'accuſateur les ayant appellées en témoignage, toutes les autres convinrent du fait dans la crainte de déplaire à l'Empereur, la ſeule Vitellia eut aſſez de courage pour nier qu'elle eût rien entendu. Mais, on ajoûta plus de foi aux dépoſitions qui chargeoient l'accuſé; & Hatérius Agrippa, déſigné Conſul, opina à la mort.

Cependant, Manius Lépidus parla pour l'accuſé en ces termes : » Meſſieurs, ſi nous ne » faiſons attention qu'à l'im» piété dont C. Lutorius Priſ» cus a ſouillé ſon ame & les » oreilles de ceux qui l'ont » entendu, la priſon, la poten» ce, les ſupplices mêmes des » Eſclaves ſeront une punition » trop légere pour ſon crime. » Mais, ſi la bonté du Prince, » la douceur de nos ancêtres » & la vôtre ont ſouvent mis » des bornes aux ſupplices, » quoique les hommes n'en miſ» ſent point à leurs attentats, » ſi on doit mettre quelque diſ» férence entre de vains pro» jets & des crimes réels, en» tre des paroles & des actions, » nous pouvons prendre un » tempérament qui, ſans ac» corder au coupable une im» punité entiere, nous laiſſera » la gloire d'avoir ſçu accor» der la clémence avec la ſé» vérité. J'ai ſouvent entendu » le Prince ſe plaindre de ceux » qui par une mort volontaire, » lui avoient ôté le plaiſir de » leur faire grace. Laiſſons à » C. Lutérius Priſcus une vie » qui ne peut mettre l'Empire » en danger, comme ſa mort

(*a*) Tacit. Annal. L. III. c. 49. & ſeq.

» ne peut ſervir d'exemple. Si » ſes occupations ſont extrava- » gantes, auſſi ſont-elles ſans » conſéquence ; & l'on n'a rien » à craindre d'un eſprit qui, » publiant lui-même ſa honte & » ſa folie, tâche de mériter » l'approbation des femmes, » parce qu'il déſeſpere d'avoir » celle des hommes. Mais qu'il » ſoit banni & ſes biens confiſ- » qués. Pour moi, je ne ſerois » pas d'un autre avis, quand on » l'auroit convaincu du crime » de leze-majeſté. »

Rubellius Blandus ſeul ſuivit le ſentiment de Manius Lépidus; tous les autres opinerent comme Hatérius Agrippa ; en ſorte que l'accuſé fut conduit en priſon, & auſſitôt étranglé. Tibere en écrivit au Sénat en des termes équivoques à ſon ordinaire, louant le zele des Juges qui puniſſoient à la rigueur la moindre injure faite au Prince, mais les priant de ne pas tant ſe hâter à l'avenir de condamner à mort pour de ſimples paroles. En même-tems, il donnoit des éloges à Manius Lépidus, ſans uſer de reproches contre Hatérius Agrippa. C'eſt ce qui engagea les Sénateurs à rendre un arrêt qui défendoit qu'à l'avenir les décrets du Sénat fuſſent portés dans le tréſor avant dix jours, afin de laiſſer aux coupables le tems de ſolliciter leur grace auprès du Prince. Mais, le Sénat n'avoit pas la liberté de révoquer ſes arrêts, & le tems n'adouciſſoit point Tibere.

LUTTE, *Lutta*, Πάλη, combat de deux hommes corps à corps, pour éprouver leurs forces, & voir qui terraſſera ſon adverſaire.

La Lutte eſt un des plus anciens des exercices du corps, dont nous ayions connoiſſance. C'eſt cet exercice qui donna ſon nom à la Paleſtrique. Pour en parler avec quelque ſorte de méthode, nous examinerons d'abord la force & l'étymologie des mots employés chez les Grecs & chez les Latins, pour déſigner la Lutte ; nous en rechercherons l'origine & les inventeurs, & nous en établirons les différentes eſpèces. Nous entrerons après cela, dans un détail de tous les mouvemens d'où réſultoit l'art des Lutteurs, ce qui nous donnera occaſion d'expliquer les principaux termes conſacrés à cet exercice ; & pour mieux faire comprendre toute cette manœuvre, nous y joindrons quelques deſcriptions de Lutte bien circonſtanciées, que nous emprunterons des anciens Auteurs. Nous tâcherons enſuite de déterminer en quel tems on commença d'admettre la Lutte dans les jeux publics, & à quelles conditions les Lutteurs y remportoient le prix.

I.

Étymologie du mot Grec Πάλη.

Le mot Πάλη, dont ſe ſervent les Grecs pour ſignifier la Lutte, a fait croire, ſelon Plutarque, à quelques Grammairiens qui tiroient ce terme

de l'adverbe πάλαι, qui ſignifie autrefois, anciennement, que la Lutte étoit le plus ancien de tous les exercices. Plutarque réfute ce ſentiment par quelques raiſons que nous déduirons plus bas, en traitant de l'origine de la Lutte. Cet Auteur, dans le même endroit, propoſe quelques autres étymologies qui paroiſſent plus de ſon goût. De ce nombre eſt le verbe παλεύειν, qui veut dire, tromper, faire tomber dans le piege; car, on ſçait aſſez que l'adreſſe & la ruſe n'étoient pas inutiles dans la Lutte, pour terraſſer un adverſaire. Cependant, il eſt vraiſemblable que dans la premiere enfance de cet exercice chez les Grecs, la ſeule force du corps y décidoit du ſuccès, ſans qu'on s'aviſât encore d'avoir recours à l'artifice & aux tours de ſoupleſſe, qui furent le fruit des réflexions que firent dans la ſuite les maîtres de Paleſtre, lorſqu'ils réduiſirent la Lutte en Art.

C'eſt pourquoi, nous aimerions mieux faire venir de Πάλη même le verbe παλεύειν, qui d'ailleurs a plus l'air d'un mot dérivé que d'une racine. Nous trouverons la même irrégularité à tirer Πάλη de παλαιστὴ, ce qui eſt encore une étymologie de Plutarque; outre que ce terme ſe prend uniquement pour la meſure de quatre doigts, & qu'il n'eſt pas vrai qu'à la Lutte cette partie de la main ſoit ce qui travaille le plus. Nous n'avons pas meilleure opinion du verbe Poëtique παλυνειν, qui ſignifie, arroſer le corps, l'humecter, ni de l'adverbe πέλας, qui veut dire, proche; tous deux allégués par le même Auteur, comme pouvant être les racines de Πάλη. Quoique les onctions fuſſent ordinaires aux Lutteurs, & qu'ils s'approchaſſent de fort près dans le combat, παλυνειν n'eſt point un mot primitif, d'où Πάλη puiſſe être tiré, ſans choquer le génie de la langue Grecque; & la circonſtance de s'approcher, bien loin d'être particuliere à la Lutte, lui eſt commune avec le Pugilat & le Pancrace.

Après avoir montré combien ces étymologies rapportées par Plutarque ſont peu heureuſes, voyons ſi nos Grammairiens modernes n'auroient pas mieux rencontré ſur ce point. Ceux qui dérivent Πάλη de πάλλειν, ſecouer, agiter, nous paroiſſent d'autant mieux fondés, que la Lutte, comme on ſçait, ſe paſſoit en ſecouſſes réciproques; ſans compter qu'on trouve dans Euripide le mot Πάλης, employé pour marquer une ſecouſſe & une agitation violentes. Nous ne nous éloignerions pas non plus du ſentiment de ceux qui croyent voir l'origine de Πάλη, dans le mot πηλὸς en Dorien παλὸς, de la boue, à cauſe de la pouſſiere dont ſe frottoient les Lutteurs; étymologie indiquée par Plutarque, mais à laquelle cet Auteur ne ſe fixe point; ou qui le tirent des mots

πάλη, παιπάλη, farine, cendre, pouſſiere, ce qui retombe dans la même idée. Nous inſiſtons d'autant plus volontiers ſur cette derniere étymologie, qu'outre qu'elle a tout l'avantage de la vraiſemblance, elle eſt en quelque ſorte juſtifiée par la langue Hébraïque dans laquelle le verbe *neebhak*, lutter, eſt certainement dérivé de la racine *abhak*, qui ne ſignifie autre choſe que de la pouſſière. Il s'enſuit de-là que les Grecs & les Hébreux avoient enviſagé la Lutte ſous le même point de vue, en lui donnant une dénomination empruntée de cette ſeule circonſtance, que dans cet exercice les athletes ſe couvroient de pouſſière, avant que d'en venir aux mains.

I I.

Étymologie du mot Latin Luctа.

Les Latins, en impoſant un nom à la Lutte, l'ont conſidérée par un autre endroit. En effet, il y a beaucoup d'apparence que les mots *Luctа* & *Luctare* viennent du mot *luere*, pris dans la ſignification de *ſolvere*, *laxare*; car, il ne s'agit dans la Lutte que de vaincre la réſiſtance des jointures d'un Antagoniſte, & de faire plier ſes membres, en procurant le relâchement de ſes muſcles. Or, comme *luo*, ainſi que pluſieurs autres verbes Latins, terminoit anciennement ſon ſupin en *ctum*, & en *xum*, de *luctum*, on a formé *Luctа* & *Luctare*, de *luxum* ſont venus *luxus*, luxe, diſſolution, & le verbe *luxare*, en François, luxer, démettre, ou déboiter une joincture; accident qui n'étoit que trop ordinaire dans la Lutte. Auſſi les maîtres de Paleſtre, comme l'obſerve Hippocrate, n'ignoroient-ils pas l'art de réduire les luxations; & ils ſe ſervoient pour cela de moyens qui leur étoient particuliers, & qui ne convenoient guere qu'à des corps auſſi endurcis & auſſi robuſtes, que l'étoient ceux des athletes dont ils avoient la conduite.

I I I.

Origine de la Lutte en général.

Pour venir maintenant à l'origine de la Lutte, on peut dire, ainſi que nous l'avons déja obſervé, que c'eſt un des plus anciens exercices dont nous ayions connoiſſance, puiſqu'elle étoit pratiquée dès le tems des Patriarches, témoin la Lutte de l'Ange contre Jacob, décrite au 32e. chapitre de la Génèſe, & dans laquelle Jacob ſoutint ſi vigoureuſement l'attaque de l'Ange, que celui-ci ſentant bien qu'il ne pourroit terraſſer un ſi rude athlete, fut réduit à le rendre boiteux, en lui touchant le nerf de la cuiſſe, lequel ſe deſſécha auſſi-tôt. Il eſt fait encore mention de la Lutte dans un autre endroit de la Génèſe, mais ce n'eſt qu'une Lutte métaphorique. C'eſt au ſujet de Rachel, qui pour marquer la joie qu'elle a de ſe voir un ſecond fils, né de ſa ſer-

vante Bala, s'exprime en ces termes : *Le Seigneur m'a fait lutter avec ma ſœur, & la victoire m'eſt demeurée.* C'eſt pourquoi, elle nomma ce fils *Nephthali*, Lutteur, terme dérivé de l'Hébreu *Niphthal*, qu'emploie dans ce paſſage l'Écrivain ſacré, & qui déſigne particulièrement les contorſions que font les Lutteurs pour ſe jetter par terre; au lieu que le mot employé pour la Lutte de Jacob, eſt le verbe *neebhak*, dont nous avons parlé, & qui ſignifie proprement ſe frotter de pouſſière.

Mais, ſans nous arrêter plus long-tems ſur l'uſage, & ſur l'ancienneté de la Lutte parmi les Orientaux, chez qui elle s'eſt toujours conſervée comme les relations des voyageurs en font foi; nous tâcherons d'en découvrir l'origine chez les Grecs, puiſque ce ſont eux qui l'ont cultivée avec le plus de ſoin, & qui ont le plus contribué à la perfectionner.

I V.

Origine de la Lutte chez les Grecs.

La Lutte, chez les Grecs, de même que chez les autres peuples, étoit dans ſes commencemens un exercice groſſier, où la peſanteur du corps & la force des muſcles avoient la meilleure part. Les hommes les plus robuſtes, & de la taille la plus avantageuſe, étoient preſque ſûrs d'y vaincre, & l'on ne connoiſſoit point encore la ſupériorité que pouvoit donner dans cette eſpèce de combat, beaucoup de ſoupleſſe & de dextérité, jointes à une force médiocre. La Lutte, conſidérée dans cette première ſimplicité, peut paſſer pour un des plus anciens exercices; car, il eſt à croire que les hommes, devenus ennemis les uns des autres, ont commencé par ſe colleter & ſe battre à coups de poing, avant que de mettre en œuvre des armes offenſives. Telle étoit la Lutte dans les ſiecles héroïques & fabuleux de la Grece, dans ces tems féconds en hommes féroces & cruels, qui faiſoient conſiſter leur gloire à opprimer les plus foibles, & qui regardant la juſtice, la pudeur & l'humanité, comme des marques de peu de courage, ne connoiſſoient d'autre loi que celle du plus fort.

C'eſt à peu près le portrait que nous fait Plutarque de ces fameux ſcélérats, qui infectoient par leurs brigandages pluſieurs provinces de la Grece, & dont quelques-uns contraignoient les voyageurs à lutter contre eux, malgré l'inégalité de leurs forces, & les tuoient après les avoir vaincus. Hercule & Théſée travaillerent ſucceſſivement à purger la terre de ces monſtres, employant d'ordinaire, pour les vaincre & pour les punir, les mêmes moyens dont ces Barbares s'étoient ſervis pour immoler tant de victimes à leur cruauté. C'eſt ainſi que ces deux Héros vainquirent à la lutte Antée & Cercyon,

inventeurs de cet exercice, ſelon Platon, & auxquels il en coûta la vie pour avoir oſé ſe meſurer contre de ſi redoutables adverſaires.

V.

Origine des Paleſtres, ou Ecoles pour la Lutte.

Théſée fut le premier, ſelon Pauſanias, qui joignit l'adreſſe à la force dans cet exercice, & qui établit des Écoles publiques appellées Paleſtres, où des Maîtres l'enſeignoient aux jeunes gens. Comme la Lutte fit partie des jeux Iſthmiques, rétablis par ce Héros, & qu'elle fut admiſe dans preſque tous ceux que l'on célébroit en Grece & ailleurs, les athletes n'oublierent rien pour s'y rendre habiles; & le déſir de remporter les prix, les rendit ingénieux à imaginer de nouvelles ruſes & de nouveaux mouvemens, qui en perfectionnant la Lutte, les miſſent en état de s'y diſtinguer. Ce n'eſt donc que depuis Théſée, que la Lutte, qui n'avoit été juſqu'alors qu'un exercice informe, fut réduit en art, & ſe trouva dans toute ſa perfection; & l'on voit aſſez qu'en la conſidérant ſur ce pied-là, elle ne peut diſputer l'ancienneté à divers exercices, tels que la Courſe, le Pugilat, celui du Diſque, & quelques autres, qui étant beaucoup plus ſimples que la Lutte, ont dû ſe perfectionner plutôt. C'eſt le raiſonnement par lequel Plutarque combat l'opinion de ceux qui dérivent de πάλαι, anciennement, le mot Grec Πάλη, Lutte.

V I.

Le Pugilat plus ancien que la Lutte.

Quoi qu'il en ſoit, Homère dans tous les endroits où il fait le dénombrement de ces combats Gymniques, commence toujours par le Pugilat, s'il en faut croire Plutarque, d'où il paſſe à la Lutte, puis à la Courſe; & l'on ne peut pas dire, obſerve le même Auteur, que cet ordre ſoit l'effet du hazard ou de la contrainte inſéparable de la verſification; mais, il eſt manifeſte que le Poëte a pris à tâche de s'aſſujettir à cet arrangement, quelque raiſon qui ait pu l'y engager. Il le ſuit dans les jeux funebres de Patrocle, où le Pugilat précede la Lutte, à laquelle ſuccede la Courſe. Il le ſuit encore, lorſqu'il fait parler ainſi Achille à Neſtor en lui donnant un prix. » Je vous donne ce prix » gratuitement, car vous n'êtes » pas en état de diſputer celui » du Pugilat, ni de vous préſenter pour la Lutte, pour » l'exercice du Javelot, ou » pour la Courſe. » Neſtor répond que dans ſa jeuneſſe, aux funérailles d'Amaryncée, roi de Bupraſe, il vainquit au Pugilat, Clytomède, fils d'Énops; à la Lutte, ancée de Pleuron, qui oſa lui prêter le collet; à la Courſe Iphicle, excellent coureur, &c. Homère, continue

Plutarque, ne s'écarte point du même ordre dans l'Odyſſée, où il introduit Ulyſſe, défiant chez Alcinoüs les Phéaciens au Pugilat, à la Lutte & à la Courſe. Ce Prince répond: » Nous autres » Phéaciens, nous ne ſommes » bons, ni au Pugilat, ni à la » Lutte; mais, nous excellons » à la Courſe. »

VII.

Pourquoi le Pugilat eſt-il plus ancien que la Lutte?

Plutarque, après avoir montré par tous ces paſſages, combien Homère s'attache ſcrupuleuſement à cet ordre, dans l'énumération qu'il fait de ces exercices, en recherche la raiſon & allegue celle-ci. » Tous » ces combats athlétiques, dit-» il, ne ſont, à le bien pren-» dre, que des imitations de » la guerre, & comme autant » de préparations qui diſpoſent » les hommes à ce pénible mé-» tier. Or, le premier devoir » d'un ſoldat, dans un combat » véritable, c'eſt de frapper » & de parer, ou eſquiver le » coup qu'on lui porte. En » ſecond lieu, lorſque les com-» battans viennent à s'appro-» cher de ſi près, qu'ils ſe » joignent corps à corps, il » s'agit de ſçavoir colleter un » adverſaire, de le repouſſer, » de le terraſſer, s'il eſt poſſi-» ble; & ce fut par ce moyen, » qu'à la bataille de Leuctres, » les Thébains, qui excellent » dans l'art de lutter, renver-» ſerent & vainquirent les La-» cédémoniens. Enfin, il faut » être en état de ſe retirer, » & même de fuir, ſi l'on a » du pire, ou de pourſuivre » l'ennemi ſi l'on eſt victorieux. » Par conſéquent, ajoute Plu-» tarque, on doit donner le » premier rang au Pugilat, qui » apprend à porter des coups » & à les éviter; la Lutte, » qui enſeigne l'art de ſecouer » un antagoniſte, & de le jet-» ter par terre, doit marcher » enſuite; & la courſe, qui » met en état de fuir ou de » pourſuivre, doit être la der-» niere. »

Rien ne paroît d'abord plus ſpécieux que ce raiſonnement de notre Philoſophe, & rien n'eſt plus propre à faire ſoupçonner qu'Homère pourroit bien avoir eu ce ſyſtême en vue. Mais, par malheur, en parcourant le huitième livre de l'Odyſſée, nous nous appercevons que cette uniformité prétendue, dans l'arrangement des combats gymniques, chez Homère, ſe ſoutient mal dans la deſcription que ce Poëte donne des divers jeux dont les Phéaciens regalent Ulyſſe leur nouvel hôte. En effet, ils commencent par la Courſe, continuent par la Lutte, le Saut, & l'exercice du Diſque, & finiſſent par le Pugilat. Il eſt ſurprenant que cet endroit de l'Odyſſée, qui occupe trente vers, ait échappé à Plutarque en cette occaſion.

VIII.

Division de la Lutte en trois espèces.

Les Grecs pratiquoient dans leurs gymnases jusqu'à trois sortes de Luttes. Antyllus, cité par le médecin Oribase, en compte deux espèces, celle où l'on se battoit de pied ferme, ἐφεδρεύων, *orthostaden*, & celle où l'on se rouloit sur l'arène, κονιορτικός. Nous en ajouterons une troisième, appellée Ἀκροχειρισμός, *Acrocheirismos*, & nous ferons voir que cet exercice, que quelques Auteurs distinguent de la Lutte, ne sçauroit être raisonnablement rapporté à un autre genre. Mais, avant que d'entrer dans un plus grand détail, disons un mot de la manière dont les athletes se préparoient à la Lutte.

IX.

Frictions & onctions des Lutteurs.

On peut dire que c'étoit principalement pour les Lutteurs, qu'étoient destinées les frictions & les onctions si communes dans les gymnases. Comme il étoit question dans la Lutte, de faire valoir toute la force & la souplesse des membres, on avoit recours aux moyens les plus efficaces pour réunir ces deux qualités. Les frictions, en ouvrant les pores & en facilitant la transpiration, rendoient le mouvement du sang plus rapide, & procuroient en même-tems une distribution plus abondante des esprits animaux dans tous le corps. Or, l'on sçait que la force de ces organes dépend de cette abondance, jointe à la fermeté du tissu des fibres.

D'un autre côté, les onctions qui succédoient aux frictions, produisoient deux bons effets; l'un d'empêcher, en bouchant les pores, une trop grande dissipation d'esprits, laquelle étant une suite nécessaire des mouvemens violens, n'eût pas manqué de mettre bientôt les athletes hors de combat; l'autre de donner aux muscles, à leurs tendons, & aux ligamens des jointures, une plus grande flexibilité, en introduisant par les conduits de la peau, des particules onctueuses; & par-là, de prévenir la rupture de quelques-unes de ces parties, dans les extensions outrées auxquelles la Lutte les exposoit.

X.

Pourquoi les Lutteurs se frottoient de poussière.

Mais, comme ces onctions, en rendant le cuir des Lutteurs trop glissant, leur ôtoient la facilité de se colleter & de se prendre au corps avec succès, ils remédioient à cet inconvéniant, tantôt en se roulant sur la poussière de la Palestre, & c'est ce que Lucien exprime par ces mots: *Ils se veautrent & se roulent dans la boue, comme des pourceaux*; tantôt, en se couvrant réciproquement

d'un ſable très-fin, réſervé pour cet uſage dans les xyſtes & ſous les portiques des gymnaſes. C'eſt de cette coutume que le même Lucien parle en ces termes : *Ceux-ci ne ſe roulent point dans la boue, mais prenant le ſable qui eſt dans cette foſſe, ils ſe le jettent les uns aux autres comme des cocqs.*

Ils ſe frottoient de pouſſière, non-ſeulement après les onctions, mais auſſi pour eſſuyer & ſécher la ſueur dont ils ſe trouvoient tout trempés au fort de la Lutte, & qui leur faiſoit quitter priſe trop facilement. Cela ſervoit encore à les préſerver des impreſſions du froid, cet enduit de pouſſière mêlée d'huile & de ſueur, empêchant l'air de pénétrer, & mettant par-là ces athletes à couvert des maladies, ordinaires à ceux qui ſe refroidiſſent trop promptement, après s'être fort échauffés.

X I.

Premiere eſpèce de Lutte, qui étoit la perpendiculaire.

Les Lutteurs, ainſi préparés, en venoient aux mains; on les apparioit deux à deux, & il ſe faiſoit quelquefois pluſieurs Luttes en même-tems. A Sparte, les perſonnes de différent ſexe luttoient les uns contre les autres ; & Athénée obſerve que la même choſe ſe pratiquoit dans l'iſle de Chio. Le but, que l'on ſe propoſoit dans cette Lutte, où l'on combattoit de pied ferme, étoit de renverſer ſon adverſaire, de le terraſſer, en Grec καταβάλλειν, *cataballein*; de-là vient que la Lutte s'appelloit Καταβλητικὴ, *Catabletice*, comme qui diroit l'art de jetter par terre. Pour cela ils employoient la force & la ruſe; ce qui ſe réduiſoit à s'empoigner réciproquement les bras, en Grec ἑλκύσειν, *helkyſſein*; à ſe tirer en avant, ἀπάγειν, *apagein*; à ſe pouſſer & à ſe renverſer en arrière, ὠθεῖν, *othein*; & ἀνατρέπειν, *anatrepein*; à ſe donner des contorſions & s'entrelacer les membres, λυγίζειν, *lugizein*; à ſe prendre au collet & à ſe ſerrer la gorge juſqu'à s'ôter la reſpiration, ἄγχειν & ἀποπνίγειν, *agchein* ou plutôt *anchein* & *apopnigein*; à s'embraſſer étroitement & ſe ſecouer, ἀγκωνίζειν, *agcoinizein* ou *ancoinizein*; à ſe plier obliquement & ſur les côtés πλαγιάζειν, *plagiazein*; à ſe prendre au corps & s'élever en l'air, à ſe heurter du front comme des beliers, συναρτᾶν τὰ μέτωπα, *ſunarattein ta metopa*; à ſe tordre le coup, τραχηλίζειν & ἐκτραχηλίζειν, *trachelizein* & *ekſtrachelizein*.

Ces mots Grecs étoient conſacrés à la Lutte, & ſe trouvent preſque tous dans Pollux, qui en rapporte quelques autres, mais dont il eſt mal-aiſé de découvrir la vraie ſignification. Tel eſt le verbe πέρδειν ou μεσοπέρδειν, qui ſignifie, ſelon lui, un mouvement de Lutteur ; mais, il n'explique point ce que c'eſt. Héſychius interprete μεσοπέρδειν par μεσολαβεῖν,

prendre par le milieu du corps. Tel eſt encore κλιμακίζειν ou κλιμάζειν, *climacizein* ou *climazein*, dérivé de κλίμαξ, *climax*, ſorte de Lutte, dans laquelle, s'il en faut croire le Scholiaſte de Sophocle, les combattans ſe bouleverſoient haut & bas. Héſychius y donne un autre ſens, & l'applique au Pugilat.

XII.

Du croc-en jambe des Lutteurs.

Parmi les tours de ſoupleſſe & les ruſes ordinaires aux Lutteurs, nommés en Grec παλάσματα, *palaiſmata*, c'étoit un avantage conſidérable de ſe rendre maître des jambes de ſon antagoniſte. C'eſt ce qui a fait dire à Plaute dans ſon Pſeudolus, en parlant du vin : *C'eſt un dangereux Lutteur, il s'attaque d'abord aux pieds.* Cela s'exprimoit en Grec par différens verbes, ὑποσκελίζειν, *upoſcelizein*, πτερνίζειν, *pternizein*, ἀγκυρίζειν, *agcurizein* ou *ancurizein*; ce qui revient au mot François ſupplanter, donner le croc-en jambe. Cette derniere expreſſion répond parfaitement au verbe Grec ἀγκυρίζειν, *agcurizein*, dérivé comme l'on voit d'ἄγκυρα, *agcura* ou *ancura*, ancre de vaiſſeaux, inſtrument crochu & propre à accrocher. On dit que nos Bretons excellent dans l'art de donner le croc-en-jambe.

Dion Caſſius, ou plutôt Xiphilin ſon abréviateur, remarque dans la vie d'Adrien, que cette adreſſe ne fut pas inutile aux ſoldats Romains, dans un combat contre les Iazyges. » Ceux-ci ayant été mis en fuite, & ſe voyant pourſuivis » par leurs ennemis, firent ferme ſur le Danube glacé, » dans l'eſpérance de venir facilement à bout des Romains, » peu accoutumés à combatre » ſur la glace. Ils vinrent donc » fondre ſur eux, lorſqu'ils les » virent engagés ſur le fleuve, » & les prirent en tête & en » flancs, à l'aide de leur cavalerie, dont les chevaux » ſont dreſſés à courir ſur la » glace. Les Romains, ſans » s'épouvanter de ce nouveau » choc, faiſoient tête de tous » côtés, & la plupart jettant par » terre leurs boucliers, s'en ſervoient pour appuyer un de » leurs pieds, & pour s'empêcher de gliſſer. Ils reçurent ainſi les Iazyges, & tirant » les chevaux par la bride, & » les hommes par leurs boucliers & par leurs piques, » ils renverſerent ſans peine » les uns & les autres, qui ne » pouvoient tenir ſur un terrein ſi gliſſant, contre les » ſecouſes que leur donnoient » les Romains. Il eſt vrai que » le pied gliſſoit quelquefois à » ceux-ci, mais ſoit qu'ils tombaſſent en arrière ou en avant, » chacun entraînoit avec ſoi ſon » antagoniſte, en lui donnant » adroitement le croc-en-jambe, comme on le pratique » dans la Lutte, & le faiſant » tomber de manière qu'il ſe » trouvoit toujours deſſous. » Ces Barbares à qui cette eſ-

» pèce de combat athlétique » étoit inconnue, & qui ſe piquoient plus de légèreté que » de réſiſtance, ne purent ſoutenir l'effort des Romains, » en ſorte qu'il ne s'en ſauva » qu'un petit nombre. »

XIII.

Seconde eſpèce de Lutte, qui étoit horizontale.

Telle étoit la Lutte, dans laquelle les athletes combattoient debout, & qui ſe terminoit par la chûte ou le renverſement de l'un des deux combattans. Mais, lorſqu'il arrivoit que l'athlete terraſſé entraînoit dans ſa chûte ſon antagoniſte, ſoit par adreſſe, ſoit autrement, le combat recommençoit de nouveau, & ils luttoient couchés ſur le ſable, ſe roulaot l'un ſur l'autre, & s'entrelaçant en mille façons, juſqu'à ce que l'un des deux gagnant le deſſus, contraignît ſon adverſaire à demaoder quartier, & à ſe confeſſer vaincu. Quelques Auteurs, même parmi les Anciens, ont confondu cette ſorte de Lutte avec le Pancrace. A la vérité elle en faiſoit partie, mais elle en doit être diſtinguée par plus d'une raiſoo.

1.° Parce qu'Antyllus, cité par Oribaſe, dit formellement qu'il y a deux ſortes de Luttes, l'une de pied ferme, l'autre où l'on ſe roule ſur le ſable, diviſion qui eſt confirmée par d'autres Auteurs.

2.° Parce qu'Ariſtote, Plutarque & d'autres Anciens conviennent que le Pancrace étoit compoſé de la Lutte & du Pugilat.

3.° Parce que dans la Lutte il n'étoit pas permis de jouer des poings, ni dans le Pugilat de ſe colleter, ou de ſe prendre au corps; que dans le Pancrace, non-ſeulement on avoit droit d'employer toutes les ſecouſſes & toutes les ruſes pratiquées daos la Lutte, tant droite que renverſée, ou, s'il eſt permis de parler ainſi, tant perpendiculaire qu'horizontale; mais qu'on pouvoit emprunter le ſecours des poings & des pieds, même des dents & des oogles, pour vaincre ſon adverſaire.

Il eſt donc certain que l'eſpèce de Lutte dont il s'agit préſentement, n'étoit différente de la première, qu'en ce que les athletes y combattoient couchés, au lieu que dans l'autre ils combattoient debout; & en ce qu'elle pouvoit avoir de ſingulier par rapport aux nœuds & aux entrelacemens des Lutteurs, que la ſituation rendoit beaucoup plus compliqués.

Il pouvoit quelquefois arriver qu'un athlete vaincu d'abord dans la Lutte perpendiculaire, & terraſſé par ſon antagoniſte, regagnât l'avantage dans la lutte horizontale, en le foulant ſous lui, & le ſerrant de telle manière qu'il fût obligé de ſe rendre. C'eſt à quoi ſe rapporte cette Épigramme de Martial: » J'aime un

» Lutteur qui terraſſe ſon ad-
» verſaire ; mais, je n'aime pas
» moins celui qui ſçait ſuccom-
» ber à propos, & qui a le
» mieux étudié la Lutte ren-
» verſée. » Car, on ne doit pas s'imaginer, comme a fait Mercurial, que l'ἀναχλινοπάλη, *anaclinopale*, de Martial, ait ici rien de commun avec cette Lutte obſcène, inventée par l'empereur Domitien, ſous le nom de Clinopalé, & dont parle Suétone dans la vie de cet Empereur.

XIV.

De l'exercice de ſe rouler ſur le ſable.

L'exercice de ſe rouler ſur le ſable, dont parle Hippocrate, & qu'il appelle ἀλίνδησις, *alindeſis*, ſembleroit d'abord être la même choſe que cette lutte horizontale, dont nous venons de faire la deſcription, d'autant plus qu'Hippocrate attribue à ces exercices les mêmes effets que produit la Lutte, avec cette ſeule différence, que le premier deſſeche davantage.

Galien en fait deux eſpèces, lorſqu'il dit que les athletes ſe rouloient ſur le ſable avec viteſſe, tantôt ſeuls, tantôt avec d'autres. On voit aſſez que la première eſpèce doit être diſtinguée de la Lutte ; mais quel jugement doit-on faire de la ſeconde ? Ces athletes ſe rouloient-ils pluſieurs enſemble, en ſe prenant au corps & s'embraſſant, auquel cas c'étoit une ſorte de lutte horizontale ? Peut-être ſe contentoient-ils d'éprouver qui parcourroit plus vîte, en ſe roulant, certain eſpace de la paleſtre, & alors on auroit tort de confondre cet exercice avec la Lutte. C'eſt dommage que Galien ni les autres ne s'expliquent pas là-deſſus plus préciſément, & nous réduiſent par leur ſilence à de ſimples conjectures. Galien met cet exercice au rang, non pas des plus violens, mais de ceux qui exigeoient les mouvemens du corps les plus prompts. Le médecin Cœlius Aurélianus le range parmi les exercices propres à diminuer l'embonpoint exceſſif, en quoi il s'accorde avec les deux médecins Grecs que nous venons de citer.

XV.

Troiſième eſpèce de Lutte.

Il nous reſte à parler d'une troiſième eſpèce de Lutte, nommée Ἀκροχειρισμὸς, *Acrocheiriſmos*, parce que les athletes n'y employoient que l'extrêmité de leurs mains ſans ſe prendre au corps, comme dans les deux autres eſpèces. Mercurial en fait un exercice particulier, & le diſtingue de la Lutte. Il ſe fonde pour cela ſur l'autorité de Galien, qui dans l'énumération qu'il fait des exercices, ne confond point l'un avec l'autre. Galien a eu raiſon d'en faire mention ſépatément, parce que ne conſidérant alors les exercices, que par rapport aux effets qu'ils produiſent pour la ſanté, il ne pouvoit trop diſtin-

guer à cet égard l'Ἀκροχειρισμὸς, avec la Lutte.

Mais, ſi l'on fait ſeulement attention aux mouvemens qui compoſoient l'un & l'autre, on tombera d'accord que le premier de ces exercices a trop de reſſemblance avec le ſecond, pour mériter de faire un genre à part, puiſqu'il ne s'agiſſoit dans tous les deux, que de vaincre la réſiſtance des jointures d'un antagoniſte. Il paroît même que l'Ἀκροχειρισμὸς n'étoit qu'un prélude de la véritable Lutte, par lequel les athletes eſſayoient réciproquement leurs forces, & commençoient à dénouer leurs bras. En effet, cet exercice conſiſtoit à ſe croiſer les doigts, en ſe ſerrant fortement; à ſe pouſſer en joignant les paumes des mains; à ſe tordre les doigts, les poingnets & les autres jointures des bras, ſans ſeconder ces divers efforts par le ſecours d'aucun autre membre; & la victoire demeuroit à celui qui obligeoit ſon concurrent à demander quartier. Il eſt ſi vrai que l'Ἀκροχειρισμὸς faiſoit partie de la Lutte, que l'athlete Léontiſque, au rapport de Pauſanias, ne terraſſoit jamais ſon adverſaire dans cette ſorte de combat, mais le contraignoit ſeulement, en lui ſerrant & lui tordant les doigts, de ſe confeſſer vaincu.

Cet exercice faiſoit auſſi partie du Pancrace; & le même Pauſanias parle d'un fameux Pancratiaſte, nommé Soſtrate, qu'on avoit ſurnommé Acrocherſites ou Acrocheiriſte, parce qu'il n'employoit dans le Pancrace que l'Ἀκροχειρισμὸς, pour vaincre ſes antagoniſtes. Cet athlete avoit été couronné douze fois, tant aux jeux Néméens qu'aux Iſthmiques, deux fois aux Pythiens, & trois fois à Olympie, où l'on voyoit ſa ſtatue du tems de Pauſanias. Cet exercice étoit connu dès le ſiecle d'Hipprocrate, qui dans le ſecond livre du régime l'appelle Ἀκροχειρίη, & lui attribue la vertu d'exténuer le reſte du corps, & d'attirer en haut les chairs, c'eſt-à-dire, de rendre les bras charnus.

XVI.

Deſcription poëtique de la Lutte.

Après avoir donné un détail des principales circonſtances, dont l'aſſemblage formoit l'art de Lutter, & en avoir, pour ainſi dire, expoſé toute la théorie, il ſeroit à ſouhaiter que chacun pût s'en faire une idée plus vive & plus complette, en appellant la pratique au ſecours d'une ſimple ſpéculation, c'eſt-à-dire, en devenant ſpectateur de ces ſortes de combats. Mais, comme le tems de ces ſpectacles eſt paſſé, le ſeul moyen d'y ſuppléer en quelque manière, c'eſt de conſulter ce que la gravure & la ſculpture nous ont conſervé de monumens, qui nous repréſentent quelque partie de l'ancienne Gymnaſtique; & ſur tout, de recourir aux deſcrip-

tions que les Poëtes nous en ont laiſſées, & qui ſont autant de peintures parlantes & animées, propres à mettre ſous les yeux de notre imagination, les choſes que nous ne pouvons enviſager autrement. C'eſt dans ce deſſein que nous avons cru devoir faire ici paſſer en revue, ce que la poëſie Grecque & la poëſie Latine nous offrent en ce genre de plus achevé, par rapport à la Lutte ; & cela viendra d'autant plus à propos, qu'en remédiant à la ſéchereſſe inſéparable des diſcuſſions critiques, cela pourra ſervir à égayer cet article.

XVII.

Deſcription de la lutte d'Ajax & d'Ulyſſe, dans Homère.

Nous commencerons par la deſcription que fait Homère, de la lutte d'Ajax & d'Ulyſſe. quoique cette deſcription ne ſoit ni des plus longues, ni des plus circonſtanciées, peut-être ſera-t-on contraint d'avouer, que pour la force, pour le naturel, & pour la préciſion, elle l'emporte ſur toutes les autres. » Auſſi-tôt, dit Homère, » ſe levent le grand Ajax, fils » de Télamon, & le prudent » Ulyſſe ; ils s'avancent au » milieu de l'arène, n'étant » couverts que d'une ceinture. » D'abord avec leurs mains ro» buſtes, ils s'empoignent les » bras réciproquement, & ſe » ſerrent auſſi étroitement que » deux poutres, qu'un ha» bile charpentier a emboi» tées enſemble, pour ſoute» nir le comble d'une maiſon » contre la violence des vents. » Leurs reins craquent par les » ſecouſſes qu'ils ſe donnent, » en ſe tirant l'un l'autre à » force de bras. La ſueur cou» le de tout leur corps, & il » s'éleve par-tout, ſur leurs » côtés & ſur leurs épaules, » des tumeurs livides, cauſées » par le ſang meurtri. Tous » deux ſont également animés » du déſir de la victoire, par » rapport à ce merveilleux » trépied qui en eſt le prix; » mais, ni Ulyſſe ne peut » ébranler & jetter par terre » Ajax, ni Ajax vaincre la » réſiſtance d'Ulyſſe. Les ſpec» tateurs commençant à s'en» nuyer, Ajax dit à Ulyſſe: Di» vin fils de Laërte, qui êtes » ſi fécond en expédiens, ou » enlevez-moi de terre, ou » ſouffrez que je vous enleve, » & laiſſons le reſte aux Dieux. » En diſant cela, il enleve Ulyſ» ſe. Ulyſſe n'oublie pas en cette » occaſion ſes ruſes ordinai» res; il donne le croc-en» jambe à Ajax, en le frap» pant ſur le jarret, le jette » à la renverſe, & tombe ſur » lui. Les troupes ſont ravies » d'étonnement & d'admiration. » Les deux athletes s'étant re» levés, le divin Ulyſſe veut » à ſon tour enlever Ajax, » mais à peine lui fait-il per» dre terre; ſes genoux plient » ſous le poids, & ils tom» bent tous deux ſur le ſable, » l'un auprès de l'autre, tout

» couverts de poussière. Ils » se relevent, & ils alloient » lutter pour la troisième fois, » si Achille ne se fût levé & » ne les eût retenus, &c. »

XVIII.

Description de la lutte d'Hercule & d'Achéloüs, dans Ovide.

La lutte d'Hercule & d'Achéloüs est trop fameuse dans la fable, pour n'avoir pas servi de matière à quelque description Poëtique. Ovide s'est exercé sur ce sujet dans le neuvième livre de ses Métamorphoses, où Achéloüs lui-même raconte ce combat en ces termes.

» Hercule m'attaque en même-» me-tems; & parce que j'a-» vois paru si brave & si cou-» rageux en paroles, j'eusse eu » honte de lui céder, sans faire » au moins quelques efforts, » pour lui disputer la victoire. » Je quittai donc l'habit que » j'avois, & je roidis contre » lui les bras, & me mis en » posture de lutter. D'abord, » il me couvrit de poussière; » mais, en même-tems je lui » rendis la pareille. Quelque-» fois il me prenoit par le cou, » quelquefois par les cuisses, » & quelquefois il feignoit de » me vouloir prendre d'un côté, » afin de me surprendre d'un » autre. Enfin, il mettoit tout en » usage pour tâcher de m'ébran-» ler; mais, il faisoit de » vains efforts. Ma seule pesan-» teur me défendoit, & je » ressemblois à un rocher que » la violence des flots attaque » & bat de toutes parts, & que » son poids rend inébranlable. » Nous nous quittâmes afin de » reprendre haleine; mais, » bientôt après, nous retour-» nâmes au combat, résolus de » part & d'autre de ne pas cé-» der la victoire. Alors nous nous » joignîmes de si près, que mes » doigts étoient entrelacés par-» mi ses doigts, que mon pied » touchoit son pied, que ma » tête touchoit sa tête. Deux » taureaux que l'amour trans-» porte, ne combattent pas » avec plus d'ardeur, & ne » font pas douter d'une autre » sorte de l'évenement du com-» bat. Hercule s'efforça trois » fois, mais en vain, de se » dégager de mes bras, & la » quatrième fois il fit un si » grand effort qu'il s'en déga-» gea. Je ne vous déguiserai » rien de la vérité. Il me pous-» sa ensuite de la main avec tant » de force, qu'il me fit tour-» ner le visage, & en même-» tems, il se jetta sur mon dos; » alors, pour vous dire ce que » je sentis, car je ne cherche » point de gloire dans la feinte » & dans le mensonge, il me » sembla qu'une montagne étoit » tombée sur mon corps. Il me » fut presque impossible de me » servir de mes bras, pour me » développer des siens. En » effet, il me pressa plus vi-» vement, & m'empêcha de » reprendre haleine. Ainsi, il » me saisit à la gorge, me fit

» tomber ſur les genoux & me » contraignit de mordre la pouſ- » ſière. »

X I X.

Deſcription de la lutte de Théagène & d'un Éthiopien, dans Héliodore.

Nous joindrons ici une troiſième deſcription, laquelle, quoiqu'en proſe, peut figurer avec la Poëſie, elle eſt tirée de l'hiſtoire Éthiopienne d'Héliodore fameux romancier Grec, & repréſente une Lutte qui tient en quelque ſorte du Pancrace, & qui ſe paſſe entre Théagène le héros du Roman, & une eſpèce de géant Éthiopien.

» Théagène, dit cet Auteur, » prit de la pouſſière, s'en frot- » ta les bras & les épaules, en- » core humides de ſueur, par » les efforts qu'il venoit de » faire en domptant le taureau, » & ſecoua ce qui n'y put tenir, » enſuite étendant les deux » bras en avant, s'affermiſſant » ſur ſes pieds, pliant un peu » les genoux, courbant & ar- » rondiſſant un peu le dos & » les épaules, penchant tant » ſoit peu le cou ſur le côté; » en un mot, roidiſſant & te- » nant ramaſſées toutes les par- » ties de ſon corps, il atten- » doit avec impatience le mo- » ment de la Lutte. L'Éthiopien, » d'autre part, le voyant en » cette poſture, ſe mit à ſou- » rire d'un air menaçant, & à » témoigner par des geſtes mo- » queurs, qu'il mépriſoit un tel » adverſaire. Puis il courut à » lui impétueuſement, & de ſon » bras, comme d'un levier, » il le frappa ſi rudement ſur » le cou, que le coup en fut » entendu des ſpectateurs; ce » qui lui fit redoubler ſes in- » ſultes & ſes riſées. Théagène » qui, dès ſa jeuneſſe, avoit » appris tous les exercices du » corps, & n'ignoroit aucune » des ruſes pratiquées dans ces » ſortes de combats, réſolut » de céder d'abord; & comme » il venoit d'éprouver la force » de ſon ennemi, il crut qu'au » lieu de vouloir oppoſer la » réſiſtance contre un effort ſi » violent, le plus ſûr étoit » d'employer l'artifice pour » étudier cette impétuoſité bru- » tale. Ainſi, quoique le coup » qu'il venoit de recevoir, ne » l'eût que légerement ébran- » lé, il ſeignit d'en reſſentir » une plus vive douleur, & » préſenta l'autre côté de ſon » cou à découvert. L'Éthiopien » revenant à la charge, le frap- » pa une ſeconde fois; & Théa- » gène cédant au coup, fit mi- » ne de tomber par terre ſur » le viſage. Cela donna une » nouvelle audace à l'Éthio- » pien, qui ne doutant plus de » ſa victoire, ne ſe tenant nul- » lement ſur ſes gardes, fondit » une troiſième fois ſur Théa- » gène. Mais, comme il levoit » le bras pour le frapper, » Théagène ſe jetta bruſque- » ment ſous lui tout courbé, » ſe dérobant au coup qui le » menaçoit; & de ſon bras

» droit,

» droit, repouſſant en haut le » bras gauche de ſon antago- » niſte, il lui déchargea de » l'autre un coup ſur la joue, » comme il ſe penchoit en avant » tant pour attendre Théagène, » qu'à cauſe de la chûte peſante » de ſa propre main, qui tom- » ba ſans rien rencontrer. En » même-tems, Théagène ſe gliſ- » ſa ſubtilement par deſſous » l'aiſſelle de l'Éthiopien, & » le ſaiſit au corps par derriere, » pouvant à peine lui embraſ- » ſer le ventre, à cauſe de » ſon énorme groſſeur. Enſuite, » lui froiſſant rudement & ſans » relâche les talons & les che- » villes, avec ſes pieds, il le » fit tomber ſur les genoux; » après quoi, ſe jettant ſur lui, » jambe deçà, jambe delà, & » les lui paſſant entre les cuiſ- » ſes par deſſous les aînes, il » lui pouſſa en avant les deux » mains, ſur leſquelles il ſe ſou- » tenoit encore, & les lui ti- » rant en arrière par deſſus la » tête, pour les joindre ſur les » épaules, il l'étendit par ter- » re ſur le ventre. »

X X.

De la Lutte, conſidérée par rapport aux jeux publics.

Nous avons juſques ici conſidéré la Lutte en elle-même; regardons-là maintenant par rapport à la ſolemnité des jeux publics, dont elle faiſoit un des principaux ſpectacles, & voyons d'abord en quel tems on a commencé à l'y admettre.

Nous apprenons de Pauſanias qu'elle faiſoit partie des jeux Olympiques, dès le tems de l'Hercule de Thebes, puiſque ce Héros y remporta le prix de la Lutte & du Pancrace. Mais, Iphitus ayant rétabli la célébration de ces jeux, qui depuis Hercule avoit été fort négligée, les différentes eſpèces de combats n'y rentrerent que ſucceſſivement; enſorte que ce ne fut que dans la 18.e Olympiade, qu'on y vit paroître des Lutteurs; & le Lacédémonien Eurybate fut le premier qu'on y déclara vainqueur à la Lutte.

Le Pancrace n'y fut admis que depuis la 28.e Olympiade; & le premier qui en mérita le prix, fut le Syracuſain Lygdamis, que ſes compatriotes mettoient en parallele avec Hercule pour la taille. On n'y propoſa des prix pour la Lutte des jeunes gens, que dans la 37.e Olympiade, & le Lacédémonien Hippoſthène y reçut la première couronne. Les Lutteurs & les Pancratiaſtes n'éurent entrée dans le jeux Pythiens que beaucoup plus tard, c'eſt-à-dire, dans la 48.e Olympiade. A l'égard des jeux Néméens, des Iſthmiques, nous ne trouvons rien qui nous apprenne en quel tems la Lutte commença à s'y introduire.

X X I.

Cenditions requiſes pour gagner le prix de la Lutte.

Les prix, que l'on propoſoit aux Lutteurs dans ces jeux publics, ne leur étoient accordés

qu'à certaines conditions. Il falloit combattre trois fois de ſuite, & terraſſer au moins deux fois ſon antagoniſte, pour être digne de la palme. C'eſt cette ſorte de victoire, que les Grecs exprimoient par les verbes τριαζειν, *triazein*, ou τριασσειν, *triaſſein*, ἀποτριάζειν, *apotriazein*, ou ἀποτριασσειν, *apotriaſſein*, qui déſignent aſſez ce triple combat, de façon que celui qui avoit l'avantage au Pentathle aux cinq eſpeces de combats Gymniques, s'appelloit πεντετριάζων, *pentetriazon*, & celui qui étoit vaincu πεντετριαζόμενος, *pentetriazomenos*; terme qui ſe lit dans une épigramme de l'Anthologie, attribuée à Lucillius, dans laquelle un Athlete ſe glorifie plaiſamment d'avoir eu toujours le déſavantage à la Lutte, à la Courſe, & au Saut, à l'exercice du Diſque, & à celui du Javelot; & d'être le premier qui ait eu l'honneur d'être proclamé vaincu à ces cinq ſortes de combats.

Un Lutteur pouvoit, ſans honte, être renverſé une fois; mais, il ne le pouvoit être une ſeconde, ſans perdre l'eſpérance de la victoire. Il s'enſuit delà, que s'il arrivoit qu'un Athlete, après avoir terraſſé deux fois de ſuite ſon adverſaire, fût enfin terraſſé lui-même à ſon tour, il ne laiſſoit pas de remporter le prix; mais, ſa victoire étoit-elle auſſi honorable & auſſi complette, & n'y avoit-il point quelque conſolation & quelque dédommagement pour le vaincu? C'eſt ſur quoi l'Antiquité ne nous a point fourni d'éclairciſſement. Il nous ſemble qu'il étoit plus glorieux au vainqueur de terraſſer deux fois, après avoir été renverſé d'abord, ou du moins de ne l'être qu'à la ſeconde priſe. On raconte à ce propos, que le fameux athlete Milon, s'étant préſenté aux jeux pour lutter, & ne trouvant point d'antagoniſte, le Préſident des jeux l'appella pour le couronner, mais que le pied lui gliſſa comme il s'avançoit, & qu'il ſe laiſſa tomber; que les ſpectateurs s'étant mis à crier qu'on ne devoit pas couronner un Athlete qui, ſans avoir d'adverſaire, ne ſe garantiſſoit pas de la chûte: » Ce » n'eſt pas encore la troiſième, » s'écria Milon en ſe relevant, » à la vérité je ſuis tombé » une fois; mais il faut encore » que quelqu'un me terraſſe. » Cela fait le ſujet d'une *jolie* épigramme de l'Anthologie du même Lucillius.

LUZA, *Luza*, Λουζὰ, (*a*) ville de l'Arabie Pétrée. Pendant que les enfans de Joſeph aſſiégeoient la ville de Béthel, ayant vu un homme qui en ſortoit, ils lui dirent: » Montrez-» nous par où l'on peut entrer » dans la ville, & nous vous » ferons miſéricorde. » Cet homme le leur ayant montré, ils paſſerent au fil de l'épée

(*a*) Judic. c. 1. v. 23. & *ſeq.*

tout ce qui ſe trouva dans la ville, & conſerverent cet homme avec toute ſa maiſon. Cet homme étant libre s'en alla au païs d'Hetthim, où il bâtit une ville qu'il appella Luza, qui eſt le nom qu'elle porte encore aujourd'hui, dit l'auteur du livre des Juges.

LUZA, *Luza*, ancien nom de Béthel. *Voyez* Béthel.

L Y

LYA, *Lya*, (*a*) ſurnom que les habitans de Sicile donnoient à Diane, parce qu'ils croyoient qu'elle les avoit guéris d'un mal de rate.

LYBIE, *Lybia*, (*b*) Province d'Égypte. D. Calmet croit qu'elle a été peuplée par les deſcendans de Laabim ou Lahabim, fils de Meſraïm. Cette Province s'étendoit depuis Alexandrie juſqu'à Cyrène, & peut-être encore plus loin; car, on ignore les anciennes bornes du païs de Lahabim ou Laabim.

LYBIUS, *ou* LIBYUS, *Lybius*, *Libyus*, un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

LYCABAS, *Lycabas*, (*c*) un des matelots, qui un jour firent Bacchus priſonnier, & furent pour cela changés en Dauphins. Tout à coup Lycabas, dit Ovide, s'apperçut que ſa bouche étoit plus fendue que de coutume, que ſes narines s'étoient élargies, & pendoient déjà de part & d'autre, que ſa peau ſe durciſſoit, & qu'au lieu d'habits, il étoit couvert d'écailles. Ce Lycabas étoit de Toſcane. Il avoit été banni de ſa patrie pour un meurtre.

LYCABAS, *Lycabas*, (*d*) un de ceux qui périrent dans le combat qui ſe donna à l'occaſion du mariage de Perſée avec Andromede. Lycabas, voyant Atys qu'il aimoit ſingulierement, étendu par terre & près de rendre l'ame avec le ſang qu'il verſoit, pleura l'aventure de ſon ami; & en même-tems prenant l'arc qu'il avoit bandé: » C'eſt » à moi, dit-il à Perſée, que » tu as maintenant à faire; tu » ne te réjouiras pas long-tems » de la défaite d'un enfant, » dont la mort t'a plus acquis » de haine que de louange. » A peine avoit-il parlé que la fleche étoit déjà partie de ſon arc; mais, elle ne put frapper Perſée, qui s'en étoit déjà détourné, & ne perça que ſes habits, que le mouvement faiſoit ondoyer. Perſée ne lui donna pas le tems de lui porter un ſecond coup; il marche auſſitôt contre lui avec cette épée fameuſe par le ſang & par la mort de Méduſe, & lui en donna au travers du corps. Lycabas, bleſſé à mort, tourna encore ſes yeux mourans du côté de ſon ami, & s'étant laiſſé aller ſur le malheureux Atys, il emporta dans les Enfers cette conſolation d'être mort auprès de lui, &

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 214.
(*b*) Geneſ. c. 10. v. 13.
(*c*) Ovid. Metam. L. III. c. 10, 11.
(*d*) Ovid. Metam. L. V. c. 2.

d'être mort pour le venger.

LYCABAS, *Lycabas*, (*a*) un des Lapithes, fut contraint de prendre la fuite, dans le combat qui ſe donna aux noces de Pirithoüs.

LYCABETTUS, *Lycabettus*, Λυκαβηττὸς, (*b*) montagne de Grece dans l'Attique. Pline, Xénophon, Stace, Strabon, en font mention. Le dernier la met au nombre des plus fameuſes du païs.

Cette montagne étoit à l'oppoſite de la citadelle d'Athènes, comme Meurſius le prouve; & Platon le confirme, lorſqu'il dit que l'ancienne ville d'Athènes touchoit au ruiſſeau de l'Éridan & à celui de l'Iliſſus, & renfermoit le mont Lycabettus.

LYCÆUS CAMPUS, campagne de l'Aſie mineure, dans le Pont, aux environs d'Héraclée, ſelon quelques-uns.

LYCAMBE, *Lycambe*, (*c*) Λυκάμβη, dont Lucien parle dans un de ſes Dialogues.

LYCAMBE, *Lycambes*, (*d*) de l'iſle de Paros, eut une fille nommée Néobulé, qu'il promit en mariage au poëte Archiloque. Mais, ne lui ayant point tenu parole, il irrita contre lui ce Poëte, qui fit éclater ſa vengeance par des pieces de vers, dictées par la rage & le déſeſpoir. L'infortuné Lycambe en fut accablé & ſe pendit de douleur.

LYCAON, *Lycaon*, Λυκάων, (*e*) fils de Pélaſgus, ſuccéda à ſon pere au royaume d'Arcadie. Il vivoit du tems de Cécrops, roi d'Athènes ſelon quelques-uns.

Il y en a qui diſtinguent deux Princes de ce nom. Le premier étoit fils de Phoronée, & regnoit dans cette partie de la Grece, qui dans la ſuite fut appellée l'Arcadie, & à laquelle il avoit donné le nom de Lycaonie, environ 250 ans après Cécrops. Le ſecond lui ſuccéda, & fut un Prince également poli & religieux; mais, par une inhumanité qui n'étoit que trop commune dans ces tems groſſiers, il ſouilla la fête des Lupercales dont il fut l'inſtituteur, ſuivant les marbres d'Arondel, en immolant des victimes humaines.

Lycaon bâtit ſur les montagnes d'Arcadie la ville de Lycoſure, qui eſt regardée comme la ville la plus ancienne de toute la Grece; & ce fut ſur l'autel qu'il y éleva en l'honneur de Jupiter Lycéus, qu'il commença à offrir les ſacrifices barbares dont nous venons de parler. Voilà la fable d'Ovide, & ce qui a fait dire aux Poëtes qu'il avoit donné à Jupiter un

(*a*) Ovid. Metam. L. XII. c. 8.

(*b*) Plin. Tom. I. pag. 197. Xenoph. pag. 864. Stati. Thebaid. L. XII. v. 630, 631. Strab. p. 399, 454.

(*c*) Lucian. T. II p. 585.

(*d*) Horat. Epod. Ode 6. v. 13. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. X. pag. 40, 41.

(*e*) Pauſ. pag. 456. *& ſeq.* Ovid. Metam. L. I. c. 8, 9. Suid. T. I. p. 65, 66. Virg. Georg. L. I. v. 138. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 116, 450. T. VI. p. 32. *& ſuiv.* Tom. VIII. pag. 14. *& ſuiv.*

festin dans lequel il lui avoit fait servir les membres d'un esclave qu'il avoit fait égorger; car c'est ainsi que s'explique Pausanias dans ses Arcadiques. Sa cruauté, & son nom, qui en Grec veut dire un loup, l'ont fait changer en cet animal aussi féroce que carnassier. Lycaon avoit été d'abord fort chéri de son peuple, à qui il apprit à mener une vie moins sauvage que celle qu'il menoit auparavant.

Pausanias se montre trop crédule sur l'article de la métamorphose de Lycaon en loup. » La » chose, dit-il, n'est pas in- » croyable; car, outre que le » fait passe pour constant par- » mi les Arcadiens, il n'a rien » contre la vraisemblance. En » effet, ces premiers hommes » étoient souvent les hôtes & » les commensaux des Dieux; » c'étoit la récompense de leur » justice & de leur piété; les » bons étoient honorés de la » visite des Dieux, & les mé- » chans éprouvoient sur le » champ leur colere; delà vient » que plusieurs d'entre les hom- » mes furent alors déifiés, & » qu'ils jouissent encore des » honneurs divins; témoin » Aristée, Britomartis de Cre- » te, Hercule, fils d'Alcmene, » & Amphiaraüs, fils d'Oïclès, » auxquels on peut ajoûter » Castor & Pollux. Par la rai- » son contraire on peut bien » croire que Lycaon prit la fi- » gure d'une bête, & que Nio- » bé, fille de Tantale, fut chan- » gée en rocher; mais aujour- » d'hui que les hommes sont » généralement corrompus, & » qu'il n'y a pas une ville, pas » un coin de terre qui ne soit » plein de leurs iniquités, on » ne voit plus que les Dieux » en adoptent aucun, si ce n'est » par de vaines apothéoses » qu'invente la flatterie; & la » justice divine, devenue plus » lente & plus tardive, se ré- » serve, à punir les coupables » après leur mort. Or de tout » tems les évenemens extraor- » dinaires & singuliers, en s'é- » loignant de la mémoire des » hommes, ont cessé de paroî- » tre vrais, par la faute de » ceux qui ont bâti des fables » sur les fondemens de la véri- » té; car, depuis l'aventure de » Lycaon, l'on a débité qu'un » autre sacrifiant à Jupiter Ly- » céus avoit été aussi changé en » loup; qu'il reprenoit la figure » d'homme tous les dix ans, si » dans cet intervalle il s'étoit » abstenu de chair humaine, & » qu'autrement il demeuroit » loup. »

Suidas raconte la fable du repas dont on vient de parler, suivant une tradition qui paroît elle-même une nouvelle fable. Lycaon, dit cet Auteur, pour porter ses sujets à l'observation des Loix qu'il venoit d'établir, publioit que Jupiter venoit le visiter souvent dans son Palais, sous la figure d'un étranger. Pour s'en éclaircir, ses enfans dans le moment que leur Pere alloit offrir un sacrifice à ce Dieu,

mêlerent parmi les chairs des victimes, celle d'un jeune enfant qu'ils venoient d'égorger, persuadés que nul autre que Jupiter ne pourroit s'en appercevoir; mais, une grande tempête s'étant élevée avec un vent orageux, la foudre réduisit en cendres tous les auteurs de ce crime; & ce fut, dit on, à cette occasion que Lycaon institua les Lupercales.

On donne à Lycaon un grand nombre d'enfans, Nyctimus, Trapézéus, Dacéate, Macaréus, Héliſſon, Acacus, Thocnus, Ménalus, Mantinéus, Œnotrus, &c. Il n'eut qu'une seule fille nommée Calliſto. Nyctimus succéda à Lycaon, pendant que ses freres allerent chercher fortune ailleurs.

LYCAON, *Lycaon*, Λυκάων, (*a*) fut pere de Pandarus un des Capitaines qui défendirent Troie contre les Grecs.

LYCAON, *Lycaon*, Λυκάων, (*b*) fils de Priam. Homere raconte ainsi l'hiſtoire de ce Lycaon. Achille, étant entré de nuit dans une terre du Roi son pere, trouva le jeune Prince qui faisoit couper un figuier sauvage pour faire les jantes de son char. Lycaon, surpris de cette aventure, à laquelle il ne s'attendoit pas, voulut en vain se dérober par la fuite; Achille le prit & l'emmena sur ses vaisseaux dans l'isle de Lemnos, où il le vendit au fils de Jason. Éétion de l'isle d'Imbros, qui étoit lié par l'hoſpitalité au roi Priam, le racheta à fort haut prix, & l'envoya dans la ville d'Arisbe. Lycaon, ayant trompé ses gardes, se sauva & retourna sans accident dans le Palais de son pere; il fut onze jours à se divertir avec ses amis pour célébrer cet heureux retour, & le douzième il sortit pour se trouver à une bataille où Dieu le fit retomber entre les mains d'Achille qui alloit bientôt l'envoyer dans les Enfers, d'où il ne devoit plus retourner à la lumiere. Après s'être retiré à grand'peine des eaux du fleuve, il se traînoit le mieux qu'il pouvoit tout dégoûtant de sueur & si accablé de fatigue, qu'il avoit jetté son casque, son bouclier, & sa pique. Dès qu'Achille le vit, il le reconnut, & plein d'étonnement, il dit en lui-même: » Grand Dieu, quel miracle » est-ce que je vois! Les bra- » ves Troyens que j'ai *tués* » ressuſciteront aussi, & revien- » dront du fond des ténebres, » puisque celui-ci est revenu » de l'isle de Lemnos où je » l'avois vendu, après lui avoir » donné la vie. La mer, qui » retient tant de gens contre » leurs désirs, n'a pas été une » assez forte barriere pour em- » pêcher son retour. Il faut donc » teindre ma pique de son sang, » pour voir s'il reviendra aussi

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 333.

(*b*) Homer. Iliad. L. XXI. v. 34. & *seq.* L. XXIII. v. 746, 747.

» du tombeau, ou si la terre, » qui renferme tant de vaillans » hommes, aura la force de le » retenir. »

Pendant qu'il prend cette terrible résolution, ce jeune homme saisi de frayeur s'approche de lui pour embrasser ses genoux, & pour tâcher d'éviter la mort dont il se voit menacé. Achille leve sa pique & la lance de toute sa force pour le percer ; Lycaon se baisse, évite le coup, se jette à ses pieds, & embrassant ses genoux d'une main, pendant que de l'autre il tient le bout de la pique, qui étoit entrée bien avant dans la terre, il le conjure avec les termes les plus pressans : » Achille, lui dit-il, j'embrasse » vos genoux, ayez pitié de » moi, & laissez-vous fléchir » à mes prieres ; un fils de Ju- » piter peut-il mépriser les » prieres, & fouler aux pieds » l'hospitalité ? Je suis en quel- » que façon votre suppliant, » car après que vous m'eûtes » fait votre prisonnier, vous » me reçûtes chez vous, & je » fus nourri du pain de votre » table ; vous m'emmenâtes en- » suite loin de mon pere & de » ma patrie dans l'isle de Lem- » nos, où vous me vendîtes, » & vous retirâtes de moi le » prix de cent bœufs ; je suis » prêt à vous en donner trois » fois autant. Ce n'est aujour- » d'hui que le douzième jour » que je suis de retour à Troie, » après avoir souffert tout ce » qu'on peut souffrir, & le cruel » destin me fait retomber entre » vos mains ; il faut donc que » je sois l'objet de la haine de » Jupiter, puisqu'il me livre à » vous pour la seconde fois. » Ma mere Laothoé, fille d'Al- » tès, qui regne sur les belli- » queux Léleges dans la ville » de Pédase sur les bords du » Satnion, m'a mis au monde » pour un tems bien court. Elle » a donné deux fils à Priam, » & vous les aurez fait périr » tous deux par votre épée. » Vous avez déjà tué de votre » main mon frere Polydore à » la tête de l'infanterie, & me » voilà en état d'éprouver le » même sort ; car, puisque la » cruelle destinée m'a rejetté » entre vos mains, je n'ose » pas espérer que vous me re- » donnerez la vie ; cependant, » j'ai une chose à vous dire, » & je vous conjure d'y faire » réflexion, c'est que Priam a » plusieurs femmes, & que je » ne suis pas frere utérin » d'Hector, qui a tué votre » ami, cet ami si digne de vous, » & qui sçavoit si bien allier » la bonté avec le véritable » courage. »

Ainsi parla le fils de Priam pour toucher Achille, mais il reçut bientôt de lui cette réponse pleine d'inhumanité : » In- » sensé que tu es, ne me parle » point de rançon. Avant que » Patrocle eût été tué sur ce » rivage, je prenois plaisir à » pardonner, & j'ai fait quan- » tité de prisonniers que j'ai » vendus ; mais présentement

» de tous les Troyens, & particulierement de tous les fils » de Priam, qui tomberont entre mes mains devant ces remparts de Troie, aucun n'évitera la mort. Tes pleurs sont » inutiles, il faut mourir. Patrocle, qui étoit infiniment » plus vaillant que toi, est bien » mort, & moi-même, tel que » tu me vois, qui seme partout l'épouvante, moi qui » suis fils d'une Déesse & d'un » pere fils de Jupiter, je mourrai aussi, & ce jour ne se » fera pas long-tems attendre; » le moment vient que quelqu'un de vos guerriers, qui » tremble de m'approcher, me » percera d'un coup de fleche » ou de pique, & immortalisera son nom par ma mort. »

A ces terribles paroles, le cœur manque à Lycaon, ses forces l'abandonnent, il quitte la pique d'Achille, & ses genoux ne pouvant plus le soutenir, il s'assied en étendant les deux bras. En même tems, Achille tire son épée & la lui plonge dans le sein; ce jeune Prince tombe sur le visage, & le sang, qui sort de sa plaie, inonde la terre tout autour de lui. Le fils de Pélée le prend par un pied & le jette dans le Xanthus, en insultant de la sorte à son malheur: » Va, malheureux, » dans ces gouffres avec les » poissons, qui lécheront le » sang de ta plaie, & épargneront à ta mere la peine » de te mettre sur un lit funebre, de pleurer sur ton corps » & de te préparer des obsèques; le Scamandre te portera dans le vaste sein de la » mer, où quelque monstre » marin s'élançant sur la surface des flots, t'engloutira » dans son ventre qui te servira » de tombeau. »

LYCAON, *Lycaon*, Λυκάων, (*a*) célebre ouvrier de Gnosse, avoit fait pour Iule, une épée dont la poignée étoit d'or, & le fourreau d'ivoire. Iule fit présent de cette épée à Euryale.

LYCAON, *Lycaon*, Λυκάων, fameux Médecin, dont on ignore la patrie. On ignore aussi le tems auquel il a vécu.

LYCAONIE, *Lycaonia*, (*b*) Λυκαονία province de l'Asie mineure, située entre la Phrygie au nord, la Cappadoce à l'orient, la Cilicie au midi, & la Pisidie au couchant.

Il y en a qui tirent le nom de cette province, du fleuve Lycus. Mais, de quel fleuve entendent-ils parler, parce qu'il y a eu plusieurs fleuves de ce nom? Seroit-ce d'un fleuve de Cappadoce? Seroit-ce d'un fleuve de Phrygie? Car, les autres sont trop éloignés. Mais, dans l'un de ces deux cas, il seroit

(*a*) Virg. Æneid. L. IX. v. 303. & *seq.*

(*b*) Diod. Sicul. pag. 630. Just. L. XXXVII. c. 1. Strab. pag. 130, 534, 537, 539, 566. & *seq.* Ptolem. L. V. c. 6. Plin. Tom. I. pag. 271, 275, 290. Pomp. Mel. pag. 20. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 54. L. XXXVIII. c. 38, 39. Actu. Apost. c. 14. v. 6. Q. Curt. L. IV. c. 5.

toujours vrai de dire que ni l'un ni l'autre de ces fleuves n'a aucun rapport avec la Lycaonie propre. D'autres vont chercher l'origine de ce nom dans l'Arcadie, où le nom de Lycaon étoit célebre. Rien de plus incertain que cette origine, pour ne pas dire, rien de plus fabuleux, à moins que l'on ne convienne que les habitans de la Lycaonie, descendoient des peuples Lycaoniens qui habitoient sur les bords du fleuve Lycus, dans la Phrygie, du côté qu'elle confine à la Lycie.

La Lycaonie, voisine du mont Taurus, quoiqu'en partie située dans cette montagne, fut réputée appartenir à l'Asie. Les Romains la regarderent comme telle, du tems de la guerre contre Antiochus. Ils avoient ôté à ce Prince les terres qui étoient en dedans du mont Taurus. Le traité de paix portoit : *Excedito urbibus, agris, vicis, castellis, cis Taurum montem usque ad Halyn amnem, & à valle Tauri usque ad juga, quà in Lycaoniam vergit.* Mais, quoique ces termes semblent exclure la Lycaonie, la suite fait voir qu'ils ne doivent pas être pris dans ce sens ; car, lorsque les Romains donnerent au roi Eumène la Lycaonie qu'ils avoient ôtée à Antiochus : *Adjecerunt*, dit Tite-Livre, *in Asia Phrygiam utramque . . . & Mysiam quam Prusias rex ademerat, ei restituerunt, & Lycaoniam & Milyada & Lydiam.* Eustathe confirme la même chose par ces paroles : *Asia quæ intra Taurum est, complectitur Lydos, Cares, Lycaones, &c.*

Cette Province étoit divisée en certaines parties, dont Pline en appelle une *tetrarchia ex Lycaonia, qua parte Galatiæ contermina est*, & il dit qu'elle avoit quatorze villes. Strabon veut que l'Isaurique fît une partie de la Lycaonie. Ptolémée, au contraire, comprend une partie de la Lycaonie dans la Pamphylie. Voici les villes que ce dernier place dans la Lycaonie : Adopissus, Canna, Iconium, Paralais, Corna, Casbia, Baratha.

La notice de l'empereur Léon le sage, & celle de Hiéroclès, ne s'accordent pas sur le nombre des villes qui étoient Episcopales dans la province de Lycaonie. Voici celles qu'ils donnent l'un & l'autre :

Léon le Sage.	Hiéroclès.
Iconii.	Iconium Metropolis,
Lystrorum.	Lystra.
Anasadæ.	Mysthea.
Amdadorum,	Amblada.
Larandorum.	Vasada.
Berites.	Ulmanada.
Derbes.	Listra.
Hydes.	Luranda.
Sabatrorum.	Derbæ.
Cani.	Baratæ.
Berinopolis.	Hyde.
Galbanorum *ou* Eudocialis.	Isauropolis.
Helistrorum.	Corna.
Pertorum.	Sabatra.
	Pterna.
	Carna.
	Glavama.
	Rignum.

Cette province eut l'avantage d'avoir Saint Paul & Saint Barnabé pour Apôtres. Il eſt marqué dans les Actes, que ces deux Apôtres, *confugerunt ad civitates Lycaoniæ, Lyſtram & Derben, & univerſam in circuitu regionem, & ibi evangeliſantes erant.*

LYCAONIE, *Lycaonia*, (*a*) Λυκαονία, nom que porta d'abord l'Arcadie, ſelon Denys d'Halicarnaſſe.

LYCAONIENS, *Lycaones*, Λυκάονες, les habitans de la Lycaonie. *Voyez* Lycaonie.

LYCAONIENS, *Lycaones*, Λυκάονες, (*b*) peuple que Ptolémée met dans la Phrygie, vers les frontières de cette province & de la Lycie. Ces Lycaoniens, ainſi qu'il a été dit dans l'article de Lycaonie, habitoient vers le fleuve Lycus.

LYCARIUS, *Lycarius*, (*c*) Λυκάριος, fut un des Ephores des Lacédémoniens pendant la guerre du Péloponnèſe.

LYCAS, *Lycas*, (*d*) capitaine Latin, qui en naiſſant avoit échappé au danger du fer, ayant été tiré du ſein de ſa mere après ſa mort. Auſſi étoit-il conſacré au Dieu de la Médecine, dont l'art l'avoit mis au monde. Il tomba dans un combat ſous les coups d'Énée.

LYCAS, *Lycas*, (*e*) autre capitaine Latin, qui poſté au premier rang de l'armée de Turnus, fut pourſuivi par Enée.

LYCASTE, *Lycaſtus*, (*f*) Λύκαστος, ville de l'iſle de Crete, que Pomponius Méla compte parmi les villes fameuſes du païs. Elle étoit du moins très-ancienne, puiſque ſes habitans, au rapport d'Homère, furent du nombre de ceux qui partirent pour le ſiege de Troie. Homère l'appelle Ἀργινόεντα Λύκαστον, Lycaſte dont la terre eſt blanchâtre, & c'eſt ſur ce témoignage d'Homère, que Pomponius Méla a parlé de cette ville, car de ſon tems elle ne ſubſiſtoit déjà plus, & les Gnoſſiens en poſſédoient la campagne, après avoir détruit la ville. C'eſt Strabon, qui nous l'apprend. Ainſi, quand Pline parle de cette ville, ſans y joindre le mot *fuit*, comme c'eſt la coutume, lorſqu'il nomme des villes qui n'exiſtent plus, c'eſt qu'il a été trompé par Pomponius Méla, qu'il a ſuivi.

LYCASTE, *Lycaſtus*, (*g*) Λύκαστος, fils de Minos I. & d'Itone, fille de Lyctius, ſuccéda à ſon pere, au royaume de Crete. Il épouſa Ida, fille de Corybas, & en eut Minos II. Le regne de Lycaſte n'offre rien de remarquable.

LYCASTE, *Lycaſtus*, (*h*) Λύκαστος, fils de Mars & de Phi-

(*a*) Dionyſ. Halicarn. L. II. c. 1.
(*b*) Ptolem. L. V. c. 2.
(*c*) Xenoph. p. 462.
(*d*) Virg. Æneid. L. X. v. 315. *& ſeq.*
(*e*) Virg. Æneid. L. X. v. 561, 562.
(*f*) Pomp. Mel. pag. 148. Homer. Iliad. L. II. v. 154. Strab. p. 479. Plin. T. I. p. 209.
(*g*) Diod. Sicul. p. 183. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 245, 261.
(*h*) Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. T. I. pag. 225.

lonomé. Suivant la fable, Philonomé, fille de Nyctimus & d'Arcadie, alloit ordinairement à la chaſſe avec Diane. Mars, prenant la forme d'un berger s'accoſta de Philonomé, elle en devint groſſe, & accoucha de deux garçons. Craignant l'indignation de ſon pere, elle les jetta dans l'Erymanthe. Les enfans tomberent dans un chêne creux où une louve ſe tenoit avec ſes petits. La louve leur donna la mammelle; le berger Tyliphe qui s'en apperçut prit les deux enfans, les éleva, & les nomma l'un Lycaſte & l'autre Parrhaſius, qui ſuccéderent à leur aïeul au royaume d'Arcadie.

LYCASTE, *Lycaſte*, Princeſſe, qui, ſelon quelques-uns, épouſa Butès, fils de Borée.

LYCÉ, *Lyce*, (*a*) à qui Horace adreſſe une Ode, dans laquelle il ſe moque de ſes ridicules. Les Dieux, dit-il, ont ouï mes vœux, Lycé; ils les ont ouïs; vous voilà vieille, & vous voulez encore paſſer pour jeune. Vous vous égayez dans les repas; vous folâtrez, à votre âge! Et vous n'en avez pas de honte? L'amour eſt un oiſeau qui ne ſe repoſe point ſur les arbres morts. Vos dents livides, votre front ridé, votre tête ſemée de cheveux blancs, tout cela lui fait peur, & le met en fuite. Vous avez beau étaler la pourpre & les pierreries, cela ne vous rend pas les années que le tems, qui s'envole, a remis dans nos faſtes. Où ſont ces graces, ces couleurs vives, cet enjouement? Qu'eſt devenue cette Lycé qui inſpiroit l'amour, & qui avoit ſurpris mes ſens, cette Lycé, qui après la belle Cynare regnoit par ſes attraits & par ſes charmes. Mais, les Deſtins n'ont accordé à Cynare qu'un petit nombre d'années; & il leur a plu de laiſſer vivre Lycé autant que la corneille, afin que nos jeunes gens euſſent le plaiſir de rire, en ſe montrant les uns aux autres, une vieille torche qui n'eſt plus qu'un tas de cendres.

LYCÉAS, *Lyceas*, Λυκίας, (*b*) Naucratite, auteur Grec, écrivit une hiſtoire d'Égypte. Athénée & Pline parlent de cet Auteur.

LYCÉATES, *Lycæatæ*, *Lyceatæ*, Λυκαῖται, Λυκεάται, les habitans du païs nommé Lycéatis. *Voyez* Lycéatis.

LYCÉATIS, *Lycæatis*, (*c*) Λυκαιάτις, païs du Péloponnèſe, dans l'Arcadie, étoit traverſé par l'Heliſſon. Il avoit pris ſon nom de Lycéus, au rapport de Pauſanias. Les habitans de ce païs refuſerent d'abord d'aller habiter la ville de Mégalopolis; mais, ils furent enfin contraints de céder.

LYCÉE [LE MONT], *Mons Lycæus*, ὄρος Λύκαιον, (*d*) montagne du Péloponnèſe, dans

(*a*) Horat. L. IV. Ode. 12. v. 1. & ſeq.

(*b*) Athen. p. 560, 616. Plin. T. II. pag. 739.

(*c*) Paul. p. 458, 498, 504.

l'Arcadie. Cette montagne eſt célebre dans les écrits des Poëtes. Virgile, Horace, & autres en font mention.

Pauſanias dit qu'on la nommoit auſſi le mont Olympe & le mont Sacré. Une tradition ancienne veut que Jupiter y ait été élevé. Il y a ſur le mont Lycée, dit Pauſanias, un petit canton, nommé Crétée, à la gauche du bois conſacré à Apollon ſurnommé Parrhaſius & Lycéus. Les Arcadiens prétendent que c'eſt-là que Jupiter a été élevé, & non pas dans l'iſle de Crete. Ils nomment trois Nymphes qui en eurent ſoin, Thiſoa, Néda, & Hagno. La premiere, dit cet Auteur, donna ſon nom à une ville, autrefois fort peuplée, & ſituée ſur les frontières des Parrhaſiens, quoique ce ne ſoit à préſent qu'un village, qui fait partie du territoire de Mégalopolis. La ſeconde donna ſon nom à une rivière, qui a ſa ſource dans la montagne, & la troiſième à une fontaine qui coule dans le mont Lycée. Pauſanias s'étend enſuite ſur la vertu de cette fontaine, parle du temple de Pan & des autres merveilles de la montagne, entr'autres, d'une plaine conſacrée à Jupiter Lycéen, & qui eſt inacceſſible aux hommes. Si quelqu'un, au mépris de la défenſe, franchit le pas, il meurt dans l'année. Il rapporte un autre prodige, c'eſt que les animaux, tant hommes que bêtes, qui y entrent par hazard, ne font plus d'ombre avec leurs corps. Un chaſſeur, qui y pourſuit ſon gibier, ne l'y prend point; & quand il en eſt ſorti, il voit que ſon corps ne jette plus d'ombre autour de lui. Au ſommet de la montagne eſt une élévation de terre, d'où l'on peut voir tout le Péloponnèſe, & ſur laquelle eſt un autel. Devant cet autel, ſont deux piliers ſurmontés par des aigles dorées. Le temple d'Apollon Parrhaſius eſt à l'orient, le champ de Thiſoa au nord.

LYCÉE, *Lyceum*, *Lycium*, Λύκειον, (*b*) lieu de Grece, ſitué près d'Athènes, où Ariſtote enſeignoit la Philoſophie. Ce lieu avoit été, ſelon Pauſanias, un temple d'Apollon, bâti par Lycus, fils de Pandion. Suidas & quelques autres veulent que c'ait été un lieu d'exercice, bâti par Piſiſtrate ou par Périclés, ou commencé par l'un & fini par l'autre. Quoi qu'il en ſoit, ce fut par rapport à ce lieu qu'on nomma la Philoſophie d'Ariſtote, la Philoſophie du Lycée. C'eſt-là que ce grand homme enſeignoit en ſe promenant, un peu après être ſorti de maladie; ce qui fit donner le nom de Péripatéticiens à ceux de ſa ſecte.

(*a*) Horat. L. I. Ode. 15. v. 1, 2; Virg. Eclog. 10. v. 15. Georg L. I. v. 16. L. III. v. 2, 314. L. IV. v. 439. Æneid. L. VIII. v. 344. Pauſ. pag. 253, 517, 518.

(*b*) Ovid. Metam. L. II. c. 16. Tit. Liv. L. XXXI. c. 24. Strab. pag. 396, 400. Pauſ. p. 33. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 6, 7.

Le ſage du Lycée prétendit avec Ariſtote, que la vertu ſeule ne pouvoit procurer qu'un bonheur très-imparfait, & que la félicité pour être complette, exigeoit avec les biens de l'ame, les biens du corps & ceux qu'on appelle extérieurs, ou les faveurs de la fortune.

LYCÉE, *Lyceum Lycium*, Λύκειον, (*a*) nom que Cicéron avoit donné à un lieu d'Italie dans le territoire de Tuſculanum. Il l'avoit ainſi appellé de cet autre lieu dont il eſt parlé dans l'article précédent.

On prétend qu'il y avoit auſſi à Rome, un lieu, nommé Lycée. La Theſſalie avoit encore, dit-on, un lieu du même nom.

LYCÉES, *Lycæa*, Λύκαια, (*b*) fêtes d'Arcadie, qui étoient à peu près la même choſe que les Lupercales de Rome. On y donnoit des combats, dont le prix étoit une armure d'airain; on ajoute que dans les ſacrifices on immoloit une victime humaine, & que Lycaon étoit l'inſtituteur de ces fêtes. On en célébroit encore d'autres de même nom à Argos, en l'honneur d'Apollon Lycogène, ou comme d'autres le prétendent, de ce qu'il avoit purgé le païs d'Argos des loups dont il étoit rempli.

LYCENE, *Lycæna*, Λυκαίνη, (*c*) courtiſanne dont Lucien fait mention dans un de ſes Dialogues.

LYCESTE, *Lyceſte*, (*d*) nom d'une Nymphe, au rapport de quelques Mythologues.

LYCÉTUS, *Lycetus*, (*e*) un de ceux qui furent tués par Perſée dans le combat qui ſe livra à l'occaſion du mariage de ce Prince avec Andromède.

LYCÉTUS, *Lycetus*, (*f*) un des Centaures, fut tué par Théſée.

LYCÉUS, *Lycæus*, Λυκαῖος, ſurnom de Jupiter. *Voyez* Jupiter Lycéus.

C'étoit auſſi un ſurnom de Pan. *Voyez* le ſecond article ci-après.

LYCÉUS, *Lyceus*, Λυκεὺς. (*g*) Héros qui donna ſon nom aux Lycéates & à leur païs.

LYCÉUS, *Lyceus*, Λυκεὺς, (*h*) le même que les Grecs appellent Pan, & les Romains Lupercus.

LYCHNIDUS, *Lychnidus*, (*i*) ville de Macédoine ſelon les uns, & d'Illyrie ſelon d'autres; mais, tous conviennent qu'elle appartenoit aux Daſſarétiens. Tite-Live dit: *Conſul Hoſtilius Ap. Claudium in Illyricum . . . miſit . . . qui . . . peragrata omni ea regione ad Lychnidum Daſſaretiorum conſedit.* Et ailleurs: *Dividenti prædam captivoſque . . . nuncius ex*

(*a*) Cicer. de Orator. L. I. c. 49.
(*b*) Pauſ. p. 456. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 219.
(*c*) Lucian. T. II. p. 740.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 368.
(*e*) Ovid. Metam. L. V. c. 3.
(*f*) Ovid. Méram. L. XII. c. 9.
(*g*) Pauſ. p. 458.
(*h*) Juſt. L. XLIII. c. 1.
(*i*) Strab. p. 323, 327. Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XXVII. c. 32. L. XLIII. c. 9. *& ſeq.*

Macedonia venit, Eropum quemdam corrupto arcis præſidiique præfecto Lychnidum cepiſſe. Tenere & Daſſaretiorum quoſdam vicos & Dardanos etiam concire. Il en faut conclure qu'elle étoit aux confins de l'un & de l'autre païs. Le nom moderne eſt Ochrida, ſelon Sophien. Elle étoit voiſine d'un lac que Polybe nomme Λύκαστις, & Étienne de Byzance Lychnitus. Ortelius croit que ce lac eſt le même que l'Aſcuris de Florus & de Tite-Live. Mais, cela eſt fort incertain.

La voie Ignatia paſſoit par cette ville, au rapport de Strabon. Le texte Grec de ce Géographe porte dans un endroit Λυχνιδίου, Lychnidium.

LYCHNITIS, *Lychnitis*, (*a*) Λυχνῖτις, nom d'un marais, que Diodore de Sicile met dans l'Illyrie. » Philippe, roi de Ma» cédoine, ayant, dit-il, vaincu » dans une grande bataille les » Illyriens, & s'étant rendu » maître de toute la contrée » qui s'étend juſqu'au marais » qu'on appelle Lychnitis, re» vint dans la Macédoine; d'où » il accorda aux Illyriens une » paix glorieuſe pour lui, & » s'acquit ſur les Macédoniens » cette autorité que donnent le » grand courage & les grandes » actions. »

LYCHNITIS, *Lychnitis*, (*b*) Λυχνῖτις, nom d'un autre marais, que Ptolémée place dans la grande Arménie. Étienne de Byzance nomme ainſi un canton du meme païs. Le marais Lychnitis eſt aujourd'hui le lac Giaguni, qui ſe décharge dans l'Araxe.

LYCHNOMANTIE, *Lychnomantia*, (*c*) eſpèce de divination qui ſe faiſoit par l'inſpection de la flamme d'une lampe. Ce mot eſt Grec, & vient de λύχνος, *Lychnus*, lampe, & de μαντεία, *divinatio*, divination.

On ignore le détail des cérémonies qui s'y pratiquoient. Il y a grande apparence que c'étoit la même choſe que la Lampadomantie.

LYCHNOPOLIS, *Lychnopolis*, Λυχνόπολις (*d*) ville imaginaire. Ce mot veut dire la ville des Lampes. Il y en a qui diſent l'iſle des Lampes. *Voyez* Lampes [l'iſle des].

LYCIARQUE, *Lyciarcha*, Λυκιάρχης, (*e*) grand Magiſtrat annuel de Lycie, qui préſidoit aux affaires civiles & religieuſes de toute la province. Le Lyciarque, dit Strabon, étoit créé dans un Conſeil compoſé des députés de 23 villes de Lycie. Quelques-unes de ces villes avoient trois voix, d'autres deux, & d'autres une ſeulement, ſuivant les charges qu'elles ſupportoient dans la confédération.

(*a*) Diod. Sicul. p 514.
(*b*) Ptolem. L. V. c. 13.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 122.
(*d*) Lucian. T. I. p. 730.
(*e*) Strab. p. 665. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 10.

Les Lyciarques étoient tout-à-la-fois les chefs des Tribunaux pour les affaires civiles, & pour les choſes de la religion; c'étoient eux qui avoient ſoin des jeux & des fêtes que l'on célébroit en l'honneur des Dieux, dont ils étoient inaugurés Pontifes, en même-tems qu'ils étoient faits Lyciarques. Leur nom indiquoit leur puiſſance, Commandans de Lycie.

LYCIDAS, *Lycidas*, (*a*) un des Lapithes, qui fut tué par Dryas.

LYCIDAS, *Lycidas*, un des Centaures, ſelon quelques-uns.

LYCIDAS, *Lycidas*, (*b*) un des perſonnages que Virgile introduit dans ſes éclogues. Lycidas dans la neuvième éclogue s'entretient avec Mœris. On fait venir le mot *Lycidas* du Grec λύκος, *lupus*, un loup.

LYCIDAS, *Lycidas*, Λυκίδης, (*c*) Athénien, qui, pour avoir été d'avis qu'on écoutât les propoſitions de Mardonius, fut lapidé ſur le champ; & les femmes Athéniennes coururent en même-tems à ſa maiſon, lapiderent ſa femme & ſes enfans. Tant la paix avec le Barbare paroiſſoit un crime déteſtable! On reſpecta néanmoins dans le député le caractère dont il étoit revêtu, & on le renvoya ſans lui faire aucun mauvais traitement.

LYCIE, *Lycia*, Λυκία, (*d*) province maritime de l'Aſie mineure, avoit pour bornes à l'Orient la Pamphylie & la Piſidie, au Nord la Phrygie, à l'Occident la Carie, & au Midi la mer Méditerranée.

I. Les Grecs formerent un établiſſement dans cette province dans les tems héroïques, & Hérodote qui devoit être bien inſtruit des antiquités d'un païs voiſin de la ville d'Halicarnaſſe ſa patrie, nous apprend que cet établiſſement fut poſtérieur au tems d'Acriſius, puiſque le conducteur de la colonie Grecque, & celui qui lui donna ſon nom, étoit Lycus, fils de Pandion, frere d'Égée, & oncle de Théſée. Lycus, dit Hérodote, alla chercher un aſyle contre les ſoupçons de ſon frere Égée, auprès de Sarpédon, frere de Minos, établi dans le païs des Termiles, & ce fut ce Lycus qui donna ſon nom aux Lyciens. Sarpédon étoit d'au-

(*a*) Metam. Ovid. L. XII. c. 9.

(*b*) Virg. Eclog. 7. v. 67. Eclog. 9. v. 1, 2. *& ſeq.*

(*c*) Herod. L. IX. c. 5. Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 224.

(*d*) Pauſ. p. 33, 401, 526. Ptolem. L. V. c. 3. Plin. T. I. p. 272, 273. Strab. pag. 572, 573, 587, 664. *& ſeq.* Herod. L. I. c. 28, 173, 176. L. III. c. 90. L. VII. c. 77, 92. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 15. *& ſeq.* L. XXXVIII. c. 39. L. XLI. c. 6. L. XLIV. c. 15. Juſt. L. XIII. c. 4. Diod. Sicul. pag. 628, 630. 649. Plut. Tom. I. pag. 998, 999. Actu. Apoſt. c. 27. v. 5. Quint. Curt. L. III. c. 1. L. VII. c. 10. L. X. c. 10. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag 325. Tom. V. p. 46, 100. Hiſt. Rom. Tom. IV. pag. 322. Tom. VIII. p. 229. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 77. *& ſuiv.* Tom. IX. pag. 119, 120, 152, 153.

tant plus porté à recevoir & à protéger Lycus, contre les entrepriſes d'un frere injuſte & ſoupçonneux, que lui-même avoit été obligé d'abandonner la Crete pour ſe ſouſtraire aux perſécutions de ſon frere Minos. Sarpédon avoit été ſuivi par tous ceux qui, s'étant déclarés pour lui, lorſqu'il avoit diſputé la couronne à ſon frere, craignirent de demeurer expoſés au reſſentiment de Minos. Les Crétois, établis dans le païs des Milyens ou Termiles, conſerverent en grande partie les mœurs & les loix de la Crete leur patrie, & ne prirent le nom de Lyciens que depuis l'arrivée de Lycus, fils de Pandion. Les peuples des païs voiſins ne leur donnent pas ce nom, dit Hérodote, & ils continuent de les nommer Termiles, & d'appeller leur païs la Milyade; ce nom étoit, continue-t-il, celui de la Lycie, & le païs que les Grecs nomment aujourd'hui Milyas, étoit celui des Solymes.

II. Ptolémée augmente conſidérablement cette province du côté du nord; car, il y joint deux provinces, Milyade & Carbalie. Mais, les autres Géographes retranchent de la Lycie la Milyade & la Carbalie. Il y en a même qui donnent à la Piſidie, quelques villes que Ptolémée place dans les terres. Le même Géographe attribue auſſi à la Lycie, du côté de l'occident, des villes que d'autres mettent dans la Carie.

Les Lyciens, ſelon Pline, avoient anciennement ſoixante-dix villes; mais, de ſon tems, il ne leur en reſtoit plus que trente-ſix. Encore Strabon retranche-t-il de ce nombre, puiſqu'il ne met dans la Lycie que vingt-trois villes, & ces vingt-trois villes avoient droit de ſuffrage dans l'aſſemblée générale de la nation, qui ſe tenoit dans la ville la plus commode. Les villes les plus conſidérables avoient trois ſuffrages, les villes médiocres n'en avoient que deux, & les autres un. Elles payoient les tributs & acquittoient les autres charges dans la même proportion. On créoit d'abord dans l'aſſemblée générale un Lyciarque, c'eſt-à-dire, chef de la Lycie, enſuite les autres Magiſtrats; on déſignoit auſſi les jugemens publics, & anciennement on délibéroit de la guerre & de la paix. C'étoit en obſervant ces bonnes loix, dit Strabon, que les Lyciens avoient mérité que les Romains leur conſervaſſent toujours leur liberté, & leur accordaſſent la jouiſſance des biens de leurs peres. Cet Auteur, en général, loue beaucoup l'équité, la modération & la politeſſe des Lyciens, & il remarque que juſqu'à ſon tems ils avoient marché conſtamment dans la pratique de ces vertus.

Ces peuples, ſelon Hérodote, ſe ſervoient en partie des loix de Crete, & en partie de celles des Cariens; mais, ils avoient cela de particulier & qui ne

s'obſervoit

s'obſervoit nulle part ; c'eſt qu'ils ſe nommoient du nom de leurs meres, & non de celui de leurs peres ; & ſi quelqu'un en rencontroit un autre, & lui demandoit qui il étoit & de quelle maiſon, il cherchoit ſa nobleſſe dans la maiſon de ſa mere, & en tiroit ſa généalogie. Si une femme noble épouſoit un roturier, les enfans qui en naiſſoient, étoient eſtimés nobles ; & ſi un homme noble & des premiers d'entr'eux épouſoit une femme étrangère, ou qui eût été concubine, les enfans qui en venoient, n'étoient pas réputés nobles.

III. La Lycie fut gouvernée par des Rois dans les tems les plus reculés. Amiſodor regnoit ſur une partie de cette province, tandis qu'Iobate regnoit ſur une autre. Ce dernier Prince étant mort ſans laiſſer d'enfans mâles, Bellérophon ſon gendre lui ſuccéda, & ſes deſcendans regnerent dans cette partie de la Lycie dont ſon beau-pere avoit été Roi.

Après la mort d'Alexandre le Grand, ſes Généraux, comme perſonne ne l'ignore, s'étant partagé les provinces qui compoſoient ſes États, la Lycie fit partie des païs qui échurent à Antigonus. Dans un nouveau partage fait quelque tems après, elle fut donnée à Clytus.

Les Romains, ayant attribué la Lycie aux Rhodiens, la leur confirmerent l'an 188 avant l'ere Chrétienne. Mais, ces Inſulaires abuſerent de leurs droits ; & les Lyciens furent obligés d'en porter leurs plaintes à Rome par leurs députés. Introduits dans le Sénat, ces députés avouoient qu'ils avoient été ſous la domination d'Antiochus ; mais, ils aſſuroient que cette ſervitude pouvoit être regardée comme une heureuſe liberté en comparaiſon de leur condition préſente ; que leurs nouveaux maîtres, non contens d'avoir réduit leur nation dans une dépendance odieuſe, tenoient les particuliers dans un véritable eſclavage ; qu'ils étendoient leur vexation juſques ſur leurs femmes & ſur leurs enfans ; qu'ils les battoient de verges comme des Eſclaves, & de gaieté de cœur leur ôtoient l'honneur & la réputation, & leur faiſoient ouvertement mille outrages, ſeulement pour montrer qu'ils étoient leurs maîtres, ne mettant aucune différence entr'eux & des Eſclaves, achetés à prix d'argent. Le Sénat, touché de ces plaintes, chargea les Lyciens de lettres pour les Rhodiens, par leſquelles il leur déclaroit que ſon intention n'avoit pas été ni de livrer les Lyciens comme des Eſclaves à leur domination, ni aucun autre peuple né libre, à celle de quelqu'autre puiſſance que ce fût ; que le peuple Romain avoit mis les Lyciens autant ſous la protection que ſous la puiſſance des Rhodiens, ſans renoncer lui-même à l'autorité qu'il prétendoit avoir ſur les villes al-

liées. Les Rhodiens, après cette déclaration, n'en devinrent pas plus modérés. Le Sénat fut obligé de rendre un arrêt qui rétablit les Lyciens dans leur pleine & entiere liberté.

Les choſes changerent dans la ſuite. M. Junius Brutus porta la guerre en Lycie, l'an 42 avant Jeſus-Chriſt. Les habitans refuſerent de fournir ni troupes ni argent, & ſe poſterent en armes ſur quelques hauteurs qui défendoient l'entrée de leur païs. M. Junius Brutus, ayant obſervé le moment où ſongeant à repaître ils ſe tenoient moins ſur leurs gardes, les attaqua, leur tua ſix cens hommes, & força les paſſages. Enſuite à meſure qu'il prenoit quelques-unes de leurs villes & de leurs bourgades, il renvoyoit en liberté tous ceux qui tomboient ſous ſa puiſſance, voulant par cette bonté gagner, s'il étoit poſſible, les cœurs de la nation. Mais, les Lyciens étoient fiers & hautains; ils s'irritoient de leurs pertes, & mépriſoient la clémence du vainqueur. Les plus braves ſe renfermerent dans la ville de Xanthus leur capitale, & M. Junius Brutus fut contraint de les y aſſiéger dans les formes.

La partie de la Lycie où regnoit Iobate, & qui s'étendoit le long du fleuve Xanthus juſqu'à la mer, étoit remplie de montagnes & de pâturages; le Cragus ſeul avoit huit ſommets, ſur un deſquels, ſuivant Strabon, il y avoit une ville qui portoit le nom de cette montagne. Toutes ces montagnes étoient remplies de lions, de chevres ſauvages & de ſerpens, qui cauſoient beaucoup de ravages dans les vallons & les prairies qui s'étendoient le long du Xanthus juſqu'à la mer, & empêchoient qu'on n'y conduiſît les troupeaux avec ſûreté. Iobate, pour exercer la valeur du jeune Bellérophon, dans un tems où l'Héroïſme conſiſtoit à purger la terre, preſque partout couverte de forêts & de bêtes féroces, de ces eſpèces de monſtres qui l'infectoient, ou pour ſatisfaire ſon gendre qu'il craignoit, le chargea de cette difficile expédition. Bellérophon donna la chaſſe à tous ces animaux, nettoya le païs, & rendit utiles les pâturages de ces montagnes & des plaines voiſines.

IV. Les anciens Géographes, qui ont traité de la Lycie, connoiſſoient mieux le dedans des terres que les côtés. Ils ne nous ont guère laiſſé que le nom des villes. Le fleuve Xanthus diviſoit la province en deux parties, dont l'une étoit en deçà de ce fleuve, & l'autre au delà. Ptolémée, dans ſon cinquième livre, donne les Limites de la Lycie & la ſituation des villes. La Lycie, dit-il, eſt terminée, au Septentrion & au Couchant, par l'Aſie proprement dite; à l'Orient, par la partie de la Pamphylie, qui prend depuis l'extrêmité de l'Aſie, juſqu'à la mer; & au

Midi, par la mer de Lycie. Enſuite, il donne cette deſcription du rivage de la mer : Calinda, Chydæ, Carya, Dædala, lieu, Telmeſſus, Xanthi, fleuve ; Patara, Antiphellus, Andriace, Limyri, fleuve ; Apiræ, Hiera ou Sacra Promontoria, Olympus, ville ; Phaſélis, Gragus ou Cragas, montagne.

Les villes, que Ptolémée place dans les terres, ſont Cydna, Sembra, Octapolis, Comba, Sidyma, Pinara, Araxa, Tlos, Xanthus, Coydalla, Sagalaſſus, Rhodia, Trebenda, Phellos, Myrra, Lymira.

V. Ce païs appartient préſentement aux Turcs. Il eſt diviſé en deux parties, dont l'une s'appelle Aldinelli, & l'autre Mantéſelli ou Briquia.

LYCIE, *Lycie*, (*a*) nymphe, qui eut d'Apollon un fils, nommé Icadius.

LYCIENS, *Lycii*, Λύκιοι, les habitans de la Lycie. *Voyez* Lycie.

LYCIGÉNETE *Lycigenetes*, un des ſurnoms donnés à Apollon.

LYCIMNIA, *Lycimnia*, (*b*) eſclave d'un Roi de Méonie, duquel elle eut un fils nommé Hélénor. L'ayant élevé ſecrétement, elle l'envoya contre les loix de la Milice au ſiege de Troie.

LYCIMNIE, *Lycimnia*. *Voyez* Lycinie.

LYCINIE, *Lycinia*, (*c*) femme de Mécène, dont parle Horace dans une de ſes Odes. » Ma Muſe, dit-il à ce favori d'Auguſte, aime mieux » célébrer la douce voix de » Lycinie, ſes yeux vifs & » brillans, & ſur-tout ſon cœur » ſincere, qui répond ſi bien à » votre amour. Qu'elle a de » graces, quand elle marche » dans les chœurs, quand elle » ſe livre aux jeux d'eſprit, ou » qu'elle préſente la main aux » jeunes Romaines dans les danſes ſacrées de Diane ! Donneriez-vous un ſeul de ſes » cheveux pour toutes les richeſſes d'Achemène, pour » tous les tréſors de Phrygie, » pour tous les biens dont regorge l'Arabie ? »

Il y a des éditions qui portent Lycimnie au lieu de Lycinie.

LYCINUS, *Lycinus*, Λυκῖνος, (*d*) l'un des interlocuteurs du Dialogue de Lucien ſur la danſe. Il s'entretient avec Craton. Celui-ci blâme la danſe, dont Lycinus prend la défenſe.

Lycinus eſt encore interlocuteur d'un autre dialogue de Lucien. C'eſt celui qui eſt intitulé *Hermotime* ou *des Sectes*.

LYCINUS, *Lycinus*, (*e*) Λυκῖνος, l'un des Philoſophes que Lucien introduit dans ſon Dia-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. pag. 149.

(*b*) Virg. Æneid. L. IX. v. 545. & *ſeq.*

(*c*) Horat. L. I. Ode. 9. v. 13. & *ſeq.*

(*d*) Lucian. Tom. I. pag. 529. & *ſeq.* p. 907. & *ſeq.*

(*e*) Luian. T. II. p. 843. & *ſeq.*

logue, intitulé les *Lapithes*, ou *le Banquet des Philoſophes*. Ici Lycinus s'entretient avec Philon.

LYCISCA, *Lyciſca*, (*a*) nom d'un des chiens d'Actéon, ſelon Ovide.

LYCISCA, *Lyciſca*, (*b*) nom d'une chienne du berger Damon, ſelon Virgile. Ce mot eſt tiré du Grec λύκος, *lupus*, un loup, & κύων, *canis*, un chien. C'eſt comme qui diroit un loup chien.

LYCISCA, *Lyciſca*, (*c*) nom d'une Courtiſanne, dont il eſt fait mention dans Juvénal.

LYCISCUS, *Lyciſcus*, (*d*) Λυκίσκος, fut établi par Caſſandre, gouverneur de l'Acarnanie. Les Épirotes, après la mort de leur roi Æacidas, ayant mis à ſa place ſon frere Alcétas, vers l'an 312 ayant Jeſus-Chriſt, Lyciſcus ſe hâta de paſſer à la tête d'une armée dans l'Épire, ſe flattant de renverſer aiſément le nouveau Roi d'un thrône où il ne faiſoit que d'arriver. Mais, dans le tems qu'il campoit auprès de la ville de Caſſope, Alcétas envoya ſes deux fils Alexandre & Teucer en différentes villes avec ordre d'y faire des levées de ſoldats les plus fortes qu'il leur ſeroit poſſible. Cependant, partant lui-même avec ce qu'il avoit de troupes, & s'étant campé aſſez près de l'armée ennemie, il attendoit le retour de ſes fils. Mais, comme l'armée de Lyciſcus plus nombreuſe que la leur, ſe diſpoſoit à tomber ſur eux, les Épirotes effrayés ſe joignirent d'eux-mêmes à lui. Alcétas ainſi abandonné ſe réfugia à Eurymenes, ville d'Épire; il y étoit déjà aſſiégé, lorſque ſon fils Alexandre arriva avec le ſecours qu'il amenoit. Il ſe donna une bataille très-vive, où périrent entr'autres le capitaine Micythus & & l'Athénien Lyſandre. Mais, Dinias étant venu au ſecours des vaincus, il ſe donna un ſecond combat, dans lequel Alexandre & Teucer battus, chercherent avec leur pere une retraite dans un fort voiſin. Cependant, Lyciſcus alla aſſiéger Eurymenes, première retraite d'Alcétas, & l'ayant priſe il la raſa. Caſſandre qui ne ſçavoit alors que le déſavantage que ſes troupes avoient eſſuyé quelques jours auparavant, & qui n'étoit pas encore inſtruit de la revanche qu'elles en avoient priſe, venoit à grandes journées au ſecours de Lyciſcus dans l'Épire, où le trouvant vainqueur il oublia ſa haine contre Alcétas même & ſe lia d'amitié avec lui.

LYCISCUS, *Lyciſcus*, (*e*) Λυκίσκος, un des Lieutenans-généraux d'Agathocle. Un jour que ce dernier l'avoit prié à un repas, il ſe mit à déclamer contre lui en ſa préſence. Aga-

(*a*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.
(*b*) Virg. Eclog. 3. v. 18.
(*c*) Juven. Satyr. 6. v. 123.
(*d*) Diod. Sicul. p. 690, 708, 719.
(*e*) Diod. Sicul. p. 749.

thocle, qui avoit des égards pour lui à cauſe de ſa capacité dans la guerre, tournoit ces reproches en plaiſanteries. Mais, ſon fils Archagatus prenant la choſe au ſérieux, lui commanda avec menaces de ſe taire. Au ſortir du repas, chacun s'étant retiré dans ſa tente, Lyciſcus vint juſques dans celle d'Archagatus lui reprocher un mauvais commerce avec ſa belle-mere; & il paſſoit en effet pour s'entendre ſecrétement avec Alcia; c'étoit le nom de cette femme. Archagatus, outré de ce reproche, prit auſſi-tôt dans la main d'un garde qui étoit-là, une demi-pique & l'enfonça à travers les côtes de Lyciſcus. Les gens du mort l'emporterent ſur le champ dans ſa tente. Dès le lendemain, tous ſes amis, & avec eux un grand nombre de ſoldats, ſe raſſemblant de tous côtés, blâmerent extrêmement cette action, & remplirent tout le camp de murmures & de menaces. A cette occaſion même pluſieurs des Officiers de l'armée ſur leſquels on avoit des ſujets de plainte, crurent pouvoir profiter de ce tumulte pour leur propre ſûreté. Ainſi armés de toutes pièces, ils demandoient hautement la vengeance du mort; de ſorte qu'Achagatus couroit un grand danger d'être tué dans cette ſédition. On entendit même des voix qui menaçoit Agathocle, s'il ne livroit pas lui-même ſon fils. Ils demandoient outre cela la paye qui leur étoit due, & ils en vinrent juſqu'à ſe donner de leur propre autorité de nouveaux chefs, ſous la conduite deſquels ils ſe ſaiſirent enfin de la citadelle de Tunis, où ils tenoient véritablement enfermés leurs anciens Commandans.

LYCISCUS, *Lyciſcus*, (*a*) Λυκίσκος, fut nommé Préteur des Étoliens, l'an de Rome 581, & 171 avant Jeſus-Chriſt. Ce Magiſtrat étoit favorable aux Romains, & à la ſollicitation de celui qui commandoit pour eux dans le païs, il fit maſſacrer cinq cens cinquante des principaux de la nation.

LYCISCUS, *Lyciſcus*, (*b*) Λυκίσκος, Acarnanien, ayant été député par ceux de ſa nation vers les Lacédémoniens, ſe déclara ouvertement pour les Macédoniens. Il fit valoir les ſervices que Philippe, & après lui Alexandre, avoient rendus à la Grece en attaquant & ruinant les Perſes qui en étoient les plus anciens & les plus cruels ennemis. Il fit ſouvenir les Lacédémoniens de la douceur & de la clémence qu'avoit montrées à leur égard Antigonus, lorſqu'il ſe rendit maître de de Sparte. Il inſiſta ſur la honte & ſur le danger qu'il y avoit de donner entrée dans la Grece à des Barbares, il appelloit ainſi les Romains. Il dit qu'il étoit

(*a*) Tit. Liv. L. XLII. c. 38. L. XLV. n. 28.

(*b*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. p. 408, 409.

de la sageſſe des Spartiates de prévoir de loin l'orage qui commençoit à ſe former en Occident, & qui ſans doute éclateroit bientôt, d'abord ſur la Macédoine, puis ſur la Grece entière, dont il cauſeroit la ruine. Pourquoi vos ancêtres, leur dit-il, précipiterent-ils dans un puits celui qui venoit de la part de Xerxès les inviter à ſe ſoumettre & à ſe joindre à ce Prince? Pourquoi Léonide votre Roi, avec ſes trois cens Spartiates, affronta-t-il la mort? N'étoit-ce pas pour défendre la liberté commune de la Grece? Et maintenant on vous exhorte à la livrer à d'autres Barbares, d'autant plus dangereux, qu'ils paroiſſent plus modérés. Que les Étoliens ſe déshonorent, s'ils le veulent, par cette honteuſe prévarication; elle leur convient, à eux qui ignorent ce que c'eſt que la gloire, & qui ne ſont ſenſibles qu'à un ſordide intérêt. Pour vous, Spartiates, défenſeurs nés de la liberté & de l'honneur de la Grece, vous ſoutiendrez juſqu'à la fin un titre ſi glorieux.

Le fragment de Polybe, où cette harangue eſt rapportée, en demeure-là, & ne marque point quel en fut le ſuccès.

LYCIUM, *ou* LYCEUM. *Voyez* Lycée.

LYCIUM MARE, la mer de Lycie. *Voyez* Lycie.

LYCIUS, *Lycius*, Λύκιος, le même que Lycus. *Voyez* Lycus.

LYCIUS, *Lycius*, Λύκιος, ſurnom d'Apollon. *Voyez* Apollon Lycius.

LYCIUS, *Lycius*, Λύκιος, officier Syracuſain. Il en eſt fait mention dans Xénophon.

LYCIUS, *Lycius*, Λύκιος, (*a*) Athénien, fils de Polyſtrate, étoit Préfet de cavalerie, ſelon Xénophon.

LYCOA, *Lycoa*, Λυκόα, (*b*) ville du Péloponnèſe dans l'Arcadie, étoit ſituée au pied du mont Ménale. Du tems de Pauſanias, il n'en reſtoit plus que quelques veſtiges, avec un temple de Diane Lycoatis, où la Déeſſe étoit en Bronze.

LYCOATIS, *Lycoatis*, Λυκοάτις, ſurnom de Diane. *Voyez* Lycoa.

LYCOGENE, *Lycogenes*, ſurnom d'Apollon. *Voyez* Lycées.

LYCOMEDE, *Lycomedes*, Λυκομήδης. (*c*) fut fils d'Apollon & de Parthénope, au rapport d'Aſius, cité par Pauſanias.

LYCOMEDE, *Lycomedes*, Λυκομήδης, (*d*) fils de Créon. Pauſanias, dans ſa deſcription des monumens du temple de Delphes, dit: » Auprès de » Megès c'eſt Lycomede, fils » de Créon, bleſſé auſſi au poi» gnet, comme le même poëte » Leſchée nous apprend qu'il » le fut par Agénor. Polygnote » avoit donc lu les poëſies de

(*a*) Xenoph. p. 307.
(*b*) Pauſ. p. 129.
(*c*) Pauſ. p. 402.
(*d*) Pauſ. pag. 658. Homer. Iliad. Lc IX. v. 84.

» Leſchée, autrement il n'au-
» roit pu ſçavoir toutes ces
» circonſtances. Il repréſente
» le même Lycomede bleſſé en
» deux autres endroits, à la
» tête & au talon. »

LYCOMEDE, *Lycomedes*, Λυκομήδης, (*a*) roi de l'iſle de Scyros, étoit frere de Philomele ou Thétis, mere d'Achille. Ce dernier fut envoyé chez Lycomede, lorſque ſa mere voulut le cacher pour l'empêcher d'aller au ſiege de Troie. Lycomede avoit une fille, nommée Deidamie, dont Achille ſçut ſi bien ſe faire aimer, qu'il en eut un fils, connu ſous le nom de Pyrrhus ou Néoptoleme.

Théſée, obligé de quitter Athènes, s'embarqua pour l'iſle de Scyros, où il croyoit trouver des amis, & où il avoit quelque bien du côte de ſon pere. En arrivant chez Lycomede, Théſée le pria ſeulement de lui rendre ſes terres, afin qu'il pût y paſſer le reſte de ſes jours. D'autres prétendent qu'il lui demanda du ſecours contre les Athéniens. Lycomede, ſoit qu'il craignît la réputation d'un ſi grand perſonnage, ou qu'il eût été gagné par Mneſthée, le mena ſur la plus haute montagne comme pour lui faire voir ſon iſle, & le précipita du haut des rochers. Ils y en a qui écrivent que Lycomede découvrit que Théſée faiſoit des cabales dans l'iſle pour l'en chaſſer, & qu'il tâchoit de corrompre ſa femme.

LYCOMEDE, *Lycomedes*, (*b*) Λυκομήδης, Général des Mantinéens. C'étoit un homme qui ne le cédoit à aucun autre pour la naiſſance, les richeſſes & l'ambition; trois qualités qui lui donnoient un grand crédit parmi ceux de ſa nation. Ayant été envoyé à Athènes, il y fit conclure un traité d'alliance entre les Athéniens & les Arcadiens. Mais, il ne ſurvécut pas long-tems à ce traité; car il mourut au ſortir d'Athènes.

LYCOMEDE, *Lycomedes*, (*c*) Λυκομήδης, capitaine Athénien, fut le premier qui prit un vaiſſeau ennemi au combat naval de Salamine. Après s'en être rendu maître, il coupa la proue, & la conſacra avec ſes enſeignes à Apollon, ſurnommé porte-laurier.

LYCOMEDE, *Lycomedes*, Λυκομήδης. (*d*) officier Rhodien, du tems d'Alexandre le Grand. Les Perſes, après s'être rendu maîtres de Mitylène, y firent entrer une garniſon, dont ils donnerent le commandement à Lycomede.

LYCOMEDE, *Lycomedes*, (*e*)

(*a*) Pauſ. pag. 30 Plut. Tom. I. pag. 16, 483. Myth. par M. Abb. Ban. Tom. VII. pag. 120, 121.

(*b*) Pauſ. pag. 498. Xenoph. p. 618, 633.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 119.

(*d*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 12.

(*e*) Hirt. Panſ. de Bell. Alexand. p. 742. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VII. pag. 538, 539.

Λυκομήδης, fut établi par Jules Céſar ſouverain Prêtre de Comanes, en la place d'Archélaüs, fils de celui à qui Pompée avoit conféré autrefois cette grande dignité. On prétend que Lycomede y avoit des droits & des prétentions du chef de ſes ancêtres. Cette raiſon pourroit bien n'être qu'un prétexte, qui ſervit de voile à une vengeance contre Archélaüs partiſan de Pompée, & au déſir de récompenſer les ſervices rendus par Lycomede à Jules Céſar.

LYCOMEDES, *ou* LYCOMIDES, *Lycomedæ*, *Lycomidæ*, Λυκομήδαι, Λυκομίδαι, (*a*) nom d'une certaine famille d'Athènes, qui avoit l'intendance des cérémonies & des ſacrifices qu'on faiſoit à Cérès & aux grandes Déeſſes, & pour laquelle le poëte Muſée avoit compoſé l'hymne qu'on y chantoit.

Pauſanias parle de cette famille. Il nous apprend que Pamphus & Orphée firent en l'honneur de Cupidon des Hymnes, que les Lycomedes avoient coutume de chanter dans la célébration de leurs myſtères.

Thémiſtocle, ſelon Plutarque, étoit de la famille des Lycomides; & la raiſon qu'en donne cet Auteur, c'eſt que la chapelle de cette famille dans le bourgs de Phlye, ayant été brûlée par les Barbares, Thémiſtocle la rebâtit & l'orna de tableaux.

Il ne ſeroit guere poſſible aujourd'hui de dire d'où les Lycomides tiroient leur nom, parce que l'Antiquité ne nous a laiſſé là-deſſus aucune lumière.

LYCO, *Lyco*, *Lycon*, Λύκων, (*b*) Syracuſain, qui ne nous eſt connu que pour avoir eu part à la mort de Dion. Ce fut ce Lycon qui jetta aux meurtriers par les fenêtres, une épée dont ils ſe ſervirent pour ôter la vie au malheureux Dion.

LYCON, *Lycon*, Λύκων; (*c*) capitaine qui fut tué par Pénélée, au ſiege de Troie. Ces deux Officiers, après avoir vainement couru l'un contre l'autre avec leurs lances, mirent l'épée à la main, & ſe chargerent avec furie. Lycon abattit le panache du caſque de Pénélée, mais ſon épée ſe rompit près de la garde; & Pénélée profitant de ce moment, lui déchargea un ſi grand coup au deſſous de l'oreille, que toute l'épée ſe plongea dans le cou, & que la tête ne tenant plus qu'à la peau, pencha ſur l'épaule; Lycon tombe mort à ſes pieds.

LYCON, *Lycon*, Λύκων, (*d*) fut pere d'Autolycus, ſelon Xénophon.

LYCON, *Lycon*, Λύκων, (*e*) capitaine Athénien, commandoit les troupes Grecques qui étoient dans l'armée de

(*a*) Pauſ. pag. 581. Plut. Tom. I. pag. 112.
(*b*) Corn. Nep. in Dion. c. 9. Plut. T. I. p. 983.
(*c*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 335. & ſeq.
(*d*) Xenoph. p. 875.
(*e*) Roll. Hiſt. Anc. T. II. p. 403.

Piſuthne. Mais, Tiſſapherne, qui étoit un homme plein de ruſes, & capable de jouer toute ſorte de perſonnages, trouva le moyen de parler aux Grecs, & à force des préſens & de promeſſes, il gagna les troupes & le Général, qui ſe donnerent à lui.

LYCON, *Lycon*, Λύκων, (*a*) excellent Acteur, qui étoit de la ville de Scarphie, ayant extrêmement réuſſi, coula adroitement dans la pièce comique un vers par lequel il demandoit à Alexandre dix talens; Alexandre ſe mit à rire & les lui donna.

LYCON, *Lycon*, Λύκων, (*b*) dont Démoſthène fait mention dans une de ſes Harangues contre Callippe.

LYCON, *Lycon*, Λύκων, (*c*) Général des armées navales d'Antigonus.

LYCON, *Lyco*, Achéen, commandoit les Étoliens & les Béotiens dans l'armée de Perſée.

LYCONE, *Lycone*, Λυκώνη, (*d*) montagne du Péloponnèſe, dans l'Argolide. Cette montagne étoit couverte d'une infinité d'arbres, dont la plupart étoient des Cyprès, au haut de la montagne il y avoit un temple de Diane Orthia, & dans ce temple trois ſtatues, l'une d'Apollon, l'autre de Latone, & la troiſieme de Diane, toutes trois de marbre blanc & attribuées à Polyclete. En deſcendant de la montagne, on trouvoit à gauche du grand chemin un autre temple de Diane, puis à droite le mont Chaon, dont le bas étoit planté d'arbres fruitiers.

LYCOPHONTE, *Lycophontes*, Λυκοφόντης, (*e*) fils d'Antophonus, étoit un des Capitaines des Thébains au ſiege de Troie. Il y fut tué par Teucer.

LYCOPHRON, *Lycophron*, Λυκόφρων, (*f*) fils de Maſtor de l'iſle de Cythère, fut tué par Hector au ſiege de Troie. Sorti de ſon iſle pour un meurtre qu'il y avoit commis, il étoit allé paſſer le tems de ſon exil près d'Ajax, & le ſervoit dans les occaſions les plus périlleuſes. Hector le bleſſa au deſſus de l'oreille, & le jetta de la pouppe du vaiſſeau ſur le ſable. Ajax frémit de douleur; & s'adreſſant à ſon frere: » Teucer, » lui dit-il, nous venons de » perdre le fidele compagnon » de tous nos travaux, le vaillant fils de Maſtor, qui ayant » quitté l'iſle de Cythère s'étoit donné à nous, & que nous » honorions comme notre pere; » le fer d'Hector vient de nous » le ravir. Où ſont donc vos » fleches mortelles? Qu'avez-» vous fait de l'arc qu'Apollon » lui-même vous avoit don-

(*a*) Plut. T. I. p. 681.
(*b*) Démoſth. Orat. in Callip. p. 1098. & *ſeq.*
(*c*) Diod. Sicul p. 711.
(*d*) Pauſ. p. 129.
(*e*) Homer. Iliad. L. IV. v. 395. L. VIII. v. 275.
(*f*) Homer. Iliad. L. XV. v. 430. & *ſeq.*

» né? » Teucer l'entendit; & s'étant rendu auprès de lui avec ſon arc & ſon carquois, il commença à tirer contre les Troyens, & bleſſa entr'autres Clitus.

LYCOPHRON, *Lycophron*, Λυκόφρων, (*a*) fils de Périandre, vécut dans le ſixième ſiecle avant l'ere Chrétienne. Sa mere ſe nommoit Méliſſe. Il avoit un frere qui étoit ſon aîné, mais qui n'avoit reçu de la nature aucun des talens néceſſaires pour ſoutenir le poids de la ſouveraineté. Pour lui au contraire, il étoit d'un heureux naturel, & ſon pere le deſtinoit pour ſon ſucceſſeur dans le Gouvernement de Corinthe. Les deux jeunes Princes, ayant obtenu la permiſſion d'aller paſſer quelques jours chez Proclès, tyran d'Epidaure, leur ayeul maternel, apprirent de lui que Périandre avoit fait mourir leur mere. L'aîné ne fit pas attention à ce propos; mais, Lycophron en conçut une ſi grande averſion pour ſon pere, qu'à ſon retour il ne voulut pas lui parler. Périandre, irrité de la mutinerie de ſon fils, le chaſſa de ſa maiſon & défendit aux habitans de Corinthe de le recevoir chez eux, de lui donner à manger, & même de lui parler. Malgré toutes ces rigueurs, Lycophron perſiſta dans ſon obſtination. Périandre, le voyant défait, languiſſant & ſur le point de périr de faim, en eut pitié & prit le parti de l'envoyer dans l'iſle de Corcyre. Enfin, accablé par le poids des années & ne pouvant plus vaquer aux affaires du Gouvernement, il manda ſon fils pour venir prendre poſſeſſion de la ſouveraine puiſſance; & afin de l'y engager, il ſe condamna lui-même à paſſer le reſte de ſes jours à Corcyre. mais, les Corcyréens craignant que Périandre ne vînt habiter leur iſle, tuerent Lycophron. C'eſt ainſi, ſuivant Hérodote, que ce malheureux Tyran perdit le ſeul héritier capable de lui ſuccéder dans la tyrannie.

LYCOPHRON, *Lycophron*, Λυκόφρων, (*b*) Tyran de Pheres, ſe voyant preſſé par Philippe, Roi de Macédoine, implora le ſecours des Phocéens. Onomarchus, leur chef, lui envoya Phayllus ſon frere avec ſept mille hommes; mais, Philippe vint promptement à leur rencontre, les battit, & les chaſſa hors de la Théſſalie. Onomarchus, qui méditoit déjà la conquête de la Theſſalie, n'eut pas plutôt appris la défaite de ſon frere, qu'il partit avec toute ſon armée, pour aller lui-même au ſecours de Lycophron. Philippe, à la tête de ſon armée & de celle des Theſſaliens jointes enſemble, étant venu au-devant d'Onomarchus, celui-ci

(*a*) Diog Laërt. p. 65. Herod. L. III. c. 50. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 363. *& ſuiv.* Tom. XXI, pag. 131. *& ſuiv.*

(*b*) Xenoph. p. 461. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XII. pag. 181. *& ſuiv.*

dont les troupes étoient plus nombreuſes, les défit en deux différens combats, dans leſquels une grande quantité de Macédoniens périrent, & où Philippe lui-même courut un fort grand danger, puiſque ſes ſoldats effrayés l'abandonnoient pour prendre la fuite, & qu'il eut toutes les peines du monde à les rallier & à les ramener à leur devoir; & fort peu de tems après, ce Prince repaſſa en Macédoine.

Quelque-tems après, Philippe étant retourné en Theſſalie avec une armée conſidérable, y preſſoit de nouveau Lycophron. Celui-ci, bien inférieur en forces à Philippe, a pour la ſeconde fois recours aux Phocéens, avec promeſſe de joindre par la ſuite ſes troupes aux leurs, pour faire réuſſir le projet qu'ils avoient formé ſur la Theſſalie. Une ſemblable promeſſe flattoit trop les vues ambitieuſes d'Onomarchus, pour qu'il héſitât un moment à ſecourir le Tyran. Il ſe regardoit déjà comme le Souverain de toute la Theſſalie, & effectivement il avoit alors une armée ſi puiſſante pour ces tems-là, qu'il pouvoit preſque compter de réuſſir dans ce qu'il entreprendroit de plus hazardeux. Il part donc en diligence, pour aller au ſecours de Lycophron ſon ami & ſon allié, & à la vérité les intérêts particuliers d'Onomarchus étoient ſi intimement liés avec ceux du Tyran de Pheres, qu'il ne pouvoit plus ſe départir de ſon alliance, ſans renoncer à la conquête de la Theſſalie, à laquelle il aſpiroit, & qu'il enviſageoit déjà comme une choſe faite. L'armée d'Onomarchus étoit compoſée de vingt mille hommes de pied & de cinq cens chevaux. Malgré cela il fut vaincu; & ayant pris la fuite vers la mer, il s'y jetta à la nage, & fut ſubmergé par les flots.

Lycophron, ſe trouvant par la mort d'Onomarchus, déchu de toute eſpérance de ſecours, & par conſéquent hors d'état de réſiſter davantage à la puiſſance de Philippe, roi de Macedoine, fut forcé d'abandonner la ville de Pheres, ſiege de ſa domination, & de la remettre entre les mains de ce Prince; & après avoir ramaſſé à la hâte deux mille hommes, il alla joindre Phayllus, dans le deſſein de ſecourir les Phocéens leurs anciens amis & alliés.

LYCOPHRON, *Lycophron*, Λυκόφρων, (*a*) frere de Thébé, femme d'Alexandre, tyran de Pheres. *Voyez* Alexandre.

LYCOPHRON, *Lycophron*, Λυκόφρων, (*b*) Poëte Grec & Grammairien, fils d'Ariclée, naquit à Chalcis, ville d'Eubée. Il fut adopté par Lycus de Rhege. On croit qu'il vivoit trois cens ans avant Jeſus-Chriſt, & qu'il fut tué d'un coup de

(*a*) Plut T. I. p. 297.
(*b*) Suid. T. II. p. 71. Lucian. T. I. p. 973. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 17. *& ſuiv.*

fleche. Il avoit composé un Poëme intitulé *Alexandra*, qui a fait beaucoup de peine aux Sçavans à cause de son obscurité ; aussi le nomma-t-on *le ténébreux*.

Suidas, qui compte ce Poëte parmi ceux qu'on appelloit Pleiades, & dont le nombre ne montoit qu'à sept, nous a conservé les titres de tous ses ouvrages, qui sont Æolus, Andromede, Aletes, Æolides, Éléphénor, Hercule, les Supplians, Hippolyte, Cassandride, Laius, les Marathoniens, Nauplius, Œdipe l'ancien & le jeune, Orphanus, Penthéus, les Pélopides, les Alliés, Télégonus, & Chrysippe.

La meilleure édition de Lycophron est celle d'Oxford en 1697, réimprimée en 1702 *in-folio*.

Il y a eu plusieurs autres grands hommes du nom de Lycophron.

LYCOPOLITE [le nome], *Lycopolites nomos*, Λυκοπολίτης νομὸς, (*a*) contrée d'Égypte. Diodore de Sicile en parle ainsi : » Les Égyptiens honorent les » loups à cause de la ressemblance qu'ils ont avec les » chiens ; en effet, ils different » peu & les deux especes s'accouplent réciproquement. On » allegue pourtant une cause » plus mystérieuse de ce Culte. On dit que lorsqu'Isis » & son fils Horus se préparoient à combattre Typhon, » Osiris revint des Enfers sous » la forme d'un loup & se joignit à eux pour les aider ; & » que Typhon ayant été tué, » on avoit honoré l'animal dont » l'apparition avoit procuré » cette victoire. D'autres racontent que les Éthiopiens » venant porter la guerre en » Égypte, une armée de loups » les arrêta sur leur passage & » les mit en fuite près de la » ville nommée Éléphantine. » Depuis ce jour, cette Province s'est appellée Lycopolitaine, & les loups y ont été » en vénération. »

LYCORIAS, *Lycorias*, (*b*) l'une des Nymphes qui étoient à la suite de Cyrene. Virgile remarque qu'elle venoit pour la premiere fois d'éprouver les douleurs de Lucine.

LYCORIS, *Lycoris*, Λυκωρὶς, (*c*) nom d'une montagne dont Lucien fait mention, au sujet du Déluge de Deucalion. Il suppose que ce fut sur cette montagne que s'arrêta pendant ce Déluge une petite nacelle qui contenoit comme quelques étincelles du genre humain.

LYCORIS, *Lycoris*, Λυκωρὶς, (*d*) fameuse comédienne, dont le poëte Cornélius Gallus fut éperdument amoureux. Mais, Lycoris lui fut infidelle & s'attacha à un général Romain qui l'emmena avec lui au-delà des

(*a*) Diod. Sicul. p. 56.
(*b*) Virg. Georg. L. IV. v. 339, 340.
(*c*) Lucian. T. I. p. 59.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 920. Virg. Eclog. 10. v. 2. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 401, 402.

Alpes du côté de la Germanie; Cornélius Gallus fut outré de cette inconſtance de ſa maîtreſſe, & en conçut un violent chagrin. C'eſt pour le conſoler que Virgile compoſa ſa dixième éclogue, où il repréſente Cornélius Gallus accablé de triſteſſe, & voulant déſormais paſſer ſa vie au milieu des Bergers d'Arcadie. Ceux-ci & tous les Dieux champêtres viennent pour le conſoler. Il leur répond, & les entretient des remedes qu'il veut prendre pour ſe guérir de ſa paſſion. Il finit par avouer que ſa maladie eſt incurable, & qu'il aimera toujours Lycoris. C'eſt une des plus belles éclogues de Virgile.

Il y en a qui prétendent que cette Lycoris eſt la même que Cythéris, célebre courtiſanne, dont M. Antoine fut ſi épris, qu'il l'amenoit par tout avec lui, & la faiſoit porter dans une litiere qui étoit ſuivie d'un train auſſi magnifique que celui de ſa propre mere. *Voyez* Gallus [Cornélius].

LYCORMAS, *Lycormas*, Λυκόρμας, fleuve de Grece, dans l'Étolie. *Voyez* Événus.

LYCORMAS, *Lycormas*, (*a*) Λυκόρμας, un de ceux qui ſe trouverent au combat qui ſe donna à la cour de Céphée, à l'occaſion du mariage de Perſée avec Andromede.

LYCORTAS, *Lycortas*, (*b*) Λυκόρτας, pere de Polybe l'Hiſtorien, eſt un des plus grands Capitaines que l'Achaïe ait produits. Il étoit de Mégalopolis. Philopœmen, ayant été fait priſonnier dans un combat contre les Meſſéniens, & condamné à boire du poiſon, s'informa, en prenant la coupe, du ſort de Lycortas, qu'il ſçavoit être après lui le plus habile Capitaine de la nation. Quand il eut appris qu'il étoit échappé ſain & ſauf du combat, il dit que les affaires des Achéens n'étoient pas entierement déſeſpérées, & rendit l'eſprit.

Dès que le bruit de ſa mort ſe fut répandu, les Achéens réſolurent de ne pas différer un ſeul moment d'en tirer vengeance, & ayant élu ſur l'heure même Lycortas pour leur Général, ils ſe jetterent dans la Meſſénie, où ils mirent tout à feu & à ſang. Les Meſſéniens, ſe voyant ſans reſſource, & hors d'état de ſe défendre par les armes, députerent vers les Achéens pour finir la guerre, & demander pardon de leurs fautes paſſées. Lycortas, touché de leurs prieres, ne crut pas devoir les rebuter, comme leur révolte inſenſée & furieuſe ſembloit le mériter. Il leur dit que l'unique moyen d'obtenir la paix, étoit de livrer les auteurs de la rebellion & de la mort de Philopœmen, de remettre tous leurs intérêts à la diſ-

(*a*) Ovid. Metam. L. V. c. 4.

(*b*) Plut. T. I. p. 368. Juſt. L. XXXII. c. 1. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 32. L. XXXIX. c. 35. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 604. *& ſuiv.*

position des Achéens, & de recevoir garnison dans la citadelle. Ces conditions furent acceptées & exécutées sur le champ.

Le Sénat de Rome ayant ordonné que Sparte seroit jointe à la ligue des Achéens, Lycortas assembla le peuple à Sicyone, & y mit en délibération si l'on recevroit Sparte dans la ligue des Achéens. Pour pórter la multitude à l'y recevoir, il représenta que les Romains, à la disposition desquels on avoit abandonné cette ville, ne vouloient plus en être chargés; qu'ils avoient déclaré aux ambassadeurs que cette affaire ne les regardoit pas; que ceux qui dans Sparte étoient à la tête des affaires, souhaitoient fort cette union, qui ne pouvoit être que d'une grande utilité à la ligue Achéenne, puisque les anciens bannis, dont ils avoient éprouvé l'ingratitude & l'impiété, n'y seroient point compris, mais seroient chassés de la ville, & d'autres citoyens substitués à leur place. Diophane & quelques autres particuliers prirent la défense des bannis. Mais, malgré leur opposition, le Conseil décida que Sparte seroit reçue dans la ligue; & en effet elle y fut reçue. A l'égard des anciens bannnis, on ne fit grace qu'à ceux qu'on ne pouvoit convaincre d'avoir rien entrepris contre la République des Achéens.

Quelque tems après, Hyperbate, ayant été choisi Général des Achéens, mit de nouveau en délibération dans le Conseil, si l'on auroit égard aux lettres que le Sénat avoit écrites au sujet du rétablissement de ceux qui avoient été chassés de Lacédémone. Le sentiment de Lycortas fut que, sur cela, on devoit s'en tenir à ce qui avoit été arrêté. » Quand les Ro» mains, dit-il, écoutent favo» rablement les plaintes & les » demandes des malheureux » qui leur paroissent justes & » raisonnables, ils font en cela » ce qu'il leur convient de fai» re. Mais, lorsqu'on leur re» présente qu'entre les graces » qu'on veut obtenir d'eux, » les unes passent leur pouvoir, » que les autres feroient déshonneur & un tort considé» rable à leurs alliés, ce n'est » pas leur coutume de s'opiniâtrer, & de forcer ces » alliés à leur obéir. C'est au» jourd'hui le cas où nous som» mes. Faisons connoître aux » Romains que nous ne pou» vons exécuter leurs ordres » sans violer nos sermens, sans » aller contre les loix sur les» quelles notre ligue est éta» blie. Ils se relâcheront sans » doute, & conviendront que » c'est avec juste raison que » nous nous défendons de nous » soumettre à ce qu'ils nous » ordonnent. » Hyperbate & Callicrate furent d'un avis contraire. Selon eux, il falloit obéir, & il n'y avoit ni loi, ni serment, ni traité, qu'on ne dût sacrifier à la volonté des

Romains. Dans ce partage de ſentimens, il fut réſolu qu'on députeroit au Sénat pour lui repréſenter les raiſons que Lycortas avoit expoſées dans le Conſeil. Mais, le Sénat n'y eut point d'égard & les exilés furent rétablis.

Ptolémée Épiphane, dès le commencement de ſon regne, avoit envoyé un ambaſſadeur en Achaïe, pour renouveller l'alliance que le Roi ſon pere avoit faite autrefois avec les Achéens. Ceux-ci accepterent la propoſition avec joie, & députerent au Roi, pour ce ſujet, Lycortas avec deux autres ambaſſadeurs. Dans les dernieres années de ſon regne, le même Prince voulut encore renouveller l'alliance avec les Achéens. Il offrit à la République ſix mille boucliers & deux cens talens d'airain. On accepta ſes offres, & on députa de rechef vers lui Lycortas & deux autres Achéens, pour le remercier de ſes préſens, & pour renouveller l'alliance. Ils revinrent bientôt après avec l'ambaſſadeur de Ptolémée, pour ratifier le traité.

LYCOSURE, *Lycoſura*, (*a*) Λυκόσουρα, ville du Péloponnèſe dans l'Arcadie, où elle fut bâtie ſur le mont Lycée par Lycaon, fils de Pélaſgus. Le Platoniſte traverſoit cette ville du côté du couchant. Clitor, un des plus puiſſans Rois de ſon tems, y avoit établi ſa demeure.

» Un peu plus loin, dit Pau-» ſanias, vous découvrirez l'en-» ceinte des murailles de Ly-» coſure, où il n'y a aujourd'hui » qu'un petit nombre d'habi-» tans; c'eſt néanmoins la plus » ancienne ville qu'il y ait dans » le monde, la premiere que » le Soleil ait vue, & celle qui » a fait naître aux hommes l'i-» dée de bâtir toutes les au-» tres. »

LYCOSURÉENS, *Lycoſurenſes*, Λυκοσουρέες, les habitans de Lycoſure. *Voyez* Lycoſure.

LYCOTES, *Lycotæ*, Λυκέται, (*b*) peuple du Péloponnèſe, dans l'Arcadie. Il y a apparence que les Lycotes ſont les mêmes que les Lycéates. *Voyez* Lycéates.

LYCTIENS, *Lyctii*, les habitans de la ville de Lyctos. *Voyez* Lyctos.

LYCTIUS, *Lyctius*, Λύκτιος, (*c*) fut pere d'Itone, qui devint femme de Minos I.

LYCTOS, *ou* LYCTUS, (*d*) *Lyctos*, *Lyctus*, Λύκτος, ville de l'iſle de Crete, que Ptolémée met dans les terres. Elle étoit éloignée de quatre-vingts ſtades de la mer de Libye, ſelon Strabon; c'eſt-à-dire, qu'elle étoit à cette diſtance des côtes méridionales de l'iſle. Ce

(*a*) Pauſ. pag. 456, 460, 499, 516. & *ſeq.*
(*b*) Pauſ. p. 408.
(*c*) Dido. Sicul. p. 183.
(*d*) Ptolem. L. III. c. 17. Strab. pag. 475, 476, 479. Pomp. Mel. pag. 148. Plin. Tom. I. pag. 209. Homer. Iliad. L. II. v. 154. L. XVII. v. 611. Diod. Sicul. p. 543. Pauſ. p. 258.

dernier Géographe lui donne une rade ou port, nommé Cherronèſe, où il y avoit un temple conſacré à Britomartis. Cette ville étoit fort ancienne, puis qu'Homère en fait mention, & qu'il en compte les habitans au nombre des Grecs qui partirent pour le ſiege de Troie.

L'an 346 avant l'ere Chrétienne, les Lyctiens, chaſſés de leur patrie par Phalécus, trouverent bientôt un ſecours ineſpéré. Les Tarentins étant alors en guerre avec les Lucaniens, les premiers envoyerent demander du ſecours aux Spartiates, dont ils tiroient leur origine. Les Spartiates qui, à raiſon de cette alliance, les favoriſoient beaucoup, préparerent pour eux des forces de terre & de mer dont ils donnerent le commandement à leur roi Archidamus. Comme il étoit ſur le point de mettre à la voile pour paſſer en Italie, les Lyctiens qui vénoient chercher une retraite dans le Péloponnèſe, le trouverent au moment de ſon départ, & le prierent de venir auparavant les rétablir dans leur ville. Le Roi ſe rendit à leurs prieres, & voguant d'abord du côté de Crete, il y défit les ſoudoyés de Phalécus, & rétablit les citoyens de Lyctus dans leur patrie. Archidamus ſe rendit delà avec ſa flotte en Italie; mais, dans une bataille qu'il donnoit conjointement avec les Tarentins, après s'être diſtingué long-tems par ſa capacité & par ſa valeur, il fut tué.

Le nom de Lyctos ſe trouve écrit diverſement dans Strabon, & il y a apparence que c'eſt par la faute des Copiſtes. Outre *Lyctos* ou *Lyctus*, nous y liſons *Lyctia*, *Littus*.

LYCTUS, *Lyctus*, (*a*) de la ville de Pheſtus en Crete, étoit un homme d'aſſez baſſe condition. Il fut pere d'Iphis. *Voyez* Iphis.

LYCURGEI, (*b*) expreſſion dont Cicéron ſe ſert pour marquer la ſévérité, parce que l'orateur Athénien de ce nom, étoit ſi violent dans ſes harangues, qu'on diſoit qu'il trempoit ſa plume dans du poiſon au lieu d'ancre.

LYCURGIDES, *Lycurgidæ*, Λυκουργίδαι, (*c*) fête que les Lacédémoniens inſtituerent en l'honneur de Lycurgue. Plutarque dit que l'on donna le nom de Lycurgides aux jours où les parens & les amis de ce célebre Légiſlateur s'aſſembloient.

LYCURGUE, *Lycurgus*, (*d*) Λυκοῦργος, fils de Phérès, Roi de Theſſalie, & frere d'Admete, eut pour ſon partage le canton de Némée. Il donna ſon fils Opheltes à Hypſipyle pour l'élever; mais, cette Princeſſe ayant mis cet enfant ſur du gazon, pour montrer une fontaine aux Épigones ou ſept capitai-

(*a*) Ovid. Metam. L. IX. c. 13.
(*b*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. I. Epiſt. 13.
(*c*) Plut. T. I. p. 59. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 527.
(*d*) Pauſ. pag. 111. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 98.

nes qui alloient au ſiege de Thebes, un gros ſerpent ſe jetta ſur lui, & le tua. Lycurgue inſtitua les jeux Néméens, pour honorer la mémoire de ce jeune Prince, dont on voyoit le tombeau à Némée. Il y avoit près delà une éminence qui paſſoit pour être la ſépulture de Lycurgue même.

LYCURGUE, *Lycurgus*, (*a*) Λυκοῦργος, fils de Dryas, étoit roi de Thrace. Il en eſt parlé dans Homere en ces termes: » Le vaillant Lycurgue, fils de » Dryas, qui oſa faire la guer- » re aux Dieux, fut bientôt » puni de ſa témérité. Livré à » un eſprit d'étourdiſſement, il » pourſuivit un jour ſur la ſa- » crée montagne de Nyſſe les » nourrices de Bacchus qui cé- » lébroient ſes Orgies. Ces » femmes, effrayées de ſe voir » pourſuivies avec tant de fu- » reur par ce Roi impie & ho- » micide, jetterent à terre leurs » Thyrſes, & Bacchus lui- » même épouvanté ſe précipita » dans la mer. Thétis le reçut » dans ſon ſein, & le remit à » peine de ſon effroi, tant étoit » grande la terreur que cet hom- » me violent & furieux lui » avoit imprimée. Cette énor- » me impiété alluma contre cet » inſenſé le courroux des im- » mortels. Le fils de Saturne » le frappa d'aveuglement, & » ſa mort fut bientôt le fruit » de la haine que ces Dieux » vengeurs avoient conçue con- » tre lui.»

L'explication, que le P. Hardouin donne à cette fable dans ſon apologie d'Homere, nous a paru ingénieuſe. Lycurgue, dit-il, eſt un Prince qui défend le vin à ſes ſujets. On appelle un Lycurgue, un homme qui fait des actions de loup, λύκου ἔργα, qui ravage la campagne, & qui fait du dégât comme les loups. Il étoit fils de Dryas; c'eſt-à-dire, qu'il étoit impitoyable, qu'il avoit le cœur dur comme un chêne, que les Grecs appellent δρῦς. Les nourrices de Bacchus, qui eſt un Dieu céleſte, dit-on, parce que le vin eſt le fruit d'un ciel, ou d'un climat tempéré; ces nourrices, ou ces vignes, jetterent auſſitôt à bas leurs Thyrſes, c'eſt-à-dire, les ceps ou les pieds de vigne, qui furent déracinés. Comme on craignoit qu'il n'exterminât auſſi le vin des caves, on offrit ce vin à Thétis; on le vendit aux gens de mer, ou aux Officiers marins, qui lui firent un très-bon accueil. Jupiter ou le deſtin l'aveugla après cela; c'eſt-à-dire, qu'il arriva en effet que Lycurgue mourut enfin, & à la

(*a*) Homer. Iliad. L. VI. v. 130. *& ſeq.* L. VII. v. 130. *& ſeq.* Pauſ. p. 35. Ovid. Metam. L. IV. c. 1. Virg. Æneid. L. III. v. 14. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 213. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IX. pag. 79.

mort on perd la vue & la vie. il étoit haï de tous les Dieux ; c'eſt-à-dire, il n'avoit aucune bonne qualité.

Plutarque, en rapportant cette fable, n'y a pas cherché tant de raffinement. Cet Auteur nous apprend ſeulement que Lycurgue ayant entrepris de faire arracher les vignes qui étoient dans la Thrace, où il regnoit, & ayant voulu mettre lui-même la main à l'œuvre, ſe coupa les deux jambes ; ce qui fut regardé comme l'effet de la vengeance des Dieux.

LYCURGUE, *Lycurgus*, (*a*) Λυκοῦργος, fils d'Aléus, roi des Tégéates en Arcadie. Après la mort d'Aléus, le Royaume vint à Lycurgue par droit d'aîneſſe. Ce Prince employa la ruſe & l'artifice pour ſe défaire d'Aréthus homme remuant & belliqueux, & ce fut tout ce qu'il fit de conſidérable. Il eut deux fils, Ancée & Épochus ; ce dernier mourut de maladie. Ancée, après avoir accompagné Jaſon dans ſon expédition de la Colchide, ſe joignit à Méléagre pour combattre le ſanglier de Calydon ; mais, il fut tué par ce terrible animal. Lycurgue, ayant perdu ſes deux fils, finit ſes jours dans un âge fort avancé ; il eut pour ſucceſſeur Échémus, fils d'Œropus, petit-fils de Céphée, & arriere-petit-fils d'Aléus.

Le Scholiaſte d'Apollonius a confondu ce Lycurgue, pere d'Ancée, avec le Roi de Thrace de même nom, dont les cruautés ſont ſi connues, & qui vivoit à peu près dans le même-tems. Ce Scholiaſte avoit été induit en erreur par un vers de l'Iliade, qu'Euſtathe a très-bien expliqué de Lycurgue Arcadien.

Les Lépréates prétendoient avoir chez eux le tombeau de Lycurgue, fils d'Aléus.

LYCURGUE, *Lycurgus*, (*b*) Λυκοῦργος, l'un des amans d'Hippodamie. Pauſanias le compte au nombre de ceux dont Œnomaüs triompha.

LYCURGUE, *Lycurgus*, (*c*) Λυκοῦργος, fils de Pronax, étoit repréſenté ſur un monument à Amycles.

LYCURGUE, *Lycurgus*, (*d*)

(*a*) Homer. Iliad. L. VII. v. 142. *& ſeq.* Pauſ. p 295, 460, 461. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI pag 35. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IX. p. 79.

(*b*) Pauſ. p. 386.

(*c*) Pauſ. p. 197.

(*d*) Plut. Tom. I. p. 39. *& ſeq.* Pauſ. pag. 160, 161, 187, 195. Juſt. L. III. c. 2, 3. Xenoph. pag. 675. *& ſeq.* Herod. L. I. c. 65, 66. Strab. pag. 364 *& ſeq.* Suid. Tom. II. pag. 68. *& ſeq.* Vell. Patercul. L. I. c. 6. Tacit Annal. L. III. c. 26. Lucian. Tom. II. pag. 424, 645. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 20. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 232. *& ſuiv.* Tom. IV. pag. 299, 300. Tom. V. pag. 12, 408. Tom. VI. pag. 106, 107. Tom. VII. pag. 262. *& ſuiv.* Tom. XII. pag. 150. *& ſuiv.* Tom. XIII. pag. 103. *& ſuiv.* Tom. XIX. pag. 166. *& ſuiv.*

Λυκοῦργος, fameux Légiſlateur, dont on ne peut rien dire qui ne ſoit rapporté différemment par les Hiſtoriens ; car, il y a diverſes traditions ſur ſon origine, ſur ſes voyages, ſur ſa mort, & encore plus ſur ſes loix & ſur la forme du Gouvernement qu'il établit ; mais, l'on s'accorde encore moins ſur le tems où il a vécu. Les uns diſent qu'il fut contemporain d'Iphitus, & qu'il régla avec lui la ſuſpenſion d'armes, qui s'obſervoit pendant les jeux Olympiques. Ariſtote eſt même de ce ſentiment, qu'il fonde ſur un diſque Olympique, où le nom de Lycurgue ſe trouve écrit ; & les autres, qui, comme Ératoſthene & Apollodore, comptent les tems par les ſucceſſions des Rois de Sparte, le mettent pluſieurs années avant la premiere Olympiade. Mais, ſur ce qu'il y a eu deux Lycurgues à Lacédémone en différens tems, Timée ſoupçonne qu'on a attribué les actions de l'un & de l'autre à celui qui étoit le plus ancien & qui avoit le plus de réputation ; que le plus ancien vivoit peu de tems après Homere, & qu'il l'avoit vu. Xénophon fait même aſſez juger de ſon ancienneté, quand il dit qu'il étoit du tems des Héraclides. Il eſt vrai que les derniers Rois de Sparte deſcendoient auſſi d'Hercule ; mais, il y a apparence que cet Hiſtorien ne veut parler que des premiers deſcendans de ce Héros. Quoi qu'il en ſoit, cette diverſité de ſentimens n'empêchera pas que nous ne recueillions ce que l'on trouve écrit de la vie de ce grand perſonnage, en nous attachant à ce qui eſt le moins conteſté, & qui eſt fondé ſur l'autorité des témoins les plus illuſtres & les plus croyables.

D'abord, ſelon le poëte Simonide, le pere de Lycurgue étoit Prytanis & non pas Eunomus. Mais, la plûpart des Auteurs font autrement la généalogie d'Eunomus & de Lycurgue, car ils aſſurent que Soüs fut fils de Patroclès, & petit-fils d'Ariſtodeme ; que de Soüs naquit Eurytion, d'Eurytion, Prytanis, de Prytanis, Eunomus ; que cet Eunomus eut Polydecte de ſa premiere femme, & que de la ſeconde, appellée Dianaſſe, il eut Lycurgue. Eutychidas, qui eſt un autre Hiſtorien, met pourtant Lycurgue le ſixieme en droite ligne après Patroclès, & le onzieme après Hercule.

On pourroit demander quel étoit donc celui qu'Eutychidas mettoit entre Prytanis & Eunomus ? Nous croirions, ou que cet Hiſtorien s'eſt trompé, ou que Plutarque n'avoit pas bien pris le ſens de ſes paroles, & que cet Hiſtorien mettoit Lycurgue le ſixieme en comptant Patroclès. Voici la généalogie entiere depuis Hercule :

Hercule.
|
Hyllus.
|
Cléodée.
|
Ariſtomaque.
|
Ariſtodeme.
|
Patroclès *ou* Proclès.
|
Soüs.
|
Eurytion, *ou* Euryphon, *ou* Eurypon.
|
Prytanis.
|
Polydecte & Lycurgue.

Cette Généalogie eſt vicieuſe dans Hérodote; car, outre que Soüs y eſt oublié, Eunomus eſt mis pour fils de Polydecte.

Le roi Eunomus, ayant voulu ſéparer des gens qui ſe battoient, reçut un coup de couteau de cuiſine, dont il mourut, laiſſant le Royaume à ſon fils aîné Polydecte. Celui-ci étant mort bientôt après ſans enfans, tout le monde crut que Lycurgue alloit être Roi. Il le fut en effet pendant que la groſſeſſe de ſa belle-ſœur fut cachée; mais, ſitôt qu'elle fut connue, il déclara que la Royauté appartenoit à l'enfant qui en naîtroit, ſi c'étoit un fils; & dès ce moment il adminiſtra le Royaume comme ſon tuteur, ſous le titre de Prodicos, que les Lacédémoniens donnoient aux tuteurs des Rois.

Cependant, la veuve lui envoya dire ſous main, que s'il vouloit lui promettre de l'épouſer, quand il ſeroit Roi, elle feroit périr ſon fruit. Lycurgue eut de l'horreur pour une ſi déteſtable femme; il n'oſa pourtant le témoigner ni rejetter ſa propoſition. Au contraire il *fit* ſemblant de l'approuver & d'y donner les mains; mais, il lui lui recommanda de ne rien faire pour ſe bleſſer, & de ne prendre aucun breuvage, ce qui pourroit la faire mourir, ou altérer ſa ſanté, & lui fit entendre qu'il auroit ſoin de ſe défaire de l'enfant, dès qu'elle en ſeroit délivrée. En amuſant ainſi cette femme, il l'amena juſqu'à ſon terme, & quand il ſçut qu'elle étoit en travail, il envoya des gens pour aſſiſter à ſes couches & pour la garder; avec ordre, ſi elle accouchoit d'une fille, de la mettre incontinent entre les mains des femmes, & ſi elle accouchoit d'un fils, de le lui porter ſur *l'heure* même, en quelque lieu qu'il pût être, & quelque affaire qu'il eût. Heureuſement elle ſe délivra d'un fils à l'heure du ſouper, pendant qu'il étoit à table avec les principaux Magiſtrats de la ville. Ses ſerviteurs entrerent donc dans la ſalle, & lui préſenterent cet enfant. Il le prit entre ſes bras; & on rapporte qu'il dit à ceux qui étoient préſens: Voici le Roi qui nous vient de naître, Seigneurs Spartiates; & en mê-

me-tems il le mit en la place du Roi, & le nomma Charilaüs, à cauſe de la joie que témoignoient tous les aſſiſtans, en exaltant ſa magnanimité & ſa juſtice. Ainſi, Lycurgue ne regna que huit mois en tout; mais ſes citoyens avoient d'ailleurs tant d'eſtime & de vénération pour lui, que ceux qui lui obéiſſoient pour ſa vertu, étoient en plus grand nombre, que ceux qui rendoient ce reſpect à ſa qualité de tuteur du Roi & à ſa grande puiſſance.

Il ne manqua pourtant pas d'envieux, qui s'oppoſerent à ſon avancement; ſur-tout les parens & les amis de la mere du jeune Roi, entrant dans le reſſentiment où elle étoit de l'injure qu'elle croyoit avoir reçue, ne perdoient aucune occaſion de le diffamer; juſques-là que Léonidas, l'ayant querellé un jour avec beaucoup d'audace, eut l'inſolence de lui dire qu'il ſçavoit de bonne part qu'il ſeroit bientôt Roi, & cela pour le rendre ſuſpect par cette noire calomnie, & pour diſpoſer par avance les eſprits à croire que ſi le jeune Roi venoit à mourir, il ne falloit en accuſer que Lycurgue. La mere ſemoit d'un autre côté les mêmes diſcours.

Ce fut dans ces circonſtances que Lycurgue, prenant le parti le plus ſage, céda, pour un tems, à la malice de ſes adverſaires. Quittant donc Lacédémone, il ſe tranſporta en Crete, où, par les ſecours du célebre Thalès, orateur & juriſconſulte, il étudia les Loix, fit un recueil de celles qu'il approuvoit, s'introduiſit auprès des perſonnes élevées par leur ſcience & par leurs dignités, & conçut dès-lors le deſſein de réformer les mœurs de ſes concitoyens, qui menoient une vie molle, efféminée, diſſolue. Peu après, il ſe ſervit heureuſement de ce même Thalès, qu'il envoya à Lacédémone pour lui préparer les voies & lui rendre facile le moyen d'exécuter ſon entrepriſe.

Delà ne pouvons-nous pas inférer que c'eſt ainſi que des eſprits ſolides, ſçavent le plus ſouvent ſe conformer aux circonſtances préſentes; qu'ils y rapportent leur conduite; que cédant pour un tems à l'orage dont ils ſont menacés, ils ne cherchent point avec trop d'opiniâtreté à vouloir juſtifier la droiture de leurs ſentimens & la régularité de leur conduite, à faire triompher leur innocence, ſur-tout lorſqu'ils ſont perſuadés que la paſſion de leurs adverſaires, la fortune ou le crédit ont tellement faſciné les yeux de ceux auxquels ils doivent en rendre compte, que la réuſſite en eſt trop difficile pour ne pas dire impoſſible. Telle fut la conduite de Lycurgue. Il ſçut tirer du bien de la ſource même du mal, & trouver ſa félicité dans le malheur dont on vouloit l'accabler. Le déſir d'acquérir de la ſcience, de l'aller puiſer juſques dans ſa

ſource, lui fit entreprendre de nouveaux voyages. Tel étoit en effet l'eſprit des grands hommes de ces tems ſi célebres par les révolutions & les évenemens. Pythagore, Démocrite, Platon ſe tranſporterent pour ainſi dire aux extrêmités de l'univers, pour parvenir à ſe rendre tels que nous les connoiſſons aujourd'hui. Un grand nombre d'autres voyagerent auſſi dans le même deſſein.

Lycurgue, auſſi animé du même eſprit, de Crete paſſa en Aſie, dans le deſſein, dit-on, de voir par lui-même le luxe & les délices des Ioniens, afin qu'en les comparant avec la vie ſimple & auſtere des peuples de Crete, comme un Médecin qui compare un corps foible & mal ſain avec un corps ſain & robuſte, il pût connoître toute la différence, que des mœurs & des coutumes ſi oppoſées cauſent dans le Gouvernement. Ce fut là vraiſemblablement qu'il vit pour la premiere fois des poëſies d'Homere, qui étoient chez les deſcendans de Cléophilus; & ayant trouvé que les inſtructions morales & politiques qu'elles renferment, ne ſont pas moins utiles que ſes contes & ſes fictions ſont agréables, il prit lui-même la peine de les copier & de les aſſembler dans un corps pour les porter en Grece. Il eſt vrai que ces Poëſies y avoient déjà fait quelque bruit, & qu'un petit nombre de perſonnes en avoient quelques pieces détachées; mais, Lycurgue fut celui qui les fit entierement connoître aux Grecs.

Les Égyptiens diſoient auſſi que Lycurgue alla dans leur païs, & qu'ayant extrêmement goûté un de leurs établiſſemens, qui conſiſtoit en ce que les gens de guerre y faiſoient un corps ſéparé de tous les corps de l'État, il le porta à Sparte, où il ſépara les ouvriers de tous les gens de métier, & établit une République véritablement noble & pure. Il eſt certain que quelques Hiſtoriens Grecs ſont en cela d'accord avec les Égyptiens. Mais, qu'il ait été en Afrique & en Eſpagne, & qu'il ſoit paſſé juſques dans les Indes pour converſer avec les Gymnoſophiſtes, le Spartiate Ariſtocratès, fils d'Hipparchus, eſt le ſeul qui l'ait écrit.

Cependant, les Lacédémoniens, qui ſupportoient fort impatiemment ſon abſence, lui députerent pluſieurs fois pour le prier de revenir; car, ils trouvoient que leurs Rois n'avoient ſimplement que le titre & les honneurs des Rois, ſans aucune autre qualité qui les diſtinguât du peuple; au lieu que Lycurgue étoit né pour commander & pour être véritablement Roi, la nature lui ayant donné une grace & une force de perſuaſion, qui attiroit à lui tous les hommes. Les Rois mêmes ne s'oppoſoient pas à ſon retour; au contraire, ils eſpéroient que ſa préſence réfréneroit l'inſolence du peuple, & le rendroit plus ſouple &

plus ſoumis. Tous les eſprits étant ainſi diſpoſés à ſon égard, il retourna à Sparte, & d'abord il réſolut de changer toute la forme du Gouvernement, jugeant bien que quelques loix particulieres ſeroient inutiles, ſi dans un corps plein de toutes ſortes de maux, & qui menace ruine, il ne conſumoit auparavant & n'achevoit de purger par des remedes & par des médecines, toutes ſes mauvaiſes humeurs, pour lui ordonner enſuite un nouveau régime. Mais, avant que d'exécuter ce deſſein, il alla à Delphes pour conſulter Apollon; & après avoir offert ſon ſacrifice, il reçut cet oracle ſi célebre, dans lequel la Prêtreſſe l'appelloit ami des Dieux, & Dieu plutôt qu'homme. Quant à la grace qu'il avoit demandée de pouvoir établir de bonnes loix dans ſon païs, elle lui déclaroit que le Dieu avoit exaucé ſes prieres, & qu'il lui donneroit la plus excellente République qui eût jamais été. Encouragé par une réponſe ſi favorable, il communiqua ſon ſecret aux principaux de la ville, & les exhorta à lui aider, commençant d'abord par ſes amis, & gagnant enſuite peu à peu les autres, & les diſpoſant à faire tout ce qu'il voudroit.

Quand le tems de mettre la main à l'œuvre fut venu, il donna ordre à trente des plus conſidérables de ſe trouver en armes ſur la place, le lendemain dès la pointe du jour, pour étonner & effrayer ceux qui voudroient s'oppoſer à ſon entreprife. De ces trente, Hermippus en nomme vingt des plus conſidérables; mais, celui qui eut la plus grande part à toutes les affaires de Lycurgue, & qui lui aida le plus à établir ſes loix, ſe nommoit Arithmiadas.

Au commencement de l'émeute, le roi Charilaüs, craignant que ce ne fût une conjuration contre ſa perſonne, s'enfuit dans le temple de Junon, appellé Chalcicœos; mais, après avoir ſçu la vérité & reçu les ſermens, il ſortit du temple, & ſe joignit à Lycurgue; car, il étoit d'un naturel ſi doux, que le Roi Archélaüs, qui regnoit conjointement avec lui à Sparte, dit un jour à ceux qui louoient ce jeune Prince pour ſa bonté: *Eh! comment ne ſeroit-il pas bon? Il n'a pas même la force d'être méchant aux méchans.*

Le premier établiſſement de Lycurgue fut celui d'un Sénat qui tempéra le pouvoir trop abſolu des Rois, par une puiſſance égale à la leur. Cet auguſte Corps, compoſé de vingt-huit Sénateurs, ſe rangeoit, ou du côté des Rois, quand le peuple vouloit dominer, ou du côté du peuple, lorſque l'autorité des Rois ſembloit prendre un trop grand accroiſſement. Ce ſage tempérament fut la principale cauſe du ſalut de l'État. C'étoit aux Rois & aux Sénateurs à faire des Réglemens.

Le peuple n'en pouvoit faire aucun, même dans ſes aſſemblées particulieres, quoiqu'il dût donner ſon approbation à ceux qui avoient été faits par le Sénat.

Un autre établiſſement de Lycurgue, &, comme remarque Plutarque, le plus hardi de tous, ce fut le partage des terres. Il vint à bout de perſuader à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage pour vivre enſemble dans une parfaite égalité. Ainſi, le territoire de la Laconie fut partagé en trente mille parts pour les habitans de la campagne, & celui de Sparte en neuf mille parts ſeulement pour ceux de la ville.

Lycurgue, pour achever de bannir toutes ſortes d'inégalité parmi les citoyens, voulut encore les obliger de partager également entr'eux les autres biens. Mais, comprenant que cela pourroit leur cauſer de la peine, s'il les y contraignoit ouvertement, il s'y prit de cette façon: Il abolit d'abord toutes les monnoies d'or & d'argent, & leur ſubſtitua des monnoies de fer d'un très-grand poids & d'un très-bas prix. Enſuite, il bannit de Sparte les arts méchaniques qui n'euſſent pas manqué de tomber avec l'ancienne monnoie.

Le même Légiſlateur inſtitua auſſi des repas publics, où tous les citoyens riches & pauvres devoient aſſiſter. On y mangeoit enſemble des mêmes viandes réglées par la loi, & il étoit ſurtout défendu de manger chez ſoi auparavant. Chacun fourniſſoit par mois une certaine quantité de farine, de vin, de fromage, de figues, &c. Les enfans n'étoient pas diſpenſés de ſe trouver à ces ſortes de repas, qui étoient pour eux une école de ſageſſe & de tempérance.

Il y eut auſſi des loix pour *les* mariages. C'eſt pourquoi, il n'étoit pas tout-à-fait libre à un Spartiate de contracter ces ſortes de liens à ſa fantaiſie. La loi marquoit l'âge & les qualités néceſſaires dans une femme. Cependant, l'adultere n'étoit pas défendu. Il ſe trouvoit au contraire autoriſé par la diſpoſition même des réglemens.

Les filles devoient être exercées à la courſe, à la lutte, à jetter le diſque & même à lancer des traits. Elles faiſoient ces exercices toutes nues, en public, ſouvent avec les garçons qui n'étoient pas plus décens qu'elles. Quant à ceux-ci lorſqu'ils étoient nés, on les *viſi*toit, & ſi on les trouvoit mal faits, foibles & délicats, ils étoient condamnés & expoſés en conſéquence. Si au contraire, on leur remarquoit une bonne conſtitution, en ſorte que l'on pût juger qu'ils deviendroient forts & robuſtes, on les faiſoit élever en public; c'eſt-à-dire, qu'après avoir été confiés pendant quelques années aux ſoins d'une nourrice qui les accoutumoit de bonne heure à une vie dure & auſtère, & à ne pas s'épouvanter dans les ténebres, ils paſſoient à l'âge de ſept ans

en différentes classes, où ils étoient élevés par d'excellens maîtres. L'étude n'étoit pas l'objet principal de leur application; mais, à mesure qu'ils avançoient en âge, on leur apprenoit à obéir, à endurer les fatigues & les travaux, le froid & le chaud, les mauvais traitemens & toutes sortes d'incommodités. On les exerçoit, comme les filles, à la course, à la lutte, à lancer des javelots, à faire la guerre. Tout en un mot ne tendoit qu'à former des guerriers.

Cependant, le dessein du Législateur, en formant un peuple belliqueux, n'étoit pas de le mettre en état de faire des conquêtes, mais seulement de se défendre contre les voisins qui viendroient l'attaquer. La première loi de la guerre étoit de ne jamais fuir devant les ennemis, quelque nombreuse que pût être leur armée, mais de demeurer ferme dans son poste, en un mot de vaincre ou de mourir; en sorte qu'un Spartiate convaincu d'avoir pris la fuite dans un combat, étoit diffamé pour toujours. Charges, emplois, spectacles, assemblées, mariages, tout lui étoit interdit. Mais, on ne devoit poursuivre l'ennemi, qu'autant qu'il étoit nécessaire pour s'assurer de la victoire, après quoi il falloit se retirer.

C'étoit encore une regle inviolable de ne pas faire longtems la guerre aux mêmes ennemis, de peur que par l'exercice ils ne devinssent trop belliqueux. Toute navigation & tout combat naval furent aussi expressément interdits aux Lacédémoniens. Il ne leur fut pas moins défendu de voyager chez les étrangers ou de les recevoir chez eux, & cela de peur qu'un tel commerce n'introduisît des mœurs qu'on avoit proscrites.

L'agriculture ne fut pas ordonnée aux Spartiates. Un peuple d'esclaves, nommés Ilotes, étoient chargés de faire valoir leurs terres, & de leur fournir chaque année un certain revenu. Le Législateur ne négligea pas non plus le culte des Dieux. Il prescrivit jusqu'à la forme des sacrifices qui étoient tels que chaque citoyen avoit la faculté d'en offrir. Enfin, une dernière loi, c'étoit de ne mettre par écrit aucun réglement.

Telles furent les principales Loix que Lycurgue donna autrefois à ceux de Lacédémone. Leurs dispositions nous montrent les différences qui caractérisent ce Législateur d'une manière particulière. Comme il s'étoit apperçu que les autres sortes de Gouvernemens, la Monarchie, la Royauté, l'Aristocratie, l'Oligarchie, la Démocratie dégénéroient avec le tems, pour éviter cet inconvénient, il n'en avoit pris aucun seul & en particulier; mais, il avoit ramassé dans tous ce que chacun avoit de meilleur, de peur que l'un en l'emportant sur l'autre ne tombât dans le défaut qui y

tient naturellement. Voilà ſans doute la raiſon pourquoi Xénophon obſerve que Lycurgue en n'imitant pas les autres villes, mais en faiſant des réglemens contraires aux leurs, avoit procuré le bonheur de ſa patrie. Mais, ce qui paroît le plus digne de remarque, c'eſt la défenſe qu'il avoit faite d'écrire aucune Loi, perſuadé, dit Plutarque, que rien ne contribuoit davantage à la félicité & à la force d'un État, que ces heureuſes impreſſions qu'on a eu ſoin de donner de bonne heure aux citoyens, & qui ſe ſont fortifiées par l'habitude.

C'eſt-là la grande différence qu'Euſebe de Céſarée trouve entre le Légiſlateur de Lacédémone & le premier Légiſlateur du monde. Les Lacédémoniens, dit ce ſçavant Auteur, ainſi que les Crétois, n'inſtruiſoient point par des paroles, mais par l'habitude. Les Athéniens & tous les autres peuples de la Grece pratiquoient une méthode toute oppoſée, la Loi ſeule chez eux indiquant ce que l'on devoit faire. Mais Moïſe, pourſuit-il, a trouvé l'art merveilleux de réunir ces deux points eſſentiels ; car, il n'a pas banni l'inſtruction qui apprend à bien vivre, ni l'exercice qui forme l'habitude. Mais, ce ſeroit perdre le tems de vouloir mettre en parallele le Légiſlateur des Hébreux, avec ceux des autres peuples de la terre. Qui ne ſçait que les Loix qu'il preſcrivit, ou plutôt que Dieu lui-même avoit preſcrites, ſont infiniment au deſſus de toutes celles qui ayent jamais été faites par des hommes ?

Quand les premiers établiſſemens de Lycurgue furent reçus & confirmés par l'uſage, & que la forme de gouvernement qu'il avoit établie, parut aſſez forte & aſſez vigoureuſe pour ſe maintenir d'elle-même & pour ſe conſerver, comme Platon dit de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il ſe réjouit lorſqu'il le vit tourner & faire ſes premiers mouvemens avec tant de juſteſſe & d'harmonie ; ainſi le Légiſlateur de Sparte, charmé de la grandeur & de la beauté de ſes Loix, ſentit un redoublement de plaiſir quand il les vit, pour ainſi dire, marcher ſeules & cheminer ſi heureuſement.

Mais déſirant, autant que cela dépendoit de la prudence humaine, de les rendre immortelles & immuables, il fit entendre au peuple qu'il lui reſtoit encore un point le *plus important* & le plus eſſentiel de tous, ſur lequel il vouloit conſulter l'oracle d'Apollon ; & en attendant, il les fit tous jurer que juſqu'à ce qu'il fût de retour, ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établie. Quand il fut arrivé à Delphes, il conſulta le Dieu pour ſçavoir ſi ſes Loix étoient bonnes & ſuffiſantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. La Prêtreſſe lui répondit qu'il ne manquoit rien à ſes Loix, & que tant que

Sparte les obſerveroit, elle ſeroit la plus glorieuſe ville du monde, & jouiroit d'une parfaite félicité. Lycurgue envoya cette réponſe à Sparte, & croyant ſon miniſtère conſommé, il mourut volontairement à Delphes, en s'abſtenant de manger. Il étoit perſuadé que la mort même des grands perſonnages & des hommes d'État, ne doit pas être oiſive ni inutile à la République, mais une ſuite de leur miniſtère, une de leurs plus importantes actions, & celle qui leur doit faire autant & plus d'honneur que toutes les autres. Il crut qu'en mourant de la ſorte, il mettoit le ſceau & le comble à tous les ſervices qu'il avoit rendus pendant ſa vie à ſes citoyens, puiſque ſa mort les obligeroit à garder toujours ſes ordonnances, qu'ils avoient juré d'obſerver inviolablement juſqu'à ſon retour. On pourroit dire qu'il n'y avoit que ceux qui avoient fait le ſerment, qui fuſſent obligés de le garder; que leurs enfans étoient libres, & que par conſéquent Lycurgue ne s'aſſuroit que d'une génération; mais, Lycurgue prétendoit que les enfans y étoient obligés par le ſerment de leurs peres.

Au reſte, en expoſant les ſentimens de Lycurgue ſur ſa propre mort, tels que Plutarque les a marqués, nous ſommes bien éloignés de les approuver; & nous en diſons autant de pluſieurs faits pareils, que nous rapportons quelquefois ſans y joindre de réflexion, mais ſans prétendre y donner d'approbation. Les prétendus ſages du Paganiſme n'avoient ſur l'article dont il s'agit ici, comme ſur beaucoup d'autres, que des lumières fort bornées, & mêlées d'épaiſſes ténebres. Ils établiſſoient ce principe admirable, qu'on trouve dans pluſieurs de leurs écrits: Que l'homme placé dans le monde comme dans un poſte par ſon Général, ne peut le quitter que par le commandement exprès de celui de qui il dépend, c'eſt-à-dire, de Dieu même. Ils le regardoient auſſi quelquefois comme un coupable condamné à une triſte priſon, d'où il pouvoit déſirer de ſortir, mais d'où il ne lui étoit pas permis de ſortir en effet que par l'ordre du Magiſtrat & de la Juſtice, & non en briſant ſes chaînes, ni en forçant les portes du cachot. Ces idées ſont belles, parce qu'elles ſont vraies; mais, l'application qu'ils en faiſoient étoit fauſſe, en prenant pour un ordre exprès de la divinité, ce qui n'étoit qu'un effet de leur foibleſſe ou de leur orgueil, qui les portoit à ſe donner la mort à eux-mêmes, ſoit pour ſe délivrer des peines de cette vie, ſoit pour immortaliſer leur nom dans la poſtérité, comme cela arriva à Lycurgue, à Caton, & à tant d'autres.

» Ce n'étoit point, dit Plu» tarque, le but de Lycurgue » qu'après ſa mort ſa ville com» mandât à pluſieurs; mais,

» perſuadé que le bonheur d'une » ville, comme celui d'un par- » ticulier, dépend de la ver- » tu & d'être bien avec ſoi- » même, il la régla & compo- » ſa de manière qu'elle pût être » toujours libre, toujours ſuffi- » ſante à elle-même, & toujours » dans les maximes de la vertu.

» C'eſt-là l'idée de Républi- » que que ſe ſont faite, après » lui, Platon, Diogène, Zénon, » & tous les autres qui ont bien » écrit ſur cette matière; avec » cette différence qu'ils n'ont » laiſſé que des paroles & des » diſcours, au lieu que Lycur- » gue n'a laiſſé ni diſcours ni » paroles, mais il a fait voir » en effet une République ini- » mitable, & a confondu ceux » qui diſent que le véritable » ſage, comme les Philoſophes » le définiſſent, ne ſubſiſte point; » car, il leur a montré une » ville entiere toute parfaite- » ment ſage, & par-là il a juſ- » tement ſurpaſſé la gloire de » tous ceux qui ont fondé des » États & des Républiques par- » mi les Grecs. C'eſt pourquoi, » Ariſtote écrit, qu'il n'a pas » reçu tous les honneurs qui » lui étoient dûs, quoiqu'on lui » ait rendu tous les plus grands » qu'on puiſſe jamais rendre aux » hommes; car on lui avoit » élevé un temple, & tous les » ans on lui faiſoit un ſacrifice » comme à un Dieu. On dit » auſſi que lorſque ſes cendres » eurent été rapportées à Spar- » te, la foudre conſacra ſon » tombeau, ce qu'on n'a jamais » vu arriver depuis à aucun » des plus grands perſonnages, » qu'à Euripide ſeul, qui fut » enterré en Macédoine, près » de la ville d'Aréthuſe; éve- » nement qui favoriſe, ou plu- » tôt qui juſtifie entierement les » partiſans de ce grand Poëte, » qu'il ſoit le ſeul à qui on » ait vu arriver, après ſa mort, » la même choſe qui étoit arri- » vée auparavant au plus ſaint » de tous les hommes, & à » celui qui étoit le plus aimé » des Dieux. »

Pour ce qui eſt du lieu où mourut Lycurgue, il y en a qui diſent que ce fut à Cirre; Apollothémis aſſure qu'il ſe fit porter en Élide; & Timée prétend avec Ariſtoxène, qu'il finit ſes jours en Crete. Ce dernier ajoute même que les habitans de l'iſle montrent ſon tombeau dans le territoire de Pergamie, près du grand chemin. On dit qu'il laiſſa un fils unique appellé Antiorus, qui étant mort ſans enfans, fut le dernier de ſa race. Mais, ſes parens & ſes amis firent une ſociété qui dura très-long-tems; & les jours qu'elle s'aſſembloit, ils les appelloient Lycurgides. Ariſtocrate, fils d'Hipparque, écrit que Lycurgue étant mort en Crete, ſes hôtes firent brûler ſon corps, & jetterent ſes cendres dans la mer, comme il les en avoit expreſſément chargés; de peur que ſi elles étoient un jour rapportées à Sparte, les Lacédémoniens prétendant qu'il y étoit retourné,

& ſe croyant quittes du ſerment qu'ils lui avoient fait, ne changeaſſent la forme du gouvernement qu'il avoit établie.

LYCURGUE, *Lycurgus*, Λυκοῦργος, (*a*) fils d'Ariſtolaüs, gouvernoit les peuples qui habitoient le plat païs de l'Attique, pendant que Mégaclès commandoit les habitans des bords de la mer.

LYCURGUE, *Lycurgus*, Λυκοῦργος, (*b*) pere d'Amiantus, étoit de Trapéſonte en Arcadie.

LYCURGUE, *Lycurgus*, Λυκοῦργος, (*c*) traître, qui vouloit livrer Byzance aux Athéniens, au rapport de Xénophon & de Plutarque.

LYCURGUE, *Lycurgus*, Λυκοῦργος, (*d*) fils de Lycophron, eſt un des dix orateurs d'Athènes, dont Plutarque à écrit la vie. Il fut fort eſtimé de ſes concitoyens, tant pour ſes actions, que pour ſon éloquence, & encore plus pour ſa probité. Il fut chargé de pluſieurs commiſſions importantes, & s'en acquitta toujours avec ſuccès. On lui confia le ſoin de la police dans Athènes, & il fit une rude guerre aux malfaiteurs, qu'il obligea de ſortir tous de la ville. Il paſſoit pour un Juge ſévere & inexorable. C'eſt à quoi Cicéron fait alluſion en écrivant à ſon ami Tit. Pomp. Atticus: *Noſmetipſi, qui Lycurgei à principio fuiſſemus, quotidie demitigamur.*

Lycurgue fut nommé Queſteur, c'eſt-à-dire, Receveur général des revenus de la République, à trois différentes repriſes, & exerça cette charge pendant quinze ans. Pendant ce tems-là, il lui paſſa par les mains quatorze mille talens, dont il rendit un fidele compte. Avant lui le revenu de la ville n'étoit que de ſoixante talens. C'eſt ce Queſteur, qui, voyant qu'un fermier faiſoit mener en priſon le philoſophe Xénocrate, parce qu'il avoit manqué de payer dans le tems un certain tribut comme étranger, le tira d'entre les mains des archers, & y fit conduire à ſa place le fermier, pour avoir eu l'inſolence & la dureté de traiter ainſi un homme de lettres. Cette action fut applaudie généralement. Lycurgue étoit du nombre des Orateurs qu'Alexandre demanda qui lui fuſſent livrés, à quoi les Athéniens ne purent conſentir.

Pauſanias dit que Lycurgue, fils de Lycophron, amaſſa dans le tréſor public plus de ſix mille cinq cens talens au delà de ce qu'en avoit amaſſé Périclès, fils de Xantippe. Ce même Lycurgue, ajoute Pauſanias, rendit les ſolemnités de Minerve

(*a*) Herod. L. I. c. 59.
(*b*) Herod. L. VI. c. 127.
(*c*) Xenoph. pag. 437. Plut. Tom. I. p. 208.
(*d*) Plut. Tom. II. pag. 841. *& ſeq.* Cicer. de Orator. L. I. c. 30. L. II. c. 53. Brut. c. 17, *& ſeq.* Lucian. T. II. p. 368. Pauſ. pag. 13, 57. Athen. p. 267, 476, 586. Strab. pag. 601. Diod. Sicul. pag. 556. Suid. Tom. II. pag. 70, 71. Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 322, 323. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Belle. Lett. Tom. VIII. p. 144. *& ſuiv.*

beaucoup plus ſomptueuſes & plus magnifiques, enrichit ſon temple de pluſieurs victoires d'or, fit un fonds pour ſervir à l'habillement de cent vierges, fournit l'arſenal d'une grande quantité d'armes offenſives & défenſives pour l'uſage de la guerre, & augmenta les forces maritimes d'Athènes, au point que la République avoit quatre cens galeres en état de tenir la mer. Ce fut encore lui qui fit achever le Théatre que d'autres avoient commencé, & durant ſon adminiſtration l'on conſtruiſit par ſon ordre au Pirée, des chambres pour les vaiſſeaux, & un lieu d'exercice au Lycée. Le tyran Lacharès enleva tous les monumens d'or & d'argent que Lycurgue avoit conſacrés, ſoit dans le temple de Minerve, ſoit ailleurs, mais les édifices ſubſiſtoient encore du tems de Pauſanias.

Lycurgue fut auſſi auteur de pluſieurs Loix très-utiles à ſa patrie. Il introduiſit une eſpèce de combat de Tragédies ſur le Théâtre, en les comparant les unes aux autres, pour honorer les Poëtes qui auroient fait les plus belles, étant perſuadé que cette manière d'inſtruire, de former & de polir les mœurs, étoit d'un très-grand uſage dans une République. Il ordonna pour cela qu'on éleveroit des ſtatues aux Poëtes les plus célebres, comme à Sophocle, à Eſchyle, & à Euripide. Il bâtit un lieu public pour les exercices. Pendant ſon adminiſtration, il tenoit un regiſtre exact de tout ce qu'il faiſoit; & lorſqu'il fut hors de charge, il fit attacher ce regiſtres à une colomne, afin que chacun eût la liberté d'en faire la cenſure. Non content de cela, lorſqu'il ſe vit malade, & qu'il ſentit les approches de la mort, il ſe fit porter au Sénat, pour y rendre lui-même publiquement un compte exact de toutes ſes actions; & après y avoir réfuté un accuſateur, il ſe fit reporter chez lui, où il mourut bientôt après. Les Athéniens le ſurnommoient l'Ibis, nom d'un oiſeau d'Égypte, ſemblable à peu près à une cigogne. Il laiſſa trois fils, Lycophron, Lycurgue, & Aphron, qui furent tous trois mis en priſon après la mort de leur pere, comme méchans citoyens; *mais* ſur une lettre de Démoſthène, *ils* furent bientôt remis en *liberté*.

LYCURGUE, *Lycurgus*, fils du précédent. *Voyez* ce qu'il en a été dit ci-deſſus.

LYCURGUE, *Lycurgus*, (*a*) Λυκουργος. Roi de Sparte. Depuis trois ans que Cléomène avoit quitté la ville, on n'avoit point ſongé à nommer des Rois, parce qu'on eſpéroit tou-

(*a*) Plut. Tom. I. p. 39. Juſt. L. XXIX. c. 1. Tit. Liv. L. XXXIV. c. 26. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 371. *& ſuiv.*

* Cette expreſſion de Pauſanias, rendue mot pour mot, ſemble autoriſée dans la marine.

jours qu'il pourroit revenir, & qu'on conſervoit pour lui une grande eſtime & un grand reſpect. Dès qu'on eut appris ſa mort, on procéda à l'élection des Rois. On nomma d'abord Agéſipolis, encore enfant, qui étoit de l'une des deux familles Royales, & on lui donna pour tuteur Cléomène ſon oncle. Enſuite, on choiſit Lycurgue, dont aucun des ancêtres n'avoit regné, mais qui avoit gagné les Éphores, en leur donnant à chacun un talent. C'étoit mettre la Royauté à un bien vil prix. Ils eurent bientôt lieu de ſe repentir de ce choix, qui étoit contre toutes les Loix, & qui juſques-là n'avoit point eu d'exemple. Le parti des factieux, ouvertement oppoſé à Philippe, Roi de Macédoine, & qui exerçoit dans la ville les dernières violences, avoit préſidé à ce choix.

Quelque tems après, Chilon Lacédémonien, prétendant que le trône lui appartenoit à plus juſte titre qu'à Lycurgue qu'on y avoit placé, entreprit de l'en chaſſer, & de s'y établir à ſa place. Ayant engagé dans ſon parti environ deux cens citoyens, il entra à main armée dans la ville, tua les Éphores qu'il trouva tous enſemble à table, & marcha droit à la maiſon de Lycurgue pour l'égorger. Mais, au bruit de ce tumulte, il s'étoit ſauvé. Chilon ſe rendit enſuite dans la place publique, exhorta les citoyens à recouvrer leur liberté, & leur fit de grandes promeſſes. Voyant que rien ne branloit, & qu'il avoit manqué ſon coup, il ſe condamna lui même à l'exil, & ſe retira dans l'Achaïe.

Dans la ſuite, Lycurgue s'exila auſſi lui-même, & s'enfuit en Étolie pour ſe dérober à la colere des Éphores, qui, ſur un faux bruit que ce Roi avoit deſſein de broüiller, s'étoient aſſemblés pendant la nuit, & étoient venus chez lui pour ſe ſaiſir de ſa perſonne. Mais, ſur le preſſentiment qu'il eut de cette violence, il prit la fuite avec ſa famille. Il fut rappellé peu de tems après, quand on eut reconnu la fauſſeté des ſoupçons formés contre lui.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, terme Grec, qui veut dire un loup. On a donné ce nom à quelques fleuves par alluſion aux ravages qu'ils cauſoient, lorſqu'ils ſortoient de leurs lits naturels.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, fleuve de Sicile, ſelon Diodore de Sicile. Les uns prétendent que c'eſt aujourd'hui Platina; d'autres, comme Fazel, diſent que c'eſt Platani. Le Lycus dont il s'agit ici, eſt le même que le l'Halycus.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*a*) fleuve de la Sarmatie d'Europe, ſelon Ptolémée.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*b*) fleuve de Macédoine dans la

(*a*) Ptolem. L. III. c. 5.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 370. Tit. Liv. L. XXXI. c. 33. L. XXXII. c. 9.

Daſſaritide. Il en eſt fait mention dans Plutarque, ainſi que dans Tite-Live.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*a*) fleuve de l'Aſie mineure dans la Phrygie. Il étoit, ſelon Strabon, d'une grandeur raiſonnable. La ville de Laodicée, ſituée ſur ſes bords, en prenoit le nom de Laodicée ſur le Lycus. Ce fleuve deſcendoit du mont Cadmus qui étoit au deſſus de la ville.

La jonction du Lycus, du Caper & de l'Aſope, ſe faiſoit à Laodicée; & le Lycus, prenant alors le nom de Lycocaper, portoit ſes eaux dans le Méandre, auprès de Coloſſes. C'eſt en arrivant à cette ville, qu'au rapport d'Hérodote, le Lycus ſe cache dans une ouverture qui eſt dans la terre; & ſe montrant à cinq ſtades de-là, il ſe perd dans le Méandre. Pline dit de ce même fleuve: *Subeunt terras, rurſuſque redduntur Lycus in Aſia, Eraſinus in Argolica, Tigris in Meſopotamia.* Ovide, dans ſes Métamorphoſes, s'exprime ainſi:

Sic ubi terreno Lycus eſt epotus hiatu,
Exiſtit procul hinc, alioque renaſcitur ore.
Sic modò combibitur tacito modò gurgite lapſus,
Redditur Argolicis ingens Eraſinus in arvis.

Séneque cite ces vers d'Ovide, & ajoute: *Idem & in Oriente Tigrim facere, abſorberi, & deſideratum diu, tandem longè remoto loco, non tamen dubium an idem ſit, emergere.*

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*b*) autre fleuve de l'Aſie mineure, avoit ſa ſource au mont Téminus, ſur les frontieres de la Myſie & de la Lydie, & ſe rendoit dans le Caïcus au deſſus de Pergame. Thyatica étoit ſituée ſur ſes bords.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, autre fleuve de l'Aſie mineure, le même que le Rhyndacus. *Voyez* Rhyndacus.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*c*) autre fleuve de l'Aſie mineure, dans le pont, où il mêloit ſes eaux avec celles de l'Iris. Strabon rapporte que Pompée trouvant au confluent du Lycus & de l'Iris une ville commencée, l'acheva, lui donna des champs & des habitans, & la nomma Magnopolis. Pline dit que Néocéſarée étoit ſur le Lycus.

M. de Tournefort parle ainſi de cette riviere, dans ſon voyage du Levant: » La riviere » qui paſſe par Tocat n'eſt pas » l'Iris ou le Caſalmac, comme » des Géographes le ſuppoſent; » c'eſt le Toſanlu, qui paſſe auſſi » à Néocéſarée, & c'eſt ſans » doute le Loup, dont Pline » fait mention; [nous avons » remarqué que Lycus ou Lycos » ſignifie un loup en Grec],

(*a*) Strab. pag. 578. Plin. Tom. I. pag. 119, 274. Herod. L. VII. c. 30. Ovid. Metam. L. XV. c. 6.

(*b*) Plin. T. I. p. 278.

(*c*) Strab. p. 529, 556. Plin. Tom. I. p. 302, 303.

» qu'il

& qu'il va ſe jetter dans l'Iris. » Cette riviere fait de grands » ravages dans les tems de » pluie, & lorſque les neiges » ſe fondent. » Ainſi, Lycus eſt l'ancien nom, Toſanlu eſt le nom moderne, & comme cette riviere paſſe à Tocat, on la nomme auſſi riviere de la Tocat.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*a*) autre fleuve de l'Aſie mineure, dans la Cappadoce, ou plutôt dans le pont Cappadocien, ſelon Ptolémée. C'eſt, ſelon lui, une des branches de l'Abſorrus, qui tombe dans le pont Euxin.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*b*) fleuve d'Aſie dans l'Aſſyrie. M. d'Anville, dans ſa Carte de l'Orient, le nomme Lycus, ou Zabus ou Zerbis, & le fait ſortir du mont Choatras. Coulant de-là entre deux chaînes de montagnes, au travers de l'Adiabène, il alloit porter ſes eaux dans le Tigre, après avoir reçu celles de quelques autres fleuves moins conſidérables.

Polybe fait mention de ce fleuve, dont Ptolémée défigure un peu le nom, en l'appellant Leucus, Λεύκος. Ninive n'étoit pas abſolument éloignée de ſes bords. Il y en a qui croyent que c'eſt le même que le Zathes de Xénophon dans ſa retraite des dix mille.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*c*) autre fleuve d'Aſie dans la Syrie près du golfe d'Iſſus, ſelon Pline.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*d*) autre fleuve d'Aſie, dans la Phénicie, entre Palæbyblos ou l'ancienne Byblos, & Béryte, ſelon Strabon. Une inſcription, trouvée entre Béryte & Sidon, & rapportée par Spon, dans ſes Mêlanges, ſemble prouver que le Lycus coule entre ces deux villes; car, on y lit ces mots:

MONTIBUS IMMINENTIBUS,

LYCO FLUMINI CÆSIS,

VIAM DILATAVIT,

Il eſt queſtion ici d'Antonin Pie, qui fit élargir le chemin entre ces deux villes, en coupant les montagnes, au pied deſquelles coule le Lycus. Pline & Pomponius Méla en ſont mention. C'eſt aujourd'hui la riviere du Chien.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*e*) autre fleuve d'Aſie, qui ſe rendoit dans l'Euphrate, ſelon Pline. Ce Géographe, le ſeul qui faſſe mention de ce fleuve, nomme de ſuite le Lycus, l'Arſanias & l'Arſanus; d'où il faut conclure que ce Lycus étoit dans l'Arménie.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, le même que le Marſyas. *Voyez* Marſyas.

(*a*) Ptolem. L. V. c. 6.
(*b*) Strab. p. 737. Plin. Tom. I. pag. 331 Xenoph. pag. 306. Ptolem. L. VI. c. 1. Q. Curt. L. IV. c. 9, 10.
(*c*) Plin. T. I. p. 269.
(*d*) Strab. pag. 755. Plin. Tom. I. p. 264.
(*e*) Plin. T. I. p. 267.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*a*) Athénien, fut pere de Thraſybule.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*b*) un des Centaures tomba ſous les coups de Pirythoüs.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*c*) un des compagnons de Diomède, changés en oiſeau.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*d*) fils de Pandion, eſt devenu célebre pour avoir conduit & appellé de ſon nom une colonie Grecque, établie dans la Lycie.

Ce Prince ſortoit de la Meſſénie, quand il paſſa en Lycie; car, ce fut avant que d'aller dans la Milyade chez Sarpédon, qu'il fit un voyage dans la Meſſénie, où Leucippus & Apharée le reçurent, & lui donnerent une retraite contre les perſécutions de ſon frere Égée. Lycus avoit acquis beaucoup de crédit dans la Grece, par la connoiſſance qu'il avoit des cérémonies du culte des Dieux, & par ſon zèle pour l'obſervation des myſtères, ou fêtes établies en leur honneur. C'étoit lui qui avoit fondé à Athènes, le temple & les fêtes d'Apollon, ſurnommé Lycien.

Lycus trouva le culte des grandes Déeſſes, c'eſt-à-dire, de Cérès & de Proſerpine, établi dans la Meſſénie, où il avoit été apporté par Caucon dès le tems de Danaüs. Ce Culte étoit fort groſſier, & les myſtères n'en avoient aucune dignité. Lycus entreprit de les réformer ſur le modele de ceux qui ſe célébroient à Éleuſis, afin de les rendre plus auguſtes & plus reſpectables. Pauſanias nous apprend que les Meſſéniens garderent précieuſement l'original de la formule des cérémonies & des prieres dictées par Lycus, & gravées ſur des feuilles d'étain très-minces & roulées en forme de volume. Ces peuples regardoient l'original de cette formule comme le gage ſacré de la durée de leur Empire; & lorſqu'Ariſtomène, ſe voyant hors d'état de défendre la liberté de ſon païs contre les Lacédémoniens, prit le parti d'abandonner la Meſſénie avec ceux qui préféroient l'exil à la ſervitude, il enterra ce volume dans un vaſe d'airain, dans un endroit du mont Ithome, perſuadé, dit Pauſanias, que la Meſſénie pouvoit eſpérer de recouvrer un jour ſa liberté & ſa puiſſance, tant qu'elle poſſéderoit ce gage fatal de ſa durée. Cette urne & ce volume furent retrouvés par Épaminondas, lorſqu'après la bataille de Leuctres, il délivra la Meſſénie du joug des Lacédémoniens, & voulut lui rendre ſon ancien éclat. Le poëte Rhianus, contemporain d'Ariſtomène & de la ſeconde guerre de Meſſene, avoit fait mention de cette for-

(*a*) Corn. Nep. in Traſyb c. 1.
(*b*) Ovid. Metam. L. XII. c. 8.
(*c*) Ovid. Metam. L. XIV. c. 10.
(*d*) Pauſ. p. 33, 217. *& ſeq.* Herod. L. I. c. 173. L. VII. c. 92. Myth. par. M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 261. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & & Bell. Let. T. VII. p. 104. *& ſuiv.*

mule de Lycus, & de la précaution prise par Aristomène. Le même Rhianus faisoit mention de Lycus instituteur des mystères, & il en étoit parlé aussi dans une ancienne inscription que rapporte Pausanias.

Il est assez naturel de supposer que Lycus, ne se croyant pas à couvert du ressentiment de son frere Égée dans la Messénie, voulut chercher une retraite plus éloignée, & qu'il forma le dessein d'aller hors de la Grece joindre la colonie Crétoise, conduite depuis peu par Sarpédon, frere de Minos. Peut-être y entra-t-il quelque vue religieuse d'y porter le culte d'Apollon, & les fêtes qu'il avoit déjà établies dans l'attique. Il y en a qui supposent qu'il engagea Amphianax à le suivre, & à laisser son fils Œtylus en Messénie, où il avoit déjà un établissement. L'histoire de ces tems héroïques nous montre combien ces sortes de migrations étoient alors fréquentes, & quelle devoit être l'inquiétude des Princes Grecs. Ils passoient sans cesse d'un lieu à l'autre, & avoient à peine fondé une colonie dans un païs, qu'ils pensoient à en aller établir une autre ailleurs. Amphianax ayant marié une de ses filles à Prœtus, Roi d'un canton de l'Orchoménie & l'un des successeurs d'Athamas, il y a beaucoup d'apparence que ce Prince l'assista dans cette entreprise, & lui permit de lever des troupes dans l'Orchoménie. Ce furent sans doute ces Eoliens, sortis du royaume d'Athamas, qui porterent en Lycie les sacrifices, les fêtes & les pratiques religieuses, particulières à la famille de ce Prince, & inconnues aux autres Grecs, que les Lyciens observoient encore au tems de Platon, à ce que nous apprend ce Philosophe dans son Dialogue intitulé *Minos*.

Cette supposition, que nous venons de faire est très-naturelle, & en même tems la seule qui puisse rendre raison du fait rapporté par Platon. Car dès le tems de la guerre de Troie, la famille d'Athamas étoit dispersée, absolument dépouillée des États que ce Prince avoit possédés en Béotie, & même presque entierement éteinte; ainsi c'est après cet évenement qu'il faut chercher le tems du passage des sujets de ce Prince dans la Lycie: & ce que nous apprend Phérécyde du mariage de Prœtus, neveu & successeur d'Athamas, avec la fille d'Amphianax, Roi de Lycie, nous montre dans quel tems il faut placer la translation des fêtes & des sacrifices institués par Athamas. Amphianax s'établit sans doute avec ses nouveaux sujets dans le voisinage de Sarpédon, qui s'unit volontiers avec les Grecs qui le mettoient en état de moins craindre les anciens habitans, & dans la suite sa famille s'allia avec celle d'Amphianax. A l'égard de Lycus, on ne voit point qu'il ait pensé à se faire d'établis-

sement particulier. Tout occupé des choses de la religion, il ne pensa, sans doute, qu'à fonder des temples & qu'à instituer des fêtes, & il se contenta de l'honneur de donner son nom à la colonie dont il avoit été le conducteur. Il passoit pour Prophete, & il avoit laissé des Prophéties que l'on gardoit avec beaucoup de soin.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*a*) frere de Nyctée. Ce dernier à qui Polydore, Roi de Thebes avoit recommandé en mourant, & son Royaume, & son fils Labdacus encore en bas âge, se sentant lui-même près de sa fin, confia l'un & l'autre à Lycus. Lorsque Labdacus fut en âge de gouverner par lui-même, Lycus lui remit le timon de l'État; mais, il ne le garda pas long-tems, car il mourut peu d'années après, de sorte que Lycus se vit encore une fois tuteur d'un jeune Roi, qui étoit Laius, fils de Labdacus. Ce fut pendant cette tutele qu'Amphion & Zéthus à la tête d'une armée envahirent le païs.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*b*) de Thrace, fut tué par Cycnus dans un combat singulier.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*c*) Roi des Mariandyniens. Comme ses États étoient à la bienséance d'Amycus, Roi des Bébryces. Ce Prince, belliqueux & entreprenant, en tenta la conquête à plusieurs reprises. Priolas, frere de Lycus, présenta la bataille à l'ennemi; les troupes qu'il commandoit furent entierement défaites; & lui-même périt dans la mêlée. La bonne fortune de Lycus conduisit Hercule à sa Cour; touché des disgraces de ce Prince, qui étoit son ami, il marcha droit aux Bébryces, dont la déroute rétablit les affaires chancelantes des Mariandyniens.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*d*) un des ayeux d'Anacharsis, selon Hérodote.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*e*) un des capitaines Troyens qui s'embatquerent avec Enée. Le vaisseau sur lequel étoit porté Lycus, fut écarté par la rempête qu'Éole excita à la sollicitation de Junon. Mais, ce vaisseau ne périt pas cependant, puisque Lycus arriva en Italie. Comme il étoit fort léger à la course, un jour il échappa presque seul aux coups de Turnus. Déjà il étoit parvenu au pied du rempart, où il tâche de monter avec le secours de ses compagnons, qui lui tendent la main. Mais Turnus l'atteint. Insensé, lui dit-il, as-tu cru pouvoir m'échapper? En même-tems, il le tire avec efforts, & entraîne avec lui un pan de la muraille.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, (*f*) historien Grec, natif de Rhege,

(*a*) Paus. p. 95, 549.
(*b*) Paus. p. 50.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 318.
(*d*) Herod. L. IV. c. 76.
(*e*) Virg. Æneid. L. I. v. 226. L. IX. v. 545. *& seq.*
(*f*) Suid. T. II p. 67, 68.

Auteur d'une hiſtoire de Libye & de Sicile, vivoit du tems de Ptolémée Lagus, ſous la CXV.e Olympiade, & vers l'an 320 avant Jeſus-Chriſt. Démétrius de Phalere étoit ſon ennemi, & lui dreſſa des embûches. Lycus fut pere du poëte Lycophron.

LYCUS, *Lycus*, Λύκος, poëte comique, qui floriſſoit ſous la LXXXVI.e Olympiade, vers l'an 436 avant Jeſus-Chriſt. Ses ouvrages furent peu eſtimés.

LYDDA, *Lydda*, Λύδδα, ville qui fut enſuite appellée Dioſpolis. *Voyez* Dioſpolis.

LYDÉ, *Lyde*, (*a*) dont Horace fait mention dans une de ſes Odes.

LYDE. (*b*) Juvénal dit :

Steriles moriuntur, & illis
Turgida non prodeſt condita pyxide Lyde.

On explique diverſement cet endroit. Quelques-uns diſent que Juvénal parle ici d'une Lydienne qui avoit un ſecret qu'elle donnoit dans une boëte pour rendre fécondes les femmes ſtériles; mais, d'autres attribuent ce paſſage aux ſecretes propriétés de l'araignée, qui, étant enfermée dans une boëte & miſe dans le ſein d'une femme, la rend capable d'avoir des enfans. Juvénal l'appelle Lydienne, parce qu'Arachné changée en araignée étoit de Lydie.

LYDIA, *Lydia*, Λυδία, (*c*) femme de la ville de Thyatire, marchande de pourpre, qui demeuroit dans la ville de Philippes en Macédoine. Elle ſe convertit au Seigneur, par la prédication de ſaint Paul, & fut baptiſée avec toute ſa famille. Elle offrit ſa maiſon à ſaint Paul, & le pria avec tant d'inſtances d'y demeurer, qu'il ſe rendit à ſes prieres. Cette femme n'étoit pas Juive de naiſſance, mais Proſélyte. Elle eſt reconnue pour Sainte, & le Martyrologe Romain en fait mémoire, le 3 d'Août. Peut-être que Lydia eſt le nom de ſa patrie, & qu'on l'appelloit communément la Lydienne, *Lydia*.

LYDIADE, *Lydiadas*, *Lydiades*, Λυδιάδας, Λυδιάδης; c'eſt le même que Lyſiade. *Voyez* Lyſiade.

LYDIE, *Lydia*, Λυδία, (*d*) province de l'Aſie mineure, ſituée, ſuivant les Cartes de M.

(*a*) Horat. L. III. Ode 8. v. 7.
(*b*) Juven. Satyr. II. v. 140, 141.
(*c*) Actu. Apoſt. c. 16. v. 14, 15, 40.
(*d*) Strab. pag. 58, 532, 533, 579, 625. *& ſeq.* Plin. Tom. I. pag. 277. Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. pag. 20. Corn. Nep. in M. Conon. c. 2. in Dam. c. 2. 8. Herod. L. I. c. 6. *& ſeq.* L. III. c. 90. L. V. c. 49. L. VII. c. 74. Juſt. L. I. c. 7. L. XIII. c. 6. L. XX. c. 2. Q. Curt. L. III. c. 4. L. IV. c. 1, 5, 11. L. X. c. 10. Diod. Sicul pag. 165, 628, 630. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 39. Xenoph. p. 2, 160. Maccab. L. I. c. 8. v. 8. Vell. Paterc L. I. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. T. I. pag. 377. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. Tom. IV. pag. 322, 371. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 231. *& ſuiv.* Tom. IX. pag. 59. *& ſuiv.* T. XII. pag. 105. Tom. XVIII. pag. 94. *& ſuiv.*

d'Anville, entre la Myſie au nord, la Phrygie à l'orient, la Carie au midi, & l'Ionie au couchant. Ce ſont les bornes que Pline avoit aſſignées à cette Province long-tems auparavant. » La Lydie, dit-il, arroſée par » le Méandre, fleuve tortueux, » s'avance au deſſus de l'Ionie. » Elle eſt voiſine de la Phrygie » du côté de l'orient, de la » Myſie du côté du ſeptentrion, » elle embraſſe la Carie du côté » du midi, & s'appelloit au- » paravant Méonie. »

Hiſtoire abrégée des principales révolutions du Royaume de Lydie.

Parmi les enfans de Sem dont parle l'Écriture, il eſt fait mention de Lud, qui le premier, ſi l'on en croit Joſephe, a jetté les fondemens du royaume de Lydie. Mais, quelle apparence que les hommes encore peu nombreux aient préféré de vaſtes déſerts à des campagnes riches & fertiles? Dans ces commencemens, les migrations ſe faiſoient de proche en proche; & il eſt fort vraiſemblable que les deſcendans de Lud ne ſortirent de la Méſopotamie, que pluſieurs années après le Déluge. Le tems de leur établiſſement en Lydie eſt abſolument ignoré. On ſeroit néanmoins tenté de croire que ces peuples y entrerent ſous la conduite de Méon, le plus ancien de leurs Rois, dont le nom ſoit venu à notre connoiſſance. Il faut pourtant convenir que cette qualité lui eſt conteſtée par Denys d'Halicarnaſſe, qui nous aſſure de la manière la plus poſitive, que Manès a regné le premier dans la Méonie; mais, cet Auteur ſe contredit viſiblement. Si le terme de Méonie étoit en uſage dès le tems de Manès, on ne ſçauroit douter que ce Prince ne ſoit poſtérieur à Méon; & cela ſe trouve entierement conforme avec les témoignages de nos meilleurs Hiſtoriens. Hérodote, par exemple, & pluſieurs autres après lui, prétendent que juſqu'au regne de Lydus, les peuples ſoumis à ſa domination furent appellés Méoniens. Or Lydus étoit arrière petit-fils de Manès, qui par conſéquent ne ſçauroit être monté ſur le thrône, que depuis la mort de Méon. Diodore de Sicile, ou plutôt les Phrygiens dont il avoit copié les traditions, racontent que ce Roi avoit épouſé Dindyme; Cybele fut le fruit de ce mariage.

La vertu de cette Princeſſe ne fut point à l'épreuve des charmes du jeune Atys, pour lequel elle eut des complaiſances dont les ſuites furent funeſtes à ſon repos. Il en coûta la vie à celui qui avoit eu le malheur de lui plaire. Rarement dans les grandes afflictions la raiſon ſe fait entendre. Cybele, que la perte de ſon amant avoit miſe au déſeſpoir, parcourut toutes les montagnes de la Phrygie; elle s'y ſignala par des extravagances, qui néanmoins ne laiſſerent pas de lui frayer le

chemin à l'immortalité. Mais; elle ne ſçauroit être placée parmi les ſucceſſeurs de Méon. Perſonne du moins ne la fait monter ſur le trône de ſon pere, dont les États comprenoient la Lydie & la Phrygie. Manès eſt après lui le plus ancien Roi de ces deux Provinces que nous connoiſſions aujourd'hui. Denys d'Halicarnaſſe le dit fils de Jupiter & de la Terre. Manéſium, ville de Phrygie, étoit vraiſemblablement l'ouvrage de ce Prince; car, ſans parler de la reſſemblance des noms, on lit dans Étienne de Byzance, qu'elle avoit été bâtie par Manès homme riche & puiſſant. Il porta ſes armes chez différentes nations, avec des ſuccès qui lui ont mérité une place parmi les plus fameux Conquérans. Plutarque le met en parallele avec Alexandre; & il écrit que les Phrygiens même de ſon tems, pour exprimer une action mémorable, employoient d'ordinaire le terme de Μάνικα.

Ce Prince épouſa Callirrhoé, fille de l'Océan, dont il eut Cotys, qui, après la mort de ſon pere, remplit le thrône de Lydie. Cotys, de ſon mariage avec Alié fille de Tullus, eut deux enfans Atys & Aſiès. Ce fut à ce dernier, ſuivant les apparences, qu'échurent les provinces de la Lydie, voiſines du mont Tmolus, puiſqu'à quelque diſtance delà ſe voyoit une ville, nommée Aſia, & l'on convient que ce Prince en fut le fondateur. Ce doit être le même Aſiès qui a regné dans la Méonie avec tant de gloire, que la Province en a porté le nom pendant une longue ſuite d'années. Dans Apollonius, par exemple, la Lydie eſt appellée Ἄτυος ἤπειρος; & ce paſſage ſeul prouveroit que les Éſionéens du poëte Callinus ne doivent point être diſtingués des peuples qui habitoient ce Royaume.

Atys réunit les États d'Aſiès aux ſiens, témoin Hérodote qui le fait regner ſur toute la Lydie, lorſque la famine commença à déſoler cet Empire. Alors furent inventés les jeux; on les regarda comme le moyen le plus propre pour dérober au peuple le ſentiment de ſa miſere. Atys diviſa ſes ſujets en deux claſſes; la premiere jouoit un jour entier, & le ſuivant elle prenoit ſes repas; la ſeconde en uſoit de même, & par là chacun étoit moins occupé de ſes propres malheurs. Tout ce détail nous a été conſervé par les ſoins d'Hérodore; & cette opinion a été depuis univerſellement reçue. On ne ſeroit pas ſurpris néanmoins de la voir aujourd'hui rejettée par le plus grand nombre. En effet, comment s'imaginer que les plaiſirs ſoient ſortis du ſein de la diſette; eux qui toujours ont marché à la ſuite de l'abondance & de l'oiſiveté? Il ne ſera point inutile de remarquer ici, qu'Athénée a cru devoir ſe déclarer contre cette époque de l'invention des jeux. Celui de la paume & celui des dez, dit-il, étoient déjà en uſage,

lorſque les Grecs mirent le ſiege devant Troie; & par conſéquent Hérodote a eu tort de rapporter l'origine de ces ſortes d'amuſemens aux ſujets d'Atys, dont le regne eſt poſtérieur à la deſtruction de cette ville fameuſe. Par malheur le raiſonnement d'Athénée roule ſur une ſuppoſition qui ne ſçauroit manquer de lui être conteſtée ; autrement, que deviendront ces trois races, qui ont ſucceſſivement commandé dans la Lydie, les Atyades, les Héraclides & les Mermnades ? Ce ſont les Héraclides qui ont enlevé la Couronne aux deſcendans d'Atys ; & dès-lors ce Prince doit être plus ancien que les Héros qui ont vengé les injures de Ménélaüs. Rejette qui voudra le témoignage d'Hérodote, aux ſoins duquel nous devons cette liſte des différentes Maiſons qui ont tour à tour occupé le trône de la Méonie ; on ſera cependant obligé de convenir que cet Hiſtorien a été plus à portée que perſonne de connoître la vérité.

, Strabon eſt un de ceux qui placent Atys parmi les deſcendans d'Hercule. Ce ſeroit en vain que l'on entreprendroit de ſoutenir que le Prince dont parle Hérodote, n'a rien de commun avec celui de Strabon ; jamais ſuppoſition ne fut moins ſolide. Atys, chef de la maiſon des Atyades, ſuivant Hérodote, a vu ſes États ravagés par une famine des plus longues & des plus violentes. Un pareil événement, ſous le regne de celui que Strabon met au nombre des Héraclides, força Tyrrhénus de quitter ſa patrie ; tant de conformité entre l'un & l'autre de ces Rois, & par rapport aux calamités qui ont affligé la Lydie, & plus encore par rapport à leurs enfans, dont les noms ſe reſſemblent parfaitement, ne laiſſe pas lieu de douter que ces deux Auteurs ne parlent de la même perſonne ; mais que le dernier place Atys beaucoup plus bas, que ne le demanderoit la bonne chronologie. Peut-être s'eſt-il imaginé que les Lydiens, dans le ſiecle qui eſt déſigné par Hérodote, n'avoient pas une marine aſſez puiſſante pour tranſporter en Europe des colonies nombreuſes ; ce qui convient merveilleuſement bien avec le ſyſtême de Caſtor, au rapport de qui ces peuples ne ſont devenus les maîtres de cet élément, que quelques années après la priſe de Troie ; mais, le fait paroît un peu douteux, principalement quand on fait réflexion, que ni Créſus, ni ſes prédéceſſeurs, dans leurs plus grandes proſpérités, ne ſe ſont jamais trouvés en état, faute de vaiſſeaux, de ſoumettre *les* Grecs établis dans les iſles voiſines de leurs États. Les forces de ces Princes étoient conſtamment ſupérieures à celles d'Atys ; & on ne ſe perſuadera pas aiſément, que ſon Royaume eût pu fournir la quantité de bâtimens néceſſaires pour conduire en Italie la moitié de ſes ſujets. Réduits à l'extrêmité par une

famine, qui duroit depuis dix-huit ans, ils ſe partagerent en deux portions égales ſous le commandement de Lydus & de Tyrrhénus. Aucun d'eux ne vouloit abandonner ſa patrie ; le ſort en décida, & Tyrrhenus fut contraint de s'embarquer ; voilà comment la choſe eſt racontée dans Hérodote ; & cette narration, du vivant de Tacite, étoit généralement reçue dans toute la Lydie. Ajoutez à cela que parmi les Anciens, perſonne ne s'eſt aviſé de la contredire, ſi pourtant l'on en excepte Denys d'Halicarnaſſe, qui fondé ſur des raiſons très-plauſibles, prétend que les Lydiens ne ſont jamais venus en Italie. Il ſeroit inutile de les examiner ici ; de fameux Critiques ont traité cette queſtion, qui d'ailleurs paroît étrangere à notre ſujet ; ainſi retournons à Atys. Sur la fin de ſon regne, il bâtit la ville d'Attalyda, ouvrage auquel, ſuivant le témoignage d'Étienne de Byzance, Lydus eut la gloire de mettre la derniere main. Tyrrhénus, comme nous venons de l'obſerver, avoit cherché dans les païs étrangers un aſyle contre la famine ; & par cette retraite Lydus ſon frere ſe vit en poſſeſſion de toute la Lydie. Atys leur pere les avoit eus de Callithéa.

Dans le grand Étymologicon, il eſt fait mention d'une ville de Lydie, qui s'appelloit Tyrrha ; il y a bien de l'apparence, du moins à en juger par le nom, que Tyrrhénus en avoit jetté les fondemens, avant que de faire voile pour la Toſcane. Son départ fut ſuivi de la mort d'Atys, auquel ſuccéda Lydus. On ne ſçait point aujourd'hui en quel tems vivoit ce Prince ; il eſt conſtant néanmoins, que la maiſon des Atyades avoit donné pluſieurs Rois à la Lydie, lorſque les Héraclides leur enleverent la Couronne. Quant à Lydus, voici ce que nous en apprend Xanthus dans Denys d'Halicarnaſſe : » Les Lydiens ont été ainſi appellés de Lydus, & les Torrébiens de Torrébus ſon frere. » La langue de ces deux nations ne differe pas beaucoup ; » & encore aujourd'hui elles » employent nombre de termes » qui ſont également en uſage » chez les uns & chez les autres, en cela aſſez ſemblables » aux Doriens & aux Ioniens. »

Ce fragment nous apprend que les Lydiens ont pris leur nom de Lydus ; ſentiment qui eſt commun à l'Auteur avec Hérodote & pluſieurs autres Écrivains conſidérables. Cependant, il paroîtroit plus naturel, de rapporter l'origine de ce nom à Lud, fils de Sem ; & ſi les Hiſtoriens qui viennent d'être cités, ont penſé autrement ſur cet article, la raiſon en eſt, que Lydus, fils d'Atys, étoit le ſeul dont ils euſſent quelque connoiſſance. Il y a bien de l'apparence que ſous le regne de ce Prince, le nom de Lydien preſque anéanti reprit inſenſiblement le deſſus ; nous

disons insensiblement, parce que celui de Méoniens, du tems d'Homere, étoit encore le plus usité; mais ni lui, ni les autres ne parlent point des Torrébiens. Xanthus, le seul Auteur qui nous en ait conservé la mémoire, les place dans un canton de la Lydie, dont la capitale, appellée Torrébie, étoit l'ouvrage de Torrébus.

On ne sçait point quel fut le successeur de Lydus. Le nom ne s'en trouve dans aucun de ces monumens que les tems ont respectés; & Justin, content de remarquer que les Lydiens avoient eu plusieurs Rois avant Crésus, a cru ne devoir point entrer dans un détail, que la perte de tant de célebres Écrivains rendroit aujourd'hui très-intéressant. Au milieu des ténebres, il est aisé de prendre le change; & malheureusement les routes les plus frayées ne sont pas toujours celles qui conduisent à la vérité.

Quoi qu'il en soit, le plus ancien Roi qui nous soit connu aujourd'hui d'entre ceux qui depuis Lydus ont gouverné les provinces soumises à son obéissance, est sans doute Acianus. Ce Prince se rendit maître de la Syrie, dont Ascalus, un de ses Généraux, fit la conquête; il y bâtit Ascalon, ville déjà fameuse lorsque Josué porta ses armes dans la Palestine. Si les récits des Grecs étoient moins suspects, on pourroit conclure de celui-ci, qu'Acianus a précédé de plusieurs années la sortie des Israëlites. Mais, Xanthus, quoique des Écrivains judicieux donnent à son sçavoir les plus grands éloges, a peut-être copié par rapport à l'époque d'Ascalon, des traditions sur la foi desquelles il seroit difficile de vouloir établir un système; ainsi le plus sûr est de suspendre son jugement. Malgré cela, on ne sçauroit presque douter que le Prince dont nous venons de parler, ne soit un des premiers Aryades; on en trouve la preuve dans le VIIIe. livre d'Athénée. Atergatis, au rapport de Mnaséas, avoit épuisé par des cruautés inouies la patience de ses sujets. Enfin, le Lydien Mopsus arriva en Syrie, où regnoit cette Princesse; elle & Ichthys son fils tomberent entre les mains de cet étranger, qui les fit noyer dans un lac voisin d'Ascalon. Si l'on veut se donner la peine de faire quelques réflexions sur ce passage, il sera difficile de n'y point appercevoir une liaison presque nécessaire avec les conquêtes d'Ascalus; la mauvaise conduite d'Atergatis les rendit aisées; & l'ennemi sçut adroitement profiter des dispositions où se trouvoient alors les Syriens. Il seroit à souhaiter que cette narration fût véritable dans toutes ses parties; il ne resteroit plus aucune difficulté sur le tems auquel vivoit Acianus. Nombre d'Auteurs prétendent qu'Atergatis ne doit point être distinguée de la déesse Dercéto; or Dercéto, suivant

le témoignage de Ctésias, étoit mere de Sémiramis.

Le regne d'Alcime ne nous fournira pas des faits plus certains que celui de ses prédécesseurs. Suidas, le seul qui nous ait conservé le nom de ce Prince, parle de lui en termes qui donnent une haute idée de son Gouvernement. Xanthus, dit il, raconte que sous l'empire d'Alcime, qui, à beaucoup de tendresse pour ses sujets, avoit joint une piété solide, les Lydiens, à l'abri de la paix, que leur avoit procurée ce Prince, amasserent des richesses immenses; ils vivoient heureux; & personne parmi les particuliers ne songeoit à troubler le repos & la tranquillité de ses concitoyens. La septieme année de son regne, les Lydiens assemblés demanderent au Ciel la conservation d'un Roi qui les avoit comblés de ses bienfaits; leurs vœux furent exaucés; Alcime mourut extrêmement vieux, & sa mort parut encore prématurée. Ce Prince, comme on le voit, ne se laissa point éblouir par le titre pompeux de Conquérant. Persuadé que les victoires se gagnent toujours aux dépens des peuples, il ne fut jamais flatté que de la gloire fine & délicate de regner par ses bienfaits, dans le cœur de ceux que lui avoit confiés la providence. Tmolus, un de ses successeurs, ne suivit point des maximes si raisonnables. Clitophon le croyoit fils du dieu Mars & de la nymphe Théogène; sentiment qui n'avoit point été universellement reçu, puisque dans Eustathe Sipylus est appellé son pere. Il l'avoit eu de Chthonia, qui, suivant toutes les apparences, étoit descendue des Rois de Lydie. Hérodote du moins prétend que les Héraclides n'étoient montés sur le trône, qu'après en avoir chassé les Atyades; & la remarque de cet Écrivain seroit insoutenable, si quelques siecles auparavant, Tmolus leur eût enlevé la Couronne.

Plutarque & Tzetzès après lui mettent ce Prince au nombre des Rois de Lydie. Nous le croirions volontiers plus ancien que le siege de Troie, de six vingts ans ou environ; car, entre Tmolus & Agamemnon, on trouve Tantale, Pélops & Atrée, ce qui forme précisément quatre générations; or quatre générations, selon le calcul reçu le plus universellement, répond à ce nombre d'années que nous venons de déterminer.

On ne convient pas des Provinces qui composoient les Érats de Tantale. Les uns les renferment dans les bornes étroites de la Lydie; quelques autres le font regner en Phrygie; & il y en a plusieurs qui soutiennent que les Paphlagoniens étoient soumis à son Empire. Pour nous, nous sommes persuadés que des opinions si différentes peuvent aisément se concilier. Ne suffiroit-il pas de dire que les païs dont il est ici question, avoient été conquis par les Rois

prédécesseurs de ce Prince, qui cependant ne possédoit que quelques contrées de la Phrygie? Elles étoient presque toutes sous la domination des Troyens. Il est rare que des voisins, puissans & ambitieux, vivent long-tems en bonne intelligence. Tros entra dans les États de Tantale à la tête d'une armée nombreuse. On en vint souvent aux mains, & il périt beaucoup de monde de part & d'autre; enfin, la victoire se déclara pour les Troyens. Pélops, successeur de Tantale, défait en plusieurs rencontres, fut obligé de se retirer dans la Grece; lui & ses enfans y formerent des établissemens considérables. Mais, leur haine contre les Troyens subsista toujours malgré l'éloignement; & cette haine produisit le siege de Troie, si célebre dans les écrits des Poëtes. L'enlevement d'Hélene fut un prétexte que ménagea habilement Agamemnon, pour engager les Grecs dans une querelle où la nation ne se trouvoit point intéressée; mais, ces sortes de discussions sont étrangeres à notre sujet, qui naturellement ne doit embrasser, ni l'histoire de Pélops, ni celle de sa postérité.

Malgré la retraite de Pélops, la Couronne de Lydie demeura dans la maison des Atyades. Théoclymene, qui étoit fils de Tmolus, étoit par conséquent frere de Tantale, du moins dans l'opinion de ceux qui font ce dernier fils de Tmolus. Il est assez vraisemblable que Tantale, sans respecter les droits du Sang, voulut troubler son frere dans la possession des Provinces qui lui étoient échues en partage. Trop foible pour résister à un ennemi puissant, il fit une ligue avec les Troyens; & leur Roi, après la défaite de Pélops, lui abandonna les païs qui avoient appartenu aux Atyades ses Ancêtres. On en sera pleinement persuadé, si l'on veut faire réflexion, que les Lydiens alors étoient gouvernés par des Souverains de leur nation, & que ces peuples marcherent au secours de Priam, lorsque les Grecs vinrent l'assiéger dans sa capitale. Le second article ne souffre point de difficulté, puisque dans Homere il est fait mention des Généraux qui commandoient les troupes Lydiennes. A l'égard du premier, on le trouve suffisamment établi dans un fragment de Nicolas de Damas, qui est échappé à la barbarie des siecles passés. Cet Historien nous apprend que Camblete, roi de Lydie, étoit contemporain de Jardanus; & Hercule laissa d'Omphale, fille de Jardanus, des enfans, qui ont dû être témoins des combats sanglans qui se donnerent dans les campagnes de Troie; ainsi, en remontant de génération en génération, il est aisé de se convaincre qu'Ilus, pere de Laomédon, & Camblete, roi de Lydie, vivoient à peu près dans les mêmes tems. Nous avons un fragment dans lequel on lit, que le regne de

Camblete fut ſouvent traverſé par les intrigues de Jardanus ; & les Lydiens le ſoupçonnerent d'avoir attiré ſur ce Prince les malheurs qui le conduiſirent au tombeau.

Les peuples, après ſa mort, confierent à Jardanus l'autorité ſouveraine ; ſon crédit & ſes artifices le placerent ſur le trône. Il eſt certain du moins que Paléphate le met au nombre des Rois, qui ont commandé dans la Lydie ; & ce ſentiment lui eſt commun avec Hérodote, Apollonius & Diodore de Sicile, qui ſans lui donner ce titre, parlent cependant de maniere à ne laiſſer aucun doute ſur cet article. Ajoûtez à cela, qu'Omphale ſa fille prit après lui les rênes du Gouvernement. Le poëte Muſée, & les Hiſtoriens que nous avons cités, ne ſont point partagés là-deſſus. Il faut néanmoins en excepter Hérodote, qui ne fait aucune mention de cette Princeſſe. Bien plus, les Héraclides, ſelon lui, deſcendoient d'une eſclave de Jardanus ; opinion, à en juger par les apparences, établie ſur des fondemens peu ſolides ; les traditions les moins raiſonnables ont trouvé des partiſans ; & celle-ci eſt généralement abandonnée. On ne ſçauroit nier que dans les monumens qui nous reſtent, Omphale ne ſoit appellée fille de Jardanus. Tmolus, ſon époux, mourut ſans enfans ; & les peuples demeurerent ſous l'obéiſſance d'Omphale.

Ceci eſt avancé d'après Apollodore ; malheureuſement cet Auteur n'eſt pas toujours exact ; & il pourroit bien avoir pris ces particularités dans des monumens ſur la foi deſquels on ne doit compter que très-médiocrement. En effet, Tmolus eſt plus ancien qu'Omphale, & ce fut Jardanus qui fit paſſer la Couronne ſur la tête de cette Princeſſe.

Il y en a qui prétendent que l'élévation d'Omphale fut le fruit de ſes complaiſances criminelles pour les grands de Lydie, & que lorſqu'elle ſe vit affermie ſur le trône, un de ſes premiers ſoins fut de ſe venger de ceux qui l'avoient traitée avec tant d'indignité. Ce récit n'eſt pas trop certain. Le voyage d'Hercule en Lydie eſt bien mieux appuyé. Ce Héros, comme preſque tous les guerriers, violent & impétueux, avoit précipité Iphitus du haut des murs de Tirynthe. Les Dieux irrités le condamnerent à l'eſclavage ; & ſi l'on en croit Phérécyde, Mercure le vendit trois talens à la Reine de Lydie. La plûpart des hommes reſſentent vivement la perte de leur liberté ; mais, Hercule ne trouvoit point de bonheur égal à celui de vivre ſous les loix de la Princeſſe du monde la plus impérieuſe. On le vit, ſoumis à tous ſes caprices, diſputer aux femmes dont elle étoit environnée, le mérite de réuſſir dans ces ſortes d'ouvrages, dont les Dames ſeules ſont en droit de tirer

vanité. Ovide ajoûte que ſon peu d'adreſſe étoit quelquefois puni ſéverement par Omphale.

La préſence de ce Heros ne fut point inutile aux Lydiens ; des Cercopes, brigans célebres, déſoloient la campagne par des courſes fréquentes ; Hercule les attaqua, & la plûpart de ces voleurs reſterent ſur le champ de bataille. Un ſi grand ſervice ne demeura point ſans récompenſe de la part d'Omphale. Il eſt vrai que ſa réputation en ſouffrit ; & les Anciens ont eu ſoin de nous conſerver le nom des enfans qui naquirent de ſon commerce avec Hercule. Lamus eſt le plus connu.

Hercule, au rapport de Sophocle, ne retourna en Grece qu'après une année de ſervitude ; & Samuel Petit, fondé ſur un paſſage ſi précis, a cru devoir corriger Apollodore, qui renferme dans l'eſpace de trois ans, le ſéjour de ce Dieu à la cour d'Omphale. En matiere de conjecture on ne ſçauroit être trop circonſpect ; témoin celle-ci, dont perſonne n'embraſſera la défenſe.

Omphale ſe conſola du départ de ſon amant, avec les étrangers qui arrivoient à ſa Cour ; mais, il leur en coûtoit la vie. Cette Princeſſe, pour dérober au public la connoiſſance de ſes déſordres, faiſoit égorger les malheureux qui avoient eu quelque part à ſes bonnes graces. Leur mort fut vengée par un Seigneur Lydien, qui maſſacra une Reine ſi peu digne de commander.

Nous ne ſçavons pas préciſément quel fut le ſucceſſeur d'Omphale. Il eſt cependant aſſez vraiſemblable que les Lydiens, après la mort de cette Princeſſe, mirent la Couronne ſur la tête de Pylémene ; il eſt certain du moins, que *Meſthlès* & Antiphus ſes enfans commandoient les troupes Lydiennes, qui vinrent au ſecours de Troie ; & nous voyons dans Homere, que chaque nation combattoit à ce ſiege fameux ſous les ordres de leurs Rois particuliers. Ce n'eſt donc point ſans fondement, que nous croyons pouvoir inſérer Pylémene dans la liſte des Princes qui ont gouverné la Lydie. Ses fils lui ſuccéderent ; & ſûrs apparemment de la fidélité des Lydiens, ils ne balancerent point à quitter leurs États pour défendre ceux de Priam. Antiphus & Meſthlès étoient, l'un & l'autre, fils de la nymphe Gygée. Homere qui nous l'apprend, garde un profond ſilence ſur le reſte de leurs aventures ; en quoi il a été imité par ceux des Anciens, dont les écrits ſont connus aujourd'hui. Il n'y eſt fait aucune mention, ni du retour de ces Princes en Lydie, ni des évenemens qui firent paſſer le pouvoir ſouverain de la maiſon de Pylémene dans celle des Héraclides. Ils en furent redevables à un Oracle, qui, ſuivant le témoignage d'Hérodote, rendit Agron maître du Royaume. Ninus ſon pere étoit arriere-

petit-fils d'Hercule. Joſeph Scaliger eſt ſcandaliſé de trouver un Ninus & un Bélus dans la généalogie que rapporte cet Hiſtorien ; & l'on ne ſçauroit nier que ces noms ne ſoient Aſſyriens dans leur origine. Mais, pourquoi ces mêmes noms ſi célebres par les grandes actions de ceux qui les ont portés, ne ſe ſeroient-ils point répandus dans des Provinces encore plus éloignées que la Lydie, peut-être devenue tributaire des Aſſyriens ſous le regne de Sémiramis, & depuis unie par des traités avec les Rois des Medes & des Babyloniens? Au reſte, de ſimples conjectures ne ſuffiſent pas pour faire le procès à un Auteur de la réputation d'Hérodote ; elles ne ſuffiſent pas non plus pour exclure Bélus & Ninus de la famille des Héraclides. Alcée, pere du premier, étoit, à ce que raconte Suidas, un Prince très-brave ; Hercule l'avoit eu d'une eſclave d'Omphale.

Les Oracles, ſi l'on en croit Hérodote, ainſi que nous venons de l'obſerver, eurent beaucoup de part à la révolution qui mit la famille des Héraclides ſur le trône de Lydie. Dans les grandes affaires on ne manquoit jamais de les conſulter ; & ils décidérent en faveur d'Agron, le premier des Héraclides qui ſe ſoit emparé du Royaume de Lydie. Cette famille a donné pluſieurs Rois aux Lydiens. On en compte vingt-deux ; mais aujourd'hui les particularités de leur vie, auſſi-bien que leurs noms, ſont demeurées enſevelies dans les ténebres de l'oubli. Il en faut excepter ceux des quatre derniers, qui, graces aux ſoins d'Euſebe, ont été plus heureux que leurs prédéceſſeurs ; du nombre deſquels pourroient bien être Hermon, autrement Adramus, nom Phrygien, que les Lydiens, au rapport d'Etienne de Byzance, avoient adopté, & dont la ſignification eſt abſolument ignorée. Quelques Écrivains rapportent à cet Adramus la fondation d'Adramytte ville de Phrygie ; mais, Ariſtote, & pluſieurs autres après lui, la croyent beaucoup moins ancienne, en cela plus croyables que ne l'eſt Héraclide, quand il vient troubler les deſcendans d'Agron dans la poſſeſſion de leurs États. Les Lydiens maltraités, à ce qu'il prétend, conſulterent l'Oracle, qui leur ordonna de chercher un Roi dans la ville de Cumes. Celui que leur deſtinoient les Dieux, étoit l'eſclave d'un charron, dont il obtint aiſément ſa liberté. Malheureuſement il avoit promis certains ouvrages à un particulier, qui ne voulut point le laiſſer partir, que les clauſes de leur traité ne fuſſent pleinement exécutées ; on eut beau employer auprès de lui le crédit de ſes amis, toute ſa réponſe fut qu'il tiendroit à grand honneur de conſerver dans ſa maiſon une charrette à laquelle auroit travaillé un Roi de Lydie.

Il y a quelque choſe de bien fabuleux dans cette narration, qui d'ailleurs ne ſçauroit ſe concilier avec ce que dit Hérodote de l'Empire des Héraclides.

Candaule fut le dernier Roi de cette Maiſon ; & il paroît que depuis Agron juſqu'à ce Prince, la ſucceſſion ne fut point interrompue. Lequel croire d'Hérodote ou d'Héraclide? Pour nous, nous ne balancerons point à nous déclarer en faveur du premier ; car, tout bien conſidéré, nous ne doutons preſque pas que le récit d'Héraclide ne regarde Gordius, roi de Phrygie. Jamais hiſtoire ne fut plus reſſemblante, à quelques circonſtances près, qui néanmoins ne la rendent point méconnoiſſable.

On lit dans Arrien, que Gordius étoit extrêmement pauvre; & il avoit cela de commun avec l'Eſclave dont parle Héraclide ; l'un & l'autre ſont redevables de leur élévation à l'Oracle. Les Lydieos, à ſa perſuaſion, vont chercher dans la boutique d'un charron, celui qui, par la ſageſſe de ſon gouvernement, devoit remédier aux malheurs, ſous le poids deſquels la nation gémiſſoit ; & de pareils motifs engagent les Phrygiens à mettre ſur le trône, le premier homme conduiſant une charrette, qui s'offriroit à leur vue. De tout ceci on ſeroit tenté de conclure, premierement que Gordius & l'eſclave de Cumes ne ſont point deux perſonnes différentes ; en ſecond lieu, que les Lydiens, dans cette narration, ne ſe trouvent point à leur place, peut-être moins par la faute d'Héraclide, que par la négligence de ceux qui nous ont donné l'extrait de ſes livres. Cependant, ſi cette conjecture ne ſemble point aſſez établie, *il* faudra dire que ſuivant Heraclide, il arrivá en Lydie une grande révolution, quelques années après la fondation de Cumes. Mais, comme nous l'avons déjà remarqué, le plus ſûr eſt de ne point abandonner Hérodote, qui ne reconnoît point de vuide dans la ſucceſſion des Héraclides.

Euſebe nous a conſervé les noms des quatre derniers Rois de cette Maiſon, qui ſont Ardys, Halyatte, Mélès & Candaule. Ardys, ſuivant ſon calcul, monta ſur le trône la premiere année de la premiere Olympiade ; & après trente-ſix ans de regne il fut remplacé par Halyatte. Voilà à quoi ſe réduit tout ce que nous ſçavons de ces deux Princes. Le ſucceſſeur du dernier eſt un peu plus connu, il ſe nommmoit Mélès; ce fut lui, au rapport d'Hérodote, qui bâtit la citadelle de Sardis. Dans le deſſein de la rendre imprenable, il envoya conſulter les Telmiſſes, qui lui ordonnerent de porter le jeune Léon à l'entour des murs dont ſa nouvelle fortereſſe étoit environnée. Les conſeils de l'Oracle ne furent point exécutés ſcrupuleuſement ; Mélès négligea

de

de conduire ſon fils dans un endroit, qui, malgré ſa force naturelle, fut depuis emporté par les troupes de Cyrus. Tant de précautions furent inutiles à Mélès; ſes ſujets, au déſeſpoir de s'en voir maltraités tous les jours de plus en plus, ſe jetterent entre les bras de Moxus, capitaine également illuſtre, & par ſa valeur, & par ſa piété. Les Lydiens, ſous la conduite de ce Général, avoient remporté des victoires ſignalées ſur leurs ennemis; la même fortune les accompagna contre le Tyran, dont les armées furent entierement défaites; le nouveau Roi, avant que de donner la bataille, avoit conſacré aux Dieux la dixième partie de tous les biens de ſon Royaume; & en conſéquence, chacun reçut ordre de faire le dénombrement de ſes facultés.

Euſebe donne à Mélès, pour ſucceſſeur, Candaule, fils de Myrſus. Comme dans les matieres qui ne ſont point ſuſceptibles de démonſtration, il eſt permis quelquefois de hazarder des conjectures; nous ne nous ferons point un ſcrupule d'avancer que Myrſus & Moxus pourroient bien être la même perſonne. Moxus, dans Nicolas de Damas, dépouille Mélès de ſes États; & dans Hérodote, Candaule eſt le ſucceſſeur immédiat de Myrſus. Après tout, il n'eſt point étonnant que ce Prince ait été connu ſous deux noms différens. Nous ne doutons preſque pas que ce ne fût un uſage reçu dans la Lydie; du moins en avons-nous une preuve concluante dans la perſonne de Candaule, qui s'appelloit auſſi Myrſile.

Ce Candaule eſt le dernier Roi de la maiſon des Héraclides, qui, comme nous l'avons remarqué d'après Hérodote, ont regné dans la Lydie ſans aucune interruption, pendant le cours de vingt-deux générations; & ces vingt-deux générations rempliſſent, ſelon lui, un eſpace de 505 années. Il s'enſuit delà, que le mot *génération* ne ſçauroit être entendu dans le ſens que lui donne ordinairement cet Auteur. Trois générations, dit-il, dans un autre endroit, ſont cent ans; dans ce cas le regne des Héraclides ne pourroit point être reſſerré dans les bornes que lui-même vient de fixer. Le ſeul moyen de ſe tirer de cet embarras, eſt de dire que les vingt-deux générations dont il s'agit, ſont autant de perſonnes qui ont gouverné ſucceſſivement le Royaume de Lydie, & alors il ne reſtera aucune difficulté. Mais, de celle-ci en nait une ſeconde, qui ſe réduit préciſément à ceci: Hérodote paroît inſinuer que la Couronne eſt demeurée 505 ans dans la famille des Héraclides; ſupputation manifeſtement défectueuſe, ſi Agron a le premier jetté les fondemens de leur élévation. Voici comment. Hercule, dont deſcendent les Rois qui ont ſuccédé aux Atyades, peut être venu en Lydie 40 ans;

avant la prise de Troie. Or; entre lui & Agron, il y a trois générations complettes; & par conséquent ce Prince ne sçauroit guere être monté sur le trône que 70 ans après la destruction du Royaume de Priam; delà jusqu'à l'avenement de Gygès, qui, comme nous le ferons voir, concourt avec la premiere année de la XVIIIe. Olympiade, on trouve juste un intervalle de 405 ans. Ne seroit-il donc pas naturel de penser que ce dernier nombre a été déplacé par celui qui se lit aujourd'hui dans le texte d'Hérodote? Les écrits des Anciens sont remplis de ces sortes de fautes; & quand ils le seroient moins, nous nous croirions encore permis de proposer une conjecture où conduisent les paroles que nous avons citées. Cet Historien y déclare formellement, que les vingt-deux Héraclides dont il parle, se sont succédés les uns aux autres pendant le cours de 505 ans; donc Alcée, Ninus & Bélus ne doivent point entrer dans ce catalogue; eux qui, de son propre aveu, ont été sujets des Atyades. Malgré cela, nous ne condamnerons point le sentiment de ceux qui croiront ne devoir rien changer dans le passage dont il est question. En effet, rien de plus juste que son calcul, si les 505 ans commencent à Alcée; ce qui paroît véritablement ne point s'accorder avec les paroles de cet Écrivain.

Les Héraclides, par la mort de Candaule, furent donc dépouillés du Royaume de Lydie. Hérodote, le plus ancien de ceux qui nous ont conservé la mémoire d'un évenement si célebre, ne marque point en quel tems les Mermnades commencerent à monter sur le trône; peut-être ne croyoit-il pas devoir charger son ouvrage de circonstances alors connues de tout le monde; car, nous ne pourrions-nous persuader que l'époque de l'élévation de Gygès à la Couronne, fût échappée aux recherches de ce fameux Historien. Les mêmes monumens, qui lui avoient appris la durée du regne, tant de ce Prince que de chacun de ses successeurs, contenoient, suivant toutes les apparences, la date précise d'une révolution, dont la connoissance seroit aujourd'hui si nécessaire pour fixer la chronologie de ces siecles obscurs, & presque ignorés des Sçavans

Mais, sans entrer là-dessus dans un plus long détail, nous nous contenterons d'observer que les Mémoires dans lesquels Hérodote avoit puisé les diverses particularités qu'il rapporte de la Lydie, ne sont pas vraisemblablement tombés entre les mains des Auteurs, qui depuis lui ont écrit l'histoire des plus célebres nations; & c'est là apparemment une des causes principales auxquelles naturellement on doit attribuer le peu de conformité qui se trouve parmi les Anciens, quand ils

veulent établir le point de Chronologie, dont il eſt queſtion préſentement. Gygès, ſi l'on en croit Euphorion, prit les rênes du Gouvernement dans la XVIIIe. Olympiade, comme le ſemblent inſinuer ces paroles de Clément d'Alexandrie : Οὗτος, dit-il, Βασιλεύειν ἤρξατο ἀπὸ τῆς ὀγδοηκοστῆς καὶ δεκάτης Ὀλυμπιάδος. Il faut tirer à peu près les mêmes conſéquences d'un paſſage de Pline. *Duo enim*, dit-il, *de viceſima Olympiade interiit Candaules, vel, ut quidam volunt, eodem anno quo Romulus.* Il eſt du moins aſſez vraiſemblable, que cet Auteur a eu deſſein de copier ici le ſentiment d'Euphorion, dont l'autorité pourtant n'avoit point entraîné tous les ſuffrages, puiſqu'au rapport de Pline, quelques Écrivains avoient prétendu que la mort de Candaule étoit arrivée à peu près dans le même tems que celle de Romulus, c'eſt-à-dire, la premiere année de la XVIe. Olympiade.

Au reſte, ni les uns ni les autres ne ſont d'accord avec Denys d'Halicarnaſſe, qui place 16 ans plus tard la fin des Héraclides. A l'entendre parler, on doit compter de cet évenement à la défaite de Xerxès 220 ans ; & 220 ans ſont préciſément LV Olympiades, qui jointes aux XIX déjà poſées, nous conduiſent à la LXXVe. Olympiade, dont la premiere année ſera mémorable à jamais par l'importante bataille de Salamine. On ne doit pas diſſimuler pourtant, que ſelon le témoignage de Denys d'Halicarnaſſe dans un autre endroit de ſes ouvrages, l'intervalle marqué ci-deſſus ne renferme pas moins de 240 ans ; mais, la difficulté ſera bientôt levée, ſi, à l'exemple de Scaliger, on fait ſervir le premier nombre à la correction du ſecond ; & à dire vrai, cette conjecture ne ſçauroit paroître que très-probable, lorſqu'on conſidere que le calcul de Denys d'Halicarnaſſe & celui d'Euſebe ſont entierement conformes quant au commencement de Gygès. L'un & l'autre le rapportent à la XXe. Olympiade ; & dès-lors il ſeroit aſſez naturel d'en conclure que ce docte Pere a ſuivi l'Hiſtorien de Rome, qui de ſon côté pourroit bien avoir puiſé cette époque fameuſe dans les écrits de Xanthus.

Quoi qu'il en ſoit, les Héraclides réſolurent de diſputer à Gygès une Couronne dont ils étoient en poſſeſſion depuis 500 ans ; ils leverent des troupes, & les armées étoient prêtes à en venir aux mains, lorſque les plus ſages de la nation propoſerent aux deux partis de remettre à l'Oracle la déciſion de leur querelle. Celui de Delphes fut conſulté préférablement aux autres ; & ſa réponſe rendit Gygès maître paiſible du Royaume qu'il avoit uſurpé. Un ſi grand bienfait ne pouvoit être trop payé ; & Gygès, en reconnoiſſance, fit des préſens,

dignes & de la grandeur de celui qui les envoyoit, & de la majeſté du Dieu auquel ils étoient offerts. Rien ne fut épargné ; mais, parmi tous ces préſens, on admiroit ſur-tout ſix vaſes d'or, qui peſoient trente talens. Les débauches de ce Prince n'abrégerent pas ſes jours, puiſque, ſuivant Hérodote, il mourut après un regne de 38 ans. Euſebe ne lui en donne que 36. Preuve que les Anciens étoient partagés ſur la chronologie des Rois Lydiens. Il eſt certain du moins, que la ſupputation d'Hérodote & celle d'Euſebe ne ſe reſſemblent point du tout. Il ſeroit cependant à ſouhaiter que ce dernier eût conſervé les noms & les fragmens des Écrivains qui lui avoient ſervi de guides ; avec de pareils ſecours il ſeroit plus aiſé de prendre ſon parti, tant ſur les dates, que ſur les autres particularités de la vie de Gygès.

De deux enfans que laiſſa ce Prince, Mélan épouſa la fille ; & le fils qui ſe nommoit Ardys, fut ſon ſucceſſeur. Encore plus ambitieux que ſon pere, il réſolut de conquérir la ville de Priene ; le projet réuſſit au gré de ſes ſouhaits, & les Priéniens firent déſormais partie du royaume de Lydie. La même fortune ne l'accompagna pas dans ſon entrepriſe contre les Miléſiens.

Sadyatte, fils d'Ardys, fut un des plus puiſſans Princes de l'Aſie, il monta ſur le trône après ſon pere, qui, ſuivant Hérodote, regna 49 ans, & 37, ſelon Euſebe. C'étoit à la cour de Sadyatte qu'Ariſtodeme chaſſé de la Meſſénie avoit réſolu de ſe retirer, lorſque la mort vint délivrer Lacédémone d'un ennemi, qui, malgré ſes diſgraces, étoit encore formidable. Quoi qu'il en ſoit, ce roi de Lydie fut un Prince fort courageux ; tel eſt le témoignage que lui rend Nicolas de Damas ; il remarque en même-tems, que Sadyatte ne fut pas toujours occupé du ſoin d'étendre les bornes de ſon Empire. Épris des charmes de ſa propre ſœur, il l'invita à un ſacrifice ſolemnel, l'enleva à la faveur de la fête ; & après l'avoir déſhonorée, il en fit ſa femme. Halyatte fut le fruit du mariage inceſtueux de Sadyatte, dont les infidélités continuelles troublerent vraiſemblablement les douceurs. Parmi ſes concubines, Nicolas de Damas compte deux ſœurs ; & il en eut Attale & Adramys. Son goût pour les plaiſirs ne l'empêcha pas de déclarer la guerre aux Miléſiens ; & il la continua juſqu'à la fin de ſon regne, qu'Hérodote prétend avoir été de 12 ans, & Euſebe de 15.

Halyatte, après la mort de ſon pere, prit les rênes du Gouvernement. Corrompu par ſes mauvais exemples, il ſe livra d'abord au plaiſir ; mais, dans un âge plus avancé, ſon amour pour la juſtice lui gagna le cœur de ſes ſujets. C'eſt là le portrait que Nicolas de Damas

nous a laiſſé de ce Prince. Quant à Herodote, il aſſure que la guerre contre les Miléſiens fut pourſuivie avec vigueur par le nouveau roi de Lydie. Elle dura cinq années, & la ſixième, Halyatte voyant qu'il ne viendroit pas à bout de réduire Milet par la famine, préféra la paix à une guerre qui lui paroiſſoit ruineuſe. La priſe de Colophon fut moins l'ouvrage de la vâleur des Lydiens, que de la perfidie de leur Roi. Smyrne ſuivit le ſort de ſa Métropole; Hérodote, du moins, la met au nombre des villes conquiſes par Halyatte, dont la réputation vint échouer devant les murs de Clazomene. Les habitans firent une vigoureuſe réſiſtance; & de la maniere dont parle le même Hiſtorien, on ſeroit preſque tenté de croire que les Lydiens perdirent à ce ſiege une partie de leur armée.

Ils eurent depuis la guerre avec les Medes. Hérodote fait durer cette guerre ſix ans; il nous apprend de plus que les cinq premieres années on vit la victoire, tantôt ſe déclarer pour les Medes, tantôt pencher en faveur des Lydiens. La bataille, qui ſe donna dans le cours de la ſixième année, fut ſurtout mémorable par une éclipſe. Le jour diſparut tout à coup, & les deux armées furent obligées de ſe ſéparer. Syennéſis, roi de Cilicie, & Labynete, roi de Babylone, ſe ſervirent adroitement de la conjoncture de cette éclipſe, pour engager les Medes & les Lydiens à terminer leurs querelles par un traité de paix. Aryénis, fille d'Halyatte, en fut le lien; & les médiateurs, pour le rendre durable, jugerent à propos de la marier avec Aſtyage, fils & ſucceſſeur de Cyaxare.

Le roi de Lydie en repos du côté des Medes, tourna ſes armes contre les Cariens; ceux de ſes enfans, qui commandoient dans les différentes provinces de ſon Empire, eurent ordre de venir le joindre chacun avec un corps de troupes. Créſus arriva le premier, & beaucoup mieux accompagné que le reſte de ſes freres. Nicolas de Damas aſſure que ce Prince ſervit très-utilement; mais ni lui, ni les autres Hiſtoriens, ne nous ont point appris quel fut le ſuccès de cette expédition, à laquelle, ſuivant toutes les apparences, Halyatte ne ſurvécut pas long-tems; il regna 57 ans, ſi l'on en croit Hérodote, dont la ſupputation excede de 8 ans celle qui ſe lit dans la chronologie d'Euſebe. Quoique les Hiſtoriens donnent pluſieurs enfans à ce Prince, cependant on ne connoît aujourd'hui que les noms de trois, qui ſont Aryénis, épouſe d'Aſtyage, Pantaléon, né d'une femme d'Ionie, & Créſus dont la mere étoit Carienne.

Le royaume de Lydie fut détruit par Cyrus, roi des Perſes, après une guerre de quelques années, terminée par la priſe

de Sardes, capitale des Lydiens, & par la captivité de Créſus qui fut le dernier roi de ce païs. Suivant le récit d'Hérodote, ces évenemens précéderent la priſe de Babylone par Cyrus, arrivée l'an 538 avant l'ere Chrétienne ; car, cette année fut la premiere du regne de Cyrus à Babylone, ſuivant le Canon aſtronomique de Ptolémée, & l'Écriture eſt en cela conforme à l'Hiſtoire profane.

Mais, nous avons une date plus préciſe de la priſe de Sardes. Soſicrate, cité par Diogene Laërce, dans la vie de Périandre, tyran de Corinthe, nous apprend que ce Prince mourut la quatrieme année de la XLVIIIe. Olympiade, quarante ans avant la captivité de Créſus & la priſe de Sardes. Ce dernier évenement eſt donc arrivé la quatrieme année de la LVIIIe. Olympiade, l'an 545 avant Jeſus-Chriſt. Solin met la priſe de Sardes à la même Olympiade, mais ſans en ſpécifier l'année. Euſebe differe de quatre années du calcul de Soſicrate, & met la priſe de Sardes la quinzième année du regne de Créſus, & la premiere de la LVIIIe. Olympiade, l'an 548 avant J. C.

Les Lydiens paſſerent dans la ſuite ſous l'empire des Grecs, & depuis ſous celui des Romains.

Leurs Loix étoient les mêmes que celles des Grecs, ſi ce n'eſt que les Lydiens proſtituoient leurs filles. Hérodote dit qu'ils furent les premiers peuples qui commencerent à battre monnoie d'or & d'argent pour le commerce, & qu'ils furent auſſi les premiers qui tinrent des cabarets, & qui ſe mêlerent de marchandiſes.

Canon chronologique des Rois de Lydie.

Ce Canon chronologique eſt extrait des recherches de M. Fréret. On remarquera quelque différence entre l'opinion de ce Sçavant, & celle de M. l'abbé Sévin, que nous avons ſuivie dans ce que nous avons expoſé ci-deſſus.

Avant Jeſus-Chriſt.	*Avant la priſe de Troie.*	
1579.	297.	Manès ou Maion regne ſur la Lydie & ſur la Phrygie ; il y établit le culte de Cybele & d'Atys ſur le modele des fêtes d'Iſis.
1484.	202.	Tantale roi de la Phrygie occidenrale vers le mont Sipylus & la ville de Thyatire nommée Pélopia. Ce Prince étoit contemporain d'Akiamus roi des Méoniens de Lydie, qui re-

Avant Jeſus-Chriſt.	*Avant la priſe de Troie.*	
		gnoit après Lydus fils d'Atys & petit-fils de Méon.
1350.	68.	Hercule eſt conduit en Lydie & vendu à Omphale par l'ordre de l'Oracle. La premiere année de ſon eſclavage commence.
1349.	67.	La ſeconde année de l'eſclavage d'Hercule commence. Naiſſance d'Alcée fils de ce Héros & de l'eſclave Malis; c'eſt de lui que deſcendoient les Héraclides qui ont regné en Lydie.
1348.	66.	La troiſieme année de l'eſclavage d'Hercule commence. Naiſſance d'Agélaüs fils d'Omphale & d'Hercule; c'eſt de lui que deſcendoit Créſus, ſelon Apollodore.
1347.	65.	Fin de l'eſclavage d'Hercule.
	Après la priſe de Troie.	
1219.	61.	Argon ou Agron, deſcendu d'Hercule, monte ſur le trône de Lydie, où ſes deſcendans regnent juſqu'à la 22e. génération.
714.		Révolte de Gygès, & fin des Rois Héraclides de Lydie, ſelon Hérodote.
708.		Mort de Candaule, ſelon Euphorion.
592.		Naiſſance de Créſus.
559.		Premiere année du regne de Créſus.
		Voyage de Solon en Lydie.
550.		Créſus conſulte l'Oracle de Delphes.
549.		Seconde ambaſſade de Créſus à Delphes.
547.		Commencement de la guerre de Créſus contre Cyrus.
545.		Fin de la guerre, priſe de Sardes, & deſtruction du Royaume de Lydie.

Description Historique-Typographique de la Lydie.

Presque tous les Géographes conviennent que la Méonie & la Lydie sont la même Province, & que les Lydiens sont ceux qu'Homère appelle Μῆονας, *Meonas*, Méoniens. Cependant, Ézéch. Spanheim a observé que quelquefois on avoit distingué les Méoniens des Lydiens; que la Lydie supérieure avoit anciennement été appellée Méonie propre, dans laquelle se trouvoit le mont Tmolus, & où prenoit sa source le fleuve Pactole; que cette distinction avoit fait que Callimaque avoit donné le surnom de Méonius au Pactole; qu'Homere avoit dit que les Méoniens habitoient le Tmolus; il ajoute que les Lydiens avoient habité la Lydie inférieure, sçavoir la partie du païs, qui tiroit du côté de la mer, & que c'étoit pour cette raison qu'Hérodote avoit avancé en parlant d'Éphèse, de Colophon, & de Lébédos, que ces villes étoient dans la Lydie.

Il est vrai qu'on parloit anciennement de la sorte; mais, ce ne fut pas un usage constant. Les habitans de la basse Lydie furent aussi quelquefois appellés Méoniens, & on nomma Lydiens ceux qui habitoient la haute Lydie. Dans la suite, la colonie des Ioniens s'étant multipliée, insensiblement le nom des Méoniens se perdit. La Lydie inferieure prit le nom d'Ionie, & la Lydie supérieure retint le nom de Lydie; ce qui fut observé du tems des Grecs & même du tems des Romains, aussi bien que dans les notices des Églises & des Évêchés.

La Lydie inférieure ne fut pas distinguée non plus de l'Ionie. C'étoit le royaume des Lydiens, principalement des derniers Rois. Il s'étendoit depuis le fleuve Halys, jusqu'à la mer Égée. Dans une lettre de Darius à Alexandre, on lit *Halys amnis qui Lydiam terminat.*

Ptolémée décrit les Villes de cette Province de la sorte:

Pepere.	Juliogordus.
Mosteni.	Aëgara.
Hiero Cæsatea.	Hypæpa.
Nacrasa.	Sardis.
Thyatira.	Philadelphia.
Magnesia près de Sipylum.	Jovis Fanum.

Metropolis.

Ce païs est aujourd'hui sous la domination du Grand Seigneur dans la Turquie d'Asie.

LYDIE, *Lydia*, Λυδία, (a) province d'Égypte qui fut peuplée par les descendans de Ludim. Les Auteurs sacrés font souvent mention de cette Province, entr'autres Jérémie & Ézéchiel. Mais, on ne sçait pas distinctement ni la situation, ni l'étendue de ce païs.

(a) Jerem. c. 46. v. 9. Ezech. c. 27. v. 10. c. 30. v. 5.

LYDIE, *Lydia*, Λυδία, (*a*) nom d'une ville de Syrie, dans la Caſſiotide, ſelon Ptolémée.

LYDIE, *Lydia*, Λυδία, (*b*) nom d'une autre ville, ſelon le même Ptolémée; celle-ci étoit dans l'Arabie Pétrée, & du nombre des villes que notre Géographe met au milieu des terres.

LYDIE, *Lydia*, (*c*) à qui Horace adreſſe une de ſes Odes. Le Poëte, dans cette Ode, reproche à Lydie, qu'elle fait tort à un jeune Romain par la paſſion qu'elle lui inſpire.

LYDIEN, nom d'un des anciens Modes des Grecs, lequel occupoit le milieu entre l'Éolien & l'Hyperdorien.

Euclide diſtingue deux modes Lydiens; celui-ci, & un autre qu'il appelle grave, & qui eſt le même que le mode Éolien.

LYDIENNES, *Lydæ*, (*d*) nom que l'on donnoit à certaines femmes de la troupe Bachique.

LYDIENS, *Lydi*, Λυδοὶ, Λυδίοι, les habitans de la Lydie. *Voyez* Lydie.

LYDIENS, *Lydi*, Λυδοὶ, (*e*) Λυδίοι, ceux d'entre les habitans de la Lydie qui vinrent s'établir en Italie, ſous la conduite de Tyrrhénus, & qui fonderent quelques villes dans l'Étrurie, aujourd'hui la Toſcane.

LYDIENS PERSIQUES, *Lydi Perſici*, Λυδίοι Περσικοί, (*f*) nom que Pauſanias donne à une partie des habitans de la Lydie. On les appelloit ainſi, parce qu'ils avoient pris des Perſes le Culte qu'ils rendoient au Soleil, & leurs cérémonies. On attribue deux villes aux Lydiens Perſiques, Hiérocéſarée & Hypepes.

LYDIUS, *Lydius*, (*g*) fleuve de Macédoine. Ptolémée en met l'embouchure après celle de l'Axius, au commencement de la Piérie; après quoi, il place Pydna, & tout de ſuite l'embouchure de l'Haliacmon. Il nomme Amphaxitide ce que d'autres Géographes appellent Bottiée, parce qu'en effet elle étoit des deux côtés de l'Axius. En ce cas, ce fleuve Lydius n'étoit point différent de l'Aſtræus, qui terminoit la Piérie au nord; de façon que Pydna étoit entre le Lydius ou l'Aſtræus & l'Haliacmon. Ce dernier fleuve terminoit au midi, mais plus avant dans les terres, l'Émathie ou la Macédoine propre. Mais, cela n'eſt pas tout à-fait conforme à ce que dit Hérodote, que Xerxès étant venu à Therma, s'y arrêta; & que ſon camp occupoit tout ce qu'il y avoit de terrein le long de

(*a*) Ptolem. L. V. c. 15.
(*b*) Ptolem. L. V. c. 17.
(*c*) Horat. L. I. Ode 7. v. 1. *& ſeq.*
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 304.
(*e*) Plin. Tom. I. p. 150.
(*f*) Pauſ. pag. 341.
(*g*) Ptolem. L. III. c. 13. Herod. L. VII. c. 127.

la mer, depuis Therma & la Mygdonie, juſqu'au Lydius & à l'Haliacmon, qui, joignant leurs eaux dans un même lit, terminoient la Bottiée & la Macédoine.

Nous avons déjà expliqué comment ces deux fleuves bornent ces deux Provinces du royaume de Macédoine. Il n'eſt pas ſi aiſé de comprendre comment Hérodote a pu dire que ces deux fleuves à qui Ptolémée donne des embouchures diſtinguées par un aſſez grand eſpace, la ville de Pydna & quelques autres entre deux, ont pu joindre enſemble leurs eaux, à moins que ces mots εἰς Τ'ωὐτὸ ῥέεθρον, *in eundem alveum*, ne s'entendent du golfe Thermaïque, aujourd'hui de Theſſalonique, qui peut être regardé comme l'embouchure commune, non-ſeulement de ces deux fleuves, mais encore de l'Axius, du Pénée & de pluſieurs autres. Le nom de Lydius, changé en celui de Lydias, ne fait aucune difficulté; l'Abréviateur de Strabon le dit de même; & Eſchine, dans ſes Harangues, ne le nomme pas autrement. Aujourd'hui ce fleuve s'appelle Caſtoro.

LYDUS, *Lydus*, Λύδος, (*a*) fils d'Atys, ſuccéda à ſon pere au royaume de Lydie. *Voyez* Lydie.

LYEUS, *Lyæus*, (*b*) un des ſurnoms donnés à Bacchus. Quelques-uns dérivent ce mot de λύω, *ſolvo*, parce que le vin, figuré par Bacchus, chaſſe les ſoucis & les inquiétudes.

LYGDAMIS, *Lygdamis*, (*c*) Λυγδάμις, chef d'une partie des Cimbres. C'étoient ceux qui paſſerent des Palus-Méotides en Aſie.

LYGDAMIS, *Lygdamis*, (*d*) Λυγδάμις, pere d'Artémiſe, deſcendoit des anciens habitans d'Halicarnaſſe; il l'avoit eue de ſon mariage avec une femme Crétoiſe d'origine, & peut-être ſortie de ces Crétois qui vinrent, avant & après la priſe de Troie, s'établir en Carie. Il eſt vraiſemblable que Lygdamis tenoit un rang conſidérable dans ſa patrie. Nous ne voudrions pas néanmoins aſſurer que les Perſes lui en euſſent déféré la ſouveraineté, principalement ſi ce que dit Suidas eſt véritable. Pigrès, ſelon lui, étoit fils de Lygdamis & frere d'Artémiſe; & dans les regles la Couronne devoit lui appartenir. Cependant, on pourroit répondre deux choſes à cette objection; la premiere, que Pigrès étoit en bas âge, lors de la mort de ſon pere, & que Lygdamis, dans des conjonctures ſi fâcheuſes, avoit diſpoſé de ſes États en faveur d'Artémiſe; la ſeconde, que l'autorité de Suidas ne ſçauroit entrer en paral-

(*a*) Herod. L. VII. c. 74.
(*b*) Ovid. Metam. L. IV. c. 1.
(*c*) Plut T. I. p. 411.
(*d*) Paſſ. pag. 179. Herod. L. VII. c. 99. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 133. Tom. XIX. pag. 692.

lele avec celle de Plutarque, dans les écrits duquel il eſt appellé Πίγρης ὁ Ἀρτεμισίας, mots qui naturellement doivent être rendus par ceux-ci, *Pigrès, fils d'Artémiſe;* & dans ce cas plus de difficulté. Elle n'avoit point de freres qui puſſent lui conteſter la ſucceſſion de Lygdamis.

LYGDAMIS, *Lygdamis*, Λυγδάμις. (*a*) fils de Piſindélis, auquel il ſuccéda au royaume de Carie. Il étoit déjà ſur le trône, lorſqu'Hérodote, l'an 3 de la 83.e Olympiade, alla s'établir en Italie. L'amour de la liberté l'avoit obligé de quitter ſa patrie, qui gémiſſoit dans l'eſclavage; il ſe retira d'abord à Athènes, y fit quelque ſéjour, & avant que de s'embarquer pour Thurium, il récita ſon hiſtoire à l'aſſemblée des jeux Olympiques. Ces divers évenemens fixent à peu près le commencement du regne de Lygdamis; il le déshonora par la mort de Panyaſis, auquel ſes poëſies, & ſon habileté dans l'explication des prodiges, attiroient une grande conſidération de la part de ſes concitoyens. Ceux, qui ſe mêlent de pénétrer dans les ſecrets de l'avenir, ſont toujours ſuſpects aux Tyrans, & celui-ci ne ſe fit point un ſcrupule d'immoler à ſa ſûreté un homme qui pouvoit, à la faveur de prédictions hazardées, exciter des mouvemens dans l'État. L'hiſtoire ne marque pas ſi ſes enfans lui ſuccéderent. Hécatomnus paroît immédiatement après Lygdamis dans la ſuite des Roiş de Carie, & il pourroit être ſon fils, à ne conſulter que le tems de ſon avenement à la Couronne.

LYGDAMIS, *Lygdamis*, (*b*) Λυγδάμις, nom que Strabon donne au chef des peuples Cimmériens qui pillerent Sardes, & détruiſirent Magnéſie. C'eſt auſſi le nom que lui donne Callimaque, qui dit que Lygdamis étoit Roi des Cimmériens, qui vinrent de la Scythie & des bords du Pont Euxin ravager les plaines du Cayſtre. Héſychius aſſure que ce Lygdamis pilla la ville, & brûla le temple d'Ephèſe. Callimaque ne convient pas de ce dernier fait, & prétend que l'arc & les flèches de Diane n'ont jamais ceſſé de protéger ſon Temple, & que Lygdamis périt dans l'Aſie, ſans pouvoir retourner dans ſa patrie.

Le diſcours d'un Poëte qui dans un hymne deſtiné à célébrer la puiſſance de Diane, ne devoit pas convenir qu'elle eût abandonné la défenſe de ſon Temple, ne tire point à conſéquence. Dans le tems même qu'il compoſoit cet hymne, on étoit occupé à réparer ou à rebâtir le Temple conſumé vers l'an 360 par un incendie. Cette réparation ou reconſtruction du

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 144.

(*b*) Strab. pag. 61. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 601, 602.

temple d'Ephèſe étoit, ſelon Pline, la ſeptième depuis ſa fondation.

Lygdamis, après avoir ravagé la Lydie & l'Ionie, alla périr, dit Strabon, dans la Cilicie ; mais, cette Cilicie doit être celle de la Troade, dans laquelle eſt ſituée la ville d'Antandros, dont les Cimmériens avoient fait leur place d'armes ; & comme ils en reſterent les maîtres pendant un ſiecle entier, ce fut ſans doute dans ce païs, que Lygdamis alla porter le butin qu'il avoit fait dans ſon expédition.

LYGDAMIS, *Lygdamis*, (*a*) Λυγδάμις, de l'iſle de Naxos, auprès duquel Piſiſtrate ſe retira dans un de ſes exils.

LYGDAMIS, *Lygdamis*, (*b*) Λυγδάμις, fameux athlete, natif de Syracuſe. » La vingt-huitiè-» me Olympiade vit renouveller, dit Pauſanias, le com-» bat du Pancrace & la Courſe » avec des chevaux de ſelle. » La cavale de Cráuxidas na-» tif de Cranon paſſa toutes les » autres ; & Lygdamis de Syra-» cuſe terraſſa tous ceux qui » combattoient contre lui. Son » tombeau eſt à Syracuſe, au-» près des carrieres. Je ne ſçais » pas, dit le même Pauſanias, » ſi réellement il égaloit Her-» cule en force du corps, mais » du moins les Syracuſains le » diſent ainſi. »

LYGDUS, *Lygdus*, (*c*) eunuque, jeune & bienfait, étoit chéri de Druſus, & l'un des premiers Officiers de ſa maiſon. Il ſe laiſſa gagner par Séjan, pour donner au Prince ſon maître un poiſon qui n'agit que lentement. On ne le ſçut que huit ans après par la déclaration qu'en fit à la queſtion Lygdus lui-même.

LYGIENS, *Lygii*, (*d*) peuple de Germanie, ſelon Tacite & quelques autres. Au-delà d'une chaîne de montagnes, qui coupent le païs des Sueves, dit Tacite, il y a pluſieurs nations, entre leſquelles les Lygiens font un peuple fort étendu, & partagé entre pluſieurs cantons. Qu'il ſuffiſe, pourſuit-il, d'avoir nommé les Ariens, les Helvécones, les Manimes, les Elyſiens, les Naharvales . . . Au-delà des Lygiens ſont les Gothons, qui ont un Roi particulier. Il les nomme ailleurs Lygiens. Strabon fait mention des Luiens, Λουίους, vaincus par Maroboduus, & dit que c'étoit un grand peuple. Les Éditeurs ont changé le mot Λουίους en Λουγίους. Ptolémée a ſans doute auſſi parlé de ce peuple, & on y trouve Λοῦγοι Ὀμανοὶ, Λοῦγοι Διδοῦνοι, Λοῦγοι Βοῦρροι. *Luii*

(*a*) Herod. L. I. c. 61, 64

(*b*) Pauſ. pag. 301. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 602.

(*c*) Tacit. Annal. L. IV. c. 8, 10, 11. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. pag. 524, 561.

(*d*) Tacit. Annal. L. XII. c. 29. de Morib. Germ. c. 43. Strab. pag. 290. Ptolem. L. II. c. 11. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 94.

Omani, *Luti Diduni*, *Luti Buri*. D'habiles critiques ont très-bien remarqué, que dans ce mot Λοῦτοι, le τ s'eſt gliſſé mal à propos pour un Γ, changement fort aiſé à concevoir; de ſorte qu'au lieu de *Luti*, il faut lire *Lugi*, ou *Logi*. Auſſi dans pluſieurs exemplaires de Ptolémée y a-t-il *Longi Diduni*, Λόγγοι Διδοῦνοι, & *Longi Omani* Λόγγοι Ὄμανοὶ, qui s'écarte peu de Λοῦγοι, *Lugi* ou *Logi*. Zoſime les nomme Logiones, Λογίωνες, au ſujet de la guerre que leur fit l'empereur Probus. Leur païs fait préſentement partie de la Pologne, en deçà de la Viſtule, en y comprenant encore la Siléſie qui répond, à ce que l'on croit, au peuple *Elyſii*, & une partie de la Bohême. Arrien nomme Lyginus une rivière qu'Ortelius conjecture être la même que la Morave.

LYGODESMOS, *Lygodeſmos*, un des ſurnoms donnés à Diane, parce que ſa ſtatue étoit venue de la Tauride à Sparte empaquetée dans des liens d'oſier; c'eſt ce que déſigne ce mot compoſé de λύγος, *vitex*, & δεσμὸς, *vinculum*, lien.

LYGORTAS, *Lygortas*, (*a*) ſelon Juſtin. On aſſure que les Manuſcrits portent Lygorias. C'eſt le même que d'autres appellent Lycortas. *Voyez* Lycortas.

LYGOS, *Lygos*, (*b*) nom que porta d'abord la ville de Byzance.

LYMA, LYMATA. *Voyez* Lymax.

LYMAX, *Lymax*, Λύμαξ, (*c*) fleuve du Péloponnèſe, dans l'Arcadie. Pauſanias dit qu'il ne ſçauroit marquer en quel endroit de cette Province ce fleuve a ſa ſource, parce que, ajoute-t-il, il ne lui vint pas dans l'eſprit de s'en informer.

Le Lymax traverſoit la ville de Phigalie, & alloit tomber enſuite dans le Nédas. » On prétend, dit Pauſanias, que le » nom de Lymax vint de la purification de Rhéa, après qu'elle eut mis Jupiter au monde, » & de ce que les Nymphes qui » aſſiſterent à ſes couches en » jetterent les impuretés dans » cette rivière. En effet, les » Achéens employent le mot » *Lyma* dans cette acception, » & Homère qui nous apprend » que les Grecs, après s'être » purifiés, à cauſe de la peſte » dont ils avoient été frappés, » jetterent dans la mer ce qui » avoit ſervi à leur purification, » employe auſſi le mot *Lymata* » dans le même ſens. »

LYMIRA, LYMIRE. *Voyez* Limyra.

LYMPHA, *Lympha*, (*d*) Divinité des Romains. Varron met la déeſſe Lympha au nombre des douze Divinités ruſtiques, qui préſidoient à l'agriculture.

LYMPHORTA, *Lymphorta*,

(*a*) Juſt. L. XXXII. c. 1.
(*b*) Plin. T. I. p. 206.
(*c*) Pauſ. p. 521, 522.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 420.

(a) ville d'Asie, dans l'Arie. Elle appartenoit au peuple *Gedrusi*.

LYNCÉE, *Lyncea*, Λυγκέα, ville du Péloponnèse. *Voyez* Lyrcée.

LYNCÉE, *Lyncæa*, Λυγκαία, ville de Macédoine, selon Hésychius.

LYNCÉE, *Lynceus*, (b) l'un des Seigneurs Grecs, qui s'assemblerent pour la chasse du sanglier de Calydon.

LYNCÉE, *Lynceus*, Λυγκεύς, (c) fils d'Égyptus, frere de Danaüs, Roi d'Argos, épousa Hypermnestre, l'une des cinquante filles de Danaüs. Elle ne voulut point le tuer la premiere nuit de ses noces, & aima mieux désobéir à son pere, que d'être cruelle envers son mari. Lyncée, sauvé de ce danger, se retira promptement de la Cour, & ne revint qu'après la mort de Danaüs. D'autres disent que ce Roi le rappella & lui rendit sa femme Hypermnestre, qu'il avoit renfermée dans une prison.

Quoi qu'il en soit, Danaüs étant mort après un long regne, Lyncée monta sur le trône qu'il conserva pendant quarante ans, & eut pour successeur Abas, Prœtus, & Acrisius qui ne laissa qu'une fille nommée Danaé, de laquelle naquit Persée qui tua par malheur son grand-pere.

LYNCÉE, *Lynceus*, (d) Λυγκεύς, l'un des Argonautes, qui allerent avec Jason à la conquête de la toison d'or, avoit la vue si perçante, qu'il voyoit au travers des murs, à ce que disent les Poëtes, & découvroit même ce qui se passoit dans les Cieux & dans les Enfers. Ce qui a donné lieu à cette fable, c'est qu'il pénétroit dans les plus profonds secrets de la nature, qu'il enseigna le moyen de trouver les mines d'or & d'argent cachées dans le fond de la terre, & qu'il fit des observations nouvelles sur l'Astronomie, découvrant dans le cours des Astres, ce que les autres n'avoient point apperçu.

Lyncée étoit fils d'Aphatéus, Roi de Messénie. Castor & Pollux ayant enlevé Phœbé & Hilaïre, qui étoient promises à Lyncée & à Idas son frere, ceux-ci prirent les armes pour les retirer de leurs mains; mais dans le combat Castor fut tué par Lyncée, celui ci le fut par Pollux, & Ida fut écrasé par la foudre. Suivant d'autres, la raison pour laquelle Lyncée & & Idas en vinrent aux *mains* avec Castor & Pollux, ce fut à cause d'un troupeau de bœufs, qu'ils avoient enlevé ensemble, & que Castor & Pollux refusoient de partager avec eux.

(a) Plin. Tom. I. p. 325.
(b) Ovid. Metam. L. VIII. c. 7.
(c) Paus. pag. 112, 119, 128, 130, 617. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. pag. 198. *& suiv.* T. VI. p. 48, 49.
(d) Paus. pag. 184, 219. Plin. Tom. I. p. 85. Lucian. Tom. I. pag. 75, 549. Plut. Tom. I. pag. 14 Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 390. T. VII. p. 131, 132.

LYNCÉE, *Lynceus*, Λυγκεὺς, (*a*) capitaine Troyen, qui marcha contre Turnus. Mais, celui-ci prenant ſon tems le prévint, & lui porta un coup de cimeterre, qui lui fit voler la tête avec le caſque.

LYNCÉE, *Lynceus*, Λυγκεὺς. (*b*) Auteur, né à Samos, eſt cité par Plutarque.

LYNCÉE, *Lynceus*, Λυγκεὺς, (*c*) grammairien Grec, natif de Samos, fut diſciple de Théophraſte.

LYNCESTES, *Lynceſtes*. *Voyez* Alexandre Lynceſte.

LYNCESTE AMYNTAS, *Lynceſtes Amyntas*, (*d*) Officier d'Alexandre le Grand, obtint le ſixieme des prix que ce Roi propoſa dans le païs de Satrapene.

LYNCESTES, *Lynceſtæ*, Λυγκησταὶ, Λυγκεσταὶ, les habitans de la Lynceſtide. *Voyez* Lynceſtide.

LYNCESTIDE, *Lynceſtis*, Λυγκηστὶς, (*e*) province de Macédoine, ſituée au couchant de l'Émathie, prenoit ſon nom de la ville de Lyncus, qu'Étienne de Byzance met fort mal à propos dans l'Épire. Encore cite-t-il Strabon à faux. Il eût mieux fait de citer Thucydide, qui dit en plus d'un endroit, que les habitans de cette province, qu'il nomme Lynceſtes, étoient dans la Macédoine.

Ptolémée ne met dans la Lynceſtide qu'une ſeule ville, ſçavoir Héraclée; peut-être que de ſon tems celle de Lyncus, ou étoit entierement détruite, ou ſi déchue qu'il n'a pas cru qu'elle valût la peine d'être comptée pour quelque choſe.

Strabon nomme cette province Lynciſtide, & les habitans Lynciſtes. Il dit que cette nation fut ſoumiſe à Arrhabée, qui étoit de la famille des Bacchiades. Ce Prince, dans Thucydide, eſt appellé Arrhibée. Dans un combat qu'Alexandre le Grand livra aux Perſes, à peu de diſtance des bords du Tigre, les Lynceſtes & les Oreſtes étoient ſous les ordres de Perdiccas.

LYNCESTIUS AMNIS, (*f*) fleuve dont parle Ovide dans ſes Métamorphoſes. Il y a apparence qu'il entend quelque fleuve de Macédoine, qui couloit dans la Lynceſtide, d'où lui vint ſon nom. Quoi qu'il en ſoit, on ne pouvoit, ſelon notre Poëte, y boire un peu trop qu'on ne chancelât de la même manière qu'on auroit fait, ſi l'on avoit bu un peu trop de vin.

LYNCIDE, *Lyncides*, (*g*) renverſa Hypſée dans le combat qui fut livré à l'occaſion du

(*a*) Virg. Æneid. L. IX. v. 768. & *ſeq.*
(*b*) Plut. T. I. p. 901.
(*c*) Roll Hiſt. Anc. T. VI. p. 11.
(*d*) Q. Curt. L. V. c. 2.
(*e*) Thucyd. pag. 168, 306, 307. & *ſeq.* Strab. pag. 323, 326, 327. Ptolem. L. III. c. 13. Plin. Tom. Tom. I. pag. 121, 201. Diod. Sicul. pag. 592. Juſt. L. XI. c. 2, 7. L. XII. c. 14. Tit. Liv. L. XLV. c. 30.
(*f*) Ovid. Metam. L. XV. c. 7.
(*g*) Ovid. Metam. L. V. c. 3.

mariage de Perſée avec Andromede.

LYNCISTES, *Lynciſtæ*, Λυγκίσται *Voyez* Lynceſtide.

LYNCISTIDE, *Lynciſtis*. *Voyez* Lynceſtide.

LYNCUS, *Lyncus*, Λύγκος, (*a*) ville de Macédoine dans la Lynceſtide. Elle devoit avoir été importante, puiſque le peuple & la province en portoient le nom; cependant, Ptolémée n'en fait aucune mention, mais Tite-Live en parle.

LYNDIA, *Lyndia*, (*b*) un des ſurnoms de Minerve, pris de la ville de Lyndus, ou plutôt Lindus dans l'iſle de Rhodes.

LYNDIEN, *Lyndius*, (*c*) ſurnom d'Hercule. Il lui étoit donné apparemment pour la même raiſon que celui de Lyndia à Minerve.

LYNX, *Lynx*, animal fabuleux, conſacré à Bacchus. Tout ce que les Anciens nous ont dit de ce quadrupe, en ſuppoſant même qu'ils euſſent dit vrai, ne vaut pas cette réflexion de la fontaine.

Voilà ce que nous ſommes,
Lynx envers nos pareils, & Taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.

LYON. *Voyez* Lugdunum.

LYONNOISE [Province.] *Voyez* Gaule.

LYPAÉ, *Lypae*, Λυπαί, (*d*) expreſſion qu'employe Lucien dans un de ſes Dialogues, pour déſigner un Orateur tumultueux qui avoit coutume de troubler les aſſemblées.

LYRA, *Lyra*, Λύρα. (*e*) nom d'une Courtiſanne. Il en eſt fait mention dans un Dialogue de Lucien.

LYRCÉE, *Lyrcea*, Λύρκα (*f*) ville du Péloponnèſe dans l'Argolide. Ce fut dans cette ville que l'on dit que Lyncée ſe retira, lorſque de cinquante freres qu'ils étoient, lui ſeul eut évité le danger dont ils étoient tous menacés; & de-là il donna un ſignal à Hypermneſtre avec un flambleau allumé. Car, il étoit convenu avec elle qu'auſſi-tôt qu'il ſe croiroit en ſûreté contre les embûches de Danaüs, il l'en avertiroit par ce ſignal, comme elle de ſon côté devoit allumer auſſi un flambeau, & donner ce ſignal du haut de la citadelle de Lariſſe, au moment qu'il n'y auroit plus rien à craindre pour elle. En mémoire de cet évenement, les Argiens célébroient tous les ans un jour de Fête, qu'ils appelloient la Fête aux flambeaux. Cette ville fut même nommée alors Lyncée; mais, Lyrcéus fils naturel d'Abas, s'y étant établi depuis,

(*a*) Thucyd. pag. 307, 334, 339. Tit. Liv. L. XXVI. c. 25.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 25.
(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 228.
(*d*) Lucian. T. II. p. 595.
(*e*) Lucian. T. II. p. 718, 719.
(*f*) Paſ. p. 130, 131.

elle

elle prit ſon nom & s'appella Lyrcée. Au milieu de ſes ruines on voyoit encore, du tems de Pauſanias une colomne contre laquelle étoit adoſſée une ſtatue de Lyrcus; tout le reſte, ajoute Pauſanias, ne mérite pas grande attention. D'Argos à Lyrcée il y avoit tout au plus ſoixante ſtades.

Homère n'a fait aucune mention de Lyrcée, dans le dénombrement des Grecs qui vinrent au ſiege de Troie; ce qui donne lieu de croire qu'alors elle étoit déjà déſerte.

LYRCUS, *Lyrcus*, Λύρκος. *Voyez* Lyrcée.

LYRE, *Lyra*, *Chelys*, *Teſtudo*, Λύρα, Χέλυς, (*a*) inſtrument de Muſique à cordes, dont les Anciens faiſoient tant d'eſtime, que d'abord les Poëtes en attribuerent l'invention à Mercure, & qu'ils la mirent enſuite entre les mains d'Apollon.

La Lyre étoit différente de la Cithare, 1°. En ce que les côtés étoient moins écartés l'un de l'autre; 2°. En ce que ſa baſe reſſembloit à l'écaille d'une tortue, animal dont la figure, dit-on, avoit donné la premiere idée de cet inſtrument. La rondeur de cette baſe ne permettoit pas à la Lyre de ſe tenir droite comme la Cithare, & il falloit, pour en jouer, la ſerrer avec les genoux. On voit par-là qu'elle avoit quelque rapport à un Luth poſé debout & dont le manche ſeroit fort court; & il y a grande apparence que ce dernier inſtrument lui doit ſon origine. En couvrant d'une table la baſe ou le ventre de la Lyre, on en a formé le corps du Luth, & en joignant par un ais les deux bras ou les deux côtés de la première, on en a fait le manche du ſecond.

La Lyre a fort varié pour le nombre des cordes. Celle d'Olympe & de Terpandre n'en avoit que trois, dont ces Muſiciens ſçavoient diverſifier les ſons avec tant d'art, que, s'il en faut croire Plutarque, ils l'emportoient de beaucoup ſur ceux qui jouoient d'une Lyre plus compoſée. En ajoutant une quatrième corde à ces trois premières, on rendit le tétracorde complet, & c'étoit la différente maniére dont on accordoit ces quatre cordes, qui conſtituoit les trois genres, diatonique, chromatique & enharmonique.

L'addition d'une cinquieme corde produiſit le pentacorde, dont Pollux attribue l'invention aux Scythes. On avoit ſur cet inſtrument la conſonnance de la quinte, outre celle de la tierce & de la quarte que donnoit déjà le tétracorde. Il eſt dit du muſicien Phrynis, que de ſa Lyre à cinq cordes, il tiroit douze ſortes d'harmonies, ce qui ne peut s'entendre que de douze chants ou modulations

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IV. p. 121. *& ſuiv.* T. VIII p. 72. *& ſuiv.* T. X. p. 260. T. VII. p. 38.

différentes, & nullement de douze accords, puiſqu'il eſt manifeſte que cinq cordes n'en peuvent former que quatre, la deuxieme, la tierce, la quarte & la quinte.

L'union de deux tétracordes joints enſemble, de maniere que la corde la plus haute du premier devient la baſe du ſecond, compoſa l'Heptacorde, ou la Lyre à ſept cordes la plus en uſage & la plus célebre de toutes.

Cependant, quoiqu'on y trouvât les ſept voix de la Muſique, l'octave y manquoit encore. Simonide l'y mit enfin, ſelon Pline, en y ajoutant une huitieme corde, c'eſt-à-dire, en laiſſant un ton entier d'intervalle entre les deux tétracordes.

Long-tems après lui, Timothée Miléſien, qui vivoit ſous Philippe, Roi de Macédoine vers la CVIII^e. Olympiade, multiplia les cordes de la Lyre juſqu'au nombre de douze, & alors la Lyre contenoit trois tétracordes joints enſemble, ce qui faiſoit l'étendue de la douzieme, ou de la quinte par deſſus l'octave.

On touchoit de deux manieres les cordes de la Lyre, ou en les pinçant avec les doigts, ou en les frappant avec l'inſtrument nommé *plectrum*, πλῆκτρον, du verbe πλήττειν ou πλήσσειν, *percutere*, frapper. Le *plectrum*, étoit une eſpèce de baguette d'ivoire ou de bois poli, plutôt que de métal, pour épargner les cordes, & que le Muſicien tenoit de la main droite. Anciennement on ne jouoit point de la Lyre ſans *plectrum*; c'étoit manquer à la bienſéance que de la toucher avec les doigts; & Plutarque, cité par Henri Étienne, nous apprend que les Lacédémoniens mirent à l'amende un joueur de Lyre pour ce ſujet. Le premier qui s'affranchit de la ſervitude du *plectrum*, fut un certain Épigone, au rapport de Pollux & d'Athénée.

Il paroît par d'anciens monumens & par le témoignage de quelques Auteurs, qu'on touchoit des deux mains certaines Lyres, c'eſt-à-dire, qu'on en pinçoit les cordes avec les doigts de la main gauche, ce qui s'appelloit *jouer en dedans*, & qu'on frappoit ces mêmes cordes de la main droire, armée du *plectrum*, ce qui s'appelloit *jouer en dehors*. Ceux qui jouoient ſans *plectrum*, pouvoient pincer les cordes avec les doigts des deux mains. Cette maniere de jouer étoit pratiquée ſur la Lyre ſimple, pourvu qu'elle eût un nombre de cordes ſuffiſant, & encore plus ſur la Lyre à doubles cordes. Aſpendius, un des plus fameux joueurs de Lyre dont l'hiſtoire faſſe mention, ne ſe ſervoit que des doigts de la main gauche pour toucher les cordes de cet inſtrument, & il le faiſoit avec tant de délicateſſe, qu'il n'étoit preſque entendu que de lui-même; ce qui

lui fit appliquer ces mots, *mihi & fidibus cano*, pour marquer qu'il ne jouoit que pour ſon unique plaiſir.

Toutes ces obſervations que nous tirons de M. Burette ſur la ſtructure, le nombre des cordes, & le jeu de la Lyre, le conduiſent à rechercher quelle ſorte de concert pouvoit s'exécuter par un ſeul inſtrument de cette eſpèce ; mais, nous ne pouvons le ſuivre dans ce genre de détail. C'eſt aſſez de dire que la Lyre à trois ou quatre cordes n'étoit ſuſceptible d'aucune ſymphonie ; qu'on pouvoit ſur le pentacorde jouer deux parties à la tierce l'une de l'autre ; enfin que plus le nombre des cordes ſe multiplioit ſur la Lyre, plus on trouvoit de facilité à compoſer ſur cet inſtrument, des airs qui fiſſent entendre en même-tems différentes parties. La queſtion eſt de ſçavoir ſi les Anciens ont profité de cet avantage, & nous croyons que s'ils n'en tirerent pas d'abord tout le parti poſſible, du moins ils y parvinrent merveilleuſement dans la ſuite.

De-là vient que les Poëtes n'entendent autre choſe par la Lyre, que la plus belle & la plus touchante harmonie. C'eſt par la Lyre qu'Orphée apprivoiſoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois & les rochers ; c'eſt par elle qu'il enchanta Cerbere, qu'il ſuſpendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes ; c'eſt encore par elle qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la charmante Eurydice.

Auſſi l'auteur de Télémaque nous dit, d'après Homère, que lorſque le prêtre d'Apollon prenoit en main la Lyre d'ivoire, les ours & les lions venoient le flatter & lécher ſes pieds ; les ſatyres ſortoient des forêts, pour danſer autour de lui ; les arbres mêmes paroiſſoient émus, & l'on eût cru que les rochers attendris alloient deſcendre du haut des montagnes aux charmes de ſes doux accens ; mais, il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Héros & le mérite des Rois, qui ſont les peres de leurs peuples.

L'ancienne Tragédie Grecque ſe ſervoit de la Lyre dans ſes chœurs. Sophocle en joua dans ſa pièce nommée Thamiris, & cet uſage ſubſiſta tant que les chœurs conſerverent leur ſimplicité grave & majeſtueuſe.

Les anciens monumens de ſtatues, de bas-reliefs & de médailles, nous repréſentent pluſieurs figures différentes de la Lyre, montée depuis trois cordes juſqu'à vingt, ſelon les changemens que les Muſiciens firent à cet inſtrument.

Ammien Marcellin rapporte que de ſon tems, & cet Auteur vivoit dans le IV. ſiecle de l'ere Chrétienne, il y avoit des Lyres auſſi groſſes que des chaiſes roulantes. En effet, il paroît que dès le tems de Quin-

tilien, qui a écrit deux ſiecles avant Ammien Marcellin, chaque ſon avoit déjà ſa corde particulière dans la Lyre. Les Muſiciens, c'eſt Quintilien qui parle, ayant diviſé en cinq échelles, dont chacune à pluſieurs degrès, tous les ſons qu'on peut tirer de la Lyre, ont placé entre les cordes qui donnent les premiers tons de chacune de ces échelles, d'autres cordes qui rendent des ſons intermédiaires, & ces cordes ont été ſi bien multipliées, que, pour paſſer des cinq maîtreſſes cordes à l'autre, il y a autant de cordes que de degrès.

On ſçait que la Lyre moderne eſt d'une figure approchante de la viole, avec cette différence, que ſon manche eſt beaucoup plus large, auſſi bien que ſes touches, parce qu'elles ſont couvertes de quinze cordes dont les ſix premières ne ſont que trois rangs; & ſi on vouloit doubler chaque rang comme au luth, on auroit vingt-deux cordes; ; mais, bien loin qu'on y ſonge, cet inſtrument eſt abſolument tombé de mode. Il y a cependant des gens de goût, qui prétendent que, pour la puiſſance de l'expreſſion ſur le ſentiment, le claveſſin même doit lui céder cette gloire.

Ils diſent que la Lyre a ſur le claveſſin les avantages qu'ont des expreſſions non interrompues ſur celles qui ſont iſolées. Le premier ſon de la Lyre dure encore, lorſque le ſecond ſon commence; à ce ſecond ſon, il s'en joint un troiſième, & tous ces ſons ſe font entendre en même-tems. Il eſt vrai que, ſans beaucoup de ſcience & de délicateſſe, il eſt très-difficile de porter à l'ame l'impreſſion puiſſante de cette union de ſons confuſe; & voilà ce qui peut avoir dégradé la Lyre; mais, il n'en étoit pas vraiſemblablement de même du jeu de Terpandre, de Phrynis & de Timothée; ces grands maîtres pouvoient, par un ſçavant emploi des ſons continus, mouvoir les reſſorts les plus ſecrets de la ſenſibilité.

LYRIS, *ou* LIRIS. *Voyez* Liris.

LYRNESSIENS, *Lyrneſſii*, les habitans de Lyrneſſus. *Voyez* Lyrneſſus.

LYRNESSIS, *Lyrneſſis*, ſurnom de Briſéis, parce qu'elle étoit de la ville de Lyrneſſus.

LYRNESSUS, *Lyrneſſus*, Λυρνησσὸς, (*a*) ville de l'Aſie mineure, dans le territoire de Troie. Le champ, où elle étoit ſituée, portoit le nom d'une ville appellée Thébé. Homère *fait* mention de ces deux villes dans un ſeul vers. » Renverſant, dit-» il, Lyrneſſus & les merveilles » de Thébé. »

Si l'on s'en tient à la notice d'Hiérocles, Lyrneſſus eſt l'ancien nom d'Adramyttium; &

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 197, 198. Strab. p. 584, 585, 612, 667. Plin. T. I. p. 261, 268. Quint. Curt. L. III. c. 4. Ovid. Metam. L. XII. c. 5. Virg. Æneid. L. X. v. 128. L. XI. v. 547.

au contraire, ſelon l'Étymologique, Adramyttium a ſuccédé à l'ancienne Thébé.

Cellarius reprend Héſychius d'avoir dit ſans autorité & ſans fondement, que Lyrneſſus eſt la même choſe que l'iſle de Ténédos. Si Héſychius a voulu parler de notre Lyrneſſus, il a été trompé par la reſſemblance du mot Νῆσος, qui veut dire une iſle, avec celui de Λύρνησσος; car, pour plus de reſſemblance il dédouble le σ de Λύρνησσος, & écrit Λύρνεος, c'eſt-à-dire, Lyrnéſus, au lieu de Lyrneſſus. Lyrneſſus, dont il eſt ici queſtion, n'étoit pas dans une iſle, mais en terre ferme, comme le témoigne Strabon, expliquant ce qu'Homère a entendu par la ville du prince Mynes. Ce Géographe parle ainſi : » Homère » n'entend pas Thébé, car c'é- » toit la ville d'Éétion ; il eſt » ici queſtion de Lyrneſſus ; » ces deux villes étoient ſituées » dans le champ qu'on appella » enſuite le champ de Thébé. » Lyrneſſus étoit une place naturellement bien fortifiée. Elle eſt déſerte auſſi bien que Thébé. Celle-ci eſt à quatre-vingts ſtades d'Adramyttium, & celle-là à ſoixante ſeulement.

C'eſt de cette Lyrneſſus que Pline dit : » L'Événus, rivière ſur » les bords de laquelle étoient » Lyrneſſus & Milet, villes dé- » truites dans le canton de » Scepſis. » Étienne de Byzance dit : Lyrneſſus, ville Troyenne ; & le P. Hardouin aſſure qu'Adramyttium s'étoit formée des ruines de cette ville.

Au reſte, Héſychius n'a pas eu tout-à fait tort de dire que Lyrneſſus étoit la même iſle que Ténédos. Pline le dit auſſi. Toute la faute d'Héſychius, c'eſt de l'avoir confondue avec la ville de Lyrneſſus qui étoit en terre ferme.

LYRNESSUS, *Lyrneſſus*, Λυρνησσὸς, (*a*) autre ville de l'Aſie mineure, dans la Pamphylie. Elle étoit ſur la même riviere qu'Olbia ; & cette riviere eſt nommée Catarractes par Pline. Strabon, nomme auſſi Lyrneſſus & Olbia dans ce canton.

LYROPHÉNICIUM, *Lyrophœnicium*, (*b*) nom que les Anciens donnoient à un de leurs inſtrumens de Muſique.

LYS, *Lilium*, (*c*) ſorte de piege. Voici ce que l'on trouve à ce ſujet dans le ſeptieme livre de la guerre des Gaules. » Céſar fit faire des foſſes de » trois pieds de profondeur, » un peu étroites par le haut, & » diſpoſées de travers en quin- » conce. Là-dedans on fichoit » des pieux ronds de la groſ- » ſeur de la cuiſſe, brûlés & ai- » guiſés par le bout, qui étoient » quatre doigts ſeulement hors » de terre ; le reſte étoit enfoncé » trois pieds plus bas que la » profondeur de la foſſe, pour

(*a*) Strab. p. 667, 676. Plin. Tom. I. p. 272.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 345.

(*c*) Cæſ. de Bell. Gall. L. VI. pag. 346, 347.

» tenir plus ferme; & la foſſe » couverte de broſſailles, pour » ſervir comme de piege. Il y » en avoit huit rangs de ſuite, » chacun à trois pieds l'un de » l'autre, & les ſoldats les » nommoient des Lys à cauſe » de leur reſſemblance. »

LYSANDRA, *Lyſandra*, (*a*) Λυσάνδρα, fille de Ptolémée Philadelphe & d'Eurydice, fut mariée à Agathocle, fils de Lyſimachus. Ce dernier avoit épouſé lui-même depuis, une autre fille de Ptolémée Philadelphe nommée Arſinoé, & en avoit eu pluſieurs enfans. Les intérêts différens de ces deux ſœurs, les porterent à entrer dans toutes ſortes d'intrigues, pour ſe faire un parti puiſſant, quand Lyſimachus viendroit à mourir. De quoi ne ſont pas capables des femmes & des meres ambitieuſes! Les raiſons d'intérêt n'étoient pas les ſeules qui mettoient entr'elles une ſi grande oppoſition; la diviſion de leurs meres y contribuoit auſſi beaucoup. Arſinoé, craignant qu'on ne cherchât à la perdre elle & ſes enfans, quand Lyſimachus viendroit à manquer, voulut prévenir ce malheur. Elle réſolut pour cela la perte d'Agathocle & y réuſſit. Elle donna tant d'impreſſions ſiniſtres à ſon mari contre lui, en l'accuſant de former des deſſeins contre ſa vie & ſa Couronne, qu'il le mit enfin en priſon, & l'y fit mourir. Lyſandra, avec ſes enfans & ſon frere Céraunus, & Alexandre, autre fils de Lyſimachus, ſe ſauva à la cour de Séleucus, & le porta à déclarer la guerre à Lyſimachus. Pluſieurs des principaux Officiers de Lyſimachus, & ceux même qui avoient été le plus attachés à lui, conçurent tant d'horreur du meurtre de ſon fils, & des autres cruautés qui l'avoient ſuivi, qu'ils l'abandonnerent & allerent trouver Séleucus, où ils ſe joignirent à Lyſandra, & appuyerent ſes raiſons. On n'eut pas beaucoup de peine à lui faire entreprendre cette guerre, à laquelle il étoit déjà fort porté de lui même par des vues d'intérêt. L'armée de Lyſimachus fut taillée en pièces, & lui-même périt dans le combat.

LYSANDRE, *Lyſander*, (*b*) Λύσανδρος, capitaine Troyen, fut bleſſé par Ajax, fils de Télamon.

LYSANDRE, *Lyſander*, (*c*) Λύσανδρος, fameux capitaine, Spartiate, fils d'Ariſtoclite, n'étoit pas de la maiſon Royale qui régnoit à Sparte, quoiqu'il fût de la race des Héraclides. Il fut nourri dans une étroite

(*a*) Pauſ. p. 16, 18. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 191, 192. T. XII. p. 205.

(*b*) Homer. Iliad. L. XI. v. 491.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 433 *& ſeq.* Corn. Nep. in Lyſand. c. 1. *& ſeq.* in Alcib. c. 8, 10. in Conon. c. 1, 4. in Ageſil. c. 1. Juſt. L. V. c. 5. *& ſeq.* L. VI. c. 4. Diod. Sicul. pag. 368. *& ſeq.* Xenoph. pag. 440. *& ſeq.* Pauſ. p. 167. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 505. *& ſuiv.*

pauvreté, il ſe montra autant qu'aucun autre toujours ſoumis aux coutumes de ſa patrie, & fit paroître en tout un courage mâle & ſupérieur à toutes les voluptés, hors à celle que les bonnes actions donnent à ceux qui ſe voyent eſtimés & honorés de tout le monde; car, à Sparte il n'étoit pas honteux aux jeunes gens de ſe laiſſer vaincre à cette ſorte de volupté; au contraire, les Spartiates vouloient que leurs enfans, dès leur plus bas âge, ſentiſſent les aiguillons de la gloire, qu'un reproche les pénétrât d'une vive douleur, & qu'une louange les excitât & les animât. Celui qui étoit inſenſible à l'un & à l'autre, étoit mépriſé comme un homme qui avoit l'ame baſſe, & qui étoit incapable de ſe porter à la vertu.

La vingt-ſixieme année de la guerre du Péloponnèſe, les Lacédémoniens juſtement allarmés du retour & des heureux ſuccès d'Alcibiade, comprirent qu'un tel ennemi demandoit qu'on lui oppoſât un habile Général, capable de lui tenir tête. Dans ce deſſein, ils choiſirent Lyſandre, & lui donnerent le commandement de la flotte. Quand il fut arrivé à Épheſe, il trouva la ville très-favorablement diſpoſée pour lui, & très-affectionnée pour Sparte, mais d'ailleurs dans une triſte ſituation. Car, elle étoit en danger de devenir Barbare, en prenant les mœurs & les coutumes des Perſes, qui y avoient un grand commerce, tant à cauſe du voiſinage de la Lydie, que parce que les Généraux du Roi y paſſoient pour l'ordinaire leurs quartiers d'hiver. Cette vie oiſive & voluptueuſe, pleine de luxe & de faſte, ne pouvoit pas manquer de déplaire infiniment à un homme tel que Lyſandre, élevé dès ſon enfance dans la ſimplicité, la pauvreté, & les durs exercices qui étoient en uſage à Sparte. Ayant conduit ſon armée à Épheſe, il commanda qu'on y aſſemblât de tous côtés des vaiſſeaux de charge, y fit un arſenal pour la conſtruction des galeres, en ouvrit les ports aux marchands, en abandonna les places publiques aux ouvriers, mit tous les arts en mouvement & en honneur, & par ce moyen il remplit la ville de richeſſes, & jetta dès-lors les fondemens de cette grandeur & de cette magnificence qu'on y vit dans la ſuite; tant l'induſtrie & l'habileté d'un homme ſeul ſont capables d'apporter de changement dans une ville & dans un État!

Pendant qu'il donnoit ces ordres, il apprit que Cyrus, le plus jeune des fils de Darius Nothus, étoit arrivé à Sardes. Il partit auſſi-tôt d'Épheſe, pour aller le ſaluer, & pour ſe plaindre des longueurs & de la mauvaiſe foi de Tiſſapherne, qui malgré les ordres qu'il avoit reçus de ſoutenir les Lacédémoniens, & de chaſſer les Athéniens de la mer, avoit toujours ſous-main favoriſé les derniers

par conſidération pour Alcibiade à qui il s'étoit livré, & avoit été ſeul la cauſe de la perte de la flotte par le peu de proviſions qu'il lui fourniſſoit. Ce diſcours fit plaiſir à Cyrus, qui regardoit Tiſſapherne comme un très-méchant homme, & comme ſon ennemi particulier. Il répondit qu'il avoit ordre du Roi de ſecourir puiſſamment les Lacédémoniens, & qu'il avoit reçu pour cela cinq cens talens. Lyſandre, contre le caractere ordinaire des Spartiates, étoit ſouple, pliant, plein de complaiſance pour les Grands, toujours diſpoſé à leur faire ſa cour, & ſupportant, pour le bien des affaires, tout le poids de leur orgueil & de leur faſte avec une patience incroyable; en quoi pluſieurs font conſiſter la plus grande habileté & le plus grand mérite d'un courtiſan.

Il ne s'oublia pas dans cette occaſion-ci, & mettant en œuvre tout ce que l'induſtrie & la ſoupleſſe d'un habile courtiſan lui pouvoient ſuggérer de manieres flatteuſes & inſinuantes, il gagna parfaitement les bonnes graces du jeune Prince. Après l'avoir loué de ſa généroſité, de ſa magnificence, & de ſon zele pour les Lacédémoniens, il le pria de donner une dragme par jour à chaque ſoldat ou matelot, pour débaucher par ce moyen ceux des ennemis, & mettre ainſi plutôt fin à la guerre. Cyrus approuva fort ſon projet; mais, il dit qu'il ne pouvoit pas changer l'ordre du Roi, & que le traité qu'on avoit fait avec eux, ne portoit qu'un demi-talent par mois pour chaque galere. Cependant, le Prince, à la fin d'un repas qu'il lui donna avant ſon départ, buvant à ſa ſanté, & le preſſant de lui demander quelque grace, Lyſandre le pria de vouloir ajouter une obole à la paye qu'on donnoit chaque jour aux matelots. Il le fit, leur donna quatre oboles au lieu de trois qu'ils recevoient auparavant, leur paya tous les arrérages qui leur étoient dûs & un mois d'avance, & pour cela fit compter ſur le champ à Lyſandre dix mille dariques, c'eſt-à-dire, cent mille francs.

Cette largeſſe remplit de joie & d'ardeur toute la flotte, & rendit preſque vuide toutes les galeres des ennemis, la plupart des matelots accourant où la paye étoit la plus forte. Les Athéniens, au déſeſpoir de cette nouvelle, tenterent de ſe concilier Cyrus par l'entremiſe de Tiſſapherne; mais, il ne voulut pas les écouter, quoique ce Satrape lui repréſentât que l'intérêt du Roi étoit, *non* d'agrandir les Lacédémoniens, mais de balancer la puiſſance des uns par celle des autres, pour perpétuer la guerre, & les ruiner par leurs diviſions.

Quoique Lyſandre eût fort affoibli les ennemis par la nouvelle augmentation de paye pour les matelots, & que par-là il eût fort incommodé leur marine, il n'oſoit hazarder com-

tre eux un combat naval, redoutant ſur-tout Alcibiade, qui étoit homme d'exécution, qui avoit un plus grand nombre de vaiſſeaux, & qui juſqu'à ce jour n'avoit jamais été vaincu dans aucun combat qu'il eût donné ſur terre ou ſur mer. Mais, après qu'Alcibiade fut parti de Samos pour aller à Phocée dans l'Ionie ramaſſer de l'argent, dont il avoit beſoin pour payer ſes troupes, & qu'il eut laiſſé le commandement de ſa flotte à Antiochus avec défenſe expreſſe de combattre en ſon abſence, & d'attaquer les ennemis ; ce nouveau Commandant, pour faire parade de courage & pour braver Lyſandre, entra dans le port d'Épheſe avec deux galeres, & après avoir fait grand bruit & de grandes riſées, il ſe retira avec un air de mépris & d'inſulte. Lyſandre, indigné de cet affront, détacha promptement quelques galeres, & ſe mit à le pourſuivre. Mais, comme les Athéniens venoient au ſecours d'Antiochus, il fit venir auſſi de ſon côté d'autres galeres, & peu à peu tous leurs vaiſſeaux étant arrivés pour les ſoutenir, enfin ils combattirent avec toutes leurs forces. Lyſandre remporta la victoire, & ayant pris quinze galeres des Athéniens, il dreſſa un trophée. Alcibiade, de retour à Samos, alla lui préſenter la bataille juſques dans le port ; mais, Lyſandre, content de ſa victoire, ne jugea pas à propos de l'accepter. Ainſi, il ſe retira ſans avoir rien fait.

Cependant, Lyſandre qui ſongeoit à établir dans toutes les villes le Gouvernement des Nobles, pour avoir toujours en ſa diſpoſition ces gouverneurs qu'il auroit choiſis, & qu'il auroit affranchis de la dépendance de leurs peuples, fit venir à Épheſe ceux d'entre les principaux des villes qu'il connoiſſoit plus hardis, plus entreprenans, plus ambitieux que les autres. Il les mettoit à la tête des affaires, les pouſſoit aux grands honneurs, les élevoit aux premiers emplois de l'armée, ſe rendant par-là, dit Plutarque, le complice de toutes leurs injuſtices & de toutes leurs fautes, pour les avancer & pour les enrichir. Auſſi lui furent-ils toujours très-attachés, & ils le regretterent infiniment, lorſque Callicratidas vint pour lui ſuccéder, & pour prendre le commandement de la flotte. Il ne le cédoit point à Lyſandre pour le courage & la ſcience militaire, mais l'emportoit infiniment ſur lui du côté des mœurs. Les nobles & les puiſſans ne pouvoient s'empêcher d'admirer ſa vertu, mais ils ſe ſeroient mieux accommodés de la facilité & de la condeſcendance de ſon prédéceſſeur, qui fermoit les yeux ſur toutes les injuſtices & les violences qu'ils commettoient.

Ce ne fut point ſans dépit & ſans jalouſie que Lyſandre le vit arriver à Épheſe pour remplir ſa place, & par une lâcheté &

une trahiſon criminelles, aſſez ordinaires à ceux qui, peu touchés du bien public, n'écoutent que leur ambition, il lui rendit tous les mauvais offices qu'il put. Des dix milles dariques que Cyrus lui avoit donnés pour l'augmentation de la paye des matelots, il renvoya à Sardes ce qui lui en reſtoit, diſant à Callicratidas qu'il pouvoit s'adreſſer au Roi pour lui demander cette ſomme, & que c'étoit à lui de chercher des moyens de faire ſubſiſter ſon armée.

Enfin, en partant il proteſta, devant Callicratidas même & devant tous les officiers, qu'il lui remettoit une flotte victorieuſe & maîtreſſe de la mer. Callicratidas, pour rabattre cet orgueil, & pour faire voir que c'étoit une ambition pleine de vanité & de menſonge qui le faiſoit parler, lui dit : » Celà » étant, prenez donc à gauche » par Samos, & venez au port » de Milet me remettre là vo» tre flotte ; car, nous n'avons » pas à craindre que les ennemis » qui ſont à Samos, nous inquiè» tent dans notre paſſage, puiſ» que nous avons une flotte victo» rieuſe & maîtreſſe de la mer. » Lyſandre lui répondit que pour lui il n'avoit plus d'autorité dans l'armée, que c'étoit lui qui commandoit ; & ſans attendre d'autre réponſe, il fit voile vers le Péloponneſe, laiſſant Callicratidas dans une fâcheuſe extrêmité. On ſçait que ce Général fut tué bientôt après dans le combat qui ſe donna près des Arginuſes.

Cicéron, dans ſes Offices, peint deux caractères bien différens employés dans le Gouvernement, & en fait l'application aux deux généraux dont nous parlons ici. Les uns, dit-il, amateurs zélés de la vérité, & ennemis déclarés de toute fraude, ſe piquent de ſimplicité & de candeur, & ne croyent pas qu'il convienne jamais à un homme de bien de tendre des pieges, ni d'uſer d'artifices. D'autres, préparés à tout faire & à tout ſouffrir, ne rougiſſent pas des dernieres baſſeſſes, pourvu que, par ces moyens indignes, ils puiſſent eſpérer de venir à bout de leurs deſſeins. Cicéron met dans le premier rang Callicratidas, & il range dans le ſecond Lyſandre, à qui il donne deux épithetes qui ne lui ſont pas beaucoup d'honneur, & qui ne conviennent gueres à un Spartiate, en l'appellant *très-ruſé & très-patient*, ou plutôt *très-complaiſant*.

Après la défaite des Arginenſes, les affaires des Péloponnéſiens étant allées en décadence, les alliés, appuyés en cela du crédit de Cyrus, envoyerent une ambaſſade à Sparte, pour demander qu'on donnât encore le commandement de la flotte à Lyſandre, avec promeſſe de ſervir avec plus d'affection & de courage s'il les commandoit. Comme il y avoit à Sparte une loi qui défendoit que le même homme

fût deux fois Amiral, les Lacédémoniens, qui vouloient faire plaiſir aux alliés, donnerent le titre d'Amiral à un certain Aracus, & envoyerent avec lui Lyſandre, à qui ils ne donnerent en apparence que le titre de Vice-Amiral, mais qu'ils revêtirent en effet de toute l'autorité de l'Amiral même. Tous ceux qui dans les villes avoient le plus de part au gouvernement, & y étoient le plus en crédit, le virent arriver avec une extrême joie, ſe promettant tout de ſon autorité pour achever de détruire par tout la démocratie. Son caractère complaiſant pour ſes amis, & indulgent pour toutes leurs fautes, accommodoit bien mieux leurs vues ambitieuſes & injuſtes, que l'auſtere équité de Callicratidas.

Cependant, Cyrus fut mandé à la cour par le Roi ſon pere; mais, avant que de partir pour s'y rendre, il fit venir Lyſandre à Sardes, & lui remit en main de groſſes ſommes d'argent pour payer ſa flotte, lui en promettant encore davantage pour l'avenir. Et par une oſtentation de jeune homme, pour lui faire voir combien il avoit envie de lui faire plaiſir, il l'aſſura que quand le Roi ſon pere ne lui fourniroit rien, il lui donneroit plutôt du ſien propre; & que ſi tout venoit à lui manquer, il feroit fondre ſon trône d'or & d'argent maſſif, ſur lequel il s'aſſeioit pour rendre la juſtice. Enfin, ſur le point de partir, il lui donna le pouvoir de recevoir les tributs & les revenus des villes, lui confia le gouvernement de ſes Provinces, & l'embraſſant il le conjura de ne point donner de bataille en ſon abſence s'il n'étoit ſupérieur en force, parce que le Roi ni lui ne manquoient pas de pouvoir, ni de volonté pour le rendre plus puiſſant que ſes ennemis; & il lui promit, avec les aſſurances les plus fortes de ſon affection, de lui amener grand nombre de vaiſſeaux de la Phénicie & de Cilicie.

Après le départ de ce Prince, Lyſandre ne pouvant combattre avec des forces égales, ni demeurer non plus dans l'inaction avec un ſi grand nombre de vaiſſeaux, ſe mit à faire des courſes, s'aſſura de quelques iſles, pilla Égine & Salamine, & alla deſcendre dans l'Attique où il ſalua le roi Agis qui étoit deſcendu de la forteresſe de Décélées ſur la côte, pour faire voir à ſon armée de terre cette grande armée navale qui le rendoit Maître de la mer au-delà de ſes eſpérances. Mais, Lyſandre, voyant que la flotte des Athéniens le pourſuivoit, changea de route, paſſa diligemment au travers des iſles & gagna l'Aſie. Là, ayant trouvé l'Helleſpont dégarni de troupes, il mit le ſiege par mer devant Lampſaque. Thorax, s'y étant rendu en même-tems avec ſes troupes de terre, donna l'aſſaut de ſon côté. La ville fut emportée de force, & Lyſan-

l'abandonna au pillage. Les Athéniens, qui le ſuivoient de près, mouillerent au port d'Éléonte dans la Cherſonnèſe avec cent quatre vingts galeres. Mais, ſur la nouvelle de la priſe de Lampſaque, ils allerent promptement à Seſte, & après s'y être fournis de vivres, ils firent voile, en remontant le long de la côte, juſqu'à un lieu appellé Ægos-Potamos, où ils s'arrêterent vis-à-vis des ennemis qui étoient encore à l'ancre devant Lampſaque. L'Helleſpont n'a pas dans cet endroit deux mille pas de largeur. Les deux armées ſe voyant ſi proche, toutes les troupes ne penſerent qu'à ſe repoſer ce jour-là, dans l'eſpérance que dès le lendemain on en viendroit à une bataille.

Mais, Lyſandre rouloit un autre deſſein dans ſon eſprit. Il commanda à ſes matelots & à ſes pilotes de monter ſur leurs galeres, comme ſi effectivement on eût dû combattre le lendemain à la pointe du jour, de ſe tenir là, & d'y attendre ſes ordres dans un profond ſilence. Il commanda de même à ſon armée de terre de ſe tenir tranquillement en bataille ſur la côte en attendant le jour. Le lendemain, dès que le ſoleil fut levé, les Athéniens commencerent à voguer contre eux avec toute leur flotte ſur une ligne, & à les défier. Lyſandre, quoique ſes galeres fuſſent bien rangées en bataille, les proues tournées contre l'ennemi, ſe tint en repos, & ne fit aucun mouvement. Sur le ſoir, les Athéniens s'en étant retournés, il ne permit à ſes ſoldats de deſcendre à terre qu'après que deux ou trois galeres, qu'il avoit envoyées à la découverte, furent de retour, & qu'elles eurent rapporté qu'elles avoient vu débarquer les ennemis. Le lendemain on fit la même manœuvre, le troiſième jour encore, & juſqu'au quatrième. Cette conduite, qui montroit de la réſerve & de la timidité, augmenta extrêmement la confiance & l'audace des Athéniens, & leur inſpira un grand mépris pour une armée, que la crainte, ſelon eux, empêchoit de paroître & de rien tenter.

Le cinquième jour les Athéniens ſe préſenterent encore pour donner la bataille, & ſe retirerent le ſoir comme de coutume avec des airs encore plus inſultans que les premiers jours. Lyſandre détacha à ſon ordinaire quelques galeres pour les obſerver, avec ordre de retourner en toute diligence, dès qu'ils auroient vu les Athéniens deſcendus à terre, & d'élever ſur chaque proue un bouclier d'airain quand ils ſeroient *arrivés* au milieu du canal. Lui cependant ſur ſa galere parcouroit toute la ligne, en exhortant les pilotes & les officiers à tenir les matelots & les ſoldats prêts à voguer & à combattre au premier ſignal.

Dès que le bouclier fut élevé ſur la proue, & que de la galere amirale le ſon de la trompete

eut donné le ſignal, toute la flotte en belle ordonnance partit. En même-tems, l'armée de terre ſe hâta de monter ſur le promontoire pour voir le combat. En cet endroit le canal qui ſépare les deux continens, n'a de largeur qu'environ quinze ſtades, c'eſt-à-dire, trois quarts de lieue. Cet eſpace fut bientôt franchi par les efforts & par la diligence des rameurs. Conon, général des Athéniens, fut le premier qui apperçut de terre cette flotte qui venoit l'aſſaillir en grand appareil. Il ſe mit donc d'abord à crier qu'on s'embarquât. Saiſi de douleur & de trouble, il appelle ceux-ci par leur nom, il conjure ceux-là, & il force les autres de monter ſur leurs galeres; mais, tous ces efforts & tout cet empreſſement furent inutiles, les ſoldats étant diſperſés çà & là. Car, ils n'étoient pas plutôt deſcendus ſur le rivage, que les uns avoient couru aux vivandiers, les autres étoient allés ſe promener dans la campagne, ceux-ci, s'étoient mis à dormir dans leurs tentes, & ceux-là avoient commencé à préparer leur ſouper. C'étoit l'effet du peu d'attention & du peu d'expérience de leurs capitaines, qui ne ſoupçonnant pas le moindre danger, ſe tenoient en repos, & y laiſſoient leurs ſoldats.

Déjà les ennemis ſe portoient ſur eux avec de grands cris & un grand bruit de rames, lorſque Conon ſe dérobant avec neuf galeres, du nombre deſquelles étoit la galere ſacrée, nommée la Paralienne, prit la route de Cypre, & s'y retira auprès d'Évagoras. Les Péloponnéſiens tombent ſur les autres galeres, enlevent d'abord celles qui ſont vuides, choquent & briſent celles qui commencent à ſe remplir. Les ſoldats, qui accourent au ſecours ſans ordre & ſans armes, ſont tués au pied des galeres où ils veulent monter; ou, prenant la fuite dans les terres, ils ſont taillés en pieces par les ennemis deſcendus pour les pourſuivre. Lyſandre fit trois mille priſonniers, prit tous les Généraux, & ſe rendit maître de toute la flotte. Après avoir pillé le camp, & attaché à la pouppe de ſes galeres celles des ennemis, il s'en retourna à Lampſaque au ſon des flûtes, & parmi les chants de triomphe. Il eut la gloire d'avoir exécuté avec très-peu de perte un des plus grands exploits guerriers dont il ſoit parlé dans l'Hiſtoire, & d'avoir terminé dans l'eſpace d'une heure une guerre qui avoit déjà duré vingt-ſept ans, & qui peut-être, ſans lui, en auroit encore duré davantage. Lyſandre envoya auſſi-tôt porter cette agréable nouvelle à Lacédémone.

Les trois mille priſonniers qu'on avoit faits à cette bataille, ayant été condamnés à mort par le Conſeil, furent tous égorgés, à la réſerve d'un ſeul.

Après cette expédition, Ly-

ſandre alla avec ſa flotte dans toutes les villes maritimes ; & il ordonnoit à tous les Athéniens qui s'y trouvoient de ſe retirer au plutôt dans Athenes, ſans leur permettre de prendre une autre route, & en leur déclarant qu'après un certain tems marqué il puniroit de mort tous ceux qu'il rencontreroit hors de la ville ; ce qu'il faiſoit en habile politique, pour affamer la ville plus promptement, & la mettre hors d'état de ſoutenir un long ſiege. Il s'appliqua enſuite à ruiner, dans toutes les villes, la démocratie & toutes les autres ſortes de gouvernemens, & il laiſſa dans chacune un gouverneur Lacédémonien, appellé Harmoſte, ou dix Archontes ou Magiſtrats, qu'il tiroit des ſociétés qu'il y avoit établies. Il s'aſſuroit par-là en quelque ſorte le gouvernement général & comme la principauté de toute la Grece, ne mettant en place que des perſonnes qui lui étoient entierement attachées.

Il aſſiſta lui-même en perſonne au ſupplice de pluſieurs de ceux qu'il faiſoit mourir, il chaſſa tous les ennemis de ſes amis, en quoi il ne donna pas aux Grecs un bel échantillon du gouvernement de Lacédémone. Et à ce ſujet, dit Plutarque, il me ſemble que le poëte comique Théopompe rêvoit, lorſqu'il comparoit les Lacédémoniens aux cabaretiers, en diſant qu'après avoir fait goûter aux Grecs le doux breuvage de la liberté, ils leur avoient verſé du vinaigre. Car, au contraire, le premier eſſai qu'ils leur donnerent à goûter, fut très-déſagréable & très-amer, puiſque Lyſandre ne laiſſa nulle part le peuple maître des affaires, & choiſit dans le petit nombre des Nobles les plus hardis, les plus inſolens & les plus ſéditieux pour leur confier le gouvernement des villes.

Cette occupation ne l'ayant pas retenu long-tems, il envoya des couriers à Lacédémone annoncer la nouvelle qu'il arriveroit inceſſamment avec deux cens vaiſſeaux ; & cependant, il alla aborder à la côte de l'Attique pour ſe joindre aux rois Agis & Pauſanias, dans la confiance qu'il prendroit d'emblée la ville d'Athenes. Mais, voyant que les Athéniens faiſoient une plus vigoureuſe défenſe qu'il n'avoit penſé, il remonta ſur ſa flotte & repaſſa en Aſie où il changea le gouvernement de toutes les villes, & y établit le conſeil des dix Archontes, faiſant mourir ou banniſſant tous ceux qui lui étoient oppoſés. Il chaſſa de Samos tous les habitans naturels, & donna leur ville à ceux qui en avoient été bannis. Les Athéniens étoient maîtres de Seſte, il la leur ôta, en chaſſa tous les Seſtiens, & donna la ville & tout ſon territoire aux pilotes, aux matelots & aux autres qui avoient ſervi ſous lui. Ce fut-là la premiere choſe de ſa part à laquelle les Lacédémoniens s'oppoſerent ouvertement ; car, ils

remirent les Seſtiens en poſſeſſion de leurs villes & de leurs terres. Mais, en revanche toutes les autres actions de Lyſandre faiſoient grand plaiſir à tous les Grecs. Ils étoient ravis de voir les Éginetes rappellés dans leur ville d'où ils avoient été chaſſés depuis long-tems ; & les Méliens & les Sicyoniens rétablis de même dans leurs villes, d'où il chaſſa les Athéniens qui s'en étoient emparés.

Cependant, Lyſandre, informé que les Athéniens étoient réduits à l'extrêmité par la famine, s'en retourna au Pirée, & força la ville à ſe rendre aux conditions qu'il voulut. Si l'on écoute les Lacédémoniens, ils diſent que Lyſandre écrivit aux Éphores : *La ville d'Athenes eſt priſe ;* & que les Éphores lui firent réponſe : *Il ſuffit que la ville d'Athenes ſoit priſe.* Mais, c'eſt un conte imaginé pour rendre la choſe plus belle ; car, il eſt certain que le décret des Éphores, qui contenoit tous les articles de la capitulation, étoit conçu en ces termes : » Voici » ce que les Magiſtrats des La- » cédémoniens ont réſolu & » ordonné. Vous abatterez les » fortifications du Pirée, & les » longues murailles qui joignent le port à la ville ; vous » abandonnerez toutes les villes » que vous occupez, & vous » vous contenterez de vos terres » & de votre païs. A ces conditions vous aurez la paix, » pourvu que vous donniez encore ce qui ſera jugé raiſonnable, & que vous faſſiez revenir tous les fugitifs. Quant » aux vaiſſeaux que vous devez » garder, vous exécuterez ce » qu'on aura réſolu & réglé. »

Les Athéniens reçurent cette capitulation, & accepterent tous ces articles par le conſeil de Théramene, fils d'Ancon. Sur quoi l'on raconte qu'un des jeunes orateurs d'Athenes, nommé Cléomene, s'adreſſant à Lyſandre lui-même, lui demanda : » Comment êtes-vous aſſez » hardi pour oſer dire & faire » tout le contraire de ce qu'a » fait Thémiſtocle ? Car, au » premier ordre des Lacédémoniens, vous abattez ces » murailles que Thémiſtocle a » bâties malgré les Lacédémoniens. » Lyſandre lui répondit ſur le champ : » Mais, jeune » homme, je ne fais rien de » contraire à ce que Thémiſtocle a fait. Thémiſtocle a bâti » ces murailles pour le ſalut » des citoyens, & c'eſt de même » pour leur ſalut que nous les » abattons. Si c'étoient les murailles qui rendiſſent les villes heureuſes, Lacédémone » ſeroit donc la plus malheureuſe de toutes les villes, car » elle n'en a point. »

Lyſandre, s'étant donc rendu maître de tous les vaiſſeaux des Athéniens, excepté de douze qu'il leur laiſſa, & étant entré dans leur ville le ſeizième jour de Mai auquel ils avoient gagné autrefois la bataille de Salamine, leur propoſa d'abord de changer auſſi la forme de

leur gouvernement; mais, comme les Athéniens reçurent fort mal cette propoſition, & refuſerent d'y conſentir, il envoya au peuple lui déclarer, » Que » la ville avoit violé la capitu» lation, puiſque les murailles » étoient encore debout après » le terme qui leur avoit été » accordé pour les abattre, & » que ſur cela il alloit aſſem» bler le Conſeil, & leur faire » impoſer des peines plus ri» goureuſes, comme à des gens » qui avoient enfreint le traité » de paix dans un des princi» paux articles. » En effet, on dit que, dans le conſeil des alliés, il fut propoſé qu'on prendroit tous les Athéniens priſonniers de guerre, & qu'un officier Thébain fut d'avis de raſer la ville, & de réduire tout le païs en pâturages pour les troupeaux.

Après le Conſeil, les Généraux & les principaux officiers, aſſemblés pour un grand feſtin, s'étant mis à table, un muſicien de Phocée commença à chanter ces vers du premier chant du chœur de l'Électre d'Euripide. *Fille d'Agamemnon, Électre, je ſuis venue à votre chaumiere ruſtique*, &c. En même-tems, tous les aſſiſtans furent émus de compaſſion, & tout attendris ils s'écrierent que ce ſeroit une action horrible & un crime énorme de ruiner & de détruire une ville ſi célebre, & qui portoit de ſi grands hommes & de ſi beaux eſprits. Lyſandre, voyant donc les Athéniens à ſa diſcrétion, fit venir de la ville toutes les chanteuſes & joueuſes de flûte; & les ayant jointes à celles qu'il avoit dans ſon camp, il fit raſer les murailles & brûler toutes les galeres au ſon des flûtes, tous les alliés étant couronnés de chapeaux de fleurs, folâtrant & danſant à ce ſpectacle, ravis de cette grande journée qu'ils regardoient comme le premier jour de leur liberté.

Dès le lendemain, Lyſandre, ſans donner aux Athéniens le tems de ſe reconnoître, changea toute la forme de leur gouvernement, établit dans la ville trente Archontes, ou plutôt trente Tyrans, mit une bonne garniſon dans la citadelle & y laiſſa pour harmoſte, ou gouverneur le Spartiate Callibius. Agis licentia ſon armée. Lyſandre, avant que de congédier la ſienne, s'avança vers Samos, qu'il preſſa ſi vivement, qu'il l'obligea enfin de capituler. Après y avoir rétabli les anciens habitans, il ſongea à retourner à Sparte avec les galeres des Lacédémoniens, celles du Pirée, & les éperons des autres qu'il avoit priſes.

Il avoit envoyé devant lui Gylippe, qui avoit commandé l'armée en Sicile, pour porter à Lacédémone l'argent & les dépouilles, qui étoient le fruit de ſes glorieuſes campagnes. L'argent, ſans compter les couronnes d'or ſans nombre que les villes lui avoient données, montoit à quinze cens talens, c'eſt-

à-dire,

à-dire, à quinze cens mille écus. Gylippe, porteur d'une ſomme ſi conſidérable, ne put réſiſter à la tentation de s'en approprier quelque partie; les ſacs étoient ſcellés d'un cachet, & ſembloient ne laiſſer aucun lieu au vol. Il les découſit par le fond, & après avoir tiré de chacun ce qu'il voulut, qui montoit à trois cens talens, il les recouſit fort proprement, & ſe crut bien en ſûreté. Mais, quand il fut arrivé à Sparte, les borderaux qu'on avoit mis dans chaque ſac, le décélerent. Pour éviter le ſupplice, il ſe bannit lui-même de Sparte, emportant par-tout la honte d'avoir terni par une ſi baſſe & ſi ſordide avarice la gloire de toutes ſes belles actions.

Sur ce fâcheux exemple, les plus ſages & les plus ſenſés des Spartiates, craignant cette force impérieuſe de l'argent, qui ſubjuguoit, non-ſeulement les hommes du commun, mais encore les plus grands perſonnages, blâmerent extrêmement Lyſandre de vouloir donner ainſi atteinte aux loix fondamentales de Sparte, & repréſenterent vivement aux Éphores qu'il étoit de leur devoir de chaſſer de Sparte tout cet or & tout cet argent, & de le charger de malédictions & d'anathêmes, comme une peſte fatale qui ravageoit tous les autres États, & qu'on vouloit introduire à Sparte pour corrompre la ſaine conſtitution du gouvernement, qui depuis tant de ſiecles l'avoit heureuſement maintenu dans un état de force & de vigueur. Les Éphores, ſur le champ, firent un decret pour proſcrire cet or & cet argent, & ordonnerent que l'on continueroit de ne ſe ſervir que de la monnoie reçue, c'eſt-à-dire, de la monnoie de fer; mais, les amis de Lyſandre s'étant oppoſés à ce décret, & ayant mis tout en œuvre pour faire retenir cet or & cet argent à Sparte, l'affaire fut miſe de nouveau en délibération. Il ſemble que naturellement il n'y avoit que deux partis à propoſer, qui étoient de donner un libre cours aux eſpeces d'or & d'argent, ou de les décrier abſolument & de les proſcrire. Les prudens, les politiques en trouverent un troiſième, qui, ſelon eux, concilioit les deux autres par un heureux tempérament, en prenant un ſage milieu entre les deux excès vicieux de trop de ſévérité ou de trop de relâchement. Il fut donc ordonné que la nouvelle monnoie d'or & d'argent ne ſeroit employée que par le tréſor public, qu'elle n'auroit cours que pour les ſeules affaires de l'État, & que tout particulier qui s'en trouveroit ſaiſi, ſeroit mis à mort ſur l'heure.

Étrange expédient, s'écrie Plutarque! comme ſi Lycurgue avoit craint les eſpeces d'or & d'argent, & non pas l'avarice que ces eſpeces font naître; avarice que l'on éteignoit bien moins en défendant aux particu-

liers d'en avoir, qu'on ne l'enflammoit en permettant à la ville entiere d'en amaſſer & de s'en ſervir. Car il étoit impoſſible qu'en voyant cette monnoie en honneur & en eſtime dans le public, on la mépriſât en particulier comme inutile, & que chacun regardât comme de nulle valeur pour ſes affaires domeſtiques, ce que la ville eſtimoit & recherchoit ſi fort pour les ſiennes; les mauvais uſages autoriſés par les mœurs publiques, étant mille fois plus dangereux pour les particuliers, que les vices des particuliers ne le ſont pour le public. Ainſi, dit encore Plutarque, les Lacédémoniens, en infligeant peine de mort contre ceux qui feroient uſage en particulier de la nouvelle monnoie, furent aſſez imprudens & aſſez aveugles pour croire qu'il ſuffiſoit de placer comme en ſentinelle à la porte des maiſons la loi & la crainte du ſupplice, pour empêcher l'or & l'argent d'y entrer; pendant qu'ils laiſſoient le cœur de leurs citoyens ouvert à l'admiration & au déſir des richeſſes, & qu'ils y introduiſoient eux-mêmes une violente paſſion d'en amaſſer, en faiſant regarder comme une choſe grande & honorable de devenir riche.

Lyſandre, du butin des ennemis, fit faire ſa ſtatue de bronze, il fit faire auſſi les ſtatues de tous les capitaines de galeres; & outre cela il fit faire encore deux étoiles d'or qui repréſentoient Caſtor & Pollux, & conſacra toutes ces figures & ces deux aſtres dans le temple d'Apollon à Delphes. Les deux étoiles diſparurent quelque-tems avant la bataille de Leuctres; & dans la chapelle du tréſor de Braſidas & des Acanthiens, il y avoit une galere de deux coudées de long, qui étoit d'ivoire & d'or, que Cyrus lui avoit envoyée pour le féliciter de ſa victoire. Alexandride de Delphes écrit que Lyſandre avoit mis en dépôt, dans ce même temple un talent d'argent, cinquante-deux mines & onze pieces d'or appellées ſtateres; ce qui ne s'accorde point avec ce que tous les autres Hiſtoriens ont dit unanimement de ſa pauvreté.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il étoit parvenu à un degré d'autorité & de puiſſance, dont on n'avoit point encore vu d'exemple; mais, il ſe laiſſa emporter à une préſomption & à une vanité plus grandes encore que ſa puiſſance. Il ſouffrit que les villes Greques lui conſacraſſent des autels comme à un Dieu, qu'elles lui fiſſent des ſacrifices, & qu'on chantât des Hymnes & des Cantiques en ſon honneur. Les Samiens ordonnerent, par un décret public, que les fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de Junon, & qui portoient le nom de cette Déeſſe, ſeroient appellées les fêtes de Lyſandre. Il avoit toujours autour de lui une foule de Poëtes, nation vendue ſou-

vent à la flatterie, lesquels chantoient à l'envi ses grands exploits, & en étoient richement payés. La louange est due aux belles actions, mais elle en ternit l'éclat quand elle est ou excessive, ou mandiée.

Cette sorte d'ambition & de vanité, s'il en étoit demeuré là, n'auroit nui qu'à lui seul, en l'exposant à l'envie & au mépris; mais, ce qui en étoit une suite naturelle, l'arrogance & la hauteur s'y étant jointes par les flatteries continuelles de ceux qui l'obsédoient, il poussa l'esprit de domination à un excès insupportable, & ne garda plus de mesures ni dans les récompenses, ni dans les punitions. Les Gouvernemens absolus des villes avec un pouvoir tyrannique, étoient le fruit de l'amitié ou des liaisons d'hospitalité qu'on avoit avec lui; & la mort seule de ceux qu'il haïssoit, étoit la fin de son ressentiment & de sa colere, sans qu'il fût possible de se dérober à sa vengeance. On auroit pu mettre sur son tombeau ce que L. Sylla fit mettre sur le sien: *Que jamais personne ne l'avoit surpassé ni à faire du bien à ses amis, ni à faire du mal à ses ennemis.*

La perfidie & le parjure ne lui coûtoient rien pour venir à bout de ses desseins, & il n'étoit pas moins cruel que vindicatif. Ce qu'il fit à Milet, en est une preuve. Craignant que ceux qui étoient à la tête du peuple ne lui échapassent, & voulant faire sortir de leur asyle ceux qui s'étoient cachés, il jura qu'il ne leur feroit aucun mal. Ces malheureux se fierent à ce serment, & se montrerent; mais, sur le champ, il les donna à égorger aux Nobles, qui les firent tous mourir, quoiqu'ils ne fussent pas moins de huit cens. Le nombre de ceux du parti du peuple qu'il mit à mort dans les autres villes est incroyable; car, il ne tuoit pas seulement pour satisfaire ses ressentimens particuliers, il servoit encore l'inimitié, la haine, & l'avarice des amis qu'il avoit dans toutes les villes, & les aidoit à les assouvir par la mort de leurs ennemis.

Il n'y avoit point d'injustice & de violence que les peuples ne souffrissent sous le gouvernement de Lysandre, sans que les Lacédémoniens, qui en étoient suffisamment informés, se missent en devoir d'y remédier. Il est assez ordinaire à ceux qui sont en place, d'être peu touchés des vexations des personnes foibles & sans crédit, & de se rendre sourds à leurs plaintes, quoique l'autorité leur ait été confiée principalement pour la défense des pauvres, qui n'ont point d'autres protecteurs. Mais, si ces plaintes viennent de la part d'un grand, d'un puissant, d'un riche, de qui l'on peut avoir à craindre ou à espérer, cette même autorité, qui étoit lente & endormie, devient tout à coup vive & agissante; preuve certaine que ce n'est pas l'a-

mour de la juſtice qui la met en mouvement. C'eſt ce qui paroît ici dans la conduite des Magiſtrats de Lacédémone. Pharnabaze, las d'eſſuyer les injuſtices de Lyſandre qui pilloit & ravageoit les Provinces où il commandoit, ayant envoyé à Sparte des ambaſſadeurs pour ſe plaindre des torts qu'il avoit reçus, les Éphores le rappellerent. Lyſandre étoit alors dans l'Helleſpont. La lettre des Éphores le jetta dans une grande conſternation. Comme il craignoit ſur-tout les plaintes & les accuſations de Pharnabaze, il ſe hâta de s'expliquer avec lui, dans l'eſpérance qu'il l'adouciroit, & feroit ſa paix. Il alla donc le trouver & le pria d'écrire aux Éphores une autre lettre, où il marqueroit qu'il étoit content de lui. Mais, Lyſandre, dit Plutarque, en s'adreſſant ainſi à Pharnabaze, ignoroit ce Proverbe : *A fourbe fourbe & demi.* Le Satrape lui promit tout ce qu'il voulut. En effet, il écrivit devant Lyſandre une lettre telle qu'il la pouvoit déſirer, mais il en avoit préparé une autre toute contraire ; & quand il fallut la cacheter, comme ces deux lettres étoient de même grandeur & de même figure, il mit adroitement à la place de la premiere celle qu'il avoit écrite en ſecret, qu'il cacheta, & qu'il lui donna.

Lyſandre partit bien content, & étant arrivé à Lacédémone, il alla deſcendre au palais où le Sénat étoit aſſemblé, & rendit aux Éphores la lettre de Pharnabaze. Mais, il fut étrangement ſurpris, quand il en eut entendu le contenu, & ſe retira fort troublé. Peu de jours après, il revint au Sénat, & dit aux Éphores qu'il étoit obligé d'aller au temple d'Ammon pour s'acquitter des ſacrifices qu'il avoit voués à ce Dieu avant ſes combats. Ce pélérinage n'étoit qu'un prétexte, qui couvroit la peine qu'il avoit de vivre en ſimple particulier à Sparte, & d'y ſubir le joug de l'obéiſſance, lui qui juſques-là avoit toujours commandé. Accoutumé depuis long-tems au commandement des armées, & aux diſtinctions flatteuſes d'une eſpece de ſouveraineté qu'il avoit exercée dans l'Aſie, il ne pouvoit ſouffrir cette égalité humiliante qui le confondoit dans la multitude, ni ſe téduire à la ſimplicité d'une vie privée. Ayant obtenu ſon congé après beaucoup de difficultés, il s'embarqua.

Dès qu'il fut parti, les Rois ayant fait réflexion qu'il tenoit dans ſa dépendance toutes les villes par le moyen des Gouverneurs & des Magiſtrats qu'il y avoit établis, & auxquels il avoit donné toute autorité, & que par-là il étoit véritablement ſeigneur & maître de toute la Grece, travaillerent à y rétablir le gouvernement du peuple, & en chaſſer toutes ſes créatures & tous ſes amis. Ce changement excita d'abord un grand tumulte. C'eſt dans ce tems que Lyſandre, averti que

Thraſybule ſongeoit à rétablir la liberté dans ſa patrie, revint en toute diligence à Sparte, & perſuada aux Lacédémoniens de ſoutenir dans Athenes le parti des Nobles.

Pour cet effet, ils envoyent d'abord cent talens aux trente tyrans pour continuer la guerre, & le nomment lui-même pour Général. Mais, les deux Rois, pleins d'envie contre lui, & craignant qu'il ne prît une ſeconde fois Athenes, réſolurent que l'un d'eux y marcheroit, & Pauſanias partit en même-tems, en apparence pour ſoutenir les Trente contre le peuple, mais dans la vérité pour terminer la guerre, & pour empêcher que Lyſandre, par le moyen de ſes amis, ne ſe rendit encore maître d'Athenes. Il en vint facilement à bout; car, ayant gagné la confiance des Athéniens, il les réconcilia les uns avec les autres, appaiſa la ſédition, & coupa par ce moyen, dit Plutarque, les aîles à l'ambition de Lyſandre.

Mais, quelque tems après, les Athéniens s'étant encore ſoulevés, on en rejetta toute la faute ſur Pauſanias; car, on dit qu'ayant ôté au peuple le frein de l'oligarchie qui le retenoit & le réprimoit, il l'avoit mis en pleine liberté de retomber dans ſon audace & dans ſon inſolence. En même-tems, cela donna à Lyſandre la réputation d'homme qui ne faiſoit rien, ni par complaiſance, ni par vaine gloire & par oſtentation, mais qui, ſans aucun égard pour perſonne, ſe portoit fortement à tout ce qui pouvoit être utile à Sparte. En effet, il étoit fier & rude dans ſes diſcours, & il ſe montroit terrible à ceux qui oſoient lui réſiſter ou le contredire.

Le roi Agis, étant venu à mourir, laiſſa un frere nommé Agéſilaüs, & un fils nommé Léotychidas, mais qui paſſoit pour n'être point à lui. Lyſandre, qui favoriſoit Agéſilaüs, parce qu'il l'aimoit, lui conſeilla de s'emparer de la royauté, puiſqu'il étoit véritablement de la race des Héraclides; car, pour Léotychidas, il étoit ſoupçonné d'être fils d'Alcibiade, qui avoit eu un commerce ſecret avec Timéa ſa mere, femme d'Agis, dans le tems que, banni d'Athenes, il s'étoit retiré à Sparte. Agéſilaüs, tant à cauſe de ſes grandes qualités, que par le ſecours & la protection de Lyſandre, fut reconnu Roi.

D'abord, Lyſandre commença à lui ſuggérer & à lui mettre en tête de porter la guerre en Aſie, le rempliſſant de ces magnifiques eſpérances, qu'il détruiroit l'empire des Perſes, & qu'il ſe rendroit le plus grand perſonnage qui eût jamais été. En même-tems, il écrivit à ſes amis en Aſie, pour les preſſer de demander à Sparte Agéſilaüs pour général contre les Barbares. Ses amis obéirent à ſes ordres, & envoyerent à Lacédémone des ambaſſadeurs pour en faire la demande. Agé-

ſilaüs ne conſentit à ſe charger de cette expédition, qu'à condition qu'on lui donneroit trente capitaines Spartiates, pour l'aſſiſter & pour compoſer ſon Conſeil, deux mille nouveaux citoyens d'élite, tirés des Ilotes à qui l'on avoit donné le droit de bourgeoiſie, & ſix mille hommes de troupes des alliés, ce qui lui fut accordé ſur le champ. Lyſandre fut mis à la tête des trente Spartiates, non-ſeulement à cauſe de ſa grande réputation & de la grande autorité qu'il s'étoit acquiſe, mais encore à cauſe de l'amitié particuliere qu'avoit pour lui Agéſilaüs, qui lui étoit redevable & du trône & de l'honneur qu'on venoit de lui faire en le nommant Généraliſſime.

Quand ils furent arrivés en Aſie, les gens du païs, qui n'avoient nulle habitude avec Agéſilaüs, lui faiſoient peu leur cour, comptant qu'il n'avoit que le titre de Général pour la forme ſeulement, & regardant Lyſandre comme celui en qui ſeul réſidoit tout le pouvoir. Comme jamais Gouverneur n'avoit fait ni tant de bien à ſes amis, ni tant de mal à ſes ennemis, il n'eſt pas étonnant qu'il fût tant aimé des uns, & tant redouté des autres. Tous donc s'empreſſoient de lui rendre leurs hommages, ſe trouvoient tous les jours à ſa porte, lui faiſoient un nombreux cortege lorſqu'il ſortoit, pendant qu'Agéſilaüs demeuroit preſque ſeul. Une telle conduite ne pouvoit pas ne point bleſſer un Général & un Roi, extrêmement ſenſible & délicat ſur ce qui regardoit ſon autorité, quoique d'ailleurs il ne fût point jaloux du mérite d'autrui, & qu'au contraire il aimât à le faire valoir. Il ne diſſimula pas ſon mécontentement. Il n'eut plus aucun égard aux recommandations de Lyſandre, & ceſſa de l'employer lui-même. Lyſandre s'apperçut bientôt du changement arrivé à ſon égard. Il ceſſa de s'employer auprès du Roi pour ſes amis, & les pria de ne plus venir le viſiter, & de ne plus s'attacher à lui; mais de s'adreſſer directement au Roi, & de rechercher les bonnes graces de ceux qui dans le tems préſent avoient le pouvoir de ſervir & d'avancer leurs créatures. La plûpart ceſſerent de l'importuner de leurs affaires, mais ils ne ceſſerent pas de lui faire leur cour. Au contraire, ils ne furent que plus aſſidus auprès de ſa perſonne; ils l'accompagnoient en foule à toutes ſes promenades, & aſſiſtoient régulierement à tous ſes exercices. Lyſandre, naturellement vain, & accoutumé depuis long-tems aux reſpects & aux ſoumiſſions qui accompagnent le pouvoir abſolu, n'eut pas aſſez de ſoin d'écarter de ſa perſonne la foule empreſſée de ceux qui continuoient de lui rendre leurs hommages avec plus d'aſſiduité que jamais.

Cette ridicule affectation d'autorité & de grandeur aigriſſoit de plus en plus Agéſilaüs, com-

me ſi on eût pris à tâche de le braver. Il porta le dépit ſi loin, qu'ayant donné à de ſimples officiers des commandemens conſidérables & les plus beaux gouvernemens, il nomma Lyſandre commiſſaire des vivres & diſtributeur des viandes; & pour inſulter enſuite les Ioniens, & ſe moquer d'eux, il dit: *Qu'ils aillent préſentement faire la cour à mon maître boucher.*

Lyſandre alors crut devoir lui parler, & en venir avec lui à un éclairciſſement. Leur converſation fut courte & laconique. » Certes, dit Lyſandre, » vous ſçavez bien, Seigneur, » rabaiſſer vos amis. Oui, ré» pondit Agéſilaüs, quand ils » veulent s'élever au-deſſus de » moi; mais, quand ils travail» lent à relever ma grandeur, » je ſçais leur en faire part. » Mais peut-être, Seigneur, » répliqua Lyſandre, vous a» t-on fait de faux rapports en » m'imputant ce que je n'ai » point fait. Je vous prie donc, » ſur-tout à cauſe des étrangers » qui, tous, ont les yeux ſur » nous, de me donner dans vo» tre armée un emploi où vous » croirez que je pourrai vous » déplaire le moins, & vous » ſervir le plus utilement. »

Le fruit de cette converſation fut la lieutenance de l'Helleſpont qu'Agéſilaüs lui donna. Dans cet emploi, il conſerva toujours ſon reſſentiment contre lui; ſans pourtant rien négliger de ce qui étoit de ſon devoir, & de ce qui alloit au bien des affaires. Ayant trouvé que Spithridate, un des principaux officiers du roi de Perſe, homme vaillant, & qui avoit beaucoup d'argent & de troupes, étoit brouillé avec Pharnabaze, il l'engagea à ſe révolter contre ſon maître, & l'emmena à Agéſilaüs. C'eſt le ſeul ſervice qu'il lui rendit dans cette guerre. Peu de tems après, il s'en retourna à Sparte ſans aucune marque d'honneur ni de diſtinction, extrêmement piqué contre Agéſilaüs, & ſe promettant bien de le lui faire ſentir.

Il faut avouer que la conduite de Lyſandre, telle que nous venons de la repréſenter, montre de ſa part une vanité & une petiteſſe d'eſprit, bien indignes de ſa réputation. Peut-être qu'Agéſilaüs porta trop loin la ſenſibilité & la délicateſſe ſur le point d'honneur, & qu'il ne ménagea pas aſſez un bienfaiteur & un ami, que des avertiſſemens ſecrets, accompagnés d'ouvertures de cœur & de marques de bonté, auroient pu rappeller à ſon devoir. Mais, quelque éclatant que fût le mérite de Lyſandre, quelque conſidérables que fuſſent les ſervices qu'il avoit rendus à Agéſilaüs, tout cela ne le mettoit pas en droit, non-ſeulement de s'égaler à ſon Général & à ſon Roi, mais de vouloir même l'emporter ſur lui, & en quelque ſorte l'effacer. Il devoit ſe ſouvenir qu'il n'eſt jamais permis à un inférieur de s'oublier, ni de ſortir des bornes d'une juſte ſubordination.

Quand il fut de retour à Sparte, il ſongea réellement à exécuter un projet qu'il rouloit dans ſon eſprit depuis pluſieurs années. Il n'y avoit à Sparte que deux familles, ou plutôt deux branches, de la poſtérité d'Hercule, qui euſſent le droit de regner. Quand Lyſandre fut parvenu à ce haut degré de puiſſance que lui avoient acquis ſes grandes actions, il commença à voir avec peine qu'une ville, dont il avoit relevé l'éclat par ſes grands exploits, fût ſoumiſe à des Princes auxquels il ne cédoit ni pour le courage ni pour la naiſſance, car il deſcendoit comme eux d'Hercule. Il chercha donc les moyens d'ôter à ces deux maiſons le droit de ſuccéder ſeules au Royaume, pour l'étendre à toutes les autres branches des Héraclides, & même, ſelon quelques-uns, à tous les naturels de Sparte, ſe flattant qu'aucun Spartiate, s'il venoit à bout de ſon deſſein, ne pourroit lui diſputer cet honneur, & qu'il auroit la préférence ſur tous.

Ce projet ambitieux de Lyſandre fait voir que les plus grands capitaines ſont ſouvent ceux dont on a le plus à craindre dans un État républicain. Ces courages ſi fiers, accoutumés dans les armées à un pouvoir abſolu, rapportent avec la victoire un eſprit de hauteur toujours à craindre dans un État libre. Sparte, en donnant un pouvoir ſans bornes à Lyſandre, & en le lui laiſſant pendant tant d'années, ne fit pas aſſez réflexion que rien n'eſt plus dangereux que de confier à des hommes d'un mérite ſupérieur, des emplois dont l'autorité ſuprême les expoſe à la tentation de ſe rendre les maîtres. Lyſandre y ſuccomba, & entreprit de s'ouvrir un chemin au trône.

L'entrepriſe étoit hardie, & demandoit de longs préparatifs. Il ne crut pas pouvoir y réuſſir, ſi auparavant, par la crainte de la Divinité & par les frayeurs de la ſuperſtition, il n'étonnoit & ne ſubjuguoit ſes citoyens, pour les amener plus facilement à ce qu'il vouloit leur faire entendre; car, il ſçavoit qu'à Sparte, comme dans toute la Grece, on ne faiſoit rien, pour peu qu'il fût important, ſans conſulter les oracles. Il tenta, à force de préſens, la fidélité des Prêtres ou Prêtreſſes de Delphes, de Dodone, d'Ammon, mais ce fut inutilement pour lors. Ces derniers envoyerent des ambaſſadeurs à Sparte pour l'accuſer d'impiété & de ſacrilege, mais il ſe tira de cette mauvaiſe affaire par ſon adreſſe & par ſon crédit.

Il fallut mettre en œuvre d'autres machines. Une femme, dans le royaume de Pont, ſe diſant groſſe d'Apollon, étoit accouchée depuis quelques années d'un enfant, à qui l'on donna le nom de Silene; & les plus puiſſans du Royaume demanderent avec empreſſement l'honneur de le faire nourrir &

élever. Lyſandre, prenant cette naiſſance pour en faire le commencement & comme le fond de la piece qu'il méditoit, ſupplée le reſte de lui-même en employant bon nombre de gens, & de gens même conſidérables, qui débitoient, comme le prologue de la piece, cette naiſſance miraculeuſe de l'enfant, & qui, ſans qu'il parût aucune affectation, diſpoſoient ainſi les eſprits à la croire. Cela fait, ils apporterent de Delphes à Sparte certains diſcours, qu'ils ſemoient & répandoient par tout, » Que les Prêtres du temple » gardoient dans quelques li» vres tenus forts ſecrets, des » Oracles très-anciens dont il » n'étoit permis ni à eux, ni à » qui que ce fût, de prendre » connoiſſance, mais ſeulement » à un fils d'Apollon qui vien» droit dans la ſuite des tems, » & qui, après avoir donné » des preuves certaines de ſa » naiſſance à ceux qui gar» doient les livres où étoient » contenus ces Oracles, les » prendroit & les emporteroit.»

Tout cela étant bien préparé, Silene devoit venir ſe préſenter aux Prêtres, & demander ces Oracles en qualité de fils d'Apollon; & les Prêtres, qui étoient du complot, comme acteurs bien dreſſés & bien inſtruits, devoient de leur côté approfondir bien exactement toutes choſes, & faire en apparence bien des difficultés & bien des queſtions ſur cette naiſſance pour l'éclaircir. Enfin, comme perſuadés & convaincus que ce Silene étoit le véritable fils d'Apollon, ils devoient lui montrer & lui remettre ces livres; & alors ce fils du Dieu liroit en préſence de tout le monde toutes ces prophéties, & particulierement celle pour laquelle ſeule étoit ourdie toute cette trame. Elle portoit, » qu'il étoit plus » expédient & plus utile aux » Spartiates de n'élire déſor» mais pour leurs Rois que les » plus vertueux de leurs ci» toyens. » En conſéquence, Lyſandre devoit monter ſur la tribune pour haranguer le peuple, & pour le porter à faire ce changement. Cléon d'Halicarnaſſe, célebre Rhéteur, lui avoit compoſé ſur ce ſujet un diſcours fort éloquent, qu'il avoit appris par cœur.

Silene, devenu grand, s'étant rendu en Grece pour jouer ſon rôle, Lyſandre eut le déplaiſir de voir manquer ſa piece par la timidité & la déſertion de l'un de ſes principaux acteurs, qui, dans le moment précis de l'exécution, manqua de parole, & diſparut. Quoique cette intrigue eût été menée depuis un fort long-tems, elle fut conduite avec tant de ſecret juſqu'au tems même où elle devoit éclore, qu'on n'en ſçut rien pendant la vie de Lyſandre. Ce ne fut qu'après ſa mort qu'elle fut découverte. Il mourut avant le retour d'Agéſilaüs, de ſon expédition d'Aſie, après s'être trouvé malheureuſement engagé dans la guerre contre les

Béotiens, ou plutôt après y avoir engagé toute la Grece.

Ceux qui rejettent cette guerre sur Lysandre, disent qu'il fut extrêmement irrité de ce que les Thébains seuls, tous leurs alliés ne disant mot, avoient osé demander la dixieme partie du butin fait sur les Athéniens à Décélée ; & de ce qu'ils s'étoient plaints qu'il eût envoyé de l'argent à Sparte pour son compte ; mais qu'il fut encore plus offensé de ce qu'ils furent les premiers qui donnerent aux Athéniens les moyens de se mettre en liberté en brisant le joug des trente Tyrans qu'il avoit établis, & que les Lacédémoniens avoient rendus encore plus puissans & plus terribles, en ordonnant par un décret : » Que tous » ceux qui s'étoient enfuis d'A» thènes, pourroient être pris » par-tout où on les rencon» treroit, & ramenés dans la » ville ; & que ceux qui leur » prêteroient main-forte, se» roient maudits, excommuniés » & traités en ennemis de La» cédémone. »

A ce décret les Thébains en opposerent un autre plus juste & plus honnête, & entierement conforme aux actions d'Hercule & de Bacchus ; car, ils publierent, » que toutes les » villes de la Béotie & toutes » les maisons seroient ouvertes » à tous les Athéniens qui au» roient besoin d'asyle ; que » celui qui ne prêteroit pas » main-forte à un fugitif qu'on » emmeneroit, payeroit un ta» lent d'amende ; & que, si » quelqu'un passoit par les ter» res de la Béotie pour porter » des armes contre les Tyrans, » aucun Thébain ne feroit sem» blant de le voir ni de l'en» tendre. » On ne peut pas dire qu'ils se contenterent de faire ce décret si digne de la Grece, si généreux, si humain, mais que leurs actions ne répondirent point à une proclamation si magnifique ; car, ce fut de Thebes même que partirent Thrasybule & les fugitifs qu'il mena avec lui, pour aller s'emparer du château de Phylé ; & ce furent les Thébains qui leur fournirent des armes & de l'argent, & qui leur donnerent les moyens de commencer & de conduire cette entreprise sans qu'elle fût découverte.

Voilà les raisons qui porterent Lysandre à se déclarer contre Thebes & à marcher au secours des Phocéens. Comme il étoit naturellement violent, & que sa colere étoit encore aiguisée par la mélancolie de la vieillesse, il n'eut point de repos qu'il n'eût inspiré le même ressentiment aux Éphores, & qu'il ne leur eût persuadé d'envoyer contre eux dans la Phocide une bonne garnison, & de lui en donner le commandement. Il partit donc à la tête de ses troupes. Peu de jours après, ils envoyerent encore le roi Pausanias avec l'armée. Mais, Pausanias devoit faire un grand circuit pour entrer dans la Béotie par le mont Cithéron, &

Lyſandre devoit traverſer la Phocide pour le joindre. Chemin faiſant il prit la ville d'Orchomène qui ſe rendit volontairement. Il entra enſuite dans la ville de Lébadie qu'il pilla. Il écrivit de-là à Pauſanias pour l'avertir que de Platées il eût à ſe rendre devant la ville d'Haliarte, & que lui arriveroit dès le lendemain devant ſes murailles au point du jour.

Le Courier qui portoit ces lettres, étant tombé entre les mains des coureurs des ennemis, elles furent portées à Thebes. Les Thébains, avertis par-là de ſon deſſein, confierent leur ville aux Athéniens qui étoient venus à leur ſecours, & ſe mettant en marche ſur le minuit avec leurs troupes, ils arriverent devant les murs d'Haliarte un moment avant l'arrivée de Lyſandre & firent entrer dans la ville une partie de leurs gens. Lyſandre réſolut d'abord de camper ſur une éminence pour attendre Pauſanias. Mais, comme il n'arrivoit point, & que le jour s'avançoit, las d'attendre & de demeurer dans l'inaction, il fit prendre les armes à ſes troupes & à ſes alliés, & les mena en bataille contre la ville. Les Thébains, qui étoient demeurés dehors, prenant par la gauche de la ville, tomberent ſur l'arriere-garde des ennemis au deſſous de la fontaine appellée Ciſſuſa. Les autres Thébains, qui étoient entrés dans la ville, ſe mirent en bataille dans la place avec les Haliartiens, & demeurerent tranquillement ſous les armes. Mais, dès qu'ils virent Lyſandre approcher de leurs murailles, ouvrant tout à coup leurs portes, ils ſortirent, & le chargeant avec fureur ils le renverſerent & le tuerent, avec le devin qui l'accompagnoit, & un petit nombre d'autres. Le reſte ſe retira promptement vers le gros de leur armée. Les Thébains, profitant de ce premier avantage, les pourſuivent ſi vivement qu'ils prennent la fuite à travers les montagnes avec perte d'environ mille hommes. Les Thébains perdirent auſſi de leur côté trois cens hommes, qui avoient ſuivi l'ennemi avec trop d'ardeur, & l'avoient attaqué dans des lieux trop forts & trop difficiles; & ce furent juſtement ceux qui étoient ſoupçonnés de favoriſer davantage Lacédémone; car, pour effacer ce ſoupçon de l'eſprit de leurs citoyens, ils pouſſerent les Lacédémoniens ſans ſe ménager, & combattirent ſi opiniâtrément qu'ils y périrent.

Lyſandre mourut l'an 396 avant J. C. Son corps fut enterré dans le païs des Panopéens, amis ou alliés de Sparte, où l'on montroit encore du tems de Plutarque ſon tombeau, près du chemin qui menoit de Delphes à Chéronnée. Pendant que l'armée étoit campée en cet endroit, on rapporte qu'un Phocéen racontant cette bataille à un autre qui ne s'y étoit pas trouvé, lui dit que les ennemis les

avoient chargés, lorſque Lyſandre avoit déjà paſſé l'Oplite. Comme il en étoit fort étonné, il y eut un Spartiate, ami de Lyſandre, qui l'ayant entendu lui demanda quel étoit cet Oplite, car il ne connoiſſoit point ce nom. Le Phocéen répondit : *C'eſt l'endroit où les ennemis ont renverſé & tué ſur la place nos gens les plus avancés ; car, le ruiſſeau, qui paſſe près des murailles de la ville, eſt appellé Oplite.* A ces mots le Spartiate fondit en larmes, & s'écria : *Qu'il eſt difficile à l'homme d'éviter ſa deſtinée !* Car autrefois, il avoit été rendu à Lyſandre un Oracle qui portoit en propres termes : *Je t'ordonne d'éviter ſur-tout le bruyant Oplite & le fils de la Terre, le dragon ruſé qui vient frauduleuſement aſſaillir par derriere.* Or celui qui tua Lyſandre étoit un Officier d'Haliarte, qui s'appelloit Néochorus, & qui portoit ſur ſon bouclier un dragon ; & c'eſt ce qu'il ſemble que l'Oracle vouloit faire entendre.

La pauvreté de Lyſandre ayant été reconnue après ſa mort, fit beaucoup d'honneur à ſa mémoire, quand on vit que de tant d'or & d'argent qui lui avoit paſſé par les mains, d'une puiſſance ſi grande qu'il avoit eue, de tant de villes qui lui avoient été ſoumiſes, & qui lui avoient fait la cour, en un mot de cette eſpèce de royauté & de ſouveraineté qu'il avoit toujours exercées, il n'en avoit profité en rien pour avancer & pour enrichir ſa maiſon.

Peu de tems après, ſur quelques différends qui s'éleverent dans Sparte, entre la ville & ſes alliés, on eut beſoin d'aller viſiter les papiers & mémoires que Lyſandre avoit laiſſés, & Agéſilaüs ſe tranſporta dans ſa maiſon. En parcourant ſes papiers, il tomba ſur le cahier où étoit écrite tout du long la harangue de Cléon, qu'il avoit préparée ſur l'élection des Rois, pour faire voir à ſes citoyens qu'ils devoient ôter à la maiſon des Eurytionides & à celle des Agides, le droit de ſuccéder ſeules au Royaume, étendre ce droit à tous les naturels Spartiates, & n'élire pour leurs Rois que les plus vertueux & les plus gens de bien.

Frappé de cette lecture, il quitta tout & ſortit bruſquement pour aller communiquer cette harangue à ſes citoyens, & leur faire voir quel homme c'étoit que Lyſandre, ſans qu'il eût été connu. Mais Lacratidas, homme ſage & prudent, & qui étoit le préſident des Éphores, le retint en lui diſant, » qu'il » ne falloit pas déterrer Lyſan- » dre, mais au contraire qu'il » falloit enterrer avec lui ſa » harangue, comme une pièce » très-dangereuſe par le grand » art avec lequel elle étoit » compoſée, & par la force de » perſuaſion qui régnoit par- » tout, & à laquelle il ſeroit » impoſſible de réſiſter. »

Malgré ce bruit qui fut bientôt devenu public, les Spartiates ne laiſſerent pas de faire

à Lyſandre toutes ſortes d'honneurs après ſa mort. En voici un entr'autres qui mérite d'être rapporté. Quelques jours avant qu'il mourût, deux des principaux citoyens de Sparte avoient fiancé ſes deux filles ; mais, après ſa mort, ſa pauvreté ayant été reconnue, ils refuſerent de les épouſer. Les Spartiates les condamnerent à l'amende ſur ce que de ſon vivant, le croyant riche, ils lui avoient fait la cour, & avoient recherché ſon alliance ; & qu'après ſa mort, ayant reconnu ſa pauvreté qui étoit la plus grande preuve de ſa juſtice & de ſa vertu, ils l'avoient abandonné, & n'avoient plus voulu être ſes gendres. Car, à Sparte, il y avoit des peines établies, non-ſeulement contre ceux qui refuſoient de ſe marier, ou qui ſe marioient trop tard, mais auſſi contre ceux qui ſe marioient mal ; & à cette derniere étoient ſujets ſur-tout ceux qui, au lieu de ſe marier dans des maiſons de vertu & de leur parenté, ne cherchoient que les maiſons les plus riches. Rien de plus ſage que cette Loi, car par ce moyen l'honneur & la vertu ſe perpétuoient dans les familles. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il y en eût une pareille parmi nous.

DIGRESSION

ſur le portrait de Lyſandre.

Il faut avouer qu'un généreux déſintéreſſement, au milieu de tout ce qui peut irriter la cupidité, eſt bien rare, & bien digne d'admiration ; mais, il étoit accompagné dans Lyſandre de grands défauts qui en terniſſoient tout l'éclat. Sans parler de l'imprudence qu'il eut de faire entrer dans Sparte l'or & l'argent qu'il mépriſoit lui-même, mais qu'il rendit eſtimable à ſes citoyens, ce qui cauſa leur perte, quel cas peut-on faire d'un homme, brave à la vérité, propre à manier les eſprits, intelligent dans les affaires, & habile dans l'art de gouverner & dans ce qu'on appelle politique, mais qui ne compte pour rien la probité & la juſtice, à qui le menſonge, la fourberie, la perfidie paroiſſent des moyens légitimes pour parvenir à ſes fins, qui ne craint point, pour avancer ſes amis & ſe faire des créatures, de commettre les injuſtices & les violences les plus criantes, enfin qui ne rougit pas de profaner ce que la religion a de plus ſacré, juſqu'à corrompre les Prêtres & ſuppoſer des Oracles, pour ſatisfaire la folle ambition qu'il avoit de s'égaler aux Rois, & de monter ſur le trône.

Cette ambition, &, pour ainſi parler, cette jalouſie de gloire, qui parurent toujours dans Lyſandre, furent l'effet de l'éducation que l'on recevoit à Sparte. Mais, ce qui ſemble venir uniquement de la nature, c'eſt-ce penchant qu'il avoit, plus qu'il ne convenoit à un Spartiate, à faire la cour aux Grands, cette complaiſance qu'il montroit pour eux en toutes choſes,

& cette facilité avec laquelle il ſupportoit le poids de leur orgueil & de leur faſte pour ſes intérêts. C'eſt dans cette humeur pliante & accommodante que la plupart font conſiſter la meilleure partie de l'habileté du politique. Mais, Ariſtote, dans l'endroit où il montre que les grands hommes ſont naturellement mélancoliques, comme Socrate, Platon, Hercule, nous apprend que Lyſandre tomba auſſi dans cette mélancolie, non pas d'abord, mais ſur ſes vieux jours.

L'on ne ſçauroit nier que Lyſandre ne fût un homme plein de ruſes, & un Sophiſte qui ne cherchoit qu'à défigurer la guerre par ſes tromperies, & qui n'eſtimoit la juſtice que pour l'utilité; car, par-tout où la juſtice ne favoriſoit pas ſes intérêts, il alloit toujours à l'utile, comme au ſeul beau, perſuadé que la vérité n'avoit nul avantage ſur le menſonge par ſa nature, & qu'il falloit meſurer le prix de l'une & de l'autre par le profit qui en revenoit. Et pour ceux qui lui repréſentoient que c'étoit une choſe indigne des deſcendans d'Hercule, d'employer la ruſe & la fraude à la guerre, il s'en moquoit ouvertement: *Car*, diſoit-il *partout où la peau du lion ne peut atteindre, il faut y coudre la peau du renard.*

Ce caractère paroît ſur-tout dans ce qu'il fit à Milet. Ses hôtes & ſes amis, auxquels il avoit promis qu'il leur aideroit à ruiner l'autorité du peuple & à chaſſer tous ceux du parti contraire, ayant chargé de penſée, & s'étant réconciliés avec leurs ennemis, il fit ſemblant en public d'en être bien aiſe & de vouloir favoriſer cette réconciliation, mais en particulier il les accabloit d'injures; & les appellant lâches, il les excitoit à s'élever contre le peuple. Quand il vit la ſédition formée, il accourut promptement comme pour les ſecourir; & entrant dans la ville, il s'emporta extrêmement en paroles contre les premiers qu'il rencontra de ceux qui vouloient changer le gouvernement, & alla juſqu'à les menacer qu'il en feroit une punition exemplaire. S'adreſſant enſuite à ceux de l'autre parti, il leur ordonna d'avoir bon courage, & de ne rien craindre pendant qu'il ſeroit préſent.

Il uſoit ainſi de cette diſſimulation & de ces feintes à deſſein; car, il vouloit que ceux, qui étoient le plus portés pour le peuple, & les plus puiſſans de ce parti, ne ſortiſſent point de la ville, afin qu'il pût les faire égorger tous enſemble, comme il le fit; car, ceux qui ajouterent foi à ſes paroles, & qui reſterent dans la ville, furent tous maſſacrés. Le Spartiate Androclidas rapporte de lui un mot qui marque bien le peu de compte qu'il faiſoit de ſe parjurer; il diſoit, *qu'il falloit tromper les enfans avec les oſſelets, & les hommes avec le parjure*, voulant imiter par-là Polycrate de Sa-

mos, mais à tort & ſans raiſon; car, général d'armée, il imitoit un Tyran. D'ailleurs, la diſcipline Lacédémonienne n'enſeignoit point à en uſer avec les Dieux comme on en uſe avec les ennemis, & à en uſer avec encore plus d'inſolence. Car, celui qui trompe par un faux ſerment, déclare ouvertement par-là qu'il craint ſon ennemi, & qu'il mépriſe Dieu.

Pour marque de ſon déſintéreſſement, on rapporte que Denys le Tyran lui ayant envoyé un jour pour ſes filles de belles robes de Sicile, il les refuſa, ſous prétexte qu'il craignoit que de ſi belles robes ne les fiſſent paroître plus laides. Il eſt vrai que peu de tems après étant Ambaſſadeur des Lacédémoniens auprès du même Denys, & ce Prince lui ayant envoyé deux robes, afin qu'il portât à ſa fille celle qui lui plairoit davantage, Lyſandre dit que ſa fille choiſiroit mieux que lui, & les emporta toutes deux.

Un jour que les Argiens plaidoient devant lui pour les confins de leurs terres contre Lacédémone, & qu'ils penſoient bien alléguer des raiſons plus fortes que celles des Lacédémoniens, il leur dit, en leur montrant ſon épée : *Celui qui eſt le maître avec celle-ci, plaide mieux que les autres pour les confins de ſes terres.*

Un autre jour, un homme de Mégare lui ayant dit, dans une converſation, quelque choſe de trop hardi & de trop hautain, il lui répondit : *Mon ami, tes propos demanderoient une bonne forteresſe.*

Les Béotiens ne ſe déclaroient point, incertains s'ils embraſſeroient le parti de Lacédémone ou celui de ſes ennemis; il leur envoya demander, *s'il paſſeroit dans leurs terres, les piques droites ou les piques baiſſées.*

Les Corinthiens s'étant détachés de la ligue, il s'approcha de leurs murailles avec ſon armée; & comme les Lacédémoniens balançoient à donner l'aſſaut, il apperçut un lievre ſortir des retranchemens des Corinthiens; & ſur le champ, ſe tournant vers ſes troupes: *N'avez-vous point de honte*, leur dit-il, *de craindre des ennemis qui laiſſent tranquillement dormir les lievres dans leurs murailles.*

Pauſanias, après avoir examiné ce que Lyſandre fit pour & contre Sparte, n'héſite pas à dire qu'à le peſer dans la balance même des Perſes, il eſtime qu'il fit plus de mal que de bien à ſa patrie.

LYSANDRE, *Lyſander*, (a) Λύσανδρος, petit fils du précédent, fut un ennemi mortel de Léonidas, fils de Cléonyme. Il gagna Cléombrote qui avoit épouſé la fille de Léonidas, & s'étant lié d'amitié avec lui, il l'engagea à accuſer ſon beau-pere de pluſieurs crimes, mais entr'autres d'avoir juré dès ſa jeuneſſe à Cléonyme ſon pere,

(a) Pauſ. pag. 169.

que s'il venoit jamais à regner, il perdroit l'État. Léonidas, ayant ſuccombé à cette accuſation, fut contraint d'abdiquer, & Cléombrote occupa le trône à ſa place.

LYSANDRE, *Lyſander*, (*a*) Λύσανδρος, capitaine Athénien, à qui Caſſandre avoit confié la garde du promontoire de Leucade, fut tué dans un combat, vers l'an 312 avant Jeſus-Chriſt.

LYSANDRE, *Lyſander*, (*b*) Λύσανδρος, un des quatre chefs qui commandoient les troupes que les Béotiens envoyerent aux Thermopyles, pour en défendre le paſſage avec les autres troupes des Grecs, contre les Gaulois qui venoient fondre dans le païs.

LYSANDRE, *Lyſander*, (*c*) Λύσανδρος, Spartiate, fils de Libys, jouiſſoit de la plus grande réputation parmi ſes concitoyens. Le roi Agis l'ayant fait élire Éphore, il appuya autant qu'il lui fut poſſible, le deſſein que ce Prince avoit formé de rétablir la diſcipline de Lycurgue. Quand il fut ſorti de charge, les Éphores qui lui ſuccéderent, lui intenterent un procès, ainſi qu'à Mandroclidas, parce que contre la loi ils avoient décerné l'abolition des dettes & le nouveau partage des terres. Lyſandre & Mandroclidas, ſe voyant donc en danger d'être condamnés, perſuadent aux deux Rois qu'il n'ont qu'à s'unir, à ſe bien entendre enſemble, & à ſe moquer de toutes les ordonnances & de tous les décrets des Éphores: » Car, » diſoient-ils, toute la force » de ces Magiſtrats ne vient que » de la méſintelligence des Rois, » parce qu'ils appuyent par » leurs ſuffrages celui des deux » qui propoſe le meilleur avis, » lorſque l'autre le combat & » s'oppoſe à ce qui eſt expédient & utile; au lieu, ajoutoient-ils, que, quand les » deux Rois ſont d'accord & » ne veulent que la même choſe, rien ne peut s'oppoſer à » leur volonté ni à leur puiſſance; & c'eſt contrevenir aux » loix que de leur réſiſter, les » Éphores n'ayant que le pouvoir de décider entre les deux » Rois quand ils ſont de différens avis, & nullement le » droit de s'ingérer dans leurs » affaires quand ils ſont d'accord. » Les deux Rois, perſuadés par ce diſcours, ſe rendirent à l'aſſemblée, firent ſortir les Éphores de leurs ſieges, & en établirent d'autres en leur place.

LYSANDRIDAS, *Lyſandridas*, Λυσανδρίδας, (*d*) Mégalopolitain, fut fait priſonnier avec Théaridas, lorſque la ville de Mégalopolis fut priſe par Cléomène, Roi de Sparte. Ils étoient tous deux les plus nobles & les plus puiſſans de leurs concitoyens.

(*a*) Diod. Sicul. pag. 719.
(*b*) Paul. p. 646.
(*c*) Plut. T. I. p. 798. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 199. *& ſuiv.*
(*d*) Plut. T. I. p. 816.

toyens. Auſſi ceux entre les mains deſquels ils étoient tombés, les menerent auſſi-tôt à Cléomène. D'auſſi loin que Lyſandridas apperçut ce Prince, il lui cria : » Roi de Sparte, » vous avez aujourd'hui entre » vos mains une grande occaſion » de vous rendre le plus glo- » rieux homme du monde, en » faiſant une action encore plus » belle & plus royale que celle » que vous venez d'exécuter. » Cléomène, qui ſe doutoit bien de la priere qu'il vouloit lui faire, lui répondit : » Que voulez- » vous donc me dire, Lyſan- » dridas, car apparemment » vous ne me demanderez pas » que je vous rende la ville ? » Au contraire, lui repartit Ly- » ſandridas, c'eſt cela même » que je vous demande, que » vous ne ruiniez point cette » ville, mais que vous la rem- » pliſſiez d'amis & d'alliés ſûrs » & fideles, en rendant aux Mé- » galopolitains leur patrie, & » en devenant le Sauveur de » tout ce peuple qui en eſt ſor- » ti. » Cléomène, après avoir gardé quelque tems le ſilence : » Il eſt difficile, dit-il, de s'aſ- » ſurer de ce que vous me dites- » là ; mais à Sparte, ce qui eſt » glorieux l'emporte toujours » ſur ce qui eſt utile. » En finiſ- ſant ces mots, il les envoya tous deux à Meſſene avec un Héraut, pour déclarer de ſa part aux Mégalopolitains qu'il leur rendroit leur ville, à condition qu'ils renonceroient à la ligue des Achéens, & qu'ils deviendroient amis & confédérés de Sparte. Mais, Philopœmen les empêcha d'accepter des conditions ſi douces & ſi humaines, & fit même chaſſer Lyſandridas & Théaridas de Meſſene.

LYSANDRIES, *Lyſandria*, Λυσανδρία, (*a*) fêtes établies par les Samiens en l'honneur de Lyſandre. » Les Samnites, dit » Plutarque, ordonnerent par » un décret public que les fê- » tes, qu'ils célébroient en » l'honneur de Junon, & qui » portoient le nom de cette » Déeſſe, ſeroient appellées les » fêtes de Lyſandre. » Au lieu de Ἥραια, *Junonia*, on les appella Λυσάνδρια, *Lyſandria*. Voilà un bel exemple des excès impies où la flatterie a ſouvent porté les hommes. Ils ont dégradé leurs Dieux pour mettre des hommes, & ſouvent des monſtres, à leur place.

LYSANIAS, *Lyſanias*, (*b*) chef d'une députation, ſelon Cicéron, dans ſon oraiſon pour L. Flaccus.

LYSANIAS, *Lyſanias*, (*c*) Λυσανίας, Tétrarque d'Abilene, dont il eſt parlé dans ſaint Luc. Ce Lyſanias étoit apparemment le fils ou le petit-fils d'un autre Lyſanias, connu dans l'hiſtoire & mis à mort par Marc-Antoine, qui donna une partie de ſon Royaume à

(*a*) Plut. T. I. p. 443.
(*b*) Cicer. Orat. pro L. Flac. c. 33, 34.
(*c*) Luc, c. 3. v. 1, Dio. Caſſ. p. 411.

Cléopatre. Lyſanias, fils ou petit-fils de ce premier Lyſanias, poſſédoit l'Abilene, lorſque S. Jean-Baptiſte commença ſa miſſion, puiſque S. Luc le met au nombre des Princes qui gouvernoient dans la Judée, ou aux environs. Mais, il falloit qu'il ne fît pas une grande figure dans le monde, ou qu'il ne poſſédât qu'un fort petit État, puiſque les Hiſtoriens profanes n'en font point mention. L'Abilene étoit une petite province, ſituée entre le Liban & l'Antiliban, dont la capitale étoit Abila.

LYSIADE, *Lyſiades*, (*a*) Athénien, dont Cicéron fait mention dans ſa cinquième Philippique. Il étoit fils de Phedre le Philoſophe.

LYSIADE, *Lyſiades*, (*b*) Λυσιάδης, avoit uſurpé la Souveraine autorité de Mégalopolis ſa patrie. Quoique ce fût un homme obſcur, il avoit naturellement le cœur grand & noble, & étoit plein d'une généreuſe ambition. Il n'avoit pas fait comme la plupart des autres Souverains, il ne s'étoit pas laiſſé aller à commettre cette injuſtice, pour ſatisfaire ſon intempérance & ſon avarice; mais pouſſé, encore jeune, par l'amour de la gloire, & ayant follement reçu comme vrais les faux & vains propos qu'on tient ordinairement de la royauté, comme ſi c'étoit l'état le plus déſirable & le plus heureux, il s'étoit fait Souverain pour parvenir à cette félicité tant vantée. Mais, bientôt après, las des peines & des embarras qu'entraîne la Monarchie, portant envie à la tranquillité & au bonheur d'Aratus, & craignant auſſi un peu les embûches qu'il lui dreſſoit, il changea de ſentiment, & forma un deſſein très-beau & très-louable, premièrement de ſe dérober à la haine, de ſe délivrer de ſes craintes, & de congédier la garniſon & les Satellites qu'il étoit obligé de tenir autour de lui pour le garder, & enſuite de ſe rendre le bienfaiteur de ſa patrie.

Ayant donc fait venir Aratus, il dépoſa la Souveraineté, & fit entrer ſa ville dans la ligue des Achéens, qui touchés d'une action ſi généreuſe, exalterent extrêmement ſa vertu, & l'élurent ſur le champ leur Capitaine général. D'abord, il ſe piqua de ſurpaſſer la gloire d'Aratus, & fit pluſieurs entrepriſes qui n'étoient pas néceſſaires, entr'autres, il déclara la guerre aux Lacédémoniens. Aratus eut beau s'y oppoſer de tout ſon pouvoir, tous ſes efforts ne parurent que des effets de l'envie. Lyſiade fut élu général pour la ſeconde fois, malgré l'oppoſition d'Aratus, qui vouloit que le commandement fût donné à un autre. Lyſiade fut aſſez heureux pour parvenir à un troiſième généralat, & il commandoit alternativement avec

(*a*) Cicer. Philipp. 5. c. 173.
(*b*) Plut. T. I. p. 807, 1041. *& ſeq.* Pauſ. pag. 471, 472, 500, 501. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 292, 293, 313.

Aratus; mais, étant entré contre lui dans une inimitié déclarée, & l'ayant ſouvent accuſé en plein Conſeil des Achéens, il ſe décria tellement par cette conduite, qu'il fut chaſſé, car on crut s'appercevoir qu'avec des mœurs feintes & contrefaites, il heurtoit une vertu ſincere & ſolide. Comme Ésope rapporte du coucou, qu'un jour il demandoit aux petits oiſeaux pourquoi ils le fuyoient dès qu'ils le voyoient, & que les petits oiſeaux lui répondirent qu'ils craignoient qu'il ne devînt faucon, la même choſe arriva à Lyſiade. Il reſta toujours dans l'eſprit des hommes un ſoupçon, qu'il n'étoit pas changé de bonne foi, & qu'il conſervoit toujours l'eſprit de tyrannie, tout prêt à le faire éclater à la premiere occaſion.

Il fut tué dans un combat contre les Spartiates. Fâché de ce qu'Aratus retenoit les Achéens, & les empêchoit de pourſuivre les ennemis, il appella ſa cavalerie pour la mener au ſecours de ceux qui continuoient encore leurs pourſuites, la priant de ne pas trahir leur victoire, & de ne pas l'abandonner quand il combattoit pour ſon païs. Ainſi, ayant aſſemblé autour de lui beaucoup de bonnes troupes, & des gens choiſis, il alla charger l'aîle droite des Spartiates avec tant de furie, qu'il la rompit & la mit en fuite. Mais, comme il la pourſuivit avec une ardeur trop inconſidérée, & avec un déſir de gloire trop emporté, il ſe laiſſa attirer dans des lieux tortueux, hériſſés d'arbres & coupés par de grands foſſés, où Cléomène ſe repliant ſur lui, le chargea ſi rudement qu'il tomba mort ſur la place en ſe défendant avec beaucoup de valeur, & en ſoutenant le plus beau & le plus glorieux de tous les combats aux portes de ſa patrie. Cléomène fit enlever ſon corps, & ordonna qu'on le lui apportât. Il le revêtit d'une robe de pourpre, lui mit une couronne ſur la tête, & l'envoya en cet état juſqu'aux portes de Mégalopolis.

LYSIADES, *Lyſiades*, (*a*) Nymphes qui prenoient leurs noms des eaux où on alloit ſe rafraîchir.

LYSIANASSE, *Lyſianaſſa*, (*b*) nom que quelques-uns donnent à la mere de Buſiris, Roi d'Égypte.

LYSIAS, *Lyſias*, Λυσίας, (*c*) célebre orateur Grec, étoit fils de Céphalus de Syracuſe, qui préféra au ſéjour de ſa patrie celui d'Athènes, où il fit élever

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 387.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. T. IV. pag. 213.

(*c*) Cicer. de Orator. L. II. c. 52. Brut. c. 17. *& ſeq.* Lucian. Tom. II. p. 613. Suid. Tom. II. pag. 73. Juſt. L. V. c. 9. Quintil. L. II. c. 16, 18. L. III. c. 8. L. IX. c. 4. L. X. c. 1. L. XI. c. 1. Plut. Tom. I. pag 340. Tom. II. pag. 504, 835, 836. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 345, 546, 547, 687. Tom. VI. pag. 315. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 181, *& ſuiv.*

ſon fils avec un très-grand ſoin. Lyſias prit les leçons de Tiſias & de Nicias.

Il n'avoit encore que quinze ans, lorſqu'il fut choiſi avec deux de ſes freres, pour être du nombre de ceux qui formerent la colonie, que les Athéniens envoyerent à Thurium, en Italie, ſous la 84 Olympiade, 444 ans avant J. C. Il acquit en ce païs des terres & des maiſons, qu'il fut pourtant contraint d'abandonner, par la jalouſie de ſes envieux, qui l'envoyerent en exil. Il demeura en Italie juſqu'à la déroute des Athéniens devant Syracuſe; & il retourna pour lors à Athènes âgé de quarante-huit ans. Il s'y diſtingua par un mérite particulier, & il a toujours été regardé comme un des plus excellens orateurs Grecs.

On diſtinguoit alors trois principaux genres d'éloquence, le genre auſtère, le genre gracieux & fleuri, & un troiſième qui tenoit le milieu entre les deux autres. Le genre auſtère demandoit un ſtyle mâle, vigoureux, véhément; & ſon objet étoit moins de flatter & de perſuader l'auditeur par une expoſition naïve des choſes, & par les ornemens du langage, que de le remuer & de l'étonner par les figures les plus ſublimes, & par les tons les plus pathétiques. Le ſecond genre étoit ſimple, naturel & ſans art, cherchant à s'inſinuer par la douceur & par les graces de l'élocution. Lyſias s'étoit uniquement attaché à ce ſecond genre; ſon ſtyle étoit pur, ſimple, élégant; il expoſoit ſes idées avec une netteté admirable; & ſans employer ni figures, ni même d'autres expreſſions que celles qui étoient de l'uſage ordinaire, il ſçavoit, par un heureux choix de mots propres, & par ſon adreſſe à les arranger, répandre ſur-tout ce qu'il écrivoit, un air de nobleſſe & de dignité. Il excelloit à peindre les mœurs, à donner à ſes perſonnages les caracteres qui convenoient, & à mettres les objets ſous les yeux d'une maniere qui ne laiſſoit rien à déſiter. Mais en quoi il n'avoit jamais été ſurpaſſé ni même parfaitement imité, c'étoit à dire tout avec une grace infinie. Denys d'Halicarnaſſe, n'avoit point de marque plus ſûre pour diſtinguer les diſcours qui étoient véritablement de lui, de ceux qu'on lui attribuoit fauſſement. Il n'avoit ni cette véhémence, ni, pour ainſi dire, cette acrimonie qui caractériſe le genre auſtère. Il ne ſe propoſoit d'autre fin que de plaire à ceux qui l'écoutoient, & de gagner leur confiance par un air de vérité, de candeur & de bonne foi.

On peut avancer comme un principe conſtant, que le ſtyle de chaque Écrivain eſt la fidelle peinture de ſon ame, & que, ſelon que ſes paſſions ſont plus ou moins vives, plus ou moins ardentes, il écrit ou avec plus de force & de véhémence, ou

avec plus de grace & de douceur. Delà il faut conclure que Lyſias avoit beaucoup de douceur dans les mœurs & dans l'eſprit.

Cicéron & Quintilien peignent en deux mots Lyſias. C'étoit, dit Cicéron, un Écrivain d'une préciſion & d'une élégance extrêmes, & déjà Athènes pouvoit preſque ſe vanter d'avoir un Orateur parfait. Quintilien en donne la même idée. » Lyſias, dit-il, a le ſtyle » élégant & léger. S'il ſuffit à » l'Orateur d'inſtruire, il n'en » eſt point qu'on puiſſe mettre » au deſſus de lui. On ne voit » rien d'inutile, rien d'affecté » dans ſon diſcours. Son ſtyle » eſt néanmoins plus ſemblable » à un ruiſſeau clair & pur, » qu'à un grand fleuve. »

Si Lyſias ſe renferma pour l'ordinaire dans cette ſimplicité, &, comme Cicéron l'appelle, cette maigreur de ſtyle, ce n'eſt pas qu'il fût abſolument incapable de force & de grandeur ; car, ſelon le même Cicéron, on trouve dans ſes Harangues des endroits très-forts & très-nerveux. Il en uſoit ainſi par choix & par jugement. Il ne plaidoit point lui-même de cauſes dans le barreau, mais il compoſoit des plaidoyers pour les autres ; & pour entrer dans leur caractere, il étoit ſouvent obligé d'employer un ſtyle ſimple & peu relevé ; ſans quoi il eût perdu cette grace de la naïveté qui eſt admirable en lui, il eût trahi lui-même ſon ſecret. Il falloit donc que ſes diſcours, qu'il ne prononçoit pas lui-même, euſſent un air négligé, ce qui eſt un grand art, & un des grands ſecrets de la compoſition. On éludoit ainſi la loi qui ordonnoit aux accuſés de plaider eux-mêmes leur cauſe, ſans employer le miniſtere des Avocats.

Quand Socrate fut appellé devant les Juges, pour rendre compte de ſes ſentimens ſur la religion, Lyſias lui apporta un plaidoyer qu'il avoit compoſé avec beaucoup de ſoin, & où ſans doute il avoit fait entrer tout ce qui étoit capable de toucher les Juges. Socrate, après l'avoir lu, dit qu'il le trouvoit fort beau, fort oratoire, mais peu convenable au caractere de force & de courage qu'un Philoſophe devoit montrer.

Denys d'Halicarnaſſe peint fort au long & avec beaucoup de goût & de jugement, le caractere du ſtyle de Lyſias, & en marque en détail tous les traits, mais toujours dans le genre d'éloquence ſimple & naturelle dont nous avons parlé. Il rapporte même quelques morceaux d'une de ſes Harangues, pour mieux faire connoître ſon ſtyle.

Lyſias fut un de ceux que les Trente bannirent d'Athènes. Pendant ſon exil, il leva à ſes dépens cinq cens ſoldats, qu'il envoya au ſecours de la patrie commune de l'éloquence.

Quelques-uns lui attribuent trois cens ving-cinq Harangues ; d'autres, trois cens ; & d'au-

tres, deux cens trente. Il laiſſa des préceptes pour bien parler en public, outre diverſes Épîtres. Ce fut pendant la célébration des jeux Olympiques, la premiere année de la XCVIII.e Olympiade, 388 ans avant J. C., qu'il compoſa contre Denys le Tyran, la Harangue intitulée, *l'Olympienne*, qui eſt ſouvent alléguée par les Auteurs. Lyſias mourut âgé de quatre-vingt-un ans, ſous la C. Olympiade, l'an 378 avant Jeſus-Chriſt, ou, ſelon d'autres, en la CI. Olympiade, l'an 374 avant J. C.

LYSIAS, *Lyſias*, Λυσίας, (*a*) capitaine Athénien, contemporain du précédent, fut un des Commandans de l'aile droite au combat des Arginuſes, vers l'an 406 avant J. C.

LYSIAS, *Lyſias*, Λυσίας, (*b*) Général & parent du roi Antiochus Épiphane. Ce Prince, en partant pour une expédition au delà de l'Euphrate, confia à Lyſias le Gouvernement de tout ce qui étoit en deçà de ce fleuve, & le ſoin de l'éducation de ſon fils, qui n'avoit que ſept ans, & qui fut appellé Antiochus Eupator.

A peine Antiochus Épiphane étoit-il parti, que Lyſias ſongea à exécuter les ordres qu'il lui avoit laiſſés, & ſur-tout ceux qui regardoient les Juifs. Le Roi lui avoit commandé de les exterminer entierement, & de n'en pas laiſſer un ſeul dans le païs, où il mettroit enſuite de nouveaux habitans, à qui il diſtribueroit les terres par ſort. Il crut devoir faire d'autant plus de diligence dans cette expédition, qu'il apprenoit tous les jours les progrès que faiſoit Judas Maccabée, qui s'agrandiſſoit en ſoumettant toutes les places dont il approchoit.

Ptolémée Macron, Nicanor & Gorgias furent donc envoyés en Judée avec une puiſſante armée. Mais, Judas Maccabée ou les battit ou les diſſipa. Lyſias, ayant appris ces mauvais ſuccès & ces pertes, fut bien ſurpris & embarraſſé. Néanmoins, comme il ſçavoit combien le Roi avoit à cœur d'exterminer cette nation, il fit de grands préparatifs pour une nouvelle expédition contre les Juifs. Il mit ſur pied une armée de ſoixante mille hommes d'infanterie, & de cinq mille chevaux, tous gens de courage, ſe mit lui-même à leur tête, & les mena en Judée, réſolu de ruiner entierement le païs, & d'exterminer les habitans.

Il vint camper à Bethſura, ville ſituée au midi de Jéruſalem, vers la frontière d'Idumée. Judas Maccabée l'y vint chercher à la tête de dix mille hommes; & ne doutant point de l'aſſiſtan-

(*a*) Roll Hiſt. Anc. T. II. p. 513.

(*b*) Maccab. L. I. c. 3. v. 32. *& ſeq.* c. 4. v. 28. *& ſeq.* c. 6. v. 14. *& ſeq.* c. 7. v. 1. *& ſeq.* L. II. c. 11. v. 1. *& ſeq.* c. 12. v. 1. *& ſeq.* c. 13. v. 1. *& ſeq.* c. 14. v. 1, 2. Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 413 *& ſeq.* Appian. pag. 117, 118. Juſt. L. XXXIV. c. 3. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 694, *& ſuiv.* Tom. V. p. 158, *& ſuiv.*

ce de Dieu, il livra la bataille avec une armée ſi inférieure en nombre, tua cinq mille hommes des ennemis, & mit le reſte en fuite. Lyſias, effrayé de la valeur des ſoldats de Judas Maccabée, qui ſe battoient avec un courage intrépide, réſolus de vaincre ou de mourir, ramena à Antioche ſon armée battue.

Antiochus Épiphane mourut peu de tems après. Sur les premiers avis de ſa mort, Lyſias mit d'abord ſur le trône Antiochus Eupator, & prit avec ſa tutele les rênes du Gouvernement, ſans avoir aucun égard à la diſpoſition qu'avoit faite le Roi en mourant. Ce Prince avoit donné la régence du Royaume, pendant la minorité de ſon fils, à Philippe un de ſes amis qui s'étoit trouvé auprès de lui à ſa mort. Lyſias, profitant du pouvoir qu'il avoit, continua de faire la guerre aux Juifs par ſes Généraux. Mais, effrayé des victoires que Judas Maccabée remportoit ſur eux, il forma une armée de quatre-vingt mille hommes de pied, prit toute la cavalerie du Royaume avec quatre-vingts éléphans, & mena lui-même toutes ces forces dans la Judée, réſolu de mettre à Jéruſalem des habitans étrangers, & attachés au culte des Idoles. Il y ouvrit la campagne par le ſiege de Bethſura, forteresſe entre Jéruſalem & l'Idumée. Judas Maccabée & tout le peuple conjurerent le Seigneur avec larmes d'envoyer un bon Ange pour le ſalut d'Iſraël. Pleins de confiance ils ſe mettent en campagne. Lorſqu'ils marchoient tous enſemble avec un viſage aſſuré, il parut au ſortir de Jéruſalem un homme à cheval qui marchoit devant eux. Il étoit vêtu d'un habit blanc avec des armes d'or, & une lance qu'il tenoit à la main. Cette vue les remplit d'une nouvelle ardeur. Ils ſe jetterent ſur les ennemis comme des lions, tuerent douze mille ſix cens hommes, & obligerent tout le reſte de fuir, la plupart bleſſés & ſans armes.

Après cet échec, Lyſias, ennuyé d'une guerre ſi malheureuſe, & comprenant, dit l'Écriture, que les Juifs étoient invincibles, lorſqu'ils s'appuyoient ſur le ſecours du Dieu tout-puiſſant, fit un traité avec Judas Maccabée & le peuple Juif, & Antiochus Eupator le ratifia. Un des articles de cette paix fut, que l'ordonnance d'Antiochus Épiphane, qui obligeoit les Juifs de ſe conformer à la religion des Grecs, ſeroit révoquée & caſſée, & qu'ils auroient par-tout la liberté de vivre ſelon leurs loix particulieres.

Cette paix ne dura que très-peu de tems. Judas Maccabée ayant été obligé de prendre les armes, pour réprimer les ennemis particuliers des Juifs, qui ſe déclarerent contre eux en pluſieurs endroits du païs, & de repouſſer les Généraux des troupes Syriennes, qui ne ceſſoient de moleſter les Juifs ſes freres, Lyſias revint ſur la fin de la mê-

me année, dans le païs, menant avec lui le jeune roi Eupator, avec l'élite de ſes troupes. Ils aſſiégerent Bethſura, & s'avancerent juſqu'à Jéruſalem, dont ils formerent le ſiege. La ville, ou plutôt le temple, où Judas Maccabée étoit enfermé, étoit fort preſſé; car, comme c'étoit la ſeptieme année, l'on y manquoit de vivres. Il arriva par un effet particulier de la Providence, que dans ce même-tems Philippe, qui avoit été laiſſé par Antiochus Épiphane, Régent du Royaume, vint en Syrie, pour ſe mettre en poſſeſſion de cet emploi. Lyſias, en ayant eu avis, fit faire aux Juifs des propoſitions de paix, qui furent agréées. Antiochus Eupator & Lyſias entrerent dans Jéruſalem, honorerent le Temple, & promirent aux Juifs de les laiſſer vivre ſelon leurs loix. Mais, ils manquerent à leur parole, en faiſant abattre le mur qui mettoit le Temple à couvert des inſultes de la citadelle, qui étoit occupée par les Syriens. Ils ſe retirerent enſuite en diligence à Antioche, où ils trouverent que Philippe s'étoit fortifié; mais, ils l'attaquerent, prirent la ville de force, & le tuerent.

L'année ſuivante, Démétrius fils de Séleucus, Roi de Syrie, à qui le Royaume appartenoit de droit, étant revenu de Rome, où il étoit demeuré en ôtage depuis la mort du Roi ſon pere, & étant arrivé en Syrie, fut reçu à Tripolis, ville de Phénicie, & ayant amaſſé quelques troupes, marcha droit à Antioche, entra dans la ville, ſe ſaiſit du jeune Antiochus Eupator & de Lyſias, & les tua tous deux. Telle fut la fin de Lyſias, qui avoit gouverné le royaume de Syrie environ cinq ans.

LYSIAS [CLAUDE], *Claudius Lyſias*, Κλαύδιος Λυσίας, (*a*) tribun des troupes Romaines, commandoit dans la Judée une cohorte de ſoldats Romains, deſtinés pour garder le temple de Jéruſalem. Claude Lyſias, ayant vu le tumulte qui s'étoit excité à l'occaſion de Paul, que les Juifs avoient arrêté, & qu'ils vouloient faire mourir, accourut, & tira l'Apôtre d'entre leurs mains. Il le fit enſuite mener dans la forteresſe Antonia, & commanda qu'on lui donnât la queſtion en le fouettant, pour ſçavoir ce qui les faiſoit crier ainſi contre lui. Mais, quand on l'eut lié, Paul dit à un Centenier qui étoit préſent: » Vous eſt-il permis de fouet» ter un homme qui eſt citoyen » Romain, & qui n'a point été » condamné. » Le Centenier, ayant entendu ces paroles, alla trouver le Tribun pour lui en donner avis, & lui dit: » Pre» nez garde, à ce que vous » allez faire; car cet homme » eſt citoyen Romain. »

Le Tribun auſſi-tôt vint trou-

(*a*) Actu. Apoſt. c. 21. v. 31. & *ſeq.* c. 22. v. 1. & *ſeq.* c. 23. v. 1. & *ſeq.*

ver Paul, & lui dit : » Dites-» moi, êtes-vous citoyen Ro-» main? Paul lui répondit : Oui » je le ſuis. Le Tribun lui re-» partir, j'ai acheté ce droit-» là bien cher. Et moi, lui » répondit Paul, je l'ai par » ma naiſſance. » Auſſi-tôt ceux qui devoient lui donner la queſtion ſe retirerent ; & le Tribun ayant appris que Paul étoit citoyen Romain, craignit d'être puni parce qu'il l'avoit fait lier. Le lendemain voulant ſçavoir au vrai pour quel ſujet les Juifs l'accuſoient, il lui fit ôter ſes chaînes ; & ayant ordonné que les Princes des Prêtres & tout le Conſeil s'aſſemblaſſent, il fit venir Paul, & le fit comparoître devant eux.

Paul leur parla ; & ſçachant que l'aſſemblée étoit compoſée de Phariſiens & de Sadducéens, il s'écria qu'il étoit Phariſien, & qu'il n'étoit accuſé qu'à cauſe de la réſurrection des morts. Il n'en fallut pas davantage, pour mettre la diviſion parmi ceux qui compoſoient l'aſſemblée. Les Phariſiens prirent le parti de Paul ; & comme le tumulte croiſſoit, Claude Lyſias envoya des ſoldats, pour enlever Paul du milieu de l'aſſemblée, & le ramener dans la tour Antonia, où il fut mis en priſon.

Le lendemain, quelques Juifs s'étant attroupés s'engagerent par ſerment de ne manger ni boire qu'ils n'euſſent tué Paul. Ils étoient plus de quarante qui avoient fait enſemble ce ſerment. Ils allerent ſe préſenter aux Princes des Prêtres & aux Sénateurs, & leur dirent : » Nous avons juré avec de » grandes imprécations de ne » prendre aucune nourriture, » que nous n'ayions tué Paul. » Faites donc maintenant ſça-» voir de la part du Conſeil » au Tribun, que vous le priez » de faire amener demain Paul » devant vous, comme pour vous » inſtruire plus à fond de ſon » affaire ; & nous ſerons prêts » pour le tuer avant qu'il arri-» ve. » Mais, le fils de la ſœur de Paul ayant appris qu'on lui dreſſoit ces embûches, entra dans la forteresſe & en avertit Paul. Paul, ayant appellé un des Centeniers, lui dit de conduire ce jeune homme au Tribun, parce qu'il avoit quelque avis à lui donner. Le Centenier auſſi-tôt prit le jeune homme avec lui, & le mena au Tribun, à qui il dit : » Le priſon-» nier Paul m'a prié de vous » amener ce jeune homme, qui a » quelque avis à vous donner. »

Le Tribun le prenant par la main, & l'ayant tiré à part, lui demanda ce qu'il avoit à lui dire. Ce jeune homme lui dit : » Les Juifs ont réſolu en-» ſemble de vous prier que de-» main vous envoyiez Paul dans » leur aſſemblée, comme s'ils » vouloient connoître plus exac-» tement de ſon affaire. Mais, » ne conſentez pas à leur de-» mande ; car, plus de quarante » hommes d'entr'eux lui dreſ-» ſent des embûches, ayant fait » ſerment avec imprécation,

» de ne manger ni boire qu'ils » ne l'ayent tué, & ils ſont dé- » jà tout prêts, attendant ſeu- » lement que vous leur accor- » diez ce qu'ils déſirent. » Le Tribun renvoya le jeune homme, & lui défendit de découvrir à perſonne qu'il lui eût donné cet avis; & ayant fait venir deux Centeniers, il leur dit de tenir prêts pour la troiſième heure de la nuit deux cens hommes de pied, ſoixante-dix cavaliers, & deux cens lances, pour aller juſqu'à Céſarée. Il leur ordonna auſſi d'avoir des chevaux pour Paul, & le mener ſûrement au gouverneur Félix; car, il eut peur que les Juifs ne l'enlevaſſent & ne le tuaſſent, & qu'après cela on ne l'accuſât d'avoir reçu de l'argent pour le livrer.

Il écrivit en même-tems à Félix en ces termes: » Claude » Lyſias, au très-excellent » gouverner Félix, ſalut. Les » Juifs, s'étant ſaiſis de cet hom- » me, étoient ſur le point de le » tuer; j'y arrivai avec des » ſoldats, & le tirai de leurs » mains ayant ſçu qu'il étoit » citoyen Romain; & voulant » ſçavoir de quels crimes ils » l'accuſoient, je le menai dans » leur Conſeil. Mais, j'ai trou- » vé qu'il n'étoit accuſé que ſur » des queſtions de leur Loi, » ſans qu'il fût coupable d'au- » cun crime qui mérirât la mort » ou la priſon; & ſur l'avis qu'on » m'a donné des embûches que » les Juifs dreſſoient pour le » tuer, je vous l'ai envoyé » auſſitôt, déclarant à ſes ac- » cuſateurs qu'ils devoient pro- » poſer devant vous ce qu'ils » avoient à dire contre lui. » Adieu. » Les hommes de pied, pour exécuter l'ordre qu'ils avoient reçu, prirent Paul avec eux, & le menerent la nuit à Antipatride. Et le lendemain ils s'en retournerent à la forteresſe, ayant laiſſé les cavaliers pour l'eſcorter.

LYSIAS, *Lyſias*, (*a*) nom d'une courtiſanne, dont il eſt fait mention dans un dialogue de Lucien.

LYSICLÈS, *Lyſicles*, (*b*) Λυσίκλης, général des Athéniens, fut un des commandans à la bataille de Chéronée contre Philippe. Lyſiclès, ayant enfoncé quelques troupes du centre des Macédoniens, ſe crut déjà victorieux, & plein d'une téméraire confiance, il s'écria: » Allons, » camarades, pourſuivons-les » juſques dans la Macédoine. » Philippe, s'appercevant que les Athéniens, au lieu de profiter de leur avantage pour prendre ſa phalange en flanc, ſuivoient ſes troupes avec trop d'ardeur, dit froidement: *Les Athéniens ne ſçavent pas vaincre.* Auſſitôt, il donna ordre à ſa phalange de ſe replier ſur une petite hauteur; & voyant que les Athéniens en déſordre s'abandon-

(*a*) Lucian. T. II. p. 739.
(*b*) Fuſtinſh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5. Roll. Hiſt. Anc. T. III, pag. 521, 522.

noient à la pourſuite de ceux qu'ils avoient enfoncés, il va fondre ſur eux avec ſa phalange, & les prenant en queue & en flanc, les met en déroute. Démoſthene, plus grand homme d'état que grand homme de guerre, & plus capable de donner dans ſes diſcours de ſalutaires conſeils, que de les ſoutenir par un courage intrépide, prit la fuite avec les autres, & jetta bas ſes armes. On prétend même que pendant qu'il fuyoit, ſa robe s'étant accrochée à un chardon, il crut que c'étoit quelqu'ennemi qui l'arrêtoit, & cria : *Donnez-moi la vie.*

LYSICLÈS, *Lyſicles*, (*a*) Λυσικλῆς. Plutarque, dans la vie de Périclès, dit qu'Eſchine écrit que Lyſiclès, qui n'étoit qu'un marchand de bétail, & dont l'eſprit bas & rampant répondoit à ſa fortune, devint pourtant le premier des Athéniens par le commerce qu'il eut avec Aſpaſie après la mort de Périclès.

M. Dacier fait là-deſſus la remarque ſuivante. » Je ne connois, dit-il, que deux Lyſiclès, qui ont joué un rôle conſidérable à Athenes. Le premier fut envoyé avec douze vaiſſeaux ramaſſer l'argent qui étoit néceſſaire pour continuer le ſiege de Mitylene, & il fut tué dans ce voyage par les Cariens ; mais, ce ne peut être celui dont parle Eſchine, car il fut tué un an après la mort de Périclès ; & depuis cette mort, il ne pouvoit pas avoir eu un aſſez grand commerce avec Aſpaſie pour ſe rendre ſi conſidérable. Le ſecond fut celui que les Athéniens firent mourir pour avoir mal combattu à la bataille de Chéronée, qui fut donnée la troiſième année de l'Olympiade CX. plus de quatre-vingt-dix ans après la mort de Périclès. Si c'étoit ce dernier, il faudroit qu'Aſpaſie eût vécu très-longtems après Périclès. Je ne me ſouviens pas qu'il en ſoit parlé dans les trois oraiſons qui nous reſtent d'Eſchine. »

LYSIDE, *Lyſide*, Λυσίδη, (*b*) femme de Périandre, étoit appellée Méliſſe par ſon mari.

LYSIDICE, *Lyſidice*, (*c*) Λυσιδίκη, fille de Pélops & d'Hippodamie, fut mariée à Meſtor. Il y en a qui la font mere d'Alcmene, de laquelle naquit Hercule.

LYSIDICUS, *Lyſidicus*, (*d*) fut pere de Caninius Cimber, au rapport de Cicéron.

LYSIMACHIE, *Lyſimachia*, Λυσιμαχία, (*e*) ville de la Cherſonnèſe de Thrace vers l'Iſth-

(*a*) Plut. T. I. p. 165.
(*b*) Diog. Laërt. p. 65.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 4 Pauſ. p. 478. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 31.
(*d*) Cicer. Philipp. 11. c. 299.
(*e*) Diod. Sicul. p. 746. Tit. Liv. L. XXXII. c. 34. L. XXXIII. c. 38. & ſeq. L. XXXIV. c. 57. L. XXXV. c. 15. Juſt. L. XVII. c. 1. Plin. Tom. I. pag. 206. Pauſ. p. 17, 28. Ptolem. L. III. c. 11.

me, fut fondée par Lyſimaque, l'an 309 avant Jeſus-Chriſt ; & c'eſt pour cela qu'elle prit le nom de Lyſimachie. Cette ville, dont la ſituation étoit très-avantageuſe, devint fort célebre.

Antiochus le grand, roi de Syrie, y vint un jour avec toutes ſes troupes de terre & de mer ; mais, l'ayant trouvée déſerte & preſque ruinée par les Thraces, qui, après l'avoir priſe il y avoit quelques années, l'avoient pillée & y avoient mis le feu, il conçut le deſſein de la relever. C'eſt pourquoi, il s'appliqua dans le même tems à rebâtir les murs & les maiſons, à racheter les habitans qui étoient en ſervitude, & à ramaſſer ceux que la fuite avoit diſperſés dans l'Helleſpont & la Cherſonnèſe, & à y attirer de nouveaux citoyens, par les avantages qu'il promettoit à ceux qui viendroient s'y établir ; & en même-tems, pour les garantir des hoſtilités des Thraces, il prit lui-même une partie de ſes troupes de terre, avec laquelle il alla ravager les confins de cette Province, & laiſſa l'autre avec tous ceux qui ſervoient ſur ſes vaiſſeaux, pour travailler au plus vîte à rebâtir cette ville.

On prétend qu'elle ſubſiſte encore de nos jours, & elle ſe nomme, ſelon les uns, Hexamili, & ſelon d'autres, Policaſtro. *Voyez* Cardie.

LYSIMACHIE, *Lyſimachia*, Λυσιμαχία, (*a*) marais qu'on appelloit auparavant Hydra, auprès d'une ville appellée Lyſimachie, qui ne ſubſiſtoit plus du tems de Strabon, qui parle de l'une & de l'autre.

LYSIMACHIE, *Lyſimachia*, Λυσιμαχία, (*b*) ville de l'Aſie mineure, dans l'Éolide. Pline en parle comme d'une ville qui ne ſubſiſtoit déjà plus de ſon tems.

LYSIMACHUS, *Lyſimachus*, Λυσίμαχος, (*c*) Athénien, fut pere d'Ariſtide, ſelon Plutarque & Cornélius Népos.

LYSIMACHUS, *Lyſimachus*, Λυσίμαχος, (*d*) fils d'Ariſtide, obtint des Athéniens, après la mort de ſon pere, cent mines d'argent, autant d'arpens de terres plantés d'arbres, avec quatre drachmes par jour ; & ce fut Alcibiade même qui en dreſſa le décret. Calliſthene écrit de plus que Lyſimachus étant mort, & ayant laiſſé une fille nommée Polycrite, le peuple donna auſſi à cette fille le même entretien qu'on donnoit à ceux qui avoient vaincu aux jeux Olympiques.

LYSIMACHUS, *Lyſimachus*, Λυσίμαχος, (*e*) neveu d'Ariſtide. C'étoit un homme très-pauvre, qui ſe tenoit auprès du temple de Bacchus, où il gagnoit ſa

(*a*) Strab. p. 440.
(*b*) Plin. Tom. I. pag. 281.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 318, 319, 334. Corn. Nep. in Ariſt. c. 1.
(*d*) Plut. Tom I. pag. 335. Demoſth. Orat. in Leptin. p. 558.
(*e*) Plut T. I. p. 335.

vie à expliquer les ſonges ſur certaines tables dreſſées pour cet art; ces tables étoient des recueils, où l'on marquoit ce que ſignifioit chaque choſe qui pouvoit venir dans l'eſprit, & ce qu'on avoit appris par une prétendue expérience.

LYSIMACHUS, *Lyſimachus*, Λυσίμαχος, (*a*) natif d'Acarnanie, fut choiſi pour être précepteur d'Alexandre. Cet homme n'avoit cependant aucun mérite ni aucune ſorte de politeſſe; mais, parce qu'il s'appelloit lui-même Phœnix, & qu'il donnoit à Alexandre le nom d'Achille, & à Philippe celui de Pélée, il étoit vu de fort bon œil, & il avoit la ſeconde place auprès du Prince.

LYSIMACHUS, *Lyſimachus*, Λυσίμαχος. (*b*) Macédonien de naiſſance, fils d'Agathocle, fut d'abord un des gardes d'Alexandre, & intendant du tréſor royal. Il n'étoit pas d'une grande naiſſance, ſelon quelques-uns; Juſtin penſe bien différemment. Déjà illuſtre, dit-il, par la nobleſſe de ſa race, Lyſimachus l'étoit encore plus par ſa vertu. La grandeur de ſon courage, & les beaux talens dont la nature & la Philoſophie avoient pris ſoin de douer ſon eſprit & ſon corps, étoient ſi extraordinaires qu'ils l'éleverent même au-deſſus de tous ces grands hommes qui avoient dompté l'Orient. Ce que je vais dire de lui, ajoûte Juſtin, juſtifiera le portrait que je viens d'en faire.

Alexandre, indigné contre Calliſthene qui vouloit faire révoquer la coutume déjà reçue de le ſaluer à la maniere des Perſes, le comprit à deſſein parmi les complices d'une conjuration tramée contre ſes jours. Non content de lui avoir inhumainement fait couper les mains, les oreilles, le nez, les levres, ſpectacle digne tout enſemble d'horreur & de pitié, il le fit enfermer dans une cage avec un chien, & porter de toutes parts pour ſervir d'exemple épouvantable à tout le camp. Alors, Lyſimachus qui avoit accoutumé d'aller entendre ce Philoſophe, & d'en recevoir des préceptes pleins de vertu, touché de l'infortune d'un ſi grand homme, dont la franchiſe un peu trop libre faiſoit tout le crime, ſçut le dérober à ſes tourmens par le poiſon qu'il lui donna. Le Roi, offenſé de la hardieſſe de Lyſimachus, commanda qu'on l'expoſât au lion

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 667. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 2.

(*b*) Lucian. Tom. II. pag. 285, 636. Pauſ. pag. 15. *&* *ſeq.* Juſt. L. XIII. c. 4. L. XV. c. 1. *&* *ſeq.* L. XVI. c. 1 *&* *ſeq.* L. XVII. c. 1, 2. Q. Curt. L. VIII. c. 1. L. X. c. 10. Diod. Sicul. pag. 628, 635, 701. *&* *ſeq.* Corn. Nep. in Eumen. c. 10, 13. in Reg. c. 3. Plut. Tom. I. p. 386. *&* *ſeq.* 898. *&* *ſeq.* Plin. Tom. I. pag. 445, 463. Tom. II. pag. 370. Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 388. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 3, 735. Tom. IV. p. 23, 92. *&* *ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 550. *&* *ſuiv.* Tom. XII. p. 204. *&* *ſuiv.* Tom. XIII. pag. 28. *&* *ſuiv.* Tom. XIV. p. 286, *&* *ſuiv.*

le plus furieux. Mais, à l'inſtant que l'animal, excité par la préſence de la proie, prend ſon eſſor pour l'aller dévorer, le guerrier ferme & intrépide enveloppe ſa main avec ſon menteau, l'enfonce dans la gueule du lion, & lui arrache la langue & la vie en même-tems. Une action ſi admirable & ſi admirée tint lieu de ſatisfaction à Alexandre, auquel on en fit le récit. Il en redoubla ſon amitié pour Lyſimachus, & meſura déſormais ſon eſtime à l'intrépidité de ce Capitaine, qui de ſon côté ſouffrit généreuſement l'injure que le Roi lui avoit faite, & n'en fut pas plus aigri que s'il l'avoit reçue de ſon propre pere.

Nous remarquerons en paſſant que Quinte Curſe prétend que ce qu'on vient de dire, n'eſt qu'un conte imaginé à l'occaſion de ce qui arriva un jour à Lyſimachus; car, comme il chaſſoit en Syrie, il tua lui ſeul un lion d'une grandeur prodigieuſe. Il en eut même l'épaule gauche déchirée juſqu'à l'os, & il courut un extrême danger de ſa vie. Cependant, Pline & Séneque, ainſi que Juſtin, prétendent que ce n'eſt pas une fable, mais une vérité.

Quoi qu'il en ſoit, Lyſimachus & Alexandre perdirent ſi bien le ſouvenir de tout ce qui s'étoit paſſé, qu'un jour Alexandre trop ardemment emporté à la pourſuite de quelques Indiens diſperſés, ayant été abandonné de ſes gardes, dont aucun n'avoit pu le ſuivre à cauſe de la vîteſſe de ſon cheval, ſe ſeul Lyſimachus l'accompagna parmi ces vaſtes campagnes couvertes de ſable. Philippe ſon frere étoit auparavant mort de laſſitude entre les bras même du Roi qu'il avoit voulu ſuivre trop loin. Mais, Alexandre deſcendant de cheval bleſſa par hazard Lyſimachus au front avec la pointe de ſa lance. Comme on n'avoit rien avec quoi on lui pût étancher le ſang, le Roi ôtant ſon Diadême de ſa tête, le mit à l'entour de celle de ſon ami afin d'en bander la bleſſure, & lui donna par-là le premier préſage du Royaume qui l'attendoit.

Lorſque les lieutenans d'Alexandre partagerent l'Empire du monde, vacant par ſa mort, ils aſſignerent à Lyſimachus, comme au plus brave, le gouvernement des nations les plus féroces; tant de l'aveu même de tous, ſa valeur l'emportoit ſur celle de tous les autres! ces nations étoient les habitans de la Thrace qui confinoit à la Macédoine, ſelon Pauſanias. D'autres diſent que Lyſimachus eut avec la Thrace tous les païs ſitués le long du Pont Euxin.

Ce Général, voulant entrer en poſſeſſion du gouvernement qui lui étoit échu, ne s'épouvanta point de trouver le roi Seuthès campé au milieu de vingt mille hommes d'infanterie, & de deux mille de cavalerie, il n'héſita point de livrer

bataille à ces Barbares. Autant ſupérieur aux ennemis par le courage de ſes troupes qu'il leur étoit inférieur par le nombre, il s'expoſa à un combat, où leur ayant tué beaucoup plus de monde qu'il n'en perdit, il revint dans ſon camp, en laiſſant néanmoins la victoire douteuſe ; ce qui fut cauſe que les deux partis ne ſortirent de-là qu'avec une ferme réſolution de faire de nouveaux efforts pour une déciſion finale. Ils exécuterent ſans doute ce deſſein, & il y a lieu de croire que le différent ſe termina à l'avantage de Lyſimachus, comme il s'y termina encore quelque tems après.

Les Callantiens, habitans de la rive gauche du Pont Euxin, chaſſerent la garniſon qui avoit été miſe dans leur ville par Lyſimachus & ſe mirent en liberté. Lyſimachus, inſtruit d'un pareil ſoulevement, s'arma de ſon côté contre les rebelles. Il traverſa la Thrace, & paſſant ſur le mont Æmus, il vint poſer ſon camp au pied des murailles d'Odeſſe. La ſeule circonvallation qu'il fit de cette ville en épouvanta les habitans, qui ſe rendirent à lui par compoſition. Après avoir fait, avec la même facilité, la conquête de l'Iſtrie, il paſſa chez les Callantiens. Cependant, les Thraces & les Scythes venoient en grand nombre au ſecours de leurs alliés, conformément au traité qu'ils avoient ſigné entr'eux. Lyſimachus marcha à leur rencontre ; & ſurprenant d'abord les Thraces, il les fit retourner ſur leurs pas ; à l'égard des Scythes, les ayant défaits dans une bataille en forme, où ils perdirent un grand nombre de leurs gens, il pouſſa tout le reſte hors de ces cantons. De-là revenant à la ville des Callantiens, il en forma le ſiege avec une forte envie de châtier en eux les premiers auteurs de la révolte. Il en étoit là lorſqu'il lui vint des nouvelles qu'Antigonus leur envoyoit du ſecours par mer & par terre ; que Lycon, général de ſes deux armées, faiſoit voile actuellement ſur la mer du Pont, & que Pauſanias, commandant d'un détachement conſidérable, campoit déjà en un lieu qu'on appelloit le Champ ſacré. Lyſimachus, frappé de cette nouvelle, laiſſa au ſiege de Callante un nombre de ſoldats ſuffiſant pour l'entretenir ; & lui-même avec la plus forte partie de ſon armée vint à la rencontre des ennemis. Prêt à paſſer par-deſſus le mont Æmus, il ſe trouva en face du roi Seuthès, qui s'étoit joint au parti d'Antigonus, & dont la nombreuſe armée fermoit tous les paſſages. Ayant néanmoins pris ſon tems pour l'attaquer, il parvint, au prix d'une aſſez grande perte de ſa part, à mettre par terre un bien plus grand nombre de ces barbares. Les pourſuivant enſuite juſques dans les gorges & les retraites de la montagne où ils ſe réfugioient, il les força tous ; & après y avoir tué

Pauſanias lui-même, il rendit la liberté à quelques-uns de ſes ſoldats, & incorpora les autres dans ſes troupes.

Selon Pauſanias, Lyſimachus ſe voyant maître de la Thrace, commença par attaquer ſes plus proches voiſins les Odryſiens; enſuite, il fit la guerre à Dromichetès & aux Getes; mais, comme il avoit affaire à des troupes aguerries & ſupérieures en nombre, il fut batru, courut un extrême danger de ſa perſonne, & n'échappa que par la fuite; ſon fils Agathocle, qui faiſoit ſes premières armes ſous lui, demeura priſonnier. Lyſimachus tenta pluſieurs autres fois le ſort du combat, & ne fut pas plus heureux; enfin, voulant ravoir ſon fils, il fit la paix avec Dromichetès, lui promit ſa fille en mariage, & lui céda tout le canton de la Thrace qui étoit au de-là de l'Iſter. Quelques-uns diſent que ce fut Lyſimachus lui-même qui fut fait priſonnier, & que ſon fils le racheta par le traité dont nous venons de parler.

Cependant, Séleucus ſçut ſi bien repréſenter à Ptolémée la puiſſance formidable d'Antigonus, qu'il l'engagea dans une ligue avec Lyſimachus & Caſſandre, qu'il avoit auſſi convaincus, par les exprès qu'il avoit envoyés, du danger qu'ils avoient à craindre de la part de ce Prince. Antigonus s'étoit bien douté que Séleucus ne manqueroit pas de les ſolliciter à prendre des meſures contraires à ſes intérêts; & il avoit envoyé à chacun des trois des ambaſſadeurs pour renouveller la bonne intelligence avec eux par des aſſurances de ſon amitié. Mais, ce fut inutilement. Bien plus, comme il avançoit vers la haute Syrie, il lui vint auſſi des ambaſſadeurs de la part de Ptolémée, de Lyſimachus, & de Caſſandre. Ayant été admis dans le Conſeil, ils demanderent la Lycie pour Caſſandre, la Phrygie ſur l'Helleſpont pour Lyſimachus, la Syrie entiere pour Ptolémée, & la Babylonie pour Séleucus. Outre cela, ils propoſerent comme une choſe convenable un partage égal entr'eux des dépouilles qu'Antigonus avoit recueillies de la défaite d'Eumene, puiſqu'ils avoient tous contribué à cette guerre & à la chûte de cet ennemi; ſinon qu'ils ſe réuniroient tous contre lui-même. Antigonus s'irrita d'un pareil diſcours, & renvoya les ambaſſadeurs comme ils étoient venus. Là-deſſus, Ptolémée, Lyſimachus & Caſſandre, formant une ligue entr'eux, aſſemblerent des troupes, & ſe pourvurent d'armes & de toutes les munitions néceſſaires pour une guerre ſérieuſe. Antigonus, de ſon côté, qui voyoit ſe réunir contre lui un aſſez grand nombre de Capitaines illuſtres, chercha à joindre à ſon parti des nations, des villes, & ſur-tout des puiſſances conſidérables.

Après qu'ils ſe furent fait la guerre pendant un aſſez long-

tems,

tems, Caſſandre, Ptolémée & Lyſimachus conclurent avec Antigonus, l'an 311 avant Jeſus-Chriſt, un traité de paix dont les articles furent mis par écrit. Il y étoit porté que Caſſandre ſeroit le commandant général de l'Europe, juſqu'à la majorité d'Alexandre, fils de Roxane; que Lyſimachus garderoit la Thrace qui avoit été ſon premier partage; que Ptolémée continueroit de regner en Égypte, & ſur les villes, tant de l'Afrique que de l'Arabie qui en étoient voiſines; qu'Antigonus gouverneroit toute l'Aſie; enfin que les Grecs conſerveroient leur liberté. Nos contendans ne s'en tinrent pourtant pas à leurs propres conventions; & chacun d'eux, ſous des prétextes apparens, travailloit à s'agrandir. Caſſandre, en particulier, voyant croître le jeune Alexandre, & lui étant revenu que les Macédoniens diſoient ſouvent entr'eux qu'il étoit tems de le tirer de ſa priſon, & de le mettre ſur le trône de ſon pere, donna ordre à Glaucias auquel il avoit confié la garde & de l'enfant & de la mere, de les égorger ſecrétement l'un & l'autre, & de cacher leurs corps, ce qui fut exécuté. A cette nouvelle, non-ſeulement Caſſandre, mais Lyſimachus, Ptolémée & Antigonus furent ſoulagés de la crainte des prétentions de ce Prince ſur les provinces qui leur étoient échues. Car, n'y ayant plus d'héritier légitime de l'empire d'Alexandre, chacun d'eux ſe flatta de demeurer ſouverain dans ſon partage, & d'avoir acquis le titre de Roi, & ſur ſes poſſeſſions actuelles, & ſur les conquêtes qu'il pourroit faire par la ſuite. Quatre ans après ils ceignirent tout à fait le Diadême, & ſe proclamerent Rois à l'envi les uns des autres.

Dans la ſuite, Caſſandre ſe voyant vivement preſſé par Démétrius, fils d'Antigonus, & n'en pouvant obtenir la paix qu'à condition de ſe mettre abſolument à la diſcrétion d'Antigonus, Lyſimachus & lui convinrent d'envoyer des ambaſſadeurs à Séleucus & à Ptolémée, pour leur repréſenter l'état où ils ſe trouvoient. Cette conduite d'Antigonus fit voir clairement qu'il ne viſoit à rien moins qu'à dépoſſéder tous les autres ſucceſſeurs d'Alexandre, & à uſurper tout l'Empire; & qu'il étoit tems de s'unir étroitement tous enſemble pour abattre ce pouvoir exorbitant. D'ailleurs, ils étoient piqués, Lyſimachus ſur-tout, de la maniere mépriſante dont Démétrius ſouffroit qu'on traitât les autres Rois à ſa table, s'appropriant à lui & à ſon pere le nom de Roi, au lieu que Ptolémée n'étoit, ſelon ſes flatteurs, qu'un capitaine de vaiſſeaux, Séleucus qu'un commandant d'éléphans, & Lyſimachus qu'un garde de tréſors. Il ſe conclut donc une ligue entre ces quatre Rois; & Séleucus ſe hâta de ſe rendre en Aſſyrie pour ſe préparer à une nouvelle

guerre. L'ouverture s'en fit ſur la côte de l'Helleſpont. Caſſandre & Lyſimachus avoient jugé à propos que le premier demeurât en Europe pour la défendre contre Démétrius, & que l'autre, avec autant de troupes qu'on en pourroit tirer de leurs deux Royaumes ſans les trop dégarnir, allât faire une invaſion dans les provinces d'Antigonus en Aſie. Lyſimachus en conſéquence paſſa l'Helleſpont avec une bonne armée.

Arrivé en Aſie, il rendit la liberté aux habitans de Lampſaque & de Paria, qui rentrerent de bonne grace dans ſon alliance. Mais, il mit une garniſon dans Sigée qu'il avoit emportée de force. Donnant enſuite ſix mille fantaſſins & mille chevaux au capitaine Prépélas, il le chargea d'attirer à leur parti les villes de l'Éolide & de l'Ionie; & dans le deſſein qu'il avoit d'aſſiéger lui-même Abydos, il s'étoit déjà pourvu d'armes & de machines de toute eſpece. Mais, cette ville ayant reçu de la part de Démétrius toutes les ſortes de proviſions qui pouvoient la mettre en ſûreté, il ſe déſiſta de cette entrepriſe; & paſſant dans la Phrygie ſur l'Helleſpont, il aſſiégea réellement Synada, où il ſçavoit que les deux Rois, pere & fils, avoient mis en réſerve une grande partie de leurs richeſſes. Mais, ayant gagné Docimus, prépoſé par Antigonus à la garde de ces cantons, il ſe rendit maître par ſon entremiſe & de Synada & de quelques autres forts, où le Roi tenoit des tréſors enfermés. Cependant, le capitaine Prépélas, envoyé dans l'Éolide & dans l'Ionie par Lyſimachus, prit Adramyttium en paſſant, & aſſiégea enſuite Épheſe. La ville effrayée ſe rendit par compoſition, & le vainqueur renvoya à Rhodes les ôtages Rhodiens qu'il y trouva. Il rendit d'ailleurs la liberté aux Éphéſiens mêmes; mais, il fit brûler tous les navires qui étoient dans leur port.

Antigonus s'occupoit alors à faire célébrer une fête accompagnée d'un combat public, qu'il avoit fondé à Antigonie, où il attiroit par de grandes promeſſes & par de grandes récompenſes, les ouvriers les plus habiles & les plus vaillans athletes. Ayant appris là l'irruption de Lyſimachus, & la défection d'une partie de ſes officiers & de ſes troupes, il interrompit les jeux, après avoir donné deux cens talens à ſes athletes & à ſes entrepreneurs; & faiſant aſſembler ſes troupes, il partit de la Syrie, & marcha à grandes journées à la rencontre de ſes ennemis. Lyſimachus, inſtruit de ſon approche, tint conſeil ſur ce qu'il importoit de faire dans les circonſtances préſentes. On y convint qu'il n'étoit pas à propos de s'expoſer à une bataille réglée, avant que d'avoir reçu les troupes qu'on attendoit de la part de Séleucus; & qu'ainſi il ne s'a-

giſſoit actuellement que de choiſir un poſte avantageux, & d'y attendre l'ennemi dans un camp bien rémparé de foſſés & de paliſſades. C'eſt en effet le parti qu'ils prirent alors. Cependant, Antigonus, arrivé à la portée de leur vue, rangea ſon armée en bataille, & les provoquoit au combat. Mais, n'appercevant aucun mouvement de leur part, il ſe ſaiſit de divers paſſages par où il falloit que les vivres arrivaſſent juſqu'à eux. Ainſi, les gens de Lyſimachus, craignant que la diſette ſeule ne les ſoumît à leurs adverſaires, décamperent dès la nuit ſuivante, & faiſant tout de ſuite quatre cens ſtades, ils arriverent à Dorylée de Phrygie. Ce canton étoit extrêmement bien fourni, & traverſé d'ailleurs par un fleuve qui pouvoit ſervir de barrieres contre l'ennemi. Ce fut là qu'ils tracerent un nouveau camp environné d'une triple paliſſade.

Antigonus, bientôt inſtruit de la retraite des ennemis, ſe mit à les pourſuivre; & arrivé à ce ſecond refuge dont ils ne ſortoient non plus que du premier, il commença à l'environner d'un foſſé profond, & faiſant venir des traits & des catapultes, il en entreprit le ſiege en forme. Mais, les gens de Lyſimachus avoient beau tirer ſans ceſſe des traits contre ceux qui préparoient les batteries, les ſoldats d'Antigonus prenoient viſiblement le deſſus; & la diſette des aſſiégés croiſſoit à proportion des travaux des aſſiégeans; de ſorte qu'enfin Lyſimachus fut réduit à épier le tems d'une nuit noire & orageuſe, pour s'échapper avec les ſiens, & chercher ſa retraite du côté du nord. Antigonus au lever du Soleil s'étant apperçu de cette fuite, ſe mit à leur pourſuite à travers des campagnes aſſez arides. Mais, de grandes pluies étant ſurvenues, & le terrein étant par lui-même extrêmement fangeux, il perdit dans cette pourſuite un aſſez grand nombre & d'hommes & de chevaux, & ſon armée entiere ſouffrit beaucoup; de ſorte que le Roi qui voulut la ſoulager, d'autant plus qu'on ſe trouvoit effectivement à l'entrée de la mauvaiſe ſaiſon, abandonna les fuyards.

Lyſimachus mit ſes ſoldats en quartier d'hiver dans la plaine qui portoit le nom de Salmonie. Il avoit fait venir de fortes proviſions d'Héraclée, à la faveur de l'alliance qu'il avoit contractée avec cette ville. Car, il avoit épouſé Ameſtris, fille d'Oxiarte, & niece du roi Darius, donnée pour femme à Cratérus de la main d'Alexandre même, & actuellement gouvernante & ſouveraine d'Héraclée.

Il ſe donna l'année ſuivante un combat mémorable auprès d'Ipſus, ville de Phrygie. Antigonus y fut vaincu & tué. Après ce combat, Ptolémée, Caſſandre, Lyſimachus & Séleucus, partagerent les États d'An-

ces malheureuſes ſemences d'envie & d'injuſtice. Les noms de paix & de guerre ſont pour eux deux ſortes de monnoie, auxquels ils donnent cours, & dont ils font uſage pour leurs intérêts, & non pour la juſtice. Encore, continue le même Auteur, ſont-ils plus louables quand ils font une guerre ouverte, que quand ils déguiſent ſous les ſaints noms de juſtice, d'amitié, & de paix, ce qui n'eſt qu'une treve & qu'une ſurſéance de leurs injuſtices.

Pyrrhus, trouvant les Macédoniens plus ſouples & plus ſoumis, quand il les menoit à la guerre, que quand il les tenoit en repos, & n'étant pas lui-même d'un naturel fort tranquille & qui pût long-tems ſupporter la paix, faiſoit tous les jours de nouvelles entrepriſes ſans beaucoup ménager ni ſes ſujets, ni ſes alliés. Lyſimachus profita de l'indiſpoſition des troupes à l'égard de Pyrrhus, & les aigrit encore davantage par ſes émiſſaires, en leur faiſant honte de s'être choiſi pour maître, un étranger qui ne tenoit à la Macédoine que par intérêt, & non par affection. Ces reproches entraînerent la plûpart des Macédoniens. Pyrrhus, qui craignit les ſuites de cette déſertion, ſe retira avec ſes Épirotes & les troupes de ſes alliés, & perdit la Macédoine de la même maniere qu'il l'avoit gagnée.

Pauſanias dit que Lyſimachus ayant déclaré la guerre à Pyrrhus, & prenant le tems que ce Prince étoit abſent de ſes États, ce qui lui arrivoit ſouvent, ravagea l'Épire preſque d'un bout à l'autre, & pénétra juſqu'à l'endroit où étoit la ſépulture de ſes Rois. Jérome de Cardie ajoute qu'il ne reſpecta pas même leurs tombeaux, & qu'il joncha la terre de leurs cendres; mais, je ne le puis croire, dit Pauſanias; il y a bien de l'apparence que c'eſt la haine que cet Écrivain avoit pour les Rois, qui lui a fait inventer cette calomnie, quoiqu'il donne à Antigonus des louanges qu'il n'avoit pas méritées. En effet, dit Pauſanias, on ne me perſuadera point qu'un Macédonien ſe ſoit porté à violer les tombeaux des rois d'Épire, comme ſi Lyſimachus eût pu ignorer que ces Rois étoient les ancêtres non-ſeulement de Pyrrhus, mais d'Alexandre; car, Alexandre étoit Épirote & de la race des Éacides par ſa mere. La ligue que Pyrrhus fit bientôt après avec Lyſimachus, eſt encore une preuve, que durant la guerre il ne s'étoit rien paſſé qui pût faire de ces deux Rois des ennemis irréconciliables; ſans doute Jérome étoit piqué contre Lyſimachus pour plus d'une raiſon, mais ſur-tout parce que ce Prince avoit raſé Cardie & bâti en ſa place Lyſimachie dans l'iſthme de la Cherſonneſe de Thrace.

Lyſimachus fut en bonne intelligence avec les Macédoniens durant tout le regne d'Aridée,

tant que Caſſandre & ſes enfans furent maîtres de la Macédoine; mais, dès que le Royaume eut paſſé entre les mains de Démétrius, fils d'Antigonus, Lyſimachus ne doutant pas que celui-ci ne l'attaquât, crut devoir le prévenir; il le connoiſſoit de l'humeur de ſon pere, attentif à ſes intérêts & minutant toujours quelque entrepriſe. Sçachant donc qu'il étoit parti pour la Macédoine, appellé par Alexandre fils de Caſſandre, ſçachant auſſi que Démétrius avoit fait tuer ce jeune Prince, & qu'il s'étoit déjà mis en poſſeſſion du royaume de Macédoine, il réſolut de le combattre; & en effet, il lui donna bataille auprès d'Amphipolis; mais, en voulant diſputer la Macédoine, peu s'en fallut qu'il ne perdît lui-même la Thrace. Cependant, heureuſement ſecouru par Pyrrhus, il conſerva la Thrace, & y joignit dans la ſuite le païs des Neſtiens avec la Macédoine. En effet, Pyrrhus qui étoit accouru du fond de l'Épire, en faiſant les affaires de Lyſimachus, n'avoit pas oublié les ſiennes, & s'étoit approprié une bonne partie du royaume d'Alexandre; il demeura fidele à Lyſimachus tant que Démétrius, qui avoit paſſé en Aſie pour faire la guerre à Séleucus, fut en état de ſe ſoutenir; mais, ſitôt qu'il vit Démétrius entre les mains de Séleucus, il ſe détacha de l'alliance de Lyſimachus, qui de ſon côté ne le ménagea pas; car, après quelques préparatifs, il tomba ſur Antigonus & ſur Pyrrhus lui-même, remporta ſur eux une grande victoire, conquit toute la Macédoine, & obligea Pyrrhus de s'en retourner en Epire.

Lorſque Lyſimachus fut devenu paiſible poſſeſſeur de ſes États, il fit venir d'Héraclée la reine Ameſtris, & lui témoigna la même tendreſſe qu'auparavant. Dans la ſuite néanmoins, toujours poſſédé de l'amour des femmes, & toujours volage, il épouſa Arſinoé, ſœur de Ptolémée Philadelphe. Ameſtris, piquée de ſes mépris, l'abandonna à ſon tour, & s'en retourna à Héraclée. Deux fils qu'elle avoit eus d'un autre mariage, eurent l'inhumanité de la faire jetter dans la mer. Lyſimachus n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, que conſervant toujours un reſte de tendreſſe pour Ameſtris, il réſolut de ne pas laiſſer impuni un crime ſi atroce. C'étoit l'homme de ſon tems qui ſçavoit le mieux l'art de feindre & de diſſimuler; cachant donc ſon deſſein, il s'approcha d'Héraclée avec toutes les apparences d'un homme plein d'amitié pour Cléarque & ſon frere qui avoient commis le parricide. Sous ce maſque, il n'eſt ſuſpect à perſonne; il entre dans Héraclée, il y eſt bien reçu. Cléarque croit voir un pere en lui. Mais, Lyſimachus, ſans perdre de tems, fait arrêter les deux Princes, & les immole tous deux aux manes d'Ameſtris. Enſuite, il s'empara des richeſſes immenſes que quatre

tyrans conſécutifs avoient amaſſées. Il prit Héraclée ſous ſa protection, rendit aux habitans la liberté après laquelle ils ſoupiroient, & s'en retourna en Macédoine.

Quand il y fut arrivé, l'eſprit plein de ſa nouvelle conquête, il ne ceſſoit de vanter Héraclée à Arſinoë, il ne lui parloit qu'avec admiration d'Ameſtris, qui, par ſa prudence & ſon bon gouvernement, avoit rendu cette ville floriſſante, ſans compter, diſoit-il, deux autres villes, Ameſtris & Tios, qui lui faiſoient un domaine conſidérable. Arſinoë, à force d'entendre parler d'Héraclée comme d'un puiſſant État, fut tentée de l'avoir en ſouveraineté. Elle la demanda à Lyſimachus, qui ne ſe preſſa pas de la ſatisfaire, diſant qu'elle ne connoiſſoit pas l'importance de ſa demande; mais, comme cette Princeſſe étoit extrêmement engageante, & qu'elle avoit ſur Lyſimachus tout l'empire qu'une jeune femme prend d'ordinaire ſur un mari avancé en âge, elle obtint enfin ce qu'elle vouloit.

Cette Princeſſe, abuſant toujours de la foibleſſe que Lyſimachus avoit pour elle, fit ſi bien par ſes artifices, qu'elle le brouilla avec Agathocle ſon fils aîné d'un premier lit, Prince vertueux & digne d'un meilleur ſort. Lyſimachus, trop crédule, le fit empoiſonner ſecrétement. Le jeune Prince qui s'étoit précautionné, vomit le poiſon avant qu'il eût fait ſon effet; mais, Lyſimachus eut la barbarie de le faire enfermer & de le condamner à mort, ſous le faux prétexte qu'il avoit attenté à ſa perſonne. Ptolémée frere d'Arſinoë, celui que l'on ſurnomma Céraunus, à cauſe de ſon naturel violent & emporté, fut lui-même l'exécuteur de l'arrêt. Lyſimachus, par une action ſi barbare, s'attira la haine de ſes ſujets; les païs de ſa domination ne la ſouffroient plus qu'avec peine. Séleucus, informé de ce tragique évenement, & de l'impreſſion qu'il faiſoit ſur les eſprits, crut devoir en profiter. Il arma contre Lyſimachus, & vint lui donner bataille. Lyſimachus combattit avec ſon courage ordinaire; mais, percé d'un coup de javelot, il tomba mort ſur la place. Le coup lui fut porté par un Héracléen, qui ſervoit dans les troupes de Séleucus. Après ſa mort, ſes États paſſerent à Séleucus, qui les réunit aux ſiens propres.

Lyſimachus mourut l'an 282 avant Jeſus-Chriſt, à l'âge de ſoixante-quatorze ans ſelon les uns, & de quatre-vingts ſelon d'autres. Il avoit regné ſix ans en Macédoine. On dit que l'on ne reconnut ſon corps ſur le champ de bataille, que par le moyen d'un petit chien, qui ne l'avoit point abandonné, Alexandre ſon fils qu'il avoit eu d'Odryſias, ayant obtenu à force de prieres le corps de ſon pere, le fit porter dans la Cherſonnèſe, où il

l'inhuma & ſignala ſa piété par un ſuperbe monument, qui ſe voyoit encore du tems de Pauſanias entre le bourg de Cardie & le mont Pactyas.

LYSIMACHUS, *Lyſimachus*, Λυσιμαχος, (*a*) fils du précédent & d'Arſinoë, n'avoit encore que ſeize ans, lorſqu'il fut égorgé entre les bras de ſa mere, par l'ordre de Ptolémée. *Voyez* Arſinoë.

LYSIMACHUS, *Lyſimachus*, Λυσιμαχος, (*b*) officier de Perſée, s'étoit abſenté du Palais, pour ne point prendre de part au démêlé qui étoit entre les deux fils du Roi, Philippe & Démétrius. Mais, Perſée le fit revenir, & voulut qu'il fût du petit nombre de ceux qu'il admit à la déciſion de ce démêlé.

LYSIMACHUS, *Lyſimachus*, Λυσιμαχος, (*c*) hiſtorien Grec, natif d'Alexandrie, avoit compoſé une hiſtoire d'Égypte, citée par Joſephe, une hiſtoire de Thebes, & divers autres ouvrages, entr'autres un traité d'Agriculture, cité par Varron, Columelle, & ſouvent par Pline. Le ſcholiaſte d'Athénée & Michel Apoſtolius citent les livres qu'il avoit faits.

Joſephe réfute l'hiſtorien Lyſimachus en pluſieurs endroits. Voici comme il en parle à la fin de ſon premier livre contre Apion. » J'ajouterai à ceux-ci, » dit-il, Lyſimachus qui ne fait » pas ſeulement la même pro- » feſſion qu'eux de bien mentir, » mais les ſurpaſſe de telle ſorte dans l'extravagance de ſes » fictions, qu'il ne faut point » d'autres preuves de l'excès » de ſa haine contre notre nation. Il dit que lorſque Bocchor regnoit en Égypte, les » Juifs infectés de lepre & d'autres fâcheuſes maladies, allant aux temples demander » l'aumône, communiquerent ces » maux aux Égyptiens, ſur quoi » Bocchor conſulta l'oracle de » Jupiter Ammon, & qu'il lui » répondit qu'il falloit purifier » les temples, & envoyer dans » le déſert ces hommes impurs » que le Soleil ne pouvoit plus » qu'à regret éclairer de ſes » rayons; & qu'ainſi la terre » recouvreroit ſa premiere ſé- » condité; qu'enſuite de cet » oracle ce Prince, par le conſeil de ſes Prêtres, fit raſſembler toutes ces perſonnes » impures pour les mettre entre les mains de ſes gens de » guerre, fit jetter dans la mer » tous les lépreux & les teigneux, après les avoir fait envelopper de lames de plomb, » & fit conduire le reſte dans le » déſert pour y être conſumé » par la faim; qu'alors ces pauvres gens tinrent conſeil, » allumerent des feux, firent » garde la nuit, jeûnerent pour » ſe rendre les Dieux favorables, & que le lendemain un » certain Moïſe leur conſeilla

(*a*) Juſt. L. XXIV c. 3.
(*b*) Tit. Liv. L. XL, c. 8.
(*c*) Joſeph. Contra Apion. L. I pag. 1058, 1059. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 398.

» de marcher toujours juſqu'à » ce qu'ils trouvaſſent des lieux » cultivés, de ne ſe fier à per- » ſonne, de ne donner que de » mauvais conſeils à ceux qui » les conſulteroient, & de rui- » ner tous les Temples & tous » les Autels qu'ils rencontre- » roient ; ce que tous ayant » approuvé ils traverſerent le » déſert, & après avoir ſouf- » fert de grands travaux arrive- » rent en un païs cultivé ; qu'ils » traiterent cruellement les ha- » bitans, dépouillerent les tem- » ples, & ſe rendirent enfin » dans la province que l'on » nomme Judée, où ils bâtirent » une ville qu'ils nommerent » Jéroſula, c'eſt-à-dire, dé- » pouille des choſes ſaintes, & » que s'étant depuis encore ac- » crûs en puiſſance, ils chan- » gerent ce nom qui leur fai- » ſoit honte en celui de Jéroſo- » lyme, & ſe firent appeller » Jéroſolymitains.

» Il paroît, par ce que je » viens de rapporter, que Lyſi- » machus n'a pas ſuppoſé com- » me Manéthon & Chérémon, » qu'il y ait eu un roi d'Égyp- » te nommé Aménophis, mais » en a nommé un autre, & que » ſans parler de ce ſonge dans » lequel la déeſſe Iſis apparut, » ni de ce prophete Égyptien, » il allegue un oracle rendu » par Jupiter Ammon, & dit » qu'un très-grand nombre de » Juifs s'aſſembloient auprès » des temples. Mais, on ne ſçait » ſi ce ſont les lépreux qu'il » nomme Juifs, à cauſe qu'il n'y » avoit qu'eux qui fuſſent affli- » gés de cette maladie, ou s'il » entend parler des habitans » naturels du païs, ou des » étrangers. Que ſi c'étoient » des Égyptiens, pourquoi les » nomme-t-il Juifs ? & ſi c'é- » toient des étrangers, pour- » quoi ne dit-il pas d'où ils ve- » noient ? D'ailleurs, ſi le Roi » en avoit tant fait noyer, & » envoyé les autres dans le » déſert, comment en reſta-t- » il un ſi grand nombre ? Com- » ment auroient-ils pu traverſer » ce déſert, conquétir ce païs » que nous poſſédons, bâtir la » ville que nous habitons, & » conſtruire ce temple ſi céle- » bre dans toute la terre ? De- » voit-il auſſi ſe contenter de » nommer notre Légiſlateur ſans » parler de ſa naiſſance, de ſes » parens, & du ſujet qui l'avoit » porté à entreprendre d'éta- » blir des loix ſi injurieuſes aux » Dieux, & ſi injuſtes à l'égard » des hommes ? Que ſi ces » exilés étoient des Égyptiens, » auroient-ils ſi facilement re- » noncé à celles de leur païs ; » & s'ils étoient d'une autre na- » tion, quelle qu'elle fut, pou- » voient-ils n'en pas avoir qu'ils » étoient dès leur enfance ac- » coutumés d'obſerver ? Que » s'ils euſſent ſeulement juré de » n'avoir jamais d'affection pour » ceux qui les avoient chaſſés, » on ne pourroit les en blâmer. » Mais, étant auſſi miſérables » que cet Auteur les repréſen- » te, ſe déclarer ennemis de » tous les hommes comme il

» dit qu'ils s'y obligerent par » ſerment, auroit été une ſi » grande folie qu'il eſt évident » qu'il l'a inventé. Ne peut-on » pas dire la même choſe de ce » premier nom qu'il aſſure avoir » été donné à Jéruſalem pour » marque du pillage des tem- » ples, & avoir depuis été chan- » gé. Et quand cela ſeroit vrai, » n'auroient-ils pas eu raiſon » de le faire, puiſqu'encore » que les ſucceſſeurs de ceux » qui avoient bâti cette gran- » de ville trouvaſſent ce nom » odieux, il paroiſſoit honora- » ble à ceux qui l'avoient fon- » dée. Mais, la haine que cet » Auteur nous portoit, l'a tel- » lement aveuglé qu'il n'a pas » conſidéré que le mot de Jéru- » ſalem ne ſignifie pas en Hé- » breu ce qu'il ſignifie en Grec. » Il ſeroit inutile de m'étendre » davantage ſur des impoſtures » ſi évidentes & ſi honteuſes. »

LYSIMACHUS, *Lyſimachus*, Λυσίμαχος, (*a*) poëte Grec, dont on n'a point de pieces dans l'anthologie imprimée.

LYSIMACHUS, *Lyſimachus*, Λυσίμαχος, médecin & ſectateur d'Hippocrate. Il eſt cité par le ſcholiaſte de Nicandre.

LYSIMACHUS, *Lyſimachus*, Λυσίμαχος, (*b*) fils de Ptolémée, Juif de Jéruſalem, qui traduiſit d'Hébreu en Grec le livre d'Eſther. Sa traduction fut portée de Jéruſalem à Alexandrie par Doſithée, qui ſe diſoit prêtre de la race de Lévi, & par Ptolémée ſon fils, la quatrieme année du regne de Ptolémée, ſurnommé Philométor, l'an du monde 3827, & avant Jeſus-Chriſt 173. On ne ſçait aucune particularité de la vie de ce Lyſimachus.

LYSIMACHUS, *Lyſimachus*, Λυσίμαχος, (*c*) frere de Ménélaüs, ſouverain pontife des Juifs. Ménélaüs, ayant acheté la ſouveraine ſacrificature pour une grande ſomme d'argent, qu'il promit à Antiochus Épiphane, & ne s'étant pas mis en peine de la payer, fut cité à Antioche. Il laiſſa en ſon abſence à Jéruſalem Lyſimachus, qui, pour faire les ſommes dont ſon frere étoit redevable, commença à piller le tréſor du Temple. Le peuple ſe ſouleva, & voulut l'empêcher; mais, il lâcha contre eux trois mille hommes, qui en tuerent un aſſez grand nombre. Alors le peuple s'étant armé de tout ce qu'il rencontra, les uns ayant pris des pierres, les autres des bâtons, & les autres ayant jetté contre Lyſimachus de la cendre qui étoit dans le parvis du Temple, ce ſacrilege fut tué lui-même près du tréſor du Temple. On le compte quelquefois entre les grands Prêtres, parce qu'il fut vicegérant de Ménélaüs ſon frere; mais, il ne poſſéda jamais la ſouveraine Sacrificature en chef.

(*a*) Mém de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett, Tom. II. p. 265.

(*b*) Eſth. c. 11. v. 1.

(*c*) Maccab. L. II. c. 4. v. 29. *& ſeq.*

LYSIMACHUS, *Lyſimachus*, Λυσίμαχος, (*a*) fils de Pauſanias, fut un des ambaſſadeurs qu'Hyrcan, ſouverain Sacrificateur des Juifs, envoya à Marc Antoine, à Éphèſe, pour lui faire de nouvelles proteſtations de l'affection que la nation Juive avoit pour lui.

LYSIMACHUS, *Lyſimachus*, Λυσίμαχος, (*b*) frere d'Apollodote, gouverneur de Gaza, conçut tant de jalouſie de ce que ſon frere étoit plus aimé & plus conſidéré que lui du peuple & des ſoldats, qu'il le tua en trahiſon, & livra la place à Alexandre Jannée qui l'aſſiégeoit.

LYSIMACHUS [ALEXANDRE], *Alexander Lyſimachus*, Juif. *Voyez* Alexandre.

LYSIMACHUS, *Lyſimachus*, Λυσιμαχος, (*c*) poëte comique, dont parle Lucien dans ſon dialogue du jugement des voyelles.

LYSIMAQUE, *Lyſimache*, (*d*) prêtreſſe de Minerve Poliade à Athenes.

LYSIMELIA, *Lyſimelia*, (*e*) Λυσιμέλεια, marais de Sicile. Théocrite & Thucidide en font mention. Fazel & quelques autres croyent que c'eſt préſentement Pantanella, au territoire de Syracuſe.

LYSINIE, *Lyſinia*, (*f*) ville de l'Aſie mineure dans la Pamphylie, au rapport de Ptolémée.

LYSINOÉ, *Lyſinoe*, Λυσινόη, (*g*) ville de l'Aſie mineure, vers la Pamphylie, ſelon Tite-Live. Les habitans de cette ville n'attendirent pas l'arrivée du conſul Cn. Manlius Vulſo, pour ſe rendre à lui. Ils envoyerent à ſa rencontre des ambaſſadeurs pour lui livrer la ville, l'an 189 avant Jeſus-Chriſt. On croit que ce pourroit être la même ville que celle dont il eſt parlé dans l'article précédent.

LYSION, *Lyſion*, Λυσίων, (*h*) dont la maiſon fut ruinée par une Courtiſanne.

LYSIPPE, *Lyſippe*, nom d'une des filles de Prœtus, ſelon quelques-uns.

LYSIPPE, *Lyſippus*, Λύσιππος, (*i*) eut une fille nommée Mnéſimaque, qui fut mariée à Midyllide.

LYSIPPE, *Lyſippus*, Λύσιππος, (*k*) né à Sicyone, vivoit du tems d'Alexandre le grand dans la CXIII.e Olympiade. Il exerça d'abord le métier de Serrurier; mais, ſon génie heureux le porta bientôt à une profeſſion plus noble & plus digne de lui. Il avoit coutume de dire

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 402.
(*b*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 459.
(*c*) Lucian. T. I. p. 52.
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. II. pag. 5.
(*e*) Thucid. p. 529.
(*f*) Ptolem. L. V. c. 5.
(*g*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 15.
(*h*) Lucian. T. II. p. 62.
(*i*) Demoſth. Orat. in Leochar. pag. 1043.
(*k*) Cicer. ad Herenn. L. IV. c. 148. Brut. c. 164. Vellei. Patere. L. I. c. 11. Lucian. T. II p. 195. Pauſ. p. 81, 102, 120, 344. *& ſeq.* Plin. Tom. I. p. 396. Tom. II. p 646 *& ſeq.* Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 5. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 608. *& ſuiv.*

que le Doryphore de Polyclete lui avoit tenu lieu de maître. Mais, le peintre Eupompe lui en indiqua un autre encore meilleur & plus sûr. Car, Lysippe lui ayant demandé lequel de ceux qui l'avoient précédé dans son art, il devoit se proposer pour modele & pour maître : *Nul homme en particulier*, lui répondit-il, *mais la nature même.* Il l'étudia donc uniquement dans la suite & profita bien de ses leçons.

Il travailloit avec tant de facilité, que de tous les anciens il est celui qui a fait le plus grand nombre d'ouvrages ; on en comptoit plus de six cens ; il fit entr'autres la statue d'un homme qui se frotte en sortant du bain, cette statue étoit d'une beauté excellente. Agrippa l'avoit mise à Rome devant ses Thermes. Tibere, qui en étoit charmé, étant parvenu à l'Empire, ne put résister à l'envie qu'il avoit de la posséder, quoique ce fût dans les premieres années de son regne, où, maître de lui, il sçavoit encore modérer ses désirs ; de sorte qu'il enleva cette statue pour la mettre dans sa chambre, & en fit placer une autre très-belle au même endroit. Le peuple, qui craignoit Tibere, ne put néanmoins s'empêcher de crier en plein théatre qu'il désiroit qu'on remît la premiere statue ; à quoi l'Empereur, quelque attache qu'il eût à cette statue, fut obligé de consentir, pour appaiser le tumulte.

Lysippe avoit fait plusieurs statues d'Alexandre, selon ses différens âges, ayant commencé dès son enfance. On sçait que ce Prince avoit défendu à tout autre statuaire que Lysippe de faire sa statue, comme à tout autre peintre qu'Apelle de tirer son portrait ; persuadé, dit Cicéron que l'habileté de ces grands ouvriers, en éternisant leurs noms, immortaliseroit aussi le sien, car ce n'étoit pas pour leur faire plaisir qu'il avoit donné cet édit, mais pour l'intérêt de sa gloire.

Entre ces statues d'Alexandre, il y en avoit une d'une grande beauté, dont Néron faisoit grand cas, & pour laquelle il avoit un attachement particulier. Mais, comme elle n'étoit que de bronze, ce Prince, qui étoit sans goût, & qui n'étoit frappé que de l'éclat, s'avisa de la faire dorer. Cette nouvelle parure, quelque précieuse qu'elle fût, lui fit perdre tout son prix, en couvrant la délicatesse de l'art. Il fallut ôter tout cet or postiche, moyennant quoi la statue recouvra une partie de sa premiere beauté & de son ancien prix, malgré les vestiges & les cicatrices qu'avoit laissés l'opération par laquelle on y avoit attaché l'or. Il nous semble voir dans le goût de Néron celui de plusieurs personnes, qui cherchent à substituer le clinquant de pensées brillantes à la précieuse & inestimable simplicité des Anciens.

On dit que Lysippe ajouta

beaucoup à la perfection de la ſtatuaire, en exprimant les cheveux mieux que ceux qui étoient avant lui, & en faiſant les têtes plus petites & les corps moins gros, pour faire paroître les ſtatues plus hautes. Sur quoi Lyſippe diſoit lui-même, que les autres avoient repréſenté dans leurs ſtatues les hommes, tels qu'ils étoient faits; mais que pour lui il les repréſentoit, tels qu'ils paroiſſoient, c'eſt-à-dire, apparemment de la maniere la plus propre à les faire paroître dans toute leur beauté. Le premier point dans la ſculprure comme dans la peinture, eſt de ſuivre & d'imiter la nature; nous avons vu que Lyſippe le regardoit comme ſon maître & ſa regle. Mais, l'art ne s'en tient pas là. Sans s'écarter jamais de la nature, il y ajoute des traits, des graces, qui ne la changent point, mais qui ſimplement l'embelliſſent, & frappent plus vivement & plus agréablement la vue. On reprochoit à Démétrius, ſtatuaire d'ailleurs très-habile, de s'attacher trop ſcrupuleuſement à la vérité dans ſes ouvrages, & d'y rechercher plus la reſſemblance que la beauté. C'eſt ce que Lyſippe évitoit.

Lyſippe eut trois fils qui furent ſes diſciples, Dahippe, Bédas & Eutycrate. Ils acquirent tous trois beaucoup de réputation dans la ſculprure; mais; le dernier fut le plus eſtimé.

LYSIRIS, *Lyſiris*, fortereſſe de la Lazique, ſelon quelques-uns.

LYSIS, *Lyſis*, (*a*) fleuve de l'Aſie mineure, vers la Pamphylie, ſelon Tite-Live. C'eſt apparemment le Luſis d'Antigonus.

LYSIS, *Lyſis*, Λύσις, (*b*) dont parle Plutarque dans ſon traité de la muſique, eſt, ſelon toutes les apparences, le philoſophe Pythagoricien de ce nom. Comme tel, il n'étoit nullement étranger en matiere de muſique, & pouvoit en écrire; car, Pythagore étoit, comme l'on ſçait, grand muſicien, quant à la théorie.

Lyſis étoit de Tarente, ville de la grande Grece. Il fut dans ſa jeuneſſe diſciple de Pythagore déjà vieux. Ce Philoſophe ayant refuſé l'entrée de ſon école à Cylon, un des premiers de Crotone, mais dont le caractère d'eſprit ne lui convenoit pas; celui-ci, à la tête des citoyens qu'il avoit ameutés pour ſe venger, mit le feu au logis de l'athlete Milon, où étoient aſſemblés environ quarante Pythagoriciens, qui furent tous ou brûlés ou accablés de pierres, à la réſerve de Lyſis & d'Archippe, ou, ſelon d'autres, de Philolaüs, qui étant jeunes & diſpos, eurent le courage de ſe ſauver. Lyſis ſe reti-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 15.
(*b*) Diog. Laert. pag. 571, 592, 594. Pauſ. pag. 560. Corn. Nep. in Epamin. c. 2. Athen. pag. 620. Strab. pag. 648. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Belles Lett. Tom. XIII. p. 234. *& ſuiv.*

ra en Achaïe, puis à Thebes, où il devint précepteur d'Épimanondas. Il y établit une école publique, y mourut, & y fut enterré. Le pythagoricien Théanor y vint dans la ſuite, à deſſein de faire tranſférer en Italie les os du défunt, au rapport de Plutarque, qui raconte aſſez au long cette hiſtoire.

On vante ſur-tout, en la perſonne de Lyſis, ſon exactitude à tenir ſa parole, même dans des occaſions de petite importance; & c'eſt de quoi Jamblique allegue l'exemple qui ſuit. Lyſis ayant fait un jour ſa priere dans le temple de Junon, rencontra, comme il en ſortoit, Euryphâme de Syracuſe, l'un de ſes condiſciples, qui venoit y faire la ſienne. Celui-ci dit à Lyſis qu'il le rejoindroit inceſſamment, & le pria de l'attendre. Lyſis le lui promit, & s'aſſit ſur un banc de pierre qui étoit à l'entrée du Temple. Euryphâme, après ſa priere, ſe trouva tellement abſorbé dans ſes profondes méditations, qu'il en oublia ſon ami, & ſortit par une autre porte. Lyſis l'attendit le reſte du jour, la nuit ſuivante, une partie du lendemain, & l'auroit attendu plus long-tems, ſi Euryphâme, en entrant dans l'École, & ne l'y voyant pas, ne ſe fût reſſouvenu de la rencontre de la veille. Cela le fit retourner au Temple, d'où il ramena Lyſis, qui l'avoit attendu ſi conſtamment; il lui dit que quelque Dieu l'avoit ainſi permis, pour faire éclater en lui une exactitude ſi ſcrupuleuſe à tenir ſa parole. Telle étoit celle des Pythagoriciens à garder les préceptes de leurs maîtres.

Lyſis compoſa des commentaires ſur la philoſophie de Pythagore, qui ſont perdus. Diogene Laërce témoigne que de ſon tems, on liſoit quelques ouvrages de Lyſis, ſous le nom de Pythagore. Pluſieurs attribuent à ce Diſciple les vers dorés, que d'autres donnent à Philolaüs, mais que M. Fabricius prétend être l'ouvrage d'Empédocle, comme il s'efforce de le prouver dans ſa bibliotheque Greque. Il reſte aujourd'hui ſous le nom de Lyſis, une lettre adreſſée à Hipparque, où ce Philoſophe reproche à cer ami de divulguer les ſecrets de la Philoſophie de leur maître commun. On trouve cette lettre dans différens recueils indiqués par M. Fabricius, entr'autres dans celui de Thomas Gale, publié ſous le titre d'*Opuſcula Myrhologica & Philoſophica.*

Il eſt parlé, dans Strabon & dans Athénée, d'un autre Lyſis poëte, auteur de vers Ioniens, efféminés & impudiques, lequel ſuccéda en ce genre d'écrire à Sotadès & à l'étolien Alexandre, qui s'y étoient, dit-on, exercés en proſe, d'où on les avoit tous ſurnommés Κιναιδολογους. Les diſciples de ce Lyſis s'appelloient *Lyſiodi*, Λυσιῳδοὶ, de même que ceux de Simus, autre poëte du même goût, mais plus ancien que Lyſis, ſe nommoient *Simodi*, Σιμῳδοὶ. On peut

consulter sur ces sortes de Poëtes & de Poësies, Athénée, Suidas, la poëtique de J. C. Scaliger, & Saumaise dans ses notes sur Solin. Mais, on a peine à croire que ce Lysis soit celui dont il est question dans le passage de Plutarque.

M. Bentley, dans sa dissertation Angloise, publiée à Londres en 1699, *in-octavo*, touchant Phalaris, convient qu'Épaminondas a eu pour précepteur un philosophe Pythagoricien, nommé Lysis, comme l'attestent plusieurs graves Auteurs. Mais, il ne peut se persuader, sur le témoignage de la plûpart de ces Écrivains, que le Lysis d'Épaminondas soit celui qui étoit contemporain de Pythagore & son disciple, comme le prétend Dodwel. En effet, si l'on suppose, avec celui-ci, que l'école des Pythagoriciens à Crotone fut brûlée par Cylon, la troisième année de la LXXII.e Olympiade, date qui paroit à M. Bentley trop récente de dix-sept ans; on peut présumer que Lysis étoit alors un jeune homme de vingt ans, puisqu'il eut assez de courage & d'agilité, pour se sauver de l'incendie avec Archippe, l'un de ses condisciples. Maintenant il est facile de déterminer l'âge d'Épaminondas; car, étant né la premiere année de la XCII.e Olympiade, comme on peut le recueillir d'un passage de Plutarque, il falloit qu'il eût au moins vingt ans à la mort de son précepteur Lysis, pour avoir été en état de faire sous lui les progrès en Philosophie que l'on attribue à ce grand Capitaine. Or, à ce compte, il se trouve entre la naissance de Lysis & la vingtième année d'Épaminondas, l'espace de cent dix-huit ans; intervalle trop long, sans doute, pour la vie de ce Philosophe, qui ne paroît dans aucune des anciennes listes de ceux qui ont long-tems vécu.

Mais, on doit encore étendre cette vie beaucoup plus loin, s'il est vrai, comme Plutarque le raconte, que sur la nouvelle de la mort de Lysis, le pythagoricien Théanor vint d'Italie à Thebes, au nom de toute la secte, pour y rendre les derniers devoirs au tombeau du défunt; ce qui arriva, dit Plutarque, dans le même-tems que les exilés ou les proscrits de Thebes y furent rappellés, c'est-à-dire, la troisième année de la C.e Olympiade; d'où il suit que Lysis seroit mort à l'âge de cent trente-deux ans. Ce sera bien pis, si sur la foi de Diodore de Sicile, on lui donne pour disciple en Philosophie à Thebes, Philippe de Macédoine, qui étoit alors en ôtage dans cette ville-là, & qui, pour mieux profiter des leçons d'un tel maître, devoit avoir au moins quatorze ans; ce qui tombe à la quatrième année de la CII.e Olympiade, Philippe étant mort au commencement de la CXI.e à l'âge de quarante-sept ans. D'où il résulte que Lysis, âgé de vingt ans lors de

351

l'incendie de l'école Pythagoricienne, auroit vécu juſqu'à l'âge de cent quarante-un ans. Mais, ſi au lieu de placer cet incendie la troiſième année de la LXXII.e Olympiade, on le recule juſqu'à la ſeconde année de la LXVIII.e Olympiade ſuivant l'opinion la plus probable au ſentiment de M. Bentley, il ſe trouvera que Lyſis auroit vécu juſqu'à l'âge de cent cinquante-huit ans; ce qui paſſe toute croyance. Il faut donc conclure de tout cela, dit le ſçavant Anglois, qu'il y a eu deux philoſophes Pythagoriciens nommés Lyſis, que les Hiſtoriens ont confondus enſemble mal à propos, en mettant ſur le compte du premier pluſieurs évenemens, qui appartiennent certainement au ſecond.

LYSIUS, *Lyſius*, (*a*) ſurnom de Bacchus. C'eſt un de ceux de l'étymologie deſquels on ne convient pas.

LYSON, *Lyſon*, (*b*) Sicilien, qui, ſelon Cicéron, travailloit à certains ouvrages pour Verrès dans la ville de Lilybée. Il ne laiſſoit pourtant pas d'être un homme diſtingué dans ſa patrie. Verrès lui avoit enlevé une belle ſtatue d'Apollon. Il y a d'anciennes éditions qui ne font point mention de cet ouvrier au chapitre cinquante-deuxième.

LYSON, *Lyſon*, (*c*) natif de Patres, étoit lié avec Cicéron par les droits de l'hoſpitalité. Nous avons une lettre de Cicéron à Serv. Sulpicius en faveur de ce Lyſon. » Lyſon de Patres, » dit-il, eſt un de mes anciens » hôtes; & j'eſtime qu'on doit » ſe faire un devoir d'entretenir religieuſement cette ſorte » de liaiſon. Cette raiſon eſt » accompagnée de beaucoup » d'autres qui me le font conſidérer; je n'ai jamais eu tant » de familiarité avec aucun » hôte; & elle s'eſt encore tellement augmentée par pluſieurs ſortes de devoirs & de » bons offices qu'il m'a rendus, » & par une fréquentation continuelle, qu'il n'y a point de » familiarité ſi grande, ni de » liaiſon plus étroite que la » nôtre. Il a paſſé près d'un an » à Rome, enſorte qu'il vivoit avec moi, & quoique » nous euſſions tout ſujet d'eſpérer qu'ayant égard à mes » lettres & à ma recommandation, vous auriez la bonté de » défendre ſoigneuſement, comme vous avez fait, ſon bien » & ſes intérêts en ſon abſence, » néanmoins parce que tout » étoit en la puiſſance d'un » ſeul, & que Lyſon avoit été » de notre parti dans la guerre » civile, nous avions tous les » jours quelque choſe à craindre. Il eſt pourtant arrivé par » la conſidération qu'on a eue » pour lui & par les ſoins des » autres hôtes joints aux nôtres, » que

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 250.

(*b*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 32, 52.

(*c*) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epiſt. 19, 24. L. XVI. Epiſt. 4.

» que nous avons obtenu de » César tout ce que nous vou- » lions. C'eſt ce que vous ver- » rez par les lettres que César » nous a envoyées.

» Maintenant, bien loin de » rien relâcher de notre re- » commandation, comme ayant » déjà tout gagné, nous vous » prions avec encore plus d'inſ- » tance, d'honorer Lyſon de » votre protection & de votre » amitié. Lorſque tout étoit à » craindre pour lui, nous étions » auſſi plus retenus à vous par- » ler en ſa faveur, dans la » crainte qu'il n'arrivât quel- » que diſgrace, où vous ne » puiſſiez vous-même apporter » de remede; mais, le voyant » aujourd'hui dans une entiere » ſûreté, je vous demande avec » le dernier empreſſement, tout » ce que vous pourrez pour » lui. Et ſans deſcendre dans » aucun détail particulier de » ſes affaires, je vous recom- » mande toute ſa maiſon, & » ſur-tout ſon fils, qui eſt un » jeune homme, que C. Mem- » mius Gémellus mon client, » devenu bourgeois de Patres » durant ſon exil, a adopté » ſuivant la coûtume & les loix » de cette ville franche; en- » ſorte que vous ayiez la bonté » d'appuyer & de défendre le » droit héréditaire que lui don- » ne cette adoption.

» Mais, ce que je vous de- » mande principalement, eſt » que vous preniez en amitié » Lyſon, que j'ai toujours re- » connu fort homme de bien, » & très-reconnoiſſant. Si vous » lui faites cet honneur, je ne » doute point que vous n'ayiez » enſuite pour lui les mêmes » ſentimens d'eſtime & de bien- » veillance qui me portent à » l'aimer & à le recommander » aux autres. C'eſt ce que je » ſouhaite le plus qu'il arrive; » mais, je crains auſſi en même- » tems, que ſi quelque choſe » ſemble lui manquer de votre » part, il ne ſoit porté à croire » plutôt que je vous aurai écrit » trop froidement en ſa faveur, » que non pas que vous m'ayiez » oublié. Car, il a pu connoî- » tre aiſément, par ce qu'il » m'entendoit dire tous les » jours, & par les lettres que » je recevois de vous, l'eſtime » que vous faiſiez de moi. »

LYSISTRATA, *Lyſiſtrata*, (*a*) titre d'une comédie d'Ariſtophane. Il n'y a point de piece de ce Poëte qui marque mieux avec quelle hardieſſe il oſoit parler publiquement & en plein théatre des affaires les plus délicates de l'État, que celle qui eſt intitulée *Lyſiſtrata*. On appelloit ainſi la femme d'un des premiers magiſtrats d'Athenes, & l'on ſuppoſe qu'elle s'étoit miſe en tête de contraindre la Grece à faire la paix. Elle raconte elle même comment, durant le cours de la guerre, les

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. III, p. 159.

femmes demandant à leurs maris quel étoit le réſultat des délibérations, & ſi l'on ne finiroit point la guerre avec Lacédémone, n'en avoient reçu pour réponſe que des regards impérieux, & des ordres de ſe mêler de leurs affaires ; que cependant elles ſentoient bien à quel point de décadence le Gouvernement étoit tombé ; qu'elles prenoient la liberté de remontrer avec douceur à leurs maris les triſtes conſéquences de leurs téméraires délibérations ; mais que leurs humbles remontrances n'aboutiſſoient qu'à les irriter & à les aigrir ; qu'enfin, à force d'entendre dire dans toute l'Attique, qu'il n'y avoit plus d'hommes dans l'État, ni de tête pour gouverner, laſſes de leur patience pouſſée à bout, il avoit pris en gré aux femmes de ſe ſaiſir du Gouvernement, & de ſauver la Grece de ſes propres fureurs malgré qu'elle en eût. Elle déclare qu'elle s'eſt emparée de la ville & des tréſors, afin, dit-elle, que Piſandre & ſes pareils, les quatre cens adminiſtrateurs, toujours prêts à exciter de nouveaux troubles, n'aient plus lieu de remuer & de voler. Y eut-il jamais une telle hardieſſe ? Elle prouve que les femmes ſont ſeules capables de rétablir les affaires. La preuve eſt burleſque ; c'eſt que les choſes étant auſſi brouillées qu'on les ſuppoſe, le ſexe accoutumé à démêler les écheveaux ſçaura ſeul en venir à bout par l'adreſſe & la patience. Voilà donc la politique Athénienne miſe au-deſſous de celle des femmes, que l'on n'affecte de rendre ridicules que pour faire ſiffler leurs maris, qui tenoient le timon du Gouvernement.

LYSISTRATE, *Lyſiſtratus*, Λυσίστρατος, (*a*) Sicyonien, fameux ſculpteur, étoit frere de Lyſippe. On lui attribue l'invention des portraits de plâtre & de cire.

LYSISTRATE, *Lyſiſtratus*, Λυσίστρατος, (*b*) capitaine Argien, diſtingué par ſa valeur, fut tué au ſiege d'Aſine. Pauſanias dit que les Argiens, s'étant emparés de cette ville, la raſerent entierement à la réſerve du temple d'Apollon Pythaëus, auprès duquel ils enterrerent Lyſiſtrate.

LYSISTRATE, *Lyſiſtratus*, Λύσιστρατος (*c*) un des lieurenans généraux d'Agis, accompagna ce Prince dans une expédition en Élide. Lorſqu'Agis voulut retourner à Sparte, il laiſſa Lyſiſtrate avec un détachement dans le païs ennemi, qu'il continua de ravager, & où il exerça toute ſorte d'hoſtilités.

LYSISTRATE, *Lyſiſtratus*, Λύσιστρατος. (*d*) capitaine Corinthien, fut tué avec quelques

(*a*) Plin. T. II. p. 710.
(*b*) Pauſ. p. 154.
(*c*) Pauſ. p. 173.
(*d*) Pauſ. p. 251.

autres dans une ambuſcade qu'Ariſtomene leur avoit tendue.

LYSITHIDÈS, *Lyſithides*, Λυσιθείδης, (*a*) dont Démoſthene fait mention dans une de ſes harangues.

LY-SSÉ, *Ly-ſſe*, (*b*) miniſtre de l'empereur Chinois Chi-hoang-ti, fondateur des Tſiné. Ce Prince, ayant jugé à propos d'établir l'uſage d'un caractere commun à toutes les Provinces, enſorte que l'on ne fût plus obligé de multiplier les traductions d'un même Édit, pour le rendre intelligible à tous ceux qui le devoient obſerver, chargea de ce travail également difficile & important ſon miniſtre Ly-ſſé, lui ordonnant de ſe régler ſur le Tatchuene de l'empereur Sueneouang. Ly-ſſé aſſocia à ſon travail Tchao-cao & Hou-mouking, deux lettrés habiles, & ils commencerent par choiſir dans le Ta-tchuene cinq cens caractères fondamentaux, qu'ils ſuppoſerent ſemblables, au moins quant à la ſignification, aux cinq cens quarante caractères primitifs établis par Tſang kié l'inventeur de l'Écriture. Ils jugerent que ces cinq cens caractères, combinés & répétés, pouvoient fournir tous les caracteres dérivés dont on avoit beſoin pour exprimer toutes les idées exprimables; ce fut delà qu'ils partirent dans l'exécution de leur Dictionnaire, dont les caractères ſe trouverent monter en tout à neuf mille trois cens cinquante-trois, y compris les cinq cens quarante fondamentaux.

Ly-ſſé fit traduire, ou ſi l'on veut, copier dans ſon nouveau caractère, les livres de Médecine, de Divination & d'Agriculture, & ceux de l'hiſtoire particuliere du royaume des Tſine, c'eſt-à-dire, de celle des ancêtres de la famille regnante. Il obtint enſuite une défenſe d'employer aucune autre eſpèce d'écriture, & enfin un ordre de ſupprimer tous les anciens livres d'Hiſtoire & de Morale, ainſi que les recueils concernant les anciennes Loix & les anciens Rites; la comparaiſon que ces livres mettoient les peuples en état de faire entre le nouveau gouvernement & celui des anciens Empereurs, n'étant propre, ſelon lui, qu'à entretenir les eſprits dans une diſpoſition prochaine à la rebellion.

L'hiſtoire authentique des Tſine rapporte la requête de Ly-ſſé en entier, & date l'Ordonnance de Chi-hoang pour la proſcription des anciens livres, de la trente-quatrième année de ſon regne, deux cens treize ans avant Jeſus-Chriſt. Cette Ordonnance ne fut révoquée en forme que la quatrième an-

(*a*) Démoſth. Orat. in Callip. p. 1100.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 519, 520.

née de l'empire de Ouene-ti, l'an 175, & elle ſubſiſta pendant trente-huit ans, quoiqu'il ne paroiſſe pas que ſous les Hane, qui commencerent l'an 206, & qui dans la ſuite favoriſerent les lettres, elle ait dû être obſervée bien exactement.

LYSTRE *ou* LYSTRES, (*a*) *Lyſtra*, Λύστρα, ville de l'Aſie mineure, dans la Lycaonie, ſelon les actes des Apôtres. Ptolémée la met dans l'Iſaurie, & Pline en appelle les habitans *Lyſtreni*.

Du tems des Apôtres, il y avoit à Lyſtres un homme qui ne pouvoit ſe tenir ſur ſes jambes & demeuroit aſſis; il étoit perclus des jambes dès le ſein de ſa mere, & n'avoit jamais marché. Cet homme écoutoit le diſcours de Paul; & Paul arrêtant les yeux ſur lui, & voyant qu'il croyoit fermement qu'il ſeroit guéri, lui dit à haute voix: » Levez-vous, tenez-» vous droit ſur vos pieds. » Auſſi-tôt il ſe leva en ſautant, & commença à marcher. Le peuple ayant vu ce que Paul venoit de faire, éleva la voix, & dit en langue Lycaonienne, que des dieux ſous la forme d'hommes étoient deſcendus vers eux; & on appelloit Barnabé Jupiter, & Paul Mercure, parce que c'étoit lui qui portoit la parole. En même-tems, le Sacrificateur du temple de Jupiter, qui étoit près de la ville, amena des taureaux, & apporta des couronnes devant la porte, voulant auſſi-bien que le peuple leur ſacrifier. Mais, les Apôtres, Barnabé & Paul, l'ayant appris, déchirerent leurs vêtemens, & s'avançant au milieu de la foule, ils s'écrierent: » Mes amis, que voulez-vous » faire? Nous ne ſommes que » des hommes non plus que » vous, & ſujets aux mêmes » infirmités. Nous vous exhor-» tons à quitter ces vaines ſu-» perſtitions, pour vous con-» vertir au Dieu vivant qui a » fait le Ciel & la Terre, la » Mer & tout ce qui y eſt con-» tenu dans les ſiecles paſſés, » il a laiſſé tous les hommes » marcher dans leurs voies; & » néanmoins il n'a point ceſſé » de rendre toujours témoigna-» ge de ce qu'il eſt, en faiſant » du bien aux hommes, en diſ-» penſant les pluies du Ciel & » les ſaiſons favorables pour » les fruits, en nous donnant » la nourriture avec abondance, » & rempliſſant nos cœurs de » joie. » Mais, quoi qu'ils puſſent dire, ils eurent bien de la peine à empêcher que le peuple ne leur ſacrifiât. En ce même-tems, quelques Juifs d'Antioche & d'Icone étant ſurvenus, gagnerent le peuple; & ayant lapidé Paul, ils le traînerent hors de la ville, le croyant mort. Mais, les diſciples s'étant raſſemblés autour de lui, il

(*a*) Acta. Apoſt. c. 14. v. 6. *& ſeq.* Ptolem. L. V. c. 4. Plin. T. I. p. 290.

ſe leva & rentra dans la ville, & le lendemain il s'en alla à Derbe avec Barnabé.

La ville de Lyſtres fut depuis Épiſcopale. Paulus, un de ſes Évêques, ſouſcrivit au Concile de Conſtantinople, l'an de Jeſus-Chriſt 381 ; & Tibérius, à celui de Nicée, l'an de Jeſus-Chriſt 325.

LYTHAN, *Lythan*, mois de l'année des Cappadociens. Selon un fragment qu'on trouve dans Uſſérius, ce mois répondoit au mois de Janvier des Romains.

M

M, la douzième, ou plutôt la treizième letire de notre Alphabet. Nous la nommons *Emme* ; les Grecs la nommeoient *mu*, μῦ ; & les Hébreux, *men*. La facilité de l'épellation demande qu'on la prononce *me* avec un *e* muet ; & ce nom alors n'eſt plus féminin, mais maſculin.

Cette letire eſt une de celles que les Grammairiens Grecs appellent demi-voyelles, ſimples & immuables ; & les Latins, liquides. On croit qu'elle eſt formée de deux VV rapprochés & renverſés W, M.

L'articulation, repréſentée par la letire M, eſt labiale & & naſale ; labiale, parce qu'elle exige l'approximation des deux levres, de la même manière que pour l'articulation B, naſale, parce que l'effort des levres ainſi rapprochées, fait refluer par le nez une partie de l'air ſonore que l'articulation modifie, comme on le remarque dans les perſonnes fort enruhmées, qui prononcent *b* pour M, parce que le canal du nez eſt embarraſſé, & que l'articulation alors eſt totalement orale.

Comme labiale, elle eſt commuable avec toutes les autres labiales *b*, *p*, *v*, *f* ; c'eſt ainſi que *ſcabellum* vient de *ſcamnum*, ſelon le témoignage de Quintilien, que *ſors* vient de μέρος, que *pulvimar* vient de *pluma*. Cette lettre attire auſſi les deux labiales *b* & *p*, qui ſont comme elle produites par la réunion des deux lettres ; ainſi voit-on le *b* attiré par M dans *tombeau* dérivé de *tumulus*, dans *flambeau* formé de *flamme*, dans *ambigo* compoſé de *am* & *ago* ; & *p* eſt introduit de même dans *promptus* formé de *promotus*, dans *ſumpſi* & *ſumptum* qui viennent de *ſumo*.

Comme naſale, la lettre ou articulation M ſe change auſſi avec *n* ; c'eſt ainſi que *ſignum* vient de σημὰ, *nappe* de *mappa*, & *natte* de *matta*, en changeant M en *n* ; au contraire *amphora* vient de ἀμφόρα, *amplus* de ἀνάπλεως, *abſtemius* d'*abſtineo*, *ſommeil* de *ſomnus*, en changeant *n* en M.

M *obſcurum in extremitate*, dit Priſcien, (*a*) *ut templum* ; *apertum in principio*, *ut magnus* ; *mediocre in mediis*, *ut umbra*.

Il nous eſt difficile de bien diſtinguer aujourd'hui ces trois

(*a*) Priſci. L. 1.

prononciations différentes de M, marquées par Priſcien ; mais, nous ne pouvons guere douter qu'outre ſa valeur naturele, telle que nous la démêlons dans *manie, mœurs*, &c. elle n'ait encore ſervi, à peu près comme parmi nous, à indiquer la naſalité de la voyelle finale d'un mot ; & c'eſt peut-être dans cet état que Priſcien dit, M *obſcurum in extremitate*, parce qu'en effet on n'y entendoit pas plus diſtinctement l'articulation M, que nous ne l'entendons dans nos mots François *nom*, *faim*. Ce qui confirme ce raiſonnement, c'eſt que dans les vers toute voyelle finale, accompagnée de la lettre M, étoit ſujette à l'éliſion, ſi le mot ſuivant commançoit par une voyelle,

Diviſum imperium cum Jove Cæſar habet.

Dans ce tems-là même, ſi l'on en croit Quintilien, ce n'eſt pas que la lettre M fût muette, mais c'eſt qu'elle avoit un ſon obſcur. (*a*) *Adeo ut penè cujuſdam novæ litteræ ſonum reddat ; neque enim eximitur, ſed obſcuratur.* C'eſt bien-là le langage de Priſcien.

» On ne ſçauroit nier, dit » M. Harduin, que le ſon naſal » n'ait été connu des Anciens. » Nicod aſſûre, d'après Nigi- » dius Figulus, Auteur contem- » porain & ami de Cicéron, » que les Grecs employoient » des ſons de ce genre avant » les conſonnes y, x. Mais, » Cicéron lui même & Quinti- » lien nous donnent aſſez à en- » tendre que M à la fin étoit le » ſigne de la naſalité. Voici com- » me parle le premier, *Orat.* » *XXII. Quid? Illud non det unde » ſit, quod dicitur* cum illis, cum » *autem* nobis *non dicitur, ſed* no- » biſcum? *Quia ſi ita diceretur,* » *obſcœnius concurrerent litteræ, ut* » *etiam modò, niſi* autem *interpo-* » *ſuiſſem, concurriſſent.* Quinti- » lien, s'exprime ainſi dans les » mêmes vues, & d'après le même » principe : *Vitanda eſt junctura* » *deformiter ſonans ut ſi* cum *homi-* » *nibus* nobis *loqui nos dicimus,* » *niſi hoc ipſum* hominibus *medium* » *ſit, in χακόφατον videmur incide-* » *re ; quia ultima prioris ſyllabæ* » *littera* [C'eſt la lettre *m* de » *cum*] *quæ exprimi niſi labris* » *coeuntibus non poteſt, aut ut in-* » *terſiſtere nos indecentiſſimè cogit,* » *aut continuata cum* n *in ſequen-* » *te in naturam ejus corrumpi-* » *tur.* » Cette derniere obſervation eſt remarquable, ſi on la compare avec une autre remarque de M. Harduin. » Le même » Nigidius, dit il, donne à en- » tendre que chez les Latins *n* » rendoit auſſi la voyelle naſale » dans *anguis*, *increpat*, & au- » tres mots ſemblables. *In his*, » dit-il, *non verum* n, *ſed adul-* » *terinum ponitur ; nam ſi ea lit-* » *tera eſſet, lingua palatum tan-* » *geret.* Si donc on avoit mis de » ſuite *cum nobis* ou *cum notis*, » il auroit fallu s'arrêter entre » deux, ce qui étoit, ſelon la » remarque de Quintilien, de

(*a*) Quintilien. L. IX. c. 4.

» très-mauvaiſe grace; ou, en » prononçant les deux mots de » ſuite, parce que le premier » étoit naſal, on auroit entendu » la même choſe que dans le mot » obſcène *cunno*, où la premiere » étoit apparemment naſale, con- » formément à ce que nous ve- » nons d'apprendre de Nigidius. »

Qu'il nous ſoit permis, à cette occaſion, de juſtifier notre orthographe uſuelle, qui repréſente les voyelles naſales par la voyelle ordinaire ſuivie de l'une des conſonnes *M* ou *n*. Nous avons prouvé dans l'article H, qu'il eſt de l'eſſence de toute articulation de précéder le ſon qu'elle modifie; c'eſt donc la même choſe de toute conſonne à l'égard de la voyelle. Donc une conſonne à la fin d'un mot doit y être muette, ou y être ſuivie d'une voyelle prononcée, quoique non écrite; & c'eſt ainſi que nous prononçons le Latin même *dominos*, *crepat*, *nequit*, comme s'il y avoit *dominoſe*, *crepate*, *nequite* avec l'*e* muet François; au contraire nous prononçons *il bat*, *il promet*, *il fit*, *il crut*, *ſabot*, &c. Comme s'il y avoit *il ba*, *il promè*, *il fi*, il *cru*, *ſabo* ſans *t*. Il a donc pu être auſſi raiſonnable de placer *M* ou *n* à la fin d'une ſyllabe, pour y être des ſignes muets par rapport au mouvement exploſif qu'ils repréſentent naturellement, mais ſans ceſſer d'indiquer l'émiſſion naſale de l'air, qui eſt eſſentielle à ces articulations. De plus, il étoit plus naturel de marquer la naſalité par un de ces caracteres à qui elle eſt eſſentielle, que d'introduire des voyelles naſales diverſement caractériſées; le méchaniſme de la parole en paroît mieux analiſé; & l'on vient de voir, en effet, que les Grecs & les Latins ont adopté ce moyen ſuggéré en quelque ſorte par la nature.

Quoi qu'il en ſoit, la lettre *M* à la fin d'un mot eſt en François un ſimple ſigne de la naſalité de la voyelle précédente, comme dans *nom*, *pronom*, *faim*, *thim*, &c. Il faut excepter l'interjection *hem*, & les noms propres étrangers, où l'*M* finale conſerve ſa véritable prononciation, comme dans *Sem*, *Cham*, *Jéruſalem*, *Krim*, *Stokolm*, *Salm*, *Surinam*, *Amſterdam*, *Rotterdam*, *Poſtdam*, &c. Il y en a cependant quelques-uns où cette lettre n'eſt qu'un ſigne de naſalité, comme dans *Adam*, *Abſalom*; & c'eſt de l'uſage qu'il faut apprendre ces différences, puiſque c'eſt l'uſage ſeul qui les établit ſans égard pour aucune analogie.

M au milieu des mots, mais à la fin d'une ſyllabe, eſt encore un ſigne de naſalité, quand cette lettre eſt ſuivie de l'une des trois lettres *M*, *b*, *p*; comme dans *emmener*, *combler*, *comparer*. On en excepte quelques mots qui commencent par *imm*, comme *immodeſte*, *immodeſtie*, *immodeſtement*, *immaculée conception*, *immédiat*, *immédiatement*, *immatriculé*, *immatriculation*, *immenſe*, *immenſité*, *immodéré*,

immunité, &c. On y fait ſentir la réduplication de l'articulation *M*.

On prononce auſſi l'articulation *M* dans les mots où elle eſt ſuivie de *n*, comme *indemniſer indemnité*, *amniſtie*, *Agamemnon*, *Memnon*, *Mnémoſine* &c. excepté *damner*, *ſolemnel*, & leurs dérivés où la lettre *M* eſt un ſigne de naſalité.

Elle l'eſt encore dans *Comte* venu de *Comitis*, dans *compte* venu de *computum*, dans *prompt* venu de *promptus*, & dans leurs dérivés.

M. l'Abbé Regnier propoſe un doute ſur quatre mots, *comtemptible*, qui n'eſt, dit il, plus guere en uſage, *exemption*, *rédemption & Rédempteur*, dans leſquels il ſemble que le ſon entier de *M* ſe faſſe entendre. A quoi il répond : » Peut-être » auſſi que ce n'eſt qu'une illuſion que fait à l'oreille le » ſon voiſin du *p* rendu plus » dur par le *t* ſuivant. Quoi » qu'il en ſoit, la différence » n'eſt pas aſſez diſtinctement » marquée pour donner lieu de » décider là-deſſus. » Il ſemble qu'aujourd'hui l'uſage eſt très-décidé ſur ces mots. On prononce avec le ſon naſal *exemt*, *exemtion*, *exemtes* ſans *p*; & pluſieurs même l'écrivent ainſi, & entre autres le rédacteur qui a rendu portatif le dictionnaire de Richelet. Le ſon naſal eſt l'orthographe des mots, *contempteur contemptible*, *rédemption rédempteur*.

Les Grecs ne mettent jamais la lettre *M* à la fin de leurs mots, ſelon ce que dit Auſone :

Vocibus in Græcis numquam ultima conſpicitur μ.

Cette lettre finale étoit ſouvent retranchée dans les inſcriptions Latines, indépendamment de la voyelle dont elle pouvoit être ſuivie.

Les Meſſéniens faiſoient peindre une *M* ſur leurs boucliers, pour marque & comme pour chiffre de leur nation. Elle fut auſſi une marque de bizarrerie & de folie, *moroſitatis*; c'eſt pour cela que les Anciens avoient coutume de dire : *Obvenit tibi* M.

Cette lettre ſeule dans les monumens eſt pour *Marcus*, *Marca*, *Mutius*, *Martius*, noms propres; *Maceria*, Mazure; *Magiſter*, Maître; *Magiſtratus*, Magiſtrat; *Magnus*, Grand; *Manes*, les Manes; *Mancipium*, Eſclave; *Marmoreus*, de Marbre; *Marti*, à Mars; *Mater*, Mere; *Maximus*, très-grand; *Memor*, reconnoiſſance qui ſe ſouvient; *Memoria*, Mémoire; *Menſis*, Mois; *Meus*, Mon; *Miles*, Soldats; *Militavit*, il a fait la guerre; *Militia*, Guerre; *Mille*, Mille; *Miſſus*, Envoyé; *Monumentum*, Tombeau; *Mortuus*, Mort; *Mulier*, Femme; *Municipium*, Ville municipale; *Municeps*, Habitant d'une Ville municipale; *Merens*, qui mérite; *Meritus* ou *Merita*, qui a mérité, qui a rendu ſervice.

M. Manius, nom propre. M. ÆM. *Marcus Æmilius*, nom propre. MAG. EQ. *Magiſter*

Equitum, Maître de la Cavalerie. MAI. *Major*, plus grand. MAR. ou MARIT. *Marius* ou *Marita*, Mari ou Femme. MAR. VLT. *Mars ultor*, Mars vengeur. MAT. *Mater*, Mere. MAX. POT. *Maximus Pontifex*, Souverain Pontife. MD. *Mandatum*, Commandement. MED. *Medicus*, Médecin, ou *Medius*, Milieu. MER. ou MERC, *Mercator*, Marchand, ou *Mercurius*, Mercure. MERK. *Mercatus*, jour de Marché, ou *Mercurialia*, fêtes en l'honneur de Mercure. ME. *Mecum*, avec moi. MES. *Menſis* ou *Menſes*, Mois, ou *Moleſtus*, fâcheux. MG. *Magis*, plus, ou *Magiſter*, Maître. M. I. *Maximo Jovi*, au très-grand Jupiter; ou *Matri Ideæ* ou *Iſidi*, à la mere Cybele ou Iſis, ou *Militiæ Jus*, droit de la guerre; ou *Monumentum Juſſit*, il a ordonné qu'on élevât ce tombeau.

MIL. COH. *Miles Cohortis*, Soldat d'une Cohorte. MIN. ou MINER. *Minervæ*, Minerve. ML. *Malum*, mal. M. ou MON. ou MNT. ou MONET. *Moneta*, Monnoie; ou Junon ſurnommée Monéta. M. P. *Mulier Peſſima*, très-méchante Femme. MV. ou MN. ou MVN. ou MVNIC. *Municipium*, Ville municipale; ou *Municeps*, habitant d'une Ville municipale. MNF. *Manifeſtus*, évident, découvert. MNM. *Manumiſſus*, mis en liberté.

M dans les nombres ſignifie *Mille*, & avec une ligne au deſſus mille fois Mille. Chez les Grecs, cette lettre ſignifie une Myriade, c'eſt-à-dire, dix Mille. Cette lettre, multipliée, marque autant de Myriades, juſqu'à quatre. Ainſi, MM. deux Myriades ou vingt mille. M entre deux I, avec une ligne au deſſus, de cette maniere I$\bar{M}$I, ſignifie cinq Myriades, cinquante mille. Un ou pluſieurs M, ajoutés à cette derniere note, marquent autant de Myriades ajoutées aux cinq premières. I$\bar{M}$I M ſix Myriades; I$\bar{M}$I M M, ſept Myriades, &c. Cette lettre, avec un accent aigu au deſſus μ', ne marque que quarante; mais, avec ce même accent au bas du côté gauche, c'eſt quarante mille.

M A

MA, *Ma*, femme qui ſuivoit Rhéa, fut chargée par Jupiter du ſoin d'élever Bacchus. Rhéa portoit auſſi le nom de Ma; c'étoit ſous ce nom que les Lydiens lui ſacrifioient un taureau. C'eſt de-là que la ville de Maſtaura prit ſon nom.

MAACHA, MACHATI, (*a*) *Maacha*, *Machati*, ville & païs de Syrie, à l'Orient & au Septentrion des ſources du Jourdain, ſur le chemin de Damas.

Nous liſons dans le livre de Joſué, que les Iſraëlites ne voulurent pas détruire les enfans de

a) Deuteron. c. 3. v. 14. Joſu. c. 12. v. 5. c. 13. v. 11, 13. Reg. L. II. c. 10. v. 6. *& ſeq.* c. 20. v. 14, 15. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 224.

Machati, mais qu'ils les laiſſerent dans le païs au milieu d'eux. Le Roi de Maacha donna du ſecours aux Ammonites contre David. Séba, fils de Bochri, s'enferma dans Bethmaacha, ville du païs de Machati. Le partage de la demi-tribu de Manaſſé au delà du Jourdain, s'étendoit juſqu'au païs de Machati.

Joſephe, dans ſes Antiquités, parlant des Rois avec leſquels les Ammonites ſe liguerent, dit que le troiſieme fut le Roi du païs de Micha, par où il entend le Roi de Maacha.

D. Calmet met Abéla dans ce païs, & il ajoute que cette ville étoit auſſi appellée Abel-Bethmaacha. Mais, il y en a qui diſtinguent ces deux villes.

Les Septante varient beaucoup dans la maniere de lire les noms de Maacha & de Machati. Il ſeroit trop long de rapporter leurs variantes.

MAACHA, *Maacha*, Μοχά, (*a*) fils de Nachor & de Roma ſa concubine. On croit qu'il fut pere d'un peuple de l'Arabie heureuſe, que quelques-uns nomment les Macetes.

MAACHA, *Maacha*, Μααχά, (*b*) fut pere de Saphatias, de la tribu de Siméon.

MAACHA, *Maacha*, (*c*) fut pere d'Achis, Roi de Geth, du tems de Salomon.

MAACHA, *Maacha*, Μωχά, (*d*) femme, ou, ſelon d'autres, concubine de Caleb, fut mere de Saber & de Tharana.

MAACHA, *Maacha*, Μωχά, (*e*) ſœur de Machir, qui eut une femme du même nom; & c'étoit peut-être ſa propre ſœur. Quoi qu'il en ſoit, Maacha, femme de Machir, accoucha d'un fils qu'elle nomma Pharès, qui eut auſſi un frere nommé Sarès, pere d'Ulam & de Recen.

MAACHA, *Maacha*, Μαχά, (*f*) femme du chef ou Prince de Gabaon, fut mere de pluſieurs enfans.

MAACHA, *Maacha*, Μαάχα, (*g*) fille de Tholmaï, Roi de Geſſur, fut une des femmes de David, duquel elle eut Abſalom & Thamar.

MAACHA, *Maacha*, Μαάχα, (*h*) fille d'Abeſſalom, fut mariée à Roboam, Roi de Juda, & devint mere d'Abiam ou Abia, qui ſuccéda à ſon pere. Au ſecond livre des Paralipomènes, elle eſt appellée Michaia, fille d'Uriel de Gabaa.

MAACHA, *Maacha*, (*i*) fille d'Abeſſalom, & mere d'Aſa, fils & ſucceſſeur d'Abia, Roi de Juda. L'Écriture dit qu'Aſa ôta à Maacha ſa mere la charge de Prêtreſſe des Divinités infâmes que l'on adoroit dans les bois.

Comme il eſt aſſez étrange qu'Abeſſalom ait été à la fois pere de deux filles, dont l'une

(*a*) Geneſ. c. 22. v. 24.
(*b*) Paral. L. I. c. 27. v. 16.
(*c*) Reg. L. III. c. 39.
(*d*) Paral. L. I. c. 2. v. 48.
(*e*) Paral. L. I. c. 7. v. 15, 16.
(*f*) Paral. L. I. c. 8. v. 29.
(*g*) Reg. L. II. c. 3. v. 3. c. 13. v. 1.
(*h*) Reg. L. III. c. 15. v. 2. Paral. L. II. c. 13. v. 2.
(*i*) Reg. L. III. c. 15. v. 10, 13.

ſoit devenue la mere, & l'autre la femme d'Abia, il y en a qui croyent que par la mere d'Aſa, il faut entendre la grand'mere de ce Prince, & alors il ne ſera plus queſtion que d'une ſeule fille d'Abeſſalom.

MAACHATI, *Maachati*, (*a*) Μαχαθί, fut pere de Jézonias, qui vivoit du tems de Godolias.

MAADDI, *Maaddi*, Μοοδία, (*b*) fils de Bani, fut un de ceux qui, au retour de la captivité, renvoyerent leurs femmes, qu'ils avoient épouſées contre la loi.

MAAI, *Maaï*, Αΐα, (*c*) un des Prêtres qui revinrent de la captivité de Babylone à Jéruſalem avec Zorobabel.

MAALA, *Maala*, Μααλὰ, (*d*) fille de Salphaad, reçut avec ſes ſœurs ſon partage dans la terre promiſe, parce que leur pere étoit mort ſans enfans mâles.

MAARA DES SIDONIENS, *Maara Sidoniorum*. (*e*) Les uns l'entendent d'une ville; les autres, d'une caverne ou d'une prairie dans le païs des Sidoniens. Mais, il vaut mieux l'entendre avec Junius du fleuve Magoras, qui tombe dans la Méditerranée entre Sidon & Béryte, ſuivant Pline. On peut fort bien prononcer l'Hébreu par Magora au lieu de Maara. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que depuis il y a eu dans ces quartiers une ville forte, nommée Marra. Le texte Latin de Joſephe porte Mabortha.

MAASAI, *Maaſai*, (*f*) Μααϊαΐα, un des Lévites qui jouoient des inſtrumens, lorſque l'Arche fut tranſportée dans le Tabernacle que David lui avoit fait dreſſer.

MAASIAS, *Maaſias*, (*g*) Μααϊας, fils d'Achaz, Roi d'Iſraël, fut aſſaſſiné par Zéchri.

MAASIAS, *Maaſias*, (*h*) Μαασαΐας, fils d'Adaias, fut un des Centeniers à qui le Grand-Prêtre Joïada découvrit le deſſein qu'il avoit de mettre ſur le trône de Juda le jeune Joas, & de ſe défaire d'Athalie.

MAAZIAU, *Maaziau*, (*i*) Μαασιαὺ, fut établi chef de la vingt-quatrieme famille Sacerdotale, du tems de David.

MABARTHA, *Mabartha*, (*k*) Μαζαρθὰ, nom que ceux du païs donnoient, du tems de Joſephe, à la ville de Sichem, autrement Néapolis, ou Naplouſe.

MABORTHA. *Voyez* Mabartha.

MABSAM, *Mabſam*, Μασσὰμ, (*l*) le quatrieme des fils d'Iſmaël, fils d'Abraham & d'Agar.

MABSAR, *Mabſar*, Μαζὰρ, (*m*) de la race d'Éſaü, ſuccéda

(*a*) Reg. L. IV. c. 25. v. 23. Jerem. c. 40. v. 8.
(*b*) Eſdr. L. I. c. 10. v. 34.
(*c*) Eſdr. L. II. c. 12. v. 35.
(*d*) Numer. c. 26. v. 33. c. 27. v. 1. & *ſeq.* Joſu. c. 17. v. 3, 4. Paral, L. I. c. 7. v. 15.
(*e*) Joſu. c. 13. v. 4.
(*f*) Paral. L. I. c. 15. v. 18.
(*g*) Paral. L. II. c. 28. v. 7.
(*h*) Paral. L. II. c. 23. v. 1.
(*i*) Paral. L. I. c. 24. v. 18.
(*k*) Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 890.
(*l*) Geneſ. c. 25. v. 13.
(*m*) Geneſ. c. 36. v. 42.

à Théman dans la principauté d'Édom.

MACARA, *Macara*, (*a*) ville de Sicile. On prétend qu'elle fut enſuite nommée Minoa. Fazel aſſure qu'anciennement on l'appelloit Machara, & que de ſon tems on la nommoit ordinairement Citadella. On trouve dans Cicéron *ager Macarenſis*; mais, quelques-uns aimeroient mieux lire *Imacarenſis*.

Il y a eu une ville du nom de Macara, dans l'Aſie mineure, ſur la côte de Lycie.

MACARÉE, *Macareus*, (*b*) Μακαρεὺς, fils de Crinacus & & petit-fils de Jupiter, au rapport d'Héſiode & de quelques autres Poëtes, demeura d'abord à Olénus, ville du païs qu'on appelloit alors Jade, & qu'on appella depuis Achaïe. Ayant abordé dans l'Iſle de Lesbos, il fut ſi charmé de la beauté du lieu, qu'il s'y établit. *Voyez* Lesbos.

MACARÉE, *Macareus*, (*c*) Μακαρεὺς, un des fils de Lycaon, donna ſon nom à une ville, dont il avoit ſans doute été le fondateur.

MACARÉE, *Macareus*, (*d*) Μακαρεὺς, de l'iſle d'Ithaque, ou plutôt du mont Nérétus qui étoit dans cette iſle. Macarée étoit un des compagnons d'Ulyſſe, qu'il ſuivit toujours. Étant arrivé en Italie après les dangers & les travaux d'un long voyage, il s'arrêta à Caiete, où il étoit encore lorſqu'Énée aborda dans ce païs.

Il s'étonna qu'Achéménide qui avoit été laiſſé en Sicile, parmi les rochers du mont Étna, fût alors avec Énée, & dans les vaiſſeaux des Troyens, lui qui tenoit le parti des Grecs; & non-ſeulement il fut ſurpris de le voir, mais de le voir encore vivant. » Quelle bonne » fortune, lui dit-il, ou quel » Dieu t'a conſervé parmi des » périls, d'où l'on ne ſe retire » que par la mort? Pourquoi » es-tu dans leurs vaiſſeaux? Où » dois-tu aller avec eux? Ne » crains-tu point les ennemis, » quand tu te vois en leur puiſ- » ſance? » Alors, Achéménide n'étoit pas vêtu de cette peau, dont il ſe couvroit en Sicile, pour ſe dérober à Polypheme; alors il étoit en liberté, & ne craignoit plus les furies de ce Cyclope épouvantable. Auſſi lui fit-il une réponſe, qui faiſoit aſſez connoître qu'il s'eſtimoit heureux d'avoir rencontré ſes ennemis. » Je veux bien, lui dit-il, » tomber encore entre les mains » de Polypheme, je veux bien » être la proie de ſa bouche » toujours dégoûtante du ſang » de ceux, qu'il dévore, ſi je » ne ſuis plus en ſûreté dans » les vaiſſeaux des Troyens, que » dans les vaiſſeaux d'Ulyſſe, ſi » je n'ai autant de reſpect pour » Énée, que j'en aurois pour mon » pere. Quand je ferois pour

(*a*) Cicer. in Verr. L. V. c. 38.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 239. Homer. Iliad, L. XXIV, v. 543.
(*c*) Pauſ. p. 458.
(*d*) Ovid. Métam. L. XIV. c. 4. & ſeq.

» lui toutes choſes, je lui ſerois » toujours redevable ; & quoi » que je puſſe faire, je demeu- » rerois toujours en deçà des » bons offices que j'en ai reçus. Si » je parle, ſi je reſpire, ſi je vois » le Ciel & la Terre, ce ſont des » graces que je lui dois. Pour- » rois-je en perdre la mémoire » ſans ingratitude & ſans cri- » me ? Il eſt cauſe que je n'ai » pas ſervi de pâture à ce Cy- » clope furieux, & que ſi je » mourois maintenant, je pour- » rois eſpérer un tombeau, ou » qu'au moins je ne craindrois » pas que le ventre de ce monſ- » re me ſervît de ſépulture. » Imaginez-vous, je vous prie » [ſi toutefois la crainte me » laiſſa quelque ſorte de ſenti- » ment] mon inquiétude & » mon déſeſpoir, lorſque du » rivage où je fus abandonné, je » vous vis en haute mer. Vé- » ritablement je voulus crier, » mais je craignis de me dé- » couvrir à notre ennemi, & » même il s'en fallut peu que » le bruit que fit Ulyſſe en par- » tant, ne fût cauſe de votre per- » te. En effet, Polypheme arra- » cha auſſitôt un grand rocher » qu'il jetta dans l'eau après » vous ; & en même tems, il en » jetta un ſecond, avec tant de » force & de roideur, qu'une fle- » che ne va pas plus vîte. J'eus » alors la même crainte que ſi » j'euſſe été moi-même dans le » vaiſſeau, que les flots & ce ro- » cher ne le fiſſent aller à fond, » & j'oubliai le péril où vous » m'aviez abandonné, pour » avoir pitié de vous. Enfin, » lorſque la fuite vous eut mis à » couvert de ſes furies, & qu'elle » vous eut retirés d'une mort » auſſi cruelle qu'elle paroiſſoit » aſſurée, il retourna en déteſ- » tant dans les cavernes du » mont Étna. Mais, comme il » ne pouvoit plus ſe conduire » par le ſecours de ſa vue, » il cherchoit le chemin avec ſes » mains, il faiſoit ſouvent de » faux pas, & enfin il fut con- » traint de s'arrêter au bord de » la mer, où en étendant ſes bras » enſanglantés de ſon propre » ſang, & du ſang de ceux qu'il » dévoroit, il fit ces impréca- » tions contre les Grecs. Si ja- » mais la fortune me ramene » Ulyſſe, ou quelqu'un de ſes » compagnons, ſur qui je puiſſe » aſſouvir ma rage, dont je puiſ- » ſe avaler le ſang, manger » les entrailles, & rompre les » os entre mes dents, que je » ſerai bien conſolé de l'outrage » que j'en ai reçu ! Que la perte » de ma vue me ſemblera ſup- » portable ! Qu'elle me ſem- » blera légere ! Je vous laiſſe » à penſer s'il fit ces affreuſes » menaces ſans m'épouvanter. » Toutes choſes contribuoient » à me faire mourir de peur, » ſi je ne mourois par ſes mains, » ſon viſage épouvantable, ſes » bras ſouillés de tant de meur- » tres, la place ſanglante de ſon » œil, ſa barbe collée d'un » ſang figé. La mort étoit de- » vant mes yeux, & c'étoit » pourtant le moindre mal de » tous ceux que je pouvois

» craindre. Je m'imaginois à » tout moment que Polypheme » m'alloit dévorer, & précipi- » ter mes entrailles dans ſes » entrailles. Je me repréſentois » le traitement qu'il avoit fait à » nos compagnons, lorſqu'a- » près avoir battu la terre trois » ou quatre fois de leurs corps, » il ſe jetta ſur eux à la manie- » re d'un lion; & qu'enſuite » il dévora indifféremment, & » leurs membres encore à demi » vivans, & leurs entrailles qui » trembloient encore, & leurs » os avec leurs moëlles. Qui » n'auroit pas eu de la crainte » en voyant ces cruautés? Car » enfin je le regardois, & j'étois » caché derriere un rocher, lorſ- » qu'il dévoroit ces malheu- » reux. Je lui vis ronger leurs » os, je lui vis manger leur » chair, & après un feſtin ſi » épouvantable, je lui en vis vo- » mir avec le vin, les morceaux » encore tout ſanglans. Ainſi, » je m'imaginois que la même » fin m'étoit préparée, & que » les deſtins ne me réſervoient » que pour lui ſervir bientôt » de repas. Je demeurai long- » tems caché pour éviter ce » malheur, & ne vivois que du » gland & des herbes que je » rencontrois par hazard. Je » tremblois au moindre bruit » qui me frappoit les oreilles, » j'appréhendois la mort & je » ſouhaitois cependant de mou- » rir. De quelque côté que je » me tournaſſe, je me trouvois » toujours ſeul, abandonné à » la miſere, non-ſeulement ſans » ſecours, mais ſans eſpérance » d'être ſecouru. Enfin, après » de longues inquiétudes, ayant » apperçu de loin un vaiſſeau, » j'allai auſſitôt ſur le rivage, » je fis ſigne de la main à ceux » qui étoient dedans; je les tou- » chai par mon aſpect, autant » peut-être que par mes prieres, » & quoiqu'ils fuſſent Troyens, » ils furent aſſez touchés de » pitié pour recevoir un Grec » avec eux. Voilà le récit de » mes aventures; dites-moi » maintenant les vôtres, dites- » moi celles d'Ulyſſe & de ceux » qui ſe ſauverent avec vous. »

Alors, Macarée lui dit que de la Sicile ils allerent chez Éole, roi des vents & des tempêtes; qu'Uyſſe les reçut de lui enfermés dans une peau de bœuf; que ce préſent avoit été cauſe qu'ils avoient heureuſement vogué neuf jours entiers; qu'enfin ils commençoient à découvrir la terre où ils eſpéroient du repos; mais que le dixieme jour, au moment que l'aurore ſe leve, quelques-uns du vaiſſeau, excités par l'envie & l'avarice, s'imaginerent que cette peau étoit remplie de tréſors, & qu'ayant voulu la délier, ils mirent les vents en liberté; qu'en même-tems il s'éleva une tempête, qui les repouſſa ſur le rivage d'où ils étoient partis, avec tant de plaiſir & tant de bonheur. » Delà, ajouta-t-il, » nous fûmes jettés dans le païs » des Leſtrigons où Antiphate » regnoit alors. Je fus envoyé » vers lui, accompagné de deux

» autres, pour le ſaluer, de la » part d'Ulyſſe, nous imagi- » nant qu'il nous recevroit en » Roi; & que ces bons trai- » temens nous conſoleroient de » nos maux. Mais, nous trou- » vâmes le contraire de ce que » nous avions eſpéré; & à » peine pûmes-nous nous ſauver » par la fuite, l'un de mes com- » pagnons & moi. Car, ce Prin- » ce cruel & inhumain prit l'au- » tre qui m'accompagnoit, & » le dévora devant nous. Il nous » pourſuivit en même-tems avec » une armée de Barbares qui » s'aſſemblerent auſſitôt qu'il » en eut fait donner l'ordre. Les » armes dont ils ſe ſervoient, » étoient de grands rochers & » de grands arbres. Ils les jet- » terent ſur nous, ils tuerent » beaucoup des nôtres, & fi- » rent périr tout enſemble & les » hommes & les vaiſſeaux. Il n'y » eut que celui d'Ulyſſe où j'é- » tois avec lui, qui ſe ſauva » de leur furie. Ainſi, après » avoir perdu nos compagnons, » & avoir fait beaucoup de » plaintes & d'imprécations » contre ce peuple furieux, » nous abordâmes dans ces ter- » res, que vous voyez loin » d'ici. Mais, ſi vous voulez » me croire, vous ne verrez » que de loin cette iſle dange- » reuſe, que j'ai vue pour mon » malheur & trop long-tems & » de trop près. Oui, géné- » reux Énée, le plus juſte des » Troyens, & véritablement » fils d'une Déeſſe, car puiſ- » que la guerre eſt finie, je » ne dois plus vous appeller » mon ennemi, je vous con- » ſeille de ne point approcher » de ces rivages funeſtes, où » regne aujourd'hui Circé, » plus redoutable par ſes char- » mes, que les plus grands » Rois par leurs forces. »

MACARÉE, *Macareus*, (*a*) Μακαρεὺς, auteur Grec, cité par Athénée.

MACARIE, *Macaria*, (*b*) Μακαρία, iſle du golfe Arabique, ſelon Diodore de Sicile & Ptolémée. Ce dernier dit qu'elle ſe nommoit auſſi l'iſle fortunée. La plus grande largeur du golfe Arabique étoit entre cette iſle & le mont Tyrcée.

MACARIE, *Macaria*, (*c*) Μακαρία, ville de l'iſle de Cypre. Ptolémée la place au nord de l'iſle ſur la côte, entre Aphrodiſium & Céraunie. Niger, à ce que dit Ortélius, la nomme Jalines.

MACARIE, *Macaria*, (*d*) Μακαρία, nom que Strabon donne à une plaine du Péloponnèſe, dans la Meſſénie.

MACARIE, *Macaria*, (*e*) Μακαρία, fontaine célebre à Marathon dans l'Attique. Elle prit ce nom pour la raiſon que nous allons dire.

(*a*) Athen. p. 639.
(*b*) Diod. Sicul. p. 120. Ptolem. L. IV. c. 8.
(*c*) Ptolem. L. V. c. 14.
(*d*) Strab. pag. 361.
(*e*) Pauſ. p. 61. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 334.

Hercule,

Hercule, étant obligé de quitter Térynthe pour ſe dérober à la perſécution d'Euryſthée, ſe retira auprès de Ceyx, Roi des Trachiniens & ſon ami. Après la mort d'Hercule, Euryſthée voulut avoir en ſa puiſſance les enfans de ce Héros; Ceyx, qui n'étoit pas en état de ſoutenir la guerre, contre lui, ne ſçut mieux faire que d'envoyer ces enfans à Théſée, afin qu'il les prît ſous ſa protection. Ils vinrent donc à Athènes; auſſitôt les Péloponnéſiens ſur le refus que fit Théſée de livrer ces enfans à Euryſthée, déclarerent la guerre aux Athéniens. Ceux-ci ayant conſulté l'Oracle, il leur fut répondu qu'il falloit que l'un de ces enfans ſe dévouât volontairement, & que les Athéniens ne pouvoient être victorieux qu'à ce prix. Alors Macarie, fille d'Hercule & de Déjanire, informée de la réponſe de l'Oracle, ſe donna la mort; les Athéniens remporterent la victoire; & pour conſerver le ſouvenir d'une action ſi généreuſe, ils donnerent le nom de Macarie à la fontaine de Marathon.

MACARIE, *Macaria*, (*a*) Μακαρία, ville du Péloponnèſe, dans l'Arcadie, ſelon Pauſanias. Elle prit ſon nom de Macarée fils de Lycaon.

MACARIE, *Macaria*, Μακαρία, fille d'Hercule & de Déjanire. *Voyez* ci-deſſus l'article de Macarie fontaine à Marathon.

MACARTATUS, *Macartatus*, Μακάρτατος, (*b*) avoit ſon tombeau à Athènes. » Sur le » devant d'un tombeau, dit » Pauſanias, vous verrez un cippe où ſont repréſentés deux » cavaliers les armes à la main; » l'un eſt Mélanopus, & l'autre » Macartatus, qui combattirent » en bataille rangée contre les » Lacédémoniens & les Béotiens entre Éleuſis & Tanagre, & finirent là glorieuſement leur deſtinée. »

MACARTATUS, *Macartatus*, Μακάρτατος, (*c*) contre lequel Démoſthène a fait une harangue, étoit fils de Théopompe.

MACCABÉE, *Maccabæus*, (*d*) Μακκαβαῖος, nom qui fut d'abord donné à Judas fils de Mathathias, & qui paſſa enſuite à ſes freres Simon, Jonathas, & en général à tous ceux, qui, ſous la perſécution d'Antiochus Épiphane, Roi de Syrie, ſignalerent leur zèle & leur conſtance, pour défendre la liberté de leur patrie & la religion de leurs peres. Ainſi, on appelle Maccabées les ſept freres qui ſouffrirent la mort avec leur mere, pour la défenſe de leur loi; & on donne le nom de livres des Maccabées, à ceux qui renferment l'hiſtoire de ces tems-là. On le donne même au livre qui contient le récit de la perſécution de Ptolémée Philé-

(*a*) Pauſ. pag. 458.
(*b*) Pauſ. p. 54.
(*c*) Demoſth. Orat. in Macartat. pag. 1028. *& ſeq.*
(*d*) Maccab. L. 1. c. 3. v. 1.

pator contre les Juifs d'Égypte, ſuſcitée aſſez long-tems avant la perſécution d'Antiochus Épiphane, Roi de Syrie.

Le mot *Maccabée* ſe dit principalement de Judas Maccabée; & quand ce nom ſe trouve ſeul, il déſigne toujours ce Général.

MACCABÉES [LES SEPT FRERES], *ſeptem Fratres Maccabæi*, (*a*) furent arrêtés avec leur mere, l'an 167 avant J. C., & préſentés à Antiochus Épiphane. Ce Prince voulut les contraindre de manger, contre la défenſe de la loi, de la chair de pourceau, en les faiſant déchirer avec des fouets & des écourgées de cuir de taureau. Mais l'un d'eux qui étoit l'ainé, parlant le premier lui dit: » Que demandez-vous, & » que voulez-vous apprendre » de nous? Nous ſommes prêts » à mourir, plutôt que de vio» ler les loix de nos peres & de » Dieu même. » Le Roi entrant en colere commanda qu'on fît chauffer ſur le feu des poëles & des chaudieres d'airain; & & lorſqu'elles furent toutes brûlantes, il ordonna qu'on coupât la langue à celui qui avoit parlé le premier; qu'on lui arrachât la peau de la tête, & qu'on lui coupât les extrêmités des mains & des pieds, à la vue de ſes freres & de ſa mere. Après qu'il l'eut fait ainſi mutiler par tout le corps, il commanda qu'on l'approchât du feu, & qu'on le fît rôtir dans la poële pendant qu'il reſpiroit encore. Durant tout le tems qu'il étoit tourmenté, & que la fumée ſe répandoit de la poële aſſez loin, ſes autres freres s'encourageoient l'un l'autre avec leur mere à mourir conſtamment, en diſant: » Le » Seigneur Dieu conſidere ce » que nous ſouffrons, & il s'ap» paiſera par notre ſupplice, » ſelon que Moïſe le déclare » dans ſon cantique par ces pa» roles: *Et il ſera ſatisfait par les* » *ſouffrances de ſes ſerviteurs.* »

Voilà ce qui ſe lit au ſecond livre des Maccabées; mais, le quatrieme, qu'on appelle auſſi le livre de l'Empire de la raiſon, porte que les bourreaux lui ayant arraché ſes habits, lui lierent les mains derriere le dos, & le déchirerent à coups de fouet, ſans qu'il témoignât la moindre douleur. Puis ils le jetterent ſur la roue, où ayant les membres tout froiſſés, il parla à Antiochus, lui reprocha ſa barbarie, & inſulta à l'inutilité de ſes efforts. Alors, les bourreaux élevant la roue ſur laquelle il étoit étendu, & allumant du feu par deſſous, le conſumerent ainſi par un ſupplice nouveau.

Le premier étant mort de cette ſorte, on amena le ſecond pour le faire ſouffrir avec inſulte; & lui ayant arraché la peau de la tête avec les cheveux, on lui demandoit s'il vouloit manger des viandes

(*a*) Maccab. L. II. c. 7. v. 1. *& ſeq.*

qu'on lui préſentoit, plutôt que d'être tourmenté dans tous les membres de ſon corps. Mais il répondit en la langue du païs qu'il n'en feroit rien. C'eſt pourquoi, il ſouffrit les mêmes tourmens que le premier. Étant près de rendre l'eſprit, il dit au Roi: » Vous nous faites perdre, ô » très-méchant Prince, la vie » préſente; mais, le Roi du » monde nous reſſuſcitera un » jour pour la vie éternelle, » après que nous ſerons morts » pour la défenſe de ſes loix. »

Après celui-ci on inſulta encore au troiſieme. On lui demanda ſa langue, qu'il préſenta auſſitôt; il étendit ſes mains conſtamment, & dit avec confiance: » j'ai reçu ces membres du Ciel; » mais je les mépriſe maintenant pour la défenſe des loix » de Dieu, parce que j'eſpere » qu'il me les rendra un jour. » De ſorte que le Roi, & ceux qui l'accompagnoient, admiroient le courage de ce jeune homme, qui conſidéroit comme rien les plus grands tourmens. Celui-ci étant auſſi mort de la ſorte, ils tourmenterent de même le quatrieme. Et lorſqu'il étoit près de rendre l'eſprit, » il dit: Il eſt plus avantageux » d'être tué par les hommes, » dans l'eſpérance que Dieu » nous rendra la vie en nous » reſſuſcitant; car, pour vous, » votre réſurrection ne ſera pas » pour la vie. »

Ayant pris le cinquieme, ils le tourmenterent comme les autres. Alors regardant le Roi, il lui dit: » Vous faites ce que » vous voulez, parce que vous » avez reçu la puiſſance parmi » les hommes, quoique vous » ſoyez vous même un homme » mortel; mais, ne vous imaginez pas que Dieu ait abandonné notre nation. Attendez » ſeulement un peu; & vous » verrez quelle eſt la grandeur » de ſa puiſſance, & de quelle » maniere il vous tourmentera » vous & votre race. » Après celui ci, ils menerent au ſupplice le ſixieme; & lorſqu'il étoit près de mourir, il dit: » Ne vous trompez pas vai- » nement vous même; car, ſi » nous ſouffrons ceci, c'eſt par- » ce que nous l'avons mérité, » ayant péché contre notre » Dieu; & ainſi nous nous ſommes attiré ces fléaux ſi épouvantables. Mais, ne vous imaginez pas que vous demeurerez impuni, après avoir entrepris de combattre contre » Dieu même. »

Cependant, leur mere plus admirable qu'on ne peut dire, & digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes, voyant périr en un même jour ſes ſept enfans, ſouffroit conſtamment leur mort, à cauſe de l'eſpérance qu'elle avoit en Dieu. Elle exhortoit chacun d'eux dans la langue du païs, également remplie de force & de ſageſſe, & alliant un courage mâle avec la tendreſſe d'une mere. » Je ne ſçais, leur diſoit- » elle, comment vous avez été » formés dans mon ſein; car,

» ce n'eſt point moi qui vous » ai donné l'ame, l'eſprit, & » la vie, ni qui ai joint tous » vos membres pour en faire » un corps. Mais, le Créateur » du monde, qui a formé la na- » ture de l'homme, & qui a » ſçu donner l'origine à toutes » choſes, vous rendra de nou- » veau l'eſprit & la vie par ſa » miſéricorde, en récompenſe » de ce que vous vous mépriſez » maintenant vous-mêmes, pour » la défenſe de ſes loix. »

Or Antiochus croyant être mépriſé, & craignant que les diſcours qu'on feroit ſur cet événement, ne tournaſſent à ſa honte, comme le plus jeune de tous reſtoit encore, il commença non-ſeulement à l'exhorter par ſes paroles, mais à l'aſſurer avec ſerment, qu'il le rendroit riche & heureux, qu'il le mettroit au rang de ſes favoris, & lui donneroit l'adminiſtration des affaires publiques, s'il vouloit abandonner la loi de ſes peres. Mais, ce jeune homme n'écoutant pas même ces promeſſes, le Roi appella ſa mere, & l'exhorta d'inſpirer à ſon fils des ſentimens plus ſalutaires. Après donc qu'il lui eut dit beaucoup de choſes pour la perſuader, elle lui promit d'exhorter ſon fils.

Elle ſe baiſſa en même-tems pour lui parler; & ſe moquant de ce cruel Tyran, elle lui dit dans la langue du païs: » Mon » fils, ayez pitié de moi, qui » vous ai porté neuf mois dans » mon ſein, qui vous ai nourri » de mon lait pendant trois » ans, & qui vous ai élevé » juſqu'à l'âge où vous êtes. Je » vous conjure, mon fils, de » regarder le Ciel & la terre, » & toutes les choſes qui y ſont » renfermées, & de bien com- » prendre que Dieu les a créés » de rien, auſſi bien que tous » les hommes. Ainſi, vous ne » craindrez point ce cruel bour- » reau; mais, vous rendant di- » gne des ſouffrances de vos » freres, vous recevrez de bon » cœur la mort, afin que je » vous reçoive de nouveau avec » vos freres dans cette miſéri- » corde que nous attendons. »

Lorſqu'elle parloit encore, ce jeune homme ſe mit à crier: » Qu'attendez-vous de moi? » Je n'obéis point au comman- » dement du Roi, mais au pré- » cepte qui nous a été donné » par Moïſe. Quant à vous, » qui êtes l'auteur de tous les » maux dont on accable les Hé- » breux, vous n'éviterez pas » la main de Dieu. Car, pour » nous, c'eſt pour nos péchés » que nous ſouffrons toutes ces » choſes; & ſi le Seigneur no- » tre Dieu qui eſt le Dieu vi- » vant, s'eſt mis un peu en co- » lere contre nous, pour nous » châtier & nous corriger, il » ſe réconciliera de nouveau » avec ſes ſerviteurs. Mais, » pour vous, qui êtes le plus » ſcélérat & le plus abominable » de tous les hommes, ne vous » flattez pas inutilement par de » vaines eſpérances, en vous » enflammant de fureur, & éle- » vant la main contre les ſer-

» viteurs de Dieu. Car, vous » n'avez pas encore échappé le » jugement de Dieu, qui peut » tout & qui voit tout. Et quant » à mes freres, après avoir ſup- » porté une douleur paſſagere, » ils ſont entrés maintenant » dans l'alliance de la vie éter- » nelle; mais, pour vous, vous » ſouffrirez au jugement de Dieu » la peine que votre orgueil a » juſtement méritée. Pour ce » qui eſt de moi, j'abandonne » volontiers, comme mes fre- » res, mon corps & m'a vie » pour la défenſe des loix de » mes peres, en conjurant Dieu » de ſe rendre bientôt favora- » ble à notre nation, & de » vous contraindre par les tour- » mens & par pluſieurs plaies, à » confeſſer que c'eſt lui qui eſt le » ſeul Dieu. Mais, que la colere » du Tout-puiſſant, qui eſt tom- » bée juſtement ſur tout notre » peuple, finiſſe par ma mort » & par celle de mes freres. » Alors, le Roi tout enflammé de colere, fit éprouver ſa cruauté à celui-ci encore plus qu'à tous les autres, ne pouvant ſouffrir que l'on ſe moquât ainſi de lui. Il mourut donc dans la pureté de ſon innocence comme les autres, avec une parfaite confiance en Dieu.

Le quatrieme livre des Maccabées dit que le Roi ayant fait ſes efforts pour porter ce ſeptieme frere à lui obéir, & ayant même fait approcher la mere de cet enfant, afin qu'elle lui parlât, & que ſa préſence le touchât de compaſſion, la mere au contraire l'anima à ſouffrir courageuſement toutes choſes, à l'imitation de ſes freres. Alors, l'enfant s'écria : » Déliez- » moi; car, j'ai quelque choſe » à dire au Roi, en préſence » de ſes courtiſans. » On le délia auſſitôt, croyant qu'il ſe rendroit aux exhortations du Roi; mais, s'élançant du côté de la chaudiere qu'on lui préparoit, il s'adreſſa à Antiochus Épiphane, lui reprocha ſa cruauté, le menaça des jugegemens de Dieu; & ſautant dans la chaudiere, il finit ainſi ſa vie.

La mere de ces ſaints martyrs ſouffrit auſſi la mort. Le ſecond livre des Maccabées ne dit rien de particulier du genre de ſupplice qu'on lui fit ſouffrir; mais, le livre de l'Empire de la raiſon dit que quelques-uns des gardes d'Antiochus Épiphane ayant ſuggéré à ce Prince qu'il falloit auſſi la faire mourir, & la traiter comme ſes enfans; à peine eut-elle entendu ces paroles, qu'elle ſe jetta elle-même dans le feu, pour éviter qu'aucun de ces infâmes Miniſtres ne mît la main ſur elle.

Quelques anciens Manuſcrits donnent à cette ſainte femme le nom de Salomé ou de Salomonis; mais, ſon nom ne ſe trouve dans aucun monument certain & authentique. La tradition des Orientaux, rapportée par Abulfarage, eſt qu'elle ſe nommoit Aſchmunah ou Schamunach, nom emprunté de l'Hébreu Khaſmanim ou Kaſchme-

nem, lequel ſignifiant des Grands ou des Princes a été donné aux Maccabées, Princes de leur nation, d'où les Grecs & les Latins ont formé celui d'Aſmonéens.

L'Égliſe célebre la fête des ſept freres Maccabées & de leur mere le premier d'Août. Ils ſont les premiers, & ont été long-tems les ſeuls Saints de l'ancien Teſtament, en l'honneur de qui on ait dreſſé des autels & des temples à Dieu; & aujourd'hui, ils ſont les ſeuls pour la fête deſquels il ſoit reſté un office ou commémoration dans le Bréviaire.

L'ancienne traduction Latine du quatrieme livre des Rois donne aux ſept freres Maccabées les noms de Maccabée, Aber, Machiri, Judas, Achus, Areth, & Jacob. On leur donne encore d'autres noms dans d'anciens Manuſcrits; mais, le texte Grec original du deuxieme & du quatrieme livre des Maccabées, n'en dit rien. Joſephe & quelques autres croyent que ce fut à Jéruſalem qu'ils ſouffrirent; mais, il y a beaucoup plus d'apparence que ce fut à Antioche où l'on montroit leurs tombeaux du tems de ſaint Jérôme, & où il y avoit une Égliſe dédiée ſous leur nom, du tems de ſaint Auguſtin.

MACCÈS, *Maccès*, Μακκὲς, (*a*) dont il eſt parlé dans le troiſieme livre des Rois, eſt apparemment une ville de la tribu de Dan. Dom Calmet ſoupçonne que c'eſt la même que Machtès, ou la Dent machéliere, marquée dans les Juges & dans Sophonie. Ortélius avoit cru que Maccès étoit le nom d'une contrée de la Syrie.

MACCHIDA, *Macchida*, Μαχχιδὰ *Voyez* Macéda.

MACCIUS, *Maccius*, (*b*) poëte Grec, dont Voſſius n'a fait aucune mention.

MACÉDA, *Maceda*, (*c*) Μακκηδὰ, ville de Paleſtine, dans la tribu de Juda, à huit milles d'Éleuthéropolis vers l'orient, ſelon Euſebe.

Les cinq Rois, qui s'étoient joints à Adoniſédec, Roi de Jéruſalem, pour marcher contre les Gabaonites, ayant été mis en fuite par Joſué, allerent ſe cacher dans une caverne de Macéda. Joſué, en ayant été inſtruit, commanda qu'on roulât de groſſes pierres à l'entrée de cette caverne; & lorſqu'il eut achevé de tailler en pieces ſes ennemis, il ſe fit amener ces cinq Rois, qui furent tués en ſa préſence, & attachés à cinq potences. Joſué prit enſuite la ville de Macéda, & en fit mourir le Roi avec tous les habitans, ſans qu'il en reſtât un ſeul. Joſephe appelle cette ville Macchida.

MACEDNUS, *Macednus*, (*d*)

(*a*) Judic. c. 15. v. 19. Reg. L. III. c. 4. v. 9. Sophon. c. 1. v. 11.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II, pag. 285.

(*c*) Joſu c. 10. v. 10. & *ſeq.* c. 15. v. 41. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 139.

(*d*) Herod. L. I. c. 56.

Μακεδνὸς, lieu de Grece, dans le mont Pinde, ſelon Hérodote.

MACÉDOINE, *Macedonia*, Μακεδονία, (*a*) contrée d'Europe, que Cellarius met entre la Grece & la Thrace; mais, ſelon d'autres, la Macédoine étoit une partie conſidérable de la Grece.

I. Les Limites de cette contrée n'ont pas toujours été les mêmes. Sous les premiers Rois, elles étoient aſſez étroites. Ce ne fut que ſous Philippe que la Macédoine commença à s'agrandir. Il y joignit la Theſſalie & enſuite une partie de l'Épire & une partie de la Thrace. Ainſi, la Macédoine dans les commencemens devoit être bornée au nord par la Mygdonie, à l'orient par la Périe, au midi par la Pélagonie & au couchant par le païs des Taulantiens.

Depuis que la valeur & la prudence de ſes Rois l'eurent portée à un haut point de ſplendeur, on y compta juſqu'à cent cinquante peuples différens, dont les plus renommés dans l'hiſtoire ſont les Taulantiens, les Élymiotes, les Daſſarétiens, les Mygdoniens, les Biſaltes, les Édoniens &c. Ses bornes alors étoient à l'orient, la mer Égée; à l'occident, la mer Ionienne ou Adriatique; au ſeptentrion, les montagnes de la Mœſie; au midi, l'Épire & la Theſſalie, que quelques-uns mettent auſſi avec la Thrace dans la Macédoine, du tems qu'elle étoit conſidérée comme une puiſſante Monarchie ſous les rois Philippe & Alexandre le Grand. La Macédoine, proprement dite, étoit diviſée, comme elle l'eſt encore aujourd'hui, en quatre principales parties, dans leſquelles on diſtinguoit vingt-ſix petits païs.

II. On croit communément que la Macédoine fut peuplée par Céthim, fils de Javan, & que toutes les fois que le texte Hébreu, comme dans la Génèſe, porte Céthim, il faut l'enten-

(*a*) Ptolem. L. III. c. 13. Plin. Tom. I. pag. 200. *& ſeq.* Strab. pag. 321. *& ſeq.* Pomp. Mel. pag. 106. *& ſeq.* Solin. pag. 101. *& ſeq.* Corn. Nep. in Iphicr. c. 3. in Timoth. c. 3. in Eumen. c. 1. *& ſeq.* in Phocion c. 3. in Reg. c. 2. Juſt. L. VI. c. 9. L. VII. c. 1. *& ſeq.* L. VIII. *& ſeq. Lib.* Q. Curt. L. III. IV. *& ſeq. Lib.* Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. II. Tit. Liv. L. XXXI. c. 1. *& ſeq.* L. XXXII. c. 3. *& ſeq.* L. XXXIII. c. 3. *& ſeq.* L. XXXIV. c. 22. *& ſeq.* L. XXXVI. c. 1. *& ſeq.* L. XXXIX. c. 23. *& ſeq.* L. XL. c. 3. *& ſeq.* L. XLI. c. 22. *& ſeq.* L. XLII. c. 2. *& ſeq.* L. XLIII. c. 1. *& ſeq.* L. XLIV. c. 2. *& ſeq.* L. XLV. c. 2. *& ſeq.* Pauſ. pag. 2, 23, 210, 271. *& ſeq.* Thucyd. p. 168. *& ſeq.* Appian. pag. 209. *& ſeq.* Tacit. Annal. L. I. c. 76, 80. L. III. c. 61. L. V. c. 10. L. VI. c. 31, 41. Hiſt. L. V. c. 8. Vell. Paterc. L. I. c. 6. L. II. c 38, 110. Diod. Sicul. p 510. *& ſeq.* Flor. p. 37. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 4, 8. *& ſuiv.* Tom. III. pag. 456. *& ſuiv.* Tom. IV. pag. 20. *& ſuiv.* Tom. V. pag. 2. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. Tom. IV. pag. 94, 95. *& ſuiv.* Tom. V. pag. 49. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcrips. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 79. Tom. VI. pag. 138. Tom. VII. pag. 88, 89, 330, 331. Tom. VIII. pag. 126. *& ſuiv.* Tom. XII. pag. 181. *& ſuiv.* Tom. XIV. pag. 19.

dre de la Macédoine. Ce dernier nom lui fut donné par un certain Macédon, dont l'origine & l'hiſtoire ſont fort incertaines. Mais, ce païs en a porté d'autres, tels que ceux d'Émathie, de Macérie, &c. » Toute cette étendue de païs, » qui s'appelle Macédoine, » dit Juſtin, fut d'abord nommée Émathie du nom du roi » Émathion, de la vertu duquel » il reſte encore de beaux monumens. La contrée s'appelloit Béotie, [il faudroit lire » Péonie plutôt que Béotie] » & ceux qui l'habitoient ſe » nommoient Pélaſges. Les anciennes bornes de cet État » furent auſſi petites que ſon origine. Mais, par la ſuite des » tems, ſes braves Rois ſecondés de la valeur de leurs ſujets, jetterent les fondemens » d'un Empire, qui ayant commencé par la conquête des » nations voiſines, s'étendit juſqu'à d'autres plus reculées, » & ne ſe termina enfin qu'à » l'extrêmité de l'Orient. »

Abrégé Chronologique des principales révolutions arrivées en Macédoine.

On dit que Pélégon pere d'Aſtéropée, dont le nom paroît parmi les vaillans hommes qui furent les défenſeurs de Troie, regna dans un canton de la Macédoine, nommé Péonie, & Europus dans un autre auquel il donna ſon nom. Mais, Caranus averti par l'Oracle d'aller chercher une habitation en Macédoine, entra dans l'Émathie, accompagné d'une grande multitude de Grecs; & là comme il ſuivoit un troupeau de chevres que le mauvais tems faiſoit retirer, il s'empara d'Édeſſe à la faveur d'un épais brouillard, mêlé de pluie, qui le cacha aux regards des habitans. Ayant établi ſon ſiege dans cette ville, il lui donna le nom d'Égées, & au peuple celui d'Égéates. Il dépouilla enſuite Midas & pluſieurs autres petits Souverains de tous les États qu'ils poſſédoient dans la Macédoine, & n'ayant fait qu'un corps de tous ces peuples qui la diviſoient auparavant, il s'en fit le ſeul chef, & fonda une nouvelle Monarchie qu'il établit ſur de ſolides fondemens.

Les Rois de Macédoine prétendoient deſcendre d'Hercule par Caranus, & par conſéquent être Grecs d'origine. Démoſthène néanmoins les traite ſouvent de Barbares, ſur tout en parlant de Philippe. Il eſt vrai que les Grecs donnoient ce nom à toutes les autres nations, ſans en excepter les Macédoniens. Alexandre, Roi de Macédoine du tems de Xerxès, ſe vit exclus comme Barbare, des jeux Olympiques, & ne parvint enfin à y entrer, qu'après avoir fait ſes preuves qu'il étoit originaire d'Argos. Le même Alexandre, lorſqu'il paſſa du camp des Perſes à celui des Grecs pour avertir ces derniers, que Mardonius avoit deſſein de les ſurprendre à la pointe du

jour, juſtifia ſa perfidie par ſon ancienne origine, qu'il rapportoit aux Grecs. Les anciens Rois de Macédoine ne dédaignoient pas de vivre ſous la protection, tantôt d'Athènes, tantôt de Sparte, changeant facilement d'alliés, ſelon que leur intérêt le demandoit.

Amyntas II commença à regner la troiſieme année de la 97.e Olympiade. Dès l'année ſuivante, attaqué vivement par les Illyriens, & dépouillé d'une grande partie de ſon Royaume qu'il n'eſpéroit preſque plus de pouvoir jamais recouvrer, il avoit eu recours aux Olynthiens, & pour ſe les attacher davantage, leur avoit cédé une aſſez grande étendue de terres qu'il poſſédoit dans le voiſinage de leur ville. Quelques-uns prétendent qu'Argée, qui étoit de la race Royale, ſoutenu par les Athéniens, & profitant des troubles qui s'étoient élevés dans la Macédoine, y regna pendant deux ans. Amyntas fut rétabli ſur le trône par les Theſſaliens. Pour lors il voulut rentrer en poſſeſſion des terres que le ſeul mauvais état de ſes affaires l'avoit obligé de céder aux Olynthiens. Ce fut une occaſion de guerre. Il n'étoit pas en état de la ſoutenir ſeul contre un peuple ſi puiſſant. Les Grecs, & ſur tout les Athéniens, lui envoyerent du ſecours, & l'aiderent à rabattre la puiſſance d'Olynthe, qui le menaçoit d'une ruine totale & prochaine. Ce fut alors qu'Amyntas, dans une aſſemblée des Grecs où il avoit envoyé ſon député, s'engagea à ſe joindre à eux pour rendre maîtres d'Amphipolis les Athéniens, à qui il déclara qu'elle appartenoit de droit. Cette liaiſon étroite dura encore après ſa mort avec la reine Eurydice ſa veuve, comme on le verra bientôt.

Philippe, l'un des fils d'Amyntas, vint au monde la même année que ce Prince déclara la guerre aux Olynthiens. C'eſt le pere d'Alexandre le Grand; car, on ne peut mieux le définir que par un tel fils, comme Cicéron le dit du pere de Caton d'Utique.

Amyntas mourut, après avoir regné vingt-quatre ans. Il laiſſa trois enfans légitimes, qu'il avoit eus d'Eurydice, Alexandre, Perdiccas, & Philippe; & un fils naturel, appellé Ptolémée.

Alexandre, par le droit d'aîneſſe, ſuccéda à ſon pere. Il eut, au commencement de ſon regne, une rude guerre à eſſuyer contre les Illyriens, voiſins & ennemis perpétuels de la Macédoine. S'étant accommodé avec eux par un traité de paix, il remit entre leurs mains pour ôtage Philippe ſon frere cadet, encore enfant, qui lui fut bientôt renvoyé. Alexandre ne regna qu'un an.

Le trône appartenoit de droit à Perdiccas ſon frere, devenu l'aîné par ſa mort; mais, Pau-

ſanias, Prince de la famille Royale, qui avoit été exilé, le lui diſputa; & il étoit ſoutenu par un grand nombre de Macédoniens. Il commença par s'emparer de quelques places fortes. Heureuſement pour le nouveau Roi, Iphicrate pour lors ſe trouva dans cette contrée, où les Athéniens l'avoient envoyé avec une petite flotte, non encore pour aſſiéger Amphipolis, mais pour reconnoître les lieux, & préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour ce ſiege. Eurydice, ayant appris ſon arrivée, le pria de venir chez elle, dans le deſſein d'implorer ſon ſecours contre Pauſanias. Quand il fut entré dans le Palais, & qu'il ſe fut aſſis, cette Reine déſolée, pour émouvoir davantage ſa pitié, prend ſes deux enfans, Perdiccas & Philippe, met le premier entre les bras, & l'autre ſur les genoux d'Iphicrate, & pour lors lui tint ce diſcours: » Iphicrate, ſouvenez-vous » qu'Amyntas, pere de ces mal» heureux orphelins, aima tou» jours votre patrie, & vous » adopta pour ſon fils. Ce dou» ble lien vous impoſe une » double obligation. L'amitié » de ce Roi pour Athenes, » veut que vous nous recon» noiſſiez publiquement pour » vos amis; & la tendreſſe de » ce pere pour votre perſonne, » vous demande un cœur de » frere pour ces jeunes Prin» ces. » Iphicrate, touché du ſpectacle & du diſcours, chaſſa l'uſurpateur, & rétablit le ſouverain légitime.

Perdiccas ne fut pas longtems tranquille. Un nouvel ennemi, plus redoutable que le premier, troubla bientôt ſon repos; c'étoit Ptolémée ſon frere, que nous avons dit être fils naturel d'Amyntas. Peut-être étoit-il l'aîné, & prétendoit-il qu'en cette qualité il devoit regner. Les deux freres s'en rapporterent au jugement de Pélopidas, général des Thébains, plus reſpecté encore pour ſa probité que pour ſa bravoure. Il prononça en faveur de Perdiccas, & ayant cru devoir prendre des aſſurances de part & d'autre pour faire obſerver les articles du traité, accepté par les deux concurrens, entre les autres ôtages, il emmena avec lui Philippe à Thebes.

Après que ce Prince y eut paſſé neuf ou dix ans, la nouvelle d'une révolution arrivée en Macédoine lui fit prendre la réſolution de ſortir furtivement de Thebes. Il ſe dérobe, accourt, trouve les peuples conſternés d'avoir perdu leur roi Perdiccas, tué dans un grand combat contre les Illyriens, & plus encore de ſe voir autant d'ennemis que de voiſins. Les Illyriens étoient ſur le point de rentrer dans le Royaume avec de plus grandes forces; les Péoniens l'infectoient par des courſes continuelles; les Thraces prétendoient placer ſur le trône Pauſanias, qui n'avoit

pas renoncé à ſes prétentions ; les Athéniens portoient Argée, que leur général Mantias avoit ordre de ſoutenir avec une bonne flotte, & avec un corps de troupes conſidérable. La Macédoine alors avoit beſoin d'un homme, & elle n'avoit qu'un enfant dans Amyntas, fils de Perdiccas, héritier légitime de la Couronne. Philippe gouverna quelque tems ſous le nom de tuteur du jeune Prince. Mais bientôt, les ſujets, juſtement allarmés, pour ſe donner l'oncle, dépoſerent le neveu ; & à la place de l'héritier que la nature appelloit, ils mirent celui que demandoit la conjoncture, ſe perſuadant que la néceſſité a ſes loix, qui dérogent à toutes les autres. Philippe monta ſur le trône la premiere année de la 105e. Olympiade. Il avoit alors vingt-quatre ans.

Le commencement de ſon regne fut plein de troubles. Le nombre prodigieux d'ennemis qui le menaçoient de toutes parts, la crainte des complots qu'on tramoit contre ſa vie, l'indigence de ſes ſujets épuiſés par de longues guerres, tout enfin conſpiroit à embarraſſer un jeune Roi, qui tout nouveau dans les affaires ne pouvoit pas y avoir acquis une grande expérience. Il y ſupplea par ſon adreſſe. Trop foible pour réſiſter lui ſeul à tant de peuples, qui comme conjurés contre le ſien, venoient en foule de divers lieux, & tous dans un même tems pour le détruire, il crut qu'il devoit remuer toutes ſortes de reſſorts pour diſſiper cette ligue formidable. Il en déſarma quelques-uns par des traités particuliers. Il obtint la paix de quelques autres par des préſens. Il attaqua les moins belliqueux, afin que la victoire qu'il remporteroit ſur ces derniers, raſſurât le courage tremblant de ſes ſoldats, & fit ſuccéder l'eſtime, & peut-être la crainte au mépris que les étrangers pouvoient faire de ſes armes. Les Athéniens furent les premiers, contre leſquels il les tourna. Il ſçut les attirer dans une ambuſcade, & les vainquit. Maître de leur vie il la leur donna, & les renvoya même ſans rançon. Il crut que ce favorable traitement pourroit lui épargner de nouvelles guerres avec eux, après quoi il marche vers l'Illyrie, & l'inonde du ſang de ſes ennemis. Delà il va fondre inopinément ſur les Theſſaliens peu préparés à ſoutenir ſes efforts, & les ſubjugue, moins par l'avidité du butin, que par le déſir de joindre à ſon infanterie, la cavalerie de leur païs. Il forme de l'un & de l'autre un corps d'armée invincible. Heureux & tout couvert de gloire, il épouſe Olympias, fille de Néoptoleme roi des Moloſſes, par l'entremiſe d'Arrubas, roi de la même nation, Couſin germain & beau-Frere de la Princeſſe, qu'il avoit lui-même pris ſoin d'élever. Ce mariage fut la ſource de tous les mal-

heurs & de la perte d'Arrubas; car, bien loin d'agrandir ſon Royaume par l'alliance de Philippe, ainſi qu'il s'en étoit flatté, il en eſt dépouillé par Philippe même, & va miſérablement vieillir en exil. Ces ſuccès enflerent à un tel point l'ambition du roi de Macédoine, que ne la bornant déjà plus à la gloire de repouſſer l'ennemi qui venoit le chercher, il alla de ſon mouvement attaquer des peuples qui ne ſongeoient point à l'inquiéter. Il reconnoiſſoit les dehors de Méthone qu'il aſſiégeoit, lorſqu'une fleche tirée du haut des remparts lui creva l'œil droit. Sa bleſſure ne l'empêcha point de hâter les travaux & les attaques, & ne l'anima pas d'un nouveau courroux contre les aſſiégés. Il le montra bien par la paix qu'il accorda quelques jours après à leurs prieres. Il ne leur donna pas ſeulement des preuves de ſa modération, mais il leur fit même ſentir des effets de ſa clémence.

Tandis que les villes Grecques diſputoient à l'envi l'empire de toute la Grece, chacune détruiſit le ſien. Aveuglément animées les unes contre les autres à leur commune ruine, elles ne s'apperçurent qu'elles perdoient toutes en général ce que chacune perdoit en particulier, qu'après qu'elles eurent toutes également ſubi le joug. Car Philippe, qui comme d'un lieu élevé épioit l'occaſion de ſurprendre leur liberté, ſçut ſi bien fomenter leurs diviſions par les ſecours qu'il donnoit aux plus foibles contre les plus forts, qu'enfin il aſſujettit les vaincus & les vainqueurs. La ſource de ce malheur vint des Thébains.

Les Phocéens, irrités contre les Thébains à cauſe des mauvais traitemens qu'ils en avoient reçus, allerent s'emparer du temple de Delphes, & s'étant enrichis de l'or & de l'argent qu'ils y trouverent, ils prirent à leur ſolde tous ceux qui s'offrirent à marcher ſous leurs drapeaux, & porterent la guerre chez les Thébains. Ceux-ci, craignant que s'ils oppoſoient à leurs ennemis quelque Capitaine de leur nation, il ne ſe ſervît de la victoire pour uſurper ſur eux une ſouveraine autorité, élurent Philippe pour leur général, & revêtirent volontairement un Roi étranger de cette même puiſſance qui leur paroiſſoit ſuſpecte entre les mains d'un de leurs concitoyens. Philippe donc, affectant moins d'être le vengeur des Thébains que celui du ſacrilege des ennemis des Thébains, commande à tous ſes ſoldats de mettre ſur leur tête une couronne de laurier, & dans ce nouvel appareil il marche au combat comme ſous les auſpices d'Apollon. Les Phocéens, épouvantés du ſecret remord de leur conſcience à la vue des enſeignes de ce Dieu, jettent les armes, prennent la fuite, & payent par leur ſang la peine due aux profanateurs de la Religion vio-

lée. Il n'eſt pas facile de ſe figurer combien le ſuccès de cette bataille rendit le nom de Philippe glorieux parmi toutes les nations. On lui prodiguoit celui de vengeur des Dieux & de défenſeur de leurs Autels. On ajoûtoit qu'entre tous les hommes il avoit lui ſeul été digne de punir un ſacrilege contre les auteurs duquel toutes les puiſſances de l'univers auroient dû ſe liguer enſemble, ou plutôt qu'il ne falloit pas appeller homme, mais en quelque façon Dieu, celui qui exterminoit de deſſus la terre les impies qui oſoient s'attaquer à la majeſté des Dieux. Mais, Philippe ne fut pas fidele aux promeſſes dont il avoit flatté ſes alliés ; car, comme s'il eût craint de ne pas commettre des forfaits égaux du moins à ceux de ces hommes ſacrileges qu'il avoit punis, il envahit, & ſaccagea en ennemi ces mêmes villes qui l'avoient auparavant nommé leur Général.

Delà comme s'il fût ſorti d'une expédition glorieuſe, il tira vers un païs que Juſtin nomme Cappadoce, mais il faut lire plutôt Chalcidice. Philippe conquit ce païs moins par ſes armes que par ſes perfidies ordinaires, & en fit une province de ſon Empire, après avoir pris & tué par trahiſon tous les Rois voiſins. Enſuite, comme s'il ſe fût fait une maxime de croire qu'il pouvoit ſe permettre tout ce que ſon ambition lui ſuggéroit, il ſe ſaiſit des mines d'or de la Theſſalie, & de celles d'argent qui étoient en Thrace. Ce n'eſt pas tout. Il réſolut d'exercer auſſi le métier de Pirate, afin de pouvoir plus impunément violer toutes ſortes de droits, & donner à ſes crimes une carriere plus libre & plut vaſte. Il s'étoit ſignalé par de telles actions, lorſque deux freres, rois de Thrace, diviſés par quelques différens, le choiſirent pour en être l'arbitre ; pouſſés à cela non par la bonne opinion de ſa probité, mais par la crainte qu'ils avoient l'un & l'autre qu'il n'embraſſât la querelle de l'un des deux. Philippe ne démentant point ſon caractere aſſemble des troupes, entre bruſquement dans leurs États, non en médiateur, mais en ennemi, ſurprend les deux Princes qui ne ſe défioient point de lui, & à la maniere d'un Brigand, & non d'un Juge, les dépouille l'un & l'autre de leur Royaume.

En ce tems là, il arriva à ſa Cour des ambaſſadeurs Athéniens qui venoient lui demander la paix. Après leur avoir donné audience, il en envoya de ſa part à Athenes avec les articles du traité qui fut conclu à l'avantage des deux partis. La crainte de la guerre plutôt que l'amour de la paix engagea les autres villes à députer auſſi vers lui.

Dans la ſuite, il s'aviſa de tranſplanter en d'autres lieux les habitans de quelques villes & de quelques contrées. Il en

peupla quelques-unes, & en dégarnit beaucoup d'autres ſelon ſon caprice, à la façon des Bergers qui menent leurs troupeaux, tantôt en des pâturages d'Été, tantôt en des pâturages d'Hiver. Cette tranſmigration offroit aux yeux un ſpectacle digne de pitié, & comme une image du ſaccagement d'une ville. Ce n'étoit point, il eſt vrai, une terreur pareille à celle qu'inſpire un ennemi victorieux; on n'entendoit point le bruit des armes; on ne voyoit point le ſoldat inſolent courir de quartier en quartier; on ne raviſſoit ni les biens, ni les perſonnes. Mais, il regnoit partout un grand dueil, mêlé d'une triſteſſe ſombre & muette, & d'autant plus ſenſible qu'il n'étoit pas permis de la faire paroître par des larmes, ni par des plaintes, de peur qu'elles ne fuſſent imputées à déſobéiſſance. Ces malheureux habitans jettoient un regard attentif tantôt ſur les tombeaux de leurs peres, tantôt ſur les anciens dieux de leur patrie, & tantôt ſur ces maiſons où ils avoient reçu la naiſſance, & où ils l'avoient donnée à leurs enfans. Ils déplorent d'abord leur deſtinée de ce qu'ils ne ſont pas morts avant ce tems, & un moment après ils plaignent celle de leurs enfans de ce qu'ils ſont nés avant ce jour.

Il relegue, pour ainſi dire, quelques-uns de ces peuples aux extrêmités les plus reculées de ſes États; il en place quelques autres ſur des frontieres moins éloignées, & les oppoſe à ſes ennemis. Il diſtribue dans les villes ſes priſonniers qu'il a faits à la guerre, pour y remplir le nombre des habitans que la guerre avoit fait périr. Ainſi, de divers peuples il n'en compoſa qu'un ſeul peuple & qu'un ſeul Royaume. Dès qu'il en eut réglé les affaires, il marcha contre les Dardaniens. Il les attaqua par la ruſe, & les vainquit par la ruſe, auſſi-bien que le reſte des païs voiſins.

Philippe n'eut pas plutôt mis le pied dans la Grece, qu'amorcé par le butin qu'il avoit fait au pillage de quelques petites villes, & jugeant par les richeſſes qu'il y avoit trouvées, combien grandes devoient être celles de toutes les villes de la Grece, il en médita la conquête. Il crut qu'il importoit beaucoup à l'heureux ſuccès de cette guerre de s'emparer de Byzance, pour en faire une place d'armes ſûre & commode à ſes armées de mer & de terre. Il ſomme les habitans de lui en ouvrir les portes, & à leur refus il l'aſſiege; mais, la longueur du ſiege épuiſa les finances de Philippe. Pour recouvrer de nouveaux fonds, il ſe mit à courir les mers ainſi qu'un Pirate, & ayant pris cent ſoixante-dix vaiſſeaux, il répara un peu ſa miſere, de l'argent qu'il tira de la vente des marchandiſes dont ils étoient chargés. Après quoi, honteux qu'une ſeule place conſumât une armée auſſi nombreuſe que la ſienne,

il en détache l'élite qu'il conduit lui-même dans la Cherſonneſe, où il ſe rend maître de pluſieurs villes. Ce fut dans cette expédition qu'il appella auprès de lui ſon fils Alexandre alors âgé de dix-huit ans, pour faire ſa premiere campagne, & l'apprentiſſage de l'art de la guerre ſous la diſcipline de ſon pere. Delà, guidé par l'eſpérance du butin, il paſſa en Scythie; car à la maniere des négocians qui ſe dédommagent d'une perte par quelque gain qu'ils font d'ailleurs, il fourniſſoit aux frais d'une guerre par le profit qu'il tiroit d'une autre.

Comme il revenoit de Scythie, les Triballiens ſe préſenterent à lui, & refuſerent de lui livrer paſſage s'il ne leur faiſoit part de ſon butin. Delà naquit une querelle qui devint bientôt un motif de combat. Philippe y fut bleſſé d'un coup ſi rude, que la fleche ayant paſſé au travers de ſa cuiſſe, tua ſon cheval ſous lui. On le crut mort, & on abandonna tout le butin. Ainſi, ces dépouilles comme maudites penſerent être funeſtes à l'empire des Macédoniens. Dès que leur Roi commença à ſe mieux porter de ſa bleſſure, il alla faire aux Athéniens une guerre dont il avoit formé le projet depuis long-tems. Les Thébains ſe déclarerent contre lui. Ils craignoient que s'il étoit une fois vainqueur d'Athenes, cet embraſement voiſin ne s'étendît juſqu'à Thebes. Ces deux villes, alors auſſi unies qu'elles avoient été diviſées auparavant, fatiguent toutes les autres de leurs ambaſſades. Elles crient que c'eſt à forces communes qu'il faut repouſſer l'ennemi commun, & que ſi l'on ne s'oppoſe aux premiers progrès de la bonne fortune de Philippe, il ne les bornera qu'à la conquête de toute la Grece. Ces raiſons pleines de perſuaſion attirerent quelques villes au parti des Athéniens. La crainte de la guerre en rangea quelques autres à celui de Philippe. On en vient à un combat déciſif. Le ſuccès en fut favorable aux Macédoniens, qui endurcis à la fatigue par des guerres continuelles terraſſerent vigoureuſement l'ennemi quoique beaucoup ſupérieur en nombre.

Les troubles de la Grece étant entierement appaiſés, Philippe manda à toutes les villes qui la compoſoient que leurs ambaſſadeurs euſſent à ſe rendre à Corinthe, afin d'y régler l'état des affaires préſentes. Quand ils y furent tous aſſemblés, il choiſit ceux que la réputation & la dignité de leurs villes rendoient les plus conſidérables, & en forma une eſpece de Sénat, par l'avis duquel il fit une loi générale à toute la Grece, qu'il appella la loi de paix. Les ſeuls Spartiates, mépriſant la loi & l'auteur de la loi, refuſent de s'y ſoumettre. Ils diſent que le vainqueur n'a ſuivi en la dictant que ſon intérêt particulier, & non celui du public, & que ce qu'il ap-

pelle une paix n'eſt qu'une pure ſervitude. Après cela, on fait le dénombrement des troupes que chaque ville peut fournir à Philippe, ſoit qu'il en ait beſoin pour ſe défendre, ou pour attaquer. Il n'y avoit pas lieu de douter que ce ne fût contre les Perſes qu'il deſtinoit ces terribles préparatifs. Les troupes auxiliaires montoient à deux cens mille hommes de pied, & à quinze mille chevaux, ſans comprer celles de la Macédoine, & des Provinces barbares qui la bornoient, & que Philippe avoit aſſujetties. Auſſitôt le retour du printems, prêt à paſſer lui-même en Aſie dont les Perſes étoient les maîtres, il fit marcher devant trois Généraux, Parménion, Amyntas & Attale. Il avoit épouſé la ſœur de ce dernier, après avoir répudié Olympias ſur quelques ſoupçons injurieux à la gloire de cette Princeſſe.

Tandis que les Grecs aſſemblent les ſecours qu'ils lui ont promis, il célebre la cérémonie du mariage de ſa fille Cléopatre, & d'Alexandre qu'il avoit élevé ſur le trône des Épirotes. Les ſuperbes appareils de cette journée répondoient à la grandeur des deux Rois, l'un Pere, & l'autre Époux. Les ſpectacles faiſoient un des plus beaux ornemens de cette fête. Philippe y alloit ſans gardes, & marchoit au milieu des deux Alexandres ſon fils & ſon gendre, lorſque Pauſanias jeune gentilhomme Macédonien, dont on ne ſe défioit point, l'aſſaſſina dans un paſſage fort étroit, où il l'avoit attendu, & fit d'un jour conſacré à la joie le plus funeſte de tous les jours. Ainſi mourut Philippe, âgé de quarante-ſept ans, la premiere année de la IIIe. Olympiade, l'an 336 avant J. C.

Les diverſes affections qui animoient les divers peuples dont l'armée de Philippe étoit compoſée éclaterent après ſa mort. Les uns, accablés d'une injuſte ſervitude, ſe flattoient de l'eſpoir d'une prochaine liberté; les autres, dégoûtés par avance de l'expédition lointaine que ce Prince méditoit, ſe faiſoient une joie d'en être quittes par ſa mort. Quelques-uns véritablement touchés de ſa perte s'affligeoient de ce que le flambeau nuptial de la fille avoit ſervi à allumer le bûcher du pere. Ses amis n'étoient pas médiocrement épouvantés d'une ſi ſoudaine révolution dans les affaires. Ils ſe repréſentoient que l'Aſie étoit provoquée par la guerre dont on venoit de la menacer, que l'Europe n'étoit qu'à demi-domptée, que les Illyriens, les Thraces, les Dardaniens, & le reſte des nations barbares que Philippe avoit ſubjuguées, étoient d'une fidélité ſuſpecte, & d'un génie naturellement perfide, & que c'étoit fait de la Macédoine, ſi tant de peuples y venoient fondre à la fois. La préſence d'Alexandre fut comme un remede ſouverain

ſouverain à tous les maux qu'on appréhendoit. Il harangua devant le peuple d'une maniere ſi accommodée au tems, & l'exhorta ſi pathétiquement à reprendre courage, qu'il raſſura les plus timides, & remplit tous les cœurs de nouvelles eſpérances. Quoique tout jeune encore, car il n'avoit que vingt ans, il promit tant de choſes de lui, & les promit ſi modeſtement, qu'il étoit facile de juger que les effets paſſeroient un jour ſes promeſſes de bien loin. Il exempta les Macédoniens de toutes charges, & les obligea ſeulement au ſervice. Cette action lui gagna ſi fort les cœurs de ſes ſujets, qu'ils diſoient hautement qu'ils n'avoient perdu que le corps de Philippe, qu'ils trouvoient en Alexandre toutes les vertus du Roi qu'ils avoient perdu.

Il s'appliqua dès le commencement de ſon regne à retenir dans le devoir pluſieurs nations qui faiſoient mine d'en vouloir ſortir, & à étouffer quelques ſéditions dans leur naiſſance. Enflé de ces heureux ſuccès, il paſſe en Grece avec une extrême diligence & en convoque les États à Corinthe à l'exemple du Roi ſon pere, en la place duquel il ſe fait élire Général de toute la Grece. Il tourna enſuite toutes ſes penſées à la guerre que ſon pere avoit projettée contre les Perſes. Il en renouvelloit les préparatifs, lorſqu'on vint lui rapporter que les Athéniens & les Spartiates déſerteurs de ſon parti, s'étoient rangés de celui de Darius, pouſſés à cela par les harangues de Démoſthene, qui, corrompu par l'or des Perſes, avoit perſuadé à ces deux peuples que les Triballiens avoient taillé en pieces toutes les troupes d'Alexandre, & qu'Alexandre lui-même avoit péri dans la bataille. Mais, Alexandre, impatient de prévenir l'effet de ces mouvemens, leve, aſſemble, fait entrer une armée dans la Grece avec une célérité ſi prodigieuſe, que les Grecs démentant leurs propres yeux avoient peine à croire qu'ils voyoient devant eux, celui de la marche duquel ils n'avoient pas ſeulement eu le moindre vent.

Les Athéniens, qui s'étoient révoltés les premiers, ſe repentirent auſſi les premiers de leur révolte. Cet Alexandre, auparavant l'objet de leur dédain, devint celui de leur admiration, & ils éleverent au-deſſus des plus anciens Capitaines ce même ennemi que par mépris ils traitoient il n'y a qu'un moment de jeune homme. Ils lui envoyerent des ambaſſadeurs pour lui demander la paix, qu'il leur accorda après leur avoir fait de ſéveres réprimandes. Delà il marcha contre Thebes, prêt à lui pardonner ſi elle ſe repentoit auſſi. Mais, les Thébains eurent recou.s aux armes, & non aux prieres. Il les vainquit, & les accabla de tous les maux qui peuvent ſui-

vre la plus miſérable ſervitude.

Dès qu'il eut aſſemblé toutes ſes troupes pour paſſer en Aſie, il en chargea des vaiſſeaux, & s'embarqua lui-même ſur un, d'où il n'eut pas plutôt découvert la terre d'Aſie, qu'enflammé de cette ardeur que la gloire inſpire aux conquérans, il voua des autels aux douze Dieux pour l'heureux ſuccès de ſon entrepriſe. Il diſtribua à ſes amis, & ſon domaine de Macédoine, & les biens qu'il poſſédoit en Europe, après leur avoir dit que l'Aſie lui ſuffiſoit. Avant qu'aucun de ſes vaiſſeaux mît à la voile, il fit des ſacrifices pour demander aux Dieux la victoire dans une guerre, où élu général de toute la Grece, il alloit la venger de tant d'inſultes qu'elle avoit autrefois reçues des Perſes, dont l'importune domination avoit à ſon avis déjà trop duré. Il lui ſembloit que le tems de trouver le jour fatal de leur Empire, & de lui donner de plus dignes maîtres, étoit enfin arrivé. Une confiance égale à la ſienne animoit tous ſes ſoldats, qui, perdant le ſouvenir de leurs femmes, de leurs enfans, & des fatigues attachées à une expédition ſi éloignée de leur païs, regardoient déjà l'or des Perſes & toutes les richeſſes de l'Orient comme une proie aſſurée, & oublioient les périls de la guerre pour ne ſonger qu'à l'opulence qui la ſuivroit. La flotte eut à peine touché aux bords Aſiatiques, qu'Alexandre y lança le premier un javelot, ainſi que contre une terre ennemie, & en même-tems à la maniere d'un homme qui danſe, il ſauta tout armé de ſon vaiſſeau ſur le rivage où il immola des victimes, priant les Dieux que ce ne fût point à regret que cette terre le reçût pour ſon Roi. Il ſacrifia auſſi dans Ilium ſur le tombeau des Héros qui avoient perdu la vie pendant la guerre de Troie.

Delà marchant contre l'ennemi, il défendit à ſes ſoldats de faire le moindre dégât dans l'Aſie, & leur remontra qu'il falloit l'épargner comme un bien qui leur appartenoit déjà, & ne point ruiner un païs dont ils venoient ſe mettre en poſſeſſion. Toute ſon armée ne conſiſtoit qu'en trente-deux mille hommes de pied, & quatre mille cinq cens chevaux. A quoi il falloit ajoûter cent quatre-vingt-deux vaiſſeaux. Dans le premier combat qui ſe donna, l'adreſſe d'Alexandre, ſecondée de la valeur des Macédoniens, mit en déroute ſix cens mille Perſes. Il en fit un carnage terrible, ſans qu'il lui en coûtât plus de neuf fantaſſins, & de cent vingt cavaliers, qu'il honora de magnifiques funérailles, & même de ſtatues équeſtres, & aux parens deſquels il donna de grandes immunités, afin d'exciter le reſte de ſon armée par les honneurs & par les récompenſes qu'il accordoit à la mémoire de ceux qui étoient morts à ſon ſervice. La

prompte obéiſſance de la meilleure partie de l'Aſie ſuivit le gain de cette bataille. Il en livra pluſieurs autres aux lieutenans de Darius, & les gagna toutes par la terreur de ſon nom plutôt que par la force de ſes armes.

Cependant, il s'avança vers Gordium, ville ſituée entre la grande & la petite Phrygie. Le déſir de s'en rendre maître n'avoit pas tant pour motif l'eſpérance du butin, qu'une curioſité fondée ſur ce qu'il avoit ouï dire qu'il y avoit dans le temple de Jupiter le joug du chariot de Gordius, & qu'un ancien oracle promettoit l'Empire de l'Aſie à celui qui en délieroit les nœuds. Auſſitôt donc qu'Alexandre eut pris la ville, il entra dans le temple de Jupiter, où on lui montra le joug du fatal chariot, ainſi qu'il l'avoit demandé. Mais, quand il vit qu'il faiſoit de vains efforts autour du lien pour en trouver les bouts tellement mêlés & entrelaſſés dans les nœuds, qu'ils trompoient les regards des plus ſubtils, il crut qu'il falloit faire violence à l'Oracle. Il trancha d'un coup de ſabre toutes les courroies, & les nœuds ainſi déliés découvrirent les bouts qu'ils cachoient. A l'inſtant même on lui rapporta que Darius approchoit ſuivi d'une armée formidable. A cette nouvelle, Alexandre précipita ſa marche, & franchit le mont Taurus avec tant de rapidité que d'une ſeule traite il fit cinq cens ſtades, de peur de donner à l'ennemi le tems de ſe ſaiſir des détroits. En même-tems, Darius, à la tête de quatre cens mille hommes de pied, & de cent mille chevaux, s'avance pour lui préſenter la bataille. Les deux armées ſe chargent, & on donne de part & d'autre avec tant de furie que les deux Rois ſont bleſſés. La victoire balança juſqu'au moment où la fuite de Darius la fit ouvertement déclarer pour les Macédoniens, qui profitant du déſordre des Perſes en firent une effroyable boucherie. Le nombre des morts de ces derniers monta à ſoixante mille hommes de pied & à dix mille chevaux, & celui de leurs priſonniers fut de quarante mille. Le vainqueur ne perdit que cent trente fantaſſins, & cent cinquante cavaliers. Il ſe rendit maître du camp des vaincus, & le trouva plein d'une grande quantité d'or & de toute ſorte de richeſſes. La mere de Darius, ſa femme qui étoit auſſi ſa ſœur, & ſes deux filles furent du nombre des priſonniers qu'on y fit.

Il marcha enſuite vers la Syrie, où pluſieurs Rois d'Orient ornés de leurs mitres vinrent au-devant de lui. Il reçut les uns au nombre de ſes alliés. Il dépoſa les autres, & mit en leur place des Princes dévoués à ſes intérêts, meſurant ainſi les récompenſes & les peines à ce qu'on avoit fait pour lui ou contre lui. Après qu'il eut

reçu ſans coup férir Rhodes, l'Égypte & la Syrie en ſon obéiſſance, il prit ſa route du temple de Jupiter Ammon pour apprendre de l'Oracle & l'événement des nouvelles guerres qu'il méditoit, & ſa véritable origine. Au retour de ce voyage, il fonda Alexandrie, & y ayant établi une colonie Macédonienne, il en fit la capitale de l'Égypte.

Darius, vaincu & fugitif, s'étoit ſauvé à Babylone, d'où il écrivit à Alexandre de lui faire la grace de permettre qu'il rachetât les Princeſſes priſonnieres, pour la liberté deſquelles il lui promit de très-grandes ſommes. Mais, Alexandre, peu touché de ſes promeſſes, lui demande tout l'Empire pour leur rançon. Quelque tems après, Darius lui offrit par une nouvelle lettre une de ſes filles en mariage, & une partie de ſes États. Alexandre lui répondit qu'il étoit déjà le maître de tout ce qu'on lui offroit, que c'étoit au vaincu de le venir trouver en ſuppliant, & de laiſſer au victorieux le pouvoir de diſpoſer à ſon gré d'un Empire qu'il avoit conquis. Alors Darius déſeſpérant d'obtenir la paix, donna tous ſes ſoins à la guerre, & alla au-devant de ſon ennemi avec quatre cens mille hommes de pied & cent mille chevaux.

Cependant, il lui écrivit une troiſième lettre pleine de remercîmens pour toutes les faveurs dont il avoit comblé les ſiens, & lui propoſant des conditions beaucoup plus avantageuſes que celles qu'il lui avoit déjà faites, il lui abandonne tout ce vaſte païs qui s'étend juſqu'à l'Euphrate pour la dot d'une de ſes filles qu'il lui offrit en mariage, avec trente mille talens pour la rançon du reſte des priſonniers. Alexandre lui répond que les remercîmens étoient ſuperflus entre ennemis, que la clémence dont il avoit uſé n'étoit, ni pour mandier ſon amitié, ni pour le ménager dans l'incertitude de l'évenement de la guerre, & moins encore dans la vue de s'en ſervir comme d'un appas pour l'attirer à la paix; mais que ce qu'il en avoit fait partoit d'un principe de généroſité, par laquelle il avoit appris à inſulter à l'orgueil d'un ennemi armé, & non à la miſere d'un ennemi vaincu. Il ajoûte qu'il pourroit lui accorder ce qu'il demandoit, s'il ſe contentoit d'être le premier après lui, & non ſon égal; qu'au reſte ſans un renverſement total de la nature, ni le monde ne ſçauroit avoir deux ſoleils, ni la terre deux Souverains; qu'ainſi il ſe déterminât, ou à ſe rendre ce jour-là même, ou à combattre le lendemain, & qu'il ne ſe promît pas une fortune plus favorable que celle qu'il avoit déjà éprouvée.

Le lendemain, les deux armées s'étant rangées en bataille dans la plaine, on commença le combat. Les Macédoniens, animés de cette confiance que

produit le mépris qu'on fait d'un ennemi dont on a ſouvent triomphé, donnoient têtes baiſſées dans les bataillons des Perſes, qui de leur côté préférant une mort honorable à la honte d'une nouvelle défaite, leur oppoſoient une défenſe ſi opiniâtre, qu'on n'a peut-être jamais vu un combat plus ſanglant. Darius, déſeſpéré de voir la déroute de ſes gens, voulut ſe tuer lui-même. Mais, ceux qui l'environnoient lui firent, malgré lui, changer ce deſſein en celui de chercher ſon ſalut dans la fuite. Cependant, Alexandre ardent à affronter le péril le plus manifeſte, ſe précipitoit dans tous les endroits de la mêlée, où les Perſes plus ſerrés combattoient avec plus de vigueur, comme s'il eût brigué la gloire de prodiguer ſon propre ſang pour épargner celui de ſes ſoldats. Cette victoire lui valut l'empire de toute l'Aſie, cinq ans après qu'il eut hérité de celui que ſon pere lui avoit laiſſé. Il jouit depuis ce jour-là d'une fortune ſi conſtamment favorable, qu'aucun de tous les peuples qu'il avoit domptés n'oſa ſe révolter contre lui. Les Perſes même reçurent le joug avec une patience qu'on ne devoit point vraiſemblablement ſe promettre d'une nation qui avoit été ſi long-tems maîtreſſe de toutes les autres. Il employa trente-quatre jours à reconnoître le butin dont il diſtribua la meilleure partie à ſes troupes qu'il mit en quartier de rafraîchiſſement. Après quoi il alla à Suſe, où il trouva quarante mille talens, & de-là à Perſépolis, ville capitale de l'empire Perſan, fameuſe depuis tant de ſiecles, & pleine des dépouilles de tout l'univers. Mais, les richeſſes dont elle abondoit, ne parurent proprement bien, qu'au butin ineſtimable qui ſuivit le pillage auquel elle fut abandonnée.

Alexandre prit depuis la route des Indes, afin que ſon Empire n'eût plus d'autres bornes que l'Océan & l'extrêmité de l'Orient. Il voulut même que la magnificence de ſon armée répondît à la gloire de cette fameuſe expédition. Ainſi, il fit enrichir d'argent les mords & les autres ornemens des chevaux, & garnir du même métal les boucliers de ſes ſoldats qui en prirent le nom d'Argyraſpides. Lorſqu'il fut arrivé à Nyſe, il commanda qu'on en épargnât les citoyens, ſoit à cauſe qu'ils ſe rendoient à lui, ſoit par un ſentiment de religion envers Bacchus qui avoit fondé cette ville. De-là paſſant par les montagnes de Dédale, il arriva dans les États de la reine Cléophis, qui ſoumiſe à tous les déſirs du vainqueur, le reçut, & dans ſa ville, & dans ſon lit, & racheta par ſa beauté un Royaume qu'elle n'auroit pu conſerver par ſon courage. Après qu'il eut parcouru toute l'Inde, il ſe campa devant un rocher auſſi haut qu'inacceſſible, & dont le ſommet ſervoit de retraite à

plusieurs peuples. Il apprit qu'Hercule l'avoit autrefois assiégé, & qu'il avoit été contraint de lever le siege par un tremblement de terre. Ainsi enflammé d'un ardent désir de surpasser les exploits de ce Héros, il attaque la place, & après avoir essuyé de grands travaux, & des périls encore plus grands, il s'en rend maître, & reçoit à composition tous ceux qui s'y étoient retirés.

Il y avoit dans les Indes un Roi plus fameux que tous les autres, il s'appelloit Porus. Celui-ci également remarquable, & par la grandeur de son corps, & par celle de son courage, ne s'épouvanta point du bruit de la renommée d'Alexandre, mais l'attendit de pied ferme, bien résolu de ne le recevoir que les armes à la main. On en vint bientôt à un combat. Porus commande à ses gens de donner dans la bataille contre les Macédoniens, & pour lui il se réserve la gloire de ne s'attaquer qu'à leur Roi comme au seul ennemi digne de lui. Alexandre, brûlant aussi du désir de combattre, ne fit pas languir l'impatience du roi Indien. Mais, son cheval mortellement blessé le jetta par terre dès le premier choc, ses gardes accoururent promptement à lui, & le tirerent du péril où sa chûte auroit pu l'exposer. Porus tout percé de coups fut pris. Il eut tant de honte & de chagrin de sa defaite, qu'il ne voulut d'abord ni prendre de nourriture, ni souffrir qu'on le pensât de ses plaies, & on eut de la peine à le déterminer à conserver sa vie, parce qu'il la regardoit comme un don du victorieux. Le grand courage de ce Prince lui mérita l'estime d'Alexandre, qui, après avoir pris soin de son prisonnier, le renvoya dans ses États. Il bâtit deux villes dans les Indes. Il donna le nom de Nicée à l'une, & en l'honneur de son cheval, il appella l'autre Bucéphale. Il marcha ensuite contre les Adrestes, les Gestéans, les Préſides, & les Gangarides, les défit & les subjugua. De-là il tira vers la contrée des Cuphites où l'ennemi l'attendoit avec deux cens mille chevaux. Les Macédoniens, effrayés des nouveaux dangers qu'il leur préparoit, & non moins las de tant de victoires, qu'accablés des travaux qu'elles leur avoient coûté, le conjurerent les larmes aux yeux de mettre enfin des bornes à ses conquêtes, de se souvenir de la patrie, de se laisser une fois toucher au désir de la revoir, & de faire réflexion qu'ils étoient si chargés d'années, que le peu de tems qu'il leur restoit encore à vivre ne suffiroit qu'à peine à leur retour. Alexandre se laissa fléchir à leurs justes prieres, & comme s'il eût été véritablement déterminé à borner là le cours de ses exploits, il leur commanda de donner une étendue beaucoup plus vaste à la clôture de son camp, & d'en élever les fortifications à une hauteur

extraordinaire, afin qu'elles devinſſent un ſujet de terreur à ſes ennemis, & d'admiration à la poſtérité. Jamais travail ne fut plus agréable aux ſoldats qui, après l'avoir achevé, immolerent des victimes, & rebrouſſerent chemin avec une joie incroyable.

Delà Alexandre ſe rend ſur les bords de l'Acéſine, & deſcendant vers l'Océan par cette riviere, il reçoit ſous ſon obéiſſance les peuples qui en habitent les rives. Continuant ſa navigation, il arriva chez les Ambres & les Sugambres qui forts de quatre-vingt mille hommes de pied, & de ſoixante mille chevaux, oſerent lui livrer bataille. Ils la perdirent, & le vainqueur marcha droit à la capitale de leurs États. Quinte-Curſe l'appelle la ville des Oxydraques, & non des Ambres & Sugambres dont il ne parle pas.

S'étant enſuite embarqué ſur ſes vaiſſeaux avec une troupe choiſie, il côtoya les rivages de l'Océan. Quand il fut arrivé devant la ville du roi Ambigérus, les habitans lui en fermerent les portes; & comme ils avoient ouï dire que le fer n'avoit point de priſe ſur lui, ils empoiſonnerent leurs fleches, & repouſſant l'ennemi de leurs murailles par des bleſſures doublement mortelles, ils en tuerent un fort grand nombre. Ptolémée entr'autres y fut bleſſé. On déſeſpéroit déjà de ſa vie, lorſque le Roi vit en ſonge une herbe qui devoit être l'infaillible antidote de ce venin. En effet, Ptolémée n'en eut pas plutôt pris dans un breuvage, qu'il recouvra la ſanté. La meilleure partie de l'armée fut auſſi guérie avec le même remede. Après qu'il ſe fut rendu maître de la place, il remonta ſur ſa flotte, & ſacrifia à l'Océan pour lui demander un heureux retour. Ainſi, tout glorieux d'avoir étendu ſon Empire & ſur la terre & ſur la mer, auſſi loin que l'une & l'autre pouvoient le permettre, il ſe laiſſa emporter par une marée favorable juſqu'à l'embouchure de l'Indus, où il entra comme un vainqueur dont le char a heureuſement franchi les bornes de la carriere. Là pour monument éternel de ſes hauts faits, il bâtit la ville de Barcé. Il y fit auſſi élever des autels; & pour s'aſſurer de la côte des Indes, il en laiſſa le gouvernement à un de ſes amis. Il prit enſuite ſa route par terre, & comme on l'avoit averti que le païs qui ſe trouvoit ſur ſon chemin étoit fort ſec, il envoya devant creuſer des puits aux lieux les plus commodes; de façon que ſans que ſon armée eût ſouffert la moindre diſette d'eau, il la ramena à Babylone.

Impatient d'y arriver, afin de tenir là comme les États généraux de tout l'Univers, il hâtoit ſa marche vers cette ville, lorſqu'un Mage l'avertit de n'y point entrer, parce qu'elle devoit indubitablement lui être fatale. Cet avis lui fit changer

de deſſein. Il quitta la route de Babylone, & ſe rendit à Burſie, ville ſituée au delà de l'Euphrate. Ce fut-là que le philoſophe Anaxarque lui perſuada de mépriſer les avertiſſemens des Mages, il lui repréſenta que leur ſcience étoit fauſſe & incertaine, que ſi les évenemens des choſes étoient chachés dans les ſecrets des deſtinées, il n'étoit pas au pouvoir humain d'en percer l'obſcurité, & que s'ils étoient enchaînés aux cauſes naturelles, il étoit impoſſible de leur faire prendre un autre cours. Étant donc ainſi rentré dans Babylone, il donna quelques jours au repos, & rétablit ſolemnellement l'uſage des feſtins qu'il avoit interrompus depuis longtems. Comme il ſortoit d'un repas où il avoit paſſé tout le jour & toute la nuit, & qu'il étoit encore tout gai de la débauche, il fut invité avec tous ceux qui l'accompagnoient à une collation. Alexandre prit la coupe qu'on lui préſenta. Mais, à peine en eut-il bu la moitié, qu'il pouſſa un cri gémiſſant comme s'il eût reçu un coup de poignard. On l'emporta demi-mort.

Le quatrieme jour, comme il alloit rendre l'eſprit, ſes amis lui demanderent à qui il laiſſoit l'Empire: *Au plus digne*, répondit-il. Il étoit doué d'une grandeur d'ame ſi héroïque, que ſourd à la voix du ſang & de la nature, il oublia qu'Hercule ſon fils & Aridée ſon frere étoient pleins de vie, & Roxane ſa femme près d'accoucher, & nomma pour ſon héritier, non celui qui devoit naturellement l'être, mais le plus digne de l'être, comme s'il eût cru que ce fût une eſpèce de crime à un auſſi grand homme que lui, de ſe donner un ſucceſſeur moins grand que ſoi, & de laiſſer un Empire ſi floriſſant à tout autre qu'à un Prince qui auroit déjà fait toutes ſes preuves de valeur. Cette réponſe fut comme le ſignal du combat, & alluma le flambeau de la diſcorde & de la guerre entre ſes Lieutenans, qui, rivaux & jaloux les uns des autres, briguerent par toutes ſortes de voies la faveur du ſoldat. Le ſixieme jour, ayant perdu l'uſage de la parole, il tira ſon anneau du doigt, & le donna à Perdiccas. Cette marque de préférence calma la diviſion qui commençoit à ſe gliſſer parmi les prétendans à l'Empire. Car, quoiqu'il ne l'eût pas poſitivement nommé ſon ſucceſſeur, il ſembloit pourtant l'avoir en quelque maniere déſigné. Perdiccas lui ayant demandé quand il vouloit qu'on lui rendît les honneurs divins: *Lors*, dit-il, *que vous ſerez heureux*. Ce furent ſes dernieres paroles, & bientôt après il rendit l'eſprit. Il avoit vécu trente-deux ans & huit mois, & en avoit regné douze. Sa mort arriva au milieu du printems, la premiere année de la CXIV^e^ Olympiade, l'an 324 avant Jeſus-Chriſt.

Après beaucoup d'agitations

& de troubles qui ſuivirent la mort d'Alexandre, les principaux Officiers s'étant abouchés dans une conférence dont on étoit convenu, il fut arrêté d'un commun conſentement qu'Aridée ſeroit roi, ou plutôt qu'il auroit l'ombre de la Royauté. Ce qui devoit l'exclure du trône, je veux dire l'imbécillité de ſon eſprit, fut préciſément la raiſon qu'on eut de l'y faire monter, ce qui réunit tous les ſuffrages en ſa faveur. Elle laiſſoit à chacun ſes eſpérances & ſes prétentions, & les couvroit. On convint dans la même aſſemblée, que, ſi Roxane, qui étoit groſſe de ſix ou huit mois, avoit un fils, il ſeroit joint à Aridée, & mis ſur le trône avec lui.

Peu de tems après, Roxane accoucha d'un fils, qu'on appella Alexandre, & il fut reconnu pour Roi conjointement avec Aridée; mais, l'un & l'autre n'en avoient que le nom. L'autorité toute entiere étoit entre les mains des Grands Seigneurs & des Généraux, qui avoient partagé entr'eux les Provinces.

En Europe, la Thrace & les régions voiſines furent confiées à Lyſimachus; la Macédoine, l'Épire, & la Grece, à Antipater & à Cratérus.

En Afrique, l'Égypte & les autres conquêtes d'Alexandre dans la Libye & la Cyrénaïque, furent laiſſées à Ptolémée fils de Lagus, avec la partie de l'Arabie qui avoiſine l'Égypte. Et c'eſt de ce tems, vers l'automne au mois de Thot, qu'on commence à compter les années de l'empire des Lagides en Égypte, quoique Ptolémée n'ait pris le nom de Roi qu'environ dix-ſept ans après, conjointement avec les autres ſucceſſeurs d'Alexandre.

Dans l'Aſie mineure, la Lycie, la Pamphylie, & la grande Phrygie, furent données à Antigonus; la Carie, à Caſſandre; la Lydie, à Ménandre; la petite Phrygie, à Léonatus, l'Arménie, à Néoptolème; la Cappadoce & la Paphlogonie, à Eumène. Ces deux Provinces n'avoient jamais été bien ſoumiſes aux Macédoniens. Ariarathe, Roi de Cappadoce, continuoit à les gouverner comme auparavant, Alexandre ayant paſſé avec tant de rapidité à ſes autres conquêtes, qu'il ne voulut pas s'amuſer à le réduire tout-à-fait, & ſe contenta d'une légere ſoumiſſion.

La Syrie & la Phénice échurent à Laomédon; des deux Médies, l'une à Atropate, & l'autre à Perdiccas; la Perſe, à Peuceſte; la Babylonie, à Archon; la Méſopotamie, à Arcéſilaus; la Parthie & l'Hyrcanie, à Phratapherne; la Bactriane & la Sogdiane, à Philippe; & d'autres régions, à des Généraux dont les noms ſont peu connus.

Séleucus, fils d'Antiochus, fut mis à la tête de toute la cavalerie des alliés, ce qui étoit une place conſidérable; & Caſſandre fils d'Antipater, à la tête des compagnies des Gardes.

La haute Aſie qui approche des Indes, & les Indes mêmes, furent laiſſées entre les mains de ceux qu'Alexandre y avoit établis pour Gouverneurs.

C'eſt ainſi que le ſort régla leurs partages; mais, la plupart ne s'en tenant point à ſes arrêts, ne regarderent le rang, où il les avoit élevés que comme un degré pour monter encore à un plus haut. Car, peu de tems après, comme s'ils euſſent partagé des Royaumes, & non des Gouvernemens, ils ſe firent Rois de ſimples Gouverneurs qu'ils étoient. Laiſſant à part les autres Royaumes, nous nous bornerons à ce qui regarde celui de Macédoine.

Tandis qu'on étoit occupé de ces ſoins en Orient, les peuples de l'Attique & de l'Étolie donnoient tous les leurs aux préparatifs d'une guerre qu'ils avoient déjà commencée ſous le regne d'Alexandre. Déjà forts de trente mille hommes & de deux cens vaiſſeaux, ils marchent contre Antipater à qui la Grece étoit échue en partage, & l'aſſiegent dans Héraclée, où il s'étoit enfermé pour ne pas riſquer un combat. C'eſt ainſi que le raconte Juſtin; mais, d'autres ſont là-deſſus d'un ſentiment contraire. Quoi qu'il en ſoit, Antipater envoya demander du ſecours à Léonatus, qui ſe mit auſſitôt en marche pour lui en amener. Mais, les Athéniens informés de ſon arrivée allerent au devant de lui en ordre de bataille, & lui livrerent un combat de cavalerie où il tomba mort d'une bleſſure qu'il reçut. Quoiqu'Antipater apperçût la défaite du ſecours qu'il attendoit, il ſentit pourtant une maligne joie de la mort de Léonatus, & s'applaudit en lui-même d'être délivré d'un homme à qui ſa grandeur faiſoit ombrage, & de voir ſes troupes groſſies du débris de celles de ſon rival. Quand il vit qu'avec ce renfort il n'étoit pas inférieur aux aſſiégeans, quand même il en faudroit venir à un combat, il fit lever le ſiege, & ſe retira en Macédoine. Les Grecs rentrerent auſſi dans leurs villes après avoir chaſſé l'ennemi des frontieres de leur païs.

Cependant, Perdiccas monta à un ſi haut point de grandeur, que déjà auſſi puiſſant par ſes forces que peut l'être un Roi, il ne lui en manquoit plus que le nom. Pour ſe l'acquérir plus facilement, il brigua le mariage de Cléopatre, ſœur d'Alexandre le Grand, & veuve d'Alexandre d'Épire. Il étoit d'autant plus enhardi à cette pourſuite, qu'il ſçavoit bien qu'elle ne déplaiſoit point à Olympias, mere de cette Princeſſe. Mais, il vouloit auparavant tromper Antipater en tâchant de lui faire accroire que c'étoit dans ſa famille qu'il ſongeoit à s'allier. Il fait donc ſemblant d'en vouloir épouſer la fille, afin d'engager le pere à lui accorder une recrue de Macédoniens. Celui-ci ayant preſſenti la ſuper-

cherie, fit ſi bien que Perdiccas qui recherchoit deux femmes en même-tems, n'obtint ni l'une ni l'autre. Après cela s'éleva la guerre entre Antigonus & Perdiccas. Cratérus & Antipater ſe déclarerent pour le premier, & ayant fait la paix avec les Athéniens, ils pourvurent Polyperchon du Gouvernement de la Macédoine & de la Grece. Perdiccas, qui étoit alors en Cappadoce, voyant la décadence de ſes affaires, délibéra ſur les moyens de les rétablir avec Aridée & le fils d'Alexandre le Grand, tous deux confiés à ſes ſoins. Le ſentiment de quelqus-uns fut de tranſporter tout d'un coup la guerre en Macédoine comme au centre & au ſiege de l'Empire; qu'Olympias qui y réſidoit ſeroit d'une grande conſidération pour leur parti, & lui attireroit la faveur d'un peuple encore tout plein de la mémoire d'Alexandre & de Philippe. Mais, on crut que pour s'accommoder au tems, il étoit plus avantageux de commencer par l'Égypte, de peur que pendant qu'ils ſeroient occupés en Macédoine, Ptolémée ne s'emparât de l'Aſie. C'eſt ainſi que la Macédoine, diviſée en deux partis par la faction de ſes chefs, déchire ſes propres entrailles, & tourne contre ſes citoyens ſes armes encore teintes du ſang des Barbares qu'elle avoit aſſujettis. Mais, Ptolémée plus habile amaſſoit avec ſoin de grandes richeſſes. Il avoit gagné la bienveillance des Égyptiens par la douceur avec laquelle il les gouvernoit, & l'amitié des Rois voiſins par les bienfaits & les bons offices dont il s'étudioit à les combler. Il avoit même étendu les bornes de ſes États par la priſe de la ville de Cyrene, & étoit devenu déjà ſi puiſſant qu'il avoit moins lieu de craindre ſes ennemis, qu'ils n'en avoient eux-mêmes de le redouter. D'un autre côté, la haine qu'on portoit à Perdiccas, à cauſe de ſon arrogante fierté, lui faiſoit plus de tort que toutes les forces qu'on lui oppoſoit. Il devenoit par là odieux même à ſes alliés qui abandonnant ſon parti ſe jettoient à l'envi dans celui d'Antipater. Enfin, il fut tué peu de tems après.

Cependant, Eurydice femme d'Aridée, ayant appris que Polyperchon revenoit de Grece en Macédoine, & avoit mandé à Olympias de s'y rendre auſſi, Eurydice, dis-je, épriſe d'une jalouſie aſſez ordinaire à ſon ſexe, & abuſant de la foibleſſe d'un mari imbécille dont elle s'approprioit la puiſſance, ordonne à Polyperchon par une lettre qu'elle lui écrit au nom du Roi, de remettre l'armée entre les mains de Caſſandre, que le Roi avoit nommé ſon premier Miniſtre. Elle écrivit la même choſe à Antigonus qui étoit alors en Aſie. Caſſandre, gagné par un ſi grand bienfait, ſe dévoue entierement aux caprices de cette femme ambitieuſe, & ne fait que ce qu'elle lui preſcrit. Il paſſa

depuis en Grece pour y faire la guerre à quelques villes, dont la ruine comme un embrasement voisin jetta une telle frayeur dans l'ame des Spartiates, qu'eux qui jusques-là avoient défendu Lacédémone par leurs armes, & non par des murailles, se défiant alors de leurs armes l'environnerent de murailles, malgré la réponse de l'oracle & l'ancienne gloire de leur nation. Ils avoient tellement dégénéré de la vertu de leurs ancêtres, que ces mêmes citoyens dont la valeur avoit si long-tems servi de rempart à leur ville, ne se croyoient pas en sûreté s'ils n'étoient cachés derriere les remparts de leur ville. Pendant que Cassandre étoit occupé de cette guerre, il fut rappellé en Macédoine par les troubles qui s'y étoient élevés. Car, Eurydice & Aridée en ayant voulu fermer l'entrée à Olympias qui y revenoit d'Épire avec Éacide, Roi des Molosses, les Macédoniens excités peut-être par le souvenir de son époux & de son fils, ou indignés du traitement injurieux qu'on lui faisoit, se rangerent du parti de cette Reine qui fit tuer & Eurydice & Aridée, six ans après qu'il eut succédé à Alexandre.

Mais, Olympias ne jouit pas long-tems du fruit de leur mort. Car, comme elle eut joint à ce meurtre celui des plus grands Seigneurs du Royaume, se conduisant en cela par un esprit de femme vindicative, & non par les sentimens d'une Reine généreuse, les Macédoniens firent succéder la haine à leur premiere bienveillance. C'est pourquoi, se défiant d'eux, au bruit des approches de Cassandre, elle se retira dans la ville de Pydne, où elle fut aussitôt assiégée & contrainte de se rendre. Quoiqu'elle ne se fût rendue qu'aux conditions qu'elle auroit la vie sauve, les Macédoniens la condamnerent au dernier supplice.

Cassandre tourna ensuite ses défiances contre Hercule, fils d'Alexandre. Il craignoit que ce Prince âgé déjà de quatorze ans, & appuyé de la faveur du nom de son pere, ne fût appellé à l'Empire. Pour prévenir l'effet de ses craintes, il s'en défit secrétement, ainsi que de sa mere Barsine, & de peur que le lieu de leur sépulture ne fît connoître le meurtre qu'il avoit commis, il commanda qu'on cachât bien avant sous terre les corps de l'un & de l'autre. Peu coupable à son avis d'avoir premierement empoisonné Alexandre même, & trempé ensuite ses mains dans le sang de la mere & de l'un des fils de ce Prince, il voulut couronner ses crimes, & fit égorger l'autre fils avec sa mere Roxane; comme s'il n'eût pu que par des forfaits toujours nouveaux monter sur un trône que son ambition dévoroit. Il le laissa à Philippe son fils, la troisieme année de la 128e.

Olympiade, l'an 298 avant Jéſus-Chriſt.

Philippe ne ſurvécut pas longtems à Caſſandre ſon pere. Auſſitôt après la mort de ces deux Princes, Antipater aſſaſſina la reine Theſſalonice ſa mere, qui le conjuroit vainement de ne point plonger un poignard dans un ſein qui l'avoit nourri. Il fondoit le prétexte de ſon parricide ſur l'opinion qu'il avoit, qu'elle s'étoit trop déclarée en faveur d'Alexandre dans le partage que ſes freres & lui firent des États de Caſſandre leur pere & ſon époux. Tout le monde trouva le crime du fils d'autant plus déteſtable, qu'il ne paroiſſoit point qu'il y eût de la mauvaiſe foi dans la conduite de la mere, quoiqu'à dire vrai, il n'y ait point de raiſons, quelque juſtes qu'elles puiſſent paroître, qui ſoient capables de donner quelques couleurs à un forfait auſſi noir que l'eſt celui d'un parricide. Alexandre, impatient de venger le ſang de ſa mere, & de déclarer la guerre à celui qui l'avoit verſé, appelle à ſon ſecours Démétrius, qui y vole dans l'eſpérance d'envahir lui-même la Macédoine. Mais, Lyſimachus, à qui l'approche de Démétrius donnoit de la crainte, conſeille à ſon gendre Antipater de rentrer plutôt en grace avec ſon frere, que de ſouffrir que ce Prince ouvrît l'entrée de leurs États à l'ennemi de leur pere. Démétrius, ayant appris la réconciliation qu'on ménageoit entre les deux freres, tue Alexandre en trahiſon, s'empare de la Macédoine, & fait aſſembler l'armée pour ſe juſtifier de ce meurtre. Les ſoldats appaiſés par ſon diſcours le proclament Roi de Macédoine. Lyſimachus lui-même, preſſé par les armes des Thraces, & craignant de s'attirer un nouvel ennemi, fit ſa paix avec Démétrius, & lui livre l'autre partie de la Macédoine qui étoit échue en partage à ſon gendre Antipater.

Cependant, Démétrius, ſoutenu de toutes les forces de la Macédoine, médita la conquête de l'Aſie. Ptolémée, Séleucus, & Lyſimachus, inſtruits par l'heureuſe expérience qu'ils en avoient faite, quel avantage c'étoit d'être tous unis, ſignent une ligue, & n'ayant fait qu'un corps d'armée de toutes leurs troupes, transferent la guerre en Europe, & marchent contre Démétrius. Pyrrhus, Roi d'Épire, ſe flattant que celui-ci pourroit perdre la Macédoine auſſi aiſément qu'il l'avoit acquiſe, joignit ſes armes à celles des alliés. Il ne fut point trompé dans ſon eſpérance. Démétrius, trahi par ſes ſoldats que l'Épirote avoit ſçu corrompre, lui abandonna par ſa fuite le royaume de Macédoine. Cependant, Lyſimachus fit tuer ſon gendre Antipater qui l'accuſant de perfidie lui imputoit la perte de ſes États, & mettre en priſon Eurydice ſa propre fille qui lui faiſoit les mêmes reproches.

C'eſt ainſi que la maiſon de Caſſandre périt toute entiere, partie par des meurtres & par des ſupplices, partie par des parricides, & expia le crime d'avoir ravi le jour à Alexandre le Grand, & exterminé toute la race de ce Prince.

Mais, la diſcorde qui eſt un mal trop ordinaire parmi des égaux, avoit allumé la guerre entre Lyſimachus & Pyrrhus, qui un peu auparavant l'avoient faite de concert à Démétrius. Lyſimachus victorieux ſe rendit maître de la Macédoine d'où il chaſſa Pyrrhus. Mais, oubliant les longs & heureux ſervices que ſon fils Agathocle qu'il avoit déſigné ſon ſucceſſeur, lui avoit rendus en tant de guerres, il conçut contre lui une haine non-ſeulement plus forte que celle qu'un pere peut naturellement porter à un fils, mais plus violente même que celle dont un homme eſt animé contre un autre homme, & le fit empoiſonner. Cette cruauté fut la ſource des malheurs de Lyſimachus, & le commencement de ſa prochaine ruine; car, ce Prince ayant joint à ce parricide le meurtre des Grands de ſon Royaume, à qui il faiſoit un crime digne de mort, des regrets qu'ils donnonoient à celle de ſon fils, ceux qui étoient échappés à ſes fureurs, & ceux qui commandoient dans ſes armées, déſerteurs de ſon parti, ſe jetterent à l'envi dans celui de Séleucus, & le pouſſerent, lui qui n'y étoit déjà que trop porté par une jalouſie de gloire, à déclarer la guerre à Lyſimachus. Ce fut la derniere que ſe firent les Lieutenans d'Alexandre. Il ſembloit que la fortune l'eût réſervée pour avoir le plaiſir de voir aux priſes deux athletes ſi égaux, & afin de laiſſer un exemple mémorable de ſa puiſſance. Lyſimachus étoit âgé de ſoixante-quatorze ans. Séleucus en comptoit encore trois au delà; mais, dans un âge ſi avancé, ils conſervoient l'un & l'autre la même vigueur qu'ils avoient eue dans leur jeuneſſe, & un déſir toujours inſatiable de regner. Quoique leur Empire s'étendit auſſi loin que le monde, dont eux deux ſeuls étoient les maîtres, ils ſe croyoient encore reſſerrés en des bornes trop étroites, & meſuroient la fin de leur vie, non pas au nombre de leurs années, mais aux limites de leurs États.

Lyſimachus, après avoir vu périr quinze de ſes fils, que divers accidens lui enleverent, mourut enfin lui-même en cette guerre, & ſa mort fut pour ſa famille le dernier & le comble des malheurs. Séleucus, tout fier d'avoir remporté une ſi grande victoire, & ce qui lui ſembloit encore plus grand que la victoire même, d'avoir ſurvécu à tous les ſucceſſeurs d'Alexandre, ſe vantoit que ce n'étoit pas là l'ouvrage d'un homme, mais d'un Dieu. Il ne ſçavoit pas ſans doute qu'il ſerviroit bientôt lui-même d'exemple de la fragilité des choſes

humaines. En effet, ſept mois après, ſurpris & tué par Ptolémée dont Lyſimachus avoit épouſé la ſœur, il perdit la vie, & la Macédoine ſa nouvelle conquête. Ptolémée chéri des peuples, tant en faveur de la mémoire de ſon pere Ptolémée le Grand, qu'à cauſe de la vengeance qu'il avoit tirée de la mort de Lyſimachus, réſolut d'abord de tout tenter pour s'attirer l'amitié des enfans que celui-ci avoit laiſſés. Dans ce deſſein, il leur demande en mariage leur mere Arſinoé ſa propre ſœur, & s'engage même à les adopter, afin que quand il leur tiendroit lieu de pere, & qu'ils l'appelleroient ainſi, la piété attachée à ce nom, & la crainte d'offenſer leur mere, fuſſent un frein à leur audace, & les empêchaſſent de tramer quelque complot contre lui. Il ſollicite auſſi par des lettres le Roi d'Égypte ſon frere à vivre enſemble en bonne intelligence, lui proteſtant qu'il ſacrifioit à leur réconciliation le dépit qu'il pouvoit avoir eu de le voir aſſis ſur un trône dont il avoit été lui-même injurieuſement exclus, & qu'il ne lui redemanderoit plus le Royaume de leur pere, puis qu'avec plus de gloire il en avoit ſçu conquérir un ſur l'ennemi de leur pere. Il épuiſa ſes adreſſes & ſes flatteries, pour gagner Antiochus fils de Séleucus, de peur qu'il ne joignît ſes forces à celles d'Eumène & d'Antigonus fils de Démétrius, avec leſquels il prévoyoit qu'il ſeroit bientôt en guerre. Il ne négligea pas auſſi Pyrrhus, Roi d'Épire, qui pouvoit être d'un grand poids au parti qu'il embraſſeroit, & qui brûlant lui-même du déſir de les dépouiller tous l'un après l'autre, ſçavoit ſe faire valoir auprès de tous. Ainſi, impatient d'aller au ſecours des Tarentins contre les Romains, il emprunta des vaiſſeaux à Antigonus pour faire paſſer ſon armée en Italie, de l'argent à Antiochus qui en étoit mieux muni que de ſoldats, & un renfort de Macédoniens à Ptolémée. Celui-ci trop foible alors pour pouvoir différer impunément de lui accorder ſa demande, lui prêta pour deux ans ſeulement cinq mille hommes de pied, quatre mille chevaux, & cinquante éléphans. Pyrrhus, en reconnoiſſance de ce ſervice, confia à ce Roi la défenſe de ſes États, de peur que tandis qu'ils ſeroient vuides de cette brave jeuneſſe qu'il menoit en Italie, ils ne fuſſent en proie à ſes ennemis.

Pendant que le prince Épirote vole au ſecours des Tarentins, Ptolémée, [il étoit ſurnommé Céraunus] Antiochus & Antigonus ſe faiſoient la guerre en Grece. La plûpart des Grecs regardant les querelles de ces Rois comme une occaſion prochaine de recouvrer leur liberté, prirent les armes, à la perſuaſion des Spartiates, & ſe ſolliciterent les uns les autres par des ambaſſa-

des à s'aſſocier tous à cette entreprise. Mais, afin qu'il ne parût pas qu'ils ſe révoltaſſent contre Antigonus dont ils étoient ſujets, ils allerent attaquer les Étoliens alliés de ce Roi, ſous prétexte qu'ils s'étoient emparés par force d'un champ que toute la Grece avoit ſolemnellement conſacré à Apollon. Ils éliſent pour général Arée, qui ayant réuni toutes ſes troupes ravage les villes, & tout ce qu'on avoit ſemé dans le champ du Dieu, & ce qu'il ne peut emporter, il le détruit par le feu. Des Paſteurs du païs, voyant ce dégât du haut des montagnes, s'aſſemblent juſqu'au nombre de cinq cens, fondent ſur l'ennemi débandé, que l'effroi & la ſumée de l'embraſement empêchoient de reconnoître le petit nombre de ceux qui le pourſuivoient, & mettent en fuite ces incendiaires dont ils tuent plus de neuf mille. Les Spartiates ſe diſpoſoient à venger cette perte par une nouvelle guerre; mais, pluſieurs villes refuſerent d'y contribuer, perſuadées qu'ils cherchoient plutôt à aſſujettir la Grece qu'à l'affranchir. Les Rois mirent cependant les armes bas; car, Ptolémée s'étant rendu maître de toute la Macédoine, d'où il chaſſa Antigonus, fit la paix avec Antiochus, & un traité d'alliance avec Pyrrhus.

Ptolémée, libre de la crainte des armes étrangeres, tourne toutes ſes penſées aux préparatifs d'un crime domeſtique, & d'une trahiſon qu'il tramoit contre ſa ſœur Arſinoé, pour priver du jour les enfans de cette Princeſſe, & la priver elle-même de la poſſeſſion de la ville de Caſſandrie. Le complot ne réuſſit que trop bien. Les jeunes Princes furent égorgés entre les bras de leur mere, qu'on priva même de la funeſte douceur de leur donner la ſépulture. Cette Princeſſe infortunée, chaſſée enſuite de la ville, s'en alla en exil à Samothrace. Mais, Ptolémée paya bientôt la peine de ſes forfaits; car, les Dieux immortels, dit Juſtin, vengeurs de tant de parjures & de tant de parricides dont il s'étoit ſouillé, envoyerent contre lui les Gaulois, qui l'ayant dépouillé de ſes États & fait priſonnier, lui donnerent une mort digne de ſes crimes.

La conſternation étoit alors générale dans la Macédoine. Soſthene, un des plus braves d'entre les Macédoniens, croyant qu'il falloit moins compter ſur les vœux que ſur les armes, les fit prendre à toute la jeuneſſe; & contenant par-là les Gaulois enorgueillis de leurs victoires, il mit la Macédoine à couvert de leurs incurſions. Pour reconnoître ſa valeur, & un ſervice ſi ſignalé, les Macédoniens lui déférerent l'Empire par préférence à tant d'autres prétendans, dont la race étoit infiniment plus illuſtre que la ſienne. Néanmoins, malgré le choix dont on l'avoit honoré, il ne voulut pas ſouffrir

que

que l'armée lui prêtât le ſerment comme à ſon Roi, mais ſimplement comme à ſon Général.

Cependant, Antigonus ayant fait la paix avec Antiochus, s'en retournoit en Macédoine, lorſqu'un nouvel ennemi lui vint tout d'un coup tomber ſur les bras. C'étoit une partie des Gaulois dont nous venons de parler. Antigonus eut le bonheur de les tailler en pieces. Le bruit d'une ſi ſanglante défaite rendit Antigonus ſi redoutable, que non-ſeulement les Gaulois, mais ſes voiſins même les plus turbulens lui firent demander la paix.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient ainſi, Pyrrhus vaincu dans un combat qui ſe donna ſur les mers de Sicile, dépêcha vers Antigonus pour lui demander un renfort de gens de guerre, & lui annoncer en même-tems que s'il ne le lui accordoit point, il ſeroit forcé de repaſſer en Épire, & que pour en étendre les frontieres il prendroit ſur les Macédoniens ce qu'il auroit plutôt voulu prendre ſur les Romains. Dès que ſes ambaſſadeurs lui eurent rapporté les refus du Roi, il feignit d'être dans une obligation indiſpenſable de partir, & ne dit point les raiſons d'un départ ſi précipité. Il exhorta ſes alliés à faire cependant de nouveaux préparatifs de guerre, & mit la citadelle de Tarente entre les mains de ſon fils Hélénus & de ſon ami Milon. De retour en Épire, il ravagea auſſitôt les frontieres de Macédoine. Antigonus ſe préſente à lui avec une armée, lui livre bataille, la perd, & s'enfuit. Pyrrhus reçut la Macédoine ſous ſon obéiſſance, & comme ſi la conquête de ce Royaume l'eût dédommagé de la perte de la Sicile & de l'Italie, il rapella ſon fils & ſon ami qu'il avoit laiſſés à Tarente. Antigonus, ſuivi d'un petit nombre de cavaliers, & réduit à mettre bas toutes les marques de ſa premiere fortune, ſe retire à Theſſalonique pour épier delà l'occaſion de recouvrer les États qu'il venoit de perdre, & dans le deſſein de tenter encore le ſort des armes avec quelques troupes Gauloiſes qu'il avoit priſes à ſa ſolde. Mais, vaincu une ſeconde fois ſans reſſource par Ptolémée, fils de Pyrrhus, il ſe ſauva lui ſeptième; & déchu entierement de l'eſpérance de rentrer dans ſon Royaume, il ne chercha que les antres & les déſerts pour aſſurer ſa vie & ſa fuite.

Pyrrhus, élevé à un ſi haut degré de puiſſance, & non encore content d'une fortune où ſes vœux n'auroient dû qu'à peine prétendre, médite la conquête de la Grece & de l'Aſie. Repouſſé par les Spartiates, il marcha contre la ville d'Argos. Là, tandis qu'il fait tous ſes efforts pour forcer Antigonus qui s'y étoit enfermé, il eſt tué d'un coup de pierre qu'on lui jette du haut des murs. Sa tête

fut apportée à Antigonus, qui uſant modérément de ſa victoire, renvoya en Épire Hélénus, fils de ce Prince, qui s'étoit rendu à diſcrétion avec les Épirotes, & lui donna les os de ſon pere, non encore enſevelis, pour les porter dans le tombeau de ſes ancêtres.

Antigonus, après avoir pris pluſieurs places dans le Péloponnèſe, méditoit la conquête de Lacédémone. Mais, comme Ptolémée Philadelphe envoya du ſecours aux Spartiates, Antigonus fut contraint de faire la guerre & à ce Roi & aux Lacédémoniens. Le ſuccès d'une bataille obligea ſes ennemis de ſe retirer, tant pour chercher des poſtes plus ſûrs, que pour éviter la rencontre du vainqueur, qui, jugeant à propos de profiter, & de leur retraite, & de l'ardeur de ſes ſoldats encore tout fiers de leur victoire, tourna ſes armes contre les Athéniens. Tandis qu'il eſt occupé à cette guerre, Alexandre, roi d'Épire, excité par le déſir de venger la mort de Pyrrhus, ſon pere, va ravager les frontieres de Macédoine. Antigonus y retourne en diligence pour le combattre. Mais, abandonné de ſes ſoldats qui paſſerent du côté de l'ennemi, il perd & ſon armée & ſon Royaume. Démétrius ſon fils, qui n'étoit encore qu'un enfant, leva de nouvelles troupes en l'abſence de ſon pere, & ſçut non-ſeulement recouvrer le royaume de Macédoine, mais dépouilla même Alexandre de celui d'Épire. Le ſoldat, ou la fortune étoit ſi bizarrement volage, qu'on voyoit les Rois tour à tour tantôt en exil, & tantôt ſur le trône.

Alexandre exilé ſe réfugia chez les Arcarnaniens, & fut enſuite rétabli dans ſes États tant par le zele affectionné des Épirotes, que par le ſecours de ſes alliés. Après la mort de ce Prince, Olympias ſa femme & ſa ſœur, ayant été déclarée tutrice de Pyrrhus & de Ptolémée ſes fils, & régente du Royaume, implora l'appui de Démétrius contre les Etoliens qui vouloient enlever à ces jeunes Princes cette partie de l'Acarnanie qu'ils avoient cédée à leur pere en récompenſe des ſervices qu'il leur avoit rendus dans une guerre. Elle donna ſa fille Phthia en mariage à ce Roi, qui avoit déjà épouſé la ſœur d'Antiochus, roi de Syrie, & elle ne le fit qu'afin d'en obtenir, par le droit de cette alliance, un ſecours qu'il refuſoit à la pitié. Il épouſa donc la Princeſſe, mais ſi ce nouveau mariage lui acquit l'amour des Épirotes, la rupture injurieuſe du premier lui attira la haine des Syriens. Car, ſa premiere femme, non moins indignée que s'il l'eût véritablement répudiée, ſe retira volontairement chez ſon frere, & le pouſſa à prendre les armes contre ſon époux.

Démétrius mourut la premiere année de la 137e. Olympiade, l'an 232 avant Jeſus-Chriſt,

& laiſſa Philippe ſon fils en un âge encore fort tendre. Antigonus qu'on lui donna pour tuteur, ayant épouſé la mere de ſon pupille, n'oublioit rien pour ſe faire Roi. Aſſiégé quelque tems après dans ſon palais par une populace tumultuairement menaçante, il ſortit en public ſans gardes; & jettant ſon diadême & ſa robe de pourpre au milieu même des mutins, il leur dit qu'ils en revêtiſſent quelqu'autre, ou qui ne ſçût pas leur commander, ou auquel ils ſçuſſent mieux obéir; que ce n'étoit point par les plaiſirs, mais par les peines & par les périls à quoi il avoit toujours été expoſé, qu'il ſentoit qu'il gouvernoit ce Royaume qui lui attiroit tant de haines. Il leur retrace enſuite tous les biens qu'il leur avoit faits, comme il avoit ſçu les venger de la révolte de leurs alliés, & réprimer l'inſolente joie que les Dardaniens & les Theſſaliens avoient témoignée à la mort du roi Démétrius, enfin comme il avoit non-ſeulement ſoutenu, mais augmenté la gloire du nom Macédonien; que ſi le ſouvenir de toutes ces choſes les offenſoit, il étoit prêt à ſe démettre de l'Empire, & à leur rendre le préſent qu'ils lui avoient fait; qu'ils n'avoient qu'à ſe choiſir un Roi auquel ils puſſent eux-mêmes commander. Alors, comme le peuple ſaiſi de honte le preſſoit de reprendre la conduite de l'État, il ne voulut point l'accepter qu'on n'eût auparavant livré au ſupplice les auteurs de la ſédition.

Après cela, il va faire la guerre aux Spartiates, qui du tems de celle de Philippe & d'Alexandre, avoient ſeuls oſé mépriſer & l'Empire & les armes des Macédoniens formidables à tout l'univers. Ainſi, il s'alluma une guerre furieuſe entre deux peuples fameux, tandis que l'un combattoit pour conſerver l'ancienne réputation des Macédoniens, & l'autre ſa liberté juſqu'alors entiere, & ſa vie même. Les Lacédémoniens vaincus porterent cette diſgrace avec une grandeur de courage qui paſſa juſques à leurs femmes & à leurs enfans. Aucun homme ne s'épargna dans le combat. Aucune femme ne pleura la perte de ſon époux. Les peres faiſoient l'éloge de la mort de leurs fils, les fils ſe félicitoient de celle de leurs peres, & ne ſe croyoient malheureux que parce qu'ils n'avoient pas eu la gloire de mourir auſſi pour la liberté de la patrie. Antigonus, maître de Sparte par la défaite de ſes habitans, jetta un œil de pitié ſur la fortune d'une ville ſi célebre, en défendit le pillage à ſes ſoldats, & donna la vie au reſte des citoyens.

Trois jours après qu'il fut entré dans Lacédémone, & qu'il y eut ſacrifié aux Dieux pour les remercier de ſa victoire, il en partit pour marcher contre les Barbares qui ravageoient la

Macédoine. Il leur livra bataille, & les défit. Mais, tandis que dans la chaleur du combat il crioit à haute voix pour encourager ſes ſoldats, il ulcéra ſes poumons dont il étoit déjà attaqué, & mourut. D'autres diſent qu'après qu'il eut gagné la victoire, il fut ſi tranſporté de joie, que ne ſe laſſant point de crier: *ô l'heureuſe journée!* il ſe rompit une veine, & la perte du ſang qu'il vomit, jointe à la violente fievre qui le prit, en termina bientôt les jours, la premiere année de la 140e. Olympiade, l'an 220 avant J. C.

Philippe ſon pupille, âgé ſeulement de quatorze ans, recouvra ſes États. Les Dardaniens & les autres peuples voiſins, prévenus d'une haine immortelle contre les rois de Macédoine, harcelerent ſans ceſſe le nouveau Prince, dont ils mépriſoient la jeuneſſe. Mais, ils furent vigoureuſement repouſſés par ce Roi, qui, non content d'avoir défendu ſon païs, brûloit d'aller attaquer celui des Etoliens.

Tandis qu'il méditoit ce deſſein, Démétrius, roi d'Illyrie, nouvellement vaincu par le conſul L. Paul Émile, vint le conjurer très-inſtamment de le venger des outrages des Romains, qui, ne contenant pas leur ambition dans les bornes de l'Italie, faiſoient la guerre à tous les Rois, dans l'eſpérance de ſe rendre maîtres de tout l'univers; que c'étoit pour ſe frayer une voie à ce grand ouvrage qu'aſpirant d'abord à la conquête de la Sicile, de la Sardaigne, de l'Eſpagne, & enfin à celle de toute l'Afrique, ils avoient pris les armes contre les Carthaginois & contre Annibal; qu'ils n'étoient venus l'aſſaillir que parce qu'il leur ſembloit qu'il étoit trop voiſin de l'Italie, comme ſi c'étoit un crime à un Prince d'avoir ſes États contigus aux leurs; que l'exemple des autres devoit lui apprendre à ſe défier des Romains, qui ſeroient ſes ennemis d'autant plus irréconciliables, que le royaume de Macédoine étoit plus voiſin & plus puiſſant que les autres. Il ajoûta qu'il lui cédoit les États dont ils l'avoient dépouillé, & qu'il lui ſeroit plus doux de les voir poſſédés par un allié que par un ennemi.

Philippe, excité par de tels diſcours, changea le deſſein de porter la guerre en Étolie en celui de tourner ſes armes contre les Romains, dont il ſe figuroit le triomphe peu difficile, parce qu'il avoit appris qu'ils avoient déjà été défaits par Annibal auprès du lac Thraſimene. Ainſi, afin de n'avoir pas pluſieurs ennemis à la fois, il fit la paix avec les Étoliens, non comme s'il eût eu en vue une nouvelle guerre, mais le ſeul repos de la Grece qu'il aſſuroit être menacée du plus grand péril qu'elle eût couru juſqu'alors, parce que les Carthaginois & les Romains dont

les nouveaux Empires s'élevoient en Occident, étoient tout prêts à paſſer dans la Grece & dans l'Aſie, & n'étoient retardés que par la guerre qu'ils ſe faiſoient entr'eux pour la domination univerſelle ; mais que les vainqueurs s'ouvriroient bientôt un paſſage dans l'Orient.

Il ajoûte qu'il voit faire en Italie les terribles préparatifs d'une guerre qui doit couter la vie à tant de monde ; qu'il découvre vers l'Occident une groſſe nuée de tonnerres & de foudres, qui doit inonder d'un orage de ſang la malheureuſe région où le vent de la victoire la pouſſera ; que la Grece avoit ſouvent été agitée, tantôt par les armes des Perſes, tantôt par celles des Gaulois & des Macédoniens ; mais qu'ils jugeroient eux-mêmes que toutes ces calamités étoient légeres au prix de celles qu'il leur annonçoit, ſi jamais l'Italie vomiſſoit hors de ſon ſein ces formidables armées qui la déchiroient alors; qu'il voyoit combien les guerres que s'y faiſoient deux courageuſes nations, ſeroient horribles & ſanglantes, tant par la force de leurs ſoldats, que par la vertu de leurs chefs ; que la rage qui animoit l'un & l'autre peuple, ne prendroit fin qu'après que l'un des deux auroit été entierement exterminé, & que la ruine du vaincu entraîneroit indubitablement celle de toutes les provinces voiſines ; qu'à la vérité la Macédoine plus belliqueuſe, & plus en état d'oppoſer une vigoureuſe défenſe, étoit moins expoſée que la Grece à l'inſolence du vainqueur, mais qu'il n'ignoroit pas cependant que les conquérans ne donnoient pas aiſément des bornes à leur conquête, & qu'il avoit auſſi lieu de craindre les armes du vainqueur.

Sous ce prétexte, Philippe ayant fini la guerre avec les Étoliens, donnoit toute ſon attention à celle des Carthaginois & des Romains, & examinoit ſoigneuſement les forces des deux partis. Mais, les Romains quoique déjà ſerrés de près par Annibal qui menaçoit leur ville d'une prochaine deſtruction, ne ſembloient pas moins redouter les Macédoniens fameux par l'ancienne gloire de la conquête de tout l'Orient. Ils ſçavoient d'ailleurs que Philippe, enflammé du déſir d'imiter Alexandre le Grand, étoit un Prince habile & entreprenant.

Philippe, averti que les Carthaginois avoient remporté une nouvelle victoire ſur les Romains, ſe déclara ouvertement contre ceux-ci, & fit conſtruire des vaiſſeaux pour porter ſon armée en Italie. Il dépêche enſuite un ambaſſadeur avec des lettres vers Annibal pour faire alliance avec lui. L'ambaſſadeur fut pris, & conduit devant le Sénat, qui le renvoya ſain & ſauf, moins dans la penſée d'honorer Philippe, que dans la crainte de ſe faire un ennemi certain de ce Prince qui ne pa-

roiſſoit encore qu'un ennemi douteux. Mais, dès que les Romains eurent appris que ce Roi ſe diſpoſoit à faire paſſer ſes troupes en Italie, ils envoyerent M. Valérius Lévinus avec une flotte bien équipée pour lui en fermer le paſſage. Ce Préteur n'eut pas pluiôt abordé ſur le rivage des Grecs, qu'à force de promeſſes il perſuada aux Étoliens de prendre les armes contre Philippe, qui de ſon côté ſollicita les Achéens à s'armer contre les Romains. Cependant, les Dardaniens vont encore ravager les frontieres de Macédoine, d'où ils emmenent vingt mille priſonniers, & détournent Philippe de la guerre qu'il méditoit contre les Romains, pour ſonger à la défenſe de ſes Etats. Pendant ce tems-là, M. Valérius Lévinus, ligué avec le roi Attale, fait une irruption dans la Grece, dont les villes épouvantées de ce dégât demandent du ſecours à Philippe, & le fatiguent d'ambaſſades. Le roi d'Illyrie, attaché ſans ceſſe aux côtés de ce Prince, le ſommoit auſſi par de continuelles prieres de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée. Outre cela, ſes propres ſujets le preſſoient de venger le ravage de leurs terres. Aſſiégé, pour ainſi dire, de toutes parts, il ne ſçavoit de quel côté il devoit plutôt ſe tourner. Il les flattoit cependant tous de l'eſpoir d'un prompt ſecours; non qu'il crût être en état de tenir ce qu'il promettoit, mais afin que l'eſpérance dont il les rempliſſoit, fût comme un lien qui les attachât toujours à ſon parti. Néanmoins, il ſe détermina à marcher d'abord contre les Dardaniens, qui épiant le tems de ſon abſence, tenoient toute prête une armée plus nombreuſe que la premiere pour fondre ſur la Macédoine. Il fit ſa paix avec les Romains qui ſe contenterent alors d'avoir différé la guerre qu'ils projettoient de lui déclarer. Enſuite, ſur l'avis qu'il eut que Philopœmen ménageoit les eſprits des alliés en faveur des Romains, il dreſſa des embûches à ce Général, qui les ayant découvertes & évitées, ſçut détacher des intérêts de Philippe les Achéens, chez leſquels il avoit une grande autorité.

Depuis ce tems-là, les habitans d'Alexandrie envoyerent des ambaſſadeurs aux Romains pour les prier de prendre ſous leur protection l'Égypte, dont ils aſſuroient que Philippe & Antiochus avoient déjà partagé les Provinces par un traité fait entr'eux. Cette ambaſſade plut extrêmement aux Romains qui ne cherchoient qu'un prétexte pour tourner leurs armes contre Philippe. Ils étoient d'autant plus portés à l'attaquer, qu'après avoir triomphé des Carthaginois & d'Annibal, ils ne voyoient point de Prince qui dût leur être plus redoutable que celui-là, ſur-tout lorſqu'ils ſe remettoient devant les yeux quels troubles Pyrrhus avoit excités en Italie avec une poi-

gnée de Macédoniens, ou qu'ils ſongeoient aux grandes choſes que cette belliqueuſe nation avoit faites en Orient. Ainſi, ils font partir des ambaſſadeurs avec ordre d'annoncer à Antiochus & à Philippe, qu'ils euſſent l'un & l'autre à ſe bien garder de faire la moindre entrepriſe ſur l'Égypte.

Cependant, il arriva à Rome des ambaſſadeurs de la part du roi Attale & des Rhodiens pour ſe plaindre des outrages qu'ils recevoient de Philippe. Leurs plaintes acheverent de déterminer le Sénat à déclarer la guerre à ce Prince. Et d'abord ſous prétexte de ſecourir les alliés, on fait paſſer en Macédoine un Conſul & des légions. Peu de tems après, la Grece enhardie & par les troupes Romaines & par l'eſpérance de recouvrer ſa premiere liberté, s'arme contre Philippe, qui preſſé de toutes parts eſt réduit à mandier la paix. Quand les Romains en eurent dreſſé les articles, Attale, les Rhodiens, les Achéens, & les Étoliens commencerent à demander la reſtitution des places que Philippe avoit priſes ſur eux. Philippe au contraire avouoit bien que les Romains étoient en droit de lui faire la loi, mais il ſoutenoit qu'il ne pouvoit ſouffrir ſans indignité que les Grecs, vaincus par Philippe & par Alexandre ſes prédéceſſeurs, & ſujets de l'empire Macédonien, oſaſſent comme vainqueurs lui preſcrire des conditions de paix, eux qui devoient plutôt ſonger à lui payer le tribut attaché à leur ſervitude, qu'à réclamer leur liberté. Toutefois on accorda enfin à ſes prieres une treve de deux mois, afin qu'on eût le tems d'aller à Rome pour y faire régler, par le Sénat, des articles dont on n'avoit pu convenir en Macédoine.

Philippe, outré du refus que le Sénat lui avoit fait de la paix, ſe ligue avec le tyran Nabis, & marche en ordre de bataille vers l'ennemi qui en fait autant de ſon côté. Quand les deux armées furent en préſence, il encouragea les ſiens en leur rappellant que les Macédoniens avoient aſſujetti la Perſe, la Bactriane, les Indes, toute l'Aſie, & étendu leurs conquêtes juſques aux extrêmités de l'Orient; qu'ils ne combattoient pas ici pour l'Empire, mais pour la liberté; & qu'autant que celle-ci étoit plus précieuſe que l'autre, autant devoient-ils ſoutenir cette guerre avec plus de vigueur que toutes les précédentes. Mais, le conſul Q. Flamininus animoit ſes gens au combat par le récit fidele de leurs exploits encore récens. Il leur montroit d'une part Carthage & la Sicile ſoumiſes, & de l'autre, l'Italie & l'Eſpagne domptées par leur valeur. Les ſoldats de part & d'autre, excités par les remontrances de leurs Généraux, vont à la charge, les uns tout fiers d'avoir autrefois ſubjugué l'empire d'O-

rient, & les autres d'avoir récemment conquis celui d'Occident; ceux-là portant au combat la gloire antique, & comme ſurannée de leurs ayeux, & ceux-là une bravoure, pour ainſi dire encore dans ſa fleur, & dont ils avoient nouvellement fait l'épreuve en tant de batailles. Mais, la fortune des Romains fut ſupérieure à celle des Macédoniens. Philippe vaincu demanda la paix à Q. Flaminius, qui lui ayant laiſſé le titre de Roi & l'ancien domaine de Macédoine, en retrancha toutes les villes Grecques comme des membres étrangers qui avoient été joints à ce vieux corps. Outre cela, il le condamna à une amande de mille talens, lui ôta tous les vaiſſeaux à dix près, & l'obligea d'envoyer en ôtage à Rome Démétrius l'un de ſes fils.

Dans la ſuite, pluſieurs villes de la Grece députerent à Rome pour ſe plaindre des inſultes qu'elles recevoient de Philippe, roi de Macédoine, qui pour ſe juſtifier y envoya de ſa part ſon fils Démétrius. Comme ce jeune Prince défendoit en plein Sénat la cauſe de ſon pere contre les députés des villes, il demeura ſi confus du grand nombre d'accuſations dont ils chargeoient ce Roi, qu'il en perdit tout d'un coup l'uſage de la parole. Alors, les Sénateurs touchés de cette pudeur honnête qu'ils avoient déjà louée en lui, dès le tems qu'il étoit en ôtage à Rome, lui donnerent gain de cauſe, & accorderent la grace de Philippe plutôt à la honte modeſte de Démétrius qu'à la force ou à l'équité de ſes raiſons. Ils le marquerent même dans leur Arrêt, afin qu'il parût qu'ils avoient moins eu deſſein d'abſoudre le Roi, que de rendre un pere à ſon fils. Le ſuccès de cette ambaſſade qui devoit combler Démétrius de gloire & de faveur, l'expoſa à toutes les fureurs de la haine & de la calomnie. Car, ſon frere Perſée en conçut une terrible jalouſie contre lui; ſon pere lui-même lui fit un crime d'une grace qu'il avoit honte de lui devoir; & fut indigné que les égards que le Sénat avoit eus pour ſon fils, euſſent prévalu ſur la puiſſance d'un pere & ſur la majeſté d'un Roi. Ainſi, Perſée profitant du ſecret dépit dont il le voyoit prévenu, & de l'abſence de Démétrius, ne ceſſoit de le calomnier auprès du Roi. Il tâcha d'abord de le lui rendre odieux par l'amitié qu'il diſoit que les Romains portoient à ce Prince, & enſuite ſuſpect par la trahiſon qu'il aſſuroit que ce Prince tramoit contre ſon pere. Il s'aviſa enfin de publier qu'il n'eſt pas lui même en ſûreté contre Démétrius, aux attentats duquel il feint fauſſement d'être expoſé. Il prouve par des indices ces embûches prétendues, & ſubornant de faux témoins, il commet lui même le forfait dont il accuſe ſon frere; car, Philippe, aigri & excité par toutes ces

accuſations, condamne une fils innocent, & remplit toute ſa ſa Cour du deuil de ce parricide.

Perſée, qui après la mort de Démétrius, ne craignoit plus de concurrent à l'Empire, commença non-ſeulement à ſe relâcher du reſpect qu'il devoit au Roi ſon pere, mais affecta même de prendre un eſprit d'indépendance & de révolte, & en uſoit comme s'il eût été le maître abſolu, & non l'héritier préſomptif du Royaume. Philippe outré du nouvel orgueil de ce Prince, devenoit tous les jours plus ſenſible au regret toujours plus cuiſant de la perte de Démétrius; & ſur les ſoupçons qu'il eut qu'on l'avoit trompé par de faux rapports, il fit appliquer à la queſtion les témoins & les délateurs qui avouerent leur perfidie. Alors, ce pere déſabuſé ne conçut pas moins de douleur de voir Perſée criminel, que d'avoir fait mourir l'innocent Démétrius, dont il auroit ſans doute vengé la mort, ſi peu de tems après il n'eût lui-même perdu la vie qu'abrégea une maladie, cauſée par ſes ſeuls chagrins, la troiſième année de la 150e. Olympiade l'an 78 avant Jeſus-Chriſt. Perſée ſuccéda à ſon pere au Royaume de Macédoine.

La guerre, que les Romains firent contre les Macédoniens, ne parut pas à la vérité ſi tumultueuſe que celle qu'ils avoient faite contre les Carthaginois. Mais, elle fut d'autant plus fameuſe que le nom des Macédoniens étoit plus illuſtre que celui des Carthaginois. Ceux-là joignoient à la gloire d'avoir vaincu l'Orient, les forces auxiliaires de tous les Rois. Ce fut pour cela que les Romains augmenterent le nombre de leurs légions, & qu'ils prirent le ſoin de groſſir leur camp des troupes de Maſiniſſa, roi des Numides, ainſi que de celles de tout le reſte de leurs alliés. Ils manderent à Eumene, roi de Bithynie, de n'épargner rien pour les ſecourir puiſſamment. Perſée avoit dans ſon camp une armée de Macédoniens qui paſſoient pour invincibles, & dans ſon tréſor & dans ſes greniers autant d'argent & de bled qu'en pourroit conſommer une guerre de dix années. Enflé de ces ſuperbes préparatifs, & oubliant l'infortune de ſon pere qui les lui avoit laiſſés, il ſe vantoit parmi les ſiens qu'ils verroient bientôt revivre en lui l'ancienne gloire d'Alexandre. Le premier combat qui ſe donna fut entre la cavalerie. Perſée victorieux fit pencher en ſa faveur l'attente des peuples juſques alors ſuſpendue. Néanmoins, tout vainqueur qu'il étoit, il envoya demander la paix au Conſul Romain aux mêmes conditions que les Romains l'avoient accordée à ſon pere, après qu'ils l'eurent vaincu, & comme s'il l'eût été lui-même, il ſe chargea de leur payer tous les frais de la guerre. Mais, le Conſul Romain lui fit des propoſi-

tions de paix auſſi dures qu'on en ſçauroit faire à un ennemi terraſſé.

Cependant, les Romains inquiets ſur le ſuccès de cette guerre, en donnerent extraordinairement la charge à L. Paul Émile qu'ils élurent Conſul. A peine eut-il joint l'armée, qu'il livra bataille à l'ennemi. La nuit qui la précéda, il y eut une éclipſe de lune, dont ſes ſoldats augurerent & la ruine de Perſée, & la fin de l'empire Macédonien. Ce Prince vaincu s'enfuit dans l'iſle de Samothrace, où il ſe réfugia dans le temple de Caſtor & de Pollux. Il en ſortit toutefois la nuit par une fenêtre pour ſe ſauver dans un vaiſſeau par le moyen d'un certain Crétois qui mit à la voile ſans ce Roi dont il emportoit les richeſſes. Cependant, comme le jour commençoit à paroître, Perſée craignant d'être découvert rentra dans le temple qui lui ſervoit d'aſyle. Mais, quand il eut appris qu'Ion auquel il avoit confié ſes deux fils, Alexandre & Philippe, les avoit livrés aux Romains, il prit le parti de ſe rendre lui-même à Cneius Octavius. Après quoi il fut conduit à L. Paul Émile qui le mena à Rome pour le faire ſervir à ſon triomphe. Au reſte, on conte diverſement la mort de ce Prince. Les uns diſent qu'il ſe fit mourir lui-même faute de manger; d'autres veulent que ce fût faute de dormir, par la malice de ſes gardes qui prenoient ſoin de l'éveiller dès qu'il commençoit à fermer l'œil.

Lorſque les Romains eurent fait la conquête de la Macédoine, le Sénat y envoya l'an 167 avant J. C. dix Commiſſaires pour en régler les affaires de concert avec L. Paul Émile. Lorſque le jour fut arrivé, où ce Général avoit mandé à Amphipolis les dix principaux de chaque ville, & ordonné qu'on y apportât tous les régiſtres publics en quelque lieu qu'ils fuſſent dépoſés, avec tout l'argent du Roi, il ſe plaça ſur ſon tribunal au milieu des dix Commiſſaires. Quoique la multitude des Macédoniens, qui s'étoit répandue autour d'eux, fût accoutumée à l'éclat de la majeſté Royale, cependant, ces Huiſſiers qui écartoient le peuple, ce Héraut qui annonçoit les ordres du ſouverain Magiſtrat, ces Licteurs avec leurs haches & leurs faiſceaux, tous objets nouveaux pour leurs yeux & pour leurs oreilles, & capables d'intimider non-ſeulement des ennemis vaincus, mais même des alliés de la République, remplirent d'abord leurs eſprits d'étonnement & de frayeur. L. Paul Émile, ayant fait faire ſilence, prononça en Latin ce que le Sénat & ce que lui-même, avec les Commiſſaires, avoient réglé au ſujet de la Macédoine; & Cneius Octavius, qui étoit préſent, expliquoit le tout à l'aſſemblée en langue Grecque.

Les principaux articles étoient, « que les Macédoniens ſeroient

» libres, conſerveroient leurs » villes, leurs campagnes, leurs » loix, & qu'ils ſeroient gouvernés par des Magiſtrats » qu'ils choiſiroient eux-mêmes tous les ans; qu'ils payeroient aux Romains la moitié » des tributs qu'ils avoient payés » à leurs Rois; que la Macédoine ſeroit déſormais diviſée » en quatre régions, ou quatre cantons qui auroient chacun leur conſeil, où reſſortiroient toutes les affaires. Les » villes capitales où ſe devoient tenir les aſſemblées » de chaque canton, étoient » pour le premier, Amphipolis; pour le ſecond, Theſſalonique; pour le troiſième, » Pella; pour le quatrième, » Pélagonie. Ce fut dans ces » quatre villes que les peuples » de chaque canton avoient ordre de s'aſſembler par leurs » députés, de porter leurs » tributs, & de créer leurs » Magiſtrats. Il n'étoit permis » à perſonnne de contracter » des mariages, ni d'acheter » des terres ou des maiſons » hors de ſon canton. Il leur » étoit défendu de travailler » aux mines ſoit d'or, ſoit » d'argent; on n'abandonna à » leur induſtrie que celles de » cuivre & de fer; & l'on ne » taxa ceux qui s'en chargeoient qu'à la moitié des » droits qu'ils avoient payés au » Roi. On leur defendit auſſi » de ſe ſervir de ſel étranger, & » de couper eux-mêmes, ou de » permettre à d'autres de couper des bois propres à conſtruire des navires. On permit » aux régions qui étoient voiſines des nations barbares [& » toutes l'étoient à l'exception » de la troiſième] de tenir » des troupes armées ſur leurs » frontières. »

Ces réglemens, publiés en pleine aſſemblée de la nation, firent différentes impreſſions ſur les eſprits. L'article de la liberté, & celui de la diminution des tributs, cauſerent un extrême plaiſir aux Macédoniens, qui s'y attendoient peu. Mais, ils regardoient la Macédoine partagée en diverſes régions qui n'auroient plus aucun commerce entr'elles, comme un corps déchiré par la ſéparation de ſes membres, qui ne ſont vivans & ne ſubſiſtent que moyennant le mutuel ſecours qu'ils ſe prêtent les uns aux autres.

Après un intervalle qui fut rempli par d'autres affaires, L. Paul Émile tint une ſeconde aſſemblée des Macédoniens, pour mettre le nouveau gouvernement en train. Puis il fit lire publiquement les noms des principaux de la Macédoine qu'on avoit réſolu de faire paſſer en Italie avec ceux de leurs enfans qui auroient plus de quinze ans. Cet ordre qui parut d'abord dur & cruel, fut reconnu enſuite néceſſaire à la liberté des peuples; car, on ne nomma dans cette liſte que les grands Seigneurs, les Généraux d'armées, les Capitaines de vaiſſeaux, tous ceux qui avoient eu quelque charge,

ou qui avoient été employés dans les ambaſſades, en un mot tous les officiers conſidérables ou non, mais également accoutumés à faire baſſement leur cour au Roi, & à commander aux autres avec fierté & inſolence. Dans ce nombre, il y en avoit de fort puiſſans & de fort riches par eux mêmes; d'autres, qui leur étant beaucoup inférieurs en naiſſance & en biens, s'efforçoient de les égaler, & même de les ſurpaſſer par le luxe & la dépenſe; tous vivant preſque comme des Rois & pour la table & pour les équipages. De tels hommes ne ſe ſeroient pas facilement réduits à un genre de vie tout différent, où la liberté égale tous les citoyens, & où tout le monde eſt ſoumis aux loix ſans diſtinction. Ils eurent tous ordre de ſortir de Macédoine, & de paſſer en Italie, ſous peine de mort.

Les Réglemens, que L. Paul Émile donna à la Macédoine, étoient ſi ſages, & ſi judicieuſement concertés, qu'ils paroiſſoient faits, non pour des ennemis vaincus par la force des armes, mais pour de fideles alliés, dont on auroit eu à récompenſer les ſervices; & l'uſage, qui ſeul fait ſentir ce qu'il peut y avoir de foible & de défectueux dans les loix, ne trouva rien, pendant un fort long-tems, à corriger dans celles que ce ſage Magiſtrat avoit établies.

Il y eut encore depuis quelques troubles en Macédoine. Un certain Andriſcus, qui ſe diſoit fils de Perſée, s'en rendit maître, & s'en fit proclamer Roi. Mais, il ne jouit pas longtems du fruit de ſon uſurpation; il fut vaincu, pris, & envoyé à Rome.

Un autre aventurier, qui ſe diſoit auſſi fils de Perſée, & qui ſe faiſoit nommer Alexandre, eut le même ſort que le premier, ſi ce n'eſt qu'on ne put l'arrêter; il s'étoit retiré dans la Dardanie, où il ſe tint caché.

Ce fut pour lors que la Macédoine fut entierement ſoumiſe aux Romains, & réduite en province.

Un troiſième uſurpateur, quelques années après, parut ſur les rangs, & ſe donna pour fils de Perſée ſous le nom de Philippe. Sa prétendue Royauté fut de peu de durée, il fut vaincu & tué en Macédoine par Trémellius, ſurnommé Scroſa, parce qu'il avoit dit qu'il diſſiperoit les ennemis, *ut ſcroſa porcos.*

Les Macédoniens, qui ont demeuré depuis ſous les Empereurs Romains & les Empereurs Grecs, ſont enfin paſſés ſous la domination des Turcs, qui ſe ſont rendu maîtres de toute la Grece.

La durée de la Monarchie des Macédoniens, à la prendre dès ſon origine, fut, ſelon Juſtin, de neuf cens vingt-trois ans; mais, celle de leur domination ne paſſa paſſa pas, ſelon le même Juſtin, cent quatre-vingt-douze années.

Succeſſion Chronologique des Rois de Macédoine, ſelon Euſebe.

Olympiades.	*Années des Olympiades.*	*Années avant J. C.*	*Noms des Rois.*	*Durée de leur Regne.*
		895.	Caranus.	28.
		867.	Cœnus.	12.
		829.	Thurimas.	38.
			Pluſieurs Rois dont les noms ſont inconnus pendant cinquante trois ans.	
X.	3.	738.	Perdiccas I.	51.
XXIII.	2.	687.	Argéus, fils de Perdiccas.	38.
XXXII.	4.	649.	Philippe I, fils d'Argéus.	38.
XLII.	2.	611.	Ærops *ou* Æropas.	26.
XLVIII.	4.	585.	Alcétas.	29.
LVI.	1.	556.	Amyntas, frere d'Alcétas.	50.
LXVIII.	3.	506.	Alexandre, fils d'Amyntas.	43.
LXXIX.	2.	463.	Perdiccas II, fils d'Alexandre.	42.
LXXXIX.	4.	421.	Archélaüs, fils de Perdiccas.	20.
XCIV.	4.	401.	Oreſte, fils d'Archélaüs.	2.
XCVI.	1.	396.	Æropas.	6.
			Euſebe met à la place de celui-ci, un Archélaüs, *& un* Amyntas.	
XCVI.	4.	393.	Pauſanias.	1.
XCVII.	1.	392.	Amyntas II, chaſſé.	24.
			Pendant ſon regne, Argéus eut le gouvernement pendant deux ans, après leſquels Amyntas fut rétabli.	
CIII.	1.	368.	Alexandre II.	1.
CIII.	2.	367.	Ptolémée.	3.

Olympiades.	*Années des Olympiades.*	*Années avant J. C.*	*Noms des Rois.*	*Durée de leur regne.*
CIV.	1.	364.	Perdiccas III.	6.
CV.	3.	358.	Philippe II.	22.
CXI.	1.	336.	Alexandre III, dit le Grand.	12.
CXIV.	1.	324.	Aridée, *ou* Philippe III.	7.
CXV.	4.	317.	Caſſandre.	19.
CXX.	3.	298.	Philippe IV, fils de Caſſandre.	1.
CXX.	4.	297.	Alexandre & Antipater.	3.
CXXI.	3.	294.	Démétrius Poliorcete.	6.
CXXIII.	1.	288.	Pyrrhus.	7 mois.
CXXIII.	1.	288.	Lyſimachus.	6.
CXXIV.	3.	282.	Arſinoé, femme de Lyſimachus.	7 mois.
CXXIV.	3.	282.	Ptolémée Céraunus.	2.
CXXV.	1.	280.	Méléagre.	2 mois
CXXV.	1.	280.	Soſthene.	2.
CXXV.	3.	278.	Antigonus Gonatas.	34.
CXXXIV.	3.	242.	Démétrius, fils d'Antigonus.	10.
CXXXVII.	1.	232.	Antigonus Doſon.	12.
CXL.	1.	220.	Philippe IV, fils de Démétrius.	42.
CL.	3.	178.	Perſée.	13.

Perſée fut vaincu l'an 168 avant Jeſus-Chriſt, la premiere année de la CLIII^e. Olympiade, & la 586e. de la fondation de Rome. Enſuite, la Macédoine fut réunie à l'Empire des Romains, après avoir été gouvernée par ſes Rois, pendant ſept cens ans & plus.

Ptolémée borne la Macédoine du côté du nord par la Dalmatie, par la Myſie ſupérieure & par la Thrace; & au couchant par la mer Ionienne, depuis Dyrrachium & Épidamnum juſqu'au fleuve Pépylychnus.

La Macédoine a eu l'avantage d'être un des païs auxquels Saint Paul annonça en perſonne l'Évangile. Dom Calmet, dans ſon Dictionnaire, dit: ainſi qu'on lit dans les Actes, que cet Apôtre fut invité à y aller prêcher par l'Ange de cette Province, qui lui apparut en Troade. Depuis cette apparition, Saint Paul ne douta plus que Dieu ne l'appellât à prê-

cher dans la Macédoine, & la bénédiction que le Seigneur répandit sur ses prédications, le confirma de plus en plus dans son sentiment. Il y fonda les Églises de Thessalonique & de Philippe; & il eut la consolation de les voir florissantes, nombreuses & abondantes en toutes sortes de graces & de dons spirituels.

Aujourd'hui, la Macédoine a des limites extrêmement étroites. Elle est bornée au septentrion par la Servie & la Bulgarie; à l'orient par la Romanie, proprement dite, & par l'Archipel; au midi par la Livadie, & à l'occident par l'Albanie.

Nous avons donné sous l'article de Grece une table des différentes parties de la Macédoine, aussi-bien que le rapport que ces différentes parties ont avec les anciennes provinces de la Macédoine.

Les Turcs appellent la Macédoine Macdonia; ils la nomment aussi Filia Vilaieti, à cause, dit M. d'Herbelot dans sa bibliotheque orientale, de la ville de Philippolis, qui en est comme la capitale.

MACÉDON, *Macedo*, (*a*) Μακεδων, fils d'Osiris, selon quelques-uns. Mais, selon d'autres, il étoit, du côté de sa mere, petit-fils de Deucalion. Quoi qu'il en soit, Macédon donna, dit-on, son nom à la Macédoine.

Diodore de Sicile dit que Macédon étoit un des Généraux d'Osiris, & qu'il portoit pour habillement de guerre, une peau de loup, & Anubis, celle d'un chien; & que c'est pour cette raison que les Égyptiens avoient une si grande vénération pour ces animaux.

MACEDONICUM MARE, (*b*) c'est-à-dire, la mer de Macédoine. Tite-Live donne ce nom à la mer qui baigne le Cap de Canasto. C'est aujourd'hui la mer de Thessalonique.

MACEDONICUM BELLUM. (*c*) C'est ainsi que l'on nomme la guerre que les Romains eurent avec les Macédoniens. La seconde guerre Punique, qui fut terminée d'une maniere si glorieuse pour les Romains, fut suivie presque immédiatement après de celle qu'ils eurent à soutenir contre les Macédoniens. Celle-ci n'étoit en aucune sorte comparable à la premiere, ni par le mérite du chef, ni par le courage des troupes, ni par l'importance des évenemens & la grandeur des dangers; mais, elle étoit en quelque sorte plus illustre par la gloire des anciens Rois de Macédoine, par l'éclat du nom même de la nation, & par la vaste étendue de son Empire, qui avoit autrefois em-

(*a*) Diod. Sicul. pag. 11, 12. Solin. pag. 105. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 357.

(*b*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 11.

(*c*) Tit. Liv. L. XXXI. *& seq. Lib.* Flor. pag 65. *& seq.* Roll. Hist. Rom. Tom. IV. pag. 94. *& suiv.*

braſſé une grande partie de l'Europe, & une plus grande partie encore de l'Aſie.

Cette guerre commença à peu près l'an de Rome 541, lorſque Rome fit alliance avec les Étoliens, & elle ne finit qu'avec la ruine totale du Royaume de Macédoine, qui arriva l'an de Rome 584, avant Jeſus-Chriſt 168, lorſque Perſée dernier Roi du païs fut vaincu ſans reſſource par L. Paul Émile.

Nous n'entrerons ici dans aucun détail, au ſujet de cette guerre, dont on trouvera un abrégé ſous l'article de Macédoine. Nous ajouterons ſeulement que Florus diviſe la guerre des Romains contre les Macédoniens en trois, la premiere guerre Macédonienne, la ſeconde guerre Macédonienne, & la troiſieme guerre Macédonienne. La premiere guerre Macédonienne ſe fit ſous le regne de Philippe IV; la ſeconde guerre Macédonienne eut lieu du tems de Perſée fils & ſucceſſeur du précédent, & dernier Roi de Macédoine. Enfin, la troiſieme guerre Macédonienne fut entrepriſe contre ces trois aventuriers qui ſe diſoient fils de Perſée.

MACÉDONIENNE [DANSE], *Saltatio Macedonica*, (*a*) Sorte de danſe en uſage chez les Anciens.

MACÉDONIENNE [ANNÉE]. *Voyez* Année Macédonienne.

MACÉDONIENS, *Macedones*, Μακεδόνες, les habitans de la Macédoine. *Voyez* Macédoine.

MACÉDONIUS, *Macedonius*, (*b*) ami de Quarrinus qu'il tua ſix jours après qu'il l'eut fait revêtir de la pourpre. *Voyez* Quarrinus.

MACÉDONIUS CONSUL, *Macedonius Conſul*, (*c*) poëte Grec, dont il n'eſt point fait mention dans Voſſius.

MACELLA, *Macella*, (*d*) Μάκελλα. ville d'Italie, ſelon quelques-uns. Barri en fait une ville Épiſcopale dans la Calabre, & prétend que c'eſt aujourd'hui Strongili, à trois milles de la mer. Il ajoute qu'un certain Écrivain la nomme Tyropolis. Seroit-ce Tyrus? Lycophron lit indifféremment Macella & Macalla. Tite-Live & Polybe font mention de cette ville, & la placent dans la Sicile. Ptolémée la met auſſi dans cette iſle entre *Acræ* & *Schera*, dans l'intérieur des terres.

Ciaconius rapporte ce fragment d'une ancienne inſcription: *Macel . . . . ugnando cepit*; ce qui veut dire, *Macellum pugnando cepit*; car, il eſt queſtion de Duillius, qui effectivement ſe rendit maître de cette ville.

D. Mathæo Égitio, dans une

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Monf. Tom. III. pag. 211.

(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 308.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 265.

(*d*) Ptolem. L. III. c. 4. Tit. Liv. L. XXVI. c. 21.

lettre

lettre à l'abbé Lenglet du Frenoi, dit Macella, & ajoute que d'autres croyent que Petilia eſt Strangoli, près du fleuve Neætus, petite ville Épiſcopale qui a porté le nom de Macella & de Tyropolis.

MACELLOTH, *Macelloth*, Μακελλώθ, (*a*) fils du Chef ou Prince de Gabaon, fut pere de Samaa ou Samaan.

MACELLOTH, *Macelloth*, Μακελλαώθ, (*b*) commandoit vingt-quatre mille hommes, ſous Dudia d'Ahohi, du tems de David.

MACELOTH, *Maceloth*, Μακηλώθ, (*c*) un des campemens des Iſraëlites, dans leur voyage du déſert. C'eſt apparemment la même que Malatha qu'Euſebe & ſaint Jérôme mettent environ à vingt milles d'Hébron dans la partie Méridionale de Juda. Ptolémée fait mention de Maliattha que l'on croit être auſſi le même lieu.

MACÉNIAS, *Macenias*, (*d*) Μακενίας, un des Lévites qui furent choiſis pour jouer des inſtrumens, pendant qu'on tranſportoit l'arche dans le Tabernacle que David lui avoit fait préparer.

MACENTE, *Macentes*, (*e*) Μακέντης, ami d'Arſacome. *Voyez* Arſacome, & liſez dans cet article Macente au lieu de Maſente.

MACER, *Macer*, Μάκρος, (*f*) dont il eſt fait mention dans la harangue de Démoſthène contre Théocrine.

MACER *ou* MACRON; *Macer*, *Macron*. *Voyez* Ptolémée.

MACER [LICINIUS], *Licinius Macer*, (*g*) fameux Hiſtorien, qui eſt ſouvent cité par Tite-Live. Voſſius ſoupçonne que c'eſt le même que le pere de C. Licinius Calvus, célebre Orateur, contemporain de Cicéron. *Voyez* Licinius.

MACER [ÉMILIUS], *Æmilius Macer*, (*h*) poëte Latin, natif de Vérone, qui floriſſoit vers l'an de Rome 738, & avant Jeſus-Chriſt 16, mourut en Aſie, comme nous l'apprenons de S. Jérôme. Il écrivit quelques traités des ſerpens, des plantes, & des oiſeaux; en quoi il avoit imité Nicandre, au rapport de Quintilien & de Manilius. Émilius Macer compoſa auſſi un Poëme de la ruine de Troie, pour ſervir de ſupplément à l'Iliade d'Homère, comme Q. Calaber avoit fait en Grec. Ovide parle de notre Poëte & de ſes ouvrages.

Le Poëme des plantes, que nous avons aujourd'hui ſous le nom de Macer, n'eſt pas de celui-ci, qui vivoit du tems d'Auguſte, puiſqu'on y cite Pline, & que l'Auteur n'eſt ni

(*a*) Paral. L. I. c. 8. v. 31, 32. c. 9. v. 37, 38.
(*b*) Paral. L. I. c. 27. v. 4.
(*c*) Numer. c. 33. v. 25, 26.
(*d*) Paral. L. I. c. 15. v. 18.
(*e*) Lucian. T. II. p. 89. *& ſeq.*
(*f*) Demoſth. Orat. in Theocr. p. 857.
(*g*) Tit. Tit. L. IV. c. 7, 20, 23. L. VII. c. 9. L. X. c. 9.
(*h*) Quintilian. L. X. c. 1.

ſçavant botaniſte, ni bon verſificateur.

MACER [CLODIUS], (*a*) *Clodius Macer*, voulut exciter du trouble en Afrique. Déteſté pour ſes rapines & ſes cruautés, il crut n'avoir d'autre reſſource, que de ſe cantonner dans ſa Province, & de tâcher de s'en faire un domaine propre & un petit État. Il fut aidé dans ce deſſein par Galvia Criſpinilla, femme auſſi audacieuſe, que ſçavante dans la débauche, dont elle donnoit des leçons à Néron. Elle avoit accompagné ce Prince en Grece; mais enſuite étant paſſée en Afrique, de concert avec Clodius Macer, elle entreprit d'affamer Rome & l'Italie, en retenant les vaiſſeaux qui partoient pour y porter des bleds. Mais, Trébonius Garucianus, Intendant de l'Empereur, fit tuer Clodius Macer par ordre de Galba, & rétablit ainſi le calme dans le païs, vers l'an de Jeſus-Chriſt 68.

MACÉRIANUS, (*b*) nom qui ſe trouve au neuvieme livre de Quinte-Curſe. Un certain Boxus, dont Bicon ſe ſervit pour aſſaſſiner Athénodore, eſt appellé *Macerianus*. Les Commentateurs ne s'accordent point ſur la ſignification de ce mot. Il y en a qui croyent que ce mot eſt mis pour *Mauritanus*, un habitant de la Mauritanie; & M. de Vaugelas paroît avoir embraſſé ce ſentiment, puiſque dans ſa traduction de Quinte-Curſe, il dit que Bicon fit aſſaſſiner Athènodore par un certain Boxus de Mauritanie.

MACES, *Macæ*, Μάκαι, (*c*) peuple d'Aſie, dans l'Arabie heureuſe, ſur le golfe Perſique. Ptolémée & Strabon placent ce peuple dans le même lieu. Étienne de Byzance le met entre la Carmanie & l'Arabie. Arrien nomme le païs des Maces *Maceta*; & Strabon, *Macina*. Ce dernier dit que ce païs, du côté de la Babylonie, fait le commencement de l'Arabie.

MACES, *Macæ*, Μάκαι, (*d*) peuple d'Afrique, dans le voiſinage de la Cyrénaïque. Diodore de Sicile dit que les Maces ſont les plus nombreux des peuples de ces cantons, & qu'ils habitent le plus près des Syrtes. Pline les place après les Naſamons & les Asbyſtes. Ptolémée, qui les appelle Μακαῖοι Συρτῖται, *Macæi Syrtitæ*, les met au deſſous des *Nycpii* & des *Elæoni*.

Selon Hérodote, les Maces n'étoient pas éloignés des côtes de la mer. » Ils ſe raſent, dit » cet Hiſtorien, le haut de la » tête, & ſe laiſſent venir un » tour de cheveux, qu'ils cou» pent en rond de part & d'au-

(*a*) Tacit. Hiſt. L. I. c. 7, 37, 73. L. IV. c. 49. Crév. Hiſt. des Emp. T. II. pag. 497. T. III. p. 6.

(*b*) Q. Curt. L. IX. c. 7.

(*c*) Ptolem. L. VI. c. 7. Strab. pag. 765. *& ſeq.* Plin. Tom. I. p. 326.

(*d*) Diod. Sicul. p. 107. Plin. Tom. I. pag. 250. Ptolem. L. IV. c. 3. Herod. L. IV. c. 175, 176. L. V. c. 42.

» tre. Ils portent à la guerre, » au lieu de cuiraſſes, des peaux » d'autruches. Le fleuve Ci- » nyps coule au travers de leur » païs, d'une colline qu'on ap- » pelle la colline des Graces, » & de-là il va ſe jetter dans » la mer. Cette colline des » Graces qui en eſt éloignée » de deux cens ſtades, eſt tou- » te couverte d'arbres, quoi- » que le reſte de la Libye ſoit » un païs tout découvert. Les » peuples qui confinent aux » Maces, ſont les Gindanes. »

MACÈS, *Maces*, (*a*) de la ville de Buthrote, fit quatre fois le ſault de Leucade, & fut guéri de ſon amour toutes les quatre fois. Il en acquit le ſurnom de Λευκόπετρα, c'eſt-à-dire, de la roche blanche.

MACÉTA, *Maceta*, Μάκετα. *Voyez* Maces.

MACÉTIS, *Macetis*, Μακέτις, (*b*) femme de la ville de Pella en Macédoine. C'étoit une vieille qui faiſoit encore la belle, & qui étoit bien aiſe d'être cajolée.

MACHAIRIONIDES, *Machairiones*, Μαχαιρίωνες, *Voyez* Anticratès.

MACHANÉE, *Machaneus*, Μαχανεύς, nom du douzieme mois de l'année des habitans de Corcyre.

MACHANIDAS, *Machanidas*, Μαχανίδας, (*c*) uſurpa la ſouveraineté de Lacédémone. Ce Tyran, avec une puiſſante armée, n'épioit que l'occaſion d'aſſujettir tout le Péloponnèſe. Dès qu'on eut appris qu'il étoit arrivé ſur les terres de Mantinée, Philopœmen ſongea à lui livrer bataille.

Le Tyran de Sparte ſe mit en chemin dès le matin à la tête de l'infanterie peſamment armée, & plaça à droite & à gauche ſur la même ligne un peu plus avancée l'infanterie légere, compoſée des étrangers; & derriere eux les chariots chargés de catapultes & de traits pour les ſoutenir. Il paroît par la ſuite, qu'il avoit devant lui un foſſé qui traverſoit une partie de la plaine, mais qui étoit débordé aux deux bouts par ſes troupes.

En même-tems, Philopœmen fit ſortir de la ville ſon armée partagée en trois corps; le premier, compoſé de la cavalerie Achéenne, ſe mit à la droite; le ſecond, qui étoit de l'infanterie peſamment armée, prit le centre, s'avançant vis-à-vis du foſſé; le troiſieme, compoſé des Illyriens, des cuiraſſiers, des étrangers, des armés à la légere & de quelques chevaux Tarentins, occupa la gauche, ayant Philopœmen à ſa tête.

L'heure du combat étant proche, & les ennemis en préſence, ce Général voltigeant dans les intervalles de l'infanterie, encouragea ſes gens en peu de

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. VII. pag. 259.
(*b*) Lucian. T. I. p. 663.
(*c*) Pauſ. pag. 272, 535. Plut. Tom. I. p. 361, 362. Tit. Liv. L. XXVII. c. 30. L. XXVIII. c. 5, 7. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. pag. 409, 436. *& ſuiv.*

paroles, mais ſes ſoldats l'aimoient tant, & avoient tant de confiance en lui, qu'ils ſe portoient d'eux-mêmes à combattre avec un empreſſement & une ardeur incroyables. Eux-mêmes, avec une eſpèce de tranſport, animoient leur Général, & le preſſoient de les mener à la charge. Tout ce qu'il tâchoit de leur faire entendre, étoit que le tems étoit venu, que leurs ennemis alloient être réduits à une ſervitude honteuſe, & eux remis dans une liberté glorieuſe & à jamais mémorable.

Machanidas marcha avec ſon infanterie en une eſpèce de colomne, comme s'il eût voulu d'abord commencer l'action par l'attaque de la droite. Mais, quand il ſe fut approché à une diſtance convenable, il fit faire tout d'un coup à ſon infanterie un demi-tour pour s'allonger ſur ſa droite, & pour faire un front égal à la gauche des Achéens, & fit avancer pour la couvrir tous les chariots chargés de catapultes. Philopœmen vit bien que ſon but étoit de jetter le déſordre dans ſon infanterie, en l'accablant de traits & de pierres. Il ne lui en donna pas le loiſir, mais il fit commencer vigoureuſement le combat par la cavalerie des Tarentins dans un terrein qui ſe trouvoit très-propre à la faire agir. Machanidas fut obligé de faire la même choſe, & de mettre auſſi aux mains ſes Tarentins. Le premier choc fut violent. Les armés à la légere étant venus peu après pour les ſoutenir, en un moment on vit tous les étrangers engagés de part & d'autre. Et comme dans cette mêlée on ſe battoit d'homme à homme, le combat fut fort longtems douteux. Enfin, les étrangers de la part du Tyran eurent l'avantage; leur nombre, & la dextérité qu'une longue expérience leur avoit acquiſe, l'emporterent. Les Illyriens & les cuiraſſiers, qui ſoutenoient les étrangers de Philopœmen, ne purent réſiſter à un choc ſi rude. Ils furent tous entierement rompus, & s'enfuirent en diligence vers la ville de Mantinée, éloignée d'un quart de lieue.

Tout paroiſſoit perdu du côté de Philopœmen. On vit alors ſenſiblement, dit Polybe, la vérité d'une maxime qui ne peut être raiſonnablement conteſtée, que la plupart des évenemens militaires ne ſont heureux ou malheureux qu'à proportion de l'habileté ou de l'ignorance des Généraux. Philopœmen, au lieu d'être ébranlé par le mauvais ſuccès de ce premier choc, & de perdre la tête, ne fut attentif qu'à profiter des fautes que pourroit faire l'ennemi. Il en fit une eſſentielle en effet, qui eſt fort ordinaire dans ces occaſions, & dont on ne peut trop ſe donner de garde. Après la déroute de l'aîle gauche, Machanidas, au lieu de mettre à profit cet avantage, d'attaquer de front dans le moment avec ſon infanterie le centre de celle

des ennemis, & de la prendre en même-tems en flanc par ſon aîle victorieuſe, & de finir ainſi toute l'affaire, ſe laiſſa emporter en jeune homme par l'ardeur de ſes troupes, & pourſuivit ſans ordre les fuyards; comme ſi après avoir plié, la crainte ſeule n'eût par ſuffi pour les faire courir juſqu'aux portes de la ville.

Philopœmen, qui dans cette déroute s'étoit retiré près de l'infanterie du centre, en prend à la hâte les premieres cohortes, leur ordonne de tourner à gauche, & vient avec elles ſe ſaiſir du poſte que Machanidas avoit abandonné. Par ce mouvement, il ſépate le centre de l'infanterie ennemie de ſon aîle droite. Il ordonne à ſes cohortes de demeurer dans le poſte qu'elles venoient d'occuper juſqu'à nouvel ordre, & commande en même-tems à Polybe le Mégalopolitain de rallier tous ceux des Illyriens, des cuiraſſiers, des étrangers, qui, ſans ſe débander par la fuite comme les autres, s'étoient jettés à l'écart pour éviter le choc du vainqueur; & avec ces troupes de ſe poſter ſur le flanc de l'infanterie de ſon centre pour arrêter l'ennemi au retour de la pourſuite.

Alors, l'infanterie Lacédémonienne, enflée du premier ſuccès de ſon aîle droite, ſans attendre le ſignal, s'avança avec impétuoſité vers les Achéens, piques baiſſées, juſques ſur le bord du foſſé. Quand ils y furent arrivés, ſoit qu'étant ſi près de l'ennemi ils euſſent honte de ne point paſſer outre, ſoit qu'ils comptaſſent pour rien un foſſé qui étoit ſans eau & ſans aucune haie, & d'ailleurs ne pouvant plus reculer, parce que les premiers rangs étoient pouſſés par les derniers, ils ſe jetterent dedans ſans héſiter. C'étoit-là le moment déciſif, que Philopœmen attendoit depuis long-tems. Il fait ſonner la charge. On court ſur eux piques baiſſées avec des cris épouvantables. Les Lacédémoniens, qui, en deſcendant dans le foſſé, avoient rompu leurs rangs, ne virent pas plutôt les ennemis au deſſus d'eux, qu'ils prirent la fuite; mais, il en reſta dans le foſſé un grand nombre, tué partie par les Achéens, partie par leurs propres gens.

Pour mettre le comble à cette glorieuſe action, il s'agiſſoit d'empêcher que le Tyran n'échappât au vainqueur. C'eſt à quoi Philopœmen s'appliqua. Machanidas, en revenant, s'apperçut que ſon armée fuyoit, & ſentant alors la faute qu'il avoit faite, il fit de vains efforts pour s'ouvrir un paſſage à travers les Achéens. Ses troupes, voyant que les ennemis gardoient le pont qui étoit ſur le foſſé, perdirent courage, & chacun chercha à ſe ſauver du mieux qu'il pourroit. Machanidas lui-même, ne voyant pas de reſſource par le pont, court le long du foſſé pour trouver quelque paſſage. Philopœmen le

reconnoît à ſon manteau de pourpre & aux harnois de ſon cheval. Après avoir donné aux Officiers les ordres néceſſaires, il paſſe de l'autre côté du foſſé, pour arrêter au paſſage le Tyran. Celui-ci, ayant enfin rencontré un endroit où le foſſé étoit aiſé à franchir, pique vivement ſon cheval, qui s'élance avec force, pour ſauter de l'autre côté. Dans ce moment-là même, Philopœmen lui lance ſa javeline, & le renverſe mort dans le foſſé. La tête du Tyran, portée de rang en rang, ajoute un nouveau courage aux vainqueurs. Ils pourſuivent les fuyards avec une ardeur incroyable juſqu'à Tégée, entrent d'emblée avec eux dans la ville, & dès le lendemain, maîtres de la campagne, ils vont camper ſur les bords de l'Eurotas.

Cette bataille ne couta pas beaucoup de monde aux Achéens; mais, les Lacédémoniens n'y perdirent pas moins de quatre mille hommes, ſans compter les priſonniers, qui étoient encore en plus grand nombre. Le bagage & les armes tomberent auſſi entre les mains des Achéens.

MACHAON, *Machaon*, (*a*) Μαχάων, fameux Médecin, fils d'Eſculape, étoit frere de Podalire, qui exerçoit auſſi la Médecine. L'un & l'autre furent de grands chaſſeurs, au rapport de Xénophon, dans ſon livre de la Chaſſe. Homère fait mention d'eux, & les met au nombre des capitaines Grecs qui partirent pour le ſiege de Troie.

Lorſque Ménélaüs eut été bleſſé, Agamemnon envoya le héraut Talthybius pour faire venir Machaon. Talthybius parcourut auſſitôt les phalanges Grecques, regardant par-tout s'il ne découvriroit point Machaon. Enfin, il l'apperçoit de bout au milieu de ſes braves bandes armées de boucliers, & qu'il avoit amenées de la ville de Trica: » Divin fils d'Eſcu» lape, lui dit-il, venez ſans » perdre un moment; le roi » Agamemnon vous mande, » afin que vous voyiez le grand » Ménélaüs, qu'un des plus » habiles Archers de l'armée » ennemie vient de bleſſer pour » s'acquérir un renom immor» tel, & pour nous cauſer un » très-grand ſujet de douleur & » de larmes. »

Machaon, troublé de cette triſte nouvelle, part en même-tems; ils traverſent l'armée, & en arrivant au lieu où Ménélaüs avoit été bleſſé, ils trouvent tous les chefs des troupes autour de ce Héros, qui avoit encore la force de ſe tenir debout au milieu d'eux. Machaon commence d'abord à tirer du baudrier la fleche, mais en la tirant le bois ſe rompt & le fer

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 239, 240. L. IV. v. 192 *& ſeq.* Xenoph. p. 973, 974. Pauſ. p. 105, 127, 134, 157, 214. *& ſeq.* Virg. Æneid. L. II. v. 263. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. pag. 274. T. VII. pag. 235, 443.

demeure engagé par ſes crochets; il détache donc promptement le baudrier, défait la cuiraſſe & ôte la lame qui étoit deſſous. Après avoir conſidéré la plaie, il en ſuce le ſang, & pour en appaiſer les douleurs, il y met un appareil que le centaure Chiron avoit autrefois enſeigné à Eſculape.

» L'auteur de la petite Iliade rapporte, dit Pauſanias, » que Machaon fut tué par Eurypile, fils de Télephe; & » de-là vient ce qui ſe pratique » de ma connoiſſance dans un » temple d'Eſculape qui eſt » à Pergame. On y chante » des hymnes en l'honneur de » Télephe, mais ſans y rien » mêler qui ſoit à la louange » d'Eurypile, & il n'eſt pas » même permis de prononcer » ſon nom dans ce Temple, » parce qu'il eſt regardé comme le meurtrier de Machaon. » Au reſte, les habitans de Générie diſent que les os de Machaon furent recueillis par » Neſtor. »

Ces peuples avoient chez eux le tombeau de Machaon, avec un Temple fort célebre qui lui étoit dédié; car ils croyoient que Machaon avoit auſſi la vertu de guérir les maladies; ils lui avoient conſacré un petit canton qu'ils appelloient Rhodon; le Dieu y étoit repréſenté en bronze debout ſur ſes pieds; il avoit ſur la tête une couronne que les Meſſéniens en leur langue naturelle nommoient Ciphos.

MACHARA, *Machara*. *Voyez* Macara.

MACHARÈS, *Machares*, Μαχάρης. (*a*) fils de Mithridate le Grand, fut établi par ſon pere, Roi du Boſphore Cimmérien. L'an 70 avant Jeſus-Chriſt, comme L. Lucullus paſſoit l'hiver dans le Pont, il reçut des Ambaſſadeurs de Macharès. Ce jeune Prince, voyant ſon pere abandonné de tous ſes ſujets, l'abandonna auſſi lui-même, & ayant déjà recherché l'amitié de L. Lucullus pendant le ſiege de Sinope, il lui envoya dans le tems dont nous parlons une couronne d'or. L. Lucullus de ſon côté le reconnut Roi allié & ami du peuple Romain,

Mais, dans la ſuite, Mithridate, ayant rétabli ſes affaires, entra dans le Boſphore Cimmérien; Macharès trembla à l'approche de ſon pere, parce qu'il ſçavoit bien qu'il n'avoit aucun pardon à attendre de ſa part. Il connoiſſoit ſon courroux inexorable, & il étoit inſtruit par plus d'un exemple, que le ſang de ſes fils ne lui coutoit rien pour établir ſa ſûreté. Ainſi, quoiqu'il eût envoyé au devant de Mithridate quelques-uns de ſes amis pour lui faire des excuſes & tâcher de le fléchir, il n'oſa pas l'attendre; & lorſqu'il le ſçut peu éloigné,

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 507. Dio. Caſſ. pag. 25. Appian. pag. 228. *& ſeq.* Crév. Hiſt. Rom. Tom. VI. pag. 178, 220, 354, 355.

il passa le détroit, & vint dans la Chersonnèse Taurique, ayant même pris la précaution de brûler les vaisseaux qu'il ne lui fut pas possible d'emmener, afin que son pere n'eût pas dequoi le poursuivre. Il ne put néamoins échapper à la vengeance de Mithridate. Quelques-uns de ceux qui étoient auprès de lui, furent gagnés par l'espérance de l'impunité & d'une récompense. Macharès fut tué par eux, ou, selon Appien, se voyant trahi, il se tua lui-même. Mithridate, par une justice assez bizarre, ne fit grace à aucun de ceux qu'il avoit mis auprès de son fils, & pardonna à ceux que le jeune Prince s'étoit attachés par lui-même, disant que ces derniers ne lui devoient rien, puisque ce n'étoit pas lui qui les avoit placés.

MACHATI, *Machati. Voyez* Miacha.

MACHATI, *Machati*, (*a*) Μαχαχαχὶ, fut pere d'Aasbaï, un des vaillans de l'armée de David.

MACHBANAI, *Machbanai*, Μαχαβαναὶ, (*b*) de la tribu de Gad, étoit un des braves de l'armée de David.

MACHBÉNA, *Machbena*, Μαχβηνὰ, (*c*) étoit fils de Sué, & frere de Gabaa.

MACHÉRA, *Machæra*, Μάχαιρα, (*d*) arme offensive des anciens. C'étoit l'épée Espagnole que l'infanterie Légionnaire des Romains portoit, & qui la rendoit si redoutable, quand il falloit combattre de près; c'étoit une espèce de sabre court & renforcé, qui frappoit d'estoc & de taille, & faisoit de terribles exécutions. Tite-Live raconte que les Macédoniens, peuple d'ailleurs si aguerri, ne peurent voir sans une extrême surprise, les blessures énormes, que les Romains faisoient avec cette arme. Ce n'étoit rien moins que des bras & des têtes coupées d'un seul coup de tranchant, des têtes à demi-fendues, & des hommes éventrés d'un seul coup de pointe. Les meilleures armes offensives n'y résistoient pas; elle coupoit & perçoit les casques & les cuirasses à l'épreuve. On ne doit point après cela s'étonner si les batailles des Anciens étoient si sanglantes.

MACHÉRONTE, *Macherus*, Μαχαιροῦς. (*e*) ville & château au delà du Jourdain dans la tribu de Ruben, au nord & à l'orient du lac Asphaltite, à deux ou trois lieues du Jourdain, du côté de l'embouchure de ce fleuve, dans la mer morte.

Ce château étoit bâti sur une haute montagne, toute pleine de rochers qui le rendoient comme imprenable; & la nature, pour en augmenter encore la force, l'environnoit de

(*a*) Reg. L. II. c. 23. v. 34.
(*b*) Paral. L. I. c. 12. v. 13.
(*c*) Paral. L. I. c. 2. v. 49.
(*d*) Xenoph. p. 953.
(*e*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 476, 477, 626, 627. Plin. T. I. p. 262. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 388, 426, 490 & 505.

tous côtés par des vallées d'une profondeur incroyable, & très-difficiles à paſſer. Celle, qui étoit du côté de l'occident, avoit ſoixante ſtades de longueur, & ſe terminoit au lac Aſphaltite, & la hauteur du château paroiſſoit merveilleuſe de ce côté-là. Les vallées, qui l'enfermoient du côté du ſeptentrion & du midi, n'étoient pas moins grandes que les autres ni plus faciles à paſſer; & celle qui regardoit l'orient, dont la profondeur étoit de cent coudées, finiſſoit à la montagne qui étoit oppoſée à ce château.

Alexandre, Roi des Juifs, conſidérant la force de cette aſſiette, fut le premier qui y bâtit un château. Gabinius l'ayant ruiné, quand il fit la guerre à Ariſtobule, Hérode le Grand ne jugea pas ſeulement à propos de le rétablir pour s'en ſervir contre les Arabes des frontieres dont il étoit proche; mais, il y bâtit auſſi une ville qu'il enferma de fortes murailles & de tours, & d'où l'on alloit au château. Ce château, aſſis ſur le ſommet de la montagne, étoit auſſi environné d'une très-forte muraille avec des tours dans les angles de ſoixante coudées de hauteur. Ce Prince fit bâtir au milieu un Palais auſſi admirable pour ſa beauté que pour ſa grandeur. Il y fit faire quantité de citernes, afin que l'on ne pût manquer d'eau, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit rendre l'art victorieux de la nature, en fortifiant encore davantage un lieu qu'elle avoit pris un ſi grand plaiſir à rendre fort. Il mit enſuite dans cette place tant d'armes, tant de machines, & tant de munitions de guerre & de bouche, que ceux qui la défendroient, ne pourroient avoir ſujet d'appréhender un grand ſiege.

Il y avoit dans ce Palais une certaine plante d'une grandeur ſi prodigieuſe, qu'il n'y a point de figuier qui fût plus haut ni plus large. On aſſure qu'elle y étoit encore ſous le regne d'Hérode, & qu'elle auroit pu y durer encore long-tems, ſi les Juifs ne l'euſſent point ruinée, lorſqu'ils prirent cette place.

On voyoit dans le voiſinage de Machéronte, des fontaines d'eaux chaudes dont les qualités étoient très-différentes, car les unes étoient ameres, & les autres extrêmement douces. Il y en avoit pluſieurs d'eau froide dans les endroits les plus bas dont la ſaveur étoit différente; mais, on voyoit avec admiration près de-là au deſſus d'une caverne peu profonde une pierre d'où ſortoit comme de deux mammelles aſſez près l'une de l'autre deux fontaines, l'une d'une eau très-froide, & l'autre d'une eau très-chaude, qui étant mêlées enſemble compoſoient un bain très-agréable & & utile à pluſieurs ſortes de maladies, & particulierement à fortifier les nerfs. Il y avoit auſſi des mines de ſoufre & d'alun.

Saint Jean-Baptiſte fut mis

en priſon & décapité à Machéronte, par les ordres d'Hérode Antipas. Pline qualifie cette place la ſeconde citadelle de la Judée après Jéruſalem.

MACHÉROPHORES, *Macharophori*, Μαχαιροφόροι, (*a*) ſurnom donné aux Thraces qui habitoient dans les montagnes. Ce mot eſt formé de μάχαιρα, *gladius*, épée, & φέρω. *fero*, je porte. Par où l'on voit que les Thraces, ſurnommés Machérophores, étoient ceux qui portoient des épées.

MACHI, *Machi*, Μαχὶ, (*b*) fut pere de Guel, de la tribu de Gad.

MACHIR, *Machir*, Μαχὶρ, (*c*) fils de Manaſſé, & petit-fils du patriarche Joſeph, fut Prince & chef de la famille des Machirites. Il eut pour fils Pharés & Sarés, & une fille qui épouſa Heſron, de la tribu de Juda. Cette femme fut mere de Ségub, & ayeule de Jaïr. Machir fut auſſi pere de Galaad, d'Haphim & de Saphan. Il eut une ſœur nommée Maacha. Sa femme ſe nommoit auſſi Maacha.

MACHIR, *Machir*, Μαχὶρ, (*d*) fils d'Ammiel, de la ville de Lodabar, dans la maiſon duquel Miphiboſeth fut nourri.

MACHIRITES, *Machirita*, famille Juive. *Voyez* Machir.

MACHLÉENS, *Machlæi*, Μαχλαῖοι, (*e*) peuples des Indes. » On rapporte dit Lucien, que » chez les Machléens, qui s'é- » tendent le long du fleuve Indus juſqu'à la mer, du côté » gauche en deſcendant, il y a » un petit bois ſacré tout couvert de pampres & de lierres, qui font un ombrage » très-agréable. Dans ce bois » étoient trois fontaines d'une » eau claire & argentine; l'une » conſacrée à Pan, l'autre à » Silene, & la troiſieme aux » Satyres; les jeunes gens boivent de la premiere, les » vieillards de la ſeconde, & » les enfans de la troiſieme; » car, on s'y aſſemble à certain jour tous les ans, pour » ce ſujet. De dire maintenant » ce qui leur arrive à tous, » après avoir bu, cela ne fait » rien à mon deſſein; mais, » les vieillards deviennent alors » comme ſtupides & hébétés, » ſans pouvoir prononcer une » parole; & quelque tems après » ils ſe débordent en un ſi grand » torrent d'éloquence, qu'on le » peut comparer aux tempêtes » & aux tonnerres de l'Orateur dont parle Homère; & » & cette fureur leur dure juſqu'à la nuit. Ce qui eſt de » plus admirable, c'eſt qu'ayant entamé un diſcours, s'ils » n'ont pas le loiſir de l'achever, ils recommencent l'année d'après à l'endroit où » ils en ſont demeurés, & le » continuent juſqu'à la fin. »

MACHLYENS, *Machlyenſes*, Μάχλυες (*f*) peuple de Scythie,

(*a*) Thucid. p. 165.
(*b*) Numer. c. 13. v. 16.
(*c*) Numer. c. 26. v. 29. Deuter. c. 3. v. 15. Paral. L. I. c. 2. v. 21. *& ſeq.* c. 7. v. 14. *& ſeq.*
(*d*) Reg. L. II. c. 9. v. 4, 5.
(*e*) Lucian. T. II. p. 515, 516.
(*f*) Lucian. T. II. p. 90. *& ſeq.*

ſelon Lucien. Cet Auteur appelle leur païs Machlyne ou plutôt Machlyine. *Voyez* Arſacome.

MACHLYES, *Machlyes*, Μάχλυες, (*a*) peuple d'Afrique, ſelon Hérodote. Cet Auteur dit que les Machlyes, du côté de la mer, étoient voiſins des Lotophages; qu'ils s'étendoient juſqu'au lac Triton; & qu'ils mangeoient auſſi du fruit du Lotos, quoiqu'ils ne le fiſſent pas ordinairement comme les autres. Hérodote, dans un autre endroit, place les Machlyes près des Auſes, & ajoute qu'ils laiſſoient croître leurs cheveux derriere la tête; au lieu que les Auſes les laiſſoient croître par devant.

Pline fait auſſi mention des Machlyes, & les met au deſſus des Nazamones. Sur la foi de Calliphane, il dit que ces peuples avoient les deux ſexes; & ſur le témoignage d'Ariſtote, que leur mammelle droite étoit comme celle d'un homme, & la gauche comme celle d'une femme.

MACHLYNE, *ou* MACHLYINE, *Machlyna*, *Machlyina*, Μαχλυΐνη. *Voyez* Machlyens.

MACHMAS, *Machmas*, (*b*) Μαχμᾶς, ville de Paleſtine à l'orient de Béthaven. Euſebe dit que Machmas étoit de ſon tems un grand lieu, à neuf milles, ou à trois lieues de Jéruſalem vers Rama. Il eſt auſſi parlé de ce lieu dans Iſaïe. Joſephe écrit Μάχμα, *Machma*. Ortélius dit que Breitembach appelle ce lieu Barra, & que Brochardus l'appelle Bira.

MACHMÉTHATH, *Machmethath*, (*c*) ville de Paleſtine, dans la demi-tribu de Manaſſé, en deçà du Jourdain, ſur les frontieres d'Éphraïm & de Manaſſé, à la vue & vis-à-vis de Sichem.

MACIDE, *Macidos*, ville que d'autres nomment Madyte. *Voyez* Madyte.

MACINA, *Macina*, Μαχινᾶ. *Voyez* Maces.

MACISTE, *Maciſtus*, Μάκιστος, ville du Péloponnèſe, dans la Triphylie. *Voyez* Maciſtiens.

MACISTE, *Maciſtus*, (*d*) Μάκιστος, un des ſurnoms donnés à Hercule, ſelon quelques Auteurs.

MACISTIE, *Maciſtia*, Μακιστία, province du Péloponnèſe. *Voyez* Maciſtiens.

MACISTIENS, *Maciſtii*, (*e*) Μακιστίαι, peuple du Péloponnèſe, dans la Triphylie, province qui faiſoit partie de l'Élide. Ils ſe révolterent contre les Éléens, ſous le regne de Pyrrhus ſecond fils de Pantaléon & frere de Damophon. Xénophon, Strabon, & Pauſa-

(*a*) Herod. L. IV. c. 178, 180. Plin. Tom. I. p 371.

(*b*) Reg. L. I. c. 13. v. 6. Iſai. c. 10. v. 28. Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 180.

(*c*) Joſu. c. 17. v. 7.

(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf T. I. pag. 228.

(*e*) Xenoph. pag. 491, 492. Strab. p. 257, 343. *& ſeq.* Pauſ. p. 387.

nias, font mention des Maciſtiens. Ces peuples avoient une ville nommée Maciſte, que quelques-uns appelloient Plataniſte. Strabon appelle leur païs Maciſtie, & il ajoute que ce païs étoit ſéparé de la Piſatide par une montagne.

MAÇONNERIE, terme par lequel l'on entend non-ſeulement l'uſage & la maniere d'employer la pierre de différente qualité, mais encore celle de ſe ſervir de libage, de moilon, de plâtre, de chaux, de ſable, de glaiſe, de roc, &c. ainſi que celle d'excaver les terres pour la fouille des fondations des bâtimens, pour la conſtruction des terraſſes, des taluds, & de tout autre ouvrage de cette eſpece.

Ce mot vient de Maçon; & celui-ci, ſelon Iſidore, du Latin *Machio*, un Machiniſte, à cauſe des machines que le Maçon employe pour la conſtruction des édifices & de l'intelligence qu'il lui faut pour s'en ſervir; & ſelon M. du Cange, de *maceriæ*, muraille, qui eſt l'ouvrage du Maçon.

I.

Origine de la Maçonnerie.

La Maçonnerie tient aujourd'hui le premier rang entre les arts méchaniques qui ſervent à la conſtruction des édifices. Le bois avoit d'abord paru plus commode pour bâtir, avant que l'on eût connu l'uſage de tous les autres matériaux ſervant aujourd'hui à la conſtruction.

Anciennement, les hommes habitoient les bois & les cavernes, comme les bêtes ſauvages. Mais, au rapport de Vitruve, un vent impétueux ayant un jour par hazard pouſſé & agité vivement des arbres fort près les uns des autres, ils s'entrechoquerent avec une ſi grande violence, que le feu s'y mit. La flamme étonna d'abord ces habitans; mais, s'étant approchés peu à peu, & s'étant apperçus que la température de ce feu leur pouvoit devenir commode, ils l'entretinrent avec d'autres bois, en firent connoître la commodité à leurs voiſins, & y trouverent par la ſuite de l'utilité.

Ces hommes, s'étant ainſi aſſemblés, pouſſoient de leurs bouches des ſons, dont ils formerent par la ſuite des paroles de différentes eſpeces, qu'ils appliquerent chacune à chaque choſe, & commencerent à parler enſemble & à faire ſociété. Les uns ſe firent des huttes avec des feuillages, ou des loges qu'ils creuſerent dans les montagnes. Les autres imitoient les hirondelles, en faiſant des lieux couverts de branches d'arbres & de terre graſſe. Chacun, ſe glorifiant de ſes inventions, perfectionnoit la maniere de faire des cabanes, par les remarques qu'il faiſoit ſur celles de ſes voiſins, & bâtiſſoit toujours de plus en plus commodément.

Ils planterent enſuite des fourches entrelacées de branches

d'arbres, qu'ils rempliſſoient & enduiſoient de terre graſſe pour faire les murailles.

Ils en bâtirent d'autres avec des morceaux de terre graſſe deſſéchés, élevés les uns ſur les autres, ſur leſquels ils portoient des pieces de bois en travers qu'ils couvroient de feuilles d'arbres pour ſe mettre à l'abri du ſoleil & de la pluie; mais, ces couvertures n'étant pas ſuffiſantes pour ſe défendre contre les mauvais tems de l'hiver, ils imaginerent des eſpeces de combles inclinées qu'ils enduiſirent de terre graſſe pour faire écouler les eaux.

Nous avons encore en Eſpagne, en Portugal, & même en France, des maiſons couvertes de chaume ou de bardeau.

Au royaume de Pont, dans la Colchide, on étend de part & d'autre ſur le terrein des arbres; ſur chacune de leurs extrêmités on en place d'autres, de maniere qu'ils enferment un eſpace quarré de toute leur longueur. Sur ces arbres placés horiſontalement, on en éleve d'autres perpendiculairement pour former des murailles que l'on garnit d'échalas & de terre graſſe; on lie enſuite les extrêmités de ces murailles, par des pieces de bois qui vont d'angle en angle, & qui ſe croiſent au milieu pour en retenir les quatre extrêmités; & pour former la couverture de ces eſpeces de cabanes, on attache aux quatre coins, par une extrêmité, quatre pieces de bois qui vont ſe joindre enſemble par l'autre vers le milieu, & qui ſont aſſez longues pour former un toit en croupe, imitant une pyramide à quatre faces, que l'on enduit auſſi de terre graſſe.

Il y a auſſi chez ces peuples de deux eſpeces de toits en croupe; l'un que Vitruve appelle *teſtudinatum*, parce que l'eau s'écoule des quatre côtés à la fois; l'autre, qu'il appelle *diſpluviatum*, eſt lorſque le faîte allant d'un pignon à l'autre, l'eau s'écoule des deux côtés.

Les Phrygiens, qui occupent des campagnes où il n'y a point de bois, creuſent des foſſés circulaires ou petits tertres naturellement élevés qu'ils font les plus grands qu'ils peuvent, auprès deſquels il font un chemin pour y arriver. Autour de ces creux ils élevent des perches qu'ils lient par en haut en forme de pointe ou de cône, qu'ils couvrent de chaume, & ſur cela ils amaſſent de la terre & du gaſon pour rendre leurs demeures chaudes en hiver & fraîches en été.

En d'autres lieux on couvre les cabanes avec des herbes priſes dans les étangs.

A Marſeille, les maiſons ſont couvertes de terre graſſe paîtrie avec de la paille. On fait voir encore maintenant à Athènes comme une choſe curieuſe par ſon antiquité, les toits de l'Aréopage faits de terre graſſe,

& dans le temple du Capitole, la cabane de Romulus couverte de chaume.

Au Pérou, les maiſons ſont encore aujourd'hui de roſeaux & de cannes entrelacées, ſemblables aux premieres habitations des Égyptiens & des peuples de la Paleſtine. Celles des Grecs dans leur origine n'étoient non plus conſtruites que d'argille qu'ils n'avoient pas l'art de durcir par le ſecours du feu. En Irlande, les maiſons ne ſont conſtruites qu'avec des menues pierres ou du roc mis dans de la terre détrempée & de la mouſſe. Les Abyſſins logent dans des cabanes faites de torchis.

Au Monomotapa, les maiſons ſont toutes conſtruites de bois. On voit encore maintenant des peuples ſe conſtruire, faute de matériaux & d'une certaine intelligence, des cabanes avec des peaux & des os de quadrupedes & de monſtres marins.

Cependant, on peut conjecturer que l'ambition de perfectionner ces cabanes & d'autres bâtimens élevés par la ſuite, leur fit trouver les moyens d'allier avec quelques autres foſſiles l'argille & la terre graſſe, que leur offroient d'abord les ſurfaces des terreins où ils établiſſoient leurs demeures, qui peu à peu leur donnerent l'idée de chercher dans le ſein de la terre non-ſeulement la pierre, mais encore les différentes ſubſtances qui dans la ſuite les puſſent mettre à portée de préférer la ſolidité de la Maçonnerie à l'emploi des végétaux, dont ils ne tarderent pas à connoître le peu de durée. Mais, malgré cette conjecture, on conſidere les Égyptiens comme les premiers peuples qui aient fait uſage de la Maçonnerie; ce qui nous paroît d'autant plus vraiſemblable, que quelques-uns de leurs édifices ſont encore ſur pied; témoins ces pyramides célebres, les murs de Babylone conſtruits de brique & de bitume, le temple de Salomon, le Phare de Ptolémée, le palais de Cléopatre & de Céſar, & tant d'autres monumens dont il eſt fait mention dans l'hiſtoire.

Aux édifices des Égyptiens, des Aſſyriens & des Hébreux, ſuccéderent dans ce genre les ouvrages des Grecs, qui ne ſe contenterent pas ſeulement de la pierre qu'ils avoient chez eux en abondance, mais qui firent uſage des marbres des provinces d'Égypte, qu'ils employerent avec profuſion dans la conſtruction de leurs bâtimens; bâtimens qui par la ſolidité immuable ſeroient encore ſur pied ſans l'irruption des Barbares & les ſiecles d'ignorance qui ſont ſurvenus. Ces peuples, par leurs découvertes, exciterent les autres nations à les imiter. Ils firent naître aux Romains, poſſédés de l'ambition de devenir les maîtres du monde, l'envie de les ſurpaſſer par l'incroyable ſolidité qu'ils donnerent à leurs édifices; en joi-

gnant aux découvertes des Égyptiens & des Grecs l'art de la main-d'œuvre, & l'excellente qualité des matieres que leurs climats leur procuroient ; en ſorte que l'on voit aujourd'hui avec étonnement pluſieurs veſtiges intéreſſans de l'ancienne Rome.

A ces ſuperbes monumens ſuccéderent les ouvrages des Goths ; monumens dont la légereté ſurprenante nous retrace moins les belles proportions de l'architecture, qu'une élégance & une pratique inconnues juſqu'alors, & qui nous aſſurent par leurs aſpects, que leurs Conſtructeurs s'étoient moins attachés à la ſolidité qu'au goût de l'architecture & à la convenance de leurs édifices.

Sous le regne de François I, l'on chercha la ſolidité de ces édifices dans ceux qu'il fit conſtruire ; & ce fut alors que l'architecture ſortit du cahos, où elle avoit été plongée depuis pluſieurs ſiecles. Mais, ce fut principalement ſous celui de Louis XIV, que l'on joignit l'art de bâtir au bon goût de l'architecture, & où l'on raſſembla la qualité des matieres, la beauté des formes, la convenance des bâtimens, les découvertes ſur l'art du trait, la beauté de l'appareil, & tous les arts libéraux & méchaniques.

I I.

De la Maçonnerie en particulier.

Il y a deux ſortes de Maçonnerie, l'ancienne, employée autrefois par les Égyptiens, les Grecs & les Romains, & la moderne employée de nos jours.

Vitruve nous apprend que la Maçonnerie ancienne ſe diviſoit en deux claſſes ; l'une qu'on appelloit ancienne qui ſe faiſoit en liaiſon, & dont les joints étoient horiſontaux & verticaux ; la ſeconde, qu'on appelloit maillée, étoit celle dont les joints étoient inclinés ſelon l'angle de 45 degrés, mais cette derniere étoit très-défectueuſe, comme nous le verrons ci-après.

Il y avoit anciennement trois genres de Maçonnerie, le premier de pierres taillées & poliçs, le ſecond de pierres brutes, & le troiſieme de ces deux eſpeces de pierres.

La Maçonnerie de pierres taillées & polies étoit de deux eſpeces ; ſçavoir, la maillée, appellée par Vitruve *reticulatum*, dont les joints des pierres étoient inclinés ſelon l'angle de 45 degrés, & dont les angles étoient faits de Maçonnerie en liaiſon, pour retenir la pouſſée de ces pierres inclinées, qui ne laiſſoit pas d'être fort conſidérable ; mais, cette eſpece de Maçonnerie étoit beaucoup moins ſolide, parce que le poids de ces pierres qui portoient ſur leurs angles, les faiſoit éclater ou égrener, ou du moins ouvrir par leurs joints, ce qui détruiſoit le mur. Les Anciens n'a-

431

voient d'autres raiſons d'employer cette maniere que parce qu'elle leur paroiſſoit plus agréable à la vue. La maniere de bâtir en échiquier ſelon les Anciens, que rapporte Palladio dans ſon premier livre, étoit moins défectueuſe, parce que ces pierres, dont les joints étoient inclinés, étoient non-ſeulement retenues par les angles du mur, faits de maçonnerie de brique en liaiſon, mais encore par des traverſes de pareille maçonnerie, tant dans l'intérieur du mur qu'à l'extérieur.

La ſeconde eſpece étoit celle en liaiſon, appellée *inſertum*, & dont les joints étoient horiſontaux & verticaux; c'étoit la plus ſolide, parce que ces joints verticaux ſe croiſoient, enſorte qu'un ou deux joints ſe trouvoient au milieu d'une pierre, ce qui s'appelloit & s'appelle encore maintenant maçonnerie en liaiſon. Cette derniere ſe ſubdiviſe en deux, dont l'une étoit appellée ſimplement *inſertum*, qui avoit toutes les pierres égales par leurs paremens; l'autre étoit la ſtructure des Grecs, dans laquelle ſe trouve l'une & l'autre; mais, les paremens des pierres étoient inégaux, enſorte que deux joints perpendiculaires ſe rencontroient au milieu d'une pierre.

Le ſecond genre étoit celui de pierres brutes; il y en avoit de deux eſpeces, dont l'une étoit appellée, comme la derniere, la ſtructure des Grecs, mais qui différoit en ce que les pierres n'en étoient point taillées, à cauſe de leur dureté, que les liaiſons n'étoient pas régulieres, & qu'elles n'avoient point de grandeur réglée. Cette eſpece ſe ſubdiviſoit encore en deux, l'une que l'on appelloit *iſodomum*, parce que les aſſiſes étoient d'égale hauteur; l'autre *pſeudiſodomum*, parce que les aſſiſes étoient d'inégale hauteur. L'autre eſpece, faite de pierres brutes, étoit appellée *amplectον*, dans laquelle les aſſiſes n'étoient point déterminées par l'épaiſſeur des pierres; mais, la hauteur de chaque aſſiſe étoit faite de pluſieurs ſi le cas y échéoit, & l'eſpace d'un parement à l'autre étoit rempli de pierres jettées à l'aventure, ſur leſquelles on verſoit du mortier que l'on enduiſoit uniment; & quand cette aſſiſe étoit achevée, on en recommençoit une autre par deſſus; c'eſt ce que les Limouſins appelloient des arraſes, & que Vitruve nomme *erecta coria*.

Le troiſième genre, appellé *revinctum*, étoit compoſé de pierres taillées, poſées en liaiſon & cramponnées; enſorte que chaque joint vertical ſe trouvoit au milieu d'une pierre, tant deſſus que deſſous, entre leſquelles on mettoit des cailloux & d'autres pierres jettées à l'aventure, mêlées de mortier.

Table des manieres anciennes de bâtir, préſentées ſous un même aſpect.

Des pierres taillées & polies,
- La maillée, ou *reticulatum*, — *Inſertum.*
- En liaiſon, ou *inſertum*, — La ſtructure des Grecs.

Des pierres brutes,
- La ſtructure des Grecs, — *Iſodomum.*
- *Ampleƈton*, — *Pſeudiſodomum.*

De l'une & de l'autre, *Revinƈtum.*

Il y avoit encore deux manieres anciennes de bâtir ; la premiere étoit de poſer les pierres les unes ſur les autres ſans aucune liaiſon ; mais, alors il falloit que leurs ſurfaces fuſſent bien unies & bien plates. La ſeconde étoit de poſer ces mêmes pierres les unes ſur les autres, & de placer entre chacune d'elles une lame de plomb d'environ une ligne d'épaiſſeur.

Ces deux manieres étoient fort ſolides, à cauſe du poids & de la charge d'un grand nombre de ces pierres, qui leur donnoient aſſez de force pour ſe ſoutenir ; mais, les pierres étoient ſujettes par ce même poids à s'éclater & à ſe rompre dans leurs angles, quoiqu'il y ait, ſelon Vitruve, des bâtimens fort anciens où de très-grandes pierres avoient été poſées horiſontalement, ſans mortier ni plomb, & dont les joints n'étoient point éclatés, mais étoient demeurés preſque inviſibles par la jonction des pierres, qui avoient été taillées ſi juſtes & ſe touchoient en un ſi grand nombre de parties, qu'elles s'étoient conſervées entieres, ce qui peut très-bien arriver, lorſque les pierres ſont démaigries, c'eſt-à-dire, plus creuſes au milieu que par les bords, parce que lorſque le mortier ſe ſeche, les pierres ſe rapprochent, & ne portent enſuite que ſur l'extrêmité du joint ; & ce joint n'étant pas aſſez fort pour le fardeau, ne manque pas de s'éclater. Mais, les maçons qui ont travaillé au Louvre, ont imaginé de fendre les joints des pierres avec la ſcie, à meſure que le mortier ſe ſéchoit, & de remplir lorſque le mortier avoit fait ſon effet. On doit remarquer que par-là un mur de cette eſpece a d'autant moins de ſolidité que l'eſpace eſt grand depuis le démaigriſſement juſqu'au parement de devant, parce que ce mortier mis après coup n'étant compté pour rien, ce même eſpace eſt un moins dans l'épaiſſeur du mur, mais le charge d'autant plus.

Palladio rapporte dans ſon premier livre, qu'il y avoit anciennement ſix manieres de faire

les murailles, la premiere en échiquier, la ſeconde de terre cuite ou de brique, la troiſieme de ciment fait de cailloux de riviere ou de montagne, la quatrième de pierres incertaines ou ruſtiques, la cinquième de pierres de taille, & la ſixième de remplage.

Nous avons expliqué ci-deſſus la maniere de bâtir en échiquier rapportée par Palladio.

La deuxième maniere étoit de bâtir en liaiſon, avec des carreaux de brique ou de terre cuite, grands ou petits. La plus grande partie des édifices de Rome connue, la rotonde, les thermes de Dioclétien & beaucoup d'autres édifices, ſont bâtis de cette maniere.

La troiſième maniere étoit de faire les deux faces du mur de carreaux, de pierres ou de briques en liaiſon; le milieu, de ciment ou de cailloux de riviere paîtris avec du mortier; & de placer de trois pieds en trois pieds de hauteur, trois rangs de brique en liaiſon; c'eſt-à-dire, le premier rang vu ſur le petit côté, le ſecond vu ſur le grand côté, & le troiſième vu auſſi ſur le petit côté. Les murailles de la ville de Turin ſont bâties de cette maniere; mais, les garnis ſont faits de gros cailloux de riviere, caſſés par le milieu, mêlés de mortier, dont la face unie eſt placée du côté du mur de face. Les murs des arenes à Vérone ſont auſſi conſtruits de cette maniere avec un garni de ciment, ainſi que ceux de pluſieurs autres bâtimens antiques.

La quatrième maniere étoit celle appellée incertaine ou ruſtique. Les angles de ces murailles étoient faits de carreaux de pierre de taille en liaiſon; le milieu, de pierres de toutes ſortes de forme, ajuſtées chacune en leur place. Auſſi ſe falloit-il ſervir pour cet effet d'un inſtrument appellé ſauterelle; ce qui donnoit beaucoup de ſujétion, ſans procurer pour cela plus d'avantage. Il y a à Préneſte des murailles, faites de cette maniere.

La cinquième maniere étoit en pierres de taille; & c'eſt ce que Vitruve appelle la ſtructure des Grecs. Le temple d'Auguſte a été bâti ainſi; on le voit encore par ce qui en reſte.

La ſixième maniere étoit les murs de remplage; on conſtruiſoit pour cet effet des eſpeces de caiſſes de la hauteur qu'on vouloit les lits, avec des madriers retenus avec des arcs-boutans, qu'on rempliſſoit de mortier, de ciment, & de toutes ſortes de pierres de différentes formes & grandeurs. On bâtiſſoit ainſi de lit en lit; il y a encore à Sirmion, ſur le lac de Garda, des murs bâtis de cette maniere.

Il y avoit encore une autre maniere ancienne de faire les murailles, qui étoit de faire deux murs de quatre pieds d'épaiſſeur, diſtans de ſix pieds l'un de l'autre, liés enſemble par des murs diſtans auſſi de ſix pieds, qui les traverſoient pour

former des eſpeces de coffres de ſix pieds en quarré, que l'on rempliſſoit enſuite de pierre & de terre.

Les Anciens pavoient les grands chemins en pierre de taille, ou en ciment mêlé de ſable & de terre glaiſe.

Le milieu des rues des anciennes villes ſe pavoit en grais, & les côtés avec une pierre plus épaiſſe & moins large que les carreaux. Cette maniere de paver leur paroiſſoit plus commode pour marcher.

La derniere maniere de bâtir, & celle dont on bâtit de nos jours, ſe diviſe en cinq eſpeces.

La premiere ſe conſtruit de carreaux & boutiſſe de pierres dures ou tendres bien poſées en recouvrement les unes ſur les autres. Cette maniere eſt appellée communément Maçonnerie en liaiſon, où la différente épaiſſeur des murs détermine les différentes liaiſons, à raiſon de la grandeur des pierres que l'on veut employer.

Il faut obſerver, pour que cette conſtruction ſoit bonne, d'éviter toutes eſpeces de garni & de rempliſſage, & pour faire une meilleure liaiſon, de piquer les paremens intérieurs au marteau, afin que par ce moyen les agens que l'on met entre deux pierres puiſſent les conſolider. Il faut auſſi bien équarrir les pierres, & n'y ſouffrir aucun tendre ni bouzin, parce que l'un & l'autre émoufferoit les parties de la chaux & du mortier.

La ſeconde eſt celle de brique, appellée en Latin *lateritium*, eſpece de pierre rougeâtre faite de terre graſſe, qui, après avoir été moulée, d'environ huit pouces de longueur ſur quatre de largeur & deux d'épaiſſeur, eſt miſe ſécher pendant quelque tems au ſoleil & enſuite cuite au four. Cette conſtruction ſe fait en liaiſon, comme la précédente. Il ſe trouve à Athenes un mur qui regarde le mont Hymette, les murailles du temple de Jupiter, & les chapelles du temple d'Hercule faites de brique, quoique les architraves & les colomnes ſoient de pierre. Dans la ville d'Arrezzo en Italie, on voit un ancien mur auſſi en brique, très-bien bâti, ainſi que la maiſon des rois Atraliques à Sparte. On a levé de deſſus un mur de brique anciennement bâti, des peintures pour les encadrer. On voit encore la maiſon de Créſus auſſi bâtie en brique, ainſi que le palais du roi Mauſole dans la ville d'Halycarnaſſe, dont les murailles de brique ſont encore tout entieres.

On peut remarquer ici que ce ne fut pas par économie que ce Roi & d'autres après lui, preſque auſſi riches, ont préféré la brique, puiſque la pierre & le marbre étoient chez eux très-communs.

Si l'on défendit autrefois à Rome de faire des murs en brique, ce ne fut que lorſque les habitans ſe trouvant en grand nombre, on eut beſoin de mé-

nager le terrein & de multiplier les ſurfaces; ce qu'on ne pouvoit faire avec des murs de brique, qui avoient beſoin d'une grande épaiſſeur pour être ſolides. C'eſt pourquoi, on ſubſtitua à la brique la pierre & le marbre; & par-là on put non-ſeulement diminuer l'épaiſſeur des murs & procurer plus de ſurface, mais encore élever pluſieurs étages les uns ſur les autres; ce qui fit alors que l'on fixa l'épaiſſeur des murs à dix-huit pouces.

Les tuiles qui ont été long-tems ſur les toits, & qui ont éprouvé toute la rigueur des ſaiſons, ſont, dit Vitruve, très-propres à la Maçonnerie.

La troiſieme eſt de moilon, en Latin *cæmentitium*; ce n'eſt autre choſe que des éclats de la pierre, dont il faut retrancher le bouzin & toutes les inégalités, qu'on réduit à une même hauteur, bien équarris, & poſés exactement de niveau en liaiſon, comme ci-deſſus. Le parement extérieur de ces moilons peut être piqué ou ruſtiqué, lorſqu'ils ſont apparens & deſtinés à la conſtruction des ſouterreins, des murs de clôture, de caves, mitoyens; &c.

La quatrieme eſt celle de limouſinage, que Vitruve appelle *ampleſton*; elle ſe fait auſſi de moilon poſés ſur leurs lits & en liaiſon, mais ſans être dreſſés ni équarris, étant deſtinés pour les murs que l'on enduit de mortier ou de plâtre.

Il eſt cependant beaucoup mieux de dégroſſir ces moilons pour les rendre plus giſſans & en ôter toute eſpèce de tendre, qui, comme nous l'avons dit précédemment, abſorberoit ou amortiroit la qualité de la chaux qui compoſe le mortier. D'ailleurs, ſi on ne les équariſſoit pas au moins avec la hachette, les interſtices de différentes grandeurs produiroient une inégalité dans l'emploi du mortier, & un taſſement inégal dans la conſtruction du mur.

La cinquieme ſe fait de blocage, en Latin *ſtructura rudetaria*, c'eſt-à-dire, de menues pierres qui s'emploient avec du mortier dans les fondations; & avec du plâtre dans les ouvrages hors de terre. C'eſt-là, ſelon Vivtruve, une très-bonne maniere de bâtir, parce que, ſelon lui, plus il y a de mortier, plus les pierres en ſont abreuvées, & plus les murs ſont ſolides quand ils ſont ſecs. Mais, il faut remarquer auſſi que plus il y a de mortier, plus le bâtiment eſt ſujet à ſe taſſer à meſure qu'il ſe ſeche; trop heureux s'il ſe taſſe également, ce qui eſt douteux. Cependant, on ne laiſſe pas que de bâtir ſouvent de cette maniere en Italie, où la pozzolane eſt d'un grand ſecours pour cette conſtruction.

MACRA COME, (*a*) *Macra*

(*a*) Tit. Liv, L. XXXII, c. 13.

Come, ville de Grece, quelque part vers la Macédoine ou la Theſſalie, ſelon Tite-Live. Le territoire de cette ville fut ravagé par les Étoliens, l'an 198 avant J. C.

MACRA, *Macra*, Μάκρα, (*a*) fleuve d'Italie qui faiſoit la ſéparation de l'Étrurie & de la Ligurie. Pline & Tite-Live en font mention. Ptolémée appelle ce fleuve Macralla. C'eſt aujourd'hui le Magra.

MACRA, *Macra*, Μάκρα, (*b*) lieu d'Italie, entre Lune & Piſes. Strabon dit que quelques Écrivains le prenoient pour la borne qui ſéparoit l'Étrurie de la Ligurie.

MACRALLA, *Macralla*, Μακράλλα, fleuve d'Italie. *Voyez* Macra.

MACRES, *Macræ*, Μακραὶ, (*c*) lieu de Sicile, près de Syracuſe, ſelon Plutarque.

MACRES, *Macræ*, Μακραὶ, lieu de l'Attique dans le voiſinage d'Athènes, où Érichthonius, à ce qu'on diſoit, avoit été englouti par la terre, ſelon le témoignage d'Euripide, cité par Ortélius. C'étoit une caverne dans le rocher de Cécrops, ſelon Pauſanias.

MACRI CAMPI. *Voyez* Campi Macri.

MACRIA, *Macria*, Μακρία, (*d*) promontoire de l'Aſie mineure, dans l'Ionie, au voiſinage de Téos, ſelon Pauſanias. Il y avoit ſur ce Promontoire pluſieurs bains, dont les uns étoient creuſés naturellement dans le Roc ſur le bord de la mer, & les autres faits de main d'homme & fort ornés.

MACRIEN, *Macrianus*, (*e*) homme de bas-lieu & d'une ambition démeſurée, adonné à la magie, & par conſéquent grand ennemi des Chrétiens, d'ailleurs ayant des talens ſoit pour l'adminiſtration des affaires civiles, ſoit pour la guerre, s'étoit acquis la confiance de l'empereur Valérien. Les malheurs de l'État, déſolé en même-tems par la peſte & par les ravages des Barbares, lui parurent une occaſion favorable pour achever de ſubjuguer cet eſprit foible, que la douleur abattoit, & inclinoit vers la ſuperſtition. Il lui enſeigna & lui fit pratiquer des ſacrifices magiques, comme un moyen ſûr pour détourner les fléaux dont on étoit accablé; & tout de ſuite il lui perſuada que les Chrétiens, n'adorant pas, & même blaſphêmant les Dieux révérés par toutes les nations, étoient la cauſe des maux publics. De-là naquit la huitieme perſécution, ordonnée par l'Édit de Valérien. Elle fut générale, & très-cruelle, ſur tout par rapport aux Évêques & aux Prêtres, ſans épargner

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 32. Plin. T. I. p. 150. Ptolem. L. III, c. 1.
(*b*) Strab. pag. 222.
(*c*) Xenoph. p. 970.
(*d*) Pauſ. pag. 406.
(*e*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V, p. 432. *& ſuiv.*

néanmoins les ſimples fideles.

Macrien, après avoir trahi Valérien, entreprit d'enlever l'Empire à Gallien ſon fils. Valérien avoit en Macrien une telle confiance, qu'elle alloit juſqu'à lui donner l'inſpection générale & le droit de commandement ſur toute la milice Romaine ; & en inſtruiſant le Sénat de cette diſpoſition, l'Empereur rendoit témoignage aux exploits glorieux par leſquels depuis l'enfance juſqu'à la vieilleſſe Macrien n'avoit ceſſé de ſe ſignaler ſucceſſivement dans toutes les provinces de l'Empire. D'ailleurs, ce même Miniſtre ou Général, comme on voudra l'appeller, poſſédoit des richeſſes immenſes, fruits apparemment de ſes rapines & de ſes injuſtices, car il étoit né ſans biens. Mais alors, comme aujourd'hui, on ne demandoit point par quelle voie un homme étoit devenu riche ; l'important étoit de l'être, & l'argent de Macrien le mettoit en état de ſatisfaire par des l'argeſſes l'avidité du ſoldat. On ne pouvoit être arrêté, que par la conſidération de ſon âge, qui étoit fort avancé. Ce ruſé politique tourna l'obſtacle en moyens ; & comme il avoit deux fils dans la fleur de la jeuneſſe, braves & intrépides dans la guerre, nommés tous deux Tribuns des ſoldats par Valérien, & qui dans cet emploi ſe faiſoient beaucoup d'honneur, il ſe ſervit de la foibleſſe de ſon âge pour les faire nommer Empereurs avec lui. Voici de quelle maniere la choſe ſe paſſa.

Baliſte & Macrien aſſemblerent en Conſeil les principaux Officiers de l'armée ; & là, Baliſte poſant pour principe indubitable, qu'il falloit choiſir un Empereur, déclara que ce n'étoit point l'intérêt perſonnel qui le gouvernoit, qu'il ne prétendoit point à la Souveraine puiſſance, & que ſes vœux étoient pour Macrien. Celui-ci prit la parole, & voulant amener les eſprits au but qu'il ſe propoſoit, il s'exprima en ces termes: » Je conviens que l'Em» pire a beſoin d'un chef, & je » ſouhaite de venir au ſecours » de la République, & d'écar» ter du Gouvernement celui » qui en eſt la honte. Mais je » ſuis vieux ; je ne puis plus » monter à cheval, & les at» tentions qu'exige la foibleſſe » de ma ſanté, ſeroient pour » moi une diverſion qui nuiroit » au bien des affaires. Il nous » faut de la jeuneſſe ; & nous » ne devons pas nous attacher à » un ſeul. Deux ou trois braves » jeunes gens, en ſe partageant » en diverſes contrées, ſelon » la diverſité des beſoins, ré» tabliront la République, que » Valérien par ſon infortune, » & Gallien par l'indignité de » ſa conduite, ont preſque en» tierement renverſée. » Baliſte, avec qui ſans doute Macrien étoit de concert, releva cette propoſition. » Nous con» fions la République à votre » prudence, dit-il à Macrien.

» Aſſociez-vous pour la gou-
» verner vos deux fils. Indé-
» pendamment des autres con-
» ſidérations, ils ont trop de
» mérite pour pouvoir vivre
» en ſûreté ſous Gallien. »
Tous furent du même avis ; perſonne ne réclama en faveur des droits du Prince légitime, qui étoit univerſellement haï & mépriſé ; & Macrien, en acceptant l'offre de l'Empire pour lui & pour ſes fils, promit une largeſſe aux ſoldats, continua Baliſte dans la charge de Préfet du Prétoire, qui lui avoit été donnée par Valérien, & il finit en menaçant de faire ſentir au lâche & efféminé Gallien quels Officiers ſon pere avoit mis en place. Les ſoldats applaudirent à ce qui avoit été déterminé dans le Conſeil. Macrien fut proclamé Empereur avec ſes deux fils, dont l'aîné portoit le même nom que lui, & l'autre ſe nommoit Quiétus.

Il eſt dit dans Euſebe, ſuivi en ce point par Zonare, que Macrien ne pouvant porter les ornemens Impériaux, parce qu'il étoit eſtropié & boiteux, les tranſmit à ſes fils. Mais, s'il ne ſe revêtit pas, au moins ordinairement, des marques du rang ſuprême, il eſt certain qu'il en exerça le pouvoir.

En l'uſurpant, il s'étoit mis dans une poſition bien moins aſſûtée que brillante. Quoique l'Aſie eût accédé à ſon parti, il s'en falloit de beaucoup que ſes forces ne le miſſent à l'abri du danger ; de toutes parts ils ſe voyoit des ennemis. Du côté de l'Orient, il craignoit Odénat, qui faiſoit actuellement la guerre pour Gallien contre Sapor avec une ſupériorité décidée ; tout l'Occident ne le reconnoiſſoit point. Il dreſſa ſon plan de maniere à pourvoir à ce double objet. Il réſolut de marcher lui-même vers la Grece & l'Italie avec ſon fils aîné & ſes principales forces ; & il laiſſa Quiétus & Baliſte en Syrie, pour s'oppoſer à Odénat.

Avant que de partir, & pour ſe préparer les voies, il jugea néceſſaire de ſe défaire de Valens, proconſul d'Achaïe, qu'il regardoit comme un tival jaloux de ſa grandeur. Il en donna la commiſſion à Piſon, l'un des plus illuſtres membres du Sénat. Cet ordre fit éclore deux nouveaux Empereurs ou Tyrans ; car, les Empereurs ſe faiſoient alors avec plus de facilité, qu'on n'en trouveroit parmi nous à faire un Juge de village. Auſſi leur chûte étoit-elle ſouvent auſſi prompte & auſſi rapide, que leur élévation.

Les légers nuages excités par Valens & par Piſon, & diſſipés dans le moment, ne cauſerent aucun embarras à Macrien. Mais, il rencontra des difficultés, des périls, & enfin ſa perte dans la guerre qu'il porta en Illyrie ; cette Province, qui avoit été d'abord le théatre de grands mouvemens, s'étant trouvée, lorſqu'ils vint l'attaquer, réunie, tranquille, &

garnie d'une puiſſante armée.

Macrien y eut affaire à Auréole, dont la poſition & la conduite ne ſont pas aiſées à décider par les monumens qui nous en reſtent. On peut regarder comme certain qu'il commandoit la cavalerie de Gallien dans la bataille contre Ingénuus, & qu'il eut grande part à la victoire. Il paroît vraiſemblable que l'Empereur le mit à la tête de l'armée deſtinée à combattre Macrien. Si Auréole ſe révolta alors, & prit la pourpre, comme Trébellius le ſuppoſe, c'eſt ce qui ſemble douteux. On doit plutôt rejetter ſa défection ouverte à un tems beaucoup plus éloigné. Ce n'eſt pas à dire qu'il fût fort ſoumis aux ordres de Gallien. Les faits donnent lieu de penſer que conſervant toujours le commandement de l'armée qui lui avoit été une fois miſe entre les mains, il reconnoiſſoit Gallien quant au nom, quoique dans le fait il ſe maintînt indépendant.

Pendant qu'il gardoit le titre de Général de Gallien, il avoit lui-même un Général qui lui étoit ſubordonné. Domitien, qui prétendoit appartenir à la famille de l'empereur Domitien, & deſcendre de Domitille ſœur de ce Prince, commandoit les troupes d'Auréole, & ſous ſes auſpices il vainquit Macrien en bataille rangée. Cette action n'étoit pas déciſive par elle-même. De quarante-cinq mille hommes que Macrien avoit amenés, il lui en reſtoit encore trente mille. Mais, dans les guerres civiles le changement de parti ſe fait preſque ſans ſcrupule & avec une extrême facilité. Soit découragement des troupes vaincues, ſoit intrigues d'Auréole, l'armée de Macrien abandonna ſon chef; & il fut réduit à demander comme une grace à ceux qui le trahiſſoient la mort pour lui & pour ſon fils, afin de pouvoir éviter la honte de la captivité & du ſupplice. Sa chûte entraîna celle de ſon ſecond fils Quiétus, qu'il avoit laiſſé en Orient.

MACRIEN, *Macrianus*, fils du précédent, dont on peut voir l'article.

MACRIENS [la famille des]. (*a*) Trébellius Pollio rapporte que les Macriens révéroient Alexandre le Grand d'une maniere ſi particuliere, que les hommes de cette famille portoient la figure de ce Prince gravée en argent dans leurs bagues, & que les femmes la portoient dans leurs ornemens de tête, dans leurs braſſelers, dans leurs anneaux & dans les autres pieces de leurs ajuſtemens; juſques-là même que de ſon tems, ajoute-t-il, la plupart des habillemens des Dames de cette famille en étoient encore ornés; & il ne le rapporte, continue-t-il quelques

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. II. p. 357, 358.

lignes après, que parce que l'on dit que ceux qui portent la tête d'Alexandre en or ou en argent, en reçoivent du ſecours dans toutes leurs actions.

MACRIN, *Macrinus*, (*a*) à qui Perſe adreſſe une de ſes Satyres.

MACRIN [M. Opélius], *M. Opelius Macrinus*, (*b*) étoit né à Céſarée en Mauritanie, aujourd'hui Alger, de parens d'une condition très-baſſe, enſorte qu'après ſon élévation on le comparoît à un âne que la fortune avoit introduit dans le Palais. Il paroît qu'il étoit Maure d'origine, & il en portoit la preuve dans ſa perſonne, ayant une oreille percée, ſuivant l'uſage de cette nation. La voie qu'il prit pour ſortir de l'état obſcur auquel ſa naiſſance ſembloit le condamner, fut l'étude des Loix. Il s'y rendit médiocrement habile; mais, il y porta ou y acquit un eſprit d'équité & d'intégrité préférable à la ſcience. On lui attribue quelques vers, qui ne ſont pas propres à lui faire honneur du côté du talent Poëtique. Après avoir paſſé par divers emplois peu relevés, il s'adonna à la plaidoirie, & ayant été chargé de la cauſe d'un ami de Plautien ſous Sévere, il fut connu & goûté de ce Miniſtre qui le fit ſon Intendant. La chûte de Plautien parut renverſer les eſpérances naiſſantes de Macrin, & peu s'en fallut qu'elle ne lui devînt funeſte. Ce fut le crédit de Fabius Cilo qui lui ſauva la vie, mais il ne put lui épargner l'exil. Macrin fut relégué en Afrique, & dans ſa diſgrace il ſe mit à l'abri de la miſere en exerçant à la fois les profeſſions de Rhéteur, d'Avocat, & de Juriſconſulte. Il obtint néanmoins au bout d'un tems ſon rappel, & Sévere le fit maître des poſtes Impériales ſur la voie Flaminienne. Il reçut de Caracalla l'anneau d'or & le titre de chevalier Romain. Il devint ſucceſſivement Intendant de quelques parties du Domaine, Avocat du Fiſc; & enfin il ſe vit élevé à la charge de Préfet du Prétoire, la plus puiſſante & la plus accréditée de l'Empire. Sans doute l'obſcurité de ſa naiſſance lui ſervoit de recommandation auprès d'un Prince tel que Caracalla, qui, ſoupçonneux & jaloux, craignoit la réunion du pouvoir avec la nobleſſe du ſang. Dion Caſſius témoigne que dans l'exercice de l'importante charge de Préfet du Prétoire, Macrin ſe conduiſit en homme d'honneur, & montra du zele pour la juſtice, au moins dans les affaires où il ſe décida lui-même & agit de ſon chef.

Sa charge l'obligeoit d'accompagner l'Empereur à la guerre, & comme il avoit plus manié la plume que l'épée, il étoit

(*a*) Perſi. Satyr. II. v. 1.

(*b*) Dio. Caſſ. pag. 882. *& ſeq.* Herodian. pag. 181. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 175. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 241, 247.

l'objet perpétuel des plaiſanteries de Caracalla, qui le traitoit de lâche & de moû, & qui lui préféroit de beaucoup ſon collegue, nommé Adventus, homme ſans éducation & ſans lettres, ruſte & groſſier, & conſervant dans le haut poſte qu'il occupoit les manieres de ſoldats. Macrin au contraire aimoit à avoir bonne table, il portoit ſur ſoi de belles étoffes; & par-là il ne pouvoit manquer de déplaire à un Empereur qui affectoit de ſe contenter des habillemens & des nourritures les plus vulgaires. Caracalla haïſſoit donc & mépriſoit Macrin; il le menaçoit ſouvent de la mort; il travailloit à l'affoiblir, en écartant de lui ſes créatures par des diſgraces colorées ſous l'apparence d'emplois plus honorables. Macrin conçut que c'étoit pour lui une néceſſité inévitable de périr, s'il ne ſe faiſoit Empereur; & une derniere aventure, qui portoit le danger à ſon comble, le détermina à ne point différer.

Caracalla, toujours inquiet, toujours craignant les conſpirations, ne ſe renfermoit pas, pour s'en éclaircir & les prévenir, dans les reſſources de la prudence humaine. En partant pour l'Aſie, il chargea Flavius Maternianus, qu'il avoit laiſſé à Rome à la tête des affaires, & ſur lequel il comptoit beaucoup, de faire des conſultations ſecretes, & de lui en envoyer le réſultat. Flavius Maternianus exécuta ſa commiſſion; & ſoit qu'il haït Macrin, & voulût le perdre, ſoit que ce Préfet du Prétoire n'eût pas ſi bien caché les penſées qui lui rouloient dans l'eſprit, qu'il n'en eût tranſpiré quelque choſe, le fait eſt que Flavius Maternianus écrivit à l'Empereur que Macrin aſpiroit à l'Empire, & qu'il falloit ſe défaire de lui par la voie la plus courte. Cet avis adreſſé à Caracalla tomba entre les mains de Macrin, qui ſentit bien qu'il ne lui reſtoit d'autre reſſource que de prévenir Caracalla, & il s'y réſolut. Pour exécuter ſon projet, il ſe ſervit d'un Centurion, nommé Martialis. Cet Officier aſſaſſina Caracalla le huit Avril l'an de Jeſus-Chriſt 217.

Si Macrin, après avoir fait tuer Caracalla, eût employé ſon crédit pour élever à l'Empire quelqu'un des premiers Sénateurs, il ſe ſeroit acquis, au jugement de Dion Caſſius, une gloire infinie. On ne lui auroit point imputé à crime une conſpiration devenue néceſſaire pour mettre ſa vie en ſûreté; & l'Univers auroit cru lui devoir de la reconnoiſſance pour l'avoir délivré d'un oppreſſeur & d'un Tyran. Mais, l'ambition s'étoit mêlée parmi les motifs qui l'avoient déterminé à attenter à la vie de ſon Empereur; & par-là il perdit tout le mérite d'une action qui, à cauſe de la façon de penſer regnante alors, lui auroit fait beaucoup d'honneur; & il s'attira bientôt à lui & à ſon fils une cataſtrophe ſanglante.

Il cacha d'abord avec une grande attention, & la part qu'il avoit eue au meurtre de Caracalla, & la penſée où il étoit de lui ſuccéder. La mort tragique de ce Prince, aimé des ſoldats, excita dans toute l'armée la douleur, la pitié, & les regrets. Macrin, plus empreſſé qu'aucun autre, vint pleurer ſur le corps de ſon maître; il lui fit rendre les derniers honneurs, & ayant recueilli ſes cendres dans une urne, il les envoya à l'impératrice Julie, qui étoit alors à Antioche. Pendant qu'il paroiſſoit tout occupé de ces ſoins, il travailloit à ſe concilier l'affection des ſoldats, qui ſe laiſſerent d'autant plus aiſément gagner, qu'ils ne le ſoupçonnoient en aucune façon d'être complice de la mort de Caracalla, & penſoient que le centurion Martialis avoit vengé, en le tuant, ſes injures perſonnelles. Macrin n'agit pas ſeulement auprès des troupes qu'il avoit autour de lui; il ſollicita par ſes émiſſaires celles qui étoient cantonnées en divers endroits de la Méſopotamie. Ces intrigues durerent trois jours, pendant leſquels l'empire Romain fut ſans chef. Cependant, le Roi des Parthes Artabane approchoit avec une puiſſante armée, & la conjoncture ne ſouffroit point de délai. Le quatrieme jour après la mort de Caracalla, qui étoit le onze Avril, les ſoldats Prétoriens & Légionnaires s'aſſemblerent pour procéder à l'élection d'un Empereur. Macrin fut élu, & après une feinte réſiſtance, dont il voulut colorer l'irrégularité des voies qu'il avoit employées, il conſentit à accepter l'Empire, & il récompenſa ſur le champ le zele des troupes par une gratification.

Le jour de ſon élection étoit celui de la naiſſance de Sévere, & Macrin pour couvrir l'obſcurité de ſon origine, prit le nom de cet Empereur. Il y ajouta celui de Pertinax, qui étoit révéré de tous les amateurs de la vertu.

Afin que les ſoldats ne fuſſent pas ſeuls contens de ſon élévation, & pour donner tout d'un coup une idée favorable de ſon gouvernement, il révoqua toutes les condamnations prononcées ſous le regne de ſon prédéceſſeur pour cauſe de prétendus crimes de leſe-Majeſté, & il défendit de pourſuivre les accuſations de ce genre actuellement intentées. Il abolit auſſi l'ordonnance par laquelle Caracalla avoit porté au dixieme, au lieu du vingtieme, les droits ſur les affranchiſſemens & ſur les ſucceſſions collatérales, & il remit les choſes à cet égard ſur l'ancien pied. Il fit ceſſer les vexations odieuſes par leſquelles avoient été fatigués & les peuples & les particuliers opulens; il annulla les penſions accordées à des ſujets indignes ſur le tréſor public; en tout il ſe montra réſolu de ſuivre les maximes directement oppoſées à la con-

duite de ſon prédéceſſeur.

On lui ſçut gré auſſi de la modeſtie qu'il témoigna en défendant qu'on lui dreſſât aucune ſtatue qui paſſât le poids de cinq livres en argent, ou de trois en or.

C'étoient-là de puiſſantes recommandations auprès du Sénat, auquel il fit part de ſa promotion par une lettre très-meſurée. Il demandoit à la Compagnie en termes très-modeſtes la confirmation de ce qui avoit été fait par les ſoldats à ſon égard, & il promettoit un Gouvernement qui ſe ſentiroit plus de l'Ariſtocratie que de la Monarchie, où il ne feroit rien ſans le conſeil des Sénateurs, & où les citoyens jouiroient de leurs droits, de leurs fortunes, & d'une entiere liberté. Pour ce qui concernoit Caracalla, après avoir proteſté qu'il n'avoit eu aucune part à ſa mort, il éviroit de s'expliquer clairement ſur ſa conduite. Retenu d'un côté par la crainte des gens de guerre, & de l'autre par ſes propres ſentimens & par la vue de ſon intérêt, il ne diſoit pas tout le mal qu'il en penſoit, & il ſe donnoit de garde d'en dire du bien. Sur l'article de la guerre contre les Parthes, comme il ſçavoit qu'elle déplaiſoit aux troupes, il s'expliquoit plus ouvertement. Il oſoit en blâmer l'entrepriſe, qu'il attribuoit à l'injuſtice & à la mauvaiſe foi de ſon prédéceſſeur. Il ſe plaignoit auſſi de ce que les penſions que Caracalla payoit aux Barbares, ſe montoient à des ſommes exorbitantes, & égaloient la dépenſe de l'entretien des armées Romaines. Du reſte, il ne concluoit ni à le déclarer ennemi public, ni à le mettre au rang des Dieux. Il eût été bien aiſe que le Sénat eût flétri ſa mémoire, mais il craignoit d'en ouvrir la propoſition.

Le Sénat accorda à Macrin tout ce qui pouvoit ſatisfaire ſon ambition perſonnelle. Malgré l'obſcurité de ſa naiſſance, il l'agrégea au nombre des Patriciens; il lui déféra tous les titres de la puiſſance Impériale; ſon fils Diadumène fut déclaré Prince de la jeuneſſe, & décoré du nom de Céſar. Le Sénat voulut même ordonner que le jour de ſon avenement à l'Empire fût célébré par des fêtes & des ſpectacles. Macrin refuſa ſon conſentement à cette partie de la délibération, diſant que ce jour étoit aſſez honoré par les jeux qui ſe donnoient pour la naiſſance de Sévere. Le Sénat lui décerna encore les ſurnoms de Pieux & d'Heureux, affectés alors aux Empereurs par un uſage preſque établi. Macrin accepta le dernier; mais, il ne voulut point s'approprier le nom de Pieux, peut-être par reſpect pour la mémoire de Tite Antonin, qui le premier l'avoit porté. Il étoit redevable de l'empreſſement avec lequel on couronnoit ſes vœux, à la haine que l'on portoit à Caracalla. Le Sénat ne fit point de myſtere de ſes ſentimens à cet

égard, & il les exprima avec une netteté & une force infinies.

Une des premieres attentions de Macrin, proclamé & reconnu Empereur, fut d'éloigner Adventus ſon collegue, en qui il avoit craint de trouver un concurrent. Mais, il uſa de ſtratagême, & ce fut en le comblant d'honneurs qu'il le renvoya. Il lui donna la commiſſion de porter à Rome les cendres de l'Empereur mort; il le nomma Préfet de la ville, & Conſul avec lui pour l'année ſuivante. Cette élévation d'Adventus fut très-mal reçue du public, non-ſeulement parce que c'étoit un homme ſans naiſſance & un ſoldat de fortune, mais parce qu'il parut abſolument incapable des emplois donc on le chargeoit. Son incapacité même contraignit Macrin de lui ôter bientôt la Préfecture de la ville, & cette charge fut donnée à Marius Maximus, qui peut être l'auteur de pluſieurs vies d'Empereurs, ſouvent citées par les Écrivains de l'hiſtoire Auguſte.

Macrin crut ſur-tout faire un coup d'État, en donnant à ſon fils le nom d'Antonin. Le dernier Empereur l'avoit porté; & ce nom étoit dans une telle vénération, que les ſoldats déſolés de ne voir plus d'Antonin à leur tête, s'imaginoient qu'avec un nom ſi ſacré périroit l'empire Romain. Macrin appréhenda qu'ils ne cherchaſſent un remede à ce mal dans la parenté de Tite Antonin qui ſubſiſtoit encore en branche collatérale, & dont pluſieurs occupoient même des places importantes dans l'armée. A un danger d'imagination il falloit un préſervatif de même nature; & Macrin, aſſemblant les ſoldats, leur déclara qu'il prétendoit, avec leur conſentement, faire revivre le nom d'Antonin en la perſonne de Diadumène. A cette propoſition la joie fut univerſelle; Macrin & ſon fils furent comblés d'éloges & de vœux; on répéta avec tranſport le nom d'Antonin Diadumène. Mais, parmi ces acclamations, les ſoldats demanderent qu'Antonin Caracalla fût mis au rang des Dieux. Ils obtinrent tout ce qu'ils voulurent. Macrin commença par une largeſſe qu'il leur promit de huit pieces d'or par tête, dont trois pour ſon élévation à l'Empire, & cinq pour le nom d'Antonin, comme ſi ce nom eût été quelque choſe de plus grand que la puiſſance ſuprême. Le nouvel Antonin parla auſſi. Il fit ſon remercîment, & prit les mêmes engagemens avec les ſoldats que ſon pere. C'étoit un enfant, aimable de figure, grand pour ſon âge, & d'une belle phiſionomie; attraits qui ont leur mérite auprès d'une multitude. L'Apothéoſe de Caracalla mit le comble à la ſatisfaction des ſoldats. Macrin traita de Dieu un Prince qu'il avoit fait tuer; & le Sénat par ſon ordre lui décerna les honneurs

divins. Ainſi, ce monſtre déteſté du Ciel & de la terre, eut à Rome ſon Temple, ſes Prêtres, & des fêtes établies pour ſon culte.

Macrin voulut que le Sénat & le peuple Romain priſſent auſſi part à la joie du nom d'Antonin renouvellé en ſon fils. Il écrivit au Sénat; il promit à ce ſujet une largeſſe au peuple; la multitude entra ſans doute dans les ſentimens qu'il ſouhaitoit. Mais, le Sénat ne fut pas content d'avoir été prévenu par les ſoldats en ce qui regardoit l'élévation de Diadumène; & il ſouffroit impatiemment de voir ſes droits anéantis, ou du moins réduits à une confirmation ſtérile & de pure formalité. D'autres motifs indiſpoſoient encore cette premiere compagnie de l'État contre le nouvel Empereur, les honneurs qu'il l'avoit forcée de rendre à Caracalla, la mort d'un certain Aurélien, qui avoit ſignalé ſa haine contre la mémoire de ce même Prince, & que Macrin ſacrifia au reſſentiment des ſoldats. De plus, on trouvoit que dans la diſtribution des charges il faiſoit de mauvais choix.

En effet, Macrin nomma Préfets du Prétoire deux hommes ſans mérite, ſans aucune expérience dans la guerre, & même décriés par leurs mauvaiſes manœuvres ſous le Gouvernement précédent, Ulpius Julianus & Julianus Neſtor. Il eſt vrai qu'ils lui avoient rendu ſervice en lui donnant des avis utiles pour ſa ſûreté. Mais, les places ne ſont pas des récompenſes de faveur, ni même de reconnoiſſance; c'eſt une juſtice due aux talens; & le Prince y doit conſidérer le ſervice de l'État, & non ſes liaiſons perſonnelles. Ainſi on blâma beaucoup Macrin d'avoir déplacé Sabinus & Caſtinus, qui commandoient l'un dans la Dace, l'autre dans la Pannonie, gens de mérite & de tête, mais que l'élévation de leur courage & leur attachement pour Caracalla lui rendoient ſuſpects; & de leur avoir donné pour ſucceſſeurs un Marcius Agrippa, né dans l'obſcurité, & qui s'étoit pouſſé par de ſales emplois, & Décius Triccianus, qui ne manquoit pas de mérite, mais dont l'origine tout à fait ignoble déparoît une premiere place. Quelques autres traits de cette eſpece firent regarder Macrin par les gens ſenſés comme un Prince qui ne ſe connoiſſoit pas en hommes, ou qui ſe conduiſoit par des vues d'intérêt propre, ſans égard au bien public.

Un grand travers de Macrin, & qui lui nuiſit beaucoup, c'eſt qu'il prétendit couvrir l'obſcurité de ſa naiſſance par des manieres faſtueuſes & hautaines. Il auroit dû tenir une conduite toute contraire, ſelon la judicieuſe remarque de Dion Caſſius. Le moyen de faire oublier aux autres la baſſeſſe de ſa premiere condition, étoit de

paroître s'en ſouvenir. Des procédés doux & modeſtes, un accès facile, des attentions bienfaiſantes ſur tous ceux qui pouvoient avoir beſoin de ſon ſecours, lui auroient infailliblement gagné les cœurs. Bien loin de cela, il affectoit ſur ſa perſonne & dans tout ce qui l'environnoit une magnificence qui dégénéroit même en molleſſe, un abord rebutant, une jalouſie de ſa grandeur, qui marquoit qu'il n'étoit pas fait pour elle; nul crime plus ſévérement puni, que celui d'être trop attentif à meſurer la diſtance entre ſes commencemens & la haute fortune à laquelle il étoit parvenu.

Ces vices de la conduite de Macrin étoient néanmoins compenſés par des endroits louables. Dion Caſſius témoigne eſtimer la modeſtie & le reſpect pour les loix dont cet Empereur fit preuve en ne comptant point pour un ſecond Conſulat celui qu'il prit à ſon avenement au trône, quoiqu'il eût eu les ornemens conſulaires ſous Caracalla. L'abus contraire s'étoit introduit ſous Sévere, & Macrin en commença la réforme par ſa propre perſonne.

Le ſyſtême qu'il ſuivit par rapport aux délateurs, fut mêlé de juſtice & de circonſpection politique. Le Sénat lui avoit demandé communication des mémoires ſecrets du palais Impérial, afin de pouvoir faire porter la peine de leur crime à ceux qui par des attaques furtives avoient cauſé la mort ou la diſgrace d'un très-grand nombre d'innocens. Or toutes ſortes de perſonnes avoient pratiqué cet odieux métier, hommes & femmes, grands & petits, Chevaliers & Sénateurs. Macrin conçut que la recherche de tant de coupables, qui tenoient à toutes les familles de Rome, cauſeroit du bruit & du trouble. Il répondit au Sénat, que les mémoires fournis par les délateurs à Caracalla, avoient été déchirés par ordre de ce Prince, ou rendus à ceux qui en étoient les auteurs. Cette réponſe, ſoit que le fait fût vrai ou faux, fermoit la bouche aux Sénateurs. Mais, afin qu'ils ne fuſſent pas trop mécontens, Macrin leur livra trois victimes, trois inſignes criminels, qui avoient pouſſé à l'excès l'impudence & la fureur des délations, Manilius, Julius, & Sulpicius Arrénianus, tous trois membres du Sénat. Ils furent par jugement de la compagnie enfermés dans des iſles; car, Macrin avoit défendu expreſſément qu'on les condamnât à mort, afin, diſoit-il, que l'on ne puiſſe pas nous reprocher d'avoir fait nous-mêmes ce que nous blâmons dans les autres.

Quant à ce qui regarde les délateurs moins importans, & dont le ſupplice ne tiroit pas à conſéquence, Macrin les traita à la rigueur. Il les punit de mort, & même il fit mettre en croix les Eſclaves accuſateurs

de leurs Maîtres. Par les loix Romaines, les délateurs étoient un mal néceſſaire. Mais, la condition de ceux qui ſous le regne de Macrin ne craignirent point de continuer cette périlleuſe fonction, fut bien dure. S'ils ne prouvoient pas leurs allégations, ils ſubiſſoient la peine de mort, ou du moins l'exil. S'ils étoient fondés en preuves, ils recevoient la récompenſe pécuniaire ordonnée par les loix, mais demeuroient infâmes.

Il eſt aiſé de juger qu'un pareil traitement devoit réduire les délateurs à un bien petit nombre. Auſſi Hérodien remarque-t-il que la tranquillité & la paix regnerent ſous Macrin dans l'intérieur de l'Empire; & que les citoyens, qui au tems de Caracalla, croyoient voir toujours une épée ſuſpendue au deſſus de leurs têtes, reſpirerent alors & jouirent d'une image de liberté.

De tout ce que nous avons dit du gouvernement de Macrin, il réſulte que le gros de la nation n'en étoit pas mécontent; que ceux que leur état & leurs lumieres élevoient au deſſus du commun, y trouvoient bien des choſes qui les bleſſoient; il ſe perdit dans l'eſprit des ſoldats par ſa lâcheté dans la guerre.

Effrayé de l'approche d'Artabane, il fit auprès de lui des démarches de timidité. Il lui renvoya les priſonniers emmenés par les Romains dans la campagne précédente; il lui propoſa la paix, s'excuſant de la rupture ſur Caracalla, qui n'étoit plus. Artabane, hautain par caractere, & devenu plus fier encore parce qu'il ſe voyoit recherché, d'ailleurs mépriſant Macrin comme un homme de fortune, qui ne méritoit pas le rang auquel il étoit élevé, ne ſe contenta pas de ce qui lui étoit offert, & il y ajouta des conditions très-onéreuſes. Il exigea que les Romains rétabliſſent les forts qu'ils avoient ruinés dans ſon païs, & les villes qu'ils avoient ſaccagées. Il prétendit que la Méſopotamie devoit lui être reſtituée, & qu'il lui falloit un dédommagement pour les pertes que ſon Royaume avoit ſouffertes, & pour les ſépulcres de ſes ancêtres détruits & profanés. Quelque déſir que Macrin eût de la paix, il ne put pas ſe ſoumettre à des loix ſi dures; & ce fut pour lui une néceſſité de combattre.

Les armées ſe rencontretent près de Niſibe, & dans une premiere action qui s'engagea au ſujet de l'eau que les deux camps ennemis ſe diſputoient, les Romains eurent le déſavantage. Seconde bataille, pareil ſuccès. Macrin deux fois battu, & mal obéi de ſes troupes, parmi leſquelles commençoit à fermenter l'eſprit de révolte, recourut de nouveau à la négociation. Heureuſement pour le ſuccès de ſa démarche, Artabane avoit de fortes raiſons de

s'y prêter. Les Parthes, peu accoutumés, à tenir long-tems la campagne, s'ennuyoient de la guerre, & vouloient retourner dans leur païs. D'ailleurs, comme ils ne faiſoient jamais de proviſions, ils ſouffroient beaucoup de la diſette. Macrin en fut quitte pour de l'argent, & moyennant deux cens millions de ſeſterces, qui furent donnés au Roi des Parthes, ou diſtribués dans ſa cour, il obtint la paix.

Il en écrivit au Sénat, déguiſant un peu les faits, & les tournant à ſon avantage. Le Sénat ne fut point la dupe de cet expoſé infidele, & cependant il eut la lâcheté d'ordonner des réjouiſſances & des fêtes comme pour une victoire, & de décerner à l'Empereur le ſurnom de Parthique. Macrin n'accepta point ce titre, & il eut aſſez de pudeur pour ne point ſe nommer vainqueur d'une nation par laquelle il avoit été vaincu.

Il termina les troubles de l'Arménie par les mêmes voies qu'il avoit employées à l'égard des Parthes. Il donna l'inveſtiture de cette Couronne à Tiridate, apparemment fils du dernier Roi; il lui rendit ſa mere, qui avoit été gardée priſonniere pendant onze mois par Caracalla; il répara les dommages & les dégâts que les troupes Romaines avoient faits dans l'Arménie; il remit Tiridate en poſſeſſion de toutes les places que ſon pere avoit tenues dans la Cappadoce; & s'il ne lui paya pas la penſion que les Rois d'Arménie recevoient annuellement de ſon prédéceſſeur, c'eſt que la crainte d'une guerre de la part des Daces l'obligeoit de ménager ſes finances. Il avoit donné lieu aux mouvemens de ces peuples par trop de facilité, & en leur rendant les ôtages que Caracalla avoit exigés d'eux pour aſſujettir & réprimer leur inquiétude.

Il ſacrifioit tout, comme l'on voit, au repos; & après avoir établi la paix avec les Parthes & avec l'Arménie, de retour à Antioche, il ſe conduiſit comme s'il n'eût eu qu'à jouir de ſa fortune. Il s'annonçoit ſur le pied d'imitateur de Marc-Aurele; mais, c'étoit dans des choſes extérieures & aiſées à copier; une démarche grave, l'attention à ne point précipiter ſes réponſes, un ton ſi bas, lorſqu'il parloit, qu'on avoit peine à l'entendre. Il s'en falloit beaucoup qu'il n'exprimât en lui-même les grands traits de ce ſage Empereur, ſon activité & ſa perſévérance au travail, ſon zele pour le bien public, ſa noble ſimplicité, ſon auſtere tempérance. Au contraire, il négligeoit les affaires; il ſe livroit aux délices, aux ſpectacles, à la muſique; il donnoit dans le luxe, & paroiſſoit vêtu magnifiquement, & ceint d'un bandeau enrichi d'or & de pierreries. Ce goût de magnificence, plus convenable aux mœurs Aſiatiques, qu'à la ſévérité Romaine, bleſſoit d'autant,

plus les yeux, que Macrin succédoit à un Empereur qui avoit affecté de vivre moins en Prince qu'en soldat.

Il avoit bien d'autres soins à prendre, s'il eût connu la position où il étoit. Une armée mécontente des mauvais succès de la guerre, & d'ailleurs indisciplinée & indocile, déshabituée des exercices & des fatigues militaires, corrompue par la molleſſe, exigeant des gratifications & des libéralités immenſes, & ne voulant rien faire pour les mériter, c'étoit-là dequoi donner à Macrin de vives allarmes. Un Empereur, plein de vigueur & de courage, auroit eu bien de la peine à contenir dans le devoir de pareils soldats; & comment pouvoit y réuſſir Macrin, qu'ils mépriſoient?

Il tenta cependant d'introduire parmi eux la réforme; & il faut convenir qu'il prit à cet égard un tempérament aſſez ſage. Il aſſura aux gens de guerre qui étoient actuellement dans le ſervice, la jouiſſance des droits & privileges à eux accordés par Caracalla; mais, il déclara que par rapport à ceux, qui s'enrôleroient à l'avenir, il ramèneroit les choſes au pied ſur lequel Sévere les avoit laiſſées. Si à cet arrangement il eût ajouté la précaution de ſéparer ſon armée, de renvoyer ſes légions chacune dans leurs quartiers, & de revenir promptement lui-même à Rome, où il étoit déſiré & appellé par le peuple à grands cris, peut-être auroit-il prévenu ſa funeſte cataſtrophe. Mais, il laiſſa ſes troupes raſſemblées dans la Syrie & aux environs; & il leur donna ainſi le moyen de devenir plus audacieuſes par la vue de leurs forces réunies. La crainte ſe mit encore de la partie. Perſuadés que la ratification des privileges qu'ils tenoient de Caracalla, étoit extorquée par la politique, ces vieux ſoldats ne douterent point que dès qu'on les auroit affoiblis en les diſperſant, on ne les réduiſît à la condition des nouveaux. Enfin, des exemples de juſtice que fit Macrin ſur quelques-uns d'entr'eux, qui avoient commis des violences & des excès dans la Méſopotamie, ou qui s'étoient rendu coupables de ſédition, acheverent d'inquiéter & d'aigrir les eſprits. Capitolin l'accuſe d'avoir pouſſé la ſévérité en ces ſortes de cas juſqu'à la cruauté. Mais, cet Écrivain ſe déchaîne tellement contre Macrin, qu'il eſt peu croyable ſur le mal qu'il en dit. Il paroit qu'il a travaillé d'après les bruits calomnieux que fit répandre Héliogabale pour rendre odieuſe la mémoire de ſon prédéceſſeur.

Une armée ainſi diſpoſée ne pouvoit manquer d'embraſſer & de ſaiſir avidement la premiere occaſion de révolte qui ſe préſenteroit. C'eſt ce qui arriva; & pour ſe défaire de Macrin, dont le caractere étoit mêlé de bien & de mal, elle porta au trône le plus honteux & le

plus indigne ſujet qui ait jamais ſouillé la pourpre & le nom des Céſars. C'eſt Héliogabale. Les ſoldats, après une pareille démarche, s'attendant bien à être attaqués par Macrin, munirent leur camp de toutes ſortes de proviſions, & ſe préparerent, s'il en étoit beſoin, à ſoutenir un ſiege.

Macrin regarda d'abord ce mouvement comme peu de choſe, & dédaignant de ſe mettre lui-même en campagne contre un enfant, il ſe contenta d'envoyer Ulpius Julianus, l'un de ſes Préfets du Prétoire, avec quelques troupes, pour chatier les rebelles. Le Préfet avoit dans ſa petite armée un corps d'auxiliaires Maures extrêmement attachés à Macrin, leur compatriote, & tout dévoués pour ſa cauſe. S'il eût profité de leur ardeur, il pouvoit en arrivant forcer le camp des mutins, & tout d'un coup terminer la querelle. Déjà quelques-unes des portes du camp étoient enfoncées. Mais, ſoit que la timidité le retint, ou l'eſpérance d'une ſoumiſſion volontaire de la part de ceux qu'il attaquoit, il fit retirer ſes troupes, & manqua l'occaſion qui ne revint plus.

Macrin, en faiſant partir Ulpius Julianus contre les révoltés d'Émeſe, n'étoit pas demeuré oiſif; mais, il avoit pris ſur lui des ſoins tranquilles, & des meſures de politique, plus convenables à ſon inclination que les opérations de la guerre. Averti par le danger combien il lui étoit néceſſaire de s'affermir de plus en plus, & cherchant l'occaſion de faire une nouvelle largeſſe aux troupes, dont il avoit un intérêt ſi preſſant de gagner l'affection, il réſolut d'élever ſon fils au rang d'Auguſte. Pour cela il ſe tranſporta à Apamée, où étoit un camp de Prétoriens; & après avoir, de leur conſentement, déclaré Auguſte le jeune Diadumene, qui n'avoit pas dix ans accomplis, il promit aux ſoldats vingt mille ſeſterces par tête, & leur en diſtribua ſur le champ quatre mille, accompagnant cette libéralité d'autres dons encore & d'autres faveurs. Il gratifia auſſi le peuple, à ce même ſujet, d'une diſtribution de ſix cens ſeſterces en faveur de chaque citoyen de Rome, comme pour tenir lieu d'un repas public, & donné à toute la multitude; & par une petite fineſſe, voulant cacher un motif que les circonſtances rendoient évident & palpable, dans la lettre qu'il écrivit pour annoncer cette largeſſe, il ne dit pas un mot de la rébellion d'Émeſe, & préſenta pour ſeul & unique objet la promotion de ſon fils au rang ſuprême d'Auguſte.

Il en étoit-là lorſqu'il apprit le mauvais ſuccès de l'affaire d'Émeſe, & la trahiſon de ſes troupes qui avoient paſſé dans le camp de ſon rival. Cette nouvelle lui fut apportée d'une façon ſinguliere & inſultante.

Ulpius Julianus avoit été bientôt découvert dans l'aſyle où il étoit allé ſe cacher. Il y fut tué, & un ſoldat lui ayant coupé la tête, l'enveloppa dans un paquet de pluſieurs linges bien ficelé & cacheté du ſeau d'Ulpius Julianus lui-même; après quoi il partit, & vint ſe faire annoncer à Macrin comme lui apportant la tête d'Héliogabale. Pendant qu'on développa le paquet, le ſoldat s'enfuit, & Macrin reconnoiſſant la tête d'Ulpius Julianus, conçut ſa diſgrace, dont il ne tarda pas à apprendre le détail. Effrayé, il ſe retira à Antioche; & auſſitôt les ſoldats, qui venoient de proclamer ſon fils Auguſte, ſe déclarerent contre lui, & pour Héliogabale.

Les deux partis ſe trouverent alors en état de ſe contrebalancer. Malgré tant de défections, il reſtoit à Macrin un aſſez grand nombre de troupes, dont la fidélité n'avoit point encore branlé; & Héliogabale, par les forces qu'il avoit acquiſes, étoit devenu aſſez puiſſant pour ne point craindre de ſortir de ſon camp, & de tenir la campagne. En même-tems, des courriers furent dépêchés de part & d'autre, des lettres envoyées dans toutes les Provinces & à toutes les armées. La contrariété des intérêts y produiſit des mouvemens, y excita des troubles, mais qui n'eurent pas de grandes ſuites, parce que la querelle fut bientôt décidée.

Dion Caſſius nous a conſervé un précis des lettres que Macrin écrivit en cette occaſion au Sénat & à Marius Maximus, Préfet de la ville, & il faut avouer qu'il n'en réſulte pas une idée bien avantageuſe du courage ni de la prudence de cet Empereur. Dans celle qui s'adreſſoit au Sénat, Macrin parloit avec beaucoup de mépris d'Héliogabale, qu'il traitoit d'enfant & d'étourdi. Il n'y a rien là qui doive étonner. Mais, il ſe plaignoit bien inconſidérément, ce ſemble, des ſoldats qu'il avoit tant de raiſon de ménager, & il leur reprochoit leur avidité que rien ne pouvoit aſſouvir, & à laquelle il attribuoit la peine qu'ils avoient à le quitter. Il témoignoit auſſi de la puſillanimité & de la défiance, en ſe conſolant de ſon malheur par la ſatisfaction qu'il reſſentoit, diſoit-il, d'avoir pu ſurvivre à un Tyran parricide, qui étoit le fléau de l'univers. Enfin, ſon peu de jugement paroiſſoit en ce qu'il inſiſtoit beaucoup ſur le bas âge d'Héliogabale, pendant qu'il venoit de nommer Auguſte ſon fils, qui étoit de quatre ans plus jeune. La lettre à Marius Maximus contenoit ſeulement des plaintes contre les ſoldats. Macrin y diſoit entr'autres choſes, qu'il étoit impoſſible de leur payer ce qu'ils diſoient leur être dû, parce que les augmentations ſeules accordées par Caracalla ſe montoient à deux cens millions de ſeſterces par an. Cette allégation

pouvoit être vraie, mais elle étoit bien déplacée dans un tems de trouble, & où le ſort de celui qui écrivoit dépendoit des gens de guerre.

Le Sénat, quoiqu'aſſez peu content de Macrin, & peu prévenu d'eſtime pour lui, avoit encore plus mauvaiſe idée du gouvernement d'un enfant conduit par des femmes. Cette compagnie ſuivit donc ſes maximes; elle demeura fidelle à l'Empereur qu'elle avoit reconnu, & déclara ennemis publics Héliogabale & ſes plus proches parens, offrant conformément à ce qu'avoit fait Macrin, l'amniſtie à ceux qui avoient embraſſé leur parti, s'ils revenoient à réſipiſcence. Mais, ce n'étoient point des décrets du Sénat qui pouvoient terminer une ſemblable querelle; il fallut que les armes en décidaſſent.

Macrin, ayant raſſemblé toutes ſes forces, ſe préparoit à aller attaquer Héliogabale. Celui-ci lui épargna plus de la moitié du chemin, & s'étant mis en marche, il fit une telle diligence, que Macrin eut aſſez de peine à venir à ſa rencontre près d'une bourgade qui n'étoit qu'à dix-huit mille d'Antioche. Là les armées ſe choquerent le ſept Juin, l'an de Jeſus-Chriſt 218. Dans le fort de la mêlée, il y eut grand nombre de transfuges qui abandonnerent Macrin pour paſſer dans le parti oppoſé. Cette déſertion effraya Macrin, & déſeſpérant avant le tems, il eut la lâcheté de quitter le champ de bataille, pendant que ſes Prétoriens ſe battoient vaillamment pour ſa cauſe. Ces braves gens, ne ſçachant ce qu'étoit devenu leur Empereur, ne laiſſerent pas de ſoutenir le combat pendant long-tems, leur propre gloire étoit pour eux un ſuffiſant aiguillon. Enfin néanmoins, Héliogabale, que les transfuges avoient averti de la fuite de Macrin, ayant fait repréſenter aux Prétoriens qu'ils combattoient ſans objet, & qu'un lâche qui les avoit abandonnés, ne méritoit pas qu'ils ſe ſacrifiaſſent pour lui; que d'ailleurs ils n'avoient rien à craindre en ſe rendant, & que non-ſeulement il leur accordoit le pardon, mais la continuation de leurs ſervices auprès de ſa perſonne; ils ſe réſolurent à ſe ſoumettre ſans avoir été vaincus, & ils reconnurent Héliogabale pour Empereur.

Macrin, au ſortir du combat, pour ſe faire recevoir dans Antioche, répandit le bruit qu'il avoit remporté la victoire. Arrivé en cette ville, ſon premier ſoin fut de tâcher de mettre ſon fils en ſûreté, & il chargea des perſonnes de confiance de le mener chez Artabane, Roi des Parthes. Pour lui, il ſe propoſoit de gagner Rome, eſpérant d'y trouver le Sénat & le peuple favorablement diſpoſés à ſon égard, & de pouvoir renouveller la guerre avec les forces d'Occident. Son eſpérance n'étoit pas tout-à-fait

vaine, parce qu'on craignoit à Rome la jeuneſſe d'Héliogabale & l'avidité, ainſi que la hauteur de ſa mere.

Macrin partit d'Antioche déguiſé & peu accompagné, & étant venu à Éges en Cilicie, il prit des chevaux de poſte, comme un courrier de l'Empereur. Il traverſa ainſi la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, & vint à Chalcédoine, où ayant envoyé demander de l'argent à un Intendant du Domaine impérial, il fut par-là reconnu & arrêté. Bientôt arriverent ceux qui avoient été envoyés à ſa pourſuite par Héliogabale. Ils s'emparerent de ſa perſonne, & le menerent juſqu'en Cappadoce. Là ayant appris que ſon fils avoit été tué, Macrin ne put pas ſurvivre à ce dernier déſaſtre, & de déſeſpoir il ſe jetta en bas de ſa voiture, & ſe rompit l'épaule, en tombant. Comme ſa bleſſure apparemment ne permettoit pas d'eſpérer qu'on pût lui faire achever le voyage, on le tua dans la ville d'Archélaïs en Cappadoce, & on porta ſa tête à Héliogabale.

Ainſi périt Macrin à l'âge de cinquante-quatre ans, n'ayant regné que quatorze mois, moins trois jours. Son fils, dont la mort précéda & hâta la ſienne, n'étoit âgé que de dix ans. Leur élévation ſubite ne ſervit à l'un & à l'autre qu'à leur procurer une fin ſanglante & funeſte. Il eſt également ſingulier & honteux pour Macrin, que dans un âge mûr, inſtruit par une longue expérience des plus grandes affaires, il ait été vaincu par un enfant, dont à peine il connoiſſoit le nom.

Jugement ſur Macrin.

Ce Prince fut regretté au moins par comparaiſon avec ſon infame ſucceſſeur ; car, Dion Caſſius prétend que par lui-même il méritoit peu d'être aimé, & que la molleſſe à laquelle il ſe livra, & quelques traits de rigueur injuſte, annonçoient un gouvernement qui l'eût indubitablement fait haïr.

Il eſt pourtant certain qu'il avoit quelques bonnes qualités. Capitolin, qui ne lui eſt nullement favorable, lui fait honneur d'un très-beau plan de réforme dans la Juriſprudence. Il aſſure que Macrin avoit deſſein d'abolir tous les reſcrits des Empereurs, afin que les loix ſeules fiſſent autorité dans les jugemens. Il lui paroiſſoit abuſif, que la fantaiſie de Princes tels que Caracalla & Commode, eût force de loi ; & il remarquoit que Trajan n'avoit point voulu répondre par des reſcrits aux requêtes qui lui étoient adreſſées, de peur que l'on ne tirât à conſéquence ce que le Prince accordoit ſouvent pour des cas particuliers, & à la conſidération des perſonnes. La brieveté du regne de Macrin ne lui permit pas d'exécuter ſon deſſein.

On peut juger qu'il ſe ſeroit maintenu aiſément contre le

mouvement tumultuaire qui le renverſa, s'il eût eu autant de courage que d'eſprit.

MACRIS, *Macris*, Μάκρις, (*a*) un des noms qu'ont portés les iſles d'Eubée, d'Icare & de Chio. *Voyez* Ces mots.

MACRIS, *Macris*, Μάκρις, (*b*) iſle de la mer Égée, ſelon Tite-Live. Ce fut dans les ports de cette iſle que Polyxénidas ſe rendit, pour attaquer avec avantage la flotte des Romains à ſon paſſage, l'an 190 avant Jeſus-Chriſt. Les circonſtances qu'on lit dans Tite-Live, à cette occaſion, ne permettent pas de douter qu'il ne faille l'entendre de l'iſle de Chio, qui a porté en effet le nom de Macris. C'eſt mal à propos que quelques modernes ont été chercher cette iſle dans la mer Ionienne. Une ſimple lecture de Tite-Live auroit dû la leur faire trouver dans la mer Égée vers Myonneſe, au deſſus de Samos.

MACRIS, *Macris*, Μάκρις, (*c*) nom commun à deux iſles, dans la mer de Lycie, ſelon Pline.

MACRIS, *Macris*, (*d*) fille d'Ariſtée. Ce fut elle qui prit Bacchus ſur ſon giron, après que Mercure l'eut tiré du milieu des flammes, & qui lui fit prendre du miel. Elle demeuroit alors au centre de l'iſle d'Eubée. Elle s'expoſa à l'indignation de Junon par le bon office qu'elle rendit à cet enfant, & fut contraint d'abandonner le païs & de ſe ſauver dans l'iſle de Phéacie où elle fit une infinité de biens aux habitans. Il s'enſuit de-là qu'Ariſtée, oncle d'alliance de Bacchus, étoit beaucoup plus âgé que lui. Cela ne réfute point ce que Diodore de Sicile raconte touchant l'admiſſion d'Ariſtée aux Orgies, ni ce que d'autres ſuppoſent, qu'il commandoit quelques troupes dans l'armée de Bacchus; car, il eſt de l'ordre que la ſupériorité appartienne à un fils de Jupiter, lors même qu'il eſt plus jeune.

MACROBE [AURÉLIUS THÉODOSIUS AMBROSIUS], (*e*) *Aurelius Theodoſius Ambroſius Macrobius*. Tels ſont les noms qu'on donne à cet Auteur, à la tête de ſes ouvrages. On y ajoute le titre d'Illuſtre, propre à ceux qui étoient élevés aux premieres dignités de l'Empire. Nous ſçavons en effet que Macrobe fut un des Chambellans ou grands Maîtres de la garde robe de Théodoſe, comme il eſt facile de le juger par un reſcrit adreſſé à Florent, ſur le rang de ceux qui poſſédoient cet office. Il vécut donc ſous cet Empereur & ſous ſes enfans, ſur la fin du quatrieme ſiecle de l'ere Chrétiene.

(*a*) Strab. p. 444, 445. Plin. Tom. I. p. 211, 212, 287.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 13, 28.
(*c*) Plin. T. I. p. 285.
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 231.
(*e*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. c. 44. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 154.

Il étoit d'un païs où la langue Latine n'étoit pas d'un uſage commun, c'eſt-à-dire, de la Grece ou de l'Orient.

Quoiqu'on n'ait pas de certitude que cet Auteur ſoit le Macrobe, qu'on trouve dans les loix d'Honorius & de Théodoſe, on ne peut guere néanmoins douter qu'il n'ait vécu vers le tems que nous venons de marquer, puiſque toutes les perſonnes qu'il fait parler dans ſes Saturnales, en ſont à peu près.

Il feint cet entretien pour ramaſſer tout ce qu'il ſçavoit d'antiquités, afin que ce recueil pût ſervir à l'inſtruction de ſon fils Euſtathe, à qui il l'adreſſe. Et comme il y fait raſſembler les plus grands & les plus habiles de Rome pendant les vacations des Saturnales, on a donné le nom de Saturnales à ſon ouvrage. Il y fait profeſſion de rapporter ordinairement les choſes dans les propres termes des Auteurs dont ils les tiroit, parce qu'il ne cherchoit pas à faire paroître de l'éloquence, mais à inſtruire ſon fils; outre qu'étant Grec, il n'avoit pas une entiere facilité à s'exprimer en Latin. On prétend en effet que ſon élocution n'eſt ni pure, ni belle; & que dans les endroits où il parle de lui-même, on voit un Grec qui bégaie en Latin. Pour les choſes, on y trouve de l'agrément & de l'érudition.

Outre les Saturnales, on a encore deux livres de Macrobe, ſur le ſonge que Cicéron attribue à Scipion, faits auſſi pour ſon fils Euſtathe, à qui il les adreſſe.

MACROBIENS, *Macrobii*, Μακροβιοι. (a) c'eſt-à-dire, ceux qui vivent long-tems. Ce nom a été donné à quelques peuples de l'antiquité; mais, on l'a principalement attribué à une partie des Éthiopiens, comme en font foi Hérodote, Pline, Pomponius Méla, &c. Hérodote dit qu'on appelloit Macrobriens les Éthiopiens qui étoient le long de la mer Auſtrale. Pomponius Méla veut qu'on appellât ainſi une partie des Éthiopiens qui habitoient l'iſle de Méroé. Pline ne trouve pas ſeulement des Macrobiens parmi les Éthiopiens, il en trouve auſſi parmi les Indiens. Il aſſure encore qu'on donnoit ce nom aux habitans de la ville d'Apollonie dans la Chalcidice.

Onomacrite met un peuple de Macrobiens près de l'Océan ſeptentrional, que les habitans du païs nommoient l'Océan de Saturne ou la mer Morte. Ce fut le premier peuple que les Argonautes rencontrerent ſur leur route, après être deſcendus ſur le rivage. » Ces Macrobiens, » dit Onomacrite, grands ama» teurs de la juſtice, gens rem-

(a) Herod. L. III. c. 17. Plin. T. I. p. 102, 346, 373, 374. Pomp. Mel. p. 211. Solin. pag. 129, 215. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XII. p. 125, 134.

» plis de ſageſſe & de prudence, exempts de tout vice auſſi » bien que de toute maladie, » coulent des jours tranquilles » & paiſibles, ſans peine ni douleur. Une jeuneſſe éternelle » paroit également ſur le viſage des peres & ſur celui de » leurs enfans. Des herbes ſalutaires, qui croiſſent ſans » ceſſe ſous leurs pas, ſont » toute leur nourriture, & une » roſée qui tombe régulierement tous les matins, eſt » l'ambroiſie qui ſert à les déſaltérer. Enfin, après avoir » vécu mille ans dans un ſéjour » ſi aimable, une mort paiſible, ou plutôt un tranquille » ſommeil les enleve de ce » monde. »

MACROBIENS, *Macrobii*, Μακροβίοι, (*a*) titre d'un Dialogue de Lucien. L'Auteur, dans ce Dialogue, donne une liſte de ceux qui ont long-tems vécu.

MACROCHERE, *Macrochera*, nom d'une tunique à longues manches. L'empereur Alexandre Sévere fit revenir la mode des Macrocheres de Pourpre.

Ce mot vient de μακρὸς, *longus*, long, & χεὶρ, *manus*, main; ce vêtement fut ainſi nommé parce que les manches en étoient longues.

MACROCHIR, *Macrochir*, Μακρόχειρ, (*b*) c'eſt-à-dire, longue main, ſurnom qui fut donné à Artaxerxe I, parce qu'il avoit les bras ſi longs, qu'étant debout & droit il couvroit ſes genoux de ſes mains, ou, parce qu'il avoit la droite plus longue que la gauche, & non comme l'ont imaginé quelques-uns, parce qu'il avoit une grande puiſſance, ou la libéralité, qui eſt la Vertu des Rois.

Ce mot eſt compoſé de μακρὸς, *longus*, long, & χεὶρ, *manus*, main.

MACROCOLON, *Macrocolon*, Μακρόκωλον, (*c*) ſorte de fronde en uſage parmi les habitans des iſles Baléares. Cette fronde portoit les coups fort loin. Macrocolon vient de μακρὸς, *longus*, long, & κῶλον, *membrum*, membre.

MACRON [NÉVIUS SERTORIUS], *Nævius Sertorius Macro*, (*d*) jouit d'un grand crédit auprès de Tibere. Ce Prince, voulant ſe défaire de Séjan, fit partir de Caprées Névius Sertorius Macron, après lui avoir donné les proviſions de la charge de Commandant des cohortes Prétoriennes, avec une ample inſtruction ſur-tout ce qu'il auroit à faire. Névius Sertorius Macron étant arrivé de nuit à Rome, communiqua ſes ordres au conſul Memmius Régulus, & à Gracilus Laco, Capitaine des troupes du guet. Le lendemain de grand matin il monta au Palais, [car le Sénat devoit s'aſſembler dans le temple d'Apollon qui y étoit joint] & ayant rencontré Séjan,

(*a*) Lucian. T. II. p. 630. *& ſeq.*
(*b*) Corn. Nep. in Reg. c. 1.
(*c*) Strab. p. 168.
(*d*) Tacit. Annal. L. VI. c. 15, 29, 38. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 557. *& ſuiv.* T. II. p. 4, 18, 19.

comme il le vit troublé de ce qu'il n'y avoit aucune dépêche de l'Empereur pour lui, il le raſſura en lui diſant à l'oreille qu'il apportoit l'ordre pour l'aſſocier à la puiſſance Tribunicienne. C'étoit le comble des vœux de Séjan; il ajouta ſoi à une nouvelle qui le flattoit, & il entra plein de joie dans le Sénat. Alors, Névius Sertorius Macron fit retirer les ſoldats Prétoriens qui avoient accompagné Séjan, & qui devoient garder le Sénat, leur montrant les Patentes par leſquelles il étoit établi leur Commandant, & leur promettant des récompenſes de la part de Tibere. En leur place, il poſta autour du Temple les troupes du guet, & enſuite étant entré. il donna la lettre de Tibere aux Conſuls, ſortit ſur le champ, & après avoir recommandé à Gracilus Laco de faire bonne garde, il courut au camp des Prétoriens pour empêcher l'émeute que pouvoit y cauſer la ruine de leur Chef.

Après que Séjan eut été arrêté & mis à mort, le Sénat offrit les honneurs de la Préture à Névius Sertorius Macron; mais, il les refuſa, parce qu'il en ſentoit trop bien le danger, inſtruit par l'exemple de ce qui venoit d'arriver. Cependant, ce nouveau Préfet des cohortes Prétoriennes imitoit ſourdement les manœuvres de ſon prédéceſſeur; & ſçachant que Mamer. Scaurus étoit depuis long-tems haï de Tibere, il conçut qu'il étoit aiſé de le rendre criminel. Une Tragédie compoſée par ce Sénateur, fournit matiere à la délation. Atrée en étoit le ſujet, perſonnage trop reſſemblant à Tibere par les cruautés exercées dans ſa famille; & quelques vers de la piece paroiſſoient ſuſceptibles d'application. Tibere ſe tint fort offenſé, & dans ſa colere il dit: *Puiſqu'il me fait Atrée, je le ferai Ajax.* En effet, des accuſateurs apoſtés intenterent action contre lui devant le Sénat, lui objectant, non la Tragédie, qui étoit ſon véritable crime, mais un commerce adultere avec Liville, morte trois ans auparavant, & des ſacrifices magiques. Mamer. Scaurus prévint la condamnation par une mort volontaire.

Lorſque Névius Sertorius Macron vit Tibere baiſſer, il voulut chercher un appui dans la perſonne de Caligula. Ils n'étoient ſcrupuleux ni l'un ni l'autre ſur les moyens de parvenir à ce qu'ils déſiroient. Ainſi, Claudia fille de M. Silanus, premiere femme de Caligula, étant morte, Névius Sertorius Macron engagea ſa propre femme Ennia à tâcher de donner de l'amour au jeune Prince, & à tirer de lui une promeſſe de mariage; & celui-ci ne ſe fit pas preſſer, diſpoſé à tout pourvu qu'il devînt Empereur. Névius Sertorius Macron, endurci au crime, & intrépide par une ſcélérateſſe conſommée, pour achever de gagner Caligula, fit étouffer Ti-

bere, l'an de Jeſus-Chriſt 37. Il continua ſous le nouvel Empereur ſes accuſations & fit périr L. Arruntius, accuſé d'une conjuration contre le Prince, formée avec une débauchée nommée Albucilla. Mais, ſon crédit ne dura pas long-tems.

Sa mort pourroit être regardée comme un ſupplice mérité, ſi elle eût été ordonnée par un autre que par le Prince qui lui avoit de ſi grandes obligations. On a peine à ajouter foi à ce que Philon témoigne touchant la cauſe de cette mort. Il dit que Névius Sertorius Macron s'attira la haine de Caligula, par la liberté de ſes remontrances ſur les excès où il le voyoit ſe porter. C'eſt penſer bien honorablement d'un ſcélérat, qui pouvoit être bleſſé des vices énormes de ſon maître, mais aux intérêts duquel il ne convenoit pas que le Prince fût vertueux. Il eſt bien plus naturel de ſoupçonner que Névius Sertorius Macron en élevant Caligula à l'Empire s'étoit promis de le gouverner, & de ſe faire une fortune pareille à celle de Séjan, peut-être avec les mêmes vues & les mêmes eſpérances. Son orgueil ambitieux, l'ingratitude de Caligula, voilà ſans doute la vraie origine de la chûte de ce Préfet du Prétoire. Caligula l'avoit nommé à la Préfecture d'Égypte; ce qui étoit un commencement de diſgrace déguiſé ſous une apparence de faveur. Car, ſi la préfecture d'Égypte avoit quelque choſe de plus brillant, & paſſoit alors pour le comble des honneurs auxquels pût aſpirer un Chevalier, la charge de Préfet des cohortes Prétoriennes donnoit un pouvoir bien plus ſolide. Nous ſommes réduits à des conjectures, par la ſtérilité des mémoires qui nous ſont reſtés. Ce qui eſt certain, c'eſt que Névius Sertorius Macron, accuſé par Caligula de pluſieurs crimes, & de quelques-uns même de ceux qui leur étoient communs, fut contraint de ſe donner la mort; & ſon déſaſtre entraîna la ruine de toute ſa famille.

MACRONES, *Macrones*, Μάκρωνες, (a) peuple d'Aſie, au deſſus de Trapézunte, ſelon Strabon. Pline les met ſur le bord du fleuve Abſare. Du tems de Strabon, ils ſe nommoient Sannes, & M. d'Anville, dans ſes Cartes, place les Sannes entre les Chaldéens, les Moſques, les Lazes, & le pont Euxin. Cette poſition paroît aſſez conforme au récit des Anciens.

Euſtathe convient que de ſon tems les Macrones étoient auſſi appellés Sannes, mais plus ordinairement Tzanes. Il y en a qui croyent qu'Arrien les appelle Machélones, & qu'Apollonius les nomme Macrices, nom qui leur fut donné, parce qu'ils

(a) Strab. p. 548. Plin. T. I. p. 309. Xenoph. p. 339, 340, 427. Diod. Sicul. pag. 412. Herod. L. III. c. 94. L. VII, c. 78.

étoient une colonie des Eubéens ; car, l'Eubée avoit été auſſi appellée Macris.

Les Macrones entreprirent d'abord de s'oppoſer aux dix mille Grecs, dans leur retraite, & ſe camperent pour cet effet ſur le bord d'un fleuve qui ſéparoit leur païs de celui des Scythines. Mais, quand ils eurent appris que les Grecs n'avoient d'autre deſſein que de retourner dans leur patrie, ils firent alliance avec eux, & les laiſſerent paſſer librement. Le gage mutuel de cette alliance fut une lance barbare donnée aux Grecs, & une lance Grecque donnée aux Barbares ; car, ceux-ci diſoient que leurs ancêtres avoient inſtitué ce troc, comme un ſigne mutuel d'une fidélité inviolable.

MACRONES, *Macrones*, Μάκρωνες, (*a*) autre peuple d'Aſie, vers le fleuve Sidene, dans le royaume de Pont. Il ne faut point confondre, comme font quelques-uns, ces Macrones, avec ceux, dont il eſt parlé dans l'article précédent.

MACRONTICHOS, *ou* MACRON TICHOS, *Macrontichos*, *Macron Tichos*, Μακρὸν Τεῖχος, (*b*) c'eſt-à-dire, longue muraille, nom d'une ville de Thrace, ſelon Pline, bâtie ſur l'Iſthme même ; & de cette ville, qui étoit ſur la côte de la Propontide, juſqu'au golfe Mélanis, on avoit tiré une muraille, qui ſéparoit la Cherſonneſe du continent.

Les Anciens, ſelon Procope, avoient bâti ſur l'Iſthme une muraille qui pouvoit être priſe ſans peine, & qui étoit auſſi baſſe, que ſi elle eût été faite pour enclorre un jardin. Ils avoient élevé aux deux côtés de l'Iſthme deux môles ſi foibles & ſi mépriſables, qu'ils ſembloient plus propres à faire entrer l'ennemi qu'à le repouſſer. Ils s'imaginoient cependant que ces murailles & ſes môles étoient imprenables, & ſur cette imagination ils n'avoient élevé aucune fortification dans la Cherſonnèſe, quoiqu'elle eût trois journées de chemin en longueur. Juſtinien, qui veilloit avec une application continuelle au bien de ſes ſujets, fit abattre entierement la vieille muraille, ſans en laiſſer aucun veſtige, & en fit élever au même endroit une autre d'une hauteur & d'une largeur raiſonnables. Au deſſus des crenaux il fit faire une galerie voûtée, afin que les ſoldats fuſſent à couvert ; & au deſſus de cette galerie il fit faire un autre rang de crenaux, afin de doubler le nombre des ſoldats ; au deux bours il fit conſtruire deux môles, & il les fit élever à une hauteur égale à celle des murailles. Il fit nettoyer les foſſés, & les fit creuſer d'une largeur & d'une profondeur extraordinaires. Il y

(*a*) Plin. T. I. p. 304. Herod. L. II. c. 104.

(*b*) Plin. Tom. I. p. 204. Corn. Nep. in Alcibiad. c. 7.

mit de plus une garniſon nombreuſe, capable de garder la grande muraille, & de repouſſer ceux à qui il prendroit envie de l'attaquer.

C'eſt de cette ville qu'il faut ſans doute entendre ce paſſage de Cornélius Népos. » Alcibiade ſe bannit volontaire» ment de ſon ingrate patrie; » & s'étant retiré à Périnthe, il » y fit fortifier trois châteaux, » Bornes, Byzie, & Macron» tichos. Ayant enſuite ramaſſé » quelques troupes, il fut le » premier des Grecs qui fit une » irruption dans la Thrace, ju» geant qu'il étoit plus glorieux » de s'enrichir de la dépouille » de ces Barbares que de celle » des Grecs. »

MACRONTICHOS, *Macrontichos*, Μακρὸν Τεῖχος, (*a*) nom d'une autre muraille, auſſi bâtie dans la Thrace ſelon Procope. Cet Auteur dit que pour garantir l'Iſthme de la Thrace des courſes des ennemis, l'empereur Anaſtaſe avoit fait bâtir à quarante milles de Conſtantinople, une muraille longue de l'eſpace de deux journées de chemin, & qui touchoit d'une mer à l'autre. Ce Prince s'imagina avoir pourvu à la ſûreté des maiſons qui étoient dans cette enceinte. Mais, ce qu'il avoit fait, fut trouvé plus incommode qu'utile, & la muraille pour avoir trop d'étendue, n'eut pas aſſez de ſolidité. Il falloit un nombre prodigieux de ſoldats pour la garder, & de quelque côté que vinſſent les ennemis, ils en prenoient une partie & chaſſoient l'autre. L'empereur Juſtinien fit réparer tous les endroits des murailles qui étoient tombés par terre; & de plus, pour la ſûreté de la garniſon il fit boucher les portes, par où l'on alloit d'une tour à l'autre, & faire une porte par en bas & un degré à chaque tour. Ceux qui gardoient ces tours, fermoient les portes quand il étoit néceſſaire, & ſe tenant à couvert ils mépriſoient les efforts des ennemis. Évagrius, Nicéphore, & Suidas parlent auſſi de cette muraille.

MACRONTICHOS, *Macrontichos*, Μακρὸν Τεῖχος, (*b*) nom donné à de longues murailles, qui joignoient la ville d'Athènes au Pirée. Les Grecs les appelloient σκέλη, en Latin *crura*, les jambes.

Plutarque, dans la vie de Cimon, dit que ces murailles furent véritablement bâties après Cimon; mais que ce fut lui qui des fruits de la victoire qu'il avoit remportée ſur les Perſes, fit jetter les premiers fondemens de ces murailles, avec beaucoup de travail & une grande dépenſe. Car, comme le terrein où l'on étoit obligé de les aſſeoir, ſe trouvoit au milieu des eaux & des marais, il fallut deſſécher & conſolider

(*a*) Suid. T. I, p. 251.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 487. Thucyd. pag. 109.

les marais, à force de cailloux & de groſſes pierres de taille qu'on y jettoit, & faire ainſi ces fondations à pierres perdues. Selon Thucydide, on appella auſſi une de ces murailles, la muraille du Pirée, & l'autre la muraille de Phalere. La premiere étoit longue de quarante ſtades, & la derniere de trente-cinq.

MACTORIUM, *Mactorium*, Μακτώριον, (*a*) ville de Sicile, ſituée au deſſus de celle de Géla, ſelon Hérodote. Arétius prétend que c'eſt la ville de Machara, dont parle Cicéron, & que c'eſt aujourd'hui la petite ville de Mazarino. Mais, Fazel n'eſt point de ce ſentiment.

MACTRISME, *Mactriſmus*, (*b*) nom d'une des Danſes ridicules des Anciens, dont nous ne ſçavons que le nom.

MACULONUS, *Maculonus*, (*c*) certain perſonnage, dont Juvénal fait mention dans une de ſes Satyres.

MACULOSUS, *Maculoſus*, nom des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

MADABA, *Madaba*. *Voyez* Médaba.

MADAI, *Madai*, Μαδαὶ, (*d*) le troiſieme des fils de Japheth.

MADAN, *Madan*, Μαδὰν, (*e*) troiſieme fils d'Abraham & de Céthura. Il eſt aſſez vraiſemblable que Madan & Madian ſon frere, ont peuplé le païs de Madian, ſitué à l'orient de la mer Morte, & fort différent d'un autre païs de Madian, à l'orient de la mer Rouge.

MADARUS, *Madarus*, (*f*) dont Cicéron fait mention dans une de ſes lettres à T. Pomp. Atticus.

MADATE, *Madates*, (*g*) commandoit dans le païs des Uxiens, lorſqu'Alexandre le Grand arriva dans cette contrée. Ce n'étoit point, ſelon la remarque de Quinte-Curſe, un homme qui réglât ſon zele ſur les tems, ni qui ſuivît la fortune. Fidele à ſon maître, il étoit réſolu de tenir juſqu'à l'extrémité. Il s'étoit retiré dans ſa ville, ſituée ſur des rochers eſcarpés, & environnée de précipices. Y ayant été forcé, il ſe réfugia dans la citadelle, d'où les aſſiégés envoyerent trente députés au Roi, pour lui demander grace. Ce ne fut que par l'entremiſe de Syſigambis qu'ils l'obtinrent. Le Roi ne ſe contenta pas de pardonner à Madate, qui étoit allié de près à cette Princeſſe; il donna la liberté à tous les priſonniers, & à tous ceux qui s'étoient rendus, les maintint en leurs privileges, ſauva la

(*a*) Herod. L. VII. c. 53.
(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 311.
(*c*) Juven. Satyr. 7. v. 40.
(*d*) Geneſ. c. 10. v. 2.
(*e*) Geneſ. c. 25. v. 2.
(*f*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. XIV. Epiſt. 2.
(*g*) Q. Curt. L. V, c. 3. Roll Hiſt. Anc. T. III. p. 676.

ville du ſac, & leur laiſſa labourer leurs terres ſans taille & ſans tributs.

MADATE, *Madatas*, Μαδάτας, (*a*) officier Perſe, du tems du Cyrus. Il y en a qui aimeroient mieux lire Damate que Madate.

MADI, *Madi*. *Voyez* Madyte.

MADIA, *Madia*, (*b*) un des Prêtres qui revinrent de la captivité de Babylone à Jéruſalem avec Zorobabel.

MADIAN, *Madian*, Μαδιὰμ, terme qui ſe prend en différens ſens dans l'Écriture Sainte. Il ſe met pour un nom d'homme, pour un nom de païs, pour un nom de ville. *Voyez* les deux articles ſuivans, & ceux des Madianites.

MADIAN, *Madian*, Μαδιὰμ, (*c*) quatrieme fils d'Abraham & de Céthura, fut pere des Madianites qui habitoient à l'orient de la mer Morte. *Voyez* Madiantes.

MADIAN, *Madian*, fils de Chus, à ce que l'on croit, parce que Séphora, femme de Moïſe, qui étoit Madianite, eſt cependant appellée Chuſite. C'eſt de ce Madian que ſortirent les Madianites qui étoient à l'orient de la mer Rouge.

MADIANITES, *Madianitæ*, Μαδιηναῖοι, (*d*) peuple d'Aſie, dans le voiſignage de la Paleſtine.

Les Madianites, dont il eſt parlé dans le livre des Nombres, & dont les filles engagerent les Iſraëlites dans le crime & dans l'adoration de Phégor, étoient des deſcendans de Madian fils d'Abraham. Les Madianites, qui furent battus par Adad fils de Badad, Roi d'Idumée, ainſi que ceux qui opprimerent les Iſraëlites ſous les Juges, & qui furent défaits par Gédéon, étoient auſſi de ces deſcendans de Madian fils d'Abraham. La demeure de ces Madianites étoit à l'orient de la mer Morte, & au midi du païs de Moab. Leur capitale étoit nommée Madian; & on en voyoit encore des reſtes du tems de ſaint Jérôme & d'Euſebe, ſur l'Arnon, & au midi de la ville d'Ar, ou Aréopolis.

Le Seigneur, voulant punir les Madianites de ce que leurs filles avoient engagé les Iſraëlites dans le crime & dans l'adoration de Phégor, dit à Moïſe : » Prenez mille hommes de » chaque Tribu, & envoyez-les » ſous la conduite de Phinées » fils du Grand-prêtre Éléaſar, » pour exercer ma vengeance » contre les Madianites. » Phinées marcha donc à la tête de douze mille hommes, ayant avec lui l'arche d'alliance, ſelon quelques Commentateurs, & les trompettes du Tabernacle; il livra le combat aux Madiani-

(*a*) Xenoph. p. 131.
(*b*) Eſdr. L. II. c. 12. v. 5.
(*c*) Geneſ. c. 25. v. 2.
(*d*) Geneſ. c. 36. v. 35. Numer. c. 22. v. 4. *& ſeq.* c. 25. c. 1. *& ſeq.* c. 31. v. 2. *& ſeq.* Judic. c. 6. v. 1. *& ſeq.* c. 7. v. 1. *& ſeq* .c. 8. v. 1. *& ſeq.*

tes, les défit & mit à mort cinq de leurs Rois, Évi, Recem, Sur, Hur, & Rebé, qui regnoient chacun dans une ville du païs de Madian, ſituée à l'orient de la mer Morte; & Dieu permit que le méchant prophete Balaam fût enveloppé dans leur malheur & y perdît la vie. On prit les femmes, les enfans, les troupeaux, & tout ce qui appartenoit aux Madianites; on brûla leurs villes, leurs villages, leurs forts, & les Iſraëlites amenerent au camp tout le butin qu'ils avoient fait dans cette expédition.

MADIANITES, *Madianitæ*, Μαδιναῖοι, (*a*) autre peuple d'Aſie, dans l'Arabie, à l'orient de la mer Rouge. Ces Madianites devoient être des deſcendans de Madian fils de Chus; c'eſt dans leur païs que Moïſe ſe ſauva, & qu'il épouſa Séphora fille de Jéthro. Ce ſont ces Madianites qui tremblerent, lorſqu'ils apprirent que les Hébreux avoient paſſé la mer Rouge à pied ſec.

Voici ce que dit Abulféda de la ville de Madian. Madian eſt une ville ruinée, ſur les bords de la mer Rouge, du côté oppoſé à Tabuc, dont elle eſt éloignée d'environ ſix journées de chemin. C'eſt à Madian qu'étoit le puits fameux dont Moïſe abreuva les troupeaux de Schoaïb. [C'eſt ainſi que les Mahométans appellent Jéthro.] Cette ville étoit capitale de la tribu de Madian, parmi les Iſmaëlites. Selon Ibuſaid, la langue de la mer Rouge en cet endroit, eſt d'environ cent mille pas.

Il ſemble que les Orientaux ne connoiſſent de Madianites que ceux qui habitoient ſur la mer Rouge. Les auteurs Arabes prétendent que les Madianites ſont un peuple étranger qui vint s'établir dans l'Arabie, & qu'il n'eſt pas du nombre de ces anciennes Tribus qui peuplerent ce païs, & dont les Auteurs que nous venons de citer, ont rendu un compte exact dans leurs hiſtoires & dans leurs généalogies; ce qui favoriſe beaucoup le ſentiment de ceux qui veulent que Madian ait été fils de Chus. On dit de plus que les Madianites adoroient les idoles Abda & Hinda, & que le prophete Jéthro ayant été envoyé de Dieu pour les retirer de l'idolâtrie, ils demeurerent endurcis & incrédules, & que Dieu les extermina.

MADINÉENS, *Madinæi*, Μαδιναῖοι, (*b*) peuple de Sicile, ſelon Diodore de Sicile. Ce peuple embraſſa le parti de Dion, l'an 357 avant Jeſus-Chriſt.

MADMÉNA, *Madmena*, (*c*) Μεδμανὰ, étoit fils de Saaph.

MADON; *Madon*, (*d*) ville d'Aſie dans le païs de Chanaan.

(*a*) Exod. c. 2. v. 15. *& ſeq.* Habac. c. 3. v. 7. Joſeph. de Antiq. Judaïc. c. 59, 60.

(*b*) Diod. Sicul. p. 515.

(*c*) Paral. L. 1. c. 2. v. 49.

(*d*) Joſu. c. 11, v. 1, *& ſeq.* c 12. v. 19.

Jobab,

Jobab, Roi de Madon, ſe ligua avec Jabin, Roi d'Aſor, & avec pluſieurs autres contre Joſué; mais, il fut pris & tué, & ſa ville détruite & pillée. On ne ſçait pas quelle étoit la ſituation de cette ville de Madon, & il n'en eſt parlé que dans Joſué.

D. Calmet croit qu'il faut lire Maron, au lieu de Madon; & c'eſt auſſi la leçon des Septante. On connoît un lieu, nommé Maronie, dans la Syrie, à trente milles d'Antioche, au Nord du mont Liban. Maron ſe lit dans l'Hébreu de Joſué.

MADRIGAL, terme qui dans la Poëſie moderne, Italienne, Eſpagnole, Françoiſe, ſignifie une petite piece ingénieuſe & galante, écrite en vers libres, & qui n'eſt aſſujettie ni à la ſcrupuleuſe régularité du ſonnet, ni à la ſubtilité de l'épigramme, mais qui conſiſte ſeulement en quelques penſées tendres, exprimées avec délicateſſe & préciſion.

Ménage fait venir ce mot de *Mandra*, qui en Latin & en Grec ſignifie une bergerie, parce qu'il penſe que c'a été originairement d'une chanſon Paſtorale que les Italiens ont formé leur Mádrigal, & nous à leur imitation. D'autres tirent ce mot de l'Eſpagnol *Madrug*, ſe lever matin, parce que les amans avoient coutume de chanter des Madrigaux dans les ſérénades qu'ils donnoient de grand matin ſous les fenêtres de leurs maîtreſſes.

Le Madrigal, ſelon M. le Brun, n'a à la fin ou dans ſa chûte rien de trop vif ni de trop ſpirituel, & roule ſur la galanterie, mais d'une maniere également bienſéante, ſimple, & cependant noble. Il eſt plus ſimple & plus précis de dire avec un Auteur moderne, que l'Épigramme peut être polie, douce, mordante, maligne, &c. Pourvu qu'elle ſoit vive, c'eſt aſſez. Le Madrigal au contraire a une pointe toujours douce, gracieuſe, & qui n'a de piquant que ce qu'il lui en faut pour n'être pas fade.

Les Anciens n'avoient pas le nom de Madrigal, mais on peut le donner à pluſieurs de leurs pieces, à quelques odes d'Anacréon, à certains morceaux de Tibulle & de Catulle. Rien en effet ne reſſemble plus à nos Madrigaux que cette Épigramme du dernier.

Odi & amo, quare id faciam fortaſſe requiris;
Neſcio; ſed fieri ſentio & excrucior.

L'Auteur du cours des Belles-Lettres rapporte en exemple ce Madrigal de Pradon, qui réuſſiſſoit mieux en ce genre-là qu'en Tragédie. C'eſt une réponſe à une perſonne qui lui avoit écrit avec beaucoup d'eſprit.

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'eſt pour vous un amuſement,
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

On regarde le Madrigal comme le plus court de tous les petits Poëmes. Il peut avoir moins de vers que le ſonnet & le rondeau; le mêlange des rimes & des meſures dépend abſolument du goût du Poëte. Cependant, la briéveté extrême du Madrigal interdit abſolument toute licence, ſoit pour la rime ou la meſure, ſoit pour la pureté de l'expreſſion. M. Deſpréaux en a tracé le caractere dans ces deux vers:

Le Madrigal plus ſimple & plus noble en ſon tour,
Reſpire la douceur, la tendreſſe & l'amour.

MADYTA, *Madyta.* *Voyez* Madyte.

MADYTE, *Madytos*, *Madytus*, Μάδυτος. (*a*) ville de la Cherſonnèſe de Thrace, étoit ſituée, ſelon les cartes de M. d'Anville, au deſſus de Seſtos, preſqu'au fond de la preſqu'iſle. Antiochus le Grand, l'an 196 avant Jeſus-Chriſt, avoit ordonné à ſes troupes de terre de ſe rendre à Madyte. Là ayant réuni toutes ſes forces, comme il vit que ſes habitans en tenoient les portes fermées, il inveſtit leurs murailles de gens armés, & ſe préparoit à y donner l'aſſaut, quand ils ſe rendirent.

Ce lieu devint dans la ſuite un ſiege Épiſcopal ſous le Patriarchat de Conſtantinople. Il reconnoiſſoit d'abord Héraclée pour Métropole, mais il en fut détaché, & devint lui-même Métropole. La Notice du vieux Andronic Paléologue porte qu'elle tint d'abord le ſoixante-huitieme rang, & qu'elle eut enſuite le quatre-vingtieme. Celle de Nilus Doxapatrius dit au ſoixante-quatrieme rang, *Madyta ab Heraclea avulſa.*

Il y en a qui croyent que c'eſt le Madi de Ptolémée, qui ſe trouve ſeulement dans l'exemplaire de la bibliotheque Palatine, qu'a ſuivi l'interprete Latin. Il ne ſe trouve point dans les exemplaires Grecs ordinaires. Étienne de Byzance & Xénophon écrivent Μάδυτες; & Leunclavius veut que ce lieu s'appelle aujourd'hui Maitos.

MÆCIA. *Voyez* Méeia.

MÆDI. *Voyez* Médique.

MÆDICA. *Voyez* Médique.

MÆDOBITHYNI. *Voyez* Médique.

MÆNIUM. *Voyez* Ménium.

MÆSIA. *Voyez* Méſia.

MÆSIUM. *Voyez* Méſium.

MAFORTE, *Maſortium*, *Mavors*, (*b*) ſorte d'habit des Anciens. On croit communément que c'eſt une corruption du mot Grec ὠμοφόριον, *Omophorion*, qui marque un voile qui couvroit la tête & les épaules, & deſcendoit aſſez bas; on s'en ſervoit dans l'ancienne Égliſe pour voiler les vierges Chrétiennes. Il en eſt ſou-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 16. L. XXXIII. c. 38. Pomp. Mel. pag. 104. Xenoph. p. 428. Ptolem. L. III. c. 12. Herod. L. VII. c. 33. L. IX. c. 119.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. T. III. pag. 37.

vent fait mention dans les anciens auteurs Eccléſiaſtiques

Il y en a qui diſent que le Maſortium étoit un habillement de tête des mariées chez les Romains, & que dans des tems plus reculés il s'appella Ricinum.

MAGADA, *Magada*, nom ſous lequel Vénus étoit connue & adorée dans la baſſe-Saxe, où cette Déeſſe avoit un temple fameux, qui fut reſpecté par les Huns & les Wendes ou Vendales, lorſqu'ils ravagerent le païs. On dit que ce Temple ſubſiſta même juſqu'au tems de Charlemagne, qui le renverſa.

MAGADATE, *Magadates*, Μαγαδάτης, (*a*) fut établi Vice-Roi de Syrie par Tigrane, Roi d'Arménie, vers l'an 83 avant Jeſus-Chriſt, & gouverna ce Royaume pendant quatorze ans. Il ne fut tiré de ce poſte que lorſque Tigrane eut beſoin de lui contre les Romains. En quittant la Syrie, il emmena avec lui tout ce qu'il y avoit de troupes dans ce païs-là. La Syrie ſe trouvant par-là dégarnie, Antiochus l'Aſiatique, fils d'Antiochus Euſebe, à qui elle appartenoit de droit comme héritier légitime de la maiſon de Séleucus, prit poſſeſſion de quelques endroits du païs, & y regna paiſiblement pendant quatre ans.

MAGADINS, *Magadini*, (*b*) Μαγαδινοὶ, peuple d'Aſie, qui, ſelon Xénophon, étoit ſoumis à Cyrus.

A la marge, on lit *Budini* & *Magadidæ*. Philelphe, ancien interprete de Xénophon, lit Μαριανδυνοὶ, *Mariandyni*; & Ortelius croit que c'eſt ainſi qu'il faut lire, parce que les Anciens ne connoiſſoient point de peuples nommés *Magadidæ*. A l'égard des *Budini*, ils habitoient dans la Sarmatie.

MAGADIS, *Magadis*, (*c*) Μάγαδις, inſtrument de Muſique à vingt cordes, qui étant miſes deux à deux, & accordées à l'uniſſon ou à l'octave, ne faiſoient que dix ſons, lorſqu'elles étoient pincées enſemble. De-là vint le mot μαγαδίζειν, qui ſignifioit chanter ou jouer à l'uniſſon ou à l'octave; c'eſt la plus grande étendue de modulation, que les Grecs & les Romains aient connue juſqu'au ſiecle d'Auguſte, comme on le voit par Vitruve, qui renferme tout le ſyſtême de la Muſique dans l'étendue de cinq tétracordes, leſquels ne contiennent que vingt cordes.

Quoique les cordes du Magadis fuſſent deux à deux accordées à l'uniſſon ou l'octave, cela n'empêchoit pas qu'on ne pût jouer ſur cet inſtrument les trois modes anciens, comme l'a aſſuré Poſidonius cité par

(*a*) Appian. p. 118, 119. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 228, 381.
(*b*) Xenoph. p. 2.
(*c*) Athen. p. 182, 634. & *ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 117. Tom. IV. pag. 119, 120, 127, 128.

Athénée, parce que ces trois modes n'étant diſtans l'un de l'autre que d'un ton, il ſuffiſoit d'ajouter aux ſept cordes qui compoſoient la Lyre ordinaire, trois autres cordes, dont la plus haute rempliſſoit l'octave du mode Lydien; & ces dix cordes étant doublées, faiſoient les vingt cordes du Magadis.

Quelques-uns prétendent qu'il y avoit deux ſortes de Magadis; l'un étoit un inſtrument à cordes, dont on attribue l'invention à Sappho, & d'autres aux Lydiens. L'autre Magadis étoit une eſpece de flûte, qui donnoit en même-tems des tons hauts & des tons bas.

Le Magadis étoit de l'invention de Timothée de Milet. Il différoit des inſtrumens dont on s'étoit ſervi juſques-là, en ce qu'il avoit plus de cordes. On fit un procès à Timothée, ſur ce que par l'invention du Magadis, & l'augmentation des cordes, il gâtoit l'ancienne Muſique, & la décréditoit.

MAGALA, *Magala*, (*a*) nom du lieu où les Iſraëlites étoient campés, lorſque David combattit contre Goliath.

MAGALUS, *Magalus*, (*b*) Roi des Boiens, vivoit du tems de la ſeconde guerre Punique. L'an 218 avant Jeſus-Chriſt, Annibal étant en doute, lorſqu'il étoit campé ſur les bords du Rhône, s'il devoit aller juſqu'en Italie ſans combattre, ou en venir aux mains avec le premier ennemi qu'il trouveroit en ſon chemin, fut tiré de cette incertitude par Magalus. Car ce Prince, après lui avoir promis qu'il lui ſerviroit de guide, & que lui & les ſiens partageroient tout le péril avec les Carthaginois, lui conſeilla de ne point donner bataille, juſqu'à ce qu'il fût arrivé en Italie, afin d'attaquer cette province avec toutes ſes forces.

MAGARA, ſelon certaines éditions de Cicéron, au lieu de Mégara. *Voyez* Mégare, ville de Sicile.

MAGAS, *Magas*, Μάγας, (*c*) Gouverneur de la Cyrénaïque & de la Libye, ayant levé l'étendard de la révolte contre Ptolémée ſon maître & ſon bienfaiteur, ſe fit déclarer Roi de ces Provinces. Ils étoient freres de mere; car, il étoit fils de Bérénice & de Philippe, officier Macédonien, qu'elle avoit eu pour mari avant que d'être à Ptolémée Soter. Auſſi fut-ce à ſa priere & par ſon crédit que Magas obtint cette Vice-royauté, quand elle revint à la Couronne par la mort d'Ophellas. Il s'y étoit ſi bien affermi par une longue poſſeſſion, & par ſon mariage avec Apamé fille d'Antiochus Soter, Roi de Syrie, qu'il entreprit de ſe rendre indépendant. Comme l'ambition n'a point de bornes,

(*a*) Reg. L. 1. c. 17. v. 20.
(*b*) Tit. Liv. L. XXI. c. 29.
(*c*) Paul. p. 12, 13. Juſt. L. XXVI. c. 3. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 246. *& ſuiv.*

il pouſſa ſes prétentions encore plus loin. Non content d'enlever à ſon frere les deux Provinces qu'il gouvernoit, il vouloit même le détrôner. Il mena en Égypte pour cet effet une grande armée, & prenant la route d'Alexandrie, il ſe rendit maître en paſſant de Parétonion qui étoit une ville de la Marmarique.

La nouvelle qu'il reçut de la révolte des Marmarides dans la Libye, l'empêcha de pouſſer cette expédition plus loin. Il retourna ſur ſes pas pour y mettre ordre. Cette retraite donnoit une belle occaſion, à Ptolémée, qui s'étoit avancé ſur la frontiere à la tête d'une armée, de le charger, & de le défaire entierement; mais, un nouveau péril l'appella lui-même d'un autre côté.

Magas, après avoir mis ordre aux troubles qui l'avoient fait retourner ſur ſes pas, reprit ſes deſſeins ſur l'Égypte; &, pour y mieux réuſſir, il engagea ſon beau-pere Antiochus Soter à y entrer. Il fut réſolu entr'eux qu'Antiochus attaqueroit Ptolémée d'un côté, & Magas de l'autre. Ptolémée, qui fut averti ſecrétement de ce traité, prévint Antiochus, & lui donna tant d'occupation dans toutes ſes Provinces maritimes par les deſcentes & les ravages qu'y firent les troupes qu'il y envoya, que ce Prince fut obligé de demeurer dans ſes propres États pour les défendre, & Magas, qui avoit compté ſur la diverſion qu'il feroit, ne jugea pas à propos d'entrer en action de ſon côté, quand il vit que ſon allié ne faiſoit pas l'effort auquel il s'étoit attendu.

Quand il ſe vit fort âgé & infirme, il fit faire des ouvertures d'accommodement à Ptolémée ſon frere, & lui fit propoſer le mariage de Bérénice ſa fille unique avec le fils aîné de Ptolémée, & de lui donner tous ſes États pour dot. La négociation réuſſit, & la paix ſe fit à ces conditions. Mais, avant l'exécution, Magas vint à mourrir l'an 251 avant Jeſus-Chriſt, après avoir gouverné cinquante ans la Libye & la Cyrénaïque. Sur la fin de ſes jours il s'abandonnoit au plaiſir, & ſur-tout aux excès de la table, qui affoiblirent beaucoup ſa ſanté.

On dit qu'un Poëte, nommé Philémon, l'ayant fait jouer en plein théâtre dans une de ſes Comédies, il ſe contenta de commander à un de ſes Officiers de le frapper légerement du plat de ſon épée ſur la tête, & enſuite il lui envoya des oſſelets & une petite boule pour lui ſervir de paſſe-tems comme aux enfans.

MAGAS, *Magas*, Μάγας, (*a*) frere unique de Ptolémée Philopator, fut mis à mort par l'ordre de ce Prince barbare.

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 354.

MAGDALA, MAGDALUM, MAGDOLUM, MIGDOL, &c. termes qui ſignifient une tour, & qui ſe trouvent quelquefois ſeuls, & quelquefois joints à un autre nom propre. Joſephe parle d'une forteresſe, nommée Magadala, auprès de Gamala; & quelques-uns ont cru que c'étoit de-là que Marie Magdeleine avoit pris ſon nom.

MAGDALEL, *Magdalel*, (*a*) ville de Judée, dans la tribu de Nephthali. D. Calmet dit que ce mot ſignifie la tour de Dieu.

MAGDALGAD, *Magdalgad*, Μαγδαλγὰδ, (*b*) ville de Paleſtine dans la tribu de Juda. Ce mot, ſelon D. Calmet, veut dire la tour de Gad.

MAGDALUM, *Magdalum*, Μαγδωλὸν, (*c*) nom d'un lieu. Moïſe dit que les Iſraëlites étant ſortis d'Égypte, le Seigneur leur dit d'aller camper vis à-vis Pihahiroth, entre Magdalum & la mer, vis-à-vis Béelſéphon. On ne ſçait ſi c'étoit une ville, ou une ſimple tour. Les Prophetes parlent aſſez ſouvent de Magdalum, dans la baſſe-Égypte, oppoſée à la Thébaïde. L'Itinéraire d'Antonin marque Magdalum à douze milles de Péluſe.

MAGDELEINE, *Magdalena*. *Voyez* Marie Magdeleine.

MAGDIEL, *Magdiel*; Μαγδιὴλ, de la race d'Eſaü, ſuccéda à Mabſar, dans la principauté d'Édom.

MAGDOLE, *Magdolos*, *Magdolus*, Μάγδωλος, (*d*) ville d'Égypte, auprès de laquelle Nécos ou Néchao remporta une victoire conſidérable ſur les Syriens, au rapport d'Hérodote.

L'Itinéraire d'Antonin ſemble placer cette ville aux environs du Delta, du côté de l'orient à douze milles de Péluſe. Ortélius croit que Magdole eſt la même ville que Magdalum, dont il eſt parlé dans l'Exode, où, au lieu de Magdalum, Pagnin écrit Migdol. On lit Μαγδαλων ſur une médaille de l'empereur Antonin Pie. D. Dalmet juge que Magdole & Mageddos ſont la même ville.

MAGÉDAN, *Magedan*. *Voyez* Dalmanutha.

MAGEDDO, *Mageddo*, Μαγεδδὼ, Μαγεδδὼ. (*e*) ville de Judée dans la tribu de Manaſſé. Elle étoit célebre par la défaite du roi Joſias, qui y fut vaincu & bleſſé à mort par Néchor, roi d'Égypte. Hérodote, parlant de cette victoire, dit qu'elle fut remportée à Magdole. Il eſt fait mention de Mageddo en pluſieurs endroits de

(*a*) Joſu. c. 19. v. 38.
(*b*) Joſu. c. 15. v. 38.
(*c*) Exod. c. 14. v. 2. Numer. c. 33. v. 7. Jerem. c. 44. v. 1. c. 46. v. 14.
(*d*) Herod. L. II. c. 159. Exod. c. 14. v. 2.
(*e*) Joſu. c. 12. v. 21. c. 17. v. 11. Judic. c. 1. v. 27. c. 5. v. 19. Reg. L. III. c. 4. v. 12. c. 9. v. 15. L. IV. c. 9. v. 27. c. 23. v. 29, 30. Zachar. c. 12. v. 11.

l'Écriture. Les eaux de Mageddo ſont marquées au livre des Juges. Zacharie lit Mageddon.

MAGÉE, *Magæus*, Μαγαῖος, (*a*) frere de Pharnabaze, fut un de ceux que l'on chargea de mettre à mort Alcibiade, au rapport de Plutarque.

MAGES, *Magi*, Μάγοι. (*b*) peuple d'Aſie dans la Médie, au rapport d'Hérodote, de Pline, & de pluſieurs autres. Ils avoient, ſelon Pline, une forteresſe nommée Paſſagardes, où étoit la ſépulture de Cyrus, & une ville appellée Ecbatane, dont les habitans avoient été tranſportés par Darius dans les montagnes. Saint Clément d'Alexandrie fait mention du païs des Mages, ainſi que de trois montagnes qu'il y avoit; mais, il met ce païs dans la Perſe.

Ortélius croit que les Mages qui vinrent adorer Jeſus-Chriſt, étoient de ce peuple-là. Le vulgaire dit que c'étoient des Rois venus d'Arabie. Cela ne ſe contredit point. L'Arabie s'étendoit fort avant dans l'Orient, & ils l'avoient paſſée pour venir de la Médie à Jéruſalem. *Voyez* l'article ſuivant.

MAGES, *Magi*, Μάγοι, (*c*) qui vinrent adorer Jeſus-Chriſt, auſſitôt après ſa naiſſance à Bethléem. Saint Matthieu rapporte ainſi les circonſtances de cet évenement. » Jeſus-Chriſt étant » né à Bethléem de Judée, ſous » le regne du roi Hérode, des » Mages vinrent d'Orient à Jé» ruſalem, & demanderent où » étoit le Roi des Juifs, parce » qu'ils avoient vu ſon étoile » en Orient, & qu'ils étoient » venus pour l'adorer. Hérode, » ayant ouï cette nouvelle, en » fut épouvanté, & toute *la* » ville de Jéruſalem avec lui. » Ayant aſſemblé les Pontifes & » les Docteurs de la loi, il » leur demanda en quel endroit » le Chriſt devoit naître; ils » lui répondirent que c'étoit à » Bethléem. Hérode ayant ap» pellé les Mages, leur de» manda le tems auquel ils » avoient vu cette étoile, les » envoya à Bethléem s'infor» mer de cet enfant, & les pria » de lui rapporter ce qu'ils en » auroient appris, afin qu'il al» lât auſſi l'adorer. Les Mages » ſe mirent en chemin, & apper» çurent l'étoile qu'ils avoient » vue en Orient, & qui les » conduiſit au lieu où étoit » l'Enfant. Ils furent ravis de » voir cette étoile; & étant en» trés dans la maiſon ſur la» quelle elle s'arrêta, ils trou» verent l'Enfant avec ſa mere » Marie, & ouvrirent leurs » tréſors; ils offrirent en pré» ſens à Jeſus-Chriſt, de l'or, » de l'encens & de la myrrhe. » Ils furent enſuite avertis en » ſonge de ne point aller trou» ver Hérode, & s'en retour» nerent en leur païs par un » autre chemin. »

(*a*) Plut. T. I. p. 213.
(*b*) Plin. Tom. I. pag. 330. Herod. L. I. c. 101.
(*c*) Matth. c. 2. v. 1. *& ſeq.*

MAGETES, *Magetæ*. On lit dans Stace :

Quo Magetæ ſua gæſa citent, quo turbine cæſtum
Sauromatæ.

Ortélius croit que c'eſt un peuple d'Afrique, & peut-être le même que *Macæ* ou *Maces*. *Voyez* Maces.

(*a*) Ptolémée met un peuple du nom de Mageres dans l'Arabie Heureuſe.

MAGETH, *Mageth*, Μαγὲθ, (*b*) ville de Paleſtine, au delà du Jourdain. Elle fut priſe par Judas Maccabée. On croit que c'eſt la même que Machati.

MAGICIEN, *Magus*, Μάγος, nom que l'on donne à un enchanteur, qui fait réellement ou qui paroît faire des actions ſurnaturelles ; il ſignifie auſſi un devin, un diſeur de bonne aventure ; ce fut dans les ſiecles de barbarie ou d'ignorance un aſſez bon métier, mais la Philoſophie & ſur-tout la Phyſique expérimentale, plus cultivées & mieux connues, ont fait perdre à cet art merveilleux ſon crédit & ſa vogue.

Le nom de Magicien ſe trouve ſouvent dans l'Ecriture Sainte, ce qui juſtifieroit une ancienne remarque, qu'il n'y a eu parmi les Auteurs ſacrés que peu ou point de Philoſophes.

(*c*) Moïſe, par exemple, défend de conſulter ces ſortes de gens, ſous peine de mort. » Ne vous » détournez point après ceux, » qui ont l'eſprit de Python, » ni après les devins, &c. Quant » à la perſonne qui ſe détourne » après ceux qui ont l'eſprit » de Python, & après les de- » vins pour ſe corrompre avec » eux, je mettrai ma face con- » tre cette perſonne-là, & je » la retrancherai du milieu de » ſon peuple. » C'eût été manquer contre les loix d'une ſaine politique dans le plan de la théocratie Hébraïque, de ne pas ſévir contre ceux qui dérogeroient au culte du ſeul Dieu de vérité, en allant conſulter les miniſtres de l'eſprit tentateur ou du pere du menſonge. D'ailleurs, Moïſe qui avoit été à la cour de Pharaon aux priſes avec les Magiciens privilégiés de ce Prince, ſçavoit par ſa propre expérience de quoi ils étoient capables, & que pour leur réſiſter, il ne falloit pas moins qu'un pouvoir divin & ſurnaturel ; par-là même il vouloit par une défenſe ſi ſage, prévenir le danger & les funeſtes illuſions, dans leſquelles tombent néceſſairement ceux qui ont la foibleſſe de courir après les Miniſtres de l'erreur.

(*d*) Nous liſons dans l'Exode, » que Pharaon frappé de voir » que la verge qu'Aaron avoit » jettée devant lui & ſes ſervi- » teurs, s'étoit métamorphoſée

(*a*) Ptolem. L. VI. c. 7.
(*b*) Maccab. L. I. c. 5. v. 36.
(*c*) Levit. c. 19. v. 31 c. 20. v. 6.
(*d*) Exod. c. 7. v. 10. *& ſeq.*

» en un dragon, fit auſſi venir
» les ſages, les enchanteurs &
» les Magiciens d'Égypte, qui
» par leur enchantement firent
» la même choſe ; ils jetterent
» donc chacun leurs verges,
» & elles devinrent des dra-
» gons ; mais, la verge d'Aaron
» engloutit leurs verges. »

Nous connoiſſons peu la ſignification des termes de l'original ; la Vulgate n'en traduit que deux, les enviſageant ſans doute comme des ſynonymes inutiles ; *chacamien* ſignifie des ſages, mais de cette ſageſſe qu'on peut prendre en bonne ou mauvaiſe part, ou pour une vraie ſageſſe, ou pour cette ſageſſe diſſimulée, maligne, dangereuſe & fauſſe par-là même ; ainſi, dans tous les tems, il y a eu des hommes aſſez politiques & aſſez habiles pour faire ſervir l'apparence de la Philoſophie à leurs intérêts temporels, ſouvent même à leurs paſſions.

Mecaſphim vient du mot *caſchaph*, qui marque toujours dans l'Écriture, une divination, ou une explication des choſes cachées ; ainſi, ce ſont des devins, tireurs d'horoſcopes, interpretes de ſonges, ou diſeurs de bonne aventure. Les Carthumins ſont des Magiciens, enchanteurs, ou gens qui par leur art & leur habileté faſcinent les yeux, & ſemblent opérer des changemens phantaſtiques ou véritables, dans les objets ou dans les ſens ; tels furent les gens que Pharaon oppoſa à Moyſe & Aaron, *& ils firent la même choſe par leurs enchantemens.* Les termes de l'original expriment le grimoire, ces paroles cachées que prononçoient ſourdement & en marmottant les Magiciens, ou ceux qui vouloient paſſer pour l'être. C'eſt en effet l'être à demi que de perſuader aux ſimples que des mots vuides de ſens, prononcés d'une voix rauque, peuvent produire des miracles ; combien d'autres ſe ſont fait une réputation, à la faveur de leur obſcurité ? Cette eſpece de magie eſt la ſeule qui ſe pratique aujourd'hui avec ſuccès.

Il ſeroit très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de décider ſi le miracle de la métamorphoſe des verges en ſerpens fut bien réel & conſtaté de la part des Magiciens de Pharaon ; le pour & le contre ſont également plauſibles & peuvent ſe ſoutenir ; mais, les Rabbins dans la vie de Moyſe préſentent cet évenement d'une maniere encore plus glorieuſe pour ce chef des Hébreux ; ils diſent que Balaam, voyant que la verge de Moyſe convertie en dragon, avoit dévoré les leurs auſſi changées en ſerpent, ſoutint qu'en cela il n'y avoit point de miracle, puiſque le dragon eſt un animal vorace & carnaſſier, mais qu'il falloit voir ſi la verge de bois reſtant verge mangeroit auſſi les leurs. Moyſe accepta le défi, on jetta les verges à terre, celle de Moyſe ſans changer de

forme conſuma celles des Magiciens.

Les chefs des Magiciens de Pharaon ne ſont point nommés dans l'Exode, mais ſaint Paul nous a conſervé leurs noms; ils les appelle Jamnès & Mambrès. Ces mêmes noms ſe trouvent dans les paraphraſes Chaldéennes, dans le Talmud, la Gémarre & autres livres Hébreux; les Rabbins veulent qu'ils aient été fils du faux prophete Balaam, & prétendent qu'ils accompagnoient leur pere lorſqu'il vint vers Balac, roi de Moab. Les Orientaux les nomment Sabour & Gadour; ils les croyent venus de la Thébaïde, & diſent que leur pere étant mort depuis long-tems, leur mere leur avoit conſeillé, avant que de ſe rendre à la Cour, d'aller conſulter les manes de leur pere ſur le ſuccès de leur voyage; ils l'évoquerent en l'appellant par ſon nom, il ouit leur voix & leur répondit, & après avoir appris d'eux le ſujet qui les amenoit à ſon tombeau, il leur dit: » Prenez » garde ſi la verge de Moyſe & » d'Aaron ſe transformoit en » ſerpent pendant le ſommeil » de ces deux grands Magi- » ciens, car les enchantemens » qu'un Magicien peut faire, » n'ont nul effet pendant qu'il » dort; & ſçachez, ajoute le » mort, que s'il arrive autrement » à ceux-ci, nulle créature n'eſt » capable de leur réſiſter. » Arrivés à Memphis, Sabour & Gadour apprirent qu'en effet la verge de Moyſe & d'Aaron ſe changeoit en dragon qui veilloit à leur garde, dès qu'ils commençoient à dormir, & ne laiſſoit approcher qui que ce fût de leurs perſonnes. Étonnés de ce prodige, ils ne laiſſerent pas de ſe préſenter devant le Roi avec tous les Magiciens du païs, qui s'y étoient rendus de toutes parts, & que quelques-un font monter au nombre de ſoixante-dix mille; car Giath & Moſſa, célebres magiciens, ſe préſenterent auſſi devant Pharaon avec une ſuite des plus nombreuſes. Siméon, chef des Magiciens & ſouverain pontife des Egyptiens, y vint auſſi ſuivi d'un très-grand cortege.

Tous ces Magiciens, ayant vu que la verge de Moyſe s'étoit changée en ſerpent, jetterent auſſi par terre les cordes & baguettes qu'ils avoient remplies de vif-argent. Dès que ces baguettes furent échauffées par les rayons du ſoleil, elles commencerent à ſe mouvoir; mais, la verge miraculeuſe de Moyſe ſe jetta ſur elles & les dévora en leur préſence. Les Orientaux ajoutent, ſi l'on en croit M. Herbelot, que Sabour & Gadour ſe convertirent, & renoncerent à leur vaine profeſſion en ſe déclarant pour Moyſe. Pharaon, les regardant comme gagnés par les Iſraëlites pour favoriſer les deux freres Hébreux, leur fit couper les pieds & les mains, & fit attacher leurs corps à un gibet.

Les Perſans enſeignent que Moyſe fut inſtruit dans toutes

les ſciences des Égyptiens, par Jamnès & Mambrès, voulant réduire tout le miracle à un fait aſſez ordinaire ; c'eſt que les Diſciples vont ſouvent plus loin que leur maître.

Pline parle d'une ſorte de grands Magiciens, qui ont pour chefs Moyſe, Jamnès & Jotapel, ou Jocabel, Juifs; il y a toute apparence que par ce dernier il veut déſigner Joſeph, que les Égyptiens ont toujours regardé comme un de leurs ſages les plus célebres.

Daniel parle auſſi des Magiciens & des devins de Chaldée ſous Nabuchodonoſor ; il en nomme de quatre ſortes ; Chartumins, des enchanteurs ; Aſaphins, des devins interpretes de ſonges, ou tireurs d'horoſcopes ; Mécaſphins, des Magiciens, des ſorciers ou gens qui uſoient d'herbes, de drogues particulieres, du ſang des victimes & des os de morts pour leurs opérations ſuperſtitieuſes ; Chaſdins, des Chaldéens, c'eſt-à-dire, des aſtrologues qui prétendoient lire dans l'avenir par l'inſpection des aſtres, la ſcience des augures, & qui ſe mêloient auſſi d'expliquer les ſonges & d'interpréter les oracles. Tous ces honnêtes gens étoient en grand nombre, & avoient dans les Cours des plus grands Rois de la terre un crédit étonnant ; on ne décidoit rien ſans eux ; ils formoient le Conſeil dont les déciſions étoient d'autant plus reſpectables, qu'étant pour l'ordinaire les Miniſtres de la Religion, ils ſçavoient les étayer de ſon autorité, & qu'ils avoient l'art de perſuader à des Rois crédules, qui ne connoiſſoient pas les premiers élémens de la Philoſophie, à des peuples ſi ignorans, qu'à peine ſe trouvoit-il parmi eux un eſprit aſſez ami du vrai pour oſer douter ; qu'ils avoient, dis-je, l'art de perſuader à de tels Juges, qu'ils étoient les premiers confidens de leurs Dieux. On auroit ſans doute peine à croire un renverſement d'eſprit ſi incompréhenſible, s'il ne nous étoit rapporté par des Auteurs dignes de foi, puiſqu'on les regarde comme divinement inſpirés.

Le peuple Juif étoit trop groſſier pour s'affranchir de ce joug de la ſuperſtition ; il ſemble au contraire, que la grace que l'Éternel lui faiſoit de lui envoyer fréquemment des Prophetes pour l'inſtruire de ſa volonté, lui ait tourné en piege à cet égard. L'autorité de ces Prophetes, leurs miracles, le libre accès qu'ils avoient auprès des Rois, leur influence dans les délibérations & les affaires publiques, les faiſoient conſidérer par la multitude, & excitoient par-là même l'envie toute naturelle d'avoir part à ces diſtinctions, & de s'arroger pour cela le don de prophétie ; en ſorte que ſi l'on a dit de l'Égypte, que tout y étoit Dieu, il fut un tems qu'on pouvoit dire de la Paleſtine que tout y étoit

Prophete. Parmi ce nombre prodigieux de Voyans, il y en eut ſans doute plus de faux que de vrais ; les premiers voulurent s'accréditer par des miracles, & cette pieuſe obſcurité dans les diſcours, qui a toujours fait merveille pour en impoſer au peuple ; il fallut pour cela avoir recours aux ſciences & aux arts occultes. La magie fut miſe en œuvre, on en vint même juſqu'à élever Autel contre Autel, pour ſoutenir la gloire des divers objets d'un culte ſouvent idolâtre, rarement raiſonnable, & preſque toujours aſſez ſuperſtitieux pour fournir bien des reſſources à ceux qui aſpiroient à paſſer pour Magiciens.

Ainſi, quoique les loix divines & humaines ſéviſſent contre cet art illuſoire, il fut pratiqué dans preſque tous les tems par un grand nombre d'impoſteurs ; ſi les tems Évangéliques furent féconds en démoniaques, ils ne furent pas ſtériles en Magiciens & devins ; il paroît même que ceux qui profeſſoient ces peu philoſophiques métiers, ne faiſoient pas mal leurs affaires, témoins les reproches amers du maître de cette pauvre ſervante, délivrée d'un eſprit de Python, ſur la perte conſidérable que lui cauſoit cette guériſon, parce que ſon domeſtique lui valoit beaucoup par ſes divinations ; & Simon, ce riche Magicien de Samarie, qui par ſes enchantemens avoit ſçu renverſer l'eſprit de tout le peuple, ſe diſant être un grand perſonnage, auquel Grands & Petits étoient attachés, au point de l'appeller la grande vertu de Dieu.

Au reſte, il n'eſt perſonne qui n'ait ſes apologiſtes. Judas a eu les ſiens comme inſtrument dans la main de Dieu pour le ſalut de l'humanité. Simon en a trouvé un qui le préſente comme un ſuppôt de Satan, ſincerement converti, & qui vouloit par l'acquiſition d'un pouvoir divin, rompre un pacte qu'il avoit avec le Diable, & s'attacher à détruire autant ſon empire qu'il avoit travaillé à l'établir par ſes ſortileges. Mais, ſaint Pierre n'a pas fourni les matériaux de cette apologie ; & le négoce du Magicien Simon eſt ſi fort décrié dans l'Égliſe, qu'il faudroit une éloquence plus que magique pour rétablir aujourd'hui ſa réputation des plus délabrées. L'Auteur des Actes des Apôtres ne s'explique point ſur les choſes curieuſes que renfermoient les livres que brûlerent dévotement les Ephéſiens, nouveaux convertis à la foi Chrétienne ; il ſe contente de dire que le prix de ces livres ſupputé fut trouvé monter à cinquante mille pieces d'argent. Si ces choſes curieuſes étoient de la magie, comme il y a tout lieu de le croire, aſſurément les adorateurs de la grande Diane étoient de très-petits Philoſophes, qui avoient de l'argent de reſte & payoient chérement de mauvaiſes drogues.

Revenons aux Magiciens de Pharaon. On agite une grande queſtion au ſujet des miracles qu'ils ont opérés, & que rapporte Moyſe. Bien des Interpretes veulent que ces preſtiges n'aient été qu'apparens, qu'ils ſoient dûs uniquement à leur induſtrie, à la ſoupleſſe de leurs doigts ; enſorte que s'ils en impoſoient à leurs ſpectateurs, cela ne vint que de la précipitation du jugement de ceux-ci, & non de l'évidence du miracle, à laquelle ſeule ils auroient dû donner leur conſentement.

D'autres veulent que ces miracles aient été bien réels, & les attribuent aux ſecrets de l'art Magique & à l'action du Démon. Lequel de ces deux partis eſt le plus conforme à la raiſon & à l'analogie de la foi? C'eſt ce qu'il eſt également difficile & dangereux de décider, & il faudroit être bien hardi pour s'ériger en Juge dans un procès ſi célebre.

L'illuſion des tours de paſſe-paſſe, l'habileté des joueurs de gobelets, tout ce que la méchanique peut avoir de plus étonnant & de plus propre à ſurprendre & à faire tomber dans l'erreur ; les admirables ſecrets de la chymie, les prodiges ſans nombre qu'ont opérés l'étude de la nature, & les belles expériences qui l'ont dévoilée juſques dans les plus ſecretes opérations, tout cela nous eſt connu aujourd'hui juſqu'à un certain point ; mais, il faut en convenir, nous ne connoiſſons que peu ou point du tout le Démon, & les puiſſances infernales qui dépendent de lui ; il ſemble même que graces au goût de la Philoſophie, qui gagne & prend inſenſiblement le deſſus, l'empire du Démon va tous les jours en déclinant.

Quoi qu'il en ſoit, Moyſe nous dit que les Magiciens de Pharaon ont opéré des miracles, vrais ou faux, & que lui-même ſoutenu du pouvoir divin, en a fait de beaucoup plus conſidérables, & a griévement affligé l'Égypte, parce que le cœur de ſon Roi étoit endurci ; nous devons le croire religieuſement, & nous applaudir de n'en avoir pas été les ſpectateurs. *Voyez* Magie.

MAGIDIE, *Magidium*, (*a*) Μαγδίον, nom d'une Muſicienne, dont il eſt fait mention dans un dialogue de Lucien.

MAGIE, *Magia*, Μαγεία, (*b*) Art fameux dans l'Antiquité, répandu chez toutes les nations, & qui a toujours été un des ſujets ſur lequel le Pyrrhoniſme a le plus triomphé ; & il faut avouer que quand on fait attention à la Magie des Anciens, aux extravagances qu'elle racontoit, aux crimes qu'elle faiſoit commettre, on eſt étonné que les nations les plus ſçavan-

(*a*) Lucian. Tom. II. pag. 740.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 171. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 48. Tom. IV. pag. 405. *& ſuiv.* Tom. VII. pag. 23. *& ſuiv.* T. X. p. 62, 63.

tes & les plus policées, de même que les plus barbares, aient pu croire tant d'abſurdités & commettre tant de crimes ſans ſcrupule. Mais, l'étonnement doit ceſſer dès qu'on voit que cette Magie étoit chez eux une ſuite de la Théologie même, & que, comme Arrien l'a remarqué, lorſqu'un diſcours choquoit la vraiſemblance, on n'avoit qu'à y mêler la Divinité, & qu'auſſitôt il ceſſoit d'être incroyable.

On définit la Magie, l'art de produire dans la nature des choſes au-deſſus du pouvoir des hommes par le ſecours des Dieux, en employant certaines paroles & certaines cérémonies.

Nous diſons, l'art de produire des choſes au-deſſus du pouvoir des hommes, car il n'y avoit rien d'ordinaire dans les actions des Magiciens; ils exerçoient leur empire dans le Ciel, ſur la Terre & dans les Enfers. *Cujus horrido murmure imperioſiſque verbis dii ſuperi maneſque torquentur*, diſoit Quintilien en parlant d'un Magicien. C'étoit ce pouvoir ſuprême qui donnoit tant d'attrait pour la Magie; & Néron, au rapport de Pline, ne chercha à ſe rendre habile dans cette ſcience, que pour avoir le plaiſir de commander aux Dieux. Quelle puiſſance en effet ne devoient point s'attribuer des hommes qui croyoient les Dieux ſoumis à leur volonté? Suivant l'opinion commune, c'étoit un jeu pour les Magiciens de faire tomber la grêle, le tonnerre, d'exciter des tempêtes, d'aller partout au milieu des airs, de faire deſcendre la lune ſur la terre, & de tranſporter les fruits & les moiſſons d'un lieu dans un autre. Furius Créſinus fut ſérieuſement accuſé d'être aſſez habile Magicien pour s'approprier ainſi le bien de ſes voiſins, & il ne put faire taire ſes accuſateurs, ni détromper ſes Juges, qu'en faiſant voir que ſes terres n'étoient d'un meilleur rapport que celles des autres, que parce qu'il les cultivoit mieux. On doutoit ſi peu que les Magiciens euſſent ce pouvoir, que dans les douze Tables, il étoit défendu ſous peine de la vie de faire ces ſortes de tranſports.

La puiſſance des Magiciens ne ſe bornoit point à faire du bien ou du mal aux vivans, ils étendoient encore leur pouvoir ſur les morts par l'évocation des ames; ils mettoient les ombres aux priſes les unes avec les autres. Plutarque rapporte que les Lacédémoniens ayant fait mourir de faim Pauſanias dans le temple de Pallas, ſon ſpectre cauſoit tant de frayeur à ceux qui venoient dans ce temple, que perſonne n'oſoit plus y entrer. Les Lacédémoniens n'y trouverent point d'autre remede que de faire venir de Theſſalie des Magiciens qui évoquerent les ames de pluſieurs autres Lacédémoniens, qu'on ſçavoit avoir été pendant leur

vie ennemis déclarés de Pauſanias, & ces ames donnerent ſi bien la chaſſe au ſpectre, qu'il n'épouvanta plus perſonne.

La Magie, conſidérée comme la ſcience des premiers Mages, ne fut autre choſe que l'étude de la ſageſſe; pour lors elle ſe prenoit en bonne part, mais il eſt rare que l'homme ſe renferme dans les bornes du vrai, il eſt trop ſimple pour lui. Il eſt preſque impoſſible qu'un petit nombre de gens inſtruits, dans un ſiecle & dans un païs en proie à une craſſe ignorance, ne ſuccombent bientôt à la tentation de paſſer pour extraordinaires & plus qu'humains; ainſi, les Mages de Chaldée & de tout l'Orient, ou plutôt leurs diſciples, [car c'eſt de ceux-ci que vient d'ordinaire la dépravation dans les idées] les Mages, diſons-nous, s'attacherent à l'aſtrologie, aux divinations, aux enchantemens, aux maléfices; & bientôt le terme de Magie devint odieux, & ne ſervit plus dans la ſuite qu'à déſigner une ſcience également illuſoire & mépriſable. Fille de l'ignorance & de l'orgueil, cette ſcience a dû être des plus anciennes; il ſeroit difficile de déterminer le tems de ſon origine; ayant pour objet d'alléger les peines de l'humanité, elle a pris naiſſance avec nos miſeres. Comme c'eſt une ſcience ténébreuſe, elle eſt ſur ſon trône dans les païs où regnent la barbarie & la groſſiereté. Les Lapons, & en général les peuples ſauvages, cultivent la Magie, & en font grand cas.

Pour faire un traité complet de Magie, à la conſidérer dans le ſens le plus étendu, c'eſt-à-dire, dans ce qu'elle peut avoir de bon & de mauvais, on devroit la diſtinguer en Magie divine, Magie naturelle & Magie ſurnaturelle.

1.° La Magie divine n'eſt autre choſe que cette connoiſſance particuliere des plans, des vues de la Souveraine Sageſſe, que Dieu dans ſa grace révele aux ſaints hommes animés de ſon eſprit, ce pouvoir ſurnaturel qu'il leur accorde de prédire l'avenir, de faire des miracles, & de lire, pour ainſi dire, dans le cœur de ceux à qui ils ont affaire. Il fut de tels dons, nous devons le croire; ſi même la Philoſophie ne s'en fait aucune idée juſte, éclairée par la foi, elle les révere dans le ſilence. Mais en eſt il encore? Nous ne le ſçavons, & nous croyons qu'il eſt permis d'en douter. Il ne dépend pas de nous d'acquérir cette déſirable Magie; *elle ne vient ni du courant ni du voulant; c'eſt un don de Dieu.*

2.° Par la Magie naturelle, on entend l'étude un peu approfondie de la nature, les admirables ſecrets qu'on y découvre, les avantages ineſtimables que cette étude a apportés à l'humanité dans preſque tous les Arts & toutes les Sciences; Phyſique, Aſtronomie, Médecine, Agriculture, Navigation, Mé-

chanique, nous dirons même Éloquence; car, c'eſt à la connoiſſance de la nature & de l'eſprit humain en particulier & des reſſorts qui le remuent, que les grands maîtres ſont redevables de l'impreſſion qu'ils font ſur leurs auditeurs, des paſſions qu'ils excitent chez eux, des larmes qu'ils leur arrachent, &c. &c. &c.

Cette Magie, très-louable en elle-même, fut pouſſée aſſez loin dans l'Antiquité; il paroît même par le feu Grégeois, & quelques autres découvertes dont les Auteurs nous parlent, qu'à divers égards les Anciens nous ont ſurpaſſés dans cette eſpece de Magie. Mais, les invaſions des peuples du nord lui firent éprouver les plus funeſtes révolutions, & la replongerent dans cet affreux cahos, dont les ſciences & les beaux arts ont eu tant de peine à ſortir dans notre Europe. Ainſi, bien des ſiecles après, on vit reparoître la ſphere de verre d'Archimede, la colombe de bois volante d'Archytas, les oiſeaux d'or de l'empereur Léon qui chantoient, les oiſeaux d'airain de Boëce qui chantoient & qui voloient, les ſerpens de même matiere qui ſiffloient, &c. Il fut un païs en Europe dans lequel on fut ſur le point de brûler Brioché & ſes marionnettes. Un cavalier François qui promenoit & faiſoit voir dans les foires une jument qu'il avoit eu l'habileté de dreſſer à répondre exactement à ſes ſignes, comme nous en avons tant vus dans la ſuite, eut la douleur en Eſpagne de voir mettre à l'inquiſition un animal qui faiſoit toute ſa reſſource, & eut aſſez de peine à ſe tirer lui-même d'affaire. On pourroit multiplier ſans nombre les exemples de choſes toutes naturelles, que l'ignorance a voulu rendre criminelles, & faire paſſer pour les actes d'une Magie noire & diabolique. A quoi ne furent pas expoſés ceux qui les premiers oſerent parler d'Antipodes & d'un nouveau monde?

Mais, nous reprenons inſenſiblement le deſſus, & l'on peut dire qu'aux yeux même de la multitude, les bornes de cette prétendue Magie naturelle ſe rétreciſſent tous les jours; parce qu'éclairés du flambeau de la Philoſophie, nous faiſons tous les jours d'heureuſes découvertes dans les ſecrets de la nature, & que de bons ſyſtêmes, ſoutenus par une multitude de belles expériences, annoncent à l'humanité de quoi elle peut être capable par elle-même & ſans Magie. Ainſi la bouſſole, les théleſcopes, les microſcopes, &c. & de nos jours les polypes, l'électricité; dans la Chymie, dans la Méchanique dans la Statique, les découvertes les plus belles, les plus utiles, vont immortaliſer notre ſiecle; & ſi l'Europe retomboit jamais dans la barbarie dont elle eſt enfin ſortie, nous paſſerions chez de barbares ſucceſſeurs pour autant de Magiciens.

3.° La

3.° La Magie ſurnaturelle eſt la Magie proprement dite, cette Magie noire qui ſe prend toujours en mauvaiſe part, que produiſent l'orgueil, l'ignorance & le manque de philoſophie ; c'eſt celle qu'Agrippa comprend ſous les noms de *Cæleſtialis & Cæremonialis ;* elle n'a de ſcience que le nom, & n'eſt autre choſe que l'amas confus de principes obſcurs, incertains & non démontrés, de pratiques la plûpart arbitraires, puériles, & dont l'inefficace ſe prouve par la nature des choſes.

Agrippa, auſſi peu Philoſophe que Magicien, entend par la Magie qu'il appelle *Cæleſtialis*, l'Aſtrologie judiciaire qui attribue à des eſprits une certaine domination ſur les planetes, & aux planetes ſur les hommes, & qui prétend que les diverſes conſtellations influent ſur les inclinations, le ſort, la bonne ou la mauvaiſe fortune des humains ; & ſur ces foibles fondemens il bâtit un ſyſtême ridicule, mais qui n'oſe paroître aujourd'hui que dans l'almanach de Liege & autres livres ſemblables ; triſtes dépôts des matériaux qui ſervent à nourrir des préjugés & des erreurs populaires.

La Magie *Cæremonialis*, ſelon Agrippa, eſt bien ſans contredit ce qu'il y a de plus odieux dans ces vaines ſciences ; elle conſiſte dans l'invocation des Démons, & s'arroge, en conſéquence d'un pacte exprès ou tacite fait avec les puiſſances infernales, le prétendu pouvoir de nuire à leurs ennemis, de produire des effets mauvais & pernicieux, que ne ſçauroient éviter les malheureuſes victimes de leur fureur.

Elle ſe partage en pluſieurs branches, ſuivant ſes divers objets & opérations ; la cabale, le ſortilege, l'enchantement, l'évocation des morts ou des malins eſprits ; la découverte des tréſors cachés, des plus grands ſecrets ; la divination, le don de prophétie, celui de guérir par des pratiques myſtérieuſes les maladies les plus opiniâtres ; la fréquentation du ſabath, &c. De quels travers n'eſt pas capable l'eſprit humain ! On a donné dans toutes ces rêveries. C'eſt le dernier effort de la Philoſophie d'avoir enfin déſabuſé l'humanité de ces humilianres chimeres ; elle a eu à combattre la ſuperſtition, & même la Théologie qui ne fait que trop ſouvent cauſe commune avec elle. Mais enfin dans les païs où l'on ſçait penſer, réfléchir & douter, le Démon fait un petit rôle, & la Magie diabolique reſte ſans eſtime & ſans crédit.

MAGISTE, *Magiſtus*, *Magiſtum*, Μάγιστος Μάγιστον, (*a*) ville du Péloponnèſe, l'une des ſix que les Éléens bâtirent, ſelon Hérodote, & apparemment l'une de celles qu'ils avoient

(*a*) Herod. L. IV. c. 148.

détruites de ſon tems, comme il le rapporte.

MAGISTER, Maître, titre qu'on trouve ſouvent dans les anciens Écrivains, & qui marque que la perſonne qui le portoit, étoit parvenue à quelque degré d'éminence, *in ſcientia aliqua præſertim litteraria.* Anciennement on nommoit *Magiſtri* ceux que nous appellons maintenant Docteurs.

C'eſt un uſage encore ſubſiſtant dans l'univerſité de Paris, de nommer Maîtres tous les aſpirans au Doctorat, qui font le cours de la Licence; & dans les examens, les theſes, les aſſemblées, & autres actes publics de la faculté de Théologie, les Docteurs ſont nommés *S. M. N. Sapientiſſimi Magiſtri Noſtri.* Charles IX appelloit ordinairement & d'amitié ſon précepteur Amyot, mon Maître.

MAGISTER COLLEGII AUGURUM, (*a*) le maître du College des Augures. C'eſt ainſi qu'on nommoit le chef ou le principal des Augures.

MAGISTER ÉQUITUM. Il n'y a point de mot François qui puiſſe exprimer ce que c'étoit que cette charge; & en le rendant par Général de la cavalerie, comme font tous nos Traducteurs, on n'en donne qu'une idée très-imparfaite; il ſuffit de dire que c'étoit la premiere place après le Dictateur tant en paix qu'en guerre.

Mais, ſi l'on veut quelque détail, nous dirons qu'on lui donnoit le nom de *Magiſter Equitum*, parce que comme le Dictateur commandoit à tout le peuple, celui ci commandoit à toute la cavalerie. C'étoit le Dictateur qui le nommoit, & il le prenoit ordinairement entre ceux qui avoient été Conſuls ou Préteurs. Le Sénat & le peuple l'ont auſſi nommé quelquefois. Le devoir de ce Général de la cavalerie étoit d'aider le Dictateur en tout ce qu'il pouvoit, & de lui obéir. Les marques qui le diſtinguoient, étoient à peu près les mêmes que celles des Préteurs, les ſix Licteurs avec leurs faiſceaux, la robe prétexte, &c. Pendant que la République a joui de ſa liberté, on n'a jamais vu qu'un ſeul Dictateur ſans Général de la cavalerie. Ce fut Fabius Butéo, que l'on revêtit de cette charge pour élire des Sénateurs l'an de Rome 537. Le *Magiſter Equitum* commandoit non-ſeulement la cavalerie, mais auſſi les *Accenſi*, ou les Succenturions, comme dit Varron. Il ne paroît pas que cette charge ait été continuée ſous les Empereurs.

MAGISTRAT, *Magiſtratus*, terme qui ſignifioit anciennement tout Officier qui étoit revêtu de quelque portion de la puiſſance publique; mais préſentement par ce terme, on n'entend que les Officiers qui tiennent un rang diſtingué dans l'adminiſtration de la juſtice.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 25.

I. Les premiers Magiſtrats, établis chez les Hébreux, furent ceux que Moïſe choiſit par le conſeil de Jéthro ſon beau-pere. Moïſe lui ayant expoſé qu'il ne pouvoit ſoutenir ſeul tout le poids des affaires, Jéthro lui dit de choiſir dans tout le peuple des hommes ſages & craignant Dieu, d'une probité reconnue, & ſur-tout ennemis du menſonge & de l'avarice, pour leur confier une partie de ſon autorité; de prendre parmi eux des Tribuns, des Centeniers, des Cinquanteniers, des Dixainiers, ainſi qu'il eſt dit au XVIII. Chap. de l'Exode. Ceci donne une idée des qualités que doit avoir le Magiſtrat.

Pour faire cet établiſſement, Moïſe aſſembla tout le peuple; & ayant choiſi ceux qu'il crut les plus propres à gouverner, il leur ordonna d'agir toujours équitablement, ſans nulle faveur ou affection de perſonnes, & de lui référer les choſes difficiles, afin qu'il pût les régler ſuivant leur rapport.

Comme les Iſraëlites n'avoient alors aucun territoire fixe, il partagea tout le peuple en différentes Tribus de mille familles chacune, & ſubdiviſa chaque Tribu en d'autres portions de cent, de cinquante, ou de dix familles.

Ces diviſions faites, il établit un Préfet ou Intendant ſur chaque Tribu, & d'autres Officiers d'un moindre rang ſur les ſubdiviſions de cent, de cinquante, & de dix.

Moïſe choiſit encore par l'ordre de Dieu même, avant la fin de l'année, 70 autres Officiers plus avancés en âge dont il ſe forma un Conſeil, & ceux-ci furent nommés *Seniores & Magiſtri populi*, d'où eſt venu ſans doute dans la ſuite le nom de Magiſtrats.

Tous ces Officiers, établis par Moïſe dans le déſert, ſubſiſterent de même dans la Paleſtine. Le Sanhédrin ou grand Conſeil des 70 établit ſon ſiege à Jéruſalem. Ce Tribunal ſouverain, auquel préſidoit le Grand-Prêtre, connoiſſoit ſeul de toutes les affaires qui avoient rapport à la religion & à l'obſervation des loix, des crimes qui méritoient le dernier ſupplice ou du moins effuſion de ſang, & de l'appel des autres Juges.

Il y eut auſſi à Jéruſalem deux autres Tribunaux & un dans les autres villes, pour connoître en premiere inſtance, de toutes les affaires civiles, & de tous les délits autres que ceux dont on a parlé.

Les Centeniers, Cinquanteniers, Dixainiers, eurent chacun l'intendance d'un certain quartier de la capitale.

II. Les Grecs, qui ont paru immédiatement après les Hébreux, & qui avoient été longtems leurs contemporains, eurent communément pour maxime de partager l'autorité du Gouvernement & de la Magiſtrature entre pluſieurs perſonnes.

Les Républiques prenoient de plus la précaution de changer ſouvent de Magiſtrats, dans la crainte que s'ils reſtoient trop long-tems en place, ils ne ſe rendiſſent trop puiſſans & n'entreprîſſent ſur la libetté publique.

Les Athéniens, qui ont les premiers uſé de cette politique, choiſiſſoient tous les ans 500 de leurs principaux citoyens, dont ils formoient le Sénat qui devoit gouverner la République pendant l'année.

Ces 500 Sénateurs étoient diſtribués en dix claſſes de 50 chacune, que l'on appelloit Prytanes; chaque Prytane gouvernoit l'État pendant trente-cinq jours.

Des cinquante qui gouvernoient pendant ce tems, on en tiroit toutes les ſemaines dix, qui étoient qualifiés Préſidens; & de ces dix on en choiſiſſoit ſept qui partageoient entr'eux les jours de la ſemaine & tout cela ſe tiroit au ſort. Celui qui étoit de jour ſe nommoit *Archos*, Prince ou premier; les autres formoient ſon Conſeil.

Ils ſuivoient à peu près le même ordre pour l'adminiſtration de la juſtice. Au commencement de chaque mois, lorſqu'on avoit choiſi la Cinquantaine qui devoit gouverner la République, on choiſiſſoit enſuite un Magiſtrat dans chaque autre Cinquantaine. De ces neuf Magiſtrats appellés Archontes, trois étoient tirés au ſort pour adminiſtrer la juſtice pendant le mois; l'un que l'on appelloit Préfet ou Gouverneur de la ville, préſidoit aux affaires des particuliers, & à l'exécution des loix pour la police & le bien public; l'autre nommé Βασιλεὺς, Roi, avoit l'intendance & la juriſdiction ſur-tout ce qui avoit rapport à la religion; le troiſieme appellé Polémarchus, connoiſſoit des affaires militaires & de celles qui ſurvenoient entre les citoyens & les étrangers; les ſix autres Archontes ſervoient de Conſeil aux trois premiers.

Il y avoit encore quelques autres Tribunaux inférieurs pour différentes affaires civiles & criminelles; ils changeoient auſſi de Juges les uns tous les mois, les autres tous les ans.

Tous ces Tribunaux n'étoient chargés de la police que pour l'exécution; la connoiſſance principale en étoit réſervée au Sénat de l'Aréopage, qui étoit le ſeul Tribunal compoſé de Juges fixes & perpétuels; on les choiſiſſoit entre les principaux citoyens qui avoient exercé avec le plus d'applaudiſſement l'une des trois Magiſtratures dont on vient de parler.

III. Pour ce qui eſt des Romains, lorſque Romulus eut fondé cet Empire, il rendoit lui-même la juſtice avec ceux des principaux citoyens qu'il s'étoit choiſis pour Conſeil, & qu'il nomma Sénateurs. Il diſtingua le peuple en deux claſſes; les Patriciens ou nobles furent les ſeuls auxquels il per-

mit d'aſpirer aux charges de la Magiſtrature ; il accorda aux Plébeiens le droit de choiſir eux-mêmes leurs Magiſtrats dans l'ordre des Patriciens.

Lorſque les Rois furent chaſſés de Rome, la puiſſance du Sénat s'accrut beaucoup ; la République fut gouvernée par deux Conſuls qui étoient les Chefs du Sénat; ils l'étoient encore du tems d'Auguſte, & néanmoins le Sénat leur commandoit ſurtout dans la guerre; on leur donna pour Collegue le Cenſeur dont la charge étoit de faire le dénombrement des citoyens, & d'impoſer chacun aux ſubſides ſelon ſes facultés ; & comme les Conſuls étoient quelquefois obligés de commander dans les Provinces, on nommoit dans des tems de trouble un ſouverain Magiſtrat, qu'on appella Dictateur.

Le Préfet de la ville, qui avoit été inſtitué dès le tems de Romulus pour commander en ſon abſence, devint ſous Juſtinien le chef du Sénat ; après lui les Patrices, les Conſuls, enſuite les autres Officiers, tels que ceux que l'on appelloit Préfets & Meſtres de Camp ; enfin les Sénateurs & les Chevaliers, les Tribuns du peuple leſquels avoient été inſtitués par Romulus, & dont le pouvoir augmenta beaucoup ſous la République ; les Édiles, le Queſteur & autres Officiers.

On créa auſſi des Tribuns des Soldats, des Édiles Curules, des Queſteurs, les Préfets du Prétoire, un Maître général de la cavalerie, un Maître des offices, un Préfet de l'épargne, *Comes ſacrarum largitionum ;* un Préfet particulier du Domaine du Prince, *Comes rerum privatarum ;* un *Comes ſacri patrimonii;* un Maître de la milice, des Proconſuls, & des Légats, un préfet d'Orient, un préfet d'Auguſte, un Préfet des proviſions, *Præfectus annonæ ;* un Préfet des gardes de nuit, *Præfectus vigilum*, &c.

Il y eut auſſi des Vicaires ou Lieutenans donnés à divers Magiſtrats, des Aſſeſſeurs ou Conſeillers, des Défenſeurs des cités, des Décurions, des Décemvirs, & pluſieurs autres Officiers.

La fonction de tous ces Magiſtrats n'étoit point érigée en office ; ce n'étoit que des commiſſions qui étoient données par le Sénat, ou par le peuple, ou en dernier lieu par les Empereurs.

Aucune Magiſtrature n'étoit vénale ; mais, comme il ſe gliſſe par-tout de l'abus, on fut obligé de défendre à ceux qui briguoient les charges, de venir aux aſſemblées avec une double robe ſous laquelle ils puſſent cacher de l'argent, comme ils avoient coutume de faire pour acheter le ſuffrage du peuple.

Tous ceux qui exerçoient quelque partie de la puiſſance publique, étoient appellés Magiſtrats, ſoit qu'ils fuſſent ſimplement Officiers de Judicature, ſoit qu'ils euſſent auſſi le

gouvernement civil & militaire, ou même qu'ils fuſſent ſimplement Officiers militaires.

On ne pouvoit aſpirer à aucune Magiſtrature de la ville de Rome, que l'on n'eût ſervi dix ans dans la milice Romaine; & qu'on n'eût par conſéquent atteint l'âge de 27 ans. Il y avoit des cas & des perſonnes, en faveur deſquelles le peuple Romain ſe relâchoit de cette loi, comme il le fit en faveur de Pompée, d'Auguſte, de Scipion l'Africain & de pluſieurs autres. Le peuple s'aſſembloit dans le champ de Mars, ceux qui vouloient parvenir aux charges, alloient ſolliciter chacune des Tribus dont le peuple étoit compoſé; ſouvent même ils alloient voir chaque particulier, pour briguer ſon ſuffrage. Mais, dans la ſuite, le peuple s'étant conſidérablement augmenté, on ſe relâcha de cette coutume, qui fut abrogée en partie.

Lorſque tout le monde étoit aſſemblé, une eſpece de Héros ou d'Huiſſier appelloit celui qui demandoit quelque Magiſtrature. Le Candidat répondoit lui-même, & diſoit ſon nom, ſon ſurnom, faiſoit un précis de l'hiſtoire de ſa vie, il nommoit pluſieurs perſonnes pour en rendre témoignage; ſouvent le Général ou le Capitaine ſous lequel il avoit ſervi, lui rendoit ce ſervice. Lorſque pluſieurs particuliers concouroient pour la même place, ils s'objectoient reſpectivement les raiſons de la naiſſance, de l'âge, de la probité qui pouvoient ſervir d'excluſion à ces charges. Le Sénat jugeoit de la capacité de ceux qui ſe préſentoient, ayant toujours plus d'égard au mérite, qu'à la recommandation.

On gardoit auſſi un ordre admirable dans la diſtribution des charges. On n'élevoit jamais une perſonne des plus bas emplois aux plus hauts. On n'y parvenoit que par degrés. Un particulier, dont le pere étoit en la puiſſance de l'ennemi, ne pouvoit parvenir à aucune charge de Magiſtrature.

Les Romains appelloient Magiſtrats Curules, les Conſuls, les Cenſeurs, les Préteurs & les édiles Curules. Lorſque ces Magiſtrats portoient les portraits de leurs ancêtres, on les appelloit nobles, mais s'ils n'avoient que les leurs, on les appelloit gens de fortune, *novi homines*. On leur donnoit le nom de Curules, ſelon quelques-uns, du mot Latin *currus*, char, parce qu'ils avoient droit de ſe montrer & de paroître en public étant montés ſur un char; mais n'étoit-ce pas plutôt à cauſe qu'ils étoient aſſis dans les aſſemblées ſur un ſiege, nommé Curule?

Il y avoit dans la ville de Rome de grands & de petits Magiſtrats, d'ordinaires & d'extraordinaires. Les Magiſtrats extraordinaires étoient ceux que l'on faiſoit dans des circonſtances difficiles. Les Tribus, ſans attendre les grandes

assemblées, les éliſoient lorſqu'on en avoit beſoin. Les Dictateurs & les Maîtres de la cavalerie étoient de ce nombre. Les Magiſtrats ordinaires étoient ceux que l'on éliſoit dans la place publique par les aſſemblées dont le tems étoit fixé. Les grands Magiſtrats étoient ceux que l'on éliſoit dans les aſſemblées que les Romains nommoient *Centuriatia Comitia*; les Conſuls, les Préteurs & les Cenſeurs étoient de ce nombre. Les petits Magiſtrats, comme les Queſteurs, les Tribuns du peuple, les Édiles du peuple, les Édiles Curules, les différens Triumvirs, les Quinquevirs, les Décemvirs, &c. étoient élus dans l'aſſemblée des Tribus du peuple. Les derniers ne pouvoient empêcher la tenue de l'aſſemblée des Tribus du peuple, ou la diſſoudre, ce que pouvoient les premiers. Les Magiſtrats que l'on nommoit Patriciens, tant parce que les Patriciens donnerent lieu à leur création, que parce qu'ils étoient de famille Patricienne, étoient élus dans les grandes aſſemblées. Mais, les Plébeiens, ainſi nommés, parce que le peuple, dont ils étoient tirés, avoit occaſionné leur élection, ſe choiſiſſoient dans l'aſſemblée des Tribus.

Outre ces Magiſtrats, qui ſervoient pour la police & la conduite de la ville de Rome, il y en avoit d'autres à qui on donna le nom de *Provinciales*. Les Romains comprenoient ſous ce nom généralement tous ceux qui étoient chargés de quelque commandement, ou de quelque inſpection hors de la ville de Rome. On peut mettre dans ce rang les Triumvirs, les Quinquevirs, les Décemvirs, les Vigintivirs, & tous ceux qui étoient chargés de conduire ou de commander les colonies du peuple Romain.

» Il faut, dit une loi de Juſti-» nien, qu'un Magiſtrat char-» gé de rendre la juſtice, ſoit » d'un facile accès à tout le » monde; mais, il faut auſſi » qu'en même-tems il évite de » tomber dans le mépris. C'eſt » pourquoi, dans les inſtruc-» tions qu'on donne aux Gou-» verneurs de Province, il leur » eſt commandé de ne point » trop ſe familiariſer ni s'éga-» ler avec les Provinciaux, » parce que leur dignité pour-» roit en ſouffrir. Ce Magiſtrat, » quand il eſt occupé à rendre » juſtice, ne doit ni faire pa-» roître de l'indignation contre » ceux qu'il croit coupables, » ni ſe laiſſer attendrir par les » prieres des malheureux. Car, » comme le Juge doit être d'une » rectitude inflexible, il ne faut » point que ſon viſage trahiſſe » jamais & décele les ſentimens » de ſon cœur. En un mot, il » doit rendre la juſtice de telle » ſorte, qu'il releve l'autorité » de ſa place par la ſageſſe & » la modération de ſon caracte-» re. »

MAGIUS [CN.] ATELLANUS,

Cn. Magius Atellanus, (*a*) étoit premier Magiſtrat de Capoue, l'an de Rome 538, & 214 avant Jeſus-Chriſt. Il étoit fort contraire au parti des Romains. Il envoya Statius Métius pour commander la garniſon de Caſilinum, que le conſul Q. Fabius ſe propoſoit d'attaquer, & cependant il armoit indifféremment les Eſclaves & le peuple pour aller fondre ſur le camp des Romains.

MAGIUS [DÉCIUS], *Decius Magius*. *Voyez* Décius.

MAGIUS [MINATIUS], *Minatius Magius*, (*b*) natif d'Aſculum, triſayeul de Velleius Paterculus, ſe diſtingua avant la révolte ouverte des peuples d'Italie, l'an de Rome 662 & 90 avant Jeſus-Chriſt. Il deſcendoit de Décius Magius, ce fidele & conſtant allié de Rome lors de la révolte de Capoue. Minatius Magius, héritier des ſentimens de ſon aïeul, leva dans le païs des Hirpiniens une légion, qu'il joignit aux troupes Romaines, & ſe ſignala dans le cours de la guerre par pluſieurs exploits importans. Auſſi en fut-il récompenſé; il fut fait citoyen Romain nommément & ſes deux fils furent créés Préteurs dans un tems, où, comme Velleius Paterculus a ſoin de le remarquer, la République n'en avoit que ſix.

MAGIUS [Q.] CHILON, *Q. Magius Chilo*. *Voyez* Manlius [Q.] Chilon.

MAGIUS [CN.], *Cn. Magius*, (*c*) dont Cicéron fait mention dans ſon oraiſon pour A. Cluentius.

MAGIUS [P.] CHILON, *P. Magius Chilo*, (*d*) aſſaſſina à Athènes M. Claudius Marcellus, ſon ami. Il lui porta deux coups, dont l'un à l'eſtomac, & l'autre à la tête; après quoi il ſe tua lui-même.

MAGIUS [CN.], *Cn. Magius*, (*e*) Ingénieur en chef, ou plutôt Commandant des ouvriers, ou, comme traduit M. d'Ablancourt, intendant des machines de Pompée, fut fait priſonnier par Céſar, l'an 49 avant Jeſus-Chriſt. Céſar, ſuivant ſa pratique, l'avoit ſur le champ mis en liberté, & renvoyé à ſon Général, en le chargeant de demander & de preſſer une entrevue, comme une voie ſûre pour pacifier toutes choſes. Il dit dans ſes Commentaires que Cn. Magius ne lui apporta point de réponſe de la part de Pompée. Mais, nous avons une lettre de lui à Oppius & à Balbus qui prouve le contraire. » Pompée, dit-il, m'a envoyé » Cn. Magius pour traiter de » paix; je lui ai répondu ce » que j'ai jugé à propos. » Il eſt difficile d'expliquer cette contradiction, ſi ce n'eſt en ſuppoſant que Céſar ne s'eſt

(*a*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 19.
(*b*) Vell. Paterc. L. II. c. 15. Crév. Hiſt. Rom. Tom. V. p. 507.
(*c*) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 24.
(*d*) Cicer. ad Amic. L. IV. Epiſt. 11. ad T. Pomp. Attic. L. XIII. Epiſt. 10.
(*e*) Cæſ. de Bell. Civil. L. I. pag. 461. & *ſeq.* Crév. Hiſt. Rom. T. VII. p. 380.

pas piqué d'une fidélité ſcrupuleuſe ſur les faits dans ſes Commentaires, ſur-tout dans la partie qui regarde la guerre civile. Aſinius Pollion, qui l'accompagna dans pluſieurs de ſes expéditions, l'en accuſoit expreſſément, au rapport de Suétone. Ainſi, ce grand homme, cette ame ſi élevée & ſi généreuſe, ne craint point de ſe déshonorer par un menſonge, & d'altérer la vérité dans un ouvrage deſtiné à la poſtérité. Voilà les fruits de l'ambition.

MAGIUS CÉLER VELLEIANUS, *Magius Celer Velleianus*, (*a*) frere de Velleius Paterculus, ſervit en qualité de Lieutenant dans la guerre contre les Dalmates.

MAGIUS CÉCILIANUS, (*b*) *Magius Cæcilianus*, fut accuſé fauſſement du crime de lezemajeſté par deux chevaliers Romains, l'an de Jeſus-Chriſt 21. Les accuſateurs furent punis, comme ils le méritoient, par l'autorité de Druſus fils de Tibere, & en vertu d'un décret du Sénat.

MAGNÈS, *Magnes*, (*c*) Μάγνης, jeune homme, qui, ſelon Onomacrite, fut d'abord au ſervice de Médée, & que cette Princeſſe changea enſuite en pierre. Cette pierre eſt celle que nous connoiſſons ſous le nom d'Aimant appellé Μάγνης, *Magnes*. Le récit d'Onomacrite n'eſt qu'une pure fiction, dont Nicandre nous donne la ſolution. Ce dernier fait de Magnès un berger qui, en menant paître ſes troupeaux, ſe trouva attaché à une mine d'aimant par les cloux de ſes ſouliers. Voilà une occaſion fort naturelle de la découverte de l'aimant.

MAGNÈS, *Magnes*, (*d*) Μάγνης, fils d'Éole un des deſcendans de Deucalion, établit ſa demeure aux environs des monts Œta & Pélion, ſur les confins de la Theſſalie du côté de la mer, & fit appeller ce païs la Magnéſie, ainſi que la ville qui en fut la capitale. Ayant épouſé Naïs, il en eut Alector, Piérus, Dictys & Polydecte. Ces deux derniers ſe retirerent dans l'iſle de Sériphe; ce fut ſous leur regne que Perſée perſécuté par ſon grand-pere Acriſe, y aborda. Piérus regna ſur cette partie du Royaume de ſon pere, qui fut depuis appellée Piéride, & ſes neuf filles furent ſouvent confondues avec les Muſes. Alector ſuccéda à ſon pere, & ſon arriere-petit fils Prothoüs paſſa après la guerre de Troie en Aſie, où il bâtit la célebre ville de Magnéſie.

MAGNÈS, *Magnes*, (*e*) Μάγνης, grand-Poëte, & fameux Muſicien, naquit à Smyrne. Ses talens extraordinaires lui atti-

(*a*) Vell. Paterc. L. II. c. 115.
(*b*) Tacit. Annal. L. III. c. 37.
(*c*) Mém de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 613, 617, 627.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 92, 95, 96.
(*e*) Suid. Tom. II. p. 77, 78. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 263.

rerent l'eſtime & la conſidération de Gygès. Il fut un jour fort maltraité à Magnéſie ſur le Méandre ; & Gygès, pour le venger des outrages qu'il y avoit reçus, alla former le ſiege de cette ville. *Voyez* Magnéſie.

MAGNÈS, *Magnes*, Μάγνης, (*a*) fut pere du ſixieme Apollon., ſelon ſaint Clément d'Alexandrie.

MAGNÉSIE, *Magneſia*, (*b*) Μαγνησία, province de Grece, qui, ſelon Pline, étoit annexée à la Theſſalie.

Strabon, qui la nomme Magnétide, en appelle les habitant Magnetes, & il obſerve qu'Homère n'a point fait une mention expreſſe de ce peuple, mais qu'il l'a déſigné d'une maniere confuſe, quand il a dit : » Ceux qui habitent autour du » Pénée & des forêts du Pélion.» Strabon ajoute que par les Magnetes qu'Homère compte au nombre des Theſſaliens, il faut entendre ceux qui ſont dans la vallée de Tempé, depuis le Pénée & l'Oſſa juſqu'au Pélion, & qui confinent aux Macédoniens Piériotes.

Scylax, en parlant des peuples de la Magnéſie, dit qu'ils habitoient le long de la mer, & qu'ils avoient les Perrhebes, nation Grecque, pour voiſins dans les terres. Ptolémée n'a pas donné une table particuliere des villes de ces peuples ; il les mêle avec une partie de celles de la Pélaſgiotide, & avec celles de la partie inférieure de la Phthiotide.

Les Magnetes furent du nombre des peuples, que les Romains déclarerent libres, après la défaite de Philippe, Roi de Macédoine, l'an 196 avant J. C.

Voici les villes, les montagnes & les promontoires que le Pere Briet place dans la Magnéſie.

Pheræ, aujourd'hui Sidéro, Jéruſat *ou* Jénifar.
Oſſa, montagne.
Olympe, montagne.
Pélion, montagne.
Melibæa.
Iolcos.
Démétrias, aujourd'hui Démitriada.
Pegaſgæ.
Tempé.
Bœbeis, marais, aujourd'hui Eſero.
Magnéſie, promontoire, aujourd'hui Cabo S. Gregorio.
Sepias, promontoire, aujourd'hui Queatumo.

MAGNÉSIE, *Magneſia*, (*c*) Μαγνησία, ville de Grece dans la province qui portoit le même nom. Elle étoit ſituée près du mont Pélion, ſur le bord de la mer, vers l'entrée du golfe Thermaïque.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 100.

(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 263. *& ſeq.* Strab. pag. 429, 432, 436, 441. *& ſeq.* Plin. Tom. I pag. 200. Ptolem. L. III. c. 13. Pomp. Mel. pag. 109. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 32, 34. L. XXXV. c. 31. *& ſeq.* L. XLII. c. 54. L. XLIV. c. 11. Pauſ. pag. 622. Plut. Tom. I. p. 377.

(*c*) Pauſ. p. 410. Plin. T. I. p. 278.

Pauſanias met cette ville au nombre des trois principales, que Philippe, fils de Démétrius, appelloit les clefs de la Grece. Il ajoute que Magnéſie étoit en particulier une barriere contre les Theſſaliens & contre les Étoliens. M. l'abbé Gedoyn remarque que Pauſanias a conſervé l'ancien nom de cette ville, mais que de ſon tems elle s'appelloit Démétriade, parce que Démétrius Poliorcete l'avoit rebâtie & augmentée conſidérablement. Mais, la remarque de ce ſçavant ne paroît pas juſte, parce que l'on doit diſtinguer ces deux villes l'une de l'autre; car, Démétriade étoit fort éloignée du mont Pélion, ſous lequel Pauſanias place avec raiſon la ville de Magnéſie. Il vaudroit beaucoup mieux dire que cet ancien Auteur aura mis mal à propos Magnéſie pour Démétriade; cette derniere étoit en effet une des trois places que Philippe regardoit comme les barrieres de la Grece. Les deux autres étoient Chalcis & Corinthe.

MAGNÉSIE, *Magneſia*, (*a*) Μαγνησία, ville de l'Aſie mineure dans l'Ionie, étoit ſituée ſur le Méandre, d'où elle tiroit le ſurnom de Magnéſie ſur le Méandre, *Magneſia ad Meandrum*; ce qui la diſtinguoit de Magnéſie, ville de Lydie au pied du mont Sipyle.

» Les Magnetes, qui habitent aujourd'hui, dit Conon, » Magnéſie, ville de l'Aſie mineure, avoient autrefois leur » demeure ſur les bords du » fleuve Pénée auprès du mont » Pélion. Ils allerent à la guerre de Troye avec les Achéens, » ſous la conduite de Prothoüs, » & dès-lors on les appelloit » Magnetes. Le même Prothoüs » les ramena à Delphes, parce » qu'ils avoient fait vœu de » conſacrer à Apollon la dixme » du butin qu'ils apporteroient » de Troye. Enſuite, voulant » quitter Delphes, ils ſe rembarquerent & firent voile en » Crete, d'où ayant été chaſſés, ils paſſerent en Aſie, & » y furent d'un grand ſecours » à ces Ioniens & à ces Éoliens » qui venoient d'établir là des » colonies, & qui ſe trouvoient » dans une conjoncture fâcheuſe. Ils combattirent avec eux » contre leurs ennemis; après » quoi continuant leur chemin, » ils arriverent dans le lieu où » ils ſont à préſent, & y bâtirent une ville que, du nom » de leur ancienne patrie, ils » nommerent Magnéſie. «

Nous remarquerons en paſſant, que dans l'ancien tems les

(*a*) Strab. pag. 577, 647. *& ſeq.* Plin. Tom. I. p. 278, 396. Ptolem. L. V. c. 2. Thucyd. p. 91. Corn. Nep. in Themiſth. c. 10. Diod. Sicul. pag. 271, 416. Plut. Tom. I. pag. 127, 128. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 10, 11, 45. Herod. L. III. c. 90. in Homer. c. 1. Vell. Patercul. L. I. c. 4. Pauſ. p. 672. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 271, 272. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 616. Tom. V. p. 254, 263. T. XIV. p. 207, 208. Tom. XIX. pag. 599.

habitans d'une ville Grecque, chaſſés par la famine, ou par l'ennemi, ou par la petiteſſe du lieu, qui ne pouvoit plus les contenir, alloient s'établir ailleurs, & ces colonies ne manquoient guere de donner à leur nouvel établiſſement le nom de leur premiere patrie; de-là tant de villes qui ont une même dénomination. Magnéſie en eſt un exemple.

Cette ville, ſelon Pline, étoit une colonie des Magnéſiens de Theſſalie; & Pline ajoûte qu'elle étoit éloignée d'Épheſe de quinze mille pas, & de Tralles de trois mille pas de plus. Elle n'étoit pas préciſément ſur le Méandre, le Léthée en étoit plus près que ce fleuve, comme nous l'apprend Strabon. Scylax donne à Magnéſie le titre de ville Grecque. Velleius Paterculus lui donne celui de colonie des Lacédémoniens. Dans la vie d'Homere, Hérodote la dit plus ancienne que ce fameux Poëte; mais, il ne la place pas, comme Strabon, parmi les villes de l'Éolide. Nous la mettons, après Pline, dans l'Ionie; & Strabon lui-même n'eſt pas abſolument contraire à cette opinion, puiſqu'il la place *in mediterraneis Ioniæ maritimæ.*

Souvent on l'appelle *Magneſia*, ſans y joindre le ſurnom *ad Mæandrum*, parce qu'elle étoit beaucoup plus conſidérable que *Magneſia ad Sipylum*, qui avoit beſoin de ce ſurnom. C'eſt ainſi qu'on en a uſé dans les médailles qui appartiennent à ces deux villes. La premiere eſt ordinairement ſans ſurnom, & la ſeconde en a toujours un. Une des médailles de Magnéſie porte cette inſcription: ΜΑΓ-ΝΕΤΩΝ ΕΒΔΟΜΗ ΤΗΣ ΑΣΙΑΣ, c'eſt-à-dire, *Magnetum ſeptima Aſiæ;* car, il y avoit un ordre parmi les villes des Provinces.

Le tableau de Bularque, comme Pline lui-même le raconte, repréſentoit la deſtruction des Magnéſiens. *Candaules Rex, Bularchi picturam Magnetum excidii, mediocris ſpatii pari rependit auro.* Mais, cet évenement ne convient point avec le tems de Candaule. Magnéſie a été aſſiégée & priſe deux fois; la premiere par Gygès, & la ſeconde par les Cimmériens, qui firent une irruption dans l'Aſie mineure, ſous l'empire d'Ardys roi de Lydie. Strabon aſſure que les Magnéſiens furent traités par ces Barbares avec la derniere inhumanité; & de-là, ſans doute, eſt venu le proverbe Μαγνήτων κακὰ, ſi fort à la mode chez les Grecs, pour exprimer de grands malheurs, comparables en quelque façon à ceux que les Magnéſiens eſſuyerent lors de la priſe de leur ville par les Cimmériens. C'eſt de celle-là probablement, que Pline a eu deſſein de parler; & notre conjecture paroît d'autant mieux appuyée, que le mot *excidii* ne ſçauroit convenir au ſiege que Gygès forma devant cette place.

Voici quel fut le ſujet de la

guerre. Ce Prince avoit beaucoup de conſidération pour Magnès, grand poëte & muſicien célebre. A des talens ſi extraordinaires, Magnès joignoit une rare beauté, dont il ſçavoit encore relever l'éclat par les parures les plus recherchées. Tant de perfections raſſemblées dans un ſeul homme, gagnerent à Magnès le cœur de la plûpart des Dames; celles de Magnéſie ſur-tout eurent pour lui des attentions, qui ſcandaliſerent les habitans de cette ville. On ſe jetta ſur le malheureux Poëte: ſes habits furent déchirés; & il eſſuya de la part de ſes jaloux, les outrages les plus ſanglans. Ce n'étoit, diſoient-ils, que pour ſe venger de la mauvaiſe volonté de Magnès, qui avoit extrêmement loué la valeur des Lydiens, dans un combat de cavalerie contre les Amazones; & cela ſans faire la moindre mention des Magnéſiens, qui prétendoient avoir beaucoup contribué au ſuccès de cette mémorable journée. Nicolas de Damas, aux ſoins duquel on eſt redevable de ce morceau d'hiſtoire, aſſure que Gygès irrité de l'affront, fait à un homme qui lui étoit cher, vint, à la tête de ſes troupes, former le ſiege de Magnéſie. La réſiſtance des habitans fut inutile, enfin ils ſe virent contraints de céder à la force.

Il y a eu parmi les Magnéſiens pluſieurs grands hommes, entr'autres Hégéſias, orateur qui introduiſit le ſtyle dit Aſiatique; Simon joueur d'inſtrument, qui fut auteur d'une nouvelle maniere qu'on appella de ſon nom Simodienne; Cléomaque, fameux athlete; &c.

Thémiſtocle, étant retourné dans l'Aſie mineure, comblé des préſens d'Artaxerxe, établit ſon ſéjour dans la ville de Magnéſie, que ce Roi lui avoit donnée, & dont le domaine lui rapportoit cinquante talens de rente annuelle. Le Roi avoit accompagné cette donation de paroles très-obligeantes, en lui diſant qu'il lui avoit donné Magnéſie pour l'entretenir de pain, Lampſaque pour le fournir de vin, & Myunte pour les autres beſoins de ſa table. L'on voyoit encore, du tems de Cornélius Népos, deux monumens qui étoient reſtés de ce grand homme; ſçavoir, ſon tombeau auprès d'Athenes, & quelques-unes de ſes ſtatues dans la grande place de Magnéſie. Plutarque dans la vie de Thémiſtocle, remarque que ceux de Magnéſie, outre la ſépulture magnifique qu'ils lui firent, ordonnerent quelques honneurs aux deſcendans de ce grand homme; leſquels honneurs, dit-il, duroient encore de ſon tems; & il aſſure qu'il avoit connu & eu pour ami dans la même ville un de ces deſcendans, nommé auſſi Thémiſtocle, qui jouiſſoit encore de ces prérogatives honorables.

Cette ville a été épiſcopale ſous la métropole d'Épheſe.

MAGNÉSIE, *Magneſia*;

Μαγνησία, (*a*) autre ville de l'Asie mineure, située près du fleuve Hermus, au pied du mont Sipyle ; ce qui lui avoit fait donner le nom de *Magnesia ad Sipylum*. Elle étoit dans la Lydie sur les frontieres de cette Province du côté de l'Ionie.

La victoire, que les Romains remporterent sur Antiochus auprès de cette ville, la rendit célebre, & illustra la montagne auprès de laquelle elle étoit bâtie. Sous l'empire de Tibere & du tems de Strabon, cette ville fut plusieurs fois ruinée par des tremblemens de terre ; elle fut rétablie à chaque fois. Les Romains, au rapport du même Strabon, la déclarerent ville libre.

Cette ville, qui fut aussi appellée Héraclée, selon le témoignage d'Élius Dionysius dans Eustathe, étoit la vraie patrie de l'aimant, nommé en Latin *Magnes*. Il fut ainsi appellé, comme on voit, du premier lieu de sa découverte.

Une médaille, rapportée par M. Spanheim, & frappée dans cette ville, porte cette inscription, ΜΑΙΝΗΤΩΝ ΑΠΟ ΣΙΠΥΛΟΥ.

Nous apprenons de Pausanias, que les Magnésiens du mont Sipyle avoient chez eux sur la roche Coddine une statue de la mere des Dieux, qui passoit pour la plus ancienne de toutes ; aussi disoit-on que c'étoit Brotée, fils de Tantale, qui l'avoit faite.

On appelle aujourd'hui Magnésie, Manissa, selon Leunclavius. Elle est dans un païs assez plat, terminé par une grande plaine bornée au sud par le mont Sipyle. Le plus haut sommet de cette montagne reste au sud-est de Magnésie, & cette ville n'est guere plus grande que la moitié de Prusse. Il n'y a ni belles Églises, ni beaux Caravanserais dans Magnésie ; & l'on n'y fait commerce qu'en coton. La plûpart de ses habitans sont Mahométans. Les Juifs, qui y sont en plus grand nombre que les Grecs & les Arméniens, y ont trois Synagogues. Il y a sur une petite colline un château que les Turcs n'ont pas beaucoup de soin d'entretenir, & qui commande tellement à la ville, qu'il en peut être regardé comme la citadelle. Trois méchantes pieces de canon en composent toute l'artillerie. Ce château étoit apparemment plus fort autrefois, puisque la colline sur laquelle il est situé étoit environnée de trois murailles flanquées de tours, dont il reste encore quelques débris. Le Serrail est aussi négligé, il tombe en ruine, & tout son ornement consiste en quelques vieux Cyprès.

MAGNÉSIENS, *Magnesii*, nom que l'on donne aux habitans de la Magnésie, ainsi qu'à ceux des villes qui ont porté

(*a*) Strab. p. 371, 579, 621. Plin. T. I. p. 280. Ptolem. L. V. c. 2. Tit. Liv. L. XXXVI. c. 43. L. XXXVII. c. 37, 44. Paus. p. 205. Tacit. Annal. L. II. c. 47. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 616, 617.

le même nom. *Voyez* Magnéſie.

MAGNÉTARQUE, *Magnetarches*, (*a*) nom que l'on donnoit au ſouverain Magiſtrat des Magnéſiens.

MAGNETES, *Magnetes*, Μαγνῆτες, les mêmes que d'autres nomment Magnéſiens. *Voyez* Magnéſiens.

MAGNÉTIDE, *Magnetis*, Μαγνῆτις, nom que Strabon donne au païs, que d'autres appellent Magnéſie. *Voyez* Magnéſie.

MAGNI CAMPI. *Voyez* Campi Magni.

MAGNIA TYCHE, *Magnia Tyche*. *Voyez* Obrendaria.

MAGNUS, *Magnus*, (*b*) Μάγνος, perſonnage conſulaire & d'une illuſtre naiſſance, fut accuſé d'avoir corrompu la fidélité de pluſieurs ſoldats & centurions pour tuer Maximin & ſe faire Empereur. Ce fait vrai ou faux fut cauſe de la perte d'un grand nombre de perſonnes.

MAGODE, *Magodus*, (*c*) Μαγῳδὸς, perſonnage des ſpectacles des Anciens. Athénée nous définit ainſi les Magodes. Ceux qu'on appelle Magodes, dit-il, uſent des tymbales, s'habillent en femme, en jouent les rôles, auſſi-bien que celui de débauché & d'homme ivre, & font toutes ſortes de geſtes laſcifs & déshonnêtes. Suivant Héſychius, ces Magodes étoient des eſpeces de pantomimes, qui ſans parler, exécutoient différens rôles par des danſes ſeules.

Le ſpectacle d'une comédie noble, qui s'étoit fixé dans la Grece un peu avant le regne d'Alexandre, & qui étoit ſi propre à divertir d'honnêtes gens, ne put ſuffire au peuple; il lui fallut toujours des bouffons. Ariſtote nous dit que de ſon tems, la coutume de chanter des vers phalliques ſubſiſtoit encore dans pluſieurs villes. On conſerva auſſi des farces dans l'ancien goût, qui furent appellées Dicélies, Magodies, & les baladins de ces farces furent nommés Dicéliſtes, Magodes, Mimographes.

MAGODIE, *Magodia*, Μαγῳδία *Voyez* Magode.

MAGOG, *Magog*, Μαγὼγ, (*d*) le ſecond fils de Japheth, fut, à ce que l'on croit, pere des Scythes. *Voyez* Prométhée.

MAGON, *Magon*, (*e*) Μάγων, général des Carthaginois, vivoit environ quatre cens ans avant l'ere Chrétienne. Il commandoit en Sicile la flotte de ceux de ſa nation, l'an 396 avant J. C.

Imilcon, qui avoit le commandement des troupes de terre, envoya ordre un jour à Magon de naviger juſqu'à Catane, où ſon armée pourroit le joindre. Lui-même ſe hâta beau-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 31.
(*b*) Herodian. pag. 255, 256. Crév. Hiſt. des Emp. T. V. p. 306.
(*c*) Athen. p. 621. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Let. Tom. XVI. pag. 397.
(*d*) Geneſ. c. 10. v. 2.
(*e*) Diod. Sicul. p. 418, 429, 444. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 145. *& ſuiv.* Tom. III. p. 200. *& ſuiv.*

Digitized by Google

coup pour y arriver ; car, il craignoit extrêmement que les ennemis n'attaquaſſent Magon, tandis que la flotte & l'armée de terre ſeroient ſéparées ; & c'eſt auſſi ce qu'ils ne manquerent pas de faire. En effet, Denys [c'étoit l'ancien] ſçachant que Magon n'alloit pas vîte, & que la route de l'infanterie Carthaginoiſe étoit devenue longue & fâcheuſe, vint lui-même en toute diligence à Catane attaquer Magon avant l'arrivée d'Imilcon. Il eſpéroit même que toute ſon armée de terre paroiſſant ſur le rivage pendant qu'on ſe battroit ſur mer, donneroit de la crainte aux Carthaginois, & redoubleroit la confiance des Syracuſains, puiſque dans le cas même où quelques-uns de leurs vaiſſeaux ſeroient maltraités, ils verroient du ſecours ou un aſyle ſur le rivage. Suivant ce projet, il envoya contre les ennemis Leptine avec toute ſa flotte, lui recommandant ſur toutes choſes de tenir dans le combat tous ſes vaiſſeaux enſemble, ce qui étoit la ſeule maniere de ſe défendre contre des ennemis qui les ſurpaſſoient en nombre. En effet, Magon outre les vaiſſeaux de charge & pluſieurs autres qui étoient armés d'éperons d'airain, n'avoit pas moins de cinq cens vaiſſeaux de guerre. Cependant, les Carthaginois voyant le rivage de Catane couvert de ſoldats, en furent ſurpris & même découragés ; & ils cherchoient à regagner un lieu où ils fuſſent en ſûreté. Mais, faiſant bientôt réflexion que revenant à terre, ils auroient à combattre & la flotte & l'armée ennemie, ils ſe raviſerent ſur le champ & ſe déterminerent au combat naval ; mettant donc leurs vaiſſeaux en ligne, ils obſervoient & attendoient l'ennemi. Auſſi-tôt, Leptine s'avançant à la tête de trente des plus forts vaiſſeaux, & s'éloignant trop des autres, commença l'attaque avec plus de valeur que de prudence. Car, tombant ſur la premiere ligne des Carthaginois, il coula à fond un aſſez grand nombre de leurs galeres. Mais, Magon enveloppant ces trente vaiſſeaux d'un bien plus grand nombre des ſiens, balança long-tems toute la valeur de Leptine & de ſes ſoldats. Cette compenſation même rendit le combat très-violent, & les vaiſſeaux accrochés les uns aux autres formoient une eſpece de plancher ſur lequel on ſe battoit, non à coups de traits lancés de loin, mais corps à corps comme on auroit pu faire ſur terre. Quelques-uns, voulant ſauter dans les vaiſſeaux ennemis, tomboient dans l'eau ; d'autres venant à bout de leur deſſein combattoient au milieu de leurs adverſaires. Cependant, Leptine accablé de toutes parts, trouva le moyen d'échapper par la fuite au péril où il s'étoit jetté ; mais, ſes autres vaiſſeaux qui le ſuivoient en confuſion, furent pris par les ennemis. Car, la faute

faute & la précipitation du Général qui avoient enflé le courage des Carthaginois, avoient abattu celui des Siciliens. Ainſi, les vainqueurs après la défaite & la priſe de trente vaiſſeaux, venant encore au reſte de la flotte en coulerent à fond plus de cent, & placerent outre cela le long du rivage des barques légeres, où l'on attendoit pour les égorger tous ceux qui viendroient à la nage chercher leur ſalut & le moyen de rejoindre leur armée de terre. Cette exécution s'étant faite ſans que l'armée de Denys pût donner aucun ſecours à ces malheureux, toute la rade fut couverte de corps morts & de vaiſſeaux briſés. Il en avoit couté aux Carthaginois un aſſez grand nombre de ſoldats; mais, les Siciliens y perdirent plus de cent vaiſſeaux, & plus de vingt mille hommes.

Les Carthaginois éprouverent bientôt après un revers de fortune qui mit leurs affaires de Sicile dans le plus grand déſordre. L'an 393 avant Jeſus-Chriſt, Magon entreprit de les rétablir. Il uſoit pour cet effet de beaucoup d'humanité & de douceur à l'égard des villes qui appartenoient aux Carthaginois; & il prenoit ſous ſa protection celles à qui Denys faiſoit la guerre. Il fit alliance avec la plûpart des Siciliens naturels, & ayant aſſemblé des troupes il marcha en armes contre Meſſine. Il ravagea d'abord toute la campagne des environs, & s'étant enrichi de ce pillage, il vint camper auprès d'Abacene, ville alliée de ſa nation. Cependant, Denys étant venu le chercher là, lui livra un combat qui fut très-vif, & dans lequel même il demeura vainqueur des Carthaginois. Il lui tua plus de huit cens hommes, & le reſte ſe réfugia dans Abacene.

L'année ſuivante, les Carthaginois qui s'étoient un peu relevés de leurs pertes, renouvellerent toutes leurs prétentions ſur la Sicile. Jugeant bien qu'ils auroient des combats à eſſuyer, ils leverent des ſoldats dans la Libye, & en firent venir de la Sardaigne, & même des cantons de l'Italie qui étoient occupés par des Barbares. Les ayant tous armés à leurs dépens, ils firent paſſer en Sicile quatre-vingt mille hommes ſous le commandement de Magon. Celui-ci fut à peine débarqué dans l'iſle, qu'il détacha un grand nombre de villes de l'alliance qu'elles avoient contractée avec Denys; après quoi il poſa ſon camp ſur les terres des Agyrénéens, le long du fleuve Chryſas, & ſur le chemin qui conduiſoit à Morgantine. Car, n'ayant pu attirer les Agyrénéens dans ſon parti, & apprenant que l'armée de Syracuſe venoit à ſa rencontre, il ne voulut pas s'avancer davantage. Denys, qui ſçavoit que les Carthaginois avoient pris leur route à travers les terres, raſſembla promptement tout ce

qu'il avoit de ſoldats ſous ſa main Syracuſains ou Soudoyés, & marcha contre l'ennemi avec une armée de vingt mille hommes. Arrivé au camp des Carthaginois, il fit une députation vers Agyris, chef des Agyrénéens, & l'engagea à entrer ſincérement dans ſon alliance, en lui promettant de lui procurer une grande étendue de territoire autour d'Agyre, ſi cette guerre ſe terminoit à ſon avantage. Agytis fournit d'abord à l'armée de Denys toutes les proviſions de bouche & de guerre dont elle pouvoit avoir beſoin; enfin, mettant lui-même ſes troupes en campagne, il n'en fit qu'une même armée avec celle de Denys, & ils s'oppoſerent conjointement aux Carthaginois. Magon, qui campoit dans un païs etranger & ennemi, & qui tomboit de jour en jour dans le beſoin, ſentoit auſſi diminuer les forces de ſon armée; car, les troupes d'Agyris qui connoiſſoient le païs, dreſſant différentes embuſcades, lui enlevoient aiſément des vivres qui ne lui venoient qu'avec peine. Ainſi, il ſe prêta facilement à un accommodement; & après avoir ſigné le traité, il retourna à Carthage.

Quelques années après, ſes concitoyens lui ayant donné le titre de Roi ſuivant un uſage qui ſe pratiquoit parmi eux dans des guerres importantes, l'envoyerent de nouveau en Sicile contre Denys. Magon étoit à la tête d'une armée des plus nombreuſes; mais, après une deſenſe très-courageuſe, il périt dans un combat, l'an 383 avant Jeſus-Chriſt. Les Carthaginois lui firent des funérailles magnifiques, & lui donnerent ſon fils pour ſucceſſeur dans le commandement de l'armée.

MAGON, *Magon*, Μάγων, (*a*) autre général des Carthaginois, fils du précédent, ſuccéda à ſon pere au commandement de l'armée en Sicile, l'an 383 avant Jeſus-Chriſt. Quoiqu'il fût encore très-jeune, il donna dès lors des marques d'un très-grand ſens & d'une valeur extraordinaire. En effet, il employa tout le tems d'une treve qu'on avoit obtenue, à faire la revue des troupes échappées de la derniere défaite, & à les entretenir dans des exercices continuels. Par les peines qu'il ſe donnoit lui-même, par ſes exhortations aſſidues, & par les travaux auxquels il accoutumoit ſes ſoldats, il forma bientôt une armée courageuſe & diſciplinée. Ainſi le terme de la treve étant expiré, les deux armées ſe trouverent également diſpoſées à une attaque vigoureuſe; de ſorte que le combat ayant été livré avec la même ardeur de part & d'autre auprès d'un lieu appellé Cronion, la deſtinée donna aux

(*a*) Diod. Sicul. p. 466. Plut. Tom. I. pag. 244. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. p. 148. *& ſuiv.* Tom. III. pag. 275. *& ſuiv.*

Carthaginois la revanche complette de la bataille qu'ils avoient perdue contre les Siciliens. Ceux qui avoient gagné la précédente, avoient tiré de ce ſuccès une confiance qui les perdit; & les vaincus qui s'étoient vus ſans reſſource après leur défaite, rentretent après leur victoire dans leur premiere tranquillité, & reprirent toutes leurs eſpérances. Cependant, plus modeſtes que Denys dans leur ſuccès, ils lui envoyerent des députés par leſquels ils lui offroient de terminer là toute guerre. Denys accepta volontiers la propoſition, & le traité ſe fit aux conditions que chacun demeureroit maître de ce qu'il poſſédoit auparavant. Les Carthaginois ſe réſerverent pourtant la ville & le territoire de Sélinunte, & la partie de l'Agrigentin qui ſe terminoit au fleuve Alycus. Denys paya auſſi mille talens aux Carthaginois.

Long-tems après, Magon, appellé par Icétas, ſe préſente devant Syracuſe avec un appareil formidable, entre dans le port & le couvre de cent cinquante voiles, met à terre ſoixante mille combattans, & ſe loge tout de ſuite dans la ville. Alors, on ne douta plus que la menace faite anciennement par les Oracles, & dont on attendoit l'effet depuis ſi long-tems, ne fût accomplie, & que la Sicile ne vînt entiérement au pouvoir des Barbares; car, les Carthaginois, dans toutes les guerres qu'ils avoient faites en Sicile, n'avoient encore jamais pu ſe rendre maîtres de Syracuſe; & alors par la trahiſon & par la perfidie d'Icétas on les voyoit campés dans ſes murailles.

Cependant, Magon n'étoit pas ſans quelques ſoupçons; mais, à la premiere nouvelle de l'approche des Corinthiens commandés par Timoléon, il fut effrayé, & ſentit redoubler ſes ſoupçons & ſes allarmes, à l'occaſion de la circonſtance ſuivante. Aux environs de Syracuſe, il y avoit des marais qui recevoient les eaux de pluſieurs fontaines & de quantité de ſources & de rivieres qui alloient ſe décharger dans la mer. La bonté de ces eaux faiſoit qu'il y avoit dans ces marais des anguilles en grande quantité, qui fourniſſoient toujours une pêche très-abondante. Les ſoldats, qui étoient à la ſolde de l'un & l'autre parti, s'amuſoient à cette pêche pendant les ſurſéances d'armes, & lorſqu'ils n'étoient pas en faction; car, étant tous Grecs de naiſſance & n'ayant aucun ſujet de haine particuliere les uns contre les autres, ils ſe contentoient de bien faire leur devoir dans les combats; & les jours de treve ils ſe voyoient familiérement & s'entretenoient enſemble.

Un jour, par hazard, pluſieurs de ces ſoldats mercénaires de l'une & l'autre armée

s'étoient trouvés à cette pêche & étoient entrés en converſation. D'abord on parla du beau tems, & du calme qui avoit ſuccédé à tant d'orages, & de la commodité de ces lieux arroſés de tant de canaux. Sur cela, un de ceux qui ſervoient dans les troupes de Corinthe, dit aux ſoldats qui portoient les armes pour Icétas : » Comment » pouvez-vous donc, vous qui » êtes Grecs, vous réſoudre » à rendre barbare une ville ſi » belle & ſituée dans un païs ſi » fertile & ſi beau ? Et com- » ment êtes-vous aſſez inſenſés » pour établir vous-mêmes dans » votre voiſinage les Carthagi- » nois, les plus méchans & les » plus cruels de tous les Bar- » bares, lorſque vous devriez » plutôt ſouhaiter qu'il y ait » pluſieurs Siciles entre la Gre- » ce & eux ? Penſez-vous qu'ils » aient aſſemblé une armée ſi » nombreuſe, & qu'ils l'aient » amenée des colomnes d'Her- » cule & de la mer Atlantique » pour eſſuyer ici mille dan- » gers & pour être les inſtru- » mens de la grandeur d'Icétas ? » Certes, ſi Icétas avoit eu le » bon ſens que devoit avoir un » Général, au lieu de chaſſer » ſes fondateurs & ſes peres, » & d'attirer dans ſa patrie des » étrangers qui ſont ſes plus » dangereux ennemis, il au- » roit fait une ligue avec Ti- » moléon & les Corinthiens ; » & par un bon traité il auroit » obtenu ici tout l'honneur & » toute la puiſſance qu'il au- » roit dû raiſonnablement at- » tendre. »

Ces ſoldats, ayant ſemé auſſitôt ces propos dans tout le camp, donnerent à Magon de violens ſoupçons qu'il étoit trahi ; outre qu'il y avoit déjà quelque tems qu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour quitter la partie. C'eſt pourquoi, malgré les prieres d'Icétas, & malgré tout ce qu'il put lui dire pour lui faire voir combien ils étoient plus forts que les ennemis, perſuadé qu'ils leur étoient encore plus inférieurs en fortune & en valeur, qu'ils n'étoient ſupérieurs en nombre, il leva l'ancre & fit voile en Afrique, abandonnant honteuſement la conquête de la Sicile ſans aucune ſorte de raiſon. Quand Timoléon eut appris la fuite des Carthaginois, & qu'il eut vu le port vuide, il ne put s'empêcher de rire des terreurs de Magon ; & pour inſulter davantage à ſa lâcheté, il fit publier par-tout, qu'il donneroit une bonne récompenſe à tout homme qui pourroit lui apprendre où la flotte des Carthaginois étoit allée ſe cacher.

Dès que Magon fut arrivé à Carthage, on lui fit ſon procès. Mais, il prévint le ſupplice par une mort volontaire, ce qui n'empêcha pas qu'on ne fît attacher ſon corps à une potence, & qu'on ne l'expoſât en ſpectacle au peuple, pour couvrir ſon nom & ſa mémoire d'une éternelle infamie.

MAGON, *Magon*, Μάγων, (*a*) autre Général des Carthaginois. Celui-ci vivoit environ trois cens ans avant J. C.

Il fut envoyé avec ſix vingts vaiſſeaux au ſecours des Romains contre Pyrrhus. Ayant été admis à l'audience du Sénat, il proteſta que c'étoit avec bien du regret que ſa République avoit appris qu'un Roi venu d'un autre païs déſoloit le leur, qu'elle lui avoit donné ordre d'y venir auſſi, afin que comme ils étoient attaqués par un ennemi étranger, ils fuſſent défendus par un allié étranger. Le Sénat congédia le ſecours des Carthaginois, après les en avoir remerciés. Mais, à quelques jours de là, Magon ſuivant le génie artificieux de ſa nation, ſe rendit ſecrétement auprès de Pyrrhus, comme pour négocier quelque traité de paix entre ce Prince & les citoyens de Carthage, mais en effet pour épier les deſſeins qu'il pouvoit avoir ſur la Sicile, où l'on diſoit qu'il étoit appellé par les inſulaires. C'étoit dans cette intention que les Carthaginois avoient fait offrir du ſecours aux Romains, afin que tandis que ce Roi ſeroit occupé contre eux en Italie, il ne pût pas tenter la conquête de la Sicile.

Magon ſuccéda à Malée au commandement des troupes. Après avoir jetté les fondemens de l'empire des Carthaginois par l'exacte diſcipline qu'il établit le premier parmi les troupes, & affermi la puiſſance de la République, autant par ſa ſcience dans l'art militaire que par ſa valeur, il mourut, & laiſſa deux fils, Aſdrubal & Amilcar, leſquels marchant ſur les traces de leur pere, ſuccéderent, & à ſon nom, & à ſes emplois.

MAGON, *Magon*, Μάγων, (*b*) autre Général des Carthaginois, fils d'Amilcar, & frere d'Annibal, ſe trouva à la fameuſe bataille de Cannes, l'an 216 avant Jeſus-Chriſt. Il étoit avec ſon frere au centre de la mêlée, & fut choiſi après l'action pour aller annoncer à Carthage la nouvelle de la victoire qu'on venoit de remporter ſur les Romains.

Lorſqu'on l'eut admis à l'audience dans le Sénat de Carthage, il y rendit compte de tout ce que ſon frere avoit exécuté dans l'Italie; qu'il avoit combattu contre ſix Généraux, dont quatre étoient Conſuls, & des deux autres, l'un Dictateur, & l'autre Maître de la cavalerie; que dans les différentes batailles qu'il avoit livrées à ſix ar-

(*a*) Juſt. L. XVIII. c. 2, 7. L. XIX. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. p. 163.

(*b*) Corn. Nep. in Annib. c. 7, 8. Tit. Liv. L. XXI. c. 47, 54. L. XXII. c. 46. L. XXIII. c. 12, 13, 32, 49. L. XXIV. c. 42. L. XXV. c. 32. *& ſeq.* L. XXVII. c. 20. L. XXVIII. c. 2, 12. *& ſeq.* L. XXIX. c. 5. L. XXX. c. 18, 19. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 236, 237. Hiſt. Rom. Tom. III. pag. 273. *& ſuiv.* Tom. IV. pag. 44.

mées Conſulaires, il avoit tué plus de cent mille ennemis, & en avoit fait priſonniers plus de cinquante mille ; que des quatre Conſuls avec qui il avoit eu affaire, il en avoit tué deux ſur le champ de bataille ; qu'un troiſieme avoit été dangereuſement bleſſé ; & que le dernier, après la perte de ſon armée entiere, s'étoit à peine ſauvé avec cinquante hommes ; que le Maître de la cavalerie, dont l'autorité égaloit celle des Conſuls, avoit été défait & mis en fuite ; que le Dictateur étoit le ſeul ſur qui il n'eût point remporté d'avantage, parce qu'il avoit toujours évité d'en venir aux mains avec lui ; que les Bruttiens & les Apuliens, avec une partie des Samnites & des Lucaniens, avoient quitté les Romains pour les Carthaginois ; que Capoue, la capitale non-ſeulement de la Campanie, mais de toute l'Italie, depuis la défaite des Romains à Cannes, s'étoit elle-même livrée à Annibal ; qu'il étoit juſte de rendre aux Dieux des actions de graces proportionnées aux victoires qu'ils avoient remportées ſur les ennemis par leur protection. Enſuite, pour prouver par des effets les ſuccès qu'il avoit étalés dans ſon diſcours, il fit répandre dans le veſtibule du Sénat les anneaux d'or qu'on avoit arrachés des doigts des vaincus à Cannes. Quelques Auteurs ont écrit qu'il s'en trouva trois boiſſeaux ; mais, l'opinion la plus vraiſemblable, eſt qu'il n'y en avoit qu'un boiſſeau. Il ajouta, pour donner une plus grande idée de la perte que les Romains avoient faite dans cette journée, qu'il n'y avoit que les Chevaliers, & même les premiers d'entr'eux, qui fuſſent en droit d'en porter. Le réſultat de ſa harangue fut, que plus ils avoient d'eſpérance de terminer bientôt la guerre à leur avantage, plus on devoit faire d'efforts pour envoyer toutes ſortes de ſecours à Annibal ; qu'il faiſoit la guerre loin de ſon païs, dans une terre étrangere, où il étoit entouré d'ennemis de tous côtés ; qu'on y conſumoit beaucoup de vivres & d'argent ; & que tant de batailles n'avoient pu détruire les armées ennemies, ſans affoiblir conſidérablement celle du vainqueur ; qu'il falloit donc envoyer des recrues, des vivres & de l'argent à des ſoldats qui avoient rendu de ſi grands ſervices à la République de Carthage.

On rendit, d'un conſentement unanime, un arrêt en vertu duquel on devoit envoyer à Annibal un renfort de quatre mille Numides, quarante Éléphans, & une grande ſomme d'argent. En même-tems, on fit partir un Dictateur avec Magon, pour aller lever dans l'Eſpagne vingt mille hommes d'infanterie, & quatre mille de cavalerie, dont on devoit recruter l'armée de cette Province, & celle d'Italie. Mais, ces ordres furent exécutés avec beau-

coup de lenteur & de nonchalance, comme il arrive assez souvent dans la bonne fortune.

Magon fut envoyé depuis en Espagne. L'an 212 avant Jesus-Christ, ayant joint ses troupes à celles d'Asdrubal fils de Gisgon, il attaqua Pub. Cornélius Scipion, & le vainquit. Le général Romain fut même tué dans le combat. Les deux généraux Carthaginois, pour tirer de leur victoire tout le fruit qu'elle pouvoit leur procurer, donnerent à peine quelques heures de repos à leurs soldats, & les conduisirent aussitôt du côté ou étoit Asdrubal, fils d'Amilcar, ne doutant pas que quand ils l'auroient joint, ils ne fussent en état de terminer la guerre, par la défaite entiere des Romains. Dès qu'ils y furent arrivés, les Généraux & les soldats se livrerent à la joie que leur inspiroit la victoire signalée qu'on venoit de remporter sur un aussi grand Général & sur son armée; & les uns & les autres se félicitoient d'avance de celle qu'ils espéroient de gagner au premier jour. Ils vont donc bientôt après attaquer Cn. Cornélius Scipion, frere du précédent; & après bien du tems & bien des efforts, ils viennent à bout d'entrer dans le camp des Romains par plusieurs endroits à la fois. Comme ils étoient fort supérieurs en nombre, & qu'ils avoient la fortune favorable, il est aisé de juger qu'ils ne trouverent pas beaucoup de résistance dans une poignée de gens effrayés & vaincus. Ils en firent donc un grand carnage; & Cn. Cornélius Scipion est compté au nombre de ceux qui périrent dans cette circonstance. Un jeune Officier, L. Marcius, simple chevalier Romain, entreprit de rétablir les affaires des Romains, & il réussir assez bien; car, on dit que dans l'espace d'un jour & d'une nuit, il força deux camps ennemis, & défit la plus grande partie de ceux qui y étoient enfermés. Selon Valérius d'Antium, il n'y eut que le camp de Magon qui fut pris, & il y fut tué sept mille hommes; & selon Pison, Magon s'étant obstiné à poursuivre les Romains qui lâchoient pied, tomba dans une embuscade, où il perdit cinq mille hommes.

Magon & Asdrubal, fils de Gisgon, plusieurs années après, renouvellerent la guerre en Espagne, mais ce fut sans succès. Ils furent vaincus & mis enfuite par les Romains. Enfin, l'an 206 avant Jesus-Christ, Magon voyant que ses affaires étoient désespérées, se préparoit à repasser en Afrique, lorsqu'il reçut des lettres, par lesquelles le Sénat de Carthage lui ordonnoit de se rendre en Italie avec la flotte qu'il avoit à Cadix; & après y avoir levé à prix d'argent le plus grand nombre qu'il pourroit de Gaulois & de Liguriens, d'aller se joindre à Annibal, & de ne pas laisser rallentir une guerre qui

avoit été commencée avec tant d'ardeur, & dont les premiers ſuccès avoient ſurpaſſé leur attente. Magon reçut pour cet effet une groſſe ſomme de Carthage, & il y ajouta de lui-même, tout ce qu'il tira de ceux de Cadix, ayant pillé non-ſeulement leur tréſor public, mais encore les temples de leurs Dieux, & forcé tous les particuliers de lui apporter tout ce qu'ils avoient d'or & d'argent. Il ſe mit en mer avec ces ſecours ; & comme il côtoyoit l'Eſpagne, ayant débarqué ſes ſoldats aſſez près de Carthagène, il pilla les campagnes voiſines, & fit enſuite approcher ſa flotte de la ville même. Là, ayant tenu ſes ſoldats cachés dans leurs vaiſſeaux pendant le jour, il les en fit ſortir pendant la nuit, & les conduiſit à cette partie de la muraille, par où les Romains avoient attaqué & pris la ville, croyant que la garniſon qu'on y avoit laiſſée, n'étoit pas en état de la défendre, & que ceux des habitans qui n'étoient pas contens du Gouvernement préſent, feroient quelque mouvement dont il pourroit profiter. Mais, ceux à qui l'épouvante avoit fait abandonner la campagne, pour ſe réfugier dans la ville, y avoient déja annoncé, & le pillage des terres, & l'arrivée de la flotte ennemie ; outre que ceux de la ville l'ayant apperçue pendant le jour, s'étoient bien imaginés qu'elle ne s'étoit pas arrêtée devant leurs murailles ſans deſſein. C'eſt pourquoi, ils avoient ſur le champ pris les armes, & s'étoient poſtés en dedans & près de la porte qui donnoit ſur la mer. Ainſi, dès que les ennemis, ſoldats & matelots, s'en furent approchés, avec plus de confuſion que de vigueur, les Romains ouvrant tout d'un coup la porte, fondirent ſur eux en pouſſant de grands cris ; & les ayant mis en déſordre dès le premier choc, ils en firent un grand carnage, & les pourſuivirent juſques ſur le bord de la mer, tellement conſternés, que ſi leurs vaiſſeaux ne ſe fuſſent trouvés prêts à les recevoir, il ne s'en ſeroit pas ſauvé un ſeul. Lors même qu'ils y furent entrés, ils ſe crurent ſi peu en ſûreté, que dans la crainte où ils étoient que les Romains ne les y ſuiviſſent, ils retirerent promptement leurs échelles, & pour avoir plutôt fait, couperent les cordages & les ancres qui les tenoient attachés au rivage. Pluſieurs, ou moins diligens, ou plus étourdis que les autres dans les ténebres de la nuit, périrent miſérablement, au milieu des vains efforts qu'ils firent pour regagner leurs vaiſſeaux à la nage. Le lendemain lorſque la flotte ſe fut réfugiée dans l'Océan, d'où elle étoit venue, les vainqueurs trouverent environ huit cens hommes qui avoient été tués entre le rivage & la muraille, & les armes de deux mille ſoldats.

Magon ſe préſenta pour ren-

trer dans Cadix. Mais, n'ayant point été reçu, il aborda avec ſa flotte à Cimbis, petit port aſſez voiſin de Cadix même. De-là, il envoya ſes députés dans l'iſle, avec ordre de ſe plaindre aux habitans de la dureté qu'ils avoient eue, de lui fermer leurs portes, à lui qui étoit leur ami & leur allié. Ils en rejetterent la faute ſur la populace, qui s'étoit vengée par-là, diſoient-ils, de quelque pillage que ſes ſoldats avoient fait avant que de s'embarquer. Là-deſſus il demanda à parler aux premiers Magiſtrats & aux Queſteurs; & ceux-ci ne furent pas plutôt venus le trouver, qu'il les fit pendre, après les avoir fait déchirer à coups de verges. De-là il alla avec ſes vaiſſeaux à l'iſle de Pityuſe, ſituée à cent milles du continent, & habitée pour lors par les Carthaginois. C'eſt pourquoi, ſa flotte y fut bien reçue; & on lui fournit non-ſeulement des vivres en abondance, mais encore des hommes & des armes, pour réparer la perte qu'elle avoit faite auprès de Carthagène. Avec ce ſecours, Magon paſſa dans les iſles Baléares, ſituées à cinquante milles de-là. La plus grande, & la plus conſidérable par le nombre de ſes habitans & de ſes ſoldats, avoit un port où il eſpéroit paſſer commodément l'hiver dans lequel on étoit près d'entrer. Mais, il fut trompé dans ſon eſpérance; car, les habitans allerent en armes au devant de lui, avec autant d'animoſité qu'auroient pu faire les Romains mêmes, s'ils avoient été les maîtres de l'iſle. Ces peuples ne connoiſſoient alors que la fronde, qui étoit preſque leur unique armure. Mais, il n'y avoit pas un ſeul homme parmi les autres nations de la terre qui s'en ſervît avec autant d'adreſſe que faiſoient tous les Baléares. Ainſi, ils firent pleuvoir ſur les Carthaginois, dès qu'ils approcherent de la terre, une ſi effroyable grêle de pierres, que bien loin d'oſer entrer dans le port, ils regagnerent bien vîte la pleine mer. Ils paſſerent delà dans la plus petite de ces iſles, aſſez fertile, mais moins peuplée, & moins aguerrie que l'autre. C'eſt pourquoi, étant ſortis de leurs vaiſſeaux, ils ſe camperent au deſſus du port, dans un lieu fortifié; & s'étant rendu maîtres ſans peine de la campagne & de la ville, ils y leverent deux mille hommes de troupes auxiliaires, qu'ils envoyerent à Carthage pour y paſſer l'hiver; après quoi ils tirerent leurs vaiſſeaux à ſec.

Au retour de la belle ſaiſon, Magon conduiſit en Italie douze mille fantaſſins, & environ deux mille cavaliers, toute jeuneſſe choiſie, qu'il avoit embarquée ſur trente galeres à proue, accompagnées d'un grand nombre de vaiſſeaux de charge; & comme il n'y avoit point de troupes pour garder les côtes, il s'empara d'abord de la ville de Genes; & delà il courut avec

ſa flotte toute la côte de la Ligurie, du côté des Alpes, pour tâcher d'y exciter quelques ſoulevemens. Les Ingaunes, nation Ligurienne étoient alors en guerre avec les Épantériens, habitans des montagnes. Magon, ayant donc laiſſé ſon butin à Savone, ville ſituée dans les Alpes, laiſſa à la rade dix vaiſſeaux pour le garder, & envoya le reſte de ſa flotte à Carthage, pour défendre la côte maritime contre les entrepriſes de Scipion, qu'on diſoit devoir inceſſamment paſſer en Afrique. Enſuite, il fit amitié avec les Ingaunes, qu'il préféra aux Épantériens, & avec ces nouveaux alliés, alla relancer ces peuples Barbares juſques dans leurs montagnes. Son armée croiſſoit de jour en jour, les Gaulois, que le bruit de ſon nom avoit attirés, accourant de tous côtés pour ſe joindre à lui.

Peu de tems après, on renvoya de Carthage à Magon pluſieurs vaiſſeaux qui aborderent entre le païs des Albingaunes, peuple Ligurien, & Genes. Magon, qui avoit alors ſa flotte dans le même lieu, ayant appris les ordres que lui apportoient les Ambaſſadeurs, de lever le plus de troupes qu'il pourroit, tint auſſitôt une aſſemblée de Liguriens & de Gaulois, dont il y avoit en ce canton une multitude infinie; il leur repréſenta qu'il avoit été envoyé pour les remettre en liberté; qu'ils étoient témoins eux-mêmes des ſecours qui lui venoient de Carthage; mais qu'ils ſçavoient bien auſſi qu'il n'avoit pas des troupes aſſez nombreuſes pour faire tête lui ſeul aux Romains; qu'ils pouvoient le mettre en état d'exécuter un deſſein ſi utile & ſi glorieux; que les Romains ayant deux armées, l'une en Gaule, l'autre en Étrurie, ils devoient de leur côté, armer un grand nombre d'hommes, afin d'oppoſer à leurs ennemis communs deux Généraux & deux armées. Les Gaulois lui répondirent qu'ils avoient les meilleures intentions du monde; mais que les Romains ayant une armée dans l'Étrurie, ſi près de leur païs, & l'autre même campée au milieu de leurs terres, ils ne manqueroient pas de déſoler la Gaule avec toutes leurs forces, dès qu'ils s'apperceveroient que ſes habitans avoient fourni des troupes aux Carthaginois; que c'étoit à Magon de leur demander des ſecours qu'ils puſſent lui accorder en ſecret, & ſans ſe compromettre; que pour les Liguriens, comme les armées Romaines étoient éloignées de leurs terres & de leurs villes, ils étoient libres de prendre tel parti qu'ils jugeroient à propos; qu'il étoit juſte qu'ils fiſſent prendre les armes à leur jeuneſſe, & ſecondaſſent les Carthaginois de toutes leurs forces. Les Liguriens ne refuſerent point ce qu'on leur demandoit, pourvu qu'on leur donnât ſeulement deux mois pour faire des levées. Pendant cet intervalle,

Magon, après avoir congédié les Gaulois, employa l'argent qu'on lui avoit envoyé de Carthage, à faire ſecrétement des recrues dans leur païs, & en même-tems, les peuples de la Gaule lui envoyoient en cachette des proviſions de toute eſpèce.

Il combattit en bataille rangée dans le païs des Gaulois Inſubriens, contre le préteur P. Quintilius Varus & le proconſul M. Cornélius, l'an 203 avant Jeſus-Chriſt. Les légions du Préteur furent placées au premier rang; le Proconſul mit les ſiennes au corps de réſerve. Pour lui, il s'avança à cheval juſqu'à l'avant-garde; & le Préteur & lui, à la tête, l'un de l'aîle droite, & l'autre de la gauche, exhortoient les ſoldats à attaquer bravement les ennemis. Enfin, M. Cornélius avec les cavaliers vint tomber ſur les Carthaginois avec autant de promptitude que de furie. Les légions, de leur côté, jetterent de grands cris, qui augmenterent encore le déſordre que la cavalerie venoit de cauſer parmi les ennemis. Ceux-ci auroient infailliblement plié, ſi Magon, au premier mouvement de la cavalerie, n'eût fait avancer ſes éléphans, qu'il tenoit tout prêts. Alors, les chevaux des Romains effrayés par la taille énorme, les cris affreux, & l'odeur inſupportable de ces animaux, rendirent le courage des ſoldats inutile. Il eſt vrai que les cavaliers Romains l'emportoient de beaucoup ſur ceux des ennemis, tant qu'ils pouvoient agir de près, & ſe ſervir de leurs javelots & de leurs épées; mais, lorſqu'ils eurent été emportés malgré eux par leurs chevaux épouvantés, les Numides, à leur tour, eurent l'avantage, par la facilité avec laquelle ils décochoient leurs fleches de loin. D'ailleurs, l'infanterie de la douzieme légion ayant été taillée en pièces, pour la plus grande partie, gardoit cependant ſon poſte, plutôt par la honte de fuir, que par l'eſpérance de vaincre. En effet, elle auroit été bientôt miſe en déroute, ſi la treizieme légion, tirée du corps de bataille, n'eût rétabli le combat, près de finir. Magon, de ſon côté, oppoſa les Gaulois de l'arriere-garde à cette légion, qui, étant encore toute fraîche, les mit bientôt en déroute. Alors, les piquiers de la onzieme légion ſe ramaſſant en un corps, vinrent fondre ſur les éléphans, qui commençoient déjà à troubler les rangs de l'infanterie; & à force de lancer des traits, dont aucun ne manquoit de porter ſur ces animaux, ſerrés les uns contre les autres, ils les obligerent de ſe jetter ſur les Carthaginois mêmes, après en avoir vu tomber quatre des bleſſures qu'ils avoient reçues. Ce fut alors que la premiere ligne des ennemis commença à branler; & toute leur infanterie perdit courage, ſitôt qu'elle vit les éléphans tourner le dos. Cepen-

dant, tant que Magon parut aux premiers rangs, ils n'abandonnerent pas entiérement leur poſte; & s'ils reculoient c'étoit à petits pas, & en combattant toujours. Mais, lorſqu'ils s'apperçurent qu'on l'emportoit hors de la mêlée, bleſſé dangereuſement à la cuiſſe, & preſque ſans vie, il n'y en eut aucun qui ne prît ouvertement la fuite.

Magon, étant parti pendant le ſilence de la nuit ſuivante, marcha avec autant de diligence que ſa bleſſure le lui permettoit, & arriva dans le païs des Liguriens Ingaunes, ſur les bords de la mer. Il y trouva des députés de Carthage, qui étoient entrés peu de jours auparavant dans le golfe de Genes avec leurs vaiſſeaux, & qui lui ordonnerent de repaſſer inceſſamment en Afrique. Ils ajouterent qu'on avoit auſſi envoyé à ſon frere Annibal d'autres députés, pour lui donner les mêmes ordres; que les Carthaginois n'étoient point en état de ſe maintenir dans l'Italie & dans la Gaule par la force des armes. Magon, ſuivant les ordres du Sénat, ſe mit auſſitôt en devoir d'aller au ſecours de ſa patrie. D'autres raiſons le preſſoient encore de partir. Il craignoit que l'ennemi vainqueur ne le pourſuivît, s'il reſtoit plus long-tems dans le païs; & que les Liguriens, voyant les Carthaginois ſur le point d'abandonner l'Italie, ne rentraſſent d'eux-mêmes ſous la domination de ceux à qui ils alloient inceſſamment être ſoumis. Enfin, il eſpéroit que ſa plaie lui cauſeroit moins de douleur, & qu'il auroit plus de moyens de ſe guérir ſur mer que ſur terre. Il s'embarqua donc avec ſes troupes; mais, il n'eut pas plutôt doublé l'iſle de Sardaigne, qu'il mourut de ſa bleſſure.

MAGON, *Magon*, Μάγων, (*a*) autre Général des Carthaginois, l'un des députés qui furent envoyés vers le roi Philippe, l'an 215 avant Jeſus-Chriſt, pour confirmer l'alliance qu'Annibal avoit faite avec ce Prince. Mais, ces députés furent pris par les Romains.

MAGON, *Magon*, Μάγων, (*b*) autre Général des Carthaginois, proche parent d'Annibal, fut fait priſonnier par les Romains dans un combat livré dans l'iſle de Sardaigne, l'an 215 avant J. C.

MAGON, *Magon*, Μάγων, (*c*) autre Général des Carthaginois, commandoit dans Carthage la Neuve, lorſque les Romains allerent aſſiéger cette place, l'an 210 avant Jeſus-Chriſt. Voyant que les ennemis ſe préparoient à une double attaque, il diſpoſa ſes troupes en cette maniere. Il plaça deux mille habitans vis-à-vis le camp des Romains, mit cinq cens hom-

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 34.
(*b*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 41, Roll. Hiſt. Rom. Tom. I. pag. 241.
(*c*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 44, 46, 51.

mes dans la citadelle, & cinq cens ſur une éminence de la ville qui étoit tournée vers l'orient. Il ordonna à ce qui lui reſtoit de ſoldats de ſe tenir prêts pour courir par-tout où les cris qu'ils entendroient, leur feroient juger qu'on avoit beſoin de ſecours. Enſuite, ayant ouvert les portes de la ville, il fit ſortir ceux qu'il avoit rangés en bataille, dans la rue qui conduiſoit au camp des ennemis. Les Romains, par ordre de leur chef, lâcherent un peu pied, pour être plus près de ceux des leurs qui devoient venir à leur ſecours pendant le combat. D'abord ils ſe défendirent avec aſſez d'égalité; mais bientôt, ceux qu'on envoya à diverſes repriſes pour les ſoutenir, ne mirent pas ſeulement les ennemis en fuite, mais les pourſuivirent avec tant de chaleur & de ſi près, que ſi le Général n'eût fait ſonner la retraite, ils ſeroient entrés dans la ville pêle-mêle avec les fuyards. Magon, s'étant retiré dans la citadelle, ſe mit d'abord en devoir de ſe défendre. Mais, ſe voyant inveſti de toutes parts par les ennemis, ſans eſpoir de leur réſiſter, il ſe rendit aux vainqueurs avec la place & les troupes qu'il avoit dedans. On l'envoya à Rome avec quinze Sénateurs qui avoient été pris avec lui.

MAGONTIACUM, *ou* MAGUNTIACUM. *Voyez* Mogontiacum.

MAGOPHONIE, *Magophonia*, nom d'une fête chez les Perſes. Le mage Smerdis, s'étant emparé du trône des Perſes après la mort de Cambyſe, l'an 521 avant Jeſus-Chriſt, ſept des principaux Seigneurs de la Cour conjurerent pour le chaſſer du trône. Ils exécuterent fort heureuſement leur deſſein, & tuerent Smerdis & ſon frere. Enſuite, le peuple fit main-baſſe ſur tous les Mages; de ſorte qu'il n'en ſeroit pas échappé un ſeul, ſi la nuit n'étoit ſurvenue. Darius, fils d'Hyſtaſpe, fut enſuite élu Roi. En mémoire de ce meurtre des Mages, les Perſes faiſoient tous les jours une grande fête qu'ils appelloient Magophonie.

Ce mot vient de Μάγος, *Magus*, Mage, & φόνος, *cædes*, meurtre.

MAGRON, *Magron*, Μαγδών, (*a*) village de Paleſtine, ſitué près de Gabaa. Il y avoit à Magron un grenadier, ſous lequel Saül alla un jour ſe loger, accompagné d'environ ſix cens hommes.

MAGUS, *Magus*, (*b*) capitaine Latin, contre lequel Énée lança un dard terrible, mais qui évita le coup en baiſſant la tête. Alors, Magus ſe jette aux genoux d'Énée, & lui parle ainſi: » Au nom de votre pere » Anchiſe, & du jeune Aſca-

(*a*) Reg. L. I. c. 14. v. 2.

(*b*) Virg. Æneid. L. X. v. 321; *& ſeq.*

» gne, votre douce eſpérance, » conſervez un fils à ſon pere, » & un pere à ſon fils. J'ai un » Palais magnifique ; j'ai une » grande quantité d'argent mon- » noyé, enfoui dans la terre ; » j'ai des monceaux d'or, ſoit » travaillé, ſoit en lingots. Ma » mort ne fixera pas la victoire » dans le parti des Troyens, » & la vie d'un homme n'eſt » pas capable de cauſer une ſi » grande différence. Enée lui » répond : Garde tous tes tré- » ſors pour tes enfans ; Pallas, » que Turnus a tué, ne me » permet plus de compoſer avec » mes ennemis ; plus de quar- » tier. Ainſi l'ordonnent les » manes d'Anchiſe & mon fils » Iule. » A ces mots, il ſaiſit de ſa main gauche le caſque de Magus ; il lui courbe la tête, & lui plonge ſon épée dans la gorge.

MAGUS, *Magus*, contre-ſorcier, enchanteur. *Voyez* Amynus.

MAGUSANUS, *ou* MAGUZANUS, *Maguſanus*, *Maguzanus*, (*a*) ſurnom d'Hercule. On a trouvé en Zélande une inſcription qui portoit *Herculi Maguzano*. Voſſius eſt fort embarraſſé de ce mot-là, & il trouve que Goropius n'a eu aucune raiſon de le changer en celui de *Marcuſano*, du mot *marc*, qui veut dire *borne*, en langue Gothique ; mais, Olaüs Rudbek qui entendoit mieux cette langue que Goropius & Voſſius, dérive heureuſement ce mot de *ma*, *valere*, & *mageo*, *vis*, *poteſtas* ; ce qui convient mieux à ce Héros, qui n'a jamais été le Dieu des limites. Il y en a qui veulent que Maguſanus ſoit un nom local.

MAHALATH, *Mahalath*, Μααλὰθ, *b*) fille de Jérimoth, fils de David, fut mariée à Roboam, Roi de Juda.

MAHALON, *Mahalon*, (*c*) Μααλὼν, fils d'Élimélech & de Noëmi, épouſa dans le païs de Moab Ruth Moabite ; & étant mort ſans enfans, Ruth cet homme ſuivit Noëmi ſa belle-mere à Bethléem, & y épouſa Booz parent d'Élimélech.

MAHANAIM, *ou* MANAIM, *Mahanaïm*, *Manaïm*, Μαναὶμ, Μασαναὶμ, (*d*) ville des Lévites de la famille de Mérari, dans la tribu de Gad, ſur le torrent de Jabok. Le nom de Mahanaïm ſignifie les deux camps. Le patriarche Jacob lui donna ce nom, parce qu'en cet endroit il eut une viſion des Anges qui venoient au devant de lui. Mahanaïm fut le ſiege du royaume d'Iſboſeth, après la mort de Saül ; ce fut au même endroit que David ſe retira, pendant la révolte d'Abſalom, & ce fils rebelle fut vaincu &

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 82. Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. Tom. II. pag. 252.
(*b*) Paral. L. II. c. 11. v. 18.
(*c*) Ruth. c. 1. v. 2. *& ſeq.*
(*d*) Geneſ. c. 32. v. 2. Joſu. c. 13. v. 30. c. 21. v. 37. Reg. L. II. c. 2. v. 9, 12, 29. c. 17. v. 24. c. 19. v. 32. Paral. L. I. c. 6. v. 80.

mis à mort assez près de cette ville. Elle est quelquefois nommée dans la Vulgate simplement *castra*, le camp.

MAHARAI, *Maharai*, (*a*) Netho-phathite, de la ville de Nétophath, étoit un des braves de l'armée de David.

MAHARBAL, *Maharbal*, (*b*) fils d'Himilcon. Pendant qu'Annibal assiégeoit Sagonte en Espagne, l'an de Rome 534, & 218 avant Jesus-Christ, quelques peuples du païs étant venus à se révolter, il fut obligé de marcher contre eux. Mais, Maharbal qu'il laissa pour commander le siege en sa place, travailla avec tant d'ardeur, que les deux partis ne s'apperçurent presque pas de son absence. Cet Officier eut l'avantage dans tous les combats qu'il livra aux Sagontins, & battit leurs murailles de trois béliers tout à la fois avec tant de furie, qu'Annibal à son retour eut le plaisir de les voir entiérement ruinées.

Maharbal se trouva à la bataille de Trasimène. Après la déroute affreuse de l'armée Romaine, environ six mille hommes voulurent se dérober à la poursuite des ennemis. Mais, la faim s'étant jointe aux autres maux qui les accabloient, ils se rendirent à Maharbal, qui les avoit joints pendant la nuit avec toute la cavalerie, sur la parole qu'il leur donna, de les renvoyer en toute liberté, dès qu'ils auroient livré leurs armes. Mais, Annibal exécuta cette promesse avec sa fidélité ordinaire; c'est-à-dire, qu'il les chargea de chaînes, & les fit tous prisonniers.

Après la bataille de Cannes, comme tous les officiers d'Annibal le félicitoient de sa victoire, & lui conseilloient, après avoir terminé une guerre si considérable, de prendre quelques jours de repos pour lui & pour ses soldats: » Donnez-vous-en » bien de garde, lui dit Maharbal, qui avoit commandé la » cavalerie, & qui étoit persuadé qu'il n'y avoit pas un » moment à perdre; car, afin » que vous sçachiez, ajouta-t-» il, de quelle conséquence est » pour vous le gain de cette » bataille, dans cinq jours je » vous fais préparer à dîner » dans le Capitole. Suivez-moi » seulement avec l'infanterie; » je vais prendre les devans à » la tête de ma cavalerie avec » tant de diligence, que j'op-» primerai l'ennemi, avant » qu'il ait appris mon dessein. » Annibal trouva ce conseil d'une trop grande conséquence, pour se résoudre à l'exécuter si promptement. C'est pourquoi, il répondit à Maharbal, qu'il louoit son zele & sa bonne volonté; mais qu'il avoit besoin de quelque tems, pour faire de sérieuses réflexions sur l'avis qu'il lui

(*a*) Reg. L. II. c. 23. v. 28.
(*b*) Tit. Liv. L. XXI. c. 12, 45. L. XXII. c. 6, 51. L. XXIII. c. 18. Roll. Hist. Rom. T. III. p. 149, 236, 237.

donnoit. » Je vois bien, répli-
» qua ſur le champ Maharbal,
» que les Dieux n'ont pas ac-
» cordé au même homme tous
» les talens. Vous ſçavez vain-
» cre, Annibal, mais vous ne
» ſçavez pas profiter de la vic-
» toire. » Tout le monde convient qu'un ſeul jour paſſé dans l'inaction de la part d'Annibal, ſauva Rome & l'Empire.

MAHATH, *Mahath*, (*a*) Μαὰθ, fils d'Amaſaï, & pere d'Elcana, étoit de la Tribu de Lévi.

MAHATH, *Mahath*, Μαὰθ, (*b*) un des ancêtres de Jeſus-Chriſt, ſelon la chair, étoit fils de Mathathias, & pere de Naggé.

MAHAZIOTH, *Mahaziοth*, Μαζιὼθ, (*c*) fut le quatrième des fils d'Héman, prophete & muſicien de David.

MAHÉLETH, *Maheleth*, (*d*) Μαελὲθ, fille d'Iſmaël, petite fille d'Abraham, & ſœur de Nabaioth, fut une des femmes d'Éſaü.

MAHIR, *Mahir*, Μαχὶρ, (*e*) de la Tribu de Juda, fils de Caleb, fut pere d'Eſthon.

MAHOL, *Mahol*, Μαὰλ, (*f*) pere d'Héman, de Chalcol & de Dorda. Il y en a qui conjecturent que Mahol étoit la mere, & non pas le pere d'Héman, &c. ou que Mahol eſt un nom générique, qui ſignifie le chœur, enſorte qu'Héman, Chalcol & Dorda ſeroient qualifiés ici fils du chœur, à cauſe de leur profeſſion de chantres & de muſiciens. Il falloit que ces trois perſonnages fuſſent doués d'une grande ſageſſe, puiſque l'Écriture compare la ſageſſe de Salomon avec la leur, qui étoit inférieure à celle de ce Prince.

MAI, *Maius*, Μάιος, (*g*) le cinquième mois de l'année à compter depuis Janvier, & le troiſième à compter le commencement de l'année du mois de Mars, comme faiſoient les Romains.

Il fut nommé *Maius* par Romulus, en l'honneur des Sénateurs & Nobles de la ville qui s'appelloient *Majores*, comme le mois ſuivant fut nommé *Junius*, en l'honneur de la jeuneſſe de Rome, *in honorem Juniorum*, c'eſt-à-dire, de la jeuneſſe qui ſervoit à la guerre. D'autres prétendent que le mois de Mai a tiré ſon nom de Maia, mere de Mercure, à laquelle on offroit des ſacrifices dans ce mois.

C'eſt au mois de Mai que le Soleil entre dans le ſigne des Gémeaux, & que les plantes fleuriſſent.

Les Anciens ont regardé ce mois comme malheureux pour le mariage. Cette ſuperſtition vient peut-être de ce qu'on célébroit la fête des Eſprits malins au mois de Mai, & c'eſt à propos de cette fête qu'Ovide

(*a*) Paral. L. I. c. 6. v. 35.
(*b*) Luc. c. 3. v. 25, 26.
(*c*) Paral. L. I. c. 25. v. 4, 5.
(*d*) Geneſ. c. 28. v. 9.
(*e*) Paral. L. I. c. 4. v. 11.
(*f*) Reg. L. III. c. 4. v. 31.
(*g*) Plut. T. I. p. 72.

dit

dit au cinquième livre de ſes Faſtes :

Nec viduæ tædis eadem, nec virginis apta
Tempora, quæ nupſit, non diuturna fuit.
Hac quoque de cauſa, ſi te proverbia tangant,
Menſe malas Maio nubere vulgus ait.

Le mois de Mai étoit ſous la protection d'Apollon. Le premier jour on ſolemniſoit la mémoire de la dédicace d'un autel dreſſé par les Sabins aux dieux Lares. Les dames Romaines faiſoient ce même jour un ſacrifice à la bonne Déeſſe, dans la maiſon du grand Pontife, où il n'étoit pas permis aux hommes de ſe trouver ; on voiloit même tous les tableaux & les ſtatues du ſexe maſculin. Le neuvième on célébroit la fête des Lémuries ou Rémuries. Le douze arrivoit celle de Mars, ſurnommé *Ultor*, le vengeur, auquel Auguſte dédia un temple. Le quinze, jour des Ides, ſe faiſoit une cérémonie où les Veſtales jettoient trente figures de jonc dans le Tibre par deſſus le pont Sublicien. Le même jour étoit la fête des marchands qu'ils célébroient en l'honneur de Mercure. Le vingt-un arrivoient les Agonales. Le vingt-quatre étoit une autre cérémonie appellée *Regifugium*, la fuite des Rois, en mémoire de ce que Tarquin le Superbe avoit été chaſſé de Rome, & la Monarchie abolie.

Ce mois étoit perſonnifié ſous la figure d'un homme entre deux âges, vêtu d'une robe ample à grandes manches, & portant une corbeille de fleurs ſur ſa tête avec le paon à ſes pieds, ſymbole du tems où tout fleurit dans la nature.

C'eſt ce mois, dit Auſone, qu'Uranie aime ſur tout autre ; il orne nos vergers, nos campagnes, & nous fournit les délices du printems.

MAIA, *Maia*, (*a*) fille d'Atlas & de Pleione, l'une des ſept Pleiades, fut aimée de Jupiter, dont elle eut Mercure. Ce Dieu lui donna à nourrir Arcas, qu'il avoit eu de la nymphe Calliſto. Ovide, dans ſon cinquieme livre des Faſtes, donne diverſes origines du nom du mois de Mai, & croit qu'il peut être tiré de Maia. *Voyez* Pleiades.

MAIAMES, *ou plutôt* MAJUMES. *Voyez* Majumes.

MAJESTA, *Majeſta*, (*b*) divinité des Romains, que l'on diſoit être fille de l'Honneur & de la déeſſe Révérentia. Il y en a qui prétendent que Majeſta avoit donné ſon nom au mois de Mai ; mais, d'autres veulent que ce mois ait été ainſi appellé en conſidération de Maia.

MAJEURE, *Major*, terme

(*a*) Virg. Georg. L. I. v. 225. Æneid. L. I. v. 301. L. VIII. v. 138. *& ſeq.*

(*b*) Cout. des Rom. par M. Nieup. p. 162 ; 234.

de philoſophie. C'eſt la premiere propoſition du ſyllogiſme. On l'appelle Majeure, parce qu'elle doit avoir un ſens plus étendu que la propoſition mineure, & parce qu'elle contient le terme le plus étendu.

MAILLET, *Malleus*, (*a*) inſtrument dont les victimaires ſe ſervoient pour aſſommer les taureaux, avant que de les égorger. D. Bernard de Montfaucon nous le repréſente tel qu'il ſe trouve dans pluſieurs monumens; l'on ne ſe ſervoit pas toujours de Maillets pour frapper les victimes; on y employoit ſouvent la hache.

Les Anciens avoient auſſi un Maillet qui ſervoit à la charrue, & qui ſe nommoit en Grec σφύρα.

MAIMAN, *Maiman*, (*b*) Μαιμάν, fut établi chef de la ſixieme famille ſacerdotale, du tems de David.

MAIN, *Manus*, χείρ, partie du corps de l'homme qui eſt à l'extrêmité du bras, & dont le méchaniſme la rend capable de toutes ſortes d'arts & de manufactures.

La Main eſt un tiſſu de nerfs & d'oſſelets enchâſſés les uns dans les autres, qui ont toute la force & la ſoupleſſe convenables pour tâter les corps voiſins, pour les ſaiſir, pour s'y accrocher, pour les lancer, pour les retirer, pour les repouſſer, &c.

Anaxagore ſoutenoit que l'homme eſt redevable à l'uſage de ſes Mains, de la ſageſſe, des connoiſſances & de la ſupériorité qu'il a ſur les autres animaux. Galien exprime la même penſée d'une manière différente. Suivant lui, l'homme n'eſt point la créature la plus raiſonnable, parce qu'il a des Mains, mais celles-ci ne lui ont été données qu'à cauſe qu'il eſt le plus raiſonnable de tous les animaux; car, ce n'eſt point des Mains que nous tenons les arts, mais de la raiſon, dont les Mains ne ſont que l'organe.

Les mains ſont ſi commodes & les miniſtres de tant d'arts, comme dit Cicéron, qu'on ne peut trop en admirer le ſtructure. Cependant, cette partie du corps humain, qui eſt compoſée du carpe, du métacarpe & des doigts, n'eſt point exempte des jeux de conformation. Nous n'en citerons pour preuve qu'un ſeul fait tiré de l'hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1733.

M. Petit a montré à cette Académie en 1727, un enfant dont les bras étoient difformes; la Main étoit jointe à la partie latérale antérieure de l'extrêmité de l'avant-bras, & renverſée de maniere qu'elle formoit avec l'avant-bras un angle aigu; elle avoit un mouvement manifeſte, mais de peu d'étendue. Cette Main n'avoit que quatre doigts d'une conformation naturelle dans leur longueur, leur groſ-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 147. T. III. p. 359.

(*b*) Paral. L. I. c. 24. v. 9.

ſeur & leur articulation ; il n'y avoit point de pouce ; les doigts étoient dans le creux de la Main ; l'annulaire & le petit doigt étoient par-deſſus & ſe croiſoient avec eux. Cette Main avoit douze à quatorze lignes de largeur, & vingt huit de longueur en étendant les doigts & en comprenant le carpe.

Chez les Égyptiens, la Main eſt le ſymbole de la force ; chez les Romains c'eſt le ſymbole de la foi ; & elle lui fut conſacrée par Numa Pompilius avec beaucoup de ſolemnité.

MAIN DE FER, (*a*) *Manus Ferreæ*. Les Mains de fer dont les Anciens ſe ſervoient pour accrocher les navires des ennemis, étoient ce que nous appellons aujourd'hui Grappins, dont on ſe ſert pour accrocher & pour venir à l'abordage. Ces Mains de fer paroiſſent avoir été différentes d'une autre eſpece de crocs, qu'on appelloit corbeaux, & dont on ſe ſervoit pour la même fin. On attribue à Périclès l'invention des Mains de fer.

MAIRA. *Voyez* Méra.

MAISON, du Latin *manſio*, (*b*) eſt un bâtiment deſtiné pour l'habitation des hommes, & qui conſiſte en un ou pluſieurs corps de logis.

L'art de conſtruire des Maiſons eſt un des plus anciens. La ville que Caïn bâtit & à laquelle il donna le nom de ſon fils Hénoch, la conſtruction de l'arche de Noé avant le déluge, & celle du merveilleux édifice de la tour de Babel, qui ſuivit d'aſſez près ce terrible évenement, ſont autant de preuves qui écraſent l'opinion abſurde qui fait des hommes pendant une longue ſuite de ſiecles, autant de ſauvages qui auroient été plus ſtupides & moins intelligens que les bêtes, s'ils euſſent emprunté d'elles leurs tanières pour ſe loger. Les païs, qui furent peuplés par les premières générations des enfans de Noé, ſont remplis de reſtes précieux de bâtimens faits dans ces tems reculés, & dont les ruines font voir encore le haut point de perfection où l'on avoit dès-lors porté l'architecture. Les hommes ont donc toujours ſçu ſe faire des logemens proportionnés à leurs beſoins, relativement à leurs mœurs, au tems où ils ont vécu, & aux climats qu'ils ont habité ; mais, il ne faut pas juger des Maiſons des Anciens, par les nôtres. En général, & ſur tout en Egypte & dans tous les païs orientaux, les toits des Maiſons étoient en terraſſes, qu'on ornoit ordinairement de verdure. On s'y promenoit, on y couchoit ſouvent, on y montoit dans les grandes allarmes. Delà la loi de Moïſe, qui ordonnoit de faire tout au tour un

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Monſ. Tom. IV. pag. 251, 270.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Monſ. Tom. III. pag. 92. *& ſuiv.*

mur d'appui, de peur que quelqu'un ne ſe tuât en tombant. C'eſt auſſi ce que fait entendre cette expreſſion de l'Évangile: *Ce qui vous a été dit à l'oreille, publiez-le ſur les toits ;* chaque Maiſon étant comme une grande tribune toute dreſſée pour quiconque vouloit ſe faire entendre de loin.

Il faut obſerver que les portes des Maiſons s'ouvroient en dehors, & qu'il étoit ordonné par une loi de police, que ceux qui vouloient ſortir, fiſſent du bruit à la porte avant que de l'ouvrir, pour avertir ceux qui paſſoient dans la rue de s'éloigner, afin de n'être pas pris entre la porte qui s'ouvroit & le mur. Il eſt bon auſſi de ſçavoir que les Maiſons étoient preſque toujours iſolées & ſéparées les unes des autres, même dans les villes, ordinairement avec des jardins; & quelquefois avec des terres labourables.

La beauté des Maiſons des Anciens conſiſtoit moins en des ornemens placés à quelques endroits, que dans la forme entiere, dans la taille & la liaiſon des pierres, dans la ſolidité & les juſtes proportions de la charpente. Ils avoient grand ſoin que tout fût bien uni & bien dreſſé au plomb, à l'équerre & au niveau. C'eſt ainſi qu'Homere parle des bâtimens qu'il loue; & on admire encore cette eſpece de beauté dans ce qui reſte des bâtimens des anciens Égyptiens. Les Iſraëlites employoient les bois odoriférans, comme le cedre & le cyprès, pour revêtir en dedans les bâtimens les plus riches, en faire des lambris & des colomnes.

Comme toutes les parties de l'Antiquité ſont obſcures & difficiles, nous trouvons beaucoup d'embarras à donner une connoiſſance exacte des Maiſons, mais beaucoup plus de l'intérieur, que de la face extérieure. Il paroît que les Maiſons des Grecs étoient aſſez conformes à celles des Romains; ou pour mieux dire, c'étoit des Grecs que les Romains avoient appris à bâtir des Maiſons, comme auſſi beaucoup d'autres choſes pour les uſages de la vie. Cette conformité n'étoit pas générale; & la forme des Maiſons n'étoit pas toujours la même chez les Romains.

On ne ſçait touchant la forme des Maiſons & des appartemens des Grecs, que des noms ſimples. La Maiſon s'appelloit chez eux οἶκος; la chambre à coucher κοιτών; la ſalle à manger ὀτιατόριον τρικλίνιον, &c.

Il y avoit à Rome deux ſortes de Maiſons, celles du bas peuple, des marchands & des artiſans, qui dans les deſcriptions anciennes de Rome, ſont ordinairement compriſes ſous ce mot *inſulæ*; c'étoient pluſieurs Maiſons jointes enſemble, dont le circuit étoit iſolé, & ne tenoit à rien. Cela n'empêcha pas qu'on n'appellât auſſi iſles, celles qui dans leur contour comprenoient

des Maiſons des gens de qualité, qui tenoient aux autres. Cela paroît dans le plan de Rome, fait ſous Sévere, dont les fragmens reſtent encore. Les Maiſons des gens de qualité, dans ces mêmes deſcriptions, s'appellent *domus*; elles étoient fort belles, & ſouvent de grands palais, qui pour la magnificence & l'ornement ne cédoient point aux palais des Rois & des Princes.

Nous voyons dans les marbres la figure de quelques Maiſons de ſtructure Romaine, ainſi qu'on peut le remarquer dans quelques planches de l'Antiquité expliquée par D. Bernard de Montfaucon. Nous avons lieu de croire que c'étoient les Maiſons ordinaires, qui ne different guere de nos Maiſons d'aujourd'hui. Il ne faut pas oublier de dire que ſelon Saint Jérôme, il y avoit dans les Maiſons de Rome des entreſols qu'on appelloit *Mediana*, & que les Italiens d'aujourd'hui appellent Mezanine. Il y a apparence que le nom, qui dans la ſignification eſt tout le même, s'eſt conſervé ſucceſſivement pour marquer des étages plus bas que les autres, au-deſſous des grands appartemens.

Rien n'a ſurpaſſé la magnificence des grandes Maiſons de Rome, qu'on appelloit *domus* par excellence. Les plus beaux marbres n'y étoient pas épargnés; l'or, l'argent, l'ivoire y brilloient de toutes parts. Le premier qui commença à employer des marbres pour orner ſa Maiſon, fut L. Craſſus, qui fut Cenſeur, l'an de Rome 662. Il mit au frontiſpice douze colomnes de marbre tirées du mont Hymette auprès d'Athènes. Mais, c'étoit bien peu de choſe en comparaiſon de ce qui ſe fit depuis du tems de L. Sylla. Son beau-fils Scaurus qui bâtit un amphithéatre, le plus ſuperbe qu'on eût encore vu, fit une Maiſon ſi magnifique, que Pline la compare à celles que Caligula & Néron, Empereurs, firent depuis bâtir. Mamurra & L. Lucullus ſe diſtinguerent par la quantité de marbres & d'autres ornemens, qu'ils mirent dans leurs Maiſons; le premier les fit venir de Numidie, & le ſecond d'Egypte. Mais, ces palais qui faiſoient l'admiration de Rome, furent de beaucoup ſurpaſſés par ceux qu'on bâtit du tems d'Auguſte, où toute la ville de Rome changea de face par la grande quantité de baſiliques, de temples, de Maiſons, d'amphithéatres qui furent ou bâtis ou renouvellés, & dans leſquels les différens marbres furent employés en ſi grande quantité, qu'on diſoit qu'Auguſte avoit trouvé la ville bâtie de briques, & l'avoit laiſſée bâtie de marbre.

Les Empereurs ſuivans ſurpaſſerent ceux qui les avoient précédés. Caligula bâtit un palais le plus grand qu'on eût encore vu, mais qui en grandeur & en magnificence cédoit de

beaucoup à celui que bâtit depuis Néron, & que ce Prince appella d'abord la Maiſon du paſſage, *Domum tranſitoriam*, & depuis la Maiſon d'or, ou la Maiſon dorée, *Domum auream.*

MAITRE DU COLLEGE DES AUGURES. *Voyez Magiſter Collegii Augurum.*

MAITRE, *Magiſter*, nom que les Romains ont donné à pluſieurs Officiers.

Le Maître du peuple, *Magiſter populi*, c'étoit le Dictateur.

Le Maître de la cavalerie *Magiſter equitum*, c'étoit le colonel général de la cavalerie; dans les armées il étoit le premier officier après le Dictateur.

Sous les premiers Empereurs il y eut des Maîtres d'infanterie, *Magiſtri peditum.*

Le Maître du Cens, *Magiſter Cenſûs*, officier qui n'avoit rien du Cenſeur ou Subcenſeur, comme le nom ſemble l'indiquer, mais qui étoit la même choſe que le *præpoſitus frumentariorum.*

Le Maître de la milice étoit un officier dans le bas-Empire, créé à ce que l'on prétend par Dioclétien; il avoit l'inſpection & le gouvernement de toutes les forces de terre, avec une autorité ſemblable à peu près à celle qu'ont eue les Connétables en France. On créa d'abord deux de ces officiers, l'un pour l'infanterie, l'autre pour la cavalerie. Mais, Conſtantin réunit ces deux offices en un ſeul. Ce nom devint enſuite commun à tous les Généraux en chef, dont le nombre s'augmenta à proportion des provinces ou gouvernemens où ils commandoient. On en créa un pour le Pont, un pour la Thrace, un pour le Levant, & un pour l'Illyrie; on les appella enſuite *Comites*, Comtes, & *Clariſſimi.* Leur autorité n'étoit qu'une branche de celle du Préfet du Prétoire, qui parlà devint un officier purement chargé du civil.

Le Maître des armes dans l'Empire Grec, *Magiſter armorum*, étoit un officier ou un contrôleur, ſubordonné au Maître de la milice.

Le Maître des offices, *Magiſter officiorum*, avoit l'intendance de tous les offices de la cour. On l'appelloit *Magiſter officii palatini*, ou ſimplement *Magiſter*; ſa charge s'appelloit *Magiſteria.* Ce Maître des offices étoit à la cour des Empereurs d'Occident, le même que le Curo-palate à la cour des Empereurs d'Orient.

Le Maître des armoiries; c'étoit un officier qui avoit le ſoin ou l'inſpection des armes ou armoiries de Sa Majeſté.

MAITRE-ÈS-ARTS, celui qui a pris le premier degré dans la plûpart des univerſités, ou le ſecond dans celles d'Angleterre, les aſpirans n'étant admis aux grades en Angleterre qu'après ſept ans d'études. Autrefois, dans l'univerſité de

Paris, le degré de Maître-ès-Arts étoit donné par le Recteur, à la ſuite d'une thèſe de Philoſophie, que le Candidat ſoutenoit au bout de ſon cours. Cet ordre eſt maintenant changé; les Candidats qui aſpirent au degré de Maître-ès-Arts, après leurs deux ans de Philoſophie, doivent ſubir deux examens; un devant leur nation, l'autre devant quatre examinateurs tirés des quatre nations, & le Chancelier ou ſous-Chancelier de Notre-Dame, ou celui de Sainte-Genevieve. S'ils ſont trouvés capables, le Chancelier ou ſous-Chancelier leur donne le bonnet de Maître-ès-Arts, & l'univerſité leur en fait expédier des lettres.

MAITRE, *Magiſter*, *Præceptor*, terme qui ſe dit de celui qui eſt ſupérieur d'un autre à l'égard de l'éducation, de l'inſtruction dans les ſciences & dans les arts. On donne à un enfant un Maître, un Précepteur pour l'élever, pour le conduire en claſſe, pour lui apprendre les lettres humaines.

MAITRE DE QUARTIER; c'eſt le nom qu'on donne dans les Colleges à ceux qui ont l'inſpection ſur un certain quartier du College, & qui ſont chargés de la conduite de ceux qui y logent.

MAITRE DES MŒURS, (*a*) *Magiſter morum*, titre ſous lequel Auguſte exerça trois fois la charge de Cenſeur. Avant lui, Jules-Céſar avoit pris la qualité de Préfet des mœurs.

MAITRES DE LA MILICE, (*b*) Officiers qui furent créés par Conſtantin le Grand, pour remplacer dans le commandement des troupes, le Préfet du Prétoire, qui n'eut plus depuis ce tems-là que le ſoin général de la juſtice & des finances.

MAJUMA, *Majuma*, terme qui déſigne les jeux ou fêtes que les peuples des côtes de la Paleſtine célébroient, & que les Grecs & les Romains adopterent dans la ſuite. Les Juriſconſultes ont eu tort de dériver ce mot du mois de Mai; il tire ſon origine d'une des portes de la ville de Gaza, appellée Majuma, du mot Phénicien *Maim*, qui ſignifie les eaux.

La fête n'étoit d'abord qu'un divertiſſement ſur l'eau, que donnoient les pêcheurs & les bateliers, qui tâchoient, par cent tours d'adreſſe, de ſe faire tomber les uns les autres dans l'eau, afin d'amuſer les ſpectateurs. Dans la ſuite, ce divertiſſement devint un ſpectacle régulier, que les Magiſtrats donnoient au peuple dans certains jours. Ces ſpectacles ayant dégénéré en fêtes licentieuſes, parce qu'on faiſoit paroître des femmes toutes nues ſur le théâtre; les Empereurs Chrétiens les

(*a*) Cout. des Rom. par M. Nieup. p. 96.

(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 333.

défendirent, ſans pouvoir les abolir entiérement, & les peuples du Nord les continuerent.

Le Maicamp des Francs, célébré en préſence de Charlemagne, & le *Campus roncalia* proche de Plaiſance, où les Rois d'Italie ſe rendoient avec leurs vaſſaux, conſerverent pendant pluſieurs ſiecles la plus grande partie des uſages du Majuma.

MAJUME, port de Gaza. *Voyez* Gaza.

MAJUMES, *Majumæ*, (*a*) fête que les Romains célébroient le premier jour de Mai en l'honneur de Maia ou de Flore. L'Empereur Claude l'inſtitua, ou plutôt purgea ſous ſon nom l'indécence qui regnoit dans les Florales. Comme la fête des Majumes ſe ſolemniſoit avec beaucoup de ſomptuoſité, ſoit en feſtins, ſoit en offrandes, au rapport de Julien, elle dégénéra bientôt des regles de ſon inſtitution, & jamais il ne fut poſſible d'en arrêter les abus.

Les Hiſtoriens prétendent que la fête des Majumes duroit ſept jours; qu'elle ſe célébroit ordinairement à Oſtie ſur le bord du Tibre & de la mer, & qu'elle ſe répandit au troiſieme ſiecle dans toutes les provinces de l'Empire. Bouche dit dans ſon hiſtoire de Provence, que la fête de la Maie, qui ſe fait dans pluſieurs villes de cette province, n'eſt qu'une reſte de l'ancienne Majume.

MALACA, *Malaca*, (*b*) Μάλακα, ville d'Eſpagne, ſituée ſur la côte méridionale, ſur le bord de la mer méditerranée, dans la Bétique. Suivant les cartes de M. d'Anville, elle étoit au païs des Baſtules; & ſuivant Pline, elle appartenoit aux alliés du peuple Romain.

Antonin, dans ſon Itinéraire, décrit une route de Caſtulon à Malaca, & une de Malaca à Gades. Il compte deux cens quatre-vingt-onze milles pour la premiere, & cent quarante-cinq pour la ſeconde; il met Malaca à douze mille pas de Ménoba, & à vingt mille pas de Siuel ou Suel. Strabon ſemble dire que c'étoit une colonie des Carthaginois, & une ville de grand commerce pour les habitans de la côte, qui eſt à l'oppoſite, & qu'on y ſaloit beaucoup de vivres. Il la met à autant de diſtance de Calpé, qu'il y en avoit de Calpé à Gades. Ce commerce de vivres ſalés, c'eſt-à-dire, de poiſſon & de chair ſalés, avoit fait donner, ſelon quelques-uns, le nom de Malaca à cette ville, parce que Malech en Phénicien veut dire ſaler.

C'eſt aujourd'hui Malaga, au royaume de Grenade. Elle eſt aſſez conſidérable; elle tire ſur-tout beaucoup de luſtre de l'importance & de la bonté de ſon port & de ſes fortifications. Les Auteurs du païs di-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 232.

(*b*) Strab. pag. 156. Plin. Tom. I. p. 136, 243. Ptolem. L. II. c. 4. Pomp. Mel. p. 140. Hirt. Panſ. de Bell. Alex. pag. 739.

ſent que les Phéniciens l'ont bâtie plus de huit cens ans avant Jeſus-Chriſt. Nous avons déjà rapporté ce qu'en dit Strabon. Elle eſt ſituée ſur le rivage de la mer, à vingt-deux lieues de Gibraltar, au pied d'une montagne eſcarpée, qui laiſſe juſtement aſſez d'eſpace entre elle & la mer, pour y bâtir une ville. Son port eſt grand; le môle qu'on y a conſtruit, eſt revêtu d'un beau quai, long de ſept cens pas, & large à proportion, avec de gros piliers de pierre où l'on attache les navires. Il y a toujours grand abord de monde, & d'ordinaire deux ou trois cens bâtimens à l'ancre, ce qui fait que la ville eſt fort marchande, fort riche & fort peuplée, quoique médiocrement grande. Toutes les automnes, en tems de paix, il vient un très-grand nombre de vaiſſeaux marchands des païs étrangers, pour charger les fruits exquis & les vins delicieux qu'on recueille en abondance dans le païs.

L'Auteur des délices de l'Eſpagne nomme Guadalquiverejo, la petite riviere qui coule auprès de Malaga. Les Anciens la nommoient du même nom que la ville, & M. de l'Iſle l'appelle Guadalmedina. L'Auteur des délices dit que c'eſt la Saduca de Ptolémée.

L'Evêché de Malaga eſt ancien. Le premier Évêque dont on ait connoiſſance, eſt Patrice, qui aſſiſta au Concile d'Illibéris, l'an de Jeſus-Chriſt 300. Cet Evêché eſt ſuffragant de Grenade.

On prétend qu'il y a des François qui diſent Malgue ou Malgues, au lieu de Malaga.

MALACHBÉLUS, *Malachbelus*, Μαλάχβηλος, (*a*) Dieu des Palmyréniens, auquel on joint Aglibolus.

Les Palmyréniens adoroient Bélus, ou le Soleil, & la Lune, à la maniere des autres Syriens; mais, ils donnoient des noms particuliers à ces deux divinités, comme il paroît par un beau monument qui étoit autrefois dans les jardins qu'on appelloit *horti Carpenſes*, & aujourd'hui dans ceux des Princes Juſtiniani, près de Saint Jean de Latran.

Ce bas-rélief a été publié en 1685, par M. Spon, avec l'inſcription qui l'accompagne, & qui eſt en Palmyrénien, qu'on n'entend pas, & en Grec, qui contient apparemment la même choſe. Gruter avoit déjà rapporté l'inſcription ſans y joindre les figures; mais, comme D. Bernard de Montfaucon en reçut une copie plus exacte, & mieux figurée que celles qui ſont dans ces autres antiquaires, c'eſt de celle-là que nous nous ſervirons, quoiqu'elle differe un peu de celle de M. Spon. En voici la traduction.

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 109. *& ſuiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 389. *& ſuiv.*

» Titus Aurélius Héliodorus » Adrianus Palmyrénien, fils » d'Antiochus, a offert & con» sacré à ſes dépens à Agli» bolus & à Malachbélus, Dieux » de la patrie, ce marbre, & » un ſigne ou une petite ſtatue » d'argent, pour ſa conſerva» tion & pour celle de ſa fem» me & de ſes enfans, en l'an» née cinq cens quarante-ſept, » au mois Péritius. «

Ce bas-relief, qui eſt ce qu'on appelle un *ex voto*, repréſente le frontiſpice d'un temple, ſoutenu de deux colomnes, ſur leſquelles ſont deux figures de jeunes perſonnes, au milieu deſquelles eſt un arbre que quelques antiquaires croyent être un pin; mais, nous ſommes perſuadés que c'eſt plutôt un palmier, ce qui convient mieux à la ville de Palmyre, qui en avoit pris ſon nom. Au côté droit de cet arbre eſt le dieu Aglibolus, ſous la figure d'un jeune homme vêtu d'une tunique relevée par la ceinture, enſorte qu'elle ne deſcend que juſqu'au deſſus du genou, & qui a par deſſus une eſpece de manteau, tenant de la main gauche un petit bâton fait en forme de rouleau; le bras droit, dont il tenoit peut-être quelqu'autre choſe, eſt caſſé; à l'autre côté eſt le dieu Malachbélus, qui repréſente auſſi un jeune homme vêtu d'un habillement militaire, avec le manteau ſur les épaules, une couronne radiale à la tête, & ayant derrière lui un croiſſant, dont les deux cornes débordent des deux côtés.

L'inſcription nous apprend bien à la vérité qu'Aglibolus & Malachbélus étoient deux divinités Syriennes, puiſqu'ils ſont appellés Dieux du païs de celui qui leur a conſacré ce monument, πατρῴοις θεοῖς, & que Palmyre étoit dans la Syrie. Mais, quels Dieux repréſentoient-ils? Écoutons le ſçavant Spon, dont l'opinion n'a pas été contredite. Quelques Auteurs, dit-il, prétendent que ces deux figures repréſentoient le ſoleil d'hiver & d'été; mais, comme l'un des deux a derriere lui un croiſſant, il vaut mieux croire que c'eſt le ſoleil & la lune. Qu'on ne ſoit pas étonné, au reſte, de trouver la lune repréſentée en jeune homme, puiſqu'il eſt certain que ſouvent on donnoit les deux ſexes aux Dieux, & qu'il y avoit le dieu Lunus.

Pour Aglibolus, il n'eſt pas douteux que ce ne fût le ſoleil, ou Bélus, car les Syriens peuvent fort bien avoir prononcé ainſi ce nom, que d'autres appelloient Baal, Bélénus, Bel ou Bélus; le changement de l'*e* en *o*, eſt peu de choſe dans les différens dialectes d'une langue; mais, le mot *agli* ſera inintelligible, à moins qu'on n'admette la conjecture du ſçavant Malaval, qui prétend que ce nom ſignifie la lumiere qu'envoye le ſoleil, ce qu'il confirme par l'autorité d'Héſychius, qui met parmi les épithetes du

soleil, celle d'ἀγγελικὸς ; or il n'eſt pas étonnant que les Grecs aient prononcé Aglibolos, au lieu d'Egleiès-Bélos.

Au reſte, que les Palmyréniens aient adoré le Soleil, ce n'eſt pas un fait qui ſoit douteux. Hérodien, après avoir raconté l'heureux ſuccès d'Aurélien, qui ſe rendit maître de Palmyre, dit qu'il fit conſtruire à Rome, en mémoire de cette victoire, un temple ſuperbe où il mit les dépouilles des Palmyréniens, & entr'autres choſes les ſtatues du Soleil & de Bélus.

Pour ce qui regarde Malachbélus, comme ce mot eſt compoſé de deux autres, *Malach* qui veut dire Roi, & *Baal* qui ſignifie Seigneur, & que ce Dieu eſt repréſenté avec un croiſſant & une couronne, il eſt certain qu'il repréſente la Lune, ou le dieu Lunus. L'Écriture Sainte déſigne ſouvent la Lune par l'épithete de Reine du Ciel ; le prophete Jérémie, qui condamne l'uſage d'offrir à cette Déeſſe des gâteaux, s'exprime ainſi : *Placentas offert Reginæ Cœli ;* ou, comme il dit dans un autre endroit : *Sacrificemus Reginæ Cœli, & libemus ei libamina.* » Sacrifions à la » Reine du Ciel, & offrons lui » des libations. »

On peut voir dans le même Auteur que la date de l'inſcription, étant ſuivant l'ere des Séleucides, elle tombe ſur la fin de l'empire de Sévere l'an de Jeſus Chriſt 254, & que le mois Macédonien, nommé Péritius, répond à notre mois de Février.

MALACHIE, *Malachias*, (*a*) le dernier des douze petits Prophetes, eſt tellement inconnu, que l'on doute même ſi ſon nom eſt un nom propre, & s'il n'eſt pas mis pour un nom générique, qui ſignifie un Ange du Seigneur, un envoyé, un prophete ; car, il paroît par Aggée, & par le prophete que nous citons ſous le nom de Malachie, qu'en ce tems-là, on donnoit aſſez ſouvent aux prophetes le nom de Malach-Jehova, ou d'envoyé du Seigneur.

Les Septante ont rendu l'Hébreu *Malachi*, par ſon Ange, au lieu de mon Ange que porte l'Hébreu ; & pluſieurs Peres ont cité Malachie ſous le nom d'Ange du Seigneur. L'auteur du quatrième livre d'Eſdras & Tertullien joignent enſemble les noms de Malachie & d'Ange du Seigneur. Origene a cru que Malachie étoit un Ange incarné, plutôt qu'un Prophete ; mais, ce ſentiment n'eſt pas ſoutenable. Il eſt bien plus vraiſemblable que Malachie n'eſt autre qu'Eſdras ; & c'eſt l'opinion des anciens Hébreux, du paraphraſte Chaldéen, de ſaint Jérôme, & de l'abbé Rupert.

L'auteur de la vie des Prophetes, ſous le nom de ſaint Épiphane, Dorothée, & la chronique d'Alexandrie diſent

(*a*) Malach. c. 1. & *ſeq. Capit.*

race de Seth. Malaléel, ayant vécu ſoixante-cinq ans, engendra Jared. Après que Malaléel eut engendré Jared, il vécut huit cens trente ans, & il engendra des fils & des filles; & tout le tems de la vie de Malaléel ayant été de huit cens quatre-vingt-quinze ans, il mourut.

Les Orientaux veulent que ce Patriarche ſoit le premier qui ſe ſoit imaginé de fouïr dans la terre les mines pour y chercher les veines des métaux, & qui ait bâti des maiſons. Ils lui attribuent auſſi la fondation des villes de Schuſter & de Babel. Il y en a qui le confondent avec le géant Dondaſch, qui s'attacha au ſervice de Seth, qu'ils reconnoiſſent pour le Prophete & le Monarque univerſel du monde avant le Déluge. On dit que le géant Dondaſch ne ſe ſervoit d'aucune arme ni offenſive ni défenſive, & qu'il combattoit nu, depuis la tête juſqu'au nombril, par la ſeule force de ſes bras.

MALASAR, *Malaſar*, (*a*) Ἀμελσάρ, gouverneur du prophete Daniel & de ſes compagnons captifs à Babylone. Le nom de Malaſar ſignifie plutôt un officier de la bouche, un intendant ou maître d'hôtel de la maiſon du Roi, qu'un nom propre.

MALCHION, *Malchion*, (*b*) Μάλχιων, certain Syrien dont parle Lucien.

MALCHUS, *Malchus*. *Voyez* Manchus.

MALCHUS, *Malchus*, (*c*) Μάλχος. Prince Arabe, envoya à Veſpaſien un ſecours de cinq mille ſantaſſins & de mille cavaliers, dont la plus grande partie étoient des Archers.

MALCHUS, *Malchus*, (*d*) Μάλχος, ſerviteur du grand Prêtre Caïphe, qui s'étant trouvé dans le jardin des oliviers avec ceux qui y étoient envoyés pour arrêter Jeſus-Chriſt, fut frappé par ſaint Pierre, qui lui coupa l'oreille droite. Il n'eſt pas certain s'il la lui coupa entiérement, enſorte qu'elle tomba par terre, ou ſi elle fut ſeulement coupée & détachée en partie. Mais, il paroît plus vraiſemblable qu'elle ne fût pas entiérement coupée. Quoi qu'il en ſoit, Jeſus ne fit que la toucher pour la guérir.

Quelques-uns croyent que ſaint Pierre ne frappa ce ſerviteur qu'en ſon corps défendant, & pour l'empêcher de le ſaiſir & de l'arrêter. Il y a bien de l'apparence qu'il avoit envie de lui couper la tête, lorſqu'il lui coupa l'oreille.

Cornélius *à Lapide* croit que Malchus ſe convertit. D'autres veulent que ce ſoit lui qui donna un ſoufflet au Sauveur, en lui diſant : *Sic reſpondes Pontifici ?* Mais, l'Écriture n'eſt nul-

(*a*) Dani. c. 1. v. 11. *& ſeq.*
(*b*) Lucian. T. I. p. 684.
(*c*) Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 834.
(*d*) Luc. c. 22. v. 50, 51. Joann. c. 18. v. 10.

lement favorable à ce ſentiment. Saint Jean dit que celui qui donna ce ſoufflet, étoit un des miniſtres qui ſe trouverent auprès du grand prêtre Anne, ſans marquer ſi c'étoit Malchus, dont il avoit parlé dans le même chapitre.

MALCITAS, *Malcitas*, (*a*) Μάλκιτας, capitaine Thébain. *Voyez* Diogiton.

MALCO. *Voyez* Maltho.

MALÉE, *Malea*, (*b*) promontoire du Péloponnèſe, dans la Laconie, où il fait l'angle qui unit la côte méridionale avec la côte orientale. Les Auteurs Grecs, Pauſanias, Polybe, Scylax, Ptolémée, &c. le nomment communément Μαλέα, *Malea*. Pline le jeune dit auſſi en Grec ὑπὲρ Μαλέαν. Strabon eſt peut-être le ſeul qui liſe en trois ou quatre endroits Μαλέαι, *Maleæ*, au pluriel. Il eſt vrai qu'Hérodote dit d'une maniere ambigue dans un endroit μέχρι Μαλεάων, mais il dit ailleurs κατὰ Μαλέην au ſingulier.

Les auteurs Latins, entr'autres Tite-Live & Pomponius Méla, diſent pour l'ordinaire *Malea*. On trouve dans Virgile :

Ionioque mari Maleæque ſequacibus undis.

Il fait la ſeconde ſyllabe breve ; Ovide & Stace la font longue. Le premier dit dans ſes Élégies amoureuſes :

Quo lateant Syrtes, quove Malea ſinu.

l'autre dit :

..... *Et raucæ circumtonat ira Maleæ.*

Le même Stace a fait auſſi la même ſyllabe breve dans ſes Sylves.

Si Maleæ credenda ratis, Siculoſque per æſtus
Sit via.

La mer eſt fort orageuſe auprès de ce promontoire. C'eſt ce qui fait dire à Malherbe :

Ce n'eſt point aux rives d'un fleuve,
Où dorment les vents & les eaux,
Que fait ſa véritable preuve,
L'art de conduire les vaiſſeaux.
Il faut dans la plaine Salée,
Avoir lutté contre Malée ;
Et près du naufrage dernier,
S'être vu deſſous les Pleiades,
Éloigné des ports & des rades,
Pour être cru bon marinier.

Strabon fait mention d'un proverbe qui fait connoître combien ce promontoire étoit réputé dangereux. *Doublant le*

(*a*) Plut T. I. p. 297.
(*b*) Pauſ. pag. 207. Ptolem. L. III. c. 16. Plin. L. X. Epiſt. 26. Strab. pag. 25, 263, 278, 389. Herod. L. I. c. 82. L. IV. c. 179. Tit. Liv. L. XXXI. c. 44. L. XXXII. c. 16. L. XXXIV. c. 32. L. XXXVI. c. 42. Pomp. Mel. pag. 115. Virg. Æneid. L. V. v. 193. Ovid. Amor. L. II. Eleg. 11. v. 20. Stati. Theb. L. VII. v. 26. Sylv. L. I. Carm. 3. v. 97, 98. Propert. L. III. Eleg. 17. v. 5. *& ſeq.* Plut. T. I. p. 1032.

promontoire de Malée, oubliez votre maiſon. Properce dit dans une de ſes Élégies :

Flamma per incenſas citiùs ſedetur ariſtas,
Fluminaque ad fontis ſint reditura caput,
Et placidum Syrtes portum & bona littora nautis,
Præbeat hoſpitio ſæva Malea ſuo.

Lycophron ayant parlé de Malée, Tzetzès ſon Commentateur dit qu'à cauſe de ſa figure, on l'avoit auſſi nommé Γαμφηλὰς ὄνου, c'eſt-à-dire, les mâchoires d'âne ; mais, il s'eſt trompé en confondant le promontoire de Malée avec un autre promontoire voiſin, nommé par les Grecs ὄνου γνάθος, la mâchoire d'âne.

Le nom moderne eſt *Cabo Malio* ou même Cabo Malio di Sant Angelo. Breideubach dit que les mariniers François l'aplent les aîles de ſaint Michel.

MALÉE, *Malea*, Μαλέα, (*a*) Promontoire de l'iſle de Lesbos, ſelon Thucydide. Il en eſt fait auſſi mention dans Strabon. Ce dernier l'appelle Malie, & le met dans la partie la plus méridionale de l'iſle, vis-à-vis Canes, à ſoixante-dix ſtades de Mitylene. Ce Promontoire pourroit être le même lieu de Malée, où Pline dit qu'il croît des éponges, & qu'il place vers l'Helleſpont.

MALÉE, *Maleus*, (*b*) général des Carthaginois, à la valeur duquel ils durent, & la conquête d'une partie de la Sicile, & tout ce qu'ils avoient fait juſqu'alors de grand en Afrique. Mais, ayant perdu un grand combat en Sardaigne, il fut exilé avec tous ceux qui étoient échappés de la bataille.

Les ſoldats, indignés d'un traitement ſi injurieux, députerent à Carthage pour demander la permiſſion d'y retourner, & le pardon de leur défaite, avec ordre de faire en même-tems entendre qu'ils ſçauroient bien obtenir par les armes ce qu'on refuſeroit à leurs prieres. Inſtruits par leurs députés que leurs ſupplications & leurs menaces étoient également mépriſées, ils montent quelques jours après ſur leurs vaiſſeaux, & paroiſſent devant la ville. Là, ils atteſtent les Dieux & les hommes qu'ils n'ont pas pris les armes pour détruire leur patrie, mais ſeulement pour s'y rétablir, & convaincre leurs compatriotes que ce n'étoit point la valeur, mais la fortune qui leur avoit manqué dans la bataille précédente. Ainſi, ayant aſſiégé la place, & coupé les vivres aux habitans, ils les réduiſirent aux dernieres extrêmités. Cependant, comme Cartalon, fils de Malée, paſſoit près du camp, à ſon retour de Tyr, où par

(*a*) Thucyd. pag. 174, 175. Strab. p. 616, 617. Plin. T. I, p. 529.

(*b*) Juſt. L. XVIII, c. 7.

l'ordre des Carthaginois il étoit allé porter à Hercule la dixme du butin fait en Sicile par ſon pere, il répondit à ceux par leſquels ſon pere lui mandoit de lui venir parler, qu'il vouloit remplir les devoirs de la Religion publique, avant que de s'acquitter de ceux de la piété particuliere, & paſſa outre. Malée, plein d'une ſecrete indignation contre ſon fils, n'oſa toutefois alors rien permettre à ſon reſſentiment, de peur de violer en lui la ſainteté de la religion. Quelques jours après, Cartalon ayant demandé un paſſe-port au peuple, retourna vers ſon pere, & comme il ſe montroit aux yeux de l'armée qui admiroit l'habit de pourpre, & la mitre ſacerdotale dont il étoit orné, Malée le prit à part, & lui dit: » As-tu bien oſé, méchant que tu es, paré ſi hors » de ſaiſon d'or & de pourpre, » venir bleſſer les regards de » tant d'infortunés citoyens? » As-tu bien oſé, ſous des habits ſi délicats, & deſtinés » ſeulement à des tems plus » heureux & plus tranquilles, » entrer dans un camp plein » de triſteſſe & de gémiſſemens, comme ſi tu voulois » lui inſulter? N'as-tu ſçu trouver d'autres ſpectateurs de » ta vanité, ni de lieu plus » propre à l'étaler, que le lieu » même où ton pere fait voir » toutes les calamités d'un miſérable banni? D'où vient » que quand je te mandai l'autre jour, tu dédaignas ſi ſuperbement mes ordres? Si tu » me mépriſois comme ton pere, tu devois du moins me » reſpecter comme Général de » tes citoyens. Mais dis-moi, » cette pourpre & ces couronnes dont tu t'enorgueillis » tant, que ſont-ce autre choſe » que les marques & les fruits » de mes triomphes? Ainſi donc, » puiſque tu ne reconnois qu'un » banni dans ton pere, je vais » à mon tour dépouiller à ton » égard tous les ſentimens d'un » pere pour me revêtir de ceux » d'un Général, & te faire ſervir d'exemple, afin qu'il n'y » ait plus de fils qui à l'avenir » oſe ſe jouer de l'infortune » d'un pere. » A ces mots il le fit attacher en croix avec ſes pompeux habits, & expoſer d'un lieu élevé à la vue de toute la ville. Peu de jours après, s'étant rendu maître de Carthage, il aſſemble le peuple, & leur fait des réprimandes ſur ſon banniſſement, & des excuſes ſur la néceſſité où il s'étoit vu réduit de prendre les armes. Il déclare que content de ſa victoire, & du chatiment des principaux auteurs de ſa diſgrace, il a pitié du reſte des citoyens, & leur pardonne l'injure de ſon exil. En effet, après avoir envoyé dix Sénateurs au ſupplice, il rendit la ville à ſes loix. Mais, il expia bientôt par ſa mort le double attentat qu'il avoit commis contre ſon fils, & contre ſa patrie qui l'accuſa d'aſpirer à la Royauté, & le fit mourir.

MALÉENS,

MALÉENS *ou* MALIENS, *Maleenſes*, *Malienſes*, Μαλιεῖς, Μαλιῆς, les habitans du golfe Maliaque.

MALENE, *Malena*, Μαλήνη, (*a*) ville de l'Aſie mineure dans l'Atarnitide, ſelon Hérodote. Hiſtiée fut pris dans un combat donné près de cette ville.

MALÉON, terme qui, dans Quinte-Curſe, eſt employé pour celui de *Malienſium*. *Voyez* Maliens.

MALÉVENT, *Maleventum*. *Voyez* Bénévent.

MALIAQUE [LE GOLFE], *Sinus Maliacus*, κόλπος Μαλιακὸς, (*b*) Golfe de Grece, ſitué dans la Theſſalie, derrière l'iſle d'Eubée. Il y a des auteurs Grecs, comme Thucydide & Hérodote, qui le nomment κόλπος Μηλιεύς, *ſinus Melieus*. On trouve auſſi dans Thucydide κόλπος Μηλιακὸς, *ſinus Meliacus*.

Ce Golfe prenoit ſon nom d'une campagne, appellée par Tite-Live *ager Malienſis*, & par Hérodote *Melis regio*. Ce dernier en appelle de même les habitans Méliens. Xénophon & Thucydide conviennent avec Hérodote; car, ils appellent auſſi ces peuples Méliens, mais d'autres les nomment Maléens ou Maliens. A la vérité, il eſt aſſez difficile de pouvoir décider laquelle des deux leçons doit paſſer pour la meilleure. En effet, Scylax de Caryande ancien Auteur, dans le Journal de ſa navigation, diſtingue évidemment les Méliens, d'avec les Maléens, quoiqu'il nous donne en même-tems à entendre qu'ils étoient fort proche voiſins. Auſſi liſons-nous dans le XVIIIe. livre de Diodore de Sicile ces mots Μηλιεῖς πλὴν Μαλιέων, les Méliens outre les Maléens; endroit qui paroît inſinuer que les Méliens & les Maléens n'étoient comptés que pour un peuple, par rapport au droit d'Amphictyonie, dont il s'agit dans cet endroit.

Quoi qu'il en ſoit, les Maliens ſont mis au nombre de ceux qui montrerent le plus de courage, ou, pour parler plus juſte, le plus d'animoſité contre les Gaulois conduits par Brennus. Car, on rapporte qu'après que ces Barbares eurent paſſé le Sperchius, les Maliens & leurs voiſins leur dreſſerent une embuſcade, où ils les ſurprirent & en firent une horrible boucherie.

Thucydide diviſe les Maliens, ou les Méliens en trois peuples, les Paraliens, les Hiéréens, & les Trachiniens.

On lit dans Pline que le golfe Maliaque fut ainſi appellé des habitans, & qu'il y a ſur ce Golfe trois villes, Halcyone,

(*a*) Herod. L. VI. c. 29.

(*b*) Xenoph. pag. 515. Strab. p. 416, 426. Pauſ. pag. 7, 41, 622, 647, 655. Thucid. p. 235, 238, 319, 560. Herod. L. IV. c. 33. L. VII. c. 196, 198. Tit. Liv. L. XXXI. c. 46. L. XXXII. c. 4, 32. L. XLII. c. 40. Plin. T. I. p. 198. Q. Curt. L. IV. c. 13. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 201.

Éconia & Phalara. Pauſanias le nomme dans un endroit *Lamiacus ſinus*, à cauſe de Lamia, ville voiſine. Le golfe Lamiaque a, dit-il, un fond de vaſe près des Thermopyles. Vibius Séqueſter aſſure que le fleuve Achéloüs ſe dégorge dans le golfe Maliaque, mais c'eſt une faute. Le golfe Maliaque eſt aujourd'hui appellé le golfe de Zeiton. Quelques-uns ont dit par abus que c'étoit le golfe de Volo, c'eſt une erreur; ce golfe de Volo eſt le *ſinus Pelaſgicus* des Anciens.

MALIE, *Malia*, Μαλία. *Voyez* Malée.

MALIE, *Malia*, Μαλία. (*a*) petite ville d'Eſpagne. Il y avoit une garniſon de Numantins. Mais, les habitans l'ayant égorgée livrerent la place à Pompée.

MALIENS, *Mali*, Μαλοί, les mêmes que les Malliens. *Voyez* Malliens.

MALIENSIS [AGER]. *Voyez* Maliaque.

MALIS, *Malis*, (*b*) fut aimée d'Hercule, pendant l'eſclavage de ce Héros à la cour d'Omphale. C'étoit une des femmes qui ſervoient cette Princeſſe.

MALITIOSA [LA FORÊT], *Sylva Malitioſa*, (*c*) forêt d'Italie, au païs des Sabins. Sous le regne de Tullus Hoſtilius, il ſe donna près de cette forêt, un combat ſanglant où les Romains l'emporterent ſur leurs ennemis.

MALLÉE, *Mallœa*, (*d*) ville de Grece, dans la Perrhébie, ſelon Tite-Live. Cet Hiſtoien marque que cette ville ſe rendit aux Étoliens dans la guerre qu'ils firent à Philippe. Elle fut priſe par Ménippe, l'un des Capitaines d'Antiochus, repriſe par Philippe, & enfin par les Romains qui la mirent au pillage, l'an 171 avant J. C.

MALLEN, *Mallen*, (*e*) Μάλλων, ville de Judée, ſituée au delà du Jourdain. Judas Maccabée, ayant attaqué cette place, la prit de force, en fit tuer tous les habitans, à la réſerve des femmes, & la réduiſit en cendres.

MALLÉOLUS [PUBLICIUS], *Publicius Malleolus*, (*f*) tua ſa mere à Rome, pendant la guerre des Eſclaves. Il fut aidé des ſiens pour commettre ce parricide. On ſçait que le ſupplice, deſtiné pour de pareils crimes, conſiſtoit à enfermer le coupable dans un ſac bien couſu avec un chien, un coq, une vipere & un ſinge; le tout étoit enſuite jetté dans la riviere.

MALLÉOLUS [C.], *C. Malleolus*, (*g*) Queſteur de Cn. Dolabella, fut tué en Aſie.

(*a*) Appian. p. 298.
(*b*) Mem de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 249.
(*c*) Tit. Liv. L. I. c. 30.
(*d*) Tit. Liv XXXI. c. 41. L. XXXVI. c. 10, 13. L. XLII. c. 67.
(*e*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 417
(*f*) Crév. Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 438, 439.
(*g*) Cicer. in Verr. L. III. c. 64. & ſeq.

Après ſa mort, Verrès qui avoit été chargé de le remplacer en qualité de Proqueſteur, s'empara de ſa ſucceſſion qui étoit très-conſidérable. Il ne rougit point de dépouiller ainſi le fils de C. Malléolus, dont il avoit été déclaré tuteur.

MALLIENS, *Malli*, Μαλλοὶ, (*a*) peuple des Indes, voiſin des Oxydraques. M. d'Anville, dans ſa Carte de l'expédition d'Alexandre, met les Malliens au delà du fleuve Acéſine ſur les bords de celui de l'Hydraote, en quoi il paroît avoir ſuivi le récit d'Arrien.

En effet, Alexandre voulant marcher contre les Malliens, campa le premier jour à trois lieues de l'Acéſine, en un endroit où il y avoit un peu d'eau, & en ayant fait remplir tous les vaiſſeaux qui ſe trouverent là, il partit de ce lieu, après y avoir fait repoſer ſes troupes, & fit douze lieues le reſte du jour & la nuit ſuivante. Il arriva le lendemain de grand matin devant une ville, où s'étoient retirés la plupart des ennemis, & en ſurprit une partie hors des murs ſans armes, parce qu'ils ne croyoient pas qu'il dût paſſer un déſert pour venir les attaquer. Pluſieurs furent tués ſans ſe mettre ſeulement en défenſe; le reſte s'étant retiré dans la ville, fut inveſti par la cavalerie, en attendant que l'infanterie fût arrivée. Enſuite il envoya Perdiccas avec ſon régiment de cavalerie, celui de Clitus & les Agriens, en inveſtir une autre qui n'étoit pas fort éloignée, de peur qu'ils ne couruſſent avertir leurs compagnons, & il commença l'attaque du mur, qui fut auſſitôt abandonné par la perte qu'ils avoient faite d'abord, outre qu'ils avoient grand nombre de bleſſés. Mais, s'étant retirés dans le château, ils s'y défendirent quelque tems, & furent à la fin emportés d'aſſaut & paſſés tous au fil de l'épée, juſqu'au nombre de deux mille. Perdiccas trouva la ville où il alloit, abandonnée, mais ayant appris qu'il y avoit peu de tems que les Barbares s'étoient retirés, il les pourſuivit à toute bride, après avoir ordonné à ſon infanterie de le ſuivre; de ſorte qu'il en tua une partie dans la retraite; le reſte ſe ſauva dans un marais.

Alexandre, après avoir fait rafraîchir ſes troupes, partit ſur les dix heures du ſoir, & ayant marché toute la nuit en diligence, il arriva le lendemain à la pointe du jour ſur les bords de l'Hydraote, où il trouva déjà pluſieurs des ennemis paſſés; mais, les ayant chargés en queue, il en tua une partie au paſſage, & une autre au delà de l'eau, & fit quelques priſonniers. Le reſte ſe retira dans une ville aſſez forte, & fermée

(*a*) Strab. pag. 701. Q. Curt. L. IX. c. 4. & *ſeq.* Diod. Sicul pag. 613, 614. Plin. Tom. I. pag. 318. Plut. Tom. I. p. 700.

de murs, contre laquelle il envoya Python, ſitôt que ſon infanterie fut arrivée, & lui donna deux régimens de cavalerie avec ſa phalange; de ſorte qu'il emporta la ville d'aſſaut, & fit tous les habitans priſonniers.

Alexandre, après l'avoir rejoint, marcha contre une ville des Brachmanes, où il avoit appris que quelques Malliens s'étoient retirés, & l'ayant environnée avec ſes troupes, fit donner l'aſſaut, après avoir ſappé le mur. Les Barbares voyant pleuvoir des dards de tous côtés l'abandonnerent, pour ſe ſauver dans le château, où ils furent pourſuivis ſi vivement par les Macédoniens, que quelques-uns y entrerent pêle-mêle; mais, les Indiens reprenant courage tournerent contre eux, & les repouſſerent après en avoir tué quelques-uns. Auſſitôt Alexandre fit planter les échelles par-tout & percer le mur; & en ayant fait tomber une partie, il entra par cette ouverture & prit la place. On fit peu de priſonniers, la plûpart étant morts l'épée à la main, ou s'étant brûlés dans leurs maiſons juſqu'au nombre de cinq mille. Le Roi, après avoir donné un jour de repos à ſon armée, marcha contre les autres villes des Malliens, qu'il trouva abandonnées par les habitans. Il ſéjourna encore un jour en cet endroit, & envoya les troupes de Python & de Démétrius, & quelque infanterie légère le long du fleuve, avec ordre de tuer tous ceux qui ſe ſeroient retirés dans les bois, & qui ne voudroient pas ſe rendre, ce qui fut exécuté.

Il marcha enſuite vers la capitale des Malliens, où la plûpart des habitans des autres villes s'étoient retirés. Ils l'abandonnerent à la nouvelle de ſon arrivée, traverſerent l'Hydraote & ſe camperent ſur ſes bords qui étoient fort élevés, dans le deſſein de lui en empêcher le paſſage. Alexandre l'ayant ſçu prit toute ſa cavalerie, ordonna à ſon infanterie de le ſuivre, & auſſitôt qu'il les eut apperçus, pouſſa droit à eux aux travers du fleuve, ce qui les étonna tellement qu'ils lâcherent le pied & ſe retirerent en bon ordre. Mais, s'étant apperçus que le Roi n'avoit point d'infanterie, ils revinrent ſur leurs pas, & ſe défendirent, car ils étoient bien cinquante mille. Alexandre les voyant ſerrés ſe contenta d'eſcarmoucher juſqu'à ce que ſon infanterie fût arrivée; mais, lorſque les Argiens furent venus avec le reſte des gens de trait, les Barbares voyant paroître les phalanges Macédoniennes, ſe retirerent en déſordre vers la meilleure place voiſine, où Alexandre les pourſuivant en tua pluſieurs dans la retraite. Il inveſtit enſuite la ville avec ſa cavalerie, en attendant l'arrivée de ſon infanterie, & quand elle fut arrivée il campa autour, parce qu'il ne reſtoit

pas assez de jour pour l'attaquer, & que ses troupes étoient d'ailleurs fatiguées d'une longue marche, jointe à un combat & au passage d'un fleuve. Le lendemain, il partagea son armée en deux, en donna une partie à Perdiccas, & mena l'autre lui-même à l'assaut, mais les Barbares abandonnerent la ville pour se retirer dans le château. Il y entra lui-même le premier avec ses troupes, après avoir rompu une porte. Perdiccas qui s'avançoit d'un autre côté, n'avoit pu entrer que long-tems après par dessus le mut, parce que la plûpart de ses soldats n'avoient point porté d'échelles, croyant la ville prise. Comme on vit les ennemis se mettre en défense dans le château, les uns commencerent à percer le mur, les autres à planter des échelles. Alexandre, parce qu'ils tardoient trop à son gré, en arracha une à un soldat, & commença lui-même à monter couvert de son bouclier, suivi de Peucestas qui lui portoit l'écu de Minerve, qu'il avoit enlevé de son temple en passant à Troie, & qu'il faisoit porter devant lui dans les combats; Léonatus fut le troisième & Abréas monta par une autre échelle. Alexandre ayant gagné le haut du mur, renversa les uns & tua les autres à coups d'épée, appuyé sur son bouclier. Mais, ses gardes craignant pour sa personne se hâterent de monter & rompirent les échelles; en sorte que les uns tomberent & les autres ne purent le secourir. Alexandre se voyant en butte à tous les coups qu'on tiroit, tant des tours que du rempart, & étant d'ailleurs remarquable à sa valeur & à l'éclat de ses armes, sauta dans la place, aimant mieux mourir par une action de courage dont toute la postérité parleroit, que de se voir percé à coups de trait sans pouvoir se défendre. Lorsqu'il fut dedans, il s'adossa contre le mur, & tua d'un coup d'épée le chef des ennemis qui s'avançoit avec quelques-uns des siens pour le frapper. Il en arrêta deux autres à coups de pierre, & en tua un quatrième encore à coups d'épée. Alors, les Barbares craignant de l'approcher commencerent à tirer de tous côtés sur lui. Cependant, Peucestas, Abréas, & Léonatus qui avoient gagné le haut du mur, avant que les échelles fussent rompues, sautent en bas & viennent pour le couvrir; mais, Abréas tomba aussitôt blessé au visage d'un coup de fleche, & le Roi en reçut un autre en même-tems au dessus de la mammelle, qui lui perça son harnois; de sorte que Ptolémée dit que le souffle sortoit avec le sang à mesure qu'il respiroit. Il ne laissa pas, quoique blessé, de se défendre; mais le sang commençant à se refroidir en ayant beaucoup perdu à cause de la respiration, il tomba évanoui sur son bouclier. Peucestas le couvrit aussitôt de l'écu de Minerve, &

Léonatus, d'un autre côté ; mais, ils furent incontinent percés tous deux. Alexandre étoit sur le point de rendre l'ame, lorsque les Macédoniens qui avoient essayé tous les moyens de monter arriverent enfin, une partie s'etant guindée en haut avec des pieux qu'ils avoient fichés dans le mur qui n'étoit fait que de terre, & une autre sur les épaules de leurs compagnons, parce que les échelles s'étoient rompues sous le grand nombre. Le premier qui aborda courut droit au Roi, & les autres le suivirent avec des cris & des hurlemens ; c'est-là qu'il y eut un combat terrible autour de sa personne, qu'ils tâchoient de couvrir à l'envi ; mais ensuite, ceux qui étoient montés ayant rompu les verroux d'une petite porte qui étoient entre deux tours, en firent entrer quelques-uns, & les autres poussant de l'épaule se firent une ouverture avec le corps. Alors, la place étant prise, on fit main-basse sur tout, pour venger le Roi du péril qu'il avoit couru.

D'après ce qu'on vient de lire, on doit être convaincu que les Malliens étoient un peuple puissant. Il y en a qui prétendent que cet évenement se passa chez les Oxydraques ; mais, ce n'est point le sentiment d'Arrien, ni de Strabon. Il est bien vrai, selon Arrien, que les Malliens & les Oxydraques avoient fait alliance ensemble ; mais Alexandre, ajoute Arrien, les prévint avant qu'ils eussent pu s'entre-secourir. Ceux qui ne pensent pas comme Arrien & Strabon, disent au contraire que ces deux peuples étoient en guerre avant l'arrivée des Grecs, mais qu'aux approches de l'ennemi ils se réconcilierent, & se donnerent réciproquement dix mille de leurs filles en mariage, qui furent le sceau de leur union. *Voyez* Oxydraques.

MALLIUS, *Mallius*, Μάλλιος, nom qui se trouve employé assez souvent pour Manilius & Manlius. *Voyez* Manilius & Manlius.

MALLIUS [L.], *L. Mallius*, Λ. Μάλλιος. *Voyez* Manlius [L.], qui rendit un service essentiel à Caton.

MALLIUS [Cn.], *Cn. Mallius*, (*a*) fut élevé au Consulat avec P. Rutilius, l'an de Rome 647, & 105 avant Jesus-Christ. Cicéron fait le portrait de Cn. Mallius en quatre mots, en disant qu'il étoit sans naissance, sans mérite, sans esprit, & d'une conduite qui n'avoit rien que de bas & de mépriſable.

Ce fut un tel homme qu'on chargea du département de la guerre contre les Cimbres. Il fut donc envoyé dans la Gaule avec une armée nouvellement levée pour soutenir le proconsul Q. Servilius Cépion. Jamais l'union entre les Généraux n'avoit été plus nécessaire que dans

(*a*) Roll. Hist. Rom. Tom. V. p. 401. *& suiv.*

la circonſtance où ſe trouvoient alors les Romains ; mais jamais Généraux ne furent plus mal aſſortis. Q. Serv. Cépion étoit fier & mépriſant ; & malheureuſement Cn. Mallius étoit trop digne de mépris. Il étoit néanmoins Conſul en charge, & en cette qualité, c'étoit à lui de tenir le premier rang. Mais, le Proconſul ne conſidérant que l'indignité du ſujet, & non l'autorité de la place, ne voulut agir en rien de concert avec lui. Il prétendit avoir ſon département ſéparé, & mit le Rhône entre lui & le Conſul.

C'étoit le plus mauvais parti que l'on pût prendre ; & bientôt on eut occaſion de s'en convaincre. M. Aurélius Scaurus, homme Conſulaire, & l'un des Lieutenans-Généraux du Conſul, fut défait par les Barbares avec un aſſez gros détachement qu'il commandoit, & reſta priſonnier entre les mains des vainqueurs. Auſſitôt après cet échec, le Conſul envoya vers Q. Serv. Cépion le prier de venir ſur le champ le joindre avec ſon armée ; celui-ci répondit brutalement que chacun devoit ſe tenir dans ſon département pour le défendre. Mais, bientôt après, la crainte que le Conſul n'eût ſeul tout l'honneur de la victoire, qu'il regardoit comme aſſurée, le fit changer de ſentiment. Il ſe rapprocha donc, mais il ne campa point au même endroit que le Conſul, & n'eut aucune communication avec lui. Il plaça ſon camp entre l'armée de Cn. Mallius & celle des Cimbres, afin de pouvoir attaquer le premier l'ennemi, & ne partager avec perſonne l'honneur de leur défaite.

Quand les Cimbres eurent appris la jonction des deux armées Romaines, ſuppoſant qu'elle étoit l'effet de la réunion des eſprits, car ils avoient été informés de la diſcorde qui regnoit entre les Généraux, ils envoyerent des députés vers les Romains pour traiter de paix. Q. Serv. Cépion, dans le camp duquel ils entrerent d'abord, voyant que ce n'étoit point à lui, mais au Conſul, qu'ils avoient ordre de s'adreſſer, en conçut une baſſe & ridicule jalouſie, & bien loin de leur tenir un langage pacifique, peu s'en fallut qu'il ne les fît mettre à mort.

Cette manière violente dont il avoit traité des députés, fut extrêmement improuvée dans ſon camp. On ſentit quelles ſuites funeſtes pouvoit avoir la diſſention des Généraux, & l'on craignit qu'elle n'entraînât la perte entière des deux armées. On agit donc ſi fortement auprès de Q. Serv. Cépion, qu'il vint, comme forcé & malgré lui, dans le camp du Conſul. On aſſembla le Conſeil de guerre pour délibérer ſur le parti & ſur les meſures que l'on devoit prendre, on n'y convint de rien. Tout le tems ſe paſſa, de part & d'autre, en diſputes, en reproches, en injures groſ-

sières. Les deux Généraux se séparerent plus brouillés que jamais.

Une conduite si misérable eut le succès qu'elle devoit avoir, & attira aux Romains la plus horrible défaite qu'ils eussent jamais éprouvée. Il ne nous reste aucun détail de cette action sanglante. Nous ne sçavons pas même au juste le lieu où elle se donna, que l'on peut pourtant conjecturer n'avoir pas été loin d'Orange. Nous apprenons seulement de quelques Abréviateurs, que le carnage fut affreux & presque incroyable. Les deux armées furent absolument taillées en pièces; les deux camps furent pris. On fait monter le nombre des morts jusqu'à quatre-vingt mille soldats, tant Romains qu'alliés, entre lesquels on compte deux fils du Consul, & quarante mille valets, ou autres gens suivant l'armée. On prétend qu'il ne s'échappa pas du carnage plus de dix hommes pour en aller porter la nouvelle.

Depuis cette cruelle défaite, il n'est plus fait mention de Cn. Mallius dans l'histoire.

MALLIUS [C.], *C. Mallius*, I. Μάλλιος. *Voyez* Manlius [C.], un des complices de la conjuration de Catilina.

MALLIUS GLAUCIA, (*a*) *Mallius Glaucia*, fut le premier qui annonça à Amérie la nouvelle de la mort de Sex. Roscius Amérinus. Cicéron, d'après cette circonstance, fait voir que Mallius Glaucia fut un des assassins de Sex. Roscius Amérinus.

MALLOPHORE, *Mallophorus*, Μαλλοφόρος, surnom de Cérès. On adoroit Cérès Mallophore comme la déesse tutélaire des troupeaux de brebis. Le mot *Mallophore* est composé de μαλλὸς, *vellus*, toison, & φορέω *fero*, je porte.

C'étoient les Mégaréens qui honoroient Cérès Mallophore, parce qu'elle leur apprit, dit-on, à nourrir les troupeaux & à profiter de leur laine; mais, Rhodiginus est mieux fondé à penser que les premiers Grecs qui tinrent des troupeaux, nommerent ainsi cette Déesse.

MALLOS, *ou* MALLUS, (*b*) *Mallos*, *Mallus*, Μαλλὸς, ville de l'Asie mineure, dans la Cilicie, située près du fleuve Pyrame, que l'on remontoit pour y arriver par eau, quand on venoit de la côte.

Pomponius Méla met cette ville près de Pyrame. Quinte-Curse dit qu'Alexandre ayant passé ce fleuve sur un pont qu'il fit faire, arriva à la ville de Mallos. Elle n'étoit pas précisément, selon Strabon, sur le bord du Pyrame, mais fort près sur une hauteur. Elle avoit été bâtie par Amphiloque & Mopsus,

(*a*) Cicer. Orat. pro Sex. Rosc. Amerin. c. 18.

(*b*) Strab. pag. 539, 675, 676. Pomp. Mel. p. 70. Ptolem. L. V. c. 8. Plin. L. I. pag. 269. Q. Curt. L. III. c. 7. Diod. Sicul. pag. 715. Dio. Cass. pag 810. Maccab. L. II. c. 4. v. 30. Paus. pag. 64.

fils d'Apollon & de la nymphe Manto ; delà venoit cet oracle, dont parle Dion Caſſius, dans la vie de Commode, où il dit que l'oracle d'Amphiloque répondit par des ſonges. Or il prétend que cet oracle étoit à Mallos, ville de Cilicie. Pauſanias dit auſſi qu'Amphiloque rendoit les oracles à Mallos, ville de Cilicie, & que de tous les oracles qui s'étoient conſervés juſqu'à ſon tems, il n'y en avoit point qui fuſſent moins trompeurs que les ſiens. Ils étoient donc trompeurs ; mais, s'ils étoient trompeurs, pourquoi s'y fioit-on ? Cet aveu eſt digne de remarque dans la bouche d'un payen.

Ptolémée I, roi d'Egypte, étant paſſé dans la Cilicie, l'an 312 avant Jeſus-Chriſt, emporta la ville de Mallos, & en fit vendre tous les habitans.

Étienne de Byzance ſemble donner le nom de Mallus ou Mallos, au païs même, dont le véritable nom étoit la Mallotide, comme il paroît par un paſſage de Strabon.

Il eſt parlé au ſecond livre des Maccabées des habitans de Mallos, qui ne voulurent jamais ſe ſoumettre à une maîtreſſe d'Antiochus Epiphane, nommée Antiochide, ni même la recevoir dans leur ville, tant ils avoient d'horreur de ſes infamies.

Strabon donne le ſurnom de Mallotes au Grammairien Cratès, ſous lequel Panétius, avoit, diſoit-on, étudié.

La ville de Mallos a été épiſcopale, & ſuffragante de Tarſe, d'où elle eſt peu éloignée vers l'orient. Ce n'eſt plus aujourd'hui qu'un village, nommé Mallo.

MALLOTES, *Mallotæ*, les habitans de Mallos. *Voyez* Mallos.

MALLOTIDE, *Mallotis*, Μαλλωτις, nom donné à un canton de la Cilicie, dont Mallos étoit le principal lieu. *Voyez* Mallos.

MALLUS, *Mallus*. *Voyez* Mallos.

MALLUS, *Mallus*, (*a*) Μαλλους, fleuve du Péloponnèſe dans l'Arcadie. Il mêloit ſes eaux avec celles du Syrus, & ils alloient enſuite tomber dans l'Alphée.

MALOCH, *Maloch*, (*b*) Μαλοχ, Lévite, de la famille de Mérari, fut fils d'Haſabias & pere d'Abdi.

MALOEIS, *Maloeis*, *ou* (*c*) MALOES, *Maloes*, ſurnom d'Apollon. Il y avoit des fêtes établies en l'honneur d'Apollon Maloëis ; & Thucydide en fait mention.

MALORIX, *Malorix*, (*d*) chef des Friſons. Ces peuples, ſous le regne de Néron, firent paſſer leur jeuneſſe au travers des bois & des marais, & conduiſant leurs femmes & leurs vieillards ſur des lacs, vinrent

(*a*) Pauſ. p. 512.
(*b*) Paral. L. I. c. 6. v. 44.
(*c*) Thucyd. p. 173.
(*d*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 54. Crev. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 299. 300.

s'emparer ſur les bords du Rhin des terres vuides & incultes qu'on avoit deſtinées à l'uſage des ſoldats Romains, ſous la conduite de Verritus & de Malorix, qui gouvernoient alors cette nation, autant qu'il étoit poſſible de gouverner des Germains. Ils avoient déjà bâti des maiſons, & enſemencé les terres dans ce païs, qu'ils regardoient comme leur patrimoine, lorſque Dubius Avitus qui avoit ſuccédé à Paullinus dans le gouvernement de cette Province, à force de les menacer de la guerre des Romains, s'ils ne remenoient les Friſons dans leur ancienne demeure, ou qu'ils n'obtinſſent de l'Empereur ce nouvel établiſſement, les obligea d'avoir recours aux prieres. Verritus & Malorix allerent donc à Rome. Là, en attendant que Néron occupé d'autres affaires, leur donnât audience, on les conduiſit par la ville; & entre les autres curioſités qu'on leur faiſoit remarquer, on les fit entrer dans le théatre de Pompée, pour leur faire connoître la multitude infinie du peuple qui y étoit aſſemblé. Mais, comme prenant peu de plaiſir aux jeux qu'on y repréſentoit, & où ils n'entendoient rien, ils s'amuſoient à conſidérer la forme du théatre, & la différence des rangs & des ſéances, demandant à leurs gardes, où étoient les Chevaliers, où étoient les Sénateurs, ils apperçurent, aſſis parmi ces derniers, des gens qu'ils jugerent à leurs habillemens être des étrangers; & apprenant que c'étoient les Ambaſſadeurs des nations à qui on faiſoit cet honneur, en conſidération de leur fidélité & de leur affection pour le peuple Romain, ils s'écrierent qu'il n'y avoit point de peuple ſur la terre qui ſurpaſſât les Friſons en courage & en fidélité; en même-tems ils allerent d'eux mêmes ſe placer parmi les Sénateurs. Ceux qui furent témoins de cette ſaillie, n'en furent point choqués, & la regarderent comme l'effet d'une ſimplicité antique, & d'une émulation qui devoit être imputée à la bonté de leur cœur. Néron les fit tous deux chevaliers Romais, mais il ordonna aux Friſons de ſortir des terres qu'ils avoient uſurpées.

MALOVENDUS, *Malovendus*, (*a*) chef des Marſes, peuple Germain, ſe rendit aux Romains, ſous l'empire de Tibere.

MALTE, *Melita*, *Melite*, Μελίτη, (*b*) iſle de la mer Méditerranée, entre l'Afrique & la Sicile, à cinq cens ſtades de Coſſura, ſelon Strabon. La plupart des Géographes Grecs l'ont

(*a*) Tacit. Annal. L. II. c. 25.

(*b*) Strab. p. 277 834. Diod. Sicul. pag. 204. Ptolem. L. IV. c. 3. Pomp. Mel pag. 152 Plin. Tom. I pag 164. Tit. Liv. L. XXI. c. 51. Ovid. Faſt. L. III. v. 567. Sili Italic. L. XIV. v. 252. Actu. Apoſt c. 27. v. 41. *& ſeq.* c. 28. v. 1. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IX. p. 158. *& ſuiv.*

approchée de l'Afrique, à laquelle ils la donnoient; au lieu que les Romains, qui la connoiſſoient beaucoup mieux, la regardoient comme une annexe de la Sicile, dont elle eſt en effet bien plus voiſine. Silius Italicus parle des laines de Malte, & donne à cette iſle l'épithete de *lanigera*. On les y travailloit avec goût. C'eſt ſur quoi eſt fondé ce reproche que fait Cicéron à Verrès, d'y avoir occupé pendant trois ans les ouvriers à faire un habit de femme. Voici le paſſage entier : *de ſignis, c. 46. Inſula eſt Melita, ſatis lato ab Sicilia mari periculoſoque diſjuncta, in qua eodem nomine oppidum, quo iſte (Verres) nunquam acceſſit ; quod tamen iſti textrinum ad muliebrem veſtem conficiendam fuit.* Il parle enſuite d'un temple conſacré à Junon, aſſez près de la ville, lequel avoit été pillé par les gens de Verrès.

Suivant la tradition du païs, l'iſle de Malte avoit été anciennement ſous la domination d'un Prince Africain, appellé Battus. Les Carthaginois s'en emparerent depuis; & lorſque les chevaliers de Saint-Jean de Jéruſalem en furent mis en poſſeſſion, on y trouvoit encore ſur des morceaux de marbre, des colomnes briſées, des inſcriptions en langue Punique. Les Romains, pendant les guerres de Sicile, en chaſſerent les Carthaginois. Lorſqu'ils s'en furent rendu maîtres, ils y mirent un Gouverneur, avec le titre de Préfet, ou Prince, Πρῶτος, comme il eſt nommé dans les Actes des Apôtres, auſſi bien que dans une ancienne inſcription, où l'on lit ΠΡΩΤΩΣ ΜΕΛΙΤΑΙΩΝ. Elle dépendoit cependant du Préteur de Sicile.

Saint Paul, ayant fait naufrage ſur les côtes de Malte, y fut très-bien reçu avec ſes compagnons. On leur donna le couvert & on leur alluma du feu pour les ſécher. Mais, Saint Paul ayant pris un fagot de ſarment pour le jetter au feu, une vipere qui s'y étoit cachée, ayant ſenti la chaleur, s'attacha à la main de Saint Paul, qui ſans s'effrayer la jetta dans le feu. Les aſſiſtans ſe diſoient l'un à l'autre : « Il » faut que cet homme ſoit un » homicide, puiſqu'après avoir » échappé du naufrage, la ven» geance divine le pourſuit » encore. » Ils s'attendoient à tout moment de le voir tomber mort; mais, conſidérant qu'il ne lui en étoit rien arrivé, ils commencerent à le regarder comme un Dieu.

Publius, gouverneur de l'iſle, les reçut & les traita fort bien pendant trois jours. Comme ſon pere étoit malade de fievre & de dyſſenterie, Saint Paul l'alla voir, lui impoſa les mains & le guérit. Alors, tous ceux de l'iſle qui avoient des malades, les lui amenerent, & il leur rendit la ſanté; & lorſque Saint Paul & ſa compagnie ſe rembarquerent, ils les pourvurent abondamment de tout ce qui leur étoit néceſſaire pour leur voya-

ge. On assure que depuis l'arrivée de Saint Paul à Malte, il n'y a plus de vipere, ni aucun autre animal venimeux, & que ceux même qu'on y porte d'ailleurs, n'y peuvent vivre, surtout à l'endroit où Saint Paul fut mordu, qui est une caverne, d'où l'on emporte tous les jours de la terre & des pierres pour chasser les animaux venimeux, & pour servir de préservatif & de remede contre les morsures des scorpions & des serpens. Un voyageur prétend qu'on y voit de petits enfans manier les scorpions sans danger. Plusieurs matelots se convertirent à la prédication de Saint Paul, & la maison de Publius, qui en fut le premier Évêque, fut changée en Eglise. Saint Paul y demeura trois mois entiers.

D. Calmet dit qu'un Religieux de la Charité, natif de cette isle, lui avoit écrit, « que » Malte étoit une ancienne » colonie des Carthaginois; » qu'elle avoit toujours parlé » le langage d'Afrique, comme » elle fait encore aujourd'hui; » que c'est pour cela que ceux » qui étoient avec Saint Paul, » qui tous étoient Grecs ou Latins, appellent les Maltois » Barbares; que les Romains » n'y ont jamais introduit leur » langue parmi le peuple; qu'on » y parle aujourd'hui Arabe, » parmi le peuple; qu'à la Valette on parle Italien, à cause » des Chevaliers qui y ont leur » demeure; mais que les peuples de la campagne n'entendent point cette langue; qu'à » la vérité il y a deux paroisses » de Grecs qui sont sortis de » Rhodes avec les Chevaliers, » & ont suivi leur fortune à » Malte; que malgré toutes les » révolutions qui sont arrivées » à cette isle, elle a toujours » conservé la religion catholique dans sa pureté, depuis » Saint Paul jusqu'aujourd'hui.

» Que le lieu où Saint Paul » échoua, est une langue de » terre, baignée par la mer des » deux côtés, située au nord de » l'isle & à l'oueſt de son étendue, qu'on a appellée toujours » depuis le Cale de Saint Paul; » que la tradition de cette isle » est que Saint Paul fut véritablement mordu d'une vipere, » & qu'en la secouant dans le » feu, il maudit toutes les viperes de l'isle, & que toutes celles qu'on y a vues depuis, sont » sans venin; car, il y en a » encore aujourd'hui, mais » elles ne sont pas dangereuses; » qu'on en a quelquefois porté » en Sicile par curiosité, & » qu'aussi-tôt qu'elles sont arrivées en cette isle, elles sont » devenues venimeuses comme » les autres, & dès qu'on les a » rapportées à Malte, elles ont » perdu leur qualité venimeuse.

» Qu'on trouve tous les jours » quantité de viperes & d'autres serpens pétrifiés dans » l'isle de Malte, comme aussi » des langues, des yeux, des » visceres de serpens, qui ont » tous la vertu de garantir de » la morsure des animaux ve-

» nimeux ; que ceux qui n'en » portent point, ou qui n'en » ont point, s'il leur arrive » d'avoir été mordus d'un ſer- » pent, ſe guériſſent ſûrement » en prenant dans de l'eau de » la raclure de ces ſerpens pé- » trifiés, ou de leurs langues, » de leurs yeux, ou de leurs viſ- » ceres auſſi pétrifiés, ou même » de la raclure des pierres de » la grotte où Saint Paul a lo- » gé ; & que cela n'eſt point un » effet du climat du païs, puiſ- » qu'avant ſon arrivée à Malte, » les viperes & les autres ani- » maux venimeux y étoient auſſi » dangereux qu'ailleurs. »

Avant que l'iſle de Malte eût été cédée à la Religion, ce n'étoit qu'un rocher de pierre de tuf, qui pouvoit avoir ſix à ſept lieues de longueur, ſur trois ou quatre de largeur, & environ vingt lieues de circuit. Ils ne trouverent ſur ſa ſuperficie que trois ou quatre pieds de terre, encore toute pierreuſe, peu propre à produire du bled & d'autres grains, mais abondante en figues, en melons & en autres fruits. Le principal commerce des habitans conſiſtoit en miel, en coton & en cumin, qu'ils échangeoient contre les grains. On ne trouvoit dans cette iſle, ni fontaine ni puits ; il n'y avoit que de l'eau de citerne. Le bois n'y étoit pas plus commun ; on le vendoit à la livre, & les habitans, pour faire cuire leur viande, étoient réduits à ſe ſervir de fiente de vache ſéchée au ſoleil, ou de chardons ſauvages. Avec la capitale de l'iſle appellée la cité notable, ſituée au milieu de l'iſle, il y avoit le château Saint-Ange, qui défendoit le grand port. Au pied de ce château étoit une petite ville, appellée communément le Bourg. Il y avoit encore quarante caſales ou bourgades, compoſées de pluſieurs hameaux répandus dans la campagne, & où l'on trouvoit environ douze mille habitans, hommes, femmes, & enfans, la plupart pauvres & miſérables, à cauſe de la ſtérilité du terroir.

Malte, par les ſoins & la valeur des Chevaliers, eſt devenue d'année en année plus floriſſante. Toutes les choſes néceſſaires à la vie y ſont portées en abondance. La terre eſt cultivée, autant que la qualité du terroir peut le permettre, & le nombre des habitans s'eſt accru conſidérablement.

Nous trouvons dans Diodore de Sicile, une deſcription de cette iſle, bien différente de celle que nous venons de donner d'après des Auteurs modernes. » L'iſle de Malte, dit Dio- » dore de Sicile, eſt éloignée » de huit cens ſtades de Syra- » cuſe ; elle a pluſieurs ports » très-avantageux. Les habitans » en ſont très-riches. Ils s'ap- » pliquent à toute ſorte de mé- » tiers, mais ſur-tout ils font » un grand commerce de toiles » extrêmement fines. Les mai- » ſons de cette iſle ſont belles, » ornées de toits qui débordent, » & tout enduites de plâtre,

» Les habitans de Malte ſont » une colonie des Phéniciens, » qui commerçant juſque dans » l'Océan occidental, firent un » entrepôt de cette iſle, que ſa » ſituation en pleine mer & la » bonté de ſes ports rendoient » très-favorable pour eux. C'eſt » auſſi ce grand nombre de » marchands qu'on voit abor- » der tous les jours à Malte, » qui a rendu ſes habitans ſi » riches & ſi célebres. »

On croit que ſon nom de *Melita* lui vient de la grande quantité de miel qui s'y trouvoit autrefois.

Les Anciens ne s'accordent pas ſur la quantité, c'eſt-à-dire, ſur les longues & les breves de ce mot. Ovide dit :

Fertilis eſt Melite, ſterili vicina Cocyræ.

Arator, Poëte Chrétien, inſéré dans la bibliotheque des Peres, & qui a mis en vers les actes des Apôtres, s'exprime ainſi :

Menſibus hibernis tribus in regione Melite,

Multiplicem dat Paulus opem.

MALTHACE, *Malthace*, (*a*) Μαλθάκη, nom d'une courtiſanne, dont parle Lucien dans un de ſes Dialogues.

MALTHINUS, *Malthinus*, qu'Horace tourne en ridicule dans ſes Satyres.

MALTHO, *Maltho*, (*b*) nom d'une partie du Gymnaſe d'Olympie. Le texte Grec de Pauſanias porte Μαλκὼ. *Malco.* La partie, ainſi nommée, étoit ouverte aux enfans pendant tout le tems que duroit les jeux Olympiques.

MALVALES, *Malvalia*, (*c*) fêtes qui, ſelon quelques-uns, étoient célébrées par les dames Romaines, en l'honneur de Matura.

MALUGINENSIS [L. CORNÉLIUS], *L. Cornelius Maluginenſis*, (*d*) fut créé Conſul avec Q. Fabius Vibulanus, l'an de Rome 295, & 457 avant Jeſus-Chriſt. Q. Fabius Vibulanus fut chargé de conduire les légions à Antium, pendant que L. Cornélius Maluginenſis reſteroit à Rome, pour mettre la ville & ſon territoire à couvert des incurſions des Eques. Ce dernier ayant délivré Rome du péril qui la menaçoit, en chaſſant l'ennemi d'auprès de ſes murailles, ſortit de la ville pour ſe mettre en campagne. Ainſi, les deux Conſuls s'étant partagés pour attaquer deux ennemis dans le même-tems, ravagerent à l'envi l'un de l'autre le païs des Eques & des Volſques. Quelques Hiſtoriens rapportent que cette même année les Antiates ſe révolterent, & que le Conſul L. Cornélius Maluginenſis, qui fut chargé de cette guerre, prit leur ville. Mais, je n'oſerois, dit Tite-Live, donner pour certain ce fait,

(*a*) Lucian. T. II. p. 449.
(*b*) Pauſ. p. 389.
(*c*) Cout. des Rom. par M. Nieup. p. 161, 162.
(*d*) Tit. Liv. L. III. c. 22. *& ſeq.*

dont les Auteurs les plus anciens ne diſent pas un mot. Quoi qu'il en ſoit, il rentra triomphant dans Rome, ainſi que ſon Collegue.

L. Cornélius Maluginenſis étoit frere du Décemvir M. Cornélius Maluginenſis; auſſi prit-il vivement la défenſe de l'autorité Décemvirale, lorſqu'elle commençoit à chanceler. Un jour, ayant attendu exprès à opiner le dernier des Conſulaires, il prit occaſion de la guerre qui menaçoit la République, pour défendre ſon frere & ſes Collegues. » Je » ſuis bien ſurpris, dit-il, que » ceux qui ont été les compé- » titeurs des Décemvirs, ſoient » les ſeuls, ou au moins les » plus ardens à ſe déclarer » contre ces Magiſtrats, ou que » n'ayant point révoqué en » doute la validité de leur créa- » tion, pendant tant de mois » que la République étoit tran- » quille au dehors, ils s'avi- » ſent de la conteſter & de » ſemer des diſcordes dans la » ville, aujourd'hui que l'en- » nemi eſt preſque à nos por- » tes. Je ne vois point d'autre » raiſon d'une conduite ſi injuſ- » te, ſinon qu'ils eſperent que » dans les troubles de l'État, » on s'appercevera moins de » leur mauvaiſe intention. Au » reſte, mon avis eſt qu'en re- » mettant à traiter de toute af- » faire dans un tems plus con- » venable, on s'occupe uni- » quement de la plus impor- » tante & de la plus preſſée. Je » ſçais bien qu'il y en a qui ont » avancé que les Décemvirs » étoient hors de charge dès » avant les Ides de Mai. Mais, » c'eſt une queſtion qu'on dé- » cidera en plein Sénat, auſſi- » tôt que les ennemis auront » été repouſſés, & que la Ré- » publique n'aura plus rien à » craindre de leur part. Et dès » aujourd'hui il faut déclarer à » Appius Claudius, qu'il doit » ſe tenir prêt à rendre compte » des aſſemblées qu'il a tenues, » pour créer des Décemvirs, » étant Décemvir lui-même; » afin qu'on puiſſe juger s'ils » ont été créés ſeulement pour » un an, ou pour exercer cette » magiſtrature, juſqu'à ce que » les loix qui manquoient euſ- » ſent été portées. Mais, pour » le préſent, je le répete encore, il ne faut ſonger qu'à la » guerre; & ſi quelqu'un prétend qu'on a fauſſement répandu l'allarme, & que tous » les courriers qui nous ſont » venus, & même les Ambaſſa- » deurs des Tuſculans, ne nous » ont apporté que de fauſſes » nouvelles, je crois qu'il faut » envoyer à la découverte des » gens qui nous mettent plus au » fait de la vérité. Mais, ſi on » compte dès-à-préſent ſur le » rapport de nos courriers & » des députés de nos alliés, les » Décemvirs doivent ſans diffé- » rer, ſans s'occuper d'autre » ſoin, faire prendre les armes » aux citoyens, & conduire » eux-mêmes les armées dans » les endroits où ils jugeront

» qu'elles ſont néceſſaires. »

Les plus jeunes Sénateurs embraſſerent ce ſentiment ; & il étoit près de paſſer, lorſque L. Valérius Potitus & M. Horatius Barbatus demanderent avec fierté & hauteur la permiſſion de parler pour les intérêts de la République, menaçant de porter leurs plaintes devant le peuple, ſi la brigue les empêchoit de parler dans le Sénat. Que des particuliers n'étoient pas parties capables de leur fermer la bouche, ni dans le Sénat, ni dans l'aſſemblée du peuple ; & que les faiſceaux qu'ils faiſoient porter devant eux, ſans aucun droit, ne leur faiſoient pas peur. Alors, Appius Claudius voyant bien que c'en étoit fait de ſon autorité, s'il n'oppoſoit une force majeure à l'audace de ces deux Patriciens : » Malheur, dit-il, » à quiconque parlera ici de » toute autre affaire que de » celle que nous avons miſe en » délibération. » En même-tems, il commanda à un de ſes licteurs de s'approcher de L. Valérius Potitus, qui continuoit à parler, ſoutenant qu'un particulier n'étoit pas en droit de le faire taire ; & du veſtibule du barreau il imploroit à haute voix le ſecours des citoyens, lorſque L. Cornélius Maluginenſis feignant de prendre ſon parti, arrêta Appius Claudius en l'embraſſant, & empêcha qu'on ne portât plus loin une diſpute, où dans le fond ce Décemvir riſquoit plus que ſon adverſaire. L. Valérius Potitus eut dont la liberté de parler ; mais, ſon diſcours n'eut point d'effet, & les Décemvirs obtinrent tout ce qu'ils demandoient.

MALUGINENSIS [M. CORNÉLIUS], *M. Cornelius Maluginenſis*, (*a*) frere du précédent, fut un des Collegues que ſe donna dans le Décemvirat Appius Claudius, l'an de Rome 304, & 448 avant Jeſus-Chriſt.

MALUGINENSIS [M. CORNÉLIUS], *M. Cornelius Maluginenſis*, (*b*) fut créé Conſul, avec L. Papirius Craſſus, l'an de Rome 319, & 433 avant Jeſus-Chriſt. Cette année on fit entrer les armées ſur les terres des Veiens & des Faliſques, dont on enleva beaucoup de bétail & un grand nombre de priſonniers, ſans trouver aucune réſiſtance, l'ennemi n'ayant oſé paroître en campagne. Mais, les maladies contagieuſes qui attaquerent les Romains eux-mêmes, les empêcherent d'aſſiéger les villes des ennemis.

MALUGINENSIS [P. CORNÉLIUS], *P. Cornelius Maluginenſis*, (*c*) fut créé Tribun militaire, l'an de Rome 351, & 401 avant Jeſus-Chriſt. Sept ans après, il fut élevé à la même charge.

MALUGINENSIS [M. CORNÉLIUS], (*d*) *M. Cornelius Maluginenſis*,

(*a*) Tit. Liv. L. III. c. 35, 40, 41.
(*b*) Tit. Liv. L. IV. c. 21.
(*c*) Tit. Liv. L. IV. c. 61. L. V. c. 16.
(*d*) Tit. Liv. L. V. c. 31. L. IX. c. 34.

ginenſis, fut nommé Cenſeur en la place de C. Julius qui mourut l'an de Rome 363, & 389 avant Jeſus-Chriſt.

MALUGINENSIS [SER. CORNÉLIUS], *Ser. Cornelius Maluginenſis*, (*a*) fut créé ſept fois Tribun militaire. La première fois ce fut l'an de Rome 365, & 387 avant Jeſus-Chriſt, & la dernière fois, l'an de Rome 387, & 365 avant Jeſus-Chriſt.

MALUGINENSIS [M. CORNÉLIUS], *M. Cornelius Maluginenſis*, (*b*) fut créé Tribun militaire, l'an de Rome 386, & 366 avant Jeſus-Chriſt. Il le fut créé de nouveau deux ans après.

MALUGINENSIS [SER. CORNÉLIUS], *Ser. Cornelius Maluginenſis*, (*c*) fut nommé Maître de la cavalerie, l'an de Rome 394, & 358 avant Jeſus-Chriſt.

MALUGINENSIS [SER. CORNÉLIUS], *Ser. Cornelius Maluginenſis*, (*d*) Prêtre de Jupiter. L'an de Jeſus-Chriſt 22, il naquit dans le Sénat une conteſtation au ſujet du Gouvernement de l'Aſie, pour lequel Ser. Cornélius Maluginenſis étoit en rang; & d'un autre côté pluſieurs Sénateurs prétendoient que ſa qualité de Prêtre de Jupiter l'en excluoit, puiſqu'elle ne lui permettoit pas de s'abſenter de Rome plus de deux nuits de ſuite. Ce Gouvernement étoit une grande place, & faiſoit, avec celui d'Afrique, l'objet de l'ambition des Conſulaires, pour qui l'un ou l'autre de ces deux emplois terminoit alors la carrière des honneurs. Ainſi, Ser. Cornélius Maluginenſis inſiſtoit fortement contre les objections, par leſquelles on lui conteſtoit ſon droit. Il ſoutenoit que ſa condition n'étoit pas pire que celle des Prêtres de Mars & de Quirinus, à qui l'on avoit fait autrefois les mêmes difficultés qu'on lui ſuſcitoit actuellement, & qui les avoient enfin vaincues. Il avançoit que les grands Pontifes dans les tems précédens s'étoient ſervis de ce prétexte pour chagriner ceux qu'ils n'aimoient pas. Mais, aujourd'hui graces aux Dieux, diſoit-il, le premier des Pontifes eſt en même-tems le premier des hommes, & n'eſt ſujet ni à l'envie, ni à la haine, ni aux petits intérêts qui diviſent les particuliers. Le Sénat ne ſe crut point compétent pour finir cette querelle, & réſolut d'attendre la déciſion du ſouverain Pontife, c'eſt-à-dire, de l'Empereur.

Ser. Cornélius Maluginenſis s'y étoit pris adroitement pour ſe le rendre favorable. Mais, la flatterie avoit peu de pouvoir ſur Tibère, & il ſe faiſoit une loi de ſe conformer

(*a*) Tit. Liv. L. V. c. 36. L. VI. c. 6, 18, 22, 27, 36, 38.
(*b*) Tit. Liv. L. VI. c. 36, 42.
(*c*) Tit. Liv. L. VII. c. 9.
(*d*) Tacit. Annal. L. III. c. 58. L. IV. c. 16. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. 4 pag. 465, 466.

en tout aux ordonnances d'Auguſte. Ainſi, comme il ſe trouvoit un décret rendu ſous l'autorité de ce Prince par le college des Pontifes, qui paroiſſoit contraire aux prétentions de Ser. Cornélius Maluginenſis, Tibère prononça contre lui, & le Gouvernement de l'Aſie fut donné à celui qui le ſuivoit dans l'ordre des Conſulaires.

Ce Prêtre de Jupiter mourut quelque tems après, & on lui donna ſon fils pour ſucceſſeur.

MAMBRÉ [la vallée de], *convallis Mambre*, (*a*) vallée de Paleſtine. Cette vallée eſt célebre dans la Géneſe par la réſidence qu'y fit long tems Abraham, & par l'apparition des Anges qui lui annoncerent un fils. Comme le nom d'Abraham étoit grand dans tout l'Orient, le lieu qui rappelloit ſa mémoire, attiroit un très-grand concours non-ſeulement de Juifs & de Chrétiens, mais de Gentils; & ceux ci l'avoient même profané, en prétendant l'honorer, par un autel conſacré aux faux Dieux, & par des ſacrifices Idolâtriques qu'ils étoient dans l'uſage d'y offrir. Conſtantin fut averti de ce deſordre par Eutropie ſa belle-mere, veuve de Maximien Hercule, qui devenue Chrétienne, & voyageant dans la Paleſtine par dévotion pour les ſaints Lieux, avoit été bleſſée de ce qu'elle avoit vu à Mambré. Conſtantin ne fut pas moins ſenſible à la profanation d'un lieu ſi reſpectable. Il en écrivit à Macaire de Jéruſalem & à Euſebe de Céſarée, leur faiſant avec douceur des reproches ſur leur indifférence pour un objet qui touchoit à la religion, & il leur ordonna de bâtir une Égliſe Chrétienne à Mambré; ce qui fut exécuté.

On aſſure qu'on y montroit encore en ce tems-là, le Térébinthe ſous lequel on prétendoit que le patriarche Abraham avoit reçu les trois Anges. Ce Térébinthe étoit à trois milles d'Hébron, & à vingt-cinq milles de Jéruſalem. Joſephe ne met le Térebinthe qu'à ſix milles d'Hébron, & il dit qu'il étoit là dès le commencement du monde. On aſſuroit que ce Térébinthe étoit né du bâton d'un des trois Anges, qui l'avoit fiché en terre; ce bâton avoit pris racine, & étoit crû à une grande hauteur. On aſſuroit auſſi que quoiqu'on y mît le feu, & qu'il parût tout enflammé, il n'en étoit pas néanmoins endommagé.

MAMBRÉ [le torrent de], *torrens Mambre*, (*b*) torrent d'Aſie, dont il eſt parlé dans le livre de Judith, ſelon la Vulgate. Voici le paſſage: » Il paſſa » l'Euphrate & vint en Méſo» potamie; il força toutes les » grandes villes qui étoient là, » depuis le torrent de Mambré » juſqu'à la mer, & il ſe rendit

(*a*) Geneſ. c. 13. v. 18. c. 14. v. 13, 24. c. 18. v. 1. c. 23. v. 17. c. 35. v. 27. Crév. Hiſt. des Emp. T. VI. p. 343.

(*b*) Judith. c. 2. v. 24, 25.

» maître de tout le païs, de-
» puis la Cilicie, juſqu'aux
» confins de Japheth, qui ſont
» au midi, &c. » Cette idée qu'Holopherne paſſa l'Euphrate & vint en Méſopotamie, & l'habitude de nommer Méſopotamie le païs qui eſt entre l'Euphrate & le Tigre, ont donné lieu à quelques-uns de chercher ce torrent de Mambré dans ce païs-là; mais, il eſt queſtion ici d'un torrent en deçà de l'Euphrate en tirant vers la mer & la Cilicie. Nous ferons voir ailleurs qu'il y a eu plus d'une Méſopotamie, & que ce nom convient à divers païs ſitués entre des fleuves.

MAMBRÉ, *Mambre*, (*a*) Μαμβρῆς. Amorrhéen, frere d'Eſcol & d'Aner, & ami d'Abraham. Ce fut avec ces trois perſonnes, leurs domeſtiques & les ſiens, qu'Abraham pourſuivit les Rois vainqueurs de Sodome & de Gomorrhe. *Voyez* Abraham & Lot.

MAMBRÈS, *Mambres*, (*b*) Μαμβρῆς, l'un des Magiciens qui s'oppoſerent à Moïſe dans l'Égypte, & qui imiterent par leurs preſtiges les vrais miracles de ce Légiſlateur.

MAMÉE [JULIE], *Julia Mamæa*, (*c*) fille de Julius Avitus perſonnage Conſulaire & de Julia Méſa, eſt fort connue dans l'hiſtoire. Tout le monde ſçait qu'elle fut la mere de cet aimable Empereur, qui prit le nom d'Alexandre Sévere.

Née dans une famille livrée à la corruption, Julie Mamée ſe préſerva de la contagion du mauvais exemple. Il ne tint pas à ſa mere, que ſa réputation ne ſouffrît une grande tache, & que ſon fils ne paſſât pour être né de Caracalla. Toute voie qui menoit à la fortune, étoit bonne à l'ambitieuſe Julia Méſa. Mais, ce diſcours, que l'intérêt rendoit déjà ſuſpect, eſt réfuté par la netteté de la conduite de Julie Mamée, depuis le tems où elle eſt bien connue dans l'hiſtoire; & la ſévérité des maximes dans leſquelles elle éleva ſon fils, doit opérer auprès des eſprits raiſonnables la juſtification de la mere.

On a prétendu même qu'elle étoit Chrétienne; & il faut convenir que les termes dans leſquels Euſebe s'exprime à ſon ſujet, autoriſent cette penſée. Il la traite de Princeſſe très-pieuſe envers la Divinité; ce qui dans la bouche d'un Chrétien & d'un Évêque, doit ſignifier la profeſſion du Chriſtianiſme. Il ajoute que frappée de l'éclat de la réputation d'Origene, elle le manda pendant un ſéjour qu'elle fit à Antioche, & reçut de lui des inſtructions ſur la gloire du Seigneur & ſur la doctrine Évangélique. Mais enfin, il ne dit pas qu'elle ait embraſſé la religion Chrétien-

(*a*) Geneſ. c. 14. v. 13.
(*b*) Ad Timoth. Epiſt. 2 c. 3. v. 8.
(*c*) Herodian. pag. 219. & *ſeq.* Dio. Caſſ. pag. 887. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 197. & *ſuiv.*

ne; & il ne faut pas toujours preſſer les paroles d'Euſebe, qui, tout Évêque qu'il étoit, avoit l'ame très-mondaine. Ce qui ne peut être révoqué en doute, c'eſt qu'elle conſerva de l'inclination pour les Chrétiens, & qu'elle en inſpira à ſon fils.

Elle l'éleva avec un très-grand ſoin, & elle lui donna d'excellens maîtres pour le former dès l'enfance à toutes les parties des beaux arts & à tous les exercices militaires. Perſonne n'approchoit du jeune Prince, que ceux qu'elle avoit elle-même choiſis. Elle ne ſouffroit point qu'il fût ſervi par les Officiers du Palais; & il ne prenoit rien, ſoit en nourriture, ſoit en breuvage, qui n'eût été préparé & ne lui fût préſenté par des mains fidelles & attentives. Ces précautions étoient ſages & néceſſaires, parce qu'Héliogabale cherchoit à le faire périr par le poiſon.

La rare prudence que montra Alexandre Sévere dès le commencement de ſon regne, lui étoit ſans doute ſuggérée par ſa mere, pour laquelle il conſerva toujours un reſpect infini, & qui conjointement avec Julia Méſa tenoit les rênes du Gouvernement, que le bas âge d'un Empereur de treize ans & demi ne lui permettoit pas de conduire par lui même.

Julia Méſa étant morte quelque tems après qu'Alexandre Sévere fut parvenu à l'Empire, Julie Mamée chargée ſeule déſormais du ſoin de former ſon fils, regarda comme ſon premier devoir l'attention vigilante à conſerver l'innocence des mœurs du jeune Prince. L'exemple d'Héliogabale lui apprenoit à quels excès ſe pouvoient porter la vivacité & la légereté de l'âge, ſecondées de la licence du pouvoir ſouverain. Frappée de ce danger, elle gardoit, pour ainſi dire, toutes les avenues de la Cour, & elle n'en permettoit l'entrée à aucun de ceux dont la conduite pouvoit être légitimement ſuſpecte. Elle écartoit avec ſévérité les flatteurs, qui par leurs mauvais conſeils auroient été capables de nourrir les paſſions naiſſantes dans ce jeune cœur, & de l'enhardir à ſecouer le joug de la raiſon & de la vertu. Pour prévenir les attraits des voluptés, elle l'occupoit de fonctions ſérieuſes & convenables au rang ſuprême. Elle l'engageoit à ſe rendre aſſidu aux Conſeils, à préſider aux jugemens; & ne laiſſant oiſive aucune partie de ſa journée, elle fermoit l'entrée par où ſe gliſſe le plus ordinairement la corruption. Elle eut lieu de s'applaudir du ſuccès de ſes ſoins, & l'heureux naturel d'Alexandre Sévere, aidé & perfectionné par une ſi excellente éducation, en fit un des Princes les plus aimables & les plus accomplis dont l'hiſtoire nous ait conſervé la mémoire.

Julie Mamée avoit cependant des défauts. Elle étoit impérieuſe à l'excès & avide d'ar-

gent. On a prétendu qu'Alexandre Sévere avoit diſſimulé & même autoriſé les rapines de Julie Mamée; ce qui ſans doute n'eſt pas excuſable, ſans être pourtant totalement blâmable dans un Prince qui devoit tout à ſa mere, & qui trouvoit en elle tant de grandes qualités, qu'il ne pouvoit pas plus lui refuſer ſon eſtime, à bien des égards, que ſon reſpect & ſa reconnoiſſance.

Hérodien rapporte un fait qui, s'il eſt vrai, n'eſt ſuſceptible d'aucune apologie. Il dit que Julie Mamée ayant donné à ſon fils une femme d'un ſang illuſtre, devint jalouſe de l'affection que le jeune Empereur avoit pour une épouſe digne de lui; qu'elle ne put ſouffrir que ſa belle-fille partageât avec elle les honneurs du rang ſuprême, & que voulant en jouir ſeule, elle la chaſſa du Palais; que le beau-pere de l'Empereur, outré du traitement fait à ſa fille, & des inſultes de toute eſpèce qu'il recevoit lui-même, s'enfuit au camp des Prétoriens, où en même-tems qu'il ſe louoit infiniment d'Alexandre, il ſe plaignoit dans les termes les plus forts des injuſtices de Julie Mamée; qu'il lui en couta la vie; que Julie Mamée le fit tuer, & exila ſa fille en Afrique. Le même Écrivain ajoute qu'Alexandre demeura ſimple ſpectateur d'une ſcene qui devoit ſi vivement l'intéreſſer; que la crainte de ſa mere lui ferma la bouche; & qu'il ſouffrit avec une patience imbécille ce que les droits les plus ſaints l'obligeoient d'empêcher.

Hérodien eſt le ſeul auteur qui faſſe mention de ce fait. Lampride, d'après Dexipe Auteur preſque contemporain, raconte la choſe tout autrement. Selon lui, le beau-pere d'Alexandre, qui ſe nommoit Marcianus, comblé d'honneurs par ſon gendre, ſe porta à des deſſeins ambitieux, & tenta d'arracher à Alexandre la ſouveraine puiſſance & la vie. Son crime ayant été reconnu, il en ſubit la peine, & ſa fille fut répudiée. Ce récit, qui ne charge ni Julie Mamée d'une violence atroce, ni ſon fils d'une puſillanimité mépriſable, nous paroît d'autant mieux mériter la préférence, qu'Hérodien eſt légitimement ſuſpect dans le mal qu'il dit d'Alexandre Sévere. Il ſe montre, nous ne ſçavons par quel principe, l'ennemi déclaré de ce jeune Empereur; il le repréſente par-tout comme timide, comme lâche, comme un enfant qui ſe laiſſe ſtupidement gouverner. Si cet Écrivain marquoit de l'élévation dans ſa façon de penſer, du jugement, un eſprit de recherche & de critique, ſon témoignage ſeroit d'un grand poids. Mais, on ne trouve chez lui d'autre mérite, que celui de l'élégance; ſouvent un ſtyle de déclamateur, & très-peu d'exactitude dans ſes récits.

Les honneurs divins que le

Sénat décerna à Julie Mamée après ſa mort, lui ont été injurieux, ſur-tout ſi elle a été Chrétienne; mais c'étoit le crime des autres plutôt que le ſien. Elle fut tuée avec ſon fils à Mayence, ou en un autre lieu des Gaules, vers le Rhin, par des ſoldats mécontens, que l'on croit avoir été engagés à ſe révolter par le Goth Maximin, qui ſuccéda à Alexandre Sévere. C'étoit l'an de Jeſus-Chriſt 235.

MAMERCI, (*a*) nom d'une famille Romaine. Juvénal parle des Mamerci.

MAMERCINUS [MAN. ÉMILIUS], *Man. Æmilius Mamercinus*, (*b*) fut créé Tribun militaire, l'an de Rome 350, & 402 avant Jeſus-Chriſt. Il fut élevé à la même charge deux ans après; & il l'exerça encore l'an de Rome 354, & 398 avant Jeſus-Chriſt.

MAMERCINUS [L. ÉMILIUS], *L. Æmilius Mamercinus*, (*c*) fut créé Conſul avec L. Sextius, l'an de Rome 389, & 363 avant Jeſus-Chriſt. Trois ans après, il fut élevé à la même charge, & il eut pour collegue Cn. Génucius. Le dictateur C. Julius le nomma ſon maître de la cavalerie, l'an de Rome 403, & 349 avant Jeſus-Chriſt.

MAMERCINUS [L. ÉMILIUS], *L. Æmilius Mamercinus*, (*d*) fut nommé maître de la cavalerie par le dictateur M. Valérius Corvus, l'an de Rome 413, & 339 avant Jeſus-Chriſt. L'année ſuivante, il fut élevé au conſulat avec C. Plautius. Le Samnium lui étant échu, & n'ayant point trouvé les ennemis en campagne, il ſe mit à ravager leurs terres. Les Samnites conſternés de ces hoſtilités, lui envoyerent des ambaſſadeurs, pour demander la paix. Il les renvoya au Sénat, où ils ſe préſenterent avec un air humilié; & ayant eu la permiſſion de parler, ils demanderent la paix qui leur fut accordée. Les députés s'en retournerent auſſi-tôt chez eux; & ſur le champ, L. Émilius Mamercinus retira ſes légions de deſſus les terres des Samnites, après avoir exigé d'eux de l'argent pour payer la ſolde de ſes troupes pendant un an, & du bled pour les nourrir trois mois. Telles étoient les conditions de la treve qu'il leur avoit accordée juſqu'au retour de leurs ambaſſadeurs.

Sept ans après, il fut créé Dictateur pour tenir les aſſemblées, & choiſit pour ſon maître de la cavalerie Q. Publilius Philon.

Il parvint de nouveau au conſulat avec le même C. Plautius, l'an de Rome 426, & 326 avant Jeſus-Chriſt. Il ne fut pas plutôt entré en charge, que comme il ſe trouvoit chargé de la guerre contre les Gaulois, il enrôla

(*a*) Juven. Satyr. 8. v. 192.

(*b*) Tit. Liv. L. IV. c. 61. L. V. c. 1, 10.

(*c*) Tit. Liv. L. VII. c. 1, 3, 21.

(*d*) Tit. Liv. L. VII. c. 39. L. VIII. c. 1, 2, 16, 19. L. IX. c. 21.

tous ceux qui étoient en état de porter les armes, ſans faire grace à aucun. Il engagea même une foule d'ouvriers, gens ſédentaires & peu propres à la guerre, & conduiſit à Veies une armée très-nombreuſe, pour aller de-là au-devant des Gaulois. Il ne jugea pas à propos de s'éloigner beaucoup de cette ville, de peur que l'ennemi ne lui échappât, & ne marchât vers Rome par un autre chemin. Peu de jours après, quand il fut bien informé qu'il n'avoit actuellement rien à craindre de la part des Gaulois, il tourna toutes ſes forces contre Priverne, qui, ſelon les uns, fut priſe de force, & ſelon d'autres ſe rendit d'elle-même.

Pluſieurs années après, ayant été nommé Dictateur, il alla attaquer Saticule, & donna par-là lieu à la révolte des Samnites; ce qui expoſa les Romains à deux périls en même-tems. Car d'un côté les Samnites, pour délivrer leurs alliés, vinrent avec une armée très-nombreuſe camper à la vue des ennemis, tandis que les Saticulans ayant ouvert tout d'un coup leurs portes, vinrent fondre avec un grand fracas ſur les poſtes avancés du Dictateur; & ſur le champ les uns & les autres comptant plus ſur le ſecours d'autrui, que ſur leurs propres forces, oſerent livrer aux Romains une bataille dans les formes. Mais, quoique le Dictateur eût tout à la fois deux ennemis ſur les bras, il ne laiſſa pas de rendre leurs efforts inutiles par le ſoin qu'il eut de s'emparer d'un poſte où il n'étoit pas aiſé de l'entourer, & par la vigueur avec laquelle il fit face à ces deux ennemis en même-tems. Il attaqua cependant ceux de Saticule avec encore plus d'impétuoſité que leurs alliés, & les força ſans peine de rentrer dans leurs murailles. Enſuite, il tourna tous ſes efforts contre les Samnites, qui firent beaucoup plus de réſiſtance que les aſſiégés. Mais, ſi la victoire fut un peu retardée, elle n'en fut pas moins complete.

MAMERCINUS [TI. ÉMILIUS], *Ti. Æmilius Mamercinus*, (*a*) fut élevé au conſulat avec Q. Publilius Philon. L'an de Rome 416, & 336 avant Jeſus-Chriſt, ces deux Magiſtrats furent moins attachés au bien de la République, qu'à leur intérêt particulier, ou à celui de leur parti. Cependant, les Latins s'étant révoltés pour reprendre les terres qu'on avoit confiſquées ſur eux, ces Conſuls les défirent dans les plaines de Férentinum, & s'emparerent de leur camp. Là pendant que Q. Publilius Philon, ſous la conduite & les auſpices duquel l'action s'étoit paſſée, acceptoit la reddition de ceux des peuples Latins, dont la jeuneſſe avoit été taillée en pieces, Ti. Émilius Mamercinus conduiſit ſon armée contre Pédum. Cette ville étoit défendue par ceux

(*a*) Tit. Liv. L. VIII. c. 11.

de Tivoli, de Préneſte & de Vélitres, ſans compter quelques ſecours qui lui étoient venus de Lavinium & d'Antium. L'armée de Ti. Émilius Mamercinus étoit ſupérieure dans les combats à tous ces peuples alliés. Il n'étoit plus queſtion pour lui que de les aller attaquer ſous les murailles de Pédum, où ils s'étoient campés, & de ſe rendre maîtres de la ville même; lorſqu'abandonnant ſon entrepriſe, ſur la nouvelle du triomphe qu'on avoit décerné à ſon Collegue, il s'en revint à Rome pour y demander le même honneur, avant que d'avoir remporté la victoire qui le lui auroit mérité. Le Sénat, indigné de cette cupidité, lui déclara qu'il ne triompheroit point qu'il n'eût pris Pédum de force ou par compoſition. Ti. Émilius Mamercinus à ſon tour, irrité de ce refus, imita pendant le reſte de ſon Conſulat, les Tribuns du peuple les plus ſéditieux; car, tant qu'il fut en charge, il ne ceſſa point d'accuſer les Sénateurs devant le peuple, ſans que ſon Collegue s'y oppoſât, parce qu'il étoit lui-même Plébeien. Le motif ou plutôt le prétexte de ſes accuſations étoit la modicité du terrein qu'ils avoient diſtribué au peuple dans les campagnes du Latium & de Falerne.

MAMERCUS, *Mamercus*, Μάμερκος, (*a*) que Diodore de Sicile nomme Marcus, étoit, ſelon Cornélius Népos, un général Italien, & ſelon Plutarque, tyran de Catane en Sicile. Ces deux Hiſtoriens conviennent que c'étoit un homme puiſſant, & un des plus fameux Capitaines de ſon tems.

Il ſe ligua d'abord avec Timoléon, l'an 344 avant Jeſus-Chriſt, & lui promit toute ſorte de ſecours. Mais, dans la ſuite, ſoit que la jalouſie des grands ſuccès de Timoléon ſur les Carthaginois le tranſportât, ou qu'il le craignît comme un homme intraitable, & ſur lequel les tyrans ne pouvoient jamais compter, fit ſecrétement une ligue avec les Carthaginois, & leur écrivit d'envoyer promptement une nouvelle armée & un Général, s'ils ne vouloient être entiérement chaſſés de la Sicile. Giſcon vint donc avec ſoixante-dix vaiſſeaux, & prit avec lui des troupes auxiliaires de Grece. La défaite de quelques troupes de Timoléon donna lieu à des railleries, dont le peuple de Syracuſe fut fort irrité. Mamercus, qui ſe piquoit d'être Poëte, & qui avoit fait des tragédies, ſe glorifia ſi fort de cet exploit, qu'ayant appendu dans les temples les boucliers des vaincus, il les accompagna de cette inſcription en deux vers Élégiaques très-piquans: *Ces riches pavois tout éclatans d'or, d'ivoire & de pourpre, nous*

(*a*) Diod. Sicul. p. 547. Corn. Nep. in Timole. c. 2. Plut. Tom. I. pag. 241, 250. *& ſeq.*

les avons pris avec de petits boucliers très-ſimples & très-chétifs.

Quelque tems après, Timoléon marcha vers Catane ; & Mamercus l'attendit en bataille ſur le bord de l'Abole. Le combat fut long & rude. Enfin Mamercus, défait & mis en fuite, laiſſa ſur la place plus de deux mille morts, dont la plus grande partie étoient des troupes de Phénicie que Giſcon avoit envoyées à ſon ſecours.

Après cette défaite, les Carthaginois demanderent la paix qui leur fut accordée, à condition qu'ils ne tiendroient que les terres qui étoient au-delà du Lycus ; qu'ils laiſſeroient la liberté à tous ceux du païs d'aller s'établir à Syracuſe avec leurs familles & leurs biens, & qu'ils ne conſerveroient avec le Tyran ni alliance ni intelligence. Ce traité acheva de déſeſpérer Mamercus qui, n'ayant plus aucune reſſource en Sicile, réſolut de paſſer en Italie pour revenir avec un renfort de Lucaniens contre Timoléon & l'armée de Syracuſe. Mais, ceux qui paſſoient avec lui, ayant fait rebrouſſer chemin à ſes galeres, & étant revenus en Sicile, livrerent Catane à Timoléon ; & Mamercus fut obligé de ſe réfugier à Meſſine chez Hippon qui en étoit le Tyran.

Timoléon le ſuivit & l'aſſiégea par mer & par terre. Hippon qui ſe vit preſſé, voulut ſe retirer ſur un vaiſſeau ; mais il fut pris par les Meſſéniens mêmes qui, l'ayant entre les mains, l'expoſerent ſur le théâtre & firent ſortir tous leurs enfans des écoles pour venir voir, comme le plus agréable & le plus beau de tous les ſpectacles, la punition du Tyran qui, après avoir été battu de verges, fut mis à mort.

Mamercus, qui vit qu'il n'y avoit plus de ſûreté pour lui à Meſſine, ſe rendit à Timoléon, à condition qu'il ſeroit jugé par les Syracuſains, & que Timoléon ne ſeroit pas ſon accuſateur. Il fut donc conduit à Syracuſe & mené devant le peuple. Là il eſſaya de prononcer un diſcours qu'il avoit compoſé de longue main ; mais, voyant que l'aſſemblée faiſoit grand bruit pour ne pas l'entendre, & n'eſpérant plus de pardon, il jette ſon manteau, & courant de toute ſa force tout au travers du théâtre, il va ſe fendre la tête contre un des degrés pour ſe donner la mort. Son déſeſpoir n'eut pas le ſuccès qu'il déſiroit ; il fut repris en vie & il ſouffrit le ſupplice dont on punit les brigands & les voleurs.

MAMERCUS [ÉMILIUS], *Æmilius Mamercus*, (*a*) fut, ſelon Tacite, le premier de ceux que le peuple pourvut de la charge de Queſteur, ſoixante-trois ans après qu'on eut chaſſé les Rois de Rome. On lui donna pour collegue Valé-

(*a*) Tacit. Annal. L. XI. c. 22.

rius Potitus. Cet Émilius Mamercus pourroit bien être le même qui ſuit.

MAMERCUS ÉMILIUS, *Mamercus Æmilius*, (*a*) citoyen Romain d'un mérite éminent, fut créé Tribun militaire, l'an de Rome 317, & 435 avant Jeſus-Chriſt.

Ce fut cette année que Fidenes, colonie Romaine, quitta le parti des Romains, pour ſe mettre ſous la puiſſance de Lars Tolumnius, roi des Veiens. L. Sergius fut le premier qui vainquit ce Prince; mais, la victoire lui couta ſi cher, que la perte des citoyens cauſa encore plus de douleur, que la déroute des ennemis ne donna de joie. Auſſi le Sénat n'étant pas moins allarmé que ſi l'on eût perdu la bataille, voulut qu'on nommât Mamercus Émilius Dictateur. Celui-ci choiſit pour maître de la cavalerie, *L. Quintius Cincinnatus*, & commanda à Quintius Capitolinus & à M. Fabius Vibulanus de le ſuivre avec la qualité de lieutenans. L'autorité du Dictateur ſupérieure à celle des Conſuls, jointe à la réputation de celui qu'on en avoit revêtu, ſuffit pour chaſſer les ennemis du territoire des Romains, & leur faire repaſſer l'Anio. Ils allerent ſe camper ſur des hauteurs, entre le fleuve & la ville de Fidenes, & n'oſerent deſcendre dans la plaine, que quand les légions des Faliſques furent venues à leur ſecours. Ce fut alors que les Toſcans réunis ſe camperent ſous les murailles de Fidenes. Le Dictateur Romain ſe poſta aſſez près delà, ſur le confluent des deux fleuves, ſe retranchant entre les deux rives, ſelon que la ſituation du lieu le lui permettoit. Dès le lendemain il mit ſes troupes en bataille.

Les ennemis ne s'accordoient pas entr'eux. Les Faliſques, qui ne ſervoient qu'à peine dans une guerre qui les éloignoit de leur païs, & qui comptoient aſſez ſur leurs courages & ſur leurs forces, demandoient la bataille. Les Veiens & les Fidénates au contraire s'imaginoient que le parti le plus ſûr pour eux étoit de temporiſer. Pour Lars Tolumnius, quoique le ſentiment des ſiens lui parût le meilleur, cependant pour ne point dégoûter les Faliſques par la longueur de la guerre, il déclara qu'il combattroit le lendemain. L'éloignement, que les ennemis témoignoient avoir pour la bataille, augmenta la confiance du Dictateur & de ſes ſoldats; de façon que le lendemain, les Romains s'étant mis à crier, que ſi l'ennemi ne ſe préſentoit pas pour combattre, ils iroient l'attaquer dans ſes retranchemens & dans ſes murailles, les deux armées ſe rangerent en bataille entre les deux camps. Les Veiens qui avoient l'avantage du nombre,

(*a*) Tit. Liv. L. IV. c. 16, *& ſeq.* Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 492. *& ſuiv.*

placerent une partie de leurs gens derriere les montagnes voiſines, pour venir fondre ſur les Romains par derriere, pendant l'action; & comme l'armée ennemie étoit compoſée de trois nations différentes, les Veiens furent placés à l'aîle droite, les Faliſques à la gauche, & les Fidénates au milieu. Le Dictateur, qui commandoit la droite des Romains, ſe chargea de combattre les Faliſques, tandis que Quintius Capitolinus, qui étoit à la gauche, ſeroit face aux Veiens. Le maître de la cavalerie avec ſes troupes fut oppoſé aux Fidénates. Les deux partis demeurerent quelque tems dans le ſilence & l'inaction; les Toſcans ayant réſolu de n'en point venir aux mains, ſi on ne les y forçoit; & le Dictateur ayant les yeux attachés ſur la citadelle de Rome, en attendant que les Augures lui fiſſent connoître par le ſignal dont il étoit convenu avec eux, que les auſpices étoient favorables. Dès qu'il eut apperçu ce ſignal, il ordonna à la cavalerie de fondre ſur les ennemis, en pouſſant de grands cris. L'infanterie la ſeconda avec autant de courage que de force. Les Toſcans furent pouſſés de tous côtés. Leur cavalerie ſe défendit cependant mieux que leurs légions. Mamercus Émilius rentra triomphant dans la ville, en conſéquence d'un arrêt du Sénat & d'un décret du peuple.

Quelques années après, il fut créé Dictateur pour la ſeconde fois, & il choiſit pour maître de la cavalerie A. Poſtumius Tubertus. Les Veiens, toujours ennemis de Rome, avoient envoyé dans toutes les parties de l'Étrurie, pour ſolliciter du ſecours de la nation entière; mais, on leur refuſa ce qu'ils demandoient, & on leur conſeilla de ſoutenir la guerre comme ils pourroient avec les troupes de leur nation, & de ne point aſſocier à leur mauvaiſe fortune des peuples qu'ils n'avoient point conſultés avant que de l'entreprendre. Le Dictateur, ayant appris ces nouvelles par ceux qui commerçoient dans l'Étrurie, pour rendre ſa Dictature célebre par quelque action de paix, puiſqu'on lui ôtoit l'occaſion de la ſignaler par des exploits guerriers, entreprit d'affoiblir la Cenſure, dont la puiſſance lui paroiſſoit exceſſive, & dont la durée le choquoit au moins autant que l'autorité. Ayant donc aſſemblé le peuple: » Les Dieux immortels, dit-il aux Romains, ont » écarté eux-mêmes tous les » périls qui menaçoient la Ré» publique au dehors; c'eſt à » moi d'aſſurer la liberté du » peuple au dedans de la vil» le. Or, le moyen le plus ſûr » de la mettre à couvert de » toute inſulte, c'eſt de borner » les Magiſtratures du premier » ordre, & d'en abréger au » moins la durée, ſi on ne peut » affoiblir leur autorité. Toutes » les autres charges ſont an» nuelles; la ſeule Cenſure dure

» cinq ans ; il eſt fâcheux d'a-
» voir à répondre de ſa con-
» duite aux-mêmes perſonnes
» pendant tant d'années. Ainſi,
» je ſuis d'avis qu'on porte une
» loi qui fixe le tems de la
» Cenſure à dix-huit mois. »
Dès le lendemain, il fit paſſer cette loi avec un conſentement unanime de tout le peuple. » Et afin que vous ſçachiez, » ajouta-t-il, combien je ſuis » ennemi de toute puiſſance qui » dure trop long-tems, je me » démets de la Dictature. »

Après avoir quitté ſa Magiſtrature, & mis des bornes à celle des autres, il s'en retourna dans ſa maiſon, accompagné de tous les citoyens qui le félicitoient de ſa modération & de ſa fermeté. Les Cenſeurs, indignés contre Mamercus Émilius, de ce qu'il avoit affoibli leur autorité, le firent paſſer de ſa tribu dans une autre moins honorable, rayerent ſon nom de deſſus les regiſtres, & ne le laiſſerent au nombre des citoyens, que pour payer ſon tribut qu'ils augmenterent d'un à huit. On dit qu'il ſupporta ce mauvais traitement avec beaucoup de conſtance, faiſant moins d'attention à l'affront qu'il recevoit, qu'à la cauſe qui le lui avoit attiré. Les premiers des Sénateurs n'avoient pas été bien aiſes qu'on eût diminué une dignité à laquelle ils eſpéroient de parvenir à leur tour ; mais, faiſant réflexion qu'ils ſeroient plus ſouvent & plus long-tems ſoumis à d'autres Cenſeurs, qu'ils ne ſeroient Cenſeurs eux-mêmes, ils furent choqués de la rigueur dont on avoit uſé envers Mamercus Émilius. Pour ce qui eſt du peuple, il fut tranſporté d'une telle colère contre les Cenſeurs, que la ſeule autorité de Mamercus Émilius lui-même fut capable d'empêcher qu'ils n'en éprouvaſſent la violence.

L'an de Rome 329, & 423 avant Jeſus-Chriſt, trois Tribuns militaires furent vaincus par les Veiens. La République, peu accoutumée à de pareils échecs, ſe dégoûta des Tribuns militaires, & demanda un Dictateur, qui étoit l'unique reſſource des citoyens allarmés. On choiſit de nouveau Mamercus Émilius. Tant il eſt vrai, dit Tite-Live, que la note des Cenſeurs n'empêcha pas que les citoyens, ayant beſoin d'un mérite éminent, pour les tirer du péril où ils étoient, n'allaſſent le chercher dans une maiſon qu'on avoit ſi injuſtement déshonorée. Les Veiens, enflés de leur dernier ſuccès, envoyerent des Ambaſſadeurs à tous les peuples de la Toſcane, pour les prier de ſe joindre à eux contre les Romains, à qui ils ſe vantoient d'avoir défait trois Généraux dans un ſeul combat. Mais, n'ayant pu obtenir aucun ſecours public, ils engagerent au moins par l'eſpérance du butin, autant de volontaires qu'ils purent, à prendre parti dans leur armée. Les ſeuls Fidénates ſe déclarerent ouvertement ; & comme s'ils ſe fuſſent

fait une loi de commencer toutes les guerres par un crime, ils trempérent leurs mains dans le ſang des nouveaux habitans, qu'on leur avoit envoyés de Rome, comme ils avoient fait auparavant dans celui des Ambaſſadeurs de la République, & ſe joignirent aux Veiens, après avoir mis ce ſceau à l'alliance qu'ils faiſoient avec eux. Enſuite, ceux qui étoient à la tête de ces deux peuples, délibererent entr'eux où il étoit plus à propos d'établir le ſiege de la guerre, à Veies, ou à Fidenes. Lorſqu'ils ſe furent déterminés pour la dernière, les Veiens paſſerent le Tibre, & vinrent camper à la vue de Fidenes. Les Romains dans la conſternation où ils étoient, firent revenir de Veies leurs troupes encore effrayées de leur dernière défaite, & les camperent devant la porte Colline; & en diſpoſant des gens armés ſur les murailles, en faiſant fermer les boutiques, & interrompant tout autre exercice que celui des armes, ils rendirent leur capitale plus ſemblable à un camp qu'à une ville.

Le Dictateur, pour faire ceſſer cette terreur & ces allarmes, envoya des Hérauts dans tous les quartiers de la ville, pour convoquer les citoyens. Lorſqu'ils furent aſſemblés, après leur avoir reproché leur peu de courage & de fermeté, il leur demanda s'il n'étoit pas honteux que pour une légère perte, qu'on ne pouvoit imputer ni à la valeur des ennemis, ni à la lâcheté des ſoldats Romains, mais à la diſcorde de leurs Généraux, ils craigniſſent un ennemi qu'ils avoient déja vaincu dans ſix guerres différentes, & une ville, comme Fidenes, qu'ils avoient priſe autant de fois qu'ils l'avoient attaquée. Que les Romains & les ennemis étoient toujours les mêmes, qu'ils avoient été pendant tant de ſiecles; que les uns & les autres avoient les mêmes courages, les mêmes forces, les mêmes armes; que pour lui il étoit encore ce même Mamercus Émilius, qui après avoir été créé Dictateur une première fois, avoit combattu les Veiens, les Fidénates & les Faliſques, auprès de Nomente. Qu'ils priſſent donc les armes, & n'oubliaſſent pas qu'ils avoient de leur côté la victoire, les dépouilles & les triomphes; qu'il étoit bien aſſuré que, dès qu'ils auroient joint cet ennemi le plus lâche & le plus perfide qui fut jamais, ils lui arracheroient la joie que lui avoit donnée la honte de l'armée Romaine, & feroient avouer au peuple Romain, que ceux qui l'avoient nommé Dictateur pour la troiſième fois, avoient mieux ſervi la République que ceux qui avoient prétendu flétrir ſa ſeconde Dictature, parce qu'il avoit aboli la tyrannie des Cenſeurs. Enſuite, il fit aux Dieux les ſacrifices accoutumés; & étant parti de Rome, il alla camper à quinze cens pas en

deçà de Fidenes. Mettant les montagnes à ſa droite, & le Tibre à ſa gauche, pour couvrir ſon armée, il ordonna à T. Quintius Pennus de s'emparer des hauteurs, & de ſe porter ſur un côteau détourné, d'où il pût attaquer les ennemis par derrière. Le lendemain, voyant que les Toſcans fiers du médiocre avantage qu'ils avoient remporté quelques jours auparavant ſur l'armée Romaine, s'avançoient en bataille rangée, il n'eut pas plutôt appris de ſes coureurs, que T. Quintius Pennus avoit gagné la hauteur qui dominoit ſur la citadelle de Fidenes, qu'il marcha de pied ferme avec les légions contre les ennemis, défendant au Maître de la cavalerie d'attaquer ſans ſon ordre; qu'il lui donneroit le ſignal quand il ſeroit tems.

L'armée du Dictateur, dès le premier choc, avoit fait lâcher le pied aux ennemis, lorſque tout d'un coup, les portes de Fidenes venant à s'ouvrir, il en ſortit un bataillon d'une forme inconnue juſqu'à ce jour. Ceux dont il étoit compoſé étoient armés de faulx; ils portoient dans leurs mains des torches ardentes qui jettoient une lumière étonnante. Avec cet appareil, s'étant jettés comme des furieux & des fanatiques ſur les Romains, ils les effrayerent d'abord par une eſpèce de combat, à laquelle ils n'étoient point faits. Alors, le Dictateur ayant donné le ſignal au Maître de la cavalerie & à ſa troupe, & fait avertir T. Quintius Pennus de deſcendre des montagnes, courut en perſonne à l'aîle gauche, que l'incendie plutôt que le courage des ennemis, avoit un peu ébranlée; & d'un ton que tout le monde pouvoit entendre: » Quoi, » dit-il, vous abandonnez votre » poſte, comme un eſſaim d'a» beilles, chaſſés par la fumée » que l'ennemi vous oppoſe au » lieu d'armes? Que ne vous » ſervez-vous de celles que » vous portez, pour éteindre » ces flammes? Ou, s'il faut » employer le feu au lieu du » fer pour combattre, que n'arrachez-vous ces tiſons à l'ennemi, pour les tourner contre lui-même? Allons, braves Romains, ſouvenez-vous » du nom que vous portez, » ſouvenez-vous des victoires » de vos peres & des vôtres, » & brûlez Fidenes avec les » flammes qu'elle vous met elle» même à la main, puiſque vous » n'avez pu appaiſer ſa fureur » par vos bienfaits. C'eſt la » vengeance qu'exigent de vous » le ravage de vos terres, le » ſang de vos Ambaſſadeurs, » & celui de vos concitoyens » égorgés avec tant d'inhuma» nité. » Il avoit à peine ceſſé de parler, que tous fondirent ſur l'ennemi, ſe ſervant des tiſons qu'ils ramaſſoient, ou de ceux qu'ils arrachoient aux Fidénates. Les deux partis ſont armés de feux. Le Maître de la cavalerie, pour combattre d'une

façon nouvelle, ordonne aux ſiens de débrider leurs chevaux; & le premier donnant des deux au ſien, il s'élance au milieu des flammes. A ſon exemple les autres ſont emportés avec la même impétuoſité dans les bataillons ennemis. La pouſſière qui s'éleve, jointe à la fumée qui remplit l'air, dérobe la vue de tout ce qui ſe paſſe, aux ſoldats & aux chevaux. Mais, ces animaux plus intrépides que les hommes, à des objets ſi nouveaux, renverſent tout ce qui ſe rencontre ſur leur paſſage. Telle étoit la ſituation de la bataille, lorſqu'un cri perçant attira l'attention des deux armées, étonnées de ce que ce pouvoit être. Mais, le Dictateur s'étant écrié que c'étoit T. Quintius Pennus ſon Lieutenant qui venoit de prendre les ennemis en queue, fait lui-même un nouvel effort pour achever de les rompre. Alors, les Toſcans preſſés par devant & par derrière par deux différens ennemis, ne pouvant plus retourner dans leur camp, ni regagner les montagnes, dont un nouvel ennemi leur fermoit le chemin, voyant d'ailleurs que la cavalerie Romaine étoit répandue de toutes parts dans la plaine, s'en fuirent en déſordre, ſur-tout les Veiens, vers les bords du Tibre. Ceux des Fidénates qui ſont échappés au vainqueur, courent vers la ville; mais, la frayeur les emporte tous au milieu du carnage, les uns ſont égorgés ſur le bord du fleuve, d'autres ſe précipitent dans les eaux & y ſont noyés. Ceux même qui ſçavent nager, accablés de travail, couverts de bleſſures, & déconcertés par la crainte, ſont engloutis. Il y en eut peu qui gagnaſſent la rive oppoſée. L'autre troupe paſſa à travers le camp, & entra dans la ville, où les Romains la ſuivirent de près, ſur-tout T. Quintius Pennus & ceux qui étoient deſcendus avec lui des montagnes, & qui pour être arrivés des derniers au combat, étoient moins fatigués que les autres.

Ceux-là étant donc entrés dans la ville pêle-mêle avec les ennemis, gagnerent le haut des murailles, & de-là firent connoître aux leurs qu'ils en étoient les maîtres. Alors, le Dictateur, qui de ſon côté étoit déjà entré dans le camp que les ennemis avoient abandonné, fit entendre à ſes ſoldats, prêts à ſe diſperſer pour le piller, qu'il leur deſtinoit un plus riche butin dans la ville; & auſſitôt y étant entré avec eux, il les mena vers la citadelle, où il s'apperçut que les fuyards couroient en foule. Le carnage ne fut pas moins grand dans la ville, qu'il avoit été dans le combat; juſqu'à ce qu'enfin les habitans ayant mis bas les armes, ſe rendirent au Dictateur, à qui ils ne demanderent que la vie. La ville & le camp furent pillés. Le lendemain, on donna pour récompenſe à chacun des cavaliers & autres, en remon-

tant juſqu'aux Centurions inclusivement, un priſonnier, & à ceux d'entr'eux qui s'étoient toujours ſignalés par leur courage, deux, tels que le ſort les leur fit écheoir. Tout le reſte ayant été vendu à l'encan, le Dictateur ramena ſon armée victorieuſe & chargée de butin à Rome, où il entra lui-même triomphant. Et ſur le champ ayant ordonné au Maître de la cavalerie de ſe démettre de ſa charge, il abdiqua lui-même la Dictature, ſeize jours après ſa nomination, laiſſant en paix ſa patrie qu'on lui avoit confiée pleine de troubles, & attaquée par un grand nombre d'ennemis.

MAMERS, *Mamers*, nom que les Oſques donnoient au dieu Mars. Ce mot étoit pris de Mars, par l'addition d'une ſyllabe. C'eſt delà que venoient, chez les Romains, le nom de Mamercus & celui de Mamercinus.

MAMERTINA CIVITAS. C'eſt, dans Cicéron, la ville de Meſſane.

MAMERTINS, *Mamertini*, Μαμερτῖνοι, (*a*) peuple d'Italie dans la Campanie. Les Mamertins paſſerent en Sicile, & s'établirent à Meſſane, où ils devinrent ſi puiſſans, qu'ils ſe rendirent maîtres de la ville, dont les habitans eurent plus le nom de Mamertins que celui de Meſſaniens; & comme ce païs eſt très-fertile en excellent vin, ce vin ne s'appelloit pas chez les Romains *Meſſanium vinum*, mais *Mamertinum vinum*.

Polybe entre dans un plus grand détail. Selon cet Hiſtorien, un corps d'aventuriers Campaniens, qui étoient à la ſolde d'Agathocle, tyran de Sicile, étant entré dans la ville de Meſſane, dont le nom un peu adouci ſe prononce aujourd'hui Meſſine, égorgerent bientôt après une partie des habitans, chaſſerent les autres, repouſſerent leurs femmes, envahirent tous leurs biens, & demeurerent ſeuls maîtres de cette place qui étoit fort importante. Ils prirent le nom de Mamertins.

Après qu'à leur exemple & par leur ſecours, une légion Romaine eut traité de la même ſorte la ville de Rhege, les Mamertins, ſoutenus de ces dignes alliés, devinrent très-puiſſans, & cauſerent bien de l'inquiétude aux Syracuſains & aux Carthaginois, entre leſquels l'empire de la Sicile étoit alors partagé. Cette puiſſance fut de courte durée. Les Romains, auſſi-tôt qu'ils eurent terminé la guerre contre Pyrrhus, ayant tiré vengeance de la perfide légion qui avoit envahi Rhege, & ayant rendu la ville à ſes habitans, les Mamertins, demeurés ſeuls & ſans appui, ne furent plus en état de réſiſter aux forces des Syracuſains. Le ſen-

(*a*) Strab. pag. 268. Plut. Tom. I. pag. 398, 623. Roll. Hiſt. Rom. Tom. II. p. 472. *& ſuiv.*

timent

timent de leur foibleſſe, & la vue du danger prochain où ils ſe trouvoient, de tomber entre les mains de leurs ennemis, les obligerent de recourir aux Romains, & d'implorer leur ſecours. Mais, Hiéron ne leur laiſſa pas le tems de reſpirer. Il les attaqua vivement, & remporta ſur eux une victoire conſidérable, par laquelle il ſe voyoit en état de les réduire à ſe rendre à ſa diſcrétion. Un ſecours imprévu les tira de cette extrêmité.

Annibal, Général des Carthaginois, qui pour lors ſe trouvoit par hazard aux iſles Lipares, voiſines de la Sicile, ayant appris la victoire d'Hiéron, craignit que, s'il ruinoit entiérement Meſſane, la puiſſance des Syracuſains ne ſe rendît redoutable à ſa patrie. C'eſt pourquoi, il vint promptement trouver Hiéron; & ſous prétexte de le féliciter de ſa victoire, il le retint quelques jours, & l'empêcha d'aller ſur le champ à Meſſane, comme c'étoit ſon deſſein. Cependant, le perfide entra le premier dans cette ville; & voyant que les Mamertins ſe diſpoſoient à ſe rendre au vainqueur, il les en détourna, en leur promettant de puiſſans ſecours, & même en faiſant entrer ſur le champ dans leur ville une partie de ſes troupes.

Hiéron, reconnoiſſant qu'il s'étoit laiſſé tromper, & qu'il n'étoit pas en état d'aſſiéger Meſſane après le renfort qu'on venoit d'y faire entrer, prit le parti de retourner à Syracuſe, où il fut reçu avec une joie univerſelle des habitans.

Après la retraite d'Hiéron, les Mamertins reprirent courage, & commencerent à délibérer ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Mais, ils ne s'accordoient pas entr'eux. Les uns prétendoient qu'il falloit ſans balancer ſe mettre ſous la protection des Carthaginois; qu'elle leur étoit avantageuſe pour bien des raiſons, & que d'ailleurs elle leur étoit devenue néceſſaire, depuis qu'ils avoient reçu leurs ſoldats dans la ville. Les autres ſoutenoient au contraire que les Mamertins n'avoient pas moins à craindre de la part des Carthaginois, que de celle d'Hiéron; que c'étoit ſe jetter de gaieté de cœur dans la ſervitude, que de ſe fier à une République qui avoit une puiſſante flotte ſur les côtes de Sicile, qui poſſédoit actuellement une grande partie de cette iſle, & qui cherchoit depuis longtems à envahir le reſte; que par conſéquent l'unique parti qu'ils puſſent prendre avec ſûreté, étoit d'implorer le ſecours des Romains, peuple auſſi invincible dans la guerre, que fidele dans ſes engagemens, qui ne poſſédoit pas un pouce de terre dans la Sicile, qui étoit ſans flotte, & ſans expérience dans la marine, & qui avoit un égal intérêt d'empêcher que ni les

Syracuſains, ni les Carthaginois ne devinſſent trop puiſſans en Sicile; qu'enfin ayant déjà envoyé des Ambaſſadeurs à Rome pour ſe mettre ſous la protection du peuple Romain, ce ſeroit en quelque ſorte lui inſulter que de changer ſubitement de réſolution, & d'avoir recours à d'autres.

Pendant que les choſes étoient en cet état à Meſſane, l'affaire fut miſe en délibération à Rome, qui avoit alors pour Conſuls Appius Claudius Caudex & M. Fulvius Flaccus. Le Sénat Romain, enviſageant cette affaire par ſes différentes faces, y trouva de la difficulté. D'un côté, il paroiſſoit honteux & indigne de la vertu Romaine de prendre ouvertement la défenſe de traîtres & de perfides, qui étoient préciſément dans le même cas que ceux de Rhege, qu'on venoit de punir ſi ſéverement. D'un autre côté, il étoit de la derniere importance d'arrêter les progrès des Carthaginois, qui, non contens des conquêtes qu'ils avoient faites en Afrique & en Eſpagne, s'étoient encore rendu maîtres de preſque toutes les iſles de la mer de Sardaigne & d'Étrurie, & le deviendroient bientôt certainement de la Sicile entiere, ſi on leur abandonnoit Meſſane. Or, delà en Italie la diſtance n'étoit pas grande, & c'étoit en quelque ſorte inviter un ennemi ſi puiſſant à y paſſer, que de lui en ouvrir l'entrée. D'ailleurs, le Sénat étoit mécontent de ce que les Carthaginois avoient fourni des ſecours aux Tarentins.

Ces raiſons, quelque fortes qu'elles paruſſent, ne purent le déterminer à ſe déclarer pour les Mamertins; les motifs d'honneur & de juſtice l'emporterent ici ſur ceux de l'intérêt & de la politique. Mais, le peuple ne fut pas ſi délicat. Dans l'aſſemblée qui ſe tint à ce ſujet, il fut réſolu qu'on ſecourroit les Mamertins. Le Conſul Appius Claudius Caudex, qui avoit fait prendre les devans à un des Tribuns de ſon armée, nommé auſſi Claudius, pour diſpoſer les eſprits des habitans de Meſſane, partit avec ſon armée. Cependant, les Mamertins, partie par menaces, partie par ſurpriſe, chaſſerent de la citadelle le Gouverneur qui y commandoit au nom des Carthaginois. Son imprudence & ſa lâcheté lui couterent la vie. A ſon retour à Carthage il fut pendu. Les Carthaginois, pour reprendre Meſſane, firent avancer une armée navale, & ſe diſpoſerent en même-tems à attaquer la place par terre. Hiéron, pour profiter de l'occaſion qui ſe préſentoit de chaſſer tout-à-fait de la Sicile les Mamertins, fait alliance avec les Carthaginois & part auſſi-tôt de Syracuſe pour les aller joindre.

Pendant ce tems-là, Appius Claudius Caudex avoit fait toute la diligence poſſible pour

venir au ſecours des Mamertins. Il s'agiſſoit de paſſer le détroit de Meſſane. L'entrepriſe étoit hazardeuſe, ou pour mieux dire, téméraire, & même ſelon toutes les regles de la vraiſemblance, impoſſible. Les Romains n'avoient point de flotte, mais ſeulement des batteaux groſſiérement conſtruits, que l'on peut comparer aux canots des Indiens. Car, c'eſt ce que paroît ſignifier le terme *Caudicariæ naves*, dont ſe ſervent les Anciens, en parlant du fait que nous rapportons actuellement, & c'eſt delà que vint au Conſul le ſurnom de Caudex. Les Carthaginois, au contraire, avoient une flotte bien équipée & très-nombreuſe. Appius Claudius Caudex, dans cet embarras, qui auroit rebuté tout autre, eut recours à la ruſe. Ne pouvant paſſer le détroit occupé par les Carthaginois, il feignit d'abandonner l'entrepriſe, & de retourner du côté de Rome avec tout ce qu'il avoit de troupes de débarquement. Sur cette nouvelle, les ennemis qui bloquoient Meſſane du côté de la mer, s'étant retirés comme s'il n'y eût eu plus rien à craindre, le Conſul profitant de leur abſence & des ténebres de la nuit, traverſa le détroit, & arriva en Sicile.

On voit ici les terribles ſuites que peut avoir une faute qui paroît d'abord légere. Si les Carthaginois avoient empêché ce trajet, comme il leur étoit très-facile, & qu'ils ſe fuſſent rendu maîtres de Meſſane, ce qui en étoit une ſuite immanquable, peut-être que les Romains n'auroient jamais pu paſſer en Sicile, ni par conſéquent faire toutes les conquêtes qui les rendirent maîtres de l'univers. Mais, la Providence, qui leur en avoit deſtiné l'Empire, leur en ouvrit ici les voies. Il eſt remarquable que cette hardie démarche d'Appius Claudius Caudex eſt le premier pas que les Romains ont fait hors de l'Italie.

L'endroit où il aborda étoit aſſez près du camp des Syracuſains. Il exhorta ſes troupes à tomber ſur eux bruſquement, leur promettant une victoire aſſurée dans la ſurpriſe où ils les trouveroient. L'évenement répondit aux promeſſes du Conſul. Hiéron, qui ne s'attendoit à rien moins, eut à peine le tems de ranger ſes troupes en bataille. Sa cavalerie eut d'abord quelque avantage; mais, l'infanterie Romaine ayant donné dans le gros de l'armée, l'enfonça bientôt, & la mit entiérement en déroute. Appius Claudius Caudex, après avoir fait dépouiller les corps morts des ennemis, ſe retira, entra dans Meſſane, où il fut reçu comme un libérateur venu du ciel, & remplit les Mamertins d'une joie d'autant plus grande & plus ſenſible qu'elle n'étoit preſque plus eſpérée.

On lit dans Plutarque, que de tous les Barbares, ceux qui

habitoient la ville de Meſſane ; & qu'on appelloit Mamertins, étoient ceux qui incommodoient le plus les Grecs ; car, ils les avoient faits la plupart leurs tributaires, & les accabloient d'impôts, étant plus forts & en plus grand nombre, & d'ailleurs très-belliqueux ; c'eſt pour cela même qu'ils eurent le nom de Mamertins, qui dans la langue Latine ſignifioit martiaux. Pyrrhus, ayant pris leurs collecteurs qui levoient les impôts, les fit tous mourir, & les ayant défaits eux-mêmes dans un grand combat, il raſa toutes leurs forteresſes. A cauſe d'eux, on appelloit le phare de Meſſane *Mamertinum freium*.

MAMILIA [la Loi], (*a*) *Lex Mamilia*, loi qui fut portée par le Tribun C. Mamilius Limétanus. *Voyez* Mamilius.

MAMILIUS [Octavius], *Octavius Mamilius*, (*b*) faiſoit ſa demeure à Tuſculum, où il tenoit le premier rang par ſa haute naiſſance, dont il faiſoit remonter l'origine juſqu'à Télégonus, fils d'Ulyſſe & de Circé. Il paſſoit d'ailleurs pour un homme fort habile dans le métier de la guerre, & très-capable de commander une armée. Tarquin l'ancien lui donna ſa fille en mariage ; & cette alliance procura à ce Prince des liaiſons avec tout ce qu'il y avoit d'hommes puiſſans & conſidérables parmi les Latins.

Tarquin, comme tout le monde ſçait, fut chaſſé depuis de Rome. Octavius Mamilius ſe joignit à ceux qui entreprirent de rétablir ſon gendre ſur le trône des Romains. Il gagna à ſon parti les habitans de Camérie & d'Antemnes, qui étoient unis avec les Latins par les liens de la parenté, & qui avoient déjà levé ouvertement l'étendard de la révolte contre la République Romaine. Il y avoit encore pluſieurs autres peuples du même païs, qui n'aimoient pas à ſe déclarer ſans néceſſité contre une ville ſi puiſſante, & qui d'ailleurs étoit leur alliée. Octavius Mamilius néanmoins employa tout ſon crédit pour les faire entrer dans la ligue, & par de belles promeſſes, il en engagea pluſieurs qui ſervirent ſous ſes enſeignes en qualité de volontaires.

Dans une autre action qu'il y eut l'an de Rome 258, & 494 avant Jeſus-Chriſt, le Général Romain T. Ebutius & Octavius Mamilius combattirent avec une ardeur incroyable, animant & ſoutenant leurs troupes & renverſant tout ce qui ſe trouvoit devant eux. Après avoir longtems diſputé l'avantage, ils ſe provoquerent l'un l'autre à un combat ſingulier, où ils reçurent tous deux des coups violens, quoique leurs bleſſures ne fuſ-

(*a*) Salluſt in Jugurth. c. 45.

(*b*) Tit. Liv. L. I. c. 49. L. II. c. 15. *& ſeq.* Denyſ. Halicarn. L. V. c. 4. *& ſeq.* L. VI. c. 2. Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 160, 224. *& ſuiv.*

ſant pas mortelles. P. Ebutius porta à Octavius Mamilius un coup de lance dans la poitrine à travers ſa cuiraſſe, & Octavius Mamilius lui perça le bras droit par le milieu; de ſorte qu'étant tombés tous deux de cheval, on les emporta hors de la mêlée. Mais, Octavius Mamilius y revint bientôt ſans faire d'attention à ſa bleſſure; & voyant ſes troupes en déſordre, il fait venir la cohorte des Romains exilés. Comme ils ne reſpiroient que vengeance contre des ennemis qui leur avoient enlevé leurs biens & leur patrie, ils rétablirent un peu le combat. Mais, cela ne dura pas long-tems, les Romains ayant bientôt repris le deſſus.

Octavius Mamilius, s'appercevant de la déroute des ſiens, vole à leur ſecours avec un gros détachement qu'il avoit tiré des troupes de réſerve. Le Lieutenant Général Herminius le reconnoît à ſon habit & à ſes armes, & ayant pouſſé contre lui ſon cheval avec une impétuoſité terrible, il le perce de ſa lance & le renverſe mort. Mais, pendant qu'il s'arrête à le dépouiller, il eſt lui-même frappé d'un coup de javelot, dont il expire un moment après dans le premier appareil de ſa bleſſure.

MAMILIUS [L.], *L. Mamilius*, (*a*) étoit Dictateur de Tuſculum, l'an de Rome 294, & 458 avant Jeſus-Chriſt. Ce Magiſtrat n'eut pas plutôt appris la priſe du Capitole par App. Herdonius, & le trouble qui regnoit dans Rome à cette occaſion, qu'il aſſembla ſur le champ le Sénat de Tuſculum, & exhorta fortement tous ceux qui le compoſoient, à ſecourir au plutôt les Romains, ſans attendre qu'ils les en priaſſent par des Ambaſſadeurs. Que le péril auquel ils étoient expoſés, les Dieux qui leur étoient communs, & la qualité d'alliés, étoient d'aſſez puiſſans motifs pour les y engager; que les Dieux ne leur préſenteroient jamais une ſi belle occaſion de s'attacher par la reconnoiſſance, un peuple ſi voiſin & ſi puiſſant. Tous les Sénateurs furent du même avis; & dans le même moment on fit prendre les armes à tous les jeunes gens de la ville Etant arrivés à la vue de Rome, ils furent pris de loin pour une troupe d'ennemis, envoyés par les Eques ou les Volſques; mais, ils furent bientôt reconnus. On les fit entrer dans la ville en corps; & ils allerent ſe joindre dans la place à ceux que Pub. Valérius y rangeoit déjà en bataille. Ils ne contribuerent pas peu au gain d'une bataille où fut tué App. Herdonius. Le Capitole fut recouvré auſſi-tôt après la mort de ce chef des ennemis. Les Romains, dans la ſuite, accorderent le droit de bourgeoiſie à L. Mamilius; & cela, du

(*a*) Tit. Liv. L. III. c. 18, 29. Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 368, 384.

consentement de tous les ordres.

MAMILIUS [C.] VITULUS, *C. Mamilius Vitulus*, (*a*) se présenta pour demander la place de grand Curion, l'an de Rome 543, & 209 avant Jesus-Christ; mais, les Patriciens soutinrent qu'il devoit être rejetté, n'y ayant eu jusqu'à ce tems que des sujets de leur corps qui eussent possédé ce sacerdoce. Les Tribuns à qui on en appella, renvoyerent la décision de cette affaire au Sénat, qui lui-même la remit au peuple. Par ce moyen, C. Mamilius Vitulus, le premier d'entre les Plébeiens, fut élevé à la dignité de chef des Curions.

Deux ans après, il fut nommé Préteur, & eut la Sicile pour département. On l'envoya depuis en députation avec C. Térentius Varron & M. Aurélius vers Philippe, roi de Macédoine.

MAMILIUS [Q.], (*b*) *Q. Mamilius*, étoit Edile Plébéien avec M. Cécilius Métellus, l'an de Rome 544, & 208 avant Jesus-Christ. Ces deux Magistrats célébrerent pendant trois jours les jeux populaires, & placerent trois statues dans le temple de Cérès; & à l'occasion des jeux, on fit à Jupiter un sacrifice & un festin solemnels.

MAMILIUS [Q.], THURINUS, *Q. Mamilius Thurinus*, (*c*) fut élevé à la Préture, l'an de Rome 546, & 206 avant Jesus-Christ, & eut la charge de rendre la justice aux étrangers. Il étoit alors Edile Plébeien.

MAMILIUS [C.] LIMÉTANUS, *C. Mamilius Limetanus*, (*d*) étant Tribun du peuple, présenta une requête pour qu'il fût permis d'informer contre ceux qui avoient porté Jugurtha à mépriser les décrets du Sénat, qui avoient reçu de l'argent de ce Prince dans les Ambassades & dans le commandement des armées, qui lui avoient remis ses éléphans & ses déserteurs, & en un mot contre tous ceux qui avoient fait des traités de paix ou de guerre avec les ennemis. Une partie qui se sentoit coupable, d'autres qui craignoient les périls causés par la haine des partis, ne pouvant s'opposer ouvertement à cette ordonnance, sans marquer que ces choses & autres semblables avoient été de leur goût, s'y opposoient sous main par le moyen de leurs amis, mais surtout par celui des Latins & des Italiens. Il y avoit une opposition si grande entre les partis, qu'il est incroyable combien le peuple fit d'attention à cette requête, avec quelle fermeté il l'appuya, la reçut, & l'autorisa, poussé plutôt par la haine

(*a*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 8, 35. & *seq.* L. XXX. c. 26.
(*b*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 36.
(*c*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 10.
(*d*) Sallust. in Jugurth. c. 28.

contre la Nobleſſe, à laquelle il en vouloit, que par ſon amour pour la République.

MAMILIUS [L.], (a) *L. Mamilius*, fut ſecrétaire de Cicéron en Sicile. C'étoit un homme très-frugal.

MAMMÉE, *Mammea*. *Voyez* Mamée.

MAMMOSA, *Mammoſa*, ſurnom de Cérès, à cauſe d'une infinité de mammelles pleines qu'elle avoit, comme mere nourrice de tout le monde.

MAMMULA [A. CORNÉLIUS], *A. Cornelius Mammula*, (b) étoit Propréteur de Sardaigne, l'an de Rome 536, & 216 avant Jeſus-Chriſt. Ayant écrit à Rome pour demander au Sénat des vivres & de l'argent, il lui fut répondu qu'on n'avoit rien à lui envoyer; que c'étoit à lui de pourvoir, comme il pourroit, aux beſoins de ſa flotte & de ſon armée.

L'année ſuivante, quand il fut de retour de ſon gouvernement de Sardaigne, après avoir expoſé la ſituation de cette province, il ajouta que les peuples étoient prêts à ſe ſoulever & à prendre les armes, pour ſe ſouſtraire à la domination des Romains; que la mauvaiſe qualité de l'air & des eaux du païs avoit fait tomber Q. Mucius, ſon ſucceſſeur, dans une maladie, à la vérité, moins dangereuſe que longue, mais qui le mettoit cependant hors d'état de ſoutenir de long-tems les fatigues de la guerre; que les troupes qui étoient actuellement en Sardaigne, étoient aſſez fortes pour contenir en paix une province qui eût été exempte de mouvement; mais qu'elles étoient trop foibles pour réſiſter à la guerre dont celle-là étoit menacée. Les Sénateurs ordonnerent à Q. Fulvius Flaccus de lever cinq mille piétons & quatre cens cavaliers, & de faire paſſer inceſſamment cette légion en Sardaigne, avec un lieutenant, tel qu'il le voudroit choiſir, pour la commander, juſqu'à la convaleſcence de Q. Mucius. On chargea de cette expédition T. Manlius Torquatus, qui avoit été deux fois Conſul & Cenſeur, & avoit ſoumis les Sardiots dans ſon premier Conſulat.

MAMMULA [A. CORN.], *A. Corn. Mammula*, (c) fut créé Préteur, l'an de Rome 561, & 191 avant Jeſus-Chriſt, & obtint le païs des Bruttiens pour département. L'année ſuivante, il eut ordre de conduire ſes légions dans l'Etolie, ſi le Conſul le trouvoit bon, & de les livrer à Manius Acilius, en cas que ce Proconſul voulût reſter dans le païs; & s'il aimoit mieux revenir à Rome, d'y demeurer en ſa place, à la tête de ces mêmes légions.

(a) Cicer. in Verr. L. V. c. 157.
(b) Tit. Liv. L. XXIII. c. 21, 34.
(c) Tit. Liv. L. XXXV. c. 24. L. XXXVI. c. 2. L. XXXVII. c. 2, 4.

MAMMULA [P. CORN.], *P. Corn. Mammula*, (*a*) fut créé Préteur, l'an de Rome 572, & 180 avant Jeſus-Chriſt, & chargé de rendre la juſtice aux citoyens.

MAMMULA [M. CORN.], *M. Corn. Mammula*, (*b*) un des cinq Ambaſſadeurs qui furent envoyés vers Perſée, l'an de Rome 579, & 173 avant Jeſus-Chriſt, pour examiner ce qui ſe paſſoit en Macédoine, & qui delà paſſerent ſuivant la commiſſion qu'on leur avoit donnée, en Egypte, pour renouveller avec Ptolémée l'alliance que les Romains avoient faite avec lui.

MAMUCHAN, *Mamuchan*, Μαυχαῖος, (*c*) un des ſept principaux Seigneurs des Perſes & des Medes, qui ne perdoient jamais le Roi de vue, & qui avoient coutume de s'aſſeoir les premiers après lui. Mamuchan conſeilla au roi Aſſuérus de répudier la reine Vaſthi, parce qu'elle lui avoit déſobéi.

MAMURRA, *Mamurra*, (*d*) famille Romaine, originaire de la ville de Formies. Il eſt fait mention des Mamurra dans Horace.

MAMURRA, *Mamurra*, (*e*) chevalier Romain, dont Cicéron fait mention dans pluſieurs de ſes lettres à T. Pomp. Atticus, accompagna Jule Céſar dans les Gaules en qualité d'intendant des machines. C'eſt une choſe aſſez ſinguliere, que Jule Céſar nous ayant parlé dans ſes Commentaires, de tant de ponts, de tours & de machines militaires qu'il avoit fait faire, n'ait fait aucune mention de Mamurra, qu'il avoit fait ſon intendant des machines. Il nous ſeroit inconnu, ſi Cicéron, Catulle & Pline n'avoient pas fait mention de lui. Cicéron, dans la ſeptieme épître du ſeptieme livre de ſes lettres à T. Pomp. Atticus, parle des richeſſes que Mamurra avoit acquiſes dans les Gaules, comme de quelque choſe d'odieux.

Catulle a fait des vers contre Mamurra, dans leſquels il n'a pas épargné Jule Céſar lui-même, qui avoit répandu tant de richeſſes ſur cet homme célebre par ſon luxe & par ſes débauches. Ces vers de Catulle ſont venus juſqu'à nous :

Quis hoc poteſt videre, quis poteſt pati,
Niſi impudicus, & vorax, & helluo,
Mamurram habere quod comata Gallia
Habebat omnis, ultima & Britannia? &c.

Pline dit que le luxe & la prodigalité de Mamurra parurent par la dépenſe exceſſive

(*a*) Tit. Liv. L. XL. c. 35.
(*b*) Tit. Liv. L. XLII. c. 6.
(*c*) Eſth. c. 1. v. 14. & 109.
(*d*) Horat. L. 1. Satyr. 5. v. 37.
(*e*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. VII. Epiſt. 7. L. XIII. Epiſt. 50. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XIII. pag. 64, 65.

qu'il fit à Rome dans une maiſon qu'il avoit, ſituée ſur le mont Cœlius. Il la fit incruſter en dedans & en dehors, de marbre. Toutes les colomnes qu'il y fit mettre, étoient tout entieres de marbre tiré des carrieres de Caryſtos, dans l'iſle d'Eubée, & des carrieres de Luna, ville de Toſcane, voiſine de la Ligurie. Suivant Pline, il fut le premier des Romains qui fit ce genre de dépenſe, & en donna le mauvais exemple à ſes contemporains & à la poſtérité; & ce bâtiment, ſi éloigné de la ſimplicité Romaine, ne flétrit pas moins ſa mémoire, que les vers ïambiques que Catulle avoit faits contre lui.

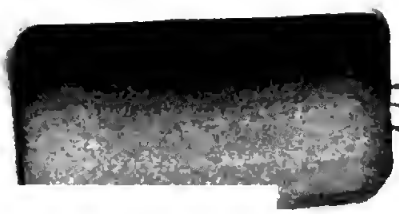
Fin du vingt-ſixième Volume.

A CHAALONS, chez SENEUZE, Imprimeur du Roi.

Approbation du Censeur Royal.

J'Ai lu, par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Tome XXVIe du *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Claſſiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes*; & je n'ai obſervé rien qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Donné à Paris, le 24 Octobre 1779.

PHILIPPE DE PRÉTOT,
Membre des Académies Royales des Sciences, Belles Lettres & Arts, d'Angers & de Rouen.



640088

Digitized by Google